REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME XXXV. — 1er SEPTEMBRE 1861.

oct

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

REVUE

Albert Lemoine

DES

DEUX MONDES

XXXIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME TRENTE-CINQUIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1861

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LA

CAMPAGNE DE 1815

LIGNY ET LES QUATRE-BRAS.

SECONDE PARTIE.[1]

I. — OUVERTURE DE LA CAMPAGNE. — PASSAGE DE LA SAMBRE.

Selon l'usage, une proclamation de Napoléon ouvre la campagne. Tout ce qui peut enflammer une armée est rassemblé en quelques lignes : le ressentiment contre les injures des Prussiens, le souvenir des pontons anglais. Et ce n'était pas seulement aux Français que de telles paroles étaient adressées, c'était aux Belges, aux Hollandais, aux Hanovriens, aux soldats de la confédération du Rhin, à tous ceux qui, par force, par lassitude ou par choix, avaient grossi les rangs de la coalition. Un seul mot avait été oublié, celui dont l'ennemi s'était armé contre nous, la liberté; mais qui pouvait s'en plaindre ou s'en préoccuper, quand on arrivait à ces dernières paroles : « Pour tout Français qui a du cœur, le moment est venu de vaincre ou de périr? »

Ainsi c'est à une lutte désespérée qu'il faut se préparer. Voilà par où la guerre se distingue des précédentes : il ne s'agit plus de gloire ou de puissance, mais du salut de tous.

Le 14 juin au soir, l'armée française, partagée en cinq corps, était réunie, à l'insu de l'ennemi, derrière la Sambre. Elle venait, à marches forcées, de Paris, de Mézières, de Metz, de Laon, et se trou-

(1) Voyez la livraison du 15 août.

vait rassemblée, la droite (4e corps, sous le général Gérard) en avant de Philippeville; le centre, formé du 3e corps (Vandamme), du 6e (Lobau) et de la garde, sous le commandement immédiat de Napoléon, à Beaumont; la gauche (1er et 2e corps, sous d'Erlon et Reille) à Ham-sur-Eure et à Solre-sur-Sambre. Cette concentration de forces s'était opérée sans que, dans un si grand mouvement d'hommes et de choses, l'éveil eût été donné à ceux qu'on allait surprendre. A deux heures et demie du matin, cette armée, qui s'est tenue en silence dans ses bivacs, les feux éteints, doit s'ébranler en trois colonnes. L'ordre de mouvement est plein de précautions inaccoutumées dans les dernières guerres. Tout est prévu pour empêcher la confusion dans la marche de ces colonnes, qui traînent après elles un nombreux matériel (1).

Napoléon avait dessein de passer la Sambre à midi; il était plus de trois heures quand le passage fut opéré par Reille à Marchiennes-sur-Pont, par Gérard à Châtelet. Les ordres avaient été néanmoins exécutés ponctuellement à l'exception de celui qui prescrivait au général Vandamme de commencer son mouvement à deux heures et demie du matin. L'officier porteur de cet ordre s'était cassé la jambe en tombant de cheval; il n'avait pas été remplacé. Vandamme n'avait été instruit que fortuitement et tardivement de ce qu'il avait à faire. Quoique le mouvement général de l'armée eût pu l'instruire, il n'était sorti de ses bivacs qu'à sept heures et demie, opposant aux impatiens la résolution inébranlable d'attendre un ordre positif.

Du reste, le retard du 3e corps sera sans résultats fâcheux, puisque la garde l'a remplacé en prenant la tête de l'armée. Précédé de la cavalerie légère du général Pajol, le centre s'est avancé, sans trouver presque aucune résistance, jusqu'aux faubourgs de Charleroi. Là on a rencontré une digue de trois cents pas, aboutissant au pont, dont la tête avait été palissadée. La cavalerie française ne s'est arrêtée qu'un moment devant les tirailleurs ennemis embusqués derrière les chevaux de frise. Ce faible obstacle est bientôt rompu par les sapeurs de la garde; à midi, les Français entraient dans Charleroi, chassant devant eux le régiment prussien qui l'occupait et qui se retirait en arrière de Gilly.

La colonne de gauche n'avait pas été moins heureuse, elle s'était avancée, le 2e corps en tête, sous le général Reille, par Thuin sur Marchiennes. D'abord les avant-postes du général Ziethen s'étaient repliés, mais la résistance avait commencé à Thuin, que des bataillons de Westphaliens avaient tenté de défendre. Une partie de cette infanterie avait été coupée de la Sambre et s'était rendue; le reste, vivement poursuivi par les nôtres, s'était dérobé par Damprémy et

(1) Voyez l'ouvrage si justement classique du général Dufour, *la Tactique*, p. 18.

marchait vers Fleurus, point de ralliement donné à tout le corps de Ziethen.

Un événement funeste, dans lequel plusieurs virent un mauvais présage, avait arrêté un moment la colonne de droite; le général commandant une des divisions du 4e corps, M. de Bourmont, avec son chef d'état-major et trois de ses aides-de-camp, s'était approché des avant-postes comme pour les observer; mais là il avait congédié son escorte. On l'avait vu dans les premières heures du jour abandonner ses troupes et entrer dans les rangs ennemis. Il avait été conduit auprès du maréchal Blücher, et comme quelqu'un faisait remarquer que le général français avait déjà changé de cocarde, on rapporte (1) du maréchal prussien de rudes paroles pour condamner en soldat l'action dont il allait profiter en chef d'armée. Après un demi-siècle dans lequel nous avons honoré et couronné tout ce qui a réussi, cette défection est peut-être la seule qui n'ait pas trouvé parmi nous d'apologistes. Le bruit s'en répandit aussitôt dans le 4e corps; la défiance s'augmenta chez les plus soupçonneux. Indignée et ne sachant sur qui faire retomber ses soupçons, cette colonne s'avança sans rencontrer l'ennemi; mais comme elle avait le plus long chemin à faire, elle fut la dernière à atteindre la Sambre, qu'elle passa le soir sans obstacle à Châtelet.

Napoléon, arrivé à Charleroi, se trouvait au sommet de l'angle dont l'un des côtés formait la ligne anglaise et l'autre la ligne prussienne. Par la route de Charleroi à Bruxelles, il pouvait faire irruption au milieu des cantonnemens du duc de Wellington; par celle de Charleroi à Fleurus, dans les cantonnemens du maréchal Blücher. Profitant du premier moment de surprise, il achèvera sans doute de partager l'ennemi; le résultat sera de rejeter les Anglais sur l'Escaut, les Prussiens sur le Rhin. Ceux-ci s'échappant par les deux routes, l'une des divisions du général Ziethen s'était aventurée sur le chemin de Gosselies; elle se trouvait coupée ainsi du reste de l'armée. Napoléon la fait suivre par la brigade de Clary, qu'appuiera bientôt la cavalerie légère de la garde, soutenue elle-même d'un régiment de la division Duhesme. Le reste des troupes engagées de Ziethen, c'est-à-dire la 2e division, après avoir abandonné Charleroi, s'était replié du côté de Fleurus, point de concentration assigné à l'armée prussienne; mais bientôt cette division s'était arrêtée, voyant qu'elle n'était pas suivie. A deux heures, elle avait pris position au village de Gilly, la droite à l'abbaye de Soleilmont, la gauche vers Châtelineau. Par cette contenance assurée, elle donnait à l'armée prussienne le temps de se reconnaître et de se rassembler. D'ailleurs la 1re division, égarée dans la fausse direction de Gosselies,

(1) Voyez Siborne.

risquait d'être perdue, si le corps principal ne lui permettait, en s'arrêtant, de se rabattre par des chemins de traverse sur Gilly ou Fleurus.

Dans cet intervalle, le maréchal Grouchy, avec un corps de dragons, avait pris les devans vers Gilly. Il croyait les troupes de Ziethen en pleine retraite; il les voit, établies dans un bon poste, prêtes à accepter le combat. Cette hardiesse lui impose; d'ailleurs il ne commandait alors que la cavalerie. Pouvait-il, sans un seul fantassin, forcer un village défendu par de nombreux abatis? Il revient de sa personne auprès de Napoléon, il raconte ce qu'il a vu : des masses d'infanterie sont embusquées en avant des bois de Lambusart et de Fleurus. Probablement par-delà tout le corps de bataille est caché, en seconde ligne, dans les vastes plis de terrain qui de ce côté dérobent l'horizon. C'est à l'empereur d'en décider d'un coup d'œil.

Napoléon part avec Grouchy; il va un peu tardivement, accompagné de quatre escadrons de service, reconnaître les lieux par lui-même. Ce n'est pas l'armée prussienne tout entière, comme on l'avait cru d'abord, mais seulement 18 ou 20,000 hommes qui sont devant lui. Il ordonne d'attaquer avec l'infanterie de Vandamme dès qu'elle se présentera. Ce corps, longtemps attendu, vient en effet de déboucher; mais il est déjà près de six heures du soir. Les colonnes de Vandamme s'avancent en échelons par la droite, de manière à envelopper le village de Gilly. L'attaque est soutenue par deux brigades de dragons d'Exelmans prêts à déborder l'aile gauche des Prussiens et à les charger en flanc.

Le général Ziethen avait réussi à gagner du temps; c'était la seule chose qu'il pût désirer. Il retire ses troupes par Lambusart, sur Fleurus. Un bataillon est rompu et pris presque en entier; mais la division continue de se retirer sans être entamée davantage. Elle atteint la lisière du bois en avant de Lambusart, où elle déploie ses tirailleurs. Impatient de la lenteur de cette retraite, sentant déjà que le temps presse, Napoléon envoie à la charge, comme dans un cas extrême, ses escadrons de service. C'est dans cette charge que son aide-de-camp, le général Letort, reçut la blessure dont il mourut le surlendemain. Aucun officier français n'avait vu avec plus d'indignation que lui les étrangers maîtres de la France en 1814. Je tiens de ceux qui l'ont connu de près qu'il avait failli plus d'une fois éclater devant les bataillons russes et prussiens qui défilaient dans Paris. Il représentait tout ce qu'il y avait de généreuses colères dans l'armée. Nul n'était plus impatient de se venger ou de mourir.

Tel fut le résultat de cette première journée : le passage de la Sambre, 12 ou 1,500 hommes pris ou tués, les deux armées enne-

mies séparées, tout ce qui prépare un succès décisif, et, si l'on s'en rapporte aux aveux des étrangers, il n'avait tenu qu'à Napoléon de les mettre dans une situation presque désespérée, car, ce qu'ils n'avaient pas avoué dans les temps rapprochés de 1815, ils l'ont déclaré plus tard. Ramenés à la vérité par le temps et l'expérience, ils avouent aujourd'hui que cette soudaine irruption du 15 les avait déconcertés, que le commencement de la campagne avait été singulièrement heureux pour les Français; il ne leur restait qu'à achever avec vigueur ce qui avait été combiné avec habileté. En effet, des quatre corps du maréchal Blücher, celui de Ziethen était le seul qui eût pu se réunir; encore le matin était-il disséminé, ses avant-postes occupaient une ligne de plus de seize lieues, de Dinant jusqu'à Binche. Une partie de ses troupes avaient été coupées pendant la journée presque entière, et ce n'est qu'à onze heures du soir que ce corps se concentra entre Ligny et Saint-Amand, à cinq ou six lieues en arrière de la ligne qu'il occupait le matin.

Le 2e corps, celui de Pirch, arrivé de Namur, n'avait pu dépasser Mazy. Il se trouvait ainsi à deux lieues de la position du général Ziethen. Quant à Thielmann, il ne quitta ses cantonnemens de Ciney qu'à sept heures et demie du matin. Il passa la nuit à Namur, c'est-à-dire à cinq lieues plus loin que Pirch. Le 4e corps prussien, celui de Bulow, était bien moins encore en état de tenir tête à une première et vigoureuse attaque des Français. Il se réunissait à Liége, à près de vingt lieues du champ de bataille (1).

Les corps prussiens semblaient donc s'offrir d'eux-mêmes séparément aux coups de Napoléon dans les premiers momens, où ils ne pouvaient attendre aucun appui les uns des autres; mais pour cela il fallait que pas un instant ne fût perdu. Aujourd'hui les Prussiens demandent pourquoi le chef de l'armée française les a laissés respirer, se concentrer sans obstacle depuis onze heures du matin jusqu'à six heures du soir. Il y eut là pour le général Ziethen et la division Pirch un moment bien difficile. Le péril était certain pour eux. On n'en profita pas. Pourquoi cela? Le retard du corps de Vandamme en fut-il la cause? C'est là l'excuse que l'on assigne le plus souvent; mais assez d'autres troupes avaient passé la Sambre à Charleroi. Pourquoi ne s'en servit-on pas? Peut-être Napoléon ne voulut-il pas engager la garde dès le début de la campagne; mais il avait sous la main tout le corps de Lobau, le 6e. On dit aussi que le maréchal Grouchy accuse Vandamme d'avoir refusé son concours pour l'attaque de Fleurus. Ainsi déjà les généraux se plaignent les uns des autres, en attendant que le chef se plaigne de tous. Le plus certain, c'est que l'irrésolution était dans le commandement quand

(1) Voyez Damitz, Clausewitz.

Napoléon était absent. Rien ne se faisait où il n'était pas. Peut-être aussi croyait-on les Prussiens plus nombreux, et ne voulait-on engager la campagne qu'à coup sûr.

Ordinairement des hommes qui ont échappé à un grand danger prennent plaisir à rechercher tout ce qui aurait pu leur arriver de pire, et ils se donnent ainsi la jouissance de la sécurité dans le péril. C'est ce que l'on voit aujourd'hui chez les principaux historiens de cette campagne, Anglais ou Prussiens. Ils se demandent ce qui serait arrivé, si Napoléon eût été ce jour-là le Napoléon de 1807 ou de 1809. Si dans la soirée ou le lendemain une attaque impétueuse eût été dirigée sur les corps de Ziethen et de Pirch, qui n'étaient pas encore rassemblés, il est très probable, disent-ils, que ces corps eussent été battus et détruits. Celui de Thielmann, arrivant plus tard de Namur, eût partagé le même sort. Les débris de l'armée eussent été forcés de se retirer dans la direction de Hannut ou de Liége, pour faire la jonction avec Bulow. Voilà ce que répètent les historiens militaires étrangers; ils tirent un motif de satisfaction de tous les maux qui les menaçaient, et auxquels ils ont échappé. Par la joie qu'ils montrent, ils constatent ce qu'ils avaient sujet de craindre. Singulier triomphe! Ils se donnent le spectacle de leur destruction imaginaire et jouissent avec complaisance des heures de répit que Napoléon leur a accordées dans cette journée du 15, qui, selon eux, eût pu être décisive.

Pour nous, sans porter nos espérances, dès cette première journée, aussi loin qu'ils ont porté leurs craintes, nous répéterons les excuses que l'on a données des lenteurs de Napoléon. Ses apologistes soutiennent que les Français, étant en marche depuis deux heures du matin où ils avaient quitté leurs bivacs de Solre-sur-Sambre, de Beaumont, de Philippeville, avaient besoin de repos et de faire leurs vivres. Les têtes de colonnes seules étaient en présence de l'ennemi; mais les masses restaient en arrière. Pendant que le 2e corps (Reille) atteignait Gosselies, le 1er (d'Erlon) était encore à Marchiennes. Vandamme bivaquait dans les bois de Fleurus, la garde et Lobau à Charleroi; le général Gérard, malgré son impatience, n'avait pu dépasser Châtelet pour prendre à revers le corps avancé des Prussiens. Sans doute l'exécution n'a pas entièrement répondu à l'habileté du premier plan : on n'a pas retrouvé, dans l'attaque au-delà de la Sambre, la résolution, l'impétuosité ordinaire du chef de l'armée française; mais faut-il se hâter de condamner une prudence peut-être nécessaire? Le début n'a pas été le coup de foudre que craignaient les ennemis : est-ce donc que toute campagne doit commencer par un triomphe? La patience est aussi une vertu militaire, et puis le prodige, pour s'être fait attendre, n'éclatera qu'avec plus de force. La nuit qui s'approche verra se former une de

ces grandes résolutions qui ont déjà tant de fois surpris le monde. Les corps français achèveront de se concentrer, le général prendra son parti, et le lendemain, à la pointe du jour, les troupes bien rassemblées et reposées, il rachètera aisément par quelque coup rapide, imprévu, les lenteurs de la veille. D'ailleurs ces retards, que l'on ne peut nier, il faut les attribuer aux accidens, inévitables dans une première attaque de frontière sur une ligne aussi étendue que celle de Marchiennes à Châtelet : surtout il faut en accuser les généraux, Vandamme d'abord, encore tout étonné de son désastre de Culm; Grouchy, trop neuf peut-être pour de si grands commandemens; Reille, d'Erlon, à peine remis de la journée de Vittoria. Les uns se sont laissé imposer par l'ennemi, les autres, faute de vigilance, ont trop fait traîner leurs colonnes; mais au milieu de tant d'hésitations, de négligences, un seul est resté infaillible, un seul n'a pas été effleuré par l'adversité. Celui-là réparera les fautes de tous les autres.

II. — EXAMEN DES REPROCHES ADRESSÉS AU MARÉCHAL NEY DÈS L'ENTRÉE EN CAMPAGNE.

Le maréchal Ney venait d'atteindre à Charleroi le quartier-général. Il était resté jusqu'au 11, dans l'ignorance de ce qui se préparait, seul à sa terre des Coudraux, ne sachant même s'il aurait un commandement dans la prochaine campagne. La retraite d'un tel homme aux champs, loin de l'armée, avait servi à dissimuler plus longtemps l'imminence de la guerre. Averti seulement le 11, il arrivait précipitamment, avec un seul officier, sans équipages, longtemps retardé faute de chevaux. A Beaumont, il avait pu en acheter deux du maréchal Mortier. C'était toujours, à l'approche de l'ennemi, le même Michel Ney, invulnérable, la taille fière, la face du lion au repos. Tout au présent, personne n'était plus que lui facile à l'espérance. Il arrivait impatient d'agir, certain de couvrir les calamités ou les reproches des derniers mois par quelque nouveau prodige de fermeté et d'audace qui le réconcilierait en un jour avec sa vieille renommée.

Napoléon, en sortant de Charleroi, le rencontra sur la grande route, vers quatre heures et demie. Il l'accueille avec joie, il lui donne le commandement des deux premiers corps (d'Erlon et Reille), auxquels il joint la cavalerie légère de Piré et la grosse cavalerie de Kellermann. Cela forme un corps d'armée d'environ 48,000 hommes. « Allez et poussez l'ennemi! » c'est par là qu'il termine ses brèves instructions, sans mettre pied à terre. L'aide-de-camp Heymès, à cheval à côté du maréchal, n'en entendit pas d'autres.

Ney court rejoindre ses troupes sur la grande route de Bruxelles. A trois lieues, à Gosselies, il rencontre le général Reille avec deux

divisions : à une lieue plus loin, la division Bachelu et la cavalerie légère occupaient Frasnes; mais le 1er corps, celui du général d'Erlon, est encore en arrière, et la division Girard a été détachée, sur la droite, vers Heppignies, à la poursuite d'une division prussienne. Le général Piré, envoyé en reconnaissance, rapporte que les Quatre-Bras sont occupés par la brigade du prince Bernard de Saxe-Weimar, et que l'armée du duc de Wellington se rassemble sur ce point. Il était dix heures du soir, la nuit déjà profonde; le maréchal Ney, arrêté par l'obscurité, fait prendre position à ses troupes sur le terrain qu'elles occupent.

Il vient à peine d'arriver; il ignore encore la force de ses régimens, le nom de leurs colonels, même celui des généraux. Il n'a encore sous la main que la moindre partie de son corps; la nuit l'oblige de s'arrêter; et déjà dans ces premiers instans prennent naissance contre lui les plus violentes accusations, celles que l'opinion publique a acceptées avec le plus de complaisance, et dont il semble impossible de la faire revenir, quand même on aurait pour soi l'évidence. C'est pourtant ce qu'il faut essayer ici. Je le ferai froidement, à la manière des géomètres. La mémoire d'un homme tel que Ney vaut bien, de la part des lecteurs, un moment d'attention.

La légende en effet commence à cet endroit, je veux dire un système de faits que tout le monde reçoit sans consentir à en examiner la vérité. Mieux que personne, Napoléon savait que des désastres tels que celui de Waterloo ont des causes éloignées. Aussi, avec son esprit fertile, a-t-il voulu en faire remonter l'origine au début même de la campagne; pour couper court à toute autre investigation, il lui fallait une grande victime qui pût porter dès la première heure la responsabilité et le fardeau du désastre. Le maréchal Ney a été cette victime jetée en expiation à l'opinion crédule. Sur sa tombe encore chaude ont été jetées coup sur coup les accusations, les condamnations de Sainte-Hélène : elles durent encore; elles pèsent aujourd'hui du même poids sur le jugement du plus grand nombre.

Interrogez en effet au hasard l'un de nous sur l'ouverture de la campagne, et en particulier sur les premiers pas du maréchal Ney. Tous nous avons notre version reçue; tous nous répondrons sans hésiter que Ney a compromis les affaires dès le début. Il tenait dans ses mains le sort de la France, et par sa faute il l'a perdue. N'avait-t-il pas reçu de l'empereur l'ordre positif, impérieux, d'occuper le 15 dans la soirée, ou au moins le 16, à la pointe du jour, la position des Quatre-Bras? C'était la clé de toute la campagne : il suffisait d'obéir pour s'assurer la victoire; mais, la tête troublée par les souvenirs de 1814 et de mars 1815, le maréchal Ney n'exécuta pas l'ordre prescrit, lorsqu'il dépendait de lui à ce moment de détruire l'armée anglaise en détail avant qu'elle fût rassemblée. Il ne fit rien

de ce qui avait été ordonné; pour comble d'égarement, oubliant tout un jour derrière lui un de ses corps d'armée, il avait d'avance paralysé les résultats que l'on pouvait attendre d'une entrée en campagne si vive, si soudaine, si digne des temps d'Arcole et de Lodi. Voilà la légende, telle que nous l'avons reçue docilement, telle que le plus grand nombre de nos historiens la répètent. Examinons-la une fois impartialement.

Première question. Quel jour le maréchal Ney a-t-il reçu l'ordre d'occuper les Quatre-Bras? Napoléon, dans l'un de ses premiers récits, affirme que Ney aurait dû s'en rendre maître le 15 dès dix heures du matin. Napoléon avait donc oublié que le maréchal n'a reçu son commandement qu'à cinq heures du soir de la même journée? Exigeait-on de lui qu'il prît position avant d'être arrivé de sa personne à l'armée? Exemple de cette impatience d'accuser, d'incriminer à l'aveugle dans le premier ressentiment de la défaite! Voici au contraire ce qui s'était passé.

Ney, après avoir ordonné la vigilance la plus grande à ses avant-postes, était revenu de Frasnes à minuit auprès de Napoléon à Charleroi. Le maréchal partage le souper de l'empereur. Tous deux restent à conférer ensemble pendant que l'armée est profondément endormie dans ses bivacs. Que s'est-il passé dans cette conférence nocturne? Une grande résolution est-elle sortie de ces heures solennelles? Ney en a-t-il rapporté l'impulsion vive et décidée qu'il est allé chercher? Nul témoin n'a assisté à ce colloque; pourtant il n'est pas impossible d'en saisir au moins le résultat principal dans les explications, les lettres qui l'ont presque immédiatement suivi. Ney vient d'entrevoir l'ennemi sur la route de Bruxelles. Avec la fougue d'un homme tout d'action, il demande que l'armée marche à sa suite. C'est contre les Anglais qu'il faut se porter en masse par cette même route qu'il a éclairée. Cette armée est la plus redoutable; le coup frappé sur elle retentira davantage. Il suffira de contenir les Prussiens sur la droite. Telle est l'opinion que le maréchal Ney a toujours soutenue, et qu'il est permis de lui attribuer à ce moment. Napoléon est moins impétueux; son parti n'est pas pris encore. S'il rencontre les Prussiens, il leur livrera bataille; mais il ne pense pas qu'ils osent l'attendre. Le plus probable selon lui, c'est qu'il se décidera à marcher le lendemain au soir sur Bruxelles avec sa garde, après avoir éclairé la route sur Gembloux. Dans cette incertitude, il est impossible qu'il ait communiqué une impulsion décisive, irrévocable à sa gauche, lorsqu'il ignore encore ce que fera sa droite. Tout dépend des nouvelles qu'on aura des Prussiens. Le maréchal Ney quitte l'empereur le 16 à deux heures du matin, et va rejoindre ses avant-postes. A sept heures, à Gosselies, il dit au général Reille qu'il attend les ordres promis.

Ainsi la seule chose que l'on puisse induire de cette conférence, c'est que la résolution de l'empereur n'est pas encore formée; elle ne le sera que dans la matinée du 16. Napoléon instruit alors Ney, par une dépêche, du projet que vient d'enfanter la dernière moitié de la nuit. Il partage son armée en deux ailes : il donne l'aile gauche à Ney, la droite à Grouchy. Il garde sous ses ordres immédiats une puissante réserve, qu'il portera, suivant les circonstances, vers l'un ou vers l'autre. Dans tout cela, il ne s'agit encore que du principe général de la campagne.

Quant à un ordre précis, à une résolution de détail, pour la première fois le nom des Quatre-Bras est prononcé dans un ordre du 16, du major-général : « L'empereur ordonne que vous mettiez en marche les 1er et 2e corps pour les diriger sur l'intersection des chemins dits des Trois-Bras. » C'est là un ordre formel, mais c'est le premier de ce genre que l'on puisse découvrir, et il n'est pas question de tomber tête baissée sur l'ennemi, ou sur la position dont on s'est encore si peu occupé que le nom même en est écrit imparfaitement. Il s'agit seulement de *se diriger* vers les Quatre-Bras. On savait donc bien que cette position n'était pas occupée par Ney, et l'on ne témoigne en rien l'étonnement, le mécontentement que l'on affectera plus tard. Ni reproches, ni surprise, ni hâte.

Seconde question. — A quelle heure cet ordre positif a-t-il été donné? à quelle heure a-t-il été reçu? Napoléon, dans sa seconde version, ne s'approche guère plus de la vérité que dans la première. « Le maréchal Ney, dit-il, reçut *dans la nuit* l'ordre de s'emparer des Quatre-Bras. Le comte de Flahaut, aide-de-camp-général, porta cet ordre. » Par cette désignation, on avait un moyen de s'assurer de l'exactitude du récit. Le général de Flahaut, interrogé sur ces détails, a répondu qu'il avait écrit l'ordre à Charleroi, sous la dictée de l'empereur, entre huit et neuf heures du matin. Or de Charleroi il y a quatre lieues à Frasnes, où se trouvait le maréchal Ney. Le général Reille vit passer le comte de Flahaut à onze heures à Gosselies; celui-ci avait encore une lieue pour atteindre le maréchal.

Nous voilà bien loin des supputations de Sainte-Hélène. Le premier ordre de se diriger sur les Quatre-Bras est du 16 et non du 15 au soir; il a été reçu dans la matinée et non dans la nuit, vers onze heures et demie et non à la pointe du jour. Dans tout cela, pour arriver à l'évidence il n'est besoin d'aucun raisonnement. Les dates, les heures, les faits parlent d'eux-mêmes.

Mais, dit-on, car comment renoncer si vite à une idée si aisément acceptée? il a pu y avoir une instruction verbale donnée sans témoin, directement par l'empereur au maréchal dans la soirée ou dans la nuit. Le maréchal Soult, major-général de l'armée, qui

devait pourtant avoir connaissance des mouvemens importans, nie formellement l'existence de cet ordre. N'importe, on insiste, on accuse; on accable Ney d'instructions imaginaires qui n'ont été ni vues, ni connues, ni entendues de personne. Sur cela, je demande si l'histoire militaire doit échapper à toutes les règles de critique réclamées par la vérité dans les autres genres d'histoire. Peut-il dépendre d'un chef d'écraser la mémoire de l'un de ses lieutenans en se contentant d'avancer qu'il a donné telle instruction verbale, lorsque tous les ordres écrits, tous les témoins les plus considérables contredisent son assertion? Dans ce cas, l'honneur des généraux est à la merci du chef; l'histoire militaire n'est rien qu'une consigne donnée à la postérité, qui doit la répéter de siècle en siècle sans l'examiner ni la comprendre.

Ne sait-on pas que, dans les jours qui suivirent le désastre de Culm, Napoléon forgea après coup des ordres contraires à ceux qu'il avait réellement donnés? Ce qu'il a fait après Culm, qui empêche qu'il ne l'ait fait après Waterloo? Le besoin de rejeter le désastre sur autrui était-il moindre alors? Tant s'en faut. Il n'est donc pas possible de prendre, les yeux fermés, ses déclarations comme la règle absolue de la vérité. Encore Napoléon n'a-t-il pu maintenir dans sa seconde relation ce qu'il a avancé dans la première. Que reste-t-il donc à faire à l'historien en présence, non de témoignages et de faits, mais de suppositions gratuites? Dès que l'on se jette en dehors des faits positifs, les choses ne suffisent plus. Pour contredire des conjectures, il faut des raisonnemens. L'ordre n'a pas été donné : cela est prouvé par ce qui précède. A-t-il pu l'être? C'est ce qu'il reste à examiner.

Dans cette seconde manière de présenter la question, ceux-là n'ont été contredits par personne qui ont réduit la difficulté à la considération suivante : Napoléon à Charleroi se trouvait, avons-nous dit, au sommet d'un triangle dont l'un des côtés était la route de Charleroi à Bruxelles, passant par les Quatre-Bras, l'autre la route de Charleroi à Namur, par Sombref. La base de ce triangle était la chaussée de Nivelles à Namur, par les Quatre-Bras; elle servait de communication entre le duc de Wellington et le maréchal Blücher : par où l'on voit qu'en occupant les Quatre-Bras on empêchait l'armée anglaise de se joindre aux Prussiens, de même qu'en occupant Sombref on empêchait les Prussiens de se joindre aux Anglais. Pour empêcher la réunion, il était indispensable de fermer à la fois les deux passages. Si la gauche de l'armée française se fût portée avec Ney jusqu'aux Quatre-Bras sans que Sombref fût occupé, son corps d'armée pouvait être accablé à la fois par les Anglais et par les Prussiens. La même chose était à craindre si la droite française était aventurée au loin sans que le passage fût fermé aux Anglais, à l'in-

tersection des routes, par la gauche : d'où la conséquence irrésistible que les deux débouchés devaient être occupés simultanément, pour que les manœuvres de l'armée française eussent une base solide. C'est la seule chose qu'ait pu accepter la raison de Napoléon. Par là s'ouvre un nouveau moyen de pénétrer dans le secret de la conférence de nuit entre Napoléon et le maréchal Ney. Pour savoir si l'ordre a été donné à celui-ci de pousser jusqu'aux Quatre-Bras, il suffit de savoir si l'ordre a été donné à la droite de pousser jusqu'à Sombref.

Or la question ainsi transformée se trouve résolue. Il suffit pour cela de citer la déclaration suivante, qui a échappé, je ne sais comment, aux yeux si clairvoyans du général Jomini. Voici cette réponse : « Le 15 au soir, l'armée ne resta pas à Charleroi, il était impossible d'occuper Sombref. L'intention de Napoléon était que son avant-garde occupât Fleurus, en cachant ses troupes derrière les bois, près de cette ville. Il se fût bien gardé d'occuper Sombref; cela seul eût fait manquer toutes ses manœuvres. » Qui dit cela? Napoléon. Et remarquez qu'il ne s'agit pas seulement d'un fait, d'un détail qui peut être aisément oublié ou confondu avec d'autres; il s'agit de la clé même des opérations de l'empereur. *Cela seul eût fait manquer* toutes ses combinaisons. Quel doute peut rester encore? Les historiens militaires réduisaient la question à savoir quelle avait été l'intention de Napoléon sur Sombref. Lui-même fait la réponse; il dit ce que lui seul peut savoir, son projet, ses intentions, ses vues réfléchies à cet égard.

Il est donc permis de dire que le problème des Quatre-Bras (1), tel qu'il a été posé par les principaux historiens de cette campagne, est résolu avec une évidence géométrique, puisque ayant établi une simultanéité nécessaire entre l'occupation de ces deux points, Sombref et les Quatre-Bras, et Napoléon déclarant lui-même qu'il n'a pas voulu occuper le premier, par là s'évanouit la supposition imaginaire et fausse qu'il a voulu occuper le second. En s'aventurant jusqu'à ce point dans la soirée du 15 ou dans la nuit, le maréchal Ney n'aurait eu aucune raison de se croire soutenu par la droite dans un mouvement analogue. S'il l'eût fait, on l'eût accusé de témérité, et non sans motif; la simultanéité dans les deux opérations était si conforme aux plans de Napoléon que, dès le premier ordre où il porte la gauche aux Quatre-Bras, il est en même temps question de porter la droite à Sombref et réciproquement. La raison stratégique se joint ainsi à l'évidence des documens, et l'on voit comment, par leur méthode excellente, les historiens militaires qui méritent ce nom ont un moyen pour ainsi dire certain de faire

(1) Il ne s'agit toujours ici que du 15 juin et de la nuit du 15 au 16.

jaillir la vérité qui se cache le plus. Cessons donc de répéter des versions que Napoléon lui-même eût rejetées, si le temps et la force des choses lui en avaient révélé comme à nous la fausseté. N'accusons plus si légèrement la mémoire de Michel Ney; n'a-t-il pas payé assez chèrement les fautes d'autrui? Fallait-il encore l'accabler de tant d'ordres, d'instructions imaginaires? Était-ce bien sur lui qu'il fallait, de Sainte-Hélène, faire retomber les colères de la France vaincue?

L'histoire répétera, avec les documens inédits, avec la correspondance de Jomini, avec le sage et impartial auteur de la relation hollandaise, Loben Sels, avec le colonel Charras, que Ney fut aux Quatre-Bras ce qu'il avait été dans ses grands jours, qu'il trouva dans le désespoir une énergie surhumaine, que, son action étant subordonnée à celle de Napoléon, il dut attendre la décision, quoique tardive, du chef, qu'il empêcha un seul Anglais de se joindre aux Prussiens à Ligny, quand c'était là toute la combinaison des armées ennemies, qu'il laissa ainsi à Napoléon le temps de vaincre et de saisir la fortune. Sont-ce là des preuves d'*aberration d'esprit*, comme parle la première relation? Mais n'anticipons pas (1).

III. — RETARDS DU DUC DE WELLINGTON. — CONCENTRATION DE L'ARMÉE PRUSSIENNE. — TEMPORISATIONS DE NAPOLÉON.

Cependant le duc de Wellington avait reçu le 15, à quatre heures après midi, à Bruxelles, la première alerte dans une dépêche du maréchal Blücher. Le général anglais se persuada faussement que l'attaque des Français menaçait d'abord les Anglais dans la direction de Mons. Tranquille de ce côté, il ne change rien à ses dispositions. Seconde dépêche plus pressante de Blücher à dix heures du soir; il fait connaître la force des Français, le passage de la Sambre

(1) J'ai dit plus haut que la correspondance entre le duc d'Elchingen et le général Jomini est un modèle dans l'art d'appliquer la méthode géométrique à la recherche d'une vérité importante de l'histoire militaire. Quand cette correspondance parut en 1841, je fus frappé de voir que le général Jomini gardait un doute parce qu'il supposait que Napoléon avait eu l'intention d'occuper Sombref le 15 au soir. Persuadé du contraire, j'en cherchai la preuve; je n'eus pas de peine à la trouver, puisque Napoléon l'a fournie lui-même. C'est par là que je commençai mes recherches sur la campagne de Waterloo. J'en formai un mémoire que je donnai en 1844 au duc d'Elchingen. Par quel hasard la déclaration positive de Napoléon, qui tranchait le problème si habilement débattu entre les deux auteurs de la correspondance, leur a-t-elle échappé? Par un de ces hasards qui font que ceux qui savent le mieux une chose en oublient quelquefois un détail important et décisif. En voyant cette déclaration formelle de Napoléon, le duc d'Elchingen regrettait de l'avoir omise dans sa correspondance; il pensait que le général Jomini se serait rendu à *l'évidence mathématique*. M. le colonel Charras arrive aux mêmes conclusions par une autre voie non moins sûre.

sur trois points. A cette nouvelle, le duc de Wellington se contente de donner à ses troupes l'ordre de se concentrer, la gauche (divisions Perponcher et Chassé) à Nivelles, le centre (divisions Clinton et Colville) à Grammont, la droite (divisions Stedmann et Anthing) à Sotteghem, le contingent de Brunswick à Vilvorde, la réserve et la division Picton à Bruxelles. Ces précautions prises, le duc de Wellington se rend au bal de la duchesse de Richmond. Là plusieurs heures se passent dans les fêtes, au milieu de la musique et des danses, soit qu'il ne pût croire à une attaque si impétueuse sur un seul point, soit désir de montrer une sécurité affectée ou réelle.

A minuit arrive la dépêche du général de Doeremberg; elle annonce positivement que les Français négligent Mons, passent la Sambre, débouchent en masse sur leur extrême droite. Alors seulement la fête fait place à de sérieuses dispositions de guerre. L'armée anglaise reçoit l'ordre de mouvement pour se concentrer aux Quatre-Bras. La division Alten se dirigera de Braine-la-Leud sur Nivelles; la division Cooke, d'Enghien sur Braine-le-Comte; les divisions Clinton et Colville, d'Ath, de Grammont et d'Audenarde sur Enghien.

Ainsi, dès le premier jour, le duc de Wellington, ne sachant où attendre l'ennemi, perd treize heures en temporisations ou en ostentations frivoles. N'ayant jamais commandé contre Napoléon, il ne devinait en rien son adversaire; et ce qui l'avait empêché de se décider plus tôt, c'est l'idée doublement fausse qu'il serait attaqué avant les Prussiens, et qu'il le serait par sa droite. On verra combien cette idée persista chez lui, puisqu'elle se montre encore jusque dans les dispositions préliminaires de la bataille de Waterloo. Cette combinaison fausse eut plusieurs conséquences, dont la perte de treize heures ne fut pas la plus fâcheuse; mais la grande supériorité du nombre permettait aux généraux ennemis de commettre impunément des fautes. Napoléon, au contraire, ne peut en commettre une seule qui ne lui soit funeste. On dit que le duc de Wellington, malgré tant d'avertissemens, aurait encore tardé à s'ébranler, si le duc de Brunswick, le même qui devait mourir le lendemain glorieusement, ne l'eût arraché au milieu du bal à ses incertitudes. Au lever du jour, c'est-à-dire vingt-quatre heures après le premier mouvement des Français, les troupes autour de Bruxelles quittent enfin leurs cantonnemens. Le général anglais, parti à huit heures du matin, précède son armée aux Quatre-Bras. Dans cette nuit du 15 au 16, Napoléon avait eu son quartier-général à Charleroi, Blücher à Sombref.

Quelques heures ont été perdues par les Français le 15, à l'entrée de la campagne : déjà, comme on l'a vu, on en fait un grave sujet de reproches, même à des absens; mais les Anglais ont pris soin par

leur propre lenteur de réparer la nôtre. La balance penche toujours de notre côté. La journée du 16 commence, et l'on est précisément dans la saison où les jours sont les plus longs de l'année. Le soleil se lève à deux heures et demie. C'est le mois des batailles. Napoléon le sait mieux que personne. On reverra, ce jour-là, les prodiges d'activité, de vigilance, de décision, qui ont fait la fortune des campagnes heureuses.

Déjà les Prussiens à sa droite, entraînés par leur ardeur, viennent se placer témérairement au-devant de ses coups. Ils se concentrent au-delà de Fleurus, à deux lieues de ses avant-postes. Loin de se dérober, comme il avait pu le craindre, ils attendent, ils appellent, ils provoquent la bataille, seuls, sans leurs alliés; car, bien qu'ils comptent sur cette coopération, il est certain qu'elle va leur manquer, et l'on peut compter sur Ney pour l'empêcher aux Quatre-Bras. Napoléon, avec la droite de l'armée, a donc une journée entière pour profiter de cette fortune inespérée; mais il faut, sans balancer, la saisir comme une faveur, car qui peut assurer qu'elle se retrouvera, et que les deux armées prussienne et anglaise, dont toute la pensée est de se réunir, n'y parviendront pas dès le lendemain? Il faut donc que chaque heure de cette journée soit pleine, surtout que la bataille commence dès que les armées pourront être en présence, afin qu'on ait le temps, non-seulement de vaincre (chose dont personne ne doute), mais de tirer tous les avantages de la victoire. Et cela ne sera possible qu'à la condition de ne pas donner à l'ennemi les premières heures de la nuit pour se refaire, se reconnaître, se rallier, peut-être même pour se dérober.

Par malheur Napoléon hésite encore à croire à tant de témérité de la part des Prussiens. Comment penser qu'ils osent seuls le provoquer? Cette idée était si loin de lui, qu'il crut inutile de se hâter. Chose inexplicable autrement, c'est seulement à dix heures du matin, et sans aucune précipitation, qu'il quitta son quartier-général de Charleroi. Il s'avança vers Fleurus pour s'éclairer, par ses propres yeux, sur la situation des choses. C'était le moment même où le duc de Wellington avait joint le maréchal Blücher, sur les hauteurs, près du moulin de Bussy. De là les deux généraux ennemis auraient pu voir Napoléon, qui observait, de son côté, les mouvemens de concentration de l'armée prussienne. Jusqu'à cet instant, le duc de Wellington s'était obstiné à croire qu'il était seul menacé. Le témoignage de ses yeux, la campagne pleine d'ennemis, la position des masses françaises, purent seuls le convaincre que l'orage se tournait contre les Prussiens, tant une première idée entrée dans l'esprit d'un général résiste longtemps même à l'évidence. Il n'y avait plus moyen d'en douter, un grand choc se préparait; le duc de Wellington promet au maréchal Blücher le concours de l'armée

anglaise dans la bataille, désormais inévitable. Il promet son appui pour quatre heures, et va rejoindre ses troupes.

Malgré une assurance si formelle, on a blâmé les Prussiens d'avoir eu la témérité d'accepter seuls la bataille de Ligny, privés encore de leur 4e corps, celui du général Bulow, resté loin en arrière. Pour excuser leur audace, ils disent qu'ils n'auraient pu se retirer de Sombref sans renoncer à leur ligne d'opération, chose à laquelle ils ne pouvaient penser, à moins d'y être forcés par une défaite (1). En allant chercher la bataille à Mont-Saint-Jean, ils n'auraient eu, en cas d'insuccès, d'autre retraite que la Hollande. Accepter la bataille en avant de Bruxelles, c'était, au moindre échec, livrer à Napoléon la capitale de la Belgique et augmenter ses forces de toutes celles du pays envahi. Voilà une partie des raisons qu'ils assignent, sans parler de la promesse positive que le duc de Wellington vient de faire à Blücher de lui venir en aide à Ligny, après avoir passé sur le corps de Ney. Peut-être à ces motifs faut-il ajouter qu'un désir immodéré de gloire, de représailles, de vengeance, l'impatience de se mesurer seul avec Napoléon, de lui tenir tête le premier, et surtout l'espoir de renverser le colosse sans en partager l'honneur avec personne, entrèrent aussi pour quelque chose dans la résolution du maréchal Blücher.

Ce qui autorise toutes ces explications, c'est la position prise par l'armée prussienne dans les champs de Fleurus; la pensée de Blücher s'y montre à découvert, car cette position n'était pas seulement défensive, elle était hardiment offensive. L'armée ennemie aurait pu, si elle n'avait songé qu'à se ménager la retraite, prendre position à Sombref et Boigne, à cheval sur la grande route de Namur : par là, elle eût été plus rassemblée; mais les nombreux résultats que l'on poursuivait apportèrent un grand changement à ce plan. Il y avait surtout pour les Prussiens deux buts importans à atteindre : premièrement garder la ligne d'opération sur Namur, et pour cela il fallait occuper Sombref et Tongrenelle sur la gauche; secondement tendre la main aux Anglais; pour cela, il faut non-seulement appuyer fortement le centre à Ligny, mais prolonger la droite vers Saint-Amand et Wagnelée. On se cramponnera à ces villages, que l'on défendra pied à pied jusqu'à ce que les alliés, en paraissant à l'improviste sur le plateau de Bry, décident la journée. Le ruisseau de Ligny, encaissé, mais guéable, s'étend sur le front de l'armée; il ajoute aux difficultés de la position, couverte par six villages, qui, avec leurs maisons de pierre, forment autant de bastions.

Le seul défaut de cette ligne est son extrême étendue de Tongrenelle à Sombref, de Sombref à Ligny, de Ligny à Saint-Amand, et

(1) Voyez Damitz.

pourtant, si le 4e corps prussien était arrivé, on affirme qu'il eût été porté plus avant encore sur la droite, pour mieux assurer le débouché des Anglais, et menacer plus directement la gauche et les derrières de l'armée française. Ces buts différens sont aussi importans les uns que les autres; mais, pour vouloir trop de choses à la fois, ne court-on pas le risque de n'en atteindre aucune? Et comment cette ligne immense, presque circulaire, ne sera-t-elle pas percée par un adversaire tel que Napoléon?

Il lui avait suffi de monter l'escalier de bois d'un moulin à vent, au sortir de Fleurus, pour que ces masses d'hommes, qui lui étaient restées cachées jusque-là, se montrassent tout à coup à ses yeux. Il ne dissimula pas son étonnement de tant d'audace en découvrant ces 80,000 hommes rangés sur de vastes glacis. Aucun d'eux ne se dérobait aux regards, excepté sous les massifs d'arbres dont les villages sont environnés. Quant aux Français, ils avaient cette bonne fortune que les terrains où ils étaient placés formaient de larges plis dans lesquels leurs réserves pouvaient être tenues à l'abri jusqu'au moment où elles seraient appelées à entrer dans l'action. Toute la ligne ennemie se dessinait avec la netteté d'une carte topographique. Les clochers aigus de Saint-Amand, de Wagnelée, de Bry, de Ligny, pointaient au loin à travers le feuillage des arbres, et marquaient l'emplacement des villages qui ne se découvraient pas en entier.

Le doute n'était plus possible à Napoléon. Non-seulement les Prussiens osaient l'attendre, mais ils avaient la prétention de le déborder par sa gauche à Saint-Amand et de l'envelopper, pour peu qu'il cédât sur ce point. Il s'attendait à les refouler devant lui sur la route de Namur; il les voit déployés sur son flanc. Il dut arrêter ses colonnes en marche et modifier subitement son ordre de bataille, ce qu'il fit par un grand changement de front de toute l'armée, la droite en avant. La menace de le couper de la Sambre ne pouvait être méprisée; elle l'oblige à laisser en arrière, en observation, le corps de Lobau dans la direction de Fleurus.

IV. — PLAN DE BATAILLE DE NAPOLÉON.

Les vastes plaines de Belgique ne sont jamais si unies qu'il ne s'élève quelque part une éminence, un tertre, un monticule boisé, et dans une surface si plane la moindre inégalité du sol vous cache l'horizon. Deux armées de quatre-vingt mille hommes peuvent se dérober l'une à l'autre et ne s'apercevoir qu'au moment de se toucher. C'est ce qui venait d'arriver. Cette même disposition du sol a conduit à des surprises de ce genre dans presque toutes les guerres livrées sur le sol de la Belgique. Nulle contrée n'est plus propre aux

embûches que ces terres rases, cédées par la mer, où l'on croit tout voir, et qui, derrière un rebord de quelques pieds, peuvent cacher des multitudes d'hommes. Le maréchal de Luxembourg l'a éprouvé à Steinkerque. César n'a été surpris qu'une fois : c'est le jour où il a mis le pied sur ces mêmes bords évasés de la Sambre.

En sortant de Fleurus, au nord, par la grande route de Namur, la plaine se déroule en immenses nappes de terrain à peine ondulées. Sans haies, sans fossés, sans murs, la terre ne forme qu'un seul champ ouvert de tous côtés. Sur la gauche, deux de ces vastes plans inclinés s'abaissent en forme de glacis naturels l'un vers l'autre. A l'endroit où ils se rapprochent le plus, ils se terminent à leur base, non par un ravin, mais par un large bas-fond où coule le Ligny. Ce petit ruisseau, de sept ou huit pieds de large sur trois de profondeur, serpente si lentement que l'on a peine à reconnaître qu'il se dirige du sud-ouest au nord-est, et la lenteur de ses eaux montre combien la pente des lieux est peu sensible. Les deux armées occupaient en face l'une de l'autre, sur les deux rives opposées de ce ruisseau limoneux, chacun des deux grands plans inclinés. Aujourd'hui cette plaine est partout perforée de crevasses, de puits profonds pour l'extraction des minerais de fer; mais alors aucune aspérité du sol n'interrompait l'uniformité de ces pentes, où les bataillons pouvaient se déployer sans trouver d'autres barrières que les blés, qui étaient dans toute leur hauteur et les cachaient souvent plus qu'à mi-corps.

Dans ces vastes bassins, le front de la position des Prussiens était surtout marqué par trois villages. A leur droite, au pied de la ligne de hauteur, Saint-Amand, en murs de brique, qui forme trois hameaux, car les maisons y sont éparses, séparées par des prés, des bouquets de bois, de petits ravins où coule le *Riz de Saint-Amand*. Au centre, à un quart de lieue et dans un pli de terrain, le village de Ligny, composé principalement de deux rues que séparent l'une de l'autre des champs, des clôtures, le cimetière. Ces rues longues, interminables, pleines en toute saison d'une fange épaisse qui embarrasse le passage, sont bordées de maisons attenant les unes aux autres, en grosses pierres, et couvertes de chaume. Au-devant de ces maisons s'étendent de petites cours emmuraillées, dont chaque face crénelée peut devenir un petit fort. Ce village de granit, alors flanqué d'un château, doit évidemment former le grand obstacle; mais le ruisseau de Ligny ne couvre pas le village du côté des Français : il traverse seulement la partie basse qui regarde l'armée prussienne. Enfin, à l'extrême gauche de l'ennemi, un peu en arrière, sur le plateau, le gros bourg de Sombref domine la plaine et rattache fortement l'armée prussienne à la route de Namur, sa ligne d'opérations.

Telle était, à dix heures du matin, la position de l'armée ennemie. Elle était prise en flagrant délit, suivant l'expression de Napoléon. Que se passa-t-il alors dans son esprit? Qui le saura jamais? Pourquoi attendit-il cinq heures encore avant de commencer l'attaque, car il ne s'y décida que vers trois heures après midi? Quels graves motifs le forcent à retarder sans mesure la bataille, quand il a si grand besoin de la journée entière pour consommer la destruction de l'armée prussienne? Il a dédaigné de s'excuser sur ce point comme sur tous les autres, n'ayant jamais cherché à se justifier qu'en accusant, et ici personne ne peut être responsable de ces retards. Est-ce qu'il voulait donner au maréchal Ney le temps d'écraser les Anglais et de tomber à bras raccourcis sur les derrières des Prussiens, en se rabattant sur lui à la dernière heure, conformément à la pensée sur laquelle il est revenu tant de fois dans ses commentaires de la bataille de Ligny? Mais cette coopération de Ney, tardivement réclamée, pouvait être facilement illusoire; d'ailleurs Napoléon avait sous la main tout ce qu'il lui fallait pour battre les forces opposées.

Les uns ont dit qu'il était souffrant, les autres que sa pensée était tout occupée de ce qu'il appelait les menées des jacobins à Paris, car il donnait ce nom à la liberté depuis qu'il avait autour de lui une armée; d'autres prétendent que la liberté, même éloignée, paralysait son génie. Quoi qu'il en soit, ce retard devint une première cause de ruine, et je pense que la meilleure explication à donner, c'est que l'adversité rend le génie timide et temporisateur, parce que la première chose qu'elle ôte aux hommes, même les plus forts, c'est la foi en eux-mêmes. Faute de cette foi, qui n'est pas le génie, mais qui en est la compagne nécessaire, l'action devient plus difficile et plus lente. Elle ne suit que de loin le projet; quand elle arrive, il est trop tard pour consommer le miracle.

Napoléon lui-même, plusieurs années après, est convenu de tout cela, et il a donné son secret, lorsqu'il a dit (1) : « Il est sûr que dans ces circonstances je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif. Ce n'était plus ma confiance première... Toujours est-il certain que je sentais qu'il me manquait quelque chose. » Cette explication est la vraie; elle renferme toutes les autres.

Au reste, si le 16 juin il a tardé à agir, il n'a pas trop tardé à concevoir son plan d'attaque. La position ennemie reconnue, il a fixé ce plan par les considérations suivantes : s'il attaque les Prussiens par leur gauche, il trouvera plus d'obstacles, car il faudra gravir à découvert la pente jusqu'au village de Sombref; d'ailleurs on ne fera que précipiter le mouvement des Prussiens vers les Anglais et hâter

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VII, p. 162.

leur jonction. C'est donc sur la droite et sur le centre qu'il faut porter les grands coups, quoique l'ennemi soit bien préparé de ce côté. Par là on rendra la jonction impossible; on rejettera l'armée vaincue vers la Meuse, dans la direction la plus opposée à celle de ses alliés. L'action se décidera dans le pli de terrain, à Saint-Amand et Ligny, que l'on domine; on y arrivera en plongeant.

D'après ce qui a été dit plus haut, on peut prévoir quel sera le caractère principal de cette journée : des attaques de villages, des batailles de rues, la plus meurtrière des actions de guerre, les régimens, les divisions qui fondent et disparaissent, engloutis dans d'étroits défilés de maisons de pierre, jusqu'à ce que la victoire demeure à celui qui aura su conserver une réserve et la lancer à propos dans cette mêlée de mourans et de morts. Qui saura se ménager cette réserve? Toute la question était là.

Du côté des Prussiens, quarante bouches à feu à Ligny, trente-deux à Saint-Amand, quarante-huit sur leur gauche, à Mont-Potriaux et Tongrenelle, défendent l'approche des villages; une artillerie égale y répondra du côté des Français.

Placées en amphithéâtre en arrière, les deux armées descendront dans les villages successivement par brigades, par régimens, comme deux fleuves de fer, pour remplacer les morts et alimenter la bataille. Et dans ces rues étroites, ce ne seront pas seulement des combats de soldats sous le drapeau, ce sera une guerre atroce de peuple à peuple, de race à race, dans un enclos, dans une ferme, dans une chaumière. Que chacun se choisisse un adversaire comme dans un duel à mort. Point de quartier : nul n'en demande, nul n'en veut accorder. Aucune autre tactique que celle qui va le mieux à la fureur : l'arme blanche, la baïonnette dès que l'on pourra s'atteindre. Voilà les instructions que les soldats se donnent à eux-mêmes; elles circulent de rang en rang.

Dans ces circonstances, la cavalerie jouera difficilement un rôle prépondérant : des deux côtés, masquée derrière les hauteurs, elle assiste en spectateur à ce qui se passe au-dessous d'elle. A travers les nuages de fumée, d'où jaillissent les flammes de l'incendie, elle cherche à voir de quel côté tourne la fortune, et selon que les villages sont pris ou perdus, elle pousse des hourras de colère ou de joie, attendant le moment de crise pour s'abattre sur la plaine et achever les vaincus.

Mais, quoique immobile, la cavalerie, par les positions qu'elle occupe, pèse d'un grand poids, même sans combattre, sur l'issue de la journée. Le maréchal Blücher a massé quarante-huit escadrons à sa droite, vers Saint-Amand; par là il montre clairement son projet d'envelopper la gauche française et de la précipiter sur la Sambre. Un projet si ouvertement annoncé devra difficilement réussir. Napo-

léon a fait tout le contraire. Il a serré en masse sa cavalerie, cinquante-sept escadrons, du côté opposé, vers sa droite, en face de Tongrenelle et de Sombref, où il n'a dessein de rien entreprendre de sérieux. Ce rassemblement de cavalerie est fait pour tromper l'ennemi. Celui-ci croit qu'un grand effort le menace de ce côté, il y retient inutilement tout le 3e corps prussien, celui de Thielmann; mais l'endroit par où Napoléon veut percer l'armée prussienne est précisément celui où il ne montre ni cavalerie, ni réserve. Les troupes destinées à porter le dernier coup seront tenues la journée entière à l'écart loin du champ de bataille, vers Fleurus; elles ne s'ébranleront, elles ne se démasqueront qu'au dernier moment; alors elles devront quitter la gauche pour se porter précipitamment au centre. Leur mouvement sera si rapide qu'il devra tromper toutes les prévisions du maréchal Blücher. Sans doute abusé par ces démonstrations, Blücher aura porté ses dernières réserves sur sa droite, à Saint-Amand : ce sera le moment de le culbuter, en perçant le centre à Ligny. Napoléon montre de loin à Gérard le clocher de ce village : voilà le point décisif qu'il le charge d'enlever.

Telle est la conception de la bataille par le chef de l'armée française. Ces dispositions, que je sache, n'ont pas trouvé de critiques. Dans la manière dont Napoléon masque son dessein pendant la plus grande partie de l'action, ses plus vifs adversaires ont reconnu l'empereur.

V. — BATAILLE DE LIGNY.

A deux heures et demie, Vandamme fait aborder le village de Saint-Amand par la division Lefol; celle de Berthezène la suit. On a dit que les nôtres s'élancèrent en chantant (1). Leur ardeur est si grande que les Prussiens sont culbutés. Deux régimens de renfort accourent pour les soutenir, ils sont renversés à leur tour. Dès ces premiers momens, la division prussienne de Steinmetz a déjà perdu quarante-six officiers et deux mille trois cents soldats; mais sitôt que les Français veulent déboucher de l'autre côté de Saint-Amand, à la naissance du ravin, ils sont écrasés par les batteries de Ziethen et obligés de rentrer dans leurs abris. A leur extrême gauche, la division Girard déborde le village; elle s'avance en colonnes sur l'extrémité de la ligne prussienne. Le maréchal Blücher lance au-devant d'elle la division de Pirch II. Cette division ne réussit qu'à pénétrer au milieu du village; elle cède devant les soldats de Girard. Blücher la ramène au feu. Il galope au-devant des bataillons; on l'entend crier avec fureur : « En avant! au nom de Dieu! » Il ramène les siens

(1) Vaulabelle.

dans le village. Vandamme, menacé d'être accablé, reçoit pour renfort les lanciers Colbert et une division de la jeune garde. Nouvel assaut des Français sur le front et sur les deux côtés du village. Les lanciers de Colbert fondent sur les batteries; ils sont chargés par les dragons de la reine. En même temps, des hauteurs de Wagnelée débouchent neuf bataillons prussiens et trois brigades de cavalerie. Nos tirailleurs, cachés dans les blés, les arrêtent et les rejettent en arrière.

Cependant le grand nombre permet aux Prussiens de retirer du feu leurs troupes épuisées qu'ils remplacent par d'autres. De notre côté au contraire, point de repos pour personne. Les mêmes brigades qui ont commencé l'attaque la poursuivent et l'achèvent. Mutilées, désunies, elles restent en première ligne. Les troupes de Pirch II, qui se sont épuisées contre Vandamme, vont se reformer hors du feu, en arrière de Bry. Leur place est occupée par une troupe fraîche de trois régimens d'infanterie et par la cavalerie de Jurgas. Déjà trente-neuf bataillons prussiens se sont jetés et usés dans Saint-Amand. De notre côté, la division Girard, qui a occupé le point saillant de l'attaque à l'extrême gauche, reste en première ligne contre un ennemi qui se renouvelle sans cesse. Dans cette lutte inégale, cette division a perdu son chef, le général Girard, atteint d'une balle au moment où pour la troisième fois il débouche au-delà du ravin. Les deux généraux de brigade sont blessés et mis hors de combat. C'est un colonel qui commande, Tiburce Sébastiani. Le tiers des hommes de cette division couvrent de leur corps les débris fumans du village; mais en mourant le général Girard laisse à ses soldats son caractère invincible. Il tombe, et son esprit reste debout.

Dans le même temps, au centre, le village de Ligny était attaqué sur trois colonnes. Là les Prussiens ont vu, sous la fumée, une masse profonde s'élancer des hauteurs en face d'eux. C'est le 4e corps français dirigé par Gérard. Le côté du village qui se présente à lui n'offre qu'une longue ligne et comme une muraille continue et crénelée. L'abord en est plus difficile que celui de Saint-Amand. En outre deux batteries prussiennes sont placées aux deux extrémités de cette longue rue, qu'il faut prendre à revers. C'est principalement par les issues particulières de chaque maison que les nôtres pénètrent dans le village. Ce ne sont pas, comme à Saint-Amand, de vastes espaces ouverts où l'on peut se porter en masse et d'où les Français et les Prussiens se refoulent alternativement les uns après les autres. A Ligny, les troupes ont plus de points d'appui pour résister dans chaque enclos, et une fois maîtresses d'une partie du village, elles le sont plus longtemps. Pendant un carnage de trois heures, l'œil ne peut suivre la bataille dans l'intérieur des cours, des hangars, des masures. C'est au bruit de la mousqueterie, aux

coups redoublés des haches sur les portes, au cliquetis des baïonnettes, mêlés de cris, d'imprécations et même de courts silences, comme dans une citadelle prise d'assaut, qu'il faut suivre les alternatives du combat et deviner quel est le vainqueur ou le vaincu.

Gérard a déjà tenté deux attaques par les deux extrémités du village et par le centre. Quatre bataillons de la division de Henckel sortent de leurs abris et se présentent à tous les débouchés; ils appellent à eux leurs réserves, ils réussissent à se maintenir comme dans une vaste forteresse. Gérard renouvelle ses assauts, et cette fois il dirige ses principales attaques contre le centre et l'extrémité basse de Ligny, qu'il menace de tourner par sa droite. Les obusiers ont mis le feu au vieux château, l'incendie s'est rapidement propagé sur les toits de chaume attenant les uns aux autres; mais les fortes murailles de ces masures de granit résistent à la flamme. Nos tirailleurs, cachés dans les blés, arrivent jusqu'aux haies, aux jardins, aux portes de derrière des maisons; ils y pénètrent, les Prussiens se retirent dans l'intérieur. Une fois introduits au rez-de-chaussée de ces masures, les soldats ont le temps de s'assaillir corps à corps avant que les toits et l'étage supérieur ne s'effondrent et ne s'abîment sur eux. Pendant que la lutte se dérobe aux regards, les batteries sur les hauteurs prennent en écharpe, des deux côtés, les masses qui descendent, pour se joindre aux combattans, dans l'intérieur des rues incendiées. Une immense fumée s'élève du château de Ligny, qui s'écroule; la flamme des toits de chaume brille de plus en plus vive sur la tête des combattans.

Les Prussiens ont repris la portion avancée du village; la division de Jagow est venue soutenir celle de Henckel. Toutes deux essaient de déboucher. A l'issue, elles rencontrent des bataillons français serrés en colonnes. Tous font halte sans pouvoir se déployer dans cet étroit espace : les têtes de colonnes s'abordent et se fusillent à bout portant; mais les Prussiens ont entendu la fusillade sur leurs derrières, ils sont tournés; fusillés en tête, mitraillés en queue, ils se rompent, ils s'éloignent. Les Français s'emparent du cimetière, ils y placent deux pièces de canon.

Ordre au général prussien Krafft de reprendre le village. Une artillerie de renfort le précède; la huitième division marche après lui, celle de Langen. Six fois le 21e régiment prussien recommence ses attaques, toutes sont repoussées; les Français restent maîtres de ce qui est à la droite du ruisseau. Le général Krafft envoie au chef de l'armée un de ses aides-de-camp; il annonce que le village lui a échappé, qu'il va être rompu et rejeté en-deçà du Ligny. Réponse du général Gneisenau : Qu'on tienne encore une demi-heure!

Au même moment, le général Pirch Ier fait dire au maréchal Blücher que ses brigades sont écrasées, qu'en disputant Saint-Amand

elles ont épuisé leurs munitions, même celles dont on a dépouillé les morts. Réponse : Que le deuxième corps se maintienne dans son poste; qu'il attaque à la baïonnette.

Le moment est venu d'en finir. Pendant que Blücher a dépensé ses réserves, Napoléon a gardé les siennes. Certain de vaincre, il a déjà donné à sa garde l'ordre de se mettre en mouvement; il trompe son adversaire par une retraite feinte de quelques troupes avancées de Gérard. Blücher croit à la défaite des Français; il ordonne la marche de tous les bataillons disponibles sur Saint-Amand. Tandis que l'ennemi découvre ainsi son centre, Napoléon n'a plus qu'à frapper; mais un incident l'arrête : cet étrange événement suspend tout; il faut, jusqu'à ce qu'il soit éclairci, éloigner le moment de la crise.

Le général Vandamme vient d'apercevoir, en arrière de l'extrême gauche, un corps d'armée qui se dirige à grands pas sur le champ de bataille. Quelles sont ces troupes? Sont-ce des Français ou des ennemis? Le côté de l'horizon par lequel elles arrivent est formé d'une ligne de monticules qui ne permettent pas à la vue de s'étendre au-delà d'une petite lieue. Voyant cette armée si près de lui, le corps de Vandamme, incertain, étonné, a cédé une partie du terrain qu'il vient de conquérir; la division Girard, plus exposée, s'est retirée plus loin encore. Vandamme fait dire que s'il n'est pas soutenu, il sera forcé de rétrograder vers Fleurus. Un aide-de-camp de Napoléon part au galop pour reconnaître le corps qui est en vue. Une heure après, l'incertitude a cessé. Les troupes qui se sont montrées un moment sur le rebord d'un bassin sont des troupes françaises. Napoléon le sait, il en a une connaissance certaine, et il ne donne aucun ordre pour attirer à lui ce renfort inespéré. Vingt mille hommes de toutes armes sont là sous sa main; qu'ils fassent encore un pas dans la même direction, ils envelopperont la droite de l'armée prussienne. Déjà ébranlée, cette armée est perdue jusqu'au dernier homme; mais pour cela il faut un mot, un seul de l'empereur. Ce mot n'est pas prononcé.

Ces troupes ne recevant aucune direction formelle de l'empereur, on les a vues bientôt faire volte-face, redescendre l'éminence, retourner sur leurs pas et disparaître. C'est la bonne fortune de Napoléon qui s'est montrée encore à lui comme dans ses plus beaux jours. C'est l'occasion de Marengo, d'Iéna, d'Eylau, de Bautzen, qui se présente d'elle-même sans être appelée. Il ne l'a pas saisie aux cheveux, elle disparaît. Est-il sage d'espérer qu'elle reviendra dans la même campagne?

Durant cette attente, plusieurs heures ont été consumées sans résultats. La journée approche de sa fin; il est huit heures. Il ne reste plus que quelques momens avant la nuit pour exécuter les

projets du matin. Napoléon fait avancer cette formidable réserve que, depuis plusieurs heures, il tient suspendue, sans que l'ennemi ait pu savoir quel point elle menace. Douze bataillons de la garde à pied, toute la grosse cavalerie de Milhaud, c'est-à-dire huit régimens de cuirassiers, les dragons et les grenadiers à cheval de Guyot, forment cette réserve; elle traverse la moitié du champ de bataille, et tout à coup elle se détourne et fond sur Ligny. En même temps les batteries de la garde rapprochent leur feu. Sous la protection de cette canonnade, le général Gérard lance la division Pécheux pour achever de déloger les Prussiens de la partie du bas village où ils se cramponnent encore. Les Prussiens voient sur leur gauche une colonne sortir de l'épaisse fumée. Le village de Ligny est tourné. Les cuirassiers Milhaud longent le chemin creux qui le borde; ils s'élancent vers le ruisseau, qu'ils remplissent de morts. L'eau, déjà rouge de sang, disparaît sous les cadavres. L'ennemi se retire en carrés.

Cependant le maréchal Blücher, qui vient de porter lui-même ses réserves à son extrême droite, reconnaît qu'il s'est mépris, et que son centre est entamé. Aura-t-il le temps de repousser cette dernière attaque? Des hauteurs de Saint-Amand, il se précipite vers Ligny avec trois régimens de cavalerie. Ces régimens viennent, à bride abattue, se rompre contre les colonnes françaises. Brisés trois fois, le vieux Blücher les rallie. Il se met à leur tête, il les ramène à la charge. Son cheval, blessé d'un coup de feu, l'entraîne quelques pas et se renverse mort sur lui. « Je suis perdu, Nostiltz! » dit en tombant le maréchal Blücher à son aide-de-camp. Celui-ci met pied à terre et reste immobile auprès de son général. Les cuirassiers français passent au galop auprès d'eux sans les voir, car il faisait déjà obscur. Bientôt les cuirassiers sont ramenés par une dernière charge de lanciers prussiens. L'aide-de-camp eut peine à se faire reconnaître. Six cavaliers, descendus de cheval, emportent dans leurs bras le vieux maréchal presque sans connaissance. On le conduisit à deux lieues en arrière du champ de bataille, à Gentinnes.

Les historiens prussiens ne cachent pas à ce moment la détresse de l'armée prussienne. Les chefs de corps venaient eux-mêmes de toutes parts chercher des ordres. Obligés de céder le terrain, nul ne savait de quel côté se retirer. Abandonnerait-on la ligne d'opérations de Namur? renoncerait-on à toutes les combinaisons qui avaient été formées? Quelques-uns parlaient déjà de se retirer sous le canon d'Anvers. Le chef d'état-major Gneisenau mit fin à ces perplexités en ordonnant de changer la ligne d'opération et de faire retraite sur Wavres pour rejoindre les Anglais. Cet ordre audacieux, promptement obéi, relève l'espérance et le moral de l'armée ennemie. Vaincu, on se prépare à se venger de sa défaite.

Sur ces entrefaites, la nuit est arrivée. Il manque deux heures de jour pour s'emparer des fuyards et recueillir les résultats de la victoire. La garde impériale s'arrête sur les hauteurs, à quelques centaines de pas de Bry, que continuent d'occuper les troupes de Pirch. De rares feux de tirailleurs et d'artillerie se font encore entendre par intervalle, sur le plateau, dans la première moitié de la nuit, comme pour empêcher le vainqueur de dormir. Trop sûr d'avoir vaincu, Napoléon ne prend aucune mesure pour surveiller le mouvement des Prussiens et pénétrer leurs projets. Tout est mouvement, activité chez les vaincus; tout est repos et sommeil chez les vainqueurs. Vandamme bivaque en avant de Saint-Amand, Grouchy en arrière de Sombref, qu'on laisse à l'ennemi, Gérard en avant de Ligny, Lobau en arrière; Napoléon, de sa personne, quitte le champ de bataille et se retire au loin à Fleurus. On ne prévient pas même Ney, à l'aile gauche, du résultat de la journée, soit oubli, soit fatigue, soit qu'on attendît de plus grandes nouvelles pour le lendemain. Les résultats méritaient pourtant qu'on les fît connaître sans délai : l'armée ennemie en retraite, 10,000 morts, 8,000 hommes dispersés des contingens du Rhin, de Westphalie et de Berg, qui vont porter jusqu'à Louvain et Aix-la-Chapelle la nouvelle de la déroute des Prussiens; seize pièces de canon seulement, il est vrai, et point de prisonniers, car on a refusé de se rendre, tant est grande l'animosité entre les deux armées, et de notre côté 6,800 tués ou blessés.

C'est une journée glorieuse qui s'ajoute à tant d'autres; mais trois causes peuvent empêcher qu'elle ne porte ses fruits : premièrement le retard que l'on a mis à l'attaque, secondement l'occasion échappée, la fortune méprisée qui voudra se venger, les 20,000 hommes qu'elle a amenés sur le champ de bataille ayant été négligés et rendus inutiles. Ces deux fautes pourront encore être réparées, si l'on met une activité extraordinaire à poursuivre l'armée que l'on vient d'entamer; mais, au lieu de cela, si, la croyant plus découragée, plus intimidée, plus affaiblie qu'elle ne l'est en effet, on lui laisse la nuit entière pour se remettre, cette illusion du vainqueur se paiera chèrement, et cette troisième faute, ajoutée aux deux autres, pourra les rendre irréparables.

VI. — MOUVEMENS ET CONTRE-MARCHE DU CORPS DE D'ERLON. — QUELLE EN FUT LA CAUSE?

Ce fut longtemps une chose inexplicable que l'apparition soudaine du corps entier du général d'Erlon dans le voisinage du champ de bataille de Ligny. Napoléon paraît n'en avoir jamais connu la cause véritable. Trompé sur les faits, il n'a pas manqué de trouver là un nouveau sujet d'accusation contre le maréchal Ney. Suivant la ver-

sion de Sainte-Hélène, ce maréchal, toujours le premier au feu, avait oublié la moitié de ses troupes, le corps de d'Erlon, à deux lieues en arrière; il ne s'en était souvenu que lorsqu'il s'était trouvé lui-même aux prises avec l'ennemi. Alors il avait envoyé en toute hâte à ce corps l'ordre d'avancer; mais il était trop tard, et c'était une des raisons pour lesquelles ces 20,000 hommes de d'Erlon s'étaient promenés, dans la journée du 16, entre les Quatre-Bras et Ligny, sans avoir été engagés nulle part : grand malheur assurément, qui ne serait jamais arrivé sans le trouble d'esprit où était le maréchal Ney depuis les événemens de 1814.

Cette fiction historique sur un fait si important, si facile à vérifier, a duré jusqu'au moment où le général d'Erlon a expliqué lui-même ce qui s'était passé. Malheureusement il ne l'a fait qu'en 1829, lorsque la fiction s'était déjà enracinée dans l'esprit des multitudes, et qu'il était déjà un peu tard pour la faire disparaître. Le général d'Erlon expliqua alors qu'il avait reçu du maréchal Ney, le vendredi 16 juin, vers onze heures ou midi, l'ordre de diriger son corps sur Frasnes et les Quatre-Bras. Immédiatement ses troupes, déjà sous les armes, s'étaient mises en mouvement en toute diligence. Pour lui, il les avait devancées à Frasnes. Là, il avait été rejoint par un aide-de-camp de Napoléon, le général Labédoyère. Celui-ci lui fit voir une note au crayon qu'il portait au maréchal, laquelle lui enjoignait de diriger son premier corps sur Ligny. Labédoyère prévint en outre le général d'Erlon qu'il avait déjà donné l'ordre d'exécuter ce mouvement et fait changer la direction des colonnes. Sur cet avis, d'Erlon avait pris la route indiquée, il avait porté ses troupes au canon de Saint-Amand, jusqu'à ce qu'il fût rappelé impérativement par le maréchal Ney, aux prises avec des forces triples, qui augmentaient à vue d'œil et menaçaient de l'accabler. Napoléon n'ayant rien fait pour attirer à lui le 1er corps, lorsque celui-ci touchait au champ de bataille, d'Erlon avait dû obéir à son chef immédiat et rejoindre le maréchal aux Quatre-Bras.

Du moins il avait pris sur lui de laisser à portée de Napoléon la division Durutte et trois régimens de la cavalerie Jaquinot; mais l'empereur n'avait pas profité de ce détachement plus que du corps entier. Là aussi, les généraux avaient discuté vivement entre eux; les uns voulant, avec le général Brun, que l'on se portât au canon et que l'on attaquât les Prussiens à revers et en queue, par Wagnelée, les autres que l'on se contentât de rester en observation et d'attendre les volontés de l'empereur. Ce dernier parti avait été adopté par le général Durutte, qu'une plus grande responsabilité alarmait. Ce détachement, qui eût pu être si utile, dut se contenter d'inquiéter l'ennemi de loin par quelques coups de canon. La nuit avait mis fin à ces démonstrations sans importance.

Telle est la vérité, bien loin, on le voit, de ce que se représentait Napoléon lorsqu'il écrivit les récits de Sainte-Hélène. Ce n'est pas le maréchal Ney qui a oublié ses troupes; c'est un aide-de-camp de l'empereur qui a pris sur lui de détourner les colonnes en marche, et de les envoyer, au lieu des Quatre-Bras, à Villers-Peruin et Saint-Amand. Avait-il mission de changer leur mouvement? Cela est plus que douteux. Apparemment la note *au crayon* portait que le maréchal Ney, après avoir refoulé les Anglais, détacherait son premier corps sur Ligny pour prendre à revers les Prussiens, et elle le laissait juge de ce qu'il y avait de possible dans l'accomplissement de cette instruction; mais le général Labédoyère, dans la hâte excessive d'amener à Napoléon un appui, il est vrai, décisif, ne prenant conseil que de son zèle, avait fait exécuter lui-même le mouvement vers Ligny. Il avait par là enlevé à Ney la moitié de ses troupes, sans attendre que le maréchal fût prévenu et qu'il eût pu décider.

VII. — LES QUATRE-BRAS.

Qu'est-ce donc que cette position des Quatre-Bras, objet de tant de discussions et de reproches sanglans depuis bientôt un demi-siècle? Voici l'exacte configuration des lieux. Au sortir des dernières maisons de Frasnes, éparses sur la hauteur, la grande route traverse une vaste plaine jusqu'aux Quatre-Bras, dont la ferme blanchit à une lieue, sur une petite éminence. Cette plaine est à peine ondulée en quelques endroits; nulle part la moindre aspérité, le moindre obstacle; çà et là une saignée dans les prés; partout une terre grasse, noire, ou plutôt un seul champ de labour. A une distance de 1,500 mètres l'une de l'autre, de grosses fermes aux toits bas qui s'élèvent du milieu des blés : sur la gauche, Pierrepont; au centre, Gémioncourt; à droite, le village de Pyraumont. Aujourd'hui la monotonie de ce terrain n'est interrompue par aucune grande végétation. En 1815, un taillis nommé le bois de Bossu bordait en partie la gauche de la route pavée. Depuis que le champ de bataille est devenu, par un don public, le domaine du duc de Wellington, il a fait extirper le bois, qu'il a changé, comme le reste, en terres à blé. Au-delà de la ferme de Gémioncourt, un petit ruisseau stagnant, le seul que l'on rencontre, et plus loin, à une demi-lieue, les Quatre-Bras. Ce n'est point un village, mais un groupe de quelques fermes aux quatre embranchemens des routes, sur Charleroi, Nivelles, Bruxelles et Namur. Comme ce point d'intersection est plus élevé que le reste de la plaine, on y arrive en montant par ces quatre tronçons de route, et, plus loin, le même plateau se déroule, les mêmes vastes bassins s'étendent. Ce n'est qu'à trois quarts de lieue plus loin que les nappes de terrain commencent à

se rompre et à s'encadrer d'éminences et de collines jusqu'au défilé de Génappes, au pont de la Dyle, où commencent ces larges ondulations qui se prolongent au loin dans la direction de Waterloo. La position de ce champ de bataille n'avait par elle-même aucune force particulière; mais il est vrai que la rencontre des routes lui donne une grande importance stratégique. C'était, ai-je dit, le point où se concentrait l'armée anglaise; c'était aussi sa ligne de communication avec l'armée prussienne.

Nous avons laissé le 16 juin, à onze heures et demie, le maréchal Ney à ses avant-postes de Frasnes, au moment où l'ordre lui parvient de se diriger sur les Quatre-Bras. Il transmet sur-le-champ à ses deux chefs de corps, Reille et d'Erlon, l'ordre de mouvement. Déjà les dispositions sont indiquées pour s'avancer jusqu'auprès de Génappes; quelques bataillons devront même se risquer plus loin sur la route de Bruxelles.

Sur ces entrefaites, le général Girard, détaché vers Fleurus, avait annoncé que les Prussiens occupaient encore ce bourg à dix heures du matin, et qu'ils continuaient à s'avancer sans obstacles. Sur cet avis, le général Reille, qui se voit débordé par sa droite et en arrière, hésite à se compromettre davantage. Il tient ses troupes rassemblées et sous les armes; mais, pour les porter en avant, il attend l'effet de cette nouvelle sur le maréchal Ney, et il demande un second ordre, tant il est vrai que les lenteurs que Napoléon avait mises à attaquer les Prussiens se communiquaient à toute la ligne. Les meilleurs généraux considéraient le mouvement en avant de la gauche, sous Ney, comme nécessairement subordonné à un mouvement analogue de la droite, sous Napoléon. Ney renouvelle son ordre à Reille, et cette gauche, retenue si longtemps par l'immobilité de la droite, aborde enfin l'ennemi sur les hauteurs de Frasnes. Les forces de Ney se composaient alors de 15,750 hommes d'infanterie, 1,865 cavaliers, total : 17,615 combattans, 38 pièces de canon. Le prince d'Orange, qu'il avait en tête, ne pouvait lui opposer que la division hollando-belge de Perponcher, 6,832 hommes et 16 bouches à feu.

L'inquiétude que venait d'éprouver le général Reille n'était pas étrangère à Ney. Il ne crut pas devoir s'engager tête baissée, dès la première heure, tant que le canon de Napoléon ne se fit pas entendre sur sa droite. Voilà ce qui explique sa marche circonspecte en commençant l'attaque, et pourquoi il ne tira pas immédiatement un plus grand parti de sa supériorité de forces. Ajoutez que le prince d'Orange, avec beaucoup de présence d'esprit, montrait dans toutes les directions d'assez fortes têtes de colonnes. Il en avait au débouché du bois, il en avait sur la route de Nivelles, sur celle de Sombref. Par là il réussit à faire croire que des masses débouchaient de

tous les points de l'horizon. Si le maréchal Ney eût su ce que nous savons aujourd'hui, nul doute qu'il n'eût cruellement puni le prince d'Orange d'une telle dissémination de ses troupes : il les aurait percées et rompues, il aurait occupé le point d'embranchement des routes; mais quel eût été le grand résultat de cette occupation ? Aurait-il pu se maintenir aux Quatre-Bras ou dépasser ce point sans être enveloppé ? Dans tous les cas, si ce fut une faute d'avoir voulu marcher dès les premiers pas trop à coup sûr, on verra bientôt qu'elle a été exagérée, dénaturée, jusqu'à en changer entièrement le caractère.

A mesure que Ney s'avance, précédé d'une ligne de tirailleurs, le prince d'Orange reploie ses postes et cède lentement le terrain. A droite, la division Bachelu marche contre le village de Pyraumont; à gauche, le bois de Bossu est attaqué par le général Foy, dont le nom ne brillait encore que d'un éclat militaire. Il devait plus tard nous subjuguer par cette singularité d'un vieux soldat qui met au-dessus de la faveur de son chef l'ambition de la liberté. La division Jérôme est en réserve. Ney avait ainsi profité habilement des lieux pour appuyer ses deux ailes, formées de son infanterie, là où elles pouvaient trouver un soutien, dans le bois, les fermes, le village; mais il avait réuni au centre sa nombreuse cavalerie, parce que là le terrain est ouvert et qu'elle pourra s'élancer sans nul obstacle sur des plans inclinés. Quant à l'ennemi, surpris, pressé par le temps et la nécessité, il n'a d'autre plan de bataille à ce moment que de jeter au plus vif du feu les troupes à mesure qu'elles arrivent, hors d'haleine, au rendez-vous.

Déjà, à trois heures moins un quart, le prince d'Orange aperçoit les colonnes anglaises qui se pressent de l'atteindre au pas de course. Ce sont les trois brigades d'infanterie de la division Picton; elles rétablissent l'égalité du nombre. Cette division se déploie promptement sur deux lignes, en avant de la route de Sombref, pour tendre la main aux Prussiens. Presque en même temps arrive le duc de Wellington; il est suivi de la brigade de cavalerie légère hollando-belge. Après Picton arrivent le duc de Brunswick et son corps, ce qui élève les forces ennemies à 18,090 fantassins, 2,000 chevaux, 28 pièces de canons. La supériorité du nombre a déjà passé du côté de l'ennemi.

Les Belges soutinrent le premier choc, et voici ce que des témoins oculaires racontent à ce sujet : ils disent que les chevau-légers, dès qu'ils débouchèrent, se formèrent pour attaquer. Un régiment français, des chasseurs de Piré, marche au pas au-devant d'eux. On vit de loin s'avancer les Français, non comme pour une attaque, mais plutôt comme dans une parade. Le sabre baissé et pendant, ils tendaient les mains aux Belges, et dès que l'on fut à portée de la

voix, ils leur crièrent de venir dans leurs rangs, qu'ils y seraient bien reçus, qu'ils étaient anciennement amis, qu'ils avaient servi ensemble en Espagne, sous les mêmes généraux et dans le même corps, et ils appelaient par leurs noms ceux qu'ils reconnaissaient. Plus on était proche, plus les instances redoublaient. On en vint ainsi à se toucher; mais, au lieu de se rendre à ces instances, les Belges commencèrent à sabrer. Alors les Français, d'anciens amis qu'ils étaient, devinrent de furieux ennemis. Chacun se choisit un adversaire, et, comme on était déjà presque mêlé, on se prit corps à corps. Cette première rencontre fut terrible, mais elle dura peu. Culbutés, écharpés, les Belges s'enfuient en désordre au-delà du champ de bataille. Ils y laissent en morts et en blessés une bonne partie des leurs.

Pendant qu'aux deux ailes l'infanterie de Reille gagne du terrain, la cavalerie légère au centre continue ses charges le long de la grande route. Le duc de Brunswick, à la tête de ses lanciers, fond sur les colonnes françaises. Il est rejeté sur son infanterie au bas de la route de Nivelles. Comme il essayait bravement de rallier ses troupes, il est tué d'une balle qui lui traverse le corps. Son cheval l'emporte au loin, sans vie, penché sur l'arçon, au milieu de la seconde ligne. A sa suite, la cavalerie légère de Piré pénètre jusque dans les Quatre-Bras; les têtes de colonnes tourbillonnent à la croisée des routes. Les cavaliers brandissent le sabre sous le feu nourri des *highlanders*, embusqués derrière les haies et les fossés.

Ney soutient ce succès par la grosse cavalerie de Kellermann, qui vient de le rejoindre. A la vue de ces cavaliers, les carrés anglais se forment; ce sont d'abord ceux du 44e et du 42e régiment. Picton les appuie des carrés de sa division et de ceux des gardes. Trois régimens anglais achèvent de fermer la trouée, le 32e, le 79e, le 95e. Disposée en échiquier, cette infanterie est en partie cachée par les blés; mais des lanciers français viennent intrépidement planter en terre les hampes de leurs lances, en guise de jalons, sur le front des bataillons ennemis, à peu de distance des baïonnettes; l'escadron charge en prenant la flamme de la lance pour point de direction. Les tirailleurs anglais se retirent; ils vont se coucher à terre à l'abri des baïonnettes croisées de leur régiment. Les batteries françaises qui leur sont opposées se taisent. On entend le bruit sourd des pas des chevaux à travers les sillons, sur la paille foulée.

Ce fut comme un prélude des grandes charges de cavalerie qui devaient se renouveler le surlendemain au milieu du plateau de Mont-Saint-Jean. Les étrangers ont comparé ces attaques d'escadrons à des faucons et des éperviers qui épient et saisissent le moment de fondre d'en haut sur leur proie. A peine un escadron a-t-il été repoussé par les feux convergens, un autre se précipite sur la

même face du carré; mais le plus souvent ce même assaut rencontre le même obstacle : la tête de colonne, après avoir essuyé le feu, se brise et dévie sur la droite ou sur la gauche. Les divisions qui galopent sur ses pas suivent le même mouvement. Après avoir passé et repassé dans les intervalles des carrés en absorbant leurs feux, la cavalerie va se reformer et reprendre haleine. Aussitôt les batteries muettes recommencent à tonner, jusqu'à ce que les escadrons s'ébranlent de nouveau.

Ainsi se succèdent ces flots de fer, sans pouvoir entamer les épaisses murailles de l'infanterie ennemie. C'est en quelque sorte le combat inégal des armes blanches des anciens et des armes de jet des modernes, et il semble que la formation particulière de l'armée anglaise entra pour beaucoup dans le résultat. Les historiens de ces guerres n'ont pas assez remarqué (1) que la ligne anglaise, lorsqu'elle se préparait à recevoir un choc, se doublait et se formait sur quatre rangs, au lieu de deux. Je ne puis m'empêcher de croire que cette disposition augmenta sa force de résistance dans le choc, soit que l'infanterie ainsi formée ait plus de feux réservés, soit plutôt que le quatrième rang, même sans tirer, ajoute à la confiance et à la solidité des trois premiers (2).

Cependant le maréchal Ney est vainqueur à ce moment sur toute la ligne. Aux deux ailes, son infanterie a pénétré jusque sur les routes de Nivelles et de Sombref; au centre, la cavalerie a fait de terribles ravages. Deux régimens anglais, le 42e et le 44e réunis, ne forment plus qu'un bataillon. Le corps hollando-belge a été culbuté, la ferme Gémioncourt occupée : il est cinq heures; mais à ce moment arrivent par la route de Bruxelles le reste des brigades de Kempt et de Parck, par celle de Nivelles deux brigades d'infanterie de la division Alten et deux batteries. Ce renfort porte l'armée anglaise à 26,238 hommes, quarante pièces de canon. Ney est réduit toujours au même effectif, car Kellermann a comblé à peine le nombre des morts. Encore dans quelques instans vont déboucher par la chaussée de Nivelles les batteries de Lloyd et de Cleeve : elles donneront à l'ennemi la supériorité d'artillerie qui lui manque.

C'est alors que le colonel Laurent apprend à Ney que son premier corps a été détourné; peu d'instans après, nouvelle dépêche de Napoléon, datée de deux heures : « Le sort de la France est entre vos mains. » Presque immédiatement cette dépêche est suivie d'une troisième, plus pressante, qu'apporte le colonel Forbin-Janson. Ainsi

(1) Ce détail important n'a pas échappé à M. le colonel Charras.

(2) Les Suisses ont emprunté cette disposition de l'infanterie anglaise : l'expérience de la campagne de 1815 prouve que cette formation pourrait être introduite avec avantage même dans les états du continent où les armes touchent de plus près à la perfection. 1857.

les ordres de l'empereur pleuvent sur Ney à mesure qu'il lui est plus impossible de les exécuter. Napoléon agit à ce moment en homme qui a trop tardé à donner ses ordres. Il les renouvelle, il les multiplie, comme si par là il regagnait le temps perdu.

Le duc de Wellington vient de recevoir une nouvelle division entière, celle de Cook. Elle élève maintenant ses forces à 31,643 hommes, dont une grande partie de troupes fraîches, et soixante-huit canons. Ney n'a toujours que ses 20,000 hommes, déjà harassés par six heures de combat, et dont il faut défalquer les blessés et les morts.

En présence de cette marée montante d'ennemis et de ces ordres répétés, de plus en plus pressans, de Napoléon, que l'on se figure ce qui se passa dans l'esprit du maréchal Ney, lorsqu'appelant à soi le corps de d'Erlon, qu'il attendait de minute en minute, le chef d'état-major Delcambre lui asséna cette réponse : que le corps tout entier a été dirigé à plus de deux lieues et demie, qu'il ne faut plus compter sur ces 20,000 hommes formant la moitié de ses troupes! C'est là un de ces momens où un caractère de fer peut être ébranlé. Il est constant qu'à cette nouvelle le maréchal Ney fut saisi d'un violent désespoir. Au milieu des boulets qui ricochaient autour de lui, il s'écria : « Vous voyez ces boulets; je voudrais qu'ils m'entrassent tous dans le corps. » Et ce qui causa ce désespoir à un pareil homme, ce ne fut pas la nécessité où il pourrait être de faire quelques pas en arrière jusqu'à Frasnes, ce fut la crainte de laisser ouverte à l'ennemi la voie de communication des Quatre-Bras à Sombref; car non-seulement il ne pourrait porter à l'empereur le concours que celui-ci demandait, mais il allait se trouver en péril de le laisser accabler par l'intervention de l'armée anglo-belge. Au lieu du détachement français qui devait apporter la victoire décisive à Ligny, Napoléon verrait donc déboucher sur sa gauche les colonnes anglaises, belges, hollandaises, dont Ney allait être impuissant à arrêter le débordement. Ney sentit alors qu'il serait responsable d'un immense désastre. Il aperçut le 16 comme une sorte de Waterloo dont il serait le Grouchy. Ce sombre pressentiment ne fit que redoubler son énergie; il dit à Kellermann : « Mon cher général, il faut ici un grand effort; il faut enfoncer cette masse d'infanterie; il s'agit du salut de la France. Partez! Je vous fais soutenir par toute la cavalerie de Piré. »

Kellermann, à la tête de ses cuirassiers, charge sur la route qu'enfile une batterie anglaise : il perce plusieurs lignes; mais la route est bientôt couverte des cadavres des assaillans. Ce grand effort a été inutile. La charge se rompt. Kellermann, dont le cheval a été tué, reste quelque temps à la merci des ennemis. Il leur échappe, à pied, en se suspendant aux mors des chevaux de deux de ses cuirassiers.

Le soleil se couchait; la victoire est arrachée aux nôtres au moment où leurs têtes de colonnes abordaient sur trois points la chaussée de Namur. Le duc de Wellington profite enfin de son immense supériorité numérique; il prend l'offensive. L'infanterie de Foy, de Bachelu, de Jérôme, se retire lentement du bois, de Gémioncourt et de Pyraumont. La cavalerie la couvre au pas. Au débouché du bois de Bossu, les régimens des gardes anglaises tentent d'inquiéter la retraite. Ils sont chargés et contenus.

Ney se retire, mais pas à pas, et seulement quand la nuit est arrivée; encore ne cède-t-il que le terrain qu'il a conquis; il se retourne pour peu que l'ennemi devienne importun. Pas à pas et fièrement il ramène ses troupes, jusque-là victorieuses, dans ses positions du matin, sur ces mêmes hauteurs de Frasnes. Ses avant-postes s'arrêtent à une demi-portée de fusil de l'ennemi et retiennent un lambeau du champ de bataille. Quant aux Anglais, ils n'osent poursuivre plus loin l'avantage de la dernière heure, contens d'avoir repris ce qu'ils avaient perdu.

Les troupes du général d'Erlon ne rejoignent que vers neuf heures, lorsque tout est fini; elles relèvent celles de Reille, qui passent en seconde ligne. Toute la nuit, Ney montra une vigilance admirable; il y eut, dans les ténèbres, une fausse alerte, causée par la rencontre de deux patrouilles, et les deux armées coururent aux armes. Le silence du reste de la nuit ne fut plus interrompu que par le feu des vedettes françaises au moindre mouvement de l'ennemi, ou par l'arrivée des renforts anglais, composés surtout de cavalerie.

Ainsi s'était terminé ce combat acharné des Quatre-Bras. Il avait coûté 4,000 hommes aux Français, près de 5,000 aux Anglo-Belges. Il s'agissait pour les deux chefs d'empêcher que l'un d'eux ne portât son appui à la grande bataille rangée qui se livrait le même jour, au même moment, à deux lieues et demie de là, dans les champs de Ligny. Wellington avait promis à Blücher d'arriver à temps pour le soutenir. Ney, sans rien promettre, avait reçu l'ordre de se rabattre avec une partie de ses forces sur Ligny, si la chose était possible. Après neuf heures de combat, Ney est obligé de céder; mais il met deux heures pour se replier sur Frasnes. Avec vingt mille hommes, il oppose un mur d'airain à l'armée anglo-hollandaise : il empêche le duc de Wellington de tenir sa parole, quand c'est sur cette parole qu'a été engagée la bataille de Ligny; il empêche qu'un seul homme de l'armée anglaise aille rejoindre l'armée prussienne, quand cette jonction était toute la combinaison des généraux ennemis. Il cède les Quatre-Bras, mais il les cède quand ce terrain n'a plus aucune importance pour l'ennemi, et que le rassemblement des deux armées anglaise et prussienne sur ce point est devenu impossible. Il donne neuf heures à Napoléon, non-seulement pour

vaincre, mais pour profiter de la victoire, sans inquiétude sur ses flancs, sans souci du concours du duc de Wellington, seul en champ clos avec les Prussiens, ayant encore en réserve tout le corps de Lobau, qui n'avait pas tiré un coup de fusil, toute la division Durutte et la cavalerie Jaquinot, laissées presque sous sa main par d'Erlon en se retirant. Voilà ce que Ney a fait ce jour-là. Ces services insignes devaient-ils être transformés en opprobres? Plaise à Dieu qu'une faute de ce genre soit commise le surlendemain, et que la droite fasse le 18 ce que la gauche a fait le 16! Dans ce cas, Waterloo sera un Austerlitz.

Voulait-on qu'avec ses vingt mille hommes postés en rase campagne autour des Quatre-Bras, Ney détruisît en détail d'abord le corps du prince d'Orange, puis la division de Picton, puis le corps du prince de Brunswick, puis la division Cook, en un mot tout le corps de bataille du duc de Wellington, pour se rabattre sur l'armée de Blücher et la détruire à son tour? Il y a des historiens qui sont allés jusque-là, et c'est le plus grand nombre. D'autres ont reproché même à Ney de ne s'être pas emparé avec un de ses escadrons du duc de Wellington, du prince d'Orange et du général Perponcher. Mieux vaudrait reprocher à ce maréchal de n'avoir pas tenu à lui seul la campagne contre les armées coalisées.

Encore une fois, ce que l'on pouvait raisonnablement attendre du maréchal Ney, c'est qu'il fît tête à l'armée anglaise et qu'il l'empêchât de rejoindre les Prussiens. Voilà le but. Peu importe, pour l'atteindre, qu'il fût placé en-deçà ou au-delà, ou par le travers de l'embranchement des routes. Ce n'était pas d'occuper tel plateau qu'il s'agissait, c'était de rompre la combinaison des ennemis. Il importait assez peu que Ney ne fût pas sur la chaussée, pourvu qu'il empêchât l'ennemi d'y passer. Mais l'artifice de l'imagination a été de faire croire que le moyen, c'était le but, que tout consistait à occuper la croisée des chemins, et que si on n'était pas placé à tel endroit, le résultat était manqué; comme si les Quatre-Bras eussent été une forteresse, un camp, la clé de la position. Exemple frappant de la facilité que l'on a de faire prendre aux hommes, et même aux générations, l'ombre pour l'objet, le moyen pour le but, l'apparence pour la réalité!

VIII. — RETRAITE DES PRUSSIENS. — D'OU VINT L'INACTION DE NAPOLÉON DANS LA MATINÉE DU 17? — INSTRUCTIONS DONNÉES AU MARÉCHAL GROUCHY.

Les deux ailes de l'armée française passèrent la nuit à deux lieues et demie l'une de l'autre, à Ligny et à Frasnes. Napoléon était revenu coucher à Fleurus, loin des bruits importuns du champ de bataille. Dans les anciennes campagnes, il n'eût pas manqué de bi-

vaquer à Ligny, au milieu des carrés de sa garde. Là pas un mouvement de l'armée ennemie ne lui eût échappé; il eût été à moins d'un quart de lieue de Bry, c'est-à-dire des masses prussiennes qui y étaient refoulées. A minuit, il eût entendu l'arrière-garde décamper à la suite des corps de Ziethen et de Pirch. S'il ne voulait pas poursuivre cette armée à outrance, que ne la tenait-il au moins sous ses yeux? Ses regards auraient pu voir à travers les ténèbres dans lesquelles elle s'enveloppe. A Fleurus, il en sera tout autrement : trop éloigné, il n'apprendra rien que par intermédiaire, et sans doute ce sera trop tard pour agir ou même pour se décider. Il ne saura rien que par de lents rapports, qui ne sont pas même demandés. Aussi, lorsque le maréchal Grouchy vint le soir au quartier-général chercher des instructions, il ne put obtenir aucun ordre positif, excepté celui d'envoyer la cavalerie de Pajol et la division Teste sur la route de Namur. C'était la direction précisément opposée à celle que prenaient les Prussiens.

Chose nouvelle pour Napoléon que ce tranquille sommeil de Fleurus! Il devait lui être funeste, car la disposition d'une armée victorieuse à s'endormir après la victoire est naturelle; elle devient insurmontable pour peu que le général en chef la partage. Les vainqueurs sont enclins à dormir parce qu'ils sont aussi fatigués que les vaincus, et de plus ils n'ont rien à craindre. Au contraire les vaincus ont alors une activité fiévreuse; la peur les éperonne et les empêche de fermer les yeux. Cette incroyable torpeur a été surtout condamnée par ceux qui en ont le plus profité. « Napoléon, disent-ils, se souvint trop alors de l'empereur et trop peu du général des guerres d'Italie. »

La nuit du 16 au 17 ne profita ainsi qu'à l'ennemi; mais il sut en tirer un bien grand avantage, et l'on peut dire que c'est pendant cette longue nuit d'inertie que la fortune commença à se lasser et à passer des Français dans le camp opposé. Pendant que tout repose du côté des Français, tout est en mouvement chez les Prussiens. Le premier et le second corps se retirent par Tilly, ils y bivaquent quelques heures, s'étendant jusqu'à Gentinnes et Mellery, où le maréchal Blücher porte son quartier-général. L'arrière-garde ne sort de Bry qu'à minuit. Le jour était levé lorsque le 3e corps, celui de Thielmann, se déroba de Sombref en une seule colonne à moins de mille pas de nos avant-postes, qui semblèrent ne pas l'apercevoir. Ce corps arrive à Gembloux à sept heures; voyant qu'il n'est pas poursuivi, il s'y repose jusqu'à deux heures après midi.

Ces mouvemens s'opèrent avec un tel ensemble, ils sont si peu entravés que l'ennemi a le temps d'en faire disparaître toutes les traces. Quand enfin on songea à poursuivre les Prussiens, on ne put ramasser ni un chariot, ni un débris de caisson, ni un prisonnier,

ni un blessé, ni trouver un seul indice de la marche qu'ils ont suivie. Cette armée de 80,000 hommes toute sanglante, que l'on croyait dispersée, se rallie à travers les grandes plaines de Marbais, et maintenant elle chemine à grands pas, effaçant derrière elle ses vestiges. Lorsque le vainqueur s'éveilla, les éclaireurs, envoyés tardivement, ne donnèrent aucune nouvelle certaine; le général Pajol, que l'on avait envoyé sur la route de Namur, ramassa avec ses coureurs quelques pièces d'artillerie. Cela même servit à tromper sur la direction que suivait l'ennemi. On verra plus tard combien l'idée de le chercher du côté de Namur, qui s'empara dès lors de l'esprit de Napoléon et de celui du maréchal Grouchy, eut de funestes conséquences.

L'histoire détaillée des guerres serait stérile pour l'intelligence, si dans les grands mouvemens des armées on ne voyait pas tout dépendre du travail secret de l'esprit des généraux. Le principal enseignement, c'est d'assister au conseil intérieur qu'ils tiennent en eux-mêmes, et lorsqu'il s'agit d'hommes tels que Napoléon, il est certain que, s'ils tombent dans l'inertie, cela vient de certaines erreurs d'esprit auxquelles le génie lui-même n'échappe pas. Ici deux causes expliquent l'inaction de Napoléon après la victoire : premièrement l'habitude qu'il a prise de regarder comme détruits tous ceux qu'il a frappés. Déjà il voit en imagination les Prussiens dispersés regagner les bords de la Meuse et du Rhin. Aussi dès le soir de Ligny il cesse de les croire redoutables, et il leur fait à peine l'honneur de compter avec eux. Voilà pourquoi il mit une si inconcevable incurie à les poursuivre. Cette première erreur est fortifiée par une seconde, le peu de cas qu'il fait de son adversaire. Il croit que le vieux maréchal Blücher ne se départira pas de la stratégie vulgaire et surannée des généraux autrichiens, laquelle lui conseille de faire retraite prudemment et méthodiquement sur ses renforts, par la Meuse. Il se refuse à penser que cet ancien général de hussards, comme il l'appelle, aura l'audace de s'improviser une nouvelle ligne d'opération par Louvain, Maestrich. En un mot, Napoléon agit comme s'il avait affaire à la vieille école d'Alvinzi ou de Wurmser. Il ne voulut pas reconnaître que Blücher avait appris quelque chose à l'école de Napoléon. On allait retourner contre lui les leçons de son propre génie, et il ne s'en apercevait pas : grave faute, la plus grave de toutes dans un chef, il se méprenait sur le caractère, le dessein de son adversaire, et, cette idée fausse se communiquant aussitôt à son lieutenant, c'était là une source de dangers, un principe de ruine, si l'on n'y remédiait pas à temps par quelqu'une de ces lueurs soudaines, qui à d'autres époques avaient éclairé tant de ténèbres plus épaisses encore.

Pour celui qui cherche à observer la succession des idées de Na-

poléon, il est important de savoir quelle a été la première instruction donnée par lui le matin du 17. Dans sa lettre au maréchal Ney, il pense que l'armée anglaise est en retraite. On occupera sans difficulté les Quatre-Bras; il faut compléter les munitions, rallier les soldats isolés, faire rentrer les détachemens. Tel est l'emploi qu'il veut faire de la dernière journée qui lui est accordée avant Waterloo; par où l'on voit qu'il était bien loin de l'idée de livrer ce jour-là une seconde bataille malgré ce qu'on lit à ce sujet dans les relations dictées par lui plusieurs années après.

Ce même matin du 17, le maréchal Grouchy vient au quartier-général de Fleurus demander des ordres, car il prévoit qu'il sera chargé de poursuivre les Prussiens, et déjà cette responsabilité lui pèse. Sans lui donner aucun ordre, Napoléon monte en voiture et l'emmène avec lui sur le champ de bataille de Ligny. Les embarras du chemin obligent Napoléon à monter à cheval. Il arrive sur les lieux à neuf heures, et depuis ce moment jusqu'à midi aucune résolution, mais de longs silences, des revues dans les prairies de Saint-Amand, souvent immobile, et toujours le maréchal Grouchy à ses côtés, muet, attendant ses instructions. Il semble que Napoléon lui-même attendît d'avoir pris un parti auquel il ne s'est pas encore arrêté. Les deux armées ennemies sont séparées par une défaite. A laquelle s'attachera-t-il d'abord?

La même incertitude qu'il a montrée la veille au matin assiége encore son esprit. Pour la dissimuler à lui-même et aux autres, il se prodigue devant les soldats, rangés sans armes devant leurs bivacs. Il les loue sur ce qu'ils ont fait; il les encourage à ce qui reste à faire; il remarque avec éloge que pour un cadavre de Français, il y en a cinq de Prussiens. Il fait relever les blessés, il visite, il améliore les ambulances : soins excellens, s'ils ne prenaient un temps qui devait être employé à sauver un empire. A Saint-Amand, il met pied à terre. Un cercle de généraux se forme autour de lui, un long entretien commence, et parmi tout cela rien qui concerne la guerre, mais des paroles emportées, étrangères à ce qu'on a sous les yeux : les nouvelles de Paris, les débats des chambres, l'opposition des libéraux, en qui il voit les anciens jacobins, et déjà des menaces, des accusations contre eux, comme si c'étaient là les ennemis les plus proches, les plus dangereux, profitant ainsi du bivac pour exhaler ses ressentimens, jusque-là contenus, contre la liberté, et reprendre le ton du vieil empereur. Il passe à accuser les factions de l'intérieur le peu d'instans que la fortune lui laisse encore pour se défaire des ennemis du dehors. Cependant les heures s'écoulent, et Grouchy, toujours cloué sur ses pas, ébloui ou stupéfait, et n'osant interrompre!

Marque infaillible des hommes ou des partis qui vont tomber.

Grands ou petits, vous les reconnaîtrez tous à ce signe. Leur esprit cherche à se distraire; ils se dérobent; ils vont à d'autres objets. La crise est là, le gouffre est ouvert : ils y sont déjà plongés; mais ils ne le voient pas, ou ne veulent pas le voir. Ils détournent, par des propos étrangers, leurs yeux, leurs pensées, leur imagination, de ce point noir qui grossit. Quand cela arrive, dites que ces hommes, ces partis se livrent eux-mêmes, car leur inertie volontaire, demain ils l'appelleront fatalité.

Ces lenteurs, ces temporisations échappent au soldat, que la vue du chef et sa familiarité au bivac après la victoire remplissent d'enthousiasme; mais une inaction si extraordinaire frappe les généraux, que les défaites des années précédentes ont ébranlés dans leur superstition pour la fortune de l'empereur. Ils attendaient des ordres de mouvemens; ils s'étonnent de ces conversations étrangères à la guerre. Même le fidèle Drouot s'attriste; il soutient que l'on aurait pu, ce jour-là, arriver à Bruxelles, et quel n'eût pas été l'effet d'une prompte occupation de la capitale! Quelques-uns murmurent tout bas. Gérard, Exelmans sont de ce nombre; leur impatience éclate, et ils se confient entre eux leur surprise. « Est-ce ainsi que l'on avait fait la guerre dans les campagnes heureuses? Où était la décision, la rapidité, le génie foudroyant qui ne laissait respirer ni les vainqueurs ni les vaincus? On avait rompu précédemment les coalitions, on avait battu l'ennemi lorsqu'il était trois contre un à Castiglione, deux contre un à Eckmühl, à Ratisbonne; mais comment cela? Par des prodiges d'activité, par des coups impétueux, par des marches forcées, par des combats de jour et de nuit, qui avaient rétabli l'inégalité au profit du petit nombre. Maintenant on avait à faire à plus de deux cent mille ennemis, et on leur laissait, avec l'avantage du nombre, celui de la décision et des manœuvres, car il ne fallait pas se dissimuler que la veille on avait perdu six heures en attaquant à trois heures au lieu de neuf. En ce moment, la même faute était répétée et aggravée. Toute la nuit et la moitié du jour avaient été perdus déjà, soit que l'on veuille se rejeter sur les Anglais, ou forcer les Prussiens à recevoir une seconde bataille, comme Beaulieu après Montenotte. Ce n'était pas ainsi que procédait l'ennemi; il ne s'endormait pas sur les dangers. Déjà il avait échappé, dans sa fuite, aux Français, et sans doute la victoire de Ligny, restée infructueuse, sera bientôt à recommencer. On voyait bien que l'ennemi avait appris de nous à se comporter sur un champ de bataille; mais nous, l'avions-nous oublié? »

Cela n'était encore prononcé que tout bas par quelques-uns. Vandamme, irrité des critiques que lui avait values son attaque de Saint-Amand, alla plus loin. Il lui arriva de dire : « Napoléon n'est plus l'homme que nous avons connu; » mais à ce blasphème presque

tous répondaient que l'on avait envoyé aux nouvelles du côté des Anglais et des Prussiens, que l'on ne pouvait marcher à l'aveugle, que le maréchal Ney avait ajouté à toutes ses fautes de ne pas envoyer de dépêches (ce qui était inexact). On n'avait pas reconnu à Saint-Amand la vigueur ordinaire de Vandamme; son impatience était du mécontentement. D'ailleurs, sitôt que les reconnaissances donneront quelque nouvelle, la décision du chef se fera connaître. On pouvait être sûr qu'elle ne tarderait pas.

Voilà comme on trompait les heures dans les bivacs de Saint-Amand, de Ligny. Cette sourde inquiétude des esprits dans une armée si passionnée, si raisonneuse, n'était pas le moindre inconvénient d'une si longue inaction.

Cependant l'ennemi n'avait éprouvé aucune de ces tergiversations. Dans le même temps que Napoléon était en proie à ces incertitudes, le maréchal Blücher, à peine relevé de cheval, avait ouvert la journée du 17 par cet ordre du jour à son armée : « Je vous conduirai immédiatement à l'ennemi; nous le battrons, car c'est là notre devoir, » et il marchait à ce rendez-vous. Vers dix heures du matin, Ziethen et Pirch, par Vilroux et Mont-Saint-Guibert, avaient atteint Wavre. Thielmann avait été rejoint à Gembloux par Bulow, qui arrivait de Liége, n'ayant pris aucune part à la bataille de Ligny. Son corps était de 30,000 hommes. Il faisait plus que combler les vides de l'armée prussienne, qui maintenant, toute rassemblée, impatiente de venger sa défaite, allait concentrer à Wavre une masse de 90,000 combattans. C'étaient 10,000 de plus qu'à la bataille de Ligny.

A quel moment Napoléon s'est-il enfin décidé à faire poursuivre cette armée par une masse considérable de ses troupes? Rien n'importe plus que ce détail. Si l'on s'en tient à la relation dictée par lui à Sainte-Hélène, il faut vraiment admirer l'art avec lequel il a dissimulé dans le récit le moment de la journée où il a chargé le maréchal Grouchy de la mission qui a rendu son nom tristement immortel. Dans les lignes qui précèdent, c'est à *la pointe du jour* que le général Pajol s'est mis en marche, c'est à *la pointe du jour* que le maréchal Ney a reçu son ordre; puis tout à coup viennent ces mots qui frappent pour la première fois l'attention : « Le maréchal Grouchy partit avec le corps de cavalerie d'Exelmans et le 3e et le 4e corps d'infanterie pour appuyer le général Pajol et suivre Blücher l'épée dans les reins. » Qui ne croirait, d'après l'habile contexture de ce récit, que le maréchal Grouchy a reçu son commandement et qu'il est parti presque à *la pointe du jour*, ou du moins à six ou sept heures du matin, puisqu'il appuie le général Pajol, lequel est bien réellement parti dans les premières heures du jour avec une division de cavalerie légère et la division d'infanterie

Teste, du 6e corps? Or il est certain que le tissu de ce récit, tout habile qu'il est, ne peut résister à l'évidence des faits.

C'est à midi seulement, et non pas à la pointe du jour, que le maréchal Grouchy a reçu, avec le commandement de 33,000 hommes, l'ordre de poursuivre les Prussiens. On venait d'apprendre par le général Exelmans qu'il avait aperçu une arrière-garde du côté de Gembloux. C'est dans cette direction que devra marcher l'aile droite française pour atteindre Blücher. Il est certain que le maréchal Grouchy aperçut dès le premier instant la difficulté de la tâche dont il était si tardivement chargé. Il en fut effrayé, il voulut la refuser. Je tiens de la personne (1) à laquelle il a répété ses propres paroles qu'il s'élança aux pieds de l'empereur et lui dit : « Sire, donnez ce commandement au maréchal Ney, et prenez-moi avec vous. — Non, lui répondit Napoléon, j'ai besoin de Ney avec moi. »

Alors le maréchal Grouchy insista avec anxiété sur les difficultés presque insurmontables de sa mission; il en était accablé d'avance. Il opposa que l'armée prussienne était partie à minuit, qu'on lui avait ainsi laissé prendre une avance de douze à quinze heures. Pouvait-il espérer de regagner sur elle ces deux marches? On ignorait encore dans quelle direction se retirait le gros de l'armée, et comme il était question de chercher les Prussiens du côté de la Meuse, Grouchy ajouta qu'il était trop dangereux de s'éloigner à ce point du corps principal formant la gauche française. D'ailleurs les troupes n'étaient point encore rassemblées. Les soldats, comptant que la journée était finie, avaient démonté leurs fusils pour les laver. Que de temps ne faudrait-il pas avant que les hommes fussent réunis et qu'ils se missent en marche! On ne pourrait s'ébranler qu'à deux heures, peut-être à trois. Dans cet intervalle, on achèverait certainement de perdre toute trace des Prussiens.

Ces représentations furent exprimées avec une sorte de véhémence qui étonna chez un homme ordinairement si soumis. Elles déplurent par tout ce qu'elles renfermaient de vrai. Napoléon ferma l'entretien par un mot amer qui ne souffrait pas de réplique : « Voulait-on lui donner des leçons? » Il ne restait plus à Grouchy qu'à obéir. Il réunit son corps d'armée, composé du 3e corps (Vandamme), du 4e corps (Gérard), de la cavalerie d'Exelmans et de cent bouches à feu. Quand les troupes purent se mettre en marche, il était entre deux et trois heures, comme Grouchy l'avait prévu. L'armée prussienne s'était retirée par Tilly et par Gembloux. Il y avait un avantage immense à poursuivre par la route de Tilly, puisque ainsi on restait plus près de Napoléon, et en communication certaine avec lui. On prit au contraire la route de Gembloux,

(1) M. le duc d'Elchingen.

qui était la plus divergente. La raison de cette préférence se montrera bientôt.

Chose qui semble d'abord extraordinaire, le corps d'armée du maréchal Grouchy mit sept heures à faire de Sombref à Gembloux le chemin que le corps du général Thielmann avait fait en quatre heures. On accuse le temps pluvieux, un orage, les chemins défoncés, et il est vrai que cette route n'était pas pavée. Quand Grouchy arriva à Gembloux, la nuit était noire, et il avait perdu toute trace du général prussien. Déjà fort inquiet, il s'arrêta, jeta des escadrons dans la direction de Wavre, et surtout de Pervez. Cet infortuné général tâtait de tous côtés les ténèbres, et il ne saisissait aucun indice, car il les cherchait principalement où il ne pouvait les trouver. Le plus grand malheur, c'est qu'une idée erronée s'était enracinée dans son esprit. Il croyait que le projet de Blücher était de prendre à dos l'armée française par un mouvement concentrique de la gauche prussienne sur Namur, Fleurus et peut-être Charleroi. Il s'attendait à voir l'armée prussienne revenir sur la ligne d'opérations des Français et les couper de la Sambre. Obsédé de cette idée malheureuse, il ne cédait qu'à regret au peu d'indices que les choses lui montraient.

Comme il voyait faux dans l'esprit de l'ennemi, et qu'il lui attribuait des intentions directement contraires à celles qui s'exécutaient, il était impossible qu'il rachetât par la sûreté de ses marches, par la rapidité de ses mouvemens, l'immense faute de Napoléon, et cette avance de quinze heures donnée à l'armée de Blücher. Le lieutenant ne pouvait ainsi qu'aggraver l'erreur du chef. Dans le même temps que Grouchy marchait dans la direction de Wavre, il se figurait que le danger viendrait du côté opposé, c'est-à-dire de Namur. Comment, dans une telle perplexité, aurait-il pu faire un mouvement prononcé, énergique? Les troupes étaient alourdies par la difficulté des chemins, le général était arrêté par une idée erronée qui l'enchaînait pour ainsi dire à chaque pas, et il s'arrachait comme malgré lui des champs de Ligny et de Fleurus. Il cherchait dans les ténèbres l'ennemi sur sa droite ou sur ses derrières, du côté de Pervez, pendant qu'il aurait fallu au contraire appuyer sur sa gauche pour se rapprocher tout à la fois et de l'armée française et de l'armée prussienne.

Après tout, c'est la pensée du chef qui donne aux troupes la sûreté, la rapidité, et leur fait faire des miracles. Si cette pensée est lumineuse, les troupes ont des ailes; si elle est incertaine, les cavaliers eux-mêmes sont appesantis et ne peuvent se mouvoir. Les mêmes chemins sont bons pour les uns, mauvais pour les autres, suivant le génie qui les mène. Au fond de tout désastre militaire, il y a une grande erreur d'esprit; ne cherchez pas d'autre fatalité.

Dans cette mission, déjà rendue presque impossible par tant de retards, quelle instruction positive a reçue le maréchal Grouchy? C'est sans doute un général plein de bravoure et de bonne volonté, mais il peut être au-dessous de sa tâche, il le craint du moins. Et qu'a-t-on fait pour l'éclairer, le rassurer, le diriger dans cette profonde nuit où il se trouve abandonné à ses seules lumières? Napoléon a partagé d'abord l'illusion que les Prussiens se retiraient par Namur sur la Meuse, et l'on ne voit pas qu'il ait rien fait pour détruire cette idée dans le maréchal Grouchy. Lorsque ce général pressait ses instructions dans cette nuit inextricable de Gembloux, qu'y trouvait-il? L'ordre de poursuivre les Prussiens : rien de plus; mais dans quelle direction les chercher de préférence? Quelle peut être l'intention du général ennemi? De quel côté était, sinon le certain, au moins le probable? C'est là que Grouchy aurait eu besoin d'être guidé par les lumières supérieures de Napoléon; mais sur tout cela Napoléon l'a livré à lui-même, sans lui donner aucune impulsion, aucune lueur pour s'orienter au milieu des incertitudes croissantes qui vont l'assaillir.

Il est vrai que, selon les relations de Sainte-Hélène, l'ordre aurait été donné à Grouchy de se tenir sur une *ligne intermédiaire* entre l'armée française et l'armée prussienne. Or c'est là ce que le maréchal Grouchy a nié péremptoirement, avec une persistance, un acharnement singulier jusqu'à la fin de sa vie, dans cette foule d'écrits, de notes de tout genre, où il n'a cessé de protester contre les récits de Sainte-Hélène. J'ai vu des notes manuscrites dont le maréchal couvrait ses livres; il revient constamment sur ce point : « que l'ordre donné le 17 était uniquement de poursuivre les Prussiens, qu'on les croyait en retraite sur la Meuse. Je ne sache pas, ajoute-t-il dans les confidences qu'il semble se faire à lui-même, que je pusse poursuivre les Prussiens et me lier avec l'empereur. »

Le maréchal Grouchy ne sort pas de là; toute sa vie il a répété la même chose avec une insistance qui a tous les caractères de la conviction et de la vérité, et il faut avouer que l'on ne trouve aucune trace d'une instruction de l'empereur sur cette *ligne intermédiaire* qui semble être une idée imaginée après l'événement, car les ordres subséquens ont été conservés : ils autorisent la marche sur Wavre et sont en pleine contradiction avec cette instruction prétendue qui aurait assigné la direction de Mont-Saint-Guibert. C'est sous les yeux mêmes de l'empereur et avec son assentiment que la route divergente de Gembloux a été choisie. Pourquoi Napoléon a-t-il laissé Grouchy s'engager de ce côté? Que ne l'a-t-il arrêté? Pourquoi ne lui a-t-il pas fait prendre la route de Bry à Tilly? Les communications se seraient liées d'elles-mêmes; mais c'est dès le point de départ, à Sombref, que les deux ailes se sont trouvées profondément

séparées par l'angle le plus ouvert. Napoléon a tout vu, il a tout approuvé. Est-ce à lui maintenant de rejeter sur un autre la responsabilité de ce choix malheureux entre deux directions, l'une proche, l'autre éloignée? Telles sont les explications que le maréchal Grouchy a répétées sous mille formes au sujet de ce premier faux mouvement qui a engendré tous les autres.

Il est une autre preuve que l'ordre de marcher sur une ligne intérieure n'a pas été donné (1) : c'est qu'un général aussi soumis que le maréchal Grouchy, qui, dans sa détresse, ne demandait qu'une instruction, une parole de son chef pour s'en couvrir, n'eût certes pas manqué de suivre la *ligne intermédiaire*, si cela lui eût été formellement commandé. Il ne s'éloignait qu'à regret, avec effroi, de Napoléon. Combien l'ordre de s'en tenir rapproché l'eût débarrassé d'un lourd fardeau!

IX. — RETRAITE DU DUC DE WELLINGTON SUR MONT-SAINT-JEAN.

On s'étonne que deux armées de 100,000 hommes, séparées seulement par une distance de deux lieues, puissent, après deux grandes batailles, ne rien savoir l'une de l'autre. Il est néanmoins incontestable que le duc de Wellington ignora toute la nuit le résultat de la bataille de Ligny. Le matin, ne recevant aucune nouvelle, il examinait l'horizon; il vit au loin une vedette française sur la route par laquelle auraient dû arriver les Prussiens. Il envoie un détachement de hussards en reconnaissance, et il apprend ainsi que les Prussiens sont en pleine retraite sur Wavre et que Napoléon est resté immobile dans Ligny.

Cette nouvelle lui est confirmée par une seconde dépêche du maréchal Blücher (la première avait été interceptée). Aussitôt le duc de Wellington prévient le maréchal Blücher qu'il va se retirer sur Waterloo. Il s'y arrêtera, il y acceptera la bataille le lendemain 18, pourvu qu'il puisse compter sur le concours de deux des corps de l'armée prussienne. Cet engagement pris, le général anglais, avec toutes ses forces maintenant rassemblées, n'avait plus d'autre but, en continuant d'occuper les Quatre-Bras, que de gagner encore quelques heures; par là il laisserait au général prussien cette journée entière et, s'il se pouvait, la matinée du lendemain pour achever son mouvement et venir le rejoindre en avant de la forêt de Soignes, où tous deux comptaient ressaisir l'occasion perdue à Ligny.

(1) Ces instructions prétendues sont même en contradiction avec les relations de Napoléon. Dans ses écrits de Sainte-Hélène, on voit qu'il continue d'approuver la marche sur Wavre, et qu'il était, lui aussi, préoccupé de la pensée que l'armée prussienne pouvait se reporter de Gembloux aux Quatre-Bras, sur les derrières de l'armée française (voyez *Notes et Mélanges*).

De son côté, le maréchal Ney était dans la même ignorance que le duc de Wellington. Il envoya à l'empereur le général Flahaut, resté avec lui depuis la veille. Il demandait avec instance des nouvelles de la bataille. Cette réponse arriva, elle semble incroyable. « Je crois cependant, écrit le major-général Soult, vous avoir prévenu de la victoire que l'empereur a remportée. » Ainsi l'on ne se rappelle pas à l'état-major général si l'on a donné avis à l'aile gauche de la victoire de l'aile droite!

Tant que dura cette incertitude sur ce qui s'était passé à Ligny, le maréchal Ney laissa ses troupes sous les armes, immobiles, sur les hauteurs de Frasnes, et véritablement pouvait-il faire autre chose? Si Napoléon, comme il était probable, avait gagné la bataille, quelle raison y avait-il pour Ney d'attaquer seul l'armée anglaise, tout entière en ligne? Il n'y avait aucun avantage à se commettre seul avec elle. Plus cette armée s'arrêtait aux Quatre-Bras, plus elle courait risque d'être détruite par la double attaque de l'empereur et de Ney. Au contraire, si la bataille de Ligny avait été perdue, et si l'aile droite française se retirait, fallait-il que la gauche courût à une destruction certaine en se plaçant aveuglément, dès la pointe du jour, au milieu de 200,000 ennemis victorieux? Ce sont là les motifs par lesquels s'explique l'inaction du maréchal Ney dans la matinée du 17.

Enfin les premières colonnes de Napoléon parurent, mais seulement à deux heures. Elles auraient pu facilement être rendues de Ligny aux Quatre-Bras à sept heures du matin, et c'est là encore une occasion où les relations de Sainte-Hélène, courant au-devant des reproches, pour empêcher que Napoléon ne fût accusé de cette nouvelle perte de six heures, se hâtent d'en accuser le maréchal Ney. Comme si ce n'était pas au corps le plus éloigné à se mettre le premier en marche, pendant que celui qui était aux Quatre-Bras était réduit à attendre! Mais le temps passé à Ligny en parades inaccoutumées se faisait cruellement regretter; la faute devenait flagrante, il fallait la rejeter sur un autre. Ney fut encore une fois chargé de ce fardeau. On l'accusa le 17, comme on avait fait le 15 et le 16. Napoléon pourtant était le premier moteur, c'était de lui que partait l'impulsion; la lenteur de ses mouvemens engendrait la lenteur de ses lieutenans. Voilà ce qu'il n'a jamais voulu reconnaître.

Le duc de Wellington donne l'ordre de se replier sur Waterloo. Pendant que ses troupes défilent autour de lui, il se couche sur la terre, le visage couvert de ses dépêches, et semble dormir. L'infanterie se retire de onze heures à onze heures et demie. Ce mouvement est masqué par la cavalerie, qui reste immobile sur deux lignes étendues, parallèles à la route de Namur. A l'approche des

troupes de Napoléon, ces deux grands rideaux se replient en trois colonnes sur la route de Bruxelles. Elles sont suivies de près et harcelées par la cavalerie légère du général Subervie. La journée était brûlante, le ciel pesant. Une de ces pluies diluviennes, fréquentes dans les étés de Belgique, vint à tomber. En quelques momens, les grasses terres que l'on traversait furent changées en marécages. Les chevaux s'abattaient sur les genoux; à chaque pas, la poursuite devenait plus difficile. D'ailleurs ce n'était pas la retraite d'une armée ébranlée qui refuse le combat, c'était le mouvement d'une armée qui va de sang-froid chercher son champ de bataille, depuis longtemps étudié et préparé.

La cavalerie française s'acharnait sur ses pas des deux côtés de la route, les lanciers de Subervie en tête, les cuirassiers de Milhaud sur les flancs. Les fantassins avaient peine à avancer, et pourtant ils firent le double du chemin de Grouchy ce jour-là, sans doute parce qu'ils marchaient sur une route pavée, mais aussi parce qu'ils savaient clairement où ils allaient.

Au passage du défilé à Génappes, l'arrière-garde anglaise, serrée de près, se retourne. Lord Uxbridge déploie sur le plateau, en travers de la route, la grosse cavalerie de Sommerset et de Ponsonby. Les nôtres débouchent de la longue rue étroite et serpentante de Génappes; ils rencontrent ce mur de cavaliers. Le 2e régiment de lanciers était en tête, il opposa une forêt impénétrable de lances au 7e de hussards anglais et au 1er des gardes. Le colonel Sourd acquit dans cette mêlée une renommée populaire par un exemple peut-être unique de vigueur : blessé et amputé du bras droit, il remonte une heure après à cheval et continue de conduire la charge. Une batterie française mit fin à ce combat de cavalerie. Depuis ce moment jusqu'à l'entrée du champ de bataille de Waterloo, l'armée française sembla plutôt escorter que poursuivre l'armée anglaise : on cessa de la harceler, comme il arrive à l'approche du moment décisif; mais, en atteignant la Belle-Alliance, Napoléon voulut s'assurer si c'était là le terrain choisi par l'ennemi. Les cuirassiers de Milhaud se forment comme pour charger, quatre batteries d'artillerie légère ouvrent le feu. Les Anglais y répondent par cinquante ou soixante pièces de canon. Ils s'arrêtent : c'était la position de Waterloo.

Il était six heures du soir; le temps manquait pour attaquer cette armée. Napoléon a dit qu'il eût voulu avoir ce soir-là le pouvoir de Josué, pour arrêter de deux heures le cours du soleil. Ce pouvoir, il l'avait eu le matin, dans les champs de Ligny; maintenant il était trop tard pour regretter de n'en avoir pas fait usage.

Dans cette soirée, le duc de Wellington reçoit la réponse de Blü-

cher : « Je n'arriverai pas seulement avec deux corps, mais avec toute mon armée; bien entendu que, si les Français ne nous attaquent pas le 18, nous les attaquerons le 19. » Sur cette assurance, le duc de Wellington établit son quartier-général au gros bourg de Waterloo, à une demi-lieue en arrière de son front de bataille; Napoléon, dans la petite ferme du Caillou, au-dessus du hameau de Maison-le-Roi. Cette masure devait être le dernier de ses bivacs.

X. — NUIT QUI PRÉCÈDE LA BATAILLE.

La journée du 17 juin vient de se terminer. La première moitié a été entièrement perdue pour les Français. Du côté des ennemis, les mêmes momens ont été employés avec une ardeur fiévreuse par les Prussiens. Leur armée a été portée comme sur des ailes de Bry à Mont-Saint-Guibert, de Sombref à Wavre; ils y bivaquent maintenant à l'entrée de la nuit.

Quel usage fera Napoléon des derniers momens qui lui restent? Ils sont bien courts; mais peut-être suffiront-ils encore, s'il trouve une de ses inspirations accoutumées, ou seulement s'il pénètre enfin le projet des ennemis. Retiré dans la ferme du Caillou pendant que la pluie tombe par torrens et que les soldats allument leurs feux de bivac, tout dépend de ce qui se passe à ce moment dans ce puissant esprit. Napoléon, dans cette nuit suprême, n'appréhenda qu'une chose : sa seule crainte fut que les Anglais ne profitassent des ténèbres pour décamper et se dérober à ses coups en passant la forêt de Soignes, car alors ils iraient faire leur jonction avec les Prussiens sous les murs de Bruxelles. Ils l'attendraient au débouché de la forêt, retranchés et rassemblés au nombre de 180,000 hommes. Comment les attaquer dans cette position au sortir du défilé? Il le faudrait pourtant, sous peine de laisser aux Russes, aux Autrichiens, aux Bavarois le temps de passer le Rhin et de se saisir de la France, vide de soldats.

Telles furent les seules inquiétudes de cette dernière nuit. Napoléon n'admit pas un seul moment que Blücher pût avoir l'insigne témérité de faire, en avant de cette forêt de Soignes, une marche de flanc pour tomber sur sa droite dans les champs de Planchenoit et de Frichermont. Toutes les fois qu'il interrogea sur sa droite l'horizon, il ne soupçonna, il ne pressentit, il ne vit aucun danger de ce côté-là. Ainsi le seul point qui le menaçait fut le seul qui ne lui inspira aucune crainte. Cependant ce ne fut pas un sommeil tranquille comme à la veille d'Austerlitz ou d'Iéna. Napoléon ne put dormir. A une heure du matin, il sortit à pied avec celui devant lequel il se contraignait le moins, le général Bertrand. Il marcha sur la route jusqu'aux grand'-gardes; la pluie continuait de tomber à flots.

Jamais soldats, à la veille d'une bataille, ne passèrent une nuit plus difficile, sans vivres, sans abri, couchés dans une boue liquide, ou, ce qu'il y avait de pis, dans les seigles trempés d'eau; mais la fatigue était plus forte que tout le reste, et les deux armées, harassées par la faim, les marches ou les combats des journées précédentes, étaient profondément endormies. Un silence solennel régnait au loin; l'horizon semblait tout en feu sur la ligne des bivacs. Napoléon prêta l'oreille; il entendit le bruit d'une cavalerie en marche. Cela renouvela la crainte que les Anglais ne se retirassent; mais des déserteurs qu'on lui amena et d'autres rapports diminuèrent cette inquiétude. Rassuré, il regagna avant le jour la ferme du Caillou.

Tout allait ainsi au gré de ses vœux. Il n'est qu'un seul reproche qu'il eût pu adresser alors justement à la fortune : c'est de ne lui avoir pas envoyé, pendant cette reconnaissance de nuit, une de ces illuminations soudaines qui, en d'autres circonstances, lui avaient fait voir si clair dans les projets de l'ennemi. En effet que d'indices qui l'eussent frappé et éclairé infailliblement à d'autres époques de sa vie! La lenteur calculée de la retraite du duc de Wellington, la précipitation effrénée de celle de Blücher, la ligne d'opérations de celui-ci abandonnée sur la Meuse, preuve certaine qu'il va rejoindre l'armée anglaise! En d'autres temps, ces signes auraient été pour l'empereur autant de traits de lumière; mais, puisqu'au contraire il a fermé les yeux à toutes les lueurs qui pouvaient le sauver, il faut bien reconnaître dans cet aveuglement les ténèbres soudaines qui s'amassent dans l'esprit de l'homme le plus clairvoyant, lorsque son moment approche et que la fortune veut en finir avec lui.

Certainement, lorsqu'il prit son quartier-général, à sept heures du soir, à la ferme du Caillou, il était bien tard pour remédier aux fautes commises, et pourtant qui peut dire que cela était impossible, s'il avait enfin deviné la pensée de l'ennemi? Il eût assiégé Grouchy de ses instructions, de ses prévisions; sa grande affaire eût été de se lier à lui par des communications certaines, incessantes; or, dans cette dernière nuit Grouchy n'a pas reçu de Napoléon une seule ordonnance, une seule dépêche, une seule parole! Il est vrai que, d'après les relations de Sainte-Hélène, Napoléon a envoyé à Grouchy deux officiers, l'un à dix heures du soir, l'autre à quatre heures du matin; mais ces assertions sont-elles exactes? Plusieurs les nient, et voici les motifs de leur incrédulité : ces deux officiers n'ont jamais été vus par Grouchy; personne n'a jamais pu indiquer leurs noms. Les ordres qu'ils sont censés avoir portés ne se retrouvent pas inscrits sur le registre de l'état-major. Bien plus, dans les dépêches qui ont suivi, Napoléon ne fait aucune mention de ces ordres qu'il aurait donnés pendant la nuit. Il n'insiste pas sur l'exécution, il ne la rappelle pas même, contre l'usage invariable en pareilles circon-

stances! De tout cela, plusieurs historiens, en particulier M. le colonel Charras, induisent que les dépêches dont il n'y a aucune trace, qui prescrivaient à Grouchy de détacher 7,000 hommes sur la gauche, n'ont jamais existé. Elles semblent avoir été imaginées après l'événement. Dans tous les cas, il est évident, par la faiblesse même de ce détachement de 7,000 hommes, que la pensée du mouvement en masse que préparaient les Prussiens n'entra pas sérieusement dans l'esprit de Napoléon. Il ne le crut pas possible; il ne fit rien de décisif pour l'empêcher ou seulement pour s'en assurer. Après tout, on doutait fort que le choc eût lieu le lendemain; c'est peut-être là ce qui explique le mieux qu'aucune grande mesure n'ait été prise pour une bataille suprême à laquelle on ne croyait pas encore.

En effet, tandis qu'une division de cavalerie anglaise allait déjà jusqu'à Ohain, au-devant des Prussiens, leur ouvrir le champ de bataille, Napoléon méprisait d'éclairer sa droite à l'approche du défilé de Lasnes. Au moment où les bivacs français se formaient, le major prussien de Falkenhausen les observait déjà, à peu de distance, sur les hauteurs. Il peut compter à son aise ces feux tranquilles. Il court informer le maréchal Blücher. Il raconte la sécurité du chef de l'armée française, l'imprévoyance de ces bivacs, qu'aucune précaution n'a été prise à l'entrée du défilé et du bois de Paris, qu'assurément une attaque de ce côté n'a pas été prévue. Une seule patrouille française a été rencontrée le matin vers Maransais. Le major Witowsky confirme ces nouvelles par un récit semblable, et elles fortifient Blücher dans le projet de jeter toute l'armée prussienne ou au moins trois corps vers le bois de Frichermont, sur le flanc de l'armée française.

Ainsi les Anglais occupent seuls Napoléon : il néglige le reste; mais rien n'est encore perdu pour cela. Même sans attirer à lui Grouchy, même sans envoyer aucune instruction nouvelle, il lui reste encore une possibilité de vaincre. Lui qui a tant de fois percé les ténèbres, s'il pressent enfin, au lever du jour, ce qui s'amasse sur sa droite, il profitera en toute hâte des derniers momens qui lui sont accordés; il devancera à tout prix l'arrivée et l'attaque des Prussiens. La journée du 18 commence.

La pluie a cessé, le ciel s'éclaircit vers cinq heures. C'est un dernier sourire de la fortune, et comme un signe qu'il faut se hâter. Pourquoi attendre davantage le soleil d'Austerlitz, puisqu'il refuse de paraître? Il suffit qu'il fasse jour. Napoléon, pressentant le danger, ne se laissera retarder par aucune considération tirée de l'indécision du temps, des terrains détrempés, de la difficulté de mouvoir l'artillerie, genres d'observations que ne manquent jamais de faire les inférieurs, et qui disparaissent devant la nécessité d'une volonté inflexible. Qu'il se souvienne seulement de lui-même. N'a-t-il

pas vaincu à Dresde par une pluie battante, à Eylau malgré la neige qui aveuglait son armée? A Iéna, en octobre, n'a-t-il pas commencé la bataille avant le jour, au milieu d'un brouillard impénétrable où il se faisait éclairer à la lueur des torches? Si la pluie doit éteindre les feux de l'infanterie, comme à la journée de la Katzbach, ce sera à l'avantage de l'assaillant et de l'arme blanche. D'ailleurs à ce moment même le corps de Reille, parti de Génappes dans la nuit, vient d'arriver. Il se forme le premier sur le champ de bataille, sans consulter l'état du terrain. Ce que ce corps a fait après avoir marché trois heures, les autres peuvent le faire plus aisément. Dans tous les cas, la nécessité commande; il n'y a plus à délibérer. Une seule chance reste : il dépend de Napoléon de la saisir. Pour cela, les troupes sortiront de leurs bivacs dès qu'il fera grand jour; il attaquera à sept heures, ou au moins à huit heures du matin.

Mais au contraire, trompé par une fausse confiance, aveuglé pour la première fois et jusqu'au dernier moment, s'il croit n'avoir pas besoin de compter avec le temps, si, après avoir perdu la matinée du 16, du 17, il perd encore celle du 18, s'il croit pouvoir attendre que le soleil disperse les nuages, que la pluie s'éloigne, que la terre soit séchée, qu'aucun obstacle ne l'empêche de vaincre, ce pourra être le dernier délai qui lui sera accordé. De ces deux chances qui se présentent encore à Napoléon, voyons laquelle il va choisir.

XI. — ORDRE DE BATAILLE DES DEUX ARMÉES. — PLAN DE NAPOLÉON.

Avec la nuit s'est dissipée la dernière inquiétude de voir les Anglais refuser le combat. Les premiers rayons du jour, le 18 juin, les montrent immobiles dans leur position de la veille. Napoléon en éprouve une vive joie. Il promène de nouveau ses regards sur le champ de bataille. En découvrant sur sa droite, à l'est, en pleine lumière, ce terrain découpé, ravineux, montueux, boisé, il ne soupçonna pas plus que la veille qu'un péril pût être caché dans ces étroits défilés qui de ce côté fermaient l'horizon. Cependant vers dix heures un régiment de hussards prussiens, sous le major Lutzow, s'approchait déjà en silence de la lisière du bois de Frichermont. Ils remplacèrent les avant-postes anglais sans rencontrer un seul homme pour les inquiéter ou les surveiller. Ils étaient là à une portée de canon de l'armée française, et l'idée qu'il y eût quelque chose à craindre des Prussiens n'entrait encore dans l'esprit de personne. Si une seule brigade de cavalerie eût été envoyée pour éclairer cette direction, elle aurait bientôt immanquablement révélé la présence du corps de Bulow, car son avant-garde à ce même moment gravissait déjà les rampes opposées des hauteurs de Saint-Lambert; mais ce fut la même sécurité chez les nôtres que le soir précédent.

Napoléon, certain du succès, ne fit pas même reconnaître cet ennemi qui était déjà caché sur ses flancs, tant il dédaignait ceux qui devaient lui porter le dernier coup! Il semblait alors, non pas seulement les mépriser, mais les oublier.

Un peu auparavant, pendant que l'empereur déjeunait, le maréchal Ney était accouru; il vient de parcourir les avant-postes; il annonce, dès le seuil, que l'occasion a échappé, que les Anglais se retirent. Si l'on tarde un seul instant, ils vont se dérober, et la forêt de Soignes les couvrira bientôt. Napoléon ne partage ni cette crainte ni cette impatience; il a mieux vu que son lieutenant, il lui répond qu'il est maintenant trop tard pour les Anglais et qu'il ne leur reste qu'à livrer bataille. En cela, il ne se trompait pas: mais comme si en ce moment ses lumières mêmes devaient servir à l'aveugler, il trouva dans cette certitude une raison de temporiser encore. On remarqua qu'il se plut à préciser mathématiquement devant ceux qui l'entendaient les chances de la journée. Elles étaient, suivant lui, de quatre-vingt-dix sur cent pour la victoire; il n'y en avait pas dix contre: encore est-il certain que dans ces dix chances contraires il ne fit entrer pour rien l'intervention des Prussiens sur le champ de bataille. C'est à peine s'il devait y croire lorsqu'il la verrait de ses yeux.

La confiance de l'armée n'était pas moindre que celle du chef. Soixante-dix mille Français conduits par Napoléon et par Ney se sentaient une supériorité certaine sur 80,000 ennemis, dont 40,000 seulement étaient de vieilles troupes et le reste formé en partie de landwehrs. Jamais on n'avait été plus sûr de vaincre, et c'est là sans nul doute (bien plus que le mauvais temps) ce qui fit encore une fois différer la bataille; car il y eut dans cette matinée deux ordres du jour de Napoléon très différens l'un de l'autre. D'après le premier, l'armée sera prête à attaquer à neuf heures du matin, et chacun sera à ce moment précis dans la position indiquée la veille au soir. Un second ordre du jour, distribué un peu plus tard aux chefs de corps, éloigne de beaucoup le moment de l'action; celui-ci prescrit que l'armée soit rangée en bataille *à peu près à une heure après midi*, et l'attaque commencera aussitôt. Entre ces deux ordres d'attaque, il y a une différence de quatre heures, et la cause en est la sécurité complète qui s'était emparée des esprits après que les Anglais n'avaient fait aucun effort pour échapper au combat. Du reste, ni l'une ni l'autre de ces instructions ne fut exécutée à la lettre; probablement elles furent remplacées toutes deux par des ordres donnés de vive voix.

On chercha longtemps quelque habitant du pays pour servir de guide à Napoléon. Un paysan qui s'était enfui comme tous les autres dans les bois revint le matin à Planchenoit; il se rendait à l'église,

car c'était un dimanche. Des généraux l'envoyèrent à Napoléon, qui le garda près de lui sur les hauteurs de Rossomme. Cet homme des champs resta à cheval la journée entière à côté de lui, dans les stations diverses qu'il occupa pendant la bataille. Pour rassurer ce paysan, Napoléon lui dit : « Parlez-moi, mon ami, avec franchise, comme si vous étiez avec vos enfans ; » et le voyant interdit, il lui donna de son tabac, il le questionna sur les villes qu'il avait vues dans sa jeunesse. Plus tard, il le réprimanda et lui reprocha de baisser la tête sous les boulets, ce qui pourrait faire croire de loin que l'empereur était atteint, ajoutant qu'on ne les évitait ni debout ni couché. Ce paysan remarqua que Napoléon donnait ses ordres à ses aides-de-camp avec une grande douceur ; dès qu'il osa parler, il nomma les villages voisins à mesure que l'empereur les montrait de la main, à gauche, parmi des ravins, les clochers en aiguilles de Braine-la-Leud, de Merke-Braine, à droite Planchenoit, Lasnes, Ohain, et à travers le feuillage bronzé des taillis, sur une hauteur, Chapelle-Saint-Lambert, qui n'éveillait alors aucun soupçon.

Le champ de bataille (1) où la destinée du monde allait se décider était alors bordé de forêts au nord et au nord-est comme un vaste champ clos. Un vallon séparait les deux armées ; elles occupaient en face l'une de l'autre des hauteurs à peu près parallèles dans la direction de l'est à l'ouest ; la chaîne de collines où étaient placés les Français formaient une ligne légèrement convexe et enveloppait le côté opposé. La partie la plus élevée de ces deux lignes parallèles est à leur milieu, en sorte que les deux extrémités, plus basses, sont cachées l'une à l'autre ; les deux ailes de la même armée ne peuvent s'apercevoir. Les points culminans sont coupés par la grande route qui se déroule presque perpendiculairement à la position sur les hauteurs, en suivant les ondulations du sol. Du côté des Anglais, le bord du plateau était marqué dans son étendue par un chemin creux, capable de mettre à l'abri le front de leur armée. En avant de cette sorte de fossé, le terrain se relevait brusquement en une vive arête ou escarpement difficile à gravir, surtout au centre. Au-dessous de cette crête prolongée étaient trois postes, comme des forts détachés en avant de la ligne ennemie. Le premier, à l'extrémité de notre gauche, était le château d'Hougoumont, vaste tour carrée flanquée de granges et d'étables, environnée de bois, de vergers, de jardins et d'enclos ; le second, au-dessous du centre, est la grande ferme de la Haie-Sainte, à mi-côte du ravin, sur le bord de la route ; une cour fermée de hauts murs, une vaste porte sur-

(1) Voyez la description détaillée que j'ai publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1836.

montée d'une sorte de créneau la précède; le jardin, en terrasse, la défend par derrière; vers la droite, la vallée est fermée par le village de Smohain et le château de Frichermont; il fait le pendant du château d'Hougoumont, à l'extrémité opposée.

Ainsi un long plateau profondément ondulé, revêtu d'une crête, au-dessous du plateau, parmi de larges bas-fonds, trois forteresses rustiques, Hougoumont, la Haie-Sainte, Smohain, cet espace planté à gauche de taillis, partout ailleurs couvert de seigles, sans haies, sans ruisseaux, traversé par deux grandes routes pavées qui vont se rejoindre au sommet de l'angle, dans le bourg de Mont-Saint-Jean, tel était le champ de bataille. Les Anglais avaient immédiatement derrière eux le village de Mont-Saint-Jean, qui se prolonge aux deux côtés de la route comme un faubourg, plus en arrière Waterloo, enfin la forêt de Soignes, plantée de hêtres, sans broussailles ni végétation embarrassée. On dispute encore si elle eût été un abri ou un obstacle dans la retraite. L'extrémité gauche de la position anglaise aboutissait à un bois de pins et de chênes dominant ce côté du champ de bataille. Une armée qui se cacherait dans ces épais fourrés, coupés de quelques clairières, pourrait se glisser et déboucher à l'improviste; elle ne serait démasquée qu'au moment où elle prendrait part à l'action.

Le général anglais avait profité de ce terrain, qu'il avait étudié depuis longtemps. Sa première ligne couronna le bord du plateau; on vit comme une longue bande rouge se détacher sur la verdure des haies. La gauche se forma de la cavalerie légère de Vivian et de Vandeleur, de la division d'infanterie Picton, de la division hollando-belge Perponcher et de la 8e brigade de Kempt. Ceux des alliés sur lesquels le duc de Wellington comptait le moins se trouvaient ainsi encadrés et contenus dans les rangs des Anglais. A la droite anglaise de la grande route s'étendaient les divisions Alten, Cooke, la 1re et la 2e brigade des gardes. Ces troupes, qui composaient le centre, étaient serrées en colonnes par division, au-dessus et au-dessous de la crête, et elles atteignaient la route de Nivelles. Par-delà, le corps de lord Hill s'appuyait à des ravins en arrière de Merke-Braine; à l'extrême droite, la division belge de Chassé occupait Braine-la-Leud. En avant de la position, le château d'Hougoumont était occupé par quatre compagnies légères de Nassau, une compagnie de Hanovriens, une partie du bataillon de Lunebourg, la 2e brigade des gardes formant la réserve; la ferme de la Haie-Sainte par le second bataillon de Hanovre, sous le major Baring; la ferme Papelotte par un détachement belge; Smohain par le régiment d'Orange-Nassau, commandé par le prince de Saxe-Weimar.

Telle était la première ligne anglaise. La seconde se composait

entièrement de cavalerie. Les colonnes par escadron, à intervalle de déploiement, se tenaient massées en arrière du plateau; elles échappaient à la vue des Français. Derrière la division Picton était la 2e brigade de Ponsonby.

Les réserves firent une troisième ligne : à la gauche et au centre, la division de cavalerie hollando-belge de Collaerts; la 10e brigade anglaise dans l'angle d'intersection des routes; la brigade de Lambert près des fermes de Mont-Saint-Jean; à l'extrême droite, le corps de Brunswick entre Merke-Braine et la route de Nivelles. Ainsi partout les Belges, les Hollandais et les milices de Hanovre et d'Allemagne étaient flanqués et comme gardés à vue par les vieilles troupes britanniques. Chez celles-ci, l'infanterie était formée sur deux rangs, mais prête à se doubler dès qu'elle serait menacée.

L'artillerie couvrait le front des divisions. Au-dessus de la Haie-Sainte, il y avait une batterie de vingt-quatre pièces de canon. Ces dispositions prises, le duc de Wellington se plaça de sa personne à cent pas du bord du plateau, à l'abri de l'escarpement. Il était là, au plus chaud de la bataille; il tenait son armée dans sa main : aucun détail d'exécution ne pouvait lui échapper.

Napoléon, dans la reconnaissance qu'il venait de faire, avait jugé avec son coup d'œil ordinaire les circonstances du champ de bataille : il avait vu la droite et le centre de l'ennemi protégés par les difficultés du terrain, et de plus couverts par deux grands obstacles, Hougoumont et la Haie-Sainte, éloignés à peine de 400 à 300 mètres de la ligne de bataille; mais lorsqu'il s'était arrêté en face de la droite française, il avait remarqué que de ce côté la crête des terrains s'inclinait en pente douce. D'ailleurs cette première ligne était séparée du château de Frichermont par un intervalle vide de 1,600 mètres qui la laissait suspendue sans appui. Ses colonnes d'attaque pourront aisément passer dans cet intervalle. C'est évidemment de ce côté qu'il aura prise le plus aisément sur la ligne anglaise.

Aussi n'y a-t-il aucun doute sur le plan d'attaque qu'il forma à ce moment; il le dicta à deux généraux assis par terre, autour de lui, sur une butte d'où son regard embrassait le terrain que les deux armées allaient se disputer. Il trompera l'ennemi par de fausses attaques sur Hougoumont et des démonstrations sur Merke-Braine. Quand l'ennemi aura porté ses renforts de ce côté, Napoléon fera sa véritable attaque au côté opposé, sur la gauche anglaise. En refoulant cette gauche qu'ils trouveront sans soutien, les Français se porteront sur Mont-Saint-Jean, à la croisée des routes. L'ordre est donné aux compagnies de sapeurs du corps du général d'Erlon de se tenir prêtes à se barricader dans ce village. De ce côté, la difficulté sera plus faible et la victoire infailliblement plus grande. Vaincus,

les Anglais ne pourront se replier sur les Prussiens; ils seront même coupés de la route de Bruxelles; il ne leur restera que les défilés de Braine, et au loin l'Escaut, puis la mer, où l'on achèvera de les précipiter. Napoléon se retrouve tout entier dans ce plan de bataille. Pourquoi, après avoir été essayé dans la première phase de la bataille, a-t-il été si vite abandonné? C'est ce que la suite des événemens ne tardera pas à montrer.

Tandis que Napoléon donnait ses dernières instructions à ses lieutenans, l'armée française se formait sous ses yeux. Dans la relation de Sainte-Hélène, il marque la position d'attente non-seulement de chaque corps, mais de chaque division, de chaque brigade, avec un soin de détail qu'il n'a mis dans aucun autre de ses récits. On dirait qu'en décrivant aussi minutieusement la place de chacun avant la bataille, il a voulu pour tous prolonger ces momens d'espérance, faire défiler devant lui son armée encore intacte, et en passer une dernière fois la revue.

Les troupes se formaient en effet, comme pour une revue, sur un front de 4,000 mètres, entre les hauteurs de Frichermont, la route de Charleroi et celle de Nivelles. Onze colonnes se mirent à la fois en marche pour aller prendre leur position. Pendant qu'elles défilaient toutes ensemble sur le sommet des collines, elles se déroulaient comme d'énormes serpens revêtus d'éblouissantes écailles; mais de ce chaos apparent l'ordre ne tarda pas à sortir : l'immobilité remplaça le mouvement, un silence solennel se fit sur le champ de bataille. L'ennemi put contempler à loisir cet ordre nouveau qui ressemblait à une fête militaire.

Les deux premières lignes, à trente toises l'une de l'autre, étaient formées de l'infanterie de Ney. C'était d'abord, sur la droite, le corps du général d'Erlon, qui n'avait pas encore eu de rencontre avec l'ennemi. Il était rangé par inversion, sans doute par suite des contre-marches (1) de la journée des Quatre-Bras; sa quatrième division était en tête, en face de Smohain, sa première à gauche, appuyée à la chaussée de Charleroi. Ce corps fut prolongé par celui de Reille, aussi sur deux lignes, depuis les hauteurs de la Belle-Alliance jusqu'à la chaussée de Nivelles, Bachelu à droite, Foy au centre, Jérôme à gauche. Les deux corps de cavalerie de Jaquinot et de Piré s'étendirent sur trois lignes, au loin, sur les deux ailes, l'un observant Frichermont et jetant des postes sur Ohain, l'autre éclairant la plaine jusqu'à Braine-la-Leud. C'étaient là les lignes qui allaient aborder les positions ennemies.

(1) Je ne vois pas d'autres raisons à donner de cette formation et de ce *chaos*, qu'avait déjà remarqués le général Jomini. *Précis*, p. 204.

A cent toises en arrière de ce premier front de bataille se développaient quatre immenses lignes de cavalerie. Là étaient d'abord les cuirassiers Kellermann et Milhaud, rangés derrière Reille et d'Erlon : ils étaient prêts à soutenir l'infanterie dans son attaque; puis venaient après eux, encore à cent toises en arrière, et comme pour recueillir les premiers fruits de la victoire, les grenadiers à cheval, les dragons de la garde de Guyot et les lanciers de Lefebvre-Desnouettes. Toute cette cavalerie, étincelant de l'éclat des casques et des cuirasses, avait près d'elle, dans un intervalle de cent toises, le corps de Lobau comme une première réserve. Ce corps seul s'était massé en colonnes serrées sur les deux côtés de la chaussée de Charleroi, son infanterie à gauche, la cavalerie Domont et Subervie à droite. Au sommet de cet ordre de bataille se déployèrent sur six lignes les vingt-quatre bataillons de la garde à pied. Ces bataillons, sombres et massifs, étaient là, au loin, dans la main du chef, au dernier rang, pour finir la lutte. Deux cent cinquante bouches à feu étaient distribuées sur le front des divisions, dans les intervalles, ou sur les flancs; l'artillerie de réserve, derrière les lignes. Dans les dispositions préliminaires, il était difficile de trouver un indice certain du plan d'attaque. Tous les points de la ligne ennemie sont menacés. Le duc de Wellington ne peut manquer de rester longtemps incertain sur les projets de son adversaire.

Plusieurs historiens ont mis en doute que ces dispositions préparatoires aient été réellement exécutées telles que je viens de les rapporter d'après les récits de Sainte-Hélène. Ceux-là allèguent que cette formation est plutôt une fête militaire qu'une disposition d'attaque. Le terrain onduleux permettait de se concentrer et de couvrir les masses. Ils ajoutent qu'il est absolument impossible que Napoléon ait perdu un temps si précieux à déployer inutilement des lignes démesurées qu'il faudrait rompre en colonnes dès qu'on en viendrait aux mains. D'autres se contentent de blâmer; mais il est certain, d'après les témoignages les plus dignes de foi, que ces dispositions ont été vraiment exécutées. Sans doute, par ces vastes déploiemens, Napoléon s'était proposé un but qu'expliquent des circonstances suprêmes. Il voulait donner à l'armée le spectacle de l'armée, ajouter par ce spectacle à la confiance du soldat, l'exalter de la pompe et de la grandeur de cette scène militaire. Il est sûr que par le développement de ces lignes concentriques, que prolongeaient au loin les escadrons de cavalerie légère sur les deux ailes, il semblait déjà déborder et envelopper l'ennemi. Non-seulement il est avéré qu'il déploya ainsi l'armée entière, mais il passa devant les lignes pendant que les tambours battaient aux champs, et que les musiques jouaient au milieu des cris enthousiastes des soldats. Ceux

qui ont assisté à cette fête militaire sont unanimes; il n'y avait pas là un homme qui, à cette vue, doutât de la victoire. Il est vrai que les heures s'écoulaient; mais qui pouvait croire alors que ces heures d'enthousiasme profitassent à l'ennemi? Celui-ci gardait le silence. Ses colonnes masquées par le terrain, serrées en masse, taciturnes, se dérobaient en partie tristement à la vue. Là, point de bruit de trompettes, ni de roulemens de tambours, ni de vivat, mais une immobilité sinistre. Ainsi, grâce à ces dispositions préliminaires, l'armée anglaise paraissait inférieure de beaucoup à l'armée française. Les nôtres avaient, outre tous les autres motifs d'assurance, la confiance du nombre.

Napoléon mit pied à terre sur la hauteur de Rossomme: il était à un peu plus de 1,500 mètres en arrière du front de bataille; mais son regard pouvait embrasser de là l'ensemble du terrain que les deux armées allaient se disputer. On apporta d'une chaumière voisine une petite table et une chaise de paille. Il s'assit, il déroula ses cartes; l'action venait de commencer.

Dans une action telle que celle de Waterloo, il semble que les incidens les plus décisifs devraient aujourd'hui être assez exactement connus pour qu'il fût impossible à l'histoire de s'y méprendre, et c'est le contraire qui arrive. Pour peu que l'on entre sérieusement dans l'histoire de cette journée, on s'étonne de voir combien il reste encore d'obscurités, de contradictions, d'incertitudes dans le récit des événemens importans. Telle phase de la bataille a-t-elle précédé ou suivi telle autre phase? tel village a-t-il été pris? telle ferme occupée? à quel moment perdue et reprise? Chaque relation diffère sur chacun de ces points, et c'est pourtant de cet enchaînement de causes et d'effets que dépend le caractère réel d'une bataille. Il y a dans ces journées une chronologie implacable; si vous l'intervertissez d'un moment, tout vous échappe. Je me propose ici, non pas de réveiller les émotions du 18 juin, mais de marquer les phases principales de l'action dans l'ordre exact où elles se sont produites. Je cherche la vérité telle qu'un examen de quarante-six années, admirablement rouvert et continué par M. le colonel Charras et le général Jomini, peut la révéler à un esprit impartial, s'il y en a de tels en semblable matière.

EDGAR QUINET.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

LA

PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE

DEPUIS DESCARTES

I. *Essai de Philosophie religieuse*, par M. Émile Saisset; 1 vol. in-8°, 1859. — II. *Œuvres de Spinoza*, traduites par M. Émile Saisset, avec une introduction critique; 3 vol. in-18, 1861.

« On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, » disait un philosophe antique, signalant ainsi le flux perpétuel des choses dans ce monde « où tout devient, ajoutait-il, où rien ne demeure. » Héraclite a raison : le flot pousse le flot, tout change, tout s'écoule, et l'atmosphère d'idées au sein de laquelle nous vivons aujourd'hui n'est pas celle que respiraient nos devanciers. Et pourtant à travers cette instabilité des phénomènes, au milieu de ce mouvement des générations, il y a des choses qui durent et qui reparaissent toujours. Cette matière, livrée à des transformations sans nombre dans l'immense laboratoire du *cosmos*, ne cesse pas d'être la même matière; cet esprit de l'homme, qui déploie à travers les âges les pouvoirs que Dieu lui a confiés, est soumis de nos jours comme il y a deux mille ans à des lois invariables. Comment donc s'étonner que certaines époques, bien que séparées par une durée assez longue, offrent parfois de frappantes analogies? On insiste plutôt aujourd'hui sur les différences des siècles, c'est-à-dire sur l'écoulement des flots. On veut que chaque période, chaque génération, chaque année même, j'allais dire chaque moment de la durée, ait son caractère distinct, et l'étude des choses passagères prétend se substituer à la contemplation des vérités éternelles. Puisque tout devient

et que rien ne demeure, à quoi bon chercher des principes? La loi suprême pour certains esprits, c'est qu'il n'y a pas de loi. La vue de ce fleuve qui nous emporte, le tableau de ces ondes capricieuses qui se succèdent à l'infini, sont donc la seule chose qui puisse nous intéresser, et d'ingénieux critiques en effet n'ont pas craint de dire que la philosophie devait abdiquer devant l'histoire. Ils ont oublié seulement une remarque assez grave, c'est que l'histoire, pour laquelle ils réclament une place si haute, allait être frappée par cela même d'un discrédit profond. En voulant la surfaire, ils la rabaissent. Que deviendra l'art des Thucydide, des Tacite, des Guichardin, renouvelé de nos jours avec tant d'éclat, dès qu'il lui sera interdit de fournir à l'humanité des enseignemens solides? Ce ne sera plus qu'un spectacle frivole : dépouillée du droit de donner des leçons, l'histoire perdra sa dignité; mais non, ce n'est pas en vain que de nobles maîtres ont fait de la littérature historique une des meilleures gloires de notre XIXe siècle, et l'art qu'ils ont relevé ne sera pas amoindri. L'histoire, quoi qu'on puisse dire, sera toujours consultée, non pas comme l'image désespérante d'une perpétuelle anarchie, mais comme la preuve des lois qui se manifestent au milieu de la mobilité des temps.

Au moment où tant de brillans esprits exagèrent à dessein les différences qui séparent les générations, il n'est pas inutile de signaler parfois les ressemblances qui les rapprochent et les intérêts communs qui les unissent. Dans le domaine de la philosophie religieuse par exemple, une de ces analogies les plus dignes d'attention est celle que nous présentent deux époques, bien dissemblables d'ailleurs, les dernières années du XVIIe siècle et le milieu du XIXe. Rappelez-vous la situation des sciences philosophiques au temps de Bayle et de Leibnitz : le tableau est grand et singulièrement varié. Dans le fond apparaît Descartes entouré de ses disciples, ceux-ci introduisant les principes du maître dans la science, dans les lettres, dans l'église même, ceux-là essayant de les développer librement à leurs risques et périls : grande école, école vivante où se déploient les talens les plus divers, où les plus originaux n'éprouvent aucune contrainte, où les plus fiers se sentent à l'aise, où Bossuet enfin trouve sa place à côté de Malebranche et le physicien Jacques Rohault à côté du mystique Fénelon. En face de cette glorieuse assemblée s'élève un personnage solitaire, le doux, l'austère, le profond et redoutable Spinoza. Or, tandis que le cartésianisme avec toutes ses ramifications occupe la plus grande partie de la scène, le spinozisme, réprouvé par tous ces mâles esprits, combattu par Fénelon, dédaigné par Bossuet, considéré par tous comme une monstrueuse chimère, eût été complétement rejeté dans l'ombre, si un esprit in-

génieux et subtil, aux dernières années du XVIIe siècle, n'était venu en répandre parmi la foule, non pas certainement les doctrines abstraites, mais les conséquences trop réelles. Cet esprit, c'est Pierre Bayle. La critique est son arme; il juge, il décompose, il dissout tout ce qu'il touche. A le voir flotter dans le monde des idées, poursuivre partout les nuances, soutenir quelquefois le pour et le contre, défendre et condamner tour à tour la même cause, il est impossible de ne pas admirer la finesse de cette intelligence qui sait apercevoir si délicatement tous les aspects des choses; mais comment ne pas l'accuser aussi de scepticisme? Soldat dévoué de la tolérance, c'est au nom du scepticisme qu'il soutient cette grande cause, au lieu de combattre au nom des droits de la conscience et du respect de l'âme humaine. Prenez garde pourtant, ce scepticisme est d'une espèce particulière : Bayle se rattache à Spinoza. Sans admettre les formules géométriques du philosophe hollandais (rien ne serait plus opposé à sa tournure d'esprit), il adopte maintes conséquences du système. Le spinozisme en un mot lui fournit des argumens pour démontrer la faiblesse de l'esprit humain et par conséquent la vanité des croyances altières, le néant des convictions intolérantes; c'est à ce titre que le spinozisme ne lui déplaît pas. « Quel bonheur pour l'humanité, s'est-il écrié un jour, si le roi Louis XIV était spinoziste! » La révocation de l'édit de Nantes, les conversions forcées, les *dragonneries*, toutes les hideuses applications du *compelle intrare*, eussent été impossibles. Voilà ce que Bayle voulait dire, voilà dans quel sens et dans quelles limites ce sceptique est un disciple de Spinoza; il n'en est pas moins vrai que le subtil critique, une fois en relation avec le philosophe de Rotterdam, lui fait de nombreux emprunts, et, s'inspirant, non de ses paroles, mais de son esprit, introduit dans la littérature de son temps maintes idées séduisantes et funestes. Son influence est telle que le grand philosophe de cette période et l'un des plus vastes génies du monde moderne, Leibnitz, est sans cesse préoccupé du besoin de la combattre. Parcourez tous les écrits philosophiques et religieux des vingt dernières années du règne de Louis XIV, vous verrez que la critique de Bayle y obsède, pour ainsi dire, l'intelligence des penseurs, mais nulle part cette obsession n'est plus visible que chez Leibnitz : « M. Bayle a dit, M. Bayle affirme, on lit chez M. Bayle... » Ces préoccupations le suivent partout. Il y a tel ouvrage du grand philosophe qui n'existerait pas sans la nécessité de réfuter celui qu'il appelle continuellement, avec une estime mêlée de crainte, *l'un des esprits les plus pénétrans, les plus déliés, un des plus habiles gens de notre siècle.* Il n'attaque pas seulement l'action du publiciste, il le réfute encore après qu'il a quitté le champ de bataille. Bayle venait de mourir en 1706, quand Leib-

nitz composa sa *Théodicée*, et l'auteur des *Pensées sur la Comète* y est interpellé à chaque page. Rien de plus curieux en un mot que l'émotion produite à la fin du XVIIe siècle par le dilettantisme subtil de la critique, si ce n'est l'attention respectueuse et l'opposition persévérante qu'il provoque chez cet illustre maître.

Il y aurait assurément quelque chose de puéril à vouloir retrouver parmi les écoles philosophiques de notre siècle tels et tels personnages de la période que je viens de décrire. Ne serait-ce pas toutefois fermer ses yeux à l'évidence que de ne pas remarquer ici des analogies singulières? Nous aussi, il y a une quarantaine d'années, nous avons vu grandir une noble école spiritualiste, tandis que le Spinoza du XIXe siècle dominait la pensée de l'Allemagne; nous aussi, nous avons vu le dilettantisme de la critique, avec une merveilleuse souplesse, populariser chez nous les idées du Spinoza germanique. Enfin, à défaut d'un Leibnitz, ne voyons-nous pas aujourd'hui tout un groupe d'intelligences d'élite qui, préoccupées à leur tour des dangers que court la philosophie, redoublent d'ardeur pour maintenir les éternels principes auxquels est attachée la dignité de notre nature? Ce rapprochement ne saurait blesser personne, et nous pouvons, sans crainte d'être injuste, tirer de ce spectacle les enseignemens qu'il renferme.

Sous des influences très diverses, parmi lesquelles il faut compter au premier rang le despotisme religieux et l'hypocrisie, qui en est la suite obligée, le doute à la fin du XVIIe siècle envahissait tous les esprits, l'impiété se répandait dans toutes les classes. Les grands dogmes de la religion naturelle, l'immortalité de l'âme et la responsabilité dans une autre vie, — c'est Leibnitz lui-même qui dénonce cette situation avec une visible épouvante, — ces grands dogmes, dédaignés des classes supérieures, commençaient à devenir indifférens au peuple. Toutes les vertus qu'inspire la foi à un ordre providentiel disparaissaient peu à peu. A l'amour de la patrie, au sentiment du bien public, succédait un égoïsme impudent; borné par son scepticisme à une vie sans lendemain, l'homme ne songeait plus qu'à jouir. Ce scepticisme ou plutôt cette négation pratique de Dieu devait être un mal singulièrement grave, puisque La Bruyère, vivant à Versailles, initié aux secrets de la cour et de la ville, consacre tout un chapitre de son ouvrage à la réfutation des athées. Toute la littérature de cette période atteste que le mal était profond. Les écrits de La Bruyère, le théâtre de Regnard, les mémoires de Saint-Simon, la correspondance de la princesse palatine, les dernières luttes de Bossuet et l'espèce d'inquiétude qui semble agiter ce génie superbe, les plaintes de Fénelon dans *Télémaque*, dans la *Lettre à Louis XIV*, dans maintes parties de sa correspon-

dance, enfin mille symptômes révèlent le profond affaissement philosophique et religieux du siècle qui avait produit le cartésianisme et Port-Royal. C'était donc pour arriver à ce résultat que tant de grands esprits, un demi-siècle auparavant, avaient étonné le monde par la vigueur et la fécondité de leur foi spiritualiste! On se figure aisément la douleur de Leibnitz, lorsque, dernier représentant de cette forte race, il jette les yeux sur la scène philosophique. Descartes et ses glorieux disciples ont disparu depuis longtemps; Bossuet et Arnauld sont morts; Fénelon est encore là, mais il semble uniquement occupé de préparer le règne du duc de Bourgogne; d'ailleurs il écrit peu pour le public : c'est seulement par hasard et par des mains étrangères que le *Traité de l'Existence de Dieu* va être mis au jour en 1713, sous une forme incomplète. Leibnitz est donc le dernier survivant de cette génération virile, l'unique héritier de cette période créatrice qui s'ouvre en 1636, et quand il veut se rendre compte de la situation morale de son temps, quand il cherche les fruits obtenus par tant de généreux efforts, que trouve-t-il? Ce grand travail de la pensée spiritualiste, arrêté dans son cours ou détourné de ses voies, est venu aboutir à une impiété grossière. « Rien n'est plus rare en France que la foi chrétienne, écrit en 1699 la princesse palatine. Il n'y a plus de vice ici dont on ait honte, et si le roi voulait punir tous ceux qui se rendent coupables des plus grands vices, il ne verrait plus autour de lui ni nobles, ni princes, ni serviteurs... » Cette impiété a beau se dissimuler sous un formalisme hypocrite, il n'y a pas de masque pour un homme tel que Leibnitz; il voit les choses à nu, et c'est alors qu'il écrit cette sombre page :

« Les opinions contraires à l'existence de la Providence et à la responsabilité dans l'autre vie, s'insinuant peu à peu dans l'esprit des hommes du grand monde qui règlent les autres et dont dépendent les affaires, et se glissant dans les livres à la mode, disposent toutes choses à la révolution générale dont l'Europe est menacée, et achèvent de détruire ce qui reste encore dans le monde des sentimens généreux des anciens Grecs et Romains, qui préféraient l'amour de la patrie et du bien public et le soin de la postérité à la fortune et même à la vie. Ces *publics spirits,* comme les Anglais les appellent, diminuent extrêmement,... et ils diminueront davantage quand ils cesseront d'être soutenus par la bonne morale et par la vraie religion, que la raison naturelle même nous enseigne... On se moque hautement de l'amour de la patrie, on tourne en ridicule ceux qui ont soin du public, et quand quelque homme bien intentionné parle de ce que deviendra la postérité, on répond : Alors comme alors! Mais il pourra arriver à ces personnes d'éprouver elles-mêmes les maux qu'elles croient réservés à d'autres... Si cette maladie d'esprit épidémique va croissant, la Providence corrigera les hommes par la révolution même qui en doit naître, car, quoi qu'il puisse arriver,

tout tournera toujours pour le mieux en général,... quoique cela ne doive et ne puisse arriver sans le châtiment de ceux qui ont contribué même au bien par leurs actions mauvaises. »

Que Leibnitz ait écrit ces prophétiques paroles, qu'il ait annoncé et justifié d'avance la révolution de 89, ce n'est pas là ce qui me frappe le plus dans cette page éloquente; Catinat disait aussi clairement, aussi énergiquement que le grand philosophe : « Il n'y a qu'un comble extrême de désordre qui puisse ramener l'ordre dans ce royaume, » et l'on sait que Vauban a prononcé plus d'une fois une sentence toute semblable. Ce qui m'émeut ici plus encore que le pressentiment d'un avenir sinistre, c'est ce douloureux regard sur le passé. Je lis dans le cœur de Leibnitz la pensée qu'il n'exprime pas, mais qui est manifestement la cause secrète de ces accens inattendus. « Quoi! semble-t-il dire, après Descartes, après Arnauld, après Bossuet, après Malebranche, après tant de savans hommes qui ont marché sur leurs traces, après tant de découvertes immortelles dans le monde de la pensée pure, voilà où nous en sommes! » Or voyez si le rapprochement que j'ai fait ne s'offre pas d'une manière saisissante à tout observateur impartial. Qu'on ouvre le livre le plus considérable publié dans ces derniers temps sur la philosophie religieuse, un livre spécialement consacré aux problèmes qui agitent notre siècle, aux maladies qui le tourmentent, aux dangers qui le menacent, on y trouvera une plainte exactement pareille à la plainte de Leibnitz.

L'auteur examine notre situation philosophique, et voyant tous les systèmes de nos jours, ceux-là mêmes qui sont le plus opposés les uns aux autres, systèmes écossais ou allemands, protestans ou catholiques, sceptiques ou panthéistes, matérialistes ou ultramontains, concourir par des moyens divers à une même œuvre, qui est d'effacer dans les âmes l'idée d'un Dieu personnel, et par conséquent de détruire aussi la personne humaine avec ses droits et ses devoirs, il s'écrie douloureusement : « Voilà donc où nous en sommes après un demi-siècle de travail et d'efforts! Est-ce pour en venir là que s'est opéré ce grand mouvement de renaissance qui signala d'une façon si glorieuse les commencemens du siècle où nous vivons? Avec quelle ardeur et quel enthousiasme ce siècle s'élance dans la carrière! De l'héritage du passé il accepte tous les instincts généreux, il ne répudie que le matérialisme et l'esprit d'impiété. A l'idéologie étroite et mesquine de Condillac succède une philosophie plus élevée et plus large qui, s'inspirant tour à tour de Leibnitz, de Thomas Reid, de Platon, ranime la tradition de la haute métaphysique et aspire à comprendre et à concilier toutes les grandes pen-

sées de l'esprit humain. En même temps la poésie des antiques symboles refleurit dans le *Génie du Christianisme* et dans *les Martyrs*. Je ne sais quel courant mystérieux de spiritualisme circule en tous sens, rend à l'histoire son coloris et ses vastes horizons, élargit la critique, ranime les arts et la poésie, inspire des accens d'une mélancolie sublime, d'une tendresse et d'une harmonie inconnues au chantre des *Méditations*. Partout éclate, avec le goût désintéressé des plus nobles exercices de la pensée, la passion de la liberté. Les âmes se dérobent à l'égoïsme et à la petitesse des intérêts vulgaires et tressaillent aux grandes luttes de la vie publique. Quel enthousiasme, quelle confiance, quelle sympathie entre les cœurs, quel rajeunissement de séve morale et de vie! C'est ainsi, j'en appelle à tous les souvenirs, c'est par ces nobles élans que notre XIXe siècle a commencé. Est-il possible que tant d'ardeur et tant de génie, de si profondes spéculations, de si rares chefs-d'œuvre, de si belles espérances, que tout cela se termine par un avortement, que notre siècle, arrivé au milieu de sa carrière, donne un démenti à son passé, et que de ses deux meilleurs desseins, la renaissance du spiritualisme en philosophie et celle du sentiment chrétien, le premier aboutisse au retour plus ou moins déguisé du matérialisme, et le second à un fanatisme insensé, aveugle ennemi de la raison, qui, tarissant la source du sentiment religieux, ne laisse place dans les âmes qu'à une docilité servile, à une crédulité superstitieuse, à une dévotion sans lumière et sans amour? Je ne puis croire, je ne croirai jamais que telle soit la destinée réservée à notre âge. Et cependant, à voir les choses comme elles sont, il faut reconnaître que, si Dieu n'est pour la raison qu'une abstraction sans réalité, si la seule existence réelle c'est l'existence finie, si l'antique opposition des choses de la terre et des choses du ciel n'a aucun sens, si enfin tout être est le produit d'une nécessité aveugle qui enfante les modes successifs de la vie pour les absorber sans retour, la conséquence inévitable, c'est que les hommes ont sommeillé jusqu'à ce jour dans une véritable enfance... Tous les problèmes, le problème social, le problème moral, comme le problème religieux, changeant de données, appellent d'autres solutions, et parmi les penseurs qui les cherchent aujourd'hui, il n'y a que deux sortes d'esprits conséquens, ceux qui, niant la raison, la science et le progrès, rêvent le retour de la théocratie du moyen âge, et ceux qui veulent une reconstitution radicale de la société et de la vie humaines. Voilà ce qui m'a conduit à considérer la question de la personnalité divine comme une des questions vitales de notre temps... »

Qui tient ce noble langage? Un écrivain qui connaît de la façon la plus précise la situation des écoles philosophiques, l'état des

problèmes, la pente des esprits, et qui a qualité pour juger toutes ces choses avec autant de savoir que de vigueur. J'ai parlé d'un groupe d'hommes qui remplit aujourd'hui le même rôle que remplissait Leibnitz à la fin du XVIIe siècle; en Allemagne, ce sont des disciples de Kant, rectifiés, j'ose le dire, par l'esprit de la France cartésienne, et je nommerai parmi eux MM. Hermann Fichte, Fortlage, Weisse, Ulrici, Trendelenburg; en France, ce sont les élèves, les continuateurs de Royer-Collard, de Maine de Biran, de Victor Cousin, de Théodore Jouffroy, groupe d'élite dont l'un des représentans les plus autorisés est assurément le vigoureux traducteur et critique de Spinoza, l'auteur de l'*Essai de Philosophie religieuse*, M. Émile Saisset.

I.

J'ouvre ce livre, et tout d'abord je vois que je ne me suis pas trompé en rapprochant le XVIIe siècle et le XIXe. Voilà un philosophe qui veut résoudre les plus hautes difficultés philosophiques et religieuses de notre temps, et tout naturellement ce sont les philosophes du siècle de Descartes qu'il va interroger. Il ne s'enfermera pas dans cette période, toutes ses pensées sont dirigées vers nous; il ne saurait pourtant résister à l'attraction du siècle où toutes ces questions furent développées avec autant d'audace que de puissance. C'est là qu'est pour nous le point de départ, et s'il nous reste beaucoup à faire, car chaque époque a ses erreurs à réfuter et ses vérités à conquérir, c'est encore le siècle de Descartes qui est notre foyer de lumière et de vie dans le domaine des sciences métaphysiques. Un grand problème, souvent traité dans le monde ancien, mais écarté alors par des solutions sommaires plutôt que débattu avec persévérance, le problème de Dieu et du monde, du fini et de l'infini, est devenu au XVIIe siècle la préoccupation de l'humanité virile et chrétienne. Descartes, Malebranche, Spinoza, Newton, Leibnitz, y ont déployé toutes les ressources de leur génie, et quand on lit la correspondance de ces grands hommes, on voit combien d'âmes s'intéressaient à ces recherches, combien d'esprits étaient capables de les suivre dans leurs spéculations audacieuses. Bien que le XVIIIe siècle, représenté par quelques intelligences supérieures, n'ait pas été étranger à ces questions sublimes, il avait un autre rôle à jouer dans le drame du monde. En somme, on peut dire que le problème de Dieu et de l'homme, du Créateur et de la création, a été surtout développé au XVIIe siècle, et que l'époque où nous vivons a eu l'honneur de le ressaisir.

Dans ces grandes théories métaphysiques du XVIIe siècle et celles

qui se sont développées à leur suite, quelle est la part du vrai et du faux? Avant de nous livrer le résultat de ses propres méditations, M. Saisset veut savoir où ont échoué les maîtres, car enfin, si les générations nouvelles sont entraînées par le panthéisme, si Hegel règne aujourd'hui dans la science, il faut bien que les grands architectes spiritualistes du XVIIe siècle, Descartes et Malebranche, Leibnitz et Newton, aient donné prise par quelque côté aux attaques de leurs adversaires. Comment se sont écroulées ces constructions sublimes, ou du moins pourquoi les spiritualistes de nos jours n'y trouvent-ils plus le sûr et solide abri de leurs croyances? Voilà ce que cherche M. Saisset, et comme les plus précieux intérêts de l'âme sont engagés pour lui dans cette recherche, l'histoire philosophique prend tout à coup entre ses mains un caractère inattendu. A travers le respect que le génie lui inspire, on sent percer dans ses paroles les exigences d'une âme altérée de vérité. Ces maîtres qu'on étudiait naguère encore, je ne veux pas dire avec indifférence, mais pourtant avec une certaine tranquillité d'esprit, il les presse de questions et d'objections; il s'inquiète de leurs défaillances, il signale leurs erreurs, erreurs peu remarquées d'abord, erreurs de doctrine, de méthode, et non pas d'intention, erreurs pernicieuses toutefois, car en présence des nouveaux assaillans elles ont été comme des brèches fatales par où l'ennemi a pénétré. Aussi dans cette vivante étude des créateurs de systèmes rien n'est donné à la pure curiosité historique. L'auteur va droit à son but, il entre dans les conseils secrets de ces âmes supérieures; il s'élance, si je puis ainsi parler, au cœur même de leur philosophie, pour en saisir à la fois le principe et les conséquences dernières. Qu'est devenu dans leurs conceptions méthaphysiques celui à qui la Bible fait dire : « Je suis celui qui suis? » Comment se représentent-ils cette source éternelle de l'être? Comment expliquent-ils les rapports du fini et de l'infini? Quel est pour eux l'ordonnateur du monde, et qu'est le monde en sa présence? En essayant d'organiser scientifiquement la croyance universelle du genre humain, l'ont-ils affermie ou ébranlée? Dans des questions de cette importance, et quand la foi de l'humanité est en péril, une timide soumission aux maîtres serait une faiblesse coupable. Donc point de timidité, nulle hésitation; il est temps de parler enfin au nom des pensées qui nous sont propres. Les plus glorieux métaphysiciens du XVIIe siècle, interrogés sans complaisance, admirés sans idolâtrie, doivent rendre leurs comptes aux spiritualistes du XIXe.

Descartes comparaîtra le premier. Descartes, *ce mortel dont on eût fait un dieu chez les païens*, et dont nous avions presque fait une idole, tant nous étions enivrés de reconnaissance pour ce libre

et audacieux génie, Descartes est critiqué avec une résolution, une netteté, une hardiesse où il eût reconnu avec joie un enfant de sa mâle pensée. Rien de plus éblouissant à première vue que la philosophie religieuse de l'auteur des *Méditations* et du *Discours de la méthode*. Quand on en rassemble les principes, les développemens, les conséquences dans un tableau rapide et lumineux comme l'a fait M. Saisset, il est impossible de ne pas être ravi de tant de richesse et de grandeur. Descartes, pour démontrer l'existence de Dieu, a trouvé une preuve d'une simplicité merveilleuse, et cette preuve, nous la portons en nous-mêmes, si bien que, dès le premier regard jeté sur notre imparfaite nature, nous voilà initiés par le penseur à la plus haute, à la plus féconde des vérités. Toutes les conséquences que produit ce premier principe sont d'une beauté incomparable. Ce Dieu, que la conscience nous révèle, est la perfection même, et Descartes ne fait que développer les trésors contenus dans cet argument si simple, quand il recommande à qui veut concevoir les attributs de la Divinité, « de ne supposer en son essence que les choses qui peuvent être conçues comme parfaites et d'en exclure tout ce qui implique quelque privation ou quelque imperfection. » Le Dieu de Descartes possède donc la perfection souveraine, et cette perfection éclate surtout dans ses œuvres, dans ce monde qu'il a créé librement et par un acte d'amour, dans ce monde, sa digne et complète image, infini comme lui et comme lui éternel. Et ne craignez pas que le Créateur se confonde avec cette création sans fin; tout dépend de lui, il ne dépend de rien. Il n'aspire pas à quelque chose de meilleur, il possède la plénitude immuable de son être et il en jouit éternellement. C'est un Dieu bon autant que puissant, un Dieu qu'il faut adorer et dont l'adoration nous pénètre de joie; c'est le Dieu qui inspire au sévère logicien ce religieux transport exprimé avec une naïveté pleine de charme : « Il me semble très à propos de m'arrêter quelque temps à la contemplation de ce Dieu tout parfait, de peser tout à loisir ses merveilleux attributs, de considérer, d'admirer et d'adorer l'incomparable beauté de cette immense lumière, au moins autant que la force de mon esprit, qui en demeure en quelque sorte ébloui, me le pourra permettre; car, comme la foi nous apprend que la souveraine félicité de l'autre vie ne consiste que dans la contemplation de la majesté divine, ainsi expérimentons-nous dès maintenant qu'une semblable méditation, quoique incomparablement moins parfaite, nous fait jouir du plus grand contentement que nous soyons capables de ressentir en cette vie. »

Voilà certainement un admirable ensemble de déductions; délivré, par son doute volontaire, de toutes les traditions confuses, de toutes les autorités contestables qui offusquaient sa pensée, enfermé

en lui-même, parti de l'observation de sa conscience, le philosophe nous conduit, par une suite de démarches aussi sûres que hardies, jusqu'au Dieu créateur du monde, et nous apprend à nous prosterner devant lui dans un transport d'adoration joyeuse. Comment s'étonner que Malebranche, Fénelon, Bossuet lui-même, se soient estimés heureux d'avoir rencontré un tel maître? Et cependant M. Saisset ne craint pas de le dire, quand on examine les vues particulières de Descartes sur les rapports du Créateur avec le monde et l'humanité, quand on suit le développement de ses idées sur ce grand sujet et qu'on veut se rendre compte des modifications qu'elles ont subies depuis le premier de ses ouvrages jusqu'au dernier, on s'aperçoit bien vite que ce système, si fortement lié en apparence, présente un véritable conflit de principes et de sentimens contraires. Il y a deux méthodes chez Descartes, la méthode psychologique, qui poursuit les choses concrètes, les réalités vivantes, et la méthode géométrique, uniquement occupée de conceptions abstraites. Appliquer les procédés de la démonstration géométrique à ce Dieu qui est l'être des êtres et à cette âme humaine qu'il anime de son souffle, c'est quitter le monde réel, le monde de la vie et de l'action, pour un domaine sans réalité, où nul fait, nul signe ne pourra ramener dans le droit chemin le penseur qui s'égare. Or l'esprit géométrique a été le mauvais génie de Descartes. Après avoir commencé avec tant de bonheur par la logique vivante, il l'abandonne pour la logique abstraite. Du *Discours de la méthode* aux *Méditations* et des *Méditations* aux *Principes*, M. Saisset nous fait toucher du doigt cette transformation, dont les conséquences furent si fâcheuses. A l'analyse de la conscience, à l'observation pénétrante et féconde des élémens que nous portons en nous-mêmes, succèdent des raisonnemens *à priori*, des argumentations ingénieuses et stériles. Quand Descartes disait : *Je pense, donc je suis*, il saisissait hardiment le principe de notre être, et une fois en possession de la vie, il en déroulait les trésors. Ce vivant principe, si nettement établi dans le *Discours de la méthode*, commence à se dénaturer dans les *Méditations* sous l'influence de l'esprit géométrique, et bientôt enfin, dans les *Principes*, au lieu d'être une intuition directe de la réalité, ce n'est plus autre chose que la conclusion d'un syllogisme. « Voilà donc, s'écrie le ferme critique, cette grande et simple philosophie changée, ou, pour mieux dire, voilà son esprit étouffé et disparu! Pour établir l'existence du moi, il nous faut un syllogisme; pour l'existence de Dieu, des syllogismes; enfin, pour s'assurer de l'existence des corps, encore des syllogismes : géométrie impuissante! stérile entassement d'abstractions, incapables de donner un atome de réalité, de mouvement et de vie! »

Cette première faute de Descartes en entraînera de plus graves. Abusé par les procédés de l'esprit géométrique, il finira par détruire l'activité de notre principe spirituel. Cette âme de l'homme, si libre, si riche, ne sera plus qu'un concept abstrait au lieu d'une force vive, et quel concept? Une chose pensante, dit-il, *res cogitans*, de même que la nature entière se réduira pour lui, dans sa physique, au concept de chose étendue, *res extensa*. Le monde de Descartes est donc un monde abstrait, logique, géométrique, bien différent de ce riche univers où se déploient tant de germes variés, tant d'énergies fécondes, et si le grand philosophe n'a pas appauvri l'âme aussi complétement que la nature extérieure, cette heureuse contradiction n'arrêtera pas les logiciens plus rigoureux, mais moins sages, qui pourront s'emparer un jour de ses principes. Spinoza n'est pas loin. Descartes définit le corps une collection des modalités de l'étendue; Spinoza définira l'âme une collection des modalités de la pensée. C'est la brèche par où le panthéisme entrera dans les constructions sublimes de Descartes. Et qui a fait cette brèche? Descartes lui-même en méconnaissant le caractère de la volonté. L'homme n'est pas seulement une pensée, c'est une force libre, c'est une âme qui veut, qui se décide, qui agit, qui est responsable de ses actes. Descartes le sait bien, lui qui dans sa carrière philosophique a déployé une si généreuse initiative, mais la méthode abstraite dont il est dupe a fini par effacer dans ses ouvrages cette liberté dont il a été parmi nous un des révélateurs : grand exemple des suites funestes que peuvent entraîner une fausse méthode et une erreur psychologique chez le génie même le plus lumineux et le plus ferme. N'oublions pas toutefois que ce noble maître est assez riche pour réparer les torts qu'il a causés. Quand les doctrines du panthéisme naîtront un jour de son école, ce sera lui néanmoins, ce sera le vivant esprit de son système qui fournira jusqu'à nos jours les plus solides moyens de réfuter ces folies. Si M. Saisset, dans cette neuve et vigoureuse critique des erreurs de Descartes, prépare déjà ses armes contre Spinoza, à qui doit-il cette précision de pensée, cette force de raisonnement, cet amour des réalités spirituelles que poursuit le métaphysicien? Il les doit au premier Descartes, au Descartes du *Discours de la méthode*, à celui qui, développant les richesses du *cogito ergo sum*, a été le fondateur et est demeuré le maître du spiritualisme français.

Parmi les disciples de Descartes, deux génies originaux vont mettre en pleine lumière les périlleuses tendances de son système. Il n'y avait chez Descartes que des germes de panthéisme, mais ces germes existaient si bien que deux grands esprits, animés d'inspirations tout opposées, absolument différens par la race, le caractère, la re-

ligion, comme par le but auquel ils tendaient l'un et l'autre, finissent par arriver tous les deux, après bien des circuits, à l'anéantissement de la personne humaine. Est-il besoin de nommer Malebranche et Spinoza?

Géomètre comme Descartes, Malebranche est un chrétien ardent, et après avoir exagéré les principes de son maître jusqu'au point de les fausser, il les complète tout à coup par la plus aventureuse théologie. Il faut lire dans M. Émile Saisset l'enchaînement des idées de Malebranche, il faut voir le religieux oratorien, attiré au cartésianisme par le peu de place que le monde des sens y occupe, pousser à bout ce principe, anéantir l'autorité des sens, détruire l'univers visible comme on dissipe un fantôme, délivrer l'âme des liens du corps et la placer au sein du monde des idées, c'est-à-dire au sein de la lumière infinie, où elle voit tout en Dieu. Respectueusement dévoué à Descartes, il ne comprend pas qu'un si grand homme ait voulu, dans ses spéculations sublimes, séparer la raison de la foi, et de toutes les forces de son génie, de toutes les aspirations de son cœur, il proteste contre cette séparation. « Son christianisme à lui et son cartésianisme ne font qu'un, dit excellemment M. Saisset. Il trouve dans les lumières de sa raison l'éclaircissement des obscurités de la foi et dans les dogmes révélés la clé des plus profonds mystères de la nature. Il ne se pique pas d'innover. Sa philosophie est celle de Descartes, sa théologie celle de saint Augustin. Son seul objet, c'est de les unir, c'est de faire de saint Augustin et de Descartes un seul philosophe, un seul esprit, un seul cœur. Là est son effort, là est sa vie, là est le secret de ce mélange unique de candeur et de témérité, de subtilité et d'enthousiasme, qui le rend si intéressant, si original et si aimable. » Impossible de mieux dire. Comment ne pas l'aimer, ce métaphysicien si pieux et si ingénument hardi? Comment ne pas s'intéresser à des tentatives si belles, à des efforts si respectables et si touchans? Voyez-le à l'œuvre dans sa théorie de la création; c'est là vraiment qu'apparaît la libre pensée déployant ses ailes au sein de l'infini. La philosophie et la théologie soutiennent son vol. Si la raison s'arrête en face du problème du monde, si elle voit de toutes parts des contradictions, s'il lui est aussi impossible de croire à un monde éternel, émanation nécessaire de la Divinité, que d'admettre un monde fini, limité, indigne du Créateur, incapable d'exprimer ses perfections et de servir à sa gloire, la foi du chrétien vient au secours du philosophe déconcerté. Toutes les difficultés s'évanouissent dans le dogme de l'incarnation. C'est le plus mystérieux des mystères qui est chargé d'expliquer à la raison humaine les problèmes les plus ardus de la métaphysique. Le monde est fini, selon Malebranche : il est limité dans la durée,

limité dans l'espace; mais cette expression infidèle de son immensité et de son éternité, Dieu ne se serait pas décidé à la produire, n'y voyant pas un motif d'action digne de lui, s'il n'eût trouvé le secret d'imprimer à son ouvrage un caractère divin. Quel est ce secret? L'incarnation de Jésus-Christ. — Quoi! s'écrient les théologiens, Dieu n'a créé le monde qu'en vue de l'incarnation! Le péché était donc nécessaire, et si le péché n'eût pas été commis, l'incarnation se serait donc accomplie sans motif! Un Dieu se serait fait homme sans que sa miséricorde souveraine l'y eût déterminé! L'incarnation, la passion, la consommation du drame divin, tout aurait eu lieu ainsi qu'il est écrit, et tout aurait eu lieu inutilement! — Ni les objections des théologiens, ni les réclamations des philosophes n'arrêtent l'ardeur de Malebranche. Son candide enthousiasme le soutient dans les régions du vertige. Il défigurera le dogme de la rédemption, il détruira l'idée même du miracle en voulant donner à l'Évangile un rôle métaphysique, il supprimera le surnaturel en le ramenant aux lois générales de la nature. Que lui importe? Au milieu de ces témérités, il sent un ravissement divin, et jamais sur des questions plus hautes la pensée ne fut plus libre. Ame sainte, âme heureuse, qui a cru trouver dans la venue de Jésus-Christ une raison toute nouvelle d'adorer ce grand mystère, n'y voyant pas seulement le rachat du péché d'Adam, mais la cause première de la création du monde et le principe éternel de la sanctification de l'homme! Du haut des sphères où il plane, il n'entend guère les objections d'Arnauld, il n'entend pas les invectives de Bossuet, il ignore que l'évêque de Meaux, écrivant au père Lamy, n'hésite pas à traiter son système de *galimatias*; mais nous, si éblouis que nous soyons de ces saintes hardiesses, et malgré les attraits de cette langue uniformément mélodieuse qui ressemble aux plaines tranquilles de l'éther, il faut bien que nous prêtions l'oreille à la critique de nos jours lorsqu'elle résume tous ses reproches dans ces décisives paroles : « Il me semble que votre dernier mot, ô mystique génie, c'est que la nature n'est qu'un vaste théâtre pour les mouvemens de Dieu, comme les hommes ne sont que des cordes impuissantes d'un instrument aux mille touches dont Dieu se sert pour sa gloire; l'univers s'efface, l'âme humaine se dissipe et s'évanouit, il n'y a plus que Dieu. »

Si la critique spiritualiste du XIXe siècle est obligée de condamner avec cette résolution les erreurs de Descartes et les témérités de Malebranche, quelle sera son attitude en face du panthéisme de Spinoza? C'est là qu'il faut frapper les grands coups. On ne jugeait pas nécessaire, il y a deux siècles, de mener vigoureusement cette réfutation : le danger n'était pas de ce côté. Les philosophes qui

pouvaient ouvrir la porte aux doctrines panthéistes ne péchaient que par imprudence; malgré leurs fautes de méthode ou leur téméraire ivresse, l'esprit de leurs systèmes, comme la croyance de leurs cœurs, affirmait toujours un Dieu personnel. Aussi les pages que Fénelon a dirigées contre le philosophe de Rotterdam, la réfutation du spinozisme par le père Lamy sont-elles de simples études, sans aucun caractère d'urgence et de nécessité. Dans cette dernière période du règne de Louis XIV, quand tout commençait à s'affaisser, on était sceptique bien plutôt que panthéiste; un écrivain du XVIIIe siècle va jusqu'à féliciter Fénelon de n'avoir accordé qu'une légère et dédaigneuse attention à *un système en général si obscur et si monstrueux dans ce qu'on en peut comprendre.* « C'est, dit-il, une peine bien perdue que de chercher à entendre un homme qui probablement ne s'est pas entendu lui-même. Fénelon fait ce qu'il peut pour l'interpréter, et résume son inintelligible livre en quatre pages qui contiennent tout ce qu'il est possible d'y apercevoir. » Que notre situation est différente! A l'affaissement moral qui caractérise la société de nos jours se joint une sorte d'exaltation fébrile, et ce mélange d'exaltation et d'affaissement a trouvé dans le panthéisme son expression complète. Pour un métaphysicien qui comprend son époque, il n'est pas de question plus urgente. Spinoza, renouvelé par Hegel, a été la plus puissante personnification du panthéisme dans l'histoire de l'esprit humain; voilà le fascinateur qu'il faut oser regarder en face, voilà les séductions grandioses qu'il faut écarter à jamais, si l'on veut affranchir les générations nouvelles.

Il y a longtemps que M. Émile Saisset s'occupe de Spinoza; à une époque où la philosophie de nos jours, plus préoccupée de l'histoire que de la critique, s'efforçait surtout de retrouver le sens des principaux monumens de l'esprit humain, il avait traduit les œuvres du philosophe de Rotterdam, et dans une introduction aussi précise que savante il avait exposé à grands traits sa mystérieuse doctrine. Cette exposition si sereine, si impartialement scientifique, attira d'assez vifs reproches à l'auteur. La philosophie avait alors des ennemis pour qui tous les moyens étaient bons, et il fut convenu chez certaines gens que l'université voulait populariser en France le spinozisme, puisqu'un de ses maîtres traduisait les œuvres de Spinoza sans avoir soin de les réfuter. Ceux qui formulèrent cette accusation, s'ils s'en souviennent encore aujourd'hui, doivent être bien honteux de leur bévue. Il était difficile en effet de se méprendre plus grossièrement, et si je rappelle ici un incident oublié, c'est que le contraste de ce passé avec la situation présente a vraiment quelque chose de piquant. Ce prétendu patron du panthéisme était l'homme qui lui préparait les attaques les plus rudes. En réalité M. Saisset,

dans cette introduction, avait marqué assez nettement son aversion pour les doctrines qui, détruisant la liberté de Dieu, suppriment aussi la liberté humaine; mais il avait cru devoir rassembler toutes ses forces avant de se mesurer avec un adversaire comme Spinoza. Pénétrer jusqu'à l'âme de son système, en mettre à nu les principes, en démasquer les conséquences, c'était déjà une première réfutation implicite qui en promettait une autre plus décisive encore. D'ailleurs la question du panthéisme n'offrait pas alors cet intérêt d'urgence qu'elle a malheureusement acquis depuis une douzaine d'années; s'il y avait des panthéistes en ce temps-là, ils n'étaient point protégés comme les nôtres par l'éclat du talent, c'étaient des rêveurs confus, peu nombreux, ignorés de la foule, et qui ne trouvaient pas encore une sorte d'encouragement dans les défaillances de la pensée publique. Clairvoyant autant que modeste, le traducteur de Spinoza continuait en silence à ceindre ses reins pour la lutte, et c'est ainsi qu'à l'heure du péril il s'est trouvé prêt dès le premier appel.

Le chapitre consacré à Spinoza dans l'*Essai de Philosophie religieuse* et l'introduction nouvelle qui précède aujourd'hui la traduction de ses *Œuvres complètes* sont le produit de ces fortes méditations de M. Émile Saisset. On ne lui reprochera pas d'affaiblir les argumens des panthéistes pour en triompher plus aisément. Spinoza lui-même est devant nous; c'est lui qui nous parle, c'est lui qui nous enseigne la géométrie de l'infini, qui déroule à nos yeux l'immensité des mondes, et qui partout, dans l'univers qu'aperçoivent nos sens comme dans ces autres univers sans nombre que notre esprit ne peut pas même soupçonner, nous montre l'évolution prodigieuse de l'unique et éternelle substance. Il ne faut pas qu'il y ait ici de méprise, ni que le panthéisme puisse se plaindre orgueilleusement d'avoir vu ses magnificences méconnues par nos pensées étroites; la loyale impartialité de M. Saisset ne dissimule aucun des avantages de l'ennemi. Ce n'est point assez de raconter avec respect la vie de Spinoza, d'honorer sa vertu, son humilité, son courage, sa piété profonde, son détachement de toutes les choses terrestres, et d'avouer que le panthéisme peut aussi avoir ses saints. Il y a longtemps que les esprits élevés savent admirer la pureté de cette belle âme, tout en repoussant le joug de son effrayant génie. Une chose plus difficile, c'est de découvrir les grandes inspirations morales que contient son système, d'y reconnaître d'admirables fragmens de vérité, de proclamer même les services qu'il a pu rendre. M. Saisset ne manque pas à ce devoir; mais aussi, quand il a rassemblé les plus belles pensées du philosophe de Rotterdam, avec quelle autorité il lui en demande les principes et lui en démontre

les contradictions! avec quelle force il démolit tout son échafaudage! Point d'argumens vulgaires, aucune déclamation; chaque coup porte et fait brèche. Un grand chrétien de nos jours, Alexandre Vinet, a réfuté le panthéisme en une seule page au nom du sens commun et de l'éternelle morale. « La personnalité de Dieu ne se conçoit pas, s'écrie-t-il, son impersonnalité pas davantage; mais comment Dieu aurait-il pu donner ce qu'il n'avait pas? comment l'impersonnalité aurait-elle pu produire quelque chose de plus excellent qu'elle-même, je veux dire la personnalité? Puisqu'il y a des êtres finis qui sont personnels, il y a un infini qui est personnel, il y a une personnalité infinie, et toute la question est de savoir comment il peut y avoir des personnalités finies, comment en dehors de Dieu et vis-à-vis de Dieu quelque chose peut dire *moi*, en d'autres termes, comment il peut y avoir un *moi* qui n'est pas Dieu. Évidemment cela nous passe; mais il n'importe, cela est. L'homme, chaque homme est un être personnel, et la personnalité est une partie essentielle de la notion d'homme. Cet être personnel, cet être à qui il a été donné de dire *moi*, le dit trois fois. Il le dit à Dieu, au monde, aux autres hommes, en un mot il se distingue. Cette distinction n'est pas un isolement. Si cet être n'est personnel qu'en se distinguant, il ne vit de sa triple vie, organique, intellectuelle et spirituelle qu'en s'unissant. Il ne saurait s'isoler sans périr. La personnalité implique l'individualité. L'être personnel est encore plus pleinement, plus énergiquement individuel que l'être impersonnel; l'homme est plus individuel que la plante, mais il a aussi des liens, et parce que son existence est plus riche, il a des liens plus nombreux; il est dépendant, il est solidaire, il est à la fois un tout et fait partie d'un tout... » Excellentes paroles, condamnation en premier ressort des erreurs de Spinoza; mais Spinoza peut en appeler, il est riche en argumens subtils, en difficultés imprévues. Or la démonstration morale ne suffit pas pour affranchir les esprits enlacés dans le terrible réseau de ses formules géométriques; il faut le suivre pied à pied, il faut briser une à une toutes les mailles de son filet d'airain. Le moraliste touche le cœur; quand l'erreur est métaphysique encore plus que morale, c'est au métaphysicien de la détruire. Telle est l'œuvre particulière de M. Saisset; psychologue pénétrant, il possède à un rare degré le sens métaphysique. Cette science des premiers principes qui donne le vertige aux esprits mal préparés, il l'a étudiée avec les maîtres, il l'aime, il s'y plaît, il en connaît les limites, il sait ce qu'il y faut de prudence et de hardiesse, quelles ressources on possède pour démêler l'erreur et la vérité dans les inextricables constructions de Spinoza. Ce qui me paraît surtout bien remarquable, c'est le sentiment de la vie, l'amour

de la réalité que M. Saisset conserve si ardent et si net au milieu des abstractions de la science. C'est ainsi que, cherchant toujours l'être véritable, l'être concret et actif, quand son adversaire s'enivre de conceptions logiques, il lui montre, au nom de la métaphysique comme au nom du sens commun, que sa théorie de la substance est la négation de toute substance, l'anéantissement de toute vie digne de ce nom, la destruction de Dieu et de l'homme.

« J'ai parcouru en tous sens le monde des idées cartésiennes, y trouvant d'abord de grandes clartés, puis des lueurs douteuses qui m'ont enfin jeté dans de profondes obscurités. Descartes et ses disciples n'ont plus, ce me semble, rien à m'apprendre d'essentiel; je veux interroger le rival, le contradicteur de Descartes, Isaac Newton. » Nous entrons ici avec notre guide dans un monde tout nouveau. Ce système de Descartes que l'on continue, que l'on développe, que l'on corrompt (car le spinozisme, suivant l'énergique parole de M. Saisset, n'est qu'un cartésianisme corrompu), ce système, que l'on transforme de tant de manières différentes, mais que nul ne contredit en Europe, un jeune homme de vingt-trois ans se lève pour le renverser. Il est vrai que ce jeune homme de vingt-trois ans, physicien de génie, mathématicien créateur, a déjà inventé le calcul infinitésimal, analysé la lumière et découvert la loi de l'attraction universelle. En même temps c'est un chrétien convaincu, et à chaque pas qu'il fait dans la connaissance des mystères du *cosmos*, on le voit, au milieu de ses effrayans calculs, se prosterner devant la Providence avec une piété plus profonde. Comment ne pas désirer savoir exactement ce qu'un Newton a pensé des choses divines? Ce nom, qui remplit l'histoire des sciences, apparaissait à peine dans l'histoire de la philosophie. Newton n'est pas un métaphysicien qui combine un système; les principes de sa théodicée, résultat de ses découvertes, sont disséminés çà et là dans ses traités de physique et de mathématiques. Or si les hommes de science spéciale négligeaient cette partie de ses travaux, les philosophes n'osaient guère s'avancer à sa suite au milieu des royaumes de l'algèbre, et la métaphysique religieuse de ce sublime génie était perdue pour le genre humain. M. Émile Saisset a eu le courage et l'honneur de la retrouver. C'est encore son instinct de la réalité qui l'inspirait ici; au sortir des abstractions cartésiennes, pouvait-il rester insensible à une philosophie toujours appuyée sur les faits, et qui ne se développe même qu'à l'occasion des faits?

Point de constructions *à priori* dans le système de Newton; il observe, il analyse les phénomènes, et va toujours des conséquences aux causes qui les produisent; il s'avance si loin dans cette voie qu'il atteint la limite *où cesse l'action des causes naturelles et où ap-*

paraît par conséquent la trace de l'action de Dieu. C'est lui-même qui prononce ces solennelles paroles dans ses lettres au docteur Bentley, et qui donc aurait pu s'approprier à plus juste titre l'expression hardie de Fénelon : J'aperçois *la main qui fait tout?* Rien de plus beau, rien de plus fortifiant pour l'âme qu'un tel spectacle, je veux dire l'action intelligente et libre du Créateur proclamée par l'homme qui a le mieux compris la mécanique céleste, la croyance universelle du sens commun consacrée par les plus merveilleuses découvertes du génie. Mais Newton ne s'en tient pas là; emporté par l'enthousiasme, oubliant sa méthode ordinairement si discrète, il prétend connaître immédiatement cette cause première, cet être des êtres, qu'il se contentait d'abord de proclamer à haute voix et d'adorer en silence. Ses vues sont grandes, originales, audacieuses; peuvent-elles satisfaire aux exigences de la raison? Non certes; tant que Newton emploie sa science *in proof of a deity*, comme il dit, son argumentation est aussi irréprochable que sublime; lorsqu'il veut expliquer la nature de Dieu et ses rapports avec le monde, il tombe à son tour dans de singulières erreurs. Faute d'une analyse métaphysique assez précise, il confond le temps avec l'éternité, l'espace avec l'immensité; il croit à un temps infini, à un espace sans limite, et comme l'infini, l'immense, l'éternel, ne peuvent appartenir qu'à Dieu, il en conclut que l'espace et le temps sont quelque chose de Dieu, un attribut de son essence cachée, un rayonnement de sa puissance invisible, c'est-à-dire, en définitive, qu'ils sont Dieu même. Que le grand et pieux Newton ait atténué cette périlleuse doctrine par des explications que lui inspirait son âme chrétienne, qu'il ait toujours affirmé la simplicité, l'immutabilité, la pleine et souveraine indépendance de l'esprit créateur, cela importe assez peu à la question philosophique. Newton est absous, son système ne l'est pas. Son système? Mais peut-on appeler ainsi cette conception de l'espace? ne serait-ce pas là simplement une vive image, une métaphore imprudente, ou tout au plus une de ces idées qui ne font que traverser un cerveau en travail? Non, il s'agit réellement d'une croyance métaphysique. Le disciple et l'ami de Newton, le plus intime confident de sa pensée, Samuel Clarke, ne nous laisse aucun doute à ce sujet. Sous les yeux et avec l'adhésion de son maître, il a développé cette théorie de l'espace et du temps, il en a construit un vaste ensemble, et le dernier mot de son œuvre est toujours cette conclusion : l'espace et le temps sont des attributs de Dieu. Ainsi, malgré tant de découvertes sublimes, malgré de si magnifiques hommages à la personne du Créateur, voilà Newton lui-même ramené aux erreurs qu'il a le plus détestées. — La plus simple logique, remarque M. Saisset, lui impose ce théorème qu'il repousse dans l'auteur de

l'*Éthique : Deus est res extensa.* — Le Dieu que Newton a découvert dans les cieux est le Dieu vivant qu'adore le genre humain, le Dieu qu'il a cherché dans le domaine métaphysique offre maintes ressemblances avec le Dieu de Spinoza. Contradictions et faiblesses de l'humaine pensée, même chez le génie le plus mâle! Ajoutez une autre contradiction non moins regrettable : s'il a été donné à un homme d'entrevoir la majesté de l'ordonnance des mondes, c'est Newton sans doute qui a reçu ce privilége; eh bien! Newton fait de la création une œuvre étroite, limitée, indigne du Tout-Puissant, et cet espace immense où il voit un prolongement, un rayonnement de l'essence divine, enferme dans son vaste sein je ne sais quel univers borné, machine imparfaite, ose-t-il dire, qui a besoin d'être remontée sans cesse. Non-seulement donc la théorie de l'espace et du temps conçus comme des attributs de Dieu est contraire à la souveraine immutabilité de l'être des êtres, mais le *cosmos* de Newton est contraire à l'idée de la puissance infinie, et l'homme qui a découvert la loi de l'attraction universelle a pu être accusé par Leibnitz d'avoir rapetissé la création.

Leibnitz! voici un nouveau métaphysicien qui s'élance à la poursuite des vérités divines, tant est grande la fécondité philosophique du XVIIe siècle. Les éminens penseurs qui l'ont précédé, Descartes, Malebranche, Spinoza, Newton lui-même malgré son point de départ, ont tous quelque chose d'exclusif; son originalité, à lui, c'est l'inspiration la plus large et la plus conciliante. Esprit critique et créateur tout ensemble, il s'instruit à toutes les écoles, il amasse par des lectures sans nombre une érudition universelle, et bien loin de s'y laisser engourdir, il y renouvelle sa force d'invention. Son amour des méditations philosophiques se manifeste de bonne heure. Dès l'âge de quinze ans, aux portes de Leipzig, dans ce bois charmant de la Rosenthal, où Schiller laissera aussi de précieux souvenirs, le jeune Leibnitz songeait déjà aux premiers principes des choses. Vingt-quatre ans plus tard, après des études que multipliait sans cesse une curiosité insatiable, armé enfin de toutes pièces, il ouvre ses grandes luttes contre le système de Descartes et le *cosmos* de Newton. L'erreur fondamentale de Descartes aux yeux de Leibnitz, c'est que rien ne vit dans son univers. La matière, privée d'énergie et réduite à la conception abstraite d'étendue, l'âme humaine sans volonté, sans action propre, pure collection de pensées, et au-dessus de tout cela un Dieu qui apparemment ne possède pas la vie, puisqu'il ne l'a pas répandue au sein de son œuvre, voilà le monde des cartésiens, s'il faut en croire le puissant polémiste. Pour lui au contraire, toute substance est une force. La physique, les mathématiques, l'histoire naturelle, la psychologie, le raisonnement

enfin, c'est-à-dire la méthode la plus riche qui fut jamais, lui ont appris que Dieu n'est pas seulement l'être des êtres, mais la force des forces. Dieu vit, toutes ses créatures sont aussi des énergies vivantes. « Voilà, dit M. Saisset, ces atomes de Leibnitz, non pas atomes de matière, mais atomes de substance, ces *monades* en d'autres termes, ces unités vivantes, ces forces partout répandues, qui, dans leur perfection inégale, dans la variété de leurs degrés, dans la suite de leurs évolutions, dans la gradation continue de leurs espèces, composent, sur la face de la terre et à travers l'immensité des siècles et des espaces, le drame infini de la création. » Le monde de Descartes est inerte, le monde de Newton est étroit; celui que Leibnitz nous fait concevoir, image fidèle du Créateur, est vivant et infini.

La première inspiration chez ces grands génies est toujours aussi sûre que féconde : quand ils poursuivent leur route sur ces hauteurs qu'ils croient avoir conquises, on voit trébucher les plus forts. Quoi de plus beau que la théorie du *cogito ergo sum*, si ce n'est la reconnaissance de l'ordre providentiel par celui qui a su décomposer la lumière? Cependant Newton et Descartes se sont perdus l'un et l'autre dans la voie qu'ils avaient si glorieusement ouverte; Leibnitz sera exposé au même péril par la sublimité de ses pensées. Heureux de contempler ces forces actives répandues à l'infini dans l'univers sans bornes, il croit avoir touché le port où tendirent en vain ses devanciers. Non, un obstacle l'arrête : comment ces monades, toutes vivantes, mais si différentes entre elles par la nature et le degré de leur être, peuvent-elles agir l'une sur l'autre? « Lorsque je me mis à méditer, dit Leibnitz, sur l'union de l'âme avec le corps, je fus comme rejeté en pleine mer. » Et remarquez bien que l'union de l'âme avec le corps n'est qu'une partie du problème plus général qui se formule en ces termes : — comment une substance créée peut-elle communiquer avec une autre substance créée? C'est alors que Leibnitz, avec son ingénieuse fécondité, imagine l'harmonie préétablie. Les substances n'agissent pas l'une sur l'autre, ne s'empruntent rien l'une à l'autre, elles se développent sans sortir d'elles-mêmes; mais le Dieu qui les a créées a connu dès l'origine toute la suite de leurs développemens, et il a établi entre leurs mouvemens réciproques une concordance parfaite. C'est votre âme, croyez-vous, qui gouverne et meut votre corps? Pure illusion. L'âme et le corps, ces monades si différentes, agissent chacune à part; seulement entre l'action de l'une et l'action de l'autre le divin régulateur a constitué une infaillible harmonie. Voilà certes une conception bien extraordinaire; Leibnitz aperçoit aussitôt les belles conséquences qui en résultent, et il en est presque ébloui. Le spectacle de ces forces si

harmonieusement associées n'annonce-t-il pas un Dieu, une providence attentive, un créateur qui a tiré le monde du néant, non par indifférence, encore moins par nécessité, mais par l'élan d'un amour égal à sa puissance infinie et à son infinie sagesse? Comme Pythagore entendait la musique des sphères célestes, Leibnitz voit dans les espaces sans fin l'harmonie de ces millions de substances répandues sur tous les degrés de la vie. Qu'il est beau et grand, ce monde où de tels objets sont offerts à nos contemplations! Un des principes de Leibnitz, c'est que dans l'œuvre du Créateur tout va à l'infini : infinité de vie, infinité de mouvement, de progrès, de perfectionnement; immortalité de toutes les substances, surtout immortalité des âmes créées pour réfléchir la divine sagesse, immortalité des esprits « seuls faits à l'image de Dieu et quasi de sa race ou comme enfans de sa maison, puisque eux seuls le peuvent servir librement. » Un seul de ces esprits « ne vaut-il pas tout un monde? Dieu tire infiniment plus de gloire des esprits que du reste des êtres, ou plutôt les autres êtres ne donnent que de la matière aux esprits pour le glorifier. »

« Les anciens philosophes, ajoute Leibnitz, ont fort peu connu ces importantes vérités. Jésus-Christ seul les a divinement bien exprimées, et d'une manière si claire et si familière que les esprits les plus grossiers les ont conçues. Ainsi son Évangile a changé entièrement la face des choses humaines. Il nous a donné à connaître le royaume des cieux ou cette parfaite république des esprits qui mérite le titre de cité de Dieu, dont il nous a découvert les admirables lois. Lui seul a fait voir combien Dieu nous aime et avec quelle exactitude il a pourvu à tout ce qui nous touche, qu'ayant soin des passereaux, il ne négligera pas les créatures raisonnables qui lui sont infiniment plus chères, que tous les cheveux de notre tête sont comptés, que le ciel et la terre périront plutôt que la parole de Dieu et ce qui appartient à l'économie du salut ne soient changés, que Dieu a plus d'égard à la moindre des âmes intelligentes qu'à toute la machine du monde... » Ils vivront donc, ces esprits, et Leibnitz, à la lumière de ses doctrines, aperçoit déjà quelque chose de la félicité de leur vie future. Ils vivront, non pas dans un état de contemplation oisive, *qui nous rendrait stupides*, mais dans un mouvement continu, puisque l'activité est leur essence, dans un essor perpétuel vers de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections, puisque leur loi est le progrès.

Leibnitz, comme une belle âme chrétienne de nos jours, repousse *le paradis qui fait peur*, et ce programme d'une carrière infinie réservée par Dieu à notre âme immortelle couronne magnifiquement un système rempli des plus sublimes vérités. Pourquoi faut-il qu'une

seule faute, mais une faute capitale, vienne détruire cet édifice grandiose? N'ayant pu comprendre l'action de l'âme sur le corps, ni, d'une manière plus générale, l'action d'une substance sur une autre substance créée, il a imaginé son hypothèse de l'harmonie préétablie; puis, enivré de quelques belles conséquences qu'il croyait voir découler de ce principe, ébloui du spectacle de cette providence éternellement active au milieu des forces sans nombre qui peuplent l'immensité, il s'est obstiné à ne pas voir une objection invincible. Laquelle? La liberté. Si l'hypothèse de l'harmonie préétablie est conforme à la nature des choses, l'homme n'est donc qu'un *automate spirituel*. Plutôt que d'abandonner son système, Leibnitz se résigne à cette extravagance. Oui, dans le monde de Leibnitz, c'est lui-même qui ne craint pas d'employer cette formule, l'homme est un automate. Dieu seul fait jouer les ressorts de notre machine; nous qui croyons vivre et agir, nous habitons un monde d'illusions, et voilà le victorieux adversaire de Spinoza, le grand philosophe chrétien, le héraut de la Providence et de la vie universelle, entraîné dans les erreurs qu'il a le plus ardemment combattues.

II.

La chute de Leibnitz a été la chute du spiritualisme. Où un tel homme avait échoué, qui pouvait se promettre de réussir? Le courant des idées sensualistes et sceptiques, arrêté un instant par ce noble génie, déborde de toutes parts. C'est le XVIIIe siècle qui commence. En vain Leibnitz a-t-il cru confondre la philosophie de Locke, terrasser le scepticisme de Bayle; les idées de Locke, les doutes de Bayle survivent aux doctrines de Leibnitz. On ne s'occupera plus désormais des recherches sublimes où se plaisait le XVIIe siècle. Ces systèmes, qui se détruisent les uns les autres, ont anéanti la foi métaphysique. Pourquoi prétendre s'élever jusqu'à la cause des causes? Ces questions surpassent l'intelligence de l'homme. Les phénomènes seuls sont accessibles à nos moyens de connaître; résignons-nous à explorer la surface des choses. Sommes-nous bien sûrs encore que cette surface existe dans la réalité avec les caractères que nos sens y découvrent? Soit que nous interrogions les corps célestes, soit que nous descendions dans les entrailles de la terre, nous ne sortons pas de nous-mêmes. Ainsi parlent tous les esprits dans le siècle de Voltaire, de Hume, de Reid, de Condillac, et voici un génie original, Emmanuel Kant, qui va coordonner tous ces doutes au sein du système le plus neuf, le plus fort, le plus redoutable qu'ait jamais produit le scepticisme. Est-ce que la vérité serait là? Avec sa scrupuleuse impartialité, M. Saisset étudie le sys-

tème de Kant comme un homme qui cherche le vrai sans parti-pris. Il écoute la voix de ce nouveau maître, il entre dans ses idées, il en explique la formation première, il les expose nettement, loyalement... Mais quoi! les objections naissent d'elles-mêmes à chaque page. Les principes du scepticisme de Kant reposent sur une histoire fantastique de l'âme; il faut opposer à cette psychologie trompeuse la psychologie du sens commun. Tout est ingénieux, laborieux, subtil, dans sa description de nos facultés; il faut replacer sans cesse l'image de la vraie nature humaine en face de cette création artificielle. Si vous accordez au grand sceptique les résultats que lui fournit son analyse des procédés intellectuels de l'esprit humain, sa dialectique pressante vous enfermera dans un cercle infranchissable. Pour briser ce cercle de fer où restent emprisonnés bien des esprits de nos jours, l'habile critique a recours à un procédé qui est l'âme de son livre, l'étude de la vie, l'analyse approfondie de la conscience. C'est la méthode cartésienne, débarrassée des erreurs de l'esprit géométrique; c'est la méthode française, la méthode éternelle. Kant n'y revient-il pas lui-même, mais trop tard, quand il essaie de rétablir sur les fondemens de la conscience morale toutes les vérités qu'il a détruites, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme? Trop tard, ai-je dit? Oui, le sol est miné sous ses pas, aucune construction solide ne s'y peut asseoir; si nous ne sortons pas de nous-mêmes, si nous ne connaissons que les apparences des choses, s'il nous est interdit, comme il l'affirme avec tant de force, de passer de nos impressions propres aux réalités véritables, pourquoi parler de la loi morale et du Dieu qui l'a écrite dans nos cœurs? Je ne sais rien de tout cela, je n'en puis rien savoir : fidèle à vos doctrines, je ne connais que le moi. Le moi! votre disciple Fichte ne connaît pas non plus autre chose, et quand il veut continuer le généreux essor qui vous porte vers les réalités du monde moral, c'est au nom du moi qu'il restaure tout le *cosmos*, c'est le moi qui crée le monde, c'est le moi qui crée Dieu, formule extravagante et logique, doctrine à la fois absurde et conséquente, comme le remarque très justement M. Saisset. « Puisque nul mortel, s'écrie Novalis, ne peut lever le voile de la déesse Saïs, devenons donc immortels! » Voilà l'entreprise de Fichte expliquée par un poète, et n'est-ce pas le système de Kant qui a obligé le noble Fichte à prendre ainsi la place de Dieu?

D'autres disciples viendront qui tireront de vos principes des conséquences plus monstrueuses encore. L'une des plus riches intelligences du XIXe siècle, un génie inspiré, Schelling, réagit au nom du divin univers contre l'idéalisme de Fichte. Il a bien compris que le moi absolu, imaginé par le successeur de Kant, ne pouvait être ni

la source ni l'explication de la nature; mais, entraîné par le courant d'idées qu'ont fait jaillir ses prédécesseurs, il perd de vue toute réalité au moment même où il revendique les droits du monde réel. Ce grand adversaire de Fichte ne fait que continuer, en le transformant, le système qu'il prétend détruire. Fichte faisait sortir du moi le *cosmos* tout entier; Schelling découvre entre le moi et non-moi, entre l'humanité et la nature, un lien commun, ou plutôt un principe vivant en qui réside l'identité des contraires, et qui est la source de tout ce qui est, de tout ce qui vit, de tout ce qui pense, c'est-à-dire Dieu lui-même. « Schelling, dit M. Saisset, a pris des mains de Fichte les cadres de sa philosophie; mais en les élargissant il leur a donné une ampleur infinie. Il a fait entrer dans le système de Fichte la nature proscrite, il y a répandu à pleines mains la réalité. » Vienne maintenant le grand et puissant Hegel : il s'emparera de ce principe de l'identité, et, déroulant ses éternelles évolutions à travers le fini et l'infini, il confondra l'histoire des destinées du monde avec l'histoire des destinées de Dieu. Le panthéisme immobile de Spinoza, le panthéisme si richement épanoui de Schelling, s'unissent dans le panthéisme à la fois mouvant et inflexible du philosophe de Berlin. Avec Spinoza, Hegel ne reconnaît qu'une seule substance; avec Schelling et plus complétement que lui, il proclame l'éternel développement de cette substance unique, si bien qu'il n'y a plus d'être, mais un éternel devenir, plus de vérité absolue, mais une perpétuelle transfiguration des choses, et que notre âme, au sein de cette mobilité sans terme, au milieu de cette destruction incessante, est semblable à un homme enfermé dans quelque horrible cachot d'où il ne sortira que pour mourir. Qu'importe que Hegel ait fait luire des éclairs de génie à travers ses effrayantes doctrines? qu'importent les trésors dont il a enrichi maintes régions de la science humaine? Son système est le plus formidable agent de destruction qui ait jamais paru dans le monde moral.

Et voilà le dernier terme de tant d'efforts, voilà ce que la philosophie allemande enseigne aux générations du XIXe siècle. Ces âmes ardentes, inquiètes, altérées, que nous voyons se multiplier autour de nous, égarées par des influences funestes, c'est à ces sources de mort qu'elles s'abreuvent. « Kant leur verse le scepticisme, Hegel le panthéisme, et ces deux courans d'idées se rencontrent dans la doctrine du Dieu impersonnel. Ainsi c'est vainement que Descartes et Malebranche, Newton et Leibnitz ont épuisé leur génie à organiser en système la croyance universelle du genre humain. Le Dieu personnel, le Dieu du bon sens, le Dieu de la philosophie spiritualiste succombe, et à sa place le scepticisme et le panthéisme conjurés introduisent la substance indéterminée des êtres. Est-ce là que je

dois aboutir? Ce résultat est-il le dernier mot de mes longues recherches historiques? C'est ce que je veux me demander sérieusement une fois dans ma vie. J'ai assez lu, j'ai assez discuté; l'âge mûr arrive, il faut fermer les livres, me replier au dedans de moi et ne plus consulter que ma raison. » Ainsi parle M. Émile Saisset, et il va couronner cette vivante histoire des grands systèmes philosophiques par une série de méditations où il nous ouvrira toute son âme.

C'est là un heureux emprunt aux habitudes morales du XVIIe siècle. Les plus fiers génies de ce temps-là ne dogmatisaient point comme des gens qui possèdent la vérité *à priori*, ils la cherchaient, pour ainsi dire, en présence du public. Ils pensaient tout haut et ne craignaient pas d'initier le lecteur à tous les secrets de leurs doctrines. Ce n'étaient pas des prophètes, c'étaient des hommes. L'un d'entre eux a exprimé avec grâce ce caractère si profondément humain de leur génie. Forcé un jour de consulter quelque puissant personnage dans l'antichambre duquel il a perdu inutilement de longues heures, il oppose à l'importance gourmée de l'homme d'affaires la simplicité du philosophe heureux de livrer ses secrets à la foule : « O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet; le philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter. J'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connaissance de la vérité, à régler mon esprit et à devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes... Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile! » C'est La Bruyère qui parle ainsi, et il ne faisait pas seulement son portrait quand il traçait cette page, il pensait aux maîtres de la philosophie de son temps. Qu'on se rappelle les confidences du *Discours de la Méthode*, les cris de Pascal, les méditations de Bossuet, de Malebranche, de Fénelon; qu'on songe à tant de lettres, aussi ingénues que profondes, où un Descartes, un Arnaud, un Leibnitz, expliquent leurs pensées à leurs disciples et les défendent contre leurs adversaires; quelle familiarité au milieu des conceptions les plus hautes! *Entrez, toutes les portes sont ouvertes...* Nous sommes plus guindés aujourd'hui, nous affirmons, nous tranchons; mais comment sommes-nous parvenus à ce que nous croyons la vérité? Quels ont été nos doutes et nos angoisses? Qu'avons-nous ressenti en face de tel ob-

stacle? Par quelle voie avons-nous évité ces écueils où tant d'autres ont péri? Sur tout cela, pas un mot. Nous craignons d'affaiblir l'autorité de notre parole par ces confessions ingénues, et pourtant quelle époque a connu plus que la nôtre toutes ces perplexités de l'esprit? M. Saisset a donc été bien inspiré quand il a pris le parti de raconter, à la manière du XVIIe siècle, le travail intime de sa pensée sur les plus grands sujets de la vie philosophique et religieuse. Si c'est là une imitation, c'est une imitation originale.

« Je me recueille en moi-même et me dis : D'où vient que je ne puis m'empêcher de penser à Dieu? J'existe, je vis, j'aime à exister et à vivre, je trouve autour de moi mille objets capables de me plaire et de m'intéresser; que faut-il de plus pour remplir mon âme, et pourquoi chercher quelque chose au-delà? Pourquoi? C'est, je le sens trop bien, que je suis imparfait et jeté au milieu de choses imparfaites... » Tel est le point de départ de cette démonstration qui, du degré le plus humble, va s'élever aux plus hautes sublimités de la science divine. On y remarque tout d'abord ce sentiment de la vie qui est l'inspiration constante de l'auteur. Averti par les erreurs de ces puissans génies qu'il vient d'interroger, il est sans cesse en garde contre l'abstraction. Saint Anselme, Descartes, Leibnitz lui-même, ont cru trouver une preuve de l'existence de Dieu dans l'idée que nous avons d'un être parfait, la perfection impliquant la nécessité de l'être; M. Saisset, qui a pu admettre cette preuve autrefois, la repousse aujourd'hui comme une subtilité. « Si la perfection en Dieu est la raison d'être, il faudra dire, à parler en toute rigueur, que Dieu est parfait avant d'être, ce qui est une contradiction. » La grande preuve, ce n'est pas tel ou tel raisonnement, c'est l'intuition directe de la conscience, c'est l'élan spontané de l'âme imparfaite, qui, sans raisonnement d'aucune sorte, se rattache invinciblement à son principe éternel, et se sent vivre par l'être des êtres. Mais ce Dieu, que mon âme sent vivre, est-il accessible à ma raison? Si je me contente de l'appeler l'incréé, je me résigne à une notion purement négative, et si je veux remplacer cette vague notion par une idée concrète, si je prétends, par exemple, que Dieu s'est créé lui-même, j'affirme par là qu'il est cause et effet tout ensemble, c'est-à-dire qu'il est avant d'être; ces contradictions absurdes ne font que me révéler sur ce point mon incurable ignorance. Malgré tous mes efforts, l'essence de Dieu m'échappe; je sais qu'il est, je ne sais pourquoi il est. Il ne suffit pas de dire que Dieu est incompréhensible; Dieu, dans son essence, est absolument inconcevable à tout autre qu'à Dieu même. Me voilà donc arrêté dès le second élan de mon âme. Que me sert d'avoir trouvé Dieu, si j'ai trouvé en même temps une cause de désespoir?

« Ne sois point si prompt, mon esprit, à te décourager. Examine plus à fond. Tu ne connais pas l'essence de Dieu; mais s'ensuit-il que tu ne puisses rien connaître de lui? D'où vient que tu ne connais pas son essence? C'est qu'elle est incommunicable; mais tout en Dieu est-il incommunicable? Il est évident que non, car tu es, tu penses, tu aimes, tu agis. Et la pensée, la vie, l'activité, l'amour, sont partout répandus autour de toi. Dieu n'est donc pas resté en lui-même, enseveli dans le mystère de son essence; Dieu s'est manifesté, Dieu s'est communiqué. Pourquoi? comment? Tu l'ignores, mais le fait est certain : l'univers est là. Il y a donc en Dieu quelque chose d'incommunicable, savoir l'essence de son être, et il y a aussi quelque chose de communicable, savoir les puissances de son être, la pensée, l'amour, la joie, la vie » —

A mesure que l'auteur, sur ces degrés de la vie, s'avance de principes en principes, et construit philosophiquement l'édifice de sa théodicée, des adversaires infatigables s'efforcent de détruire son œuvre. Aujourd'hui c'est un disciple de Kant, demain ce sera un adepte de Spinoza. Ici c'est William Hamilton, là c'est un critique hégélien. Leurs armes sont terribles, et ils savent les manier en maîtres. Rude épreuve pour le philosophe que de bâtir son monument au milieu de ces continuels assauts, sans parler des difficultés internes du sujet et des objections qu'il s'adresse à lui-même! M. Saisset tient tête à tous les périls, et c'est vraiment un viril spectacle que nous présente cette lutte. Notez bien que, loin d'affaiblir les argumens de ses contradicteurs, il en double peut-être la force par la précision de son langage. On sent là un esprit loyal et qui a foi dans les vérités qui le soutiennent. Soit qu'il fasse parler le scepticisme avec sir William Hamilton, soit qu'il mette en scène le panthéisme hégélien aiguisé par la critique française, il expose leurs objections comme s'il était chargé lui-même de les faire triompher. Patience, la vérité a son tour. Ces objections si loyalement présentées, ou bien il les met en pièces avec une dialectique supérieure, ou bien il les écarte comme des fantômes en faisant éclater dans les domaines de l'abstraction la lumière de la vie. La plus chaleureuse préoccupation des dangers qui nous entourent anime sa polémique. Bien que M. Saisset évite de citer les noms propres, on reconnaît aisément les adversaires qu'il combat. Ce brillant critique, ce virtuose admirable qui, malgré toute son originalité, s'inspire à la fois de Kant, de Hegel et de sir William Hamilton, est réfuté avec autant de force que de convenance. Ces panthéistes qui mettent tant d'esprit et d'art au service des théories allemandes ne se plaindront pas d'avoir rencontré un antagoniste incapable de les comprendre. Vaincus par le spiritualiste français, ils sont traités avec

tous les honneurs de la guerre; l'auteur, avant de les désarmer, a été obligé de déployer toutes ses forces, et remontant jusqu'aux origines premières de leur doctrine, suivant d'âge en âge la fortune de leurs idées, c'est le panthéisme lui-même, de Parménide à Spinoza et d'Héraclite à Hegel, qu'il renverse de fond en comble par sa triomphante analyse.

Adversaire déclaré du panthéisme et résolu à le poursuivre jusqu'en ses derniers retranchemens, M. Saisset n'est pas de ceux que la peur de l'ennemi entraîne à des erreurs d'une autre nature. Ce n'est pas tout de repousser le panthéisme, il faut le juger dans ses détails; si, craignant toute ressemblance avec vos adversaires, vous rejetez les vérités qu'ils ont découvertes, vos bonnes intentions vous seront un piége. Ce piége n'existe pas pour l'auteur de l'*Essai de philosophie religieuse;* la netteté de ses principes le met à l'abri du péril. Un des chapitres les plus hardis et les plus beaux du livre de M. Saisset, c'est celui où l'antagoniste victorieux du panthéisme essaie de prouver un principe, proclamé aussi par les panthéistes, mais dont il nous donnera une explication tout opposée, je veux dire l'infinité du monde. Dans une série de méditations très habilement enchaînées, il a traité toutes les questions qui sont le fondement de la théodicée : *y a-t-il un Dieu? Dieu est-il accessible à la raison? peut-il y avoir autre chose que Dieu?* Et après avoir triomphé de toutes les difficultés, parvenu par les seules voies de la science jusqu'au Dieu créateur, il rencontre ce problème qui semble renouveler ses angoisses : *le monde est-il éternel et infini?*

Chose étrange, de quelque côté qu'on se tourne en agitant cette question, le panthéisme est là. Il y a des penseurs qui n'osent croire à l'infinité du monde, craignant de confondre le monde et Dieu, la création et le créateur; n'est-ce pas un panthéiste en effet, n'est-ce pas l'ardent Jordano Bruno qui, le premier parmi les modernes, a proclamé avec enthousiasme une création éternelle et infinie? Mais quoi! si j'admets l'opinion contraire, si je dis qu'à un certain moment Dieu, sorti de son repos, *est devenu* créateur, ce Dieu *qui devient* ne ressemble-t-il pas au Dieu de Hegel? Serai-je donc obligé de soutenir avec le philosophe de Berlin qu'il y a des accidens successifs dans la vie de Dieu? Soumettrai-je l'être immuable à la condition du temps? Déjà, il y a quatorze siècles, saint Augustin était en proie à d'étranges perplexités quand il se posait cette objection si grave : « comment Dieu a-t-il toujours été seigneur, c'est-à-dire comment Dieu a-t-il toujours été adoré, s'il n'a pas toujours eu des créatures? » Ces perplexités sont plus terribles encore pour le spiritualiste de nos jours, se heurtant, quelque parti qu'il prenne, au panthéisme de Bruno ou au panthéisme de Hegel. Il faut les péné-

trantes analyses de M. Saisset pour débarrasser cette grande question des ombres qui l'obscurcissent. Tout ce chapitre est remarquable de précision et de vigueur. Proclamer l'infinité de l'univers sans confondre l'œuvre divine avec celui qui seul possède la vie sans commencement ni fin, maintenir l'idée de la création sans rien admettre d'accidentel et de capricieux dans l'éternelle sagesse, tel était le double problème à résoudre, et il l'a résolu en maître. Les pages où M. Émile Saisset a résumé sa pensée sur l'infinité des mondes méritent d'être citées comme un modèle de langage philosophique. « Quand j'essaie, dit-il, de donner une limite à l'univers, au moment où mon imagination la pose, ma raison la supprime en me forçant de concevoir un univers plus vaste, plus riche, plus complet, de nouvelles étoiles, de nouveaux mondes, des formes d'existence de plus en plus variées... Combien cette pensée de l'infinité des mondes est sublime! Je m'y livrerais sans le moindre scrupule, si je ne venais à me souvenir qu'elle a été introduite dans le monde moderne par un panthéiste, le hardi et infortuné Bruno. Serais-je donc ressaisi par le panthéisme au moment où je croyais lui avoir échappé pour toujours? De ce que l'univers n'a point de limites, ni dans le temps, ni dans l'espace, ni dans le nombre, l'espèce et le degré de ses parties, s'ensuit-il que l'univers soit éternel, immense et infini comme Dieu même? Non, ce n'est là qu'un vain scrupule, enfant de l'imagination et non de la raison. L'imagination confond sans cesse ce que la raison doit sans cesse distinguer : l'éternité et le temps, l'immensité et l'espace, l'infinité relative et l'infinité absolue. Le Créateur seul est éternel, immense, absolument infini; la créature est répandue dans l'espace et dans le temps, sujette à la division et à la limite. Ce temps, dans l'écoulement inépuisable de ses instans, fait effort, si je puis ainsi dire, pour imiter l'éternité, autant que la nature le comporte. L'espace, par le déploiement infini de ses étendues, exprime aussi de son mieux l'immensité. En général, l'évolution inépuisable des choses finies représente, autant que la nature du fini le peut souffrir, l'évolution intérieure de la vie divine. Et cependant il reste toujours entre le modèle et l'image, entre la cause et l'effet, avec une certaine proportion, une différence infinie, non-seulement dans le degré des perfections, mais dans l'essence. Siècles, espaces, étoiles, plantes, êtres intelligens, terre et cieux, tout cela reste variable, incomplet, contingent, incapable d'être et de subsister par soi; tout cela est donc enfermé d'une façon ineffable dans les profondeurs de l'être par soi, qui enveloppe les siècles de son éternité, les espaces de son immensité, les êtres changeans de son être immuable, seul vraiment infini, seul complet, seul en pleine possession de l'existence absolue. Me voilà donc, ce

me semble, préservé tout à la fois du panthéisme et de la superstition. J'avais peur du Dieu abstrait de Spinoza et de Hegel; mais j'avais peur aussi d'un Dieu humanisé, d'une création accidentelle arbitraire et capricieuse. Mes craintes sont dissipées. Je conçois un Dieu qui n'est pas l'être en puissance, germe stérile incapable de se féconder lui-même, mais l'être en acte, l'être parfait, possédant la vie parfaite, la vie de la pensée et de l'amour, et puis, comme expression de ce Dieu, un monde qui en imite autant que possible l'infinité, n'étant pas le produit éphémère du caprice et du hasard, mais l'ouvrage d'une toute-puissance infinie dirigée par la sagesse et inspirée par la bonté... »

Ce ne sont pas seulement les spéculations métaphysiques qui découvrent à nos intelligences éblouies l'infinité du monde; les faits eux-mêmes, autant qu'on les peut consulter en telle matière, viennent confirmer de siècle en siècle cette conception sublime. Depuis l'immense essor des sciences mathématiques et physiques, les génies les plus fermes, les plus augustes prêtres du *cosmos*, ces hommes du XVIIe siècle, qui vivaient pour ainsi dire au sein de l'infini, ont proclamé tous, à l'exception d'un seul, le caractère infini de la création. Pascal, le grand chrétien, ne croyait pas que cette vérité pût porter ombrage aux divins mystères du christianisme; il l'exposait avec un enthousiasme mêlé d'épouvante et d'amour, et la défendait au nom du christianisme lui-même contre les argumens de toute sorte que lui opposaient les consciences timorées. Si Newton, dans son ardeur à contredire toutes les idées cartésiennes, n'admettait qu'un univers borné, Leibnitz l'accusait d'abaisser à la fois et la création et le Créateur. Au moment où ce grand esprit affirmait si magnifiquement le principe que *tout dans l'univers va à l'infini*, le microscope, aux mains de quelques observateurs immortels, découvrait un infini d'ordre, de rapports, de gradation, jusque dans le monde de l'infiniment petit. Les travaux de Swammerdam sur les insectes, d'Antoine Leuwenhoeck sur les veines et les artères, de Marcel Malpighi sur la structure anatomique, toutes ces découvertes si précieuses, qui montrent dans l'œuvre de la nature une suite de degrés, de transformations, dont le commencement et la fin nous échappent, confirmaient les vues grandioses de Leibnitz et lui arrachaient des cris de joie. La démonstration est plus éclatante encore au XVIIIe siècle, puisqu'elle est fournie souvent par des esprits qui n'en comprennent pas la portée. Que de percées profondes depuis cent ans au sein du double infini qui nous enveloppe! C'est dans la période des Laplace, des Lagrange, des Lamarck, que William Herschell compte vingt millions d'étoiles dans la voie lactée, et Ehrenberg quarante millions d'animalcules dans un pouce cubique de tripoli.

Partout où le télescope perfectionné fait pénétrer nos regards, partout où le microscope s'avance en des domaines jusque-là inconnus, que dis-je? bien au-delà des limites où s'arrêtent nos instrumens actuels, dans les abîmes de l'espace où le calcul va saisir ce que nos yeux ne sauraient voir, partout bouillonne l'intarissable vie, partout se déroule le mouvement éternel. « Le soleil n'est plus immobile, s'écrie M. Émile Saisset; Argelander prouve qu'il a un mouvement de translation et se dirige actuellement vers un point situé dans la constellation d'Hercule. Bessel calcule la vitesse de ce mouvement progressif et l'évalue à plus de six cent mille myriamètres par jour. On connaît vingt-huit mille étoiles multiples qui ont des planètes circulant autour d'un commun centre de gravité dans des orbites elliptiques et suivant les lois de la gravitation universelle. Et certes Pascal avait raison de dire que notre imagination se fatiguera plutôt de concevoir que la nature de fournir, car le moyen pour l'imagination de se représenter la distance d'une étoile dont la lumière emploie deux millions d'années à parvenir jusqu'à nous? »

L'idée de la Providence s'agrandit en nous avec l'idée du *cosmos*. Ce sont encore les sciences, représentées par les plus illustres maîtres et les découvertes les plus fécondes, qui fournissent à M. Saisset la glorification de cette Providence véritablement infinie. Tout cela est grand et nouveau. J'admire aussi la hardiesse de ce spiritualisme viril, lorsque, parlant de la Providence dans l'homme, il repousse les chimères de nos jours et proteste contre l'abolition de la douleur. La douleur, ah! nous avons beau la maudire quand notre âme fléchit sous ses coups, c'est elle qui est notre guide et notre sauvegarde en ce divin mystère où nous sommes engagés. Ame pusillanime qui te plains de ta souffrance, que serais-tu donc sans elle? Une chose, non une personne. Au milieu de la lutte de tes penchans, c'est la douleur qui crée ta personnalité en t'obligeant à gouverner les puissances désordonnées de ton être. Terrible lutte parfois! ton cœur saigne, tu pleures, tu cries,... réjouis-toi, tu es un homme! Cette douleur qui te fait naître à la vie morale assure par là même ton immortalité. « Tout en toi tient de l'infini, la douleur comme le plaisir, l'ignorance comme le savoir, la vertu et la beauté comme le vice et la laideur. Tes douleurs sur la terre n'ont pas de limite, il est vrai, ne t'en plains pas, car cela signifie que ta puissance de connaître, de vouloir, de sentir et d'aimer a pour carrière la suite illimitée des siècles et pour objet l'être infini. »

L'infinité du monde, la Providence infinie, l'infini développement des destinées de notre âme, toutes ces grandes théories exposées par l'auteur avec autant de prudence philosophique que d'enthousiasme et de force ont pour couronnement naturel l'idée de la re-

ligion. Qu'est-ce que la religion dans ce qui fait son essence? — La foi à un premier principe profondément distinct de tout ce qui passe, la foi à une cité céleste, origine, modèle et fin de la cité d'ici-bas. — Or c'est précisément ce que la philosophie vient d'enseigner à l'auteur. Après cette longue critique des systèmes qui ont agité le monde, après cette lutte ardente contre les difficultés sans cesse renaissantes que nous oppose la recherche des causes premières, nous sommes arrivés sur les hauteurs d'où nous apercevons la conformité de la philosophie et de la religion. Seulement il ne s'agit ici que de la religion en général, de la religion considérée dans ses élémens primordiaux, et non de telle ou telle croyance positive et précise. « Est-ce à dire, se demande M. Saisset, que tous les cultes aient le même sens et la même valeur morale? Non certes, et les symboles religieux qui ont entouré et protégé mes premières années ont laissé dans mon âme une impression trop vive de leur pureté singulière et de leur incomparable sublimité pour que je les égale à ceux d'aucun autre temps ni d'aucun autre pays. » Philosophe et s'adressant à des philosophes ennemis qu'il combat avec leurs propres armes, l'auteur a craint de quitter le domaine de la science : de là sa discrétion et sa réserve quand il parle du christianisme. Il nous semble pourtant qu'une âme aussi élevée que la sienne, un métaphysicien aussi assuré de ses principes aurait pu faire un pas de plus dans les voies qu'il a ouvertes. L'auteur de l'*Essai de Philosophie religieuse* sait mieux que personne que la religion indéterminée n'est pas la religion vraie, pas plus que le Dieu indéterminé des spinozistes n'est le véritable Dieu. Qui a prouvé ces vérités avec plus de vigueur que lui? Qui a démontré plus victorieusement que toute détermination, loin d'être une privation de l'être, est au contraire un accroissement de force et de vie? Les objections des panthéistes contre le Dieu personnel qu'adore le genre humain sont les mêmes qu'on oppose à la religion révélée; les mêmes argumens doivent servir à repousser les unes et les autres. Je lis ces mots dans la réfutation de Spinoza par M. Saisset : « Quel est l'être le moins réel, l'être le moins être pour ainsi dire? C'est l'être le plus indéterminé, et par conséquent quel est l'être le plus réel, le plus être, le plus parfait? C'est l'être le plus déterminé. » Ces principes simples et profonds que M. Saisset applique si heureusement à la théodicée, appliquez-les à la théorie des religions, et vous verrez quelle lumière nouvelle en jaillira. Ce n'est donc pas au nom des souvenirs de l'enfance, c'est au nom de la raison, au nom de la dialectique la plus solide qu'il faut proclamer la supériorité du christianisme, non-seulement sur toutes les religions humaines, mais sur cette religion indéterminée que la philosophie toute seule nous enseigne. Qu'importe pourtant cette

espèce de lacune? L'observation que je viens de faire contient un remercîment plutôt qu'un reproche. Si M. Émile Saisset, enchaîné par les légitimes scrupules de la science, n'a pas voulu sortir du pur domaine philosophique, il nous fournit le moyen de nous élever plus haut. S'il nous laisse sur le seuil du christianisme, les sentimens dont il remplit notre cœur et les principes dont il arme notre esprit peuvent fournir aux âmes religieuses des argumens nouveaux en faveur de la révélation de Jésus-Christ.

On voit que de richesses contient cet *Essai de Philosophie religieuse;* puissent les mâles doctrines de ce spiritualisme contribuer pour leur part à la guérison de nos misères morales! Il ne s'agit pas pour nous de questions d'école où de brillans esprits se disputent la victoire; ce sont les plus chers intérêts de la patrie qui sont ici en jeu. A l'époque où Leibnitz, en face du scepticisme et du matérialisme de son temps, proférait les prédictions sinistres que nous citions plus haut, les *publics spirits* dont parle ce noble maître étaient entretenus par le besoin de réformer une société caduque... Le XVIIIe siècle venait de commencer, on marchait vers la lumière de 89, et un enthousiasme secret, un spiritualisme qui n'avait pas conscience de lui-même, rectifiait en maintes rencontres l'influence fatale des doctrines à la mode. Aujourd'hui que les grands principes d'égalité, de justice, de droit commun, inscrits dans nos lois civiles, nous ont presque rendus indifférens à d'autres droits non moins précieux, aujourd'hui qu'aucune lutte élevée, aucune ambition généreuse n'anime, comme il y a cent ans, la société tout entière, les erreurs d'une philosophie sans Dieu ne seraient que trop conformes à nos défaillances morales. Qu'on veuille bien songer à tous les périls d'une telle situation : il s'agit de vie ou de mort. Si les doctrines qui, détruisant la personnalité de Dieu, détruisent aussi la personne humaine, si les doctrines des sceptiques, des critiques, des panthéistes, venaient à triompher définitivement sur notre sol, cela voudrait dire que nos destinées sont finies. Il n'y aurait plus qu'à sceller un sépulcre et à graver sur la pierre : « Ci-gît tout un monde, la France a cessé de vivre. » Mais loin de nous des craintes si lâches! loin de nous ces pensées de désespoir! La France, à qui il reste tant de progrès à faire, tant de fautes à réparer, a encore de glorieuses destinées à accomplir, et le spiritualisme est immortel.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE FOU YÉGOF

ÉPISODE DE L'INVASION

I.

Si vous tenez à connaître l'histoire du fou Yégof et de la grande invasion de 1814 telle que me l'a racontée le vieux chasseur Frantz du Hengst, il faut vous transporter au village des Charmes, dans les Vosges. Une trentaine de maisonnettes couvertes de chaume et de joubarbe vert sombre se suivent à la file le long de la Sarre. Vous en apercevez les pignons tapissés de lierre et de chèvrefeuille flétris, — car l'hiver approche, — les ruchers fermés avec des bouchons de paille, les petits jardins, les palissades, les bouts de haie qui les séparent les unes des autres.

A gauche, sur une haute montagne, s'élèvent les ruines de l'antique château de Falkenstein, détruit, il y a deux cents ans, par les Suédois. Ce n'est plus qu'un amas de décombres hérissés de ronces; un vieux chemin de *schlitte* (1), aux échelons vermoulus, y monte à travers les sapins. A droite, sur la côte, on aperçoit la ferme du Bois-de-Chênes : une large construction avec grange, écuries et hangars, la toiture plate chargée de grosses pierres, pour résister aux vents du nord. Quelques vaches se promènent dans les bruyères, quelques chèvres dans les rochers.

Tout cela est calme, silencieux. Des enfans, en pantalon de toile grise, la tête et les pieds nus, se chauffent autour de leurs petits feux sur la lisière des bois; les spirales de fumée bleue s'effilent dans l'air, de grands nuages blancs et gris restent immobiles au-

(1) On appelle chemins de *schlitte* les chemins où l'on transporte les troncs d'arbres abattus en pleine forêt.

dessus de la vallée; derrière ces nuages, on découvre les cimes arides du Grosmann et du Donon.

Or il faut savoir que la dernière maison du village, dont le toit en équerre est percé de deux lucarnes vitrées, et dont la porte basse s'ouvre sur la rue fangeuse, appartenait, en 1813, à Jean-Claude Hullin, un ancien volontaire de 92, mais alors sabotier au village des Charmes, et jouissant d'une grande considération parmi les montagnards. Hullin était un homme trapu et charnu, avec des yeux gris, de grosses lèvres, un nez court fendu par le bout, et d'épais sourcils grisonnans. Il était d'humeur joviale et tendre, et ne savait rien refuser à sa fille Louise, une enfant qu'il avait recueillie jadis de ces misérables *heimathslôs*, ferblantiers, forgerons, sans feu ni lieu, qui vont de village en village étamer les casseroles, fondre les cuillers et raccommoder la vaisselle fêlée. Il la considérait comme sa propre fille, et ne se souvenait plus qu'elle était d'une race étrangère.

Outre cette affection naturelle, le brave homme en avait encore d'autres : il aimait surtout sa cousine, la vieille fermière du Bois-de-Chênes, Catherine Lefèvre, et son fils Gaspard, enlevé par la conscription de cette année, un beau garçon fiancé avec Louise, et dont toute la famille attendait le retour à la fin de la campagne. Hullin se rappelait avec enthousiasme ses campagnes de Sambre-et-Meuse, d'Italie et d'Égypte. Il y pensait toujours, et souvent le soir, après le travail, il se rendait à la scierie du Valtin, cette sombre usine formée de troncs d'arbres encore revêtus de leur écorce, et que vous apercevez là-bas au fond de la gorge. Il s'asseyait au milieu des bûcherons, des charbonniers et des *schlitteurs*, en face du grand feu de sciure, et tandis que la roue pesante tournait, que l'écluse tonnait et que la scie grinçait, lui, le coude sur le genou, la pipe aux lèvres, il leur parlait de Hoche, de Kléber, et finalement du général Bonaparte, qu'il avait vu cent fois, et dont il peignait la figure maigre, les yeux perçans, le profil d'aigle, comme s'il eût été présent.

Tel était Jean-Claude Hullin. C'était un homme de la vieille souche gauloise, aimant les aventures extraordinaires, les entreprises héroïques, mais cloué au travail par le sentiment du devoir depuis le jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Quant à Louise, la fille des *heimathslôs*, c'était une créature svelte, légère, les mains longues et délicates, les yeux d'un bleu d'azur si tendre qu'ils allaient jusqu'au fond de l'âme, le teint d'une blancheur de neige, les cheveux d'un blond paille, semblables à de la soie, les épaules inclinées comme celles d'une vierge en prière. Son naïf sourire, son front rêveur, enfin toute sa personne rappelait le

vieux *lied* du *minnesinger* Erhart, lorsqu'il dit : « J'ai vu passer un rayon de lumière, mes yeux en sont encore éblouis... Était-ce un regard de la lune à travers le feuillage? Était-ce un sourire de l'aurore au fond des bois? — Non,... c'était la belle Édith, mon amour qui passait... Je l'ai vue, et mes yeux en sont encore éblouis. »

Louise n'aimait que les champs, les jardins et les fleurs. Au printemps, les premières notes de l'alouette lui faisaient répandre des larmes d'attendrissement. Elle allait voir naître les bluets et l'aubépine derrière les buissons de la côte; elle guettait le retour des hirondelles au coin des fenêtres de la mansarde. C'était toujours la fille des *heimathslôs* errans et vagabonds, seulement un peu moins sauvage. Hullin lui pardonnait tout; il comprenait sa nature et lui disait parfois en riant : — Ma pauvre Louise, avec le butin que tu nous apportes, tes belles gerbes de fleurs et d'épis dorés, nous mourrions de faim dans trois jours! — Alors elle lui souriait si tendrement et l'embrassait de si bon cœur, qu'il se remettait à l'ouvrage en disant : — Bah! qu'ai-je besoin de gronder? Elle a raison, elle aime le soleil... Gaspard travaillera pour deux, il aura du bonheur pour quatre... Je ne le plains pas, au contraire... Des femmes qui travaillent, on en trouve assez, et ça ne les rend pas plus belles; mais des femmes qui aiment!... Quelle chance d'en rencontrer une, quelle chance! — Ainsi raisonnait le brave homme, et les jours, les semaines, les mois, se suivaient dans l'attente prochaine du retour de Gaspard.

La mère Lefèvre, femme d'une extrême énergie, partageait les idées de Hullin au sujet de Louise. — Moi, disait-elle, je n'ai besoin que d'une fille qui nous aime; je ne veux pas qu'elle se mêle de mon ménage. Pourvu qu'elle soit contente!... Tu ne me gêneras pas, n'est-ce pas, Louise? — Et toutes deux s'embrassaient!... Mais Gaspard ne revenait toujours pas, et depuis deux mois on n'avait plus de ses nouvelles.

Or ce jour-là, vers le milieu du mois de décembre 1813, entre trois et quatre heures de l'après-midi, Hullin, courbé sur son établi, terminait une paire de sabots ferrés pour le bûcheron Rochart. Louise venait de déposer une écuelle de terre fleuronnée sur le petit poêle de fonte, qui pétillait et bruissait d'un ton plaintif, tandis que la vieille horloge comptait les secondes de son tic tac monotone. Au dehors, tout le long de la rue, on remarquait de ces petites flaques d'eau recouvertes d'une couche de glace blanche et friable, annonçant l'approche des grands froids. Parfois on entendait courir de gros sabots sur la terre durcie; on voyait passer un feutre, un capuchon, un bonnet de coton, puis le bruit s'éloignait, et le sifflement plaintif du bois vert dans la flamme, le bourdonnement du rouet de Louise et le bouillonnement de la marmite reprenaient le

dessus. Cela durait depuis deux heures, lorsque Hullin, jetant par hasard un coup d'œil à travers les petites vitres de la fenêtre, suspendit sa besogne, et resta les yeux tout grands ouverts, comme absorbé par un spectacle inusité.

En effet, au tournant de la rue, en face du cabaret des *Trois Pigeons*, s'avançait alors, au milieu d'une bande de gamins sifflant, sautant et criant : — Le roi de carreau ! le roi de carreau ! — s'avançait, dis-je, le plus étrange personnage qu'il soit possible d'imaginer. Figurez-vous un homme roux de barbe et de cheveux, la figure grave, l'œil sombre, le nez droit, les sourcils joints au milieu du front, un cercle de fer-blanc sur la tête, une peau de chien-berger gris de fer aux longs poils flottant sur le dos, les deux pattes de devant nouées autour du cou ; la poitrine couverte de petites croix de cuivre en breloques, les jambes revêtues d'une sorte de caleçon de toile grise noué au-dessus de la cheville, et les pieds nus. Un corbeau de grande taille, les ailes noires lustrées de blanc, était perché sur son épaule. On aurait dit, à sa démarche imposante, un de ces anciens rois mérovingiens tels que les représentent les images de Montbéliard ; il tenait de la main gauche un gros bâton court, taillé en forme de sceptre, et de la main droite il faisait des gestes magnifiques, levant le doigt au ciel et apostrophant son cortége.

Toutes les portes s'ouvraient sur son passage ; derrière toutes les vitres se pressaient les figures des curieux. Quelques vieilles femmes, sur l'escalier extérieur de leurs baraques, appelaient le fou, qui ne daignait pas tourner la tête, d'autres descendaient dans la rue et voulaient lui barrer le passage ; mais lui, la tête haute, le sourcil relevé, d'un geste et d'un mot les forçait de s'écarter.

— Tiens ! fit Hullin, voici Yégof... Je ne m'attendais pas à le revoir cet hiver... Cela n'entre pas dans ses habitudes... Que diable peut-il avoir pour revenir par un temps pareil ?

Et Louise, déposant sa quenouille, se hâta d'accourir pour contempler le *roi de carreau*. C'était tout un événement que l'arrivée du fou Yégof à l'entrée de l'hiver ; les uns s'en réjouissaient, espérant le retenir et lui faire raconter sa fortune et sa gloire dans les cabarets ; d'autres, et surtout les femmes, en concevaient une vague inquiétude, car les fous, comme chacun sait, ont des idées d'un autre monde, ils connaissent le passé et l'avenir, ils sont inspirés de Dieu : le tout est de savoir les comprendre, leurs paroles ayant toujours deux sens, l'un grossier pour les gens ordinaires, l'autre profond pour les âmes délicates et les sages. Ce fou-là d'ailleurs, plus que tous les autres, avait des pensées vraiment extraordinaires et sublimes. On ne savait ni d'où il venait, ni où il allait, ni ce qu'il voulait, car Yégof errait à travers le pays comme une âme en peine ; il parlait des races éteintes, et se prétendait lui-même empereur

d'Austrasie, de Polynésie et autres lieux. On aurait pu écrire de gros livres sur ses châteaux, ses palais et ses places fortes, dont il connaissait le nombre, la situation, l'architecture, et dont il célébrait la grandeur, la beauté, la richesse d'un air simple et modeste. Il parlait de ses écuries, de ses chasses, des officiers de sa couronne, de ses ministres, de ses conseillers, des intendans de ses provinces; il ne se trompait jamais ni sur leurs noms ni sur leur mérite, mais il se plaignait amèrement d'avoir été détrôné par la race maudite, et la vieille sage-femme Sapience Coquelin, chaque fois qu'elle l'entendait gémir à ce sujet, pleurait à chaudes larmes, et d'autres aussi. Alors lui, levant le doigt au ciel, s'écriait : — O femmes! ô femmes! souvenez-vous,... souvenez-vous... L'heure est proche,... l'esprit des ténèbres s'enfuit... La vieille race,... les maîtres de vos maîtres s'avancent comme les flots de la mer!

Et chaque printemps il avait l'habitude de faire un tour dans les vieux nids de hiboux, les antiques castels et tous les décombres qui couronnent les Vosges au fond des bois, au Nideck, au Géroldseck, à Lutzelbourg, à Turkestein, disant qu'il allait visiter ses *leudes* et parlant de rétablir l'antique splendeur de ses états, et de remettre les peuples révoltés en esclavage, avec l'aide du grand *Gôlo*, son cousin.

Jean-Claude Hullin riait de ces choses, n'ayant pas l'esprit assez élevé pour entrer dans les sphères invisibles; mais Louise en éprouvait un grand trouble, surtout lorsque le corbeau battait de l'aile et faisait entendre son cri rauque.

Yégof descendait donc la rue sans s'arrêter nulle part, et Louise, tout émue, voyant qu'il regardait leur maisonnette, se prit à dire : — Papa Jean-Claude, je crois qu'il vient chez nous.

— C'est bien possible, répondit Hullin; le pauvre diable aurait grand besoin d'une paire de sabots fourrés par un froid pareil, et s'il me la demande, ma foi, je serai bien en peine de la lui refuser.

— Oh! que vous êtes bon! fit la jeune fille en l'embrassant avec tendresse.

— Oui,... oui,... tu me câlines, dit-il en riant, parce que je fais ce que tu veux... Qui me paiera mon bois et mon travail?... Ce ne sera pas Yégof.

Louise l'embrassa de nouveau, et Hullin, la regardant d'un œil attendri, murmura : — Cette monnaie en vaut bien une autre...

Yégof se trouvait alors à cinquante pas de la maisonnette, et le tumulte croissait toujours. Les gamins, s'accrochant aux loques de sa veste, criaient : — Carreau! — Pique! — Trèfle! Tout à coup il se retourna levant son sceptre, et d'un air digne, quoique furieux, il s'écria : — Retirez-vous, race maudite!... Retirez-vous,... ne m'assourdissez plus,... ou je déchaîne contre vous la meute de mes molosses!

Cette menace ne fit que redoubler les sifflets et les éclats de rire; mais comme au même instant Hullin parut sur le seuil avec sa longue tarière, et que, distinguant cinq ou six des plus acharnés, il les prévint que le soir même il irait leur tirer les oreilles pendant le souper, chose que le brave homme avait déjà faite plusieurs fois avec l'assentiment des parens, toute la bande se dispersa, consternée de cette rencontre. Alors, se tournant vers le fou : — Entre, Yégof, lui dit le sabotier, viens te réchauffer au coin du feu.

— Je ne m'appelle pas Yégof, répondit le malheureux d'un air offensé, je m'appelle Luitprandt, roi d'Austrasie et de Polynésie.

— Oui, oui, je sais, fit Jean-Claude, je sais! Tu m'as déjà raconté tout cela. Enfin n'importe... Que tu t'appelles Yégof ou Luitprandt, entre toujours : il fait froid; tâche de te réchauffer.

— J'entre, reprit le fou, mais c'est pour une affaire bien autrement grave, c'est pour une affaire d'état,... pour former une alliance indissoluble entre les Germains et les Triboques.

— Bon,... nous allons causer de tout cela.

Yégof, se courbant alors sous la porte, entra tout rêveur, et salua Louise de la tête en abaissant son sceptre; mais le corbeau ne voulut pas entrer. Déployant ses grandes ailes creuses, il fit un vaste circuit autour de la baraque et vint s'abattre de plein vol contre les vitres pour les briser. — Hans, lui cria le fou, prends garde! J'arrive!... j'arrive!...

Mais l'oiseau ne détacha point ses griffes aiguës des mailles de plomb, et ne cessa pas d'agiter aux fenêtres ses grandes ailes tant que son maître resta dans la cassine. Louise ne le quittait pas des yeux : elle en avait peur. Quant à Yégof, il prit place dans le vieux fauteuil de cuir, derrière le poêle, les jambes étendues, comme sur un trône, et, promenant autour de lui des regards superbes, il s'écria : — J'arrive de Jéromé en ligne droite pour conclure une alliance avec toi, Hullin. Tu n'ignores pas que j'ai daigné jeter les yeux sur ta fille, et je viens te la demander en mariage.

Louise, à cette proposition, rougit jusqu'aux oreilles, et Hullin partit d'un éclat de rire retentissant.

— Tu ris! s'écria le fou d'une voix creuse... Eh bien! tu as tort de rire... Cette alliance peut seule te sauver de la ruine qui te menace, toi, ta maison et tous les tiens... En ce moment même mes armées s'avancent;... elles sont innombrables;... elles couvrent la terre... Que pouvez-vous contre moi? Vous serez vaincus, anéantis ou réduits en esclavage, comme vous l'avez déjà été pendant des siècles, car moi, Luitprandt, roi d'Austrasie et de Polynésie, j'ai décidé que tout rentrerait dans l'ancien ordre de choses... Souviens-toi!

Ici le fou leva le doigt d'un air solennel : — Souviens-toi de ce qui s'est passé!... Vous avez été battus... Et nous, les vieilles races du Nord, nous vous avons mis le pied sur la tête... Nous vous avons chargé les plus grosses pierres sur le dos, pour construire nos châteaux-forts et nos prisons souterraines... Nous vous avons attelés à nos charrues; vous avez été devant nous comme la paille devant l'ouragan... Souviens-toi, souviens-toi, Triboque, et tremble!

— Je me souviens très bien, dit Hullin toujours en riant; mais nous avons pris notre revanche... Tu sais?

— Oui, oui, interrompit le fou en fronçant le sourcil; mais ce temps est passé. Mes guerriers sont plus nombreux que les feuilles des bois,... et votre sang coule comme l'eau des ruisseaux... Toi, je te connais; je te connais depuis plus de mille ans!

— Bah! fit Hullin.

— Oui, c'est cette main, entends-tu? cette main qui t'a vaincu, lorsque nous sommes arrivés la première fois au milieu de vos forêts... Elle t'a courbé la tête sous le joug, elle te la courbera encore! Vous êtes braves,... vous êtes forts... Vous vous croyez à tout jamais les maîtres de ce pays et de toute la France... Eh bien! nous vous avons partagés, et nous vous partagerons encore... Nous rendrons l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, la Bretagne et la Normandie aux hommes du Nord avec les Flandres, et le midi à l'Espagne. Nous ferons un petit royaume de France autour de Paris,... un tout petit royaume, avec un descendant de la vieille race à votre tête,... et vous ne remuerez plus,... vous serez bien tranquilles... Hé! hé! hé!

Yégof se prit à rire. Hullin, qui ne connaissait guère l'histoire, s'étonnait que le fou sût tant de noms. — Bah! laisse cela, Yégof, dit-il, et tiens, mange un peu de soupe pour te réchauffer l'estomac.

— Je ne te demande pas de soupe, je te demande cette fille en mariage, la plus belle de mes états... Donne-la-moi volontairement, et je t'élève aux marches de mon trône; sinon, mes armées la prendront de force, et tu n'auras pas le mérite de me l'avoir donnée.

En parlant ainsi, le malheureux regardait Louise d'un air d'admiration profonde. — Qu'elle est belle!... fit-il. Je la destine aux plus grands honneurs... Réjouis-toi, ô jeune fille, réjouis-toi... Tu seras reine d'Austrasie!

— Écoute, Yégof, dit Hullin, je suis très flatté de ta demande,... cela prouve que tu sais apprécier la beauté... C'est très bien;... mais ma fille est déjà fiancée à Gaspard Lefèvre.

— Et moi, s'écria le fou d'un accent irrité, je ne veux pas entendre parler de cela!

Puis se levant : — Hullin, dit-il en reprenant son air solennel,

c'est ma première demande... Je la renouvellerai deux fois encore... entends-tu?... deux fois! Et si tu persistes dans ton obstination,... malheur,... malheur sur toi et sur ta race!

— Comment! tu ne veux pas manger de soupe?

— Non! non! hurla le fou, je n'accepterai rien de toi tant que tu n'auras pas consenti... Rien! rien!

Et se dirigeant vers la porte à la grande satisfaction de Louise, qui voyait toujours le corbeau battre de l'aile contre les vitres, il dit en levant son sceptre : — Deux fois encore!... — Et il sortit.

Hullin partit d'un immense éclat de rire. — Pauvre diable! s'écria-t-il. Malgré lui, son nez se tournait vers la marmite... Il n'a rien dans l'estomac,... ses dents claquent de misère... Eh bien! la folie est plus forte que le froid et la faim.

— Oh! qu'il m'a fait peur! dit Louise.

— Allons, allons, mon enfant, remets-toi... Le voilà dehors... Il te trouve jolie, tout fou qu'il est. Il ne faut pas que cela t'effraie.

Malgré ces paroles et le départ du fou, Louise tremblait encore et se sentait rougir en songeant aux regards que le malheureux dirigeait vers elle.

Yégof avait repris la route du Valtin. On le voyait s'éloigner gravement, son corbeau sur l'épaule, et faire ses gestes bizarres, quoiqu'il n'y eût plus personne autour de lui. La nuit approchait; bientôt la haute taille du *roi de carreau* se fondit dans les teintes grises du crépuscule d'hiver et disparut.

II.

Le soir du même jour, après le souper, Louise, ayant pris son rouet, était allée faire la veillée chez la mère Rochart, où se réunissaient les bonnes femmes et les jeunes filles du voisinage jusqu'à près de minuit. On y racontait de vieilles légendes, on y causait de la pluie, du beau temps, des mariages, des baptêmes, du départ ou du retour des conscrits,... que sais-je? Et cela vous aidait à passer les heures d'une manière agréable.

Hullin, resté seul en face de sa petite lampe de cuivre, ferrait les sabots du vieux bûcheron; il ne songeait déjà plus au fou Yégof : son marteau s'élevait et s'abaissait, enfonçant les gros clous dans les épaisses semelles de bois, et tout cela machinalement, à force d'habitude. Cependant mille idées lui passaient par la tête; il était rêveur sans savoir pourquoi. Tantôt il songeait à Gaspard, qui ne donnait plus signe de vie, tantôt à la campagne, qui se prolongeait indéfiniment. La lampe éclairait de son reflet jaunâtre la petite cassine enfumée. Au dehors, pas un bruit. Le feu commençait à s'éteindre; Jean-Claude se leva pour y remettre une bûche; puis il se rassit

en murmurant : — Bah ! tout cela ne peut durer,... nous allons recevoir une lettre un de ces jours.

La vieille horloge se mit à tinter neuf heures, et comme Hullin reprenait sa besogne, la porte s'ouvrit, et Catherine Lefèvre, la vieille fermière du Bois-de-Chênes, parut sur le seuil à la grande stupéfaction du sabotier, car elle ne venait pas d'habitude à pareille heure.

Catherine Lefèvre pouvait avoir soixante ans, mais elle était encore droite et ferme comme à trente; ses yeux gris clair, son nez crochu tenaient de l'oiseau de proie; ses joues tirées et les coins de sa bouche abaissés par la réflexion avaient quelque chose de sombre et d'amer. Deux ou trois grosses mèches de cheveux d'un gris verdâtre tombaient le long de ses tempes; une capuche brune rayée descendait de sa tête sur ses épaules et jusqu'au bas des coudes. En somme, sa physionomie annonçait un caractère ferme, tenace, et je ne sais quoi de grand et de triste, qui inspirait le respect et la crainte. — C'est vous, Catherine? dit Hullin tout surpris.

— Oui, c'est moi, répondit la vieille fermière d'un ton calme. Je viens causer avec vous, Jean-Claude... Louise est sortie?

— Elle fait la veillée chez Madeleine Rochart.

— C'est bien.

Alors Catherine rejeta sur son cou la capuche, et vint s'asseoir au coin de l'établi. Hullin la regardait fixement; il lui trouvait quelque chose d'extraordinaire et de mystérieux qui le saisissait. — Que se passe-t-il donc? dit-il en déposant son marteau.

Au lieu de répondre à cette question, la vieille, regardant vers la porte, sembla prêter l'oreille; puis, n'entendant rien, elle reprit son expression méditative : — Le fou Yégof a passé la nuit dernière à la ferme, dit-elle.

— Il est aussi venu me voir cette après-midi.

— Oui, reprit la vieille à voix basse, il a passé la nuit chez nous, et hier soir, à cette heure,... dans la cuisine, devant tout le monde, cet homme, ce fou nous a raconté des choses épouvantables !

Elle se tut, et les coins de ses lèvres semblèrent s'abaisser davantage. — Des choses épouvantables ! murmura Hullin, de plus en plus étonné, — car il n'avait jamais vu la vieille fermière dans cet état. — Mais quoi donc, Catherine, dites,... quoi?

— Des rêves que j'ai eus !

— Des rêves?... Vous voulez rire de moi, sans doute !

— Non. — Puis, après un instant de silence, regardant Hullin ébahi, elle poursuivit lentement : — Hier soir donc, tous nos gens étaient réunis après souper dans la cuisine, sous le manteau de la cheminée; la table restait encore là avec les écuelles vides, les assiettes et les cuillers. Yégof avait soupé avec nous, et il nous avait

réjouis de l'histoire de ses trésors, de ses châteaux et de ses provinces. Il pouvait être alors neuf heures; le fou venait de s'asseoir sur le coin de l'âtre, qui flamboyait... Duchêne, mon garçon de labour, repiquait la selle de Bruno, le pâtre Robin tressait une corbeille, Annette rangeait ses pots sur l'étagère; moi, j'avais approché mon rouet du feu. Au dehors, les chiens aboyaient à la lune; il devait faire très froid. Nous étions là, causant de l'hiver qui vient; Duchêne disait qu'il serait rude, car il avait vu de grandes bandes d'oies sauvages. Et le corbeau de Yégof, sur le rebord du manteau de la cheminée, sa grosse tête dans ses plumes ébouriffées, semblait dormir; mais de temps en temps il allongeait le cou, se nettoyait une plume du bec, puis nous regardait, écoutant une seconde, et se renfonçant ensuite la tête dans les épaules.

La fermière se tut un moment comme pour recueillir ses idées; elle baissa les yeux, son grand nez crochu se recourba jusque sur ses lèvres, et une pâleur étrange parut s'étendre sur sa face.

— Et puis, Catherine? demanda Hullin, devenu attentif.

La vieille poursuivit : — Yégof au bord de l'âtre, avec sa couronne de fer-blanc, son bâton court entre les genoux, rêvait à quelque chose. Il regardait la grande cheminée noire, le grand manteau de pierre, où l'on voit taillés des figures et des arbres, et la fumée qui montait en grosses boules autour des quartiers de lard. Tout à coup, comme nous y pensions le moins, il frappa du bout de son bâton sur la dalle, et s'écria comme en rêve : « — Oui,... oui,... j'ai vu ça... il y a longtemps,... longtemps! » Et comme nous le regardions tous stupéfaits : « Dans ce temps-là, reprit-il, les forêts de sapins étaient des forêts de chênes... Le Nideck, le Dagsberg, le Falkenstein, le Géroldseck, tous les vieux châteaux en ruine n'existaient pas... Dans ce temps-là, on chassait les bœufs sauvages au fond des bois,... on pêchait le saumon dans la Sarre, et vous autres, les hommes blonds, enterrés dans les neiges six mois de l'année, vous viviez de lait et de fromage, car vous aviez de grands troupeaux sur le Hengst, le Schnéeberg, le Grosmann, le Donon. En été, vous chassiez,... vous descendiez jusqu'au Rhin, à la Moselle, à la Meuse : je me rappelle bien tout cela! »

Chose étrange, Jean-Claude, à mesure que le fou parlait, il me semblait revoir ces pays d'autrefois, et m'en souvenir comme d'un songe... J'avais laissé tomber ma quenouille, et le vieux Duchêne, Robin, Jeanne, enfin tout le monde écoutait. « Oui, il y a longtemps, reprit le fou... Dans ce temps-là, vous bâtissiez déjà ces grandes cheminées, et tout autour, à deux ou trois cents pas, vous plantiez vos palissades hautes de quinze pieds et la pointe durcie au feu... Et là dedans vous teniez vos grands chiens aux joues pendantes, qui aboyaient nuit et jour. »

Ce qu'il disait, Jean-Claude, nous le voyions... Lui ne semblait pas faire attention à nous, il regardait les figures de la cheminée, la bouche béante; mais au bout d'un instant, ayant baissé la tête et nous voyant tous attentifs, il se prit à rire d'un rire de fou, en criant : « Et vous autres, dans ces temps, vous croyiez être les seigneurs du pays, vous, hommes blonds, aux yeux bleus, à la chair blanche, nourris de lait et de fromage, et ne buvant le sang qu'en automne, aux grandes chasses... Vous vous croyiez les maîtres de la plaine et de la montagne, lorsque nous, les hommes roux aux yeux verts, venus de la mer,... — nous qui buvions le sang toujours et n'aimions que la bataille, — un beau matin nous sommes arrivés avec nos haches et nos épieux, en remontant la Sarre à l'ombre des vieux chênes!... Oh! ce fut une rude guerre, et qui dura des semaines et des mois... Et la vieille... là, — dit-il en me montrant avec un sourire étrange, — la Margareth du clan des Kilbérix, cette vieille au nez crochu, dans ses palissades, au milieu de ses chiens et de ses guerriers, elle s'est défendue comme une louve! Mais au bout de cinq lunes la faim arriva... Les portes des palissades s'ouvrirent pour la fuite, et nous, embusqués dans le ruisseau, nous avons tout massacré!... tout!... excepté les enfans et les belles jeunes filles!... La vieille seule, avec ses ongles et ses dents, se défendit la dernière. Et moi, Luitprandt, je lui fendis sa tête grise, et je pris son père, l'aveugle, le vieux des vieux, pour l'enchaîner à la porte de mon château-fort comme un chien. »

— Alors, Hullin, poursuivit la vieille fermière en courbant la tête, alors le fou se mit à chanter une longue chanson, la plainte du vieillard enchaîné à sa porte. Attendez que je me la rappelle... C'était triste,... triste comme un *miserere!* Je ne puis me la rappeler, Jean-Claude; mais il me semble encore l'entendre: elle nous faisait froid dans les os. Et comme il riait toujours, à la fin tous nos gens poussèrent un cri terrible; la colère les prit tous à la fois. Le vieux Duchêne sauta sur le fou pour l'étrangler; mais lui, plus fort qu'on ne pense, le repoussa, et, levant son bâton d'un air furieux, il nous dit : « A genoux, esclaves, à genoux! Mes armées s'avancent... Entendez-vous? la terre en tremble! Ces châteaux, le Nideck, le Haut-Barr, le Dagsberg, le Turkestein, vous allez les rebâtir... A genoux! »

— Je n'ai jamais vu de figure plus épouvantable que celle de ce Yégof en ce moment; mais pour la seconde fois, voyant mes gens se jeter sur lui, il me fallut le défendre. — C'est un fou, leur dis-je; n'avez-vous pas honte de croire aux paroles d'un fou? Ils s'arrêtèrent à cause de moi; mais moi, je ne pus fermer l'œil de la nuit. Ce que ce misérable m'avait dit me revenait d'heure en heure. Il me semblait entendre le chant du vieillard, l'aboiement de nos chiens et des bruits de bataille. Depuis longtemps je n'ai pas éprouvé de

pareilles inquiétudes. Voilà pourquoi je suis venue vous voir... Que pensez-vous de tout cela, Hullin?

— Moi! fit le sabotier, dont la figure rouge et charnue trahissait une sorte d'ironie triste et de pitié; si je ne vous connaissais pas aussi bien, Catherine, je dirais que vous avez perdu la tête, vous, Duchêne, Robin, et tous les autres. Tout cela me produit l'effet d'un conte de Geneviève de Brabant, une histoire faite pour effrayer les petits enfans, et qui nous montre la bêtise de nos anciens.

— Vous ne comprenez pas ces choses-là, dit la vieille fermière d'un ton calme et grave; vous n'avez jamais eu d'idées de ce genre?

— Alors vous croyez à ce que Yégof vous a chanté?

— Oui, j'y crois.

— Comment, vous, Catherine, vous, une femme de bon sens! Si c'était la mère Rochart, je ne dis pas; mais vous!

Il se leva comme indigné, détacha son tablier, haussa les épaules, puis se rassit brusquement en s'écriant: — Ce fou, savez-vous ce que c'est? Je vais vous le dire, moi : c'est bien sûr un de ces maîtres d'école allemands qui se farcissent la tête de vieilles histoires de ma tante l'Oie, et vous les débitent gravement. A force d'étudier, de rêvasser, de ruminer, de chercher midi à quatorze heures, leur cervelle se détraque; ils ont des visions, des idées biscornues, et prennent leurs rêves pour des vérités. J'ai toujours regardé Yégof comme étant un de ces pauvres diables; il sait une foule de noms, il parle de la Bretagne et de l'Austrasie, de la Polynésie et du Nideck, et puis du Géroldseck, du Turkestein, des bords du Rhin, enfin de tout au hasard; ça finit par avoir l'air de quelque chose et ça n'est rien. Dans des temps ordinaires, vous penseriez comme moi, Catherine; mais vous souffrez de ne recevoir aucune nouvelle de Gaspard... Ces bruits de guerre, d'invasion, qu'on fait courir, vous tourmentent et vous dérangent... Vous ne dormez plus,... et ce qu'un pauvre fou vient vous raconter, vous le regardez comme parole d'Évangile.

— Non, Hullin, ce n'est pas cela... Vous-même, si vous aviez entendu Yégof ..

— Allons donc! s'écria le brave homme. Si je l'avais entendu, je lui aurais ri au nez comme tantôt... Savez-vous qu'il me demandait Louise pour la faire reine d'Austrasie?

Catherine Lefèvre ne put s'empêcher de sourire; mais, reprenant aussitôt son air sérieux : — Toutes vos raisons, Jean-Claude, dit-elle, ne peuvent me convaincre; mais, je l'avoue, le silence de Gaspard m'effraie... Je connais mon garçon, il m'a certainement écrit. Pourquoi ses lettres ne me sont-elles point arrivées?... La guerre va mal, Hullin, nous avons tout le monde contre nous. On ne veut pas de notre révolution, vous le savez comme moi. Tant que nous étions les maîtres, que nous remportions victoire sur victoire, on

nous faisait bonne mine; mais depuis nos malheurs de Russie ça prend une vilaine tournure.

— Là, là, Catherine, comme votre tête s'emporte!... Vous voyez tout en noir.

— Oui, je vois tout en noir, et j'ai raison... Ce qui m'inquiète le plus, c'est de ne recevoir aucune nouvelle du dehors; nous vivons ici comme dans un pays de sauvages, on ne sait rien de ce qui se passe... Les Autrichiens et les Cosaques nous tomberaient sur le dos du jour au lendemain, qu'on en serait tout surpris.

Hullin observait la vieille femme, dont le regard s'animait, et malgré lui il subissait l'influence des mêmes craintes. — Écoutez, Catherine, dit-il tout à coup; lorsque vous parlerez d'une manière raisonnable, ce n'est pas moi qui viendrai vous contredire... Tout ce que vous dites maintenant est possible... Je n'y crois pas, mais il faut en avoir le cœur net... Je me proposais d'aller à Phalsbourg, dans la huitaine, acheter des peaux de mouton pour faire des garnitures de sabots: j'irai demain. A Phalsbourg, place forte et bureau de poste, on doit avoir des nouvelles sûres... Croirez-vous alors à celles que je vous rapporterai de là-bas?

— Oui.

— C'est donc entendu... Je partirai demain de bonne heure... Il y a cinq lieues, vers six heures je serai de retour... Vous verrez, Catherine, que toutes vos idées tristes n'ont pas le sens commun.

— Je le souhaite, répondit la fermière en se levant, je le souhaite! Vous m'avez un peu rassurée, Hullin... Maintenant je remonte à la ferme, et j'espère mieux dormir que la nuit dernière... Bonne nuit, Jean-Claude!

III.

Le lendemain, au petit jour, Hullin, revêtu de sa culotte de gros drap bleu des dimanches, de son ample veste de velours brun, de son gilet rouge à boutons de cuivre, et coiffé du large feutre montagnard, relevé en cocarde sur le devant de sa face vermeille, se mettait en route pour Phalsbourg, un grand bâton de cormier au poing.

Phalsbourg est une petite place forte à cheval sur la route impériale de Strasbourg à Paris; elle commande la côte de Saverne, les défilés du Haut-Barr, de la Roche-Plate, de la Bonne-Fontaine et du Graufthal. Ses bastions, ses avancées et ses demi-lunes se découpent en zigzag sur un plateau rocheux : de loin on croirait pouvoir en franchir les murs d'une enjambée; mais en arrivant on découvre le fossé large de cent pieds, profond de trente, et les sombres remparts taillés dans le roc en face. Sauf l'église, la maison commune, les deux portes de France et d'Allemagne en forme de mitre, les aiguilles des

deux poudrières, tout le reste se cache derrière les glacis. Telle est la petite ville de Phalsbourg, qui ne manque pas d'un certain caractère de grandeur, surtout lorsqu'on traverse ses ponts et qu'on pénètre sous ses portes trapues, garnies de herses à dents de fer. A l'intérieur, les maisons se distribuent par quartiers réguliers; elles sont basses, bien alignées, construites en pierres de taille; tout y porte le cachet militaire.

Hullin, poussé par sa robuste nature et son humeur joyeuse à ne jamais trop s'alarmer pour les choses à venir, considérait tous les bruits de retraite, de débâcle et d'invasion qui circulaient dans le pays comme autant de mensonges propagés par la mauvaise foi. Aussi qu'on juge de sa stupéfaction lorsqu'au sortir de la montagne et sur la lisière des bois, il vit le tour de la ville rasé comme un ponton : plus un jardin, plus un verger, plus une promenade, plus un arbre, plus une broussaille; tout était abattu à portée de canon. Quelques pauvres diables ramassaient les derniers débris de leurs maisonnettes et les portaient en ville. On ne voyait plus rien à l'horizon que le cordon des remparts traçant sa ligne sombre au-dessus des chemins couverts. Ce fut un coup de foudre pour Jean-Claude; durant quelques minutes, il ne put articuler une parole ni faire un pas. — Oh! dit-il enfin, cela va mal, très mal! On attend l'ennemi!

Puis, ses instincts guerriers reprenant le dessus, un flot de sang colora ses joues brunes. — Ce sont pourtant ces gueux d'Autrichiens, de Prussiens, de Russes, et tous ces misérables ramassés jusqu'au fond de l'Europe qui sont cause de tout cela! s'écria-t-il en agitant sa trique; mais gare! nous leur ferons payer le dégât!...

Il était possédé d'une de ces colères blanches telles qu'en éprouvent les honnêtes gens lorsqu'on les pousse à bout. Malheur à celui qui l'aurait regardé de travers en ce moment! Vingt minutes après, il entrait en ville, à la suite d'une longue file de voitures attelées de cinq et six chevaux, traînant à grand'peine d'énormes troncs d'arbres destinés à construire des *blockhaus* sur la place d'armes. Entre les conducteurs, les paysans et les chevaux hennissant, tempêtant, faisant feu des quatre pieds, marchait gravement un gendarme à cheval, le père Kels, qui semblait ne rien entendre et disait d'un ton rude : — Courage, courage, mes amis,... nous ferons encore deux tournées jusqu'à ce soir... Vous aurez bien mérité de la patrie!

Jean-Claude franchit le pont. Un nouveau spectacle s'offrit à lui dans la ville. Là régnait l'ardeur de la défense : toutes les portes étaient ouvertes; hommes, femmes, enfans allaient, couraient, aidaient à transporter les poudres et les projectiles. On s'arrêtait par groupes de trois, quatre, six, pour s'informer des nouvelles.

— Hé! voisin!

— Quoi donc?

— Un courrier vient d'arriver ventre à terre... Il est entré par la porte de France.

— Alors il vient annoncer la garde nationale de Nancy.

— Ou peut-être un convoi de Metz.

— Vous avez raison... Les boulets de seize manquent... Il faudrait aussi de la mitraille. On va casser les fourneaux pour en faire.

Quelques bons bourgeois en manches de chemise, debout sur des tables, le long des trottoirs, s'occupaient à blinder leurs fenêtres avec de grosses pièces de bois et des paillasses; d'autres roulaient devant leurs portes des cuves d'eau. Cet enthousiasme ranima Hullin. — A la bonne heure! s'écria-t-il, tout le monde est de la fête ici... Les alliés seront bien reçus.

En face du collége, la voix glapissante du sergent de ville Harmentier criait : « Faisons savoir que les casemates vont être ouvertes, à cette fin que chacun puisse y faire transporter un matelas et deux couvertures par personne. — Et que messieurs les commissaires de la place vont commencer leur tournée d'inspection, pour reconnaître que chaque habitant a trois mois de vivres d'avance, dont il devra justifier. — Cejourd'hui 20 décembre 1813. — Jean-Pierre Meunier, gouverneur. »

Tout cela, Hullin le vit et l'entendit en moins d'une minute, car toute la ville était en l'air. Des scènes étranges, sérieuses, comiques, se succédaient sans interruption. Vers la ruelle de l'arsenal, quelques gardes nationaux traînaient une pièce de vingt-quatre. Ces braves gens avaient une pente assez rapide à gravir; ils n'en pouvaient plus.

— Hue! de l'ensemble, mille tonnerres! Encore un coup d'épaule!... En avant!

Tous criaient à la fois, poussaient aux roues, et la grosse pièce, allongeant son long cou de bronze sur son immense affût, au-dessus des têtes, roulait lentement et faisait frémir le pavé. Hullin, tout réjoui, n'était plus le même homme : ses instincts de soldat, le souvenir du bivac, des marches, de la fusillade et de la bataille, tout cela lui revenait au pas de charge; son regard étincelait, son cœur battait plus vite, et déjà des idées de défense, de retranchemens, de lutte à mort, allaient et venaient dans sa tête. — Ma foi! se disait-il, tout va bien! J'ai fait assez de sabots dans ma vie, et puisque l'occasion se présente de reprendre le mousquet, eh bien! tant mieux; nous allons montrer aux Prussiens et aux Autrichiens que nous n'avons pas oublié la charge en douze temps.

Devant l'église, sur la place d'armes, stationnaient quinze ou vingt charrettes de blessés, arrivant de Leipzig et de Hanau. Ces malheureux, pâles, hâves, l'œil sombre, les uns déjà amputés, les autres n'ayant pas même été pansés, attendaient tranquillement la mort. Auprès d'eux, quelques vieilles haridelles rousses, le dos cou-

vert d'une peau de chien, mangeaient leur maigre pitance, tandis que les conducteurs, de pauvres diables mis en réquisition en Alsace, enveloppés de leurs grands manteaux troués, dormaient, malgré le froid, le feutre rabattu et les bras repliés, sur les marches de l'église. On frissonnait à voir ces groupes d'hommes mornes, avec leurs grandes capotes grises, entassés sur la paille sanglante, l'un portant son bras cassé sur ses genoux, l'autre la tête bandée d'un vieux mouchoir. Un troisième, déjà mort, servait de siége aux vivans, les mains noires pendant entre les échelles. Hullin, en face de ce lugubre spectacle, resta cloué au sol. Il ne pouvait en détacher ses yeux. Les grandes douleurs humaines ont ce pouvoir étrange de nous fasciner; nous voulons voir comment les hommes meurent. Les meilleurs ne sont pas exempts de cette affreuse curiosité. Il semble que l'éternité va nous livrer son secret!

Là donc, près du timon de la première charrette, à droite de la file, étaient accroupis deux carabiniers en petite veste bleu de ciel, deux véritables colosses, dont la puissante nature fléchissait sous l'étreinte du mal : on eût dit deux cariatides écrasées sous le poids d'une masse énorme. L'un, aux grosses moustaches rousses, les joues terreuses, vous regardait de ses yeux ternes, comme du fond d'un affreux cauchemar; l'autre, plié en deux, les mains bleues, l'épaule déchirée d'un coup de mitraille, s'affaissait de plus en plus, puis se relevait par sursaut en parlant tout bas comme au milieu d'un rêve. Derrière étaient étendus deux à deux des soldats d'infanterie, la plupart frappés d'une balle, une jambe, un bras fracassés. Ils semblaient supporter leur sort avec plus de fermeté que les colosses. Ces malheureux ne disaient rien; quelques-uns seulement, les plus jeunes, demandaient d'un air furieux de l'eau et du pain. Puis, dans la charrette voisine, une voix plaintive, la voix d'un conscrit, appelait : — Ma mère! ma mère!... Les vieux souriaient d'un air sombre, comme pour dire : — Oui,... oui,... elle va venir, ta mère!... Peut-être aussi ne pensaient-ils à rien.

De temps en temps une sorte de frisson parcourait tout le convoi. Alors on voyait plusieurs blessés se lever à demi avec de longs gémissemens et retomber aussitôt, comme si la mort eût fait sa tournée en ce moment. Puis tout redevenait silencieux.

Comme Hullin les regardait ainsi, sentant ses entrailles frémir, voilà qu'un bourgeois du voisinage, Sôme le boulanger, sortit de chez lui portant une grande marmite pleine de bouillon. Alors il fallut voir tous ces spectres s'agiter, leurs yeux étinceler, leurs narines se dilater; ils semblaient renaître : les malheureux mouraient de faim!

Le bon père Sôme, les larmes aux yeux, s'approcha disant : — J'arrive, mes enfans! Un peu de patience... C'est moi, vous me reconnaissez!

Mais à peine fut-il près de la première charrette, que le grand carabinier aux joues verdâtres, se ranimant, plongea le bras jusqu'au coude dans la marmite bouillante, y saisit la viande et la cacha sous sa veste. Cela se fit avec la rapidité de l'éclair; des hurlemens sauvages s'élevèrent aussitôt de tous côtés. Ces gens, s'ils avaient eu la force de bouger, auraient dévoré leur camarade. Lui, les deux bras serrés contre la poitrine, la dent sur sa proie, l'œil louche, épiant en tout sens, ne semblait rien entendre. A ces cris, un vieux soldat, un sergent, s'élança de l'auberge voisine. C'était un vieux routier; il comprit tout d'abord ce dont il s'agissait, et sans réflexions inutiles il arracha la viande à la bête féroce en lui disant : — Tu mériterais de ne pas en avoir!... On va faire les parts. Nous allons découper dix rations!

— Nous ne sommes que huit! dit un des blessés, fort calme en apparence, mais l'œil étincelant sous son masque de bronze.

— Comment, huit?

— Vous voyez bien, sergent, que ces deux sont en train de battre de l'aile... Ce serait de la nourriture perdue!

Le vieux sergent regarda. — C'est juste, fit-il, huit parts!

Hullin ne put en voir davantage, et il se retira chez l'aubergiste Wittmann, plus pâle que la mort. Wittmann était aussi marchand de cuir et de fourrures. En le voyant entrer : — Hé! c'est vous, maître Jean-Claude! s'écria-t-il, vous arrivez plus tôt qu'à l'ordinaire... Je ne vous attendais que la semaine prochaine. — Puis, le voyant chanceler : — Mais dites donc,... vous avez quelque chose?

— Je viens de voir les blessés.

— Ah! oui, les premières fois, cela vous tombe dans les jambes; mais si vous en aviez vu passer quinze mille, comme nous autres, vous n'y penseriez plus!

— Une chopine de vin, bien vite! dit Hullin, qui se sentait mal. Oh! les hommes, les hommes!... Et dire que nous sommes frères!

— Oui, frères jusqu'à la bourse, répondit Wittmann. Tenez, buvez un coup, ça vous remettra!

— Ainsi vous en avez vu passer quinze mille? reprit le sabotier.

— Au moins,... depuis un mois,... sans parler de ceux qui sont restés en Alsace et de l'autre côté du Rhin; car, vous comprenez, on ne trouve pas de charrettes pour tous, et puis beaucoup ne valent pas la peine d'être emportés.

— Oui, je comprends! mais pourquoi sont-ils là, ces malheureux? Pourquoi n'entrent-ils pas à l'hôpital?

— L'hôpital! qu'est-ce qu'un hôpital, dix hôpitaux, pour cinquante mille blessés? Tous les hôpitaux, depuis Mayence et Coblentz jusqu'à Phalsbourg, sont encombrés. Et d'ailleurs cette mauvaise maladie, le typhus, voyez-vous, Hullin, vous tue plus de monde que

le boulet. Tous les villages de la plaine, à vingt lieues d'ici, en sont infectés; on meurt partout comme des mouches. Heureusement la ville est en état de siége depuis trois jours, on va fermer les portes, il n'entrera plus personne. J'ai perdu pour ma part mon oncle Christian et ma tante Lisbeth, des gens aussi sains, aussi solides que vous et moi, maître Jean-Claude. Enfin le froid est venu; il y a eu cette nuit gelée blanche.

— Et les blessés sont restés sur le pavé toute la nuit?

— Non, il sont arrivés de Saverne ce matin; dans une heure ou deux, le temps de laisser reposer les chevaux, ils partiront pour Sarrebourg.

En ce moment, le vieux sergent qui venait de rétablir l'ordre dans les charrettes entra en se frottant les mains. — Hé! hé! dit-il, ça fraîchit, papa Wittmann, vous avez bien fait d'allumer du feu au poêle. Un petit verre de cognac pour rabattre le brouillard. Hum! hum!

Ses petits yeux plissés, son nez en bec de corbin, les pommettes de ses joues séparées du nez par deux grosses rides en paraphe, lesquelles se perdaient dans une large impériale roussâtre, tout riait dans la physionomie du vieux soldat, tout respirait une bonne humeur joviale. C'était une vraie figure militaire, hâlée, brunie par le grand air, pleine de franchise, mais aussi de finesse goguenarde; son grand schako, sa grosse capote gris bleu, le baudrier, l'épaulette, semblaient faire partie de son individu. On n'aurait pu se le représenter autrement. Il se promenait de long en large dans la salle, continuant à se frotter les mains, tandis que Wittmann lui versait un petit verre d'eau-de-vie; Hullin, assis près de la fenêtre, avait remarqué d'abord le numéro de son régiment : 6e d'infanterie légère. Gaspard, le fils de la mère Lefèvre, servait dans ce régiment. Jean-Claude allait donc avoir des nouvelles du fiancé de Louise; mais, au moment de parler, son cœur battit avec force : — Si Gaspard était mort! s'il avait péri comme tant d'autres!

Le brave sabotier se sentit comme étranglé; il se tut. — Mieux vaut, pensait-il, ne rien savoir.

Pourtant au bout de quelques instans il ne put y tenir. — Sergent, dit-il d'une voix enrouée, vous êtes du 6e léger?

— Mais oui, mon bourgeois, fit l'autre en se retournant au milieu de la salle.

— Ne connaîtriez-vous pas un nommé Gaspard Lefèvre?

— Gaspard Lefèvre, de la *deuxième du premier*, parbleu! si je le connais... C'est moi qui l'ai mis au port d'armes; un brave soldat, morbleu! dur à la fatigue... Si nous en avions cent mille de cette trempe...

— Alors il vit?... Il se porte bien?

— Mais oui, mon bourgeois. Après ça, depuis huit jours que j'ai quitté le régiment à Frédéricsthal, pour escorter ce convoi de blessés... Vous comprenez, cela chauffe... On ne peut répondre de rien... D'un moment à l'autre, chacun de nous peut recevoir son affaire... Mais il y a huit jours, à Frédéricsthal, le 12 décembre, Gaspard Lefèvre répondait encore à l'appel.

Jean-Claude respira. — Mais alors, sergent, faites-moi l'amitié de me dire pourquoi Gaspard n'a pas écrit au village depuis deux mois?

Le vieux soldat sourit, ses petits yeux clignotèrent. — Ah çà! mon bourgeois, croyez-vous par hasard qu'on n'ait rien de mieux à faire en route que d'écrire?

— Non, j'ai servi, j'ai fait les campagnes de Sambre-et-Meuse, d'Égypte et d'Italie; mais cela ne m'empêchait pas de donner de mes nouvelles.

— Un instant, camarade, interrompit le sergent, moi j'ai passé par l'Égypte et l'Italie comme vous... La campagne que nous venons de finir est tout à fait particulière.

— Elle a donc été bien rude?

— Rude?... c'est-à-dire qu'il faut avoir l'âme chevillée dans tous les membres pour ne pas y avoir laissé ses os. Tout était contre nous : la maladie, les traîtres, les paysans, les bourgeois, nos alliés, enfin tout! De notre compagnie, au grand complet lorsque nous sommes partis de Phalsbourg le 21 janvier dernier, il n'est revenu que trente-deux hommes. Je crois que Gaspard Lefèvre est le seul conscrit qui reste... Ces pauvres conscrits! ils se battaient bien; mais ils n'avaient pas l'habitude de se serrer le ventre, ils fondaient comme du beurre dans la poêle.

Ce disant, le vieux sergent s'approcha du comptoir et prit son petit verre d'un seul coup : — A votre santé, mon bourgeois. Seriez-vous par hasard le père de Gaspard?

— Non, je suis un parent.

— Eh bien! on peut se vanter d'être solidement bâti dans votre famille. Quel homme à vingt ans! Aussi, malgré tout, il a tenu bon, lui, pendant que les autres descendaient la garde par douzaines.

— Mais, reprit Hullin après un instant de silence, je ne vois pas encore ce qu'il y avait de si particulier dans la dernière campagne; car nous aussi, nous avons eu des maladies, des traîtres...

— De particulier! s'écria le sergent; mais tout était particulier. Autrefois, si vous avez fait la guerre en Allemagne, vous devez vous rappeler qu'après une ou deux victoires c'était fini; les gens vous recevaient bien; on buvait du petit vin blanc, on mangeait

de la choucroute et du jambon avec les bourgeois, on faisait danser les grosses commères. Les maris, les vieux parens riaient de bon cœur, et quand le régiment partait, tout le monde pleurait d'attendrissement... Mais cette fois, après Lutzen et Bautzen, au lieu de se radoucir, les gens vous faisaient des mines de cinq cents diables; on ne pouvait rien en obtenir que par la force; enfin on se serait cru en Espagne ou en Vendée. Je ne sais pas ce qu'on leur a fourré dans la tête contre nous. Encore si nous n'avions été que des Français, si nous n'avions pas eu des tas de Saxons et d'autres alliés qui n'attendaient que le moment de nous sauter à la gorge, nous en serions venus à bout tout de même, un contre cinq; mais les alliés, ne me parlez pas des alliés! Tenez, à Leipzig, le 18 octobre dernier, au beau milieu de la bataille, nos alliés se tournent contre nous et nous tirent des coups de fusil dans le dos : c'étaient nos bons amis les Saxons! Huit jours après, nos anciens bons amis les Bavarois viennent se mettre en travers de notre retraite; il faut leur passer sur le ventre à Hanau. Le lendemain, près de Francfort, une autre colonne de bons amis se présente; il faut les écraser. Enfin, plus on en tue, plus il en repousse! Nous voilà maintenant de ce côté-ci du Rhin. Eh bien! il y en a bien sûr en marche depuis Moscou de ces bons amis... Ah! si nous avions prévu cela après Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram!

Hullin était devenu tout pensif. — Et maintenant où en sommes-nous, sergent?

— Nous en sommes qu'il a fallu repasser le Rhin, et que toutes nos places fortes de l'autre côté sont bloquées. Le 10 novembre dernier, le prince de Neuchâtel a passé la revue du régiment à Bleckheim. Le 3e bataillon a versé ses soldats dans le 2e, et le cadre a reçu l'ordre de se tenir prêt à partir pour le dépôt. Les cadres ne manquent pas, mais les hommes!... Depuis plus de vingt ans qu'on nous saigne aux quatre membres, ce n'est pas étonnant. Toute l'Europe s'avance... L'empereur est à Paris... Il dresse son plan de campagne... Pourvu qu'on nous laisse respirer jusqu'au printemps!...

En ce moment, Wittmann, debout près de la fenêtre, se prit à dire : — Voici le gouverneur qui vient d'inspecter les abatages autour de la ville.

En effet le commandant, Jean-Pierre Meunier, coiffé d'un grand chapeau à cornes et l'écharpe tricolore autour des reins, traversait la place. — Ah! dit le sergent, je vais lui faire signer la feuille de route... Pardon, bourgeois, il faut que je vous quitte.

— Faites, mon sergent, et merci. Si vous revoyez Gaspard, dites-lui que Jean-Claude Hullin l'embrasse, et qu'on attend de ses nouvelles au village.

— Bon,... bon,... je n'y manquerai pas.

Le sergent sortit, et Hullin vida sa chope tout rêveur. — Père Wittmann, dit-il au bout d'un instant, et mon paquet?

— Il est prêt, maître Jean-Claude.

Puis se penchant à la porte de la cuisine : — Grédel!... Grédel!... apporte le paquet de Hullin.

Une petite femme parut et déposa sur la table un rouleau de peaux de mouton. Jean-Claude y passa son bâton et le mit sur son épaule.

— Comment! vous allez partir tout de suite?

— Oui, Wittmann, les journées sont courtes, et les chemins difficiles par les bois après six heures; il faut que j'arrive à temps...

— Alors bon voyage, maître Jean-Claude.

IV.

Tandis que Hullin apprenait le désastre de nos armées, et qu'il s'acheminait lentement, la tête basse, le front soucieux, vers le village des Charmes, tout suivait son train habituel à la ferme du Bois-de-Chênes. On ne songeait plus au récit bizarre d'Yégof, on ne pensait pas à la guerre : le vieux Duchêne menait ses bœufs à l'abreuvoir, le pâtre Robin retournait la litière du bétail, Annette et Jeanne écrémaient leurs pots de lait caillé. Catherine Lefèvre seule, sombre et silencieuse, songeait aux temps passés, tout en surveillant d'un visage impassible les allées et les venues de son monde. Elle était trop vieille, trop sérieuse, pour oublier d'un jour à l'autre ce qui l'avait si fortement agitée. La nuit venue, après le repas du soir, elle entra dans la salle voisine, où ses gens l'entendirent tirer le grand registre de l'armoire, et le déposer sur la table, pour régler ses comptes comme d'habitude. Du vivant même de Pierre Lefèvre son mari, elle avait la haute main sur toutes les affaires de la ferme.

On se mit aussitôt à charger la voiture de blé, de légumes et de volaille, car c'était le lendemain marché à Sarrebourg, et Duchêne devait partir au petit jour.

Représentez-vous la grande cuisine et tous ces braves gens en train de finir leur ouvrage avant d'aller se coucher : la grosse marmite noire, pleine de betteraves et de pommes de terre destinées au bétail, fumant sur un immense feu de sapin en tulipes pourpre et or; les plats, les écuelles, les soupières étincelant comme des soleils sur l'étagère; les bottes d'ail et d'oignons mordorés suspendues à la file aux poutres brunes du plafond, parmi les jambons et les quartiers de lard; Jeanne, en cornette bleue et petite jupe coquelicot, remuant le contenu de la marmite de sa grande cuiller de bois; les cages d'osier où caquettent les poules avec le grand coq roux, qui passe la tête à travers les barreaux et regarde la flamme d'un œil émerveillé, la crête sur l'oreille; le dogue *Michel*, la tête

plate, les joues pendantes, en quête d'une écuelle oubliée. On voyait aussi, pendu aux pattes de derrière contre la muraille, un vieux lièvre roux apporté par le chasseur Heinrich pour être vendu au marché, et un beau coq de bruyère, moiré de vert et de roux, l'œil terne, une goutte de sang au bout du bec.

Il était environ sept heures et demie, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre à l'entrée de la cour. Le dogue s'avança sur le seuil en grondant... Il écouta,... aspira l'air de la nuit, puis revint tranquillement se remettre à lécher son écuelle. — C'est quelqu'un de la ferme, dit Annette, *Michel* ne bouge pas.

Et presque aussitôt le vieux Duchêne cria : — Bonne nuit, maître Jean-Claude. C'est vous?

— Oui, j'arrive de Phalsbourg, et je viens me reposer un instant avant de descendre au village... Catherine est-elle là?

Et l'on vit le brave homme apparaître à la vive lumière, son large feutre sur la nuque, et son rouleau de peaux de mouton sur l'épaule.

— Bonne nuit, mes enfans, dit-il, bonne nuit!... Toujours à l'ouvrage?

— Mon Dieu, oui, monsieur Hullin, comme vous voyez, répondit Jeanne en riant. Si l'on n'avait rien à faire, la vie serait bien ennuyeuse!

— C'est vrai, ma jolie fille, c'est vrai, il n'y a que le travail pour vous donner ces fraîches couleurs et ces grands yeux brillans.

Jeanne allait répondre, quand la porte de la salle s'ouvrit, et Catherine Lefèvre s'avança, jetant un regard profond sur Hullin, comme pour deviner d'avance les nouvelles qu'il apportait : — Eh bien! Jean-Claude, vous êtes de retour?

— Oui, Catherine... Il y a du bon et du mauvais.

Ils entrèrent dans la salle, haute et vaste pièce boisée jusqu'au plafond, avec ses armoires de vieux chêne à ferrures brillantes, son poêle de fonte en pyramide s'ouvrant dans la cuisine, sa vieille horloge marquant les secondes dans son étui de noyer, des traverses au plafond chargées de claies où séchaient les pruneaux et les raisins, la table à jambes torses, les chaises de vieux buis, et le fauteuil de cuir à crémaillère, usé par dix générations de vieillards : tout cela était bruni, sombre. Jean-Claude n'entrait jamais dans cette salle sans se rappeler le grand-père de Catherine, qu'il lui semblait voir encore avec sa tête blanche, assis dans l'ombre derrière le fourneau.

— Eh bien?... lui demanda la vieille fermière.

— Eh bien!... de Gaspard, les nouvelles sont bonnes,... le garçon se porte bien. Il en a vu des dures!... Tant mieux,... cela forme la jeunesse!... Mais quant au reste, Catherine, ça va mal : la guerre! la guerre!...

Il hocha la tête, et la vieille, les lèvres serrées, s'assit en face de

lui, droite dans son fauteuil, les yeux fixes, attentifs : — Ainsi ça va mal... décidément... Nous allons avoir la guerre chez nous?

— Oui, Catherine, du jour au lendemain il faut nous attendre à voir les alliés dans nos montagnes.

— Je m'en doutais,... j'en étais sûre; mais parlez, Jean-Claude.

Hullin alors, les coudes en avant, ses grosses oreilles rouges entre les mains et baissant la voix, se mit à raconter tout ce qu'il avait vu dans les moindres détails : les abatages autour de la ville, l'organisation des batteries sur les remparts, la publication de l'état de siége, les charrettes de blessés sur la place d'armes. De temps en temps il faisait une pause, et la vieille fermière clignait des yeux lentement, comme pour graver les faits dans sa mémoire. Puis à la fin de cette lugubre histoire il y eut un long silence, et tous deux se regardèrent sans murmurer une parole.

Au bout de quelques instans : — Vous le voyez, Jean-Claude, dit Catherine d'un ton grave, Yégof n'avait pas tort!

— Sans doute, sans doute, il n'avait pas tort, répondit Hullin; mais qu'est-ce que cela prouve? Un fou qui va de village en village, qui descend en Alsace, qui remonte en Lorraine, qui vague à droite, à gauche, ce serait bien étonnant s'il ne voyait rien, s'il ne disait pas de temps en temps une vérité parmi ses folies. Tout s'embrouille dans sa tête, et les autres croient comprendre ce qu'il ne comprend pas lui-même... Mais il ne s'agit pas de ces histoires de fou, Catherine. Les Prussiens et les Autrichiens arrivent. Il s'agit de savoir si nous les laisserons passer, ou si nous aurons le courage de nous défendre.

— De nous défendre? s'écria la vieille, dont les joues pâles frémirent; si nous aurons le courage de nous défendre? Ce n'est pas à moi, Hullin, que vous croyez parler. Comment?... mais est-ce que nous valons moins que nos anciens? Est-ce qu'ils ne se sont pas défendus, eux?... Est-ce qu'il n'a pas fallu les exterminer, hommes, femmes et enfans?

— Alors vous êtes pour la défense, Catherine?

— Oui, oui,... tant qu'il me restera un morceau de chair sur les os! Qu'ils arrivent! qu'ils arrivent! La vieille Catherine est là.

Ses grands cheveux gris s'agitaient sur sa tête, ses joues pâles et rigides frémissaient, et ses yeux lançaient des éclairs. Elle était belle à voir, belle comme cette vieille Margareth dont avait parlé le fou. Hullin lui tendit la main; il souriait d'un air enthousiaste. — A la bonne heure, s'écria-t-il, à la bonne heure... Nous sommes toujours les mêmes dans la famille. Je vous reconnais, Catherine : vous voilà debout; mais un peu de calme, écoutez-moi. Nous allons nous battre... et par quels moyens?

— Par tous les moyens;... tous sont bons, les haches, les faux, les fourches...

— Sans doute, mais les meilleurs sont les fusils et les balles. Nous avons des fusils, chaque montagnard garde le sien au-dessus de sa porte; mais la poudre et les balles nous manquent.

La vieille fermière s'était calmée tout à coup; elle regardait devant elle comme au hasard, mais l'œil pensif. — Oui, reprit-elle d'un ton brusque, la poudre et les balles nous manquent, c'est vrai; mais nous en aurons. Marc Divès le contrebandier en a. Vous irez le voir demain de ma part. Vous lui direz que Catherine Lefèvre achète toute sa poudre et toutes ses balles, qu'elle paie; qu'elle vendra son bétail, sa ferme, ses terres, tout,... tout,... pour en avoir... Comprenez-vous, Hullin?

— Je comprends; c'est beau ce que vous faites là, Catherine.

— C'est tout simple, répliqua la vieille. Je veux me venger! Ces Autrichiens, ces Prussiens,... ces hommes roux qui nous ont déjà exterminés,... eh bien! je leur en veux... Je les exècre de père en fils... Voilà!... Vous achèterez la poudre,... et ce gueux de fou verra si nous rebâtissons ses châteaux!

Hullin s'aperçut alors qu'elle songeait toujours à l'histoire d'Yégof; mais voyant combien elle était exaspérée, que d'ailleurs son idée contribuait à la défense du pays, il ne fit aucune observation à ce sujet, et dit simplement : — Ainsi, Catherine, c'est entendu, je vais chez Marc Divès demain?

— Oui : vous achèterez toute sa poudre et son plomb. Il faudrait aussi faire un tour dans les villages de la montagne, prévenir les gens de ce qui se passe, et convenir avec eux d'un signal pour se réunir en cas d'attaque.

— Soyez tranquille, dit Jean-Claude.

Tous deux s'étaient levés et se dirigeaient vers la porte. Depuis une demi-heure, le bruit avait cessé dans la cuisine; les gens de la ferme étaient allés se coucher. La vieille femme déposa sa lampe au coin de l'âtre et tira les verroux. Au dehors, le froid était vif, l'air calme et limpide. Toutes les cimes d'alentour et les sapins du Jägerthâl se détachaient sur le ciel par masses sombres ou lumineuses. Au loin, bien loin derrière la côte, un renard à la chasse glapissait dans la vallée du Blanru. — Bonne nuit, Hullin, dit la mère Lefèvre.

— Bonne nuit, Catherine.

Jean-Claude s'éloigna rapidement sur la pente des bruyères, et la fermière, après l'avoir suivi des yeux une seconde, referma sa porte.

Je vous laisse à penser la joie de Louise lorsqu'elle apprit que Gaspard était sain et sauf. La pauvre fille, depuis deux mois, ne vivait plus. Hullin se garda bien de lui montrer le nuage sombre qui s'avançait à l'horizon. Toute la nuit, il l'entendit caqueter dans sa petite chambre, se parler à elle-même comme pour se féliciter,

murmurer le nom de Gaspard, et ouvrir ses tiroirs, ses boîtes, sans doute afin d'y retrouver quelques souvenirs et leur parler d'amour. Ainsi la fauvette inondée par l'orage, tout en grelottant, se met à chanter et à sautiller de branche en branche au premier rayon de soleil.

V.

Lorsque Jean-Claude Hullin, en manches de chemise, poussa le lendemain les contrevens de sa maisonnette, il vit toutes les montagnes voisines, — le Jägerthâl, le Grosmann, le Donon, — couvertes de neige. Ce premier aspect de l'hiver survenu pendant notre sommeil a quelque chose de saisissant : les vieux sapins, les rochers moussus, parés encore la veille de leur verdure et maintenant scintillans de givre, remplissent notre âme d'une tristesse indéfinissable. — Encore une année finie, se dit-on, encore une rude saison à passer avant le retour des fleurs! Et l'on s'empresse de revêtir la grosse houppelande, d'allumer le feu.

Hullin mit ses gros souliers ferrés à double semelle, et passa sur sa veste la grande camisole de bure. Il entendait Louise marcher au-dessus de sa tête dans la petite mansarde. — Louise, cria-t-il, je pars!

— Comment! vous sortez encore aujourd'hui?

— Oui, mon enfant, il le faut; mes affaires ne sont pas terminées.

Puis, s'étant coiffé de son large feutre, il monta l'escalier et dit à demi-voix : — Tu ne m'attendras pas de si tôt, mon enfant... J'ai des courses à faire assez loin... Ne sois pas inquiète... Si l'on te demande où je suis, tu répondras : Chez le cousin Mathias, à Saverne.

— Vous ne déjeunez donc pas avant de partir?

— Non; j'ai mis une croûte de pain et la petite gourde d'eau-de-vie dans ma poche. Adieu, mon enfant... Réjouis-toi, rêve à Gaspard.

Et, sans attendre de nouvelles questions, il prit son bâton et sortit de la maisonnette en se dirigeant vers la colline des Roches, à gauche du village. Au bout d'un quart d'heure environ, il l'avait dépassée et gagnait le sentier des Trois-Fontaines, qui tourne autour du Falkenstein en suivant le petit mur de pierres sèches de l'ancien *burg*. Les premières neiges, qui ne tiennent jamais à l'ombre humide des vallons, commençaient à se fondre et s'écoulaient dans le sentier. Hullin monta sur le mur pour gravir la côte. Jetant alors par hasard un coup d'œil sur le village, à deux portées de carabine, il vit quelques commères balayer le devant de leur porte, quelques têtes grises se souhaiter le bonjour en fumant leur première pipe sur le seuil des chaumières. Ce calme profond de la vie en présence des pensées qui l'agitaient le saisit; il poursuivit sa route tout songeur,

se disant : — Comme tout est tranquille là-bas!... Personne ne se doute de rien, et dans quelques jours quelles clameurs, quels roulemens de fusillade vont déchirer l'air!

Comme il s'agissait d'abord de se procurer de la poudre, Catherine Lefèvre avait tout naturellement jeté les yeux sur Marc Divès, le contrebandier, et sa vertueuse épouse, Hexe-Baizel.

Ces gens vivaient de l'autre côté du Falkenstein, sous la roche même du vieux *burg* en ruine; ils s'étaient creusé là dedans une sorte de tanière fort commode, laquelle n'avait qu'une porte d'entrée et deux lucarnes, mais qui, d'après certaines rumeurs, communiquait à de vieux souterrains par une crevasse. Jamais les douaniers n'avaient pu la découvrir malgré de nombreuses visites domiciliaires. Jean-Claude et Marc Divès se connaissaient depuis leur enfance; ils avaient déniché ensemble des éperviers et des chouettes, et ils se voyaient presque toutes les semaines au moins une fois à la scierie du Valtin. Hullin se croyait donc sûr du contrebandier, mais il doutait un peu de Mme Hexe-Baizel, personne fort circonspecte, et qui n'abonderait peut-être pas dans le sens de la bataille. — Enfin, se disait-il tout en marchant, nous allons voir.

Il avait allumé sa pipe, et de temps en temps il se retournait pour contempler l'immense paysage, dont les limites s'étendaient de plus en plus. Rien de beau comme ces montagnes boisées s'élevant les unes par-dessus les autres dans le ciel pâle, comme ces vastes bruyères s'étendant à perte de vue toutes blanches de neige, comme ces ravins noirs encaissés entre les bois, leur torrent au fond courant sur les galets verdâtres polis comme du bronze. Et puis le silence, ce grand silence de l'hiver!... cette neige encore tendre tombant de la cime des hauts sapins sur les branches inférieures qui s'inclinent, les oiseaux de proie tourbillonnant par couple au-dessus des forêts en jetant leur cri de guerre, voilà ce qu'il faut voir, voilà ce qu'on ne peut décrire!

Environ une heure après son départ du village des Charmes, Hullin, grimpant le sommet du pic, atteignait la base du rocher des Arbousiers. Tout autour de cette masse granitique s'étend une sorte de terrasse rocailleuse, large de trois ou quatre pieds. Cet étroit passage, entouré des plus hautes cimes des sapins élancés du précipice, a quelque chose de sinistre, mais il est sûr : à moins de vertige, on ne risque rien à le parcourir. Au-dessus s'avance en demi-voûte la roche couverte de ruines.

Jean-Claude approchait de la retraite du contrebandier. Il s'arrêta quelques secondes sur la terrasse, remit sa pipe en poche, puis s'avança sur le passage, qui décrit un demi-cercle et se termine de l'autre côté par une brèche. Tout au bout et presque au bord de cette brèche, il aperçut les deux lucarnes de la tanière et la porte

entr'ouverte. Un gros tas de fumier se trouvait amoncelé sur le seuil. Dans le même instant apparut Hexe-Baizel, repoussant avec un grand balai de genêts verts le fumier dans l'abîme. Cette femme était petite, sèche; elle avait les cheveux roux épars, les joues creuses, le nez pointu, les yeux petits, brillans comme deux étincelles, la bouche mince, garnie de dents très blanches, et le teint rougeâtre. Quant à son costume, il se composait d'une jupe de laine très courte et très sale, d'une chemise de grosse toile assez blanche; ses petits bras bruns musculeux, recouverts d'une sorte de duvet jaune, étaient nus jusqu'aux coudes malgré le froid excessif de l'hiver à cette hauteur; enfin pour toute chaussure elle traînait deux longues savates en lambeaux.

— Hé! bonjour, Hexe-Baizel, lui cria Jean-Claude d'un ton de bonne humeur railleuse. Vous êtes donc toujours grosse et grasse, contente et réjouie? Ça me fait plaisir!

Hexe-Baizel s'était retournée comme une belette surprise à l'affût; sa chevelure rousse avait frémi, et ses petits yeux lançaient des éclairs. Cependant elle se calma tout de suite et s'écria d'une voix brève, comme se parlant à elle-même : — Hullin!... le sabotier!... Qu'est-ce qu'il veut?

— Je viens voir mon ami Marc, belle Hexe-Baizel, répondit Jean-Claude; nous avons à causer d'affaires.

— Quelles affaires?

— Ah! cela nous regarde... Voyons, laissez-moi passer, que je lui parle.

— Marc dort.

— Eh bien! il faut l'éveiller, le temps presse.

Ce disant, Hullin se courbait sous la porte et pénétrait dans une sorte de caveau dont la voûte, au lieu d'être ronde, affectait des courbes irrégulières sillonnées de fissures. Tout près de l'entrée, à deux pieds du sol, la roche formait une sorte d'âtre naturel; sur l'âtre brûlaient quelques charbons et des branches de genévrier. Tous les ustensiles de cuisine de Hexe-Baizel consistaient en une marmite de fonte, un pot de grès rouge, deux assiettes ébréchées et trois ou quatre fourchettes d'étain, tout son mobilier en un escabeau de bois, une hachette à fendre des bûches, une boîte à sel accrochée contre la roche, et son grand balai de genêts verts. A gauche de cette cuisine s'ouvrait une autre caverne, dont la porte irrégulière, plus large du haut que du bas, se fermait au moyen de deux planches et d'une traverse.

— Eh bien! où est donc Marc? dit Hullin en s'asseyant au coin de l'âtre.

— Je vous ai déjà dit qu'il dort. Il est revenu hier très tard... Il faut que mon homme dorme, entendez-vous?

— J'entends très bien, chère Hexe-Baizel; mais je n'ai pas le temps d'attendre.

— Alors allez-vous-en.

— Allez-vous-en, c'est bientôt dit; seulement je ne veux pas m'en aller... Je n'ai pas fait une lieue pour m'en retourner les mains dans les poches.

— C'est toi, Hullin? interrompit une voix brusque sortant de la cave voisine.

— Oui, Marc.

— Ah! j'arrive.

On entendit un bruit de paille remuée, puis le couvercle de bois fut tiré. Un grand corps, large de trois pieds d'une épaule à l'autre, sec, osseux, voûté, le cou et les oreilles couleur de brique, les cheveux bruns touffus, se courba sous l'ouverture, et Marc Divès se dressa devant Hullin en bâillant et détirant ses longs bras avec un soupir saccadé.

Au premier abord, la physionomie de Marc Divès semblait assez pacifique. Son front large et bas, les tempes dégarnies, ses cheveux courts, frisés, s'avançant en pointe jusque près des sourcils, son nez droit et long, son menton allongé, surtout l'expression calme de ses yeux bruns, l'eussent fait classer dans la famille des ruminans plutôt que des fauves; mais on aurait eu tort de s'y fier. Certains bruits couraient dans le pays que Marc Divès, en cas d'attaque des douaniers, ne se faisait nul scrupule de se servir de la hache et de la carabine pour en finir plus vite : c'est à lui qu'on attribuait plusieurs accidens graves survenus aux agens du fisc; mais les preuves manquaient absolument. Le contrebandier, grâce à sa connaissance approfondie de tous les défilés de la montagne et de tous les chemins de traverse du Dagsberg à Sarrbrück, et de Raon-L'Étape à Bâle en Suisse, se trouvait toujours à quinze lieues de tous les endroits où l'on avait commis un mauvais coup. Et puis il avait l'air bonasse, et ceux qui faisaient courir sur son compte de mauvais bruits finissaient toujours mal, ce qui prouve bien la justice du Seigneur en ce monde.

— Ma foi, Hullin, s'écria Marc après être sorti de son trou, je pensais à toi hier soir, et, si tu n'étais pas venu, j'aurais été tout exprès à la scierie du Valtin pour te rencontrer. Assieds-toi; Hexe-Baizel, donne la chaise à Hullin!

Puis il s'assit lui-même sur l'âtre, le dos au feu, en face de la porte ouverte, où soufflaient tous les vents de l'Alsace et de la Suisse. Par cette ouverture, on jouissait d'une vue magnifique. On aurait dit un véritable tableau encadré dans le roc, mais un tableau immense, embrassant toute la vallée du Rhin, et par-delà des montagnes qui se fondaient dans la brume.

— Marc, dit Hullin, puis-je parler devant ta femme?

— Elle et moi, nous ne faisons qu'un.

— Eh bien! Marc, je viens t'acheter de la poudre et du plomb.

— Pour tirer des lièvres, n'est-ce pas? fit le contrebandier en clignant des yeux.

— Non, pour nous battre contre les Allemands et les Russes.

Il y eut un instant de silence.

— Et il te faudra beaucoup de poudre et de plomb?

— Tout ce que tu pourras fournir.

— Je puis en fournir aujourd'hui pour trois mille francs, dit le contrebandier.

— Je les prends.

— Et autant dans huit jours, ajouta Marc du même ton calme et l'œil attentif.

— Je les prends.

— Vous les prenez, s'écria Hexe-Baizel, vous les prenez, je le crois bien; mais qui est-ce qui les paie?

— Tais-toi, dit Marc d'un ton rude, Hullin les prend; sa parole me suffit.

Puis, lui tendant sa large main avec une expression cordiale : — Jean-Claude, voici ma main, la poudre et le plomb sont à toi; mais je veux en dépenser ma part, tu comprends!

— Oui, Marc; seulement j'entends te payer tout de suite.

— Il paiera, dit Hexe-Baizel, tu l'entends?

— Eh! je ne suis pas sourd! Baizel, va nous chercher une bouteille de *brimbelle-wasser*, que nous nous réchauffions un peu le cœur. Ce que Hullin vient de me dire me réjouit. Ces gueux de *kaiserliks* n'auront pas aussi beau jeu contre nous que je le croyais. Il paraît qu'on veut se défendre, et solidement?

— Oui, solidement!

— Et il y a des gens qui paient?

— C'est Catherine Lefèvre qui paie, et c'est elle qui m'envoie, dit Hullin.

Alors Marc Divès se leva, et d'une voix grave, la main étendue vers les précipices, il s'écria : — C'est une femme! une femme aussi grande que ce rocher là-bas, l'Oxenstein, le plus grand que j'aie jamais vu de ma vie. Je bois à sa santé! Bois aussi, Jean-Claude!

Hullin but, puis la vieille.

— Maintenant tout est dit, s'écria Divès; mais écoute, Hullin, il ne faut pas croire que ce sera facile de se mettre en travers; tous les braconniers, tous les *ségares* (1), tous les *schlitteurs*, tous les bûcherons de la montagne ne seront pas de trop. J'arrive de l'autre côté

(1) Les *ségares* sont les ouvriers d'une scierie.

du Rhin. Il y en a... des Russes, des Autrichiens, des Bavarois, des Prussiens, des Cosaques, des houzards, il y en a! La terre en est toute noire. Les villages ne peuvent pas les tenir. Ils campent dans les plaines, dans les vallons, sur les hauteurs, dans les villes, en plein air, partout, partout... Il y en a!...

En ce moment, un cri aigu traversa l'air.

— C'est un busard à la chasse! fit Marc en s'interrompant.

Mais au même instant une ombre passa sur le rocher. Un nuage de pinsons franchissait l'abîme, et des centaines de busards, d'éperviers, de faucons, se débattaient au-dessus d'eux d'un vol rapide, anguleux, avec des cris stridens pour effrayer leur proie, tandis que la masse semblait immobile, tant elle était dense. Le mouvement régulier de ces milliers d'ailes produisait dans le silence un bruit semblable à celui des feuilles mortes traînées par la bise.

— Voici le départ des pinsons d'Ardennes, dit Hullin.

— Oui, c'est le dernier passage; la faîne est enterrée dans la neige et les semailles aussi. Eh bien! regarde : il y a plus d'hommes là-bas que d'oiseaux dans cette passe... C'est égal, Jean-Claude, nous en viendrons à bout, pourvu que tout le monde s'en mêle!... — Hexe-Baizel, allume la lanterne, je vais montrer à Hullin nos provisions de poudre et de plomb.

Mais Hexe-Baizel, à cette proposition, ne put retenir une grimace. — Personne depuis vingt ans, dit-elle, n'est entré dans la cave. Il peut bien nous croire sur parole... Nous croyons bien, nous, qu'il nous paiera... Je n'allumerai pas la lanterne,... non!

Marc, sans rien dire, étendit la main et saisit près du bûcher une grosse trique; alors la vieille femme, toute hérissée, disparut dans le trou voisin comme un furet, et deux secondes après elle en sortait avec une grande lanterne de corne que Divès alluma tranquillement au feu de l'âtre.

— Baizel, dit-il en replaçant le bâton dans son coin, tu sauras que Jean-Claude est mon vieil ami d'enfance, et que je me fie beaucoup plus à lui qu'à toi, vieille fouine; car si tu n'avais pas peur d'être pendue le même jour que moi, il y a longtemps que je me balancerais au bout d'une corde. — Allons, Hullin, suis-moi.

Ils sortirent, et le contrebandier, tournant à gauche, se dirigea droit vers la brèche, qui formait saillie sur le Valtin, à trois cents pieds dans les airs. Il écarta de la main le feuillage d'un petit chêne enraciné au-dessous, allongea la jambe et disparut comme lancé dans l'abîme. Jean-Claude frémit, mais presque aussitôt il vit contre la paroi du roc s'avancer la tête de Divès, qui lui cria : — Hullin, pose ta main à gauche, il y a un trou; étends le pied hardiment, tu sentiras une marche, et puis tourne sur le talon.

Maître Jean-Claude obéit, non sans trembler; il sentit le trou dans

le roc, il rencontra la marche, et, faisant un demi-tour, il se trouva face à face avec son camarade dans une sorte de niche en ogive, aboutissant autrefois sans doute à quelque poterne. Au fond de la niche s'ouvrait une voûte basse.

— Comment diable as-tu découvert cela? s'écria Hullin tout émerveillé.

— C'est en cherchant des nids il y a trente-cinq ans. J'étais un jour sur la roche, et j'avais vu sortir souvent de là un grand-duc avec sa femelle, deux oiseaux magnifiques, la tête grosse comme mon poing et les ailes larges de six pieds. J'entendais crier leurs petits, et je me disais : « Ils sont près de la caverne, au bout de la terrasse. Si je pouvais tourner un peu plus loin que la brèche, je les aurais! » A force de regarder, de me pencher, je finis par voir un coin de la marche au-dessus du précipice. Il y avait un houx solide à côté. J'empoigne le houx, j'étends la jambe, et ma foi j'arrive ici... Quelle bataille, Hullin! Le vieux et la vieille voulaient m'arracher les yeux. Heureusement il faisait jour. Ils sautaient sur moi comme des coqs, ouvraient le bec, sifflaient; mais le soleil les éblouissait. Je leur donnais des coups de pied. A la fin, ils allèrent tomber sur la pointe d'un vieux sapin, là-bas, et tous les geais du pays, les grives, les pinsons, les mésanges, volèrent autour d'eux jusqu'à la nuit pour leur arracher des plumes. Tu ne peux pas te figurer, Jean-Claude, la masse d'os, de peaux de rats, de levreaux, de charognes de toute espèce qu'ils avaient entassées dans cette niche. C'était une véritable peste. Je pousse tout ça dans le Jägerthâl, et je vois ce conduit. Il faut te dire qu'il y avait trois petits. Je commençai par leur tordre le cou et par les fourrer dans mon sac. Après cela, bien tranquille, j'entre, et tu vas voir ce que je trouve... Arrive!

Ils se glissèrent alors sous la voûte étroite et basse, formée de pierres rouges énormes, où la lumière projetait en fuyant sa lueur vacillante. Au bout de trente pas environ, un vaste caveau de forme circulaire, effondré par le haut, bâti sur le roc vif, apparut à Hullin. Au fond s'élevaient une cinquantaine de petites tonnes en pyramide, et sur les côtés un grand nombre de lingots de plomb, des sacs de tabac, dont la forte odeur imprégnait l'air. Marc avait déposé sa lanterne à l'entrée de la voûte, et regardait son repaire le front haut, le sourire aux lèvres. — Voilà ce que je découvris, dit-il; dans ce temps-là, Jean-Claude, j'avais douze ans. Je pensai tout de suite que cette cachette pourrait m'être utile un jour. Je n'en dis rien au village, mais j'y pensais toujours. Plus tard, quand j'eus fait mes premières tournées de contrebande à Landau, Kehl, Bâle, avec Jacob Zimmer, et que durant deux hivers tous les douaniers furent à nos trousses, alors l'idée de mon vieux caveau se mit à me poursuivre

du matin au soir. J'avais fait la connaissance de Hexe-Baizel, qui était alors servante à la ferme du Bois-de-Chênes, chez le père de Catherine. Elle m'apporta vingt-cinq louis en dot, et nous vînmes nous établir dans la caverne des Arbousiers.

Divès se tut, et Hullin tout rêveur lui demanda : — Ce trou te plaît donc beaucoup, Marc?

— S'il me plaît?... c'est-à-dire que je ne voudrais pas aller demeurer dans la plus belle maison de Strasbourg, quand on me ferait deux mille livres de rente. Il y a vingt-trois ans que je cache ici mes marchandises : sucre, café, poudre, tabac, eau-de-vie, tout y passe. J'ai huit chevaux toujours en route.

— Mais tu ne jouis de rien.

— Je ne jouis de rien! Tu trouves donc que ce n'est rien de se moquer des gendarmes, des rats de cave, des douaniers, de les faire enrager, de les dépister, d'entendre dire partout : — Ce gueux de Marc,... est-il fin!... Comme il vous mène ses affaires!... Il mettrait toute la régie sur les dents,... et ceci,... et cela... Hé! hé! hé!— Je te réponds, moi, que c'est le plus grand plaisir du monde. Et puis les gens vous aiment : on leur vend tout à moitié prix; on rend service aux pauvres, et l'on s'entretient l'estomac chaud... On fume tranquillement sa pipe, on est un homme considéré, on se caresse la barbe.

— Oui, mais quels dangers!

— Bah! jamais un douanier n'aura l'idée de passer la brèche.

— Je le crois bien! pensa Hullin en songeant qu'il lui faudrait de nouveau franchir le précipice.

— C'est égal, reprit Marc, tu n'as pas tout à fait tort, Jean-Claude. Dans les premiers temps, lorsqu'il me fallait entrer ici avec ces petites tonnes-là sur l'épaule et ces lingots de plomb, je suais à grosses gouttes; maintenant j'y suis habitué.

— Et si le pied te glissait?

— Eh bien! ce serait fini! Autant mourir embroché dans un sapin que de tousser des semaines et des mois sur une paillasse.

Divès éclairait alors de sa lanterne les piles de tonnes entassées jusqu'à la voûte. — C'est de la poudre fine anglaise, dit-il; ça coule comme des grains d'argent sur la main, et ça chasse en diable. Il n'en faut pas beaucoup, un dé à coudre suffit. — Et voici du plomb sans mélange d'étain. Dès ce soir, Hexe-Baizel fondra des balles. Elle s'y connaît; tu verras.

Ils s'apprêtaient à reprendre le chemin de la brèche, lorsque tout à coup un bruit confus de paroles se mit à bourdonner dans l'air. Marc souffla sa lanterne, et ils restèrent plongés dans les ténèbres. — Quelqu'un marche là-haut, dit tout bas le contreban-

dier; qui diable a pu grimper sur le Falkenstein par ce temps de neige?

Ils écoutèrent, retenant leur haleine, l'œil fixé sur le rayon de lumière bleuâtre qui descendait d'une étroite fissure au fond de la caverne. Autour de cette fente croissaient quelques broussailles scintillantes de givre; plus loin, on apercevait la crête d'un vieux mur. Comme ils regardaient ainsi dans le plus profond silence, voilà qu'au pied du mur apparut une grosse tête ébouriffée, le front serré dans un cercle luisant, la face allongée, puis un nez rouge, une barbe rousse en pointe, le tout se découpant en silhouette bizarre sur le ciel blanc de l'hiver.

— C'est le roi de carreau! fit Marc en riant.

— Oui, c'est Yégof, murmura Hullin d'un ton grave. Pauvre diable! il vient se promener dans son château les pieds nus sur la glace, et sa couronne de fer-blanc sur la tête! Tiens, regarde, le voilà qui parle; il donne des ordres à ses chevaliers, à sa cour, en grelottant; il étend son sceptre au nord et au midi, tout est à lui: il est maître du ciel et de la terre!... Pauvre diable! rien qu'à le voir avec son caleçon et sa peau de chien râpée sur le dos, j'ai froid le long des reins.

— Oui, Jean-Claude, ça me produit l'effet d'un bourgmestre ou d'un maire de village, qui s'arrondit le ventre comme un bouvreuil et souffle dans ses joues rouges en disant: — Moi, je suis Hans Aden, j'ai dix arpens de beaux prés, j'ai deux maisons, j'ai une vigne, mon verger, mon jardin, hum! hum! j'ai ceci, j'ai cela! — Le lendemain il lui arrive une petite colique, et bonsoir!... Les fous, les fous,... qu'est-ce qui n'est pas fou?... Allons-nous-en, Hullin, la vue de ce malheureux qui parle au vent et de son corbeau qui chante la famine me font claquer les dents.

Il entrèrent alors dans le couloir, et l'éclat du jour au sortir des ténèbres faillit éblouir Hullin. Heureusement la haute taille de son camarade, debout devant lui, le préserva du vertige.

— Appuie-toi solidement, dit Marc, imite-moi : la main droite dans le trou, le pied droit en avant sur la marche, un demi-tour; nous y sommes!

Ils revinrent dans la cuisine, où Hexe-Baizel leur dit que Yégof était dans les ruines du vieux *burg*.

— Nous le savons, répondit Marc, nous venons de le voir prendre le frais là-haut; chacun son goût.

Au même instant, le corbeau, planant au-dessus de l'abîme, passa devant la porte en poussant un cri rauque. On entendit les broussailles raidies par la glace secouer leur grésil, et le fou apparut sur la terrasse. Il était tout hagard, et, lançant un coup d'œil vers le

foyer, il dit : — Marc Divès, tâche de déménager bientôt. Je t'en préviens, je suis las de ce désordre... Les fortifications de mes domaines doivent être libres... Je ne souffrirai pas que la vermine se niche chez moi... Prends tes mesures en conséquence... — Puis, apercevant Jean-Claude, son front se dérida. — Toi ici, Hullin? dit-il. Serais-tu enfin assez clairvoyant pour accepter les propositions que j'ai daigné te faire? Sentirais-tu qu'une alliance telle que la mienne est le seul moyen de vous préserver de la destruction totale de votre race? S'il en est ainsi, je te félicite; tu montres plus de bon sens que je ne t'en supposais.

Hullin ne put s'empêcher de rire. — Non, Yégof, non, le ciel ne m'a pas encore assez éclairé, dit-il, pour que j'accepte l'honneur que tu veux bien me faire. D'ailleurs Louise n'est pas encore d'âge à se marier.

Le fou leva son sceptre, fronça le sourcil et s'écria : — Donc c'est pour la seconde fois, Hullin, que je te réitère ma demande, et c'est pour la seconde fois que tu oses me refuser! Maintenant je la renouvellerai encore une fois,... une fois, entends-tu? Puis, que les destinées s'accomplissent!

Et le fou tourna gravement les talons; le pas ferme, la tête haute et droite malgré l'extrême rapidité de la pente, il descendit le sentier de la roche. Hullin, Marc Divès et Hexe-Baizel elle-même partirent d'un grand éclat de rire.

— C'est un grand fou, dit Hexe-Baizel.

— Je crois que tu n'as pas tout à fait tort, lui répondit le contrebandier. Ce pauvre Yégof, décidément il perd la tête; mais il ne s'agit pas de ça : Baizel, écoute-moi bien; tu vas commencer à fondre des balles de tous les calibres. Moi, je vais me mettre en route pour la Suisse. Dans huit jours au plus tard, le reste de nos munitions sera ici. Donne-moi mes bottes.

Puis, frappant du talon et se liant autour du cou une grosse cravate de laine rouge, il décrocha de la muraille un de ces manteaux vert sombre comme en portent les pâtres, le jeta sur ses épaules, se coiffa d'un vieux feutre râpé, prit un gourdin et s'écria : — N'oublie pas ce que je viens de te dire, vieille,... ou gare! En route, Jean-Claude!

Hullin le suivit sur la terrasse sans souhaiter le bonjour à Hexe-Baizel, qui de son côté ne daigna pas même s'avancer sur le seuil pour les voir partir. Lorsqu'ils furent à la base du rocher, Marc Divès, s'arrêtant, dit : — Tu vas dans les villages de la montagne, n'est-ce pas, Hullin?

— Oui, c'est la première chose à faire : il faut que je prévienne les bûcherons, les charbonniers, les flotteurs, de ce qui se passe.

— Sans doute; n'oublie pas Materne du Hengst et ses deux garçons, Labarbe du Dagsberg, Jérôme de Saint-Quirin. Dis-leur qu'il y aura de la poudre, des balles, et que j'en suis, moi, Marc Divès, la mère Lefèvre, tous les braves gens du pays.

— Sois tranquille, Marc, je connais mes hommes.

— Alors à bientôt!

Ils se donnèrent une vigoureuse poignée de main. Le contrebandier prit le sentier à droite, vers le Donon, Hullin le sentier à gauche, vers la Sarre. Ils s'éloignaient d'un bon pas, lorsque Hullin rappela son camarade : — Hé! Marc, avertis en passant Catherine Lefèvre que tout marche bien. Dis-lui que je vais dans la montagne. — L'autre répondit par un signe de tête qu'il avait compris, et tous deux poursuivirent leur route.

VI.

Une agitation extraordinaire régnait alors sur toute la ligne des Vosges; le bruit de l'invasion prochaine se répandait de village en village, jusque dans les fermes et les maisons forestières du Hengst et du Nideck. Les colporteurs, les rouliers, les chaudronniers, toute cette population flottante qui va sans cesse de la montagne à la plaine, et de la plaine à la montagne, apportait chaque jour de l'Alsace et des bords du Rhin une foule de nouvelles étranges : « Les places, disaient ces gens, se mettent en état de défense; on fait des sorties pour les approvisionner en blé, en viande; les routes de Metz, de Nancy, de Huningue, de Strasbourg, sont sillonnées de convois. On ne rencontre partout que des caissons de poudre, de boulets et d'obus, de la cavalerie, de l'infanterie, des artilleurs se rendant à leur poste. Le maréchal Victor, avec ses douze mille hommes, tient encore la route de Saverne; mais les ponts des places fortes sont déjà levés de sept heures du soir à huit heures du matin. »

Chacun pensait que tout cela n'annonçait rien de bon. Cependant, si plusieurs éprouvaient une crainte sérieuse de la guerre, si les vieilles femmes levaient les mains au ciel en criant : « Jésus-Marie-Joseph! » le plus grand nombre songeait au moyen de se défendre. Jean-Claude Hullin en de telles circonstances fut bien reçu partout. Ce jour même, vers cinq heures du soir, il atteignit la cime du Hengst, et s'arrêta chez le patriarche des chasseurs forestiers, le vieux Materne. C'est là qu'il passa la nuit, car en temps d'hiver les journées sont courtes et les chemins difficiles. Materne promit de surveiller le défilé de la Zorn avec ses deux fils, Kasper et Frantz, et de répondre au premier signal qui lui serait fait du Falkenstein. Le lendemain, Jean-Claude se rendit de bonne heure au Dagsberg pour

s'entendre avec son ami Labarbe le bûcheron. Ils allèrent ensemble visiter les hameaux du voisinage, ranimer dans les cœurs l'amour du pays, et le jour suivant Labarbe accompagna Hullin jusque chez l'anabaptiste Christ-Nickel, le fermier de la Painbach, homme respectable et de grand sens, mais qu'ils ne purent pas entraîner dans leur glorieuse entreprise. Christ-Nickel n'avait qu'une réponse à toutes les observations : — C'est bien,... c'est juste;... mais l'Évangile a dit : « Remettez votre bâton en son lieu... Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée. » Il leur promit cependant de faire des vœux pour la bonne cause; c'est tout ce qu'ils purent obtenir. Ils allèrent de là jusqu'à Walsch échanger de solides poignées de main avec Daniel Hirsch, ancien canonnier de marine, qui leur promit d'entraîner tous les gens de sa commune. En cet endroit, Labarbe laissa Jean-Claude poursuivre seul sa route. Durant huit jours encore, il ne fit que battre la montagne de Soldatenthal au Leonsberg, à Meienthâl, à Aberschwiller, Voyer, Loëttenbach, Cirey, Petit-Mont, Saint-Sauveur, et le neuvième jour il se rendit chez le cordonnier Jérôme, à Saint-Quirin. Ils visitèrent ensemble les défilés du Blanru, après quoi Hullin, satisfait de sa tournée, reprit enfin le chemin du village.

Il marchait depuis environ deux heures d'un bon pas, se représentant la vie des camps, le bivac, la fusillade, les marches et les contre-marches, toute cette existence du soldat qu'il avait regrettée tant de fois, et qu'il voyait revenir après quatorze ans avec enthousiasme, quand au loin, bien loin encore, dans les ombres du crépuscule, il découvrit le hameau des Charmes aux teintes bleuâtres, sa petite cassine déroulant sur la nuée blanche un écheveau de fumée presque imperceptible, les petits jardins entourés de palissades, les toits de chaume, et sur la gauche, à mi-côte, la grande ferme du Bois-de-Chênes; avec la scierie du Valtin au fond, dans le ravin déjà sombre.

Alors tout à coup, et sans savoir pourquoi, son âme fut remplie d'une grande tristesse. Il ralentit le pas, songeant à la vie calme, paisible, qu'il abandonnait peut-être pour toujours, à sa petite chambre si chaude en hiver et si gaie au printemps, lorsqu'il ouvrait les petites fenêtres à la brise des bois, au tic tac monotone de la vieille horloge, et surtout à Louise, à sa bonne petite Louise, filant dans le silence, les paupières baissées, en chantant quelque vieil air de sa voix pure et pénétrante, aux heures du soir où l'ennui les gagnait tous deux. Ce souvenir le saisit si vivement que les moindres objets, chaque instrument de son métier, les longues tarières luisantes, la hachette à manche courbe, les maillets, le petit poêle, la vieille armoire, les écuelles de terre vernissée, l'antique image de saint Michel clouée au mur, le vieux lit à baldaquin au fond de

l'alcôve, l'escabeau, le bahut, la lampe à bec de cuivre, tout se retraça dans son esprit comme une vivante peinture, et les larmes lui en vinrent aux yeux.

Mais c'est surtout Louise, sa chère enfant, qu'il plaignait. Qu'elle allait répandre de larmes! qu'elle allait le supplier de renoncer à la guerre!... Et comme elle allait se pendre à son cou, lui disant : — Oh! ne me quittez pas, papa Jean-Claude! Oh! je vous aimerai bien!... Oh! n'est-ce pas que vous ne voulez pas m'abandonner?

Et le brave homme voyait ses beaux yeux effrayés; il sentait ses bras à son cou. Il songeait à la tromper, à lui faire croire quelque chose, n'importe quoi, pour expliquer son absence et la rassurer; mais de tels moyens n'entraient pas dans son caractère, et sa tristesse en devenait plus grande.

En passant devant la ferme du Bois-de-Chênes, il entra pour dire à Catherine Lefèvre que tout allait bien et que les montagnards n'attendaient plus que le signal. Un quart d'heure après, maître Jean-Claude débouchait par le sentier des Houx en face de sa maisonnette. Avant de pousser la porte criarde, l'idée lui vint de voir ce que faisait Louise en ce moment. Il jeta donc un coup d'œil dans la petite chambre, par la fenêtre. Louise était debout contre les rideaux de l'alcôve; elle semblait fort animée, arrangeant, pliant et dépliant des habits étendus sur le lit. Sa douce figure rayonnait de bonheur, et ses grands yeux bleus brillaient d'une sorte d'enthousiasme; elle parlait même tout haut. Hullin prêta l'oreille, mais une charrette passait justement dans la rue, il ne put rien entendre.

Prenant alors sa résolution à deux mains, il entra en disant d'une voix ferme : — Louise, me voilà de retour.

Aussitôt la jeune fille, toute joyeuse et bondissant comme une biche, accourut l'embrasser. — Ah! c'est vous, papa Jean-Claude;... je vous attendais. Mon Dieu!... mon Dieu! que vous êtes donc resté longtemps!... Enfin vous voilà.

— C'est que, mon enfant,... répondit le brave homme d'un accent moins décidé en déposant son bâton derrière la porte et son chapeau sur la table, c'est que...

Il ne put en dire davantage.

— Oui, oui, vous êtes allé voir nos amis, dit la jeune fille en riant; je sais tout, maman Lefèvre m'a tout dit.

— Comment tu sais?... Et ça ne te fait rien? Tant mieux, tant mieux, cela prouve ton bon sens. Moi qui craignais de te voir pleurer...

— Pleurer! et pourquoi donc, papa Jean-Claude? Oh! j'ai du courage; vous ne me connaissez pas, allez!

Elle prit un petit air résolu qui fit sourire Hullin, mais ce sourire

s'effaça bien vite quand elle ajouta : — Nous allons faire la guerre,... nous allons nous battre,... nous allons courir la montagne...

— Comment? nous allons! nous allons!... s'écria le brave homme tout ébahi.

— Mais oui. Est-ce que nous ne partons pas? dit-elle d'un ton de regret.

— C'est-à-dire... il faut que je te quitte pour quelque temps, mon enfant.

— Me quitter... Oh! que non; je pars avec vous, c'est convenu... Tenez, voyez, mon petit paquet est déjà prêt, et voici le vôtre que j'arrange... Ne vous inquiétez de rien, laissez-moi faire, et vous serez content!

Hullin ne revenait pas de sa stupeur. — Mais, Louise, s'écria-t-il, tu n'y songes pas... Réfléchis donc; il faudra passer des nuits dehors, marcher, courir, et le froid, la neige, les coups de fusil! Cela ne se peut pas.

— Voyons, s'écria la jeune fille d'une voix pleine de larmes en se jetant dans ses bras, ne me faites pas de peine! Vous voulez rire de votre petite Louise;... vous ne pouvez pas l'abandonner!

— Mais tu seras bien mieux ici,... tu auras chaud,... tu recevras de nos nouvelles tous les jours.

— Non, non, je ne veux pas, moi; je veux sortir. Le froid ne me fait rien... Il y a trop longtemps que je suis enfermée. Je veux prendre un peu d'air aussi. Est-ce que les oiseaux ne sortent pas? Les bouvreuils, les rouges-gorges sont dehors tout l'hiver. Est-ce que je n'ai pas senti le froid toute petite? et la faim encore!

Elle frappait du pied, puis pour la troisième fois entourant le cou de Jean-Claude de ses bras : — Allons, papa Hullin, dit-elle d'une voix tendre, maman Lefèvre a dit oui,... serez-vous plus méchant qu'elle? Ah! si vous saviez comme je vous aime!

Le brave homme tout attendri s'était assis, et détournait la tête, comme pour ne pas se laisser fléchir et ne pas permettre qu'on l'embrassât.

— Oh! que vous êtes méchant aujourd'hui, papa Jean-Claude!

— C'est pour toi, mon enfant.

— Eh bien! tant pis,... je me sauverai, je courrai après vous! Le froid,... qu'est-ce que le froid? Et si vous êtes blessé, si vous demandez à voir votre petite Louise pour la dernière fois, et qu'elle ne se trouve pas là, près de vous, pour vous soigner, pour vous aimer jusqu'à la fin!... Oh! vous me croyez donc bien mauvais cœur!

Elle sanglotait. Hullin ne put y tenir davantage. — Est-ce bien vrai que maman Lefèvre consent? demanda-t-il.

— Oh! oui, oh! oui, elle me l'a dit... Elle m'a dit : « Tâche de

décider papa Hullin; moi, je ne demande pas mieux; je suis contente; je trouve que c'est très bien. »

— Eh bien!... tu viendras avec nous;... c'est entendu.

Alors ce fut un cri de joie dont toute la cassine retentit : — Oh! que vous êtes bon! — Et d'un tour de main les larmes furent essuyées : — Nous allons partir, courir les bois, faire la guerre!

— Hé! s'écria Hullin en hochant la tête, je le vois maintenant, tu es toujours la petite *heimathslôs*. Allez donc apprivoiser une hirondelle!

Puis, l'attirant de nouveau sur ses genoux : — Tiens, Louise, voilà maintenant douze ans passés que je t'ai trouvée dans la neige;... tu étais toute bleue, pauvre petite! Et quand nous fûmes dans la baraque, près d'un bon feu, et que tu revins tout doucement, la première chose que tu fis, ce fut de me sourire. Et depuis j'ai toujours voulu ce que tu as voulu. Avec ce sourire-là, tu m'as conduit par tous les chemins.

Alors Louise se mit à lui sourire, et ils s'embrassèrent.

— Eh bien! donc, regardons les paquets, dit le brave homme avec un soupir. Sont-ils bien faits au moins?

Il s'approcha du lit et regarda tout émerveillé ses plus chauds habits, ses gilets de flanelle, tout cela bien brossé, bien plié, bien empaqueté, puis le paquet de Louise avec ses bonnes robes, ses jupes et ses gros souliers en un bel ordre. A la fin, il ne put s'empêcher de rire et de s'écrier : — O *heimathslôs*, *heimathslôs*, il n'y a que vous pour faire les beaux paquets, et vous en aller sans tourner la tête!

Louise sourit. — Vous êtes content?

— Il le faut bien!... Mais, pendant tout ce bel ouvrage, tu n'as pas songé, j'en suis sûr, à préparer mon souper.

— Oh! ce sera bientôt fait! Je ne savais pas que vous reviendriez ce soir, papa Jean-Claude.

— C'est juste, mon enfant... Apprête-moi donc quelque chose, n'importe quoi, mais vite, car j'ai bon appétit. En attendant, je vais fumer une pipe.

Il s'assit au coin de l'établi et battit le briquet tout rêveur. Louise courait à droite, à gauche, comme un véritable lutin, ranimant le feu, cassant les œufs dans la poêle, et faisant sauter une omelette en un clin d'œil. Jamais elle n'avait été si leste, si riante, si jolie. Hullin, le coude sur la table, la joue dans la main, la regardait faire gravement, pensant à tout ce qu'il y avait de volonté, de fermeté, de résolution, dans ce petit être, léger comme une fée et décidé comme un hussard. Au bout d'un instant, elle vint lui servir l'omelette sur un grand plat fleuronné, le pain, le verre et la bouteille. — Voilà, papa Jean-Claude, régalez-vous!

Elle le regardait manger d'un œil tendre. La flamme sautait dans le poêle, éclairant de sa vive lumière les poutres basses, l'escalier de bois dans l'ombre, le grand lit au fond de l'alcôve, toute cette demeure tant de fois égayée par l'humeur joyeuse du sabotier, les chansonnettes de sa fille et l'entrain au travail. Et tout cela, Louise le quittait sans peine; elle ne songeait qu'aux bois, au sentier neigeux, aux montagnes sans fin allant du village à la Suisse, et bien plus loin encore. Ah! maître Jean-Claude avait bien raison de crier : *heimathslôs! heimathslôs!* L'hirondelle ne peut s'apprivoiser, il lui faut le grand air, le ciel immense, le voyage éternel! Ni l'orage, ni le vent, ni la pluie par torrens ne l'effraient à l'heure du départ... Elle n'a plus qu'une pensée, plus qu'un soupir, un cri : en route! en route!

Le repas terminé, Hullin se leva et dit à sa fille : — Je suis las, mon enfant; embrasse-moi, et allons nous coucher.

— Oui, mais n'oubliez pas de m'éveiller, papa Jean-Claude, si vous partez avant le jour.

— Sois donc tranquille. C'est entendu, tu viendras avec nous. — Puis, la regardant grimper l'escalier et disparaître dans la petite mansarde : — A-t-elle peur de rester au nid! se dit-il.

Le silence était grand au dehors. Onze heures sonnaient à l'église du village. Au bout d'un quart d'heure, tout bruit ayant cessé, le bonhomme s'assit pour défaire ses souliers. En ce moment, ses regards rencontrèrent par hasard son fusil de munition au-dessus de la porte. Il le décrocha, puis il l'essuya lentement et en fit jouer la batterie. Toute son âme était à cette besogne. — Cela va bien encore, murmurait-il. Et d'une voix grave : — C'est drôle, c'est drôle; la dernière fois que je le tenais,... à Montenotte, il y a quinze ans,... il me semble que c'était hier!

Tout à coup au dehors la neige durcie cria sous un pas rapide. Il prêta l'oreille : — Quelqu'un!... Presque aussitôt deux petits coups secs retentirent aux vitres. Il courut à la fenêtre et l'ouvrit. La tête de Marc Divès, avec son large feutre tout raide de glace, se pencha dans l'ombre. — Eh bien! Marc, quelles nouvelles?

— As-tu prévenu les montagnards, Materne, Jérôme, Labarbe?

— Oui, tous.

— Il n'est que temps : l'ennemi a passé.

— Passé?

— Oui,... sur toute la ligne... J'ai fait quinze lieues dans les neiges depuis ce matin pour te l'annoncer.

— Bon! dit Jean-Claude, il faut donner le signal : un grand feu sur le Falkenstein.

Hullin était tout pâle; il remit ses souliers. Deux minutes après,

sa grosse camisole sur les épaules et son bâton au poing, il ouvrait doucement la porte, et suivait Marc Divès à grands pas dans le sentier du Falkenstein.

VII.

A partir de minuit jusqu'à six heures du matin, une flamme brilla dans les ténèbres sur la cime du Falkenstein, et toute la montagne fut debout. Tous les amis de Hullin, de Marc Divès et de la mère Lefèvre, les hautes guêtres aux jambes, le vieux fusil sur l'épaule, s'acheminèrent, dans le silence des bois, vers les gorges du Valtin. La pensée de l'ennemi traversant les plaines de l'Alsace pour venir surprendre les défilés était présente à l'esprit de tous. Le tocsin du Dagsberg, d'Aberschwiller, de Walsch, de Saint-Quirin, ne cessait point d'appeler les défenseurs du pays aux armes.

Maintenant il faut se représenter le Jägerthâl au pied du vieux *burg*, par un temps de neige extraordinaire, à cette heure matinale où les grands massifs d'arbres commencent à sortir de l'ombre, où le froid excessif de la nuit s'adoucit à l'approche du jour. Il faut se figurer la vieille scierie avec sa large toiture plate, sa roue moussue, ses lucarnes ternes, et sa hutte trapue vaguement éclairée par un feu de sapin, dont la lumière pâlit aux lueurs du crépuscule, et tout autour du feu des bonnets de peau, des feutres, de noirs profils regardant les uns par-dessus les autres et se serrant comme une muraille; plus loin, le long des bois, dans toutes les sinuosités du vallon, d'autres feux éclairant des groupes d'hommes et de femmes accroupis dans la neige.

L'agitation commençait à se calmer. A mesure que le ciel grisonnait, les gens se reconnaissaient. — Tiens, le cousin Daniel de Soldatenthal, vous êtes donc aussi venu?

— Mais oui, comme vous voyez, Heinrich, avec ma femme encore...

— Comment! la cousine Nanette!... Mais où donc est-elle?

— Là-bas, près du grand chêne, au feu de l'oncle Hans.

On se serrait la main. D'autres faisaient entendre de longs bâillemens, d'autres jetaient au feu des débris de planches. On se passait les gourdes; on se retirait du cercle pour faire place aux voisins qui grelottaient. Cependant l'impatience gagnait la foule. — Ah çà! criait-on, nous ne sommes pas venus ici pour nous roussir la plante des pieds. Il serait temps de voir,... de s'entendre.

— Oui, oui, qu'on s'entende! qu'on nomme des chefs!

— Non! tout le monde n'est pas encore réuni. Voyez, il en arrive toujours du Dagsberg et de Saint-Quirin.

En effet, plus le jour grandissait, plus on découvrait de gens accourant de tous les sentiers de la montagne. Il y avait bien alors quelques centaines d'hommes dans la vallée : bûcherons, charbonniers, flotteurs, sans compter les femmes et les enfans.

Rien de pittoresque comme cette halte au milieu des neiges, au fond du défilé encaissé de hauts sapins jusqu'aux nuages, à droite les vallées s'engrenant les unes dans les autres à perte de vue, à gauche les ruines du Falkenstein debout dans le ciel. On aurait dit de loin des bandes de grues abattues sur les glaces; mais de près il fallait voir ces hommes rudes, la barbe hérissée comme la soie du sanglier, l'œil sombre, les épaules larges et carrées, les mains calleuses. Quelques-uns, plus hauts de taille, appartenaient à cette race des roux ardens, blancs de peau, poilus jusqu'au bout des doigts et forts à déraciner des chênes. De ce nombre étaient le vieux Materne du Hengst et ses deux fils Frantz et Kasper. Ces gaillards-là, tous trois armés de petites carabines d'Insprück, les hautes guêtres de toile bleue à boutons de cuir remontant au-dessus des genoux, les reins couverts d'une sorte de casaque en peau de chèvre, le feutre rabattu sur la nuque, n'avaient pas même daigné s'approcher du feu. Depuis une heure, ils étaient assis sur une *tronce* (1) au bord de la rivière, l'œil au guet, les pieds dans la neige comme à l'affût. De temps en temps le vieux disait à ses fils : — Qu'ont-ils donc à grelotter là-bas? Je n'ai jamais vu de nuit plus douce pour la saison; c'est une nuit de chevreuils... Les rivières ne sont pas même prises!

Tous les chasseurs forestiers du pays, en passant, venaient leur serrer la main, puis se réunissaient autour d'eux, et formaient en quelque sorte bande à part. Ces gens-là causaient peu, ayant l'habitude de se taire des journées et des nuits entières, de peur d'effaroucher le gibier.

Marc Divès, debout au milieu d'un autre groupe qu'il dominait de toute la tête, parlait et gesticulait, désignant tantôt un point de la montagne, tantôt un autre. En face de lui se tenait le vieux pâtre Lagarmitte, avec sa longue souquenille de toile grise, sa houlette et son chien. Il écoutait le contrebandier la bouche béante, et de temps en temps inclinait la tête. Du reste, toute la bande semblait attentive; elle se composait surtout de bûcherons et de flotteurs, avec lesquels le contrebandier se trouvait journellement en rapport.

Entre la scierie et le feu, sur la traverse de l'écluse, était assis le cordonnier Jérôme de Saint-Quirin, un homme de cinquante à soixante ans, la face longue, brune, les yeux caves, le nez gros, les

(1) Tronc d'arbre non équarri.

oreilles couvertes d'un bonnet de peau de loutre, la barbe jaune descendant en pointe jusqu'à la ceinture. Ses mains, couvertes de gants de grosse laine vert grenouille, s'appuyaient sur un énorme bâton de cormier noueux. Il était vêtu d'une longue capote de bure; on l'aurait pris pour un ermite. Chaque fois que des rumeurs s'élevaient quelque part, le père Jérôme tournait lentement la tête, et prêtait l'oreille en fronçant le sourcil.

Jean Labarbe, lui, le coude sur le manche de sa hache, restait impassible. C'était un homme aux joues pâles, au nez aquilin, aux lèvres minces. Il exerçait une grande influence sur ceux du Dagsberg par sa résolution et la netteté de son esprit. Quand on criait autour de lui : « Il faut délibérer! nous ne pouvons rester là sans rien faire! » il se bornait simplement à dire : « Attendons; Hullin n'est pas encore arrivé, ni Catherine Lefèvre... Rien ne presse. » Tout le monde alors se taisait, regardant avec impatience vers le sentier des Charmes.

Le *ségare* Piorette, petit homme sec, maigre, énergique, les sourcils noirs joints sur le front, un bout de pipe aux dents, se tenait sur le seuil de sa hutte, et contemplait d'un œil vif et profond à la fois l'ensemble de cette scène.

Cependant l'impatience grandissait de minute en minute. Quelques maires de village, en habit carré et chapeau à cornes, se dirigeaient vers la scierie, appelant leurs communes à délibérer. Fort heureusement la charrette de Catherine Lefèvre apparut enfin dans le sentier des Bouleaux, et mille cris d'enthousiasme s'élevèrent aussitôt de tous côtés : « Les voilà! les voilà! ils arrivent! » Le vieux Materne se dressa sur une *tronce*, et descendit gravement, disant : « Ce sont eux! »

Il se fit une grande agitation. Les groupes éloignés se rapprochèrent; chacun accourut. Une sorte de frisson d'impatience dominait la foule. A peine vit-on distinctement la vieille fermière, le fouet en main, sur sa botte de paille avec la petite Louise, que de toutes parts retentirent jusqu'au fond des échos les cris de : « Vive la France! vive la mère Catherine! »

Hullin, resté en arrière, son grand chapeau sur la nuque, le fusil de munition en bandoulière, traversait alors la prairie de l'Eichmath, distribuant des poignées de main énergiques : — Bonjour, Daniel! bonjour, Colon! bonjour, bonjour!

— Hé! cela va chauffer, Hullin.

— Oui, oui, nous allons entendre éclater les marrons cet hiver. Bonjour, mon vieux Jérôme, nous voilà dans les grandes affaires.

— Mais oui, Jean-Claude. Il faut espérer que nous en sortirons avec la grâce de Dieu.

Catherine, arrivée devant la scierie, disait alors à Labarbe de déposer à terre une petite tonne d'eau-de-vie qu'elle avait amenée de la ferme, et de chercher la cruche du *ségare* dans la hutte.

Quelque temps après, Hullin, en s'approchant du feu, rencontra Materne et ses deux garçons.

— Vous arrivez tard! lui dit le vieux chasseur.

— Hé! oui. Que veux-tu? il a fallu descendre du Falkenstein, prendre le fusil, embarquer les femmes... Enfin nous voilà, ne perdons plus de temps... Lagarmitte, souffle dans ta corne, que tout le monde se réunisse! Avant tout, il faut s'entendre,... il faut nommer des chefs.

Lagarmitte soufflait déjà dans sa longue trompe d'écorce, les joues gonflées jusqu'aux oreilles, et les bandes encore dispersées le long des sentiers, sur la lisière des bois, hâtaient le pas pour arriver à temps. Bientôt tous ces braves gens furent réunis en face de la scierie. Hullin, devenu grave, monta sur une pile de *tronces*, et, promenant sur la foule des regards profonds, il dit au milieu du plus grand silence : — L'ennemi a passé le Rhin avant-hier soir; il marche sur la montagne pour entrer en Lorraine : Strasbourg, Schlestadt, Huningue sont bloqués. Il faut nous attendre à voir les Allemands et les Russes demain ou après-demain.

Il y eut un cri général de « vive la France! »

— Oui, vive la France! reprit Jean-Claude, car si les alliés arrivent à Paris, ils sont maîtres de tout : ils peuvent rétablir les corvées, les dîmes, les couvens, les priviléges et les potences! Si vous voulez avoir tout ça, vous n'avez qu'à les laisser passer.

On ne saurait peindre la fureur sombre de toutes ces figures en ce moment.

— Voilà ce que j'avais à vous dire! cria Hullin tout pâle. Puisque vous êtes ici, c'est pour vous battre.

— Oui! oui!

— C'est bien; mais écoutez-moi. Je ne veux pas vous prendre en traître. Il y a parmi vous des pères de famille. Nous serons un contre dix, contre cinquante : il faut nous attendre à périr! Ainsi que les hommes qui n'auraient pas réfléchi à la chose, qui ne se sentiraient pas le cœur de faire leur devoir jusqu'à la fin, s'en aillent. On ne leur en voudra pas. Chacun est libre.

Puis il se tut, regardant autour de lui. Tout le monde restait immobile; c'est pourquoi d'une voix plus ferme il finit ainsi :

— Personne ne se retire; tous, tous vous êtes d'accord pour vous battre! Eh bien! cela me réjouit. Maintenant il faut nommer un chef. Dans les grands dangers, la première chose est l'ordre, la discipline. Le chef que vous allez nommer aura tous les droits de commander

et d'être obéi. Ainsi réfléchissez bien, car de cet homme va dépendre le sort de chacun.

Ayant dit cela, Jean-Claude descendit des *tronces*, et l'agitation fut extrême. Chaque village délibérait séparément, chaque maire proposait son homme; cependant l'heure avançait, Catherine Lefèvre se consumait d'impatience. Enfin, n'y tenant plus, elle se leva sur son siége et fit signe qu'elle voulait parler.

Catherine jouissait d'une grande considération. D'abord quelques-uns, puis un grand nombre s'approchèrent pour savoir ce qu'elle voulait leur communiquer. — Mes amis, dit-elle, nous perdons trop de temps... Que vous faut-il? Un homme sûr, n'est-ce pas? un soldat, un homme qui ait fait la guerre, et qui sache profiter de nos positions... Eh bien! pourquoi ne choisissez-vous pas Hullin? En est-il un seul qui puisse trouver mieux? Qu'il parle tout de suite et l'on décidera. Moi, je propose Jean-Claude Hullin. Hé! là-bas! entendez-vous? Si cela continue, les Autrichiens seront ici avant qu'on ait un chef.

— Oui, oui, Hullin! s'écrièrent Labarbe, Divès, Jérôme et plusieurs autres. Voyons, qu'on vote pour ou contre!

Marc Divès, grimpant alors sur les *tronces*, s'écria d'une voix tonnante : — Que ceux qui ne veulent pas de Jean-Claude Hullin pour chef lèvent la main.

Pas une main ne se leva.

— Que ceux qui veulent Jean-Claude Hullin pour chef lèvent la main.

On ne vit que des mains en l'air. — Jean-Claude, dit le contrebandier, monte ici... Regarde, c'est toi qu'on veut!

— J'accepte! dit Jean-Claude d'un ton ferme. Que Materne le vieux, Labarbe du Dagsberg, Jérôme de Saint-Quirin, Marc Divès, Piorette le *ségare* et Catherine Lefèvre entrent dans la scierie. Nous allons délibérer... Dans un quart d'heure ou vingt minutes, je donnerai les ordres. En attendant, chaque village va fournir deux hommes à Marc Divès pour chercher de la poudre et des balles au Falkenstein.

VIII.

Tous ceux que Jean-Claude Hullin avait désignés se réunirent dans la hutte du *ségare*, sous le manteau de l'immense cheminée. Une sorte de bonne humeur rayonnait sur la figure de ces braves gens. — Depuis vingt ans que j'entends parler de Russes, d'Autrichiens et de Cosaques, disait le vieux Materne en souriant, je ne se-

rai pas fâché d'en voir quelques-uns au bout de mon fusil; ça change les idées.

— Oui, répondait Labarbe, nous allons en voir de drôles : les petits enfans de la montagne pourront en raconter sur leurs pères et leurs grands-pères... Et les vieilles, à la veillée, vont-elles en faire des histoires dans cinquante ans d'ici!

— Camarades, dit Hullin, vous connaissez tous le pays, vous avez la montagne sous les yeux, depuis Thann jusqu'à Wissembourg; vous savez que deux grandes routes, deux routes impériales, traversent l'Alsace et les Vosges. Elles partent toutes les deux de Bâle; l'une longe le Rhin jusqu'à Strasbourg, de là elle va remonter la côte de Saverne et entre en Lorraine. Huningue, Neuf-Brisach, Strasbourg et Phalsbourg la défendent. L'autre tourne à gauche et passe à Schlestadt; de Schlestadt, elle entre dans la montagne et gagne Saint-Dié, Raon-l'Étape, Baccarat et Lunéville. L'ennemi voudra d'abord forcer ces deux routes, les meilleures pour la cavalerie, l'artillerie et les bagages; mais, comme elles sont défendues, nous n'avons pas à nous en inquiéter. Si les alliés font le siége des places fortes, — ce qui traînerait la campagne en longueur, — alors nous n'aurons rien à craindre; mais c'est peu probable. Après avoir sommé Huningue de se rendre, Belfort, Schlestadt, Strasbourg et Phalsbourg de ce côté des Vosges, Bitche, Lutzelstein et Sarrebrück de l'autre, je crois qu'ils tomberont sur nous. Maintenant écoutez-moi bien. Entre Phalsbourg et Saint-Dié, il y a plusieurs défilés pour l'infanterie; mais il n'y a qu'une route praticable au canon : c'est la route de Strasbourg à Raon-les-Leaux par Urmath, Mutzig, Lutzelhouse, Phramond, Grandfontaine. Une fois maîtres de ce passage, les Autrichiens pourraient déboucher en Lorraine. Cette route passe au Donon, à deux lieues d'ici, sur notre droite. La première chose à faire est de s'y établir solidement, dans l'endroit le plus favorable à la défense, c'est-à-dire sur le plateau de la montagne, de la couper, de casser les ponts et de jeter en travers de solides abatis. Quelques centaines de gros arbres en travers d'un passage, avec toutes leurs branches, valent des remparts. Ce sont les meilleures embuscades, on est bien à couvert, et l'on voit venir. Ces gros arbres tiennent en diable! Il faut les dépecer morceau par morceau; on ne peut jeter des ponts dessus; enfin c'est ce qu'il y a de mieux. Tout cela, camarades, sera fait demain soir ou après demain matin au plus tard : je m'en charge; mais ce n'est pas tout d'occuper une position et de la mettre en bon état de défense, il faut encore faire en sorte que l'ennemi ne puisse la tourner...

— Justement j'y pensais, dit Materne; une fois dans la vallée de la Bruche, les Autrichiens peuvent entrer avec de l'infanterie dans

les collines de Haslach et tourner notre gauche. Rien ne les empêchera d'essayer la même manœuvre sur notre droite, s'ils parviennent à gagner Raon-l'Étape...

— Oui, mais, pour leur ôter ces idées-là, nous avons une chose bien simple à faire : c'est d'occuper les défilés de la Zorn et de la Sarre sur notre gauche, et celui du Blanru sur notre droite. On ne garde un défilé qu'en tenant les hauteurs; c'est pourquoi Piorette va se mettre, avec cent hommes, du côté de Raon-les-Leaux, Jérôme, sur le Grosmann, avec un même nombre, pour fermer la vallée de la Sarre, et Labarbe, à la tête du reste, sur la grande côte, pour surveiller les collines de Haslach. Vous choisirez votre monde parmi ceux des villages les plus voisins. Il ne faut pas que les femmes aient beaucoup de chemin à faire matin et soir pour apporter des vivres. Et puis les blessés seront plus près de chez eux, ce qu'il faut aussi considérer. Voilà provisoirement tout ce que j'avais à vous dire. Les chefs de poste auront soin de m'envoyer chaque jour au Donon, où je vais établir ce soir notre quartier-général, un bon marcheur pour m'avertir de ce qui se passe et recevoir le mot d'ordre. Nous organiserons aussi une réserve; mais, comme il faut aller au plus pressé, nous parlerons de cela quand vous serez tous en position, et qu'il n'y aura plus de surprise à craindre de la part de l'ennemi.

— Et moi, s'écria Marc Divès, je n'aurai donc rien à faire?... Je resterai les bras croisés à regarder les autres se battre?...

— Toi, tu surveilleras le transport des munitions; aucun de nous ne saurait traiter la poudre comme toi, la préserver du feu et de l'humidité, fondre des balles, faire des cartouches.

— Mais c'est un ouvrage de femme cela, s'écria le contrebandier; Hexe-Baizel le ferait aussi bien que moi. Comment! je ne tirerai pas un coup de fusil?

— Sois tranquille, Marc, répondit Hullin en riant, les occasions ne te manqueront pas. D'abord le Falkenstein est le centre de notre ligne, c'est notre arsenal et notre point de retraite en cas de malheur. L'ennemi saura par ses espions que nos convois partent de là; il essaiera probablement de les enlever : les balles et les coups de baïonnette ne te manqueront pas. D'ailleurs, quand tu serais à couvert, cela n'en vaudrait que mieux, car on ne peut confier tes caves au premier venu. Cependant, si tu voulais absolument...

— Non, dit le contrebandier, que la réflexion de Hullin sur ses caves avait touché, non, tout bien considéré, je crois que tu as raison, Jean-Claude; j'ai mes hommes, ils sont bien armés, nous défendrons le Falkenstein, et si l'occasion de placer une balle se présente, je serai plus libre.

— Voilà donc une affaire entendue et bien comprise? demanda Hullin.

— Oui, oui, c'est entendu.

— Eh bien! camarades, s'écria le brave homme d'un accent joyeux, allons nous réchauffer le cœur avec quelques bons verres de vin. Il est dix heures, que chacun retourne à son village et fasse ses provisions. Demain matin au plus tard, il faut que tous les défilés soient occupés solidement.

Ils sortirent alors de la hutte, et Hullin, en présence de tout le monde, nomma Labarbe, Jérôme et Piorette chefs de défilés; puis il dit à tous ceux de la Sarre de se réunir le plus tôt possible près de la ferme du Bois-de-Chênes avec des haches, des pioches et des fusils. — Nous partirons à trois heures, leur dit-il, et nous camperons sur le Donon, en travers de la route. Demain au petit jour nous commencerons les abatis.

Il retint le vieux Materne et ses deux garçons Frantz et Kasper, leur annonçant que la bataille commencerait sans doute au Donon, et qu'il fallait de ce côté de bons tireurs, ce qui leur fit plaisir.

Au moment où les partisans allaient se séparer pour regagner leurs villages, voilà que tout au loin on vit poindre dans le sentier des Trois-Fontaines un homme grand, maigre, enfourché sur une longue bique rousse, la casquette de peau de lièvre à large visière plate enfoncée jusqu'au cou, le nez en l'air. Un grand chien à longs poils noirs bondissait près de lui, et les pans de son immense redingote flottaient comme des ailes. Tout le monde s'écria : — C'est le docteur Lorquin de la plaine, celui qui soigne les pauvres gens gratis; il arrive avec son chien Pluton : c'est un brave homme!

En effet, c'était bien lui; il galopait en criant : — Halte! arrêtez... halte!...

Et sa face rouge, ses gros yeux vifs, sa barbe d'un brun roussâtre, ses larges épaules voûtées, son grand cheval et son chien, tout cela fendait l'air et grandissait à vue d'œil. En deux minutes, il eut atteint le pied de la montagne, traversé la prairie, et il déboucha du pont en face de la hutte. Alors d'une voix essoufflée il se prit à dire : — Ah! les sournois!... qui veulent entrer en campagne sans moi! Ils me le paieront!...

Et frappant sur un petit coffre qu'il portait en croupe : — Attendez, mes gaillards, attendez... J'ai là dedans quelque chose dont vous me donnerez des nouvelles. J'ai là dedans de petits couteaux et des grands, des ronds et des pointus, pour vous repêcher les balles, les biscaïens, les mitrailles de toute sorte dont on va vous régaler.

Alors il partit d'un grand éclat de rire, et tous les assistans eurent la chair de poule.

Ayant fait cette plaisanterie agréable, le docteur Lorquin reprit d'un ton plus grave : — Hullin, il faut que je vous tire les oreilles. Comment! lorsqu'il s'agit de défendre le pays, vous m'oubliez!... Il faut que d'autres m'avertissent... Il me semble pourtant qu'un médecin n'est pas de trop ici! Je vous en veux.

— Pardonnez-moi, docteur, j'ai tort, dit Hullin en lui serrant la main. Depuis huit jours il s'est passé tant de choses! On ne pense pas toujours à tout... Et d'ailleurs un homme comme vous n'a pas besoin d'être prévenu pour remplir son devoir.

Le docteur se radoucit : — Tout cela est bel et bon, s'écria-t-il, mais cela n'empêche pas que par votre faute j'arrive trop tard. Les bonnes places sont prises, les croix distribuées. Voyons, où est le général, que je me plaigne!

— C'est moi.

— Oh! vraiment.

— Oui, docteur, c'est moi, et je vous nomme notre chirurgien en chef.

— Chirurgien en chef des partisans des Vosges... Eh bien! cela me va. Sans rancune, Jean-Claude.

S'approchant alors de la voiture, le brave homme dit à Catherine qu'il comptait sur elle pour l'organisation des ambulances. — Soyez tranquille, docteur, répondit la fermière, tout sera prêt. Louise et moi, nous allons nous en occuper dès ce soir; n'est-ce pas, Louise?

— Oh! oui, maman Lefèvre, s'écria la jeune fille, ravie de voir qu'on entrait décidément en campagne, nous allons bien travailler, nous passerons la nuit s'il le faut. Monsieur Lorquin sera content.

— Eh bien donc! en route! Vous dînez avec nous, docteur?

La charrette partit au trot. Tout en la suivant, le brave docteur racontait en riant à Catherine comment la nouvelle du soulèvement général lui était parvenue, la désolation de sa vieille gouvernante Marie, qui voulait absolument l'empêcher d'aller se faire massacrer par les *kaiserlicks*, enfin les différens épisodes de son voyage depuis Quibolo jusqu'au village des Charmes. Hullin, Materne et ses garçons marchaient à quelques pas en arrière, la carabine sur l'épaule, et c'est ainsi qu'ils montèrent la côte, se dirigeant vers la ferme du Bois-de-Chênes.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XII.

L'INDUSTRIE DU PAPIER.

LES BOUTIQUES DE CHIFFONS, LES FABRIQUES DU KENT ET LA POSTE DE LONDRES.

Un moraliste anglais du XVIIe siècle, Thomas Fuller, a voulu retrouver le caractère des différentes nations de l'Europe dans la nature du papier qu'elles fabriquaient alors. Selon lui, le papier vénitien était élégant, subtil, et pour ainsi dire courtisan; le papier français était léger et délicat; le papier hollandais, corpulent et grossier, suçait l'encre comme une éponge, image en cela d'une race qui cherchait à absorber tout ce qu'elle touchait. Ne pourrait-on, d'après le même principe, distinguer dans le papier anglais, — lequel était encore rare du temps de Fuller, — quelques-uns des traits du caractère britannique, tels que la force et la consistance (*steadiness*)? Sans nous arrêter d'ailleurs à ces analogies, n'est-il pas juste de dire qu'il est peu de produits auxquels l'industrie anglaise ait imprimé un cachet plus profond d'individualité? Le papier de la Grande-Bretagne se reconnaît tout de suite à des qualités qui le distinguent. D'un autre côté, la fabrication du papier (*paper making*) est pour nos voisins une source de travail et de richesse. On a évalué dernièrement à quatre-vingt ou cent mille le nombre de

mains, comme disent les Anglais, occupées dans les manufactures de papier de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. La question du papier est même devenue, depuis quelques années, une grave question politique. Elle a été envisagée à tous les points de vue par les économistes, les négocians et les moralistes du royaume-uni. L'affranchissement du droit sur le papier n'a-t-il point eu dernièrement l'honneur périlleux de diviser la chambre des lords et la chambre des communes, d'agiter le pays par des *meetings* et d'emporter d'assaut, grâce à la force de l'opinion publique, la résistance des conservateurs? A ceux qui proposaient de dégrever les objets de première nécessité, tels que le sucre et le thé, la nation anglaise a répondu : « Donnez-nous d'abord le papier à bon marché, » préférant ainsi les besoins de la vie intellectuelle à ceux même de la nourriture. Voilà bien assez de motifs, il me semble, pour accorder dans cette série d'études (1) une place à la fabrication du papier anglais.

L'industrie du *paper making* est pourtant, qui le croirait? une industrie récente dans la Grande-Bretagne. Il suffira, pour le montrer, de tracer en peu de mots l'histoire de l'invention du papier et d'indiquer le moment où l'Angleterre a introduit chez elle une branche de travail qui porte aujourd'hui de si beaux fruits. En 1755 et 1763, la Société royale des sciences établie à Gœttingue offrit des prix considérables pour éclairer par des recherches l'origine très obscure de cette découverte : ses efforts furent couronnés de peu de succès. Selon les archéologues anglais, le papier doit son origine aux Chinois. De la Chine, où il est connu depuis deux mille ans et où il se fabriquait avec la substance du bambou, du mûrier et quelquefois du coton, il passa, dit-on, dans la Perse, et de la Perse dans l'Arabie. Il est assez difficile de suivre le cours de ces industries voyageuses qui ont traversé le monde, comme la graine semée par le vent. On peut néanmoins fixer deux points de départ d'où l'art de faire le papier a trouvé le chemin du cœur de l'Europe, — Constantinople et l'Espagne. De Constantinople, où il avait été transplanté par la main des Grecs, cet art s'est répandu en Italie par la voie de Venise, et plus tard en Allemagne. D'Espagne, où il avait été introduit par les Maures, il s'est propagé en France.

Dans cette question des origines, il ne faut d'ailleurs point confondre l'usage du papier avec la fabrication. L'usage du papier en Europe est très ancien. Selon quelques érudits, il existe en Italie des manuscrits sur papier de coton qui remonteraient aussi haut que le VIIIe siècle; suivant d'autres, le seul manuscrit authentique sur

(1) Voyez les livraisons du 15 septembre 1857, 15 février, 15 juin, 15 novembre 1858, 1er mars, 1er septembre et 15 décembre 1859, 15 avril, 15 septembre, 15 octobre et 1er décembre 1860, 1er mai et 15 juin 1861.

papier est de 1050. Parmi les richesses archéologiques conservées à la Tour de Londres, on trouve une lettre adressée à Henri III et écrite avant 1222 sur du fort papier. Ces dates nous apprennent néanmoins peu de chose : d'abord rien ne prouve que les monumens parvenus jusqu'à nous soient les premiers du genre, et ensuite ils ne nous disent point le moment où le papier cessa d'être une marchandise exotique pour devenir un produit indigène. Le papier était d'abord connu en Europe sous le nom de *parchemin grec*. Il est facile de s'expliquer ce nom par les usages invariables de l'industrie. Quand une découverte succède à une autre, elle marche longtemps encore sur les brisées de celle qui l'a précédée, et s'efforce de lui ressembler dans la forme. C'est ainsi que le papier, destiné à détrôner plus tard toutes les autres matières industrielles sur lesquelles on avait coutume d'écrire, se donna humblement à l'origine pour un substitut du parchemin.

Les premières fabriques de papier établies en Europe étaient des fabriques de papier de coton. Il en existait une en Toscane dès le commencement du XIVe siècle. Une autre s'éleva en 1390, à Nuremberg, par les soins d'un certain Ulman Stromer, qui écrivit le premier livre sur l'art de faire le papier. Tous ses ouvriers prêtaient le serment solennel de ne point apprendre aux autres le secret de la fabrication et de ne point en faire usage pour leur propre compte. Ce secret était si bien protégé dans toute l'Europe, que, deux ou trois siècles plus tard, les Hollandais prohibaient, sous peine de mort, l'exportation des moules à l'étranger. Ce fait seul n'explique-t-il point la lenteur avec laquelle se transmit un art dont les propriétaires se montraient l'un après l'autre si jaloux? La fabrication du papier de linge suivit celle du papier de coton à une distance de quelques siècles. Cette innovation paraît d'ailleurs avoir été successive, les anciens fabricans ayant mêlé d'abord dans leur papier le chiffon de coton et le chiffon de linge, jusqu'à ce qu'ils fissent de ce dernier un usage à part. Quoi qu'il en soit, l'usage du papier devint commun à partir de ce moment-là dans toute l'Europe. Il était temps, s'écrient les économistes protestans de l'Angleterre, et jamais découverte ne vint plus à propos, car les moines étaient en train de détruire les trésors de la littérature grecque et latine en effaçant sur les parchemins, alors assez coûteux, le texte des auteurs de l'antiquité, pour le remplacer par des légendes et des chroniques puériles. Un *clergyman* du dernier siècle a même écrit un traité sur cette question : « *la découverte* du papier n'a-t-elle pas été plus utile que celle de l'imprimerie à la cause de la réforme religieuse et au progrès des lumières? » Sans s'arrêter à un parallèle inutile entre les services qu'ont rendus à l'esprit humain ces deux auxiliaires et sans discuter les titres plus ou moins grands

qu'ils peuvent avoir l'un et l'autre à notre reconnaissance, on peut très bien proclamer que l'invention du papier de linge n'a point été étrangère à l'histoire des idées qui ont renouvelé la face du monde au XVIe siècle.

Jusqu'ici, la Grande-Bretagne n'avait nullement participé à une industrie qui florissait déjà chez les différentes nations du continent. Ce ne fut que vers la fin du XVIe siècle qu'elle vit construire dans ses îles, et encore par la main d'un étranger, le plus ancien moulin à papier, *paper mill*, dont il reste des traces authentiques. La nouvelle branche de manufacture se développa lentement, et longtemps encore l'Angleterre reçut son papier de l'Italie, de l'Allemagne, de la France et de la Hollande. Guillaume III, d'accord avec le parlement, octroya une patente et des priviléges aux huguenots réfugiés en Angleterre, pour les encourager à y établir des manufactures de papier. Vers 1695, une compagnie se forma en Écosse afin de féconder par des capitaux cette nouvelle source d'industrie. En 1749, un certain Francis Joy reçut du parlement une somme de 200 livres sterling à titre de récompense, pour avoir introduit la première machine à papier qui ait travaillé dans le nord de l'Irlande. Il faut croire que, malgré ces tentatives, l'art de fabriquer le papier fit d'abord très peu de progrès dans le royaume-uni, puisque les écrivains anglais du dernier siècle se plaignaient généralement de ce que le pays était encore tributaire de l'étranger pour sa provision annuelle de papier et payait au continent des sommes énormes. Cette palme de l'industrie britannique n'atteignit un certain degré de perfection que de 1760 à 1765; ce fut grâce à un fabricant nommé James Whatman, qui avait établi ses moulins à Maidstone, dans le Kent. Avant d'être chef de manufacture, Whatman avait été officier dans la milice; il avait aussi voyagé en Hollande, où il appartenait à la suite de l'ambassadeur anglais. Là il visita les fabriques de papier et recueillit les documens sur lesquels devait travailler son génie. De retour dans la Grande-Bretagne, il y fonda une réputation qui dure encore (1). Je me hâte d'arriver aux temps modernes. La machine à papier continu, inventée par un Français, Louis Robert, fut introduite en Angleterre, au commencement de ce siècle, par John Gamble, beau-frère de M. Didot, qui était alors propriétaire des manufactures de papier d'Essonne. John Gamble s'entendit avec un célèbre papetier de Londres, Henri Fourdrinier, qui dépensa des sommes énormes à perfectionner la machine. Il succomba dans la lutte et fit faillite; mais, grâce à ses pertes et à son désastre commercial, l'invention triompha. De combien d'autres progrès

(1) Le papier connu sous le nom de *Whatman's paper* se fait aujourd'hui dans deux moulins séparés qui sont, dit-on, exploités par les successeurs et les descendans de ce fabricant célèbre.

fut-elle suivie! J'ai connu en France un homme d'un esprit élevé, M. l'abbé Frère, qui avait un système à lui sur ce qu'il appelait les périodes sociales. Selon ses calculs, la France était dans l'âge des applications, tandis que l'Angleterre était dans l'âge du perfectionnement. Sans discuter un tel système, je puis dire que ses vues me semblent justes en ce qui regarde l'industrie du papier. Les Anglais ont incontestablement emprunté leurs procédés de fabrication à toute l'Europe, mais ils les ont marqués d'un cachet d'amélioration qui leur appartient. On sera d'ailleurs à même de se former tout d'abord une idée de l'importance qu'occupe aujourd'hui cette branche d'industrie dans la Grande-Bretagne par le chiffre des capitaux qui se trouvent engagés dans les manufactures de papier. Ce chiffre a été évalué tout dernièrement de 7 à 9 millions de livres sterling.

Le papier anglais peut être étudié à trois points de vue, avant, pendant et après la fabrication. Avant, c'est du chiffon, et cette base industrielle donne lieu à un commerce intérieur et extérieur fort étendu, car, outre ses propres chiffons, l'Angleterre recueille les chiffons du monde entier, excepté jusqu'ici ceux de la France et de la Belgique. Les fabriques ou moulins à papier existent sur toute la surface de la Grande-Bretagne, quoiqu'ils affectionnent surtout les eaux vives du Kent, du Buckshire, du Hertshire, et en Écosse les bords de l'Esk; mais c'est à Londres seulement que nous pourrons nous faire une idée de la consommation de ce produit industriel.

I.

Dans l'une des rues de Deptford, un village situé à trois milles de Londres, je m'arrêtai un jour devant une boutique chargée d'inscriptions et d'hiéroglyphes. Au-dessus de la porte, à une quinzaine de pieds du sol, pendait attaché à un croc de fer un affreux mannequin. C'était une sorte de poupée monstrueuse à trois têtes peintes en noir et couronnées d'une chevelure de crin. Sur cette figure de bois grossièrement sculptée, la hache ou le ciseau avait exagéré les traits de la race éthiopienne, un nez aplati et de grosses lèvres. Il n'y avait ni jambes ni bras, mais le corps était indiqué par trois cerceaux recouverts d'une toile écrue. On eût dit une idole, un hideux fétiche taillé dans un tronc d'arbre par les nègres du Congo. Une autre circonstance arrêta ma vue : c'était un os énorme fixé aux volets par une barre de fer, et qui semblait le débris de quelque colosse antédiluvien. Sur cette relique usée par le vent et la pluie, mais qui, toutes réflexions faites, pouvait avoir appartenu à un cheval ou à un bœuf, était écrit en lettres rouges : « Dépêche-toi de me vendre tes os. » Je lus aussi sur une feuille de carton :

« Vends-moi ta graisse. » Ces inscriptions n'avaient rien de très rassurant, et si je m'étais trouvé dans le village de Fan, où M. du Chaillu a dû passer un mauvais quart d'heure (1), j'aurais cru volontiers qu'on en voulait à ma vie. Quoique la rue fût triste et sombre, que les figures autour de moi eussent l'aspect sinistre de la misère, et que la maison devant laquelle j'étais arrêté me montrât une physionomie suspecte, je savais bien pourtant que je ne vivais pas dans un pays d'anthropophages. Des feuilles de papier collées à toutes les vitres de la boutique et chargées d'écriture à la main ou d'images grossièrement coloriées ne tardèrent point d'ailleurs à dissiper tous mes doutes. C'était un cours d'économie domestique en prose, en vers, en caricatures, lequel se réduisait, il est vrai, à un seul précepte, celui de ne rien laisser perdre dans le ménage; mais ce précepte unique se trouvait illustré par une foule d'exemples plus ou moins pittoresques. L'une des gravures représentait d'un côté une jeune femme maigre, longue, raide et serrée dans sa robe collante comme dans un linceul; d'un autre côté, on voyait la même femme avec une énorme jupe de crinoline et des vêtemens à la mode, poussant devant elle une brouette chargée de sacs pleins et gonflés. Un jeune homme s'arrêtait étonné du changement qui avait eu lieu dans la toilette et les contours de cette belle à peine reconnaissable, et lui en demandait naïvement la cause. « Vous voyez, répondait-elle en montrant avec fierté sa brouette et ses sacs, maintenant je vends mes chiffons. » J'avais donc devant les yeux une de ces boutiques connues sous le nom de *rag and bottle shops*, qui achètent tous les objets de rebut. A en croire les affiches, cet établissement, qui m'avait d'abord repoussé par un air sauvage, exerçait une heureuse influence sur la moralité publique. Dans les ménages troublés, il rétablissait la bonne intelligence entre la femme et le mari par le lien sacré de l'économie; il contribuait au progrès des sciences en leur fournissant les matières usées que renouvellent la chimie et les arts industriels; il préparait même la paix universelle en contribuant à la fabrication du papier, qui, d'accord avec l'imprimerie, doit émanciper tous les esclaves et réconcilier toutes les nations. Je commençais donc à revenir d'une première impression malveillante et à pen-

(1) M. P. du Chaillu est dans ce moment *le lion* de Londres, selon l'expression des Anglais, c'est-à-dire qu'il se trouve l'objet de la curiosité générale. Américain de naissance et, comme son nom l'indique, d'origine française, ce jeune voyageur a visité des parties de l'Afrique mal connues jusqu'ici. Il y rencontra le gorilla, singe d'une très grande taille, qui paraît être un progrès sur le chimpanzé, et dont il a rapporté plusieurs exemplaires. Au village de Fan, il trouva une boucherie humaine organisée. Son livre, *Explorations and Adventures in Equatorial Africa*, a donné lieu entre les savans de Londres à une vive polémique. Il est aujourd'hui certain que M. du Chaillu n'a point écrit lui-même son voyage, mais il a fourni toutes les notes à un naturaliste américain, qui s'est chargé de les rédiger et d'en faire un récit très curieux.

ser que le *rag and bottle shop* (boutique de chiffons et de vieilles bouteilles) était une succursale de la caisse d'épargne, quand un fait ébranla ma confiance. Un homme et une femme en haillons, courbés tous les deux, quoique jeunes encore, entrèrent dans ce que plus d'un Anglais appelle la chambre des horreurs. Je me demandais ce qu'ils allaient faire là, car ils n'avaient ni sac ni paquet (je ne parle point, et pour cause, de la hotte du chiffonnier, qui est inconnue en Angleterre); l'homme portait des souliers à jour et la femme un vieux châle troué dans le dos. L'expérience m'apprit bientôt que la misère, si dénuée qu'elle soit, a toujours quelque chose à vendre : après quelques minutes, — le temps de conclure un marché, — l'homme sortit pieds nus et la femme n'avait plus de châle. Ils se dirigèrent ensuite tous les deux, à quelques pas de là, vers un *public house* où ils burent sur le comptoir un petit verre de gin.

A Dieu ne plaise toutefois que je médise de ces pauvres gens, car ils m'avaient donné une idée! Depuis quelques instans, j'avais un vif désir d'entrer dans la boutique pour demander au maître quelques renseignemens sur son enseigne et sur son commerce. L'homme n'avait point la mine engageante, et j'avais beau chercher, je ne trouvais aucun prétexte convenable pour m'introduire. Ce que je venais de voir me mit sur la trace : je me demandai si je n'avais pas aussi quelque chose à vendre. J'entrai donc délibérément et tirai de ma poche un foulard. L'homme l'examina d'un air peu flatteur. « La soie, me dit-il, n'est bonne à rien; c'est une fainéante : une fois vieille (il appuya sur le mot), nous ne saurions en tirer aucun service. A la bonne heure si c'était du linge. » Pour l'honneur de mon foulard, je ne dirai point le prix qu'il m'offrit et que je m'empressai d'accepter sans réflexions. Ce marché, si peu important qu'il fût, ne laissa point que de dérider le visage maussade et, si j'osais risquer ce mot, déguenillé du maître de ces lieux. J'en profitai pour lui demander l'origine de la figure noire qui surmonte de temps immémorial les *rag and bottle shops* dans les quartiers populeux. « L'origine, me répondit-il, ce n'est point moi qui l'ai inventée, je ne suis point un savant; mais j'ai entendu dire qu'une jeune femme s'en alla un jour dans les pays lointains à la recherche de son amant; au bout de quelques années, pour une cause ou pour une autre, elle revint en Angleterre avec un enfant noir. Supposons qu'elle l'avait trouvé sur le chemin, car il faut toujours être charitable envers les femmes. D'autres racontent qu'elle l'avait amené pour en faire une spéculation; mais, reconnaissant que les enfans noirs n'avaient point de valeur en Angleterre, elle l'enveloppa dans un paquet de chiffons et vendit le tout à l'un des premiers établissemens de notre spécialité qui aient existé dans ce pays... C'était dans

cette même rue, car Deptford, comme tout le monde sait, a eu l'honneur d'être le berceau de notre commerce. Il faut croire que les marmots étaient alors plus tranquilles qu'ils ne le sont aujourd'hui, puisque celui-ci ne cria point tout d'abord dans la boutique et laissa même à la femme le temps de s'esquiver. On ne tarda pourtant point à le découvrir et on l'éleva par charité. Cet enfant noir se trouva être une fille qui, étant devenue grande, se maria. Elle alla s'établir à Londres où elle fit fortune dans le commerce des bouteilles et des chiffons. La tradition veut même qu'elle ait été l'aïeule de tous les marchands qui existent maintenant dans la grande ville. Les boutiques de cette sorte qu'elle fonda par elle-même et par ses enfans étaient d'abord au nombre de cinquante : elles ont crû et multiplié depuis ce temps-là, comme vous voyez. Il est maintenant facile de saisir pourquoi nous suspendons une poupée noire à notre porte. — C'est bien, lui dis-je; mais cela ne m'explique point les trois têtes, à moins que ce ne soit un signe de la fécondité de cette négresse. — Justement, reprit-il; ne vous ai-je point dit qu'elle avait été la grand'mère des grand'mères de tous les marchands *en vieux*, dont le commerce, propagé de ville en ville, s'étend à présent sur les trois royaumes, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande (1)? »

Pour la première fois je commençai à jeter un regard sur les objets sans nom dont j'étais entouré. Il y avait à cela une raison bien simple : l'intérieur de la boutique était si noir, grâce à la disposition des lieux et aux feuilles de papier qui masquaient les vitres, qu'il me fallut un certain temps pour accoutumer mes yeux à l'obscurité. C'était à peine si je pouvais voir mon interlocuteur, dont la figure brune et à gros traits plaidait du reste en faveur de l'authenticité de la légende. Un rayon de lumière qui filtrait par la porte entr'ouverte de la rue me mit pourtant à même de me reconnaître et de passer en revue ce réceptacle de toutes les misères, de toutes les décrépitudes et de tous les rebuts. On y lisait sur les murs l'histoire de la grandeur et de la décadence de tous les objets qui se rapportent à la toilette des femmes. Le désordre ajoutait encore à la tristesse et à la flétrissure des vêtemens. Il y avait des robes de toutes les couleurs, des chapeaux couverts d'un voile qui ne cachait plus que leur misère, des souliers de satin éculés qui avaient dansé plusieurs hivers, des rubans qui conservaient un air de coquetterie fanée, des masques de velours noir qui gardaient un air de folie, jetés pêle-mêle avec des habits de soldats anglais qui avaient peut-être

(1) Je doute fort que cette explication donnée par tous les maîtres de *rag and bottle shops* satisfasse les antiquaires. Ces derniers en ont adopté une autre plus vraisemblable. Suivant eux, ces boutiques succèdent à d'anciens magasins où l'on vendait des curiosités venues de l'Inde ou de la Chine, et qui avaient un magot pour enseigne.

vu le feu à Balaclava. Toutes ces vieilleries, pour lesquelles le lien des temps, des lieux et des associations naturelles était rompu, avaient je ne sais quoi d'horrible et de mélancolique. Le *bottle and rag shop*, malgré sa laideur et sa malpropreté, eût été de nature à provoquer les réflexions d'un philosophe. Ces habits, qui n'avaient presque plus de forme, n'avaient-ils point vécu de la vie des personnes? n'avaient-ils point assisté aux joies et aux douleurs, aux fêtes et aux drames de l'humanité?

L'imagination pouvait travailler sur un bout de jarretière brodée, sur un reste de corset, sur un bracelet de cheveux dont la fermeture en chrysocale était cassée. Au milieu de ce pandémonium des vieux habits, des os et des verres brisés, les chiffons, surtout les chiffons blancs, occupaient une place d'honneur. C'étaient évidemment les favoris du maître. « Je vois, lui dis-je, que votre commerce ne va point mal. » L'homme prit un air contrit : « Je n'ai point coutume de me plaindre, répondit-il, quoique je paie bien cher pour tout ce que j'achète. C'est surtout avec les pauvres que nous faisons des affaires, et Dieu merci! ils ne manquent point dans le voisinage. Si vous voulez me promettre de me vendre à l'avenir vos chiffons et vos vieux papiers, je vous montrerai mon établissement. » J'acceptai de grand cœur la proposition, et nous parcourûmes des chambres, des alcôves et une cour tout encombrées d'objets sur lesquels on pouvait suivre les dégradations successives de la misère et de la caducité. D'un grenier noir où le vent agitait toute sorte de lambeaux informes pendus à des cordes, — véritable danse macabre des haillons, — nous descendîmes dans une espèce de cave éclairée par une fenêtre ouverte sur la rue, et où deux hommes étaient occupés à faire le triage des chiffons. Le marchand m'expliqua que jusqu'ici les divers morceaux d'étoffe étaient plus ou moins confondus dans le même tas, comme les morts dans le cimetière. La cave où nous étions était la vallée de Josaphat où devait avoir lieu le jugement dernier des chiffons rassemblés de tous les coins du globe. « Il y a donc, lui demandai-je, des bons et des mauvais? — Certainement, reprit l'homme d'un air grave. Les chiffons se classent dans notre commerce par ordre d'utilité; chacun d'eux a sa valeur, son emploi, sa destination. Les étoffes que vous estimez le plus, quand elles sont neuves, sont généralement celles dont nous faisons le moins de cas. Le velours, par exemple, qui vous a des airs de grand seigneur, et la soie, qui fait tant son orgueilleuse, ne peuvent être transformés par l'industrie, quand l'un et l'autre ont accompli leur temps. Le drap et les étoffes de laine, qui coûtent pourtant assez cher, ne sont bons dans leur vieillesse qu'à faire une sorte de bure ou de drap grossier avec lequel on habille les pensionnaires du *workhouse*, les prisonniers et les enfans trouvés. Il existe maintenant une machine qui tourmente

les chiffons de drap et en tire une sorte de fibre connue sous le nom de poussière du diable (*devil's dust*), — et ce nom n'est-il pas bien trouvé, car il n'y a que les pauvres diables qui achètent à vil prix une telle étoffe? Autrefois ces mêmes objets de rebut servaient seulement d'engrais pour fertiliser les terres. Parlez-moi au contraire du coton, et surtout de la toile! Voilà des chiffons qui, malgré leur humble apparence, ont la valeur du mérite obscur et méconnu. N'est-ce point grâce à eux que se fait le papier sur lequel nos poètes, nos musiciens, nos artistes déposent les signes de la pensée qui les rend immortels? Qu'est-ce que le contrat de mariage sur lequel notre précieuse reine elle-même a écrit son nom? Du chiffon, monsieur. Qu'est-ce que les billets de banque, les livres de commerce, le grand livre de la dette publique? Des chiffons, toujours des chiffons. Comprenez-vous maintenant la dignité de ces choses-là? » Et son pied désignait un tas de vieux linges auxquels les deux ouvriers étaient en train de *donner la forme* de chiffons, c'est-à-dire de leur enlever, en les coupant et en les déchirant, toute forme relative à nos usages.

L'emphase avec laquelle le *rag and bottle shop keeper* venait de me réciter quelques-unes de ses affiches ne m'étonna point, car je savais que ces marchands, malgré leur peu de grammaire anglaise, ont presque tous des prétentions au bel esprit. Je proposai même de lui acheter une collection de caricatures grossièrement coloriées dont il avait les doubles. C'était une histoire des événemens politiques, des modes et des ridicules du jour, quelquefois même des mœurs anglaises, avec une conclusion et une morale invariables qui se rapportaient toujours à la vente des chiffons et des autres articles de rebut. Le dernier événement auquel il était fait allusion était la guerre de la Chine. On voyait sur une feuille de mauvais papier M. Punch, suivi par l'inévitable chien Toby, et chargé d'un énorme sac qui contenait évidemment le produit du pillage dans le Céleste-Empire. Il n'avait pas perdu de temps, car le vaisseau d'où il venait de débarquer se montrait à distance. Punch et son chien étaient reçus à bras ouverts par l'acheteur, qui se tenait, pour leur souhaiter la bienvenue, sur le pas de sa boutique. En remontant, le maître et moi, dans la chambre obscure qui servait de sanctuaire à tous les débris et à toutes les guenilles, nous trouvâmes un troisième personnage. C'était un vulgaire *street grubber*, je veux dire un de ces hommes qui courent les villes et les campagnes avec un sac sur le dos, et dont le cri est bien connu dans toute l'Angleterre : *Rags and bones!* Ils vont, achetant en effet de maison en maison des chiffons et des os; — que n'achètent-ils pas! Je compris que celui-ci venait conclure un marché avec le maître de la boutique, et je sortis pour ne point gêner leurs transactions, bien décidé du reste à ne

point perdre de vue un homme qui me représentait un autre côté du commerce *en vieux*. Ce dernier était un acheteur nomade, le Juif errant de la profession. Après quelques instans, il reparut sur le seuil de la boutique avec son sac vide et l'air mécontent. Je l'abordai en lui demandant si les marchands établis ne rançonnaient et n'exploitaient point les pauvres collecteurs de chiffons. Comme cette question banale faisait sans doute écho à sa pensée, il consentit à entrer en conversation avec moi. Son visage ne tarda point d'ailleurs à se dérider, car c'était un philosophe insouciant, une sorte de Diogène qui ne couchait point dans un tonneau, — quoiqu'il se vantât d'avoir défoncé plus d'un baril de bière, — mais qui dormait la nuit dans les *low lodging houses*. Chemin faisant, il me raconta un peu son histoire, en y mêlant des traits d'esprit et de sentiment qui me firent craindre que l'ambition de la poésie n'eût gâté tout le commerce des chiffons. « Je suis né, me dit-il, à quelques milles d'ici, dans la petite ville de Bromley. J'avais travaillé à la terre dans mon enfance, et je passai ensuite par vingt états sans m'arrêter à aucun, tant j'étais faible et paresseux. Mon père et ma mère avaient oublié de m'apprendre à lire; sans cela, j'aurais peut-être fait un savant. Toujours est-il que je me trouvai grand et déjà jeune homme avant de connaître les moyens de gagner ma vie. J'errais ou plutôt je vagabondais un jour, pieds nus, dans une étroite *lane* (1) qui tourne au pied d'un bois dans les environs de Plumstead et qui s'enfonce entre deux haies vives. Une lourde charrette pesamment chargée de foin marchait devant moi, traînée par trois chevaux, et laissait çà et là des poignées de fourrage aux hautes broussailles qui bordaient le chemin. J'y fis d'abord peu d'attention; mais, repassant un ou deux jours après par la même route, je vis les oiseaux, ces chiffonniers de l'air, qui cueillaient avec leur bec les brins de foin engagés dans l'épaisseur de la haie. Ce fut comme un avis du ciel : je me demandai s'il n'y avait pas aussi pour moi quelque chose à ramasser par le monde. Au bout d'une semaine, je fis la rencontre d'un vieux *ragman* qui courait les villages du Kent : je me gardai bien de lui parler de la réflexion que m'avaient inspirée les oiseaux; mais il comprit pourtant que j'avais besoin de faire mon nid. Il me proposa de m'apprendre le commerce, à la condition qu'il réglerait lui-même tous les soirs le partage des bénéfices. C'était un brave homme qui me laissait de temps en temps un os à ronger. Il connaissait toutes les maisons d'alentour, était fort bien avec les servantes, auxquelles il glissait toujours le mot pour rire, et savait tirer parti d'un honnête penny. Nous ne tardâmes point à nous séparer;

(1) Sorte de chemin creux.

il l'avait prévu, et sans m'adresser de vains reproches : « Tout ce que je te demande, me dit-il, c'est de ne point marcher sur mes brisées. Il faut que tout le monde vive : je ne chasserai point sur tes terres, ne chasse point sur les miennes. » Nous convînmes chacun du rayon que nous devions exploiter, et nous nous quittâmes après avoir bu de bon cœur un verre de *wisky* à notre prospérité mutuelle. Depuis ce jour-là, j'ai toujours vécu à la fortune du sac. Il y a de bons et de mauvais jours, car la chance est pour beaucoup dans notre commerce. Je n'ai point eu le bonheur de quelques-uns de mes camarades qui voyagent avec une charrette et un âne. Je vais à pied, mais, Dieu merci, les pieds sont bons, et je ne crains ni la fatigue, ni le vent, ni la pluie, ni la neige. Dans mes courses solitaires, j'ai contracté, comme la plupart des gens de mon métier, l'habitude de parler tout haut avec moi-même, ce qui me vaut quelquefois des bourrades et ce qui m'attire les pierres ou les plaisanteries des gamins; mais il faut être philosophe. Le pire est que le monde devient trop éclairé; autrefois les ménagères ne connaissaient point la valeur des chiffons, ni des autres objets qu'elles jetaient volontiers au tas. Aujourd'hui c'est tout le contraire; les petites filles elles-mêmes vendent leurs chiffons et en veulent un prix fou pour acheter des poupées. »

On voit par le récit du *ragman* ambulant que le chiffonnier anglais diffère beaucoup du chiffonnier français. Ici les chiffons ne se trouvent point, ils s'achètent. Il y a bien, je l'avoue, de vieilles femmes qui se glissent mystérieusement, aux deux crépuscules du soir et du matin, dans les *lanes* désertes avec un tablier noué autour de la taille et relevé aux coins; elles ramassent tout ce qui se rencontre sur leur chemin. En Écosse, elles ont même un crochet pour remuer les ordures; mais ni en Écosse, ni en Angleterre, cette occupation ne mérite le nom de métier. Ces pauvres créatures semblent honteuses de ce qu'elles font, évitent le regard des passans et considèrent évidemment la récolte des chiffons, *rag picking*, comme une tâche ingrate et provisoire à laquelle les réduit la nécessité. Tout le monde pourtant n'a pas le droit d'acheter les objets de rebut. Une jeune fille irlandaise vint un jour frapper à ma porte avec une corbeille à la main, dans laquelle se trouvaient des vases en pâte de riz d'une forme assez élégante et des fleurs imitées avec de la cire. Je lui demandai le prix qu'elle voulait de ces articles de fantaisie. Cette question la fit rougir comme une mauvaise proposition. Elle m'expliqua qu'elle n'avait point de patente et qu'elle ne pouvait en conséquence recevoir d'argent. « Comment alors puis-je vous acheter ces vases? lui demandai-je. — En me donnant, reprit-elle, vos vieux habits ou vos vieux chiffons. Accepter de l'argent m'expose-

rait à une forte amende. » Je compris que cette jeune fille pratiquait de par la loi la forme primitive du commerce, je veux dire le système de l'échange.

Tous ces collecteurs de chiffons se trouvent plus ou moins en rapport avec les *rag and bottle shops*. A Londres, de telles boutiques florissent surtout dans les quartiers pauvres et dans le voisinage des *docks*, où elles prennent alors le nom de *marine store shops* (1), parce qu'elles reçoivent les vieux cordages et les autres rebuts des vaisseaux. Est-ce à dire pour cela qu'elles ne se rencontrent point dans les autres parties de la ville? Il n'y a dans Londres ni beaux ni vilains quartiers, en ce sens que derrière les rues les plus fashionables et au sein des localités les plus riches se cachent des cours, des ruelles, des allées obscures, que l'étranger ne voit guère, mais que le *cockney* traverse de temps en temps pour abréger ou allonger son chemin. C'est là que s'élèvent, dans le West-End, des boutiques de chiffons et de vieilles bouteilles; seulement l'aristocratie des lieux déteint sur ces établissemens, qui se décorent alors du nom pompeux de magasins, *rag and bottle warehouses*. Ayant la conscience de leur situation, ces derniers méprisent les dépôts de second ordre qui pullulent dans les quartiers misérables, et ils dédaignent de s'ériger en boutiques d'esprit. Ne vont-ils même point jusqu'à se passer fièrement du mannequin noir, des caricatures, des chansons et des affiches en vers, qu'ils considèrent comme une défroque du passé! « Nous sommes dans le siècle du progrès, me disait le maître d'un de ces *magasins*, et il faut marcher avec le temps. » Leur clientèle se compose surtout des femmes de chambre, des cuisinières et des valets de bonne maison. La condition sociale des haillons, si j'ose m'exprimer de la sorte, change aussi avec les quartiers : ils n'en font pas pour cela meilleure figure, car rien n'est triste à voir comme une guenille orgueilleuse. Malgré les couleurs de haute moralité dont se couvrent à l'envi les *rag and bottle shops*, l'expérience d'un *detective* (officier de la police secrète de Londres) m'a appris qu'elles servaient dans plus d'un cas à recéler le vol domestique. Quelques-unes de ces boutiques se trouvent même placées sous une surveillance spéciale. Un fait ajoute encore à la gravité de ces soupçons : un important chantier de construction pour les vaisseaux ayant suspendu ses travaux il y a quelques années, trente ou quarante *marine store shops* qui se trouvaient dans le voisinage ne tardèrent point à disparaître. Il fut très facile d'en expliquer la fermeture, quand on apprit que le nombre des menus larcins s'élevait dans ce chantier à une somme de 1,000 livres sterling par an. Je me suis

(1) Boutiques de provisions de marine.

arrêté aux boutiques de chiffons, surtout à cause de leurs rapports avec la fabrication du papier; mais au point de vue économique ces établissemens représentent encore une masse énorme de petites affaires dont la valeur finit par devenir très considérable.

De la boutique du *rag and bottle man*, les chiffons empilés dans des sacs passent entre les mains du marchand en gros qui les garde et les amasse pour les vendre ensuite aux fabriques de papier. On peut voir dans le même village de Deptford un de ces dépôts, vaste hangar couvert à l'intérieur de toiles d'araignées, et dont le toit, tremblant de vieillesse, s'appuie sur des murs nus et délabrés. Quoique rassemblés en Angleterre, tous les chiffons pourtant ne sont point anglais. La culture du grain dans le royaume-uni a beaucoup restreint depuis quelques années celle du lin et du chanvre; les papeteries anglaises ont donc été obligées de tourner les yeux vers l'étranger pour se procurer la base ou la matière première de leur industrie. Le plus grand nombre des chiffons ont passé la mer. Quelques-uns arrivent de l'Inde et de l'Australie, il est vrai que l'Inde et l'Australie sont encore la Grande-Bretagne; mais beaucoup sont originaires du continent. Ces derniers ont voyagé dans des sacs portant le nom des pays d'où ils viennent et sur des vaisseaux partis des bords de la Baltique ou de la Méditerranée, le plus souvent des ports de Brême et de Hambourg. Parmi les chiffons du nord de l'Europe, la plupart ont vu le jour dans les plaines de Marienbourg ou dans différentes provinces de l'Allemagne; ils ont fait partie dans leur jeunesse de la toilette des femmes; vieux et réduits à leur état présent, ils ont été recueillis par des Juifs qui parcourent villes et villages à la recherche de leur butin. Quelques-uns des fabricans de papier anglais ont même des agens à eux dans les provinces allemandes qui achètent à ces Juifs la récolte du jour ou de la semaine. Il s'est trouvé plus d'un poète d'outre-mer pour écrire les mémoires d'un chiffon anglais, ses changemens depuis le jour où il fut coupé dans un champ de lin par la faucille des moissonneuses jusqu'à celui où, converti en une toile fine et blanche, il se glissa tout fier et tout joyeux dans la corbeille d'une fiancée, puis les irréparables outrages du temps, qui enlève la fraîcheur aux lis et aux étoffes, enfin la sombre décadence de cet objet de toilette passant de main en main, d'humiliation en humiliation, jusqu'au moment où, épuisé de vieillesse, il se trouve jeté dans une corbeille et vendu au *ragman*. Venant de loin, les chiffons exotiques n'auraient-ils point encore bien d'autres histoires à nous raconter? Ce morceau de toile blanche peut avoir été la chemise d'une princesse d'Orient; ce fragment de toile bleue a été la blouse d'un paysan des bords du Rhin ou du Danube. Tous ces chiffons se trouvent aujourd'hui confondus

dans la même obscurité; les plus grossiers sont même ceux dont l'industrie fait le plus de cas; ils ont plus de corps, comme on dit dans le commerce, et fournissent une fibre plus riche à la fabrication du papier. Quoique l'Angleterre tire en grande partie ses chiffons du continent, elle se plaint beaucoup de ce que le marché ne soit pas encore plus étendu. Jusqu'ici la France, la Belgique et l'Espagne lui sont à peu près fermées. Au nom des principes qui ont dicté le traité de commerce avec la France, elle réclame aujourd'hui la levée de cette prohibition, vivement défendue par les fabricans de papier français comme la vieille citadelle de leur industrie. Ailleurs, c'est-à-dire en Russie, en Prusse, en Autriche, dans les Pays-Bas, en Italie, en Portugal, le chiffon indigène est protégé. On entend par là que l'exportation se trouve frappée d'un droit de sortie qui varie selon les contrées. L'Angleterre revend une faible partie de ces chiffons étrangers à l'Amérique; elle retient l'autre partie, beaucoup plus considérable, pour la consommation particulière de ses fabriques de papier.

Au point de vue économique, le chiffon constitue un produit *sui generis*. Quelques négocians lui refusent même le nom de *produit* et l'ont dédaigneusement qualifié de *rebut*. On peut tout concilier en disant que c'est le produit de l'usure. Quoi qu'il en soit, cela seul lui crée une situation toute particulière dans l'histoire des industries sociales. Un grand nombre de personnes sont intéressées à accroître les matières premières sur lesquelles travaillent les fabriques, telles que le coton, la laine, la soie; mais si nous faisons tous du chiffon, nous le faisons à regret. C'est un produit qui se développe en dépit du producteur, à peu près comme la mort se développe de la vie. *Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère,* répond le pauvre homme au chiffonnier qui lui demande sa blouse. Les *rag and bottle shops* auront beau dépenser leur éloquence et leur esprit, elles ne persuaderont jamais à une seule mère de famille de se séparer de ses vieilles toiles avant que celles-ci ne tombent en pièces. Il en résulte que les chances d'accroissement se trouvent beaucoup plus limitées pour le chiffon que pour toute autre matière servant de base aux arts utiles. Sur quoi donc s'appuient les espérances de ceux qui croient que l'offre augmentera en raison de la demande? On a calculé qu'il y avait encore beaucoup de vieilles étoffes perdues, et que jusqu'ici la moitié seulement des familles anglaises vendaient leurs chiffons. Ainsi c'est sur le progrès de l'économie domestique, comme aussi sur le développement du bien-être et sur la fabrication à bon marché des étoffes de toile et de coton, que l'on compte pour venir en aide aux besoins toujours croissans des papeteries. Si bien fondées que puissent sembler ces conjectures, il est certain que dans l'état présent des choses le chiffon est cher, — plus cher dans la Grande-

Bretagne que sur tout le continent, puisque les chiffons indigènes se trouvent insuffisans pour la consommation des fabriques anglaises, et que les chiffons étrangers paient un droit à la sortie des contrées où ils ont été recueillis. Un économiste d'outre-mer, touché du triste sort de ces objets de rebut, s'est même servi de l'argument de la valeur pour *consoler* les chiffons et pour relever leur infortune. Après tout, de quoi se plaignent-ils? Ils sont recherchés. Quoique les chiffons étrangers, surtout ceux du nord de l'Europe, se montrent en général supérieurs aux chiffons anglais, ils rencontrent de formidables concurrens dans les débris de toile qui proviennent de la marine britannique. Un Belge, fabricant de papier à quelques lieues de Bruxelles, me disait un jour qu'il attribuait les qualités du papier anglais, — la force et l'épaisseur, — à la quantité d'anciennes voiles de vaisseaux qui entrent dans la composition de la pâte. C'était aller beaucoup trop loin, car, si étendue que soit la marine anglaise, elle ne saurait suffire à l'immense fabrication, même du papier de luxe; on ne saurait nier pourtant que la marine ne verse un élément très riche et très important dans les cuves des papeteries britanniques. Ces cordages qui ont été mouillés par l'eau de toutes les mers, ces voiles d'un tissu ferme et robuste qui ont lutté contre les vents et qui ont été à la découverte des terres lointaines, finissent par devenir des livres ou des journaux : *tempestate acti, tempestatem quærunt.*

L'industrie britannique a emprunté à la nature l'art de ne rien laisser perdre. Transportons-nous à Manchester, dans ces immenses filatures de coton qui travaillent pour le monde entier : il y a là cinq genres de déchets qui s'éparpillent autour des métiers et dont chacun a un nom anglais. Ces déchets sont recueillis avec soin, non-seulement par amour de la propreté et par respect pour les lois de l'hygiène, mais encore et surtout parce qu'on a reconnu qu'ils avaient une valeur. Il se trouve des marchands qui achètent tout cela, et l'on estime qu'il y a environ 50,000 tonnes de déchet de coton produites tous les ans dans la Grande-Bretagne. Il en est de même dans les fabriques de toile. Une partie du rebut, chanvre ou coton, est employée à faire des étoffes grossières, l'autre est envoyée dans les *paper mills*. L'état de déchet ou de chiffon est en effet, d'après le langage des économistes anglais, un état de transition. Rien ne meurt, tout change. Ces chiffons, qui ont déjà fourni sous une autre forme une première existence, qui ont vu des jours meilleurs et traversé des fortunes si diverses, attendent, empilés dans les *wharfs*, au milieu de la poussière et de l'obscurité, l'heure de la transformation industrielle. Il y a pour eux une renaissance; ils vont revivre dans le papier.

II.

Deux raisons m'attirèrent, il y a un mois, dans la petite ville de Dartford : j'étais curieux de visiter les moulins à papier que l'eau fait tourner dans cette partie du Kent, et je désirais vérifier un souvenir relatif à l'histoire de l'industrie anglaise. La tradition veut qu'une des premières fabriques de papier fondées en Angleterre ait été établie à Dartford en 1588 par un Allemand nommé John Spielman. Je dis une des premières, car tout indique qu'on faisait déjà du papier avant ce temps-là dans la Grande-Bretagne; l'histoire parle même d'un John Tate (1490), dont le moulin s'élevait près de Stevenage, dans le Hertfordshire. Les Anglais, qui demandent tout à Shakspeare, lui ont même demandé des renseignemens sur l'origine de l'industrie qui nous occupe. William Shakspeare parle en effet, dans son drame de *Henri VI*, d'un moulin à papier qui aurait été bâti avant la révolte de Jacques Cade. Est-ce au moulin de John Tate ou à celui de John Spielman que le grand poète dramatique a voulu faire allusion? Plusieurs ont cru que c'était au dernier, attendu que la révolte était partie des environs de Dartford, et que Shakspeare, peu scrupuleux d'ailleurs pour les dates, avait sans doute tenu à désigner une tentative industrielle qui florissait de son temps. Quoi qu'il en soit, le vieux moulin de Tate n'a laissé qu'un très vague souvenir, tandis que celui de Spielman marque d'une manière précise l'enfance de la fabrication du papier en Angleterre. La reine Élisabeth, voulant récompenser les services que John Spielman avait rendus à la Grande-Bretagne, lui conféra le titre de chevalier. Elle lui accorda en outre un singulier privilége, c'était la *licence* de recueillir à lui seul pendant dix années tous les chiffons du royaume. Je me demandais si la vue des lieux m'apprendrait quelque chose sur un homme qui avait doté l'Angleterre d'une industrie utile et qui l'avait mise sur la voie de l'indépendance vis-à-vis des fabriques étrangères. Avec son marché de bestiaux, sa longue rue traversée par des charrettes chargées de grain ou de houblon et ses vieilles auberges opulentes, à la porte desquelles s'arrête la légère voiture en jonc des fermiers, Dartford a bien le caractère d'une petite ville anglaise, mais d'une ville placée dans un district agricole. Située sur le chemin de Gravesend, le Kent l'enveloppe comme un jardin et la couronne de ses collines de craie. Mon premier soin fut de demander aux habitans de l'endroit s'il existait encore quelques traces de l'ancien moulin à papier fondé en 1588. On m'indiqua un chemin tortueux qui serpentait dans les prés en côtoyant une petite rivière, et au bout duquel je devais trouver la place où s'éleva

autrefois le berceau d'une industrie si répandue maintenant en Angleterre. La rivière dont je remontais le cours paisible et ombragé par des arbres, les uns droits, les autres penchant sur l'eau leur tête inégale, était la Darent. Elle prend sa source à plusieurs milles de là, dans Squirries-Park, au pied des dunes et sur les limites du Surrey, d'où elle s'avance vers Dartford en traversant Farningham et quelques autres villages. La destinée des rivières anglaises ne ressemble-t-elle point à la vie humaine? D'abord faibles ruisseaux, elles courent paresseusement entre les herbes et décrivent mille détours furtifs comme des enfans qui font l'école buissonnière. Cependant elles grandissent et acquièrent des forces dont s'empare l'industrie : c'est l'âge de la jeunesse; elles ont coulé jusqu'ici pour leur plaisir, elles vont couler pour les affaires. Il leur faudra désormais communiquer le mouvement aux moulins et aux nombreuses fabriques de toute sorte qui se groupent sur le passage. Ces petites rivières si laborieuses ont pourtant de distance en distance des intervalles de repos. La Darent, à l'endroit où je la vis, était dans une de ses heures de congé; elle faisait nonchalamment la sieste sous un toit épais de verdure, réfléchissait ainsi que dans un songe la tête des arbres qui s'entre-croisaient à la surface, et semblait se recueillir comme pour reprendre ses forces, qui allaient être de nouveau troublées et remises à l'épreuve par un moulin à papier. Comme je remontais toujours, j'entendis le bruit d'une grande roue en mouvement qui frappait l'eau : c'était une fabrique d'étoffes imprimées dont le maître m'apprit qu'il avait cru pendant un temps occuper l'emplacement du moulin à papier fondé par John Spielman, mais qu'un de ses voisins, le maître d'une fabrique de poudre à canon, prétendait avoir retrouvé dans ses titres de propriété la preuve que ce moulin avait existé sur ses terres. Les fabriques de poudre à canon sont très nombreuses dans ces parages; aussi les Anglais ont-ils coutume de dire que la ville de Dartford, produisant de la poudre et du papier, est plus à même que toute autre de faire des cartouches. Cette manufacture, que je visitai, quoique noircie par la poussière du charbon et imprégnée d'une forte odeur de salpêtre, est évidemment toute moderne. Je pus donc me convaincre qu'il n'existait plus aucun vestige du premier moulin à papier bâti en Angleterre; mais la situation assignée à ce moulin sur le bord de la Darent, dans un endroit où l'eau est limpide et vive, me paraît extrêmement vraisemblable. A mon retour dans la ville de Dartford, je demandai au *sexton* (sacristain) les clés de la vieille église, dont les pierres, mordues par le vent et la pluie, présentent un aspect de ruine. Là, je trouvai un monument beaucoup plus authentique du passage de sir John Spielman dans la ville de Dartford : c'était

son tombeau et celui de sa femme. Une inscription sur laquelle ses titres à la reconnaissance des Anglais sont brièvement indiqués ne laisse aucun doute quant à la vérité de la tradition historique.

Tout près de la station du chemin de fer s'élèvent, dans la ville de Dartford, les bâtimens d'une vaste fabrique de papier connue sous le nom de *Phenix*. A ses pieds, je retrouvai la Darent, qui commence à changer de nom; elle s'appelle maintenant la Crique (Dartford-Kreek). La vérité est qu'elle va passer à une nouvelle phase d'existence. Jusqu'ici elle n'était point navigable; à partir de ce moment, elle porte des bateaux assez considérables, tout en courant à travers les marais vers la Tamise, où elle se jette. En face du *Phenix*, elle se déploie en un lac tranquille et charmant. Si j'appelle l'attention sur cette petite rivière, c'est que les cours d'eau sont l'âme des moulins à papier. Non-seulement ils servent à transporter le chiffon et à faire tourner les roues, mais encore ils exercent une influence sur la qualité des produits. Le Kent a la réputation de fabriquer le meilleur papier à écrire, et l'on attribue cette circonstance à la pureté des eaux, qui coulent sur un sol de sable et de craie. Ailleurs les rivières contiennent trop souvent des particules de fer qui déposent des taches brunes sur la blancheur immaculée des feuilles. La difficulté était pour moi de pénétrer dans la fabrique. Depuis le traité de commerce avec la France et surtout depuis la suppression du droit sur le papier, *repeal of the paper duty*, cette industrie est devenue excessivement ombrageuse vis-à-vis des étrangers. Les fabricans de papier anglais se figurent que nous voulons leur voler leurs secrets. Prévoyant des obstacles, je demandai à parler au contre-maître. C'était un homme d'une soixantaine d'années, à la figure honnête et intelligente. Il m'opposa bien quelques difficultés, mais il céda presque aussitôt par deux raisons : la première est que, vivant dans le Kent, j'étais presque un voisin; la seconde, que je n'avais pas l'air d'appartenir à l'industrie du papier. Cela dit, il chargea son fils de me conduire. J'avais visité ailleurs, notamment en France et en Belgique, des fabriques de papier, je connaissais déjà la plupart des procédés de cette industrie; mais, dès les premiers pas dans l'intérieur du *Phenix*, je fus frappé d'un caractère de grandeur qui n'existe guère que dans les *paper mills* de l'Angleterre. Cette grandeur éclate dans les bâtimens, dans les machines et dans la distribution du travail. La puissance des capitaux engagés sous toutes les formes dans ces sortes de manufactures défie et défiera encore longtemps la concurrence étrangère.

Voulant prendre à la source le travail de la fabrication du papier, nous entrâmes d'abord dans une grande salle éclairée par plusieurs fenêtres, où, au milieu d'un épais nuage de poussière, des jeunes filles étaient occupées à couper des chiffons. Là je retrouvai mes

vieilles connaissances, que j'avais d'abord vues en si mauvaise compagnie dans le *rag and bottle shop;* depuis quelques jours, elles avaient été amenées par eau dans le *paper mill.* Après tout, le *ragman* avait raison, les chiffons ont leur dignité; vous vous en apercevez bien vite au soin avec lequel on les traite sur ce nouveau théâtre de leur destinée commerciale. Ils ont été déjà séparés en différens tas, selon la qualité du papier qu'on veut en tirer; mais ils vont encore subir entre les mains des coupeuses un triage plus sévère. Chaque ouvrière se tient debout devant une espèce de table dont la surface consiste en un grossier tissu de fil d'archal, et au centre de laquelle est fixée une lame tranchante, sorte de faux courte et très légèrement recourbée. Ce tissu de fils d'archal est un crible à travers lequel passent la poussière des chiffons, les épingles, les aiguilles et les autres matières étrangères à la fabrication du papier. Cette lame d'acier, qui tourne le dos à l'ouvrière, sert pour diviser et lacérer le chiffon, que la femme appuie sur le tranchant avec les mains, au risque, si elle est inhabile ou distraite, de s'abattre un doigt. Une bonne coupeuse doit avoir des qualités spéciales : il lui faut écarter les fils et détruire les coutures, qui, mêlées au tissu des étoffes, marqueraient des taches sur le papier, couper les chiffons en fragmens égaux qui ne dépassent pas quatre pouces carrés, et ranger ces mêmes fragmens, selon la qualité, dans les divers compartimens d'une boîte qui se trouve placée à la droite de l'ouvrière. Les meilleures mains (je me sers de l'expression anglaise) ne coupent guère plus de cent livres de chiffons dans une journée. Ces femmes gagnent depuis 3 jusqu'à 12 et 13 shillings par semaine. La plupart de celles que j'ai vues étaient jeunes, et quelques-unes auraient pu à la rigueur passer pour jolies, si elles n'avaient été en général très négligées dans leur habillement et dans leur chevelure couverte de poussière. Elles me rappelaient, je ne sais pourquoi, ces oliviers de la Provence, dont le feuillage serait agréable sans l'épaisse couche de poudre sèche et grisâtre qui les masque. Ce travail est presque le seul aujourd'hui dans les fabriques de papier qui se fasse à la main: encore a-t-on inventé dans ces derniers temps diverses machines pour couper le chiffon; mais jusqu'ici ces machines, plus ou moins ingénieuses, ne se sont guère répandues. Il est difficile en effet de remplacer ici le coup d'œil, le choix et les autres qualités du travail humain. Quand les chiffons ont été coupés, on les jette dans le *duster,* machine destinée à les dépouiller de la poussière, et qui porte aussi le nom de *diable* (*devil*), sans doute parce qu'elle s'agite comme un diable dans un bénitier. Je me demandai pourquoi l'on ne commençait point par là : ce premier nettoyage délivrerait en effet les ouvrières d'un inconvénient grave et malsain. On m'expliqua qu'il y aurait perte de temps, une partie des pièces

étant rejetée par les coupeuses, et que d'un autre côté la machine agissait mieux sur le chiffon déjà divisé que sur le chiffon brut. Du *duster*, les chiffons passent dans le *boiler*, vaste chaudière remplie d'eau bouillante et d'une dissolution de matière alcaline. On se propose ainsi de les laver, de leur enlever une partie de la couleur, et (je cite les paroles de mon guide) de tuer la matière animale qui s'y trouve plus ou moins mêlée.

Jusqu'ici les chiffons ont fait leur toilette, — et je vous jure qu'ils en avaient besoin, — mais ils n'ont point encore perdu leur nature. Ils vont maintenant subir une suite de changemens à travers lesquels nous finirons par ne plus les reconnaître. La chimie pratique est une magicienne qui transforme la substance et l'aspect des matières; ses moyens sont, je l'avoue, plus compliqués que ceux de la baguette de fée, mais ils arrivent au même but. L'histoire des métamorphoses du chiffon commence aux *washing machines*; on appelle ainsi de longues et immenses auges de pierre, ayant un peu la forme d'une ancienne baignoire romaine. Ces auges sont remplies d'eau froide qui entre par une ouverture et s'échappe par une autre, de telle sorte qu'elle se renouvelle sans cesse et se maintient toujours pure. Au centre de chaque auge est le cylindre ou *breaking in engine* qui répond à deux fins : il lave les chiffons en les battant et en les agitant, mais surtout il les désorganise. Il ne faut pas dire qu'il les coupe, quoiqu'il soit armé de lames de fer, car en les coupant il altérerait la fibre du linge ou du coton, mais il les arrache. Cette machine passe pour avoir été inventée en Hollande vers la fin du dernier siècle; elle fut assez longtemps avant de s'introduire en Angleterre. Un de ses caractères est l'activité; grâce à elle, on peut maintenant préparer dans les fabriques jusqu'à 12 tonnes de matière à papier par semaine. Elle a, si je puis m'exprimer ainsi, des dents et des bras; avec ses dents elle déchire, avec ses bras elle agite et tourmente sans cesse le chiffon qui voudrait se reposer au fond de la baignoire. Le résultat de ces divers mouvemens est de convertir par degrés le chiffon en une sorte de pulpe qui flotte et nage dans l'eau courante. Nous pouvons dès maintenant nous faire une idée de la nature des actions chimiques et mécaniques sous lesquelles vont passer les anciennes étoffes; ces actions variées concourent toutes vers un but, qui est de détruire les affinités primitives de la fibre de linge ou de coton pour lui en faire contracter de nouvelles. Quand le chiffon a été suffisamment lavé et pour ainsi dire moulu dans les cuves, ce qui demande environ une heure et demie, il descend sous forme de pâte dans une salle inférieure de la fabrique, où il occupe des caisses ou des loges en bois. La grande affaire est maintenant de le blanchir. On emploie pour cela une solution de chlorure de chaux. Cette opération demande à être pratiquée avec

intelligence, car d'excellens papiers ont été plus d'une fois désorganisés et presque réduits en poudre par le blanchissage. L'effet d'une telle préparation est en vérité surprenant : mon guide, jeune homme de vingt ans, qui était né dans la fabrique et qui en connaissait tous les secrets, me montra deux poignées de pâte de chiffons, l'une avant et l'autre après le blanchissage; il y avait entre elles la différence de la boue à la neige. Et pourtant il existe des degrés dans la blancheur, des degrés dont on ne s'aperçoit que par la comparaison. La pâte qu'il m'avait montrée d'abord avait été faite avec des chiffons de couleur; il m'en présenta une autre qui avait été préparée avec de la batiste, et je m'étonnai des éloges que j'avais donnés à la première. Il m'expliqua en outre que de toutes les nuances le rouge était la plus difficile à effacer sous la puissance des réactifs chimiques. Nous vîmes en effet dans l'une des cases des flocons de pâte qui avait été extraite de chiffons rouges, et qui, malgré le blanchissage, conservait une légère teinte rose, d'ailleurs fort agréable à l'œil.

La fibre du linge ou du coton, qui a maintenant retrouvé sa robe d'innocence, est de nouveau lavée dans des auges et de plus en plus dégagée des anciens liens qui la retenaient à l'état d'étoffe. Comme cette seconde épreuve ressemble beaucoup à celle que les chiffons ont déjà subie dans les premières baignoires de pierre, il est inutile de s'y arrêter. Passons dans une autre chambre où nous trouverons une énorme cuve, *vat*, ayant la grandeur et la forme de la cuve qui reçoit le *porter* dans les brasseries anglaises. C'est un réservoir dans lequel on dépose la pâte liquide et arrivée à l'état de perfection. La couleur de ce liquide varie selon la nature du papier qu'on se propose de faire. Il a le plus souvent la blancheur et l'épaisseur de la crème, d'autres fois il est chargé d'une légère teinte bleue. A en croire les traditions qui courent dans les fabriques de papier, l'usage de *bleuir* la pâte aurait été dû dans l'origine à un hasard. Cet usage remonte, en Angleterre, à 1746, et fut inauguré dans un moulin à papier appartenant à M. Buttenshaw. Sa femme était un jour occupée à surveiller un blanchissage de linge fin lorsque par accident elle laissa tomber un sac de poudre bleue (1) dans une masse de pâte de papier qui était prête pour le service de la fabrique. Quel fut le désespoir de Mme Buttenshaw quand elle vit le bleu se dissoudre et s'amalgamer rapidement avec le liquide au fond de la cuve! Elle était si effrayée du mal qu'elle avait fait qu'elle se garda bien d'en parler à son mari. Celui-ci pourtant fut bien surpris, et allait demandant à chacun la cause qui avait changé la couleur de la pâte. Comme il ne

(1) Les ménagères se servent en Angleterre, pour colorer leur linge, du bleu de roi et d'un autre bleu en poudre.

faut rien perdre, on fit à tout hasard de cette pulpe bleue du papier qui fut recherché et payé sur le marché quatre shillings de plus la rame. Tout le monde félicita le fabricant de sa découverte. Cependant la femme, voyant l'heureux succès de sa maladresse, découvrit le secret à M. Buttenshaw, et fit valoir ses droits au brevet d'inventeur. Le mari la récompensa en lui achetant un riche manteau écarlate qu'elle convoitait depuis longtemps. Je dois pourtant dire que les Anglais ne colorent point d'ordinaire le très beau papier. La couleur est un fard et, pour le papier comme pour les femmes, sert le plus souvent à dissimuler les taches ou les défauts de nature. Au fond de la cuve se trouvent des bras ou des palettes de bois, connus sous le nom d'*agitateurs*, qui empêchent la partie solide de se déposer et qui entretiennent toute la masse dans un état égal de fluidité. De ce réservoir, le liquide bleu ou blanc coule par une écluse dans un tuyau qui le conduit sur le grand théâtre de la transformation, je veux dire la salle où se trouve la machine qui doit changer la pâte de chiffons en papier.

Cette machine, dont il serait trop long d'expliquer la structure et les détails, a introduit toute une révolution dans les *paper mills*. Avant elle, le papier se faisait à la main; cela veut dire qu'on plongeait les moules dans la cuve, et qu'après les avoir emplis, on les recouvrait d'un feutre. Ces moules étaient ensuite suspendus en l'air comme des escarpolettes, et des hommes placés de distance en distance leur imprimaient un mouvement de secousse uniforme pour solidifier la pâte, en la délivrant de l'eau qui l'imprégnait. Soulever les moules était, dans certains cas, un travail d'Hercule. Le plus grand papier qui se fasse encore à la main s'appelle l'*antiquaire;* il a cinquante-trois pouces anglais de long sur trente et un de large. Eh bien! tel était le poids de la quantité de pâte employée pour former une seule feuille, qu'il ne fallait pas moins de neuf hommes, avec des poulies et d'autres machines, pour tirer le moule de la cuve. Une autre grande difficulté était de sécher le papier, surtout par les temps humides. Aujourd'hui la machine fait tout cela, et elle le fait mieux, c'est-à-dire avec plus de précision et surtout avec une plus grande activité. Une fois en mouvement, elle accomplit l'ouvrage de huit jours en huit minutes, et remplace un nombre considérable de bras. On peut dire qu'elle travaille toute seule, car c'est à peine si elle demande à être surveillée par un ouvrier ou par un enfant. Un regard jeté sur l'ensemble du mécanisme nous mettra tout de suite à même de saisir les trois temps de la transformation de la pulpe. Au commencement, c'est du chiffon liquide, au milieu c'est du papier mou, à la fin c'est du papier sec. Chacun de ces trois temps est facile à suivre par un simple coup d'œil, et présente des détails intéressans. Le liquide qui coule de la

cuve arrive en quantité déterminée vers une des extrémités de la machine, qui le reçoit sur une toile de cuivre dont le tissu fin et serré a été comparé à du linge ou à une toile d'araignée. Un mouvement vibratoire ou un léger tremblement imprimé à cette batiste de cuivre aide la pulpe fluide à se répandre également, comme une nappe blanche, et à se séparer de l'eau qui la sature jusqu'ici. Une pompe de succion vient encore au secours du crible mouvant, épuise en partie l'air, et engage la pression de l'atmosphère à agir sur la pulpe liquide, véritable ruisseau de lait, pour l'épaissir et la consolider. Désormais la pâte mérite le nom de papier; il faut maintenant que ce papier sèche, mais il ne faut pas qu'il sèche trop vite. La machine que j'ai vue fonctionner à Dartford est beaucoup plus compliquée dans les détails que toutes celles que j'avais trouvées en Belgique. Une partie des améliorations consiste dans la grande quantité de rouleaux et de tambours qui permettent au papier d'acquérir par degrés l'état de perfection (1). Un autre avantage que possède la nouvelle machine sur les anciens moules est celui de faire du papier de toutes les dimensions. Les limites de la feuille en largeur se trouvent déterminées à volonté par des courroies qui voyagent avec la pâte liquide et la retiennent comme un ruisseau entre deux rivages. Cette largeur est quelquefois de huit pieds anglais. Quant à la longueur, elle est infinie. Il y a deux ou trois ans, les journaux anglais annoncèrent qu'on voyait à l'exposition de Dublin une feuille de papier assez longue pour envelopper le contour de la terre. Ce doit être une figure de rhétorique; mais dès 1851 les curieux admiraient à l'exposition générale de Londres deux rouleaux de papier, dont l'un avait 750 et l'autre 2,500 mètres de longueur. On raconte en outre le fait suivant. Un fabricant anglais, causant avec un ami, lui disait que sa machine pourrait faire couler un ruisseau de papier ayant la longueur de plusieurs milles. L'ami opposa d'abord un sourire d'incrédulité; mais quelle fut sa surprise de recevoir le lendemain chez lui un rouleau de papier qui s'étendait sur une surface, les uns disent de cinq, les autres de dix milles, et sans la moindre déchirure!

Nous avons vu le chiffon devenir papier. Il faut maintenant, au sortir de la machine, le coller, si c'est du papier à écrire, et, dans tous les cas, le couper. C'est encore, pour la plus grande partie, l'ouvrage de deux autres machines. Nous pouvons suivre sans interruption l'un et l'autre procédé dans un des départemens de la fabrique. Pour coller le papier, il s'agit de le tremper dans une dissolution glutineuse, et ensuite de le sécher de nouveau. Qu'on se

(1) Il y en a encore de beaucoup plus chargées en mécanisme que celle du Phénix, et qui coûtent des prix fabuleux.

figure donc un rouleau de papier bleuâtre de huit cents pieds de long, ayant trois fois la largeur de la feuille que les Anglais appellent *foolscap*, et sortant d'un vaste baquet pour s'engager à travers une série de soixante-dix tambours qui se succèdent les uns aux autres. Ces tambours, que les Anglais appellent, à cause de la légèreté, des tambours-squelettes (*skeletondrums*), se trouvent renfermés dans une sorte d'alcôve immensément longue, et où règne un courant d'air approprié à la nature du séchage. De distance en distance, vous pouvez ouvrir des portes qui donnent dans cette alcôve, et vous jouissez alors d'un joli spectacle. Cette feuille de papier voyageuse qui s'enroule et se déroule de tambour en tambour forme, chemin faisant, des tentures gracieuses ressemblant assez bien à des rideaux de lit, d'un bleu pâle, sous lesquels on chercherait volontiers un enfant ou une fée endormie. Tout cela n'a pourtant point été construit, on le devine bien, pour le plaisir des yeux. Les fabricans anglais se proposent de donner ainsi au papier le temps de sécher lentement et par une gradation insensible, car ils ont reconnu que de tels soins exerçaient sur la qualité des produits une influence considérable. Quand une extrémité de ce rouleau de papier mouvant, dont l'autre extrémité trempe encore dans l'eau, a atteint le dernier tambour, il est complétement sec. C'est alors qu'il descend, en coulant toujours, dans une salle plus basse où se trouve la machine à couper. Dans cette machine, la nappe de papier se divise d'abord en trois bandes, puis vers la fin elle se détache en feuilles qui tombent trois par trois, et sont recueillies à la main par des garçons de douze ou treize ans.

A partir de ce moment, le papier est fait; mais pour l'embellir on le transporte dans ce que les Anglais appellent *finishing house*. C'est là en effet qu'il doit se finir et recevoir sa dernière forme. La salle dans laquelle nous entrâmes était occupée par de jeunes filles; mais à première vue il est aisé de saisir une grande différence entre ces dernières ouvrières et les coupeuses de chiffons que nous avions rencontrées d'abord. Les *sorters*, comme on les appelle (trieuses ou assortisseuses), appartiennent à une autre classe de femmes; leur toilette était soignée et même élégante, surtout pour une petite ville; leurs manières avaient quelque chose de distingué, et comme elles travaillent toutes nu-tête, on pouvait voir qu'elles donnaient une grande attention à leur chevelure. Il est vrai de dire que leur travail est beaucoup plus délicat que celui des *rag pickers* et réclame d'elles surtout une grande propreté. Leur tâche consiste à examiner le papier et à rejeter les feuilles sales ou endommagées. On devine bien que ce rebut et les rognures dispersées dans la fabrique ne sont point perdus. Ce papier *fautif* ou morcelé redeviendra du papier bon pour le commerce en repassant par les diverses évolutions que j'ai in-

diquées plus haut. Les ouvrières s'occupent ensuite à assortir les feuilles en cahiers et les cahiers en rames. D'autres travaillent à glacer le papier en le pressant sous des lames de métal. Elles gagnent de 10 à 11 shillings par semaine. Dans cette salle, on peut se faire une idée des caractères de la fabrication anglaise, car le Phénix produit par semaine vingt-cinq tonnes de papier blanc, presque tout de belle qualité. Sans parler des trois grandes divisions qui se rencontrent dans toutes les manufactures du monde, le papier à imprimer, le papier à écrire et le papier d'emballage, les papeteries anglaises étalent en outre dans chaque genre une grande variété de produits, auxquels on donne quelquefois les noms les plus extraordinaires. L'origine de ces noms, qui ont beaucoup exercé la science des antiquaires, se retrouve le plus souvent dans les anciennes marques de fabrique. Ces marques, assez improprement appelées *marques d'eau* (*water marks*), étaient autrefois imprimées dans la pâte du papier par le moule, comme elles le sont aujourd'hui par un des rouleaux de la machine qu'on désigne sous l'épithète de *dandy roller* (beau monsieur). Seulement, au lieu d'écrire dans la substance de la feuille le nom du fabricant ou du marchand de papier, on y gravait autrefois son enseigne. Quelques-uns de ces anciens papiers ont fait époque et ont servi de prototype, pour le format ou pour la qualité, à des feuilles qui se fabriquent encore plus ou moins sur le même modèle. La marque primitive a disparu avec le temps, mais le nom auquel cette marque correspondait est resté. C'est ainsi qu'un des beaux papiers à écrire, le *foolscap* (bonnet de fou), portait en effet à l'origine une tête de fou de cour avec son bonnet traditionnel et ses grelots. Un autre papier anglais, *post paper* (papier de poste), doit son nom à une corne qui se montrait dans la transparence de la feuille, parce que les anciens facteurs, *postmen*, avaient coutume de porter sur eux une corne dans laquelle ils soufflaient pour annoncer leur arrivée aux habitans des maisons. Notre expression *une main de papier* paraît elle-même n'avoir point eu d'autre origine, car on retrouve parmi les anciennes marques celle d'un papier célèbre, qui était en usage dès 1530, et que les Anglais, — faisant allusion, non comme nous à la quantité, mais bien à la qualité, — désignent encore sous le nom de *hand paper*. Cette marque représentait une main étendue et surmontée d'une étoile. Je ne veux point dire que le Phénix produise toutes les variétés du papier anglais, car chaque fabrique s'attache plus ou moins à une spécialité, mais il en produit du moins un très grand nombre. Quand tout ce papier a été pressé, trié, assorti, lustré, coupé, on le met en paquet et on le presse de nouveau sous une machine dont la puissance est extraordinaire. Il ne reste plus maintenant qu'à l'envoyer chez les marchands ou les papetiers en gros.

Quand nous sortîmes de la fabrique, la cloche sonnait le dîner. Trois cents ouvriers, hommes, femmes, enfans, s'échappèrent, ainsi qu'une bande d'oiseaux joyeux. Comme j'étais avec un Anglais et une Anglaise, le bruit se répandit qu'une société de bienfaisance avait envoyé une commission pour faire une enquête sur le sort de la classe des travailleurs employés dans les fabriques de papier. Nous profitâmes d'une erreur à laquelle nous étions fort étrangers pour visiter quelques *cottages* d'ouvrières. Ces cottages, surtout ceux des *cueilleuses* et coupeuses de chiffons (*rag pickers and cutters*), sont presque tous situés dans les rues les plus pauvres de Dartford. Ils se distinguent par un caractère d'uniformité et en quelque sorte par un air de famille. Ce sont de petites maisons plus ou moins vieilles, avec un rez-de-chaussée et un étage, qui se composent au plus de trois chambres. Les ouvrières prenaient au rez-de-chaussée un frugal repas quelquefois seules, le plus souvent avec leur mère. L'intérieur de ces habitations était assez dégarni, mais en général propre et bien tenu. Les coupeuses de chiffons que j'interrogeai ne se plaignaient point de leur état; elles déclaraient pourtant qu'elles étaient très fatiguées de se tenir debout toute la journée : cela leur faisait mal aux jambes et à la tête. Ce qui les incommodait encore plus, disaient-elles, dans les ateliers était la poussière; elles exprimaient surtout leurs griefs contre le chiffon de Londres, qu'elles reconnaissent tout de suite à la malpropreté. On ouvre bien les portes et les fenêtres, mais un ouragan de mars soufflant avec violence ne suffirait point à dissiper le nuage ou le tourbillon qui est dans la chambre; cette ventilation produit d'ailleurs un courant d'air qui n'est point sans danger pour la santé. La poussière irrite la poitrine et fait quelquefois tousser. Dois-je néanmoins ajouter que ces jeunes filles sont en général fortes, fraîches et bien portantes? Elles ont deux avantages pour réagir contre les conditions malsaines de leur industrie, leur jeunesse d'abord et la campagne. Il ne faut point perdre de vue que les fabriques de papier sont presque toutes placées au bord des rivières, dans des endroits abrités et salubres, au milieu de ce que la nature a de plus agréable chez nos voisins, car l'eau, la sombre verdure, les chemins creux et tapissés d'herbe forment les traits exquis d'un paysage anglais. L'éducation de ces ouvrières ne s'étend guère au-delà de celle qui est distribuée gratuitement par les *sunday schools;* dans ces écoles du dimanche, elles ont appris à lire la Bible. Les jeunes garçons employés dans les moulins à papier se distinguent par une bonne condition physique. Leur teint est moins basané que celui des enfans de leur âge qui travaillent à la terre; mais leurs joues se montrent plus riches en couleurs éclatantes et sanguines. Leur instruction, comme celle des filles, est très négligée. Quelques propriétaires de fabriques de pa-

pier ont témoigné dans ces derniers temps une certaine sollicitude pour le développement moral des adolescens employés dans les travaux; deux ou trois d'entre eux, à ma connaissance, ont même attaché une école à la manufacture. D'où est venu l'obstacle? De la part des ouvriers. Si l'aîné des enfans est une fille, on la laisse volontiers à la maison pour garder les autres enfans, pendant que le père et la mère vont travailler à la fabrique depuis six ou sept heures du matin jusqu'à sept ou huit heures du soir. Si c'est un garçon, on tient à ce qu'il rapporte le samedi entre les mains de ses parens le gain entier de la semaine, plutôt que d'*aller perdre son temps* sur les livres. Il y a pourtant des progrès sous ce rapport dans la manière de voir des ouvriers : quelques-uns d'entre eux commencent à ne plus considérer l'éducation de leurs enfans comme un hors-d'œuvre, et s'imposent même des sacrifices pour leur apprendre à lire et à écrire. L'intérieur des maisons est aussi moins négligé qu'autrefois. Il y a une vingtaine d'années, trois enquêtes eurent lieu dans une semaine sur la mort de trois enfans, dont deux avaient été brûlés et dont l'autre s'était noyé pendant que les parens travaillaient dans un moulin à papier. Dieu merci, on trouverait aujourd'hui peu d'exemples en Angleterre d'un pareil abandon ni d'une telle imprévoyance. Les ouvriers adultes de Dartford employés dans les *paper mills* se montrent en général très satisfaits de leur condition : ils se plaignent seulement des longues veilles, car on devine bien que les machines à vapeur ne se reposent ni jour ni nuit. Les hommes tombent quelquefois de sommeil quand vient leur tour de passer la nuit dans les ateliers; mais ils en sont quittes pour se frotter les yeux avec de l'eau. Le lendemain, quelques heures de repos pendant le jour et souvent une bonne promenade sur le bord de la rivière, où souffle une brise fraîche, dissipe bientôt le mal de tête.

Dans un autre voyage que je fis à travers le Buckshire pour visiter les moulins à papier, j'appris qu'une des ouvrières avait eu (c'est le terme dont on se servit) des aventures romanesques. Nous la trouvâmes dans une chambre où elle était en train de prendre son thé; elle était habillée de noir, et nous raconta son histoire, après quelques instans d'hésitation et en rougissant. Elle appartenait, disait-elle, à une famille respectable, qui se livrait à l'agriculture dans l'ouest de l'Angleterre. Ayant été trompée par un jeune homme à l'âge de dix-sept ans et ayant ainsi perdu son caractère (expression tout anglaise), elle avait été contrainte de quitter son village natal. Ne sachant que faire pour vivre, elle s'était mise à trier et à couper du chiffon. C'était un métier sale, pénible, et qui lui répugnait beaucoup, surtout dans les commencemens. Les autres ouvrières d'ailleurs se moquaient d'elle, parce qu'elle était toujours

triste et qu'elle avait reçu une certaine éducation. « Je pensais sans cesse, continua-t-elle, au passé, à mon village et surtout à ma mère, dont je n'avais plus reçu de nouvelles depuis une année. Un jour que j'étais occupée à trier un tas de chiffons, mes yeux tombèrent sur un morceau de robe dont les couleurs et le dessin m'étaient très familiers. Je tremblai de la tête aux pieds, et je mis la main sur mon cœur, qui battait horriblement, car je crus avoir reconnu une des robes de ma mère, une robe de toile qu'elle mettait à la maison, et dans les plis de laquelle je m'étais entortillée étant enfant. Vous me direz qu'il y a bien des robes de femmes qui se ressemblent dans le monde. Je me dis cela plus d'une fois à moi-même; mais c'est égal, un affreux pressentiment s'était emparé de mon esprit, d'autant plus que je savais bien que ma mère ne vendait jamais ses vieilles défroques. J'avais épargné chaque semaine, sur mon gain, une très petite somme avec laquelle je partis pour mon village, car je ne pouvais plus tenir ici. Ce n'était point l'intérêt qui me faisait agir : si ma mère était morte, elle avait dû quitter la vie en me maudissant, et elle m'avait sans doute *coupée sur son testament avec un shilling* (1). C'était le besoin de sortir d'un doute horrible qui m'obsédait. A mon arrivée dans le village, je retrouvai ma mère, qui n'était point morte, comme je le craignais, mais qui avait toujours été souffrante depuis mon départ. Elle m'embrassa, me pardonna et me conseilla de persévérer dans le travail, me disant que le travail honnête rachetait bien des fautes. Je la soignai pendant quelques semaines; mais, comme elle était vieille et affaiblie, elle rendit son âme à Dieu. Avec le peu d'argent qu'elle me laissa, je m'achetai des habits neufs, et je retournai dans un moulin à papier, mais non plus pour couper et éplucher les chiffons. Je suis maintenant *sorter*; c'est un état propre, peu fatigant, et qui me convient mieux. » Tel fut le récit qu'elle accompagna de quelques larmes. Pour le reste, la moralité des filles employées dans les fabriques de papier se distingue très peu de la moralité des ouvrières anglaises attachées aux autres industries.

On désire sans doute aussi savoir quelque chose des maîtres de manufacture. Ces derniers constituent une classe ou une corporation très riche. Quelques-uns d'entre eux possèdent non-seulement un ou plusieurs moulins; mais ils ont en outre un magasin à Londres, qui est le plus souvent situé dans Cheapside, près des bords de la Tamise. La plupart ont commencé avec des capitaux considérables qu'ils accroissent et font valoir dans leurs fabriques.

(1) « *I wil cut you with a shilling*, disait un jour Sheridan à son fils (je ne vous laisserai qu'un shilling). — En ce cas, vous l'emprunterez, » répondit le fils du père prodigue. Cete expression, que j'ai traduite mot pour mot, est la formule usitée dans les testaments quand on déshérite un membre de la famille.

On en cite pourtant plus d'un qui sont partis de la charrue ou de l'atelier. M. William Joynson, qui n'était à l'origine qu'un pauvre ouvrier dans un humble moulin à papier, possède aujourd'hui une fabrique dans le Kent, à Mary-Cray, où il a réussi, par ses efforts personnels, à devenir un des *gentlemen* les plus considérés et les plus entreprenans dans son industrie. Une branche de manufacture peut être fière de porter des hommes de fortune et de distinction; mais elle s'honore surtout en produisant des hommes de bien. Du nombre de ces derniers était un *paper maker* écossais nommé Alexandre Cowan, qui mourut en 1859, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Quoiqu'il eût imprimé à son industrie un caractère de grande prospérité, il refusa en quelque sorte d'être riche. Dans sa maison, il n'y avait aucun luxe; on n'y trouvait qu'une simple et abondante hospitalité. Il avait coutume de dire à ses filles : « J'espère bien qu'aucune de vous ne sera assez misérable pour se marier à de l'argent. » Sa famille crût et multiplia comme celle d'Abraham, car, avant de mourir, il ne comptait pas moins de cent descendans. A chacun d'eux il laissa un petit avoir, assez pour se tirer d'affaire et se rendre utile dans le monde en travaillant. Une grande partie de sa fortune commerciale avait été employée à des œuvres de charité, et ses avances de fonds avaient aidé des jeunes gens de mérite à se lancer dans l'industrie. Par deux fois il versa une aumône de 800 livres sur la ville d'Édimbourg; mais il est une action de sa vie que je tiens surtout à faire connaître. Du temps des guerres de l'empire, ses moulins, situés à Penicuick, se trouvèrent convertis par le gouvernement anglais en un dépôt pour les prisonniers français. Plusieurs de ces derniers moururent dans leur exil et furent enterrés près des moulins, sans aucun signe qui marquât l'endroit de la sépulture. Quelques années après la paix de 1815, Cowan rentra en possession de ses fabriques. Un jour il alla trouver un des habitans de sa paroisse et lui arracha 5 shillings à titre de souscription pour élever un monument aux Français. Ce n'était pas qu'il eût besoin des 5 shillings, mais il avait besoin que son nom ne figurât point seul dans une bonne œuvre. Ensuite il fit construire un joli monument de pierre qui porte cette inscription : « Près d'ici reposent les restes mortels de trois cent six prisonniers de guerre qui moururent dans le voisinage, entre 1811 et 1814. Certains habitans de cette paroisse, voulant rappeler que tous les hommes sont frères, firent élever ce monument en 1830. *Grata quies patriæ, sed et omnis terra sepulchrum.* »

Parmi les fabricans de papier anglais, les uns sont purement et simplement des hommes d'affaires, d'autres ne sont point étrangers à la science et s'efforcent d'appliquer toutes les ressources de la chimie pratique à de nouveaux procédés de fabrication. Je ne signale-

rai qu'un genre d'expériences qui a beaucoup occupé dans ces derniers temps les inventeurs. Tout le monde convient que le chiffon se fait rare, qu'il faut beaucoup de mains pour le recueillir, qu'il en coûte beaucoup de frais pour l'amener de l'étranger dans la Grande-Bretagne, et l'on s'est demandé s'il n'y aurait point moyen de le remplacer par une autre substance. Cette question d'ailleurs n'est point nouvelle. Il existe à la bibliothèque du *British Museum* un livre écrit en hollandais et portant la date de 1772, lequel contient plus de soixante spécimens de papier fait avec différens matériaux. Le plus curieux est que toutes ces expériences sont l'ouvrage d'un seul homme. D'un autre côté, depuis quelque temps, la paille du blé a pris rang à côté du chiffon dans certaines manufactures anglaises de papier. Faut-il proclamer cette innovation comme une conquête? D'abord la paille demande à être traitée avec de grands soins et préparée selon une méthode très sûre : autrement le papier qu'on en tire ne tarde point à s'effriter sous les doigts; ensuite la perte qu'elle subit durant la fabrication et la main-d'œuvre qu'elle exige réduisent de beaucoup la somme des avantages qu'on en espérait. On fait pourtant en Angleterre d'assez beau papier avec la pâte de la paille mêlée à la pâte du chiffon de linge ou de coton; mais qui ne voit que cette première substance ne peut guère être considérée jusqu'ici qu'à titre d'auxiliaire? Différentes autres substances indigènes telles que le foin, les tiges de pommes de terre, les feuilles du maïs, l'écorce de plusieurs arbres, ont été mises à contribution par la chimie pratique avec plus ou moins de bonheur. J'ai même assisté en Belgique, dans la manufacture de MM. Guilmot, à des essais ingénieux pour faire du papier avec de la sciure de bois (1); mais les fabricans *enthousiastes* de l'Angleterre ont tourné surtout leurs regards vers les plantes exotiques. De telles recherches, qui peuvent ouvrir un champ nouveau à l'industrie, sont à coup sûr fort intéressantes, et j'en signalerai volontiers quelques-unes. Il y a une vingtaine d'années qu'un fabricant de Hull, M. John Murray, fit connaître la valeur du *phormium tenax*, ou lin de la Nouvelle-Zélande, comme pouvant remplacer le chanvre dans la fabrication des cordages; avec les feuilles de cette même plante, il obtint un papier tant soit peu grossier, mais d'une solidité remar-

(1) La Société pour l'encouragement des arts, *Society for encouragement of arts*, a publié dans ses *transactions* (1836) un grand nombre d'expériences sur le sujet qui nous occupe. La bibliothèque de cette même société possède un livre écrit en allemand par M. Shäffer, qui contient des faits très curieux. Un jour le contre-maître de M. Shäffer avait acheté un oiseau rare dont la nourriture naturelle consiste en pommes de pin. A peine l'oiseau eut-il reçu son repas, qu'on le vit déchirer avec soin ces cônes pièce par pièce de manière à leur imprimer la forme d'une boule d'étoupe, et c'est alors seulement qu'il la mangeait. Shäffer reconnut que cette substance ainsi préparée était bonne à faire du papier. Il se mit donc à reproduire sur la pomme de pin, par des moyens mécaniques, l'ouvrage délicat que l'oiseau accomplissait avec son bec.

quable. Un autre investigateur qui a passé plusieurs années à chercher les moyens de perfectionner la fabrication du papier, crut trouver un substitut au chiffon dans les fibres de certains végétaux filamenteux de l'Inde, tels que le bananier et l'aloès. Enfin M. Brooman prit un brevet d'invention vers 1852 pour faire du papier avec une famille de plantes grimpantes à laquelle Linné a donné le nom de *mimosa scandens*, et qui abonde surtout dans les îles de l'Amérique, dans le Brésil et sur les côtes de l'Afrique. A Dieu ne plaise que je veuille décourager de si louables efforts; mais la vérité m'oblige de dire que ces innovations sont restées jusqu'ici bien infructueuses. Suivant quelques économistes anglais, des recherches aussi coûteuses et des tentatives plus hardies encore n'auraient été paralysées jusqu'ici dans la Grande-Bretagne que par les droits exorbitans qui pesaient sur la fabrication du papier; aujourd'hui que cette industrie est libre, elle ne tardera point à sortir de l'ornière et à se passer bravement du chiffon. Je voudrais partager ces espérances; mais une objection m'arrête. De deux choses l'une : ou ces plantes nouvelles, sur lesquelles on compte pour régénérer une ancienne branche de manufacture, croîtront en Angleterre, et alors elles occuperont la place de cultures utiles et opulentes dans un pays qui n'a déjà point assez de terres pour suffire à la nourriture de ses habitans, ou bien elles viendront d'îles très éloignées, et dans ce dernier cas les frais de transport limiteront de beaucoup les économies qu'on se promet de réaliser sur la matière première. Je ne m'étonne donc point de voir les fabricans de Londres à idées positives reléguer ces lueurs de progrès derrière les brouillards de la Tamise. Le vieux chiffon, malgré tout ce qu'on peut dire contre lui, — et certes il n'est point sans fautes ni sans reproches, — tient bon et tiendra encore longtemps dans les fabriques contre des essais auxquels nous souhaitons d'ailleurs toute sorte de prospérité.

Un fait m'a étonné en visitant les *paper mills*, c'est la froideur, je dirais même volontiers la défiance et l'abattement avec lesquels la plupart des fabricans anglais ont accueilli la suppression des droits sur le papier. N'est-ce point la première fois qu'on voit une industrie s'effrayer de ce qu'elle n'aura plus à payer une taxe lourde et tracassière? Il m'a fallu trouver les causes d'un mécontentement qui cherche en vain à se dissimuler sous des airs d'indifférence. Ces causes sont faciles à saisir : jusqu'ici, l'industrie qui nous occupe sommeillait dans la Grande-Bretagne le long des cours d'eau, à l'ombre des saules et des moulins, se contentant de faire d'excellent papier et de réaliser de beaux bénéfices. On se plaignait bien tout bas de *l'exciseman* auquel il fallait compter 14 guinées pa tonne de papier, et qui jetait un regard inquisiteur sur les cuves mais un mal connu, avec lequel on s'est habitué à vivre, n'est presque plus

un mal : c'est l'inconnu qui alarme. Tout à coup cette même fabrication s'éveille en pleine liberté, elle voit d'un côté le droit sur le papier qui se retire; mais elle voit de l'autre le marché qui s'ouvre et la concurrence étrangère qui la menace. Lors de la discussion sur cette mesure devant la chambre des communes, un membre du parlement a cité vingt-cinq journaux anglais qui avaient déjà renoncé à faire leur provision de papier dans les fabriques du royaume-uni pour envoyer leurs commandes en Belgique et en Allemagne. La France, on le pense bien, ne restera point en arrière, et poussera sans contredit ses feuilles blanches au-delà des flots du détroit. Les *paper makers* de l'Angleterre craignent le papier étranger, non à cause de la qualité, — il s'en faut de beaucoup, — mais à cause du bon marché. La France, l'Allemagne et la Belgique étant, comme ils disent, la terre du chiffon, et la main-d'œuvre se trouvant moins chère dans ces trois pays que dans la Grande-Bretagne, ils envisagent avec une certaine inquiétude les conditions de la lutte. A les entendre, ils affronteraient volontiers la concurrence, si on ne leur refusait point la base même de leur industrie. « Envoyez votre papier, disent-ils, aux nations du continent; mais laissez-nous avoir le chiffon, et nous ne serons point les derniers à entrer en lice avec vous sur tous les marchés de l'Europe. » D'un autre côté, les éditeurs de Londres que j'ai consultés sur cette question importante regardent, même dans l'état présent des choses, les appréhensions des fabricans anglais comme chimériques. D'abord, selon eux, le papier étranger paiera à la douane britannique un droit égal à celui que le papier anglais versait dans les caisses de l'excise avant le retrait du *paper duty*, et ensuite les manufactures du continent ne sauraient, disent-ils, leur fournir un papier comme ils le veulent. Je laisse au temps le soin de prononcer sur des avis qui sont encore fort divisés; mais dès maintenant je me demande si les fabricans de papier anglais ne redoutent pas plus encore la concurrence intérieure que la concurrence étrangère. Le *paper duty* était une charge; plus cette charge était lourde, et plus elle créait en même temps un privilége entre les mains des riches propriétaires de moulins à papier. La preuve en est que le nombre des manufactures de ce genre a plutôt diminué qu'il ne s'est accru depuis quelques années dans la Grande-Bretagne. Aujourd'hui, par le fait même de l'abolition du droit, ce monopole se trouve détruit, et l'industrie du *paper making* éparpillera bientôt ses moulins sur le bord des petites rivières de l'Angleterre et de l'Écosse. En Irlande surtout, l'île de la verdure et des cours d'eau, cette branche de fabrication peut répandre les fruits du travail sur une population oisive et malheureuse.

On a vu comment se faisait le papier dans la Grande-Bretagne. Chaque fabrique croit en outre avoir des secrets qui lui appartiennent. Je ne nierai point qu'il n'existe des procédés de détail donnant plus ou moins de valeur aux produits de certains *paper mills*; mais, d'après ce que j'ai vu, le grand secret de la fabrication anglaise consiste dans la puissance des capitaux, dans la richesse et l'étendue des machines, dans la qualité des eaux courantes, et surtout dans l'art des ouvriers. Ce secret-là, il serait difficile de le ravir à nos voisins. Que deviennent maintenant les masses de papier qui sortent annuellement des fabriques du royaume-uni? Une partie est exportée à l'étranger, l'autre demeure dans le pays, où elle se prête à un très grand nombre d'usages (1). Pour nous faire une idée générale de la consommation intérieure, transportons-nous d'abord au *post office* de Londres : là nous retrouverons le papier sous une nouvelle forme, — écrit ou imprimé.

III.

Le *general post office*, qui est considéré comme le centre de tout le réseau postal du royaume, s'élève à Londres dans Saint-Martin's-le-Grand-street. C'est un édifice compacte, bâti en pierre de Portland, d'un style froid et régulier, avec trois portiques soutenus par des colonnes. Le portique du milieu, surmonté d'une frise, sur laquelle on lit le nom de George IV, conduit par un escalier à un grand passage ou vestibule qui traverse toute la largeur de l'édifice, et aboutit en face de *Foster lane*. Dans ce passage s'ouvrent des boîtes pour recevoir les lettres destinées aux quatre points cardinaux du monde, et derrière ces boîtes s'élèvent de hautes fenêtres qui se trouvent généralement fermées. Je suppose pourtant qu'il est cinq heures trois quarts du soir; la première fenêtre à gauche, située vers le péristyle et au-dessus de laquelle on lit : « *For newspapers only*, seulement pour les journaux, » est alors toute grande ouverte. Une foule impétueuse qui entre, soit par la façade, soit par le derrière de l'édifice, se croise dans toute la longueur du vestibule, et les lettres tombent comme la grêle au fond des boîtes; mais c'est surtout la fenêtre des journaux qui doit attirer notre attention. Le péristyle se trouve assiégé par une bande de porteurs et de *newspaper boys*, garçons de douze à treize ans employés au service des

(1) En 1859, cette exportation s'est élevée à 20,142,350 livres de papier, tandis que la masse entière de papier fabriquée et soumise au droit était cette même année de 217,827,197 livres. On peut par les deux chiffres calculer l'étendue de la consommation intérieure, à laquelle il faut encore ajouter 2,037,693 livres de papier importé du continent en Angleterre.

journaux. Ils accourent suant, soufflant sous des sacs chargés de papier, et se poussent les uns les autres malgré les efforts des *policemen*, qui cherchent à maintenir un certain ordre au milieu de la confusion. De moment en moment le flot grossit, car on sait que l'horloge de la poste est fidèle et impitoyable. Les journaux, recouverts d'une bande, volent comme une nuée de pigeons autour de la fenêtre, lancés qu'ils sont en l'air par mille mains. Les sacs, les paquets, les corbeilles versent, ainsi que dans un gouffre, des rames et des rames de papier. Tout cela tombe pêle-mêle, jeté du dehors, et est saisi pour ainsi dire au vol par des hommes qui sont à l'intérieur; ils vident les sacs, les corbeilles, et les rendent ensuite aux porteurs. C'est une rude tâche, et un *policeman* de service me disait qu'il y a quelques années surtout, avant l'intervention de certaines mesures d'ordre, les employés de l'administration de la poste avaient eu plus d'une fois les yeux et le visage meurtris par les avalanches de journaux qui se précipitaient sur eux. Le bruit court même que dans le feu de l'action un enfant fut lancé un jour avec les paquets, et par mégarde, dans l'intérieur des bureaux. Cependant l'horloge commence à sonner six heures : l'ardeur et la presse redoublent, les journaux pleuvent encore; mais au dernier coup la fenêtre s'abaisse brusquement. « Trop tard, *too late!* » s'écrient un ou deux traînards déconcertés. Les lettres et les journaux peuvent néanmoins partir encore le même jour : les premières en payant à sept heures un extra *stamp* (timbre) d'un penny, et les seconds d'un demi-penny, comme une amende prélevée sur la négligence. C'est surtout le vendredi et le lundi qu'il faut assister à cette scène émouvante connue des Anglais sous le nom de foire aux journaux, parce que ce sont les deux jours où partent les journaux de la semaine, *weekly newspapers*. Pour les lettres, le grand jour est le samedi, car la poste anglaise ne fonctionne point le dimanche, et les maisons de commerce consacrent surtout le samedi à leur correspondance.

L'histoire du *general post office* de Londres, établi vers 1649 par un acte du parlement, peut se diviser en trois périodes qui se représentent par trois hommes, Edmund Prideaux, Palmer et M. Rowland Hill. Prideaux, qui avait été nommé *post master* par les deux chambres, introduisit, au nom de l'état, quelque unité dans un service qui avant lui était plus ou moins abandonné aux industries particulières. C'était encore l'enfance des moyens de communication. Les sacs de lettres, *letter bags*, étaient portés dans toute la Grande-Bretagne par des courriers à cheval ou dans de petites voitures qui se trouvaient très souvent arrêtées sur les grands chemins par les brigands. En dépit de la suscription si souvent répétée sur les lettres du temps, *haste, haste, poste haste*, il paraît que la poste d'alors se hâtait lentement, car elle ne faisait guère plus de quatre ou cinq

milles à l'heure. Cet état de chose se traîna jusqu'en 1784, où un M. Palmer fit une révolution dans cette branche du service public en inventant la malle-poste. Palmer avait été propriétaire du théâtre de Bath, et comme il avait eu sans doute à souffrir des lenteurs et des infidélités des courriers, il imagina tout un système de réformes qu'il soumit, dès 1782, au ministre Pitt. Il demandait à appliquer lui-même ce système, disant que, s'il succombait, il ne réclamerait rien pour ses services, mais que, s'il réussissait, il attendait de l'état 2 1/2 pour 100 sur l'accroissement du revenu net. Pitt goûta le plan, mais pour plus de sûreté le transmit au *post office*, voulant avoir l'avis des hommes spéciaux. L'année suivante, les autorités du *post office* exprimèrent leur manière de voir sous la forme de trois gros volumes d'objections. Ils concluaient en disant que le plan était tout à fait impraticable, mais que dans tous les cas il porterait préjudice au commerce et au revenu de l'état. Cet échec n'ébranla ni la fermeté de Palmer, ni même la protection du ministre. Pitt conduisit l'auteur du plan si laborieusement réfuté au *post office* et lui fournit ainsi les moyens de surmonter tous les obstacles. Un *meeting* solennel eut lieu, dans lequel Palmer se trouva en face du *post master general* et des principaux officiers de l'administration. Il triompha de ses adversaires en leur opposant de solides raisons, et il fut décidé qu'on essaierait le nouveau système. Le 2 août 1784, la première malle-poste partait de Londres pour Bristol. Elle fut bientôt suivie de plusieurs autres qui se dirigèrent par les grandes routes sur les différens points du royaume. Les avantages de ce nouveau mode de transport pour les lettres et les journaux ne tardèrent pas à être reconnus; il accrut de beaucoup la moyenne de la vitesse, découragea certaines fraudes et augmenta les ressources du trésor. De 1784 à 1839, la poste anglaise vécut sur le système des malles et sur d'autres progrès qu'avait introduits Palmer dans l'administration. Quelques artistes regrettent même encore, au point de vue du pittoresque, le règne des *mail coaches*, ces lourdes et vaillantes machines emportées par de forts chevaux anglais, suant et soufflant, à raison de neuf milles par heure. On retrouvait, disent-ils, dans ces malles-postes, quelques traits du caractère anglo-saxon, l'énergie, l'ardeur persévérante et l'intrépidité. Que voulez-vous? chaque chose a son temps : la malle-poste avait détrôné le courrier, le *railway mail service* devait détrôner la malle-poste. Les deux systèmes vécurent quelque temps en présence l'un de l'autre; les dernières *mail coaches* virent naître les premiers wagons destinés au transport des lettres et des journaux. Depuis une vingtaine d'années, le service de la poste par la vapeur s'est développé graduellement en Angleterre; aujourd'hui il a pris des proportions gigantesques. C'est la nuit, quand la ligne est libre, quand le bruit des

affaires s'est endormi, que cette machine, véritable bureau de poste voyageur, passe comme un tonnerre, enlevée par un cheval de fer qui gronde et qui siffle. A l'intérieur, le lourd et large véhicule sans fenêtres est éclairé par un rang de lampes qui jettent une vive lumière. Toute la longueur de cette chambre roulante est occupée par des cases, les unes plus petites qui servent à mettre les lettres, les autres plus grandes et situées au centre, sur lesquelles on dépose les journaux. Vous devinez bien en effet que les mains des employés ne restent point oisives tandis que le dragon de feu dévore l'espace à raison de quarante milles par heure. Ils s'occupent à ouvrir les sacs, à trier les lettres et à les ranger dans des boîtes portant l'étiquette des villes qu'on doit traverser. C'est alors dans le bureau mouvant un bruit de *rat tat*, comme disent les Anglais, aussi ferme et aussi régulier que celui d'une trentaine d'horloges fonctionnant dans la même chambre. Le wagon-poste ne fait point à toutes les villes l'honneur de s'arrêter devant elles; l'échange des lettres à recevoir ou à délivrer se fait alors, tout en courant, par des moyens mécaniques. Le conducteur touche un ressort, et aussitôt s'abaisse un large et solide filet qui se déploie sur un des flancs du wagon; un bras de fer mû par une poulie s'avance en tournant dans la voiture, saisit l'épais sac de cuir dans lequel se trouvent les dépêches prêtes à être distribuées, puis le dépose à la porte de la station; en même temps le filet ramasse un autre sac (quelquefois même plusieurs) contenant les lettres et les journaux qui doivent être divisés entre d'autres villes sur le reste du parcours de la ligne. On s'arrête pourtant quelquefois, mais c'est alors sur un point du chemin de fer vers lequel convergent beaucoup d'autres embranchemens, et nous nous trouvons en conséquence au milieu d'un encombrement de sacs, de paquets, de ballots, qui garnissent la plate-forme de la station. Tout cela ne tarde point à disparaître, tant les hommes travaillent avec ardeur, car ici tout doit être fait à la minute, et la sombre machine repart comme éperonnée par le démon de la nuit, emportant avec elle un travail nouveau pour les employés.

Vers le même temps où la vapeur allait donner des ailes à la poste, d'autres réformes d'une portée morale encore plus grande s'introduisirent dans la législation anglaise. En 1836, le *stamp duty on newspapers*, droit de timbre-poste sur les journaux, se trouva réduit de 4 pence à 1 penny. Il est inutile de s'arrêter à l'influence qu'exerça cette mesure libérale sur le développement de la presse britannique. Ce ne fut pas seulement le nombre des feuilles volantes qui s'accrut dans une proportion considérable, ce fut aussi la circulation. Il faut savoir qu'aujourd'hui le même numéro de journal passe souvent trois ou quatre fois par les mains de la poste, envoyé qu'il est d'une personne à l'autre en vertu d'une convention

et d'arrangemens stipulés d'avance entre un petit cercle d'abonnés. Plusieurs Anglais, économes de leur temps, ont en outre l'habitude d'adresser une ou deux fois par mois un journal quelconque à un ami qui vit dans un endroit éloigné. Cet envoi signifie : « Je me porte bien et je pense à vous. » Qu'a-t-on souvent à dire de plus dans une longue lettre? Cette réforme du droit de poste sur les journaux fut bientôt suivie d'une autre tout aussi importante. Un voyageur traversait, il y a une trentaine d'années, le district au nord de l'Angleterre où se trouvent les lacs. Il arriva devant la porte d'un petit *public house* au moment où le facteur (*postman*) s'arrêtait lui-même pour remettre une lettre. Une jeune fille sortit pour la recevoir, la tourna et la retourna dans sa main, puis demanda quel était le prix du port. C'était une grosse somme, car évidemment la jeune fille était pauvre, et le facteur demandait 1 shilling. Elle soupira profondément, dit que la lettre venait de son frère, mais qu'elle n'avait point d'argent, et en conséquence elle remit la missive au facteur. Le voyageur était un homme qui courait le monde pour s'instruire et pour observer; comme il avait bon cœur, il offrit de payer le port de la lettre, et, en dépit de la résistance de la jeune fille, acquitta les frais de poste. Cette résistance opiniâtre, et dans un pareil cas, lui avait pourtant donné à réfléchir. A peine le facteur eut-il tourné le dos que la jeune tavernière avoua que c'était un tour d'adresse convenu entre elle et son frère : quelques signes hiéroglyphiques marqués sur l'enveloppe lui apprenaient tout ce qu'elle avait besoin de savoir; mais la lettre elle-même ne contenait aucune écriture. « Nous sommes si pauvres l'un et l'autre, ajouta-t-elle, que nous avons imaginé ce moyen de correspondre et d'*affranchir* nos lettres. » Le voyageur continua son chemin, et, tout en admirant les chutes d'eau qui embellissent certains rochers du Cumberland, il se demandait si un système fiscal donnant lieu à de telles misérables fraudes n'était pas un système vicieux. Le soleil ne se coucha point avant que M. Rowland Hill (car c'était le nom du voyageur) n'eût rêvé à organiser le service de la poste sur une nouvelle base. Il s'était dit qu'en Angleterre, où les affections de famille sont très fortes, mais où les membres vivent le plus souvent dispersés, où l'esprit de commerce et d'entreprise ne connaît point de bornes, où le réseau des relations d'affaires s'étend encore de jour en jour, la correspondance n'était limitée que par l'énormité des frais de poste, et qu'en abaissant cette barrière on rendrait un grand service à la société sans rien faire perdre au trésor. Ses vues furent agréées par le gouvernement anglais, et le 10 janvier 1840 le *penny postage* commença à être mis en vigueur, c'est-à-dire que les lettres ne payèrent plus que 10 centimes pour circuler dans toute l'étendue des îles britanniques. Cette innovation hardie dépassa bientôt les

espérances mêmes des législateurs. Dix ans plus tard, en 1850, le nombre des lettres s'était accru par semaine de 1,500,000 à 7,239,962.

M. Rowland Hill, aujourd'hui secrétaire de l'administration des postes, a introduit plusieurs autres réformes utiles et a fait de ce service, suivant l'expression familière aux Anglais, une admirable machine. Quiconque voit les tas de lettres et de journaux amoncelés chaque soir dans les bureaux du *post office* de Londres s'imaginerait volontiers qu'il faut une semaine de travail avant que tout cela soit à même de partir. Eh bien! deux heures après, ces masses de papier écrit ou imprimé prennent leur direction vers tous les points du monde connu, emportées qu'elles sont vers les diverses lignes de chemins de fer dans de légères voitures peintes en rouge. Il est vrai que les mécaniques viennent au secours des mains. Des escaliers mouvans qui atteignent tous les étages de l'édifice sont occupés à monter ou à descendre, transportant avec eux dans le vide les hommes et les paquets. Il est extrêmement curieux de voir apparaître de moment en moment, comme dans une pantomime anglaise, les divers degrés de cette échelle de Jacob. D'abord ce sont des pieds d'homme qui se détachent à la hauteur du plafond, puis la personne entière se découvre successivement jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse sous le plancher, et qu'elle soit bientôt suivie d'une autre. Chaque marche de ce double escalier animé par un mouvement rotatoire atteint à son tour le rez-de-chaussée de l'édifice, fait alors un pas en avant, se repose à terre pour donner aux hommes le temps de prendre le sac qu'elle supporte, puis se dirige d'elle-même vers l'autre partie de l'échelle où elle remonte.

Tous les journaux pourtant, — il s'en faut de beaucoup, — ne passent plus aujourd'hui par les bureaux du gouvernement. Le véritable *post office* pour les feuilles imprimées est entre les mains d'une administration particulière. Quiconque a vécu quelque temps à Londres doit avoir remarqué dans le Strand, à la hauteur de Saint-Martin's-Church, un véritable palais dont l'architecture sévère s'élève au centre du quartier des journaux. Cet édifice de pierre tout moderne, mais déjà noirci par la fumée de Londres, est l'établissement de Smith *and son*. A l'intérieur, vous découvrez une armée d'employés et de commis, de personnes occupées à assortir des feuilles volantes et de messagers. Encore n'est-ce point durant la journée qu'il faut visiter cette ruche du travail : c'est à cinq heures du matin. Le vieux Londres est endormi, le macadam des rues, même celui du Strand, repose dans un solennel silence; déjà pourtant la ruche bourdonne, des charges de papier sorti tout frais de dessous la presse arrivent par monceaux, et une file de légères

voitures, semblables pour la forme à celles dont se sert le *post office*, attend le grand moment du départ. Ces voitures sont destinées à porter le premier tirage des journaux du matin vers les divers embarcadères de Londres; il importe donc qu'elles ne manquent point le premier train. Les journaux sont quelquefois en retard à cause de l'heure avancée de la nuit où finissent les débats de la chambre des communes; il faut alors que la vitesse des transports regagne le temps perdu. A peine les journaux ont-ils été divisés par lots suivant les diverses stations auxquelles ils sont destinés, que toutes ces voitures prennent leur volée, et elles sont si nombreuses que jamais, même aux heures les plus affairées de la journée, le pavé du Strand n'a été troublé par un pareil tonnerre. Les journaux de Londres arrivent ainsi dans les provinces avant même que les habitans de la capitale aient obtenu leurs exemplaires, et ils arrivent sans aucune augmentation de prix. Ils sont ensuite vendus ou distribués à domicile dans chaque ville, chaque village, par des hommes, des femmes, des enfans. C'est une autre branche d'industrie qui occupe des milliers de mains. La même maison, je parle de Smith *and son*, a établi en outre un cabinet de lecture voyageur, *circulating library*, qui envoie et loue tous les livres nouveaux d'une extrémité à l'autre du royaume par ses propres agens ou par l'entremise des étalagistes qui se trouvent déjà à presque toutes les stations des chemins de fer.

Il n'entre point dans le plan de cette étude de faire ici l'histoire de la presse anglaise : je ne m'occupe des journaux que dans leurs rapports avec le commerce du papier. On a calculé que le *Times* à lui seul pourrait couvrir chaque jour de ses feuilles imprimées la surface de plus de trente acres. Une publication hebdomadaire bien connue, l'*Illustrated London News*, expédia une fois cinq cent mille numéros doubles ou un million de feuilles. Cela représente pour les papeteries deux mille rames équivalant au poids de soixante-dix tonnes. Plusieurs causes ont contribué, dans ces dernières années, à accroître prodigieusement le nombre des journaux en Angleterre, et d'abord la révolution du bon marché. La première publication qui soit entrée dans cette voie est le *Penny Magazine*; à un *meeting* pour faire avancer la science sociale, lord Brougham signalait un jour l'heureuse influence qu'avait exercée cette feuille sur l'éducation de la classe ouvrière. Il citait, à l'appui de son opinion, l'histoire d'un jeune artisan qui, ayant appris lui-même à dessiner d'après les gravures du *Penny Magazine*, était devenu un artiste habile. Aujourd'hui la presse illustrée à un *penny* s'appelle légion; elle s'envole chaque semaine par essaims dans toute l'Angleterre, et quelques-unes de ces feuilles, telles que le *London Journal* et le *Reynolds's*

Miscellanies, se répandent à quatre ou cinq cent mille exemplaires. Ce ne sont pas seulement les *Magazines* qui se sont multipliés en se mettant à la portée des petites bourses; les journaux politiques ont tenté, il y a trois ou quatre ans, la même transformation. Le premier journal qui ait été à Londres le pionnier de la presse à bon marché est le *Daily Telegraph*. Un grand journal, de quatre pages, à texte très serré, pour 10 centimes, parut d'abord une nouveauté téméraire. Cependant le succès ne se fit point attendre et se consolide encore tous les jours : une presse gigantesque, étonnante machine d'une force et d'une activité merveilleuses, suffit à peine aujourd'hui pour couvrir assez vite de caractères noirs les aunes de papier qui se succèdent de minute en minute dans l'imprimerie du *Daily Telegraph*. Il fut suivi dans la même voie par le *Standard* et par un grand nombre d'autres feuilles politiques. Ce mouvement a même emporté d'anciens journaux de Londres, qui ont été obligés de bouleverser leur vieille base financière et d'adopter le système nouveau. N'est-il pourtant pas vrai de dire que la presse à bon marché a plutôt étendu que déplacé les abonnés? Une autre mesure qui doit sans contredit donner une grande impulsion au journalisme et à la librairie anglaise est le rappel du droit sur le papier.

Dans les *meetings* qui ont préparé et arraché cette victoire, les orateurs anglais ont beaucoup appuyé sur les rapports du papier avec la littérature, avec les arts et avec l'éducation des masses. Ces rapports sont trop évidens pour que je m'y arrête. L'économie que produira le retrait de cette taxe sur l'intelligence, comme disent nos voisins, ne tombera point dans la caisse des journaux : les uns seront obligés d'abaisser leur prix d'abonnement, les autres introduiront des changemens heureux dans le format ou dans la rédaction. Ce sera donc en définitive le public qui y gagnera. D'un autre côté, il se fondera encore de nouvelles feuilles périodiques. Ailleurs on pourrait craindre que le grand nombre des journaux ou des publications hebdomadaires n'affaiblisse le pouvoir de la presse en la divisant; mais je ne crois point que ce danger soit à redouter dans la Grande-Bretagne. Il y a quelques années, lors de l'abaissement des droits de poste sur les feuilles imprimées, certains publicistes anglais avaient prédit comme un malheur que chaque profession, chaque paroisse, chaque petit groupe voudrait avoir son organe ou sa trompette. Ils ne se sont point tout à fait trompés en ce sens que le nombre des journaux de clocher s'est très étendu depuis ce temps-là. Il me tombait dernièrement entre les mains une feuille intitulée *Shoreditch Observer*. Shoreditch forme un quartier de Londres, et c'est à peu près comme si la rue Saint-Martin à Paris se mettait en tête d'avoir son journal; mais après tout où est le mal?

Dans une société libre et décentralisée comme celle de l'Angleterre, les infiniment petits ont une valeur tout aussi bien que les infiniment grands, et aspirent à être représentés. Ces journaux pygmées ne nuisent d'ailleurs en rien aux grands journaux politiques, et pas un d'eux n'arrachera jamais une pierre à l'imposant édifice du *Times*. La publicité sous toutes les formes est un des besoins de la société anglaise. J'ai entendu dire dans d'autres contrées, en parlant de tel ou tel homme qui avait été la victime des événemens : « Mais aussi pourquoi s'est-il occupé de politique ? » C'est un reproche qu'on ne ferait point en Angleterre, où tout le monde a le droit et le devoir de s'intéresser aux affaires du pays.

A propos du *paper duty*, le papier à écrire a été considéré, de son côté, dans ses rapport avec l'éducation des enfans et les relations commerciales. Il donne lieu en outre à plusieurs industries. Je n'en signalerai qu'une, celle qui consiste à fabriquer des enveloppes de lettres. Pour se faire une idée de l'importance de cette branche secondaire de travail, il faut savoir qu'en Angleterre, tout le monde, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, se sert, pour l'envoi des lettres, d'un procédé qui passait autrefois pour un signe de luxe et d'aristocratie. Les enveloppes se faisaient d'abord à la main; aujourd'hui elles sortent par millions de diverses machines, dont la plus parfaite est celle inventée par M. J. Gathercole. J'ai vu fonctionner cette dernière dans l'une des grandes papeteries de Londres, où elle était gouvernée par deux jeunes filles. L'une d'entre elles avait pour devoir de *nourrir* la machine, cela veut dire d'y glisser des feuilles de papier blanc d'une forme et d'une grandeur convenues. La mécanique faisait tout le reste : elle relevait les coins du papier, les pliait, les gommait, estampait l'enveloppe, la séchait au moyen d'une pompe à air, et quand tout le travail se trouvait achevé, la transmettait à l'autre ouvrière, qui recueillait une à une ces couvertures de lettres et les arrangeait en paquets. On m'a dit que cette machine fabriquait en moyenne soixante enveloppes par minute, mais qu'entre des mains très habiles elle pouvait élever ce chiffre jusqu'à quatre-vingt-dix ou cent. Je n'en finirais point, si je disais tous les usages auxquels les Anglais ont appliqué le papier dans ces derniers temps : ils en ont fait des cols de chemise, des manchettes, des gilets, des chapeaux d'homme et de femme. On m'a montré dans *Regent street* une robe en papier, qui, pour la fraîcheur, l'élégance et l'éclat lustré, ne le cédait en rien aux robes de bal les plus dispendieuses. Non contens de donner le papier comme un substitut de la toile, du coton, de la soie, de la dentelle, et de le découper en riches broderies, en orgueilleuses guipures, des fabricans enthousiastes déjà le destinent à bien d'autres fortunes industrielles.

Selon eux, il peut se convertir en cannes, en commodes, en tables, en tuyaux pour conduire l'eau à domicile, en lambris et en plafonds d'appartemens, que sais-je encore? A les entendre, la cuve des moulins à papier est le creuset de l'alchimie moderne : tout y tombe et tout en sort. Vous pouvez y jeter de l'herbe, de la paille, de l'écorce d'arbre, des chiffons, tout ce qui n'a jamais eu ou tout ce qui n'a plus de valeur, et vous en tirerez des meubles et des vêtemens, — vêtemens d'un jour, il est vrai, mais dont l'étoffe et la façon combinées ne reviennent guère plus cher que le blanchissage de la toile ou du coton. N'est-ce pas défier les *Métamorphoses* d'Ovide? Aussi quelques économistes de la Grande-Bretagne déclarent-ils que nous entrons dans l'âge du papier, — celui que, pour de bonnes raisons, n'avait point prévu la mythologie antique.

La fabrication du papier joue un grand rôle, on l'a vu, dans l'industrie et dans les mœurs anglaises. Depuis la main qui recueille le chiffon jusqu'à celle qui a écrit sur des feuilles volantes *Ivanhoe* ou *Childe Harold*, s'étend une chaîne de travaux, de rapports mutuels et de services qui touche en quelque sorte aux deux bouts de la société. Aujourd'hui pourtant cette fabrication traverse chez nos voisins une période critique. Dans toute la Grande-Bretagne, on n'entend qu'un cri : « Le papier à bon marché! » Que ce papier vienne de l'étranger ou qu'il sorte des manufactures anglaises, il sera le bienvenu. Cependant cette alternative est grave et intéresse profondément l'avenir des fabriques; car l'Anglais n'accepte pas volontiers les positions secondaires. Lorsqu'il ne règne point dans une industrie, il l'abandonne et se résigne alors à recevoir les produits de l'étranger. Ma conviction est d'ailleurs que les moulins britanniques ne se laisseront point battre sur leur propre terrain; ils établiront leur industrie sur de nouvelles bases et abaisseront l'échelle de leurs prix pour la mettre de niveau avec les tarifs du continent. Une partie du papier anglais y perdra sans doute de sa qualité, ou, qu'on me passe le mot, de son aristocratie. Sous l'empire du *duty*, les fabriques anglaises ne produisaient guère que du papier de luxe; sous le régime de la liberté industrielle, plusieurs d'entre elles seront obligées de faire des concessions aux demandes économiques des consommateurs. Pourquoi s'affligerait-on de cette conséquence inévitable? Le papier à bon marché, c'est le goût de l'instruction qui se répand, c'est le livre et le journal qui se multiplient, c'est la lumière qui descend d'en haut vers les classes obscures et vers les mélancoliques régions du travail des mains.

ALPHONSE ESQUIROS.

DE LA VÉRITÉ

DANS LE ROMAN

Silas Marner, by George Eliot, Blackwood, Edinburgh and London.

Il y a quatre ou cinq ans à peine, un petit volume où étaient retracées, dans une série de courts et spirituels récits, les joies modestes, les misères cachées et les privations incessantes des ministres de campagne, recevait du public anglais un favorable accueil. Ces *Scènes de la Vie cléricale* étaient un début littéraire, un début heureux, mais qui n'autorisait pas de bien hautes espérances (1). Encouragé par ce premier succès, l'auteur inconnu de cet agréable ouvrage publia presque aussitôt un roman assez étendu, où tout trahissait une de ces œuvres faites avec amour, qui ont longtemps occupé toutes les pensées de l'écrivain, qui ont été pendant des années son secret, sa consolation et sa joie, où il a mis d'autant plus volontiers une partie de son âme, que la publication a toujours été pour lui une espérance plutôt qu'une certitude. Le succès fut éclatant; plusieurs éditions enlevées en quelques mois, les éloges unanimes de la critique, une ardente curiosité acharnée à soulever le voile dont se couvrait l'auteur, des contrefaçons et des imitations de toute nature, une continuation audacieusement publiée par un spéculateur pour abuser de l'admiration et de la crédulité géné-

(1) Voyez, sur les *Scènes de la Vie cléricale*, la *Revue* du 15 mai 1858.

rales, tout contribua à faire d'*Adam Bede* un événement (1). George Eliot prit place du premier coup parmi les meilleurs romanciers de l'Angleterre. L'année suivante (1860) vit paraître *le Moulin dans la Prairie* (2), et cette année encore le retour du printemps a ramené George Eliot devant le public avec un troisième roman, *Silas Marner*.

L'annonce seule de *Silas Marner* avait éveillé nos inquiétudes. Ce n'était pas sans appréhension que nous voyions la femme distinguée qui se cache sous le nom de George Eliot céder à l'enivrement du succès, et se mettre volontairement au rang de ces écrivains trop féconds auxquels une avide importunité arrache tous les ans un nouveau roman pour les premiers jours de la *saison*. Faut-il dire que nos craintes ont été dépassées, que *Silas Marner* est au-dessous de l'œuvre qui l'a précédé, et qui est elle-même inférieure à *Adam Bede?* Au fond, qui pourrait être surpris d'un tel échec? L'esprit humain n'engendre pas aussi régulièrement des œuvres que l'arbre donne ses fruits ou le champ sa moisson; il a besoin d'être fécondé par la méditation et le travail. Ici tout porte les marques de la précipitation : rien n'est mûri, ni le plan, ni les détails; rien n'est agencé avec ce soin auquel se reconnaît un auteur qui a le respect de lui-même et du public; le talent n'éclate plus que par intervalles. Sans le nom dont il est signé, *Silas Marner* n'aurait peut-être éveillé ni l'attention ni les sévérités de la critique, et pourtant il le mérite, on va en juger.

Est-ce à dire que George Eliot soit épuisé, et qu'il n'y ait plus rien à attendre d'un écrivain si bien doué? Le nombre est grand, on le sait, des auteurs dont le premier livre est demeuré le meilleur et à vrai dire l'unique ouvrage. Rien n'autorise pourtant à penser qu'il en doive être ainsi de George Eliot. *Adam Bede* accuse des qualités trop éminentes et un talent trop vigoureux pour que l'auteur ne retrouve pas le succès aux conditions auxquelles il l'a déjà obtenu, c'est-à-dire avec une œuvre méditée et mûrie, et en se dérobant aux tentations et aux dangers d'une production trop hâtive. George Eliot se relèvera donc, dès qu'il le voudra, d'une chute qu'on pourrait presque regarder comme volontaire. C'est cette conviction qui inspire et qui autorise la sévérité de notre jugement, et la sincérité est ici un devoir d'autant plus impérieux qu'à côté des défauts qui s'expliquent par la précipitation du travail, *Silas Marner* en a d'autres qui sont le résultat d'un système et d'une sorte de parti-pris.

George Eliot paraît vouloir prendre parmi les romanciers de son

(1) Voyez, sur *Adam Bede*, la *Revue* du 15 juin 1859.

(2) *Dorlcote-Mill* (réduction critique de ce roman) a paru dans la *Revue* du 15 juin 1860.

pays la place que Crabbe occupe parmi les poètes : il appartient à l'école des écrivains qu'on appelle *réalistes*, par un barbarisme que l'usage semble consacrer. Lorsque la muse laborieuse de Crabbe se renfermait dans le cadre étroit des scènes rustiques, le vieux chantre du *Village* obéissait aux tendances naturelles de son esprit, fortifiées par les habitudes de toute sa vie et par le milieu borné au sein duquel s'écoulait son existence monotone. Il n'avait point d'haleine pour un vol plus élevé. George Eliot, dont l'esprit a plus de force, de portée et d'étendue, se sacrifie à un système. Il a une poétique à lui : c'est de propos délibéré qu'il prend ses héros dans la foule, qu'il les dépouille ou croit les dépouiller de tout ce qui les pourrait distinguer du vulgaire. Il leur assigne le rôle que le chœur remplit dans la tragédie antique, celui d'exprimer les aspirations et les idées des masses. Sa prétention est de représenter fidèlement les hommes et les choses dans leur généralité, et il accuse les autres écrivains de peindre tout au plus des exceptions. Les règles de cette poétique nouvelle se trouvent toutes tracées dans *Adam Bede*, où elles revêtent la forme d'un appel à la sympathie en faveur des humbles et des petits de ce monde.

« Il est nécessaire, dit l'auteur, que nous nous souvenions de leur existence, de crainte que nous ne les laissions en dehors de notre religion et de notre philosophie, et que nous ne construisions d'orgueilleuses théories qui ne soient bonnes que pour un monde d'âmes extrêmes. Que l'art donc nous fasse toujours souvenir d'eux; qu'il y ait toujours parmi nous des hommes qui se dévouent avec sympathie à la fidèle représentation des choses ordinaires de la vie, qui sachent trouver la beauté dans les choses ordinaires, et qui soient heureux de montrer avec quelle tendresse la lumière du ciel tombe sur elles! Il y a peu de prophètes dans le monde, peu de femmes d'une beauté accomplie, peu de héros. Je ne puis consentir à donner tout mon amour et tout mon respect à de telles raretés; j'éprouve le besoin de réserver la meilleure portion de ces sentimens pour mes compagnons de tous les jours. »

La conclusion logique de ce raisonnement captieux serait que tout ce qui dépasse la ligne commune est en dehors de l'art, en tant que l'art est la représentation de la vérité et de la nature. C'est donc sous l'empire d'une théorie et en s'écartant de la réalité que la majorité des écrivains prennent en dehors de la vie de tous les jours les héros et les incidens de leurs œuvres. Sous prétexte de charité universelle et de sympathie pour les masses, nous voici en présence d'une doctrine littéraire bien arrêtée. Il convient de la discuter; peut-être nous donnera-t-elle la clé de quelques-uns des défauts de l'écrivain qui l'a promulguée.

Bannissons toute métaphysique pour que George Eliot ne nous

accuse point de lui opposer une pure théorie; tenons-nous-en aux faits de tous les jours. Je suppose que vous vous trouviez loin de la ville, en pleine campagne, par une belle soirée; prêtez l'oreille : un vent léger passe sur les blés et gémit dans les feuilles, des milliers d'insectes confondent leurs bourdonnemens et leurs cris; aucun son accusé et distinct n'arrive jusqu'à vous : bientôt cependant de ces mille bruits se dégage une vague harmonie qui n'est ni sans charme ni sans grandeur. Direz-vous que c'est la vraie, la seule musique? Mais que la voix du rossignol vienne à s'élever, tous les autres bruits disparaissent aussitôt : ce n'est pas qu'ils aient cessé, c'est que l'oreille ne les perçoit plus, tout entière au chant qui la ravit, et le rossignol s'est déjà tu, qu'elle croit entendre encore ou qu'elle cherche à ressaisir sa plainte amoureuse. Donnerez-vous tort à votre oreille? Donnerez-vous tort aussi à vos yeux si, en face d'une forêt qui s'étend jusqu'à l'horizon, votre regard s'arrête invinciblement sur le groupe d'arbres le plus élevé, et finit par n'en plus voir d'autre? Nos sens, trop bornés pour saisir une multitude d'objets à la fois, divisent ce qu'ils ne peuvent embrasser, et tout ce qui se détache de la masse commune les attire irrésistiblement. Il en est des yeux de l'esprit comme de ceux du corps. Lorsqu'un prédicateur s'adresse à la foule et veut lui inspirer ou l'amour de la vertu ou la haine du vice, tracera-t-il le portrait d'un homme ordinaire avec ce mélange de qualités et de défauts qui est le lot habituel de l'humanité? Ce n'est point une théorie, c'est l'instinct même de l'orateur qui le conduira à choisir pour modèle l'angélique pureté du Christ, ou à invoquer comme exemple la vie de quelque grand coupable. Le bien et le mal, où qu'ils se rencontrent, ne perdent rien, l'un de son mérite, l'autre de sa laideur; mais plus les traits sont saillans et fortement accusés, plus l'esprit les saisit et les retient aisément.

Aristote n'avait point encore tracé les règles du drame, lorsqu'au sein de la démocratie la plus intolérante qui fut jamais et chez le peuple le plus jaloux de ses droits, les poètes athéniens ne mettaient sur la scène que des filles de rois, Antigone, Iphigénie, Andromaque, avec leur long cortége de douleurs : n'était-ce point cependant, à cette époque de luttes impitoyables, un événement de tous les jours que de voir des filles arrachées du sein maternel, des femmes emmenées du toit conjugal, et condamnées à toutes les humiliations et à toutes les rigueurs de la servitude? L'esclavage était-il donc moins rude et la pauvreté moins féconde en souffrances pour une simple fille d'Athènes ou de Mégare? Non sans doute; mais le mot seul de royauté entraîne avec lui les idées d'illustration, de richesse, de puissance, c'est-à-dire de tout ce qui paraît

à la foule une condition assurée de bonheur, et le contraste éclatant entre le sort que leur naissance promettait à ces filles de rois et la destinée qui leur était échue frappait fortement les imaginations : il remplissait à demi la tâche du poète.

C'est un contraste analogue que cherchaient Richardson et Bernardin de Saint-Pierre lorsqu'ils attribuaient libéralement à des héroïnes plébéiennes l'innocence, la beauté, la grâce, tous les charmes et toutes les vertus qui peuvent captiver les cœurs. Il leur semblait que plus Clarisse et Virginie seraient charmantes et dignes de tous les bonheurs, plus leur infortune serait grande et surtout imméritée, et plus aussi l'émotion naîtrait naturellement du tableau de leur fin tragique. Quel est le lecteur dont les larmes n'aient pas donné raison à ces deux écrivains? Si ceux-ci n'ont point failli aux règles de l'art, ont-ils donc manqué à la vérité? George Eliot le pense sans doute, lorsqu'il ne se contente pas de faire d'Adam Bede un ouvrier et de Dinah Morris une fille de fermier, lorsqu'il se défend soigneusement de leur attribuer aucune qualité remarquable de cœur ou d'esprit. L'insistance qu'il met à répéter à tout propos que Dinah Morris est une femme comme une autre, qu'Adam Bede est un homme de tous les jours, ni meilleur ni pire que tous ceux qu'on rencontre à chaque pas, montre à quel point il craint d'être infidèle à ses propres règles. Est-il sûr cependant de ne les avoir pas violées? Combien d'hommes, ouvriers ou non, supporteraient avec la même vertu les épreuves auxquelles Adam Bede est soumis? Combien de femmes, quelque vive que soit leur foi, peuvent, comme Dinah Morris, haranguer une foule et la remuer par leur éloquence? George Eliot dira que, dans la vie de ses personnages, ce sont là des accidens qui ne détruisent pas l'harmonie des caractères; il faudrait prouver que ces sortes d'accidens peuvent surprendre tout le monde. Qu'importe d'ailleurs, au point de vue de l'art, que l'éminence morale d'un personnage soit accidentelle ou continue, si l'on admet que cette éminence soit un des élémens de l'émotion produite? La vérité littéraire est d'accord avec la vérité humaine. A tout instant de la vie, ne voyons-nous pas le premier venu d'entre nous, le véritable *homme de tous les jours*, se transfigurer momentanément sous l'influence d'une émotion profonde ou d'un sentiment vrai? Et c'est précisément parce que, sous l'empire d'une douleur sincère, l'homme foudroyé par le malheur cesse d'être l'individu que nous avons vu hier et que nous reverrons demain, que l'éloquence spontanée de sa parole et de sa physionomie nous frappe, nous attache et nous émeut. L'art fait-il autre chose que reproduire ces scènes de tous les jours?

Que George Eliot ne parle donc point d'âme extrême ni de per-

sonnages exceptionnels; ce n'est là qu'une querelle de mots. Grands et petits, faibles et forts sont égaux devant le lecteur; mais si vos héros n'ont rien de particulièrement aimable, pourquoi les aimerai-je? Si leurs infortunes, pour la grandeur ou l'injustice, ou pour le courage avec lequel elles sont supportées, n'ont rien qui dépasse ce que je vois tous les jours autour de moi, comment espérez-vous m'apitoyer? George Eliot ne se trompe pas moins lorsqu'en demandant que des écrivains « se dévouent à la représentation fidèle des choses ordinaires de la vie, » il semble attribuer une influence quelconque aux caractères extérieurs des choses ou à la condition des personnages. Les écrivains ont toujours eu liberté entière à cet égard, et rien n'est plus indifférent au point de vue de l'émotion littéraire.

Il y a deux mille ans qu'un grand poète indiquait d'un seul mot la source de cette émotion. « Voulez-vous que je pleure? disait Horace. Commencez par pleurer. » Si je ne puis me défendre d'être remué profondément en présence d'une grande et sincère douleur, en face d'un fils qui pleure sa mère ou d'une mère privée de son enfant, c'est que ma mémoire me rappelle ce que j'ai ressenti ou qu'une intuition rapide m'enseigne ce que j'éprouverais en pareil cas; c'est que je me substitue par la pensée à ce fils ou à cette mère qui pleure, et dans cette identification passagère ma poitrine se serre et mon cœur se brise. Poètes ou romanciers qui voulez m'arracher des larmes, identifiez-vous à votre tour avec vos personnages, et, quels qu'ils soient, grands ou petits, rois ou paysans, mettez dans leur bouche le langage du cœur, afin que dans leurs douleurs je croie reconnaître ou deviner les miennes.

La sympathie, telle est la source de l'émotion littéraire, et le canevas de l'art est uniquement le cœur humain. Peu importent donc les temps, les lieux, les conditions; la nature humaine est partout et toujours la même, obéissant aux mêmes passions, se réjouissant des mêmes joies, s'affligeant des mêmes douleurs. Nous admirons comme un triomphe de la science moderne cette puissance merveilleuse de l'électricité, qui peut au même moment, en vingt endroits, faire exécuter à vingt horloges le même mouvement. L'art a de tout temps accompli le même prodige dans l'ordre moral; il n'arrache pas à un cœur un cri de détresse ou de joie sans que ce cri ne trouve un écho dans toute poitrine humaine. Quel que soit le but final qu'ils se proposent, l'orateur et l'écrivain n'ont qu'un seul objet immédiat : c'est de faire passer chez autrui une émotion ressentie ou retracée par eux. Ils n'y réussissent qu'à la condition de toucher juste : de là deux écueils dans les œuvres d'imagination, où l'auteur est obligé d'emprunter la voix de ses personnages et se cache derrière ses

propres créations. Certains écrivains veulent s'emparer tout d'abord du lecteur : ils revêtent les personnages interprètes de leur pensée de toutes les couleurs qui peuvent séduire ou frapper l'imagination; ils les font à l'image du type idéal qui est au fond de leur esprit, et dans cette recherche de la beauté ou de la grandeur morale, ils dépassent la nature. Il arrive alors infailliblement que le lecteur se désintéresse bien vite de personnages qu'il juge en dehors des lois comme des conditions de l'humanité, et qui ne sont plus à ses yeux que des êtres de fantaisie ; son cœur ne bat plus à l'unisson du leur et refuse de se reconnaître en des sentimens qui ne sont pas de ce monde. Quel souci prendrai-je des préventions, des rivalités et des passions qui se soulèvent contre *Grandisson?* Ne suis-je pas certain d'avance que rien ne prévaudra sur l'inaltérable perfection de celui-ci? M'inquiéterai-je davantage des épreuves et des persécutions infligées à *Paméla?* Ne sais-je pas qu'elles demeureront toutes au-dessous de sa fermeté et de sa résignation? Ma curiosité s'alanguit avec mes appréhensions, et toute sympathie s'éteint insensiblement en mon cœur. La crainte de cet écueil jette une partie des écrivains dans un autre danger. Ceux-là se défendent de toute conception idéale; ils veulent à tout prix demeurer dans les limites de la nature et de la vérité; ils s'imposent la loi de peindre uniquement ce qui est et de le peindre tel que nous le voyons, c'est-à-dire avec le mélange du mal et du bien, et cette affectation de la vérité les conduit par une pente rapide à exagérer l'importance des caractères extérieurs et des accessoires, à décrire pour l'amour de la description et à représenter avec une insupportable fidélité ce qui ne mérite pas de fixer notre attention, et ce qui ne l'obtient pas en effet.

Il y a donc ici une question de mesure, et le goût en effet n'est donné aux grands écrivains que pour leur faire découvrir instinctivement les limites qu'il ne faut dépasser ni dans un sens ni dans l'autre. Aussi nous garderons-nous de faire deux parts de la vérité littéraire, d'en attribuer une aux idéalistes et l'autre aux réalistes, en conseillant d'emprunter aux uns et aux autres. La vérité est une dans les choses de goût comme dans les matières de raisonnement, et ce qui caractérise les maîtres, c'est de la rencontrer presque à coup sûr et de s'y tenir. Les deux systèmes, ou, pour mieux dire, les deux défauts qu'on a baptisés de noms allemands pour en faire les drapeaux de deux écoles, ne commencent à exister qu'à l'instant où la juste limite est franchie, et où l'écrivain dévie du droit chemin. Tous deux reçoivent inévitablement leur châtiment. Si les œuvres d'une école laissent bientôt languir et s'éteindre la sympathie, souvent les œuvres de l'autre ne réussissent même pas à la faire naître, et d'un côté comme de l'autre le but de l'art est manqué.

S'il faut cependant choisir, notre préférence est tout entière pour les écrivains dont le seul tort est de vouloir satisfaire cette inclination vers le grand et le beau, qui n'est pas seulement un des besoins de la nature humaine, qui en est aussi l'honneur. Les Grecs ont dit, à la louange d'un peintre, que les oiseaux venaient becqueter un de ses tableaux où des raisins étaient représentés. C'est assurément le triomphe le plus complet que le réalisme puisse souhaiter. J'imagine pourtant que si ce tableau venait à être retrouvé, il nous toucherait médiocrement; après le premier mouvement de curiosité et un hommage rendu à une imitation si parfaite, il nous laisserait aussi indifférens que tant d'autres tableaux où des objets matériels sont reproduits avec une fidélité et un talent d'exécution remarquables. Qui pourrait au contraire voir *la Source* de M. Ingres et n'en pas garder un souvenir toujours présent? Assurément ce n'est pas une fille d'Ève que cette jeune nymphe à la chevelure d'or, dont une main retient à peine l'urne d'où s'échappe un filet d'eau limpide, et qui ne semble pas toucher l'arbre contre lequel elle s'appuie. Quel âge lui donnerez-vous? Ce n'est pas une jeune fille, et ce n'est pas non plus un enfant. Fortifiez un peu ces membres trop frêles, colorez ces chairs et laissez-y deviner un sang jeune prêt à gonfler ces seins que vous rattacherez plus fermement à la poitrine, mettez une étincelle dans ces yeux, et vous aurez la créature la plus séduisante que puisse rêver le désir; mais combien vous regretterez aussitôt ces contours délicats et purs, ces chairs d'une finesse transparente, cette grâce virginale, cette fleur d'innocence si chaste en sa pudique nudité, et ce long regard qui vous suit où que vous alliez! Pour qu'on devine en elle la déesse, il n'est pas même besoin qu'elle fasse un pas. Reprochera qui voudra à l'artiste de n'avoir rien donné d'humain à cette création de son pinceau, il sera absous de tous ceux chez qui la vue de son tableau éveille ce frémissement intérieur que produit la sensation du beau.

Crabbe a vécu assez pour voir sa renommée disparaître dans la gloire des Byron, des Moore, des Wordsworth et des Tennyson. On ne s'explique aujourd'hui la grande réputation de Crabbe et l'accueil fait à ses premiers ouvrages qu'en essayant de lire les poètes anglais du XVIIIe siècle. Après ces longs poèmes didactiques où les descriptions succèdent aux descriptions, où les mêmes comparaisons et les mêmes images reviennent sans cesse avec le même luxe de métaphores, sans que que rien tranche jamais sur cette rhétorique savante et sur l'irréprochable élégance de la versification, on comprend quel soulagement, quelle impression de délivrance le public dut éprouver à rencontrer ces petits tableaux rustiques, d'une versification plus sobre et plus ferme, où brillaient du moins quel-

ques éclairs de sensibilité. Si, séduit par une première lecture, vous voulez aller jusqu'au bout des œuvres de Crabbe, l'étroitesse et l'uniformité du cadre, le cercle un peu restreint des idées, l'exactitude laborieuse de l'observation, la surabondance et la minutie des détails ne tardent pas à trahir la sécheresse et la stérilité de l'imagination, et vous vous lassez de cette reproduction trop servile des misères et des petitesses de la réalité. George Eliot, que nous avons déjà rapproché de Crabbe, doit aussi une partie de son succès à ses devanciers. Depuis vingt-cinq ans qu'une légion de bas-bleus faméliques et l'interminable tribu des Trollope sont en possession d'approvisionner les cabinets de lecture d'outre-Manche, chaque printemps voit éclore, aussi régulièrement que les lilas, de prétendues peintures de la vie anglaise, où les mêmes lords, dans les mêmes bals, dans les mêmes manoirs, débitent aux mêmes *ladies* les mêmes pauvretés, où la même mère intrigante, chargée de trois filles à pourvoir, tend ses filets autour des célibataires, où le même officier sans fortune fait la chasse aux héritières et se rabat sur une veuve ridicule, mais bien rentée, et où le même duc cacochyme et fantasque meurt tout à point pour laisser à son arrière-petit-cousin le titre et la fortune nécessaires au dénoûment. Ces œuvres insipides, où l'on ne trouve ni style, ni observation, ni intérêt, ont fait la fortune des spirituels persiflages de Thackeray; elles ont fait accepter jusqu'à M. Charles Reade, dont les livres distillent l'ennui, et auprès d'elles la moindre production de George Eliot est un chef-d'œuvre. George Eliot a en effet toutes les qualités dont ces *faiseurs* de romans sont dépourvus, et pour se rendre compte de ce qui lui manque, il faut le comparer à quelque écrivain éminent, à Bulwer ou mieux encore à Dickens. Celui-ci s'est fait aussi, par une prédilection qu'il ne cache pas, le peintre des mœurs populaires : il est bien rare qu'il prenne un de ses personnages au-dessus des classes moyennes, et il ne craint pas de descendre aux derniers degrés de l'échelle sociale. Il multiplie volontiers les figures, et il accumule souvent à profusion les incidens et les péripéties; on pourrait dire de presque tous ses romans qu'ils sont

Une ample comédie aux cent actes divers.

Mais les moindres personnages ont leur utilité; ils servent, ou comme opposition, ou comme nuance, à donner plus de relief aux figures principales; les épisodes, lorsqu'ils ne se rattachent pas étroitement à l'action, ont tout au moins pour objet de faire ressortir un trait de caractère; tout concourt donc à l'effet général, et il n'est guère de partie qu'on puisse détacher et isoler de l'ensemble.

C'est cette puissante unité qui manque à George Eliot : au lieu de présenter une trame unique et solide, chacun des livres de celui-ci a l'air d'un assemblage de chapitres cousus les uns au bout des autres. Cette défaillance d'un conteur si bien doué n'est que la conséquence de ses doctrines littéraires : elle est le résultat du faux système auquel il obéit. Si la reproduction minutieuse de la réalité est le véritable procédé de l'art, tous les détails ont une égale importance et tous méritent d'être traités avec le même soin. Ainsi fait George Eliot, qui consacre autant de pages à une conversation d'ivrognes dans un cabaret qu'aux événemens décisifs de son action. L'expérience enseigne pourtant qu'il est impossible de mettre toutes les figures et tous les épisodes également en relief sans détruire la subordination nécessaire des événemens ou des personnages entre eux, et sans faire disparaître toute impression d ensemble.

Ce défaut de George Eliot devient plus sensible à chaque nouveau roman qui sort de sa plume, parce que les nécessités d'une composition trop rapide viennent encore aggraver une tendance qui aurait besoin d'être combattue. L'auteur ne pourrait suffire à la production excessive qu'il s'impose, s'il mûrissait un plan, tandis qu'en s'abandonnant à l'ingénieuse facilité de son pinceau, en multipliant les figures et les épisodes, il remplit aisément le cadre d'un roman; mais tout ce qu'il accorde aux accessoires tourne au détriment de l'action principale et contribue à détruire l'effet du livre. Le personnage d'Adam Bede donnait une sorte d'unité au premier ouvrage de George Eliot : si l'honnête ouvrier aime inutilement une des deux héroïnes, il finit par être aimé de l'autre, et il sert de lien entre deux actions distinctes. Dans *Silas Marner*, nous ne trouvons plus ni plan, ni intrigue d'aucune sorte, mais des scènes à peine rattachées les unes aux autres. Nous voilà bien loin des espérances que le premier roman de George Eliot avait fait concevoir, et le regret est accru par le nombre de pages agréables que contient encore cette œuvre si imparfaite. Le style de George Eliot est un peu alambiqué, comme il arrive infailliblement aux écrivains qui se piquent de pénétrer les plus secrets replis du cœur humain et de découvrir des nuances dans les sentimens les plus simples; mais il est vif, spirituel et parsemé de hardiesses heureuses : il ne présente presque point de traces de ce pédantisme de pensée et d'expression, de cette pesanteur originelle qui sont chez la plupart des auteurs anglais un vice de naissance et comme un cachet de nationalité. On retrouve dans *Silas Marner* cette finesse d'observation toute féminine qui a trahi le sexe de l'auteur plus sûrement que les indiscrétions de ses amis; mais ce talent d'analyse morale et cette vigueur de touche qui placent quelques pages d'*Adam Bede* au rang des plus

belles de la langue anglaise n'apparaissent plus qu'à de longs intervalles. L'observation elle-même dégénère et descend souvent jusqu'à la puérilité. Danse-t-on chez le seigneur du village, George Eliot ne se contente pas de montrer les villageois entassés aux portes du salon pour voir danser leurs supérieurs : il se croit obligé de rapporter la conversation de chaque groupe, les remarques auxquelles donnent lieu la toilette, la démarche et l'attitude de chacun des personnages principaux. Il y a de la vérité, dira-t-on, dans ces menus propos : est-ce ce genre de vérité qui peut intéresser le lecteur et qui doit préoccuper l'écrivain ? Les Anglais, il faut le reconnaître, se complaisent volontiers à ces peintures minutieuses; il semble qu'il n'y ait point de détail assez petit, de circonstance assez insignifiante pour lasser leur patience. Certains critiques d'outre-Manche ont accordé aux scènes de cabaret qui se trouvent dans *Silas Marner* des éloges qu'il nous est impossible de ratifier. L'auteur réunit autour de la cheminée de *l'Arc-en-Ciel* une demi-douzaine de villageois dont pas un n'a la moindre part à l'action; il décrit la façon dont chacun d'eux bourre sa pipe et boit sa bière; il suppose entre eux une conversation pleine de banalités, telles que peuvent les échanger des gens ignorans et remplis de préjugés, et il s'astreint à reproduire jusqu'aux fautes de langue et aux vices de prononciation qui sont ordinaires aux paysans. Ce calque servile d'une réalité vulgaire n'est pas, à nos yeux, la vérité littéraire; ce n'est qu'une faute de goût, et quand des hors-d'œuvre du genre de ces scènes d'auberge tiennent dans un livre une place démesurée, ils deviennent une tache, et ils appellent les rigueurs de la critique.

George Eliot a proclamé dans son premier roman qu'il réserve toute sa sympathie pour les déshérités de ce monde. On peut observer à cet égard, dans ses ouvrages, une progression digne de remarque. Adam Bede n'est qu'un ouvrier, mais ce n'est pas un ouvrier ordinaire. Par son habileté dans son état, son intelligence, son instruction, par la considération dont il jouit, il touche à la classe moyenne. Dans *le Moulin de la Prairie*, George Eliot a mis en scène de rudes et grossiers paysans, non-seulement sans la moindre instruction, mais sans intelligence et sans cœur. Cette fois il prend son héros plus bas encore et en quelque sorte au-dessous de l'humanité : Silas Marner est presque un idiot. C'est un pauvre ouvrier tisserand, d'un esprit borné et d'un cœur confiant, fervent adepte d'une de ces petites sectes qui fourmillent en Angleterre. Ses coreligionnaires l'ont en estime à cause de sa piété et de sa conduite exemplaires; seulement ils ne s'expliquent point des accès de catalepsie, de longues absences auxquelles il est sujet, que les uns prennent pour une marque de la faveur divine et les autres pour le ré-

sultat d'un commerce avec le démon. Silas est pris d'un de ces accès pendant qu'il veille auprès du lit où vient d'expirer un des dignitaires de la secte. Son meilleur ami en profite pour voler la caisse de la communauté et pour tout disposer de telle sorte que les soupçons ne puissent tomber que sur le pauvre tisserand. Quoique tout accuse celui-ci et que les preuves abondent, la secte invoque le Seigneur et lui demande de faire connaître le coupable; on tire au sort, et le sort désigne Silas. Les principes de la secte lui interdisent de livrer le tisserand à la justice, mais elle le bannit de son sein. Sa fiancée rompt ses engagemens avec lui, et elle épouse presque immédiatement l'ami parjure qui l'a calomnié et perdu. Silas, désespéré, fuit loin de son pays; il vient s'établir à Raveloe, dans une maison isolée, située en dehors du village, à deux pas d'une carrière abandonnée. C'est ici que commence le roman.

Trahi par l'amitié, trahi par l'amour, trahi même par Dieu, qui semble avoir porté contre lui un faux témoignage, où ce malheureux trouvera-t-il un refuge et une consolation? Tout lui manque à la fois, et sa seule ressource est de s'absorber tout entier dans le travail manuel qui le fait vivre. Il se refuse à tout commerce avec les hommes; il ne prie plus : il s'efforce d'étouffer en lui la vie intellectuelle et morale. La solitude, la cessation de tout exercice intellectuel, les privations achèvent d'affaiblir cette intelligence dépourvue de ressort; l'existence de Silas devient purement animale, il ne tient plus à l'humanité que par une passion unique, qui est née chez lui, par l'avarice, qui remplit seule son esprit. Quand le malheureux sera arrivé à l'abrutissement, l'auteur rallumera chez lui la foi, l'intelligence, l'amour de ses semblables, et le ramènera par degrés à son point de départ. L'instrument de cette rénovation est un petit enfant que Silas adopte et dont l'affection le transforme peu à peu. L'histoire d'une âme, sa dégradation par l'oubli de Dieu et la haine des hommes, sa régénération par l'amour et le dévouement, telle est en dernier résultat la donnée de *Silas Marner*. Elle est neuve et hardie, mais elle suppose une étude patiente et profonde du cœur humain. George Eliot était capable de la bien remplir : avec sa sagacité pénétrante, son talent d'analyse, la finesse de son intuition psychologique et la puissance de son pinceau, il pouvait faire, en même temps qu'un roman d'un vif intérêt, une œuvre d'une haute portée morale et philosophique. Il ne nous a donné qu'une faible esquisse, qui laisse à peine deviner le beau livre qu'on avait droit d'attendre d'une telle donnée et de l'auteur d'*Adam Bede*.

Le début est heureux; c'est une agréable peinture de l'impression produite sur les habitans de Raveloe par le solitaire farouche qui s'est établi à côté d'eux sans que personne sache d'où il est venu,

qui possède des secrets merveilleux, puisqu'il a guéri un jour avec des simples une femme abandonnée des médecins, mais qui refuse de faire servir sa science au soulagement de ses semblables, qui repousse tout contact avec les hommes, qui semble n'éprouver aucun des besoins de l'humanité et dont toute l'existence demeure un mystère impénétrable. L'espèce de terreur superstitieuse que Silas inspire aux villageois, les soupçons de sorcellerie dirigés contre lui, les rumeurs causées par un de ses accès de catalepsie, tout cela est heureusement rendu; mais c'est l'affaire de quelques pages, et quand l'auteur nous introduit dans la chaumière de Silas, quinze années se sont écoulées depuis son arrivée à Raveloe, et l'œuvre de démoralisation est déjà accomplie. Faute de connaître et d'aimer aucun être envers lequel il puisse se montrer généreux, le tisserand a thésaurisé, et la vue fréquente de l'or qu'il amassait a fait naître en lui l'avarice.

« Peu à peu les guinées, les couronnes et les demi-couronnes formèrent un tas, et Marner prit de moins en moins pour ses besoins, essayant de résoudre le problème d'entretenir chez lui, au moindre prix possible, la force de travailler seize heures par jour. N'a-t-on pas vu des malheureux condamnés à la solitude d'une prison prendre plaisir à mesurer le temps à l'aide de lignes droites tracées sur un mur, si bien que la répartition de ces lignes en figures symétriques devenait une préoccupation absorbante? Ne trompons-nous pas l'oisiveté ou la fatigue de l'attente en reproduisant quelque mouvement ou quelque bruit machinal, et cette répétition ne devient-elle pas un besoin, c'est-à-dire un commencement d'habitude? Cela doit nous aider à comprendre comment l'amour d'entasser devient une passion absorbante chez des hommes dont l'esprit, quand ils ont commencé à thésauriser, n'attachait à cet acte aucune pensée d'avenir. Marner souhaitait voir ses piles de guinées se multiplier assez pour être mises en carré, puis pour former un carré plus grand, et chaque guinée gagnée, en lui apportant une satisfaction, enfantait un nouveau désir. Le monde était devenu pour lui une énigme incompréhensible et désespérante, et s'il eût été d'une nature moins concentrée, il aurait pu s'asseoir à son métier et tisser, tisser toujours, l'œil fixé sur sa trame ou sur l'extrémité de sa navette, jusqu'à oublier et le problème de sa destinée et tout ce qui n'aurait pas été sensation immédiate; mais l'argent était venu qui distribuait le tissage en périodes, et cet argent non-seulement s'accroissait, mais demeurait toujours avec l'artisan. Silas commença donc à croire que cet argent le connaissait comme le connaissait son métier, et rien ne l'eût déterminé à changer ces pièces dont la figure lui était familière pour d'autres dont la face lui eût été inconnue. Il les maniait, il les comptait, et la contemplation de la forme et de la couleur des guinées apaisait comme une soif qui s'allumait en lui ; mais ce n'était que le soir, après sa tâche terminée, qu'il les tirait de leur cachette pour se donner la joie de leur compagnie... Marner vécut ainsi, année après année, dans cette solitude, ses guinées croissant en nombre et sa vie se ré-

trécissant et s'endurcissant de jour en jour, jusqu'à n'être plus qu'une oscillation entre un désir et une satisfaction qui tous deux ne se rapportaient à aucun être vivant. Sa vie s'était réduite aux seules opérations de tisser et de thésauriser, sans aucune pensée ultérieure à l'accomplissement de laquelle ces opérations tendissent. Chose étrange, sa figure et son corps se déformèrent et se plièrent à des habitudes machinales en rapport avec les objets de son existence, si bien qu'il produisait l'effet d'une anse ou d'un bout de tuyau, qui ne sont en rien séparés de l'ustensile auquel ils appartiennent. Ses grands yeux à fleur de tête, où se lisaient autrefois la confiance et la rêverie, ne semblaient plus avoir été faits que pour voir quelque chose d'imperceptible qu'ils cherchaient partout. Il s'était tellement flétri, il était si jaune, que, quoiqu'il n'eût pas quarante ans, les enfans ne l'appelaient plus que le « vieux Marner. »

L'existence de Marner est devenue tout animale; la vie morale est comme suspendue chez lui : elle ne s'éveille que pendant de courts instans, lorsque le tisserand se retrouve en présence de son trésor.

« Tout le long des journées, il était assis à son métier, l'oreille pleine de son battement monotone, l'œil attaché sur le tissu uniforme que produisait lentement sa navette, et ses muscles se mouvaient avec une telle régularité que suspendre cette action était pour lui une contrainte aussi pénible que de retenir sa respiration. Mais avec le soir revenait le bonheur : à la nuit, il fermait ses volets, verrouillait sa porte et retirait son or de sa cachette. Comme les guinées brillaient au sortir des noires poches de cuir qu'il avait faites pour les renfermer! C'étaient les guinées qu'il aimait le mieux; mais il n'aurait pas voulu changer l'argent, les couronnes et les demi-couronnes, qui étaient le fruit de ses gains, qui avaient été conquises par son travail : il les aimait toutes. Il les mettait en tas devant lui, il y baignait ses mains; puis il les comptait et les disposait en piles régulières dont il tâtait entre ses doigts et son pouce les contours arrondis, puis il pensait avec amour aux guinées à demi gagnées par la toile qui était en train, comme à des enfans dont la naissance est attendue; il songeait aux guinées qu'il voyait s'acheminer lentement avec les années à venir pendant tout le cours de sa vie, qui s'étendait bien loin devant lui, et dont le terme lui était caché par d'innombrables journées de tissage. Aussi sa pensée demeurait-elle avec son métier et avec son or, lorsqu'il traversait les champs pour aller chercher ou reporter son ouvrage; ses pas ne s'égaraient jamais le long des haies ou bien au bord des fossés à la recherche des herbes qui lui étaient autrefois familières : celles-ci appartenaient, elles aussi, à ce passé avec lequel sa vie avait rompu. »

Comment ramener dans cette âme flétrie les vertus que le désespoir d'abord et l'avarice ensuite en ont bannies : la foi, l'amour des hommes, la confiance, le dévouement? Une crise violente, en produisant une révolution dans l'existence du tisserand, peut seule rendre possible un pareil changement. Et quelle crise plus terrible

imagineriez-vous que celle qui séparera brusquement Silas Marner de son trésor? Le tisserand est volé un soir d'hiver, tandis qu'il va chercher au village une bande de toile pour son métier. La fatale découverte est un coup de foudre pour l'avare, et dans la peinture de cette scène George Eliot se retrouve tout entier.

« Il mit sa chandelle à terre sans le moindre soupçon, auprès de son métier, écarta le sable sans remarquer aucune trace et leva les briques. La vue du trou vide fit battre violemment son cœur, mais la pensée que son or ne fût plus là ne pouvait lui venir du premier coup; ce fut d'abord la peur, puis un ardent effort pour chasser cette peur. Il passa sa main tremblante tout autour du trou, essayant de croire à une illusion de ses yeux, puis il approcha la lumière du trou, qu'il examina curieusement en tremblant de plus en plus. Le tremblement devint si fort que Marner laissa échapper la chandelle et porta les mains à sa tête afin de raffermir son corps et de pouvoir penser. Avait-il changé son or de place, la veille au soir, par une résolution soudaine, et ne s'en souvenait-il plus? Un homme qui tombe dans une eau profonde cherche un point d'appui momentané même dans les pierres le long desquelles il glisse, et Silas, en agissant comme s'il ajoutait foi à de fausses espérances, reculait l'instant du désespoir. Il chercha dans tous les coins, il défit son lit, le secoua et le retourna; il fouilla le four en briques où il mettait ses baguettes à tisser. Quand il eut fureté partout, il revint s'agenouiller auprès du trou et le tâta dans tous les sens. Il ne lui restait plus de refuge où il pût s'abriter un instant contre la terrible vérité.

« Si, il lui en restait un, qui se présente toujours quand la pensée s'affaisse sous une douleur écrasante : c'était cette attente de l'impossible, cette croyance à des illusions, qui se distinguent de la folie parce qu'elles peuvent être dissipées par les faits extérieurs. Silas se releva tremblant et regarda sur la table : son or y était peut-être, après tout! La table était nue. Alors il se retourna et regarda derrière lui, puis tout autour de son logement, ouvrant de grands yeux, comme si les poches de cuir pouvaient se montrer tout à coup où il les avait déjà vainement cherchées. Il distinguait tout ce qui se trouvait dans sa chaumière; son or n'y était pas.

« Il porta de nouveau à sa tête ses mains tremblantes et poussa un cri aigu et inarticulé, le cri du désespoir. Il demeura ensuite immobile quelques instans; mais le cri qu'il avait jeté avait allégé un peu le poids écrasant de cette réalité qui le rendait fou. Il se tourna vers son métier et se traîna en chancelant jusqu'au siége sur lequel il se plaçait pour travailler, cherchant instinctivement ce meuble comme la preuve la plus irréfragable qu'il n'était pas le jouet d'une illusion. Et maintenant que toute lueur d'espérance était évanouie et que le premier choc de la certitude était passé, l'idée d'un vol vint se présenter à son esprit : Silas l'adopta avec empressement, parce qu'un voleur pouvait être découvert et contraint de restituer l'argent. Cette pensée lui rendit quelque force, et il s'élança de son métier vers la porte. »

C'est en vain que le tisserand met tout le village dans la confi-

dence de son malheur, et que des recherches sont faites : aucun indice ne vient trahir le voleur. Le reste d'énergie que l'amour de l'or entretenait chez Marner a disparu avec ses écus; son existence est désormais sans but, et un sombre désespoir s'empare de lui. Cependant il n'est plus aussi seul : le malheur qui lui est arrivé, en livrant le secret de son existence, en mettant fin à la croyance de ses relations avec le démon, a fait tomber la crainte superstitieuse dont il était l'objet; cet être faible et timide n'inspire plus que la compassion : on se hasarde à le visiter, à lui offrir des consolations, à lui donner le conseil de se rapprocher de ses semblables et de visiter Dieu dans son temple. Vienne maintenant l'ange consolateur qui ranimera ce cœur desséché et le rouvrira à l'amour des hommes; le terrain sera tout préparé autour de lui, et les premières avances de Silas à ses voisins trouveront un accueil empressé. Cet ange de miséricorde, c'est un enfant, c'est une petite fille de deux ans à peine. Des paysans narquois ont dit au tisserand qu'il ferait bien de guetter le son des cloches la nuit de Noël, parce que son or pourrait bien revenir avec leur joyeux tintement. Le pauvre homme a pris le conseil au sérieux : il a passé la soirée sur sa porte malgré la neige qui tombe en abondance, et quand, saisi par le froid, il veut rentrer chez lui, il est pris d'un de ses accès de catalepsie.

« Quand Marner revint à lui, il continua l'acte dans l'accomplissement duquel il avait été arrêté; il referma sa porte sans se douter de l'interruption qu'avait éprouvée sa pensée et sans avoir conscience d'aucun événement intermédiaire, sinon qu'il était nuit noire et qu'il avait froid et faim. Il crut être demeuré trop longtemps à la porte. Il alla vers la cheminée, où les deux bûches s'étaient écartées l'une de l'autre et ne jetaient plus qu'une faible lueur rougeâtre; il s'assit au coin du feu, et il se baissait pour rapprocher les tisons, quand ses yeux affaiblis crurent apercevoir de l'or répandu à terre devant le foyer. De l'or! son or, rapporté aussi mystérieusement qu'il lui avait été enlevé! Le cœur lui battit violemment, et pendant quelques instans il fut hors d'état d'allonger la main pour saisir le trésor qui lui était rendu. Le tas d'or semblait reluire et s'agrandir sous son regard inquiet. Il se pencha pourtant et étendit la main; mais, au lieu du métal poli aux contours résistans, ses doigts rencontrèrent des boucles souples et tièdes. Confondu d'étonnement, Silas se mit à genoux et baissa la tête pour voir de plus près cette merveille : c'était un enfant endormi, un gros et bel enfant à la tête couverte de soyeuses boucles d'or. Comment cet enfant était-il venu là à son insu, puisque lui-même n'avait pas mis le pied dehors? »

D'où vient en effet cet enfant que le ciel envoie à Marner pour remplacer le trésor qui lui a été dérobé? Godfrey Cass, le fils aîné du principal propriétaire de Raveloe, a épousé, dans l'entraînement

d'une folle passion, une fille d'auberge. Ce mariage, qu'il a tenu secret, menace de faire le malheur de sa vie. Non-seulement sa passion s'est éteinte, mais Godfrey aime maintenant Nancy Lammeter, que son père lui destine, et dont il se sait aimé. Il tremble continuellement que la découverte de son mariage ne lui coûte le cœur de Nancy et la succession de son père, car l'irascible vieillard ne manquera pas de le déshériter. Molly, la femme abandonnée, a juré de se venger; elle a attendu le jour de Noël, parce qu'elle sait que ce jour-là un bal réunit chez le père de Godfrey tous les propriétaires des environs. C'est là, en présence de tous, qu'elle ira revendiquer ses droits. Elle se met donc en route à pied malgré la neige qui tombe, emportant avec elle sa petite fille; mais la malheureuse, vaincue par une habitude funeste, a cherché dans l'ivresse la force d'accomplir son dessein. Tout près d'arriver, elle se sent défaillir, et quand elle veut se reposer, elle est vaincue par le froid et le sommeil, et s'endort pour ne plus se réveiller. La neige a cessé de tomber, et l'enfant, que Molly ne retient plus, est attiré par une lumière vers laquelle elle se dirige. Cette lumière est celle du foyer de Silas, et l'enfant entre pendant que le tisserand est cloué par la catalepsie près de sa porte entr'ouverte.

Cependant le bruit se répand dans le bal qu'une femme a été trouvée morte dans la neige, et qu'un petit enfant qu'elle avait avec elle a été recueilli par le tisserand. Godfrey Cass devine la vérité, et la première pensée qui traverse son esprit, c'est la crainte que sa femme ne soit pas morte. La remarque est horrible; nous ne voulons pas cependant chicaner George Eliot sur ce point, quoiqu'il nous ait dépeint Godfrey comme un homme faible et indécis, mais honnête et bon. La mort de sa femme, c'est la fin de ses inquiétudes et de ses chagrins, c'est la possibilité d'épouser Nancy, et il a été tellement torturé, que le sentiment de la délivrance peut à la rigueur être le premier qui s'éveille en lui. Il veut savoir à quoi s'en tenir, il s'esquive, et, sans même songer à quitter ses souliers de bal, il accompagne le médecin chez Marner. Le mouvement est naturel et vrai; nous en dirons autant du combat que se livrent dans l'esprit de Godfrey, pendant cette course à travers la neige, l'appréhension d'un devoir pénible, mais impérieux à remplir, et ses espérances amoureuses, qui renaissent invinciblement. Nous nous arrêtons là, et nous refusons de suivre George Eliot plus loin.

Quel spectacle nous donne-t-il en effet? Les premières paroles du médecin ont rassuré Godfrey : Molly est bien morte. Godfrey se contente de jeter un regard sur le cadavre de sa femme, et quant à son enfant, qui est sur les genoux du tisserand, il se borne à glisser une demi-guinée dans la main de Silas, en lui disant que c'est « pour

acheter des effets à cette pauvre petite. » Cela fait, il rentre paisiblement au logis, le cœur léger. Voyez plutôt.

« Godfrey reparut au salon avec de nouvelles chaussures, et, puisqu'il faut dire la vérité, avec un sentiment de soulagement et de joie contre la force duquel aucune pensée pénible ne pouvait lutter. Ne pourrait-il pas maintenant, chaque fois que l'occasion s'en présenterait, dire les choses les plus tendres à Nancy Lammeter, lui promettre et se promettre à lui-même d'être tout ce qu'elle pourrait désirer qu'il fût? Il n'y avait point de danger que la morte fût reconnue. Et quant à leur acte de mariage, il était enseveli bien loin dans un registre que personne n'irait ouvrir. »

Accepterons-nous comme vraie cette horrible scène? Quel homme est donc ce Godfrey? Ici nous nous retrouvons en présence du système de George Eliot. Godfrey est aimé de Nancy, et pour que l'amour de celle-ci soit explicable, il faut que l'homme qui en est l'objet soit tout au moins bon et honnête; mais prenons garde de lui accorder ces qualités à un trop haut degré : il tournerait au *héros*, il dépasserait cette commune mesure qui est, aux yeux de l'auteur, l'indispensable condition de la vérité. Un bon mouvement, un sentiment généreux, grandiraient trop Godfrey, et l'on nous répète à chaque instant que l'amant de Nancy est un homme comme les autres, qu'il a de bons instincts, mais qu'il a toutes les faiblesses de l'humanité. Un auteur est maître de donner à un personnage les vertus et les vices qu'il lui plaît, mais on a le droit de lui demander d'être conséquent avec lui-même.

Est-il possible de dire que la conduite de Godfrey soit en rapport avec le caractère que George Eliot lui attribue? Les cœurs les plus durs se sentent fléchir devant la mort : quel est l'homme qui peut se défendre de toute émotion en présence du cadavre même d'un indifférent, même d'un inconnu? Et Godfrey, qu'on nous dit faible et irrésolu, mais honnête et bon, contemplera froidement le cadavre de sa femme, et il ne lui échappera pas même une larme qu'il pourrait mettre, après tout, sur le compte de la compassion? Dites-nous, si vous voulez, qu'au milieu de sa douleur et de ses remords il sent se glisser dans un des replis cachés de son cœur un furtif sentiment de délivrance; dites-nous que, même en présence de la mort, il comprime faiblement le réveil soudain de ses espérances : nous admettrons ce combat d'impressions, ce mélange de bonnes et de mauvaises pensées, comme le lot de la triste humanité. C'est l'alliage que La Rochefoucauld et les moralistes de son école savent découvrir dans l'or des plus pures vertus; mais nous ne saurions aller plus loin. Il n'est pas possible que, devant le corps inanimé d'une jeune et belle créature, d'une femme qu'il a aimée assez pour lui donner son nom au risque de ruiner son propre avenir, qu'il

a trahie, abandonnée, vouée à la misère, et dont la mort est indirectement son ouvrage, ce jeune homme conserve l'impassibilité froide d'un assassin de profession devant sa victime. Il n'est pas possible que le passé tout entier ne revienne pas d'un seul coup à sa mémoire et ne lui arrache pas quelques larmes furtives, ou tout au moins une parole de douleur et de pitié. Godfrey pouvait haïr sa femme lorsqu'elle était un obstacle à son bonheur; c'est parce qu'il est libre désormais qu'il peut, qu'il doit même être compatissant. Que dire maintenant du père, qui n'a ni une inquiétude ni une caresse pour son enfant, échappé par miracle à la mort la plus affreuse, qui l'abandonne aux soins d'un ouvrier indigent et presque idiot, et qui se justifie de laisser en partant une misérable aumône? Godfrey quitte, l'esprit léger, cette chaumière, où la mort est entrée par sa faute et où la misère attend son enfant; il s'en remet des funérailles de sa femme *sur la paroisse*, et de l'éducation de sa fille sur la charité d'un pauvre artisan; il n'a qu'une préoccupation, c'est de retourner au bal revendiquer la contredanse qui lui a été promise. Il y reparaît, « le cœur plein de soulagement et de joie. » Et vous nous dites que ce jeune homme est honnête et bon, vous nous dites que c'est un homme comme tous les autres! C'est une calomnie contre l'humanité. Vous craignez d'exagérer en accordant à vos personnages les vertus les plus vulgaires et l'éphémère étincelle d'un bon sentiment: croyez-vous être plus fidèle à la vérité en ne leur laissant rien d'humain? Vous appréhendez de faire des héros : êtes-vous bien sûr de ne pas faire des monstres?

Nous voici au cœur de l'action, et déjà l'on croit deviner tout ce qui va suivre. Le dévouement de Marner, qui, malgré sa pauvreté, se charge d'une enfant aux besoins de laquelle la paroisse devrait pourvoir, achève de réconcilier les habitans de Raveloe avec l'avare. On loue celui-ci, on l'encourage, on lui vient en aide, et ces échanges de bons offices font tomber graduellement ses préventions contre l'humanité. Silas travaillait pour amasser, il travaille avec plus d'acharnement encore pour sa fille d'adoption. A aimer et à être aimé, il sentira revivre en son cœur les affections et les joies du passé; l'œuvre de quinze années de solitude et de désespoir s'effacera graduellement, et cette régénération d'une âme sera amenée et justifiée par une série de scènes où se déploient à leur aise la finesse d'observation et le talent de George Eliot... Hélas! cette seconde partie du roman n'existe que dans l'imagination du lecteur; ne la cherchez pas dans *Silas Marner*, vous ne l'y trouveriez pas. On vous montre bien le tisserand faisant son apprentissage de père nourricier; mais quand vous tournez la page, l'éducation est finie. Eppie a dix-huit ans et elle est recherchée en mariage par le fils de sa marraine; Silas, rajeuni, est devenu un des habitans considérés de Raveloe; il

est exact aux offices et il songe à établir l'orpheline qu'il a élevée. Cela ne devrait pas être une préoccupation pour lui, puisque Eppie a un père qui est riche; mais l'*honnête* et *bon* Godfrey s'est contenté d'accorder à Silas les petites faveurs qu'un propriétaire indulgent ne refuse pas à un locataire exact et laborieux. Godfrey a épousé Nancy; il est le modèle des maris et des paroissiens; il n'a point d'enfans. Qui donc l'empêche de s'occuper de sa fille? Eppie est belle, intelligente et vertueuse; elle serait la joie de cet intérieur où l'absence d'enfans laisse un vide. Godfrey a songé à une adoption; il en a parlé une fois ou deux à Nancy, sans même oser désigner Eppie; il s'est arrêté à la première objection de sa femme. C'est au bout de quinze années, c'est lorsque Nancy, qui se reproche sa stérilité comme un tort envers son mari, aborde elle-même ce sujet, que Godfrey prend sur lui de tout raconter à sa femme. Le parti de Nancy est pris immédiatement; il faut adopter Eppie pour lui rendre tous ses droits, et malgré l'heure avancée les deux époux se dirigent incontinent vers la chaumière de Marner.

Cette brusque démarche place Eppie entre deux pères, dont l'un la revendique au nom de la nature et l'autre au nom des services rendus; mais il n'y a aucune lutte dans l'esprit de la jeune fille, ni aucune hésitation de sa part. Si dès le premier instant Marner est bien décidé à ne pas se séparer d'Eppie, celle-ci n'est pas moins ferme dans sa résolution de ne pas quitter son père nourricier. Godfrey veut continuer à garder son secret; il est convaincu que des offres brillantes éblouiront le tisserand et la jeune fille; il aborde donc directement la question d'adoption, et il demande à Marner de lui céder Eppie comme on proposerait une bonne affaire. Il reçoit la réponse que tout autre que lui aurait prévue de la part de gens ayant un peu de délicatesse et de cœur : Silas laisse à Eppie toute liberté de se prononcer, et la jeune fille refuse net. Godfrey se décide aussitôt à révéler le secret de la naissance d'Eppie. Dès lors Marner et lui ergotent tour à tour sur les droits de la nature et les droits de l'adoption. Dans cette lutte, le tisserand a trop d'avantages : il ferme trop aisément la bouche à son adversaire en lui objectant sa conduite le jour de la mort de Molly et un abandon de quinze années. Une pareille discussion n'est pas faite pour ébranler la résolution de la jeune fille, objet et spectatrice de ce débat. Il est manifeste que George Eliot ne croit pas à la *voix du sang*, et il faut reconnaître que rien dans les paroles et dans la conduite de Godfrey n'est de nature à faire parler cette voix dans le cœur d'Eppie. Quel homme, il est vrai, aurait agi comme ce Godfrey? Depuis quinze ans, il songe à une adoption, et il n'a rien fait pour y préparer une seule des trois personnes dont cette adoption doit bouleverser l'existence. Quoi de plus facile, avec sa fortune, que de se

créer sur Marner les droits d'un bienfaiteur? quoi de plus simple que d'attirer de bonne heure dans sa maison cette enfant que tous les habitans de Raveloe comblent de caresses à cause de sa gentillesse, et de faire naître une certaine affection entre Nancy et sa future fille d'adoption? Le jour où il aurait parlé, où il aurait demandé à Eppie de venir prendre au foyer paternel la place que sa naissance lui destinait, il aurait eu quelque droit d'attendre une réponse favorable. Un combat entre la reconnaissance et le devoir aurait pu s'élever dans le cœur de la jeune fille; ce déchirement intérieur aurait rendu dramatique une scène qui reste constamment froide, et donné lieu à une de ces peintures qui sont favorables au talent de George Eliot. Quel effet au contraire peut produire sur Eppie cette révélation tardive, si péniblement arrachée à l'irrésolution et à l'orgueil? Si du moins Godfrey lui tenait le langage d'un père, si, le pénible aveu une fois fait, il laissait éclater cette affection longtemps contenue, s'il savait trouver quelques-uns de ces mots émouvans qu'un sentiment sincère et puissant amène si naturellement sur des lèvres convaincues, le doute entrerait peut-être dans l'esprit d'Eppie; mais Godfrey ne s'adresse qu'à Marner, et voici les argumens qu'il emploie : « J'aurais cru, Marner, que votre affection pour Eppie vous aurait fait envisager avec joie tout ce qui pourrait tourner à son bien, dût-il même vous en coûter un léger sacrifice. Vous devriez vous rappeler que vous ne vivrez pas toujours, et qu'Eppie arrive à un âge où son sort peut être prochainement fixé d'une façon bien différente de ce qu'il serait sous le toit de son père; elle peut épouser quelque malheureux ouvrier, et alors, quoi que je puisse faire pour elle, je ne pourrai lui donner une position. Vous vous mettez en travers de son bonheur, et quoiqu'il me coûte de vous blesser après ce que vous avez fait et ce que j'ai négligé de faire, je crois de mon devoir d'insister pour prendre soin de ma fille. Je veux faire mon devoir. »

Un pareil langage doit froisser Eppie jusqu'au fond de l'âme; il n'est pas une des paroles de Godfrey qui ne blesse chez elle un sentiment. Est-ce de sang-froid qu'elle peut entendre accuser les intentions et le cœur de son père nourricier par l'homme qui, après avoir abandonné sa mère, l'a laissée elle-même, toute sa vie, aux prises avec les épreuves de la pauvreté, sans lui donner une seule marque d'intérêt? Parce que ce père oublieux, fatigué du vide de sa maison, s'en est venu brusquement, après quinze ans d'abandon, la marchander, et que, voyant ses offres repoussées, il se décide à confesser une paternité dont il rougit, même en s'en faisant un titre, faut-il que, pour le suivre, elle quitte l'homme simple et bon qui s'est dévoué pour elle pendant tant d'années, et qui tremble et pleure à la seule pensée d'être séparé d'elle? Faut-il qu'elle sacrifie

son amour pour Aaron et cette humble union dans laquelle elle a placé toutes ses espérances de bonheur? L'auteur nous dit que les révélations de Godfrey n'excitent chez Eppie que de la répulsion pour le père qui se découvre à elle et pour le sort qui lui est offert. Le mot de répulsion est peut-être excessif; mais assurément personne ne peut être surpris de la réponse de la jeune fille lorsqu'elle est mise de nouveau en demeure de choisir. « Je ne puis me persuader que j'aie eu un autre père que lui, s'écria impétueusement Eppie, tandis que les larmes s'amassaient dans ses yeux. J'ai toujours rêvé une petite maison où il occuperait son coin, où je ferais le ménage et où j'aurais soin de lui; je ne puis me faire à l'idée d'un autre intérieur. Je n'ai pas été élevée pour faire une belle dame, et cette pensée ne peut m'entrer dans la tête. J'aime les ouvriers, et leurs maisons, et leurs façons de vivre. Et, ajouta-t-elle en fondant en larmes, j'ai promis d'épouser un ouvrier qui vivra avec le père et qui m'aidera à prendre soin de lui. »

C'est précisément parce que cette réponse d'Eppie est trop facile à prévoir et trop certaine qu'une des situations les plus fortes qu'on puisse imaginer n'aboutit pas à faire naître l'émotion, et qu'une scène qui pouvait aisément devenir dramatique ne réussit pas à soutenir la curiosité du lecteur. L'œuvre porte encore ici la peine d'une fausse conception. Avec le caractère, la conduite et le langage que George Eliot prête à Godfrey, l'issue de la lutte entre le père par le sang et le père par l'affection ne peut pas être douteuse un instant et n'éveille point par conséquent l'intérêt. Nous n'avons pas à craindre que le bonheur du pauvre tisserand soit détruit par sa fille adoptive, et quant à Godfrey, qui n'inspire par lui-même aucune sympathie, l'effet que peuvent avoir sur un père de cette trempe les refus d'Eppie ne saurait nous causer la moindre inquiétude. Godfrey en définitive renonce à faire valoir ses droits; il accepte la résistance de sa fille comme le châtiment de sa conduite passée. « J'ai voulu, dit-il à sa femme, passer pour n'avoir point d'enfant, lorsque j'en avais un; maintenant c'est malgré moi que je passerai pour n'en point avoir. » Et il se console en payant les frais de la noce d'Eppie et en se promettant de ne pas l'oublier dans son testament. Qui blâmerait Eppie de s'être peu souciée d'un pareil père?

Voilà tout ce roman, qui aurait pu être aisément un beau livre, si le sujet avait été creusé plus profondément, et si la méditation et le travail avaient donné à l'idée-mère son développement légitime; mais comment s'astreindre à mûrir un plan, comment demeurer sévère pour soi-même lorsqu'on est arrivé du premier coup à la renommée, lorsque les sollicitations vous pressent de toutes parts et que le succès est assuré d'avance? On se laisse aller à cet enivre-

ment, comme si cette faiblesse ne devait pas s'expier; on écrit au courant de la plume, et on produit des livres qui ne se soutiennent, comme *Silas Marner*, que par l'agrément des détails, et qui, malgré de belles pages, laissent prise à trop d'objections. Quel est le devoir de la critique en présence de ces œuvres ébauchées, qui ne sont souvent qu'un acheminement à des échecs complets? *Adam Bede* a été justement loué ici même, et l'on a pu voir si nous étions disposé à contester un seul des éloges qui ont été accordés à cet heureux début de George Eliot. Nous persistons à regarder l'auteur d'*Adam Bede* comme l'un des écrivains les mieux doués de l'Angleterre, et les facultés éminentes qu'accusait son premier ouvrage ne nous paraissent pas au fond s'être affaiblies; seulement nous commençons à craindre qu'elles ne soient entravées et faussées dans leur développement par un fâcheux esprit de système. Ce n'est ni sans hésitation ni sans regret que nous nous montrons rigoureux pour *Silas Marner*; mais il n'est pas possible de taire la vérité à qui peut l'entendre avec profit. Lorsqu'un grand écrivain se survit à lui-même, lorsque, malgré le poids des années, il refuse de déposer la plume et enfante des productions indignes de sa renommée, il peut être permis à la critique de garder le silence devant un mal sans remède, pour ne point affliger une illustre vieillesse par d'inutiles sévérités. Faut-il en agir de même envers l'écrivain qui, dans toute la force de l'âge et du talent, ne déchoit que parce qu'il s'abandonne lui-même? Faut-il absoudre par le silence des fautes volontaires? Ou, lorsqu'un esprit bien doué, plus jaloux de produire que de bien faire, dissipe prématurément dans les hasards de l'improvisation des facultés précieuses, que le travail féconderait et fortifierait, ne convient-il pas de lui rappeler ce qu'il doit au public et à sa propre gloire? Cette intervention de la critique n'est-elle pas surtout nécessaire, si un écrivain éminent prête l'appui et l'autorité de son talent à ces fausses doctrines sur la vérité en littérature dont il ressent tout le premier la funeste influence? Lui montrer que son système, comme les divinités malfaisantes de la Grèce antique, flétrit tout ce qu'il touche, et qu'il ne peut se retrouver vraiment tout entier qu'en devenant infidèle à ses propres théories, n'est-ce pas lui rendre, ainsi qu'au public, un signalé service? Voilà le devoir que nous avons essayé de remplir vis-à-vis de George Eliot, à cause même de la sympathie que son talent nous inspire : nous aurions été moins sévère, si nous avions eu une idée moins haute de l'auteur d'*Adam Bede*, et de ce qu'on a le droit d'attendre de sa plume le jour où il consultera les intérêts de sa gloire et brisera les chaînes qu'il s'est forgées.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

LE

PROBLÈME DE L'AME

DEVANT LA MÉTAPHYSIQUE ET LA SCIENCE

I. *La Vie dans l'homme*, par M. J. Tissot, 1861. — II. *Tableaux de la vie animale*, par M. Ch. Vogt. — III. *Le Cercle de la vie*, par M. Moleschott. — IV. *Force et Matière*, par M. L. Büchner. — V. *Le Monde en tant que volonté et représentation*, par M. Schopenhauer. — VI. *Anthropologie*, par M. Hermann Fichte. — VII. *Nature et Idée*, par M. Carus.

Depuis quelques années, la science analyse avec plus de rigueur qu'on ne pouvait le faire autrefois les rapports qui unissent le monde inorganique au monde organisé. Elle a démontré que la substance des êtres vivans ne diffère pas de celle des corps inertes et insensibles : la vie prend ses matériaux dans le monde physique sans en altérer les propriétés fondamentales, et la mort les rend intacts à ce gouffre de la substance matérielle, d'où ils ont été tirés un moment pour revêtir des formes éphémères. La science a fait un pas de plus : elle ne s'est pas contentée de prouver l'identité permanente et essentielle des corps simples répandus dans le règne inorganique et le règne organisé; elle a réussi à recomposer de toutes pièces, sinon l'être vivant, au moins les parties constituantes des organismes; elle ne fait ni une fleur, ni un fruit, ni un muscle, mais elle fabrique les principes chimiques que nous pouvons en extraire. Ira-t-elle jamais plus loin? pourra-t-elle quelque jour disposer des forces mystérieuses qui unissent ces principes pour en faire de véritables organismes et rattacher ces organismes entre eux pour les faire concourir à une action commune et individuelle? Il est permis d'en douter, et il faut même quelque audace pour poser une semblable ques-

tion. De tels problèmes d'ailleurs ne surgissent pour nous que sur cette limite vague et indécise qui sépare le domaine de la science de celui de la métaphysique. Heureux ceux qui, bornant leurs vœux et leurs espérances, se contentent d'arracher quelques secrets au monde phénoménal, en analysent patiemment les lois, enregistrent des faits, sans chercher à pénétrer l'essence même des forces naturelles ou de la substance qu'elles mettent en mouvement! Celui au contraire qui veut embrasser l'ensemble du monde dans ses investigations ambitieuses, qui n'accepte pas la dualité commode de l'esprit et de la matière, qui veut du moins en réconcilier les termes et en saisir le contact, celui-là se condamne à des doutes étranges que la certitude scientifique ne réussit point encore à dissiper complétement.

Cependant il est certains esprits qui ne peuvent résister à l'attrait de ces problèmes. La science nous ramène toujours à l'homme, et l'homme à la philosophie. Dans notre œil est toute l'optique, dans notre oreille toute l'acoustique. Ce poids que traîne la vieillesse, et que l'adolescence porte avec une grâce si facile, est ce qui relie aussi les mondes dans leurs orbites. La chaleur qui nous anime est une parcelle de la chaleur universelle; les nerfs sont des télégraphes qui impriment dans le cerveau les sensations produites par le dehors et qui transmettent aux sens nos volontés. Toutes les forces de la nature sans exception ont été mises en réquisition pour créer ce composé étrange qui s'appelle l'homme. Le temps, l'espace et le monde ne peuvent rien nous apprendre que nous ne puissions étudier en lui, et nous y trouvons de plus ce que nous ne découvririons jamais ailleurs. L'homme n'est pas seulement un poids, une réunion d'atomes chimiques, l'assemblage le plus délicat d'instrumens physiques; il est encore une force personnelle, une âme. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a placé la biologie ou l'étude de la vie au couronnement de tout l'édifice scientifique. Après avoir traversé les cercles nombreux des connaissances humaines, on se trouve forcément ramené à ce centre, que la métaphysique prend de son côté pour point de départ; seulement elle étudie l'être en soi, sans forme, sans soutien extérieur, sans action définie sur ce qui le borne et le limite, tandis que la science l'envisage surtout dans ses manifestations et ne se rapproche que par degrés de l'inconnu qui gît sous les phénomènes. Ces deux méthodes représentent chacune une opération légitime de l'esprit : aller de l'objet au sujet, ou inversement du sujet à l'objet, n'est-ce pas franchir le même intervalle, passer sur le même abîme?

Étudier les rapports de la substance corporelle avec la substance cachée qui en règle les mouvemens, tel est le grand problème de la métaphysique, tel est aussi le but final de la science. La première parle plus volontiers de l'âme, la seconde de la vie; mais nous

ne connaissons pas mieux l'âme que la vie, et sous ces termes différens se cache sans doute un seul et même mystère. Le principe de la vie est-il différent du principe de l'âme? lui est-il au contraire identique? Qui a raison des matérialistes, qui identifient la matière et l'esprit, des vitalistes, qui interposent la vie comme un lien entre le corps et l'âme, des animistes, qui font de l'âme la source et le principe non-seulement des phénomènes intellectuels, mais encore des fonctions organiques? Telles sont les graves questions que je voudrais examiner à l'aide des plus récens travaux de la métaphysique et de la science. Ce n'est pas d'ailleurs l'école physiologique de Montpellier qui a inventé le vitalisme, ni Stahl qui a découvert l'animisme : on peut retrouver dans l'antiquité la plus reculée les germes de ces grandes doctrines. En effet, on comprend à peine que l'homme existe sans se demander à lui-même, en termes plus ou moins précis, ce qu'il est par rapport au reste du monde, par quoi il diffère de la matière inerte, si le principe secret qui le fait vivre et penser doit mourir avec lui ou lui survivre; mais ces questions redoutables ne prennent pas la même forme dans tous les esprits, et chez le même homme il est des heures où elles sont rejetées comme un poids inutile, d'autres où elles s'imposent avec une irrésistible autorité. Ce qui est vrai pour l'homme est aussi vrai pour l'humanité. L'un des plus vifs attraits de l'histoire de la philosophie est de nous montrer les défaillances, les conquêtes, les transports successifs d'une grande âme qui se développe à travers le temps et dans des milliers de canaux. Un regard rapide jeté sur de récens travaux montrera quelles solutions nombreuses a reçues déjà le problème de l'âme de la part des matérialistes, des animistes et des vitalistes en France et en Allemagne; nous essaierons ensuite de montrer dans quels termes il se pose actuellement entre les diverses écoles, et quelle lumière il doit attendre des sciences naturelles ainsi que des sciences historiques.

I.

La distinction réfléchie de ce que nous entendons par l'âme et par le corps n'était pas aussi nette, aussi complète dans l'antiquité qu'elle l'est devenue pour nous. Pendant longtemps, on peut le dire, le spiritualisme et le matérialisme sont demeurés presque confondus, comme deux fleuves qui mêlent leurs eaux. Chez les Grecs, amoureux de la beauté plastique, on reconnaît une tendance instinctive à sacrifier l'esprit à la matière. Thalès aperçoit dans l'âme une force, un principe d'activité et de mouvement; mais les notions sur l'essence corporelle et l'essence spirituelle sont alors si mal dégagées les unes des autres que le même philosophe, voyant l'aimant pro-

duire le mouvement dans le fer, n'hésite pas à le douer d'une âme.

C'est dans l'école pythagoricienne qu'on peut remarquer un premier effort vers ce qu'on pourrait nommer l'analyse de l'âme; elle tenta d'opérer la classification des fonctions et des attributs. Pythagore distinguait l'âme raisonnable, éternelle, issue de l'âme universelle, harmonie servant d'écho à l'harmonie générale du monde, d'une autre âme déraisonnable et éphémère. Anaxagore sépara nettement l'âme sensitive et l'âme raisonnable, il en douait les animaux comme les hommes; seulement l'âme raisonnable, unie à un corps d'animal, restait condamnée à l'infériorité. Dans ce système, on le voit, c'est le corps qui achève l'âme et en limite le développement. Épicure accordait encore moins à la force spirituelle, il ne reconnaissait pas la distinction entre l'âme sensitive et l'âme raisonnable; mais son analyse eut pour effet de mieux approfondir les phénomènes de la sensibilité. Ce fut lui qui pressentit la distinction si bien établie par la physiologie moderne entre la vie animale proprement dite et la vie végétative.

Platon sacrifia sans hésiter la matière à l'esprit : comparant l'âme à un pilote dont le corps serait le vaisseau, il proclama que leur union est une violence momentanée et la mort une délivrance, doctrine au moins séduisante et idéale. Bien que Platon vît dans l'âme un principe unique et éternel, il y distingua trois fonctions, la sensibilité, le désir et la raison. Les deux premières ne sont en jeu que pendant le court mariage de l'âme avec la matière; une fois affranchie, l'âme cesse d'être sensitive et appétitive, et elle ne trouve l'immortalité que dans la raison.

Aristote ne reconnut pas l'indépendance complète de l'âme et du corps comme avait fait Platon; il ne creusa pas, comme celui-ci, un abîme entre les deux substances. Il regardait surtout l'âme comme une force, comme un principe d'activité; suivant lui, l'âme n'est pas le corps, mais elle ne peut exister sans le corps, de même qu'il ne saurait y avoir de pesanteur sans corps pesans, de lumière sans corps lumineux. Cette doctrine peut être interprétée au profit de plus d'une théorie; l'antiquité et les stoïciens principalement la poussèrent jusqu'au matérialisme, les philosophes chrétiens cherchèrent à la réconcilier avec le spiritualisme. Toutefois le spiritualisme des pères de l'église fait à la matière une bien plus large place que le spiritualisme moderne; il abandonne au corps non-seulement la sensibilité, mais encore le sens commun, la mémoire, une espèce de jugement : il ne réserve que la raison la plus subtile à l'*animus* immortel. Saint Thomas, l'ange de l'école, avait, pour prendre le mot de Pascal, reconnu bien des droits à la *bête;* il trouvait mauvais que Platon, dans son sublime dédain, eût prétendu que la destinée de l'âme était, non pas d'être unie avec le corps,

mais de s'en séparer définitivement. Il ne les considérait pas, quant à lui, comme complets l'un sans l'autre; il ne plaçait pas l'âme dans un point particulier de notre corps : elle est partout, elle en est la forme substantielle, elle ne diffère pas du principe vital. « L'âme, écrivait-il, est tellement la réalité du corps animé, que c'est par elle qu'il est corps, qu'il est corps organique et faculté vivante. » Cette doctrine fut la croyance générale du moyen âge. L'âme unie au corps jouit de sa vie complète; séparée de lui, elle ne fait qu'une sorte de rêve; le dogme de la résurrection de la chair complète celui de l'immortalité de l'âme. Aussi le catholicisme, dont la force a consisté surtout à se mettre en harmonie avec les besoins les plus instinctifs, les plus spontanés de la nature humaine, a-t-il senti la nécessité de donner la résurrection du corps comme complément à l'immortalité. Si nous désirons une vie future, c'est autant et souvent plus pour les autres que pour nous-mêmes. Ce qui nous répugne et nous attriste, c'est la pensée de voir disparaître et se perdre dans le néant ceux que nous aimons, que nos mains, nos lèvres, nos yeux ont cherchés, ceux dont la vie a enveloppé la nôtre de liens si doux et si forts que nous les avons crus indestructibles. Nous voulons qu'ils revivent, mais notre pensée ne peut les revêtir de l'immortalité que sous la forme qui nous est familière, et bien que cette forme ait varié avec le temps et les années, notre espérance l'immobilise et la revêt des traits qui nous ont le plus vivement frappés. La mère, penchée sur le berceau de son nouveau-né, peut-elle le voir dans le ciel autrement qu'avec les grâces innocentes de l'enfance? Les poètes ont compris ce besoin de notre nature; quand Virgile, Dante, nous promènent dans l'enfer et le ciel, qu'y retrouvons-nous? La terre. Lorsqu'il n'écoute que ses espérances, l'homme se dérobe à la froide raison pour se laisser emporter par le sentiment.

Le divorce entre l'esprit et la matière ne fut jamais complet aux yeux des disciples de l'école aristotélique, et les philosophes réformateurs qui aspirèrent à fonder des doctrines indépendantes restèrent soumis sur ce point aux habitudes de leur temps. Bacon, exclusivement physicien, n'admettait qu'un esprit vital et corporel, bien qu'invisible. Van Helmont donna une forme précise à la doctrine qui porte aujourd'hui le nom de *vitalisme;* il admit que le principe qui nous fait vivre est distinct de l'âme. Ce principe, nommé par lui *archée*, sert de trait d'union entre la substance spirituelle et la substance corporelle. Partout où il y a de la vie, il y a des archées : chaque organe a le sien; mais ils sont, dans l'être vivant, subordonnés à un archée central, qui lui-même est dans l'homme sous la dépendance de l'âme.

Descartes déchira le lien ontologique qui unissait l'esprit et la

matière : il attribua au premier la pensée, au second l'étendue, et les laissa, en face l'un de l'autre, dans un état d'opposition éternelle. Jusqu'à lui, tous les docteurs, soit théologiens, soit philosophes, avaient donné une étendue aux esprits, infinie à Dieu, finie aux anges et aux âmes raisonnables. Le grand philosophe renouvela la métaphysique, scinda la substance en deux, sans toutefois expliquer l'action réciproque des deux parties. Où il n'y avait point de pensée, il ne vit qu'un mouvement matériel : les animaux furent réduits à l'état de simples automates; l'âme de l'homme fut confinée dans la pensée, la besogne secondaire de la sensibilité fut abandonnée à des esprits animaux. Rien n'est plus curieux que d'observer ces grandes révolutions intellectuelles qui s'opèrent dans l'humanité. Tandis que durant tant de siècles les attributs de l'étendue et de la pensée étaient restés à peu près confondus dans toutes les théories, ils furent tout d'un coup détachés l'un de l'autre, et le monde se vit dédoublé. Tous les esprits acceptèrent l'incompatibilité de l'étendue et de la pensée, et la doctrine cartésienne a laissé des traces si profondes qu'aujourd'hui encore il n'est pas un esprit philosophique qui n'en subisse l'influence, et qui, même en protestant contre elle, ne montre les traces de la chaîne qu'il a brisée.

Le fondateur du vitalisme, van Helmont, avait essayé de rejoindre les deux substances par un principe vital intermédiaire ; la tentative que fit Leibnitz dans la même intention est bien connue, c'est l'originale théorie de l'harmonie préétablie. Dieu intervient ici directement : il tient dans ses mains les fils qui doivent mouvoir le corps et ceux qui doivent mouvoir l'âme; toutes les modifications de l'une correspondent à certaines modifications de l'autre, réglées dès l'origine des choses. Ce système ingénieux a de quoi plaire, mais il est si artificiel que la pensée le repousse avec une force invincible, presque sans le secours du raisonnement. Une âme qui représente essentiellement le corps, un corps instrument essentiel de l'âme, cette âme et ce corps néanmoins étrangers l'un à l'autre, et liés seulement par la volonté extérieure de la Divinité, voilà le système leibnitzien.

Vers la même époque prenait naissance une doctrine bien différente, qui subordonnait complétement la substance matérielle à la substance spirituelle : c'est l'*animisme* de Stahl, le physiologiste de Halle et l'auteur célèbre de la *Vraie théorie médicale*. La matière fut réconciliée avec l'esprit en devenant son esclave docile, son expression extérieure et spontanée, son œuvre perpétuelle. Ici l'âme bâtit le corps; c'est une force intelligente qui choisit ses matériaux dans le monde inorganique, les associe, leur imprime une forme spéciale, les revêt de propriétés nouvelles, compose des organes et les groupe de manière à concourir au développement de l'être vivant :

la nutrition, la circulation du sang, la respiration, sont ses manifestations, aussi bien que la pensée. Aucun des actes observés dans le corps vivant ne s'accomplit par le corps seul, mais par l'âme, principe et cause de la vie. C'est elle, selon Stahl, qui conserve le corps, qui le développe, qui l'approprie à ses fins, car il est fait pour elle et par elle, bien loin qu'elle soit faite pour lui et par lui. Voilà, dira-t-on, une âme bien savante! Si elle connaît ses organes, comment les laisse-t-elle dépérir dans la maladie sans leur donner ce qui pourrait leur rendre la santé? Comment permet-elle à la mort de s'en emparer, puisqu'elle peut leur donner la vie? Elle est donc liée par quelque fatalité dans ses rapports avec l'organisme, bien que celui-ci soit son œuvre immédiate? Nous touchons ici à la partie la plus délicate du problème de l'âme.

Cette substance inconnue doit-elle être identifiée avec le *moi*, ou, autrement dit, toute opération de l'âme doit-elle être accompagnée du phénomène de la conscience et de la liberté? Ou bien peut-on admettre que l'âme ne se révèle à elle-même et n'est libre que dans certains actes, et qu'elle peut, à côté et au dessous des opérations de la pensée, poursuivre un travail sourd et latent dans le domaine des objets qui touchent directement à la vie? L'école cartésienne a confondu l'âme avec le *moi*, les animistes doivent reconnaître que le *moi* n'est qu'une des expressions de l'âme, et qu'elle subsiste encore là où il n'y a plus ni conscience ni liberté, dans le sommeil, dans l'extase, dans la folie, dans l'accomplissement instinctif et spontané de toutes les fonctions organiques. La physiologie et la psychologie se trouvent ainsi confondues. Au degré le plus bas des phénomènes animiques sont les fonctions de la vie nutritive, régulières dès le principe, déterminées par un instinct qui ne se trompe jamais, aussi parfaites dans l'embryon que dans l'adulte. Les fonctions de relation tiennent une place plus haute; par elles, l'être est mis en rapport avec le monde extérieur; l'âme est obligée de faire l'éducation des sens et de diriger les mouvemens des organes locomoteurs : toute sa sollicitude est tenue en suspens durant la période où ces mouvemens et ces sensations demeurent encore désordonnés. A mesure que les actes de cette vie de relation s'accomplissent plus aisément, avec la sûreté de l'habitude, l'âme, moins préoccupée, en perd peu à peu la conscience; elle entre plus librement dans le monde de la pensée, mais elle ne cesse pas d'agir instinctivement dans tous les phénomènes vitaux.

Un tel système est-il matérialiste? est-il spiritualiste? On ne peut, ce semble, répondre avec certitude à cette question. Identifier le principe vital avec le principe de l'âme, ce peut être logique; mais sans aucun doute c'est rapprocher les phénomènes intellectuels des phénomènes vitaux, que nous sommes naturellement disposés à re-

garder comme des phénomènes de l'ordre purement matériel. Dans l'animisme de Stahl, les phénomènes organiques ne sont point, il est vrai, rapportés au corps, et en ce sens Stahl s'éloigne du matérialisme; mais au lieu d'être rapportés à l'âme *pensante* et ayant conscience de ses opérations, ils le sont à l'âme non pensante, agissant sans volonté, sans idées, ou du moins sans la conscience de cette volonté et de ces idées. Ce contraste entre les opérations conscientes et inconscientes d'un agent unique a frappé beaucoup d'esprits, et la théorie qui porte le nom de *vitalisme* n'a d'autre objet que de l'effacer et d'attribuer à des agens séparés ces opérations différentes : sont-elles pourtant de nature à faire admettre une force double, pour expliquer d'une part ce qui se rattache à l'organisation proprement dite, de l'autre ce qui sort de l'âme pensante? Cela peut sembler d'autant plus douteux que la conscience nous abandonne et nous fait défaut non-seulement dans l'accomplissement de certains actes organiques, mais encore au milieu même de la pensée. Celle-ci nous entraîne souvent, nous assujettit, nous enlève dans de nouveaux cercles, sans que nous opposions, comme individus consciens, aucune résistance. Quelque chose nous réveille tout d'un coup, comme au milieu d'un rêve, et ce n'est qu'alors, par une réaction subite, que nous faisons un retour sur le chemin que nous avons parcouru, et que notre pensée se manifeste à la conscience. Or, si l'âme cessait d'être l'âme dans les momens où elle cesse d'avoir conscience d'elle-même, à quel guide serions-nous donc livrés quand nous suivons le vol capricieux de certaines idées que notre mémoire associe confusément et sans règle apparente? Qui n'a subi l'oppression d'une pensée qu'il n'avait point appelée, et qui se dressait sans cesse en face de la volonté rebelle? Qui n'a éprouvé des pressentimens et ne s'est senti frappé par l'aiguillon d'une idée complétement imprévue? Qui n'a, en descendant dans les cercles de son être intérieur, pénétré jusqu'à des pensées, des images, des combinaisons, des espérances qui, un moment après, révélées à la conscience, l'ont remplie de trouble et quelquefois de honte? Il y a donc dans l'âme elle-même, dans ses opérations purement idéales, quelque chose d'inconscient, de fatal, une part soustraite à la liberté, à la raison. C'est donc à tort qu'on invoque le phénomène de la conscience pour dédoubler l'être intérieur en deux et distinguer l'âme du principe vital.

C'est pourtant ce qu'ont fait tous les vitalistes depuis Barthez jusqu'à nos jours : aussi leurs théories sont-elles moins intéressantes au point de vue des rapports de l'âme avec un principe vital hypothétique qu'au point de vue de la physiologie proprement dite. Médecins pour la plupart, les vitalistes ont cependant montré que l'explication des phénomènes de l'être vivant demeure incomplète

quand on veut faire intervenir uniquement les forces inorganiques, la lumière, la chaleur, la gravitation, l'affinité chimique, l'électricité. C'est là, on peut l'affirmer, le côté capital des doctrines vitalistes. En dehors des forces mécaniques, physiques et chimiques, elles reconnaissent des forces spéciales aux êtres vivans qui servent aux premières de contre-poids et d'auxiliaires. Sur ce point, toutes les écoles vitalistes sont d'accord : elles ne diffèrent que lorsqu'il s'agit de définir les forces plastiques qui donnent la forme à l'être vivant. Barthez, le célèbre fondateur de l'école physiologique de Montpellier, ne reconnaissait qu'une force vitale, cause unique qui produit tous les phénomènes de la vie dans les corps humains; mais la difficulté qu'éprouvèrent les vitalistes à définir sûrement le *principe vital*, à montrer comment il se distingue à la fois et du corps et de l'âme, fit qu'ils se sont bornés peu à peu à rechercher en face de chaque phénomène particulier la force particulière qui le produit. On fut conduit de la sorte à rejeter l'unité du principe vital, à localiser les forces vitales dans les organes divers, l'irritabilité dans le muscle, la sensibilité dans le nerf, etc. Une fois sur cette pente, on arrive aisément à regarder la matière comme susceptible de s'organiser elle-même, c'est-à-dire au matérialisme. C'est là en effet qu'est venu aboutir le vitalisme dans l'école de Paris, rivale de celle de Montpellier. L'*organicisme* est le nom barbare donné à la doctrine qui a longtemps régné dans l'Académie de Médecine de notre capitale. Suivant les adeptes de cette théorie, la force est une faculté propre, inhérente au corps organisé, une loi de la vie. Bien plus, c'est la vie elle-même, l'ensemble des phénomènes qui la composent; la force vitale n'est plus une cause, un agent propre à expliquer l'organisation, c'est un phénomène, un effet de cette organisation elle-même. M. Cayol, qui a longtemps défendu cette doctrine dans *l'Union médicale*, comparait la force vitale à l'attraction en disant qu'elle est la loi des corps organisés, comme l'attraction est la loi des corps inorganiques. La vie n'est ainsi qu'un effet, une manière d'être de l'organisme, comme l'attraction est la manière d'être des corps graves : la cause véritable, unique, est dans Dieu. On touche ainsi d'une part au matérialisme, de l'autre au mysticisme; on accorde tout à la matière, mais on se couvre prudemment du nom de la Divinité.

Les discussions, d'abord resserrées dans le théâtre étroit où la vie semble confiner à l'âme et l'âme à la vie, sortent forcément de ces limites, et une logique invincible pousse certaines doctrines vers le matérialisme pur et simple, les autres vers l'idéalisme proprement dit. L'esprit de mesure particulier à notre pays retient d'ordinaire les esprits sur ces pentes fatales; mais en Allemagne ils se laissent emporter sans résistance : les théories y revêtent des formes plus

systématiques et plus originales. Il n'est plus question de vitalisme au-delà du Rhin, le matérialisme s'y affirme audacieusement; des écrivains, des savans, animés d'un zèle ardent, d'un talent incontestable, déchirent tous les voiles de l'ancienne métaphysique, la frappent avec la fureur des iconoclastes qui brisaient les idoles. Enivrés par les découvertes de la science moderne, amis ardens du progrès politique et social, ils accusent la métaphysique d'avoir endormi trop longtemps leur patrie dans les sophismes et les chimères, de l'avoir rendue indifférente à la liberté en lui montrant toutes choses soumises à d'éternelles et nécessaires contradictions. Charles Vogt, Moleschott et leurs élèves mettent leur matérialisme au service du radicalisme politique. Le premier, arrivé jeune à la renommée en collaborant aux travaux d'Agassiz et auteur d'ouvrages scientifiques très estimés, prit place à l'extrême gauche du parlement de Francfort en 1848, et y prononça quelques discours pleins d'éloquence; aujourd'hui proscrit, il a trouvé un asile à Genève, où il est devenu professeur de géologie et membre du conseil d'état. Suivant Vogt, le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile; le corps n'est qu'une combinaison particulière de substances soumises à divers mouvemens, l'âme n'est que la résultante des forces complexes développées dans l'organisme animal. Ces doctrines sont exposées dans les *Tableaux de la Vie animale* du professeur de Genève et dans ses *Lettres physiologiques*. « Le développement des facultés intellectuelles, dit Vogt, marche de front avec le développement du cerveau, avec le perfectionnement de ses parties, avec la consolidation de sa substance, absolument de la même façon que dans d'autres organes le développement de la fonction marche de pair avec le développement de l'organe. Il faudrait par conséquent admettre pour ces fonctions la même théorie que pour celles du cerveau, et prétendre que les fonctions de la vue, de l'ouïe, de la circulation du sang et de la respiration ne sont pas non plus inhérentes aux organes, et qu'elles se maintiennent après l'anéantissement des organes, de telle sorte que la vision, l'ouïe, la circulation et la respiration subsisteraient encore après la mort, alors même que l'œil et l'oreille, le cœur et les poumons seraient depuis longtemps anéantis et décomposés. Qu'il soit absurde d'admettre une pareille chose, cela saute aux yeux. — Ainsi, dira-t-on, voilà la porte ouverte au simple matérialisme! Quoi! l'homme, tout comme l'animal, serait une machine, sa pensée le résultat d'une organisation déterminée, la libre volonté détruite par conséquent! Chaque modification de la fonction supposerait dans l'organe un changement matériel qui le précéderait ou plutôt qui aurait lieu en même temps! Je ne puis répondre qu'en disant : En vérité, c'est ainsi qu'il en est; il en est vraiment ainsi. »

Aux premiers rangs de l'école positive en Allemagne, nous trouvons M. Moleschott, professeur de physiologie à Zurich. Dans ses lettres adressées au fameux chimiste Liebig et réunies sous ce titre : *le Cercle de la Vie*, la doctrine de l'âme, de l'immortalité, de la liberté humaine, l'hypothèse des causes finales sont attaquées avec une éloquente vigueur. Il n'y a pour M. Moleschott d'immortel que la matière, livrée à d'incessantes transformations. Les forces ne peuvent se concevoir en dehors de la substance matérielle, et l'âme ne peut se comprendre en dehors du corps. Une force sans agent matériel qui la supporte est une représentation absolument dénuée de réalité, une conception abstraite et privée de sens. « Pour défendre, dit-il, l'existence de la force vitale, on s'appuie sur ce que nous ne pouvons produire ni animal ni plante; mais sommes-nous donc en état d'engendrer à notre gré tout minéral composé, alors même que nous en connaissons parfaitement la composition? Et pourtant qui attribue à la montagne une force vitale? » Toute la science de la vie n'est plus qu'une extension de la chimie et de la physique, la pensée se réduit à un mouvement de la matière cérébrale, comme le son résulte du mouvement de l'air, la lumière de celui de l'éther. Nous sommes plongés dans une mer de substances en mouvement, et nous ne sommes nous-mêmes qu'un flot parmi les flots de cet océan infini. Quant à notre volonté, elle est la conséquence nécessaire de tous les mouvemens qui nous sollicitent, et, comme la planète est fixée à son orbite, elle se lie invinciblement à une loi naturelle et générale. « Si un homme d'état, écrit l'impitoyable écrivain, ou plus vraisemblablement quelque savant de cabinet nous opposait que quiconque nie la liberté de la volonté ne peut conquérir la liberté, je répondrais que celui-là est libre qui a acquis la conscience où se trouve son être vis-à-vis de la nature, des rapports de son existence, de ses besoins, de ses désirs et de ses exigences, des limites et de la portée de son activité. »

Il y a bien d'autres noms à citer encore après ceux de Vogt et de Moleschott, pour montrer avec quelle énergie l'Allemagne réagit en ce moment contre les doctrines métaphysiques dont elle s'était enivrée pendant la première moitié de ce siècle. Le dogme fondamental de la nouvelle école, c'est qu'il n'y a point de force sans substance. Il n'y a de réel, d'éternel que la substance, que l'atome. Écoutez M. Dubois-Raymond, l'habile physiologiste de Berlin. « Matière et force se complètent l'une par l'autre et se supposent réciproquement; isolées, elles n'ont aucune consistance, » écrit-il dans la préface de son grand ouvrage sur *l'Électricité animale*. M. Hermann Burmeister, professeur à Halle et zoologiste éminent, affirme comme Vogt, comme Moleschott, que l'âme n'est qu'une résultante de forces inhérentes à des substances réunies dans un organisme ani-

mal éphémère. M. Büchner, professeur à Tubingue, a, dans ses livres intitulés *Force et Matière* et *Esprit et Nature*, ramené le matérialisme moderne à l'antique théorie atomistique. « L'atome, ou la plus petite partie indivisible et fondamentale de la matière, est le dieu auquel toute existence, la plus infime comme la plus élevée, est redevable de l'existence. Existant de toute éternité, l'atome prend part, dans une évolution éternelle et sans trève, aujourd'hui à cette formation, demain à cette autre, et il reste identique à lui-même au milieu de toutes ces transformations, toujours le même, immuable. Le même atome qui aida jadis à former la pierre, l'air, l'eau, forme aujourd'hui une partie de ton corps, et prendra peut-être part dans un moment au travail intellectuel le plus compliqué, pour quitter ensuite son théâtre d'activité, rentrer dans la circulation permanente de l'échange matériel et suivre les voies les plus diverses. Ne reconnais-tu pas ici quelque chose qui est partout condition et cause de toutes choses, sans quoi ni la forme, ni la pensée, ni le corps, ni l'esprit, ni en général aucune existence ne serait possible, et qui par conséquent, dans l'éternelle métamorphose de tous les phénomènes, est seule digne du nom de principe? Cette chose unique est l'atome ou la substance! »

Dans ce concert de voix qui célèbrent en Allemagne la substance matérielle se rencontrent toutefois des discordances : l'idéalisme conserve encore des adeptes et d'éloquens défenseurs. Je n'en voudrais d'autre preuve que la popularité posthume qui s'attache au nom et aux œuvres de Schopenhauer. Ce philosophe éminent, qui toute sa vie ne put briser le cercle d'indifférence et d'oubli où s'aigrissait son génie, trouve aujourd'hui des admirateurs passionnés. Il séduit par la profondeur et l'originalité des vues, par la vigueur de son style et jusque par cette tristesse amère et hautaine qui de l'idéalisme l'a poussé jusqu'au quiétisme ou plutôt jusqu'au *nirvâna* bouddhique. Schopenhauer débute par le scepticisme absolu de Kant et frappe de suspicion la réalité du monde extérieur et des apparences éphémères. Comment sort-il du doute? Ce n'est pas à la façon de Descartes, en disant : « Je pense, donc je suis. » C'est en faisant appel à la volonté. Sa formule est : « Je suis, parce que je veux être. » La volonté est la force maîtresse du monde, consciente dans l'homme, inconsciente dans la nature; c'est l'activité qui crée tous les phénomènes, aussi bien intellectuels que matériels. « Le corps, écrit Schopenhauer dans son principal ouvrage, intitulé *le Monde en tant que volonté et représentation*, n'est pas autre chose que la volonté se traduisant visiblement, la volonté objectivée. » C'est par elle que s'explique notre foi à l'immortalité. Si nous ne voulions pas vivre demain, nous ne pourrions vivre aujourd'hui; mais vouloir vivre demain, n'est-ce pas vouloir vivre toujours?

Comme la volonté est la chose en soi, la substance interne, l'essence du monde, comme d'autre part la vie, le monde visible, le phénomène n'est que le miroir de la volonté, le philosophe allemand en conclut que la vie accompagnera la volonté aussi invinciblement, aussi inséparablement que l'ombre suit le corps. Pour vivre toujours, il n'est besoin que de le vouloir. Il ne prononce pas avec hésitation le fameux *to be or not to be*, il croit fermement qu'il ne dépend que de lui de prolonger le mariage de la volonté à une forme qui en soit l'instrument. Mais quoi! si ce mariage n'était pas heureux, si cette immortalité n'était qu'une chaîne, si rien ne pouvait la briser, pas même le suicide, parce que celui-ci ne frappe que le corps, que nous resterait-il à faire, sinon à tuer en nous-mêmes la volonté de vivre? Vous tous qui êtes fatigués de l'ironie du destin, des labeurs mesquins de la vie quotidienne, blessés dans vos espérances, vos désirs, cherchez l'oubli de vous-même, sacrifiez votre individualité, plongez-vous dans le fleuve Léthé du renoncement. « Ainsi, dit Schopenhauer, dans la contemplation de la vie et de la pratique des saints, nous reconnaissons la sombre impression de ce néant qui flotte, comme dernier but, derrière toute vertu et toute sainteté, et que nous craignons de dissiper, de même que les enfans ont peur des ténèbres. Je le confesse volontiers, ce qui reste après la destruction complète de la volonté semble, à tous ceux qui sont encore pleins de la volonté de vivre, un pur néant; mais à l'inverse aussi, pour ceux chez lesquels la volonté s'est détournée d'elle-même et s'est niée, tout ce monde si réel, ce monde avec tous ses soleils et ses voies lactées, n'est plus à son tour que néant. » Ainsi cette philosophie, qui assoit sa base sur la volonté, a pour couronnement la destruction même de la volonté. L'œuvre de Schopenhauer, si riche en détails, en aperçus profonds, ressemble à un palais bâti sur le bord de la mer; on admire les somptueuses façades, les longs portiques, on se promène dans les allées bien dessinées, parmi les massifs de verdure; mais bientôt on arrive sur la plage où l'océan ouvre ses abîmes et murmure ce chant monotone qui invite la pensée à l'éternel repos.

Nous avons opposé Schopenhauer aux matérialistes allemands contemporains; mais l'école animiste compte d'autres représentans au-delà du Rhin. M. Hermann Fichte, le fils du célèbre philosophe, a cherché à rajeunir l'animisme dans son *Anthropologie;* il reconnaît à l'âme une existence réelle et individuelle. Dans son système, chaque âme particulière organise elle-même le corps qui lui est approprié; ce dernier n'est pas, comme dans la doctrine de Schopenhauer, une volonté objectivée, c'est une âme manifestée dans le temps et dans l'espace. L'âme serait donc étendue? Oui et non, car si elle n'est pas limitée géométriquement par le corps, elle a cepen-

dant une demeure propre, ce que M. Fichte nomme un *corps intérieur* (*innerer Leib*), doué de la vertu organisatrice et passant par des évolutions successives depuis la naissance jusqu'à la mort. C'est là l'idée neuve, mais étrange et difficile à saisir, de l'*Anthropologie*. Le corps intérieur, ce lien mystique entre le corps et l'âme, n'est-ce pas sous un autre nom l'*archée* de van Helmont?

Parmi les physiologistes allemands qui se rattachent aux doctrines spiritualistes, il faut encore citer Carus, le célèbre correspondant de l'Institut de France, qui fut honoré de l'amitié de Goethe. Il faut remonter jusqu'à Platon pour trouver quelque chose d'analogue à la doctrine du savant professeur, exposée systématiquement dans un livre récent, *Nature et Idée*. Comme le titre l'indique, les corps ne sont pour Carus que des idées objectives; l'âme est l'indestructible idée du corps, inconsciente en ce qui ne regarde que les transformations organiques proprement dites, consciente dans le domaine de la pensée, mais toujours principe et cause de tous les phénomènes de l'être vivant, depuis la pensée jusqu'à l'acte de la nutrition. L'âme n'est pas localisée, elle n'est point comparable à l'araignée au centre de sa toile : elle a son siége dans toutes les cellules vivantes, dans chaque monade organisée, dont chacune est en quelque sorte un résumé de l'univers.

II.

Quelle impression laisse à notre esprit l'examen de tant de systèmes? à quel point fixe peut-on s'arrêter? Un fait semble hors de conteste : c'est la nécessité de faire intervenir, pour l'explication de la vie et de la pensée, autre chose que les propriétés connues de ce qu'on appelle vulgairement la matière. Dans les corps inorganiques, les combinaisons dépendent de forces inhérentes aux substances mêmes qui se combinent; mais dans un composé vivant, la puissance qui forme et entretient les organismes ne réside pas uniquement dans les propriétés des élémens : il y a autre chose qui fait équilibre à l'affinité chimique et aux forces physiques. Quel sera cet agent nouveau? sera-t-il simple ou complexe? Le vitalisme est impuissant à définir ce principe, qu'il interpose entre le corps et l'âme. Les animistes laissent incertaine toute limite entre les phénomènes intellectuels et les phénomènes organiques, et n'en montrent pas encore assez nettement tous les liens. Dans l'examen du problème de l'âme, on se place à un point de vue trop étroit, trop anthropologique. Que l'on se demande d'abord quelle est la différence capitale, essentielle, fondamentale entre le règne inorganique et le règne organisé, et la réponse à cette question fournira une méthode sûre pour explorer les phénomènes généraux du monde organisé, dont

l'homme fait partie, où il occupe la place la plus élevée, mais où il y a pourtant quelque chose à côté de lui.

Si l'on médite sur les caractères particuliers de la matière inerte et de celle qui est organisée, on saisira aisément un trait de dissemblance frappant par son universalité : la substance inorganique est indépendante du temps, la substance organique en est dépendante; elle en est, comme diraient les géomètres, une fonction, c'est-à-dire que le mouvement du temps y développe des variations continuelles. Le minéral ne change jamais, il est aujourd'hui ce qu'il était hier, ce qu'il était il y a des siècles. Sans doute des agens extérieurs chimiques et physiques peuvent l'altérer, le décomposer; mais il ne porte point en lui-même une cause d'altération, et en ce sens il n'est point une fonction du temps. Cette inertie, ce défaut de variation ôte aux objets pris dans le règne inorganique tout caractère d'individualité. Un cristal n'est point un individu : il jouit bien de formes spéciales, mais les limites n'ont ici rien de fixe et de déterminé. Ce cristal peut être considéré comme l'agrégat d'une infinité de petits cristaux semblables, je puis le décomposer à l'infini, et dans chaque partie retrouver toutes les propriétés fondamentales du tout.

L'être organisé au contraire, par cela même qu'il se modifie dans le temps, jouit d'une certaine individualité qui s'attache à l'ensemble des organismes auxquels le temps imprime des changemens; chacune de ses molécules est indestructible isolément, mais leur ensemble changeant constitue un petit monde qui est l'individu. On ne peut comprendre une variation sans une force qui la produise : toutes les variations de l'être organisé doivent donc être rapportées à des forces corrélatives; mais ces variations sont de plus d'une espèce. Prenez l'homme : s'il change d'heure en heure et d'instant en instant, c'est d'abord parce qu'il est organisé; mais il a ce caractère en commun avec tous les autres animaux et tous les végétaux. Il y a une certaine vie végétative répandue dans tout le monde, dont il prend sa part, et qui représente un certain ordre de variations dans le corps humain.

A côté de ces variations, on en observe d'autres. L'homme n'est pas attaché au sol comme la plante : il a une vie de relation et des organes qui en sont les instrumens. Les actes de sa vie animale ne sont pas arbitraires, ils sont déterminés par l'espèce à laquelle il appartient. Quelle est la force qui le tient soumis aux exigences de l'espèce et l'obligera à en perpétuer le type? C'est l'instinct. Enfin le cercle de l'activité personnelle et libre est rempli par une force qui constitue l'individualité, et qui est l'âme par excellence. L'âme de la plante ne renferme que les forces destinées au développement de

la vie végétative, l'âme de la bête contient, avec celle de la plante, des forces d'une espèce nouvelle; l'âme de l'homme renferme à la fois l'âme de la plante, l'âme de la bête, et une âme douée des plus hautes facultés intellectuelles. Je ne veux pas attacher plus d'importance qu'il ne faut à ces mots : âme de la plante, âme de la bête, si peu susceptibles d'une définition rigoureuse. Ce qu'il importe seulement de bien comprendre, c'est qu'il y a dans les forces auxquelles est soumis notre être une hiérarchie ordonnée. Stahl et les animistes vont trop loin quand ils placent les manifestations de l'âme, qui sont accompagnées de conscience, sur le même rang que la force organisatrice qui se manifeste d'après une nécessité aveugle. Les premières nous caractérisent comme individus et nous distinguent de tout le reste de la création, la seconde ne nous appartient pas en propre, et n'agit en nous que comme elle agit autour de nous. « La conscience, dit Müller, manque aux végétaux avec le système nerveux, et cependant il y a chez eux une force d'organisation agissant d'après le prototype de chaque plante. » La conscience, qui ne donne lieu à aucun produit organique et ne forme que des idées, est un résultat tardif du développement lui-même, et elle est liée à un organe dont son intégrité dépend, tandis que le premier mobile de toute organisation harmonique continue d'agir jusque sur le monstre privé d'encéphale. L'âme, en tant qu'elle n'est que la force d'organisation, se manifestant d'après des lois rationnelles, doit donc être soigneusement distinguée de l'âme qui crée les idées avec intention et conscience. Cette simple distinction n'est même pas suffisante : la psychologie ne fera vraiment de progrès qu'autant qu'elle s'efforcera de faire une analyse complète de l'âme, comme les chimistes ont fait l'analyse de la matière. Il reste à démêler dans l'homme la part de l'âme libre et consciente et la part de l'espèce, car nous ne sommes pas seulement des agens individuels, nous faisons partie d'une vaste collection d'êtres formés sur un même type, notre histoire se mêle à leur histoire, nous héritons du passé de l'humanité, et nous transmettons notre legs à l'avenir. Outre l'individu, outre l'homme, il y a en nous la bête, le végétal, et, au-dessous de tout cela encore, l'être déjà soustrait à l'inertie physique, mais encore sans forme et indéterminé.

Une pareille analyse a de quoi tenter les philosophes autant que les physiologistes : les forces qui tiennent notre être en suspens sont sans cesse en lutte; c'est à ce point de vue qu'il faut étudier les étranges phénomènes du sommeil, de la folie, de la monomanie, de la mort elle-même. Dans chacune de ces phases, l'équilibre est différent. Dans l'état de sommeil, nous ne vivons plus en quelque sorte que de la vie végétative, et peut-être encore de la vie de l'espèce,

car certains instincts de l'espèce ne sont pas endormis. Le rêve, qu'on a quelquefois regardé à tort comme l'essor le plus libre de l'âme, le rêve fuit l'abstraction et l'idéal, et s'attache principalement aux images et aux objets concrets : l'âme pensante y laisse la place à l'âme sentante. La monomanie et la folie sont en un sens le contraire du sommeil : la vie de l'espèce s'y trouve sacrifiée, tous ses besoins y sont oubliés, la sympathie qui dans l'ordre naturel s'attache aux autres membres de l'espèce est étouffée ou du moins amortie; l'individualité triomphe et cherche par tous les moyens à satisfaire son idée fixe, ou furieuse ou patiente. L'âme, en cet état de défiance, entêtée, solitaire, devient parfois si indépendante de la force organisatrice qu'elle fait volontiers le sacrifice de tous les instincts et arrive à surmonter jusqu'à l'horreur naturelle de la mort. La plupart des médecins n'en doutent plus : le suicide est presque toujours l'effet d'une monomanie. Oublieux de tout, obsédé par une idée unique qui devient tout son monde, qui borne inflexiblement tous les horizons de sa pensée, qu'il aperçoit partout comme une hydre aux têtes renaissantes, le malheureux atteint de cette sombre folie se fuit en vain lui-même et demande enfin à la mort un repos qu'il ne peut trouver nulle part. Une blessure trop vive faite aux instincts de l'espèce, surtout aux instincts affectifs, détruit aussi tout l'équilibre de l'être humain, enlève à l'individualité toute énergie, la prive même de la triste puissance de manifester, de formuler la douleur, et plonge l'homme dans cet état qu'on nomme mélancolie, tombeau où il s'enterre encore vivant. Dans la maladie qu'on nomme la *manie ratiocinante*, certains instincts de l'espèce sont dans un état complet d'aberration, tandis que l'individu conserve encore toute la faculté du jugement et du raisonnement. Si les médecins étaient des philosophes, ou si les philosophes étaient des médecins, que d'observations précieuses ne posséderions-nous pas sur tous ces étranges phénomènes! L'analyse la plus détaillée que j'en connaisse est renfermée dans *les Maladies de l'ame humaine*, ouvrage du phisiologiste allemand Schubert, qui fut autrefois un des professeurs de Mme la duchesse d'Orléans, et resta ensuite en correspondance avec cette éminente princesse. Il avait compris que la maladie, en interrompant l'équilibre des forces qui travaillent harmonieusement pendant la santé, nous éclaire infiniment sur les rapports de l'âme et du corps : c'est ainsi qu'une montre brisée laisse mieux voir le mécanisme qui la mettait en mouvement.

Au lieu de se placer de plain-pied dans l'âme comme dans un centre, on peut s'en approcher par degrés et en parcourir tous les cercles; au lieu de poser l'homme comme le sujet immédiat de la philosophie, partons du monde extérieur, inerte, livré aux forces physiques et chimiques : qu'en voyons-nous sortir? Un autre monde

où les formes s'individualisent, et dont la mobilité continuelle atteste la présence de nouveaux agens : minéraux, plantes, animaux, s'en détachent et nous apparaissent comme les degrés d'évolution de plus en plus élevés de la nature. Et l'homme? Il se montre au sommet de cette vaste série, espèce parmi les espèces, individu dans son espèce. Mais entre l'espèce et l'individu n'y aurait-il pas encore quelque chose? Entre le type humain tel qu'il peut se définir anatomiquement et ce même type tel qu'il se manifeste dans chacun de nous en tant qu'agent libre et isolé, ne reste-t-il pas une lacune? Oui sans doute, et cette lacune est comblée par l'histoire même du genre humain, car nous appartenons à des races, à des variétés humaines, et nous recevons tous l'héritage d'un long passé; nous avons, s'il est permis d'employer cette expression, une âme historique, nous sommes l'un des anneaux d'une longue chaîne. L'âme individuelle jette une note plus ou moins sonore; mais cette note entre dans l'harmonie d'un concert et se mêle à un chant qui sans cesse grandit et se développe.

Les Allemands, également épris de la métaphysique et des sciences d'érudition, ont toujours su faire à celles-ci leur part dans leurs grandes constructions philosophiques; ils ont cherché, pour employer leurs expressions favorites, l'être dans le devenir, le devenir dans l'être. Il n'est pas un seul des grands penseurs allemands de notre époque qui ne soit préoccupé de saisir le développement d'une idée rationnelle dans le mouvement de l'histoire et dans la succession des diverses civilisations qui ont pris successivement sur notre terre le sceptre de la pensée humaine. Hegel sans aucun doute a débuté par la logique, c'est-à-dire par la métaphysique; mais il s'est immédiatement occupé de chercher l'application des lois de sa logique et dans le monde de la matière et dans celui de l'esprit, c'est-à-dire dans la nature et dans l'histoire. L'avidité avec laquelle le public a dans notre pays accueilli les travaux de cette critique où l'histoire contrôle la philosophie montre que l'esprit français n'est pas aussi rebelle qu'on pourrait le croire à des considérations qu'on s'imagine parfois condamner sans appel, lorsqu'on les relègue parmi les rêveries germaniques. Quelle différence dans les temps! Au siècle dernier, on applaudissait aux spirituelles plaisanteries de Voltaire sur la Bible; aujourd'hui l'on étudie les œuvres les plus austères de l'exégèse. Le monde homérique est mieux connu de nous qu'il ne l'était des Romains, tant l'érudition a pénétré profondément dans l'étude des monumens de la civilisation grecque. En nous retournant vers le passé, nous voyons s'ouvrir de toutes parts des avenues que l'ignorance et le fanatisme religieux avaient longtemps fermées, mais au bout desquelles brillent les trésors intellectuels les plus précieux.

Si grandes que soient encore les découvertes qu'il reste à faire, il est un principe dont on peut dès à présent s'emparer : l'humanité n'a pas toujours été exactement semblable à elle-même; les idées qui constituent notre patrimoine le plus précieux ont eu leur histoire; les civilisations, qui ne sont autre chose que l'ensemble des idées dominantes à une certaine époque et dans un certain pays, n'ont pas été les copies serviles les unes des autres; la flamme de l'esprit s'est déplacée, mais en même temps elle a grandi. Cette âme historique, dont les premiers mouvemens, les manifestations les plus spontanées, demeurent encore perdus dans les ténèbres du passé, s'est développée d'âge en âge, de nation à nation; elle ne s'est jamais fixée définitivement sur une esthétique, une philosophie, une religion particulière. Heureux ceux qui peuvent assister à une de ces floraisons de l'esprit humain durant lesquelles l'art, la foi, la science, tout se renouvelle; les âmes, poussées par un vent favorable, suivent alors des rives nouvelles, et le monde semble se colorer d'une lumière plus vive. Ces beaux transports ne peuvent toujours durer, mais ils ne sont point perdus. Rien ne s'égare, rien n'est inutile. L'impulsion ici donnée se propage ailleurs, s'étend, jamais ne s'arrête. Il n'est point d'astronome qui ne porte en lui Newton. La civilisation grecque n'a pas péri, elle remplit encore tout le monde civilisé. Qui n'est païen devant la Vénus de Milo ou les médailles de la Grande-Grèce? Homère revit dans chacun de ses lecteurs. Platon n'est pas mort, il ne mourra jamais. Elle retentit encore et retentira à travers tous les siècles, cette parole grave et douce qui, dans le sermon sur la montagne, donnait des consolations aux faibles, aux simples, aux opprimés. Qui n'en est ému, comme s'il l'entendait sortir des lèvres saintes d'où elle tombait?

On peut craindre que la critique et l'érudition ne fassent dans l'homme une part trop grande à l'âme ethnologique ou historique, et ne rétrécisse trop le domaine de l'individualité. Il y a là sans aucun doute une mesure difficile à trouver; mais ce danger ne saurait nous aveugler sur l'existence dans l'âme d'un élément qui représente l'action générale de l'humanité sur chaque individu, suivant les temps, les lieux et les circonstances. Ne nions pas la liberté de l'homme, mais comprenons que la liberté elle-même ne se conçoit pas sans des luttes et des résistances, et nul effort n'est plus méritoire que celui qui s'exerce au nom d'une volonté personnelle contre la tyrannie que veulent nous imposer l'opinion, la tradition, la coutume, le bon sens, qui n'est autre chose que la raison de l'âme historique. Qui ne sait que ce sont là les forces les plus difficiles à vaincre, parce qu'elles trouvent des auxiliaires puissans en nous-mêmes? Nous voulons respirer l'air de la liberté, mais nos poumons sont accoutumés à l'atmosphère du siècle, de la nation, de la fa-

mille, d'une coterie. Le héros digne de ce nom est celui qui étouffe en lui-même, pour n'écouter que la voix de la vérité, toutes ces voix caressantes ou irritées qui lui disent de mentir, de ne pas se mettre en dehors des courans qui entraînent la multitude et conduisent aux succès faciles. Est-ce donc diminuer la part de la grandeur morale que d'avouer combien sont lourds et résistans les obstacles dont elle doit triompher? L'homme sans doute est libre; mais y a-t-il donc tant d'hommes libres? Les foules font-elles autre chose que d'obéir à cette âme collective qui parle en chacun de nous? Beaucoup même n'ont pas besoin d'écouter cette voix, et, ne réclamant aucune part dans la vie historique de l'humanité, se laissent vivre d'une vie purement animale. Les défenseurs les plus décidés de la liberté humaine ne doivent pas méconnaître cette force qui nous rive à nos contemporains et à nos aïeux par le sang, les liens physiques, les influences morales, religieuses et sociales. Nationalité, patriotisme, que sont-ils autre chose que les formes les plus nobles de cette puissance qui nous saisit dès le berceau et étouffe si souvent en nous la voix de la vérité et de la raison?

L'âme historique est, on peut le dire, l'âme humaine par excellence; les animaux n'ont pas d'histoire, et l'âme des bêtes est une âme purement spécifique. Les instincts s'y perpétuent sans s'altérer; les individus ne semblent nés que pour conserver un type et pour occuper une place dans un tableau. Quelques espèces, il est vrai, ont disparu après avoir longtemps vécu; mais ont-elles pour cela une histoire? On ne peut en dire rien d'autre, sinon qu'elles ont été et qu'elles ne sont plus. N'est-ce pas faire injure à notre dignité que de comparer le renouvellement monotone des phénomènes du règne animal au drame de l'histoire, où les races, les nations, les époques expriment des idées, des passions, des aspirations toujours nouvelles? L'âme qui parle dans l'histoire est pour ainsi dire la mer qui porte l'âme personnelle, individuelle et libre, mer qui a ses tempêtes et ses calmes, ses courans et ses écueils. Notre liberté consiste à y chercher notre chemin en prenant pour phare et pour pôle les lumières idéales de l'esprit. Que le flot nous repousse ou qu'il nous favorise, que nous avancions ou que nous reculions, notre œil doit rester fixé sur le but; notre gloire n'est pas dans le succès, mais dans l'effort.

Le problème de l'âme a de tout temps été l'objet principal de la métaphysique; mais, on le voit, il se pose aussi en face de la science, quand, s'élevant par degrés au-dessus des lois qui régissent l'ensemble du monde, elle aborde l'étude des êtres organisés, et enfin celle de l'homme et de la grande famille humaine. Une transition simple et naturelle fait passer l'esprit du monde inorganique au monde organisé, de la pierre au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal

à notre propre espèce. Toutefois la métaphysique et la science emploient des méthodes différentes : la première envisage l'âme comme un tout indivisible, comme une entité idéale qui se suffit à elle-même, et se passe du monde extérieur; la science au contraire cherche à en faire l'analyse, l'envisage sous des faces diverses, l'étudie par le dehors et dans ses rapports avec l'ensemble de la création. Il n'est pour ainsi dire aucune branche des connaissances humaines qui ne fournisse quelque élément à cette curieuse analyse : n'est-il pas temps que la métaphysique puise enfin dans les trésors accumulés par la physique, la chimie, la physiologie, la zoologie, l'ethnologie, l'histoire? Une science supérieure, générale, qui comprendrait à la fois les sciences naturelles et les sciences historiques, pourrait devenir la base solide d'une philosophie dont les doctrines, établies *à posteriori* et non préconçues comme celles de la vieille métaphysique, seraient le résumé de tous les événemens, de tous les rapports, de toutes les lois dont ce monde est l'expression à la fois permanente et éphémère, toujours ancienne et toujours nouvelle.

Sans doute une pareille science restera toujours inachevée; mais quelle doctrine pourrait tenir l'esprit humain au repos? Accuser l'érudition et la science de ne fournir que des solutions incomplètes, c'est un reproche qu'on peut aisément retourner contre la philosophie spéculative : combien n'a-t-elle pas déjà élevé d'édifices qu'elle déclarait immortels et dont nous n'apercevons plus que les ruines! Au lieu de flotter sans cesse entre les systèmes les plus opposés, depuis le matérialisme le plus brutal jusqu'à l'idéalisme le plus insaisissable, qu'elle s'allie de bonne foi à la science et assoie enfin les croyances humaines, non sur une certitude absolue (elle n'est pas à notre portée), mais sur une certitude relative, appuyée sur un ensemble de lois de plus en plus compréhensives. Des tentatives récentes, comme celles de M. Tissot, un philosophe qui cherche des secours dans la science, de M. Carus, un physiologiste qui essaie de fonder une métaphysique, montrent que des esprits distingués sont tout prêts à signer cette alliance. Des deux parts, on y trouvera des avantages : la science ne perd rien de sa rigueur quand elle assigne à ses recherches un but élevé et général; la philosophie éclaire le problème de l'âme, quand elle demande à la physiologie pourquoi les phénomènes de la vie ne peuvent s'expliquer par le simple jeu des forces physiques et chimiques, à la zoologie quelle est la nature de l'instinct, à la médecine quel rôle appartient au corps dans les maladies de l'âme, à l'âme dans celles du corps; quand elle interroge l'ethnologie afin d'apprendre en quoi les races diffèrent les unes des autres, l'histoire et l'érudition pour

savoir de quelle façon les idées ont pris naissance et se sont développées dans le monde et la succession des temps.

La véritable analyse de l'âme n'est-elle pas toute dans une semblable étude? N'y a-t-il pas un principe immatériel en action dans le *cosmos*, dans la plante, dans la bête, dans l'homme? Comme des cercles de plus en plus étroits convergent vers un centre commun, ainsi toutes les forces que nous voyons en jeu dans le monde, sur la terre, dans les groupes des êtres organisés, se concentrent dans l'âme humaine comme dans un foyer. Il y a en nous plusieurs idées qui nous déterminent, l'une comme être organisé, l'autre comme animal, une autre comme homme; ces idées ont une résultante unique, qui n'est autre que l'âme. C'est ce qu'ont bien compris les animistes; seulement l'âme, telle qu'ils la définissent, possède toutes ces idées en propre, elle les crée, elle tire tout de son propre fonds. L'âme de Stahl bâtit jusqu'à ses organes, donne au corps la forme qui fixe le genre et l'espèce. Résoudre la question de l'âme dans ces termes, c'est trop sacrifier le général à l'individuel et méconnaître l'essence du principe idéal répandu dans le monde. Tout ce qui dans l'univers infini est une fonction du temps, tout ce qui a une histoire ne peut être que le développement extérieur d'une loi, d'une idée divine : exclu de l'infini dans le temps, ce qui revêt une forme ou une vie passagère y rentre par la pensée. L'espèce animale est éphémère, elle a un début et une fin; elle pense ses propres lois dans ce que nous appelons l'instinct. Cette conscience collective se retrouve dans l'homme en tant qu'il appartient à une espèce animale particulière; mais ne sent-on pas aisément que cette force spécifique, répartie entre des millions d'individus, n'appartient pas en propre à l'âme, comme le prétendent les stahliens? C'est quelque chose qui s'impose à nous et nous vient du dehors. Comment appeler cet autre sentiment qui nous anime en notre simple qualité d'êtres vivans, appartenant à la création organique de notre planète, création qui a eu son commencement et qui aura sa fin? Il ne faut rien dédaigner dans notre être intérieur : si ces manifestations sourdes et obscures de la vie n'éveillent pas en nous le phénomène de la conscience, elles n'en sont pas moins nécessaires; elles sont la base, le fondement sur lesquels l'esprit personnel et libre élève son édifice hardi.

Il n'y a pourtant pas de doute que l'attention du penseur se portera toujours avec prédilection sur cette partie de nous-mêmes qui nous rattache directement à la vie de l'humanité et sur celle qui limite la libre personnalité, sur l'âme historique et sur ce que j'appellerai l'âme individuelle. Comment s'en étonner? C'est dans ce domaine que s'agitent nos intérêts les plus chers et les plus pressans; la cu-

riosité y devient de l'émotion, le doute de l'inquiétude. Nous cherchons le redoutable secret de notre sort en remontant le flot de l'histoire et en descendant dans les abîmes de notre propre pensée. Nous sentons que toute notre grandeur est dans la raison et dans la liberté. Les triomphes du génie, le noble spectacle du droit en lutte contre la force, les élans et les transports de l'âme religieuse, le drame humain en un mot, voilà ce qui enchaînera toujours le plus fortement notre esprit; mais dans son silence et sa majesté le monde a aussi quelque chose à nous apprendre. Sous les innombrables spectacles qu'il nous montre, nous trouvons aussi une pensée. Pour nous bien comprendre nous-mêmes, il faut que nous comprenions également ce qui est hors de nous. Quand nous avons reconnu ou du moins deviné les lois, les idées divines auxquelles les corps servent d'expression, nous pouvons porter un regard plus ferme sur notre destinée et notre avenir. Nous devons reconnaître l'immortalité de notre substance matérielle, parce qu'aucune des molécules qui la composent ne peut périr; mais nous savons que ces élémens, aujourd'hui réunis dans le microcosme humain, doivent se dissocier et retomber dans l'inertie inorganique. Immortels dans notre chair, nous le sommes également dans notre âme, parce que chacune des idées qu'elle résume émane de la pensée divine. La création organique peut disparaître sur notre planète glacée par le refroidissement, l'espèce peut être anéantie et succomber dans sa lutte contre d'autres espèces, des peuples ont péri sans laisser d'histoire, les individus succombent par milliers chaque jour; mais une pensée se développe à travers ces événemens : Dieu vit dans le temps, dans la création, dans l'histoire, dans l'homme. Ce qui en nous est divin ne peut périr; notre individualité seule, c'est-à-dire notre forme passagère, doit s'évanouir. Le vase se brisera, mais le parfum qu'il recèle conservera toute sa force. Nous rêvons, nous désirons ardemment l'immortalité sous notre figure actuelle, parce que notre imagination, enchaînée par les sens, est impuissante à la concevoir autrement. Cette soif de l'infini est le plus beau privilége de notre nature. Sans doute il est inutile de chercher à pénétrer les mystères de l'avenir; nous ne saurons jamais rien sur ce monde d'où, comme dit le poète anglais, nul voyageur n'est jamais revenu. Étudions-nous toutefois dans le présent, analysons notre âme, comprenons nos devoirs envers la création animée, envers notre espèce, notre temps, notre pays et envers nous-mêmes. Notre tâche achevée, nous n'aurons plus, suivant une expression restée grande dans sa banalité apparente, qu'à remettre notre âme à Dieu.

AUGUSTE LAUGEL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août 1861.

Il nous faut décidément renoncer à l'espoir de plaire jamais à certains apologistes officieux du gouvernement. Nous avons été transformés en impardonnables pessimistes pour avoir défini sans nous mettre en colère un trait saillant de la situation actuelle. Notre crime est d'avoir été frappés du contraste qui dans cette situation sépare la France des autres grands états. Ceux-ci sont presque tous affaiblis par des déchiremens intérieurs; leur avenir est un problème redoutable posé par les divisions intestines qui les tourmentent et les paralysent dans le présent. Nous au contraire, nous avons tous les attributs de la force; nous sommes une puissance ramassée sur elle-même. Notre unité, en face des antagonismes nationaux qui divisent d'autres états, semble doubler notre pouvoir. Il est permis peut-être à un grand peuple de s'arrêter un moment avec satisfaction devant le spectacle de sa supériorité relative sur les autres peuples; il y a plus de patriotisme que d'égoïsme à se complaire un instant dans la conscience de la force de son pays. Nous nous sommes laissés aller tant soit peu à cet entraînement, et d'intelligens adversaires n'auraient pas dû être fâchés de nous surprendre dans cette effusion passagère. Il est vrai que, tout en prenant acte à notre guise de la prééminence dont la France jouit à l'égard du continent grâce à l'admirable cohésion de ses ressources et de ses forces, nous avons combattu ce mouvement d'orgueil en nous rappelant qu'il n'est plus permis aujourd'hui à une nation de se féliciter de l'affaiblissement moral et matériel de ses rivales. Il n'est plus pardonnable en effet d'ignorer que la vraie grandeur n'est point au prix de l'abaissement des autres, mais est attachée au contraire à l'élévation du niveau général, au commun effort, à l'émulation généreuse par laquelle tous s'élèvent à la fois. La vie morale des peuples, comme leur vie matérielle, se ressent aujourd'hui plus vivement que jamais de cette solidarité. Au point de vue matériel, cette mutuelle dépendance est assez manifeste : les intérêts de finance, de commerce, d'in-

dustrie éprouvent, au sein même des états les plus favorisés, le contre-coup des souffrances auxquelles les intérêts analogues sont en proie au sein des pays minés par les infirmités et les perturbations politiques. Dans le domaine moral, la contagion du mal et la réciprocité d'action ne sont pas moins promptes et efficaces. Il est donc salutaire de ne point oublier, lorsque l'on considère les embarras des autres peuples, que la France, malgré les avantages de sa position présente, n'est pas à l'abri de l'influence fâcheuse et générale que ces crises particulières peuvent exercer au-delà des pays qu'elles troublent. Une vue plus pénétrante, plus ferme et plus juste, devrait même porter la France à aller plus loin et à se demander sérieusement si elle ne peut pas beaucoup, par l'influence morale de son exemple, pour apaiser les désordres qui l'entourent et indirectement la menacent, et si cette façon d'exercer son influence ne serait pas pour elle le plus sûr moyen de se préserver des dangers auxquels l'expose l'état présent du monde.

La France exerce sur les peuples une double action : elle agit sur eux par ses exemples et par les craintes qu'elle leur inspire. Il n'y a nulle vanité de notre part à le dire, et en l'affirmant nous n'encourrons aucun démenti de la part de ceux qui se montrent le plus jaloux de notre ascendant : nous ne pouvons faire un mouvement sans que tout le monde nous imite. Nous avons donné un développement grandiose à nos ressources militaires, et nous avons depuis quelques années fait des guerres qui ne nous étaient point imposées par la nécessité. Qu'est-il arrivé? Les préoccupations guerrières ont pris la première place dans la vie des autres peuples. Grands et petits nous singent. Si l'Allemagne, avec ses lenteurs et ses ambages, s'applique à organiser le contingent et le commandement fédéral, si dans ce travail elle laisse échapper de bizarres paroles, si par exemple, comme cela vient d'arriver au parlement wurtembergeois, le général Miller, ministre de la guerre, ayant à expliquer les vues des états secondaires réunis l'an dernier dans la conférence de Wurtzbourg, déclare que ces états ont voulu arranger les choses de telle façon qu'ils puissent, en cas de péril, mettre 200,000 hommes sur le Rhin en attendant que la Prusse et l'Autriche parviennent à s'entendre, avouons que c'est nous qui en sommes cause. Si les *gentlemen* et les bourgeois d'Angleterre sont devenus des soldats amateurs, si lord Palmerston leur décerne ses plus spirituelles flatteries, s'il présente une portion d'entre eux comme valant des soldats de ligne, s'il voit en eux ce bouclier que l'Angleterre ne doit point déposer même en nous tendant la main, interrogeons-nous : n'est-il pas vrai que c'est nous qui involontairement avons suscité les volontaires anglais? Jusqu'où ne s'est pas étendu ce choléra guerrier? N'a-t-il pas traversé les mers? Certes il y avait des causes profondes de déchirement entre le nord et le sud des États-Unis. Le moraliste politique oserait-il cependant affirmer que la manie guerrière qui a éclaté en Europe n'est pour rien dans la passion malheureuse pour ces jeux de soldats qui s'est emparée des deux fractions de l'Union améri-

caine? D'où est venue à ces planteurs et à ces négocians la singulière vanité de se faire zouaves, et qui dira quelle part on doit faire à cette vanité parmi les causes de la guerre civile?

La France n'a pas le seul privilége d'inspirer aux autres une rage d'imitation: elle fait trembler ses voisins. Ce sentiment d'appréhension qu'elle inspire varie, il faut le reconnaître, suivant la forme qu'elle donne à son gouvernement. On ne ressent cette terreur maladive à notre endroit que lorsqu'on nous croit capables d'employer à l'improviste notre force d'agression. On se défie surtout de nous quand on suppose que nous pouvons avoir une politique secrète, et lorsque la nature de nos institutions n'amène pas le grand jour de la publicité et de la discussion sur nos desseins et sur nos mouvemens. Or quels sont les effets de cette défiance timorée qui s'attache à nous, et dont il faut bien reconnaître la réalité, quelque injuste ou puérile qu'elle puisse parfois nous paraître? Ces effets sont graves au point de vue politique, au point de vue économique, au point de vue du progrès social des diverses nations. La sagesse la plus ordinaire indique que les relations internationales sont exposées à d'incessans dangers, lorsqu'elles sont corrompues par le soupçon et par la crainte. L'observation la moins attentive nous montre dans les budgets de tous les états l'enflure funeste des dépenses militaires, dépenses destructives des capitaux qu'elles absorbent, et dont l'exagération enlève chaque année des sommes considérables au capital général, au véritable fonds commun qui fait vivre et qui remunère le travail. Tout ce qui est donné par surcroît, en fait d'application intellectuelle, d'énergie morale et de capitaux, aux préoccupations militaires étant un détournement opéré au préjudice des grands facteurs du travail, on voit quelle doit être la conséquence au point de vue social. Le mouvement par lequel s'élèvent les classes inférieures de l'humanité est au moins ralenti, s'il n'est même exposé à s'arrêter. Mais quelle que soit l'importance de ces conséquences, nous n'avons point en ce moment l'intention de les analyser; nous nous bornerons aujourd'hui à en signaler une seule, qui se rapporte plus particulièrement à l'état présent de l'Europe.

A l'exception des nations occidentales, toute l'Europe est travaillée par ce que l'on appelle la question des nationalités. Nous ne sommes point disposés, on le sait de reste, à déprécier la question des nationalités, à traiter dédaigneusement les griefs et les plaintes des peuples qui ne sont point en possession de leurs droits légitimes. Il y a deux moyens possibles de résoudre les questions de nationalité : l'esprit de transaction ou la force. Pour notre compte, nous préférons hautement le moyen des transactions à l'emploi de la force. Les transactions seules font les conquêtes solides. La force au contraire est une arme qui se retourne toujours en définitive contre les nationalités. La raison en est simple : le recours à la violence entraîne des guerres générales; la guerre place dans la délimitation des états les raisons stratégiques au-dessus de toutes les autres considérations. L'on aura beau faire : après une guerre générale provoquée par les questions de nationa-

lité, c'est la géographie militaire qui dictera toujours les conditions qui devront mettre fin à la lutte. Au point donc où en est maintenant en Europe la question des nationalités, nous croyons que la France peut exercer une influence décisive sur le choix de la solution qui prévaudra. Il dépend d'elle peut-être de faire dominer l'esprit de transaction, ou de laisser aller les choses à ces extrémités où le recours à la violence devient inévitable. Or, pour exercer l'action bienfaisante pour les autres, bienfaisante pour elle-même, que nous lui attribuons, la France n'a point à s'immiscer dans les querelles des peuples ou à exciter les ombrages des gouvernemens étrangers : il lui suffira d'agir sur elle-même pour agir sur les autres. Si l'état de choses actuel dure indéfiniment, si la France peut demeurer suspecte d'avoir une politique secrète, si la défiance et la manie des armemens continuent à dominer les gouvernemens européens, il ne nous semble pas probable que le grand débat des nationalités se calme : il tendra de jour en jour à devenir plus irritant. Comment en serait-il autrement? La crainte et l'espoir de voir éclater une conflagration générale encourageront à la fois à l'obstination les gouvernemens et les peuples. Les gouvernemens craindront de faire des sacrifices funestes aux conditions vitales de leur existence; les peuples, espérant tout obtenir d'une perturbation européenne, ne voudront rien relâcher de leurs exigences. La perspective est plus douloureuse encore, si l'on songe que les gouvernemens accusés de faire violence aux nationalités qui se plaignent ne seront point seuls dans cette lutte, qu'ils y seront soutenus, eux aussi, par les prétentions et la fierté des nations dominantes qu'ils représentent, et que tout peut finir par des guerres de races. Que l'on réfléchisse à l'autre hypothèse. Supposez que les gouvernemens menacés fussent guéris de la crainte d'avoir à soutenir une guerre européenne, crainte qui seule peut justifier leurs armemens et leurs résistances aux vœux légitimes des nationalités; supposez que celles-ci dussent renoncer à se servir, comme d'une arme, de cette propre crainte de leurs gouvernemens : la voie des transactions, demeurant seule ouverte, serait bientôt parcourue, et les adversaires y pourraient trouver des positions profitables pour le présent et fécondes pour l'avenir. La liberté franchement introduite dans les institutions intérieures de la France, le couronnement promis de l'édifice véritablement accompli, seraient la pacification efficace et immédiate de l'Europe.

On nous trouve peut-être chimériques; mais s'il est vrai qu'il importe que le monde sorte le plus tôt possible des incertitudes, des obscurités, des anxiétés où il s'énerve, qu'on veuille bien nous indiquer une diversion plus puissante et plus salutaire que celle que nous appelons de nos vœux. En tout cas, notre chimère n'offense point la gloire extérieure de la France, puisque c'est d'elle-même, d'un acte de son initiative, que nous attendons le coup de théâtre qui pourrait rendre à tous une sécurité durable. Elle ne blesse pas davantage nos intérêts intérieurs : que demandons-nous à notre pays? De pratiquer la charité bien ordonnée, celle qui commence par soi-

même, convaincus que le plus grand service que la France puisse rendre aujourd'hui aux autres peuples, c'est de se restituer à elle-même les plus larges libertés politiques.

On dit que le pays est devenu indifférent aux libertés publiques. En est-on bien sûr? Il serait difficile d'affirmer quoi que ce soit sur la pensée intime du pays en matière de libertés, alors qu'on ne possède pas complétement la liberté essentielle, celle qui unit d'un lien collectif toutes les autres, celle qui en est la réalisation la plus complète, puisqu'elle leur donne le mouvement et la parole, la liberté de la presse. Quelle que soit au surplus l'action de la pensée libérale sur la France, il faut bien que l'idée et le mot de liberté aient conservé chez nous une grande puissance, puisque des orateurs très peu prodigues d'encouragemens libéraux les ont sans cesse à la bouche, semblables à ces prophètes de l'ancienne loi que Dieu contraignait à prononcer malgré eux des paroles dont apparemment ils ne comprenaient ou ne goûtaient pas toujours le sens. Que sont les harangues prononcées par MM. de Morny et de La Guéronnière à l'ouverture de leurs conseils-généraux, sinon des discours sur la liberté? Malgré l'incorrection de leurs doctrines, qu'il nous soit permis de les remercier, puisqu'ils rendent au moins à la liberté le service d'en ramener le beau nom dans la controverse. Aussi ne voulons-nous point traiter avec sévérité la méprise qu'a commise M. de Morny en déclarant les libertés octroyées préférables aux libertés contractuelles, et en rangeant parmi les libertés d'octroi les développemens donnés par le décret du 24 novembre à la publicité des discussions du sénat et du corps législatif. M. de Morny, malgré tout son esprit, manque peut-être un peu d'esprit philosophique : la distinction qui existe entre le fait et le droit a échappé à sa sagacité d'homme pratique. On lui a reproché trop durement son mot de *libertés octroyées,* expression malheureuse en effet qui eût été mieux à sa place dans la bouche de M. Ravez, le président *in the blue ribbon* des chambres des députés de Louis XVIII et de Charles X. C'est à l'idée surtout qu'il fallait s'en prendre. Le régime actuel est sorti d'un plébiscite. L'empereur a fait la constitution en vertu d'une délégation de la souveraineté populaire. Il règne par la volonté du peuple. L'empire est une monarchie consentie. Il n'est pas admissible que le fondé de pouvoirs octroie à son mandant les pouvoirs qu'il a reçus de lui. Les principes de 89 sont une des conditions du contrat, et toutes les libertés politiques, même celles dont la jouissance est momentanément interrompue pour nous, sont comprises dans les principes de 89. L'empereur a fait de l'achèvement promis de ces libertés l'objet d'une métaphore fameuse qui consacre nos droits en soutenant nos patientes espérances. En fait de libertés, quelles que puissent être les apparences au point de vue pratique, il peut y avoir revendication, restitution, reprise : il ne saurait en France être question d'octroi. Voilà pour la cause libérale française, sous l'empire de la constitution actuelle, le point de droit que M. de Morny, trahi par sa pensée, a semblé méconnaître : inadvertance sans importance, dont il ne

restera que le souvenir assez piquant d'une théorie de la restauration définitivement renversée par la révolution de 1830, et qui, malgré cet échec, a eu la bonne fortune d'errer un instant en 1861 sur les lèvres du président du corps législatif de l'empire.

Nous avons dit notre pensée sur une des raisons qui empêcheront peut-être les nationalités souffrantes de l'Europe orientale d'entrer en arrangement avec leurs gouvernemens; mais l'irritation de ces peuples a des causes particulières, nous le reconnaissons, dont il n'est point au pouvoir d'étrangers bienveillans d'atténuer les effets. Nous entendons parler ici de la Hongrie et de la Pologne. Le spectacle de ce qui se passe dans ces deux pays suggère plusieurs réflexions générales et des conclusions qui devraient être acquises à l'expérience des gouvernemens civilisés. En voyant l'énergie patiente avec laquelle les sentimens nationaux se manifestent dans la Pologne et la Hongrie, on est frappé de l'impuissance, par conséquent de l'inutilité, ou pour mieux dire du danger funeste des systèmes de compression. La Pologne pendant trente ans, la Hongrie pendant douze ans, ont été soumises à la plus écrasante tyrannie. Les manifestations de la pensée étaient étouffées chez ces deux peuples. On ne laissait pas sortir un mot qui pût trahir ce qui se passait dans leur cœur. Pendant ces longues années, les sectateurs du principe d'autorité, les pédans et les frivoles, ont eu de quoi triompher. Le bâillon y mettant bon ordre, voilà des peuples dont on n'entendait pas le moindre soupir. Y a-t-il encore une Hongrie? y a-t-il eu une Pologne? Le despotisme avait pu par momens croire qu'il avait achevé son œuvre. Quelque chose est déplacé en Europe : un choc extérieur atteint les gouvernemens oppresseurs, et voilà que les deux peuples reparaissent, affaiblis matériellement par une longue infortune, mais moralement trempés par l'éducation de la douleur et doués d'une vitalité opiniâtre. Ainsi l'on a tout employé, la soldatesque lancée contre les foules, les supplices, les proscriptions, les prisons, l'exil, tout l'art de la police à intercepter l'électricité de la pensée humaine, et l'on s'aperçoit que l'on n'a rien fait, que l'on n'a pas déraciné un juste grief, que l'on n'a pas détruit un souvenir ou une espérance; on se retrouve en présence de la même Pologne et de la même Hongrie que l'on avait voulu altérer, disloquer, défigurer par la force. Ne peut-on pas demander, devant ces miracles de résurrection, à quoi servent donc les résistances et les compressions implacables des gouvernemens? La faiblesse, la vanité du pouvoir absolu, n'éclatent-elles point dans de tels faits? N'est-il pas visible que tout pouvoir despotique est atteint, malgré l'apparence et l'ostentation de la force, d'une incurable débilité? Ne sera-t-il pas démontré enfin que c'est une inepte insolence que de vouloir gouverner les peuples sans leur participation et contre leur volonté, et qu'il n'y a d'états forts que ceux où le pouvoir est l'émanation continue et sincère de l'opinion publique?

C'est surtout la Russie et l'Autriche, pour lesquelles la leçon de l'expérience est toute fraîche, qui en devraient faire leur profit dans les difficiles

circonstances qu'elles traversent. Les gouvernemens de ces deux pays ne peuvent plus aujourd'hui se méprendre sur l'inefficacité et les dangers du système de violence qui a conduit les choses au point où nous les voyons. La Pologne comprimée n'est point une force pour la Russie, la Hongrie gouvernée contrairement à sa constitution historique est une cause d'affaiblissement et de ruine pour l'Autriche. A Pétersbourg comme à Vienne, ces faits reconnus devraient devenir le point de départ de politiques nouvelles. En même temps que l'on est amené à constater les conséquences funestes des vieux systèmes, on devrait, à Vienne et à Pétersbourg, se pénétrer d'un sentiment de justice qui serait seul capable de ramener à des idées de conciliation les populations désaffectionnées. Il faudrait savoir supporter sans colère les défiances de ces populations, défiances excitées par tant d'années de mauvais traitemens, et qui ne peuvent s'effacer en un jour. La longanimité, la tolérance, la patience, sont non-seulement le devoir, mais l'intérêt des gouvernemens de Russie et d'Autriche dans leur conduite envers la Pologne et la Hongrie. L'empereur Alexandre semble décidé à faire aux Polonais des concessions importantes. Il est certain pourtant que ces concessions ne satisferont point les Polonais : si le gouvernement russe veut arriver à une conciliation, il ne devra ni s'étonner ni s'indigner de l'opposition que rencontreront ses bonnes intentions. Il est des temps où il importe aux gouvernemens de savoir supporter les conséquences des fautes qu'ils ont antérieurement commises, et ce n'est qu'à ce prix qu'ils peuvent, s'il en est temps encore, regagner la confiance des peuples. Nous croyons que la réconciliation de la Hongrie avec le gouvernement autrichien présentait moins de difficultés au fond que l'apaisement de la Pologne. Il ne semble pas en effet que la majorité des Hongrois veuille réellement séparer les destinées de leur pays de celles de l'empire autrichien.

Peut-être le cabinet de Vienne eût-il dû moins chicaner sur les questions de légalité constitutionnelle; peut-être si l'empereur, faisant bon marché des vétilles légales, se fût adressé avec cordialité aux sentimens généreux de la Hongrie, la transaction eût été facile à conclure. La question entre l'empereur d'Autriche et la Hongrie est celle des libertés contractuelles et des libertés d'octroi que le président de notre corps législatif a évoquée par hasard chez nous il y a peu de jours. Les Hongrois n'acceptent pas la constitution du 20 octobre, parce qu'elle est octroyée; leur éloquent organe, M. Deak, ne partage point l'opinion de M. de Morny; il préfère avec ses compatriotes le droit contractuel et historique aux concessions bénévoles de la couronne; nanti d'un titre ancien et bilatéral, il ne veut pas l'échanger contre un titre nouveau, dans lequel la couronne s'attribue un droit constituant qu'elle ne possède point en Hongrie. Pour ramener à lui la Hongrie, l'empereur n'avait peut-être qu'à reconnaître le contrat sur lequel repose la constitution hongroise, et en même temps à demander l'ouverture d'une négociation avec la diète, afin d'introduire dans la constitution les amendemens exigés par le progrès des temps et par les nécessités de l'em-

pire, dans la puissance duquel la Hongrie trouve de son côté une partie de son prestige en Europe. Il nous paraîtrait si utile à la cause libérale européenne qu'un gouvernement parlementaire pût s'établir en Autriche, que malgré les fautes commises, malgré la dissolution de la diète de Pesth, nous voudrions espérer encore que la rupture entre l'empereur d'Autriche et la Hongrie pourra être évitée. Nous croyons que l'empereur François-Joseph est entré avec sincérité dans les voies du gouvernement libéral et parlementaire; mais la droiture des intentions, si elle commande le respect, ne suffit point toujours pour atteindre au succès. Il faut souvent y joindre l'esprit et la bonhomie. Il y a des temps où il faut savoir dénouer une situation en disant que Paris vaut bien une messe. Nous souhaitons que l'empereur d'Autriche n'ait point laissé échapper une de ces occasions qui réclament l'union d'une inspiration heureuse à un véritable esprit de justice.

La Pologne et la Hongrie sont aujourd'hui les deux grandes scènes où s'engage la lutte des nationalités. Ce phénomène du réveil des revendications des franchises nationales se montre aussi dans des régions plus éloignées et moins exposées aux regards de l'Europe. Il y aurait de l'injustice à dédaigner ces petits théâtres où l'on s'agite aussi au nom du droit. Nous signalerons donc en passant le mouvement d'opinion qui se produit en Finlande. Quand la grande principauté de Finlande passa sous la suzeraineté russe, le traité de Frederikshamn, en 1809, lui garantit la conservation de ses lois et de sa constitution. Le principal organe de cette constitution, qui est la même que celle de la Suède, est la diète, composée des députés des quatre ordres. Sans cette diète, nulle réforme et nulle loi importante ne peuvent être légales. Cependant le gouvernement russe n'a pas convoqué une seule fois en cinquante ans la diète finlandaise. De là un double malheur : point de réformes dans un pays où le commerce, l'industrie, et à certains égards l'esprit public ont cependant suivi les progrès du siècle, et, s'il y a eu nécessairement quelques lois nouvelles, une violation ouverte du droit. Telle était depuis cinquante ans la situation, quand un manifeste impérial, daté du 21 mars (10 avril) 1861, institua une commission qui devait se réunir le 20 janvier 1862, avec certaines attributions administratives et le droit de préparer les lois. Les projets de cette commission, approuvés par l'empereur, devaient même avoir force de loi *jusqu'à la diète prochaine*. Les Finlandais protestent contre cette création nouvelle. Dans les villes, dans les campagnes, on signe des adresses à l'empereur. On se plaint de la commission projetée, et parce qu'elle empiéterait sur les fonctions du sénat, et parce qu'elle usurperait, en faisant des lois, les droits des états-généraux, que l'on craint, pour tout dire, de ne voir pas plus convoqués à l'avenir qu'ils ne l'ont été depuis l'annexion. Les Finlandais d'ailleurs rendent justice à l'empereur Alexandre; ils accusent surtout leur conseil de gouvernement, composé de nationaux, il est vrai, mais d'hommes imbus des erremens de l'ancien gouvernement russe, et qu'intimide la perspective d'une diète à la-

quelle ils auraient des comptes à rendre. On assure que le prince Gortchakof aurait lui-même exposé à l'empereur ses doutes sur la légalité de la mesure qui institue la commission. Les Finlandais, plus heureux que d'autres, aiment donc à compter sur la bienveillance de l'empereur; ils espèrent que leur souverain leur donnera raison contre leurs compatriotes intéressés qui composent le conseil administratif, et leur rendra enfin une constitution qu'ils ne veulent point oublier, quoiqu'aucun d'eux ne l'ait vue pratiquée depuis l'annexion de la Finlande à la Russie.

Parmi les affaires de nationalités qui défraient à peu près exclusivement la politique courante, la moins attrayante était certainement celle du Holstein, et l'on ne sera pas fâché de la voir disparaître du rôle, au moins pour quelque temps. Le Danemark a consenti à renoncer pour cette année à la part qui était imputée au Holstein sur les dépenses générales de la monarchie, part de contribution qui avait été fixée sans le consentement des états. La diète de Franfort a en conséquence sursis à l'exécution fédérale, et a pris ses vacances, qui dureront jusqu'à la fin d'octobre. D'après les dépêches qui ont été publiées, il semblerait que c'est la Prusse qui a pris l'initiative de cette transaction provisoire. Il est inutile de dire que l'opinion, pas plus en Danemark qu'en Allemagne, n'a favorablement accueilli cette demi-solution. Le Danemark a fait une excellente contenance pendant le dernier épisode de ce vieux procès : quelques Danois regrettent presque qu'il n'ait pas été procédé à l'exécution fédérale, à laquelle ils étaient prêts à faire un vigoureux accueil. Qu'ils se consolent en voyant la pénible impression que cet ajournement, on n'ose pas dire cet arrangement de la question holsteinoise a produite en Allemagne, car, bien qu'on ait peine à comprendre qu'il en soit ainsi, il n'est point d'affaire où l'amour-propre germanique soit plus vivement engagé. Les Allemands belliqueux se plaignent à tort du rôle que la Prusse aurait joué en cette circonstance. On a parlé de cette question du Holstein dans l'assemblée générale du *National Verein*, qui s'est réunie à Heidelberg. On s'y est entretenu de la Hesse-Électorale. On y a pris des résolutions en faveur du tir et de la gymnastique, et pour la création de la flotte allemande. La contribution que l'association a votée pour la flotte sera déposée entre les mains du ministre de la marine de Prusse. Le *National Verein* a motivé une de ses résolutions sur ce que « il n'y a pas en ce moment de pouvoir central en Allemagne. » Cela est peu respectueux pour la diète de Francfort. L'association unitaire allemande a commis sans doute des indiscrétions et des imprudences. Un des membres les plus libéraux de la chambre wurtembergeoise, M. Mohl, frère du représentant de Bade à la diète, a reproché vertement à l'association de se montrer trop partiale en faveur de la Prusse. Cependant, malgré les critiques méritées qu'elle a encourues, l'association a fait depuis son origine de notables progrès, et c'est une manifestation de l'opinion allemande dont il y a lieu de tenir compte. Quelques faits statistiques communiqués à l'assemblée de Heidelberg donneront une idée de l'importance de l'association.

Elle est formée de 15,000 membres, fort inégalement répartis d'ailleurs parmi les divers états de la confédération. La Prusse fournit à elle seule la moitié de ce nombre. La Bavière et le Wurtemberg y ont peu de représentans. Les Hesses, Bade et Nassau y figurent au contraire pour une grande part, si l'on compare le chiffre des membres qu'ils comptent dans l'association à la population de ces petits états.

C'est une coïncidence étrange qu'au moment où de grands états en Europe sont ébranlés ou inquiétés par les antagonismes de races qui existent dans leur sein, les États-Unis travaillent à s'approprier et à perpétuer chez eux un des maux qui inquiètent le plus douloureusement la vieille Europe. La difficulté de la Russie et de l'Autriche est de dominer sur deux nations qu'elles ont conquises par les armes, qu'elles se croient obligées de gouverner comme des pays conquis, et qu'elles sont, pour le moment du moins, hors d'état de conduire à une civilisation supérieure. Dans la phase où sont engagées maintenant les hostilités entre le nord et le sud de l'ancienne Union américaine, le gouvernement du président Lincoln se crée une tâche non moins pénible que celle qui pèse sur les gouvernemens européens dont nous venons de parler. Sans doute, si le nord eût eu une organisation militaire puissante, s'il eût pu opérer rapidement et pénétrer au cœur des états séparés, peut-être eût-il réussi à provoquer dans ces états quelque manifestation favorable au maintien de l'Union; on eût pu traiter la sécession comme l'œuvre d'un parti rebelle qui aurait dominé par la force la masse de la population demeurée loyale, et l'union se fût promptement et facilement rétablie par la défaite du parti vaincu. Aujourd'hui il est impossible de nourrir de telles illusions sur la portée et la durée de la lutte. Les sommes colossales et les énormes contingens d'hommes que le président a obtenus du congrès pour continuer la guerre annoncent assez que l'on croit à une lutte difficile, coûteuse et prolongée; mais s'il en est ainsi, comment les états du nord ne s'aperçoivent-ils pas qu'ils rendent eux-mêmes la séparation inévitable? Nous ne sommes plus au temps où il est possible de réduire par la guerre des populations aussi fières et énergiques que celles des états du sud, et où l'on peut faire la conquête de régions aussi vastes que celles qui sont occupées par ces populations. Que seraient pour l'Union les états du sud, si l'on parvenait à les conquérir? Une Irlande des mauvais jours, une Hongrie, une Pologne. Pour garder à ses flancs une pareille plaie, l'Union américaine serait obligée d'abandonner ses institutions, de s'asservir elle-même, car comment une république fédérale pourrait-elle gouverner par la force un si grand territoire et tant de millions d'hommes hostiles à sa domination? Nous ne sommes point surpris qu'en considérant l'impasse où sont arrivés les États-Unis, plusieurs personnes commencent à parler de la nécessité d'un prompt arrangement entre les deux sections de la république. Il faut prendre garde aussi au côté de cette désolante crise qui affecte les intérêts européens. La prolongation de la guerre, c'est la durée du blocus qui ferme les ports du sud, c'est la sus-

pension indéfinie du commerce pour les états du sud, c'est par conséquent le coton retenu en Amérique et l'Europe en disette de la matière première principale de son industrie. La France et l'Angleterre peuvent-elles s'exposer à une crise industrielle qui prendrait les proportions d'une crise sociale pour attendre que les états du nord rétablissent à loisir la constitution fédérale dans le sud? Les réserves de coton dont dispose l'Europe ne sont évaluées qu'à une quantité suffisante pour défrayer une consommation de cinq ou six mois. Le temps presse donc. Il est impossible qu'on ne le sente pas aux États-Unis, et c'est encore sur l'évidence de la nécessité d'une prompte solution exigée par les intérêts de l'Europe que se fondent ceux qui comptent sur un dénoûment prochain et brusque de la guerre civile. Pour notre part, nous n'aurons pas la présomption de prédire, sur ce point pas plus que sur d'autres, que c'est la logique qui aura raison.

Ce n'est pas la faute des inintelligens ennemis de l'Italie renaissante, si à ses débuts elle ne trouve pas, elle aussi, dans les provinces de Naples, sa Pologne, son Irlande, sa Hongrie. Incurable mauvaise foi de l'esprit rétrograde, qui transforme en héros d'une nationalité indépendante des voleurs de grand chemin, des soldats débandés qui fuyaient, il y a un an, devant quelques poignées de volontaires, des paysans entraînés par de tristes cupidités de spoliation agraire! Et ce sont des conservateurs qui se félicitent de la durée de ces désordres! M. le baron Ricasoli a noblement réfuté dans son manifeste ces exagérations malsaines; il a établi les différences qui interdisent d'assimiler le brigandage napolitain aux luttes malheureuses, mais héroïques, qui ont accompagné en d'autres temps et en d'autres pays des transformations politiques nécessaires. Quoi d'étonnant si le nouveau royaume n'a pas pu étouffer en un jour ces désordres? Quoi de surprenant si la présence du roi François II à Rome, si la prolongation même du pouvoir temporel que conserve nominalement la papauté, ont encouragé les malfaiteurs des provinces napolitaines et ont augmenté les difficultés du gouvernement italien? Il n'était pas même nécessaire, pour que de tels effets fussent produits, que des excitations et des subsides fussent envoyés de Rome à cette insurrection de pillards. Nous nous permettrons, sur ce point, de rectifier une des assertions du baron Ricasoli. Certes nous ne sommes pas suspects de partialité en faveur de la cour de Rome : nous n'avons pas à nous louer du traitement qu'elle a infligé au dernier numéro de la *Revue* pour un article où nous nous étions imposé comme un devoir la modération la plus attentive; cependant nous ne serons pas injustes envers la cour de Rome, et nous dirons simplement que c'est à tort qu'elle est accusée par M. Ricasoli de fomenter les expéditions qui ont été lancées sur les provinces napolitaines. Nous croyons savoir que le cardinal Antonelli voit avec une répugnance sincère les bandes formées sur le territoire romain, et qu'il transmet assez volontiers à nos autorités militaires les renseignemens que sa police lui apporte sur ces tristes entreprises. Au surplus, l'échafaudage que l'on a bâti sur les désordres napolitains ne tardera point à s'écrouler.

Des lettres de Naples, écrites par des personnes qui viennent de visiter les provinces voisines, nous apprennent qu'il n'y a là aucun danger sérieux. L'apparence seule de l'énergie suffit pour ramener les populations, plus peureuses encore qu'effarouchées. Les derniers renforts que l'on envoie au général Cialdini suffiront sans doute pour rendre le gouvernement maître de tout. Naples est gaie et animée, et il n'y a rien à craindre sur les dispositions de cette ville, qui est la plus peuplée de l'Italie, et dont la tranquillité constante pendant la dernière alerte est un témoignage qui mérite assurément d'être compté.

La pacification des provinces napolitaines est une tâche qui n'est certes point au-dessus des forces de l'Italie, et c'est une question d'honneur pour le gouvernement d'en venir à bout sans recevoir aucun concours, même indirect, de l'étranger. Comme nous le disions récemment, c'est par la pacification de Naples que l'Italie doit préparer la solution de la question romaine. Et en effet que pourra la réaction, que l'on dit si forte à Rome, quand les provinces du sud seront rentrées dans l'ordre? La France pourra-t-elle, après une telle démonstration, s'exposer à favoriser indirectement une nouvelle éruption de guerre civile en maintenant par la présence de ses troupes l'état de choses qui dure encore à Rome? Nous ne pouvons le croire. C'est parce que nous pensions que tout devait être subordonné à l'arrangement des affaires napolitaines que nous nous permettions de conseiller aux Italiens de faire trève aux questions personnelles et d'ajourner les questions de cabinet. Il paraît que l'on approche de la solution que nous désirons, puisque M. Minghetti, assure-t-on, songe plus sérieusement que jamais à se retirer, l'abolition prochaine de la lieutenance de Naples s'écartant des idées qu'on lui connaît sur la division régionale et sur les nécessités particulières des provinces du sud de la péninsule. M. Minghetti est un des plus sincères libéraux de l'Italie; c'est l'homme qui représente le mieux à Turin ce côté du caractère de M. de Cavour, qui était composé de tolérance et de laisser-faire. C'est aussi l'homme du cabinet qui serait le plus propre à entrer en rapports avec la cour de Rome le jour où le nouveau gouvernement devrait introduire ses premiers élémens dans la ville éternelle. Nous n'avons point souhaité la retraite de M. Minghetti; mais, s'il s'y décide, il conservera à l'Italie, par une abdication opportune, une des intelligences les plus distinguées qui la puissent servir dans l'avenir.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LES DERNIERS COMBATS EN COCHINCHINE.

Une première période de la campagne de Cochinchine, celle que terminait glorieusement la prise du grand fort de Ki-oa, a déjà été racontée dans

la *Revue* (1). La prise de Ki-oa ne marquait point cependant le terme de nos opérations militaires dans cette partie de l'extrême Orient, et quelques détails, quelques souvenirs sur les épreuves noblement supportées après une première victoire montreront la guerre de Cochinchine sous une face moins brillante peut-être, mais non moins digne d'une attention sympathique, car si l'ennemi s'est dérobé volontiers devant nos armes, c'est contre un climat redoutable qu'il a fallu trop souvent soutenir des luttes presque aussi meurtrières que celles du champ de bataille.

Quand la colonne expéditionnaire, composée des marins français et des troupes espagnoles, entra victorieuse dans le grand fort de Ki-oa le 25 février 1861, elle fut frappée par un spectacle de trouble et de destruction. Les maisons étaient trouées par les boulets; quelques-unes brûlaient. Ces maisons étaient petites et basses comme celles de Sébastopol. Des blessés qui portaient sur la poitrine le petit écusson rouge et brodé des soldats annamites étaient étendus çà et là le long du rempart intérieur; quelques-uns étaient couchés sur le côté, d'autres soufflaient bruyamment, le nez dans le sable, qu'ils ensanglantaient. En quelques endroits, sur le sol, des plaques qui ressemblaient à des rognures de fer-blanc, et qui servent de monnaie, brillaient au soleil. Nous avançâmes encore, et après avoir été maintenues en rang, mises à l'appel, enfin après avoir reçu l'indication de leurs logemens, les compagnies purent s'établir dans les maisons récemment occupées par les vaincus. Le riz cuit pour la journée était encore déposé sur des étagères; il formait de grosses pelotes très compactes, jaunâtres, où devait entrer quelque condiment particulier, et qui ne tentèrent personne. Des vases grossiers en faïence renfermaient, avec des spatules en fer, la chaux préparée pour le bétel. Le sol était couvert de paquets de sapèques. Entre le toit et les poutres, il y avait des éventails et de faux cheveux, soyeux et brillans, des ornemens de femme sans doute. Quelques matelots qui avaient entendu raconter les histoires du palais d'été de Pékin ne voulaient pas croire à toute cette misère, et frappaient le bois et la terre; mais tout sonnait plein. Lorsqu'ils furent las de rechercher ces trésors chimériques, on dut les ramener à la réalité, c'est-à-dire les envoyer prendre leurs sacs, qu'ils avaient déposés à près d'une lieue de là, dans un champ, avant de livrer l'assaut. Des philosophes qui dédaignaient l'or et l'argent ramenèrent des cochons de lait et des poules qui vaguaient dans le camp. Le soir, toutes les marmites étaient pleines; malheureusement le vin manquait. On fit cuire du riz par les *coolies,* et on essaya de boire du thé : c'était un triste régal, mais il fallut bien s'en contenter.

Les journées du 26 et du 27 février furent consacrées presque entièrement au repos. Les troupes qui avaient formé l'attaque de droite en avaient surtout grand besoin. Le soir du 27, on prit pour trois jours de vivres. La nuit était encore épaisse le lendemain matin quand la colonne s'ébranla. Les clairons sonnèrent, l'air était frais, la marche paraissait légère; mais lorsqu'il s'agit de sortir de Ki-oa, le chemin qu'on avait ouvert se défonça sous le poids de l'artillerie, et les anciens trous de loups reparurent. Il fallut les combler en hâte et refaire la route. Le soleil brillait au-dessus de la

(1) Voyez la livraison du 1er mai 1861.

plaine immense que commande la ville du Tribut (Tong-kéou) lorsque l'armée expéditionnaire se déploya en bataille. Nous marchions sur les forts de Tong-kéou. Les chasseurs à pied et l'infanterie espagnole étaient à droite, l'artillerie et les fusées au centre, l'infanterie de marine à gauche; les marins se trouvaient en réserve. Bientôt les boulets des gingols et des pierriers firent voler à nos pieds de petits nuages de poussière. Nous demeurâmes immobiles, et les pièces d'artillerie, qui s'avançaient au trot par batterie, s'arrêtèrent à leur tour. Un déchirement métallique vibra dans nos oreilles, puis le bruit en grondant sembla bondir dans la plaine. L'action était engagée. L'intention de l'amiral était de ménager nos forces, si rudement employées dans la matinée du 25 février. A quelques centaines de mètres devant nous, les bois taillis s'étaient couronnés de fumée blanche. L'artillerie partit au trot par batterie; les troupes appuyèrent ce mouvement, et les chasseurs à pied furent lancés à droite et à gauche en tirailleurs. Quelques instans après, un officier d'état-major se dirigea vers nous et nous prévint que les Français venaient d'occuper la position. On trouva quelques cadavres dans les broussailles; les autres avaient été enlevés. L'ensemble de l'ouvrage de Tong-kéou se composait de trois forts, dont les défenses accessoires paraissaient inachevées. Point de couronnemens en bambous piquans. L'ennemi perdit dans cette journée une partie importante de ses approvisionnemens : 1,400 tonneaux de riz, de gros canons et une somme considérable en monnaie de zinc.

Derrière les forts était un pauvre village où ma compagnie fut logée. La chambre qui nous échut était tout ensanglantée par le séjour des blessés de Ki-oa. Les murs étaient encore souillés de caillots noirâtres et de cheveux collés. Un obus avait éclaté dans le toit, qui s'effondrait à moitié. Derrière cette triste maisonnette était un jardin de choux avec quelques plants de tabac. A trois heures de l'après-midi, on sonna le réveil. Les *coolies* reprirent les bambous sur leurs épaules, meurtries par la marche du matin : les uns enlevèrent nos cantines, les autres nos échelles, nos grappins emmanchés, nos clayonnages, car nous croyions toujours marcher d'assaut en assaut. Le convoi suivit en trottinant la queue de l'armée. Les compagnies s'étaient formées en dehors des cahutes qu'elles venaient de quitter. Une chaleur torride rendait intolérable le peu de vêtemens que nous avions sur le corps. La poussière collait à la peau, le thermomètre marquait 44 degrés au soleil. Un groupe de cavaliers s'avança, et, nous dépassant, s'arrêta devant les chasseurs à pied. Ces troupes, qui passent pour les plus robustes, presque épuisées, regardaient avec admiration l'amiral Charner, qui donnait des ordres, sans que rien, dans sa contenance et dans son geste, indiquât la fatigue. La route de Tong-kéou à Rach-tra, où nous devions camper le soir, est une sorte de sentier encaissé entre des arbustes rabougris. Il n'y avait rien dans ce paysage qui rappelât la végétation désordonnée des forêts vierges. Le sol était un sable plus fin que de la cendre. On faisait des pas très courts : nos souliers nous paraissaient de plomb. Cette marche fut une des rudes épreuves de la campagne de Cochinchine. Des hommes tombèrent morts, foudroyés par ce ciel d'airain; d'autres devinrent fous subitement. Un vieux second maître du *Monge*, porte-drapeau d'une compagnie de marins, s'accroupit sur le bord de la route, et se prit à bégayer comme un en-

fant de trois ans. Son sourire idiot faisait mal à voir. Une heure après, il était mort. Vers quatre heures, la route était encombrée de traînards. Un pauvre marin-abordeur, souillé de terre que la sueur détrempait sur son front, était étendu la tête en bas, serré et bridé, comme un animal de somme, par sa corde à grappin et les courroies de ses étuis à *revolver,* sans compter le poids d'une grenade logée sur le ventre dans une poche de grosse toile à voile. Qui l'eût reconnu? Deux jours auparavant, sous un feu violent, il arrivait comme un lion, et défonçait la porte du deuxième fort de Ki-oa. Des *coolies,* la tête appuyée sur les cantines, semblaient morts de fatigue et de chaleur. Les soldats qui les conduisaient s'étaient arrêtés sous le poids du même accablement. Un de ces pauvres mercenaires, un Cantonais, qui était joli comme une femme et qui avait quinze ans, pleurait en levant ses yeux fendus en amande, pleins d'une sorte de langueur bestiale, et disait : « Malade, capitaine! »

On arriva cependant. Le soleil venait de disparaître; mais nous pûmes encore distinguer le fort du Rach-tra au milieu des grands arbres qui l'entourent. Deux pièces commandaient la route, qu'elles prenaient en enfilade. Les préparatifs devinrent inutiles : l'armée annamite avait pris la fuite. On ne trouva d'autres traces de son passage que des haillons souillés de sang sur la route et les cadavres de six chrétiens décapités. Le fort renfermait des caisses de lingots d'argent et des sapèques soigneusement enfilées et ficelées. Il y avait environ pour 20,000 francs d'argent et 50,000 francs de monnaie de zinc.

Le bois cessait à partir du fort, et l'on découvrait un plateau qui s'inclinait vers un marais sans fin, coupé par une chaussée qui conduit aux limites de la Cochinchine et du Cambodge. Quatorze jonques de guerre, abritées par des toitures en paille, étaient alignées le long de cette chaussée depuis la prise de Saigon. Quelques feux commençaient à s'allumer; des hommes parcouraient l'esplanade avec des brassées de paille. Les ordonnances s'oubliaient pour faire du thé à leurs officiers. Les tentes-abris s'élevaient près du sol, et l'on entendait dans la plaine le bruit des pioches et des masses sur les piquets; mais il y avait peu de cris humains. Bientôt les feux s'éteignirent, et la nuit ne fut plus troublée que par le cri d'une variété de grenouille qui mugit comme un veau, et par les appels des factionnaires, toujours émouvans en temps de guerre, et que les vieux soldats savent si bien moduler : « Sentinelles, prenez garde à vous! » un long appel, suivi d'un commandement rapide.

Cette nuit, que tant de gens fatigués n'auraient pas cédée pour un empire, parut trop longue à tous ceux qui n'avaient pas de moustiquaires. Les moustiques de Rach-tra ont un aiguillon qui produit l'effet d'un coup de lancette. Les marins s'en consolèrent à la façon des anciens navigateurs, en baptisant le lieu de noms allégoriques : le camp de Tay-theuye s'appela le camp des Moustiques, et le fort de Rach-tra prit le nom de fort des Têtes-Coupées. Ces cadavres de chrétiens annamites gisaient encore sur la route. Étaient-ce des martyrs qui avaient confessé leur foi au prix de leur vie ou simplement des prisonniers exécutés dans un élan de férocité sauvage exaltée par la défaite de Ki-oa? C'est ce que nous n'avons pu savoir. Ces cadavres étaient couverts de vêtemens ternes pareils à ceux des paysans anna-

mites. Les têtes étaient plutôt arrachées que décollées, et l'on y voyait des entailles qui attestaient la férocité ou la maladresse du bourreau. Les bras étaient grêles, les troncs amaigris et cerclés par les côtes, et du cou sortait hideusement le bout de l'épine dorsale. Sur ces visages, il n'y avait plus une goutte de sang; la peau, couleur de cire, se collait sur les pommettes; une sorte de sourire extatique semblait errer sur les lèvres. Contre la haie, tout près, se trouvait un champ d'oignons, et toute la journée ce ne furent que des allées et venues au milieu de ces misérables restes. Le soir pourtant, on les ensevelit.

Tous les renseignemens qui parvinrent au quartier-général annoncèrent la disparition de l'armée annamite. C'était beaucoup déjà que d'avoir exploré le pays dans une partie que l'ennemi avait toujours jugée inattaquable. Notre domination était assurée. L'amiral organisa la défense de Tay-theuye et rentra avec l'armée à Ki-oa. Nous avions repris nos anciens cantonnemens depuis deux jours, lorsqu'une lettre du contre-amiral Page fit connaître que l'armée annamite allait essayer de se concentrer à Tran-ban, et qu'une poussée vigoureuse la ferait peut-être tomber en notre pouvoir. On parlait de ses éléphans de guerre, des bagages qu'elle traînait après elle : déjà on la voyait acculée, se retournant dans une défense désespérée. Le soir même de l'avis, le chef de bataillon Comte partit en avant avec le 2e bataillon de chasseurs à pied, l'infanterie espagnole et une demi-batterie de 4. Il alla jusqu'à Tran-ban, se mit en communication avec le capitaine Galley, de la canonnière la *Dragonne*. La *Dragonne* et une canonnière en fer, en poussant jusqu'à Tay-ning, firent tomber en notre pouvoir le fort et le pays compris entre Tay-ning et Tran-ban. Cette fois les troupes n'emportèrent que le plus léger fourniment possible. La tente-abri, roulée comme une couverture, contenait du biscuit pour trois jours et de la viande cuite. La colonne passa près du pont de Tong-kéou, sous lequel l'eau des pluies coule aussi large qu'un fleuve. La ville du Tribut fut laissée sur la gauche, et l'on entra dans les bois qui mènent à Oc-moun et à Rach-tra. Toutes les heures, les trompettes et les clairons sonnaient la halte. Les chasseurs jetaient leur fourniment à terre, et s'étendaient sans plus de souci de l'alignement. Les marins, plus préoccupés de la discipline, perdaient bien quelques minutes debout, sans trop oser bouger. Plus tard cependant nous apprîmes à faire comme les autres. Ainsi se montraient dans ces petits détails les différences d'origine des corps de l'armée expéditionnaire. On les eût cherchées vainement sur le costume, qui était devenu le même pour toutes les troupes; à part les casques, les *salacos* ou le chapeau de paille, on n'eût pas distingué aisément un chasseur d'un marin ou d'un artilleur.

Cette marche devait être sans résultat. Malgré les reconnaissances qui explorèrent le nord, l'est et l'ouest du saillant de Tay-theuye, on ne découvrit d'autres restes de l'armée annamite que quelques fuyards retenus dans les villages par la peur, la maladie ou la faim. Les miliciens étaient redevenus des paysans. Cette armée de trente mille hommes qui défendait Ki-oa n'existait plus. Son général en chef, blessé grièvement au bras, s'était retiré à Bien-hoa. On a dit depuis qu'en continuant la première marche, celle du 28 février, on aurait pu joindre l'ennemi et le forcer à se rendre. C'eût été une entreprise difficile : les ponts étaient coupés; d'ailleurs les forces

humaines ont des limites, et il faut se souvenir qu'on opérait sous un ciel meurtrier, dans un pays plat coupé de canaux, de marais et de rizières, et dont l'air charrie la peste. Les troupes, après les combats du 24 et du 25 février, étaient hors d'état de marcher les trois jours suivans. Enfin on n'avait pas assez de cavalerie pour faire des prisonniers.

La marche sur Rach-tra fut la dernière opération de guerre dans la province de Saigon, désormais conquise définitivement. Aujourd'hui les fortifications de Ki-oa sont rasées. De ces lignes immenses, qui semblaient construites par un des souverains absolus de l'antiquité, il ne reste plus rien. On a pourtant conservé le réduit sur lequel les Français échouèrent avec perte, il y a deux ans, malgré toute la valeur européenne. Il a pris le nom du colonel Testard, tué glorieusement devant Ki-oa.

Le 15 mars, les troupes occupèrent leurs anciens logemens dans la ville chinoise. Nous reprîmes ainsi la vie que nous avions déjà menée, et, comme il arrive assez souvent, on fit des comparaisons chagrines entre l'état présent et le passé. Autrefois il fallait supporter bien des fatigues et des privations : pas de vin, peu de biscuit, une couchette au coin des bois, et pour plafond le toit d'un gourbi; mais c'était l'imprévu, la guerre enfin avec son excitation. Maintenant la vie était plate et tout unie. On allait commencer l'école du soldat, et l'on irait ainsi par alinéas jusqu'à l'école de bataillon, se levant tôt, se couchant de même. On logeait dans les granges, où ne manquaient ni les scorpions ni les serpens, sans compter un insecte malfaisant que personne ne put jamais ni saisir ni voir, et dont la bave faisait gonfler la peau et donnait la fièvre. Beaucoup de projets naquirent à cette époque : il y était généralement question de Bien-hoa et de My-thô. Le vice-amiral Charner fit étudier les diverses routes qui mènent à My-thô. Cette place, entrepôt considérable, commande le Cambodge. Les reconnaissances furent unanimes pour déclarer que le chemin par terre, coupé par des rizières, était impraticable pour l'artillerie et même pour les troupes. Les passes du Cambodge étaient barrées; l'*arroyo* Rack-nun-ngu était rendu inextricable par des obstacles de toute sorte. L'amiral décida cependant que les opérations sur My-thô seraient entreprises, et qu'on essaierait de faire tomber la place en la prenant par le Cambodge, dont on forcerait les estacades, et par l'*arroyo*, qu'on déblaierait coûte que coûte. Le 27 mars, une partie des marins et des Espagnols furent embarqués sur l'*arroyo* Rack-nun-ngu, qui débouche à quelques centaines de mètres de My-thô. Chaque jour fut signalé par la destruction d'un barrage ou la prise d'un fort. Les canonnières en fer s'avançaient sur cet étroit cours d'eau à la façon d'une artillerie montée. Des compagnies de fantassins les soutenaient sur le rivage. On marcha ainsi pendant quinze jours les pieds dans la vase, sous un soleil de plomb, détruisant les barrages, les jonques coulées et chargées de pierres, les arbres déracinés. La nuit, il fallait se garder contre les brûlots et les attaques. Le choléra vint à se déclarer, et plus de cent hommes moururent. Rien ne put arrêter la colonne. Elle marchait d'abord sous les ordres du capitaine de frégate Bourdais, qui commandait le *Monge*. Plus tard, le 4 avril, quand le chiffre en fut augmenté, l'expédition fut placée sous le commandement du capitaine de vaisseau du Quilio, qui prit pour chef d'état-major le chef de bataillon du génie Alizé.

Le capitaine de frégate Bourdais commença les opérations contre My-thô le 27 mars. Il avait sous ses ordres la *Mitraille*, capitaine Duval, la canonnière en fer n° 18, capitaine Peyron, la canonnière n° 31, capitaine Mauduit-Duplessix. Le capitaine Bourdais était l'homme le moins capable de se laisser attendrir ou rebuter. On savait qu'il ne ménagerait rien pour réussir. C'est ce qu'il fit avec une exagération fébrile qui a frappé fortement ceux qui l'ont vu à l'œuvre. Un boulet de 10 l'arrêta net le 10 avril, au moment où il atteignait le but. Il avait alors son guidon sur la canonnière n° 18 du lieutenant de vaisseau Peyron. La canonnière ne s'en avança pas moins comme un être animé, doué d'audace et de résolution. La décharge qui avait tué le capitaine de frégate Bourdais était la dernière. Lorsqu'on débarqua au pied du fort, il était évacué.

L'armée assaillante se composait alors de neuf cents combattans; elle avait deux pièces de 2 rayées, deux pièces de 4 rayées, huit obusiers de montagne. Les avant-postes furent établis à 1,200 mètres de My-thô. Le lendemain, dans la soirée du 11 avril, une reconnaissance se porta jusqu'à 200 mètres de la citadelle. Au même moment, les feux de l'escadrille de l'amiral Page paraissaient sur le Cambodge. L'amiral venait de forcer les estacades, sous le feu des forts, avec la *Dragonne*, capitaine Galley, la *Fusée*, capitaine Bailly, le *Lily*, capitaine Franquet, et le *Sham-Rock*, capitaine Rieunier. Cette heureuse coïncidence épouvanta les Annamites, qui évacuèrent la place après avoir incendié leurs magasins de riz.

Tels sont les résultats obtenus en deux mois par l'armée de Cochinchine contre des ennemis presque sauvages et sous le plus terrible des climats, malgré le choléra et la peste. Les Annamites disaient aux Français : « Vous êtes des lions, mais nous sommes des renards, et nous vous prendrons; » mais ils furent frappés de vertige par la prise de My-thô, et ce coup a suffi pour les abattre. En quarante-cinq jours, une petite armée de trois mille hommes a triomphé d'un gouvernement absolu, ferme, puissamment centralisé, et qui n'est pas affaibli par la rébellion comme celui de la Chine. Elle a dispersé une armée qui ne manque pas de bravoure, bien organisée, qui combat, non pas avec des flèches comme les Tartares de Pa-li-kiao, mais avec d'excellens fusils à pierre, qui obéit aveuglément, qui sait se garder et élever de solides retranchemens avec une rapidité extraordinaire. Elle a culbuté des lignes savamment fortifiées, enlevé un camp formidable, pris les forts de Tong-kéou, de Rach-tra, de Tay-ning, et tant d'autres moins importans. L'ennemi a brûlé ses magasins, ses arsenaux, ses jonques de guerre; les plus belles provinces de l'Annam sont conquises, l'esprit militaire de la seule armée de l'Asie est abattu. Douze cents lieues carrées de terrain sont à nous, le cours du Cambodge est exploré jusqu'à Chandoc, et la puissance du nom français, reconnue par les rois sauvages du Lao et tous les tributaires du roi de Siam, se fait sentir aujourd'hui jusqu'aux sommets des monts Himalaya.

LÉOPOLD PALLU.

LE GÉNÉRAL SCOTT A SAN-FRANCISCO.

C'était en octobre 1859; je me trouvais à San-Francisco, de retour d'une excursion aux mines du nord de la Californie. A cette époque venait d'éclater

le différend entre le cabinet de Washington et celui de Saint-James pour la possession de l'île San-Juan, un maigre îlot de la Colombie britannique dont les Américains, pionniers même chez les autres, s'étaient emparés à tort ou à raison. Le général Scott avait été envoyé de Washington, comme arbitre, par le gouvernement fédéral. Le choix était des plus heureux. Comme diplomate, Scott est d'une prudence consommée; comme militaire, il a presque toujours eu la main heureuse et il a pris au moins une fois Mexico, que les Américains s'amusent ainsi à prendre et à quitter, en attendant l'occasion de s'en emparer une fois pour toutes. L'opinion publique était donc en grand émoi. On se plaisait à rappeler que Scott avait connu à Paris, en 1804, le *général des généraux,* Napoléon. Tout jeune alors, il était venu, disait-on, assister avec d'autres officiers au sacre de l'empereur, au nom des États-Unis. Aussi tous les journaux américains de San-Francisco ne se faisaient aucun scrupule de comparer ensemble Napoléon et Scott. Depuis la mort du premier, celui-ci était même resté, suivant leurs propres expressions, *the greatest general in the world,* le plus grand général du moude.

Le général Scott n'était plus, comme on voit, de la première jeunesse; mais ses quatre-vingts ans passés et ses titres à l'estime publique en faisaient un père conscrit des plus vénérables et des plus glorieux. Dernièrement, sous l'impression de la triste déroute de Manassas, mes souvenirs se reportaient sur le vieux guerrier et sur cette réception sympathique qui lui était faite, il y a deux ans, par la grande cité californienne. Peut-être l'intérêt qui s'attache en ce moment au chef de l'armée du nord justifiera-t-il ce rapide retour vers un épisode déjà lointain, mais qui n'est pas sans jeter quelque lumière sur les mœurs militaires des États-Unis, comme sur l'influence qu'elles peuvent exercer dans la guerre actuelle.

Au mois d'octobre 1859, le général Scott était donc le plénipotentiaire de la plus grande puissance du Nouveau-Monde vis-à-vis de l'une des plus grandes de l'ancien; mais aux États-Unis, où l'égalité règne en souveraine, on évite l'éclat et le décorum, et c'est avec un seul aide-de-camp que Scott s'était embarqué sur le vapeur public. En compagnie de tous les autres passagers, il touchait à Aspinwall, traversait avec eux l'isthme de Panama en chemin de fer, avec eux se rembarquait sur le Pacifique, et tous ensemble arrivaient ainsi à San-Francisco le matin d'un beau dimanche d'octobre. Pour Scott, le *steamer* n'avait pas fait un tour de roue plus vite, le piston de la machine à vapeur n'avait pas donné un coup de plus par minute.

Afin de ne pas troubler le service divin, qu'on célébrait à terre, le général, qui avait déjà rempli à bord ses devoirs religieux, attendit pour descendre que l'heure des offices fût passée. Alors seulement il débarqua. Quelques vieux vétérans de la guerre du Mexique, quelques compagnies de gardes nationales vinrent le recevoir sans éclat. Le canon seul avait signalé son arrivée, et une musique militaire avait célébré sa venue. C'est à peine si un simulacre de revue avait lieu. Le général ému reconnaissait ses compagnons d'armes parmi quelques invalides. Au milieu des hussards noirs, des chevau-légers, des fusiliers californiens, il trouva une jeunesse ardente, toute prête à marcher sous ses ordres au premier signal, si la patrie était en danger. Ces soldats à favoris et à faux-cols savaient manier le mousquet; que fallait-il de plus? A côté d'eux étaient rangées les gardes françaises,

commandées par d'anciens troupiers de nos guerres d'Afrique. Tout le monde s'était porté au-devant de Scott, et personne n'avait voulu manquer à l'appel.

La revue terminée, le général monta en voiture. Le modeste véhicule, peut-être loué sur place, était traîné par deux chevaux, et le cocher était plus que simplement vêtu. A côté de l'illustre envoyé, que son âge seul signalait à l'attention publique, et qui ne portait aucune décoration, aucun uniforme chamarré d'or et de broderies, était assis l'un des premiers fonctionnaires du pays, d'une tenue non moins bourgeoise. C'est dans ce démocratique équipage que l'on se mit à parcourir la ville. Dans la principale rue, la belle rue dite de Montgomery, le général passa au-dessous d'un arc de triomphe d'un style des plus primitifs; on l'avait jeté la veille même de la fenêtre d'une maison à l'autre maison vis-à-vis. Autour de cet arc étaient entrelacées quelques guirlandes avec le nom des victoires remportées par le vénérable guerrier. Les noms mexicains et indiens qu'on lisait autour du cintre indiquaient suffisamment quels avaient été les ennemis battus. Tel était, avec les coups de canon, le seul luxe officiel déployé; encore n'est-il pas prouvé que l'élan spontané des citoyens, que l'on respecte toujours en Amérique, n'eût pas seul fait en ce cas tous les frais de la réception.

Le cortége continuant sa marche, quelques gardes nationaux vinrent s'y joindre, à cheval ou à pied. Dans le nombre, je reconnus des Français, justifiant, sous le ciel californien, l'amour de notre nation pour l'éclat des fêtes publiques. En tête marchaient les sapeurs, dont plusieurs avaient oublié leur barbe, et avec eux la musique, qui faisait entendre de réjouissantes fanfares. Appelés par le bruit, plusieurs citoyens de bonne volonté vinrent grossir le cortége, sans façon et sans qu'on les en empêchât. Je les vois encore : il y en avait en paletot et en blouse, en veste ou en habit. Ils marchaient avec dignité et presque avec orgueil, et leur figure rayonnait de joie. Puis, comme pour couronner cette fête de famille, aucune trace de *policeman*.

Au milieu des hourras frénétiques, répétés à chaque instant trois fois suivant l'habitude américaine, on arriva enfin à l'hôtel où le général avait fait retenir ses appartemens. Dans le parcours, le vieux soldat saluait galamment le public, surtout les dames aux fenêtres, et montrait à la foule sa tête blanche et son visage serein. Quelques jours après, il partait pour San-Juan sur le vapeur postal. Apportant un grand esprit de calme et de conciliation dans une affaire que le général américain Harney avait singulièrement envenimée, il n'eut qu'à paraître pour pacifier le différend et fixer les conditions d'un accord avec le représentant anglais. Par le retour du vapeur, il rentra à San-Francisco. L'infatigable vieillard avait fait en mer près de trois mille lieues pour remplir sa mission; il en fit presque autant pour s'en retourner à Washington plus modestement qu'il n'était venu, et tout fut dit.

La réception faite à Scott par les habitans de San-Francisco m'avait montré combien l'esprit militaire aux États-Unis se ressent des libres et familières allures propres aux mœurs américaines. Chefs et soldats semblent ne former qu'une seule famille. En dehors des troupes fédérales, d'ailleurs

très peu nombreuses (1), et engagées en grande partie à l'étranger au moyen de primes, comme l'armée anglaise, c'est la milice, formée dans chaque état par l'initiative des citoyens, qui représente surtout ce libre esprit militaire particulier aux Américains. Les milices nomment leurs officiers, choisissent leurs uniformes, règlent les jours de service, sans que l'état ait rien à y voir. Toutefois, dans un moment de crise comme celui que traversent à cette heure les État-Unis, les cadres des milices sont renforcés, et elles rentrent momentanément sous la direction du gouvernement fédéral, avec lequel même elles signent un engagement limité. Reste l'armée des volontaires, qu'on ne recrute que dans les temps de danger public, et qui ne dépend que de l'Union. C'est cette armée qui compose à présent toute la force effective et réelle dont disposent les états du nord. Recrutée un peu partout sur la surface des états restés fidèles, elle offre dans son ensemble un singulier mélange de nationalités et de costumes. C'est là que le zouave, si à la mode depuis Sébastopol et Solferino, a porté son air martial et ses allures dégagées. Grâce à ces avantages naturels, le zouave reçoit une haute paie. Les autres volontaires ont été engagés au prix énorme, mais non toujours payé, de 11 dollars, soit 55 francs par mois, non compris la nourriture, l'habillement et les armes, que l'Union leur délivre libéralement.

Le mauvais côté d'une pareille organisation, c'est que l'armée n'est pas centralisée. Un coup de main décisif lui devient difficile, et des débâcles comme celle de Manassas s'expliquent trop aisément; mais ne peut-on remédier à quelques inconvéniens de ce système sans trop affaiblir l'action que l'initiative individuelle est si jalouse d'exercer dans les sociétés de race anglo-saxonne? C'est une des questions que la guerre actuelle pourra servir à résoudre, et c'est un des titres qu'elle offre, parmi tant d'autres, à l'intérêt de l'Europe. Les mœurs publiques aux États-Unis n'en gardent pas moins, dans leur simplicité antique, un charme austère que le passage du général Scott à San-Francisco me fit vivement apprécier. Si dans ce moment le peuple américain donne à l'Europe le triste exemple d'une lutte fratricide, il faut espérer que ce spectacle, navrant pour tous les amis de la liberté, ne sera pas de longue durée, que la paix se fera bientôt, et que le général Scott, toujours plein de vigueur, sera ici, comme à San-Juan, l'heureux arbitre de deux partis qui peut-être ne demandent qu'à s'entendre.

L. SIMONIN.

Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie, par M. Ernest Grandidier (2).

Une faveur bien naturelle s'attache de nos jours aux voyages d'exploration. Il ne s'agit plus seulement d'agrandir le domaine de la science, d'observer et de comparer les phénomènes de la nature sous les différentes latitudes, d'inscrire sur le livre toujours ouvert de nos botanistes le nom d'une plante nouvelle et de peupler les archives du Muséum. Les voyageurs mo-

(1) De 15 à 16,000 hommes au plus, cantonnés sur toute la surface de l'Union.
(2) 1 volume in-8°, chez Michel Lévy.

dernes ont compliqué ou plutôt complété la mission purement scientifique de leurs devanciers par l'étude attentive des ressources économiques et commerciales que les régions encore inexplorées peuvent offrir à la population surabondante et à l'industrie du vieux monde. Ils s'inspirent de la passion qui absorbe notre siècle, ils sont à la recherche de ce qui peut être utile : aussi les voit-on principalement encouragés et honorés par les nations industrielles. On se souvient de l'accueil que l'Angleterre a fait récemment au docteur Livingstone : certes le courageux explorateur de l'Afrique australe rapportait à ses compatriotes de curieuses relations sur un pays inconnu; voyageur, il avait bravé bien des périls; missionnaire du christianisme, il avait accompli l'œuvre la plus méritoire à laquelle puisse s'élever le dévouement religieux. Tout cela pourtant n'eût point suffi pour exciter à un tel degré l'attention et l'intérêt de l'Angleterre. Ce qui a fait le succès, la grande popularité de M. Livingstone, c'est qu'il a signalé une contrée d'où les manufactures de Manchester pourront un jour tirer des approvisionnemens de coton, et des peuplades qui pourront être accessibles non pas seulement à la civilisation, mais encore à la consommation des calicots; c'est qu'en même temps il a tracé la route à suivre pour pénétrer au milieu de cette contrée et de ces peuplades. La découverte probable d'une matière première et d'une couche de consommateurs, voilà ce qui a excité l'enthousiasme du peuple anglais. Cet enthousiasme paraîtra sans doute peu poétique, mais il n'en est pas moins légitime. Il indique aux voyageurs quel doit être désormais le but de leurs explorations. Il ne leur interdit pas de rencontrer des aventures et de les raconter, de recueillir des observations scientifiques, de récolter des plantes, de piquer des insectes, et de mériter ainsi les suffrages de l'Institut; mais il leur conseille de s'attacher par-dessus tout à l'étude des faits qui peuvent servir la grande cause du travail en provoquant la découverte et l'échange des produits utiles.

Ces réflexions me sont inspirées par la lecture d'une relation de voyage dans l'Amérique du Sud, au Pérou et en Bolivie. Accompli par MM. Grandidier, qui ont fraternellement associé leur fortune et leurs loisirs de jeunesse dans cette rude entreprise, le voyage a été raconté par l'un d'eux, M. Ernest Grandidier, dans un livre où respire ce sentiment, cette passion de l'utile qui doit animer les explorateurs au temps où nous sommes. Un court chapitre suffit pour décrire Lima et les Liméniennes, qui ont défrayé tant de récits de voyages. Nous sommes entraînés sans retard par-delà le seuil où s'arrêtent les touristes vulgaires, et nous pénétrons au cœur de la région américaine, dans les régions du Cuzco, où se retrouvent enfouis sous les ruines les souvenirs des Incas. Ces contrées, autrefois riches et populeuses, sont aujourd'hui misérables et désertes. La conquête espagnole leur a été fatale, et depuis l'indépendance le Pérou ne s'est point relevé : une population de moins de deux millions d'âmes végète sur un vaste territoire qui renferme de fertiles plaines, des mines d'or, de larges fleuves, toutes les ressources dont les contrées tropicales ont été si libéralement dotées par la Providence. M. Grandidier expose rapidement les causes multiples de la décadence dans laquelle est tombé le Pérou. Ses observations, qui pourraient

s'appliquer à la plupart des républiques de l'Amérique du Sud, annoncent un esprit juste, habitué à l'étude sérieuse des hommes et des choses, dégagé des exagérations de système et de parti-pris où s'égarent trop souvent les voyageurs transportés au milieu d'une société lointaine. Une réserve pourtant nous paraît nécessaire. M. Grandidier croit pouvoir attribuer en partie les difficultés actuelles du Pérou à la récente abolition de l'esclavage et de l'impôt de capitation qui pesait sur les tribus indiennes. Il est bien vrai que l'Indien, délivré du travail servile et ne se voyant plus pressé par l'obligation d'acquitter l'impôt personnel, s'abandonne à ses instincts naturels de paresse et d'indolence; mais n'y a-t-il donc, pour le soumettre à la loi du travail, d'autre procédé que la servitude? Ce n'est point sans regret que j'ai lu dans l'ouvrage de M. Grandidier l'apologie de ce moyen, que la législation européenne a définitivement proscrit et flétri. Comment blâmer l'abolition d'un régime sous lequel le Pérou est tombé dans la condition misérable où nous le voyons aujourd'hui? Il vaut mieux, là comme ailleurs, en créant au sein de la population récemment affranchie les besoins nouveaux du bien-être et même du luxe, provoquer l'éveil du travail libre, et cet infaillible procédé exercera son action à mesure que se développeront les rapports politiques et commerciaux du pays avec l'Europe. Or c'est précisément en vue de faciliter l'ouverture plus directe de ces relations que MM. Grandidier ont tenté leur voyage d'exploration, à la recherche d'une voie de communication fluviale entre le Pérou et l'Océan-Atlantique. Explorer cette voie, qui serait, selon eux, le *rio* Madre de Rios, tel était leur projet. Comment n'a-t-il point été réalisé? M. Ernest Grandidier indique les obstacles qui lui ont barré la route, obstacles qui défiaient les forces humaines, et qu'il était à la fois téméraire et honorable d'affronter. Il pense que l'exploration sera moins difficile par le Brésil, en remontant le cours de l'Amazone jusqu'aux affluens, parmi lesquels on retrouvera sans doute la rivière Madre de Dios. Il montre par d'excellentes raisons à quel point la France, l'Angleterre, les États-Unis et le Brésil sont intéressés à percer la route directe qui doit conduire leurs *steamers* au pied des Cordillères. C'est là l'enseignement utile de ce voyage exécuté à travers l'Amérique et raconté avec une extrême sobriété de détails personnels et avec une modestie parfaite qui garantit l'exactitude du récit. L'ouvrage de M. Ernest Grandidier n'est point destiné à amuser les oisifs, peut-être même la physionomie pittoresque de la nature américaine y est-elle trop constamment voilée; mais l'auteur a voulu rendre compte d'une exploration scientifique et commerciale, et non point écrire des impressions de voyage. Les nombreux renseignemens qu'il a recueillis sur l'une des régions les moins connues du Nouveau-Monde sont tout à fait dignes de fixer l'attention.

C. LAVOLLÉE.

V. DE MARS.

LES

AFFAIRES DE SYRIE

D'APRÈS LES PAPIERS ANGLAIS

III.

ORGANISATION DE LA SYRIE. — LE PLAN ANGLAIS. — LE PLAN ADOPTÉ.[1]

Correspondence relating to the affairs of Syria, presented to both houses of parliament by command of Her Majesty, 1861.

Je voudrais examiner aujourd'hui les divers plans proposés dans la commission internationale de Beyrouth pour l'organisation de la Syrie et du Liban, étudier l'idée que se font les puissances européennes des rapports que la Syrie et le Liban doivent avoir avec la Porte-Ottomane, chercher si c'est un plan turc ou un plan européen qui vient d'être adopté, et tâcher de déterminer d'avance ce que la nouvelle organisation fera de bien ou de mal en Syrie et dans le Liban.

La question de Syrie n'est pas une question isolée, elle contient toute la question d'Orient, et, ne nous y trompons point, chaque fois qu'il y aura des désordres et des troubles dans une province quelconque de l'empire ottoman, ce sera la question d'Orient tout entière qui sera soulevée. Autrefois en Turquie les pachas se révoltaient contre le sultan, et le sultan tâchait de les vaincre, tantôt par la force, tantôt par la ruse, sans que l'Europe s'inquiétât de ces démêlés intérieurs. Elle savait que la Turquie avait la force d'être ma-

(1) Voyez la livraison du 15 juin et du 1er août 1861.

lade sans en mourir, et qu'une révolte ne mettait pas tout l'empire ottoman en question. Elle ne prenait donc qu'un intérêt de curiosité à l'agitation des provinces turques. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Une révolte particulière, une sédition de ville, une simple prise d'armes entre deux tribus hostiles met en péril la Turquie tout entière et l'équilibre européen. Je sais que les vieux Turcs attribuent à l'ambition de l'Europe cette difficulté générale que ressent la Turquie à propos de chaque difficulté particulière. L'ambition de l'Europe n'a pas fait la faiblesse de la Turquie; elle s'en est seulement aperçue : de là une tentation très grande pour certaines puissances de profiter de cette faiblesse, et pour celles qui n'étaient pas tentées, parce qu'elles n'étaient pas à portée de la tentation, une singulière jalousie contre les états qui pouvaient hériter d'un malade chaque jour plus près de la mort.

Cet ensemble de convoitise dans les héritiers et de jalousie dans les Turcs exclus de l'héritage fait ce qu'on appelle la question d'Orient, et il est facile d'en retrouver les traits principaux dans les délibérations de la commission de Beyrouth sur l'organisation de la Syrie et du Liban.

I.

Parmi les cinq grandes puissances, il y en a deux, la Russie et l'Autriche, qui sont soupçonnées d'avoir des vues d'ambition sur l'héritage de l'empire ottoman, la Russie surtout, car l'Autriche craint encore plus l'agrandissement de la Russie qu'elle ne souhaite le sien propre. Elle sait que la puissance en ce monde n'est qu'une proportion, et que par conséquent elle perdrait en puissance, quand elle s'agrandirait d'une ou deux provinces à côté d'un état qui en acquerrait trois ou quatre. Mais je laisse de côté la politique de la Russie et de l'Autriche, qui ne se manifeste qu'à certains momens dans les délibérations de la commission internationale de Beyrouth, et je me hâte d'arriver à la politique de la France et de l'Angleterre, parce que ce sont ces deux politiques qui sont le plus en jeu, et je suis forcé de dire en lutte dans la question de Syrie. Cependant ces deux puissances semblent, au premier coup d'œil, avoir en Orient la même politique : elles veulent toutes deux le maintien de l'empire ottoman; elles professent toutes deux le système d'abstention en Orient, et elles ont raison. N'étant pas contiguës avec l'Orient, elles ne pourraient s'y agrandir que par des possessions lointaines. Je sais bien que l'Angleterre est par sa marine contiguë avec le monde entier, et que la France peut aussi, dans la proportion de sa puissance maritime, avoir quelque chose de cette conti-

guïté universelle. Je suis persuadé pourtant que l'Angleterre et la France n'ont aucune envie sérieuse de s'annexer quelques-unes des provinces de l'empire ottoman. Elles s'interdisent sincèrement toute ambition; mais cette politique, qui a pour principe commun l'abstention, a sur les formes du maintien de l'empire ottoman des idées et des procédés tout différens. L'Angleterre ne conçoit le maintien de l'empire ottoman que sous sa forme ancienne; elle a l'air de croire que rien n'est changé en Turquie depuis le grand Soliman. Aux yeux de ses hommes d'état, mais non point de ses consuls, les Turcs n'ont pas décliné; les chrétiens d'Orient ne se sont pas relevés de leur abaissement et de leur misère. Des pachas plus ou moins soumis, des sultans plus ou moins voluptueux, un grand empire sans agriculture et sans industrie, l'Orient, qui a civilisé le monde, retombé dans la barbarie, ne faisant plus concurrence à personne, voilà ce que le gouvernement anglais appelle le maintien de l'empire ottoman. La France n'a pas voulu faire de cet idéal de barbarie impuissante le but de sa politique en Orient. Comme il y a des forces nouvelles qui se développent en Orient, comme il y a des populations qui remontent vers la civilisation, la France a pensé qu'il fallait leur faire une place dans l'empire ottoman. Si elles font des efforts durables pour recouvrer leur indépendance, il faut, comme pour la Grèce, consacrer cette indépendance; mais si ces populations, sans pouvoir ou sans vouloir aller jusqu'à l'indépendance, demandent que leur foi, leur vie, leur propriété, soient respectées, et cela au nom tantôt de droits anciens, tantôt de principes nouveaux, la France a pensé que ces justes revendications devaient être écoutées. Elle ne veut pas détruire l'empire ottoman : elle veut le fortifier et le régénérer par la régénération progressive des populations d'origines et de cultes divers qu'il contient dans son sein. Cette politique n'a rien assurément de révolutionnaire; elle est essentiellement civilisatrice. En effet, si l'Orient peut se régénérer par lui-même, tout en restant turc de nom et de titre, la France est heureuse de voir l'Orient échapper ainsi à la tutelle dominatrice de ses voisins; elle est heureuse de voir l'équilibre européen maintenu sans porter atteinte aux droits progressifs de la civilisation. Si au contraire, pour se régénérer tout à fait, l'Orient est forcé de se débarrasser du joug de la vieille barbarie ottomane, la France se trouve heureuse de voir qu'à la place d'un empire qui succombe, il y ait des états prêts à naître et à vivre, des héritiers de la Turquie sur le sol même de la Turquie, de telle sorte que l'Orient n'appartienne point par déshérence à l'ambition de quelque puissant voisin. La politique de la France en Orient pourvoit à l'avenir sous toutes les formes qu'il peut avoir. La politique anglaise s'attache opiniâtrément à la durée du passé.

Qui a inventé cette politique de la France en Orient? Est-ce le premier empire ou la restauration? Est-ce la monarchie de 1830, ou la république de 1848, ou l'empire de 1851? C'est tout le monde, et ce n'est personne; ce sont les événemens et l'expérience qui ont créé cette politique française. M. Guizot a expliqué cette politique à la tribune de la chambre des députés le 2 juillet 1839. Il n'était pas ministre alors, et il était par conséquent d'autant plus libre dans son langage. « Regardez bien à tout ce qui s'est passé depuis trente ans en Orient et dans les domaines de l'empire ottoman : vous reconnaîtrez partout le même fait; vous verrez cet empire se démembrer naturellement sur tel ou tel point, non au profit de telle ou telle des grandes puissances européennes, mais pour commencer, pour tenter du moins la formation de quelque souveraineté nouvelle et indépendante. Personne en Europe n'a voulu souffrir que la conquête donnât à telle ou telle des anciennes puissances de tels agrandissemens. C'est là la vraie cause du cours qu'a pris la désorganisation progressive de l'empire ottoman, et c'est à ces conditions et dans ces limites que la France s'y est prêtée. Maintenir l'empire ottoman pour maintenir l'équilibre européen, et quand, par la force des choses, par le cours naturel des faits, quelque démembrement s'opère, quelque province se détache de cet empire en décadence, favoriser la transformation de cette province en une souveraineté nouvelle et indépendante qui prenne place dans la famille des états et qui serve un jour au nouvel équilibre européen, à l'équilibre destiné à remplacer celui dont les anciens élémens ne subsisteraient plus, voilà la politique qui convient à la France, à laquelle elle a été naturellement conduite, et dans laquelle elle fera bien, je crois, de persévérer (1). »

Lorsque M. Guizot, en 1839, expliquait ainsi la politique de la France dans la question d'Orient, il s'agissait alors de la Syrie, comme aujourd'hui. Cette province venait d'être conquise par le vice-roi d'Égypte sur la Porte-Ottomane, et il fallait décider s'il la garderait à titre héréditaire et l'incorporerait dans sa vice-royauté, ou s'il la rendrait à la Porte-Ottomane par le traité que l'Europe essayait de ménager entre les deux parties belligérantes.

La France avait-elle tort ou raison de vouloir que Méhémet-Ali gardât la Syrie et l'Égypte? Vieille question qu'il n'est pas à propos de traiter en ce moment. Sur ce point, je dirai seulement deux choses : la première, c'est qu'en aidant à l'incorporation de la Syrie avec l'Égypte, la France aidait à une de ces régénérations partielles de l'Orient qui doivent amener sa régénération générale et sa rentrée efficace dans l'équilibre européen; la seconde chose à dire, c'est qu'en

(1) *Mémoires* de M. Guizot, t. IV, p. 330 et 331.

faisant le bien de l'Égypte, la France faisait aussi celui de la Syrie, qu'elle soustrayait à l'anarchie et à la barbarie ottomanes. J'ai sur ce point le témoignage non suspect du consul anglais M. Brant. « Jusqu'à l'époque de l'occupation égyptienne, le fanatisme, dit-il, régnait sans frein à Damas. Il reçut alors un coup qui le réprima pour un temps, et tant que la Syrie fut soumise à l'Égypte, il ne reprit point le dessus; mais la Syrie ayant été rendue au sultan et le gouvernement turc devenant chaque jour plus faible en Syrie, chaque jour aussi le vieux fanatisme est redevenu plus fort et plus puissant (1). »

On sait quelle est la puissance qui, en 1839 comme aujourd'hui, a voulu rendre la Syrie au sultan : c'est l'Angleterre. En 1839 comme aujourd'hui, l'Angleterre, disait-elle, ne voulait pas affaiblir la puissance ottomane. L'Europe suivit l'Angleterre dans cette voie qui a conduit directement la Syrie aux massacres de Damas. L'Europe de 1839 trouvait à cette restauration de l'anarchie ottomane le plaisir de contrecarrer la France de 1830. La Russie ou plutôt l'empereur Nicolas était particulièrement sensible à ce plaisir que lord Palmerston n'avait pas cherché d'abord, mais qu'il accepta de bonne grâce, quand il vit qu'il pouvait du même coup faire plaisir à ses amis turcs et faire peine à ses amis français. Il y a de ce côté de curieuses ressemblances à noter et des comparaisons instructives à faire entre l'exclusion de la politique française en Syrie en 1839 et l'évacuation de la Syrie en 1861.

Ne croyons pas d'ailleurs que l'Angleterre en 1839 se fît illusion sur les effets de la restauration ottomane en Syrie. Les Anglais excellent à juger leurs amis ou leurs protégés, au moment même où ils les protégent le plus hardiment. En demandant la Syrie pour l'Égypte, la France voulait introduire dans cette province une meilleure administration, une meilleure justice, un peu de civilisation enfin. Lord Palmerston n'avait pas ces vues chimériques et sentimentales. « Il faut, disait-il à M. de Bourqueney dans une conversation dont celui-ci rend compte au maréchal Soult dans sa dépêche du 31 juillet 1839, il faut séparer le sultan et son vassal par le désert (2). » Il répète encore ce mot dans un entretien avec M. Sébastiani : « L'Égypte seule et le désert pour frontière entre le pacha et le sultan (3). » Le désert qu'il faut faire ou maintenir, entendez-le bien, c'est la Syrie : voilà le sort qui en 1839 était réservé de sang-froid à la Syrie. Le désert, le vide, tel est le résumé de la politique anglaise en Orient; la civilisation, tel est au contraire le résumé de

(1) Documens anglais, p. 132, n° 138. Lettre de M. Brant à sir Henri Bulwer, 30 août 1860.

(2) *Mémoires* de M. Guizot, t. IV, p. 525, pièces historiques.

(3) *Ibid.*, p. 562.

la politique française. Étonnez-vous que ces deux politiques ne s'entendent pas, quoique étant d'accord, sur le maintien de l'empire ottoman. L'une veut le maintenir en le régénérant par la civilisation, l'autre en faisant de lui le maître et le propagateur du désert.

Lord John Russell en 1860 est-il moins dur pour la Syrie, moins indifférent pour son avenir que ne l'était lord Palmerston en 1839? Je crains que non. Voyez la lettre dans laquelle il demande l'évacuation de la Syrie (1). Mais que deviendra cette province après l'évacuation? Elle deviendra ce qu'elle pourra. Jamais homme d'état n'a pris plus philosophiquement son parti des maux prévus et visibles de l'humanité. « Prolonger l'occupation, dit lord John Russell, ce serait arriver peu à peu à transporter le gouvernement local de la Syrie aux mains des cinq puissances, et ainsi, au lieu de donner un exemple salutaire et fait pour intimider le fanatisme mahométan, l'occupation syrienne deviendrait un précédent pour d'autres occupations, en Bulgarie, en Bosnie, dans d'autres provinces, et un acheminement au partage de l'empire ottoman. Le gouvernement de sa majesté, n'ayant que le choix des maux, aime mieux voir le gouvernement de la Syrie rendu aux autorités nommées ou agréées par la Porte, selon que la commission internationale en décidera dans l'intérêt de la paix à venir de la Syrie. La responsabilité sera laissée à la Porte et à ceux qui seront chargés de gouverner le pays. Ce système, il est vrai, ne nous donne aucune garantie contre le renouvellement des luttes entre les Druses et les chrétiens; mais tant qu'il y a deux races dans le pays, il ne faut pas compter sur une sécurité permanente (2). »

Il n'y a plus là, il est vrai, ce terrible mot de désert que l'esprit hardi et peu sentimental de lord Palmerston employait sans répugnance; mais la Syrie est livrée de même sans hésiter à la Porte-Ottomane, le tout pour la plus grande gloire de la politique anglaise en Orient, c'est-à-dire le maintien intégral et stationnaire de l'empire ottoman.

Est-ce vraiment là le système anglais? Oui, c'est le système du gouvernement anglais; mais j'ai déjà tâché de montrer que les consuls et les agens de l'Angleterre en Orient, éclairés par l'expérience des lieux et des hommes, ne partagent pas cette politique aveugle et rétrograde. Je trouve dans la mission de lord Dufferin en Syrie un exemple fort remarquable de cette différence de sentimens entre le ministère anglais et ses principaux agens. Ici entendons-nous bien : je ne prétends pas que lord Dufferin ait été en Syrie favorable à la politique française. Il a opposé aux plans de la politique française

(1) Documens anglais, p. 186, nº 172. Lord John Russell au comte Cowley, 7 novembre 1860.

(2) Documens anglais, p. 186, nº 172.

des plans et des idées contraires à cette politique; mais ces plans et ces idées s'éloignaient aussi du système stationnaire du gouvernement anglais. Quand la politique française en Orient semble être seulement de tâcher de faire prévaloir autant que possible l'influence de la France, lord Dufferin et ses agens anglais luttent avec beaucoup de zèle et de persévérance contre ses efforts; mais j'ai déjà cherché à montrer que la politique de la France en Orient n'a pas ce caractère exclusif, elle vise à favoriser la civilisation plus encore que l'intérêt français. Nous prenons volontiers la définition de cette politique dans une dépêche du maréchal Soult en 1839. « L'empire ottoman, disait-il, même divisé administrativement par des stipulations diplomatiques,... uni, malgré ce partage, par le lien puissant des mœurs et de la religion, n'en continuera pas moins à former, en face des puissances européennes, ce grand corps dont l'existence a toujours été indispensable au maintien de l'équilibre politique. Les forces qu'il possède dans l'une et dans l'autre de ses divisions actuelles concourent également à ce but, et je ne crains pas de dire qu'en ruinant le pacha d'Égypte, on travaillera à la destruction de l'empire ottoman (1). » Si c'est là vraiment le système de la politique française en Orient, lord Dufferin s'est trouvé d'accord avec nous en 1860, sans le savoir, sans le vouloir, et sans que nous-mêmes nous nous soyons peut-être assez aperçus de cette conformité entre la politique de lord Dufferin en Syrie et celle de la France en Orient.

II.

Venons donc à l'explication du plan de lord Dufferin, ce plan très anglais à la fois et très peu turc : très anglais, disons-nous, parce qu'il est fort contraire à l'influence de la France en Syrie, et très peu turc, parce qu'il est encore plus contraire à l'autorité illimitée de la Porte-Ottomane. Il y a là, je le sais, bien des choses qui étonneront les lecteurs français. Comment le plan de lord Dufferin peut-il être à la fois très anglais et très peu turc, puisque les ministres anglais sont très turcs? Comment les ministres anglais avaient-ils pu adopter ce plan, puisqu'il était si peu turc, et comment ont-ils pu l'abandonner, puisqu'il était si anglais? Toutes ces choses, bizarres pour nous, s'expliquent par la différence qu'il y a entre notre diplomatie et la diplomatie anglaise.

La diplomatie française se fait toute à Paris : nos agens n'y mettent que le talent et le savoir-faire de l'exécution; mais ils n'y ajoutent rien du leur. On leur donne peu de liberté d'action, et l'usage

(1) *Mémoires* de M. Guizot, t. IV, p. 534, pièces historiques.

a fait qu'ils en prennent encore un peu moins qu'on ne leur en donne. L'esprit de centralisation règne dans la diplomatie française comme dans toute notre administration. L'état est tout; l'individu n'est rien, ou apprend à le devenir. Nous avons bien eu et nous avons encore dans la diplomatie des hommes qui aiment à agir par eux-mêmes; mais l'opinion vulgaire a trouvé un nom pour les discréditer : elle les appelle des faiseurs, ce qui est un nom d'anathème, et d'anathème tout français. Ailleurs que dans la patrie prédestinée de la consigne et du mot d'ordre, personne ne s'aviserait d'appeler faiseurs les gens qui veulent être utiles à leur pays. Ayant à la fois les deux genres d'esprit les plus contraires, l'esprit d'utopie et l'esprit de routine, nous employons l'un dans les livres, où il n'a pas de contre-poids, et l'autre dans l'administration, où il n'a pas d'aiguillon. Jamais en Angleterre un consul ou un agent ne sera tenté de s'effacer et d'attendre le télégraphe pour avoir un avis. Le diplomate anglais a beaucoup d'initiative, parce qu'il a une grande liberté d'action. Anglais partout et avant tout, il songe à faire prévaloir l'intérêt et l'influence de son pays; mais il a sur ce point son plan et son système, qu'il communique à son gouvernement, dont celui-ci tient grand compte, et dont il ne songe jamais surtout à faire un tort à son agent. La diplomatie anglaise ne se fait pas seulement à Londres, comme la nôtre à Paris; elle se fait partout, sur les lieux, d'après les occurrences et selon le caractère des diplomates anglais. S'il y a dans ce système moins d'unité, il y a plus d'activité, plus d'action. La France ne tient pas assurément moins de place dans le monde que l'Angleterre; mais la diplomatie française est en général à l'étranger moins agissante, moins décisive, plus discrète que la diplomatie anglaise. Un diplomate anglais ne se soucie pas beaucoup de deviner l'opinion de son gouvernement pour s'y conformer d'avance. Comme il a sur les questions du jour son opinion personnelle, il la défend, même au besoin contre son gouvernement, et ne craint pas de le contrarier, s'il croit que l'intérêt de l'Angleterre le demande. Je suis bien persuadé que la diplomatie française sait risquer aussi au besoin cette inconvenance administrative; cependant elle ne s'y décide qu'à la dernière extrémité.

Il y a dans ce curieux quatrième volume des *Mémoires* de M. Guizot, auxquels j'ai déjà fait beaucoup d'emprunts, un notable exemple de cette liberté d'action que l'Angleterre laisse à ses diplomates, et qui étonne un peu les nôtres. En 1839, l'Angleterre à Constantinople prêchait la paix avec l'Égypte au sultan Mahmoud, qui détestait Méhémet-Ali plus que quoi que ce soit au monde, et qui disait publiquement qu'il donnerait volontiers son empire à qui lui apporterait la tête du pacha d'Égypte. Il aurait fallu que lord Ponsonby, alors ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, employât tout son es-

prit, et il en avait beaucoup, à combattre cette haine du sultan; mais il se trouvait que lord Ponsonby détestait aussi très vivement le pacha d'Égypte, et lord Ponsonby se donnait sur ce point bien des satisfactions de tempérament dans ses conversations avec la Porte-Ottomane. Le ministère français se plaignait avec raison que le cabinet anglais fût à Londres très pacifique, et qu'à Constantinople le ministre anglais fût très belliqueux. Notre chargé d'affaires à Londres, M. le baron de Bourqueney, relevait avec exactitude toutes ces contradictions de langage entre Londres et Constantinople, entre le cabinet et l'ambassadeur anglais, et il remarquait avec justesse que dans tout autre pays, pour pareille contradiction, un ambassadeur serait révoqué; mais « ici, disait-il, les choses se passent autrement. Les affaires extérieures ne passent qu'après les influences intérieures (1). » Je crois qu'il doit en être ainsi dans les sociétés aristocratiques, où les hommes pèsent encore du poids de leurs personnes à côté des circonstances; mais de plus cette liberté d'action que prenait lord Ponsonby était conforme à la tradition de la diplomatie anglaise, et j'ajoute que l'Angleterre, après tout, n'y a rien perdu. Quoique l'individu ait gardé en Angleterre l'habitude d'être quelqu'un et d'avoir partout sa part d'action, je ne vois pas que l'état anglais ait pour cela moins de force et moins de grandeur.

« Quoique la Syrie, dit lord Dufferin dans la lettre où il expose son plan, soit habitée par plusieurs races distinctes et étrangères à la civilisation, et quoique ces races se partagent en plusieurs sectes fanatiques, cependant le gouvernement du pays ne semble pas être la plus grande difficulté. Toutes les populations de la Syrie ont l'instinct de la soumission envers l'autorité supérieure. Il y a, il est vrai, plusieurs tribus inquiètes et sauvages, mais il n'y a que les Druses qui aient vraiment l'esprit d'indépendance. Les Maronites sont insolens avec les faibles, mais ils sont serviles avec ceux qu'ils craignent, et la masse des paysans est industrieuse, patiente et soumise. La seule chose nécessaire pour assurer la tranquillité publique est de constituer un gouvernement assez fort pour se faire respecter. S'il est dépourvu de cette qualité essentielle, ce qu'il y a dans le pays d'élémens de discorde suffit pour établir une confusion infinie (2). » Lord Dufferin cherche quelles sont les causes qui ont jusqu'ici affaibli l'autorité de l'administration turque en Syrie. Il ne parle pas des causes de faiblesse inséparables des institutions musulmanes, et qui sont communes à toutes les provinces de l'empire; il s'attache seulement à celles qui sont particulièrement propres à la Syrie. « Cette province était considérée comme une sorte de pa-

(1) *Mémoires* de M. Guizot, p. 506.
(2) Documens anglais, p. 208, n° 182.

chalik étranger dont il ne fallait chercher qu'à tirer le meilleur profit possible; aussi était-il pour ainsi dire mis aux enchères. Celui qui donnait le plus était nommé pacha, et ce pacha ne songeait naturellement dans son administration qu'à se rembourser de ses avances et à s'enrichir. La Porte-Ottomane, ayant intérêt à renouveler souvent le bail de la province, ne laissait ordinairement ses pachas en fonctions que pendant deux ans. Il fallait donc qu'en deux ans le gouverneur retrouvât son capital et fît fortune. De là d'intolérables et inévitables exactions, de là une suite de gouverneurs incapables et rapaces, et profondément insoucians de l'intérêt public (1). »

Une autre cause de faiblesse est l'isolement stratégique de la Syrie. Comme la Porte-Ottomane est très pauvre, elle ne peut pas entretenir dans ses différens pachaliks un nombre convenable de troupes; aussi, quand des troubles s'élèvent dans une province et qu'il faut y envoyer des troupes, on prend sur une province pour fournir aux besoins de l'autre. L'affaire finie, les troupes retournent dans leur garnison; « mais la Syrie étant fort éloignée, quand elle envoie ses troupes dans quelque pachalik troublé, elle est longtemps sans les recouvrer, et c'est dans un de ces momens où la Syrie était dégarnie de troupes qu'ont eu lieu les derniers massacres (2). »

Il y a une troisième cause enfin qui en Syrie gêne singulièrement l'action de l'autorité turque, c'est l'ignorance totale où sont tous les fonctionnaires turcs du langage, des mœurs et des idées de ceux qu'ils sont appelés à gouverner. « Chaque nouveau pacha amène à sa suite une bande d'agens tous également étrangers au pays, et qui sont tous obligés de se remettre aux mains des intrigans du pays (3). »

Je ne veux pas commenter longuement l'exposition que lord Dufferin fait de l'état de la Syrie et de ses causes; mais qui donc a jamais représenté plus vivement la condition déplorable des provinces de l'empire ottoman? Un pacha qui a pris à bail son pachalik et qui ne songe qu'à gagner sur son bail, les provinces de l'empire turc se prêtant mutuellement leurs troupes pour maintenir l'ordre à mesure qu'il se dérange, chaque province dégarnie à son tour et pouvant être prise au dépourvu par quelque insurrection fanatique, enfin la Syrie condamnée à être gouvernée par des fonctionnaires qui ne connaissent ni sa langue, ni ses mœurs, ni ses idées; voilà, selon le plus important des témoins anglais, l'état des choses en Syrie. Quel est le pays du monde qui pourrait résister à de pareilles causes de désorganisation?

(1) Documens anglais, p. 209.
(2) *Ibid.*, p. 209.
(3) *Ibid.*, p. 209.

Le moyen que lord Dufferin propose pour remédier aux vices de l'administration turque est de faire en quelque sorte de la Syrie un gouvernement indépendant avec un gouverneur affranchi des influences qui dominent à Constantinople, n'ayant plus à payer de *black-mail* ou de pot-de-vin aux puissances du jour, assez fort pour braver les intrigues de Constantinople et la tutelle des consuls européens dans son pachalik, ayant des appointemens assez élevés pour n'être pas tenté de les augmenter par d'odieuses exactions, étant sûr de garder le pouvoir assez longtemps pour connaître les besoins du pays et pour s'intéresser au bien-être du peuple. Voilà le gouverneur et le gouvernement que souhaite lord Dufferin, et il ajoute fort prudemment que, pour avoir un gouverneur de ce genre, il faudrait que la Porte-Ottomane ne pût le nommer que d'accord avec les grandes puissances. Ce gouverneur aurait une force militaire équipée et payée sur les ressources du pays; il aurait aussi une sorte d'indépendance financière, et n'aurait à payer qu'un tribut déterminé à la Porte-Ottomane. Avec un pareil système introduit et garanti par l'Europe, la Syrie, grâce à sa richesse et à sa fertilité naturelles, aurait bientôt une prospérité qui ne le céderait qu'à celle de l'Égypte. Où trouver l'homme capable d'être ce gouverneur quasi indépendant que l'Europe rendrait responsable de la paix et de la sécurité des populations de la Syrie? Lord Dufferin n'hésite pas à proposer Fuad-Pacha : non qu'il trouve à Fuad-Pacha toutes les qualités nécessaires pour ce grand et nouveau poste; mais si l'on ne prend pas Fuad, qui prendra-t-on (1)?

Lord Dufferin sait bien qu'on dira qu'ériger ainsi la Syrie en une sorte de grand pachalik presque indépendant, c'est inaugurer le démembrement de l'empire ottoman; mais cette quasi indépendance de la Syrie lui semble la condition nécessaire de la restauration de l'ordre et de la sécurité dans cette grande province. Lord Dufferin avait bien prévu la répugnance que son plan devait rencontrer à Constantinople. Aussitôt que la Porte-Ottomane connut ce plan, que le cabinet britannique avait approuvé, elle se hâta d'écrire à son ambassadeur à Londres, M. Musurus, que « d'après ce plan il ne s'agirait de rien moins que de l'érection d'une vice-royauté à l'instar de l'Égypte et des provinces danubiennes. Il nous est absolument impossible, dit le ministre des affaires étrangères de la Porte-Ottomane, Aali-Pacha, soit d'adhérer à cette proposition, soit d'admettre la compétence de la commission européenne dans cette matière (2). » La Porte-Ottomane est tellement irritée de ce plan proposé par lord Dufferin, que c'est à peine si en le discutant elle

(1) Documens anglais, p. 210.
(2) *Ibid.*, p. 320, n° 236.

reste polie envers l'Angleterre. « Le plan en question, dit Aali-Pacha dans sa dépêche du 20 janvier 1861, ne tend à rien moins qu'à ériger une nouvelle principauté quasi indépendante, soumise à la direction d'une commission européenne, en d'autres termes à séparer la Syrie de la domination ottomane. — Vous concevrez facilement combien le gouvernement de sa majesté impériale serait désolé, si par malheur le cabinet de sa majesté britannique, après avoir pris en sérieuse considération la position désastreuse qu'une telle combinaison créerait et à l'ensemble de l'empire et à la Syrie elle-même, ne revenait pas sur sa première impression; ce principe de l'intégrité de l'empire ottoman, si énergiquement, et, je puis le dire, si efficacement défendu par l'Angleterre, recevrait une nouvelle atteinte dans une de ses plus importantes parties. — Sans doute les malheurs qui ont frappé les populations du mont Liban et de Damas sont immenses; le cœur paternel de notre auguste souverain a été le premier à s'affliger des horreurs dont ces pays ont été le théâtre. — La Grande-Bretagne a eu aussi, il n'y a pas longtemps, des désastres pareils à déplorer et à réprimer dans ses possessions de l'Inde-Orientale. Personne n'a songé à accuser l'administration anglaise de négligence ou d'incapacité. Comme nous, elle a été surprise par les événemens, et comme nous elle a rempli son devoir en infligeant des punitions sévères aux auteurs des forfaits commis (1). »

Que dites-vous de cette désobligeante et absurde allusion aux massacres de l'Inde? Où est la ressemblance entre la guerre de l'Inde et les odieux attentats de la Syrie et du Liban, si ce n'est que dans l'Inde, comme dans la Syrie, c'est le fanatisme mahométan qui a fait tout le mal, que dans l'Inde les Anglais ont été les victimes de ce fanatisme, et qu'en Syrie les Turcs en ont été les instigateurs?

Nous venons de voir avec quelle vivacité la Porte-Ottomane repoussait le plan de lord Dufferin, qu'avait approuvé le gouvernement anglais dans deux dépêches de lord John Russell, en date du 22 et du 23 novembre 1860 (2). La France repoussa aussi ce plan. Devant cette double répugnance, l'Angleterre céda, sans beaucoup se faire prier et comme si elle ne tenait pas vivement au plan qu'elle avait d'abord approuvé. Elle ne se souciait fortement que d'une seule chose, la plus prompte évacuation possible de la Syrie par les

(1) Documens anglais, p. 368 et 369, n° 285.

(2) *Ibid.*, p. 223 et 224, n°s 186 et 188. Dans la dépêche du 22 novembre, adressée à sir H. Bulwer, n° 185, lord John Russell lui donne pour instruction « de dire au grand-vizir qu'il n'y a pas de plan de pacification de la Syrie qui puisse réussir tant que le pachalik de Syrie sera adjugé au plus haut enchérisseur, comme l'a si bien expliqué lord Dufferin. »

troupes françaises. Tout le reste n'avait à ses yeux que peu d'importance. La lettre dans laquelle lord John Russell informe lord Dufferin de l'abandon de son plan contient bien quelques signes de mauvaise humeur contre la Porte-Ottomane; mais, au fond, c'est la lettre de quelqu'un qui a pris vite son parti et sans beaucoup de regrets. « Depuis que j'ai informé votre seigneurie de l'approbation que le gouvernement de sa majesté avait donnée à votre plan de pacification en Syrie, écrit lord John Russell à lord Dufferin le 1er février 1861 (1), des obstacles d'une nature sérieuse ont empêché l'adoption définitive de ce plan. Les ministres du sultan, y voyant une atteinte à la souveraineté de la Porte et l'établissement d'une demi-indépendance, ont déclaré que la Porte n'y consentira pas. M. Thouvenel, d'un autre côté, voulant conserver la demi-indépendance du caïmacan chrétien, telle qu'elle avait été établie en 1842 et 1845, déclare que la France considère le maintien de cet arrangement comme la condition indispensable de l'organisation prochaine. Les deux puissances demandent donc que les délibérations de la commission se bornent à l'organisation du Liban. En présence de ces difficultés et de la nécessité d'une prompte évacuation de la Syrie par les troupes européennes, j'ai à vous donner pour instruction : 1° de maintenir la caïmacamie chrétienne établie en 1842 et 1845, 2° de borner les travaux à l'organisation du Liban, 3° de demander à la Porte de lever immédiatement une contribution de 200,000 livres sterling au moins, et de l'employer à la reconstruction des villages de la montagne. »

J'ai expliqué déjà comment les efforts de la commission internationale avaient échoué sur la question de l'indemnité comme sur celle de la punition des crimes commis ou tolérés par les officiers turcs (2). Je ne reviens pas sur ce point; je devrais peut-être même, laissant de côté le plan de lord Dufferin, puisqu'il est repoussé par la Porte-Ottomane et par la France, abandonné par l'Angleterre, examiner le plan qui a été définitivement adopté et en montrer les avantages et les inconvéniens. Je ne puis pas cependant ne pas faire quelques réflexions sur ce plan de lord Dufferin, qui a eu une grande place dans les négociations de Syrie, qui pourra peut-être la retrouver dans l'avenir, parce qu'il est conforme, selon moi, à la situation de l'empire ottoman.

Et d'abord pourquoi la France a-t-elle rejeté ce plan? Ici je me mettrai fort à mon aise. Je n'ai pas hésité à montrer ma préférence pour le plan de lord Dufferin, et je n'hésite pas cependant à décla-

(1) Documens anglais, p. 364, n° 279.
(2) Voyez la livraison du 1er août.

rer que le gouvernement français a sagement fait de le repousser au moment où il a été proposé. L'opinion publique ne l'eût pas compris, elle ne l'eût jugé que sur ses dehors. Il y a par exemple dans le système de lord Dufferin un côté tout anglais : c'est la proposition de nommer Fuad-Pacha gouverneur du grand pachalik de Syrie et de l'investir d'une autorité presque indépendante. Fuad-Pacha s'était livré corps et âme à l'Angleterre; l'Angleterre le récompensait de son zèle en faisant de lui une sorte de vice-roi de Syrie (1). Ce vice-roi à son tour assurait à l'Angleterre en Syrie une influence et presque une domination exclusive. Tout cela, qui déplaisait fort à la Porte, et qu'elle n'a certainement point pardonné à Fuad-Pacha, n'aurait guère plu à la France; elle y aurait vu un signe de prépondérance anglaise qui l'aurait blessée; elle aurait pu se demander si nous avions envoyé nos soldats en Syrie pour y établir une sorte de vice-royauté anglaise.

Il y avait encore dans le système de lord Dufferin, outre la nomination de Fuad-Pacha comme favori de l'Angleterre, d'autres points qui auraient choqué la France. J'ai dit que lord Dufferin proposait d'ôter au Liban sa caïmacamie chrétienne et de le soumettre au gouverneur-général comme le reste de la Syrie. Que seraient devenus la demi-indépendance de la montagne et les droits de protection que nous avons sur les Maronites? La condition des Maronites aurait donc été plus mauvaise après notre expédition qu'avant? Ils auraient donc perdu quelques-uns des avantages que leur assuraient les conventions de 1842 et de 1845? Ces conventions avaient été faites sans que nous eussions un soldat en Syrie, et maintenant,

(1) Documens anglais, p. 268, n° 216. La dépêche dans laquelle lord John Russell enjoint à sir Henri Bulwer de proposer à la Porte-Ottomane la nomination de Fuad-Pacha est écrite de ce style péremptoire et désagréable que je ne blâme pas lord John Russell d'employer avec la Porte, s'il le croit convenable; mais comme le ton d'une correspondance montre l'idée qu'un des correspondans se fait de l'autre, je cite volontiers les dépêches de lord John Russell pour le fond et pour la forme. « Le gouvernement de sa majesté aimerait à voir le sultan se décider à nommer un gouverneur-général de Syrie; mais nous croyons qu'il serait imprudent de ne lui accorder de pouvoirs que pour cinq ans. Les hospodars de Valachie et de Moldavie étaient ordinairement nommés pour sept ans; quand approchait l'échéance de ce terme, le marché politique s'ouvrait pour les boyards, et les trafics de ce marché étaient aussi publics à Constantinople que ceux du marché des esclaves. Le gouvernement de sa majesté ne souhaite pas voir le gouvernement de Syrie adjugé tous les cinq ans au plus offrant et dernier enchérisseur. Il aimerait que Fuad-Pacha fût nommé gouverneur-général de Syrie; néanmoins il faudrait étendre ses pouvoirs et l'investir pour la vie ou au moins pour dix ans. Les ministres de la Porte doivent se persuader que si les massacres de Syrie se renouvellent, l'occupation étrangère recommencera, et il n'y aura pas de jalousies et de rivalités qui puissent empêcher les grandes puissances de prendre des mesures décisives pour assurer la vie et la propriété des chrétiens... En s'entretenant avec Aali-Pacha, votre excellence devra employer un langage conforme à celui de cette dépêche. »

en face de nos soldats envoyés pour les secourir, les Maronites auraient perdu leurs prérogatives anciennes! Quel désappointement après les espérances excitées de toutes parts!

Ce n'est pas tout : non-seulement le système de lord Dufferin ôtait aux Maronites ce que leur avaient conservé les traités de 1842 et de 1845; il ne voulait pas que le gouverneur-général de Syrie tînt compte des distinctions de religions et de cultes. On avait jusqu'ici en Syrie reconnu les nationalités d'après le culte. Ainsi les Druses, peu nombreux, avaient un caïmacan comme les Maronites, beaucoup plus nombreux : on traitait avec les églises et non avec les populations. Lord Dufferin appliquait à toutes les populations les principes de la tolérance occidentale, et substituait l'idée et les droits du nombre à l'idée et aux droits d'un culte particulier. Malgré ses principes philosophiques, la France eût répugné à cette dénationalisation de l'Orient chrétien. Nous trouvons très simple en Occident de compter la population et non les sectes, d'accorder une plus grande part de suffrages à cent cinquante mille citoyens qu'à vingt-cinq mille. Que dirait-on si on nous proposait de voter par églises ou par communes et non par tête? En Orient, nous classons la population d'après d'autres principes. Les habitans sont agrégés les uns aux autres par leur culte et par leurs rites; ils font corps par églises. Lord Dufferin changeait tout cela. « Je suis tout à fait persuadé, écrit-il le 14 novembre à sir H. Bulwer, que lorsqu'on a à traiter avec une grande population où les opinions religieuses sont différentes, mais où la langue, les mœurs, les habitudes et les pensées se ressemblent complétement, le principe de la fusion doit plutôt être adopté que celui de la séparation comme règle générale de gouvernement. La croyance religieuse ne doit point devenir une expression géographique, une règle pour localiser les populations. Un gouvernement sage doit amener ses sujets de sectes diverses à subordonner leurs différences théologiques à leurs conformités civiles (1). » Ces règles de gouvernement, qui sont pratiquées en France, pouvaient-elles l'être en Syrie? L'opinion religieuse et libérale en France se serait alarmée de cette réunion de toutes les sectes en une seule société sous l'autorité suprême d'un musulman; elle n'aurait pas cru à la justice et à l'égalité de la tolérance mahométane. Elle aurait eu raison de douter, étant instruite par l'expérience même des massacres de Syrie.

Voilà quelques-unes des raisons qui faisaient que la France eût su très mauvais gré à son gouvernement d'adopter le plan de lord Dufferin. S'il y avait de si bonnes raisons de rejeter le plan de lord

(1) Documens anglais, p. 229, n° 190.

Dufferin, d'où vient, me dira-t-on, que vous semblez le préférer? Voici pourquoi.

En lisant le système de lord Dufferin, je le considérais beaucoup moins dans le présent que dans l'avenir; je ne cherchais pas s'il répondait aux difficultés des circonstances et surtout à l'inconvénient des rivalités européennes, mais s'il était conforme ou non à la situation générale de l'empire ottoman et à la politique de la France en Orient depuis le commencement de notre siècle. De plus je l'avais dépouillé dans ma pensée du caractère trop anglais que lui donnait le choix de Fuad-Pacha pour vice-roi de Syrie. J'acceptais le système, mais je changeais l'homme. Au Turc favori et serviteur des Anglais je substituais dans mon idée Abd-el-Kader, notre ancien adversaire en Algérie, celui qui avait conseillé aux mahométans de ne pas souiller leur religion et leur cause par des massacres qui retomberaient tôt ou tard sur leurs têtes, celui qui avait tout vu et tout connu, celui qui disait au major Fraser que dans sa pensée il partageait les musulmans de Damas en vingt-quatre parts : sur ces vingt-quatre parts, vingt avaient activement poussé au massacre; sur les quatre restant, trois et demi désiraient le massacre, mais ne l'avaient pas excité, une demi-part seulement s'était sincèrement opposée à ces attentats; celui qui disait encore au major Fraser que lorsqu'il se rendit auprès des membres du grand conseil musulman, quand déjà les massacres avaient commencé et qu'il se mit à leur parler, il fut forcé de s'en aller plein de dégoût, car les chefs musulmans n'étaient venus à ce conseil que pour fumer leurs pipes et ne rien faire (1); celui qui avec ses Algériens courut partout sauver les chrétiens; celui enfin dont Fuad-Pacha s'est empressé de faire désarmer les compagnons (2), et à qui la Porte-Ottomane ne pardonnera pas le contraste de sa générosité avec la barbare connivence des officiers turcs. C'était Abd-el-Kader que je nommais gouverneur-général de cette Syrie érigée en principauté presque indépendante, et alors je ne trouvais presque plus rien à critiquer dans le système de lord Dufferin. Il faut, selon lui, à la Syrie un gouvernement ferme et impartial. Le gouvernement d'Abd-el-Kader aurait ce caractère. Il faut quelqu'un qui sache la langue et connaisse les mœurs de la Syrie. Abd-el-Kader est Arabe et parle aisément la

(1) Documens anglais, p. 96, n° 109.

(2) Dans sa lettre du 4 décembre 1860 à sir Henri Bulwer, lord Dufferin, énumérant les causes de la défiance qui continue à régner à Damas, comprend parmi ces causes « l'exécution incomplète du décret de désarmement à l'égard de la population musulmane, et le sinistre empressement avec lequel le gouvernement a profité de ce décret pour dépouiller de leurs armes les compagnons d'Ab-el-Kader. » (Documens anglais, p. 273, n° 220.)

langue des Syriens. Le Liban sera soumis à la loi générale de la Syrie. Je ne crains pas qu'avec Abd-el-Kader cette loi soit sévère et injuste pour les chrétiens, complaisante et molle pour les musulmans. Quoi! un musulman gouvernera des chrétiens? — En Algérie, les chrétiens gouvernent les musulmans. Partout où il y a un gouvernement respectable et respecté, je pense, comme lord Dufferin, que le principe de la fusion doit l'emporter sur le principe de la séparation, et que les conformités de langue, de mœurs et d'idées doivent l'emporter sur les diversités de croyances.

Avec Abd-el-Kader, tout me plaît dans le système de lord Dufferin, son principe surtout. Ce principe n'est pas celui du partage de l'empire ottoman, principe ambitieux, contraire à la fois au repos de l'Occident, dont il dérange l'équilibre, et à l'intérêt de l'Orient, dont il étouffe l'avenir national. Le système de lord Dufferin se rattache, sans le savoir, à la politique française en Orient, telle que l'exposait M. Guizot en 1839. Il fait pour la Syrie ce que la France en 1840 voulait faire pour l'Égypte, ce que l'Europe a fait pour la Grèce, même avant 1830, ce que l'Europe encore vient de faire récemment pour les principautés danubiennes. Lord Dufferin croit que la Syrie, pourvu qu'elle soit bien gouvernée, a une vitalité qui lui est propre. Il s'empresse donc de dérober cette partie vitale de l'empire ottoman à l'atonie de Constantinople. Soutenir l'empire ottoman en ravivant ses parties, raviver ses parties en les séparant jusqu'à un certain point du centre, qui les vicie, et, si même ce centre vient à mourir, empêcher que ses parties ne meurent avec lui, c'est-à-dire ne tombent au pouvoir de voisins cupides, créer des états nouveaux et indigènes au lieu d'encourager les annexions ambitieuses, telle est la seule politique raisonnable et hardie en Orient, hardie au profit de la civilisation au lieu de l'être au profit de l'esprit de conquête. On pouvait, je le crois, reconnaître la parenté qu'a le système de lord Dufferin avec cette politique, on pouvait même caractériser vivement cette parenté par le choix d'Abd-el-Kader pour vice-roi de Syrie. Je sais bien que la Porte-Ottomane aurait rejeté plus énergiquement encore le système de lord Dufferin personnifié dans Abd-el-Kader; puisqu'il lui a été suspect dès le premier jour, même avec Fuad-Pacha, il lui aurait été redoutable et odieux avec Abd-el-Kader; mais ce système, dût-il même ne pas être adopté aussitôt par l'Europe, aurait eu l'avantage de n'être rejeté que par la Porte-Ottomane, qui le recommandait par son refus même, au lieu d'avoir le malheur d'être repoussé à la fois par la Turquie comme anti-ottoman et par la France comme anti-chrétien. Selon moi, il ne méritait que le premier reproche.

Les préventions politiques, qui s'appellent souvent des traditions,

ont une grande part dans l'histoire du monde. En 1840, la France voulait établir en Orient une grande Égypte, c'est-à-dire une Égypte agrandie par la Syrie. L'Angleterre s'y est opposée, et n'a même pas craint de risquer sur cette question la paix de l'Europe. En 1861, l'Angleterre, ou plutôt lord Dufferin, proposait de faire en Orient une grande Syrie, c'est-à-dire une principauté viagère ou décennale, une Syrie ne faisant qu'un seul pachalik, sans distinction de juridiction entre les chrétiens du Liban et les autres habitans. Cette fois c'est la France qui s'y est opposée et qui a refusé de sacrifier les prérogatives assurées au Liban par les conventions de 1842 et de 1845. La Porte-Ottomane n'a pas manqué de favoriser ce morcellement traditionnel, et dans les propositions qu'elle a faites pour le gouvernement de Syrie, elle a eu soin d'établir que « les provinces de Damas et de Saïda seraient gouvernées chacune séparément par un gouverneur-général d'un caractère éprouvé et capable (1). » C'est dans le même esprit qu'elle a consenti plus tard à donner au Liban un gouverneur chrétien.

J'ai essayé de caractériser le système de lord Dufferin et d'en bien faire comprendre la portée. J'ai expliqué en même temps comment le gouvernement français avait eu des motifs pour rejeter ce système. Ce qui me frappait surtout, c'est le témoignage que ce système rendait contre la Turquie, dont les plus zélés partisans ne peuvent soutenir l'intégrité politique qu'en détruisant son intégrité administrative, tant son administration est mauvaise. Ne croyons pas du reste que lord Dufferin fût infatué de son système au point de n'en pas savoir les inconvéniens comme les avantages. Il les résume fort clairement dans une lettre au major Fraser le 16 janvier 1861 (2), dans laquelle il explique comment la seule manière, selon lui, d'obtenir un bon gouvernement pour ce pays est de séparer son administration de l'administration qui siége à Constantinople, et de soumettre ce gouvernement quasi indépendant au contrôle des agens politiques des cinq puissances résidant auprès du gouverneur-général. Avec un système de ce genre bien pratiqué, il croit qu'il serait convenable d'abolir les priviléges dont jouit le Liban; mais il hésite, dit-il, en arrivant à une conclusion si naturelle. « Les Turcs ont si mal gouverné jusqu'à ce jour, excitant sans cesse les chrétiens contre les Druses, les Druses contre les chrétiens, et amenant par leur politique les affreux événemens de l'année dernière, qu'avant de supprimer la demi-indépendance de ces deux tribus, il y a lieu de se demander si ce sont des obstacles au bien ou des bar-

(1) Documens anglais, p. 305, n° 280.
(2) *Ibid.*, p. 359, n° 276.

rières contre le mal qu'on détruit. Un bon gouvernement serait assurément une meilleure garantie pour les Maronites et pour les Druses que la sauvegarde douteuse de priviléges confus et mal définis; mais où est ce bon gouvernement? Sera-ce même celui de Fuad-Pacha, si nous le faisons nommer?... Aussi je me fais sans cesse à moi-même cette question : dois-je consentir à abolir des priviléges que l'iniquité persévérante de tous les officiers turcs semble rendre indispensables, ou bien après tout ne serait-il pas mieux d'accepter le projet de la France d'unir les Druses et les chrétiens sous l'égide d'une commune indépendance contre les pernicieux desseins de ceux qu'ils ont appris à regarder comme leur commun ennemi, tandis qu'ils devraient être leurs protecteurs naturels? »

Cette consciencieuse hésitation de lord Dufferin sur l'à-propos de son plan justifie à la fois le refus que la France a fait de l'accepter et l'amendement que j'ai fait humblement en proposant de le personnifier dans Abd-el-Kader au lieu de Fuad-Pacha. En même temps le plan de la France d'unir les chrétiens et les Druses du Liban en une seule nationalité politique, composée de deux religions, et de lui accorder une indépendance quelconque contre Constantinople, ce plan est encore un essai de soustraire à l'atonie de l'empire turc les parties vitales de cet empire. Ce que lord Dufferin faisait pour toute la Syrie, la France voulait le faire pour le Liban. Les deux plans procédaient à la régénération de l'Orient par la séparation administrative ou politique d'avec la Porte-Ottomane et relevaient tous deux de la politique française de 1839; car, comme le dit encore lord Dufferin dans sa lettre au major Fraser (1), « il y a fort à craindre que le gouvernement turc ne soit devenu une impossibilité, et que la politique turque ne soit incorrigible. »

Les deux plans, celui de la France et celui de l'Angleterre, pouvaient donc être adoptés. Je préfère celui de lord Dufferin comme plus hardi et plus efficace, avec Abd-el-Kader surtout pour gouverneur-général; mais les deux projets étaient bons. Voyons celui qui a été adopté.

III.

Les deux traits principaux du gouvernement actuel de la Syrie sont : 1° un gouvernement chrétien pour le Liban; 2° le maintien de deux pachas, c'est-à-dire le morcellement ancien du pays et sa dépendance absolue de Constantinople. Le premier de ces principes semble tout français, le second est tout turc.

(1) Documens anglais, p. 360, n° 276.

Protectrice antique des chrétiens en Orient, la France semble avoir assuré la victoire à sa vieille cause favorite en obtenant que la montagne tout entière, soit maronite, soit druse, ait un gouverneur chrétien; mais, quand on y regarde de près, la victoire diminue. Je sais bien que, devant l'opposition faite par la France et par la Porte-Ottomane, l'Angleterre a abandonné le plan de lord Dufferin, qu'elle avait adopté; lord Dufferin a même reçu pour instruction de maintenir la caïmacamie chrétienne et de se borner à l'organisation du Liban. L'Angleterre a donc fui,

Mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Forcé en effet de renoncer à son plan d'une Syrie quasi indépendante, lord Dufferin a proposé de faire du Liban un pachalik chrétien; peut-être même ce pachalik chrétien est-il une proposition française, car il me semble résulter d'une dépêche de lord Dufferin du 15 décembre 1860 que le commissaire français, M. Béclard, en approuvant le premier plan de lord Dufferin d'une Syrie quasi indépendante, avait demandé en même temps que le Liban, dans ses anciennes limites, formât un pachalik, et que le pacha fût chrétien (1). Je ne vois pas bien dans les documens anglais, les seuls que j'aie sous les yeux, je ne vois pas bien si le commissaire français subordonnait le pacha chrétien au vice-roi de Syrie de lord Dufferin, ou bien s'il le faisait dépendre de Constantinople et séparait par conséquent le Liban de la Syrie. Quoi qu'il en soit, la proposition du commissaire français semble avoir donné à lord Dufferin l'idée de son pachalik chrétien de Syrie; mais ce pachalik chrétien tel que l'entend lord Dufferin détruit l'indépendance du Liban. Il dénationalise les Maronites et les soustrait au patronage de la France. Écoutons lord Dufferin expliquer lui-même son idée à sir Henri Bulwer dans sa dépêche du 12 décembre 1860. « Maintenir la caïmacamie maronite, c'est, dit-il, perpétuer évidemment la plupart des maux présens, l'antagonisme inévitable d'une secte redoutable contre le gouvernement, et l'anomalie d'un état dans un état, anomalie qui, quoique diminuée, conserve encore sa vitalité incommode. Quoi qu'il en soit, il est impossible de méconnaître tout à fait le passé : il est vrai que les Maronites sont incapables de se gouverner eux-mêmes; mais, quoiqu'ils ne puissent pas pratiquer ce genre de gouvernement, il peut sembler injuste d'abolir les priviléges qui leur sont garantis par l'Europe. Si nous changions le nom de Maronite par le nom de chrétien, beaucoup de difficultés s'évanouiraient, et il deviendrait possible d'éten-

(1) Documens anglais, p. 283, n° 220.

dre à toute a montagne un avantage qui, dépouillé de son caractère de secte et de localité, ne pourrait plus faire ombrage au gouvernement central (1). » Sachons-le bien, ce changement de nom n'est rien moins qu'une révolution. Les Maronites ne sont plus considérés comme faisant une population à part, ayant un chef indigène; ils ne sont plus considérés que comme des sujets chrétiens du sultan, et faisant corps à ce titre avec les autres chrétiens de l'empire turc. Il semble au premier coup d'œil que lord Dufferin, qui voulait que les ressemblances de langue, de mœurs et de coutumes l'emportassent sur les différences de religion, se contredit quelque peu en prenant la qualité de chrétien pour principe de classification dans les populations du Liban; mais cette contradiction n'est qu'apparente. Il prend les Maronites comme chrétiens pour les réunir aux autres chrétiens du Liban, et il suit en cela le principe de fusion qu'il a proclamé, et non le principe de séparation. « Je continue à croire, dit-il dans une conférence particulière de la commission internationale, que, lorsqu'une population est composée de chrétiens orientaux ayant des croyances différentes, le Turc est le meilleur gouverneur qu'elle puisse avoir. Cependant, comme il faut répondre aux exigences de l'opinion publique en Europe, je ne demande pas mieux que de discuter la proposition d'un pachalik chrétien dans le Liban, pourvu qu'il soit bien entendu que le pacha ne sera jamais choisi parmi les habitans fanatiques et ignorans de la montagne (2). » Ailleurs, expliquant à sir Henri Bulwer pourquoi il adopte l'idée du pachalik chrétien dans le Liban, lord Dufferin développe encore mieux sa pensée. « Cet arrangement, dit-il, donne une satisfaction raisonnable à l'opinion catholique de la France, détruit la pernicieuse prépondérance de la secte maronite, appelle l'élément chrétien grec à servir de contre-poids, assure l'indépendance civile des Druses, et fait que le contrôle du gouvernement central devient dans la montagne aussi complet et aussi irrésistible que dans toute autre province de l'empire (3). »

Cette déchéance des Maronites, cette destruction de l'influence légitime qui leur appartient dans la montagne par le nombre seulement, puisqu'il y a, ne l'oublions pas, plus de cent mille Maronites contre vingt-cinq mille Druses, ce contre-poids de l'élément grec, qu'on s'applaudit d'avoir trouvé, et qui n'est qu'une rivalité de plus dans un pays qui souffre déjà trop de ses divisions de sectes, ce contrôle irrésistible de l'autorité centrale, qui livre la montagne à l'arbitraire de Constantinople, tout cela, qui fait le mérite du pa-

(1) Documens anglais, p. 281, n° 220.
(2) *Ibid.*, p. 290, n° 224.
(3) *Ibid.*, p. 320, n° 235.

chalik chrétien aux yeux de lord Dufferin, ne devait guère recommander cette innovation au commissaire français; mais le commissaire français croyait sans doute important de faire prévaloir d'abord le principe d'un gouvernement chrétien pour toute la montagne, et nous reconnaissons que ce principe a son importance, s'il est pris dans son sens naturel, si un pacha chrétien veut dire un pacha qui ne sera pas soumis à la volonté du premier Turc venu. Si au contraire il y a des chrétiens en Orient qui sont Turcs par intérêt et par calcul, qui gardent le nom et les rites chrétiens parce que, dans l'état de l'Orient, ce nom de chrétien peut servir de titre d'avancement à un fonctionnaire, en même temps qu'il servira d'expédient à la Porte-Ottomane pour se défendre contre les plaintes des puissances européennes; s'il y a des chrétiens de ce genre, plus attachés au sultan qu'à leur foi, et qui ne sont, pour ainsi dire, d'aucun pays, sinon des bureaux de la Porte-Ottomane; si c'est un chrétien de cette condition qui est pacha du Liban, je ne vois pas quelles garanties le pachalik chrétien pourra donner aux chrétiens du Liban.

Quand le commissaire français voulut passer du pacha chrétien au pacha indigène, et qu'il proposa pour gouverneur du Liban un Maronite, un membre de la famille Cheab, il trouva dans lord Dufferin un ardent adversaire, et les autres commissaires rejetèrent aussi sa proposition, si bien que le commissaire français se trouva seul contre quatre. « La tentative de restaurer le gouvernement de l'émir Béchir n'était, disait lord Dufferin, qu'un désastreux anachronisme. L'émir Béchir était un despote sauvage et énergique, mahométan pour moitié, chrétien pour un quart, Druse pour un quart, et je reconnais qu'à force d'assassiner ses ennemis, de crever les yeux à ses rivaux, de répandre la terreur parmi ses sujets, il a réussi à se soumettre la montagne; mais, parce que cet homme exceptionnel était un Cheab, s'imaginer que la dupe de quelques prêtres, descendant de cette famille usée, pourra, parce qu'il est un Cheab, contenir tous ces élémens en fermentation avec lesquels nous avons à traiter maintenant, c'est là une grande illusion (1). » L'idée de confier le gouvernement de la montagne à un Maronite, à un descendant de la famille Cheab, n'étant soutenue que par la France, devait succomber (2). Chaque membre de la commission internatio-

(1) Documens anglais, p. 335, n° 255.

(2) Voici (*ibid.*, p. 406, n° 311) le résultat de la délibération de la commission de Beyrouth sur les plans d'organisation du Liban : « Art. 1er. Un gouverneur chrétien pour toute la montagne, — non indigène de la province (réserve de lord Dufferin), — non indigène, sur le choix duquel la Porte devra s'entendre avec les représentans des cinq puissances (réserve de M. Rehfues, commissaire prussien), — non indigène (réserve de M. de Weckbecker, commissaire autrichien), non indigène (réserve de

nale avait sa cause particulière de répugnance contre les Maronites. L'Angleterre leur reprochait leur attachement au catholicisme, à la France, et de plus, étant la patronne décidée des Druses, elle voulait détruire une suprématie rivale. La Prusse leur savait mauvais gré aussi de leur zèle catholique. L'Autriche est habituée à soutenir la Turquie. La Russie enfin voyait avec plaisir les chrétiens grecs acquérir une influence et une puissance nouvelles aux dépens des Maronites. Cette quasi unanimité contre la France et ses protégés charmait les ministres anglais, et lord John Russell écrivait d'un ton de moquerie à lord Cowley : « Si l'organisation que souhaite la France pour le Liban doit être différée jusqu'à ce que les représentans de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, de la Prusse et de la Russie se résignent à la suprématie exclusive des Maronites, il s'écoulera plus de dix ans avant qu'ils se soumettent à cet arrangement (1). »

Le règlement pour l'administration du Liban arrêté à Constantinople le 9 juin dernier est conforme aux votes de la commission internationale. Le Liban est administré par un gouverneur chrétien nommé par la Porte et relevant d'elle directement (2), si bien que, pour exprimer toute ma pensée, on peut dire que le principe français a triomphé contre la France. Le Liban a un gouverneur chrétien; mais ce gouverneur chrétien n'est point un indigène, et ce seul changement change tout. Les Maronites se trouvent, par cet arrangement, déchus de la quasi indépendance dont ils avaient joui jusque-là sous la protection de la France. L'organisation de 1842 et 1845 avait respecté le principe des caïmacans indigènes; il y avait alors un caïmacan maronite, par conséquent chrétien, et un caïmacan druse. Les Druses et les Maronites perdent leurs caïmacans indigènes, et sont soumis à un gouverneur chrétien relevant directement de la Porte, tandis que les caïmacans maronite et druse relevaient du pacha de Beyrouth. Qui gagne à cette organisation de

M. Novikov, commissaire russe), indigène (réserve de M. Béclard, commissaire français). — Art. 2. Le territoire du Liban sera maintenu dans ses anciennes limites, sauf les rectifications jugées nécessaires. — Art. 3. Abolition du régime des deux caïmacamies et des mokatas. — Art. 4. Division du Liban en un certain nombre de circonscriptions administratives, renfermant autant que possible des élémens homogènes, c'est-à-dire appartenant au même culte. — Art. 5. Abolition du système féodal et des priviléges qui s'y rattachent. — Art. 6. Égalité de tous devant la loi. — Art. 7. Garanties judiciaires et administratives, identiques pour toutes les communautés habitant le Liban. — Art. 8. Séparation du pouvoir administratif et judiciaire. — Art. 9. Institutions au siége du gouvernement d'un medjelis administratif et d'un medjelis judiciaire, formant l'un et l'autre le degré supérieur de juridiction. — Art. 10. Il y aura dans chaque circonscription un medjelis administratif et un medjelis judiciaire de première instance. »

(1) Documens anglais, p. 411, n° 314.

(2) Voyez ce règlement dans le n° 8 des *Archives diplomatiques*, t. III, août 1861, p. 313.

1861? La Porte-Ottomane, qui divise encore plus le gouvernement de la Syrie, pour le rendre plus dépendant de Constantinople. Elle y gagne, si c'est gagner, pour un gouvernement faible, que de prendre à sa charge un fardeau de plus. On peut dire, il est vrai, qu'à Constantinople le fardeau est peut-être moins pesant. En effet chaque représentant des puissances étrangères prête la main pour le soutenir, et la Porte de cette façon peut d'autant plus gouverner qu'elle ne gouverne pas seule. Chaque fois que la Porte-Ottomane ramène une des provinces de son vaste empire à une centralisation plus grande, elle crée par cela même un nouveau cas d'intervention pour les puissances européennes. Je ne cherche pas à savoir si ce gouvernement à six est meilleur pour l'empire ottoman qu'un gouvernement tout à fait indépendant de l'Europe. J'aime mieux après tout, quant à moi, un gouvernement tiraillé qu'un gouvernement absolu, n'ayant aucun goût pour la beauté des mécanismes; je me demande seulement si ce genre de gouvernement à six (1) est facile et doux pour la Porte-Ottomane elle-même. Il a évidemment ses déboires et ses désagrémens. J'en veux citer un exemple qui touche au second principe du gouvernement de la Syrie, je veux parler du principe turc.

La Porte-Ottomane a, contre l'avis de lord Dufferin, maintenu la division du gouvernement de Syrie en deux pachaliks, celui de Damas et celui de Beyrouth, se fiant toujours à la vieille maxime : diviser pour régner. Elle a même augmenté encore cette division par le choix d'un gouverneur particulier pour le Liban. L'Angleterre a cédé à la volonté de la Porte-Ottomane, ne voulant pas avoir à lutter à la fois contre la France et contre la Porte-Ottomane; mais ne croyez pas qu'elle épargne à la Porte-Ottomane les avis graves et désagréables, ne croyez pas qu'elle lui rende commode et doux ce goût de gouverner que le ministère de Constantinople manifeste au plus haut degré. Un de mes amis de Constantinople me disait le mot d'un ministre turc : « L'appui de l'Angleterre est excellent; seulement nous nous appuyons sur un bâton d'épines. » Le mot est juste. Ce n'est pas sir Henri Bulwer qui tient le bâton et qui le présente du côté épineux; c'est lord John Russell qui a cet emploi et qui s'en acquitte à merveille. Voyez, par exemple, comme il juge le système turc, celui qui vient de prévaloir, celui qui a divisé la Syrie en trois pachaliks! L'avertissement qu'il donne sur ce point à la Porte-Ottomane s'adresse aussi en partie à sir Henri Bulwer, qui défend volontiers le gouvernement turc contre les ministres anglais :

(1) Je dis : à six, et non à cinq, parce que je crois très sincèrement que la Porte a sa part avec les cinq puissances européennes dans le gouvernement de la Turquie.

Lord John Russell à sir Henri Bulwer, 13 mars 1861.

« Dans votre dépêche du 17 juillet dernier (1860), vous dites, en parlant de l'organisation de la Syrie : « Il me paraît que les gouvernemens indépendans qui existent dans la montagne (les deux caïmacamies maronite et druse) sont incompatibles avec l'ordre social; il ne doit y avoir qu'un seul gouvernement en Syrie, et ce gouvernement doit être amélioré. » Lord Dufferin, après avoir acquis l'expérience de la Syrie, est arrivé à la conclusion que la sagacité de votre excellence avait déterminée d'avance. La jalousie de la Porte-Ottomane ayant décidé le sultan à s'opposer à toute intervention de la commission internationale en ce qui concerne la Syrie, j'avertis lord Dufferin de restreindre au Liban les propositions qu'il ferait à la commission; mais chaque jour confirme la justesse du jugement primitif de votre excellence, et la dépêche de lord Dufferin en date du 12 février dernier fait ressortir avec une clarté frappante les motifs de ce jugement (1). Vous tâcherez de démontrer à Aali-Pacha que la jalousie du sultan envers ses propres serviteurs est poussée trop loin, que dans l'état actuel de l'empire turc la vraie sagesse est de choisir des gouverneurs capables et honnêtes pour les provinces, et de les investir de grands pouvoirs dans un esprit de généreuse confiance. Si la responsabilité du gouvernement difficile de la Syrie est partagée en morceaux, et si les emplois y sont rendus précaires à dessein, il n'y a pas de bon gouvernement possible avec cette politique mesquine; les désordres recommenceront, et le sultan verra alors, mais trop tard, qu'il sera obligé de donner à des princes et à des états étrangers les pouvoirs qu'il aura refusés à ses propres serviteurs (2). »

Cette lettre n'est pas seulement, selon nous, une réprimande et une menace, c'est une prophétie que l'avenir accomplira.

J'ai achevé l'examen que je voulais faire des documens anglais, et j'ai tâché de montrer quel était et quel serait l'état de la Syrie. Cet état est douloureux; l'intervention de l'Europe aura-t-elle amélioré la condition de cette province, et particulièrement celle des chrétiens d'Orient? Je suis convaincu que cette intervention a eu un bon effet au lendemain des massacres : elle a lié l'Occident à l'Orient par le témoignage d'une grande et active sympathie; mais ce que

(1) Dans cette lettre du 12 février 1860, lord Dufferin explique avec beaucoup de vivacité et de loyauté comment, le plan de gouvernement de la Syrie proposé par la Turquie étant tout à fait contraire à ses idées, il décline d'avance la responsabilité des événemens qui pourront arriver en Syrie. (Documens anglais, p. 433, n° 347.)

(2) *Ibid.*, p. 452, n° 352.

j'aime surtout dans l'intervention européenne, c'est que c'est un grand précédent, et que, comme le dit lord John Russell, si la Porte, par jalousie contre ses propres fonctionnaires, ne sait pas gouverner la Syrie, et si elle laisse recommencer les désordres, les puissances européennes prendront les pouvoirs que la Porte n'aurait pas voulu confier à ses serviteurs. Voilà les bons côtés de l'intervention.

Quant au règlement actuel, son bon côté c'est d'avoir été délibéré et rédigé entre la Porte et les puissances européennes, et d'être par là un acte international; c'est à peu près le seul, car ce règlement laisse la Syrie morcelée et faible contre tous les maux qui l'assaillent; il détruit la quasi indépendance des Maronites et des Druses et ne substitue pas à cette indépendance un pouvoir fort et juste; il crée un emploi de plus pour les bureaux de Constantinople, seulement ce sont les employés chrétiens qui en profiteront. Si cela dure et si l'empire ottoman continue, c'est peut-être un nouveau Fanar qui commence à vivre.

Le règlement du 9 juin 1861 n'assurera pas la tranquillité du Liban et de la Syrie, je le crains du moins. Fuad-Pacha, quoique investi de pouvoirs extraordinaires, disait, dans la séance de la commission internationale du 29 janvier 1861, « qu'il pouvait répondre de la tranquillité dans les villes, mais que dans les campagnes, qui sont hors de sa portée et où il n'a pas les moyens d'action suffisans, il lui est impossible de maintenir dans l'ordre des populations qui ne reconnaissent aucune loi et n'ont jamais été qu'à moitié soumises (1). » Que feront des gouverneurs divisés et jaloux probablement l'un de l'autre? « Avec le projet de règlement de la Porte, disait lord Dufferin le 12 février (et c'est ce projet de règlement qui a été adopté), l'émigration des chrétiens de Damas continuera, et rien ne pourra décider ceux qui ont quitté cette ville à y retourner. Il y aura probablement le même mouvement à Beyrouth, et on peut s'attendre à une émigration générale du pays de la part de tous ceux qui auront de quoi partir. Il est possible que les musulmans de la province regardent ce résultat comme un triomphe, et que les Turcs le considèrent avec indifférence; mais ceux qui souhaitaient à leurs travaux un dénoûment plus satisfaisant ne peuvent qu'en ressentir un désappointement pénible (2). »

Les paroles de Fuad-Pacha et de lord Dufferin, voilà sous quels augures s'ouvre pour la Syrie l'ère du règlement de 1861.

SAINT-MARC GIRARDIN.

(1) Documens anglais, p. 479, n° 372.
(2) *Ibid.*, p. 433, n° 347.

LA

CAMPAGNE DE 1815

LA BATAILLE DE WATERLOO.

TROISIÈME PARTIE.

I. — PREMIÈRE PHASE DE LA BATAILLE.

Il était déjà onze heures et demie. Sur l'extrême gauche, la fusillade éclate dans le bois d'Hougoumont. De moment en moment elle s'étend, elle gagne toute cette partie de la ligne. Les nuages blancs de salpêtre s'élèvent au-dessus des taillis. Dans la pensée de Napoléon, cette attaque ne devait être qu'une feinte. D'arbre en arbre, les tirailleurs de Reille refoulent devant eux les bataillons de Nassau et de Hanovre, dans un terrain inégal, plein de ravins. Foy, à la tête de sa division, marche droit sur Hougoumont. Les gardes anglaises se replient, partie dans le sentier à la droite du château, partie dans l'avenue et le grand verger à gauche. Les nôtres se précipitent au pas de charge vers les clôtures. Ils atteignent cette fameuse haie de charmille qu'ils prennent pour la limite du jardin. Ils vont la franchir. Assaillis à brûle-pourpoint d'une grêle de balles, leurs coups à eux ne portent pas. Longtemps ils luttent ainsi inutilement, sans s'apercevoir que cette haie masque une longue muraille qui a été crénelée dans la nuit. Du haut de cette muraille, les gardes anglaises, embusquées sur des échafaudages, font contre eux

(1) Voyez les livraisons du 15 août et du 1er septembre.

impunément un feu plongeant auquel ils ne peuvent répondre. Ils couvrent déjà de leurs cadavres les avenues et la lisière du bois d'aulnes; l'ennemi, retranché derrière ses abris, n'éprouve presque aucun dommage.

En cherchant une brèche dans cette sorte de forteresse, des soldats de Reille, conduits par l'instinct, ont suivi des compagnies de Coldstream à l'angle ouest du château; ils ont pénétré pêle-mêle avec leurs adversaires dans la grande cour, mais la porte s'est refermée, ceux des nôtres qui ont franchi le seuil ont été massacrés. A l'est, le verger, bordé de haies vives, est attaqué et défendu avec la même fureur. Suivant les divers incidens de la lutte, les Français se replient et se pelotonnent dans le bois; ils en sortent de nouveau; ils se jettent sur les mêmes clôtures, qu'ils prennent, perdent, reprennent plusieurs fois en peu d'heures. Tout le corps d'infanterie de Reille, c'est-à-dire 12,000 hommes, est occupé à ce combat de haies, de murs, de taillis, lutte de surprise et d'embûche. Les masses solides du château en brique et des dépendances rurales opposent une résistance invincible aux balles de nos tirailleurs.

Napoléon veut en finir : il fait envoyer douze obusiers de l'artillerie de Kellermann. Les bombes pleuvent sur Hougoumont, elles y allument l'incendie. Le château brûle, les flammes dévorent ceux des combattans qui n'ont pas le temps de fuir; mais le combat continue partout où il reste un enclos, une étable, une cour. A travers les nuages de fumée et de cendre qui s'élèvent des décombres, les batteries de Piré, de Jérôme et de Foy répondent aux batteries de la division Alten et de celle de Cooke sur la colline opposée. Le général Bauduin, chef de la 1re brigade, est tué avec le tiers de ses hommes. Bientôt le général Foy, atteint d'une balle à l'épaule, devra se retirer à l'ambulance. Jérôme aussi est blessé au bras et cède le commandement au général Guilleminot. Au lieu d'une feinte, c'est une lutte acharnée dont le principal résultat est d'attirer de ce côté quelques-unes des meilleures troupes de l'ennemi.

Son attention est portée sur sa droite; c'est le moment de rompre sa gauche, conformément au plan que Napoléon a conçu. Cette grande attaque se prépare; elle s'ouvre par le feu de soixante-quatorze canons qui battent l'ennemi du haut des monticules, en avant de la Belle-Alliance. De ce côté, les lignes allongées du corps du général d'Erlon se plient en colonnes sur les hauteurs, d'où elles doivent se précipiter dans la vallée pour gravir la pente opposée, et couper en tronçons la ligne ennemie. Chacune de ces colonnes abordera le point qui lui est assigné; les chefs le considèrent d'avance, et en étudient les approches. Ney, placé sur la grande route, surveille le mouvement; il écrit au crayon, sous une grêle de bou-

lets, ses dernières instructions : « Qu'il soit bien entendu que c'est l'échelon de gauche qui marchera en tête. » L'ordre de commencer le mouvement va être donné; on l'attend.

Mais, pendant que cette formation s'achève, un grave événement détourne au loin l'attention de Napoléon. Avant de donner le signal demandé, il a promené ses yeux sur l'horizon, et là, perpendiculairement à sa droite, à une grande lieue du champ de bataille, sur la hauteur où pointe le clocher blanc de Saint-Lambert, il aperçoit comme un nuage qui lui paraît être des troupes. Le temps était très brumeux; les objets se discernaient mal à une certaine distance. Les généraux qui l'entouraient tournèrent les yeux de ce côté : les uns soutinrent que c'étaient des arbres, d'autres des troupes en position. Il dit au major-général : « Maréchal, que voyez-vous sur Saint-Lambert? — J'y crois voir cinq ou six mille hommes. C'est probablement un détachement de Grouchy... » Il était alors une heure. Tel fut, d'après toutes les relations, le premier mouvement de Napoléon à la vue de ces troupes. C'était aussi pour lui l'avant-garde de Grouchy. Il le répéta, soit qu'il le crût, soit qu'il feignît de le croire. Dans tous les cas, l'illusion fut courte. Un de ses aides-de-camp, le général Bernard, s'élance au galop pour reconnaître cette colonne. A l'entrée du bois de Lasnes, il descend de cheval et se glisse à pied dans le fourré. En quelques instans, il s'approche des troupes en marche et les reconnaît distinctement. N'ayant plus le moindre doute, il revient en toute hâte auprès de l'empereur. Napoléon se promenait un peu à l'écart, le dos tourné à la bataille, sur les hauteurs de Rossomme. « Sire, ce sont les Prussiens. — Je m'en doutais. » Et aussitôt, se rapprochant des officiers de l'état-major et d'une voix haute, avec un visage assuré : « Voici, messieurs, Grouchy qui nous arrive. »

Napoléon pensait alors que ce n'était là qu'un corps peu nombreux; il s'obstinait d'ailleurs à croire que Grouchy suivait cet ennemi à la trace! La victoire, selon lui, ne sera que plus complète si ce détachement de l'armée prussienne est poursuivi en queue par Grouchy, tandis que lui il l'attaquera de front. Ainsi il tournait cet incident même à son avantage, tant il avait besoin d'espérer et de voir des promesses de victoire dans les plus dures menaces de la fortune!

Grâce à ces hauteurs de Saint-Lambert qui dominent la campagne, les têtes de colonnes prussiennes avaient été démasquées à l'extrémité de l'horizon; elles ne tomberont pas à l'improviste sur le champ de bataille. L'avertissement est donné à l'avance du plus loin que la vue puisse s'étendre. Comment Napoléon en profitera-t-il? Il est indubitable que sa seule précaution à ce moment fut d'en-

voyer la cavalerie légère de Subervie et de Domon éclairer sa droite. Cette cavalerie prit position en potence en-deçà du bois de Paris; l'ennemi put s'y engager sans trouver aucun obstacle. Les étrangers avouent aujourd'hui qu'une seule division d'infanterie embusquée dans ce bois aurait suffi pour arrêter longtemps Bulow au passage des défilés et le rejeter sur la droite, dans la ligne de marche du corps de Ziethen, qui n'atteignit pas le champ de bataille avant sept heures du soir. Il était, pensent-ils, d'une si grande importance de retarder ou d'empêcher la coopération des Prussiens que l'empereur aurait pu même détacher dès lors contre eux tout le corps de Lobau; mais, après avoir laissé les Prussiens s'engager dans le défilé sans aucun empêchement, on les laissa encore se rallier, se former en toute sécurité sous le couvert du bois de Paris, y organiser leurs mouvemens comme dans un champ de manœuvre.

D'après les relations de Sainte-Hélène, il semble que l'ordre ait été donné à Lobau de sortir des lignes et de se porter avec ses 10,000 hommes au-devant du corps de Bulow presque en même temps que la cavalerie de Domon et de Subervie; mais on est aujourd'hui unanime à contester cette partie de la relation. Les Anglais, les Prussiens, ont vu distinctement les premiers mouvemens du corps de Lobau. Tout le monde s'accorde à dire que le mouvement de l'infanterie s'est opéré très longtemps après celui de la cavalerie légère, et lorsqu'il était trop tard pour disputer les défilés. Autrement il serait incompréhensible que Lobau fût resté, comme il l'a fait, dans la plaine ouverte, sans point d'appui, en-deçà du ravin, s'il avait été détaché assez tôt pour occuper et défendre le débouché du bois et du ruisseau de Lasnes; mais l'ennemi franchit sans obstacle ce ruisseau, changé alors en marécage. La meilleure raison qu'on puisse donner de ces délais, c'est que Napoléon ne voulut faire qu'à la dernière extrémité un détachement de 10,000 hommes de ses meilleures troupes sur sa droite. Il hésitait à se priver si tôt de cette puissante réserve d'infanterie, à l'engager avec les Prussiens dans le moment même où il allait exécuter sur son front l'attaque décisive contre les Anglais.

En effet, pendant cette délibération, le corps du général d'Erlon avait achevé de se former. Ce corps n'avait eu encore aucune rencontre sérieuse avec l'ennemi. Il était impatient de prendre sa revanche de la journée des Quatre-Bras, où il avait erré, sans coup férir, entre deux batailles. Napoléon, de la butte de Rossomme, était un peu loin pour que le détail des préparatifs n'échappât point à sa vue; mais il pouvait s'en fier à ses généraux du soin d'organiser leurs colonnes : c'étaient de vieux tacticiens rompus à toutes les ressources de l'art. Comment croire qu'il pût y avoir le moindre in-

convénient à les laisser faire, sans les surveiller de près, ce qu'ils avaient fait cent fois, et toujours avec la même infaillibilité?

Depuis deux heures, en avant de la Belle-Alliance, dix divisions d'artillerie de d'Erlon, de Lobau et de la garde continuaient de battre le centre et la gauche de l'armée anglaise. Cette furieuse canonnade de soixante-quatorze bouches à feu avait frayé le chemin à l'attaque de l'infanterie. Conformément aux ordres, les quatre divisions Quiot (1), Donzelot, Marcognet, Durutte, devaient marcher en échelons, la gauche en avant, afin de mieux tromper l'ennemi sur le véritable point d'attaque. Pendant que l'échelon de gauche abordera le premier l'ennemi et attirera ses forces de ce côté, les autres échelons se précipiteront sur l'extrême gauche anglaise; ils la rompront. Voilà les dispositions de détail par lesquelles s'exécutera le projet sur lequel repose la première conception de la bataille. L'ordre est donné. On s'ébranle.

Ici nous touchons à l'une des phases les plus obscures, les plus extraordinaires de cette journée. Que s'est-il passé à ce moment? Quelle méprise a eu lieu dans la transmission des ordres? Il est certain qu'il se commit là une erreur des plus étranges, et peut-être la seule de ce genre dans toute la série de nos grandes guerres. Napoléon, à plus de 1,500 mètres de là, n'a pas connu les circonstances fatales de cette première grande attaque; le courage allait s'y trouver impuissant par la suite d'une faute que l'on ne sait encore à qui attribuer.

Une chose est avérée. Les Anglais, rangés sur les hauteurs, abrités comme par un épaulement ou couchés au bord du chemin creux, virent descendre lentement, au milieu de la mitraille, quatre colonnes françaises, énormes, pesantes, espèces de phalanges antiques, profondes, sans intervalles, telles qu'il ne s'en était plus montré au feu, dans une attaque, depuis l'introduction de la tactique moderne. C'étaient des colonnes ou plutôt des phalanges de huit bataillons, tous déployés et serrés en masse l'un sur l'autre, sans aucune distance entre eux. L'ennemi éprouva un grand étonnement à l'approche de ces masses, et pourtant elles offraient par elles-mêmes peu de péril, car elles n'avaient aucun des avantages ordinaires dans un ordre d'attaque (2). Elles ne pouvaient ni se déployer pour faire usage de leur feu et en couvrir l'ennemi, ni se rompre pour se former en carrés et se défendre sur toutes leurs faces, si elles étaient attaquées et enveloppées. Leur seule force était dans leur agglomé-

(1) Le général Alix, qui avait le commandement nominal de cette division, était absent, en mission.

(2) On dit pourtant que ce même ordre a été employé à Albuéra et à la Moskova. — Voyez Jomini, sur la bataille d'Essling.

ration; mais cette multitude ainsi ramassée ne pouvait manquer d'être labourée, écharpée, désorganisée par l'artillerie, ou sabrée par la première charge de cavalerie sur ses flancs que cette ordonnance laissait entièrement à découvert et désarmés.

Quoi qu'il en soit, les quatre divisions de d'Erlon, ainsi formées, dépassent la ligne de batteries qui les protégent; elles descendent dans la vallée et commencent à gravir les hauteurs opposées. La division Donzelot était sur la gauche. Une de ses brigades se détourne pour attaquer la ferme de la Haie-Sainte; le reste, appuyé à la grande route, continue de marcher en avant, en laissant un rideau de tirailleurs sur la gauche. L'ennemi attendait, couché ventre à terre le long du chemin creux; c'était, en première ligne, la brigade hollando-belge de Bylandt, ses tirailleurs déployés sur son front. Les Anglais racontent qu'à l'approche de la colonne française, qui couvrait le bruit des armes de ses cris de *vive l'empereur!* les Hollando-Belges cédèrent le terrain; ils s'enfuirent en désordre, à travers les rangs anglais, au milieu des imprécations de l'armée : les Français pénétrèrent dans la ligne, par cette trouée, de l'autre côté du chemin creux; mais les Belges répondent à cette accusation que plusieurs de leurs bataillons, qui jusque-là étaient restés couchés en arrière du chemin, se relevèrent dès que les Français furent arrivés à portée de pistolet. Ceux-ci, au lieu de charger à la baïonnette, s'arrêtèrent pour tirer. On se fusilla de si près que la bourre des cartouches entrait avec la balle dans les blessures. En même temps le général Picton, avec les deux brigades de Kempt et de Pack, déborde la colonne française et l'enveloppe de feux. La colonne cherche vainement à déployer sa lourde masse, elle ne peut y réussir. Bientôt écrasée, sans moyen de résister ou de se venger, elle repasse en désordre le chemin creux, et redescend la pente qu'elle vient de gravir. Le général Picton s'avance pour la poursuivre; il est tué d'une balle qui lui traverse la tempe.

Un peu après Donzelot, les divisions de Quiot, de Marcognet, de Durutte, arrivent successivement sur la crête du plateau : elles traversent le même chemin creux, elles débouchent dans le plus grand ordre; mais là elles rencontrent les régimens déployés des *highlanders* qui les couvrent de feux croisés, elles ne peuvent y répondre que sur un point et par leur front. Dans les intervalles des bataillons écossais passent les escadrons écossais de la grosse cavalerie de Ponsonby. On les entend crier, en se reconnaissant : Vive l'Écosse! Les têtes de colonnes de Quiot, de Marcognet et de Durutte, séparées du gros de leurs divisions par les accidens de terrain, sont fusillées et sabrées. Elles cèdent. Le reste de ces colonnes, qui gravissaient le côté extérieur du plateau, entendant la mousqueterie en avant,

croyaient n'avoir affaire qu'à des attaques d'infanterie; elles continuent d'avancer sans prendre aucune précaution contre des charges de cavalerie. Il arriva ainsi que la tête et la queue marchaient en sens inverse, la première reculant et la seconde avançant; elles se choquèrent au centre et commencèrent à se briser elles-mêmes.

A la sortie du chemin creux accoururent les dragons anglais; ils se jettent sur les flancs et sur le front de cette infanterie, déjà désorganisée. Ils avaient encore l'avantage du terrain en pente. Leur force fut irrésistible, lorsque, du haut de l'escarpement, ils s'abattirent sur ces masses, qui allaient se pelotonnant au fond de la vallée, sans pouvoir faire usage ni de leurs feux, ni de leurs baïonnettes. L'artillerie ennemie, partout où elle trouva une place pour ses coups, acheva de démolir ces épaisses murailles d'hommes.

Ainsi les quatre divisions du corps de d'Erlon, après d'inutiles efforts de courage, eurent toutes par une même cause un sort pareil. Lorsqu'elles regagnèrent les hauteurs de la ligne française d'où elles étaient parties, ce n'était plus qu'un rassemblement confus; il en partait à peine quelques rares coups de fusil. La cavalerie de Ponsonby, acharnée à la poursuite des quatre divisions, leur prit ou leur tua en peu de temps 5,000 hommes; c'était le tiers de l'infanterie du corps entier. Que serait-il arrivé si les cuirassiers de Milhaud, les lanciers de Jaquinot, à la vue de ce désastre, ne se fussent précipités à leur tour pour en recueillir les débris et châtier l'ennemi? Le général Subervie accourut aussi de sa personne; je lui ai entendu dire que, sans ce prompt secours de nos cavaliers, pas un fantassin n'eût échappé.

La cavalerie anglaise paya cher son triomphe. Elle s'était élancée témérairement jusque sur la grande batterie, *ravageant tout comme une nuée de sauterelles* (1); elle sabrait les canonniers; elle avait déjà désorganisé trente pièces de canon. En un moment, la scène change : les cuirassiers de Milhaud fondent sur les dragons de Ponsonby, les lanciers de Jaquinot sur la cavalerie légère de Vandeleur. L'infanterie de d'Erlon est vengée : un régiment entier de la brigade de Ponsonby est taillé en pièces; ce général tombe mort, percé de sept coups de lance. Ce tourbillon de cavalerie est balayé au-delà du plateau, jusque sur les réserves. C'est dans cette première charge des cuirassiers de Milhaud que les Anglais ont remarqué ce qu'ils appellent la *gaieté* de cœur de nos soldats, présage certain de la victoire. Nos cavaliers, armés de sabres plus longs, poussent l'ennemi à coups de pointe dans les reins. Ils riaient entre eux de ce facile triomphe.

(1) Relation du colonel Heymès.

Quoique vengé si promptement, ce premier échec ne laisse pas d'être considérable. Le corps entier de d'Erlon en reste ébranlé et presque désorganisé pour plusieurs heures. Il fallut le reployer derrière les hauteurs de la Belle-Alliance pour le reformer. La seule division de Donzelot se remit assez vite pour marcher à l'attaque de la ferme de la Haie-Sainte. Elle devait y suffire presque seule. Quant au reste du corps, on ne voit pas qu'il ait rien pu entreprendre de décisif jusqu'à la fin de la journée. C'était là sans doute un premier revers : la grande attaque projetée sur la gauche anglaise avait manqué, elle ne fut pas renouvelée; mais ce qui fit de cet échec un vrai malheur, c'est qu'il obligea Napoléon à changer profondément son plan de bataille. Il est donc vrai qu'une simple erreur de tactique peut décider la chute d'un empire (1)!

(1) Aujourd'hui c'est une grande question de savoir quelle put être la cause de la formation insolite, désastreuse du 1er corps. — Ce fut une folie, dit le plus récent et le plus complet écrivain de cette campagne, M. le colonel Charras, avec un accent tout militaire; mais par quel concours de choses, par quel hasard cette folie a-t-elle été possible avec des chefs aussi consommés dans l'art de la guerre que l'étaient les chefs du 1er corps? Le général Jomini répond à cette question que ce fut peut-être la faute de la pénurie de la langue militaire, laquelle n'a qu'un seul mot, *division*, pour exprimer des choses aussi différentes que le sont une simple compagnie et le rassemblement de quatre ou six régimens. Cette hypothèse explique bien pourquoi chaque colonne se composait d'une division entière; mais elle ne donne aucune raison de cette formation monstrueuse de bataillons massés l'un sur l'autre et déployés sans intervalles sous le feu de l'artillerie.

En y réfléchissant, il me semble qu'on peut en découvrir au moins la cause éloignée; pour cela, il faut considérer que Napoléon, lorsqu'il renouvela le soir sur le centre l'attaque manquée le matin sur la gauche, disposa lui-même en personne les colonnes d'attaque. Il attachait tant d'importance à cette formation, qu'après plusieurs années il a pris plaisir à la décrire en détail. Cette ordonnance, souvent employée d'ailleurs, était celle-ci : deux bataillons déployés, et sur les ailes deux bataillons en colonnes par division. Cela posé, n'est-il pas probable, n'est-il pas raisonnable de croire qu'il a voulu le matin quelque chose de semblable à la formation qu'il a lui-même dirigée le soir de ses propres mains, et qui, selon lui, réunissait tous les avantages, ceux de l'ordre mince et de l'ordre profond?

Voilà sans doute ce qu'il a voulu vers deux heures dans l'organisation des colonnes d'attaque du général d'Erlon : une redoute, un bastion vivant, dont les deux flancs pussent au besoin se plier en nombreux carrés prêts à se couvrir de feux et de baïonnettes, s'ils étaient assaillis. Par une méprise quelconque dans la transmission de ses intentions, la moitié seulement aura été exécutée. Les bataillons se seront déployés l'un sur l'autre, sans se rompre sur les ailes. On aura eu ainsi l'ordre profond sur vingt-quatre rangs sans aucun mélange de l'ordre mince : soit précipitation, soit crainte de redemander une explication d'un chef trop redouté, soit confiance aveugle dans la moindre partie de ses ordres, même imparfaitement entendus, car il faut qu'une volonté très haute ait pesé sur l'ordonnance de ces colonnes, ce ne fut pas erreur, hasard, oubli dans la mêlée, mais résolution arrêtée d'avance. Un des chefs de ces bataillons, ayant voulu rompre le sien en colonne d'attaque, suivant la coutume en pareil cas, en fut empêché par ces mots du général Durutte : « Déployez! c'est l'ordre. » Ainsi l'art militaire, comme tous les autres arts, s'altère par son exagération même.

II. — CHANGEMENT DU PLAN DE BATAILLE.

A la vue de la cavalerie anglaise qui poursuivait les troupes de d'Erlon, Napoléon avait quitté les hauteurs de Rossomme; il avait gagné au galop celles de la Belle-Alliance. Lorsqu'il y arriva, l'échec était vengé : les cuirassiers et les dragons, après avoir nettoyé le champ de bataille, revenaient à leur position. Sans avoir vu de près le désordre de l'infanterie, il voit le triomphe de cette cavalerie; il la loue, il lui sourit en passant dans ses rangs, et en ce moment même il médite un nouveau plan d'attaque.

Plusieurs conditions en effet ont manqué à celle qui vient d'être tentée. Le 6e corps d'infanterie, celui de Lobau, qui, dans la première pensée du chef, devait appuyer le général d'Erlon, n'avait pu le suivre. On avait dû garder Lobau en réserve pour l'opposer aux Prussiens dès qu'ils déboucheraient. De ce moment, la pensée de rompre la gauche anglaise et de la déborder ne se montre plus dans aucun des efforts de la journée. Ce projet abandonné, c'est désormais sur le centre seul et la droite que Napoléon portera ses coups. Malheureusement aucun des avantages qui se présentaient dans le premier plan ne se retrouve dans cette autre partie du champ de bataille. D'abord, au-dessous des hauteurs de la Belle-Alliance, un ravin profond; au-delà, à mi-côte, la ferme de la Haie-Sainte, déjà assaillie plusieurs fois, et dont la résistance est acharnée; plus haut, la route coupée par un abatis, et au sommet cette même crête de terrain qui se prolonge sur tout le front, mais là plus difficile aux fantassins, presque impraticable aux cavaliers.

Dans ce changement du plan d'attaque, la ferme de la Haie-Sainte, cette lourde citadelle rustique, est le premier point qu'il faille enlever. Ney est chargé de ce soin. La division de gauche du corps de d'Erlon, celle de Quiot, soutenue bientôt de deux bataillons de Donzelot, enveloppe sur trois faces les bâtimens de la Haie-Sainte. Les soldats de Donzelot pénètrent d'un premier élan dans le verger et le jardin; ils en sont chassés, ils y reviennent. Arrivés au pied des murs crénelés, ils saisissent les fusils à travers les meutrières, et s'efforcent de les arracher des mains des assiégés.

Sur la chaussée, la grande porte est ébranlée par les nôtres à coups de hache; elle résiste. Les cuirassiers de Milhaud vont aussi à l'assaut de ces murailles d'étables et de granges; ils soutiennent les bataillons jusque sur le seuil; les toits d'ardoise protégent la ferme contre le feu, mais l'incendie s'allume dans l'intérieur de la cour. Les assiégés l'éteignent. Déjà 2,000 des nôtres ont jonché de leurs corps les clôtures de la ferme. Enfin la porte de l'ouest, qui

de la cour conduit au verger, est enfoncée, quoique murée à l'intérieur. La ferme est envahie, les bataillons de Hanovriens et de landwehrs qui l'occupaient, chassés ou détruits. Le major Baring et ce qui lui reste de sa garnison se retirent par le jardin et le côté droit de la route.

Il est trois heures et demie. Le grand obstacle du centre a disparu; il est dans nos mains. A ce moment, toute la ligne française a fait un grand pas. Elle est descendue des hauteurs qu'elle occupait le matin. La position nouvelle s'étend un peu obliquement des clôtures d'Hougoumont à la Haie-Sainte, et de la Haie-Sainte à la ferme Papillotte. Ce grand succès ne peut rester stérile. Le premier ébranlement de la ligne ennemie imprime à la ligne française un élan irrésistible : chacun croit que le moment de la crise est arrivé. Le maréchal Ney répète à Drouot, qui lui apporte des ordres, que l'on va remporter une grande victoire.

Sans doute, pour achever la trouée, il faudrait de fortes colonnes d'infanterie; mais celles de Lobau, sur lesquelles on comptait, viennent d'être détachées sur la droite, vers Planchenoit, contre un autre ennemi. Déjà elles ont manqué deux fois, par la même cause, aux nécessités de l'attaque. Il est vrai que l'infanterie de d'Erlon est sous la main de Ney; mais, à peine remise du grand choc par lequel elle est entrée dans l'action, cette infanterie, éparpillée maintenant en tirailleurs jusque vers Smohain, n'est plus propre à un tel effort contre les réserves anglaises, dont aucune n'est encore engagée.

Sur la gauche, les trois divisions de Reille, concentrées presque entièrement autour d'Hougoumont, suffisent à peine à en disputer ou à en garder les ruines. Elles ne présentent du côté de la Haie-Sainte que de faibles lignes, souvent interrompues, amincies déjà par le canon. Ces troupes ont usé le premier front de l'ennemi; mais dans cette lutte elles se sont consumées. Il en faut de nouvelles pour poursuivre leurs avantages, ou seulement pour remplir les vides qu'elles laissent à cet endroit de la ligne de bataille. Combien ne dut-on pas regretter alors les 3,000 hommes de la division Girard et les 5,000 laissés en arrière, à Ligny et à Fleurus (1)!

Mais si déjà à cette heure de la journée il n'y a plus d'infanterie disponible, excepté la garde, il reste encore, en arrière de ces deux lignes de fantassins épuisés, les quatre lignes, immenses, superbes, de cavalerie qui sont demeurées immobiles, au même endroit, dans le même ordre où elles étaient au commencement de l'action. De ces nombreux cavaliers, tous hommes d'élite, les cuirassiers de Milhaud

(1) *Mémoires* de Napoléon, liv. IX, p. 126.

et les lanciers de Jaquinot sont les seuls qui aient été engagés dans une charge rapide et glorieuse. Les autres sont restés, sans faire un pas, à leur place de bataille, spectateurs de l'action qui se passe dans le ravin et sur les hauteurs opposées. Sous les détonations des batteries, les chevaux secouent la tête et frémissent avec un grand bruit de fer; mais les hommes restent immobiles et silencieux, ils ont encore le sabre dans le fourreau. Là sont les vieilles réserves de Lefebvre-Desnouettes, de Guyot, de Kellermann. A peine si un boulet perdu les a effleurées; jamais elles ne se sont ébranlées que pour frapper le dernier coup sur les armées que l'infanterie leur livre à moitié entamées et détruites. Elles attendent, dans le repos de la force, le signal non de vaincre, mais d'achever le vaincu.

Pendant ce temps, l'artillerie française, avec deux cents bouches à feu sur tout le front, rouvre l'attaque. Comme par la disposition des lieux cette artillerie tient l'arc de la corde formée par la ligne anglaise, les Français concentrent un feu supérieur et enveloppant sur la position de Wellington. Les plus vieux soldats n'ont jamais assisté à une canonnade soutenue avec tant de furie. Pour se soustraire à cette pluie de boulets, l'infanterie anglaise s'est retirée le long du bord intérieur du plateau. Couchée sur la terre, elle ne pouvait être vue; mais elle n'échappait pas aux boulets qui ricochaient au milieu des colonnes serrées, ni aux obus qui se déchiraient sur le sol. Les artilleurs anglais restent seuls en vue sur le front de l'armée.

De notre côté cependant, l'artillerie se tait, et la première ligne de cavalerie se met en marche et la dépasse. De ces 5,400 cavaliers qui s'avancent au trot, il n'y en a pas un seul qui ne croie aller à une victoire certaine et déjà décidée. C'est pourquoi aucune brigade, aucun détachement ne resta en arrière. Qui pouvait songer à conserver un seul escadron de réserve, quand tous étaient si persuadés qu'il s'agissait de poursuivre l'ennemi et de le ramasser prisonnier? Napoléon, à côté de la route, leur sourit au passage; ils le saluent, comme au défilé d'une revue, de leurs cris enthousiastes, *vive l'empereur!* et déjà les boulets prussiens commençaient à se croiser sur la route avec les boulets anglais.

Plus loin, Ney reçoit cette cavalerie formée en plusieurs colonnes. C'étaient les cuirassiers de Milhaud, vingt et un escadrons; la cavalerie légère de la garde de Lefebvre-Desnouettes, sept escadrons de lanciers, et douze escadrons de chasseurs, en tout quarante escadrons. Ney se met à leur tête; il les conduit d'abord dans les bas-fonds, à la gauche de la Haie-Sainte; les lignes en arrière obliquaient à gauche, et le front d'attaque s'étendait ainsi de la route de Charleroi aux clôtures d'Hougoumont, c'est-à-dire contre tout le centre et une partie de la droite des Anglais.

Comme les escadrons français gravissaient la pente extérieure du plateau, l'artillerie française continua de suspendre son feu. Les batteries anglaises redoublèrent le leur; les cuirassiers marchaient en tête. Leurs casques, leurs cuirasses qui étincellent, les désignent de loin aux pointeurs et servent de point de mire. Les premiers rangs sont troués de part en part, avec un bruit sourd, par les boulets. Cette pluie de fer ne causa aucun ébranlement apparent dans les colonnes. Les Anglais auraient pu croire que le fer ne pouvait rien sur ces hommes de fer. Ils arrivent à la gueule des canons. L'effet de la décharge fut terrible; mais la trompette sonne, les canonniers anglais s'enfuient et abandonnent leurs pièces : ils se jettent en arrière sous la protection des baïonnettes. Les cuirassiers couronnent la crête et s'élancent au galop par-delà le chemin creux. Ils échappent un moment à la vue des escadrons qui les suivent; les lanciers et les chasseurs de la garde les rejoignent. Tous se trouvent bientôt sur le plateau. Dès leur premier élan, ils ont traversé la mitraille de soixante bouches à feu. Cette artillerie est en leur pouvoir; mais on a vu les artilleurs en fuyant emmener avec eux les avant-trains. Ainsi on possède les pièces, et on ne peut les enlever. Si du moins on les renversait comme à la Moskova!

Sur le revers du plateau, un spectacle inattendu se présente. Au lieu d'une armée en retraite, toute l'infanterie anglaise est là; elle semble enracinée dans le sol. Elle est formée sur quatre rangs, partagée en une multitude de carrés en échelons; la plaine en est couverte. Sans parler de cette formation compacte, dont la force a déjà été éprouvée, ces carrés, ainsi disposés, se soutiennent mutuellement, comme les bastions, les forts avancés, les redans d'une vaste citadelle qui présente partout et dans tous les sens plusieurs fronts et plusieurs lignes convergentes. C'est un réseau de feux directs, obliques, croisés, qui gardent justement entre eux l'intervalle nécessaire pour que l'assaillant soit enveloppé de toutes parts et foudroyé à bout portant. C'est entre ces murailles d'hommes et dans ces défilés de baïonnettes et de feux de trois rangs qu'il faut se précipiter tête baissée. A l'angle de chacun des carrés, qui est le point faible, l'artillerie des divisions a été rassemblée; elle vomit sa mitraille. Tout ce que Wellington a pu réunir de sa cavalerie est là aussi, prêt à se joindre aux deux autres armes. Du fond des ravins, l'infanterie française du 1er et du 2e corps voit la cavalerie de Ney marcher au trot, sans pouvoir la suivre. Celle-ci s'avance seule, sans soutien. L'ennemi est immobile; il attend.

Le sabre haut, les escadrons français se précipitent sur les carrés; ceux-ci réservent leur feu, ils l'ouvrent à trente pas. On vit alors sur de plus grandes proportions ce que l'on avait vu l'avant-veille aux Quatre-Bras. Sous le feu croisé et compacte de l'infante-

rie, il arrivait souvent que la tête de l'escadron se rompait et obliquait à la droite ou à la gauche, et le reste de la colonne, suivant instinctivement cette direction, passait sur les flancs du carré, dont il absorbait les feux. Souvent aussi les premiers rangs de l'infanterie anglaise étaient écrasés sous les chevaux et mis en pièces; mais ils se reformaient. Par momens il se fait des brèches dans ces murailles humaines; elles s'entr'ouvrent sous le flot toujours renouvelé et les coups redoublés; presque aussitôt ces murailles se relèvent et se réparent. Les carrés diminuent, ils se rétrécissent à vue d'œil, ils semblent se fondre; mais un commandement se fait entendre : « Serrez les rangs! » et ils sont encore debout!

A l'approche de la tempête de cavalerie qui s'est déchaînée sur son centre, Wellington a fait revenir de Braine-la-Leud et de sa droite les divisions Clinton et Chassé, qu'il y avait placées le matin faute d'avoir deviné son adversaire. C'est sa droite qu'il replie précipitamment sur son centre. La brigade de cavalerie hollandaise passe entre deux carrés et se déploie sur trois lignes. Partout où il reste un intervalle entre les masses de l'infanterie de l'ennemi, sa cavalerie accourt pour la soutenir et s'opposer à la nôtre.

Ainsi à travers les échelons des carrés comme à travers les rues en droite ligne d'une ville de fer et de feu les escadrons se jettent sur les escadrons. Français, Anglais, Hollandais, Belges, Allemands se mêlent. L'armée anglaise semble toucher à sa ruine. Vienne un seul renfort d'infanterie à nos cavaliers : le centre de cette armée sera percé, les deux ailes rompues. La terreur a saisi des régimens entiers. Un régiment de hussards, celui de Hanovre, refuse d'entrer dans la mêlée. Il tourne bride. Il fuit, son colonel en tête, sur la route de Bruxelles, et avec lui la foule des blessés, des hommes isolés, des équipages.

Mais en même temps les vainqueurs périssent dans leur victoire, s'ils ne sont promptement soutenus. L'artillerie à brûle-pourpoint fait de larges trouées dans leurs rangs, comme le témoigne la foule de cuirasses que l'on ramassera sur le plateau percées à la poitrine et au dos par l'énorme trou des boulets. Nos cavaliers, le sabre teint de sang, tourbillonnent; ils se croisent, ils se partagent, ils se rallient, ils se précipitent de nouveau dans ce labyrinthe de baïonnettes et s'y fraient un chemin. Sans souci d'eux-mêmes, ils entourent l'ennemi comme ses propres troupes. Maîtres du plateau, ils y sont en spectacle aux trois armées française, anglaise, prussienne. De moment en moment, ils attendent que notre infanterie vienne s'établir sur le terrain conquis. Ney voit périr les siens au milieu de son triomphe. Il envoie son aide-de-camp, le colonel Heymès, à Napoléon pour demander cette infanterie sans laquelle la victoire va lui échapper. L'aide-de-camp trouve Napoléon revenu en

arrière sur les buttes de Rossomme. « De l'infanterie! répond Napoléon à Heymès avec humeur; où voulez-vous que j'en prenne? Voulez-vous que j'en fasse? » Heymès, vieux soldat accoutumé à tous les mécomptes de la guerre, vit bien qu'il était trop tôt pour se réjouir. Il se hâte de porter la réponse de l'empereur au maréchal.

A cette nouvelle, Ney prend son parti; c'est celui qui lui coûte le plus : il fait sonner le ralliement. Nos escadrons haletans redescendent au pas une partie de la pente. Souvent ils s'arrêtent, et les hommes et les chevaux reprennent haleine sous la mitraille. Ney les ramène dans les vastes bas-fonds de champs de seigle, à l'ouest de la Haie-Sainte. Il espère qu'ils trouveront là un abri dans un pli du terrain; mais cet endroit, comme tous les autres, reste ouvert au feu de l'ennemi.

Les artilleurs anglais, sortis des carrés, se sont déjà élancés vers leurs pièces. Les carrés se sont rompus, ils se sont déployés en ligne au bord de l'escarpement, et maintenant soixante bouches à feu, soutenues de la mousqueterie de toute la ligne anglaise, écharpent dans les bas-fonds la cavalerie française, serrée en masse, que l'épuisement, les blessures des hommes, des chevaux, retenaient immobile autant que la volonté du chef. Se retirer plus loin est impossible sans jeter l'ébranlement, peut-être le découragement dans toute l'armée; rester à la même place ne se peut davantage.

Indigné de voir cette cavalerie héroïque, victorieuse, se fondre de loin inutilement et sans gloire, Ney se décide à la jeter de nouveau en avant dans le cratère ouvert au sommet du plateau; mais il se fera suivre de la réserve de Kellermann, que Napoléon lui envoie pour soutenir cette nouvelle attaque : sept escadrons de dragons, onze de cuirassiers, six de carabiniers. Même la brigade de grenadiers à cheval, tenue un moment en réserve, suivra la charge. Pas un escadron, pas un homme ne restera en arrière. On s'était déjà ébranlé, lorsque Ney aperçoit dans la plaine la brigade de carabiniers. Il court à elle, il lui reproche son inaction, il lui ordonne de se précipiter sur des carrés anglais placés en échelon sur la pente, près du bois d'Hougoumont, et qui prenaient les colonnes en écharpe. C'était la dernière réserve de 1,000 chevaux sur laquelle Kellermann comptait pour renouveler au besoin le miracle de Marengo. Kellermann s'élance pour l'arrêter; mais il est trop tard, la brigade est déjà engagée.

Trente-sept escadrons nouveaux s'ajoutent aux quarante que Ney a ralliés. Ils forment maintenant dans sa main une seule masse de soixante-dix-sept escadrons; on n'avait pas vu un pareil effort de cavalerie depuis la bataille d'Eylau. Ney prend encore une fois la tête de la charge; il montre de l'épée le chemin du plateau, ayant soin d'incliner davantage vers sa gauche, car à cet endroit la crête

semble moins escarpée, et le chemin creux moins profond. Tant d'héroïsme sera-t-il inutile? Ce sont 10,000 hommes d'élite qui s'élancent sur le front de l'ennemi.

Suivant les relations des Anglais, quand l'immense masse de cavalerie commença à s'agiter sur un terrain onduleux, l'espace entre la Haie-Sainte et Hougoumont leur parut comme une mer houleuse pleine de brisans tout à coup soulevée par l'ouragan. Qu'est-il arrivé dans cette seconde attaque désespérée? Encore une fois la cavalerie a gravi le plateau; elle le possède. A peine les batteries anglaises ont-elles tiré, les formidables colonnes de soutien débouchent; le feu de cent pièces de canon a été comme perdu sur ces masses : cuirassiers, lanciers, carabiniers, chasseurs, dragons, couronnent les hauteurs.

Mais si l'attaque a la même furie, la résistance est aussi acharnée. Les mêmes carrés se sont reformés, en première ligne par bataillons, en seconde par régimens et par brigades. De nouveau les fantassins anglais paraissent submergés au milieu d'une mer d'hommes. De nouveau les escadrons français se précipitent à travers les intervalles ouverts des bataillons. Les plus intrépides ou les premiers arrivés se jettent sur la face la plus proche des carrés; ils en essuient les feux, et laissent une meilleure chance à l'escadron qui suit. Partout où se trouve un point faible, il est forcé; on écarte ou l'on rompt les baïonnettes. Là où le sabre ne peut entrer, on se fait jour à bout portant à coups de pistolet.

L'artillerie seule, il semble, eût pu achever de démolir à mitraille et à brûle-pourpoint le réseau de carrés dont chacun sert d'appui à l'autre; il lui a été impossible de suivre les escadrons au-delà de l'escarpement de la position. Douze fois les charges recommencent; mais il y a une différence entre les nouvelles attaques et les précédentes : on ne s'élance plus indistinctement en masse sur l'ennemi dès qu'on l'aperçoit, comme s'il était déjà en fuite. Les mouvemens sont mieux combinés, plus réfléchis : d'abord on modère l'élan des chevaux, et ce n'est qu'en approchant de l'ennemi qu'on se jette sur lui à pleine carrière. Une partie reste en réserve pour fondre sur la cavalerie anglaise, dès que celle-ci débouche par les nombreux carrefours des lignes d'infanterie; l'autre partie s'acharne sur les divers échelons dont se compose la dernière ligne anglaise. Deux de ces échelons sont rompus; les autres, ployés, mutilés, tiennent encore.

Cette lutte inouie s'étend alors jusque sur les pentes en avant d'Hougoumont. Les cuirassiers ont pénétré de ce côté entre le château en flammes et l'abatis qui ferme la route de Nivelle. De l'extrême gauche anglaise, l'effort a été ainsi porté successivement jusqu'à la droite; il n'est pas un point du centre qui ne soit assailli au

même moment. Wellington attire à lui ses dernières réserves, il forme lui-même la brigade du général Adam en arrière des bataillons de Brunswick; il la replie sur quatre rangs de profondeur. A peine les autres réserves paraissent-elles au-dessus d'Hougoumont, elles sont chargées à fond, sans avoir le temps de se reconnaître.

L'armée anglaise est à bout. Le général Asten est grièvement blessé; sa division perd du terrain. Au centre, la brigade Halkett, chargée onze fois, est détruite aux deux tiers. Le 69e régiment et un bataillon de Hanovriens ont été sabrés. Six drapeaux sont pris dans les carrés; des lanciers les ont portés à l'empereur, que ce terrible choc a rappelé vers la Belle-Alliance : il les reçoit comme un gage assuré de la victoire. Tout l'état-major de Wellington est mis hors de combat. Les brigades de Sommerset et de Ponsonby, derrière les débris de la brigade d'Ompteda, avaient dû s'étendre sur un seul rang, pour tromper sur leur épuisement. Lord Uxbridge ordonne à cette cavalerie exténuée de se retirer plus loin, hors du feu. Son commandant, Sommerset, répond que s'il fait un seul pas en arrière, la cavalerie hollando-belge, plus ébranlée encore, quittera incontinent le champ de bataille. Sommerset reste en position et réussit à tromper par ce faible rideau. Dans l'infanterie, les soldats qui n'ont plus de cartouches, harassés ou découragés, s'éparpillent en arrière; 18,000 hommes isolés emportent les blessés, 18,000 sont blessés ou morts. Il ne reste pas 30,000 hommes dans les rangs; mais un espoir les soutient, et cet espoir empêche la décomposition de l'armée anglaise. Elle tend la main aux Prussiens; déjà elle voit le corps de Bulow se développer en amphithéâtre sur le flanc droit de l'armée française; elle suit attentivement des yeux le corps de Lobau, seule réserve de Napoléon. Ce corps, qui, de la position de la Belle-Alliance, avait menacé d'abord de se joindre aux attaques de la cavalerie, s'éloigne; il change de but. C'est contre un ennemi nouveau qu'il est obligé de se détourner.

Le duc de Wellington aperçoit ce mouvement; il se sent sauvé. Au contraire la cavalerie française entend gronder en arrière le canon des Prussiens : elle s'étonne; mais elle a reconnu sur les mamelons de la Belle-Alliance quelques bataillons déployés de la vieille garde. Cette petite troupe d'élite lui ôte toute inquiétude sur sa ligne de retraite. Elle avance encore; elle reprend un terrain repris vingt fois. Si Napoléon peut encore soutenir sa cavalerie par le 6e corps, ou au moins par la garde, nul doute que la victoire ne lui reste; mais il lui arrive à ce moment ce qui est arrivé tant de fois à ses adversaires : il se trouve obligé d'employer ses dernières forces, pendant que l'ennemi garde encore des troupes pour le moment décisif.

Sur le plateau, l'épuisement des Français est égal à celui des An-

glais. Sept généraux sont blessés gravement, Lhéritier, Donop, Blancard, Picquet, Delort, Travers, Colbert. Personne n'a donné l'ordre de retraite, personne n'a fait sonner le ralliement. Les rangs diminués, éclaircis par la mitraille, par la fusillade et par le sabre, désunis par trois heures d'une lutte sans exemple, l'anéantissement des forces chez les hommes et plus encore chez les animaux, la nécessité qui met des bornes à tout, ont tenu lieu d'un ordre formel.

Cette cavalerie est redescendue lentement, en bon ordre, au pas, toute sanglante, toute déchirée, ayant laissé sur le terrain plus du tiers de ses soldats, et ceux qui restaient exténués, étonnés de faire un pas en arrière, les chevaux harassés, incapables d'obéir à l'éperon. A peine si les Anglais ont tenté de les suivre. Chez eux aussi, les forces humaines ont été outre-passées. Ils se bornent à revenir au bord de la position, où ils s'épaulent de la crête du plateau. Les carrés se rompent, ils rouvrent le feu. Les divisions en seconde ligne mettent l'arme au pied; elles se reposent.

La cavalerie française, si magnifique il y a peu d'heures, maintenant accablée, abîmée par sa propre victoire, se ramasse entre la Haie-Sainte et Hougoumont, dans le fond du bassin. Mutilée, elle prête le flanc aux batteries, qui ont rouvert leur feu sur sa tête et la prolongent en tous sens. Sans aucun abri sur ces pentes ouvertes, elle couvre du moins de sa masse le centre de l'armée française, qu'elle est incapable de protéger autrement qu'en recevant, sans les rendre, les coups de l'ennemi. Est-ce ainsi qu'elle doit périr, sans se venger, immobile, en bon ordre, à son rang de bataille? La moitié des escadrons ont mis pied à terre. Seul, sans officiers, Ney passe et repasse devant le front des régimens. Il les harangue sous une épaisse mitraille : « Français, ne bougeons pas! » Il ajoute d'une voix forte un mot que l'on n'entendait plus sur les champs de bataille : « C'est ici que sont les clés de nos libertés! »

III. — GROUCHY ENTEND LE CANON DE WATERLOO. — GÉRARD CONSEILLE DE MARCHER AU FEU. — POURQUOI CE CONSEIL EST REPOUSSÉ.

Comment les Prussiens ont-ils échappé à la poursuite du maréchal Grouchy et sont-ils arrivés sur le champ de bataille de Waterloo? C'est le moment de l'expliquer. Nous avons laissé Grouchy à Gembloux, toujours incertain de la direction prise par l'ennemi. A deux heures du matin, il reçoit de ses éclaireurs la nouvelle qu'un corps de Prussiens s'est dirigé par Sart-les-Walhain sur Wavre. Il en conclut que la pensée de Blücher pourrait bien être d'envoyer un fort détachement rejoindre Wellington; mais cette lueur ne fit que traverser son esprit. L'idée que le général prussien méditait un retour offensif sur les derrières de l'armée française par sa gauche

persistait encore chez lui; elle l'empêchait de voir ce qui devenait évident. En proie à cette perplexité, il hésitait à faire un mouvement quelconque, qui, il le sentait, ne pouvait manquer d'être décisif. Voilà pourquoi, partagé jusqu'au dernier instant entre des résolutions contraires dans cette matinée suprême du 18, il n'avait mis son armée en marche qu'entre six et sept heures, attendant des instructions, des lumières qui ne devaient pas venir. Le général Gérard, le plus désespéré de ces délais, ne put même partir qu'à huit heures.

Ici se répéta la même erreur qu'en partant de Ligny. Une fois que Grouchy s'était fixé sur la direction de Wavre, il avait deux moyens d'arriver à ce but. Une route s'ouvrait à lui sur la gauche, qui, passant à Mont-Saint-Guibert, offrait l'immense avantage de le tenir plus rapproché de deux lieues de l'armée française, avec laquelle il resterait nécessairement en communication. Par cette route, il arriverait plus vite, plus sûrement à Wavre, et dans tout le parcours il tendrait la main aux corps français engagés avec les Anglais. Il y avait une autre route, celle de Sart-les-Walhain, plus longue, qui l'éloignait de deux lieues de Napoléon, mais qui le rapprochait d'autant de la direction imaginaire qu'il attribuait à l'armée prussienne. C'est cette seconde route que Grouchy avait malheureusement choisie. Il y marchait en une seule colonne, flanquée à gauche par la division de cavalerie du général Vallin.

A onze heures et demie, Grouchy, toujours plus incertain à mesure que l'événement approche, arrive à Walhain-Saint-Paul. Là, pendant que les troupes traversent le village, il s'arrête dans une maison. Pour tromper l'anxiété qui le ronge, il s'assied à table avec cette sorte d'indifférence qui saisit quelquefois les hommes accablés d'un trop lourd fardeau, et les jette dans une torpeur fatale à l'approche des grandes crises. Il mangeait des fraises, lorsqu'un officier entre dans la salle. Cet officier s'écrie qu'en se promenant dans le jardin de la maison, il a cru entendre sur la gauche le sourd retentissement du canon. On se lève, on court à l'endroit indiqué. Les officiers appliquent l'oreille contre terre. Le bruit augmente; on ne peut plus s'y tromper : cinq cents bouches à feu font trembler le sol. « C'est une nouvelle bataille de Wagram, » dit Grouchy; mais aucun ordre nouveau ne suit ces paroles.

A ce moment s'approche le général Gérard. Depuis deux jours, il évitait tout entretien avec Grouchy, dont les fausses manœuvres le navraient et le consternaient. Cependant alors il l'interpelle, il éclate, et ses paroles doivent être conservées pour son éternel honneur : « C'est au feu qu'il faut marcher, car on ne sait plus même où sont les Prussiens. C'est sur le champ de bataille seulement qu'on est certain de les trouver. La cavalerie de Vallin, qui est sur les flancs, est plus proche du canon; elle ouvrira le chemin. Le 4e corps dé-

bouche dans Sart-les-Walhain; il n'a qu'à changer de direction à gauche. Le corps de Vandamme, plus avancé à Nil-Saint-Vincent, appuiera de son côté sur la Dyle. Par un bonheur inespéré, les deux ponts maçonnés de Moustier et d'Ottignies n'ont pas été coupés; ils sont entiers. Les Prussiens n'ont là que quelques vedettes, et plus loin aucun obstacle jusqu'à Saint-Lambert et Frichermont. Ainsi c'est la fortune qui a gardé ces passages. Qu'on en profite sans retard. Le général Valazé a sous la main un guide qui offre de conduire l'armée en moins de quatre heures. C'est donc bien avant le coucher du soleil que l'armée aura rejoint la gauche et concourra à la destruction des Anglais et des Prussiens, car il faut être aveugle pour ne pas voir qu'ils font à ce moment leur jonction. Si le maréchal Grouchy refuse cette occasion unique, s'il ne veut pas engager toute son armée dans ce mouvement de flanc, au moins qu'il laisse le général Gérard l'exécuter sous sa responsabilité et pour son compte. Il ira seul avec le 4e corps. Qu'il y soit seulement autorisé! »

Valazé joint ses instances à celles de Gérard. Par malheur, Balthus, commandant l'artillerie de Valazé, est d'un avis opposé à celui de son chef: exemple mémorable du peu de cas qu'un chef doit faire des impossibilités que soulèvent les inférieurs, sitôt qu'on les consulte dans les momens suprêmes, car ils voient les inconvéniens et ne voient pas la nécessité qui commande qu'on les oublie. Le général d'artillerie Balthus soutient qu'il est impossible de faire passer le canon dans les chemins de traverse que l'on propose de suivre. Il appuie cet avis de sa longue expérience du métier au moment même où toute l'artillerie de 60,000 Prussiens défile, pour ainsi dire, sous ses yeux impunément, dans les mêmes lieux, à travers ces mêmes obstacles qu'il juge insurmontables.

Cette raison fut une de celles dont se couvrit le maréchal Grouchy : il la saisit avec avidité; mais dans le fond ce qui l'empêchait d'agir, c'était l'idée fausse qu'il s'était faite du mouvement de l'ennemi et le poids de sa propre responsabilité. Elle l'écrasait au point de lui ôter tout autre sentiment. Quand il eût fallu improviser des manœuvres, il se contentait de s'attacher à celle qu'il avait commencée. D'ailleurs, comme il arrive toujours, les motifs à alléguer pour persévérer dans l'inertie ne lui manquaient pas. « Il avait ses instructions, c'était à lui de les suivre. La guerre d'inspiration ne convient qu'au chef; le lieutenant doit obéir. La maxime de marcher au canon n'est pas toujours la bonne. On vient de retrouver la trace des Prussiens à Wavre; est-ce le moment de les quitter de nouveau pour s'engager dans une direction inconnue? Savait-on ce que l'on trouverait dans cette longue marche de flanc où le général Gérard voulait qu'on s'engageât? Quels défilés, quels escarpemens,

et peut-être quelles impossibilités! Avait-on mesuré les distances? Ne savait-on pas à quel point les guides se trompent sur le temps nécessaire à une armée? Fallait-il recommencer la faute de Ney, de d'Erlon, et ne se trouver sur aucun champ de bataille, ni à Mont-Saint-Jean, ni à Wavre? Et si les quatre corps prussiens réunis sur les hauteurs de Wavre saisissaient l'occasion de cette marche de flanc, qu'arriverait-il? Comment ses divisions, désunies par la marche (et il ne faut pas oublier qu'il n'a que 32,000 hommes), ne seraient-elles pas compromises au passage de la Dyle, où l'attendront 90,000 hommes rangés sur l'autre bord? C'est donc une armée battue et dispersée qu'il amènera à Waterloo? Imagine-t-on que les Prussiens lui laisseront faire ce long chemin sans l'inquiéter sur la Dyle ou à Saint-Lambert, dont on aperçoit le défilé? A peine aura-t-il fait un pas dans la direction proposée, les éclaireurs du maréchal Blücher l'en instruiront aussitôt, et l'on verra les corps de Bulow, de Ziethen, de Pirch, tomber sur les flancs des Français. Au contraire, par la route que l'on suit, on va bien rassemblés, en bon ordre, aborder la masse des Prussiens à Wavre. Si, comme il est probable, ils veulent revenir par leur gauche sur les derrières de l'armée française, on sera là pour les en empêcher. D'ailleurs la volonté de l'empereur est formelle. »

Après ces paroles, que j'ai empruntées au général Gérard et au maréchal Grouchy eux-mêmes, les colonnes françaises, qui avaient fait halte un moment, se remettent en marche; il était midi, elles étaient à trois lieues de Wavre.

Les accusations amères répétées contre Ney dans les loisirs du bivac de Ligny avaient fait une impression profonde sur Grouchy. Il était bien décidé à ne pas s'en attirer de semblables, et par conséquent à marcher réuni sur une seule colonne et à ne rien tenter qu'avec toutes ses troupes rassemblées sous sa main. Ainsi le blâme injustement jeté sur Ney eut pour conséquence d'augmenter l'irrésolution et les lenteurs de Grouchy.

Le maréchal Grouchy avait été pendant la retraite de Russie le chef de l'escadron sacré dans lequel les généraux servaient comme capitaines et les capitaines comme soldats. Quand on l'avait vu une fois, on ne pouvait l'oublier : il était grand, la tête haute, le visage osseux, les pommettes des joues étonnamment saillantes, les yeux noirs très écartés et comme éblouis. Il laissait l'idée d'un brillant général d'avant-garde, mais non pas assurément celle de l'un de ces hommes rares sur lesquels la fortune d'un état peut se reposer sans crainte en des circonstances critiques. Lui-même le sentait. Il en donna deux fois la preuve : la première, lorsqu'il refusa le commandement à Ligny, la seconde, lorsqu'il s'en démit dès sa rentrée en France.

Au moment même de cette discussion des chefs de l'aile droite française, la masse prussienne se disposait à déboucher de Wavre, dans la direction de Waterloo, avec l'impulsion d'une résolution depuis longtemps préparée. Aucune délibération n'avait suspendu ses mouvemens. Cette armée, après avoir passé la nuit à Wavre et s'y être refaite, marchait au rendez-vous marqué par le chef de l'armée anglaise. Le corps de Bulow, qui n'avait encore eu aucun engagement avec les Français, se mit le premier en marche. Un incendie dans Wavre retarda jusqu'à midi une de ses divisions; il devait passer par Saint-Lambert, point culminant d'où il ne pouvait manquer d'être aperçu de loin. Pirch suivait; Ziethen devait longer la forêt de Soignes à travers de vastes bassins où son approche resterait cachée jusqu'à l'entrée du champ de bataille.

Ainsi dans cet espace compris entre Wavre et Waterloo s'avançaient parallèlement trois noires colonnes prussiennes, Bulow en tête, 30,000 hommes, Pirch en seconde ligne, 17,000, Ziethen à droite, 13,000, total 60,000 hommes. Au moment où les flanqueurs de gauche de Grouchy, en sortant de Sart-les-Walhain, s'approchaient de la Dyle, ils furent aperçus des vedettes prussiennes. Blücher est aussitôt averti; il crut que les Français renonçaient à marcher sur Wavre pour se diriger à leur tour sur le canon; il fut confirmé dans cette idée lorsque les têtes de colonnes d'Exelmans et de Vandamme se montrèrent à la hauteur de Corbais, comme si elles allaient déboucher à Moustier. Dans la crainte de ce mouvement, Blücher fait suspendre la marche de Pirch; il ordonne à Ziethen de se rabattre sur la Dyle. Il ramène ainsi ses colonnes en arrière du côté de Grouchy; mais, ayant bientôt reconnu que celui-ci poursuivait son mouvement vers Wavre, le général prussien, pleinement rassuré, ordonne une nouvelle contre-marche : il reporte ses troupes dans la direction de Waterloo. Quant au corps de Thielmann, 18,000 hommes, il le laisse à Wavre pour couvrir le mouvement et amuser le maréchal Grouchy le plus longtemps possible sur les deux bords de la Dyle. Si ce maréchal, sans se laisser tromper par ce rideau, marche au canon de Waterloo, Thielmann a l'ordre de l'y suivre en toute hâte.

L'apparition des éclaireurs de Grouchy eut encore d'autres conséquences que de jeter un moment l'irrésolution dans l'armée prussienne. Nous connaissons aujourd'hui dans le plus petit détail les mouvemens de cette armée, que la rapidité de sa fuite avait dérobés à nos soldats. Tout était obscur dans sa marche, et l'événement restait inexplicable. Il s'éclaire maintenant par les détails qui suivent.

En arrivant près de Vieux-Sart, la cavalerie française de Vallin se trouva un moment entre la tête et la queue du corps de Bulow. Dès que le détachement français fut signalé, le général prussien laissa en arrière deux régimens de cavalerie de la réserve pour lui faire

tête. La même chose arriva au général Pirch. Il reçoit la nouvelle que l'avant-garde d'Exelmans se montre sur les hauteurs en avant de la Baraque: aussitôt Pirch laisse en arrière la brigade de cavalerie du lieutenant-colonel de Sohr, le 11e régiment de hussards et quatre pièces d'artillerie attelée. Toutes ces troupes manqueront à la bataille.

Ainsi une démonstration involontaire de quelques troupes légères de Grouchy sur sa gauche a porté un trouble réel, profond dans les dispositions de l'ennemi. Déjà à cette seule apparence que de faux mouvemens de la part des Prussiens! quelle marche désunie! Blücher lui-même un moment incertain, le corps de Bulow séparé en deux par un intervalle de plusieurs lieues où les nôtres ont pénétré, Pirch affaibli d'une partie de ses troupes, la réserve de cavalerie et celle d'artillerie de la 7e et de la 8e brigade arrêtées et paralysées, le détachement de Ledebur coupé du reste de l'armée et obligé de se rouvrir un chemin de vive force, tout cela à la seule apparition d'une avant-garde de cavalerie! Que sera-ce donc si Grouchy se ravise, si, au lieu de quelques éclaireurs épars, aventurés, c'est tout son corps qui marche résolûment, de propos délibéré, dans les flancs des Prussiens! Il est peut-être temps encore de revenir à la résolution audacieuse du général Gérard; outre les circonstances que je viens de dire, il en est une autre qui conseille la hardiesse. Le gros de l'armée ennemie est en ce moment retardé sur les ponts étroits de Wavre; elle a peine à déboucher.

Si la discussion du matin n'avait pas persuadé Grouchy, elle l'avait du moins profondément agité. Il galopait seul, en avant et sur le flanc de ses colonnes; il s'avança de sa personne jusqu'à l'extrémité du bois de Limelette. Là, il écouta de plus près le retentissement croissant de la bataille qui n'avait pas encore de nom; il chercha, des hauteurs où il était, à pénétrer les secrets de l'horizon, vers Saint-Lambert; puis tout à coup il se rassure : la dépêche que Napoléon lui a envoyée à dix heures du champ de bataille vient de lui parvenir. Il se hâte de s'en prévaloir; on l'entend s'écrier: « Nous sommes sur la bonne route. L'empereur nous approuve; il nous ordonne de marcher sur Wavre; c'est à Wavre qu'il faut aller. » Et, l'esprit dégagé d'un grand poids, il achève tranquillement le mouvement funeste où il s'est engagé avec anxiété.

IV. — SUITE DE LA BATAILLE. — INTERVENTION DU CORPS DE BULOW.

C'est à quatre heures que le général Bulow atteignit les bois de Frichermont. Il n'avait pas paru à la bataille de Ligny; sa hâte n'en était que plus grande. Ses troupes marchaient sur un large front, aux deux côtés du chemin encaissé qui avait été réservé à l'artille-

rie. En traversant ces défilés boisés, ces ravins marécageux de Lasnes à Planchenoit, on s'étonnait de ne trouver aucun obstacle; à chaque pas, les éclaireurs s'attendaient à une surprise. Les officiers, en se montrant le ruisseau de Lasnes, se disaient qu'il eût suffi de quelques bataillons français pour disputer longtemps le passage; mais, ayant trouvé les chemins ouverts, tous doublèrent le pas : ils descendirent des hauteurs en amphithéâtre, d'où la bataille se montra à leurs yeux jusque dans ses moindres replis.

D'abord l'intention des généraux prussiens avait été d'attendre et de concentrer la masse de leurs troupes avant d'attaquer; mais Blücher, qui marchait avec les colonnes de Bulow, vit du haut des collines de Maransart que la crise de la bataille approchait. Son impatience naturelle le conseilla trop bien. Il décida au premier coup d'œil qu'il fallait user de ce premier moment de surprise et se jeter tête baissée sur la droite française, sans lui laisser le temps de se reconnaître. Le danger déjà imminent où se trouvait l'armée anglaise ne souffrait pas un instant de retard. On apercevait distinctement les réserves de Napoléon sur les hauteurs de la Belle-Alliance; plus loin, les charges de cavalerie sur le plateau attiraient tous les regards. Si l'infanterie de Lobau marchait en avant, si elle allait soutenir ces attaques, le dernier moment de l'armée du duc de Wellington était arrivé. Il fallait donc sur-le-champ attirer à soi et occuper cette infanterie de manière à l'empêcher de se raviser. Par ces raisons qui plaisaient à son impétuosité, Blücher fit commencer le feu à une grande distance sur la cavalerie Domon et Subervie; il annonça ainsi son arrivée.

Ces premières salves de quarante, bientôt même de quatre-vingt-six pièces de canon, firent impression sur les deux armées aux prises. Les Anglais respirèrent, les Français s'étonnèrent; mais, sûrs de la prévoyance de leur chef, ils n'éprouvèrent aucune crainte. Un peu après, la 15e et la 16e division de Bulow débouchèrent en rase campagne; elles se dirigèrent sur le flanc droit de l'armée française.

Depuis trois heures que les Prussiens étaient en vue, Napoléon n'avait rien fait de ce que ceux-ci craignaient le plus. Il aurait pu, ou leur disputer les défilés, ou devancer leur arrivée et précipiter toutes ses réserves dans une attaque désespérée contre l'armée anglaise. Au lieu de cette résolution extrême, il avait pris un moyen terme : observer de loin les Prussiens, n'attaquer les Anglais qu'avec la moitié de ses forces, conserver l'autre moitié intacte. Sans doute il pensa que le moment n'était pas venu de recourir aux moyens suprêmes; d'ailleurs il serait toujours à temps de renoncer aux règles de prudence pour chercher le salut dans la témérité et dans le désespoir.

Cependant Lobau, avec ses deux divisions d'infanterie Simmer et Jeannin de 7,500 hommes, avait changé sa première direction; il marchait résolûment au-devant de ces nouveaux ennemis. Pour s'appuyer, il n'avait que le village de Planchenoit, au milieu des champs ouverts, où les Prussiens ont élevé un petit monument de fer pour consacrer le souvenir de cette première rencontre. Canonnée par des batteries qui la prenaient en écharpe, la cavalerie de Domon et de Subervie, après un engagement avec les escadrons du prince de Prusse, dut se retirer en seconde ligne. Tant que Lobau n'eut en tête que la moitié du corps de Bulow, il le contint, il fit même des progrès sur lui; mais en moins d'une heure, c'est-à-dire à cinq heures et demie, les deux autres divisions restées en arrière, celles de Hacke et de Ryssel, avaient atteint à leur tour le champ de bataille : elles débouchaient de Lasnes en colonnes serrées. Aussitôt Blücher, présent à l'attaque, fit déployer les masses sur la gauche prussienne, de manière à déborder Lobau et à le séparer de Planchenoit. Les Prussiens menaçaient ainsi la chaussée de Charleroi, seule retraite de l'armée. C'était le moment où Ney demandait avec instance l'appui d'un corps d'infanterie pour s'établir sur le plateau. Ainsi Napoléon pouvait alors se croire vainqueur sur le front; mais le flanc droit était ébranlé, presque entr'ouvert : il n'y avait pas un moment à perdre pour le raffermir et arrêter de ce côté le progrès de l'ennemi. Descendues des hauteurs, les quatre-vingt-six bouches à feu de Blücher prenaient l'armée française en écharpe et à revers. Leurs boulets ricochaient sur la ligne de retraite.

Débordés sur les deux ailes, les 10,000 hommes de Lobau sont obligés de céder en plaine aux 30,000 de Bulow. Cependant Lobau les retire en échiquier, lentement, posément; la première ligne se replie par les intervalles. Elle se remet en bataille derrière la seconde, qui ouvre alors le feu et soutient le combat jusqu'à ce qu'elle cède à son tour pour faire volte-face un peu plus loin et repousser les assaillans. Lobau dirige cette suite de combats alternatifs avec la régularité d'un champ de manœuvre; mais il est menacé de perdre son point d'appui dans le village. Napoléon lui envoie le général Duhesme avec huit bataillons de la jeune garde et vingt-quatre pièces de canon. Les deux divisions prussiennes Hiller et Ryssel se massent en trois colonnes; elles enveloppent Planchenoit, elles y pénètrent, elles vont l'arracher à la jeune garde. On se fusille à trente pas dans le cimetière. Ce village avec ses vergers, ses jardins, ses enclos, ses débouchés vers Maison-le-Roi, c'est le bastion qui flanque la ligne de retraite. Il est emporté. Le général Morand, avec quatre bataillons de la vieille garde, accourt pour le reprendre. Sans tirer, il en chasse les Prussiens à la baïonnette; ses bataillons s'établissent

à un grand intervalle sur l'extrême droite, comme la garde consulaire au soir de Marengo. A l'abri de cette troupe d'élite, le corps de Lobau et la jeune garde reviennent à la charge. Les Prussiens sont débordés à leur tour; ils plient, leur artillerie s'éloigne.

Dans ce combat de plus en plus inégal, qui se prolongera jusqu'au soir, le poste de Planchenoit est un poste de sacrifice. Les troupes n'y sont point soutenues par les regards de toute l'armée comme sur le plateau; elles sont aux prises en quelque sorte à l'écart, dans un bas-fond où les colonnes ennemies affluent par torrens. Comme si toutes les formes du courage devaient être rassemblées dans cette journée, la cavalerie sur le plateau venait de montrer l'impétuosité indomptable, la joie guerrière, la témérité héroïque d'une troupe sûre de vaincre; maintenant le corps de Lobau et la garde montrent ce qu'il y a de plus austère dans le devoir militaire, la volonté stoïque de mourir à son poste, pour empêcher la destruction de l'armée et la captivité du chef. Le général Durrieu donne l'exemple de ce stoïcisme; blessé d'une balle à la cuisse, il reste tout sanglant à la tête de l'état-major.

A ce moment, Napoléon crut que cette inondation du champ de bataille par l'armée prussienne était à son terme. L'artillerie fit silence un moment; dans cet intervalle, on entendit pour la première fois très distinctement au loin le canon de Grouchy. Il était donc enfin aux prises avec ce qui restait des corps prussiens; il les occupait. On pouvait dès lors tenir pour certain qu'après la retraite de Bulow il n'y avait plus rien à redouter de ce côté du champ de bataille. Ainsi c'est le moment de se retourner contre le centre anglais, de rallier, d'engager les réserves, d'achever enfin la victoire que cet incident de Bulow a tenue suspendue depuis quatre heures.

Outre la force d'espérance que Napoléon entretint jusqu'au dernier instant, il y avait une circonstance matérielle du champ de bataille qui explique comment l'illusion fut si tenace chez lui. Nous avons dit que des bois, des taillis épais, qui ont été coupés depuis, étendaient alors leurs fourrés sur sa droite. Ces bois empêchèrent de voir les noires colonnes de Ziethen, qui s'approchaient en silence; elles avaient déjà rallié à Ohain la cavalerie anglaise. Maintenant elles étaient à un quart de lieue du champ de bataille; elles se pressaient d'arriver à travers les taillis par le plus court chemin, et personne dans l'armée française n'en soupçonnait encore l'existence. Les massifs d'arbres devaient couvrir jusqu'au dernier moment cette troisième armée. C'était comme une dernière embûche tendue par 30,000 hommes de troupes fraîches qui s'apprêtaient à s'élancer tête baissée hors des bois d'Ohain et de Frichermont.

V. — LES DEUX ATTAQUES DE LA GARDE.

Pendant ce temps, l'attaque du maréchal Ney contre le centre n'avait pas été abandonnée. Les masses de cavalerie dans les bas-fonds ne sont pas restées longtemps immobiles. Les cavaliers qui peuvent agir encore se distribuent en tirailleurs. Ils harcèlent l'ennemi, ils l'empêchent de respirer. Ils attirent à eux le feu des batteries; ils s'étendent en rideau pour protéger de leur dernier effort l'infanterie, épuisée comme eux, et qui de nouveau se jette en avant. C'est encore la division Quiot et la division Donzelot. L'une et l'autre à ce moment semblent renaître. Après leur désastre du matin, après un combat acharné de quatre heures, elles portent encore sur le front d'attaque tout le poids de la bataille. A ce moment, quel incident, quelle parole, quel ordre a aiguillonné ces braves et les a mis hors d'eux-mêmes? Ney court à d'Erlon et lui dit: « Toi et moi, nous devons périr ici, car tous deux, si la mitraille anglaise nous épargne, nous sommes destinés à être pendus. » Il semble que tous les soldats des divisions de gauche de d'Erlon aient entendu ces paroles, tant ils mettent de désespoir et de furie à renouveler leur attaque. Le souvenir de leur effort suprême a été longtemps confondu avec les derniers momens de la garde; c'est par l'aveu des historiens anglais qu'on peut restituer à cette portion de la ligne la gloire qui lui revient.

Les deux divisions ralliées sortent de la Haie-Sainte par toutes les issues. Elles se répandent en nuée de tirailleurs sur la pente des plateaux. Courbés dans les blés comme des moissonneurs, les soldats de Quiot et de Donzelot avancent jusqu'au-dessous de l'escarpement. Là ils couvrent de leurs feux les troupes harassées d'Alten, d'Ompteda, de Maitland. Ces feux hardis, incessans, succédant aux grandes charges, ne laissent pas à l'armée anglaise un intervalle de repos. Ils l'exténuent et la désespèrent. Ce fut comme un essaim de guêpes qui se jettent sur un corps abattu et sanglant. Tel fut le caractère de la bataille sur le front depuis cinq heures jusqu'à sept. Les Anglais avouent qu'à ce moment leur armée n'offrait plus qu'un lambeau de ce qu'elle avait été le matin. De tous côtés, les chefs envoyaient demander des renforts; il ne restait, disaient-ils, de leurs corps que les *squelettes*. A ces demandes la réponse du duc de Wellington était uniforme : qu'il fallait rester jusqu'au dernier homme. Les brigades de Sommerset et de Ponsonby ne formaient plus que deux escadrons. Les bataillons étaient réduits à des poignées d'hommes. On n'entendait qu'un seul commandement : *serrez les rangs!* Du haut du plateau, Wellington apercevait au loin le

clocher de Planchenoit; mais les incidens de la lutte sur cette partie éloignée du champ de bataille lui échappaient. Il ne savait qui l'emportait des Français ou des Prussiens. Dans son anxiété, il envoyait officiers sur officiers à Blücher pour le presser d'arriver.

Napoléon sentit que le moment était venu et qu'il fallait tout oser. Restaient encore en réserve dix bataillons de la garde à pied, les seuls qui n'eussent pas été engagés. Ils attendaient, l'arme au pied, sur les hauteurs de la Belle-Alliance. Malgré tout, la certitude de vaincre était encore entière chez eux. Les cinq premiers bataillons sont formés en colonnes d'attaque, et ils doivent se succéder, à quelque distance, par échelons; des batteries marchent avec eux dans les intervalles. Napoléon, à gauche de la route, galope sur l'éminence. Il montre de la main la position anglaise. Les soldats se répètent ses paroles : « Mes amis, je veux aller ce soir souper à Bruxelles. » Il enflamme de ses regards cette poignée d'hommes, en qui il a mis sa dernière espérance. Ils lui répondent par des cris enthousiastes qui tous veulent dire : « Sois tranquille. » En défilant à gauche de la Haie-Sainte, ils rencontrent les cavaliers démontés qui s'y étaient réunis en grand nombre; ils les rassurent en passant avec une gaieté héroïque. « C'était à eux d'enlever l'affaire à la baïonnette, » et ils marchaient l'arme au bras, alignés comme à la parade.

Ici les Anglais interrompent le récit pour rapporter une chose qui paraît impossible. Ils racontent qu'à ce moment suprême un officier français de cuirassiers galopa vers eux et passa dans leurs rangs. Il prévint que leur ligne allait être attaquée par la garde impériale et Napoléon en personne. On cite les colonels, les généraux auxquels cet officier fut adressé. Vérité ou mensonge, le duc de Wellington n'avait nul besoin de cet avertissement. Les préparatifs de l'attaque étaient assez visibles. Pour la troisième fois le général anglais répare la brèche qui s'est faite dans son centre. De la gauche il rappelle la cavalerie Vivian et Vandeleur; elle se replie en toute hâte derrière le front. Il comble avec les bataillons de Brunswick les vides ouverts entre la brigade de Nassau et celle de Halkett. La division Chassé se masse en colonnes profondes à la gauche de la brigade Maitland. Pour donner quelque apparence à la brigade de Nassau, on déploie derrière elle, sur un seul rang, les restes des Écossais gris et des hussards de la légion germanique. Sur la gauche, l'infanterie était déployée derrière la haie, le long du chemin creux, un régiment en carré, à l'angle des deux routes. Sur le front de l'armée, l'artillerie est presque entièrement désorganisée.

A ce moment de crise, un événement extraordinaire attire l'attention des trois armées. Une fusillade se fait entendre à l'extrémité droite de la ligne française : c'est la fusillade nourrie, ardente, pré-

cipitée d'une troupe fraîche qui se hâte de prendre part à la bataille. Elle tourne ses coups contre l'extrême gauche anglaise. Formée de la brigade du prince de Saxe-Weimar, celle-ci, atteinte par ce feu imprévu, s'effraie, lâche pied. On la voit se disperser en arrière à un quart de lieue du champ de bataille. A ce bruit, au spectacle de cette fuite, des cris de joie se font entendre sur toute la ligne française. Voilà enfin Grouchy qui arrive. Napoléon fut plus que personne empressé à croire à ce retour de la fortune. Il envoie son aide-de-camp Labédoyère répandre dans les rangs cette nouvelle, que Grouchy arrive, qu'il est là sur la hauteur de Smohain; on l'a reconnu à ses coups.

Cette nouvelle, confirmée par la fusillade qui ne fait qu'augmenter vers la droite, porte au comble l'exaltation des troupes chargées de frapper le dernier coup. Toute la ligne, d'Hougoumont à la Haie-Sainte, à Papelotte, avance avec la garde. Les blessés rentrent dans les rangs. Les tirailleurs de d'Erlon, de Quiot et de Donzelot couvrent la garde d'un rideau de fumée; ils la précèdent rapidement, pendant que, loin derrière eux, les tambours battent la charge et annoncent l'approche des colonnes d'attaque, qui les suivent au pas. Il faut que le feu de ces tirailleurs, exaltés par l'approche et l'exemple de la garde, ait été terrible en effet pour que les historiens anglais déclarent que l'armée anglaise était *absolument hors d'état d'y répondre*, et qu'elle était sur le *point d'être rompue*. En peu d'instans, sous ce feu désespéré, le 27e régiment anglais perd plus de la moitié de son monde. Une batterie française, en avant du jardin de la Haie-Sainte, marche avec les tirailleurs; elle foudroie le carré de gauche de la brigade de Kielmansegge, à cent pas; un des côtés de l'autre carré est broyé; le reste se forme en triangle. Bientôt après, sous la mitraille, il se réduit à une poignée d'hommes. Le prince d'Orange, à la tête de la brigade de Nassau, tente de charger les tirailleurs; il est frappé d'une balle à l'épaule. Déjà Alten, Halkett, presque tous les officiers supérieurs de la 3e division ont été blessés ou tués.

Enfin le rideau des tirailleurs s'entr'ouvre, la garde le dépasse; elle s'avance seule. Ney la conduit. A mesure qu'elle approche, elle pousse de grands cris. La seconde ligne anglaise ne voyait rien encore des têtes de colonnes en marche; mais ces cris seuls la terrifient. Elle recule et va lâcher pied. Les dragons de Vandeleur serrent les rangs et ferment le passage à ceux qui sont tentés de fuir. L'artillerie anglaise concentre son feu sur ces 2,900 hommes qui s'avancent, l'arme au bras, à la rencontre de toute une armée. Ils ne répondent pas au feu, mais ils serrent leurs rangs diminués; ils s'alignent, en passant sur leurs morts, comme dans un jour de revue. L'artillerie ennemie redouble à cinquante pas. Friant est

blessé, Michel tué; Ney est renversé de cheval (c'est le cinquième qui a été tué sous lui dans cette journée). Il se relève, l'épée à la main. Le 1er bataillon s'est arrêté. En voyant cette légion de héros chanceler sous la mitraille, Ney s'indigne. Il leur crie : « Lâches! ne savez-vous donc plus mourir? » Le général Poret de Morvan mêle ses cris à ceux du maréchal. La colonne reprend le pas de charge; elle a atteint le sommet de l'escarpement. Sur cette éminence, quand les grenadiers, avec leurs hauts bonnets à poil, couronnèrent la cime, ils semblèrent gigantesques à l'ennemi (1). Devant eux se présentent en colonnes serrées les bataillons de Brunswick. Ces bataillons sont dispersés; ceux de Nassau les remplacent. La garde avance; les soldats de Nassau sont rejetés jusque sous la tête des chevaux du 10e de hussards anglais. Wellington s'élance au-devant des Brunswickois; il les rallie, puis il court à la batterie placée à la droite de Maitland. Cette batterie prend en flanc les colonnes de grenadiers. Ils avancent encore; ils touchent à l'endroit où étaient couchés à terre les régimens des gardes. Une voix crie : « Gardes, debout, et visez bien! » Les régimens se dressent de terre en une ligne étendue, et ils ouvrent leur feu. En un instant, les premiers rangs français sont abattus. Le colonel Mallet, les chefs de bataillon Cardinal, Agnès, les deux frères Angelet tombent morts ou blessés. On vit alors les officiers se détacher en tête et sur les flancs des colonnes mutilées, et commander de déployer pour se servir de leur feu; mais à mesure que les têtes de colonnes se reformaient, elles étaient continuellement broyées sous la fusillade et la canonnade croisée de toute une armée. Les plus rapprochés tourbillonnent sans vouloir céder le terrain, ou ils disparaissent sur les flancs, pendant que d'autres en arrière font feu par-dessus la tête de ceux qui les précèdent. L'espoir reste encore d'emporter le centre anglais, si la dernière réserve, laissée à quinze minutes en arrière, arrive à temps; mais cette réserve est encore loin, et l'on dit que sur les 2,900 hommes qui ont gravi le plateau, il en reste à peine 700 en état de combattre. Étonnés, ceux-ci redescendent des hauteurs. Les blessés les précèdent en foule et se dispersent. Cette nouvelle incroyable se répand que la garde a été repoussée, qu'elle bat en retraite. A ce premier bruit, les rangs d'une partie de la ligne commencent à flotter.

Mais il reste un grand espoir. La première attaque de la garde a échoué; il s'en prépare une seconde. C'est Napoléon lui-même qui cette fois range les cinq nouveaux bataillons presque encore intacts qui viennent de la Belle-Alliance. Ce qu'il ne faisait jamais dans les guerres précédentes, il le fait à ce moment suprême. Il marque aux

(1) Siborne.

soldats leur place, il forme deux bataillons en bataille, deux autres comme arcs-boutans, en colonnes sur la droite et sur la gauche; la seconde brigade suivra en échelons. C'est ce même ordre de bataille qui a été irrésistible au Tagliamento, dans la dernière journée des guerres d'Italie; c'est aussi la disposition de la division de Desaix au soir de Marengo. Qui sait si ces souvenirs ne brillèrent pas aux yeux de Napoléon à ce dernier instant de sa vie militaire? Le général Friant, qu'on emportait blessé, lui dit que tout allait bien sur le plateau, que l'ennemi serait infailliblement rompu dès que cette réserve déboucherait. Napoléon reprend espoir : il s'obstine à vouloir forcer la fortune.

La nouvelle colonne se composait du 1er bataillon de chasseurs, de deux bataillons du 2e, de deux bataillons des 2e et 3e régimens de grenadiers. Sans s'inquiéter de ce qui se passe dans le reste de l'armée, elle s'avance seule, à son tour, vers le plateau déjà pris et abandonné tant de fois. Les troupes de Maitland, qui l'aperçoivent, se retirent en désordre par-delà l'escarpement; elles vont se reformer sur quatre rangs de profondeur. On a pu réunir un petit corps de cuirassiers français qui protégent d'abord l'attaque. Ces cuirassiers font un dernier effort contre les batteries anglaises; mais, trop affaiblis, ils sont renversés. La colonne se trouve encore une fois seule et sans soutien sur ses ailes. Le 52e régiment anglais en profite pour venir audacieusement se déployer sur le flanc gauche. En tête, elle a les masses encore profondes de Maitland, de Chassé, des gardes, sur sa droite la batterie Napier. C'est dans ce triangle qu'elle se jette tête baissée. Quand le régiment anglais l'eut débordée tout entière, il ouvrit son feu à brûle-pourpoint. La colonne surprise s'arrêta, et, déployant ses bataillons de gauche, elle répondit à la fusillade qui l'écrasait; mais alors la batterie de Napier se démasque sur son front à soixante pas et la mitraille. Au même instant, sur son flanc droit, elle essuie les décharges de la plus grande portion de la ligne des gardes anglaises. Ce n'était plus là un combat soumis aux chances de la guerre, mais une extermination. Le moment était venu où aucun effort de la bravoure humaine, aucune inspiration du soldat ne pouvait plus conjurer le désastre et remédier aux illusions obstinées du chef. Et pourtant c'est encore aujourd'hui un débat entre les Anglais et leurs alliés de savoir qui a porté les derniers coups à cette poignée d'hommes. On ne peut, ce me semble, disconvenir qu'une batterie des Hollando-Belges, celle de Vandermissen, ne soit venue aussi se démasquer à une portée de pistolet; elle vomit sa mitraille sur la colonne déjà écharpée, et contribua ainsi à lui arracher le champ de bataille. Cette gloire ne peut être refusée à ceux qui la réclament.

VI. — IRRUPTION DU CORPS DE ZIETHEN. — MARCHE EN AVANT DE L'ARMÉE ANGLAISE.

Pendant ce temps, un cri était parti des hauteurs de Smohain. Ce cri est le hourrah d'une attaque nouvelle. Toute la portion de la ligne française qui se tenait encore suspendue à mi-côte chancelle. Le centre et la droite sont enfoncés en même temps; ils se rompent. L'un se débande au premier pas que la garde fait en arrière, l'autre par une cause inconnue. On devait l'appeler panique jusqu'à ce que l'on sût avec précision à quelle force irrésistible il avait fallu céder. Ainsi, à ce dernier moment, deux causes très distinctes agissent simultanément sur deux points éloignés de la ligne et la brisent en tronçons. Au centre, tout se précipite vers la garde; on y cherche un refuge. Les troupes rompues, les hommes isolés, les intrépides tirailleurs de Donzelot et de Quiot, s'abritent derrière cette forteresse vivante; mais ils l'embarrassent de leur foule. Décimés, les bataillons de la garde se retirent au pas, dans les bas-fonds, au sud de la Haie-Sainte. Là, ils se forment en carrés pour faire face à l'ennemi, qui s'abat sur eux de tous les côtés de l'horizon.

Jusque-là Napoléon, dans le ravin, avait suivi des yeux les mouvemens de sa dernière réserve. Il lui avait été d'abord impossible de s'expliquer la confusion soudaine de la partie la plus éloignée du champ de bataille. Obstiné à espérer, il ne pouvait s'arracher du lieu où il était; mais lorsqu'il vit sa garde invincible céder elle-même le terrain et repasser la Haie-Sainte, pour la première fois il renonça à l'espérance, et (s'il faut en croire le rapport de son guide) il s'écria : « C'est fini! »

Comme déjà les cavaliers ennemis s'approchaient, il lança contre eux son escorte de quatre escadrons de service. Ces 400 hommes furent aussitôt enveloppés et culbutés. Le général Guyot, qui les conduisait, est blessé de deux coups de feu; le général Jamin est tué à la tête de ce qui restait des grenadiers à cheval. Napoléon, n'ayant plus alors même un seul homme d'escorte, tourna bride. Il entra dans le carré du 2e régiment de grenadiers, que commandait le lieutenant-colonel Martenot.

Que s'était-il donc passé à l'extrême droite? Le corps d'armée de Ziethen avait débouché à l'improviste des bois d'Ohain avec sa 1re brigade, sa cavalerie de réserve et quatre batteries. D'abord Ziethen avait établi une batterie sur la hauteur; mais presque aussitôt il avait jeté ses troupes en avant. Elles avaient pris en écharpe celles de d'Erlon, qui marchaient en ce moment en colonnes pour flanquer l'attaque de la garde. Cela avait été comme le dernier coup. On a accusé l'extrême droite d'avoir laissé percer la ligne de ba-

taille; mais que pouvait ce corps de 2,000 hommes exténués, disséminés, surpris, devant le torrent d'ennemis qui se précipitaient des hauteurs? Ceux-ci devaient emporter l'obstacle par le poids seul de leur masse. Napoléon a reproché à la division Durutte de ne s'être pas crénelée dans Smohain; mais c'est encore aujourd'hui une question de savoir si ce village, vaillamment défendu par le prince de Saxe-Weimar, a été emporté et occupé plus de quelques instans par les soldats de Durutte. Puis l'étonnement, la stupeur s'y joignirent. On avait vu d'abord les nouveaux assaillans, trompés par l'uniforme bleu des troupes de Nassau, diriger leurs feux contre elles et les disperser à un quart de lieue; maintenant, revenus de leur méprise, c'est contre les nôtres que ces mêmes corps s'étaient retournés avec fureur. Un changement si imprévu déconcerta d'abord l'infanterie de Brue, de Marcognet, qui tenaient la droite, et pourtant les Prussiens rapportent que cette aile française ainsi surprise a fait plus de résistance que l'on n'a coutume de dire. Pendant une demi-heure, elle ferma aux nouveau-venus l'entrée du champ de bataille; elle disputa le débouché des fermes de Papelotte et de Smohain. Les Prussiens y furent arrêtés assez longtemps pour perdre 500 hommes. La division Durutte avait ainsi gardé le champ de bataille pendant la première attaque de la garde : le centre de d'Erlon avait même pu se retirer pendant quelque temps avec ordre; mais enfin la brèche avait été faite à l'extrémité de la ligne. Les 13,000 hommes de Ziethen, troupe fraîche, s'y étaient précipités, la cavalerie en tête. Ils avaient pénétré entre d'Erlon et Lobau, dans l'intérieur même de l'armée française. Ainsi écrasés de front, de flanc et à revers, il n'était pas besoin de la panique ou de la trahison pour que tout fût perdu. Le cri de *sauve qui peut* n'était pas nécessaire; d'ailleurs qui y aurait pris garde au milieu des feux croisés, des caissons renversés, des canons qui tiraient leur dernière charge, des bataillons épars, des escadrons serrés sous le poids desquels la terre tremblait? Jusqu'ici on n'a trouvé personne qui affirme l'avoir entendu. La force des choses, l'insurmontable nécessité, l'obstination ou l'aveuglement du chef dans une lutte devenue impossible, suffirent. Les armes, les corps, les régimens se mêlent. Cette magnifique armée n'était déjà plus, vers la Belle-Alliance, qu'une multitude confuse; mais la masse française était encore si épaisse que la cavalerie ennemie la refoulait au pas sans pouvoir y pénétrer ni l'entamer. La cavalerie prussienne marchait droit dans la direction de Rossomme; elle semblait portée sur les flots d'une mer houleuse. Le général Durutte se retira le dernier. Il se retourna un moment pour regarder l'ennemi. Des cavaliers prussiens se jettent sur lui, ils le sabrent au visage, ils lui abattent le poignet droit. Aveuglé par son sang et

ne pouvant conduire son cheval, la foule l'entraîne vers la grande route de Charleroi. Il y cherche quelque temps le maréchal Ney pour lui remettre un dernier détachement rallié de la brigade de Brue.

A ce commencement du désastre, une chose frappe dans le récit des Anglais : c'est la louange enthousiaste qu'ils adressent au duc de Wellington pour avoir osé poursuivre la vieille garde décimée et écharpée. Quelle idée se faisait-on donc de cette garde, et quel éloge vaudra jamais un pareil aveu? Il est certain en effet que, même à ce moment de calamité où l'armée française sembla se fondre, le duc de Wellington usa d'une extrême prudence. Que de précautions encore contre cette foule désorganisée! que de circonspection dans la victoire! Il fut lent à croire à un pareil désastre. Quand il le vit, il fut lent encore à commettre toute l'armée anglaise contre de tels débris. Il retint la masse de ses troupes immobile sur les hauteurs, et il ne lâcha dans la plaine que les brigades de Vivian et de Vandeleur, comme pour s'assurer d'une victoire qu'il ne pouvait croire si complète.

Des batteries tiraient encore de différens points. La fusillade continuait autour des ruines enflammées d'Hougoumont, puis elle cessa. Il était huit heures et demie, le soleil se couchait; il jeta un dernier rayon à travers les arbres de Merke-Braine. La fumée se dissipa sur presque tout le champ de bataille; l'affreux spectacle resta un moment à découvert. A mi-côte de la position française, on voyait encore çà et là des carrés d'infanterie et des canons sur les flancs et dans les intervalles. Où était alors cette invincible cavalerie de Milhaud, de Kellermann, de Guyot, de Lefebvre-Desnouettes? Il y avait çà et là des escadrons qui restaient immobiles. Ce n'étaient que des débris et, comme disent les Anglais, de vrais *fantômes* de ce qu'ils avaient été le matin. Ils étaient là épars, quelques-uns sans chefs, partout où le hasard de la bataille les avait dispersés. La foule passait à leurs pieds, comme les grandes eaux se précipitent à travers les arches d'un pont ruiné dont il ne reste que quelques piliers que l'inondation n'a pu emporter; mais tels qu'ils étaient, au milieu de la confusion générale, ces carrés et ces escadrons imposaient à l'armée anglaise. Wellington crut ne pouvoir prendre assez de précautions pour les aborder.

La brigade de cavalerie légère de Vivian, formée en échelons par escadrons, est lancée la première dans le centre des Français. Elle y fait la trouée. Les lanciers, les dragons de la garde impériale se retournent et chargent les dragons et les hussards de la légion germanique. On parle aussi d'un corps de cuirassiers qui contint par un feu de carabines la cavalerie allemande. Par là ils

donnèrent aux carrés de la garde le temps de sortir du ravin de la Haie-Sainte.

Sur la droite anglaise, la brigade de Vandeleur descend au trot vers les clôtures d'Hougoumont; elle refoule les tirailleurs sur la ligne de retraite. Là, l'aile gauche française, séparée de la droite par des hauteurs, n'avait pas vu le débordement des Prussiens. Elle s'obstinait autour des ruines d'Hougoumont. Quand elle se retira, elle le fit d'abord lentement, ne soupçonnant pas le désastre. La cavalerie légère de Piré s'éloigna au pas sans même être inquiétée. Si le général Reille eût pu imaginer ce qui se passait à la droite et au centre, au lieu de venir fondre ses colonnes dans la partie déjà désorganisée de l'armée, sur la route de Charleroi, il eût fait sa retraite par la route de Nivelle.

Cependant la cavalerie anglaise était déjà harassée par ses charges; elle s'était désunie et mêlée aux fuyards. Le désastre était contagieux même pour les vainqueurs. Déjà les généraux qui commandaient cette cavalerie s'étonnaient de se voir si loin seuls en avant de la ligne anglaise. Ils n'étaient pas sans inquiétude au milieu de leur triomphe. Ils arrêtèrent leurs escadrons pour attendre l'infanterie qui les suivait.

La première qui les atteignit fut la brigade d'Adam, formée sur quatre rangs, comme dans l'extrême danger; elle marchait sur la gauche anglaise de la route. Alors les deux armées, réunies sur les hauteurs de la Belle-Alliance, se jetèrent successivement sur les carrés de la garde. Les ennemis étaient si nombreux qu'ils se frappaient et se canonnaient les uns les autres. En arrivant près de la Belle-Alliance, les troupes anglaises d'Adam tombent dans la ligne de feu d'une batterie prussienne. Le 18e de hussards britanniques sabre un régiment allemand; mais à la fin ils se reconnaissent : tous se ruent sur les carrés de la vieille garde qui subsistent encore.

Ces carrés servaient de refuge aux généraux qui n'avaient plus de soldats; ils s'ouvraient surtout pour recevoir les drapeaux que l'on venait de toutes parts leur confier. C'étaient autant de citadelles où s'abritait ce qui faisait l'âme de l'armée, et il est certain que, dans cette journée, où presque tout le matériel fut perdu, les drapeaux furent sauvés avec la religion militaire des vingt dernières années. Il fallut démolir les carrés homme à homme, et même ils ne furent pas rompus par une attaque combinée. Nul régiment, nulle brigade ennemie ne s'attribue l'honneur d'avoir brisé leurs rangs. Ils ne cédèrent qu'à la pression des trois armées anglaise, prussienne et même française, qui s'amassaient sur eux de tous les points de l'horizon, car le poids des fuyards les écrasa autant que celui des vainqueurs.

Au milieu de cette mer d'hommes, trois carrés subsistaient encore. Par moment ils s'arrêtaient, croisaient le fer, et se dégageaient par un feu à bout portant des masses ennemies qui les pressaient. A la fin, il n'en resta plus qu'un seul. Le colonel Halkett, à la tête des Hanovriens, l'enveloppe sur trois faces; il crie entre chaque décharge : « Rendez-vous! » Une voix répond : « La garde meurt et ne se rend pas (1)! » C'était la voix de Cambronne; une nouvelle décharge le renverse d'un éclat d'obus à la tête. Il reste évanoui parmi les morts. Le carré reprend sa marche et s'éloigne.

Dans cette dernière mêlée, les étrangers (2) parlent avec une admiration particulière d'un régiment français de cavalerie : c'était le reste des grenadiers à cheval; ils marchaient au pas, en colonne serrée, dans un ordre magnifique : on eût dit qu'ils étaient étrangers au chaos qui les environnait. Le 12e de dragons anglais osa les charger : le régiment français se retourne tranquillement, les culbute, et reprend sa marche majestueuse. Un peu plus tard, le régiment étant de nouveau pressé, un officier sort des rangs et va décharger ses pistolets sur le colonel Murray. Comme Napoléon se retirait alors le long de la grande route, à la droite de cette cavalerie, on a pensé qu'elle voulut assurer par là le salut du chef de l'armée.

A ce moment, Wellington, voyant que son avant-garde avait atteint, avec Vivian, Vandeleur et Adam, la position française, se crut enfin vainqueur. Alors, mais seulement alors, il lâcha la bride à son armée, qu'il avait retenue jusque-là sur le plateau. Il ordonna un mouvement général en avant de la ligne entière. C'est le moment dont parle le général Foy, quand cette armée, immobile, enracinée à la même place depuis le matin, s'ébranla, comme un seul homme, des hauteurs d'Hougoumont et de Smohain. Dès ce premier pas, la division Lambert traverse la Haie-Sainte, que l'on trouva abandonnée aux blessés et aux morts. Les Anglais tiennent beaucoup à maintenir qu'entre la retraite de la garde et le mouvement en avant de leur ligne il s'est passé au moins douze minutes, car ils en concluent que ce sont eux qui ont percé le centre français avant l'irruption générale des Prussiens. Ce sont ces douze minutes que les historiens se disputent, et voilà le comble de la gloire humaine!

En face de l'armée anglaise qui se précipite, un homme s'était arrêté de l'autre côté du ravin; il était à pied, appuyé sur le bras

(1) D'après les *Souvenirs d'un Officier*, on a entendu Cambronne, revenu à Nantes, répéter lui-même ses paroles : *Des gens comme nous ne se rendent pas!* La première version s'est imposée à l'histoire. Il ne serait plus possible de revenir à la vérité nue sans paraître l'altérer.

(2) Voyez Siborne.

d'un caporal de la vieille garde : c'était le maréchal Ney. Il s'opposait aux fuyards. Vers la Belle-Alliance, meurtri, les habits troués de balles, mais encore invulnérable, il cherchait autour de lui un détachement, une compagnie, un peloton pour se remettre à leur tête et les ramener au feu. A ceux qui passaient, il criait : « Venez! suivez-moi, je vais vous montrer comment meurt un maréchal de France sur le champ de bataille! » Ceux qui l'ont entendu assurent encore aujourd'hui que l'accent de ces paroles ne sortira jamais de leur mémoire; mais c'était là un courage surhumain qui étonnait les plus braves.

Napoléon passa près de la butte de Rossomme. C'est de là qu'il avait vu à ses pieds le matin cette héroïque armée, qui remplissait, disait-il, la terre d'orgueil. Maintenant il la voyait du même endroit désorganisée, presque anéantie, toutes les armes confondues, les bagages, les caissons, les hommes mêlés qui fuyaient sans le reconnaître à l'approche de la nuit. Il y avait là deux bataillons et une batterie : il ordonna de tirer. Le dernier coup de canon emporta la cuisse de lord Uxbridge, qui commandait la dernière charge de cavalerie.

VII. — SUITE. — DÉFENSE DE PLANCHENOIT PAR LOBAU.

Le corps prussien de Ziethen n'était pas le seul qui se fût jeté à l'improviste sur l'armée française. Presque en même temps tout le corps de Pirch déboucha derrière Bulow et prolongea sa droite et sa gauche. C'étaient encore 15,000 hommes qui tombaient sur Lobau, affaibli de douze bataillons de la garde.

La destruction entière des Français dépendait de la prise de Planchenoit. Les Prussiens s'avancent par bataillons serrés dans la direction de l'église, qui était déjà remplie de morts et de mourans. Les toits de chaume s'étaient allumés. L'incendie, réfléchi dans les vitres de l'église, éclairait le cimetière, que défendait un bataillon de chasseurs au milieu des cadavres qui leur faisaient un second retranchement. Bulow et Pirch réunis ne peuvent forcer le village de front; ils le débordent et l'enveloppent jusqu'au bois de Chantelet. La défense des Français de Lobau, au milieu des fermes en flammes, pendant que derrière eux s'écoulait toute l'armée, excite encore aujourd'hui l'étonnement des historiens étrangers. Pendant une heure et demie, cette troupe se laissa écraser pour le salut des autres. C'est là que la garde put réellement combattre. Quoique débordée de toutes parts, elle dispute chaque maison, elle se défend de haie en haie, d'arbre en arbre. Les généraux Barrois et Duhesme sont blessés grièvement. Si Planchenoit eût été pris une demi-heure

plus tôt, la retraite eût été coupée; quand ce poste fut abandonné, tout ce qui restait de l'armée avait passé. Les chasseurs du 3e régiment de la garde furent les derniers à quitter le village. Le général Pelet en avait réuni 250. Faisant front dès qu'ils étaient menacés, ils se retirèrent par Maison-le-Roi. Cette poignée d'hommes et la nuit sauvèrent Napoléon.

Les hommes avaient fait ce que comportaient les forces humaines. Ils cédèrent à une force supérieure que presque tous appelèrent trahison, car personne n'eût voulu y voir le résultat des erreurs du chef. Il fallait plus d'un demi-siècle avant qu'on admît que le général était pour quelque chose dans le désastre de tous. On aima mieux alors croire à la perfidie d'un grand nombre qu'à une seule faute d'un chef idolâtré, réputé infaillible même après Moscou et Leipzig.

La nouvelle que Grouchy arrivait produisit une sorte de vertige. Quand, à la place de Grouchy, on vit 60,000 Prussiens déboucher par toutes les issues, alors les imaginations même furent envahies. Chacun se crut livré, les armes tombaient des mains, et comme on avait fait au-delà des forces humaines, on paraissait céder, non pas à l'ennemi, mais à la fatalité. Il s'ensuivait que même les chefs aimés n'avaient plus aucun empire sur leurs hommes. Tous, hormis un seul, étaient devenus suspects. De là l'impossibilité de rallier une arrière-garde. La défaite se changea en désastre, et qui voulait s'y opposer, ou seulement marcher contre le courant, était tenu pour ennemi. Dans les premiers momens de la déroute, le secrétaire de Napoléon se précipite de la ferme du Caillou au-devant des fuyards. Il conduisait un cheval à Napoléon, qu'il supposait encore dans la mêlée, peut-être blessé ou à pied. Deux cuirassiers français, le sabre haut, viennent à lui : « Où vas-tu? — Je cherche l'empereur. — Tu en as menti; tu vas rejoindre les Anglais! » Ils allaient le sabrer, quand des officiers le reconnurent et le sauvèrent.

Wellington arrêta l'armée anglaise dès qu'elle eut atteint la position des Français vers Rossomme. C'était assez d'occuper la place de Napoléon. D'ailleurs les troupes épuisées n'eussent pu faire un pas de plus pour poursuivre les Français. Blücher s'était chargé de ce soin; il plaisait à sa haine, à son désir de vengeance. Les Anglais bivaquèrent dans les lignes des Français, à droite de la route de Charleroi, qu'ils laissèrent libre à leurs alliés. En revenant du côté de la Belle-Alliance, Wellington rencontra Blücher. Tous deux mirent pied à terre et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. La ferme de la Belle-Alliance avait servi de point de direction à l'armée prussienne; Blücher voulait qu'on appelât de ce nom la bataille; l'orgueil des Anglais l'a emporté. Ils ont choisi le nom de leur quar-

tier-général, quoique le bourg de Waterloo soit resté en dehors de l'action pour les trois armées.

VIII. — POURSUITE DE NUIT.

Blücher communique sa fureur à ses officiers : il veut que la poursuite soit une extermination. Bulow et Ziethen suivront les fuyards l'épée dans les reins. La cavalerie du 2e et du 4e corps a déjà passé sur le front, à travers les intervalles de l'infanterie. Pirch retournera en arrière vers Ayviers; il passera la Dyle, pour couper la retraite à Grouchy et l'envelopper, lui aussi, dans la déroute. Déjà entre Rossomme et Maison-le-Roi on a pris la plus grande partie de l'artillerie et des bagages : les artilleurs ont coupé les traits de leurs chevaux et se sont dérobés. La nuit vint, et ce que l'on n'avait jamais vu à la guerre, elle n'apporta aucun répit aux vaincus. Au contraire, elle redoubla leur détresse, car dans toutes les guerres précédentes les troupes victorieuses avaient craint de se commettre dans les ténèbres, qui rétablissent l'égalité entre le fort et le faible. Sur la Bérésina même, la nuit avait été une trève. Ici, le sentiment que *tout était fini* avait envahi les deux armées; il empêche l'une de résister et l'autre de s'arrêter dans son triomphe. Après tant de calamités, on connut la détresse d'une poursuite de nuit, dernière innovation de la haine. Dans les ténèbres, on tenait pour ennemis tous ceux qui approchaient, et les fuyards dispersaient les fuyards. D'ailleurs la lune se leva, et elle aussi vint en aide au vainqueur. A peine les nôtres se sont-ils réfugiés par groupes dans une cour, une étable, une ferme, ils y sont découverts, pris ou taillés en pièces. Les blessés sont arrachés de la paille sanglante où ils sont étendus. On accuse, je ne sais si c'est avec raison, le général Ziethen d'avoir joint ses insultes à celles de ses soldats.

A onze heures du soir, cette masse d'hommes, qui ne forme plus même une seule compagnie, arrive au défilé de Génappe. Napoléon croyait que le pont était de la même largeur que la chaussée; en réalité, il était moins large de moitié. La Dyle était là peu profonde, mais elle était retenue par des écluses, et la berge dominait de haut le cours encaissé de la rivière. Tout va s'encombrer, au bout d'une rue sinueuse, sur le pont, déjà barricadé et obstrué par les voitures du parc. Personne n'indique les gués qui se trouvent au-dessous. Napoléon mit près d'une heure à traverser la foule compacte, immobile, frappée de stupeur. Il échappe avec peine, sans escorte, presque seul. Sa voiture n'a pu franchir le défilé. Elle reste aux mains de l'ennemi, et comme tout s'amplifie dans la bouche du peuple, j'ai entendu les habitans de Génappe raconter qu'elle était pleine de

diamans. Ney arrive aussi près de ce même défilé. Il est encore à pied; mais un officier qui mérite que son nom soit conservé, Schmidt, lui donne son cheval : l'ennemi ne se glorifiera pas d'avoir pris à Génappe le héros de la Moskova. Lobau est moins heureux ; il a tenté de former une arrière-garde et n'a pu y parvenir. Son cheval s'abat sous lui au milieu de la cohue. Il est enveloppé et pris; sans respect pour tant d'intrépidité et de persévérance, on lui arrache ses insignes et jusqu'au portrait de sa femme, caché sur sa poitrine.

Les Prussiens, arrivés sur les hauteurs, y établissent des batteries. Comme si la haine les éclairait, ils font pleuvoir à minuit dans ce gouffre une grêle de mitraille et d'obus sur la foule, que les ténèbres ne protégent pas, car elle se trahit par ses cris, ses gémissemens, ses imprécations, sans répondre par un seul coup de fusil. Les blessés qui ont pu se traîner à pied jusque-là succombent à cet endroit. Les voitures chargées des plus gravement atteints se renversent au bord du chemin; il en sort des plaintes qui se perdent dans la détresse universelle. Quant aux hommes valides, le désespoir leur fait trouver des issues; mais dans ce chaos tout achève de se mêler. L'armée fugitive, débandée, méconnaissable, devient à elle-même la plus grande cause d'épouvante.

A minuit, Blücher arrive à Génappe; il s'y arrête, comme pour jouir pleinement du désastre. C'est de là qu'il date sa première dépêche aux souverains réunis à Heidelberg. Dans la maison où il plaça son quartier-général se trouvait le général Duhesme, qu'une grave blessure avait forcé de s'arrêter. Les Prussiens disent qu'il a été recueilli et soigné par leurs chirurgiens; les habitans affirment qu'étant sur la porte de la maison, il fut égorgé par des hussards, déjà mourant de sa blessure de Planchenoit. L'inscription de son tombeau, que j'ai vue à Huy, est moins explicite; on y lit : *Atteint d'un coup mortel au champ d'honneur le* 18 *juin, décédé le* 20 *à Génappe*, soit qu'on ait ignoré la vérité, soit qu'on l'ait trouvée trop odieuse pour la consacrer sur un tombeau.

Au-delà de Génappe, un tambour prussien monte sur un des chevaux dételés de la voiture de l'empereur, et, battant la charge, il entraîne après lui les troupes prussiennes dans l'ivresse et l'orgie de la victoire. Les Français ne marchaient plus que par groupes de centaines d'hommes. A peine reprenaient-ils haleine dans un bivac, ils étaient forcés de le quitter. Il suffisait alors d'un bruit de trompettes ou de tambours pour disperser cette armée, deux jours auparavant invincible dans ces mêmes lieux, et ce qui faisait que l'on ne tentait nulle part de résister, c'était d'abord la nuit, qui grossissait partout l'ennemi, mais c'était surtout la persuasion que l'on ne pouvait rien contre l'universelle trahison dans laquelle on

se croyait enveloppé. La poursuite fut acharnée jusqu'à Frasnes. Là les Prussiens crurent apercevoir un fort détachement de cavalerie française; ils s'en approchèrent : tout avait disparu. Le général Gneisenau, à la tête de ses escadrons, atteignit l'auberge qui porte encore, par une sorte de dérision de la fortune, cette enseigne : *à l'Empereur*. Il s'y arrêta et y attendit le jour.

Un peu auparavant, à une heure du matin, Napoléon avait mis pied à terre aux Quatre-Bras. Tout était horrible autour de lui, sur ce champ de bataille du 16. Les morts n'étaient pas encore enterrés; mais ils étaient dépouillés et nus. A la lueur de la lune, quarante mille hommes dispersés s'écoulaient à grands pas au milieu de ces cadavres de trois jours. C'est de ce lieu sinistre que Napoléon instruisit Grouchy du désastre de Waterloo. La nouvelle d'où dépendait le salut de tout un corps d'armée fut portée par un seul officier, qu'un accident pouvait facilement arrêter. On se fiait à lui du soin de tout raconter de vive voix. Le temps, le lieu, ne permettaient pas d'écrire. On dit qu'on fit chercher dans les ténèbres la division Girard, laissée en arrière à Ligny; mais elle aussi s'était dissipée sans qu'on sache comment. On ne put la trouver.

Une lieue avant Charleroi, Napoléon descendit de nouveau de cheval; il fit à pied le reste du chemin, accompagné du général Bertrand et de cinq ou six de ses officiers. Sur les bords de la Sambre, il trouva quelques cavaliers qui l'avaient précédé. Ayant traversé Charleroi sans y donner aucun ordre, il s'arrêta dans une prairie nommée Marcinelle, de l'autre côté de la ville. On lui fit en plein air un feu de broussailles et on lui apporta à boire (1). Tandis que son cheval mangeait tout bridé, tant la hâte était grande, il s'approcha un instant d'un bivac et partagea la grossière nourriture d'un soldat, sur quoi il remarqua, dit-on (2), « combien il faut peu de choses à l'homme pour vivre : » philosophie tardive chez celui qui venait de jouer et de perdre en quatre jours l'empire du monde et la fortune de la France.

Vers six heures du matin, il repartit en voiture; après lui, l'armée, affamée, désespérée, entra dans Charleroi, et bientôt, comme il était arrivé dans les guerres précédentes, cette ville, où l'on croyait pouvoir respirer et se refaire, ne fut plus qu'un lieu d'horreur. Au milieu des approvisionnemens de toute sorte, on souffrait la disette. Le vin, l'eau-de-vie, coulaient dans les rues, et les soldats mouraient de faim et de soif à la porte des magasins; puis aucune disposition cette fois encore pour faciliter la retraite, — un seul pont, une

(1) Ces détails sont tirés de la relation de son guide.
(2) *Mémorial de Sainte-Hélène.*

seule issue; il faut s'y précipiter sans prendre aucun repos. A peine a-t-on touché ce que l'on croyait devoir être un abri, il faut rentrer dans le torrent de la déroute. « C'étaient, dit un écrivain que j'aime à citer, les horreurs de Vilna aux portes de la France (1). »

Napoléon, arrivé à Philippeville, presque seul, y est rejoint par son secrétaire et quelques-uns de ses aides-de-camp, Drouot, Labédoyère, Dejean. Il se jette sur un pauvre lit d'auberge, une larme tombe de ses yeux. C'est dans cette maison d'auberge qu'il dicta le bulletin de la bataille. Il le fit lire devant ses généraux. Ceux-ci le trouvèrent exact à l'exception d'un seul point. Napoléon avait tout avoué, hormis la prise de sa voiture. Ce détail avait quelque chose d'humiliant pour lui; il avait voulu se l'épargner, sachant bien que l'imagination des foules glorifie les grands désastres et dégrade les petits. Ses généraux insistèrent; il céda. Alors tout fut consommé. La France et le monde apprirent de Napoléon lui-même ce que renfermait le nom encore inconnu de Waterloo.

IX. — RÉSUMÉ DES OPINIONS ÉMISES SUR LA BATAILLE DE WATERLOO.

Telle fut cette bataille de Waterloo, qui retentira dans la plus lointaine postérité, avec celles d'Arbelles et de Zama, quoiqu'à vrai dire elle soit sans exemple dans l'histoire par la prodigieuse fortune qui s'écroula en un moment. Les Français y laissèrent 25,000 hommes, sur lesquels 6,000 prisonniers. Cinq généraux avaient été tués, Bauduin, Desvaux, Jamin, Michel, Duhesme, dix-huit blessés. On avait fait en hommes des pertes presque doubles à des journées tenues avec raison pour des victoires, par exemple à la Moskova. Les Anglo-Hollandais perdirent 15,094 tués ou blessés, près du quart de leur armée; les Prussiens, 7,000 hommes. Ceux-ci tirent un orgueil légitime des forces que Napoléon dut leur opposer. Ils en font l'énumération suivante : Lobau, 16 bataillons; la garde, 14; la division Durutte, 8; total, 38 bataillons, auxquels il faut joindre les 3,000 chevaux de Domon et de Subervie. C'est donc presque la moitié de l'armée française qui a été occupée par l'armée prussienne.

Des historiens ont compté jusqu'à treize fatalités dans cette courte campagne. Réduisons-les à une seule. S'il y eut des traîtres, ils furent, Dieu merci, en trop petit nombre pour avoir pu influer sur les événemens. Napoléon, pendant ces quatre jours, ne fut trahi que par son génie.

Dès que la matinée du 18 avait été perdue par une confiance trompeuse qui laissait aux corps prussiens le temps d'arriver, la journée était presque sans ressource. Quant à l'excuse du mauvais

(1) Le colonel Charras.

temps et de la pluie, personne que je sache ne l'admet aujourd'hui, car il est trop évident que cette justification couvre mal la sécurité fausse dans laquelle on est resté. Deux heures ne suffisent pas pour étancher des terrains tels que ceux de la Belgique. C'était la première fois qu'on avait vu la volonté de Napoléon céder à de pareils obstacles. D'ailleurs le corps de Reille, qui avait passé la nuit à Génappe, se mit en marche le 18 à trois heures du matin; il était le premier en ligne à Waterloo. Ce que fit ce corps, les autres le pouvaient faire. Rien au monde n'empêchait que l'action ne commençât à huit heures au lieu de midi, et que *le coup de collier ne fût donné dès neuf heures du matin* (1).

Napoléon resta aveugle sur les mouvemens des Prussiens jusqu'au moment où il lui fallut bien reconnaître à leurs coups que les troupes en vue à Saint-Lambert étaient des ennemis. Quand Blücher se montra au loin, il y avait trois partis à prendre, qui certainement s'offrirent à l'esprit de l'empereur.

Premièrement la retraite. Personne ne dit qu'il y ait arrêté un seul instant sa pensée, et pour moi, je l'avoue, je n'ai pas le courage de lui reprocher de ne s'y être pas décidé vers une heure, quand assurément la retraite était très possible et qu'il ne tenait qu'à lui d'aller chercher un autre champ de bataille. Nous voyons, nous savons aujourd'hui que c'eût été le parti le plus sage. C'est à quoi se seraient probablement résolus César, Turenne, le prince Eugène, Frédéric, et c'est ce que M. le colonel Charras démontre avec beaucoup de force; mais on était déjà dans une telle situation que la plus grande prudence était dans la plus grande hardiesse. Était-on sûr d'ailleurs que cette avant-garde de Bulow cachât derrière elle les trois autres corps? Fallait-il, à cause d'un danger probable, se jeter dans une quasi-certitude de ruine? Si l'ennemi avait le bonheur insigne de recevoir un renfort, ne pouvait-on pas compter sur une bonne fortune du même genre? Quand Napoléon interrogeait l'horizon, le souvenir de Desaix à Marengo, de Ney à Eylau, se dressait devant lui. Il voyait Grouchy derrière Bulow, car il avait depuis longtemps coutume de s'aveugler de sa propre gloire. Et puis ce n'était rien de se retirer, il fallait vaincre, car on allait retrouver derrière soi une opinion irritée qui demanderait compte pour la première fois du sang de la France. Déjà les armées russe, autrichienne, bavaroise, étaient en marche sur le Rhin. La politique forçait le général à la témérité. Voilà pourquoi le caractère de la bataille a été de chercher une victoire éclatante jusqu'au milieu de la crise du désastre. Ce sont là les motifs de ceux qui approuvent Napoléon d'avoir persisté dans l'attaque vers une heure. Ils vont

(1) Jomini, *Précis*, p. 224.

même jusqu'à voir dans cette persistance une des grandes résolutions de sa vie.

Mais ceux-là mêmes avouent qu'il en fut tout autrement le soir, à mesure que la nuit s'approcha, que la mauvaise fortune s'obstina, que l'ennemi s'accrut. Il n'y avait plus aucune chance de voir paraître Grouchy, dont le canon s'entendait à plus de trois lieues. Alors il eût été sage de céder à l'impossible. Sans penser davantage à la victoire pour ce jour-là, il n'y avait plus qu'à se servir de la réserve de la garde pour couvrir la retraite et sauver l'armée. Et certes il y avait pour Napoléon une grande différence à quitter le champ de bataille à la tête d'une troupe d'élite encore invincible, ou à se retirer en fugitif, laissant derrière lui son armée taillée en pièces; car la raison peut exiger que le général ne veuille pas l'impossible, et qu'il ne brise pas contre cette impossibilité les instrumens héroïques qui lui sont donnés pour vaincre.

Or Napoléon, le soir même, à sept heures et demie, à l'approche des masses noires de Ziethen et de Pirch, s'obstine encore, lui seul, à forcer la fortune; il se croit encore la puissance de tirer un éclatant triomphe de cette crise désespérée. Le mot de retraite ne peut sortir de sa bouche; il jette en avant son dernier bataillon, son dernier peloton d'escorte, son dernier homme. Il reste seul, sans songer encore à la retraite, comme si par cette persévérance il allait épuiser l'adversité et contraindre le sort. Ce n'est plus là le génie du général toujours maître de soi; c'est le caractère de l'homme qui éclate tout entier à ce moment suprême. On dit qu'Annibal a fait de même à Zama. Son armée était déjà enveloppée, les deux ailes en fuite; il s'obstinait encore à arracher une victoire impossible. Peut-être est-ce à cause de cette dernière ressemblance qu'à tous les autres capitaines de l'antiquité Napoléon préféra toujours Annibal.

Voilà l'opinion des tacticiens. Ajoutons-y celle du moraliste, car les plus grandes opérations stratégiques ont pour théâtre l'âme du général, et vous n'expliquerez jamais une journée telle que Waterloo, si vous ne vous rendez compte de ce qui se passait alors dans l'esprit de Napoléon.

Son activité avait diminué, mais non pas son inflexibilité de caractère. Celle-ci s'était même accrue de cette sorte de raideur qu'apportent avec elles les années, les victoires ou même les défaites, et de cette disproportion voici ce qui s'ensuivit. A l'heure décisive, il se ramassa en lui-même dans une sorte d'immobilité stoïque. Comme il agissait moins, il laissa ses fautes produire tous leurs résultats; le mal s'accumula jusqu'à se changer en un désastre non-seulement sans remède, mais sans exemple.

Dans sa jeunesse, il avait su plier à propos sous la nécessité. Il avait cédé quelque chose même à Arcole, et plus tard à Marengo,

où il avait fait une retraite de deux lieues. Il avait cédé encore à Saint-Jean-d'Acre, et même à Essling il avait repassé un bras du fleuve pour se chercher ailleurs une meilleure occasion sur un meilleur terrain; mais ce fut là sa dernière complaisance pour la mauvaise fortune. Depuis lors il semble que ses cent victoires l'aient enchaîné, et que tout eût été perdu s'il eût cédé d'un pas. Moscou, Leipzig, Waterloo, trois résultats uniformes du même enjeu, trois conséquences semblables de la même pensée : ne rien céder sur aucun point, tout perdre ou tout regagner d'un seul coup. Pour ne s'être pas retiré à temps de Moscou et de Leipzig, il avait trouvé les désastres de 1812 et de 1813; pour ne s'être pas retiré à temps de Waterloo, il trouva les désastres de 1815. Le même principe amena la même catastrophe, mais tout ici renfermé et résumé dans quelques heures.

Plutôt que d'ajourner la victoire, il aima mieux s'abîmer lui et son armée : grand spectacle pour celui qui n'envisage les choses humaines que comme une tragédie de Corneille, où le plus obstiné joue toujours le plus beau rôle; mais spectacle éternellement lamentable, quand on songe qu'il s'agissait du meilleur de notre sang et du salut de la patrie. Un général chargé de moins de gloire et de puissance, un Turenne, un Hoche, un Kléber, un Joubert, n'eût probablement pas vaincu; mais comme il n'eût pas manqué de faire retraite vers deux heures, ou au moins vers six, il n'eût pas causé la catastrophe où l'imagination même reste accablée. De telles chutes ne sont possibles que chez les hommes dont nous faisons nos idoles; car alors, s'ils perdent l'équilibre, ils entraînent tout avec eux. C'est du haut de leur piédestal qu'ils se précipitent tête baissée sur les peuples qui se sont mis à leurs genoux.

Deuxièmement, le parti que choisit Napoléon au moment de l'arrivée en ligne du corps de Bulow fut d'envoyer, quoique tardivement, le corps de Lobau et les réserves prendre position au-devant des Prussiens et leur barrer le passage. Ce moyen était prescrit par la force des choses; nul n'a reproché au chef de l'armée française de l'avoir employé, il semble répondre à toutes les nécessités, et pourtant il n'a pu conjurer le désastre ni même le diminuer. Par là on est conduit à rechercher s'il n'existait pas un autre parti à prendre, qui laissât au moins une chance de victoire, parti désespéré, aujourd'hui facile à indiquer, difficile à admettre dans la journée du 18, tant qu'il put rester une espérance de vaincre par les combinaisons ordinaires.

Cela posé, on reste convaincu que la coopération des Prussiens à la bataille de Waterloo ne laissait qu'une seule chance de victoire à Napoléon. Depuis le moment où Bulow se montra à Saint-Lambert jusqu'à l'instant où il entra dans l'action vers Planchenoit, il se

passa trois heures et demie. Toutes les chances qui restaient aux Français dépendaient de l'emploi de ces momens. Au lieu de porter Lobau et ses réserves au-devant des Prussiens et de différer les nouvelles attaques sur les Anglais, une autre résolution, a-t-on dit, était possible. Napoléon, en supputant les trois heures et demie qu'il fallait encore à Bulow pour entrer en ligne, eût pu négliger ce corps sur son flanc droit, de la même manière qu'à Rivoli il avait négligé le corps de Lusignan, qui venait lui couper la retraite. Dans ce cas, il eût opposé à Bulow un rideau de cavalerie et de flanqueurs embusqués dans les bois de Lasnes pour retarder encore son arrivée. Sans un instant de délai, il eût renouvelé sur la gauche anglaise une attaque à fond, désespérée. Cette même cavalerie, qui s'est dépensée inutilement à l'endroit le plus difficile du champ de bataille, eût été lancée sur la gauche anglaise, là où la crête s'abaisse, et lui eût offert un passage plus libre. D'ailleurs elle n'eût pas été seule, elle eût été soutenue de tout ce qui avait été rassemblé du corps de d'Erlon, de toute l'infanterie de Lobau, et cette infanterie elle-même eût eu pour appui les vingt bataillons de la garde à pied. On n'avait, il est vrai, que trois heures et demie pour vaincre; mais combien ces heures ainsi employées eussent pu produire de résultats! La cavalerie seule a mis en grand péril la ligne anglaise; que serait-il arrivé si cette même cavalerie eût été suivie de cette masse d'infanterie qui bientôt à son tour allait aussi se consumer inutilement et sans soutien! Certainement on ne s'aventure pas beaucoup en avançant que la gauche anglaise eût été enlevée et toute l'armée prise à revers. C'est là ce que craignait Bulow, ce qui lui inspira de se jeter prématurément dans la mêlée avec la moitié de son corps d'armée, le reste en arrière encore de plusieurs lieues.

Voilà une des choses qui pouvaient très vraisemblablement arriver; mais il se pouvait aussi, quoique cela soit moins probable, que ces trois heures ne fussent pas suffisantes pour emporter la gauche anglaise, que la crise ne fût pas assez préparée, que l'ennemi, ayant encore ses forces, ses réserves intactes, opposât à une attaque désespérée une défense également désespérée. Dans ce cas, Bulow arrivait presque sans obstacle sur les derrières de l'armée française, qui aurait été tout entière engagée sur son front, n'ayant plus un seul homme de réserve. La victoire lui aurait encore été une fois enlevée, mais plus tôt, quoique avec des suites, ce semble, moins funestes, puisque les corps de Pirch et de Ziethen ne pouvaient prendre part à la lutte.

Telles sont les deux chances qui se présentaient et que peuvent peser ceux qui aiment à remplir l'étendue de ce grand désastre par des conjectures faciles aujourd'hui à former. Ceux-là arriveront à cette conséquence, que la seule chance de vaincre que Napoléon

s'était ménagée par ses fautes était encore si pleine de périls et d'embûches, si contraire aux règles de la guerre, qu'ils hésiteront assurément à regretter qu'il ne l'ait pas tentée. Il fut prudent, la prudence le perdit. Qui peut assurer que la témérité l'eût servi davantage?

X. — EXAMEN DES JUGEMENS PORTÉS SUR LA CONDUITE DU MARÉCHAL GROUCHY. — CONCLUSION.

Au reste, le nom de Grouchy a tout couvert : fautes, trahison, malheurs, fatalités, il dit tout. Nous avons affaire ici à une opinion arrêtée, irrévocable; tâchons pourtant d'être juste, quand même pour cela il serait trop tard d'un demi-siècle.

C'est en effet une discussion, toujours pendante depuis quarante-six ans, de savoir ce qui serait arrivé si le maréchal Grouchy, suivant le conseil de Gérard, eût marché par le plus court chemin au canon de Waterloo. « Grouchy était à deux heures du champ de bataille, » a écrit Napoléon dans les relations de Sainte-Hélène. Deux heures! ces mots ont saisi toutes les imaginations. Il n'en fallait pas tant pour faire travailler les esprits et donner matière à d'innombrables hypothèses. Tous, nous nous sommes représenté Grouchy débouchant, avant le soir, vers Planchenoit, à la place des Prussiens, et faisant subir aux Anglais le désastre de Waterloo. Sans tenir compte des lieux, des distances, des obstacles divers, une seule chose nous a comme transportés et éblouis : cette terrible attente où l'on fut la journée entière du 18 juin sur la butte de Rossomme nous possède encore, dès que nous touchons à ces événemens.

Chose singulière, entre tant de récits, tous diffèrent même sur le point capital, la distance qui séparait Grouchy du champ de bataille. La relation de Sainte-Hélène dit deux heures, Valazé trois, Gérard quatre heures et demie, Jomini cinq heures, le colonel Charras huit ou neuf heures. J'ai fait mesurer exactement le chemin. Un homme à pied, marchant isolément au pas ordinaire par les chemins de voiture, va de Sart-les-Walhain par Moustier au clocher de Planchenoit en cinq heures vingt-sept minutes (1). Que l'on calcule sur cette

(1) Détail de cet itinéraire :

De Sart-les-Walhain à Walhain-Saint-Paul...	» heures	20	minutes.
De Walhain-Saint-Paul à Nil-Saint-Vincent...	—	55	—
De Nil-Saint-Vincent à Corbaix.....	—	15	—
De Corbaix à Moustier.....	1 —	45	—
De Moustier à Ciroux.....	—	50	—
De Ciroux à Maransart.....	—	40	—
De Maransart à Planchenoit.....	—	42	—
Total.....	5 heures	27	minutes.

donnée positive la marche d'un corps d'armée avec son artillerie, que l'on tienne compte du défilé sur les deux ponts étroits de la Dyle, et l'on se rapprochera des huit heures que M. le colonel Charras assigne à cette marche avec une exactitude dont j'ai trouvé la preuve à chaque pas.

Après les distances, considérez les lieux. Si Grouchy eût marché au canon, il eût trouvé devant lui jusqu'à Nil-Saint-Vincent un terrain découvert, de vastes prairies, puis, par-delà Corbaix, un sol ondulé, qui se termine en ravin. Là, il fût descendu par une pente aisée vers la Dyle, large de 7 mètres, profonde et rapide. Il l'eût passée sur les deux ponts maçonnés de Moustier et d'Ottignies, à un quart de lieue l'un de l'autre. De Moustier à Ciroux, d'abord un court défilé, puis bientôt des plateaux étendus sur une terre sablonneuse. C'est seulement sur le revers de ces plateaux, vers Maransart, qu'il eût rencontré un terrain escarpé; mais alors il était près du champ de bataille, il le dominait, il serait vu de toute l'armée : ce voisinage doublerait ses forces. Ce n'est pas en arrivant au but qu'il pouvait le manquer.

Tels sont les lieux et les distances; voyons quelle lumière il en peut ressortir. Les uns pensent que Grouchy eût pu arriver sans obstacle, vers sept heures, sur le champ de bataille; ceux-là s'autoriseront de la facilité des lieux, tels qu'ils viennent d'être décrits. D'autres supposent avec plus de raison que l'armée prussienne eût attaqué Grouchy dans quelque position intermédiaire, rangée derrière la Dyle, et lui eût barré la route; mais ils reconnaissent que si la victoire était devenue difficile aux Français, le désastre eût été infailliblement moindre, puisque la moitié des troupes prussiennes n'eussent pu paraître à Waterloo. D'autres enfin, et de ce nombre est M. le colonel Charras, pensent que la marche de Grouchy au canon n'eût diminué en rien ni l'étendue, ni les chances du désastre; les motifs que M. le colonel Charras en apporte sont assurément considérables. Il allègue en effet que, les corps prussiens, partis de Wavre à midi, ayant mis sept heures et demie pour atteindre le duc de Wellington, l'armée de Grouchy aurait mis certainement plus de temps, puisqu'elle avait un chemin plus long à faire; elle serait arrivée à neuf heures, peut-être à dix, après que tout aurait été fini. En supposant que Blücher eût voulu arrêter Grouchy dans sa marche, il se serait contenté de lui opposer en tête, en queue et sur les flancs les corps de Pirch et de Thielmann, et il aurait continué d'aller frapper le grand coup à Waterloo avec les corps de Bulow et celui de Ziethen, dont la seule intervention à la fin de la bataille a suffi pour rendre la victoire au duc de Wellington. Tout ce qu'il y aurait eu de changé en suivant le conseil de Gérard, c'est que le corps de

Grouchy aurait été enveloppé dans la déroute. Ce qui rendait ce résultat inévitable, c'est la trop grande différence numérique entre le corps de Grouchy, de 33,000 hommes, et les 90,000 de Blücher, différence telle que, même si Grouchy eût pris la ligne droite à partir de Gembloux, par Mont-Saint-Guibert, l'issue de la campagne aurait été encore la même. Quarante mille Prussiens auraient arrêté Grouchy vers Mont-Saint-Guibert. Cinquante mille autres auraient débouché à Waterloo, et l'effet eût été tout semblable.

Ces raisons sont graves : elles empruntent une nouvelle force de la précision savante avec laquelle elles sont exposées par M. le colonel Charras. Et pourtant il me reste plus d'un doute : malgré moi, je résiste; soit habitude d'un préjugé difficile à déraciner, soit besoin de garder je ne sais quelle fausse espérance jusque dans le récit d'un désastre passé, soit enfin qu'une fois entré dans le champ des conjectures, on ne consente pas aisément à en sortir, je combats des suppositions par des suppositions. Aux observations profondes du colonel Charras, je ne puis m'empêcher d'opposer celles-ci : on ne doit pas mesurer exactement les distances par le temps que les corps prussiens ont mis à les parcourir, puisqu'il est constant qu'une partie de ces corps sont revenus sur leurs pas, et ont perdu un temps précieux en inutiles contre-marches. — D'ailleurs, pour que deux corps d'armée agissent l'un sur l'autre, il n'est pas nécessaire qu'ils se rencontrent et qu'ils se touchent. Ils se contiennent, ils se neutralisent à distance. La vue seule produit quelquefois autant d'effet que le choc. Aussi n'était-il pas besoin à Grouchy d'arriver jusque sur le champ de bataille de Waterloo pour exercer une grande influence sur l'issue de la journée. La seule apparition lointaine des colonnes de Gérard, de Vandamme, d'Exelmans, sur le plateau de Corbaix, eût produit un effet immanquable. N'a-t-on pas vu dans cette même campagne ce que peut un corps même éloigné qui se montre à l'improviste? Deux fois toutes les dispositions de Napoléon avaient été changées par la découverte d'une troupe encore éloignée et inconnue : à Ligny, par la vue de d'Erlon; à Waterloo, par celle de Bulow. Il est donc permis de croire que l'annonce de l'arrivée de Grouchy eût produit un effet semblable sur l'ennemi. Dira-t-on que Blücher aurait montré la résolution qui manqua à Napoléon? Le contraire est certain, puisque Blücher avait suspendu son mouvement au seul rapport que les flanqueurs français s'approchaient de la Dyle. Qu'aurait-il donc fait, s'il eût eu derrière lui, non pas quelques flanqueurs, mais toute l'aile droite française? Ce ne sont pas seulement quelques régimens prussiens qui se seraient arrêtés, de Bulow et de Pirch, mais vraisemblablement tous leurs corps. Cela eût pris du temps; il eût profité aux Français. Ziethen eût continué

de marcher. Oui, sans doute; mais quand il serait arrivé, vers sept heures, privé de Bulow et de Pirch, il eût pu trouver l'armée anglaise en fuite. Voilà une des chances qui s'ouvraient par l'intervention de Grouchy.

Et qui peut dire quel trouble elle eût jeté dans l'esprit des généraux prussiens? Supposer qu'ils eussent agi en tout de la manière la plus conforme à leurs intérêts, c'est leur attribuer la connaissance précise de la situation telle que nous la possédons aujourd'hui, et qu'ils ne pouvaient posséder alors. Restait donc le grand chapitre des accidens et des fautes à commettre. Si Blücher avait trompé Grouchy depuis trente-six heures, était-il impossible que Grouchy, avec sa nombreuse cavalerie, trompât durant trois heures le général Thielmann et le retînt dans Wavre pendant qu'il passerait la Dyle trois lieues plus haut?

La différence de 33,000 Français à 90,000 Prussiens est sans doute immense; mais on a vu aux Quatre-Bras les 20,000 hommes de Ney arrêter les 50,000 Anglais de Wellington. Il n'était pas question pour Grouchy de vaincre, mais seulement de disputer le passage à Pirch, à Ziethen, au moins de retarder leur marche pendant quelques heures, et de les empêcher de submerger avant la nuit le champ de bataille. Cela eût suffi, non pour assurer une victoire décisive à l'armée française, qui depuis cinq heures n'avait plus de réserve, mais pour lui donner, avec le champ de bataille, l'avantage de la journée. C'est du moins la conséquence qui semble la plus probable au milieu de ces conjectures opposées, où il est impossible de trouver un motif éclatant de certitude.

Dans tous les cas, une question est résolue : Grouchy doit-il supporter seul la responsabilité de l'absence de l'aile droite à Waterloo? Ici les faits, les choses, ne permettent plus de doute. L'art profond avec lequel a été cachée, dans le récit de Sainte-Hélène, cette partie de l'histoire de la campagne de 1815 a pu faire illusion pendant près d'un demi-siècle. Ce moment est passé; la légende se dissipe sur ce point, l'histoire la remplace.

Napoléon a quitté Grouchy le 16 à Ligny, à midi, avec la seule instruction vague de poursuivre les Prussiens. Depuis cet instant aucune communication suivie avec son lieutenant, aucune lumière transmise à ce général; nul pressentiment de ce que se propose l'ennemi; le soir du 17, en atteignant l'armée anglaise, les plus simples précautions omises; pas une seule reconnaissance sur la droite, du côté de Grouchy; le défilé de Lasnes laissé libre à l'ennemi, sans qu'on y eût un seul poste; les éclaireurs de Bulow déjà sur le flanc à Ciroux et ignorés; pendant la nuit du 17 au 18, nulle instruction positive au commandant de l'aile droite, alors que

Wellington et Blücher communiquent à chaque instant; toute cette longue nuit perdue dans l'incertitude, car on ne peut croire à des ordres portés par un seul officier, dont il ne reste aucune trace, pas même dans les ordres postérieurs, et le matin le même oubli persistant, quand déjà les hussards de Blücher sont en vedettes dans le bois de Frichermont, et y remplacent les avant-postes anglais; l'aveuglement ne cessant que lorsque les Prussiens débouchent en masse sur les hauteurs de Saint-Lambert, et à ce moment même, depuis une heure jusqu'à quatre heures et demie, nulle mesure efficace pour leur disputer le défilé du bois de Lasnes, où, d'après leur propre aveu, quelques bataillons les eussent arrêtés, mais une espérance vague de voir Grouchy derrière eux, et cette espérance tenant lieu de toute précaution efficace pour les prévenir; dans le premier ordre envoyé à ce maréchal, vers dix heures, un peu avant la bataille, une simple instruction de lier les opérations; la marche sur Wavre approuvée et confirmée, mais pas même à cette heure-là l'ordre formel de se rabattre en tout ou en partie sur Waterloo. Cet ordre n'est donné qu'à une heure après midi, sous le coup de la nécessité; il ne parviendra à Grouchy qu'à sept heures du soir, à cinq lieues du champ de bataille, quelques instans avant que la catastrophe ne soit consommée. Ces fautes-là n'appartiennent pas à Grouchy; elles appartiennent toutes à Napoléon.

Le désastre de Waterloo n'est donc pas le résultat d'une faute seule, mais d'une série de fautes, les unes éloignées, les autres immédiates, que l'on peut résumer ainsi : — le peu d'élan donné à l'esprit public, la nation tenue endormie pendant trois mois sur l'imminence du péril : d'où la faible augmentation de l'armée, accrue seulement de 43,000 hommes; dès le lendemain de l'entrée en campagne, la lenteur de Napoléon à prendre un parti à Charleroi : d'où la perte de la matinée entière du 16, qui ne permit pas de profiter de la victoire de Ligny; les 20,000 hommes de d'Erlon en vue de Saint-Amand négligés et rendus inutiles; la nuit entière du 16 au 17 donnée à l'ennemi pour se refaire et se rallier, ce qui lui permit de se préparer à rentrer en ligne dès le lendemain avec les Anglais; toute la matinée du 17 perdue en vaine attente : d'où l'impossibilité de joindre les Anglais ce jour-là et de les battre séparément; l'erreur prolongée jusqu'au bout sur les projets de Wellington et de Blücher, et cette erreur persistant au moment même où déjà ces projets s'exécutaient; le mépris d'un ennemi que l'on croyait détruit entraînant à ne plus le craindre; la matinée entière du 18 perdue dans une fausse sécurité, et les Anglais attaqués trop tard à Waterloo, comme les Prussiens l'avaient été trop tard à Ligny; le plan de bataille changé après l'échec du général d'Erlon; la formation

malheureuse du premier corps, cause de ce changement et de cet échec; les Prussiens de Bulow regardés comme un simple détachement, ce qui fit que l'on ne prit ni le parti le plus sensé, qui était la retraite, ni le parti le plus audacieux, qui était de profiter du temps accordé encore pour vaincre, renouveler l'attaque à fond avec toutes ses forces et gagner de vitesse l'armée prussienne; enfin, et comme résultat inévitable de ces retards, de ces ajournemens, de ces incertitudes, de ces illusions, de ce mépris exagéré de l'ennemi, les 60,000 Prussiens de Bulow, de Ziethen et de Pirch inondant le champ de bataille...

La part d'erreur de Grouchy est manifeste; il aurait dû, dès le 18 au matin, marcher par Mont-Saint-Guibert, et, ne l'ayant pas fait, il aurait dû au moins vers midi marcher de Sart-les-Walhain à Waterloo. Telles sont ses fautes; elles ont été commentées, agrandies par l'imagination et par un travail de conjectures où se sont donné carrière tous les contemporains.

Les erreurs de Napoléon ne sont pas moins évidentes : elles sont plus nombreuses, elles datent de plus loin; mais tandis que l'imagination des hommes a commenté les erreurs de Grouchy, elle a couvert et caché celles de Napoléon. On a écrasé la mémoire du lieutenant en le chargeant et de ses fautes et de celles de son chef. On a laissé au chef la gloire du désastre; mais la responsabilité lui a été épargnée. La gloire passée a empêché qu'il ne fût soupçonné d'erreurs par les contemporains, ceux-ci ayant mieux aimé accuser l'injustice de la fortune que de s'exposer par un examen plus attentif à trouver que Napoléon vaincu avait été lui-même le premier auteur de sa défaite.

Au reste, si j'en crois les juges les plus compétens (1), on connaît bien peu de généraux qui eussent pris sur eux-mêmes la résolution conseillée à Grouchy, car dans ces occasions suprêmes l'élan guerrier ne suffit pas toujours. Il faut de plus un détachement subit de soi-même tout entier et de sa renommée, une hauteur d'esprit, une fierté d'âme qu'étouffent presque nécessairement la trop longue obéissance dans un rang secondaire et la crainte d'un maître. Kléber, Hoche, Joubert, Desaix eussent exécuté ce mouvement à leurs risques et périls; mais l'empire ne produisait plus de tels hommes : il en fut puni par sa ruine.

Pour moi, je ne croirai pas avoir perdu trop de jours dans le spectacle et l'examen de cette grande chute, si je contribue à ramener dans l'histoire cette vérité utile à tous, que nul ne périt que par sa faute. Napoléon a-t-il échappé à cette dure condition de la nature

(1) Jomini, *Précis*, p. 224.

humaine? L'adversité prolongée n'avait-elle rien pu sur lui? N'avait-elle usé en rien sa force d'impulsion et sa foi en lui-même? Tous les autres étaient-ils diminués, et lui seul invulnérable? Non, une pareille inégalité ne s'est pas vue sur la terre. Si les autres avaient perdu quelque chose, lui aussi avait été atteint au dedans, quoiqu'il fût plus habile à le cacher. Plus lent à se décider que dans les autres campagnes (car il avait appris que lui aussi ne pouvait se tromper impunément), il ne donnait presque plus rien à la bonne fortune. En pesant toutes choses, il laissait l'occasion passer. L'ordre arrivait plus tard; il eût fallu qu'il eût été déjà exécuté quand il était à peine donné. D'ailleurs Napoléon avait enseigné la guerre à ses ennemis. Il leur avait surtout appris l'audace. Celle de Blücher, malgré ses soixante-dix ans, fut incroyable. Enfin on n'avait plus affaire aux armées d'Alvinzi et de Wurmser, qui se battaient seulement par métier. Les Prussiens montrèrent dans cette guerre une passion qui allait jusqu'à la fureur. Les nôtres furent ce qu'ils avaient toujours été : ce furent les anciens soldats vainqueurs dans cent batailles; mais l'ennemi était différent. La haine d'une servitude longtemps subie, le désir des représailles, donnaient aux armées étrangères la force d'un soulèvement national. Ces armées étaient peuples, et les peuples étaient devenus plus hostiles que les rois.

Telles sont, autant que j'ai pu les rechercher par un travail persévérant, les causes naturelles du désastre de Waterloo. J'y ai insisté, persuadé que, pour dominer de si grandes calamités, la première chose est de les comprendre. On n'y échappe qu'en les expliquant. Lorsqu'à la douleur publique se joint un reste de superstition antique pour la fatalité, la raison d'un peuple en demeure bouleversée; la défaite entre jusque dans le cœur; car le pire en de pareils maux sera toujours ce que l'imagination y ajoute de suppositions et de conjectures, mer sans fond où la pensée s'égare. Ramener les événemens à leur cause, substituer aux imaginations la raison, aux conjectures la certitude, c'est en quelque sorte borner l'adversité elle-même.

EDGAR QUINET.

(*La fin au prochain n°.*)

L'ITALIE

NOTES DE VOYAGE

DEUXIÈME PARTIE.

I. — BOLOGNE.[1]

Le chemin de fer que l'on suit d'Alexandrie à Bologne traverse un beau pays, c'est-à-dire un des plus riches échantillons de la nature cultivée. Cependant, malgré une fraîcheur de végétation qui la fait ressembler à la Flandre plus qu'à la Beauce, cette immense vallée du Pô finit par devenir monotone, et l'on se prend à désirer quelque accident, comme un rocher abrupt ou même une lande sauvage. En sortant de Modène, le paysage, toujours riche et riant, ne change guère d'aspect, et cette ancienne *via Emilia,* dont on s'écarte peu et qui va de Plaisance à Rimini, ne se met à être pittoresque qu'après qu'elle a franchi le Reno, près de l'*île funeste* où Octave, Antoine et Lépide se partagèrent l'empire du monde. Alors se montrent les plus basses chaînes des Apennins : des hauteurs couvertes d'arbres, de verdure, et bientôt d'élégantes villas annoncent l'approche d'une grande ville. C'est la capitale actuelle de la Romagne, c'est cette cité qui porte pour devise *libertas;* c'est celle qui, après tant d'orageuses luttes, accepta la souveraineté pontifi-

(1) Tiré des mêmes notes de voyage, cet article n'est pas la suite immédiate de celui qui a paru dans la livraison du 15 juillet dernier. Nous conduisons directement le lecteur à Bologne sans nous arrêter à Pavie, Plaisance, Parme et Modène. Dans le dernier article, nous devons aussi rectifier une erreur : trompé par le souvenir d'un beau projet conçu par M. Etex, nous lui avions attribué la fontaine de Nîmes, qui est l'ouvrage de M. Questel; les statues sont de Pradier.

cale pour ne point devenir la résidence d'un maître, et qui, gardant toutes ses franchises jusque sous l'autorité romaine, communiquait avec son souverain par ambassadeur. Par sa population, ses lumières, son importance, par la solidité d'esprit et l'énergie de caractère de ses habitans, Bologne est une des premières villes de l'Italie, et elle donnera, je n'en doute pas, des hommes politiques au gouvernement qu'elle s'est choisi (1). Nulle ville cependant aux lumières nouvelles n'unit d'une manière plus frappante les caractères du passé. C'est sans contredit le lieu où, depuis que nous avons passé les Alpes, nous apparaissent le plus visiblement les signes extérieurs des vieilles cités italiennes. Ses remparts, ses rues étroites, bordées de galeries sans uniformité, et qui ne sont pas toujours au même niveau, ses édifices municipaux, ses églises innombrables, tout se prêterait à la représentation de quelqu'une de ces terribles scènes de passion ou de perfidie, d'amour ou de vengeance, de dévouement patriotique ou de perversité ambitieuse, dont abonde l'histoire des républiques du moyen âge. Tout au moins s'attendrait-on à voir sortir vers le soir de la porte obscure d'une de ces maisons quasi fortifiées quelque jeune homme insouciant en toque et en pourpoint de velours, et rôder sur ses pas, couverte d'une cape sombre, la figure sinistre d'un frère offensé ou d'un mari jaloux. Les nouvelles de Bandinello et de Boccace trouveraient ici leur théâtre naturel, et si lord Byron aimait tant cette ville, c'est que le drame pathétique de *Parisina* aurait pu s'y jouer. Les mœurs romantiques se sont, j'en ai peur, envolées de Bologne comme de partout; mais cependant il règne encore dans ces murs une certaine originalité. Dans les rangs inférieurs, la coiffure et le mantelet des femmes, l'oisiveté des hommes, immobiles ou qu'on voit errer sous les plis d'un long manteau, indiquent un peuple qui se défend de l'activité industrielle et de l'imitation de Paris. L'attelage singulier des voitures légères ou des lourds chars à bœufs qui parcourent la ville prépare nos yeux à ce que les estampes nous ont appris de la circulation de Rome et de Naples, et les madones de plus en plus multipliées avec leurs lampes de jour et de nuit, ainsi que les fresques de piété qui se dégradent aux murailles de quelques galeries ouvertes sur la rue, attestent de plus en plus la vieille alliance populaire de l'art et de la dévotion.

Sur cette vaste place qui est bien *la place du Géant*, quoique pour y arriver un géant ne fût pas à l'aise dans les rues qui y mènent, on trouve, en entrant par le Corso, grande voie qui traverse la ville dans toute sa longueur sur une largeur moindre que notre rue des

(1) Dès 1819, lord Byron l'avait regardée comme la ville d'Italie la plus mûre pour une révolution. Notes du chant IV de *Childe Harold*.

Petits-Champs, on trouve d'abord la masse énorme d'un bâtiment très disparate de style, armé sur quelques-unes de ses faces de mâchicoulis et de créneaux, sur presque toutes percé de rares fenêtres, sur aucune achevé et symétrique : c'est le *palais public*, ancienne résidence du gouvernement ou du légat qui le représentait, maison commune et citadelle à la fois. La façade est ornée au faîte d'une madone en terre cuite, et au-dessus de la porte d'une statue de Grégoire XIII (1) qu'en 1796 la crainte des Français a métamorphosée en saint Pétrone. Dans la cour, fort sévère, où l'on est tout réjoui de voir un poste de gardes nationaux, ces pionniers de la liberté publique qui paraissent les premiers à chacune de ses conquêtes, on se trouve en face d'un large escalier *a cordoni*, ouvrage du Bramante. On sait que ce nom désigne une sorte de rampe composée de marches inclinées très larges et très douces, ordinairement en briques, et bordées d'un cordon de pierre dure, en sorte qu'on y monterait à cheval sans glisser, peut-être même en voiture moyennant de légers cahots. On arrive par ces degrés à de très hauts étages et jusqu'à d'immenses pièces, la salle d'Hercule et la salle Farnèse, désignées ainsi par les statues qu'elles renferment. Les fresques que l'on aperçoit sont bien poudreuses, mais quelques-unes sont des pages de l'histoire de Bologne, et le patriotisme de l'art se rencontre trop rarement en Italie.

En face du palais, sur la même place, saint Charles Borromée a fait, étant légat, élever une très belle fontaine. Le Neptune et les Naïades à queue de poisson sont des meilleurs ouvrages de Jean de Bologne (2); mais le dieu qui règne sur l'onde a oublié de lui commander de couler dans la fontaine. Au-delà, le palais du podestat montre sa façade inachevée, qui n'est pas sans grandeur. Vignole a construit ces bâtimens à galeries qu'on appelle le *portico de' Banchi*, et qui se lie à l'hôtel des archives, sur une ligne parallèle au flanc nord de l'église de Saint-Pétrone. Celle-ci est la véritable métropole de Bologne, quoiqu'elle n'en porte pas le titre. Le saint est le patron de la ville, et dans la guerre du seau enlevé les Bolonais s'appelaient les Pétroniens, comme les Modenais les Géminiens (3). Lorsqu'on regarde la façade de cette église, on se trouve en présence d'un immense mur de brique sans trace d'architecture quelconque. Sa surface rude, hérissée, a pour tout ornement les trous encore béans où les maçons plantaient leurs échafauds, et les saillies des

(1) De la famille des Buoncompagni, de Bologne.

(2) C'est peut-être à cause de cet ouvrage que Jean ou Zan, qui, né à Donay, étudia en Flandre et à Rome, et travailla beaucoup à Florence, porte le nom inexpliqué de Jean de Bologne.

(3) De San Geminiano, cathédrale de Modène.

arrachemens qui attendent un revêtement de marbre ou de pierre. En regardant bien, on finit par s'apercevoir que le bas de l'édifice n'est pourtant pas sans parure, et que des ornemens délicats encadrent en partie les trois portes. Elles sont à plein cintre, bordées de cordons byzantins, accompagnées de sculptures de la renaissance. On trouve ici quelque chose du style de Jean Goujon, et Jacopo della Quercia, Tribolo, Lombardo, une femme enfin, célèbre par le talent et le malheur, Properzia de' Rossi, ont épuisé leur art à parer le front d'un temple qui ne sera jamais qu'une colossale grange. Vers 1390, les Bolonais, alors en république, chargèrent Antoine Vincenzi de leur bâtir la plus grande église connue, et le plan de l'artiste promettait à Saint-Pétrone 40 mètres de plus en longueur que Saint-Pierre de Rome. Il s'agissait de couvrir plus de 64,448 mètres de superficie, l'édifice devant en avoir 243 de long sur 159 de large, et le dôme 39 de diamètre. L'aire de Saint-Pierre n'a guère plus d'étendue, et aucune cathédrale de France n'en a plus du tiers; mais ce tiers seulement a été fait : il ne nous reste donc qu'une nef immense qui n'arrive pas au transept. Voûtée en ogive, elle a sur chaque flanc deux bas côtés ou deux nefs latérales de hauteur différente, et cette disposition, qui rappelle la cathédrale de Milan, est autorisée par plus d'un modèle de l'architecture du nord, tel que la cathédrale de Bourges. On peut donc ici se donner un exemple de la manière dont les Italiens du XIVe siècle usaient du gothique, lorsqu'ils voulaient sur la plus grande échelle l'appliquer à une construction pour laquelle ils n'épargnaient rien. D'abord au dehors, point de trace de gothique; au dedans, cinq lignes de voûtes en ogives dans le sens de la longueur, mais les arcs latéraux qui séparent les nefs sont, je crois, circulaires. Les ogives italiennes prennent en général naissance aux extrémités d'un très long diamètre, ce qui est l'antipode du style pointu. Des ogives obtuses perdent leur caractère, et si l'on en use, comme il semble, pour faire des épargnes sur les piliers et les colonnes dont on compense le nombre par la masse, on ne réussit qu'à combiner le vide et la lourdeur. Il serait trop long d'énumérer les beautés et les traits du genre gothique qui manquent à Saint-Pétrone. C'est à ce point que ces traces d'ogives me paraissent des expédiens ou des singularités de construction plutôt que des signes de l'adoption d'un système. Il y aurait là un travail qui, s'il n'a été fait, pourrait être recommandé aux historiens critiques de l'architecture. Enfin cette célèbre église a pour principal mérite la grandeur du vaisseau, et ce mérite n'est pas indifférent. Il vous frappe tout d'abord, mais il passe avec la première impression. On peut se dédommager en visitant les chapelles, où plus d'un bon tableau arrêtera les regards. On y fera,

non sans plaisir, connaissance avec Alexandre Tiarini, peintre bolonais plus remarquable pour l'intelligence, la composition, l'expression, que pour l'exécution. On remarquera des vitraux, chose toujours si rare en Italie, et ceux-ci ont l'honneur douteux d'avoir été dessinés par Michel-Ange. On ne marchera pas sans faire halte un moment sur une ligne de cuivre, projection d'une méridienne tracée par Cassini. Enfin, au-dessus d'une porte, un buste de Guido Pepoli, nom populaire à Bologne, rappellera celui de son auteur, Properzia de' Rossi. Bologne est une des villes qui ont vu naître le plus de femmes de savoir et de talent. L'université en a eu pour professeurs; on cite encore Matilde Tambroni, Laura Bassi, Teresa Muratori, Élisabeth Sirani. Properzia était douée pour la sculpture, la peinture, la gravure, la musique, et elle mourut de douleur de n'être pas aimée d'un jeune ingrat au moment où le pape Clément VII, venu à Bologne pour couronner Charles-Quint, demandait à la voir et à l'emmener à Rome. On montre dans l'église un bas-relief de la scène de Joseph et de la femme de Putiphar, où elle aurait consacré l'expression très naïve de la douleur dont elle est morte.

Sous ce buste de Pepoli est l'entrée de la salle de la fabrique de Saint-Pétrone. On y garde la collection des plans proposés pour l'achèvement de la façade. Il y en a de la main des plus grands architectes : il y en a de Palladio, de Vignole, de Peruzzi, plusieurs de chacun d'eux; il y en a d'Alberti, de Lombardo, de Tibaldi, etc. C'est une collection précieuse dans laquelle on pourra faire un choix, car l'Italie, depuis son émancipation, s'est prise d'un si grand zèle à réparer ses églises, qu'on ne devrait pas s'étonner qu'elle entreprît d'arranger Saint-Pétrone. S'il ne s'agit que de la façade, je n'y ai aucune objection; achever le reste serait compléter un mauvais ouvrage.

Il n'y a que la rue à traverser pour aller à l'*Archiginnasio*. C'est l'ancien palais de l'université. Le nouveau, très convenablement disposé, mais qui n'offre rien de bien saillant, est dans un autre quartier : c'est le palais Cellesi, ouvrage de Tibaldi. L'*Archiginnasio* est une élégante création de Francesco Terribilia, et la commune, en y plaçant sa bibliothèque et des écoles primaires, *scuole pie*, a fait réparer tout l'édifice avec le plus grand soin; c'est une des choses les plus complètes et les plus curieuses que l'on puisse voir. Après avoir traversé le portique extérieur, on se trouve dès l'entrée au milieu des monumens de cette célèbre université de Bologne qui n'a point perdu sa renommée. Une cour ou *cortile* est sur ses quatre faces entourée de deux étages de galeries à jour, et cette cour, ces galeries, les escaliers, sont à la lettre tapissés de souvenirs universitaires. Ce sont d'abord des statues ou des bustes, plus souvent des

bas-reliefs ou des médaillons en l'honneur des professeurs ou des élèves qui ont illustré l'institution; mais ce sont surtout de petits écussons peints, portant les armes, les emblèmes, les noms, l'origine de tous les étudians ou du moins d'un nombre immense d'étudians qui ont reçu là l'enseignement des lettres et des sciences. Cette décoration, remise à neuf, toute fraîche encore et d'un genre très singulier, couvre toutes les murailles. Les salles de l'université, qui sont nombreuses, forment une longue enfilade dans laquelle court une bibliothèque à hauteur d'appui. Au-dessus ce ne sont encore que petits cartouches qui semblent tous armoriés et servent de cadre à des noms d'écoliers. Comme chacune de ces salles était une classe, on montre la place assez élevée où une chaire était implantée au mur, et une grande madone à fresque bien restaurée, qui dominait la chaire, indique encore cette place. L'amphithéâtre d'anatomie est resté dans son état primitif : plafond et parois, tout est revêtu d'une remarquable boiserie qui a conservé sa couleur naturelle. Des sculptures très saillantes et très belles s'y relèvent de toutes parts. Au centre du plafond, une figure en ronde-bosse semble s'en détacher, et les statues des maîtres dans l'art de guérir sont rangées autour de l'amphithéâtre. Hippocrate et Galien n'y pouvaient manquer; mais parmi les modernes les yeux s'arrêtent naturellement sur la statue de Malpighi. Enfin une chapelle, que les arts ont à plaisir enjolivée plutôt qu'embellie par la main de Cesi et du Fiammingo, complète l'ensemble de cet édifice, dont le pareil ou l'analogue serait difficile à rencontrer.

Je lui trouve un grand mérite, c'est d'être fini et soigneusement conservé. En Italie, c'est à noter. Il en est de même du *foro de'mercanti* ou de la chambre de commerce, dont la façade à deux étages, chacun de trois arceaux en ogive, est d'un gothique orné si bien tenu qu'il a l'air trop neuf. C'est cependant du gothique du XIIIe siècle, restauré un peu plus tard et décoré de ces briques moulées qu'on appelle en Italie *matone*. Ce petit édifice plaît d'autant plus qu'il est d'un style qu'on est surpris de trouver là. Les Italiens devaient faire du gothique de fantaisie comme nous faisons quelquefois des maisons à la chinoise ou à la turque.

On ne sait trop si ce n'est pas aussi le caprice qui a autant rapproché ces deux longs prismes quadrangulaires de brique, la tour des Asinelli et *la Garisenda*. Elles sont presque dénuées de tout ornement, et si hautes et si minces qu'on ne devine pas à quoi elles pouvaient servir. Elles sont inclinées l'une vers l'autre, et *la Garisenda* s'est écartée de plus de trois mètres de sa ligne d'aplomb. Elle n'est pas la plus haute, et n'a pas les 107 mètres de la tour des Asinelli. On ne doute plus aujourd'hui qu'un tassement, un mouvement de terrain ne soit la cause de ces déviations de la perpendicu-

laire assez commune aux édifices italiens. Est-ce la manière de bâtir, ou n'est-ce pas plutôt l'instabilité du sol qui produit de tels dérangemens? On n'a point remarqué que les tremblemens de terre, qui sont assez fréquens, aient eu des effets appréciables; mais si, comme on l'avait prétendu, ces irrégularités étaient l'ouvrage de l'art, elles dénoteraient une inspiration malheureuse, et aucune ne peut produire d'autre impression que celle de la surprise et d'un certain malaise. La tour de Bologne, monument grossier, y perd cet *aspiring character* que les Anglais reconnaissent à tout ce qui est mince et vertical. La tour de Pise, monument travaillé et orné, prend l'air d'un jouet chinois, en perdant l'aspect de solidité d'une construction régulière. Néanmoins ces accidens ont manifesté, grâce à la ténacité des matériaux, des effets si singulièrement contraires aux lois de la pesanteur, qu'on se demande si, avec du goût et de l'habileté, il n'y aurait pas moyen de profiter de cette propriété pour réaliser certaines configurations hardies qui agrandiraient les ressources de l'art.

Bologne est une de ces villes qui ont justement donné leur nom à une école de peinture. L'art n'y commença pas (où a-t-il commencé?); mais une fois que les procédés élémentaires du métier, comme on les connaissait il y a six ou sept siècles, eurent été introduits dans ses murs, un mouvement original dont on sait la date y prit naissance. L'admiration s'attachait alors au talent dans *cet art qu'on appelle à Paris enluminer* (1). Oderisi était, selon Dante, l'honneur d'Agobbio et de cet art; mais l'honneur passa aux cartons que peignait Franco le Bolonais :

... Le carte
Che prunellegia Franco Bolognese (2).

On montre encore dans sa patrie une madone de lui datée de 1313 et des restes de peintures conservés au Campo-Santo. Il fut bientôt suivi de Vitale, surnommé *dallo Madonne*, et de Gimone, dit *dei Crocefissi*. Leurs surnoms désignent leurs œuvres. En ce temps-là surtout, un peintre recommençait toujours le même tableau. Deux ouvrages, l'un de Vitale, l'autre de Simone, se voient à Bologne dans la première salle de la pinacothèque à l'Académie des Beaux-Arts. Ils suffisent pour les faire apprécier tous deux. *Le Crucifié* de Simone en rappelle un autre de la même main qu'on voit à l'église de Saint-Jacques-le-Majeur. Ces crucifiés sur bois étaient souvent découpés en forme de croix, et devenaient de véritables crucifix peints.

(1) ... Quell' arte
Ch'alluminare è chiamata in Parisi. (*Purgat.*, XI, 81.)

(2) Dante, *ibid.*

Un tableau de Giotto, une Vierge, maintenant à Milan, mais dont les panneaux, qui représentent des saints, sont encore à Bologne, arriva dans une église de cette ville; sur ce modèle venu de Florence un nouvel effort se produisit dans l'école, et divers peintres, dont les historiens donnent les noms, s'essayèrent à remplacer, comme Giotto, la raideur par l'expression, jusqu'au temps où parut Francesco Raibolini : c'est Francia. Contemporain du Pérugin, Francia fut pour l'école de Bologne ce que fut le Pérugin pour l'école d'Ombrie, son vrai fondateur. Francia et le Pérugin ont plus d'une ressemblance. Je n'oserais néanmoins les égaler l'un à l'autre en comparant, au musée de Bologne, la Vierge dans la gloire de l'un avec celle de l'autre; mais celle de Francia a pourtant un grand mérite par la chaleur du coloris et la manière noble dont le sujet est traité. Cinq autres tableaux du même maître lui assurent dans le même musée son rang et son autorité de fondateur.

Cependant à quelques pas de ses ouvrages les yeux sont attirés par un tableau qu'ils ne quittent plus : c'est la *Sainte Cécile* de Raphaël. Ce chef-d'œuvre, commandé pour la chapelle des Bentivoglio, dans l'église de Saint-Jean-du-Mont, ne parut pas à Bologne, vers 1515, sans y faire aussitôt comme un coup d'autorité. C'est le tableau qui révéla Raphaël à cette partie de l'Italie et qui arracha au Corrége la célèbre exclamation : « Et moi aussi je suis peintre! » Je le revoyais. Il est de ceux qui ont été seize ans la parure du Louvre. Or on ne sait plus aujourd'hui à quel degré s'était élevé dans Paris, vers le commencement du siècle, l'enthousiasme de la peinture. Sous l'empire d'une critique étroite, j'en conviens, et qui n'était ni selon le goût, ni selon la science, il s'était établi une illusion qui fait sourire aujourd'hui : on croyait, pour les arts du dessin, assister à une renaissance qui serait un âge de l'art comme le siècle de Léon X. Deux causes très différentes avaient contribué à inspirer à la France ce présomptueux espoir : c'était d'une part le talent de Louis David et son ascendant vraiment extraordinaire comme chef d'école; c'était de l'autre la présence de ces merveilles de la statuaire antique et de la peinture moderne apportées dans nos murs sur le char de la victoire. Le musée du Louvre était l'entretien de tout ce qui se croyait sensible au génie, et l'on ne pensait jamais initier trop tôt l'enfance au commerce du beau, dont il contenait les plus parfaits modèles. Ceux qui ont l'âge du siècle se souviennent donc d'avoir été, dès leurs tendres années, conduits dans ces galeries où ils apprenaient à bégayer le nom des Raphaël et des Corrége en présence de leurs œuvres, et le trait, le coloris, l'expression, la pensée des plus marquans de ces incomparables ouvrages sont devenus pour nous des souvenirs d'enfance. En approchant de la *Sainte Cécile*, je m'attendais, pour ainsi dire, à une

reconnaissance, et à cette vue tout un passé, vingt fois recouvert des couches épaisses de tant de souvenirs intermédiaires, a reparu dans la lumière lointaine et dorée du commencement de la vie.

C'était bien ce tableau, que la gravure d'ailleurs a rendu familier à tous. Ce qui frappe d'abord, c'est le ton foncé de la couleur, tel qu'il était resté dans ma mémoire. Je dis foncé, je ne dis pas noir. Certains tableaux de Raphaël ont une teinte de cuivre rouge, ou même une couleur briquetée, qui est certainement un défaut. La *Sainte Cécile* ne va pas jusque-là, et si elle ne brille pas précisément par la légèreté et la transparence, un ton vif anime la scène et lui donne la chaleur de la vie. On n'y retrouve pas cet éclat et ces effets de clair-obscur qui jaillissent précisément du tableau bolonais; mais j'avoue que le coloris de Raphaël, quand il n'est ni ardoisé ni vineux, a pour moi une singulière puissance. Je parle de ce coloris ferme qu'il porte dans ses tableaux au ciel gros bleu, car il a deux bons coloris au moins, et celui par exemple de *la Belle Jardinière* n'est pas de la nuance de la *Sainte Cécile*. Je voudrais que les personnes versées dans le technique de la peinture nous expliquassent la différence des matériaux et des procédés qui permet à la même main des effets si différens.

Cinq personnages sont debout presque sur la même ligne. Sainte Cécile est au milieu, avec saint Jean et saint Augustin un peu en arrière, saint Paul et Marie-Madeleine un peu en avant. La sainte entend une musique céleste, et semble près de laisser tomber sur d'autres instrumens restés à terre un petit orgue qui pèse à ses mains. Ses yeux se lèvent, et elle aperçoit dans une vapeur éthérée les anges qui lui donnent ce divin concert. Ce qu'elle entend, ce qu'elle voit, elle est seule à le voir et à l'entendre. Les assistans ne sont que témoins de son extase, ils la comprennent, ils la partagent par l'esprit et par la foi; mais aucun n'a comme elle cette seconde vue de la poésie intérieure. Saint Jean seul s'émeut, parce que sa nature est sensible et tendre. Saint Augustin médite sur ce phénomène avec une sympathie philosophique. Saint Paul admire avec une satisfaction profonde cette puissance, effet nouveau de la foi. Si l'on y réfléchit, ce tableau est étrange et le sujet impossible. Cécile est encore sur la terre. Comment a-t-elle en plein air entassé sur le sol tous ces instrumens de musique, et d'où viennent tous ces saints, qui ne sont pas ses contemporains, et qui, hormis Paul et Jean, n'ont pu se connaître? Nouvelle preuve qu'un tableau ne doit nullement être raisonné comme une scène de drame, et que les grands peintres se préoccupent avant tout du but pittoresque. Et Marie-Madeleine, que fait-elle là? Toute la subtilité du monde ne lui trouverait rien dans la physionomie qui la rattache au sujet. Elle regarde hors du cadre, ses yeux sont fixes, son visage un peu

dédaigneux. Il n'est pas sûr qu'elle y comprenne rien. Qu'exprime-t-elle donc à cette place? Ce qu'elle exprime? La beauté; elle est là rien que pour être belle. Indifférente à l'émotion commune, elle n'en est que plus belle dans le pur sens du mot, car la beauté n'est pas en soi l'expression même des belles choses, elle n'a pas besoin de rendre l'exaltation d'une âme religieuse ou la victoire de la vertu. Tout au plus exprime-t-elle le calme et l'harmonie. La sainte Cécile et Madeleine sont certainement belles toutes deux. Avec leur teint vif et naturel, qui dans une personne réelle serait jugé trop coloré, ce sont deux têtes incomparables; mais il se mêle à la beauté de la sainte une expression relative et nécessaire au sujet du tableau. La beauté de Madeleine est plus simple, rien ne la complique et ne l'altère, et par là elle est plus pure et plus grande : elle est la beauté. Le dernier but de l'art est atteint.

A la suite de Raphaël et après Innocenzio d'Imola, les Carraches réformèrent à la fois la peinture et l'école de Bologne, l'école d'où sortirent bientôt le Caravage, le Guide, l'Albane, le Dominiquin, le Guerchin. Les Carraches sont d'habiles artistes, savans et réfléchis. Louis, le premier, conçut par l'étude la nécessité d'une réforme, et il s'associa pour cette œuvre ses deux neveux, Annibal et Augustin, qu'il arracha à quelque humble industrie. Pour lutter contre le maniérisme qui suivit immédiatement l'influence de Michel-Ange, il fonda une école dite des *Incamminati*, et il enseigna l'éclectisme ou l'imitation des grands maîtres dans ce que chacun d'eux avait d'éminent, et en l'appliquant, suivant les cas, aux besoins de la figure que l'on voulait peindre. Un sonnet d'Augustin partout cité énumère comme conditions de la peinture parfaite les diverses perfections des différens maîtres. Ses distinctions critiques pourraient bien n'être pas toutes sanctionnées aujourd'hui; mais on y reconnaît l'esprit de l'école. Dans ses progrès ultérieurs, cette école aboutit à un naturalisme ennobli par un style fier et par la recherche des grands effets. Je ne puis dire toutefois que les Carraches du musée bolonais m'aient transporté. Il me semble que j'ai mieux aimé ceux de Parme. On doit citer cependant une Vierge sur un croissant au milieu des anges, et une autre, sur un tronc, entourée de saints et de saintes, par Louis Carrache. Annibal, en véritable éclectique, a peint une madone dans le style de Paul Véronèse, tandis que l'enfant et le petit saint Jean rappellent le Corrége, saint Jean l'Évangéliste le Titien, et sainte Catherine le Parmesan. Il y a d'Augustin une communion de saint Jérôme qu'on pourrait prendre pour une première pensée de celle du Dominiquin.

Le Guide se montre avec éclat dans cette galerie. On peut dire qu'il avait un sentiment très élevé de la beauté des têtes, et il sait leur donner au besoin une expression touchante et douloureuse;

mais il ne leur prête ni la diversité ni l'individualité. Aussi a-t-il aimé et réussi à composer des tableaux d'un seul personnage. Quoique son exécution soit assez simple, sa composition est un peu théâtrale. Il poursuit l'effet moral à la manière des peintres modernes, un peu comme Ary Scheffer, quoique par d'autres procédés. C'est du reste un artiste qui a toujours cherché, et on a pu le voir outrer le naturel comme le Caravage, ou, poursuivant la beauté abstraite dans quelque tête antique, telle que la Niobé, la reproduire sur la toile par des glacis argentés qui dépassent à peine la couleur du marbre. Le Guide est cependant un peintre qui plaît, surtout aux personnes lettrées et classiques. J'admire beaucoup à Bologne son Samson, qui semble l'ouvrage d'un coloriste. Son Christ, *Cristo de' Capucini*, est cette figure douloureuse qu'il a souvent répétée, mais jamais mieux que cette fois. Sa *Pieta* est singulièrement composée. La Vierge pleurant sur le corps de son fils est séparée, comme par la coupe d'un plancher, des saints protecteurs de Bologne. On voit au fond cette ville à vol d'oiseau, et l'on comprend qu'il s'agit d'un ouvrage commandé par la municipalité. Il y a de la couleur et de l'harmonie dans ce tableau fort admiré. Le *Massacre des Innocens*, plus critiqué, sent le théâtre; mais, comme le théâtre, il émeut.

L'Albane quitte à Bologne ses sujets et ses proportions. Ses tableaux religieux, grands comme nature ou plus grands, ne sont pas d'un dessin bien noble ni bien sûr, mais ils plaisent par la composition et la couleur, et je les préfère à ses éternels *amoretti*. Il faut citer du Guerchin son Guillaume, duc d'Aquitaine, recevant l'habit religieux de la main de saint Félix en présence de la Vierge, de saint Jacques et de saint Philippe. Là brillent tous ses moyens d'effet sans l'exagération qui les dépare souvent, et la vigueur du pinceau n'a rien ôté à l'harmonie. Bolonais comme lui, comme lui élève des Carraches, Domenico Zampieri a mieux réussi que lui dans sa mort de saint Pierre; mais si à Rome, dans sa communion de saint Jérôme, il rappelle Augustin Carrache en même temps qu'il le surpasse, ici son saint Pierre martyr, venu après celui de Titien, en fait trop souvenir, et ne le fait pas assez oublier. Regardez sa sainte Agnès et sa Madone du rosaire, toutes deux si bien peintes, la première mieux composée, la seconde plus riche en beautés, et vous soupçonnerez ce grand peintre d'avoir plus d'exécution que d'originalité.

Après avoir retenu si longtemps le lecteur dans une galerie de tableaux, comment le conduire maintenant dans cette multitude d'églises qui remplissent Bologne? Il faut cependant lui parler au moins de Saint-Étienne. C'est le nom d'un groupe de sept églises qui se touchent et se pénètrent. Celle du centre doit être comptée parmi les édifices circulaires, et, comme de toute rotonde ancienne,

on ne peut dire si elle était originairement sépulcrale ou baptismale. On a décidé la question en la dédiant au proto-martyr auquel la forme du sépulcre est assez communément consacrée. Une église de Saint-Étienne est le premier monument qui ait dû être érigé en mémoire d'une mort chrétienne. Celle-ci n'a guère de partie subsistante qui remonte au-delà des Carlovingiens. C'est d'abord un octogone très irrégulier, qui, suivant une inscription encore subsistante, a remplacé un temple d'Isis. A cet édifice central sont appliquées six autres églises, qui l'entourent, se commandent, et forment comme un labyrinthe sacré qu'une foi un peu légendaire a rempli de saintes merveilles. La première, celle par laquelle il faut entrer, est l'église dite du Crucifix, parce que le principal autel a pour *pala* une crucifixion du XIIe siècle. Le tombeau de marbre de la bienheureuse Giuliana de' Banzi donne son nom à la seconde chapelle, d'où l'on passe dans celle du Saint-Sépulcre. Là est l'ancien baptistère lombard, et le saint-sépulcre est un tombeau creusé pour saint Pétrone, appuyé contre un puits dont la margelle le domine assez pour qu'il faille y monter par un escalier de pierre ou de marbre. Naturellement l'eau du puits possède une vertu miraculeuse. Il servait au baptême par immersion; une galerie supérieure, close maintenant, en faisait le tour. Les colonnes qui soutiennent le dôme hémisphérique sont en marbre blanc, et viennent, dit-on, du temple d'Isis; quelques-unes sont accouplées. Le pourtour est recouvert d'une voûte à intersection et orné de peintures grecques presque effacées, et c'est cet édifice, empreint des signes de la vétusté, qui est comme le centre de ce monceau d'édifices. C'était le baptistère de la chapelle contiguë, dite de Saints-Pierre-et-Paul, qui peut avoir été la cathédrale primitive fondée au commencement du IVe siècle. On lui trouve un air d'architecture normande. Vous passez de là dans un petit cloître réputé pareil à l'*atrium* de la maison de Pilate, et qui s'ouvre sur un cloître plus orné, à deux étages. L'autel et l'oratoire de cette cinquième chapelle ont reçu les prières et les présens de nombreux pèlerins. La chapelle voisine est celle de la Confession, mot équivalant à martyre, sorte de crypte qui contient les tombeaux des martyrs Vital et Agricole. Un des piliers de la voûte passe pour la mesure exacte de la taille du Sauveur. Enfin la visite se termine à l'église de la Sainte-Trinité, célèbre par diverses antiquités chrétiennes et par les reliques de quarante martyrs que saint Pétrone apporta de Jérusalem. En parcourant ces chapelles étroites, obscurément éclairées de lampes votives, encombrées de débris sacrés, de statues peintes, d'images et de pierres que l'on baise à genoux, on rencontre ici la cour de Pilate, là une chambre de Caïphe, plus loin la maison de Lorette, puis jusqu'à la salle où fut célébrée la cène, enfin toutes ces reproductions peintes ou copiées des lieux évangéliques : on se

croit en plein moyen âge, et ce monument d'une piété naïve, dont les illusions peuvent arracher un sourire, a cependant quelque chose de plus touchant et de plus vrai que les palais pompeux où s'étale la liturgie cérémonieuse d'une église modernisée. L'officiel met en fuite la sincérité.

La cathédrale est une église de notre temps; la façade date du dernier siècle, et l'intérieur, de l'ordre corinthien, est élégant et digne. Tout ce qu'elle renferme d'antique est caché dans sa crypte, reste d'un plus ancien édifice. L'église de Saint-Jacques-le-Majeur, vieille de construction, vieille encore par le dehors et par son portail lombard, et dont la large voûte s'appuie sur des piliers d'une beauté massive, est livrée à une restauration soignée qui nous la rendra avec une jolie teinte de vert d'eau et de blanc de sucre. Saint-Dominique serait plus intéressant à décrire; mais il faut se borner et savoir négliger deux stylobates portant des saints, une fresque du Guide, un saint Thomas d'Aquin du Guerchin, une statuette de saint Pétrone par Michel-Ange et le meilleur tableau peut-être de Tiarini. Et cependant le tombeau de saint Dominique est un des beaux ouvrages de Nicolas de Pise, il mériterait d'être étudié comme marquant une époque de la sculpture, et le portrait de saint Thomas, par Simon de Bologne, est garanti pour la ressemblance. Sérieusement il est authentique, autant que peut l'être l'œuvre d'un peintre qui vivait cent ans après l'original. J'abandonne aussi Santa-Maria-della-Vita, où l'on pourrait cependant visiter le tombeau d'un bienheureux Buonaparte, deux noms rarement accouplés, et Santa-Maria-dei-Servi, précédée d'un péristyle gothique ou d'un cloître à claire-voie d'une rare élégance. Pas un mot non plus de tous ces palais, Pepoli, Zampieri, Zambeccari, Fava; pas un mot de la maison de Rossini. Il ne nous reste que le temps de courir au Campo-Santo. On sait combien depuis un temps les cimetières des grandes villes en Italie sont devenus l'objet d'une nouvelle et touchante application de l'art qui console et la mort et la vie. Une chartreuse du XIVe siècle a été supprimée en 1797, et l'autorité française en a fait la chapelle du grand cimetière de la ville. Elle a la forme d'un T ou, si l'on veut, d'une croix dont la tige aurait été supprimée, et où l'on entrerait par le centre de la croisée. Elle est très ornée, avec élégance, mais avec goût. L'abside est toute remplie de moulures et de peintures de Barthelemi Cesi. Ce n'est pas du grand art, mais c'est l'œuvre d'un maniériste habile, et un excellent spécimen de ce genre, moitié ornement, moitié tableau, où les Italiens excellent facilement, et qui me paraît si bien convenir dans les églises. On ne peut voir sans intérêt un *baptême* du Christ peint à vingt ans par une jeune élève du Guide, Élisabeth Sirani, et, suspendus aux murailles, les fers des esclaves d'Afrique délivrés par une confrérie bolonaise. Tous les anciens cloî-

tres sont devenus des galeries funéraires. On y a déposé des tombeaux de prix enlevés à des églises de la ville modifiées ou abandonnées. Celui d'un guerrier du temps de la renaissance est un remarquable ouvrage. De nouveaux cloîtres ont été construits; il y en a un d'une grandeur extraordinaire. Ils entourent de vastes préaux plantés de cyprès et gazonnés où repose la foule des morts, chacun dans une place à jamais marquée par la croix et par son nom. Les murs des cloîtres, disposés transversalement en *columbarium* à leur partie postérieure, peuvent recevoir du dehors, dans chaque niche, deux cercueils qu'on y scelle en maçonnerie, êt sur la face interne du mur on grave l'inscription sépulcrale. On peut acheter le droit d'occuper plus de place, et une épitaphe plus longue, un médaillon, un monument, une peinture en grisaille satisfait la piété ou l'orgueil des familles. Dans quelques salles ménagées sur certains points de l'enceinte, des tombeaux qui portent un nom connu ou que l'art recommande illustrent cette sorte de musée mortuaire. Un tombeau de Bartolini m'a frappé. Est-elle de lui, la statue de la princesse Élisa? Le gardien très intelligent de ce dépôt funèbre nous disait que, suivant l'usage du pays, les amis, les parens n'accompagnent le cercueil que jusqu'à l'église; c'est un reste du temps où l'église servait de sépulture. Le cercueil laissé sur le pavé du temple est apporté au cimetière à minuit. Il est placé pendant la nuit là où il doit rester, et au jour la terre ou la pierre le couvre à jamais. Ce gardien disait que depuis cinquante-huit ans que ce cimetière existe, il avait reçu trois fois la population de Bologne. Suivant lui, ce lieu reste assez solitaire : il n'est pas ouvert aux promeneurs oisifs, et les familles y viennent peu visiter la place où périssent des restes périssables. Ce lieu cependant a quelque chose de doux dans sa tristesse et porte partout l'empreinte d'un soin intelligent et pieux qui inspire une vraie sympathie. Les *campo santo* d'Italie, celui de Bologne entre autres, ont une disposition régulière sur un grand espace et par suite une gravité calme qui manque à ce fouillis de constructions disparates dont nos cimetières de Paris sont encombrés. Si la douleur n'y a pas plus qu'ailleurs échappé aux faiblesses de la vanité, aux fadeurs des esprits vulgaires, leurs paroles et leurs emblèmes se perdent dans cette longue file d'inscriptions et d'images rangées en ligne sur une muraille continue, et l'esprit, qui n'est pas à chaque instant distrait par quelque dissonance dans les mots ou dans les formes, s'abandonne sans contrainte et sans amertume aux réflexions qu'un lieu pareil inspire. Là, ce semble, la mort perd de son horreur, elle ne menace plus, elle n'est que triste, et la pensée n'a plus rien de ce qui brise ou révolte l'âme. Il semble que l'on peut contempler sans effroi ce dernier séjour, qui est bien le séjour de l'attente dans la paix et non celui du désespoir ou du néant.

Près de la chartreuse s'ouvre l'entrée de cet immense et singulier portique qui fut commencé en 1674, fini en 1739, au moyen d'une contribution volontaire des habitans de Bologne, et dont les six cent trente-cinq arches courent sur une ligne de près de 5 kilomètres, d'abord en plaine, puis sur la pente du Monte della Guardia. C'est une voie sainte que la dévotion parcourt en priant, pour aller sur cette éminence adorer, dans une église parée de quelques œuvres des maîtres bolonais, une madone de saint Luc apportée de Constantinople par un ermite en 1160! Elle est restée en grande vénération. Les pèlerinages n'ont pas cessé, et le cinquantième exemplaire d'une illusion ou d'une fiction que rien ne justifie (1) est encore l'objet des adorations que l'église tolère et que le christianisme désavoue. Au sommet du Monte della Guardia, la vue lointaine, sous un ciel éclatant, des riches plaines qui s'étendent entre les Alpes, les Apennins et l'Adriatique devrait mieux, ce semble, élever une âme croyante vers l'auteur invisible qui ne s'est peint que dans les merveilles de la création.

II. — RAVENNE.

La mer baignait les murs de Ravenne du temps de la république romaine. C'était aussi une ville dans les lagunes. Auguste fit creuser à quelque distance un port, *Portus Classis*, qu'il unit au Pô par un canal, et maintenant le port est ensablé, et Ravenne, à trois milles dans les terres, est séparée de l'Adriatique par une forêt de pins :

Per la pineta in sul lito di Chiassi (2).

Sa position cependant lui devait donner, sous le règne des césars, une grande importance, et quand les irruptions des Barbares obligèrent les empereurs à se transporter dans le nord de l'Italie et même à prendre Milan pour résidence, on conçoit que Ravenne devînt leur place de refuge. Cette ville restait le grand moyen de communication avec la mer et l'Orient, et comme le dernier lien d'une unité qui s'allait briser. C'est dans ces contrées que Théodose passa une partie de son règne, et l'on sait qu'il mourut à Milan au moment où il s'apprêtait à retourner à Constantinople. Ses deux fils se partagèrent l'empire, et Honorius, à qui échut l'Occident, crut mettre son pouvoir plus en sûreté en se retirant à Ravenne, qui devint à son tour une des capitales de cette partie du monde.

Tandis qu'il s'y cachait lâchement, sa sœur, Galla Placidia, née

(1) Saint Luc était médecin. On n'a aucune preuve qu'il ait jamais été peintre. Glaire, *Introduction aux livres du Nouveau Testament.*

(2) Dante, *Purgat.*, XXVIII, 20.

du second mariage de leur père avec la fille de Valentinien Ier, s'était jetée dans Rome pour la défendre contre l'invasion des Goths; mais dans cette nuit du 24 août 410 où Alaric prit et saccagea la ville éternelle, il enleva la sœur de l'empereur, et la retint captive en la respectant. C'était une femme habile et séduisante, passionnée pour la religion et pour la politique. Elle se fit aimer d'Ataulf, le compagnon et le successeur d'Alaric, qu'elle épousa et convertit à la civilisation romaine. Quand son mari fut assassiné en Espagne, où il était allé fonder la domination des Visigoths, il ordonna en mourant qu'on la remît à l'empereur. Elle ne lui fut rendue qu'en échange de six cent mille mesures de blé, et bientôt elle épousa contre son gré Constance, le meilleur général d'Honorius et le seul qui eût fait reculer les bandes d'Alaric. Ce second mariage eut lieu à Ravenne trois ans jour pour jour après le premier (1er janvier 417).

Galla Placidia, devenue par cette union puissante auprès de l'empereur Théodose le Jeune, obtint le titre d'*augusta*, mais ne réussit pas à lui faire adopter son mari, qui en mourut de chagrin. Poursuivie dans son veuvage par les indignes obsessions d'Honorius, elle se vit contrainte de se réfugier à Rome, et bientôt elle fit le voyage de Constantinople. Assaillie par une tempête dans la traversée, elle promit de bâtir un temple à saint Jean l'évangéliste. C'est l'église qui se voit encore à Ravenne et qui porte quelques traces de son origine. Ayant recouvré la protection de Théodose, Placidia revint en Italie avec l'armée impériale pour combattre un général arien nommé par le sénat, et elle se montra zélée pour le rétablissement de l'unité religieuse sous l'empire des lois théodosiennes. Tour à tour soutenue et trahie par Bonifacius et par Aétius, elle fut, après la mort du premier, régente à Ravenne sous l'autorité du second, et elle y mourut à soixante-deux ans (450). Quoique son pouvoir eût peu de réalité, elle a laissé des marques de son passage dans cette ville, embellie par ses soins, et où dès le Ier siècle saint Apollinaire, disciple de saint Pierre, avait introduit le christianisme.

Moins de cent ans après Honorius, l'empire d'Occident périt; Odoacre et ses Hérules fondèrent un royaume d'Italie qui, sans Pépin et Charlemagne, durerait peut-être encore, et dispenserait une noble nation de se relever péniblement de quatorze siècles de souffrances et d'angoisses. Théodoric, qui conquit ce royaume, le réunit à l'empire des Ostrogoths qu'il avait fondé, et quoique la mort d'Odoacre et d'autres meurtres inspirés par cette grande conseillère de crimes, la raison d'état, souillent ineffaçablement sa mémoire, il créa en Italie cette monarchie des Goths qui remplaça et continua celle des Hérules; son gouvernement glorieux est une des dates de l'histoire. Pavie et Ravenne furent les résidences de son

choix, et il fit régner en paix l'arianisme à côté de la foi de Nicée. Cependant ses successeurs ne maintinrent pas longtemps son ouvrage. Vingt-sept ans après sa mort, son peuple était retranché du nombre des peuples conquérans (553). L'empereur de Byzance avait fait un effort pour rapprocher les membres déchirés de l'ancien empire. Bélisaire avait repris Rome et Ravenne. Plus tard, Narsès vainqueur créait dans l'est de la Haute-Italie l'exarchat de Ravenne, abandonnant à de plus récens envahisseurs, aux Lombards, la partie du royaume qui a conservé leur nom. Là ils reprirent, pour la perdre un jour, l'œuvre d'Odoacre, de Théodoric et de ses successeurs (572). En vain à ce moment Justinien parut avoir quelque chose de ces hommes qui sauvent et relèvent les empires; le succès de ses efforts dura peu, et moins de deux siècles après Narsès Astolphe chassait de toute l'Italie les derniers Byzantins. Il l'aurait peut-être enlevée tout entière à la souveraineté nominale de l'Orient, peut-être le royaume du nord se fût-il pour jamais établi et agrandi dans la péninsule, si dès lors il n'eût trouvé à Rome un énergique adversaire, et si le pontife romain, appelant l'étranger et conviant de nouveaux Germains à s'ériger en nouveaux césars, n'eût livré l'Italie pour des siècles à la lutte douloureuse et stérile qui s'est prolongée jusqu'à nous.

Un autre empire naquit, et avec lui une papauté nouvelle, tour à tour et diversement hostiles à l'indépendance italienne. Dans le testament de Charlemagne, Ravenne est, avec Rome et dix-neuf autres villes, comptée au nombre des cités métropolitaines de son royaume, *in regno illius metropolitanæ* (*alias metropoliticæ*) *civitates*, car le plus dominateur des hommes n'avait rien donné au pape qu'il n'entendît garder en même temps, et il se serait indigné qu'on le supçonnât d'avoir cédé chose en sa puissance. Aussi voit-on, peu d'années après sa mort, Ravenne disputer au pontife son indépendance, qu'elle disputera plus tard à l'empereur, jusqu'à ce que, ballottée d'un despotisme à l'autre, elle respire sous la domination vénitienne. C'est des mains de cette république qu'elle passa définitivement dans celles du pape en 1509, pour devenir, sous Jules II, la capitale de la Romagne. La bataille de Ravenne ne fut qu'un brillant et infructueux effort de la France pour rattacher cette grande cité à la ligue des cités de l'Italie septentrionale. Ravenne demeura déchue de tout rang politique, mais consolée du moins par cette liberté municipale que le saint-siége respecta jusqu'au jour où la révolution française vint apprendre la centralisation à tout le monde et perfectionner l'absolutisme aux lieux mêmes où elle le détruisait.

Ces souvenirs historiques étaient nécessaires pour faire comprendre comment une ville qui n'est plus même du second ordre, un ancien chef-lieu de sous-préfecture de l'empire français, en dé-

cadence depuis onze cents ans, peut être encore la cité où, parmi les ruines des deux empires et des royautés gothiques, s'élèvent dans une vétusté majestueuse les plus purs monumens de l'église chrétienne à l'âge où, délivrée à peine des persécutions, elle put régner à son tour et à son tour persécuter.

C'est ici que, pour nous entendre dans la description de ce que nous avons vu, il nous faudrait faire un cours de basilique, car toute notre architecture sacrée pourrait bien venir de là. Parmi les différences qui séparent assez communément les édifices de l'antiquité classique de nos édifices modernes, il en est une qui saute aux yeux : c'est que l'entrée et par conséquent la façade, dans les premiers, sont du petit côté, et du grand dans les seconds. Le plan d'un bâtiment étant rarement une figure dont tous les diamètres sont égaux d'une face à l'autre, comme le cercle ou le carré, est d'ordinaire un parallélogramme, et pour prendre des exemples fort connus, les Tuileries ou les Invalides s'ouvrent au centre de leur largeur présentée de face au spectateur, tandis que la porte du Parthénon ou de la Maison-Carrée figure à l'extrémité de leur longueur sur leur face la plus ornée. Cette dernière disposition pourrait presque être regardée comme fondamentale. Un carré long ouvert par un de ses petits côtés et recevant le jour par cette ouverture et par une autre pratiquée dans le toit, voilà l'édifice antique le plus usité, et ce mode de construction, qui pourrait tout aussi bien servir à une grange qu'à un temple, est l'essence de la basilique. Il ne faut pas prendre à la lettre ce nom, qui ferait passer pour des cours royales les nombreux édifices qui s'élevaient avec cette forme en Grèce et dans tout le monde romain. Des vers de Plaute prouvent que ce nom était familièrement usité en pleine république, et que plus de deux cents ans avant Vitruve la basilique était annexée au forum. On ne sait guère comment ce nom avait été appliqué à des locaux qui n'avaient de royal que leur destination officielle, et qui servaient surtout de bourse et de tribunal. Il se comprend mieux lorsqu'aux temps les plus brillans de l'empire il se donne à un édifice quadrilatéral entouré de tous ses accessoires, d'un péristyle, d'un *atrium*, d'un ou de plusieurs portiques, et même accompagné de colonnes isolées, de fontaines, de théâtres. C'est en ce sens qu'on dit à Rome la basilique de Trajan ou celle de Maxence; mais enfin, dans l'histoire de l'art, le même nom convient à cet édifice souvent fort simple que j'ai décrit et qui peut être indifféremment un temple, un tribunal, une bourse, une salle d'élections ou de délibération politique ou municipale. Au fond se tenait le personnage qui, à un titre quelconque, présidait à la réunion. Derrière lui, le mur pouvait se creuser en niche semi-circulaire, et dans cet hémicycle se dressait le siége ou la plate-forme d'où l'on pouvait dominer l'assemblée. Le

président, prêtre, juge ou magistrat, avait autour de lui des places pour ses assesseurs, ses accolytes, ses greffiers, et devant lui, à une certaine distance, l'autel nécessaire aux sacrifices ou aux libations, sans lesquels on n'entamait aucune affaire importante. Pour que de cette place on fût mieux vu et mieux entendu, on pouvait l'exhausser par une estrade de quelques degrés, et cette partie de l'édifice a été appelée techniquement *la tribune*, ou, parce qu'elle se terminait en coquille, *l'abside*. Le reste était le vaisseau de l'édifice, le vaisseau, c'est-à-dire *la nef*.

Il va sans dire que de très bonne heure le goût asiatique de la Grèce ne laissa pas dans sa nudité cette construction si simple. Ainsi, les Grecs ne voûtant pas leurs édifices, la charpente du toit, en s'agrandissant, eut besoin d'être mieux soutenue. Les pieds-droits furent nécessaires pour supporter des solives chargées de lourdes tuiles, et ce qui fut d'abord des poteaux devint bientôt des piliers en maçonnerie, qui à leur tour s'arrondirent et s'effilèrent en colonnes, reliées bientôt ensemble aux murs latéraux par des blocs ou des chaînes de pierres en architraves. Les anciens aimaient le grand air et craignaient le soleil : les toits purent s'élargir et déborder les murs sur lesquels ils reposaient; mais ils eurent alors besoin d'être soutenus à leurs extrémités, et ces soutiens ne mirent pas beaucoup de temps à devenir aussi des colonnes. Soit intérieurement, soit extérieurement, des files de colonnes parallèles aux murs vinrent donc orner le monument et ajoutèrent, sans l'alourdir, à sa solidité. Les deux choses même purent se faire à la fois; les murs extérieurs furent intermédiaires entre deux rangées de colonnes, et celles de devant supportèrent un tympan triangulaire qui put devenir le plus bel ornement de la façade. Supposez ce péristyle exhaussé au-dessus du sol; qu'on descende par quelques marches dans une cour entourée d'un portique, vous aurez le dessin de tant de monumens que l'art et le luxe pouvaient, par mille détails, rendre magnifiques.

Mais concevons la basilique dans ce qu'elle a d'essentiel, prenons-la dans toute sa simplicité. Bien des villes romaines avaient la leur et l'employaient à des usages divers. Lors donc que la secte chrétienne, car il fallait bien commencer par être une secte, acquit assez d'importance, de hardiesse ou de liberté pour cesser de se réunir dans un étroit cénacle, il était naturel qu'elle s'assemblât dans la basilique. C'est dans la basilique peut-être que l'apôtre, arrivé de la veille, annonçait à une foule curieuse ou inattentive la parole nouvelle, si du moins l'indifférence de la multitude ou du magistrat lui permettait d'en user ainsi; mais là surtout où une société de chrétiens était constituée, ses réunions de piété, ses délibérations com-

munes avaient lieu dans cette salle publique. Au fond de la tribune se tenait sur sa chaise, dès lors *cathédrale*, le surveillant ou l'inspecteur qui déjà s'appelait *évêque*. Autour de lui étaient rangés les anciens, c'est-à-dire les *prêtres*, ou les servans, c'est-à-dire les *diacres*. Au-delà de cette enceinte réservée où bientôt chanta le chœur, la nef recevait toute la convocation des appelés ou des choisis, l'*église*, comme on la nommait, et, passant du contenu au contenant, le nom de chœur ou *presbytère* a désigné le lieu réservé aux officians et aux chantres, et la basilique elle-même est devenue l'église (1). Nous n'avons ici nulle intention de rentrer dans l'histoire obscure des antiquités du culte chrétien. Il est certain que la parole et la lecture en étaient au moins dès les premiers temps les élémens principaux, et de très bonne heure il y eut en avant de la tribune deux chaires, l'une à droite de l'évêque pour la lecture de l'évangile, l'autre à sa gauche pour celle de l'épître, et ces deux chaires ou *ambons* se retrouvent encore en pierre ou en marbre, et d'un style très archaïque, dans les mieux conservés des temples des dix premiers siècles. Si de bonne heure la communion a cessé de se régler sur les formes de la cène, et, perdant presque toute analogie visible avec la pâque antique, est devenue une représentation purement symbolique, la sainte table a dû se dresser là même où les païens plaçaient l'autel; elle est elle-même devenue l'autel du nouveau sacrifice, et elle était orientée à l'est, vers le fond, en face de l'évêque, qui voyait de là le peuple. A son tour ce peuple, à qui le prêtre tourne le dos aujourd'hui, voyait les traits, les regards, les mouvemens de son premier pasteur, et s'associait plus aisément à ses sentimens et à ses paroles. Cette disposition existe encore dans plus d'une basilique, et quoiqu'elle ne soit pas ordinaire, la désuétude n'a pas atteint cette manière de célébrer la messe. On sait que c'est ainsi placé que le souverain pontife officie à Saint-Pierre.

Pour en finir avec la liturgie, j'ajouterai qu'il paraît que, dans les premiers temps et pendant de longues années, l'usage n'était pas d'employer le lieu ordinaire de l'assemblée catholique au sacrement du baptême ni aux cérémonies pour les morts. Un bâtiment particulier était réservé à cette destination; il était ordinairement circulaire ou d'une forme polygonale qui le rapprochait du cercle. Les baptistères les plus connus en offrent la preuve; les antiquaires sont d'accord pour reconnaître que la forme ronde avait chez les Romains un caractère sépulcral, et l'on voit en effet que plus d'un

(1) Tous ces noms sont connus, mais il est bon de les rappeler : *cathedra* (siége), cathédrale, ville épiscopale; *episcopus* (surveillant), *bischof*, *bishop* ou *vescovo*, évêque; *presbyteri* (anciens), prêtres; *presbytère*, place des prêtres; *ecclesia* (convocation choisie), église; *diaconus* (servant), diacre.

baptistère a pu être aussi un tombeau. On croit que l'incorporation du baptistère à l'église ne devint pas la règle générale avant le pontificat de Grégoire le Grand. Il nous reste à dire comment, sous l'influence probable des nécessités du culte, la basilique s'est modifiée et a reçu des ornemens et des développemens qui la distinguent, dans les siècles chrétiens, de ce qu'en avaient pu faire le goût et l'art dans les siècles antérieurs. La société des fidèles s'est agrandie, elle est devenue la nation. Il est arrivé à ces édifices plus longs que larges, dans leur destination religieuse, ce qui leur était arrivé pour leur destination civile. Ils n'ont pas tardé à paraître étroits, soit pour la foule qu'ils devaient contenir, soit pour certains mouvemens, certaines évolutions liturgiques qui réclamaient de l'espace. Mais comment élargir un bâtiment dont le vaisseau doit rester libre et vide, et qui se compose essentiellement d'un toit et de deux murs? Ces murs ne peuvent s'écarter indéfiniment, les charpentes n'ont qu'une portée limitée, et qui sait si les charpentiers des premiers siècles étaient fort habiles? En tout cas, il est certain que les charpentes en fer qui couvrent des hectares de terrain dans nos gares de chemins de fer étaient inconnues. Supposez qu'on recule, à droite et à gauche de la nef, le mur latéral en lui donnant les trois quarts, la moitié, le tiers même de sa hauteur, on aura augmenté l'espace disponible, à la seule condition de mettre à l'ancienne place du mur une rangée de pieds-droits, disons tout de suite de piliers ou de colonnes qui supportent la galerie supérieure et le toit; on aura ainsi doublé de chaque côté, ou du moins dégagé, élargi la nef. Ces galeries latérales, closes par un mur plus bas, seront couvertes d'un toit qui pose obliquement ses solives dans le mur primitif. Voilà donc trois espaces, trois salles, trois ailes, trois nefs, une grande et deux moindres parallèles, ou une nef principale et ses deux côtés qui, moins élevées qu'elle, sont ses *bas côtés*. C'est ainsi que s'est transformée très promptement la basilique chrétienne primitive. Un tiers ou un quart de la longueur du vaisseau terminé en hémicycle et en coquille, et que l'on s'est habitué à orienter au levant, s'est élevé sur une plate-forme plus ou moins haute. Au fond de la courbe, une chaire de pierre entourée de bancs de pierre ou de bois; en avant, un autel bientôt recouvert d'un baldaquin permanent, ouvrage d'architecture ou de sculpture, et précédé de deux autres chaires; puis, au-dessous des degrés de l'abside, fermée quelquefois par un *cancel* ou balustrade, un vaste espace livré au public, une nef bordée de colonnes liées entre elles par des arcs de voûte qui supportent les murs de la cage fermée par la charpente; deux bas côtés, nefs latérales où peut s'étendre la foule, où peuvent circuler des processions, s'avancer des catéchumènes, où plus tard on élèvera des autels secondaires, où même on placera des tombeaux:

voilà la forme générale du temple qui, maintenu dans ces conditions, doit, architectoniquement parlant, être appelé une basilique, et l'on ne saurait croire combien cette disposition, quand les proportions sont heureuses et la décoration convenable, répond en effet à la destination religieuse de l'édifice. La difficulté d'art qu'elle me semble présenter, c'est qu'ordinairement le bâtiment principal et central est très haut et paraît un peu étroit; la nef est fort élevée par rapport à ses bas côtés. Il y a donc dans la partie de son élévation intérieure, au-dessus des arceaux, de grandes surfaces de maçonnerie, ordinairement plates, dans lesquelles il faut pratiquer des fenêtres, et au plafond le dessin triangulaire d'une simple charpente qui n'a rien de monumental. Outre un certain défaut de proportion qui résulte de cet arrangement, il n'est pas aisé d'orner convenablement cette cage supérieure, cet espace vide, clair et nu. On dirait de l'église centrale une salle sans plafond et au-dessus de laquelle on verrait le grenier. Il y a plus d'une basilique où rien n'a été tenté pour vaincre cette difficulté, et l'on a laissé les choses comme le matériel de la construction les avait faites. Dans d'autres, on a essayé de moyens de dissimulation ou d'atténuation qui ont plus ou moins réussi. Par exemple, on a remplacé la muraille pleine par un second étage de pieds-droits et d'arcades qui a pris le nom de *triforium*. Plus souvent on a recouru à des expédiens d'ornementation. Quoique la disposition générale soit difficile à rendre irréprochable, la peinture a de grandes ressources pour en corriger les défauts. Je dis la peinture plutôt que les moulures de l'architecte ou du sculpteur. La charpente légèrement peinte me semble préférable au plafond à caissons ou à rosaces quand le toit est très élevé, elle est plus légère, et quant aux surfaces verticales, elles ne recevraient pas aisément des parties saillantes, des additions en relief, sans dénaturer l'aspect du monument.

Cette même disposition intérieure donne en façade un polygone assez bizarre, un carré superposé à un carré plus grand, ou un parallélogramme posant par le petit côté sur le grand côté d'un autre, et tout cela avec des proportions rarement calculées pour un bon effet extérieur. C'est du reste un point admis par les auteurs que dans les basiliques l'extérieur a presque toujours été sacrifié à l'intérieur. L'Italie généralement en a pris son parti. Seulement on s'est parfois contenté de déguiser la façade en la couvrant comme d'un écran par un placage, et rarement avec un résultat fort heureux. Hors les cas où l'on s'est résigné à laisser à peu près dans sa simplicité primitive cette façade dénuée par elle-même de tout caractère, on en a fait une toute de fantaisie, sans aucun rapport avec l'intérieur.

Faut-il ajouter que ces difficultés n'existent que lorsqu'on tient à

conserver les traits originels de l'ancienne basilique? Mais dès qu'on lâche les rênes à l'imagination, combien de moyens souvent ingénieux, souvent admirables, de la dénaturer! Je ne parle pas de la ressource antique du péristyle, quoiqu'elle ait bien sa valeur; tout le monde a sous les yeux l'exemple de la Madeleine. Supposez cependant que la concavité de l'abside soit prise sur le dehors au lieu d'être prise sur le dedans : l'église aura à l'est un chevet qui peut devenir pour l'architecte un motif de combinaisons nouvelles. Si l'on fait saillir de même les chapelles latérales, ces constructions accessoires, analogues peut-être à ce que les anciens appelaient *chalcidique*, changent le dessin extérieur du monument. De ces additions, la plus commune et qui se prête aux plus riches développemens, c'est celle que le goût du symbole a inspirée de bonne heure à l'artiste chrétien. On a voulu donner à l'église la forme d'une croix, et les bras de la croix sont devenus deux corps de bâtimens qui, tant au dedans qu'au dehors, ouvrent un nouveau champ à tous les moyens d'effet dont l'artiste dispose. Puis, au lieu du toit de charpente, on a osé porter la voûte à des hauteurs inusitées, et de là même, au centre de la croix, élever la voûte circulairement et la terminer en coupole exhaussée sur un tambour, c'est-à-dire en dôme. Ce n'est pas tout : dans les premiers temps, l'église était toujours précédée d'une cour fermée (*claustrum* ou cloître), et la galerie d'enceinte, si elle se prolongeait sur la façade, y formait une entrée couverte ou un porche. Faites mieux encore. Vous avez besoin d'espace : jetez un toit sur cette cour ou couvrez-la d'une voûte, et vous aurez doublé, triplé la nef, vous aurez l'immense vaisseau de nos grandes cathédrales. Vous pourrez alors multiplier les bas côtés, que depuis longtemps vous aurez élevés davantage. Au lieu de trois nefs, vous en aurez cinq. Si vous laissez subsister dans ce nouvel arrangement quelque chose du mur de l'ancienne façade, vous aurez fermé une section de la nef, le chœur agrandi sera clos, et l'ancien porche deviendra un jubé. On conçoit quelles ressources offrent pour ces nouvelles dispositions les formes et les procédés de l'art gothique, et comment cet art, tout différent qu'il est d'esprit et d'origine, a pu s'appliquer aux données premières de la basilique et en être regardé comme une transformation.

En résumé, l'église, salle d'assemblée, à laquelle l'usage prescrit désormais de réunir le baptistère et le clocher, me paraît avoir pour forme fondamentale la basilique. Elle s'en écarte de deux manières, par la manière byzantine, par la manière gothique, mais beaucoup moins par la première que par la seconde. Enfin on est parvenu à appliquer à ces divers types un nouveau mode de transformation, le moins original de tous, quoique des hommes pleins de génie l'aient

pris pour le dernier progrès de l'art : c'est proprement le style moderne, qu'on peut appeler le style romain, étant une application de l'architecture de l'empire des césars aux constructions modernes dirigée par le goût de la renaissance. En négligeant bien des variétés, c'est, je crois, entre ces quatre genres d'architecture ecclésiastique qu'il faut choisir, c'est-à-dire qu'il faut se prononcer entre Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie de Constantinople, la cathédrale de Bourges et Saint-Apollinaire de Ravenne.

Nous disons Saint-Apollinaire ; mais lequel? Il y en a deux : *Santo-Apollinare-Nuovo* et *Santo-Apollinare-in-Classe* ou *ad Classem*. Ce n'est pas ce qu'on trouve de plus antique à Ravenne; mais à Ravenne et partout peut-être c'est ce qu'on trouve de plus frappant en beauté et en pureté, comme modèle des anciennes basiliques chrétiennes.

Santo-Apollinare-Nuovo s'appelle aussi Santo-Martino-in-Cielo-d'Auro, titre qui annonce toujours de belles mosaïques. On explique différemment cette diversité de noms. On convient que ce fut d'abord une église arienne, puis vers la fin de la domination des Goths un archevêque orthodoxe l'aurait dédiée à saint Martin; mais quelques-uns ajoutent qu'au IXe siècle on lui aurait donné son titre de Santo-Apollinare-Nuovo, afin d'accréditer le bruit qu'elle renfermait désormais les restes de l'apôtre Apollinaire, qui, gardés plus près de la mer dans l'autre église de même invocation, étaient exposés aux déprédations des pirates sarrasins. D'autres soutiennent au contraire que, la garde de ces reliques étant incertaine et disputée entre ces deux églises, une décision du XIIe siècle déposséda la première en changeant son nom. Quoi qu'il en soit, elle avait été bâtie entre 493 et 525 par Théodoric, pour être la cathédrale de l'arianisme. Il paraît que Ravenne manquait d'anciens temples un peu considérables qui pussent être dépouillés ou dénaturés au profit du culte nouveau, et la beauté de plusieurs de ses églises vient de ce qu'elles furent construites de toutes pièces, suivant le goût et dans l'esprit de l'époque. Ainsi donc Saint-Apollinaire est un long parallélogramme, sans transept; seulement, au point où se termine la nef, une séparation, un *cancel* en marbre, ferme dans toute sa largeur l'abside, qui se compose de trois compartimens. Celui du milieu, de beaucoup le plus grand et terminé en hémicycle, projette en dehors sa convexité et forme à lui seul tout le chœur. Vingt-quatre colonnes de marbre apportées de Constantinople séparent la nef de ses ailes. Elles sont élégantes, assez rapprochées, et au-dessus d'un chapiteau composite portent un petit bloc ouvragé qui tient lieu d'architrave et d'où s'élance l'arc des cintres. Au-dessus du cordon qui les surmonte, une large bande, une frise est dans toute sa lon-

gueur couverte de belles mosaïques qu'on dit exécutées entre 553 et 566, après la chute du royaume des Goths. On a osé les comparer à cette procession des panathénées qui illustre la frise du Parthénon. C'est la même chose en effet, sauf la différence des esprits, des temps, des écoles. Nous ne sommes point ici dans la sphère de la beauté suprême; mais cependant il nous reste matière à l'admiration. Au côté gauche (c'était dans l'église le côté des femmes) de la ville de Classis, reconnaissable à son port et à ses vaisseaux, semble partir une procession de vingt-deux femmes vêtues de blanc, portant chacune à la main une couronne. Elles suivent une allée de palmiers. Du moins un palmier, emblème de la victoire du martyre, les sépare-t-il toutes l'une de l'autre. Elles marchent d'un pas lent, conduites par les trois mages en costume asiatique, et vont offrir leurs couronnes à la Vierge, placée avec l'enfant divin sur un trône au milieu des anges. On voit que l'église n'était plus arienne. La mère et l'enfant font le geste de la bénédiction. Marie a passé la jeunesse; elle porte un voile, et le nimbe orthodoxe éclaire sa tête. On croit que c'est la plus ancienne image qui la présente avec les attributs d'un être qu'on doit adorer. Ce ne serait pas au reste le nimbe qui déciderait la question, puisqu'on le donnait aux empereurs. Il est vrai que l'idolâtrie impériale était une des religions du temps, sorte de religion qui trouvait plus de sacriléges que d'incrédules. Du côté droit de la nef, sur la frise correspondante, on reconnaît une image de Ravenne à sa basilique de Saint-Vital et à l'ancien palais de Théodoric, qui porte écrit *palatium*. Des saints, au nombre de vingt-cinq, en robe blanche ou de couleur claire et munis aussi d'une couronne, vont rendre hommage au Christ, dont quatre anges entourent le trône. Ces mosaïques à fond d'or sont admirablement conservées et d'un bel effet. Les têtes sont peu étudiées, mais d'un noble dessin. D'autres mosaïques, représentant des apôtres et de saints personnages, remplissent l'entre-deux des fenêtres percées dans la partie supérieure de la cage, et au-dessus des sujets bibliques, exécutés de même, complètent la décoration. On dit qu'un travail moins habile leur assigne une date plus récente. Au-dessus de la grande arcade du chœur, que les anciens appelaient l'*arc de triomphe*, le même système d'ornement a été continué, et le fond de l'abside en a sa part, quoique l'éclat en soit moindre et que le temps y fasse sentir ses atteintes; mais il n'a pu mordre sur cette variété de beaux marbres qu'on retrouve ici comme partout à Ravenne. Enfin une chaire de marbre posée sur un pied-droit de granit offre des ciselures gothiques qui ne prouvent cependant pas qu'elle ait été mise là par les Goths. Du moins les monumens de Théodoric n'ont-ils pas ce caractère; mais on sait que l'église a passé

par une restauration nécessaire en sortant des mains des hérétiques. Heureusement le caractère général n'en a pas été altéré, et il s'est conservé jusqu'à nos jours. Je regrette d'avouer qu'il ne me reste nul souvenir de l'extérieur de cette belle église; mais je parierais qu'il est relativement insignifiant : c'est une disparate à laquelle il faut s'habituer.

Vous devez maintenant sortir de la ville et suivre près d'une heure la route du midi, qui côtoie la mer d'assez près. Lorsque vous approcherez de la forêt de pins, dans un pays plat et presque désert, on vous montrera à gauche, sur un terrain bas et qui commence le littoral, un groupe de trois ou quatre maisons semblable à une assez grande ferme. Une tour ronde, qui pourrait être un colombier grêle et élevé, d'une certaine élégance, n'en change pas essentiellement le caractère, et quand on vous arrête devant un corps de logis assez bas, vous ne devineriez pas que la porte cochère qui est au centre vous conduit à l'entrée d'une basilique qui peut-être n'a pas de rivale dans l'univers, maintenant que le feu a détruit à Rome l'antique Saint-Paul-hors-des-Murs. En sortant de Ravenne par la *Porta-nuova*, vous avez touché la place de l'ancienne Césarée, qui unissait la ville au port, et dont il ne reste qu'une croix de pierre, vestige d'une église détruite, *Santo-Lorenzo-in-Cesarea*, qui elle-même était seule demeurée longtemps debout depuis le règne d'Honorius. La plaine humide qui s'étend au-delà environnait l'ancien port d'Auguste, dont *Santo-Apollinare-in-Classe* est aujourd'hui l'unique monument. C'est l'église qui est devant vous. Elle est comme déguisée par cette maison rurale, large et basse, qui a remplacé la cour et le portique, et que domine d'assez haut l'étroit pignon très simple et très nu du bâtiment auquel elle est adossée. L'église, bâtie aux frais d'un officier du palais impérial, fut consacrée en 549. On la dit commencée en 538, c'est-à-dire au moment où les Goths perdaient Ravenne devant Bélisaire victorieux. Elle est en briques et ornée seulement d'arceaux figurés d'un style assez pur; mais ici, comme à l'ordinaire, c'est l'intérieur qu'il faut voir. Ce vaste temple semble abandonné, mais sans trop de dégradation, et les cérémonies du culte s'y célèbrent encore à certains jours. Il faudrait peu de chose pour qu'elles y reprissent leur solennel éclat. Il est singulier que ce monument, élevé sur un terrain tellement détrempé que j'en ai vu la crypte remplie d'eau comme une citerne, se conserve aussi bien, miné qu'il est par les infiltrations et battu par les vents de l'Adriatique. Vingt-quatre colonnes en marbre cipolin séparent trois larges nefs. Ici plus de mosaïques; elles ont été détruites. Les marbres qui couvraient les murs des bas côtés ont été enlevés par Sigismond Malatesta; mais ces murs, ainsi

que ceux de la grande nef au-dessus des arceaux, sont encore décorés par une frise de portraits des archevêques de Ravenne, rangés chronologiquement depuis Apollinaire jusqu'à son successeur actuel, qui est le cent vingt-huitième. Ces peintures, qui en ont remplacé de plus anciennes en les imitant sans doute, sont des médaillons où, selon le procédé de l'époque, toutes les têtes sont de face. Il est impossible de voir cette suite officielle et chronologique de pasteurs sans songer à Saint-Paul-hors-des-Murs, où les papes étaient rangés de même et viennent d'être reproduits en mosaïques modernes. Ce ne peut guère être une simple coïncidence. Si c'est une imitation, d'où est-elle venue? On a soupçonné presque une rivalité, et Ravenne en effet eut ses jours d'émulation avec Rome comme avec Constantinople. Cependant toute prétention même à l'égalité avait depuis longtemps cessé que l'on continuait, et jusqu'à nos jours, cette collection d'archevêques. Les têtes les plus récentes sont d'une exécution terne qui ne contraste pas trop avec le ton des plus anciennes, et généralement rien ne trouble l'impression produite par ce grand édifice presque vide, malgré quelques inscriptions et quelques tombeaux curieux d'antiquité. La cage supérieure, éclairée par d'assez grandes fenêtres, est tout à fait dénuée d'ornemens. Là sans doute s'étalaient des panneaux en mosaïque. C'est un mur tout blanc, et blanches aussi sont les poutres et les solives du toit de la nef et des bas côtés. Cette nudité ne nuit pas à l'effet général. La tribune au contraire est ornée. Elle s'élève d'une assez grande hauteur au-dessus du sol; on y monte par deux larges escaliers à belles balustrades sculptées, et en montant on voit à ses pieds l'eau verte baigner les marches inférieures et les portes qui conduisent à la chapelle souterraine. Dans cette crypte est la tombe souvent noyée de saint Apollinaire. Le grand autel est surmonté d'un riche baldaquin à quatre colonnes de blanc-et-noir antique; mais ici tous les arcs, toutes les voûtes sont enrichis de mosaïques. On les dit antérieures à la fin du VIIe siècle (671-677). A la voûte en coquille du fond du sanctuaire se dessinent sur un ciel d'or des nuages bleus et rouges, et au milieu, sur un cercle d'azur semé d'étoiles d'or, s'élève une grande croix richement décorée, portant au sommet l'inscription des quatre lettres consacrées (INRI), sur les bras l'*alpha* et l'*omega*, et au pied *salus mundi*. Au centre est placée une figure du Christ à mi-corps que désigne du haut du ciel le doigt d'une main qui sort du nuage, emblème de la première personne de la Trinité. Hors du cercle se soutiennent les figures rajeunies de Moïse et d'Élie, et au-dessous trois agneaux représentent les trois apôtres, Pierre, Jacques et Jean. Voilà donc peut-être le premier tableau de la transfiguration. Vous remarquerez qu'elle est conçue sous cette forme

symbolique que l'art chrétien préférait originairement à la traduction directe et matérielle des récits sacrés, et dont même il n'a jamais fait le complet abandon. Plus bas, dans une prairie plantée d'arbres, Apollinaire élevant les bras est environné de quinze brebis qui figurent le troupeau des chrétiens. Les murs inférieurs portent l'image de quatre évêques de Ravenne, chacun sous un dais, entourés de draperies et de flambeaux, et dans l'attitude de la bénédiction. Enfin sur les parois latérales sont représentés en grand, là les sacrifices d'Abel, de Melchisedech et d'Abraham, ici la concession de priviléges à l'église de Ravenne, ou, selon d'autres, la consécration de l'église par saint Maximien.

Rien mieux que ces compositions ne prouve que la peinture d'histoire dans les églises est née de l'art du mosaïste, et cet art, venu de l'empire d'Orient, porte encore ici la trace de son origine. Quand l'église fut décorée, c'est-à-dire au temps de l'exarchat, Ravenne était devenue plus byzantine qu'italienne, et l'on veut voir jusque dans le style religieux de ces peintures une opposition à la primauté de Rome. Il se peut, mais l'histoire de l'art suffit pour expliquer leur caractère byzantin; encore même n'y retrouve-t-on pas toute la raideur, toute la sécheresse de l'école d'où elles sont venues. Quoique le dessin soit faible, l'exécution soignée n'est pas sans quelque liberté, et les draperies ont quelque largeur. Le paysage, les animaux, sont plus conventionnels que réels. On regarde les trois sacrifices comme ce qu'il y a de mieux. Les trois personnages bibliques ont du caractère; cependant il paraît que, dans toutes ces compositions, certaines figures, conçues d'après un type admis, doivent être regardées comme de simples répétitions. Il y a plus d'originalité et par suite plus d'inhabileté dans la peinture du côté gauche, où, suivant les uns, Constantin Pogonat, Héraclius et Tibère, suivant les autres, Justinien avec ses officiers, sortent de leur palais, la tête couronnée d'un nimbe, pour recevoir l'archevêque de Ravenne accompagné de quatre prêtres. Un d'eux porte un rouleau où se lit en lettres rouges : *Privilegia*. Au-dessus de l'archivolte de la tribune, une série nouvelle de mosaïques un peu fanées montre sur un fond bleu une demi-figure du Christ entouré des emblèmes des quatre évangélistes. Au-delà, six brebis de chaque côté (les douze apôtres) sortent en deux files de Bethléem et de Jérusalem; puis un palmier s'élève à chaque extrémité, symbole de la Palestine ou de la victoire; enfin au-dessous les anges Gabriel et Michel agitent chacun le *labarum* et se drapent dans un manteau de pourpre. Ces figures ont quelque chose de l'art antique; mais ces mosaïques n'ont pas l'éclat de celles de la coquille du sanctuaire. On ne peut cependant sans un vif intérêt contempler dans

leur gaucherie novice ces premiers monumens certains de l'art et de la croyance d'un âge si éloigné de nous. Non assurément que ces ouvrages soient primitifs, nous en possédons de plus anciens du même genre, et les uns comme les autres doivent être le plus souvent des reproductions classiques des sujets, des types, des symboles consacrés dans l'école des peintres comme dans l'imagination des fidèles par plus d'un siècle de tradition : nous retrouverons plus d'une fois et la main dans le nuage, et les lettres mystiques, et les brebis, et les palmiers; mais moins ces images sont originales, plus elles sont fidèles. Ce sont bien celles sous lesquelles la foi des premiers siècles se représentait les objets mystérieux de ses méditations et de ses espérances. Voilà sous quels traits visibles se peignait la religion dans l'imagination des contemporains de Boëce et de Cassiodore, et même probablement de saint Ambroise, de saint Jérôme et de saint Augustin. Il est donc vrai que c'est à Ravenne plus qu'à Rome peut-être qu'il faut aller pour retourner à quinze cents ans en arrière des croyances et des arts qui aujourd'hui triomphent sous d'autres formes dans Saint-Pierre de Rome et dans Notre-Dame de Paris. Et les deux Saints-Apollinaires restent, à ce qu'il semble, les deux plus grandioses monumens de cet âge de la religion et de l'architecture. Saint-Apollinaire-*in-Classe* surtout, dans cette plaine humide, sur la lisière de cette forêt solitaire, abandonné, avec ses murs verdâtres, quand je l'ai vu sous un ciel sombre et pluvieux, m'a frappé d'une impression ineffaçable, non pas terrible cependant. La basilique, monument d'une rivalité d'empire et de religion entre l'Orient et l'Occident, n'a point cette sombre terreur qu'on attribue quelquefois aux cathédrales gothiques, elle se ressent de son origine grecque; simple et régulière, riche et lumineuse, elle tempère une majesté correcte et sévère par un rayon de cette beauté que le génie de l'hellénisme lance partout où il passe, et qui dore tout ce qu'il a touché.

Ces deux monumens sont d'une telle importance qu'ils ont passé avant d'autres, par lesquels on aurait dû peut-être commencer. Si l'on osait se fier aux trop promptes hypothèses qu'on est toujours prêt à faire lorsqu'on visite des monumens, on commencerait son cours de basiliques par une église de Saint-Nicolas qui, toute nue au dedans comme au dehors, dépourvue de bas côtés et de presque toute saillie architecturale, avec ses murs plats et son abside peu profonde et seulement indiquée, semble une ancienne basilique de petite ville affectée telle quelle au christianisme qu'elle a précédé; mais on nous le défendrait au nom de l'histoire en nous disant que Saint-Nicolas a été bâti par saint Serge au VIIIe siècle. Je voudrais au moins m'arrêter devant une église qui ressemble à une maison

modeste, vue du côté de son pignon; car à sa gauche, auprès du bord du toit, s'élève comme une cheminée, et peu au-dessus du faîte, une tourelle qui serait des plus curieuses, s'il était vrai qu'elle fût, comme me l'a dit notre guide, le premier clocher qu'on ait bâti. Cependant cette église de Saints-Jean-et-Paul n'est mentionnée dans aucun livre, et je n'ai que l'autorité du cicerone. Il vaut donc mieux parcourir les rues de la désolée Ravenne, ces rues de grand village, tristes de silence, propres parce qu'elles sont désertes, où l'histoire de l'Italie depuis mille ans semble n'avoir pas laissé de traces, puis s'arrêter chaque fois qu'on rencontre une église, ressemblât-elle à une maison des champs; mais il faudrait la science et la minutie d'un archéologue pour prêter un véritable intérêt à l'énumération des traits qui distinguent ces débris des vieux âges. Essayons, sans les décrire, de les caractériser dans l'ordre historique.

Le plus ancien de tous serait la cathédrale, si elle n'avait été rebâtie dans le siècle passé, et quoiqu'elle soit brillante de sa couleur vert tendre, belle de forme et ornée sans profusion, nous ne nous arrêterons même pas à quelques-uns des meilleurs tableaux du Guide; l'esprit tout plein des antiquités chrétiennes, nous regarderons plutôt dans la sacristie ces plaques courbes d'ivoire à figures ciselées qui ceignaient la chaire de saint Maximien, puis son siége épiscopal, un crucifix d'argent presque du même temps et quelques morceaux d'une ancienne porte en bois de vigne; puis nous sortirons pour voir le campanile, unique fragment de l'ancienne *Basilica Orsiana*, bâtie par saint Ursus, et qui, svelte et cylindrique, a pu être comparé aux minarets de l'Orient. Mais le vrai monument, c'est le Baptistère de Saint-Jean, tour octogonale peu élevée qui date du IVe siècle, et qui est restée en masse telle que l'a laissée une réparation de l'an 451. A l'intérieur, huit colonnes de marbre un peu enfouies correspondent aux huit angles et soutiennent sur leurs arcades une autre rangée de vingt-quatre colonnes qui diffèrent de style entre elles comme les premières, et qui comme les premières passent pour venir d'un ancien temple. Presque tout ce qui n'est pas colonne dans ce curieux édifice est comme pavé de mosaïques. Sous les arceaux du bas, des arabesques d'or sur un fond bleu entourent huit figures de prophètes dont l'ajustement rappelle les derniers jours de l'art antique. Plus haut, des moulures en stuc remplacent les mosaïques; des têtes de saints sont entremêlées à des figures d'animaux, puis les mosaïques reprennent et forment une ceinture composée de quatre autels portant les Évangiles, de quatre troncs portant des croix, de huit siéges épiscopaux et de huit tombeaux. En dedans de ce cercle sont les douze apôtres, les pieds sur la terre verte, adossés au ciel gros bleu et séparés par des acan-

thes d'or. Ils marchent tous, mais leurs têtes sont de face; leurs traits, analogues à ceux des Romains de l'empire, ne manquent pas d'individualité, quoique à l'exception de saint Pierre, qui, s'il n'est chauve, a du moins ses cheveux gris, on soit heureux de voir leurs noms écrits pour les reconnaître. Au centre est peint le baptême du Christ; le Seigneur est représenté les cheveux séparés; il ressemble au Christ des catacombes. Rien ne désigne sa divinité; une croix seulement le sépare de saint Jean, et le Jourdain, sous la forme d'un dieu aquatique, sort de l'eau pour lui présenter ses habits. Dans cette composition où le nu est traité avec assez de facilité, ne retrouve-t-on pas un souvenir des libertés païennes de l'art? Plus d'un exemple semble prouver que les premiers fidèles se permettaient sans scrupule, peut-être même avec une certaine bonne foi, d'insérer dans les peintures chrétiennes des personnifications du polythéisme? Quant au style, de bons juges ont trouvé qu'il rappelait un peu celui des peintures de Pompéi, j'ai plutôt été frappé du mérite de l'expression; mais la grandeur des yeux, la raideur des attitudes, la gaucherie du dessin, m'ont reporté au style byzantin, dont au reste ces mosaïques sont peut-être le plus ancien spécimen subsistant en Italie. J'ai déjà dit qu'elles peuvent être du commencement du ve siècle. Les mêmes observations sont suggérées par la vue d'un autre baptistère ou de l'oratoire de *Santa-Maria-in-Cosmedia;* son plafond octogonal porte les mêmes sujets conçus et représentés à peu près de la même manière. La critique en trouve l'exécution inférieure et ne la date que du vi^e siècle. Il faut noter seulement que c'est un ancien baptistère arien. Dans celui de Saint-Jean, rien n'attestait l'orthodoxie; dans celui-ci, rien ne prouve l'hérésie, à moins qu'on n'en cherche un signe dans ce trône où ne siége qu'une croix et vers lequel marchent les douze apôtres.

Mais avant l'invasion de l'arianisme, c'est-à-dire avant Théodoric (493), Galla Placidia avait semé Ravenne de monumens orthodoxes. L'église de Saint-Jean-l'Évangéliste, qui subsiste encore, est celle qu'elle avait promis à Dieu de construire, si elle échappait à la tempête. C'est une basilique sans transept, par conséquent dans sa forme primitive et avec ses vingt-quatre colonnes antiques. L'aspect en est beau, mais elle a été si impudemment restaurée qu'on renonce à y chercher les restes des mosaïques qui retraçaient le voyage et le vœu de Placidia. J'ai lu depuis qu'il en subsiste quelque chose. Une suite de portraits des empereurs chrétiens depuis Constantin a disparu; mais les plaintes des écrivains qui, tels que Kugler, déplorent la perte des mosaïques de Saint-Jean m'ont peut-être trop découragé. Saint-Jean-Baptiste, également fondé par l'impératrice pour son confesseur saint Barbatien, a été reconstruit au

XVIIe siècle, et, quoique richement entretenu, est encore en réparation à l'heure qu'il est. Ses colonnes, qui sont antiques, ont été encastrées dans des piliers qui les défigurent, et le souvenir de l'ambitieuse et dévote princesse ne doit plus être cherché que dans son église des Saints-Nazaire-et-Celse, où elle voulait être ensevelie.

Construite avant 450, cette église a la forme d'une croix latine, ou plutôt on dirait une tour carrée coiffée d'une coupole, et dans laquelle s'implantent quatre branches ou ailes dont la plus grande longueur n'a que 13 mètres. Sur les murs de la partie centrale, des apôtres ou des prophètes en mosaïque sont rangés deux à deux, et au bas, entre chaque couple, des colombes voltigent au bord d'un bassin, sujet qui pour la beauté et même un peu pour la composition rappelle la charmante mosaïque antique qu'on voit au Capitole. La coupole est richement décorée d'une croix entre deux larges étoiles, entourée des symboles des quatre évangélistes. Les extrémités des lignes transversales de l'église se terminent par des lunettes (1) où, parmi de riches arabesques vert et or, des cerfs en or, marchant vers une source pour s'y désaltérer, représentent les nouveaux convertis, et sur la lunette de l'entrée de la nef le bon pasteur est au milieu de son troupeau. Cette figure est la meilleure de toutes ces mosaïques qui remontent au temps de l'impératrice. L'effet général de cet ensemble de décorations frappe vivement, et il serait encore plus vif si des marbres et des métaux précieux n'eussent été enlevés jusque sur les tombeaux. Ceux-ci, placés sous une voûte assez basse, sont au nombre de cinq. Le sarcophage de marbre de Galla Placidia est grand et massif. On dit que jusqu'à la fin du XVIe siècle on pouvait, en l'ouvrant, la voir assise sur un trône de cyprès et revêtue du costume impérial; mais des enfans jetèrent du feu par la petite fenêtre ouverte à la paroi postérieure du tombeau : le suaire s'enflamma, puis le trône, puis les panneaux de cyprès qui tapissaient l'intérieur; les moines appelés arrivèrent trop tard, et il ne resta à la lettre dans la tombe que des cendres. Les ossemens de Placidia parurent plus grands que ceux d'une femme ordinaire; mais ils n'ont pas été vus depuis, ayant alors été murés dans la tombe. A droite et à gauche, deux autres tombeaux analogues sont ceux de l'empereur Honorius, frère de Placidia, et de Constance, son mari. Celui de l'empereur est le seul des trois qui offre des traces de sculptures chrétiennes. Deux sépulcres plus petits sont auprès de la porte : les maîtres des enfans de Placidia y ont été déposés. On ne connaît pas d'autre lieu que celui-ci où des person-

(1) Demi-lunes.

nages impériaux d'Orient ou d'Occident reposent encore dans leur première sépulture.

Tout d'ailleurs à Ravenne nous fait revivre dans le bas-empire, et si de Saint-Nazaire on entre dans Saint-Vital, qui est tout proche, on se trouve dans un temple octogone bâti par saint Ecclésius sous le règne de Justinien. On a dit que cet édifice, plus que double du précédent, était une imitation de Sainte-Sophie; cependant quelques-uns lui contestent ce caractère byzantin, et Ferguson le place au rang des imitations maladroites du célèbre temple de *Minerva medica* à Rome. Il est plus certain que Charlemagne l'a pris pour modèle de la chapelle sépulcrale qu'il s'est construite à Aix-la-Chapelle. Huit arceaux décrivent un cercle à l'intérieur. Ils reposent sur des piliers et s'ouvrent au dehors sur des hémicycles à deux étages de légères colonnes, les unes venues de Byzance, les autres qu'on dit gothiques. Cette sorte de tour centrale est surmontée par un dôme ou par une voûte construite en poteries juxtaposées et conservée ainsi jusqu'à nous. A l'exception du beau marbre grec qui revêt certaines parties de murs, il ne faut point parler ici de décorations. Qui croirait que la coupole a été salie, il y a quelque cent ans, par d'infâmes guirlandes de roses dont on ne voudrait pas au foyer de l'Opéra? Mais il règne autour de la construction centrale une large galerie octogone par son enceinte extérieure, sur laquelle s'ouvrent le chœur et des chapelles auxiliaires. Ici se multiplient des ouvrages en mosaïque qu'on ne peut décrire et qui représentent quelquefois avec assez de naturel des scènes de l'Ancien-Testament, choisies comme symboles des mystères de la nouvelle alliance.

Cependant, quelque intérêt qui s'attache à ces œuvres antiques, ce sont des représentations symboliques, générales pour ainsi dire, reproduites sans de grandes différences en divers lieux, en temps divers, et dont les plus anciennes peuvent bien n'être encore que des imitations traditionnelles. Elles nous apprennent comment le siècle où elles sont nées concevait la religion dans l'art; elles ne nous font pas connaître ce temps lui-même. Il n'en est pas ainsi des deux tableaux historiques suspendus aux parois latérales de l'abside de Saint-Vital. D'un côté, le mosaïste a représenté, de grandeur naturelle, l'empereur Justinien entouré de sa cour et de ses gardes. Il porte des présens qu'il offre à l'église, et que vient recevoir saint Maximien et son clergé. En face, la même main sans doute a retracé l'impératrice; un vase précieux à la main, et suivie des dames de son palais, elle marche vers l'entrée d'une église qu'ouvre un chambellan en tirant devant elle un rideau brodé. Les costumes, reproduits avec soin dans leur magnificence et leur singularité, donnent à ces deux scènes la réalité historique. On ne doute pas de la vérité

du caractère des têtes, qui même doivent être des portraits. Ce sont des portraits à coup sûr que celles de Justinien et de Théodora. Les connaisseurs sont allés jusqu'à reconnaître à la tête du premier une physionomie vulgaire, et dans la figure de l'impératrice la trace des faiblesses et des désordres de sa vie. Pour moi, dans ses traits petits, fins et réguliers, je ne puis guère voir qu'une jolie figure qui n'arrive point à être belle; mais ces peintures intéressent à un tel point qu'on regarde à peine tout ce que contient encore cette église fort riche en objets curieux, comme le tombeau de l'exarque Isaac, deux bas-reliefs païens pudiquement mutilés, et un tabernacle de cuivre doré exécuté en forme de ciboire sur un dessin de Michel-Ange.

C'est rester encore dans la compagnie des premiers pasteurs de Ravenne que de monter l'escalier de marbre de l'archevêché actuel, qui n'a d'ailleurs rien d'un palais, et de traverser une salle où sont déposés d'antiques débris, pour entrer dans une chapelle conservée comme elle était au VIe siècle. Ce sont encore des mosaïques qui la recouvrent tout entière de leur vif éclat : sur un fond d'or, des oiseaux et des fleurs pour ornemens, puis des emblèmes sacrés, puis des images des apôtres et de Jésus-Christ, toujours avec cette jeunesse idéale, attribut que la peinture primitive aimait à lui donner. Ces mosaïques, regardées comme plus récentes que toutes celles que nous avons décrites, semblent porter l'empreinte d'un art moins avancé, mais c'est plutôt d'un art en décadence. L'art chrétien lui-même a longtemps décliné à mesure qu'il s'éloignait de l'antiquité païenne. On marchait alors vers les temps les plus misérables du moyen âge.

En sortant de Ravenne par la *Porta Serrata*, on côtoie le canal qui communique avec le port actuel (*Porto Corsini*), et l'on est sur la route du tombeau de Théodoric. De son palais, livré par Adrien Ier à Charlemagne, qui le dévasta, il ne reste qu'un pan de mur et de sculpture brisée incrusté dans les constructions qui l'ont remplacé. Quand vous passez auprès d'une des tours des anciens remparts, on vous montre une plaque portant une inscription. C'est en face qu'on a trouvé, en creusant le lit du canal, quelques ossemens et une armure assez riche, dorée même, ce me semble. Quelques indices ont persuadé que ce pouvaient être les restes et les armes d'Odoacre, enterré sans honneur non loin du lieu où il a péri, Odoacre, ce fondateur du premier royaume d'Italie, ce barbare que l'histoire présente comme équitable et clément, cet arien qui ne persécutait pas, un de ces conquérans qui pourraient être des libérateurs. Ces pensées, que les circonstances actuelles ramènent, occupaient peu les vieillards, les jeunes gens, les nombreuses femmes que nous ren-

contrions lourdement chargés de bois enlevé à la célèbre *pineta*. Cette forêt, qui ceint Ravenne du côté de la mer et se prolonge sur un développement de vingt-cinq milles, est la richesse de la ville et la ressource des pauvres. De longs et pesans fagots sont maintenus obliques sur la tête et le cou même des plus jeunes filles à l'aide d'une forte et longue branche qu'elles y tiennent implantée, et dont elles se servent pour alléger, pour déplacer leur fardeau, pour le soutenir en équilibre en prenant la terre pour point d'appui lorsqu'elles veulent s'arrêter et respirer un moment. Cette industrie pénible et rustique peuple et anime tous les chemins qui unissent la ville à sa ceinture de verts parasols. Tout en regardant la démarche laborieuse et légère quelquefois de ces porteuses de bois qu'on rencontre à chaque pas, on se trouve près d'une grosse tour qui s'élève dans une prairie à la gauche du chemin : c'est le tombeau de Théodoric. Il est dit que le roi goth en avait conçu l'idée en voyant à Rome le tombeau d'Adrien, aujourd'hui le château Saint-Ange. Les dimensions au moins sont fort différentes. Dans sa plus grande largeur, ce monument ne mesure pas 15 mètres. Sur une base décagonale s'élève en retraite une tour ronde, couronnée d'un dôme monolithe très surbaissé. Dans l'intérieur en forme de croix, un piédestal encore existant portait, dit-on, l'urne de porphyre qui renfermait les cendres du vainqueur d'Odoacre et du meurtrier de Boëce. C'est une forte et lourde bâtisse, mais assez imposante, et qui répond bien à l'idée de solidité impérissable qui semblait guider les anciens dans la construction des tombeaux. Il faudrait déblayer celui-ci pour lui rendre toute sa valeur. Tel qu'il est, c'est un monument qui tient bien sa place dans ce musée naturel que nous offre Ravenne.

Ces antiquités ont un attrait si puissant qu'il faut un certain effort pour s'en détacher et accorder un regard à la Ravenne des temps modernes. C'est peut-être la seule ville d'Italie où l'on se sente porté à peu regarder les tableaux. Il y a cependant une académie des beaux-arts à laquelle est jointe une bonne école. Là on peut remarquer deux *Christ* du Guide, dont un de profil vraiment expressif, puis un troisième que Daniel de Volterre a copié d'un croquis de Michel-Ange, un jeune apôtre par Tiarini, un *Saint Sébastien* par Romanelli, et enfin de bons tableaux de Luca Longhi. Une ville d'Italie a presque toujours un peintre à elle, qui est né ou qui a vécu dans ses murs, qu'elle estime, qu'elle célèbre, dont elle montre les ouvrages avec complaisance, et chez elle au moins elle les fait à bon droit admirer. Tels sont Tiarini à Bologne, le Moreto à Brescia, Beccafumi à Sienne, Longhi à Ravenne. Celui de ses ouvrages qui m'a le plus frappé est une *Noce de Cana* à fresque, pla-

cée, absolument comme la *Cène* de Léonard, dans le réfectoire des camaldules, dont l'ancien couvent sert aujourd'hui de collége. Il y a aussi dans la basilique modernisée de Sainte-Agathe un tableau de cette sainte entre sainte Cécile et sainte Catherine. Ce sont des têtes charmantes, peut-être même plus charmantes qu'elles ne devraient l'être, celle surtout de sainte Agathe, dont le martyre est représenté avec une vérité hideuse, et qui offre au ciel ce qu'elle vient de perdre par le fer, comme deux citrons sur un plateau. Mais laissons tout cela; autrement il faudrait retourner dans la cathédrale pour y admirer le tableau de *la Manne* du Guide. Il faudrait parler aussi de l'église de Saint-Romuald, de Sainte-Marie-du-Port, de l'hôtel de ville, de la maison de lord Byron et du tombeau de Dante.

Le nom des deux poètes est en effet une des illustrations de Ravenne. L'un banni y trouva un asile; l'autre, dans son exil volontaire, choisit longtemps pour séjour le lieu où tu reposes, *o gran padre Alighier* (1), et souvent, après avoir cherché sur ce poétique tombeau l'inspiration créatrice, il l'emportait avec lui sous les ombrages murmurans de la *pineta*. Là il la fixait dans sa pensée sous cette forme rhythmique qui seule lui donne la puissance et la durée, tout en courant à cheval dans les détours de cette immortelle forêt où, sur les ruines ensevelies de Césarée, il retrouvait le souvenir de Boccace et de Dryden (2). Tout ici a reçu l'empreinte de ses pas. Il y a chanté la mort de Gaston de Foix, il y a conduit son jeune don Juan. C'est à Ravenne qu'il a composé *Marino Faliero*, *les Deux Foscari*, d'autres poèmes encore; dans une église de la ville, on lit sur les tombeaux d'une chapelle tout aristocratique un nom mainte fois répété, qui n'a plus d'autre gloire que d'être uni au sien par la poésie elle-même, et l'on se rappelle alors sous quelle séduisante influence il a écrit cette *Prophétie de Dante* où respire, dans ses colères et ses douleurs, ce patriotisme italien que tout le monde voulait ressentir du temps qu'il paraissait manquer à l'Italie elle-même.

La maison de lord Byron n'est pas plus comfortable que romantique, et pour être remarquée, elle a grand besoin de la table de marbre et de l'inscription dont on l'a parée seulement depuis que l'Italie est libre. Quant à la niche en plâtre où l'on a caché les restes de Dante, c'est une chapelle de madone de grande route, et *more neat than solemn* (3); elle doit tout au souvenir qu'elle

(1) Alfieri.

(2) Boccace y a placé la scène d'une de ses nouvelles, d'où Dryden a tiré *Theodore and Honoria*.

(3) Byron.

rappelle, et n'a d'excellent que les intentions de ceux qui l'ont élevée.

Ne soyons pas injuste en effet, et louons la vieille cité de Ravenne d'avoir jadis donné un sûr asile aux restes du poète, poursuivi mort comme il l'avait été vivant. « Les Cerchi et tous leurs partisans de la faction des blancs, parmi lesquels se trouvait le poète Dante, furent exilés, leurs biens confisqués et leurs maisons démolies (1302). » Voilà avec quel sang-froid Machiavel nous dit que Florence, *cette mère de peu d'amour* (1), proscrivit celui qui devait être un jour sa plus grande gloire. On sait que, dans ce long exil, Dante eut pour hôtes protecteurs les La Scala de Vérone et les Polenta de Ravenne. Depuis 1275, ceux-ci y régnaient.

Ravenna sta com' è stata molt' anni
L'aquila da Polenta là si cova.

Dante mourut sous leur patronage le 14 septembre 1321, et fut enseveli à San-Francesco; mais quand plus tard Guido de Polenta fut expulsé, Ravenne eut peine à défendre le tombeau du proscrit contre la haine des Florentins et l'excommunication du pape. Elle le sauva cependant, et plus d'un siècle après le podestat Bembo, lieutenant de la république de Venise, transporta les restes de Dante dans le mausolée où ils reposent. Deux cardinaux, au XVIIe et au XVIIIe siècle, faisant réparation pour Rome à la mémoire du poète, restaurèrent le monument, qui honore plus leurs bons sentimens que leur bon goût. Les imprécations de lord Byron contre *Florence ingrate* font l'honneur de Ravenne; mais Dante lui-même avait d'avance payé d'un plus grand prix l'hospitalité des Polenta. Sous leur gouvernement, les Malatesta, maîtres de Rimini, avaient souvent porté sur le territoire de Ravenne la guerre et le pillage. Pour apaiser la querelle, un mariage unit la fille de Guido à Gianciotto Malatesta, et cette fille était Françoise de Rimini. Dante savait-il qu'en la plaçant dans un lieu terrible (2), il lui donnait une immortalité que plus d'un cœur de femme peut-être achèterait au même prix?

CHARLES DE RÉMUSAT.

(1) *Parvi mater amoris.*

(2) Intesi ch' a cosi fatto tormento
Sono dannati i peccator carnali.

LE FOU YÉGOF

ÉPISODE DE L'INVASION

DEUXIÈME PARTIE.

IX.

On peut se figurer l'animation, les allées et les venues des domestiques, les cris d'enthousiasme de tout le monde, le cliquetis des verres et des fourchettes, la joie peinte sur toutes les figures, lorsque Jean-Claude, le docteur Lorquin, les Materne, et tous ceux qui avaient suivi la voiture de Catherine, furent installés dans la grande salle de la ferme du Bois-de-Chênes (1). La cuisine flamboyait depuis le matin; on retirait du four de nombreuses miches de pain, dont la bonne odeur remplissait toute la maison. — Dépêchez-vous, mes enfans, s'écriait Catherine Lefèvre; il faut que la troisième fournée soit prête lorsque ceux de la Sarre arriveront. Cela fera six livres de pain par homme.

Les verres s'entrechoquaient, et l'on se remettait à causer de combats, d'attaques, de retranchemens. Chacun se sentait animé d'une confiance invincible, chacun se disait : Tout ira bien! Mais le ciel leur réservait encore une grande satisfaction en ce jour, surtout à Louise et à la mère Lefèvre. Vers midi, comme un beau rayon de soleil d'hiver blanchissait la neige et faisait fondre le givre des vitres, et que le grand coq rouge, la tête hors du poulailler, lançait son cri de triomphe dans les échos du Valtin en battant de

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre dernier.

l'aile, tout à coup le chien de garde, le vieux Johan, tout édenté et presque aveugle, se mit à pousser des aboiemens si joyeux et si plaintifs à la fois que tout le monde prêta l'oreille. Catherine s'écria tout émue : — Depuis le départ de mon garçon, Johan n'a pas aboyé comme ça. — Dans le même instant, des pas rapides traversaient la cour, et Louise, s'élançant vers la porte, criait : — C'est lui!... c'est lui!

Et presque aussitôt une main cherchait la clanche en frémissant, la porte s'ouvrait, et un soldat paraissait sur le seuil, mais un soldat si sec, si hâlé, si décharné, sa vieille capote grise à boutons d'étain si râpée, ses hautes guêtres de toile si déchirées, que tous les assistans furent consternés. Il ne semblait pouvoir faire un pas de plus, et posa lentement la crosse de son fusil à terre. Il regardait dans la cuisine, tout pâle sous les couches brunes de ses joues; ses moustaches rousses tremblaient : on eût dit un de ces grands éperviers maigres que la famine pousse en hiver jusqu'à la porte des étables. Il regardait, ses yeux creux remplis de larmes, sans pouvoir avancer ni dire un mot.

— Gaspard, mon enfant, c'est toi!

— Oui, ma mère, répondit le soldat tout bas, comme suffoqué.

Et Louise se prit à sangloter, tandis que dans la grande salle s'élevait comme un bruit de tonnerre. Tous les amis accouraient, maître Jean-Claude en tête, criant : — Gaspard, Gaspard Lefèvre!

En arrivant, ils virent Gaspard et sa mère qui s'embrassaient. Cette femme si courageuse pleurait à chaudes larmes. Le vieux Duchêne, son bonnet de coton à la main, près du feu, bégayait : — Seigneur Dieu! est-ce possible?... Mon pauvre enfant! comme le voilà fait! — Il avait élevé Gaspard, et se le représentait toujours, depuis son départ, frais et joufflu, dans un bel uniforme à paremens rouges. Cela dérangeait toutes ses idées de le voir autrement.

En ce moment, Hullin éleva la voix. — Et nous autres, Gaspard, dit-il, nous tous, tes vieux amis, tu veux donc nous laisser en friche?

Alors le brave garçon se retourna, et ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme : — Hullin! Le docteur Lorquin! Materne! Frantz!... Tous, tous... Ils sont tous là! — Puis les embrassades recommencèrent, mais cette fois plus joyeuses, avec des éclats de rire et des poignées de main qui n'en finissaient plus. On se regardait dans le blanc des yeux, la figure épanouie; on s'entraînait bras dessus, bras dessous, dans la salle, et la mère Catherine avec le sac, Louise avec le fusil, Duchêne avec le grand shako, suivaient riant, s'essuyant les yeux et les joues. On n'avait jamais rien vu de pareil. Tous les gens de la ferme, rangés en demi-cercle, regardaient Gaspard avec une sorte d'admiration extatique; Louise remplissait son verre; la mère Lefèvre, assise près du fourneau, visitait son sac, et, n'y trou-

vant que deux vieilles chemises toutes noires, avec des trous gros comme le poing, des souliers éculés, de la cire à giberne, un peigne à trois dents et une bouteille vide, elle levait les mains au ciel et se dépêchait d'ouvrir l'armoire au linge en murmurant : — Seigneur! faut-il s'étonner si tant de monde périt de misère!

— Mais par quel hasard es-tu ici? demanda tout à coup Hullin, devenu rêveur.

— Je ne suis pas un déserteur! dit Gaspard en souriant.

Et il tira de son sac un papier où étaient écrites ces deux lignes : « Permission de vingt-quatre heures au grenadier Gaspard Lefèvre de la deuxième du premier. Cejourd'hui 3 janvier 1814. Gémeau, chef de bataillon. »

Toute la bonne humeur de Jean-Claude lui revint sur-le-champ : — Voyez-vous, mes enfans, dit-il, je connais l'amour... C'est très beau... et c'est très mauvais,... mais c'est mauvais particulièrement pour les jeunes soldats qui s'approchent trop de leur village après une campagne,... ils sont capables de s'oublier jusqu'à revenir avec deux ou trois gendarmes à leurs trousses... Enfin, puisque tout est en ordre, buvons un verre de *rikevir*... Qu'en pensez-vous, Catherine? Ceux de la Sarre peuvent arriver d'un instant à l'autre, et nous n'avons pas de temps à perdre.

— Vous avez raison, Jean-Claude, répondit la vieille fermière. Annette, descends à la cave; apporte trois bouteilles du petit cellier.

La servante sortit en courant.

— Mais cette permission, Gaspard, reprit Catherine, depuis combien de temps dure-t-elle?

— Je l'ai reçue hier à huit heures du soir à Vasselonne, ma mère. Le régiment a passé le Rhin à Huningue, il est en retraite sur la Lorraine; je dois rejoindre ce soir à Phalsbourg.

— C'est bien, tu as encore sept heures devant toi; il n'en faudra pas plus de six pour arriver, quoiqu'il y ait beaucoup de neige au Foxthal.

La brave femme vint se rasseoir près de son fils, le cœur gros; elle ne pouvait cacher son trouble. Tout le monde était ému. Louise, le bras sur la vieille épaulette râpée de Gaspard, la joue sur son oreille, sanglotait. Hullin vidait les cendres de sa pipe au bord de la table, les sourcils froncés, sans rien dire; mais quand les bouteilles arrivèrent et qu'on les eut débouchées : — Allons, Louise! s'écria-t-il, du courage! Tout cela ne peut durer longtemps; Gaspard reviendra, et nous ferons la noce.

On but d'un air mélancolique; mais le vieux *rikevir*, entrant dans l'âme de ces braves gens, ne tarda point à les ranimer. Gaspard, plus ferme qu'il ne l'avait paru d'abord, se mit à raconter les terribles affaires de Bautzen, de Lutzen, de Leipzig et de Hanau, où les

conscrits s'étaient battus comme des anciens, remportant victoire sur victoire, jusqu'à ce que les traîtres se missent de la partie. Tout le monde l'écoutait en silence. Louise, dans les momens de grand danger, au passage des rivières sous le feu de l'ennemi, ou de l'enlèvement d'une batterie à la baïonnette, lui serrait le bras comme pour le défendre. Les yeux de Jean-Claude étincelaient, le docteur demandait chaque fois la position de l'ambulance, Materne et ses garçons allongeaient le cou, leurs grosses mâchoires rousses serrées, et, le vieux vin aidant, l'enthousiasme grandissait de minute en minute : — Ah ! les brigands !... Gare ! gare !... tout n'est pas fini !

En ce moment, Lagarmitte, grave et solennel dans sa grande jaquette de toile grise, son large feutre noir sur les boucles blanches de ses cheveux, et sa longue trompe d'écorce sur l'épaule, parut à l'entrée de la salle, disant : — Ceux de la Sarre arrivent !

Alors toute cette exaltation disparut, et l'on se leva en songeant à la lutte terrible qui bientôt allait s'engager dans la montagne. Louise, jetant ses bras au cou de Gaspard, s'écria : — Gaspard, reste avec nous !...

Il devint tout pâle. — Je suis soldat, dit-il, je m'appelle Gaspard Lefèvre, je t'aime mille fois plus que ma propre vie; mais un Lefèvre ne connaît que son devoir.

— A la bonne heure, s'écria Hullin, tu viens de parler comme un homme !

Sa mère s'avança d'un air calme pour lui boucler le sac sur les épaules. Elle fit cela les sourcils froncés, les lèvres serrées sous son grand nez crochu, sans pousser un soupir; mais deux grosses larmes suivaient lentement les rides de ses joues. Ils se donnèrent les embrassades d'adieu avec calme. Hullin tenait le fusil, Catherine agita la main comme pour dire : Va ! va ! c'est assez ! Et lui, tout à coup saisissant son arme, s'éloigna d'un pas ferme et sans tourner la tête. De l'autre côté, ceux de la Sarre, avec leurs pioches et leurs haches, grimpaient à la file le sentier du Valtin. On entendait les voix lointaines des arrivans, qui riaient entre eux et marchaient à la guerre comme on court à la noce.

Tandis que Hullin, à la tête des montagnards, prenait ses mesures pour la défense, le fou Yégof, ce malheureux couronné de fer-blanc, la poitrine ouverte à tous les vents, les pieds nus, insensible au froid comme le reptile dans sa prison de glace, errait de montagne en montagne au milieu des neiges. D'où vient que l'insensé résiste aux atteintes les plus âpres de la température, alors que l'être intelligent y succombe ? Est-ce une concentration plus puissante de la vie, une circulation plus rapide du sang, un état de fièvre continu ? Est-ce l'effet de la surexcitation des sens, ou toute autre cause ignorée ?... Yégof allait donc au hasard, et la nuit venait, le froid redoublait. Le

renard claquait des dents à la poursuite d'un gibier invisible; la buse affamée retombait les serres vides sur les broussailles, en jetant un cri de détresse. Quant à lui, son corbeau sur l'épaule, gesticulant, parlant comme en rêve, il marchait, marchait toujours, du Holderloch à Trielfels, de Trielfels au Blutfeld.

Or en cette nuit le vieux pâtre Robin, de la ferme du Bois-de-Chênes, devait être témoin du plus étrange et du plus épouvantable spectacle. Quelques jours auparavant, surpris par les premières neiges au fond du Blutfeld, il avait laissé là sa charrette pour reconduire son troupeau à la ferme; mais, s'étant aperçu qu'il avait oublié sa peau de mouton dans la guérite ambulante, il s'était mis en route, vers quatre heures du soir, pour aller la chercher.

Le Blutfeld, situé entre le Schnéeberg et le Grosmann, est une gorge étroite bordée de rochers à pic. Un filet d'eau y serpente été comme hiver à l'ombre de hautes broussailles, et dans le fond s'étend un grand pâturage tout parsemé de larges pierres grises. On descend rarement dans ce défilé, car le Blutfeld a quelque chose de sinistre, surtout au clair de lune d'hiver. Les gens instruits du pays, le maître d'école du Dagsberg, celui de Hazlach, disent qu'en cet endroit s'est livrée la grande bataille des Triboques contre les Germains, lesquels voulaient pénétrer dans les Gaules, sous la conduite d'un chef nommé Luitprandt. Ils disent que les Triboques, des cimes d'alentour, précipitant sur leurs ennemis des masses de rochers, les broyèrent là dedans comme dans un mortier, et que de ce grand carnage la gorge a conservé le nom de *Blutfeld* (champ du sang). On y trouve des pots cassés, des fers de lance rouillés, des morceaux de casques et des épées longues de deux aunes en forme de croix. La nuit, lorsque la lune éclaire ce champ et ces grosses pierres couvertes de neige, lorsque la bise souffle, agitant les buissons glacés comme des cymbales, il semble qu'on entend le grand cri des Germains au moment de la surprise, les pleurs des femmes, le hennissement des chevaux, le roulement immense des chariots dans le défilé, car il paraît que ces gens conduisaient dans leurs voitures couvertes de peaux femmes, enfans, vieillards, et tout ce qu'ils possédaient en or, en argent, en meubles, comme les Allemands qui partent pour l'Amérique. Les Triboques ne se lassèrent point de les massacrer pendant deux jours, et le troisième ils remontèrent au Donon, au Schnéeberg, au Grosmann, au Giromani, au Hengst, leurs larges épaules courbées sous le butin.

Robin n'arriva qu'à la nuit close, au lever de la lune. Le brave homme était descendu cent fois dans le Blutfeld, mais il ne l'avait jamais vu si vivement éclairé par la lune et si morne. De loin, sa charrette blanche, au fond de la gorge, produisait l'effet d'une de ces grosses pierres couvertes de neige, sous lesquelles on avait en-

terré les Germains. Elle était à l'entrée du défilé, derrière un grand massif de broussailles; le petit torrent murmurait et se répandait en flèches d'eau brillantes comme des glaives.

Arrivé là, le pâtre se mit à chercher la clé du cadenas; puis, ayant ouvert sa guérite et se traînant sur les mains et les genoux, il retrouva fort heureusement sa casaque, ses ciseaux et même un vieux fer de houlette auquel il ne pensait plus; mais qu'on juge de sa surprise lorsqu'en se retournant pour sortir, il vit le fou Yégof apparaître au détour du sentier et s'avancer droit à lui sous les vifs rayons de la lune! Il se rappela tout de suite l'histoire terrible de la cuisine du Bois-de-Chênes, et il eut peur. Ce fut bien autre chose lorsque derrière le fou, à quinze ou vingt pas, débouchèrent à leur tour cinq loups gris, deux grands et trois petits. Ces loups suivaient Yégof pas à pas, et Yégof ne semblait pas les voir. Son corbeau voltigeait, allant de la pleine lumière dans l'ombre des rochers, puis revenant; les loups, les yeux brillans, leurs naseaux pointus en l'air, flairaient; Yégof levait son sceptre.

Le pâtre se hâta de fermer la porte de sa guérite; mais le fou ne le vit pas. Il continua de s'avancer majestueusement. Arrivé au milieu de la gorge, Yégof s'assit sur une pierre, et les cinq loups, tout autour de lui, le nez en l'air, s'assirent dans la neige. Alors, chose vraiment terrible, Yégof, levant son sceptre, leur fit un discours en les appelant par leurs noms. Les loups lui répondaient par des cris lugubres. Or voici ce qu'il leur disait : — Hé! Child, Bléed, Merweg, et toi, Sirimar, mon vieux, nous voilà donc encore une fois ensemble!... Vous êtes revenus gras... Il y a eu bonne chère en Allemagne, hé? — Puis, montrant la gorge blanche : — Vous rappelez-vous la grande bataille?

L'un des loups se mit à hurler lentement d'une voix plaintive et traînante, puis un autre, puis tous les cinq ensemble. Cela dura bien dix minutes. Le corbeau, perché sur la branche desséchée d'un chêne, ne bougeait pas. Robin aurait voulu fuir : il priait, priait, invoquant tous les saints, et surtout son patron, pour lequel les pâtres de la montagne ont la plus grande vénération; mais les loups hurlaient toujours, et tous les échos du Blutfeld avec eux. A la fin, l'un, le plus vieux, se tut, puis un autre, puis tous, et Yégof reprit : — Oui, oui, c'est une triste histoire. Oh! regardez. Voici la rivière où coulait notre sang! C'est égal, Merweg, c'est égal, les autres ont aussi laissé de leurs os dans la bruyère, et la lune a vu durant trois nuits leurs femmes s'arracher les cheveux! Oh! la terrible journée! Oh! les chiens ont-ils été fiers de leur grande victoire! Qu'ils soient maudits, maudits!

Yégof avait jeté sa couronne à terre; il la ramassa en gémissant. Les loups, toujours assis, l'écoutaient comme des personnes atten-

tives. Le plus grand se mit à hurler, et le fou lui répondit : — Tu as faim, Sirimar? Réjouis-toi, réjouis-toi, la chair ne manquera pas longtemps. Les nôtres arrivent. On va recommencer la bataille. — Puis il se leva, et toute la bande le suivit vers Hazlach. A son tour, le corbeau, jetant un cri rauque, déploya ses ailes et prit son vol dans l'azur pâle.

Robin écouta longtemps encore les hurlemens, qui s'éloignaient; Ils avaient complétement cessé depuis plus de vingt minutes, et le silence de l'hiver régnait seul dans l'espace, lorsque le brave homme se sentit assez rassuré pour sortir de sa guérite et reprendre en courant le chemin de la ferme. En arrivant au Bois-de-Chênes, il trouva la ferme tout agitée. On était en train d'abattre un bœuf pour la troupe du Donon. Hullin, le docteur et Louise étaient partis avec ceux de la Sarre. Catherine Lefèvre faisait charger sa grande voiture à quatre chevaux de pain, de viande et d'eau-de-vie. On allait, on courait. Tout le monde prêtait la main aux préparatifs.

Robin ne put rien raconter à personne de ce qu'il avait vu. D'ailleurs cela lui paraissait à lui-même tellement incroyable, qu'il n'osait en ouvrir la bouche. Lorsqu'il fut couché dans sa crèche, au milieu de l'étable, il finit par se dire que Yégof avait sans doute apprivoisé jadis une nichée de loups, et qu'il parlait de ses folies avec eux comme on parle quelquefois à son chien; mais il lui resta toujours de cette rencontre une crainte superstitieuse, et même dans l'âge le plus avancé le brave homme ne parla jamais de ces choses qu'en frémissant.

X.

Tout ce que Hullin avait ordonné s'était accompli; les défilés de la Zorne et de la Sarre étaient gardés solidement; celui du Blanru, point extrême de la position, avait été mis en état de défense par Hullin lui-même et les trois cents hommes qui formaient sa force principale. C'est là, sur le versant oriental du Donon, à deux kilomètres de Grandfontaine, qu'il faut nous porter pour attendre les événemens. Au-dessus de la grande route, qui longe la côte en écharpe jusqu'aux deux tiers de la cime, on remarquait alors une ferme entourée de quelques arpens de terre cultivée, la métairie de Pelsly l'anabaptiste, une large construction à toiture plate qui défiait de la sorte les grands courans d'air. Les étables et la basse-cour s'étendaient plus loin vers le sommet de la montagne.

Les partisans bivaquaient aux alentours; à leurs pieds se découvraient l'immense vallée de la Bruche, Grandfontaine et Framont au-dessous, à une portée de canon, Schirmeck au tournant de la vallée et son vieux pan de ruines féodales. Enfin, dans les ondula-

tions de la chaîne, la rivière s'éloignait en zigzag sous les brumes grisâtres de l'Alsace. A leur gauche montait la cime aride du Donon, semée de rochers et de quelques sapins rabougris. Devant eux se trouvaient la route effondrée, les talus écroulés sur la neige, de grands arbres jetés à la traverse avec toutes leurs branches. La neige fondante laissait paraître la glèbe jaune de loin en loin; ailleurs elle formait de grosses vagues creusées par la bise.

Les feux éparpillés autour de la métairie, envoyant au ciel leurs bouffées de fumée humide, indiquaient seuls l'emplacement du bivac. Les montagnards étaient assis autour de leurs marmites, le feutre rabattu sur la nuque, le fusil en bandoulière. Dans un de ces groupes, les jambes repliées, le dos arrondi, la pipe aux lèvres, se trouvaient le vieux Materne et ses deux garçons. De temps en temps Louise apparaissait sur le seuil de la ferme, puis elle rentrait se remettre à l'ouvrage. Un grand coq grattait le fumier, chantant d'une voix enrouée; deux ou trois poules se promenaient le long des broussailles. Tout cela réjouissait l'âme; mais la grande consolation des partisans était de contempler de magnifiques quartiers de lard aux côtes blanches et rouges embrochés dans des piquets de bois vert, fondant leur graisse goutte à goutte sur la braise, et d'aller remplir leurs cruches à une petite tonne d'eau-de-vie posée sur la charrette de Catherine Lefèvre.

Vers sept heures du matin, un homme se montra subitement entre le grand et le petit Donon; les sentinelles le découvrirent aussitôt; il descendait en agitant son feutre. Au bout de quelques minutes, on reconnut Nickel Bentz, l'ancien garde forestier de La Houpe. Tout le camp fut en éveil. On courut avertir Hullin, qui dormait depuis une heure dans la métairie, sur une grande paillasse, côte à côte avec le docteur Lorquin et son chien Pluton. Ils sortirent tous les trois, accompagnés du vieux pâtre Lagarmitte, qu'on avait nommé trompette, et de l'anabaptiste Pelsly, homme grave, les mains enfoncées jusqu'aux coudes dans les poches de sa tunique de laine grise garnie d'agrafes de laiton, un large collier de barbe autour des mâchoires, et la houppe de son bonnet de coton au milieu du dos. Jean-Claude semblait joyeux.

— Eh bien! Nickel, que se passe-t-il là-bas? s'écria-t-il.

— Jusqu'à présent, rien de nouveau, maître Jean-Claude; seulement, du côté de Lutzelstein et de Bitche, on entend gronder comme un orage... Labarbe dit que c'est le canon, car toute la nuit on voyait passer comme des éclairs sur le Burgerwald, et depuis ce matin des nuages gris s'étendent sur l'Alsace.

— Lichtenberg et Lutzelstein sont attaqués, dit Hullin, mais du côté de Phalsbourg?

— On n'entend rien, répondit Bentz.

— Alors c'est que l'ennemi essaiera de tourner la place par le Graufthâl. Dans tous les cas, les alliés sont là-bas. Il doit y avoir terriblement de monde en Alsace.

Puis, se tournant vers Materne, debout derrière lui : — Nous ne pouvons plus rester dans l'incertitude, dit-il; tu vas partir avec tes deux fils en reconnaissance.

La figure du vieux chasseur s'éclaira. — A la bonne heure! dit-il, je vais donc pouvoir me dégourdir un peu les jambes et tâcher de décrocher un Autrichien ou un Cosaque.

— Un instant, mon vieux; il ne s'agit pas ici de décrocher quelqu'un,... il s'agit de voir ce qui se passe. Frantz et Kasper resteront armés; mais toi, je te connais, tu vas laisser ici ta carabine, ta corne à poudre et ton couteau de chasse.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il faut entrer dans les villages, et que si l'on te prenait armé, tu serais fusillé tout de suite.

— Fusillé?

— Sans doute... Nous ne sommes pas des troupes régulières... On ne nous fait pas prisonniers, on nous fusille. Tu suivras donc la route de Schirmeck un bâton à la main, et tes fils t'accompagneront de loin dans les taillis, à demi-portée de carabine. Si quelques maraudeurs t'attaquent, ils viendront à ton secours; mais si c'est une colonne, un peloton, ils te laisseront prendre.

— Ils me laisseront prendre! s'écria le vieux chasseur indigné; je voudrais bien voir ça!

— Oui, Materne, et ce sera le plus simple, car un homme désarmé, on le relâche,... un homme armé, on le fusille. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il ne faut pas chanter aux Autrichiens que tu viens les espionner.

— Ah! ah! je comprends. Oui, oui, ce n'est pas mal vu... Moi, je ne quitte jamais ma carabine, Jean-Claude, mais à la guerre comme à la guerre! Tiens, la voilà ma carabine, et ma corne, et mon couteau. Qui me prête une blouse et un bâton?

Nickel Bentz lui donna son sarrau bleu. Lorsqu'il eut changé d'habits, malgré ses grosses moustaches grises, on aurait pris le vieux chasseur pour un simple paysan de la haute montagne. Ses deux garçons, tout fiers d'être de cette première expédition, vérifiaient l'amorce de leur carabine et mettaient au bout du canon la baïonnette du sanglier, droite et longue comme une épée; ils tâtaient leur couteau de chasse, poussaient la gibecière d'un mouvement d'épaules sur leurs reins, et, s'assurant que tout se trouvait bien en ordre, promenaient autour d'eux des regards étincelans. Ils descendirent bientôt vers le petit sentier qui coupe la droite de la montagne. Les partisans les suivaient du regard. Leurs grands cheveux roux fri-

sés, leurs longues jambes sèches, leurs larges épaules, leurs mouvemens souples, rapides, tout annonçait qu'en cas de rencontre cinq ou six *kaiserlicks* n'auraient pas beau jeu contre de pareils gaillards. Au bout d'un quart d'heure, ils tournèrent la sapinière et disparurent. Alors Hullin rentra tranquillement à la ferme en causant avec Nickel Bentz et le docteur. Les autres allèrent reprendre leurs places autour des feux de bivac.

Materne et ses deux garçons marchèrent longtemps en silence; le pâle soleil d'hiver brillait sur la neige sans parvenir à la fondre, le sol restait ferme et sonore. Au loin, dans la vallée, se dessinaient avec une netteté surprenante les flèches des sapins, la pointe rougeâtre des rochers, les toits des hameaux avec leurs stalactites de glace, les petites fenêtres scintillantes et les pignons aigus. Les gens se promenaient dans la rue de Grandfontaine; des jeunes filles étaient réunies autour du lavoir, quelques vieillards en bonnet de coton fumaient leur pipe sur le seuil de leurs maisonnettes. Tout ce petit monde, au fond de l'étendue bleuâtre, allait, venait et vivait sans qu'un souffle, un soupir parvînt à l'oreille des forestiers.

Le vieux chasseur fit halte à la lisière du bois et dit à ses fils : — Je vais descendre au village, chez Dubreuil, l'aubergiste de *la Pomme de Pin*. Il leur désignait de son bâton une longue bâtisse blanche, les fenêtres et la porte entourées d'une bordure jaune, et une branche de pin suspendue à la muraille en guise d'enseigne. — Vous m'attendrez ici; s'il n'y a pas de danger, je me montrerai sur le seuil et je lèverai mon chapeau; vous pourrez alors venir prendre un verre de vin avec moi.

Il descendit aussitôt la côte neigeuse jusqu'aux petits jardins échelonnés au-dessus de Grandfontaine, ce qui dura bien dix minutes, puis il prit entre deux sillons, gagna la prairie, traversa la petite place du village, et ses deux garçons, l'arme au pied, le virent entrer à l'auberge. Quelques instans après, il reparut sur le seuil et leva son chapeau, ce qui leur fit plaisir.

Au bout d'un quart d'heure, ils avaient rejoint leur père dans la grande salle de *la Pomme de Pin*, une pièce basse chauffée par un grand fourneau de fonte bleui à la mine de plomb, le plancher sablé et les longues tables de sapin bien recurées. Sauf l'aubergiste Dubreuil, le plus gras des cabaretiers des Vosges, dont le triple menton retombait en cascade sur son col rabattu à la Colin, sauf ce curieux personnage, assis dans un grand fauteuil de cuir près du fourneau, Materne se trouvait seul. Il venait de remplir les verres; la vieille horloge sonnait neuf heures, et le coq de bois battait de l'aile avec un grincement bizarre.

— Salut, père Dubreuil! dirent les deux garçons d'une voix rude.

— Bonjour, mes braves, répondit l'aubergiste en grimaçant un sourire; puis d'une voix grasse il demanda : — Rien de neuf?

— Ma foi, non! dit Kasper; voici l'hiver, le temps du sanglier.

Tous deux alors, posant leur carabine dans l'angle de la fenêtre, à portée de la main, s'assirent en face de leur père, qui tenait le haut bout de la table. En même temps ils burent en disant : A notre santé! ce qu'ils avaient toujours soin de faire.

— Ainsi, dit Materne en se retournant vers le gros homme comme pour reprendre la suite d'une conversation interrompue, vous pensez, père Dubreuil, que nous n'aurons rien à craindre au bois des Baronies, et que nous pourrons chasser tranquillement le sanglier.

— Oh! pour ça, je n'en sais rien! s'écria l'aubergiste; seulement jusqu'à présent les alliés n'ont pas encore dépassé Mutzig, et puis ils ne font de mal à personne : ils reçoivent tous les gens de bonne volonté pour combattre l'usurpateur.

— L'usurpateur! Qu'est-ce donc?

— Hé! Napoléon Bonaparte,... l'usurpateur,... c'est connu... Regardez un peu au mur.

Il leur désignait une grande pancarte de papier collée à la muraille, près de l'horloge. — Regardez cela, et vous verrez que les Autrichiens sont nos véritables amis.

Les sourcils du vieux Materne se rapprochèrent; mais, réprimant aussitôt ce tressaillement : — Bah! fit-il; mais je ne sais pas lire.

Alors le vieux cabaretier, appuyant ses deux grosses mains rouges et replètes aux bras de son fauteuil, se leva en soufflant comme un veau, et alla se poser devant la pancarte, les bras croisés sur sa croupe énorme; puis d'un ton majestueux il lut une proclamation des souverains alliés, déclarant qu'ils faisaient la guerre à Napoléon en personne et non pas à la France, en conséquence de quoi tout le monde devait se tenir tranquille, sous peine d'être brûlé, pillé et fusillé. Les trois chasseurs écoutaient en se regardant d'un œil étrange.

— Et d'où tenez-vous cela? demanda Kasper.

— Mon garçon, c'est affiché partout.

— Eh bien! ça nous fait plaisir, dit Materne en posant la main sur le bras de Frantz, qui se levait les yeux étincelans. Tu veux du feu, Frantz, voici mon briquet.

Frantz se rassit, et le vieux reprit doucement : — Et nos bons amis les Autrichiens ne prennent rien à personne?

— Tous les gens tranquilles n'ont rien à craindre; mais ceux qui se lèvent, on leur prend tout, et c'est juste : il ne faut pas que les bons pâtissent pour les mauvais. Ainsi, vous par exemple, au lieu de vous faire du mal, on vous recevrait très bien au quartier-général des alliés. Vous connaissez le pays, vous serviriez de guides, et l'on vous paierait grassement.

Il y eut un instant de silence; les trois chasseurs se regardèrent de nouveau; le père avait étendu les mains sur la table tout au large, comme pour recommander le calme à ses fils. Il se leva. — Il est temps de se remettre en route, dit-il d'un ton bref. A deux heures, il faut être au bois, et nous sommes là tranquillement à causer comme des pies. Au revoir, père Dubreuil!

— Réfléchissez bien à ce que je vous ai dit, leur cria l'aubergiste de son fauteuil.

Les trois montagnards se retournèrent les lèvres frémissantes; mais le vieux Materne retint ses fils et les entraîna. Au bout du village, en face de la vieille croix, tout près de l'église, ils firent halte, et Materne, montrant le sentier qui tourne autour de Framont dans les bruyères, dit à ses fils : — Vous allez prendre ce chemin-là; moi, je suis la route jusqu'à Schirmeck. Je n'irai pas trop vite pour vous laisser le temps d'arriver en même temps que moi.

Ils se séparèrent, et le vieux chasseur, tout pensif, la tête inclinée, marcha en proie à son indignation contre le gros aubergiste qui lui avait conseillé de trahir le pays. Tout en rêvant à ces choses, Materne rencontrait de temps en temps des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres qu'on menait dans la montagne. Il y en avait qui venaient de Wisch, d'Urmatt et même de Mutzig; les pauvres bêtes n'en pouvaient plus. — Où diable courez-vous? criait le vieux chasseur aux pâtres mélancoliques; vous n'avez donc pas confiance dans la proclamation des Russes et des Autrichiens, vous autres? Ces gens passaient sans répondre d'un air de mauvaise humeur.

Plus Materne avançait, plus le nombre des troupeaux devenait grand : il n'y avait plus seulement des troupeaux de bétail beuglant, mugissant, mais encore de longues bandes d'oies criant, nasillant, se traînant sur le ventre tout le long du chemin, les ailes levées, les pattes à demi gelées... Cela faisait pitié. En approchant de Schirmeck, c'était bien pis encore; les gens se sauvaient en masse avec leurs grandes voitures chargées de tonneaux, de viandes fumées, de meubles, de femmes et d'enfans, frappant les chevaux à les faire périr sur place, et disant d'une voix lamentable : — Nous sommes perdus, les Cosaques arrivent! — Ce cri : les Cosaques! les Cosaques! passait d'un bout de la route à l'autre comme un coup de vent; les femmes se retournaient bouche béante, et les enfans se dressaient sur les voitures pour voir de plus loin.

A l'embranchement du Fond-des-Saules, tout près de Schirmeck, Kasper et Frantz rejoignirent leur père, et tous trois entrèrent au bouchon de *la Clé d'Or*, que tenait la veuve Faltaux, à droite de la route, au premier tiers de la côte. La pauvre femme et ses deux filles regardaient d'une fenêtre la grande émigration en joignant les mains. En effet, le tumulte grandissait de seconde en seconde; le

bétail, les voitures et les gens semblaient vouloir passer sur le dos les uns des autres. On ne se possédait plus, on hurlait, on frappait pour avoir de la place. Materne, poussant la porte et voyant les femmes plus mortes que vives, pâles, échevelées, leur cria, frappant de son bâton sur le plancher : — Hé! la mère, devenez-vous folle? Comment, vous qui devez le bon exemple à vos filles, vous perdez tout courage! C'est honteux!

Alors la vieille, se retournant, répondit d'une voix lamentable : — Ah! mon pauvre Materne, si vous saviez! si vous saviez!

— Eh bien! quoi? L'ennemi arrive; il ne vous mangera pas.

— Non, mais il dévore tout sans miséricorde. La vieille Ursule de Schlestadt, arrivée hier soir, dit que les Autrichiens ne veulent que des *knöepfe* et des *noudel*, les Russes du *schnaps*, les Prussiens et les Bavarois de la choucroûte. Et quand on les a bourrés de tout cela jusqu'à la gorge, ils crient encore la bouche pleine : *Schokolate! schokolate* (1)! Mon Dieu! mon Dieu! comment nourrir tous ces gens?

— Je sais bien que c'est difficile, dit le vieux chasseur, les geais n'ont jamais assez de fromage blanc; mais d'abord où sont-ils, ces Cosaques, ces Bavarois et ces Autrichiens? Depuis Grandfontaine, nous n'en avons pas rencontré un seul.

— Ils sont en Alsace, du côté d'Urmatt, et c'est ici qu'ils viennent.

— En attendant, dit Kasper, servez-nous une cruche de vin; voici un écu de trois livres, vous le cacherez plus facilement que vos tonneaux.

L'une des filles descendit à la cave, et dans le même instant plusieurs autres personnes entrèrent : un marchand d'almanachs du côté de Strasbourg, un roulier en blouse de Sarrebrück et trois ou quatre bourgeois de Mutzig, de Wisch et de Schirmeck, qui se sauvaient avec leurs troupeaux, et n'en pouvaient plus à force de crier. Tous s'assirent à la même table, en face des fenêtres, pour surveiller la route; on leur servit du vin, et chacun se mit à raconter ce qu'il savait. Ces braves gens se communiquaient l'un à l'autre des choses si singulières qu'on pouvait à peine y croire. Au dehors le tumulte, le roulement des voitures, le beuglement des troupeaux, le cri des pâtres, les clameurs des fuyards continuaient toujours, et produisaient l'effet d'un immense bourdonnement.

XI.

Vers midi, Materne et ses garçons allaient partir lorsqu'un cri plus éclatant, plus prolongé que les autres, se fit entendre : Les

(1) Du chocolat.

Cosaques! les Cosaques!... Alors tout le monde s'élança au dehors, excepté les chasseurs, qui se contentèrent d'ouvrir une fenêtre et de regarder. Tous les fuyards se sauvaient à travers champs : hommes, troupeaux, voitures, tout se dispersait comme les feuilles au vent d'automne; en moins de deux minutes, la route fut libre.

— J'ai beau regarder, dit Materne, je ne vois rien.

— Ni moi, reprit Kasper.

— Allons, allons, s'écria le vieux chasseur, je vois bien que la peur de tout ce monde donne plus de force à l'ennemi qu'il n'en a. Ce n'est pas de cette manière que nous recevrons les Cosaques dans la montagne; ils trouveront à qui parler.

Ils sortirent alors de l'auberge, et le vieux ayant pris le chemin de la vallée, pour gravir en face la cime du Hirschberg, ses fils le suivirent. Bientôt ils eurent atteint la lisière du bois. Materne dit alors qu'il fallait monter le plus haut possible, afin de découvrir la plaine et de rapporter des nouvelles positives au bivac, que tous les propos de ces fuyards ne valaient pas un simple coup d'œil sur le terrain. Kasper et Frantz en demeurèrent d'accord, et tous trois se mirent à grimper la côte, qui forme une sorte de promontoire avancé sur la plaine. Lorsqu'ils en eurent atteint le sommet, ils virent distinctement la position de l'ennemi, à trois lieues de là, entre Urmatt et Lutzelhouse. C'étaient de grandes lignes noires sur la neige, plus loin quelques masses sombres, sans doute l'artillerie et les bagages. D'autres masses tournaient autour des villages, et malgré la distance le scintillement des baïonnettes annonçait qu'une colonne venait de se mettre en marche pour Visch.

Après avoir longtemps contemplé ce tableau d'un œil rêveur, le vieux chasseur dit : — Nous avons bien là quarante mille hommes sous les yeux. Ils s'avancent de notre côté; nous serons attaqués demain ou après demain au plus tard. Ce ne sera pas une petite affaire, mes garçons; mais s'ils sont beaucoup, nous avons la bonne place, et puis c'est toujours agréable de tirer dans le tas, il n'y a pas de balles perdues.

Ayant fait ces réflexions judicieuses, il regarda la hauteur du soleil et ajouta : — Il est maintenant deux heures; nous savons tout ce que nous voulions savoir. Retournons au bivac.

Les deux garçons mirent leur carabine en bandoulière, et, laissant sur leur gauche la vallée de La Broque, Schirmeck et Framont, ils gravirent la pente rapide du Hengsbach, que domine le petit Donon à deux lieues; ils redescendirent de l'autre côté sans suivre aucun sentier dans les neiges, ne se guidant que sur les cimes, pour couper au court. Ils allaient ainsi depuis environ deux heures; le soleil d'hiver inclinait à l'horizon, la nuit venait, mais

lumineuse et calme. Ils n'avaient plus qu'à descendre et à remonter de l'autre côté la gorge solitaire du Priel, formant un large bassin circulaire au milieu des bois et renfermant un petit étang bleuâtre où viennent s'abreuver les chevreuils. Tout à coup, et comme ils sortaient du fourré, ne songeant à rien, le vieux Materne, s'arrêtant derrière un rideau de broussailles, dit : Chut!

Et, levant la main, il indiqua le petit lac, alors couvert d'une glace mince et transparente. Les deux garçons n'eurent qu'à lancer un coup d'œil de ce côté pour jouir du plus étrange spectacle. Une vingtaine de Cosaques, la barbe jaune ébouriffée, la tête couverte de vieux bonnets de peau en forme de tuyau de poêle, leur maigre échine drapée de longues guenilles, le pied dans l'étrier de corde, étaient assis sur leurs petits chevaux, à la crinière flottant jusqu'au poitrail, à la queue rare, à la croupe tachetée de jaune, de noir et de blanc comme des chèvres. Les uns avaient pour toute arme une grande lance, les autres un sabre, une hachette suspendue par une corde à la selle et un grand pistolet d'arçon passé dans la ceinture. Plusieurs, le nez en l'air, regardaient avec extase la cime verdoyante des sapins échafaudés d'assise en assise jusque dans les nuages. Un grand maigre cassait la glace du gros bout de sa lance, tandis que son petit cheval buvait, le cou tendu et la crinière lui tombant sur les yeux. Quelques-uns, ayant mis pied à terre, écartaient la neige et désignaient le bois, sans doute pour indiquer que c'était une bonne place de campement. Leurs camarades, encore à cheval, causaient, montrant à leur droite le fond de la vallée, qui s'abaisse en forme de brèche jusqu'au Grinderwald.

Rien ne saurait rendre ce que ces êtres venus de si loin, avec leurs physionomies cuivrées, leurs longues barbes, leurs yeux noirs, leur front plat, leur nez épaté, leurs guenilles grises, avaient d'étrange et de pittoresque au bord de cette mare et sous les hauts rochers à pic portant des sapins verdâtres dans le ciel. C'était un monde nouveau dans le nôtre, une espèce de gibier inconnu, curieux, bizarre, que les trois chasseurs roux se prirent à contempler d'abord avec une curiosité singulière; mais cela fait, au bout de cinq minutes, Kasper et Frantz mirent leurs longues baïonnettes au bout de leurs carabines, puis reculèrent d'environ vingt pas dans le fourré. Ils atteignirent une roche haute de quinze pieds, où Materne monta, n'ayant pas d'arme; puis, après quelques paroles échangées à voix basse, Kasper examina son amorce, épaula lentement, tandis que son frère se tenait prêt.

Un des Cosaques, celui qui faisait boire son cheval, se trouvait environ à deux cents pas. Le coup partit, retentissant dans les échos profonds de la gorge, et le Cosaque, filant par-dessus la tête de sa

monture, disparut sous la glace de la mare. Kasper avait rechargé son arme, mais déjà les Cosaques avaient bondi sur leurs chevaux et partaient sur la pente du Hartz, se suivant l'un l'autre à la file comme des chevreuils et criant d'une voix sauvage : Hourra! hourra! Cette fuite ne fut qu'une vision; au moment où Kasper épaulait pour la seconde fois, la queue du dernier cheval disparaissait dans le taillis.

Le cheval du Cosaque mort restait près de l'eau, retenu par une circonstance bizarre; son maître, la tête dans la vase jusqu'à mi-corps, avait encore le pied à l'étrier. Materne sur son rocher écouta, puis il dit d'un ton joyeux : — Ils sont partis!... Eh bien! allons voir. — Tous trois descendirent vers le cadavre du Cosaque. — Il faut l'emporter, dirent-ils, cela fera du bien aux camarades. Les chiens qui n'ont pas senti la peau de la bête ne sont jamais bien dressés.

Alors ils repêchèrent le Cosaque dans la vase, et, l'ayant posé en travers du cheval, ils se mirent à grimper la côte du Donon par un sentier tellement rapide que Materne répéta plus de cent fois : Le cheval ne peut passer là... Mais le cheval, avec sa longue échine de chèvre, passait plus facilement qu'eux; c'est pourquoi le vieux chasseur finit par dire : Ces Cosaques ont de fameux chevaux. Si je deviens tout à fait vieux, je garderai celui-ci pour aller au chevreuil. Oui, nous avons un fameux cheval, garçons; avec son air de vache, il vaut un cheval de roulier.

De temps en temps il faisait aussi ses réflexions sur le Cosaque : — Quelle drôle de figure, hein? un nez rond et un front comme une boîte à fromage. Il y a pourtant de drôles d'hommes dans le monde. Tu l'as bien pris, Kasper, juste au milieu de la poitrine, et regarde, la balle est sortie par le dos. De la fameuse poudre! Divès a toujours de la bonne marchandise.

Vers six heures, ils entendirent le premier cri de leurs sentinelles : — Qui vive?

— France! répondit Materne en s'avançant.

Tout le monde accourut à leur rencontre, et l'on s'empressa autour du Cosaque et du cheval. On étendit le cadavre près du feu. Sa figure, d'un jaune rance, avait des reflets bizarres aux rayons de la flamme. Le docteur Lorquin, l'ayant regardé, dit : — C'est un bel échantillon de la race tatare; si j'avais le temps, je le ferais mitonner dans un bain de chaux, pour me procurer un squelette de cette famille.

Puis, s'agenouillant et lui ouvrant sa longue souquenille : — La balle a traversé le péricarde, ce qui produit à peu près l'effet d'un anévrisme qui crève.

Les autres gardaient le silence. Kasper, la main appuyée sur le

canon de sa carabine, semblait tout content de son gibier, et le vieux Materne, se frottant les mains, disait : — J'étais sûr de vous rapporter quelque chose. Nous ne revenons jamais, mes garçons et moi, les mains vides.

Hullin alors le prit à part: ils entrèrent ensemble à la ferme, où Materne lui raconta ce qu'il avait observé.

XII.

Cette nuit-là, qui tombait le 6 janvier 1814, la petite métairie de l'anabaptiste ne cessa pas une minute d'être remplie par les allans et venans. Hullin avait établi son quartier-général dans la grande salle du rez-de-chaussée, à droite de la grange, faisant face à Framont; de l'autre côté de l'allée se trouvait l'ambulance; au-dessus habitaient les gens de la ferme. Quoique la nuit fût très calme et le ciel parsemé d'étoiles innombrables, le froid était si vif qu'il y avait près d'un pouce de givre sur les vitres. Au dehors, on entendait le « qui vive? » des sentinelles, le passage des rondes, et sur les cimes d'alentour les hurlemens des loups, qui suivaient nos armées par centaines depuis 1812. Ces animaux carnassiers, assis sur les glaces, leur museau pointu entre les pattes et la faim aux entrailles, s'appelaient du Grosmann au Donon avec des plaintes semblables à celles de la bise. Plus d'un montagnard alors se sentait pâlir. — C'est la mort qui chante! pensaient-ils, elle flaire la bataille,... elle nous appelle!... — Une trentaine de feux brillaient sur le plateau; tout le bûcher de l'anabaptiste était ravagé, on entassait bûche sur bûche, on se rôtissait la figure, et le dos grelottait; on se chauffait le dos, et le givre pendait aux moustaches.

Hullin seul, en face de la grande table de sapin, songeait à tout. D'après les derniers rapports de la soirée, annonçant l'arrivée de l'avant-garde autrichienne à Framont, il était convaincu que la première attaque aurait lieu le lendemain. Il avait fait distribuer des cartouches, il avait doublé les sentinelles, ordonné des patrouilles, et marqué tous les postes le long des abatis. Chacun connaissait d'avance la place qu'il devait prendre. Hullin avait aussi envoyé l'ordre à Piorette, à Jérôme de Saint-Quirin et à Labarbe de lui détacher leurs meilleurs tireurs.

La petite allée noire, éclairée par une lanterne graisseuse, était pleine de neige; à chaque instant, on voyait passer sous la lumière immobile les chefs d'embuscade, le feutre enfoncé jusqu'aux oreilles, les larges manches de leur houppelande tirées sur les poings, les yeux sombres et la barbe hérissée de glace. — Maître Jean-Claude, on voit remuer quelque chose du côté de Grandfontaine... On entend galoper... Maître Jean-Claude, l'eau-de-vie est gelée... Maître Jean-

Claude, plusieurs demandent de la poudre... — Qu'on observe Grandfontaine, et qu'on change les sentinelles de ce côté toutes les demi-heures... Qu'on approche l'eau-de-vie du feu... Attendez que Divès arrive, il nous amène des munitions... Qu'on distribue le reste des cartouches... Que ceux qui en ont plus de vingt en donnent à leurs camarades. — Et ce fut ainsi toute la nuit.

Vers cinq heures du matin, Kasper, le fils de Materne, vint dire à Hullin que Marc Divès avec un tombereau de cartouches, Catherine Lefèvre sur une voiture et un détachement de Labarbe venaient d'arriver ensemble, et qu'ils étaient déjà sur le plateau. Aussitôt il se leva et sortit avec Kasper.

L'aspect du plateau était étrange. A l'approche du jour, des masses de brume commençaient à s'élever de la vallée, les feux pétillaient à l'humidité, et tout autour se voyaient des gens endormis : l'un étendu sur le dos, les deux mains nouées derrière son feutre, la face pourpre, les jambes repliées; l'autre, la joue sur son bras, les reins à la flamme; la plupart assis, la tête penchée et le fusil en bandoulière; tout cela silencieux, enveloppé d'un flot de lumière pourpre ou de teintes grises, selon que le feu montait ou s'abaissait; puis, dans le lointain, le profil des sentinelles, l'arme au bras ou la crosse au pied, regardant dans l'abîme plein de nuages. Sur la droite, à cinquante pas du dernier feu, on entendait hennir des chevaux et des gens frapper du pied pour se réchauffer en causant tout haut.

L'un des partisans ayant jeté dans le feu quelques brindilles de bois sec, il y eut un éclair, et les hommes de Marc Divès à cheval, six grands gaillards enveloppés de leurs longs manteaux gris, le feutre rabattu sur les épaules, les grosses moustaches retroussées ou retombant jusque sur leur col, le sabre au poing, immobiles autour du tombereau; plus loin, Catherine Lefèvre accroupie entre les échelles de sa longue voiture, la capuche sur le nez, les jambes dans la paille, le dos contre une grosse tonne; derrière elle, une marmite, un gril, un porc frais éventré, nettoyé, blanc et rouge, quelques bottes d'oignons et des têtes de choux pour faire de la soupe : tout cela sortit une seconde de l'ombre, puis retomba dans la nuit.

Divès s'était détaché du convoi et s'avançait sur son grand cheval. — J'ai là quelques milliers de cartouches, dit-il à Hullin. Hexe-Baizel travaille jour et nuit.

Catherine s'approcha aussi. — Et Louise? demanda-t-elle.

— Louise a passé la nuit à découper et à coudre des bandages avec les deux filles de Pelsly.

— Pauvre enfant! dit Catherine. Je cours la rejoindre. J'ai apporté, ajouta-t-elle, de quoi faire la soupe de ce matin. Hier nous avons abattu un bœuf, ce pauvre Schwartz; il pesait bien neuf cents.

En ce moment, Divès et ses gens conduisaient la poudre au hangar, et comme Hullin se rapprochait du feu le plus voisin pour se réchauffer en attendant le jour, quelle ne fut pas sa surprise de voir au nombre des partisans le fou Yégof, la couronne en tête, gravement assis sur une pierre, les pieds à la braise, et drapé de ses guenilles comme d'un manteau royal! On l'eût réellement pris pour quelque roi barbare rêvant au milieu de sa horde endormie.

Hullin lui posa doucement la main sur l'épaule. — Salut, Yégof! dit-il d'un ton ironique. Tu viens donc nous prêter le secours de ton bras invincible et de tes innombrables armées?

Le fou, sans montrer la moindre surprise, répondit : — Cela dépend de toi, Hullin. Ton sort, celui de tout ce monde est entre tes mains. J'ai suspendu ma colère, et je te laisserai prononcer l'arrêt.

— Quel arrêt? demanda Jean-Claude.

L'autre, sans répondre, poursuivit d'une voix basse et solennelle : — Nous voici tous les deux, comme il y a seize cents ans, à la veille d'une grande bataille. Alors moi, le chef de tant de peuples, j'étais venu dans ton clan te demander le passage.

— Il y a seize cents ans! Diable! Yégof, ça nous fait terriblement vieux!... Enfin n'importe, chacun son idée.

— Oui, reprit le fou; mais avec ton obstination ordinaire tu ne voulus rien entendre... Il y eut des morts au Blutfeld, et ces morts crient vengeance!

— Ah! le Blutfeld, dit Jean-Claude; oui, oui, une vieille histoire... Il me semble en avoir entendu parler.

Yégof rougit, ses yeux étincelèrent. — Tu te glorifies de ta victoire, s'écria-t-il; mais prends garde, prends garde, le sang appelle le sang!... Écoute, ajouta-t-il, je ne t'en veux pas : tu es brave, les enfans de ta race peuvent se confondre avec ceux de la mienne. J'ambitionne ton alliance, tu le sais...

— Adieu, Yégof! dit Hullin.

— Tu me refuses ta fille! s'écria le fou en se levant d'un air indigné.

— Voyons, tes cris vont éveiller tout le monde...

— Tu me refuses, et c'est pour la troisième fois!... Prends garde, prends garde!...

Il suivit Hullin, qui s'éloignait, en criant : — Huldrix, malheur à toi! Ta dernière heure est proche!... Les loups vont se repaître de ta chair. Tout est fini. Je déchaîne contre toi les tempêtes de ma colère. Qu'il n'y ait pour toi et pour les tiens ni grâce, ni pitié, ni merci! Tu l'as voulu!

Et, jetant sur son épaule gauche un pan de ses guenilles, le malheureux s'éloigna rapidement vers la cime du Donon. Plusieurs des partisans, à demi éveillés par ses cris, le regardèrent d'un œil terne

s'enfoncer dans les ténèbres. Ils entendirent un battement d'ailes autour du feu, puis, comme dans la vision d'un rêve, ils se retournèrent et se rendormirent.

Environ une heure après, la corne de Lagarmitte sonnait le réveil. En quelques secondes, tout le monde fut debout. Les chefs d'embuscade réunissaient leur monde : les uns se dirigeaient vers le hangar où l'on distribuait des cartouches, les autres emplissaient leur gourde d'eau-de-vie à la tonne; tout cela se faisait avec ordre, le chef en tête; puis chaque peloton s'éloignait dans le demi-jour vers les abatis aux flancs de la côte. Quand le soleil parut, le plateau était désert, et, sauf cinq ou six feux qui fumaient encore, rien n'annonçait que les partisans occupaient tous les points de la montagne, et qu'ils avaient passé la nuit dans cet endroit. A sept heures, aucun mouvement n'apparaissait encore dans la vallée. De temps en temps Catherine Lefèvre ouvrait le châssis d'une fenêtre de la grande salle et regardait : rien ne bougeait, les feux étaient éteints. En face de la ferme, à cent pas, sur un talus, on voyait le Cosaque tué la veille par Kasper; il était blanc de givre et dur comme un caillou. A l'intérieur, on avait fait du feu dans le grand poêle de fonte. Louise, assise près de son père, le regardait avec une douceur inexprimable. Le docteur et l'anabaptiste, tous deux graves et solennels, causaient des affaires présentes, et Lagarmitte, derrière le poêle, les écoutait avec recueillement.

— Nous avons non-seulement le droit, mais encore le devoir de nous défendre, disait le docteur; nos pères ont défriché ces bois, ils les ont cultivés... C'est notre bien légitime.

— Sans doute, répondait l'anabaptiste d'un ton sentencieux; mais il est écrit : « Tu ne tueras point; tu ne répandras point le sang de tes frères! »

Au même instant, la porte s'ouvrit, et l'une des sentinelles restées en observation sur le bord du plateau cria :

— Maître Jean-Claude, venez voir; je crois qu'ils veulent monter.

— C'est bien, Hans, j'arrive, dit Hullin en se levant. Louise, embrasse-moi!... Du courage, mon enfant... N'aie pas peur, tout ira bien!

Il la pressait sur sa poitrine, les yeux gonflés de larmes. Elle semblait plus morte que vive. — Et surtout, dit le brave homme en s'adressant à Catherine, que personne ne sorte; qu'on n'approche pas des fenêtres! — Puis il s'élança dans l'allée. Tous les assistans étaient devenus pâles.

Lorsque maître Jean-Claude eut atteint le bord de la terrasse, plongeant les yeux sur Grandfontaine et Framont, à trois mille mètres au-dessous de lui, voici ce qu'il vit.

Les Autrichiens, arrivés la veille au soir, ayant passé la nuit, au

nombre de cinq ou six mille, dans les granges, les écuries, les hangars, s'agitaient alors comme une vraie fourmilière. Ils sortaient de toutes les portes par files de dix, quinze, vingt, se hâtant de boucler leurs sacs, d'accrocher leurs sabres, de mettre leurs baïonnettes. D'autres, les cavaliers, uhlans et housards, en habits verts, gris, bleus, galonnés de rouge, de jaune, en toques de toile cirée, de peau d'agneau, colbacks, casquettes, sellaient leurs chevaux et roulaient leurs grands carricks à la hâte. Les officiers, le manteau en écharpe, descendaient les escaliers, quelques-uns regardant le pays, les autres embrassant les femmes sur le seuil des maisons. Des trompettes, le poing sur la hanche, le coude en l'air, sonnaient le rappel à tous les coins de rue; les tambours serraient les cordes de leurs caisses. Quelques paysans penchés à leurs fenêtres regardaient cela; les femmes se montraient aux lucarnes des greniers. Les aubergistes remplissaient les gourdes, le caporal *schlague* debout à côté d'eux.

Après ce rapide coup d'œil, Hullin, accompagné de Lagarmitte, alla passer l'inspection de tout son monde. Tous deux, s'avançant derrière les abatis, suivirent une tranchée pratiquée dans les neiges deux jours auparavant. Ces neiges, durcies par la gelée, étaient devenues de la glace. Les arbres tombés au-devant et tout couverts de grésil formaient une barrière infranchissable, qui s'étendait environ à six cents mètres. La route effondrée passait au-dessous.

En approchant, Jean-Claude vit les montagnards du Dagsberg accroupis de vingt pas en vingt pas dans des espèces de nids ronds qu'ils s'étaient creusés. Tous ces braves se tenaient assis sur leur havre-sac, la gourde à droite, le feutre ou le bonnet de peau de renard enfoncé sur la nuque, le fusil entre les genoux. Ils n'avaient qu'à se lever pour voir la route à cinquante pas au-dessous d'eux, au bas d'une rampe glissante. L'arrivée de Hullin leur fit plaisir.

— Hé! maître Jean-Claude, va-t-on bientôt commencer?

— Oui, mes garçons, ne vous ennuyez pas; avant une heure, l'affaire sera en train.

— Ah! tant mieux!

— Oui, mais surtout visez bien... à hauteur de poitrine, ne vous pressez pas, et ne montrez pas plus de chair qu'il ne faut. Encore un peu de patience, mes enfans.

Il allait plus loin; partout on le recevait de même. — N'oubliez pas, disait-il, de cesser le feu quand Lagarmitte sonnera de la corne : ce seraient des balles perdues.

Arrivé près du vieux Materne, qui commandait tous ces hommes au nombre d'environ trois cents, il trouva le vieux chasseur en train de fumer une pipe, le nez rouge comme une braise, et la barbe hérissée par le froid comme le poil d'un sanglier.

— Ils ne se pressent guère de venir, dit-il à Hullin... S'ils allaient passer ailleurs...

— Ne crains rien, il leur faut la route pour l'artillerie et les bagages... Regarde, on sonne le boute-selle.

— Oui, j'ai déjà regardé; ils se préparent.

Puis, riant tout bas : — Tu ne sais pas, Jean-Claude, tout à l'heure, comme je regardais du côté de Grandfontaine, j'ai vu quatre Autrichiens empoigner le gros Dubreuil, l'ami des alliés; ils l'ont couché sur le banc de pierre, à sa porte, et un grand maigre lui a donné je ne sais combien de coups de trique sur les reins... Hé! hé! hé!... Je parie qu'il aura refusé quelque chose à ses bons amis,... peut-être son vin de l'an XI.

Hullin n'écoutait plus, car, jetant par hasard un coup d'œil dans la vallée, il venait de voir un régiment d'infanterie déboucher sur la route. Plus loin, dans la rue, s'avançait de la cavalerie, et cinq ou six officiers galopaient. — Ah! ah! les voilà qui viennent! s'écria le vieux soldat, dont la figure prit tout à coup une expression d'énergie et d'enthousiasme étrange... Enfin ils se décident! Puis il s'élança de la tranchée en criant : — Mes enfans, attention!

En passant, il vit encore Riffi, le petit tailleur des Charmes, penché sur un grand fusil de munition; le petit homme s'était fait une marche dans la neige pour ajuster. Plus haut, il reconnut aussi le vieux bûcheron Rochart avec ses gros sabots garnis de peau de mouton; il buvait un bon coup à sa gourde et se dressait lentement, la carabine sous le bras et le bonnet de coton sur l'oreille. Ce fut tout, car, pour dominer l'ensemble de l'action, il fallait grimper jusqu'à la cime du Donon où se trouve un rocher. Lagarmitte suivait Hullin en allongeant ses grandes jambes comme des échasses. Dix minutes après, lorsqu'ils atteignirent le haut de la roche tout haletans, ils aperçurent, à quinze cents mètres au-dessous d'eux, la colonne ennemie, forte d'environ trois mille hommes, avec les grands habits blancs, les buffleteries, les guêtres de toile, les shakos évasés, les moustaches rousses; les jeunes officiers à casquette plate se dandinent à cheval l'épée au poing, et se tournent pour crier d'une voix grêle : *Forwaertz! forwaertz!* tout cela hérissé de baïonnettes scintillantes, et montant au pas de charge vers les abatis.

Le vieux Materne observait aussi l'arrivée des Autrichiens, et, comme il avait la vue très nette, il distinguait même les figures de cette foule, et choisissait l'homme qu'il voulait abattre. Au milieu de la colonne, sur un grand cheval bai, s'avançait un vieil officier à perruque blanche, le tricorne galonné d'or, la taille enveloppée d'une écharpe jaune et la poitrine décorée de rubans. — Voilà mon homme! se dit le vieux chasseur, qui épaula lentement. Il ajusta, fit feu, et quand il regarda, le vieil officier avait disparu. Aussitôt

la côte se mit à pétiller de coups de fusil tout le long des retranchemens; mais les Autrichiens, sans répondre, continuèrent d'avancer vers les abatis, le fusil sur l'épaule et les rangs bien alignés comme à la parade.

Pour dire la vérité, plus d'un brave montagnard père de famille, voyant monter cette forêt de baïonnettes malgré la fusillade, pensa qu'il aurait peut-être mieux fait de rester au village que de se jeter dans une pareille affaire; mais, comme dit le proverbe, le vin était tiré, il fallait le boire. Riffi, le petit tailleur, se rappela les paroles judicieuses de sa femme Sapience : — Riffi, vous vous ferez estropier, et ce sera bien fait! Il promit un *ex-voto* à la chapelle de Saint-Léon; mais en même temps il résolut de faire bon usage de son grand fusil de munition.

A deux cents pas des abatis, les Autrichiens firent halte et commencèrent un feu roulant tel qu'on n'en avait jamais entendu dans la montagne : c'était un véritable bourdonnement de coups de fusil; les balles, par centaines, hachaient les branches, faisaient sauter des morceaux de glace, s'écrasaient sur les rochers, à droite, à gauche, en avant, par derrière. Elles ricochaient avec des sifflemens bizarres et passaient parfois comme des volées de pigeons. Les montagnards continuèrent leur feu. Toute la côte s'enveloppa d'une épaisse fumée bleuâtre. Au bout d'environ dix minutes, il y eut un roulement de tambour, et soudain toute cette masse d'hommes se prit à courir sur les abatis, les officiers comme les autres, criant : — *Forwaertz! forwaertz!* La terre en tremblait. Materne, se dressant de toute sa hauteur, à côté de la tranchée, les joues frémissantes, la voix terrible, s'écria : — Debout! debout!

Il était temps, car bon nombre de ces Autrichiens grimpaient déjà des pieds et des mains le long des glaces, et voulaient sauter dans les retranchemens; mais à mesure qu'ils montaient, on les assommait à coups de crosse, et ils retombaient. C'est en ce moment qu'on vit la belle conduite du vieux bûcheron Rochart. A lui seul il en renversa plus de dix. Il les saisissait sous les bras et les lançait sur la route. Le vieux Materne avait sa baïonnette à sanglier toute gluante de sang, et le petit Riffi ne cessait pas de charger son grand fusil et de tirer dans le tas avec enthousiasme. Et Joseph Larnette, qui reçut malheureusement un coup de fusil dans l'œil, Hans Baumgarten, qui eut l'épaule fracassée, Daniel Spitz, qui perdit deux doigts d'un coup de sabre, et une foule d'autres, dont les noms devront être honorés et vénérés de siècle en siècle, ne cessèrent pas une seconde de charger et de décharger leurs fusils. Au-dessous de la rampe, on entendait des cris affreux, et quand on regardait par-dessus, on voyait des baïonnettes hérissées, des hommes à cheval.

Cela dura bien un bon quart d'heure. On ne savait ce que les Au-

trichiens voulaient faire, puisqu'il n'y avait pas de passage; mais tout à coup ils se décidèrent à s'en aller. Ils commencèrent par battre en retraite lentement, puis plus vite. Les officiers derrière eux les frappaient du plat de leur épée, les coups de fusil les suivaient, et finalement ils se sauvèrent avec autant de précipitation qu'ils avaient mis d'ordre à venir. Materne, debout sur le talus avec cinquante autres, brandissait sa carabine en riant de bon cœur.

Au bas de la rampe se traînaient à terre des masses de blessés. La neige trépignée était rouge de sang. Au milieu des morts entassés, on voyait deux jeunes officiers encore vivans engagés sous les cadavres de leurs chevaux. C'était horrible; mais les hommes sont vraiment féroces : il n'y en avait pas un parmi les montagnards qui plaignît ces malheureux; au contraire, plus ils en voyaient, plus ils étaient réjouis.

Le petit Riffi, en ce moment transporté d'un noble enthousiasme, se laissa glisser le long du talus. Il venait d'apercevoir, un peu à gauche, au-dessous des abatis, un magnifique cheval, celui du colonel tué par Materne, et qui s'était retiré dans cet angle sain et sauf. — Tu seras à moi, se disait-il; c'est Sapience qui va être étonnée! Tous les autres l'enviaient. Il saisit le cheval par la bride et monta dessus; mais qu'on juge de la stupéfaction générale, et surtout de celle de Riffi, lorsque ce noble animal prit sa course ventre à terre du côté des Autrichiens. Le petit tailleur levait les mains au ciel, implorant Dieu et les saints. Materne eut envie de tirer, mais il ne l'osa pas : le cheval allait trop vite! A peine au milieu des baïonnettes ennemies, Riffi disparut. Tout le monde crut qu'il avait été massacré; seulement une heure plus tard on le vit passer dans la grande rue de Grandfontaine, les mains liées sur le dos, et le caporal *schlague* derrière lui, la baguette en l'air. Pauvre Riffi! seul il ne jouit pas du triomphe, et ses camarades finirent même par rire de son triste sort, comme s'il se fût agi d'un *kaiserlick*.

Les montagnards s'embrassaient en ce moment et se glorifiaient les uns les autres. Catherine, Louise, le docteur Lorquin, tout le monde était sorti de la ferme, criant, se félicitant, regardant les traces des balles, les talus noircis par la poudre, puis Joseph Larnette, la tête fracassée, étendu dans son trou, Baumgarten, les bras pendans, qui se rendait à l'ambulance, et Daniel Spitz, qui, malgré son coup de sabre, voulait rester et se battre; mais le docteur n'entendit pas de cette oreille, et le força d'entrer à la ferme.

Louise, arrivée avec la petite charrette, versait de l'eau-de-vie aux combattans, et Catherine Lefèvre, debout au bord de la rampe, regardait les morts et les blessés épars sur la route, au bout de longues traînées de sang. Il y avait là de pauvres jeunes gens et des vieux, la figure blanche comme de la cire, les yeux tout grand ou-

verts, les bras étendus... Quelques-uns cherchaient à se relever et retombaient aussitôt, d'autres regardaient en l'air, comme s'ils avaient encore peur de recevoir des coups de fusil. Ils se traînaient le long du talus pour se mettre à l'abri des balles. Plusieurs semblaient résignés et cherchaient une place pour mourir, ou bien ils regardaient au loin leur régiment, qui s'en allait à Framont,... ce régiment avec lequel ils avaient quitté leur village, avec lequel ils venaient de faire une longue campagne, et qui les abandonnait! — Il reverra la vieille Allemagne! pensaient-ils. Et quand on demandera au capitaine, au sergent : « Avez-vous connu un tel, Hans, Kasper, Nickel, de la première ou de la seconde compagnie? » ils répondront : « Attendez,... c'est bien possible... N'avait-il pas une balafre à l'oreille ou sur la joue, les cheveux blonds ou bruns,... cinq pieds six pouces?... Oui, je l'ai connu... Il est resté en France, du côté d'un petit village dont je ne me rappelle plus le nom... Des montagnards l'ont massacré le même jour que le major Yéri-Peter; c'était un brave garçon... » Et puis bonsoir!... Peut-être dans le nombre s'en trouvait-il qui songeaient à leur mère, à une jolie fille de là-bas, Gretchen ou Loetchen, qui leur avait donné un ruban en pleurant à chaudes larmes au moment du départ.

La mère Lefèvre, voyant cela, se rappelait son Gaspard. Hullin, qui venait d'arriver avec Lagarmitte, criait d'un ton joyeux : — Eh bien! mes garçons, vous avez vu le feu... Mille tonnerres! ça marche!... Les Autrichiens ne se vanteront pas de cette journée... Puis il embrassait Louise, et courait à la mère Lefèvre. — Êtes-vous contente, Catherine? Voilà nos affaires en bon état... Mais qu'avez-vous donc? vous ne riez pas.

— Oui, Jean-Claude, tout va bien,... je suis contente; mais regardez un peu sur la route... Quel massacre!

— C'est la guerre! répondit gravement Hullin.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'aller prendre ce petit,... là-bas,... qui nous regarde avec ses grands yeux bleus? Il me fait de la peine... Ou ce grand brun qui se bande la jambe avec son mouchoir?

— Impossible, Catherine, j'en suis fâché; il faudrait tailler un escalier dans la glace pour descendre, et les Autrichiens, qui vont revenir dans une ou deux heures, nous suivraient par là... Allons-nous-en. Il faut annoncer la victoire à tous les villages,... à Labarbe, à Jérôme, à Piorette... Hé! Simon, Niklô, Marchal, arrivez ici!... Vous allez partir tout de suite... porter la grande nouvelle aux camarades... Materne, ouvre l'œil; au moindre mouvement, fais-moi prévenir.

Ils s'approchèrent de la ferme, et Jean-Claude vit en passant la réserve et Marc Divès à cheval au milieu de ses hommes. Le contre-

bandier se plaignait amèrement de rester les bras croisés; il se regardait comme déshonoré de n'avoir rien à faire. — Bah! lui dit Hullin, tant mieux! D'ailleurs tu surveilles notre droite. Regarde ce plateau là-bas. Si l'on nous attaque de ce côté, tu marcheras! — Divès ne dit rien; il avait une figure à la fois triste et indignée, et ses grands contrebandiers, enveloppés de leurs manteaux, leurs longues brettes pendant au-dessous, ne semblaient pas non plus de bonne humeur. On aurait dit qu'ils méditaient une vengeance. Hullin, ne pouvant les consoler, entra dans la métairie. Le docteur Lorquin était alors en train d'extraire la balle de la blessure de Baumgarten, qui jetait des cris terribles.

Pelsly, sur le seuil de sa maison, tremblait de tous ses membres. Jean-Claude lui demanda du papier et de l'encre pour expédier ses ordres dans la montagne; c'est à peine si le pauvre anabaptiste put les lui donner, tant il était troublé. Cependant il y parvint, et les piétons partirent, tout fiers d'être chargés d'annoncer la première bataille et la victoire.

Quelques montagnards, rentrés dans la grande salle, se réchauffaient au fourneau et causaient avec animation. Daniel Spitz avait déjà subi l'amputation de ses deux doigts, et se tenait assis derrière le poêle, la main enveloppée de linge. Ceux qui avaient été postés derrière les abatis avant le jour, n'ayant pas déjeuné, vidaient un verre de vin, tout en criant, gesticulant et se glorifiant la bouche pleine. Puis on sortait, on allait jeter un coup d'œil dans la tranchée, on revenait se chauffer, et tout le monde, en parlant de Riffi, de ses lamentations à cheval et de ses cris plaintifs, riait à se tordre les côtes. Il était alors onze heures. Ces allées et ces venues durèrent jusqu'à midi, moment où Marc Divès entra tout à coup dans la salle en criant : Hullin! où est Hullin?... L'accent du contrebandier avait quelque chose de bizarre; tout à l'heure furieux de n'avoir pas pris part au combat, il semblait triomphant. Jean-Claude le suivit fort inquiet, et la grande salle fut évacuée sur-le-champ, tout le monde étant convaincu, d'après l'animation de Marc, qu'il s'agissait d'une affaire grave.

XIII.

A droite du Donon s'étend le ravin des *Sureaux*, où bouillonne un torrent à la fonte des neiges; il descend de la cime de la montagne jusqu'au fond de la vallée. Juste en face du plateau défendu par les partisans et de l'autre côté de ce ravin, à cinq ou six cents mètres, s'avance une sorte de terrasse découverte à pente escarpée, que Hullin n'avait pas jugé nécessaire d'occuper provisoirement, ne voulant pas diviser ses forces, et voyant du reste qu'il

lui serait facile de tourner cette position par la sapinière et de s'y établir, si l'ennemi faisait mine de vouloir s'en emparer.

Maintenant qu'on se figure la consternation du brave homme, lorsqu'arrivé sur le seuil de la métairie, il vit deux compagnies d'Autrichiens grimper cette côte, au milieu des jardins de Grandfontaine, avec deux pièces de campagne enlevées par de forts attelages et comme suspendues au précipice. Tout le monde poussait aux roues, et dans quelques instans les canons allaient atteindre le plateau. Ce fut un coup de foudre pour Jean-Claude, il pâlit, puis il entra dans une fureur épouvantable contre Divès. — Ne pouvais-tu m'avertir plus tôt? hurla-t-il. Est-ce que je ne t'avais pas recommandé de surveiller le ravin? Nous sommes tournés! Ils vont nous prendre en écharpe, couper la route plus loin; tout est au diable!

Les assistans et le vieux Materne lui-même, qui venait d'accourir en toute hâte, frémirent du coup d'œil qu'il lança au contrebandier. Celui-ci, malgré son audace ordinaire, resta tout interdit, ne sachant que répondre. — Allons, allons, Jean-Claude, dit-il enfin, calme-toi. Ce n'est pas aussi grave que tu le dis. Nous n'avons pas encore donné, nous autres... Et puis il nous manque des canons, ça fera juste notre affaire.

— Oui, notre affaire! L'amour-propre t'a fait attendre jusqu'à la dernière minute, n'est-ce pas? Tu voulais te battre, pouvoir te vanter, te glorifier,... et pour cela tu risques notre peau à tous! Tiens, regarde, voilà déjà les autres qui se préparent à Framont...

En effet, une nouvelle colonne, beaucoup plus forte que la première, sortait alors de Framont au pas de charge et montait vers les abatis. Divès ne disait mot. Hullin, dominant sa colère, se calma subitement en face du danger. — Allez reprendre vos postes, dit-il aux assistans d'une voix brève, que tout le monde soit prêt pour l'attaque qui s'avance... Materne, attention!

Le vieux chasseur inclina la tête.

Cependant Marc Divès avait repris son aplomb. — Au lieu de crier comme une femme, dit-il, tu ferais mieux de me donner l'ordre d'attaquer là-bas, en tournant le ravin par les sapinières.

— Il le faut bien, mille tonnerres! répliqua Jean-Claude.

Puis, d'un ton plus calme : — Écoute, Marc, je t'en veux à mort! Nous étions vainqueurs, et par ta faute tout est remis en question... Si tu manques ton coup, nous nous couperons la gorge ensemble!

— Bon, bon, l'affaire est dans le sac, j'en réponds.

Puis, sautant à cheval et rejetant le pan de son manteau sur l'épaule, il tira sa grande latte d'un air superbe. Ses hommes en firent autant. Alors Divès, se tournant vers la réserve, composée de cent cinquante montagnards, leur montra le plateau de la pointe de son sabre, et leur dit : — Vous voyez cela, garçons; il nous faut cette

position. Ceux du Dagsberg ne diront pas qu'ils ont plus de cœur que ceux de la Sarre. En avant! — Et la troupe, pleine d'ardeur, se mit en marche, côtoyant le ravin. Hullin, tout pâle, cria : — A la baïonnette! Le grand contrebandier, sur son immense roussin à la croupe musculeuse et luisante, se retourna, riant du coin de sa moustache; il balança sa latte d'un air expressif, et toute la troupe s'enfonça dans la sapinière.

Au même instant, les Autrichiens, avec leurs pièces de 8, atteignaient le plateau et se mettaient en batterie, tandis que la colonne de Framont escaladait la côte. Tout se trouvait donc dans le même état qu'avant la bataille, avec cette différence que les boulets autrichiens allaient être de la partie et prendre les montagnards à revers. On voyait distinctement les deux pièces, les crampons, les leviers, les écouvillons, les artilleurs et l'officier, un grand maigre, large des épaules, les longues moustaches blondes flottantes. Les couches d'azur de la vallée rapprochant les distances, on aurait cru pouvoir y porter la main; mais Hullin et Materne ne s'y trompaient pas : il y avait bien six cents mètres; aucun fusil ne portait jusque-là! Néanmoins le vieux chasseur, avant de retourner aux abatis, voulut en avoir la conscience nette. Il s'avança donc aussi près que possible du ravin, suivi de son fils Kasper et de quelques montagnards, et, s'appuyant contre un arbre, il ajusta lentement le grand officier aux moustaches blondes. Tous les assistans retenaient leur haleine dans la crainte de troubler cette expérience. Le coup partit, et lorsque Materne posa sa crosse à terre pour voir, rien n'avait bougé. — C'est étonnant comme l'âge trouble la vue! dit-il.

— Vous, la vue trouble! s'écria Kasper; il n'y en a pas un, des Vosges à la Suisse, qui puisse se vanter de placer une balle à deux cents mètres aussi bien que vous!

Le vieux forestier le savait, mais il ne voulait pas décourager les autres. — C'est bon, reprit-il, nous n'avons pas le temps de disputer. Voici les ennemis qui montent, que chacun fasse son devoir!

Les Autrichiens arrivaient cette fois avec de longues échelles garnies de crampons. Un choc terrible ébranla tous les abatis jusqu'à la base. On entendit une voix rauque crier : Ah! mon Dieu! puis un bruit sourd à cent pas. Un sapin se pencha lentement et tomba dans l'abîme. C'était le premier coup de canon : il avait coupé les jambes du vieux Rochart. Ce coup fut suivi presque au même instant d'un autre qui couvrit tous les montagnards de glace broyée, avec un ronflement terrible. Le vieux Materne lui-même s'était courbé, mais, aussitôt se relevant, il s'écria : — Vengeons-nous, mes enfans! Les voici,... vaincre ou mourir!

Deux échelles se dressaient alors dans les airs malgré la fusillade et s'abattaient avec leurs crampons sur la rampe. Cette vue fit bon-

dir tous les partisans de la tranchée, et le combat recommença plus terrible, plus désespéré que la première fois.

Hullin avait envoyé Lagarmitte porter l'ordre à Frantz Materne, qui se trouvait posté de l'autre côté du Donon, d'arriver en toute hâte avec la moitié de ses hommes. On peut s'imaginer si le brave garçon, prévenu du danger que courait son père, perdit une seconde. Déjà l'on voyait les larges feutres noirs grimper la côte à travers les neiges, la carabine en bandoulière. Ils accouraient aussi vite qu'ils pouvaient, et pourtant Jean-Claude, descendant à leur rencontre, la sueur au front, l'œil hagard, leur criait d'une voix vibrante : — Allons donc!... plus vite! De ce train-là, vous n'arriverez jamais! — Il frémissait de rage, attribuant tout le malheur au contrebandier.

Cependant Marc Divès, au bout d'une demi-heure environ, avait fait le tour du ravin, et du haut de son grand roussin il commençait à découvrir les deux compagnies d'Autrichiens, l'arme au pied, à cent pas derrière les pièces qui faisaient feu sur les retranchemens. Alors, s'approchant des montagnards, il leur dit : — Camarades, vous allez tomber sur l'infanterie à la baïonnette; moi et mes hommes, nous nous chargeons du reste. — Toute la troupe en bon ordre s'avança vers la lisière du bois, le grand Piercy de Soldatenthal en tête. Presque au même instant, il y eut le *wer dà!* d'une sentinelle, puis deux coups de fusil, puis un grand cri : Vive la France! et le bruit sourd d'une foule de pas qui s'élancent ensemble. Les braves montagnards fondaient sur l'ennemi comme une bande de loups.

Divès, debout sur ses étriers, son grand nez en l'air et les moustaches hérissées, les regardait en riant : Ça va bien! disait-il. La mêlée était épouvantable, la terre en tremblait. Les Autrichiens pas plus que les partisans ne faisaient feu; tout se passait en silence : le froissement des baïonnettes et le bruit des crosses, traversé de loin en loin par un coup de fusil, des cris de rage, des trépignemens, du tumulte, on n'entendait pas autre chose!

Les contrebandiers, le cou tendu, le sabre au poing, flairaient le carnage, attendant le signal de leur chef avec impatience. — Maintenant c'est notre tour! dit enfin Marc. A nous les pièces! — Et de l'épaisseur du fourré, leurs grands manteaux flottant comme des ailes, les reins penchés et la brette en avant, ils partirent. — Ne sabrez pas, pointez! dit encore Marc.

Ce fut tout. Les douze vautours en une seconde furent sur les pièces. Il y avait parmi eux quatre vieux dragons d'Espagne et deux anciens cuirassiers de la garde que le goût du péril attachait à Marc. Je vous laisse à penser ce qu'ils firent. Les coups de levier, d'écouvillon et de sabre, seules armes que les artilleurs eussent sous la

main, pleuvaient autour d'eux comme la grêle. Tout était paré d'avance, et chaque riposte mettait un homme à terre. Marc Divès reçut à bout portant deux coups de pistolet, dont un lui noircit la joue gauche et l'autre enleva son feutre. Lui, courbé sur sa selle, son long bras en avant, il clouait en même temps le grand officier à moustaches blondes sur une de ses pièces; puis, se relevant lentement et regardant autour de lui les sourcils froncés : — Les voilà tous nettoyés, dit-il d'un ton sentencieux, les canons sont à nous!

Pour concevoir l'ensemble de cette scène terrible, il faut se figurer la mêlée à droite, les hurlemens, les hennissemens des chevaux, les cris de rage, la fuite des uns, jetant leurs armes pour courir plus vite, l'acharnement des autres; au-delà du ravin, les échelles couvertes d'uniformes blancs, hérissées de baïonnettes, les montagnards sur la rampe se défendant avec désespoir; les flancs de la côte, la route, et surtout le bas des retranchemens encombrés de morts et de blessés. La masse des Autrichiens, le fusil sur l'épaule, les officiers au milieu d'eux, se pressait de suivre le mouvement. Materne, debout sur la crête du talus, la crosse en l'air, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, appelait à grands cris son fils Frantz, qui accourait avec sa troupe.

Divès ne perdit pas de temps à faire des réflexions poétiques sur le tumulte et l'acharnement de la bataille. D'un regard il eut jugé la situation, et, sautant de son cheval, il s'allongea sur la première pièce encore chargée, saisit les leviers de l'affût pour en changer la direction, pointa, et, ramassant une mèche qui fumait à terre, il fit feu. Aussitôt s'élevèrent au loin des clameurs étranges, et le contrebandier, regardant à travers la fumée, vit une trouée sanglante dans les rangs de l'ennemi. Il agita les deux mains en signe de triomphe, et les montagnards, debout sur les abatis, lui répondirent par un hourra général.

— Allons, pied à terre! dit-il à ses hommes. Il ne faut pas s'endormir. Une gargousse par ici,... un boulet,... du gazon. C'est nous qui allons balayer la route!

Les contrebandiers se mirent en position, et le feu continua sur les habits blancs avec enthousiasme. Les boulets bondissaient dans leurs rangs par enfilade. A la sixième décharge, ce fut un sauve qui peut général. — Feu! feu! criait Marc. — Et les partisans, enfin appuyés par la troupe de Frantz et dirigés par Hullin, reprirent les positions qu'ils avaient un instant perdues. Tout le long de la côte ce ne furent bientôt que fuyards, morts et blessés. Il était alors quatre heures du soir; la nuit venait. Le dernier boulet tomba dans la rue de Grandfontaine et renversa la cheminée du *Bœuf rouge*. Environ six cents hommes périrent en ce jour : il y eut des monta-

gnards, il y eut des Autrichiens en bien plus grand nombre; mais sans la canonnade de Divès tout était perdu.

Les Autrichiens, en pleine déroute, s'enfuyaient par bandes du côté de Framont, à pied, à cheval, allongeant le pas, traînant leurs caissons, jetant leurs sacs le long du chemin, et regardant derrière eux comme s'ils eussent craint de voir les partisans à leurs trousses. Dans Grandfontaine, ils brisaient tout par esprit de vengeance, comme il arrive toujours après une défaite; ils défonçaient les fenêtres et les portes, brutalisaient les gens, demandaient à manger, à boire tout de suite, et poursuivaient les filles jusqu'au grenier. Leurs cris, leurs imprécations, les commandemens des chefs, les plaintes des bourgeois, le roulement sourd, continu des pas sur le pont de Framont, le hennissement grêle des chevaux blessés, tout cela montait en rumeurs confuses jusqu'aux abatis.

Sur la côte, on ne voyait que des armes, des shakos, des morts, enfin tous les signes d'une grande défaite. En face apparaissaient les canons de Marc Divès, braqués sur la route et prêts à faire feu en cas d'une nouvelle attaque. Tout était donc fini, bien fini. Et pourtant pas un cri de triomphe ne s'élevait des retranchemens : les pertes des montagnards avaient été trop cruelles dans ce dernier assaut.

Le silence succédant au tumulte avait quelque chose de solennel; tous ces hommes échappés du carnage se regardaient l'un l'autre d'un air grave, comme étonnés de se voir. Quelques-uns appelaient un ami, un frère qui ne répondait pas. Alors ils se mettaient à leur recherche dans la tranchée, le long des abatis ou sur la rampe, criant : — Hé! Jacob, Philippe, est-ce toi? — Et puis la nuit venait, étendant ses teintes grises sur les retranchemens et sur l'abîme, ajoutant le mystère à ce que ces scènes avaient d'effrayant. Les gens allaient et venaient à travers les débris sans se reconnaître.

Materne, après avoir essuyé sa baïonnette, appela ses garçons d'un accent rauque. — Hé! Kasper! Frantz! — Et, les voyant s'approcher dans l'ombre, il se prit à leur demander : Est-ce vous?

— Oui, c'est nous!

— Vous n'avez rien?

— Non.

La voix du vieux chasseur, de sourde qu'elle était, devint tremblante. — Nous voilà donc encore tous les trois réunis! dit-il. Et cet homme, qu'on ne pouvait pas accuser d'être tendre, embrassa fortement ses fils, ce qui les surprit, et ils entendirent quelque chose bouillonner dans sa poitrine, comme des sanglots intérieurs. Tous deux en furent émus, et ils se disaient : — Comme il nous aime!... Nous n'aurions jamais cru cela! — Eux-mêmes ils se sen-

tirent remués jusqu'aux entrailles. Alors, lançant un dernier regard sur le talus sombre, et voyant de trente pas en trente pas les sentinelles que Hullin venait de poser en passant, ils se dirigèrent ensemble du côté de la vieille métairie. Comme ils traversaient la tranchée encombrée de morts, levant les pieds lorsqu'ils sentaient quelque chose de mou, une voix étouffée leur dit : — C'est toi, Materne?

— Ah! mon pauvre vieux Rochart, pardon, pardon! répondit le vieux chasseur en se courbant; je t'ai touché! Comment! tu es encore là?

— Oui, je ne peux pas m'en aller, puisque je n'ai plus de jambes.

Tous trois restèrent silencieux, et le vieux bûcheron reprit : — Tu diras à ma femme qu'il y a derrière l'armoire, dans un bas, cinq écus de six livres... J'avais ménagé cela,... si nous tombions malades l'un ou l'autre... Moi, je n'en ai plus besoin...

— C'est-à-dire, c'est-à-dire,... on en réchappe tout de même,... mon pauvre vieux! Nous allons t'emporter.

— Non, ça n'en vaut pas la peine...

Materne, sans répondre, fit signe à Kasper de mettre sa carabine en brancard avec la sienne, et à Frantz de placer le vieux bûcheron dessus malgré ses plaintes, ce qui fut fait aussitôt. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la ferme.

Tous les blessés qui, pendant le combat, avaient eu la force de se traîner à l'ambulance s'y étaient rendus. Le docteur Lorquin et son confrère Despois, arrivé pendant la journée, n'avaient pas encore fini de les panser. Comme Materne, ses garçons et Rochart traversaient l'allée sombre sous la lanterne, ils entendirent à gauche un cri qui leur donna froid dans les os, et le vieux bûcheron, à moitié mort, s'écria : — Pourquoi m'amenez-vous là?... Je ne veux pas, moi... Je ne me laisserai rien faire!

— Ouvre la porte, Frantz, dit Materne, la face couverte d'une sueur froide; ouvre, dépêche-toi!

Et, Frantz ayant poussé la porte, ils virent sur une grande table de cuisine, au milieu de la salle basse, aux larges poutres brunes, entre six chandelles, le fils Colard étendu tout de son long, un homme à chaque bras, un baquet dessous. Le docteur Lorquin, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, tenant une scie courte et large de trois doigts, était en train de couper une jambe au pauvre diable, tandis que Despois tenait une grosse éponge. Le sang clapotait dans le baquet. Colard était plus pâle que la mort. Catherine Lefèvre, un rouleau de charpie sous le bras, semblait ferme; mais deux grosses rides sillonnaient ses joues le long de son nez crochu, tant elle serrait les dents.

— C'est fini! dit le docteur en se retournant et jetant un coup d'œil sur les nouveau-venus. Hé! c'est vous, père Rochart? fit-il.

— Oui, c'est moi; mais je ne veux pas qu'on me touche, j'aime mieux finir comme ça!

Le docteur, levant une chandelle, regarda et fit la grimace. — Il est temps, mon pauvre vieux; vous avez perdu beaucoup de sang, et si nous attendons encore, il sera trop tard.

— Tant mieux! j'ai assez souffert dans ma vie.

— Comme vous voudrez. Passons à un autre!

Au fond de la salle, on voyait une longue file de paillasses; les deux dernières étaient vides, quoique inondées de sang. Materne et Kasper posèrent le vieux bûcheron sur la dernière, tandis que Despois s'approchait d'un autre blessé, lui disant : — Nicolas, c'est ton tour!

Alors on vit le grand Nicolas Cerf, le *schlitteur*, se lever la face pâle et les yeux hagards.

— Qu'on lui donne un verre d'eau-de-vie, dit le docteur.

— Non, j'aime mieux fumer ma pipe.

— Bourrez donc sa pipe, Despois. Il a du courage, cet homme. C'est bien! ça fait plaisir de voir des gens de cœur. Nous allons t'enlever ton bras en deux temps et trois mouvemens.

— Est-ce qu'il n'y a pas moyen de le conserver, monsieur Lorquin, pour élever mes pauvres enfans? C'est leur seule ressource.

— Non, l'os est broyé, ça ne tient plus. Allumez la pipe, Despois. Tiens, Nicolas, fume, fume...

Le malheureux se prit à fumer sans en avoir grande envie.

— Nous y sommes? demanda Lorquin.

— Oui, répondit Nicolas d'une voix étranglée.

— Bon. Despois, attention, épongez.

Alors avec un grand couteau il fit un tour rapide dans les chairs. Nicolas grinça des dents. Le sang jaillit. Despois liait quelque chose. La scie cria deux secondes, et le bras tomba lourdement sur le plancher.

— Voilà ce que j'appelle une opération bien enlevée, dit le docteur.

Nicolas ne fumait plus; la pipe était tombée de ses lèvres. David Schlosser, de Walsch, qui l'avait tenu, le lâcha. On entoura le moignon de linge, et tout seul Nicolas alla se recoucher sur la paillasse.

— Encore un d'expédié! Épongez bien la table, Despois, et passons à un autre, fit le docteur en se lavant les mains dans une grande écuelle.

Chaque fois qu'il disait : Passons à un autre! tous les blessés se remuaient de frayeur à cause des cris qu'ils avaient entendus et

des couteaux qu'ils voyaient reluire; mais que faire? Toutes les chambres de la ferme, la grange, les deux pièces d'en haut, tout était encombré. Il ne restait de libre que la grande salle pour les gens de la métairie. Il fallait donc bien opérer sous les yeux de ceux qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, devaient avoir leur tour.

Tout ceci s'était passé en quelques instans. Materne et ses fils avaient regardé, comme on regarde les choses horribles, pour savoir ce que c'est; puis ils avaient vu dans un coin à gauche, sous la vieille horloge de faïence, un tas de bras et de jambes. On avait déjà jeté dessus le bras de Nicolas, et l'on était en train d'extraire une balle de l'épaule d'un montagnard du Harberg aux favoris roux. On lui faisait de larges entailles en croix dans le dos, et de ses reins poilus le sang coulait jusque dans ses bottes. Materne ne put en voir davantage. — Allons-nous-en ! dit-il à ses fils.

Comme ils entraient dans l'allée sombre, ils entendirent le docteur s'écrier : — Je tiens la balle! ce qui dut faire grand plaisir à l'homme du Harberg.

En ce moment, un bourdonnement de voix s'éleva sur leur droite. — C'est Marc Divès et Hullin, dit Kasper en prêtant l'oreille.

— Oui, ils viennent sans doute de faire des abatis derrière la sapinière pour garder les canons, dit Frantz.

Ils écoutèrent de nouveau; les pas se rapprochaient. — Te voilà bien embarrassé de ces trois prisonniers, disait Hullin d'un ton brusque; puisque tu retournes au Falkenstein cette nuit pour chercher des munitions, qui t'empêche de les emmener?

— Mais où les mettre?

— Parbleu! dans la prison communale d'Aberschwiller; nous ne pouvons les garder ici.

— Bon, bon, je comprends, Jean-Claude. Et s'ils veulent s'échapper pendant la route, je leur plante ma latte entre les deux épaules.

— Cela va sans dire!

Ils arrivaient alors à la porte, et Hullin, apercevant Materne, ne put retenir un cri d'enthousiasme. — Hé! c'est toi? Je te cherche depuis une heure...

— Nous avons porté le pauvre Rochart à l'ambulance.

— Ah! c'est triste, n'est-ce pas? Que voulez-vous? quand on fait la guerre!... Vous n'avez rien, vous autres, tant mieux! Je viens d'envoyer un parlementaire à Framont, pour avertir les Autrichiens de faire enlever leurs blessés. Dans une heure, ils arriveront sans doute... Il faut prévenir nos avant-postes de les laisser approcher, mais sans armes et avec des flambeaux... S'ils se présentent autrement, qu'on fasse feu. Tu viendras ensuite souper à la ferme avec tes garçons, Materne.

Hullin dit encore à Frantz et à Kasper de faire allumer de grands feux de bivac pour la nuit, à Marc de donner de l'avoine à ses chevaux, pour aller sans retard chercher des munitions, et les voyant s'éloigner, il entra dans la métairie.

XIV.

Au bout de l'allée sombre était la cour de la ferme, où l'on descendait par cinq ou six marches usées. A droite s'élevaient le grenier et le pressoir, à gauche les écuries et le colombier, dont le pignon se découpait en noir sur le ciel obscur et nuageux; enfin, tout en face de la porte, se trouvait la buanderie. Aucun bruit du dehors n'arrivait là. Hullin, après tant de scènes tumultueuses, fut saisi de ce profond silence. Il regarda les bottes de paille qui pendaient entre les poutres de la grange jusque sous le toit, les herses, les charrues, les charrettes enfouies dans l'ombre des hangars, avec un sentiment de calme et de bien-être indéfinissable. Un coq grasseyait tout bas au milieu de ses poules endormies le long du mur. Un gros chat passa comme l'éclair et disparut dans le trou de la cave. Hullin croyait sortir d'un rêve. Après quelques instans de cette contemplation silencieuse, il se dirigea lentement vers la buanderie, dont les trois fenêtres brillaient au milieu des ténèbres et où l'on préparait la nourriture des partisans. Maître Jean-Claude entendait la voix fraîche de Louise donner des ordres d'un petit ton résolu qui l'étonnait. — Allons, allons, Katel, dépêchons-nous, le moment du souper approche... Doivent-ils avoir faim, nos gens! Depuis six heures du matin, n'avoir rien mangé, et toujours se battre!... Voyons, remuez-vous... Du sel, du poivre...

Le cœur de Jean-Claude sautillait à cette voix. Il ne put s'empêcher de regarder une minute à la fenêtre avant d'entrer. La cuisine était grande, mais assez basse et blanchie à la chaux. Un grand feu de hêtre pétillait sur l'âtre, et roulait ses spirales dorées autour des flancs noirs d'une immense marmite. Le manteau de la cheminée, fort haut et peu large, suffisait à peine aux flots de fumée qui s'élevaient de l'âtre. Sur ce fond ardent se dessinait le charmant profil de Louise, la figure enluminée des plus vives couleurs, vêtue d'un petit corsage rouge, qui laissait à découvert ses rondes épaules et son cou gracieux. Elle était là dans tout le feu de l'action, allant, venant, goûtant aux sauces avec un petit air capable, dégustant le bouillon, approuvant, critiquant. — Encore un peu de sel, encore ceci, encore cela. Lesselé, aurez-vous bientôt fini de plumer notre grand coq maigre?... De ce train nous n'arriverons jamais.

C'était charmant de la voir commander ainsi; Hullin en avait les larmes aux yeux.

Les deux grandes filles de l'anabaptiste, l'une longue, sèche et pâle, ses larges pieds plats dans des souliers ronds, ses cheveux roux enveloppés d'une coiffe de taffetas noir, sa robe de toile bleue descendant en longs plis jusqu'aux talons, l'autre grasse, joufflue, marchant comme une oie en levant les pieds l'un après l'autre lentement et se balançant sur les hanches, ces deux braves filles formaient avec Louise le plus étrange contraste. La grosse Katel allait et venait tout essoufflée sans rien dire, et Lesselé, d'un air rêveur, faisait tout par compas et par mesure. Enfin le brave anabaptiste lui-même, assis au fond de la buanderie sur une chaise de bois, les jambes croisées, le nez en l'air, le bonnet de coton sur la nuque et les mains dans les poches de sa souquenille, regardait tout cela d'un air ébahi.

Hullin entra : — Bon courage, mes enfans ! s'écria-t-il.

Louise courut se jeter dans ses bras en poussant un grand cri.

— Asseyez-vous, Jean-Claude, dit l'anabaptiste, qui le voyait trembler d'émotion.

Hullin s'assit, et Louise, s'asseyant sur ses genoux, les bras sur son épaule, se prit à pleurer.

— Qu'as-tu donc, chère enfant? disait le brave homme tout bas en l'embrassant. Voyons,... calme-toi... Tout à l'heure encore je te voyais si courageuse...

— Ah! oui,... je faisais la courageuse,... mais, voyez-vous, j'avais bien peur,... je pensais : Pourquoi ne vient-il pas?...

Elle lui jeta ses bras autour du cou; puis, une idée folle lui passant par la tête, elle prit le bonhomme par la main en criant : — Allons, papa Jean-Claude,... dansons,... dansons!... Et ils firent trois ou quatre tours. Hullin, souriant malgré lui, se tourna vers l'anabaptiste, toujours grave : — Nous sommes un peu fous, Pelsly, dit-il; il ne faut pas que cela vous étonne.

— Non, maître Hullin, c'est tout simple. Le roi David lui-même après sa grande victoire sur les Philistins dansa devant l'arche.

Jean-Claude, étonné de ressembler au roi David, ne répondit rien. — Et toi, Louise, reprit-il en s'arrêtant, tu n'as pas eu peur pendant la dernière bataille ?

— Oh! dans les premiers momens, tout ce bruit, ces coups de canon;... mais ensuite je n'ai plus pensé qu'à vous et à maman Lefèvre.

Elle le prit par la main, et, le conduisant en face d'un régiment de marmites rangées autour du feu, elle lui montra d'un air glorieux toute sa cuisine. — Voici le bœuf, voici le rôti, voici le souper du général Jean-Claude, et voici le bouillon pour nos blessés!... Ah!

nous nous sommes remuées !... Lesselé et Katel peuvent le dire. Et voici notre grande fournée, ajouta-t-elle en montrant une longue file de miches étalées sur la table. C'est maman Lefèvre et moi qui avons brassé la pâte ; mais ce n'est pas tout, venez par ici.

Elle ôta le couvercle de tôle du four au fond de la buanderie, et la cuisine se remplit aussitôt d'une odeur de galette au lard à vous réjouir le cœur. Maître Jean-Claude en fut vraiment attendri.

En ce moment, la mère Lefèvre entrait. — Eh bien ! dit-elle, il faut dresser la table, tout le monde attend là-bas... Allons, Lesselé, allez mettre la nappe. — La grosse fille sortit à pas comptés, et tous ensemble, traversant à la file la cour obscure, se dirigèrent vers la salle. Le docteur Lorquin, Despois, Marc Divès, Materne et ses deux garçons, tous gens bien endentés et pourvus d'un appétit solide, attendaient le potage avec impatience. Katel, Lesselé et Louise entrèrent, portant une énorme soupière fumante et deux magnifiques rôtis de bœuf qu'elles déposèrent sur la table. On s'assit sans cérémonie, le vieux Materne à la droite de Jean-Claude, Catherine Lefèvre à gauche, et dès lors le cliquetis des cuillers et des fourchettes, le glouglou des bouteilles, remplacèrent la conversation jusqu'à huit heures et demie du soir. On voyait au dehors le reflet de grandes flammes sur les vitres, annonçant que les partisans étaient en train de faire honneur à la cuisine de Louise, et cela contribuait encore à la satisfaction des convives.

A neuf heures, Marc Divès était en route pour le Falkenstein avec les prisonniers. A dix heures, tout le monde dormait à la ferme et sur le plateau, autour des feux de bivac. Le silence ne s'interrompait de loin en loin que par le passage des rondes et le qui-vive des sentinelles. C'est ainsi que se termina cette journée où les montagnards prouvèrent qu'ils n'avaient pas dégénéré de la vieille race.

Des événemens non moins graves allaient bientôt succéder à ceux qui venaient de s'accomplir, car ici-bas, un obstacle vaincu, d'autres se présentent. La vie humaine ressemble à la mer agitée : une vague suit l'autre de l'ancien monde au nouveau, et rien ne peut arrêter ce mouvement éternel.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

POLITIQUE COLONIALE

DE LA FRANCE

LA GUYANE.

I. *Mission de Cayenne et de la Guyane française*, 1857. — II. *Guyane française, ses limites dans l'Amazone*, par A. de Saint-Quantin, 1858. — III. *La Guyane française, ses limites du côté du Brésil*, 1859. — IV. *Französische Rechtszustände, insbesondere die Resultate der Strafgerichtspflege in Frankreich und die Zwangs-Colonisation von Cayenn*, von Franz von Holtzendorff, 1859. — V. *Études sur la végétation des Plantes potagères propres à la Guyane française*, par M. Sagot, 1860. — VI. *Rapports de la Banque de la Guyane*, 1855-1860. — VII. *Rapports de la Compagnie de l'Approuague*, 1860-1861. — VIII. *De la Transportation, aperçus législatifs, philosophiques et politiques sur la colonisation pénitentiaire*, par C.-O. Barbaroux, 1857.

On a souvent dit que l'Algérie était une énigme posée à la France par le sphinx de la colonisation. Ce mot s'explique dans une certaine mesure par les mobiles destinées de la France africaine, s'essayant au régime civil et retombant toujours dans le régime militaire; toutefois il s'appliquerait bien plus justement à la Guyane. Pour l'Algérie, la solution, bien que d'une application complexe et difficile, est théoriquement connue, et n'attend que la sanction d'une expérience fermement décrétée, fermement conduite, tandis que, pour la Guyane, les termes du problème sont à peine établis. Depuis le commencement du XVIIe siècle, où quelques Français, abordant ses rivages, la gratifièrent du nom pompeux de *France équinoxiale*, les ébauches de colonisation tentées par les compagnies et par l'état ont toutes avorté, et le mauvais renom que ces échecs ont valu à la Guyane s'est aggravé encore du sinistre reflet des rigueurs de la déportation politique et du régime des bagnes. C'est ainsi que, par un fatal concours de circonstances, la Guyane est

restée la plus discréditée et la moins peuplée de nos colonies à culture, tandis qu'elle en est une des plus vastes par son étendue et des plus séduisantes par l'éclat de sa végétation. Pour une surface de seize ou dix-huit mille lieues carrées, la moitié de la France, elle ne possède guère que vingt mille habitans, et ne produit que 7 ou 800,000 francs de valeurs d'exportation, comme il y a cent ans. Elle coûte plus de 2 millions par an à la France tant en dépenses d'administration générale qu'en subventions au budget local, sans lui fournir en compensation ni un marché sérieux d'approvisionnement ni un important débouché, et tandis qu'après la crise qui a suivi l'abolition de l'esclavage toutes nos autres colonies ont déjà regagné et plusieurs même dépassé leur ancien niveau de production et de consommation, elle seule ne se relève pas malgré les secours financiers extraordinaires qu'y a versés le nouveau système pénitentiaire. En même temps, par un contraste qui a quelque chose d'humiliant, voilà que, près d'elle, dans des conditions équivalentes, les Guyanes hollandaise et anglaise prospèrent malgré les épreuves qu'elles ont subies. La raison d'un tel état de choses n'est-elle pas dans la violation des lois de la nature et des leçons de l'expérience? N'est-on pas fondé à espérer mieux d'une conduite plus habile et de réformes adaptées à l'esprit de notre temps? Enfin de quelle aide ou de quel embarras a été la translation des bagnes? Telles sont les questions vers lesquelles nous porte le courant de nos études coloniales (1), et que nous allons essayer de résoudre.

I. — CONDITIONS NATURELLES ET GÉOGRAPHIQUES.

Le caractère essentiel de la Guyane, le principe même de sa constitution naturelle, c'est une grande chaleur alliée à une extrême humidité. La chaleur, moindre pourtant que ne le fait supposer le nom vulgaire de zone torride, lui vient de sa position géographique entre le 2e et le 6e degré de latitude nord; elle dépasse rarement 31 ou 32 degrés centigrades, que la canicule de juillet nous a rendus familiers. Le feu des rayons du soleil, perpendiculaires deux fois par an et toujours fort voisins de la ligne verticale, est tempéré par les brises continues qui tout le jour, pendant la plus grande partie de l'année, soufflent de la pleine mer. La fraîcheur est entretenue par les brises de terre qui leur succèdent, ainsi que par la longueur des nuits, à peu près égales aux jours et souvent mouillées de rosées et de brouillards. L'excès de chaleur vient plutôt d'une moyenne

(1) Voyez les livraisons de la *Revue* du 1er et 15 octobre 1858 (*Sénégal*), 15 avril et 15 mai 1859 (*Algérie*), 15 août 1859 (*Terre-Neuve*), 15 avril 1860 (*La Réunion*), 1er septembre 1860 (*les Antilles*).

température de beaucoup supérieure à celle d'Europe, parce que, dans les saisons et les heures les plus rafraîchies, le thermomètre ne baisse pas au-dessous de 19 ou 20 degrés. Cette moyenne est évaluée entre 25 et 27 degrés. Aussi le climat de Cayenne est-il justement classé parmi les climats chauds du globe.

Un caractère plus remarquable encore de ce climat, c'est l'excès d'humidité : les cultures et l'industrie, la vie sociale même, tout en ressent l'influence. C'est l'humidité extrême qui a fait la Guyane ce qu'elle est : elle lui vient de toutes parts, de la mer, du ciel, du sol. Que les vents alizés, qui règnent toute l'année entre les tropiques, soufflent, suivant la saison, du nord-est ou du sud-est, les vapeurs aqueuses qu'ils enlèvent à la surface échauffée de l'Océan-Atlantique, et qu'ils portent sur le continent, se heurtent au massif de montagnes, contre-fort de la chaîne des Cordillères, qui forme le centre de la Guyane. Les forêts épaisses qui couvrent tout ce massif condensent et reçoivent ces vapeurs, qui tombent en pluies et coulent de toutes parts en sources, en rivières, en fleuves même. De l'Araouari au Maroni, sur une longueur de cent vingt-cinq lieues, qui forme le littoral de la Guyane, plus de vingt courans larges et profonds se jettent dans la mer. Au-delà de ce massif, un second réseau de rivières, qui sont les affluens de l'Orénoque au nord, de l'Amazone au sud, est alimenté, outre les pluies tropicales, par les neiges éternelles de la chaîne des Cordillères, dont les cimes, sous ces latitudes, atteignent de 6 à 7,000 mètres, et les hauteurs moyennes de 3 à 4,000. Soumise à de telles influences, la Guyane française reçoit, pendant une période qui dure six ou sept mois, des pluies assez abondantes pour former à la surface du sol, si l'eau s'y accumulait, une couche de 3 mètres 1/2. La chaleur se combinant avec l'humidité, l'évaporation sature constamment l'atmosphère.

La configuration du sol vient encore exagérer ces inconvéniens météorologiques. Entre le pied des montagnes et la mer s'est formée, par le lent travail des siècles, une plaine de quatre ou cinq lieues de large, champ obligé de la colonisation, composée en partie des alluvions que charrient les fleuves aux dépens des massifs intérieurs, en partie des vases qu'entraînent les hautes marées. Entre ces deux forces contraires s'établit une lutte permanente qui couvre la surface générale de la contrée de nappes liquides, moins cependant que ne font les averses fluviales. Inondée des deux côtés, et par l'eau douce et par l'eau salée, cette plaine doit se défendre contre deux ennemis, dont les menaces peuvent pourtant se tourner en bienfaits sous forme d'irrigation, de dépôts limoneux et de forces motrices : manœuvre difficile, qui sollicite toute la vigilance

et la puissance de l'industrie humaine, et qui jusqu'à ce jour, trop imparfaitement accomplie, laisse s'accumuler sur d'immenses espaces des masses d'eaux stagnantes. De là des marais fangeux et des savanes noyées, premières sources de l'insalubrité dont la voix populaire plus encore que l'opinion raisonnée accuse la Guyane.

Cette insalubrité, qui éclate en fièvres intermittentes et pernicieuses, est en tout pays la conséquence des émanations paludéennes. L'Europe, si fière de son climat, n'échappe point partout à la malignité des miasmes. La légende d'Hercule purgeant de l'hydre aux mille têtes les marais de Lerne raconte, sous le voile transparent d'un mythe héroïque, l'état primitif de la région méditerranéenne, jadis pestilentielle tant qu'elle fut barbare, aujourd'hui salubre depuis qu'elle est civilisée. De trop nombreuses traces de l'état primitif survivent encore dans le midi et à l'ouest de la France, en Corse, en Italie, aux bouches du Danube et de la plupart des fleuves; on les retrouve au cœur de l'Europe, en Hongrie et ailleurs, au nord surtout, en Hollande. L'Asie et l'Afrique paient tribut au fléau comme l'Amérique et l'Europe. Gardons-nous donc d'en faire un crime particulier à la Guyane, où des travaux de desséchement peuvent, comme ailleurs, rendre la santé, la joie et la force aux populations, à la condition de mesurer l'énergie et la persévérance de l'effort à l'intensité du mal.

Une influence plus funeste et plus difficile à combattre pèse encore sur la Guyane : nous voulons parler de l'insensible et progressif affaiblissement du corps humain, dû à une chaleur qui, sans avoir rien d'excessif en aucun moment, épuise les forces par sa continuité, tout en masquant le péril sous le charme des plus douces sensations. Au besoin d'activité que l'étranger apporte d'Europe succède, par une invisible transformation, un goût de mouvement modéré, puis de repos, comme sous le climat séducteur de l'Inde. Les ressorts de la vie intellectuelle se fatiguent avec ceux de la vie physique, et l'amollissement du corps y est suivi de l'affaissement de la pensée. Que les facilités de la chasse et de la pêche ou la libéralité de la nature, offrant spontanément ses dons, dispensent les populations d'une culture assidue, elles s'étioleront de langueur, et si quelque généreuse secousse n'arrive au secours de leur volonté, elles s'abstiendront de travailler, et négligeront même de croître et de multiplier.

A ces accusations les amis de la Guyane opposent l'exemple des flibustiers, des boucaniers et des engagés blancs qui furent pendant deux siècles les premiers et principaux pionniers de la zone torride. L'exemple, pour avoir une grande valeur, devrait fournir la statistique de la mortalité dans ces trois classes de colons, ce qui man-

que entièrement. Au lieu de nier une influence certaine et funeste, il vaut mieux constater qu'elle peut être heureusement combattue. Les preuves abondent pour la Guyane d'une mortalité modérée des garnisons, d'une vie moyenne à peine inférieure à ce qu'elle est ailleurs, de longs services de fonctionnaires, de santés florissantes parmi les Européens qui ont longtemps vécu et voyagé dans la colonie, même d'une longévité centenaire des blancs. La nature ne fait point de sauts, a dit Linné; dans la série de ses créations, tous les extrêmes se relient par des transitions. C'est ainsi qu'elle a préparé le séjour de la Guyane même aux Européens par une agréable ventilation des brises de terre et de mer, et par l'abondante rémunération d'un travail léger. Que l'Européen aide la nature de son côté par une hygiène tonique, par la sobriété dans les travaux et les plaisirs, par une discipline régulière de la vie, et peu à peu ses organes s'assoupliront aux exigences du milieu nouveau, et il pourra couler de longs et heureux jours sous un ciel qu'il redoutait. Sa postérité, née dans le pays, y vivra plus facilement encore; ne voit-on pas à Cuba et à Porto-Rico un grand nombre de blancs créoles travailler la terre, du moins pour les cultures autres que la canne? Que le préjugé ou la loi ne s'oppose pas aux alliances entre races diverses, et une race mixte se formera, mieux trempée encore pour la fatigue.

La colonisation rencontre malheureusement des obstacles d'un autre genre dans la rareté des bons ports et l'isolement géographique. Les bons ports sont le point de départ de toute colonisation prospère, et la Guyane en est à peu près privée. Le rivage de la Guyane forme une ligne tantôt continue en ligne droite, tantôt légèrement ondulée, qui ne s'ouvre nulle part en quelqu'une de ces découpures profondes et abritées si recherchées de la navigation : du côté des terres, deux ou trois lieues de terrains fangeux et noyés; du côté de la mer, un glacis de vase qui se prolonge fort au loin et tient les bâtimens à distance. Sur la ligne indécise de séparation entre les eaux et les terres se dresse une forêt de palétuviers, grands arbres qui envahissent le sol humide et de leurs branches projettent des racines aériennes qui s'implantent à côté des tiges. Autour de chaque débris végétal qui tombe, la boue s'accumule, un réseau de nouvelles branches et de nouvelles racines s'entrelace; moitié solide et moitié liquide, la masse branlante devient un îlot de bois et de fange qui se fixe à la longue, précieuse défense contre une attaque, si elle n'était un obstacle aux communications pacifiques et un écueil pour les navires en quête d'un refuge. Cependant, à mesure que l'action des élémens la consolide, la canne à sucre y trouve un excellent fonds.

A travers cette longue et épaisse bordure de palétuviers, qui marque les contours du rivage, les nombreux fleuves de la Guyane font autant de trouées pour verser leurs eaux dans la mer, sans fournir des emplacemens favorables à l'établissement des villes maritimes : presque toutes ces bouches fluviales sont obstruées par des bancs de sable, des îlots de terre, flanquées d'alluvions vaseuses ou fermées par des barres. A Cayenne seulement, une rade de quatre milles de tour offre un mouillage aux navires tirant moins de treize pieds d'eau, c'est-à-dire de 250 à 300 tonneaux. Les grands navires ne peuvent jeter l'ancre et trouver un abri contre les mauvais temps qu'aux îles du Salut, situées en pleine mer, à vingt-sept milles de Cayenne, en face du territoire du Kourou, dont ils ne peuvent approcher. Même les communications sur la côte, faciles tant qu'on suit le vent, deviennent très pénibles pour la voile quand il faut au contraire remonter le courant aérien, et l'on y a vu des traversées de cinquante ou soixante lieues seulement durer aussi longtemps que celle de France en Amérique. Les bâtimens d'un léger tonnage peuvent, il est vrai, remonter la plupart des rivières, particulièrement le Maroni, l'Approuague et l'Oyapock, beaucoup plus larges que nos grands fleuves de France, mais sans pouvoir s'avancer au-delà de quinze ou vingt lieues. Les dures roches de granit qui composent la charpente osseuse des montagnes de la Guyane ayant résisté à l'érosion des eaux, le lit des rivières est brusquement coupé par des sauts et des cataractes qui barrent la navigation.

Réduite à son modeste mouillage de Cayenne, privée des avantages nautiques et commerciaux qu'offrent aux autres Guyanes les fleuves du Surinam, du Corentin, du Berbice et de l'Essequibo, plus profonds à leurs embouchures et navigables sur un cours plus long, la Guyane française aurait encore pu prospérer sans l'isolement géographique où elle se trouve. Rien n'aboutit à la Guyane, et elle ne mène à rien, à la différence des Antilles, qui se sont trouvées sur le trajet des grandes voies commerciales du globe, de l'ancien monde au nouveau, de l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud. La Guyane, isolée, n'a pu prendre à ce mouvement qu'une très faible part. Une seule fois, sous l'empire, profitant des vents et des courans qui portent ses eaux dans le golfe du Mexique, elle se mêla aux croisières dirigées contre le commerce anglais et s'y enrichit; encore était-elle trop pauvre pour avoir une véritable marine, comme ses sœurs de la Guadeloupe et de la Martinique, surtout de Saint-Domingue, et d'ailleurs les champs de course étaient trop éloignés.

A jeter un coup d'œil sur la carte, on croirait la Guyane plus favorisée : au-delà de la zone du littoral, premier théâtre de la colonisation, s'étendent à l'infini des terres montueuses enserrées par

l'Amazone et l'Orénoque. Ne pourrait-on tenter quelque heureuse sortie vers ces solitudes inexplorées, comme ont fait les pionniers des États-Unis vers les déserts naguère inconnus et inhabités du *far west?* La fortune n'y promettrait-elle rien aux audacieux? A ces questions que posa de tout temps une patriotique ambition, la nature et la politique semblent répondre par d'insurmontables obstacles. De près comme de loin, tout est entrave. Au-delà de ces sauts de roches que nous avons indiqués comme termes de la navigation intérieure, toute exploration ne peut se faire qu'à pied, et le voyageur, à peine débarqué, se trouve engagé dans une forêt immense, inextricable. Dans ce fouillis de troncs et de lianes dont aucun sentier n'éclaire le labyrinthe, au milieu d'un silence accablant qu'interrompent seuls quelques cris d'oiseaux et de singes, dans une atmosphère étouffante, bien vite les forces s'épuisent et le courage faiblit. Les plus intrépides rebroussent bientôt chemin, heureux s'ils rencontrent la cabane de quelque pauvre famille sauvage qui leur donne l'hospitalité, quoique peut-être elle n'ait pas toujours eu à se louer de la civilisation! On croit généralement que des émigrans ont avantage à trouver devant eux un pays vide de tout habitant. C'est une erreur. Le sauvage lui-même est un ami pour le pionnier qui sait gagner sa confiance, et il lui rend, pour les besoins d'une première installation, de précieux services.

La course la plus lointaine entreprise au cœur de la Guyane a été celle des jésuites Béchamel et Grillet, qui en 1674 pénétrèrent à quatre-vingts lieues dans l'intérieur. Malgré quelques autres excursions, on ne peut dire des explorations, la Guyane, dans son massif central, reste couverte de voiles presque aussi épais que le jour où, sur la fin du xve siècle, Walter Raleigh s'y jetait en aventurier pour gagner la faveur de la reine Élisabeth : on ne les soulèverait qu'à l'aide d'une expédition munie de puissans moyens d'action et fortifiée par l'esprit des grandes découvertes. Livrée à ses misères et à ses divisions, la société guyanaise est incapable de tels efforts, et le gouvernement local se garde de desseins aussi téméraires. Contrairement d'ailleurs à l'observation générale, qui constate que la température baisse en proportion de l'élévation des lieux au-dessus du niveau de la mer, on croit à Cayenne que l'intérieur de la colonie serait encore plus difficilement habitable que le littoral. La brise de mer n'y peut parvenir, dit-on, arrêtée qu'elle est par les forêts et le cercle extérieur des montagnes : l'atmosphère, concentrée et pesante, jamais ventilée, doit y être viciée. De tels doutes ne peuvent être dissipés que par l'inspection même des lieux. Rappelons toutefois que, par une singulière tendance de son imagination, l'homme a toujours peuplé de monstres et d'épouvantails les régions qu'il ne connaissait pas,

l'Océan avant que Colomb ne le traversât, hier l'Australie, aujourd'hui encore l'Afrique intérieure. A mesure que le mystère s'évanouit sous les yeux de quelque hardi chercheur, la nature se révèle avec une munificence imprévue. On peut espérer qu'il en sera ainsi de la Guyane dans ses plus sombres profondeurs.

Deux voies moins insondables restaient ouvertes aux hardiesses du génie colonisateur, les magnifiques cours de l'Orénoque et de l'Amazone, qui jusqu'en-deçà du XVIe siècle limitèrent seuls la Guyane française, comme en font foi les chartes de compagnies octroyées par Louis XIII et Louis XIV, simples ratifications des entreprises individuelles des marchands de Rouen et des marins engagés sous leurs ordres. Les compagnies et la royauté ont fait perdre à la France cette double et inappréciable richesse. Uniquement préoccupées de leurs gains immédiats et manquant de l'intelligence des grandes affaires autant que de résolution et de patriotisme, les compagnies privilégiées laissèrent les Hollandais s'implanter en-deçà de l'Orénoque, si bien que lorsque l'établissement de Cayenne, commencé en 1635, prit quelque consistance, nous étions déjà resserrés sur la rive droite du Maroni. A l'autre extrémité, il restait encore, pour nous ouvrir les profondeurs du pays, l'Amazone et le Rio-Negro, l'un de ses principaux affluens. Par le traité d'Utrecht, Louis XIV abandonna cette limite, renonçant même à tout droit de navigation sur l'Amazone et ses tributaires, sacrifiant ainsi d'un trait de plume au Portugal, maître du Brésil, un itinéraire commercial de quinze cents lieues, comme il abandonnait l'Acadie et Terre-Neuve à l'Angleterre à titre d'appoint de ses combinaisons dynastiques.

Les nouvelles limites respectivement assignées à la France et au Brésil furent si mal déterminées, qu'elles sont, depuis le règne de Louis XV, l'objet d'un litige non réglé encore malgré une accumulation de notes et de conférences diplomatiques où se trouve invoquée de part et d'autre la grande autorité de Humboldt, qui voyageait dans ces régions vers le commencement du siècle. Le désaccord vient de la détermination du Cap-Nord et de la rivière de Vincent-Pinçon ou Japoc, assignés par le traité d'Utrecht pour limite méridionale à la Guyane française. L'interprétation portugaise confond ces deux points avec le cap d'Orange et la rivière d'Oyapock, ce qui enlève les trois quarts de la surface et la moitié du littoral revendiqués par la France, laquelle reporte ses limites à la rivière Araouari, au voisinage du Cap-Nord. Si tel est notre droit, nous avons un intérêt sérieux à le maintenir. Sur le plateau élevé où l'Oyapock et divers affluens de l'Amazone prennent leur source, la colonisation trouverait des vallées tièdes et des terres vierges éminemment propres au caféier, au cacaoyer, au cotonnier. Plus près du rivage, des savanes

et des lacs poissonneux pourraient attirer et fixer les Indiens. Il serait même possible d'établir un port dans ces parages, affranchis du *prororoca*, ce terrible heurt entre les ondes de l'Amazone, les vagues de la mer et les vents alizés, qui désole les terres les plus voisines du Cap-Nord.

Ainsi fermée de toutes parts aux entreprises du commerce, qui assurent, mieux que celles de l'agriculture, les débuts d'une colonisation, la Guyane n'a point vu s'élever sur ses rivages une de ces villes maritimes dont l'influence réagit énergiquement sur l'économie de toute une contrée. Cayenne n'a jamais réuni dans ses murs plus de cinq mille habitans, tandis que Paramaribo, capitale de la Guyane hollandaise, en a compté plus de vingt mille, et Démérari, capitale de la Guyane anglaise, plus de vingt-cinq mille. Si une part de cette supériorité revient au génie colonisateur de la Hollande et de l'Angleterre, une part plus grande doit être faite aux conditions naturelles : des terres de culture plus rapprochées les unes des autres, une moindre distance des îles anglaises et hollandaises, points d'appui dans la mer des Antilles, et surtout des fleuves mieux disposés pour la navigation et le commerce. Tout en confessant que la Guyane française n'est pas une de ces terres bénies du ciel où la population humaine n'a qu'à poser le pied pour prendre racine et prospérer, ne dissimulons pas, même pour pallier nos fautes, les compensations que la destinée lui assure. Elle possède une vaste étendue de terres vierges, fertiles, propres à toutes les cultures tropicales. Elle n'est point sous la menace permanente des ouragans qui dévastent les Antilles ; les ras de marée et les tremblemens de terre y sont très rares et inoffensifs. La fièvre jaune, ce terrible fléau qui ravage le Mexique et la Louisiane au nord, le Brésil au sud, ne fait à Cayenne que de lointaines apparitions. L'absence de tout grand port écarte de cette ville les flottes ennemies. La Guyane peut donc consacrer à la production des forces que beaucoup de colonies sont condamnées à dépenser en fortifications et en armemens, ou à réparer des désastres sans cesse renouvelés. L'examen de ses ressources naturelles va montrer que, dans la carrière économique, elle peut rivaliser avec les plus heureux établissemens par le nombre, l'importance et la variété des produits.

II. — RESSOURCES AGRICOLES ET INDUSTRIELLES. — DENRÉES D'EXPORTATION, LE BOIS, L'OR.

Toute l'économie rurale de la Guyane se rapporte aux trois divisions naturelles du sol : les terres hautes, les terres basses, les savanes.

Les terres hautes, qui sont les prolongemens du massif monta-

gneux à travers la zone du littoral, se détachent en collines, en buttes, en mornes isolés. Sur le bord de la mer, au vent de Cayenne, elles forment un long bourrelet où les colons aiment à dresser leurs habitations pour respirer un air plus sain et surveiller leurs cultures. On les distingue en terres hautes de la montagne et terres hautes de la plaine, suivant leur point d'attache, et les unes comme les autres se composent d'un noyau granitique, d'un sous-sol argileux formé par la décomposition du feldspath, d'un sol siliceux avec une couche de terreau : le calcaire y manque absolument comme dans toute la Guyane, excepté aux bords de la mer, où les coquillages sont roulés avec la vase et le sable. En de tels terrains, la puissance de la végétation forestière donne en Amérique, de même qu'en Europe, une idée exagérée de leur fertilité. C'est une composition défectueuse qu'il faut corriger par des amendemens et des engrais dont on ignore l'art et dont on redoute le prix dans les colonies naissantes. La fertilité de la surface, due plutôt aux détritus séculaires des plantes et des animaux qu'à la richesse propre des élémens constituans, s'épuise vite en proportion même du jet rapide et luxuriant de la végétation; les pluies incessantes, en lavant le sol, entraînent l'humus et hâtent l'épuisement. Après quelques années d'exploitation, les récoltes annuelles et herbacées refusent de se renouveler : les champs doivent se reposer; mais ce repos n'est point sous l'équateur, comme la jachère dans notre zone tempérée, accompagné d'un simple pâturage succédant à une production plus vigoureuse : sous l'action stimulante de l'eau et du soleil, un bois pousse, qui trouve dans les profondeurs du sol un aliment suffisant, et quand l'alternance de la culture ramène le travail sur le même terrain, il faut nécessairement abattre ces arbres. Cet obstacle toujours renaissant force l'agriculteur à recommencer toujours sa plus grosse tâche, le défrichement : conditions pénibles, et qui ne permettent pas au cultivateur la même admiration qu'au naturaliste.

Les terres basses sont plus favorisées sous le rapport de la fertilité. Composées d'alluvions terrestres et de vases marines, où les coquillages abondent parfois, elles se prêtent à une succession presque indéfinie de cultures; mais la surabondance des eaux y est un embarras de tous les jours contre lequel il faut se défendre par des digues et des écluses, par des fossés et des canaux, qui forcent d'associer les procédés d'une industrie avancée à ceux d'une agriculture naissante.

Quant aux savanes guyanaises, ce sont d'immenses pâturages naturels assez semblables aux prairies de l'Amérique du Nord, aux pampas de l'Amérique du Sud, et qui s'étendent entre le pied des montagnes et la mer; elles caractérisent les vastes espaces au sud de

Cayenne, entre l'Amazone et l'Oyapock, et au nord depuis le Kourou jusqu'au Maroni. La surface de ces plaines, légèrement et irrégulièrement ondulée, parsemée d'arbres nains et de rares bouquets de haute futaie qui en coupent la monotonie, affecte une pente générale fort douce vers les montagnes de l'intérieur, ce qui permet aux eaux courantes d'y vaguer en tout sens. Beaucoup de ces savanes, noyées sous ce trop-plein d'irrigation, forment des marécages d'un aspect particulier, dits *pripris*, qui peuvent recevoir et nourrir d'innombrables troupeaux de bœufs. L'herbe s'y améliore rapidement, comme dans toutes les prairies, quand elle est pacagée et surtout fauchée; mais c'est de quoi on ne s'avise guère à Cayenne, où les chevaux de la gendarmerie ont souvent consommé du foin expédié de Bordeaux et revenant à 32 francs les 100 kilogr., par les mêmes causes sans doute qui ont fait longtemps préférer en Algérie le foin d'Italie et d'Angleterre, payé 15 ou 20 fr. le quintal, à celui du pays, qui n'eût coûté que moitié!

Par cette triple division du sol, la nature avait indiqué les voies à la colonisation, qui s'attaqua d'abord aux terres hautes, comme les plus salubres et les plus faciles à travailler. On pressent quelles déceptions suivirent ces premières entreprises : des défrichemens continuels, des terres rapidement épuisées, ne pouvaient procurer cette prompte et éclatante prospérité qu'on demande aux colonies. A la Guyane française, même à la Guyane hollandaise, tant que la culture se restreignit aux terres hautes, le pays ne fit que languir; il ne connut de meilleurs jours que lorsqu'on aborda les terres basses, qui se montrèrent propices à la canne à sucre. Les colons néerlandais, préparés par l'éducation du pays natal aux travaux hydrauliques que ces terres demandent, en firent les premières applications à Surinam, et ce fut un de leurs ingénieurs, Suisse d'origine, nommé Guizan, qui introduisit le même art aux environs de Cayenne et dans le quartier d'Approuague. En engageant cet habile maître, Malouet, alors administrateur à la Guyane, rendit le plus éminent service à l'établissement français.

Dès lors s'introduisit une répartition des cultures, qu'il s'agissait de mettre en harmonie avec les aptitudes de chaque espèce de terrain : aux terres basses les plantations de canne à sucre, aux terres hautes les espèces arborescentes, et un peu partout les cultures *vivrières*, comme on dit aux colonies. La propriété rurale et la société tout entière se réglèrent d'après le même système : l'aristocratie du sol ou la grande propriété fit du sucre; la bourgeoisie ou la moyenne propriété récolta du rocou, du café, des épices, du coton; le menu peuple se procura des vivres dans les jardins que lui abandonnaient les maîtres, et plus tard sur des abatis de petite étendue, qui, après

l'émancipation, devinrent sa propriété. Les sucreries ou grandes habitations, qualifiées de manufactures par excellence, dédaignèrent toute autre culture, tandis qu'on vit sur les petites propriétés le rocou s'associer au coton, le girofle au café ou au cacao. La nature semblait se faire complice du système des castes. L'émancipation est venue, au grand chagrin des admirateurs du passé, troubler ces harmonies; les genres de culture s'entremêlent comme les classes, sans égard à la couleur de la peau du cultivateur, et l'on a dit, avec autant d'esprit que de raison, que le jour où les noirs feront du sucre, ils seront bien près de se croire blancs; mais il leur faudrait, pour s'élever à cette noblesse, des usines centrales qui pussent manipuler leurs petites récoltes.

L'introduction de la canne à sucre remonte aux premiers âges de la colonie. Pendant un siècle et demi, l'espèce dite créole domina seule; vers 1790, elle fut remplacée par celle de Taïti, à laquelle on a depuis associé deux variétés de Batavia, l'une jaune, l'autre violette, comme étant plus hâtives. Cultivée primitivement dans les terres hautes, la canne a trouvé de bien meilleures conditions dans les terres basses, bien qu'on accuse ces fonds marécageux et argileux de profiter plus à la quantité qu'à la qualité du sucre. Quand, après de longues années de production, les terres sont fatiguées, on les répare au moyen d'une inondation d'eau douce. Le capital considérable qui est nécessaire pour l'installation d'une sucrerie a toujours beaucoup restreint le nombre de ces établissemens à la Guyane, où capitaux et crédit ont également manqué. En 1726, le père Labat en comptait vingt. Plus d'un siècle après, en 1837, il y en avait quarante-quatre, et ce fut l'apogée. On ne comptait plus, il y a quatre ans, que quatorze ou quinze établissemens, qui consacraient à la canne 3 ou 400 hectares et exportaient environ 400,000 kilogrammes, moins que certaines usines de la Réunion ou des Antilles. Ces nombres se sont aujourd'hui un peu relevés. Aux meilleurs jours, la production n'a pas dépassé 2 millions 1/2 de kilogrammes, d'une qualité un peu inférieure, soit par la faute du terroir ou celle de la fabrication. Il est vrai qu'une grande quantité de vesou est directement transformée en rhum.

La canne à sucre a trouvé à la Guyane un rival d'importance, sinon d'honneur, dans un modeste arbuste, le rocouyer, à peu près inconnu partout ailleurs, et qui croît spontanément à Cayenne. Les indigènes extrayaient de son fruit une pâte avec laquelle ils se teignaient le corps en une couleur rouge qui en renforçait la nuance naturelle. Les colons s'empressèrent d'adopter une plante dont la matière tinctoriale trouva aussitôt un débouché en Europe dans les emplois industriels qui donnent à la soie, à la laine, au coton, des

tons rouges de divers degrés. La chimie moderne en a extrait et concentré le principe sous les noms de bixine et demi-bixine. En 1726, la colonie comptait 86 rocoueries; elle en a aujourd'hui 300 malgré des oscillations de prix qui varient entre un maximum de 5 ou 6 fr. le kilogramme et un minimum de 50 ou 80 centimes : à 1 franc 50 centimes, la rémunération est encourageante. Quand la baisse est trop forte, on suspend les travaux d'entretien, on néglige la récolte, sauf à recommencer les années suivantes quand les cours s'améliorent, ce qui ne tarde guère, la Guyane française étant à peu près le seul pays qui fournisse à l'Europe les 5 ou 600,000 kilogr. de rocou qui s'y consomment. Un ou deux ans d'intermittence rétablissent les prix, et c'est grâce à ce privilége que depuis deux siècles le rocou se maintient dans la colonie en faveur croissante. Quoiqu'il réussisse dans les terres hautes, il donne ses plus belles récoltes après les hivers pluvieux; il brave les variations de température; il est peu attaqué par les insectes; il produit au bout de dix-huit ou vingt mois, et dure quinze ou vingt ans. Le rocouyer, on le voit, constitue une ressource de quelque valeur pour la Guyane: aussi la population lui reste-t-elle fidèle malgré toutes les amorces de l'administration locale pour l'attirer à d'autres cultures, et l'année 1857 a vu une exportation de 582,000 kilogrammes de rocou donner un revenu brut et net supérieur à celui du sucre. Le rendement par hectare, qui est en moyenne de 300 kilogrammes, s'élève jusqu'à 900 dans les terres le plus propices, comme celles du quartier de Kaw. Si l'on pouvait étendre l'emploi industriel de cette matière colorante, nul encouragement ne serait plus favorable à la moyenne culture. Une usine à vapeur existe à Cayenne pour la trituration de la graine de rocou, et d'autres ne tarderaient pas à s'établir, pour peu que le développement de la consommation encourageât la production.

Dans le cours du XVIIIe siècle, le caféier, le cacaoyer, le cotonnier, vinrent multiplier les élémens de l'agriculture guyanaise : le premier, importé de Surinam vers 1716; le second, croissant spontanément dans l'intérieur du pays, où il forme de véritables bois, mais adopté seulement en 1728; le troisième, emprunté aux sauvages on ne sait à quelle époque précise. Ce furent trois utiles innovations qui, pendant plus d'un siècle, accrurent les revenus de la Guyane, où le caféier et le cacaoyer se maintiennent encore avec quelque succès. Le caféier croît à merveille dans les terres hautes; cependant la préférence des colons se tourne vers le cacaoyer, qui porte, comme son rival, ses premières gousses à quatre ou cinq ans, est en plein rapport à sept ou huit, et dure une quarantaine d'années, beaucoup plus longtemps que le caféier. Celui-ci succomberait sous

cette concurrence sans l'avantage d'un rendement et surtout d'un prix plus élevé. L'administration dans ces derniers temps a excité l'une et l'autre culture par des primes qui profiteront surtout aux *petits habitans*, à qui ces récoltes conviennent en raison de la main-d'œuvre modérée qu'elles réclament.

Malgré des encouragemens plus énergiques, le cotonnier, qui prend aussi sous l'équateur la taille d'un arbuste, est en pleine décadence à la Guyane. Ce n'est pas qu'il n'y puisse réussir : des sauvages le cultivent, en filent la fibre, la tordent, en font des hamacs; mais dans les terres hautes, qui lui conviennent le mieux, la récolte est peu abondante; dans les terres basses, où il prospère aussi, lorsqu'elles sont bien desséchées, la qualité est médiocre. La faveur commerciale dont le coton de la Guyane jouissait au XVIIIe siècle, alors que les pays producteurs étaient peu nombreux, il l'a perdue le jour où les États-Unis ont inondé tous les marchés du globe de leur courte-soie à vil prix. Il restait la ressource du longue-soie, et le gouvernement local s'en est avisé en offrant d'acheter, pour le compte de l'état, à des prix fort élevés, toute la récolte : peine à peu près perdue! Cette variété ne prospère que dans les terres basses, et les noirs, répugnant au travail pénible, ne s'y portent pas volontiers; elle périt par les grandes pluies de janvier et de février, que le climat ramène infailliblement tous les ans. Aussi la préférence se porte-t-elle sur les espèces indigènes, qui sont plus rustiques et exigent moins de soins; il est vrai que les résultats se réduisent à peu de chose. L'exportation, qui atteignait il y a une vingtaine d'années près de 300,000 kilogrammes, en dépasse à peine 8,000 aujourd'hui!

Les arbres à épices, parmi lesquels comptent surtout le giroflier, le muscadier, le cannellier et le poivrier, ont joui d'une faveur inégale. Les trois derniers ont successivement décliné jusqu'à ne plus compter aujourd'hui dans les produits sérieux de la colonie : la douane n'a constaté en 1857 la sortie d'aucune quantité de muscade; elle n'a eu à signaler que 60 kilogr. de cannelle, 100 kilogr. de poivre. Pour le cannellier, on accuse l'infériorité du produit, comparé à la cannelle de Ceylan, pour le muscadier une végétation médiocre, pour le poivrier une fécondité qui s'éteint on ne sait pourquoi. Probablement il y a au fond de toutes ces révolutions de culture des questions de prix et aussi de convenance économique. Les administrateurs français ont le goût de l'acclimatation, et ils tirent vanité du moindre succès; à les entendre, chaque colon devrait adopter tous les végétaux que le pays comporte : vues d'horticulteurs, non d'agriculteurs! La simplification est le secret de la prospérité agricole. Un petit nombre de plantes bien choisies et bien exploi-

tées rapporte plus qu'une multitude de végétaux dont les exigences se combattent.

Ces réflexions n'accusent pas le principe même de l'acclimatation, en faveur duquel le giroflier, introduit à la Guyane vers 1777, sur la plantation *la Gabrielle*, est un heureux témoignage, qui fut justement consacré par un monument élevé dans l'ancien jardin public de Cayenne. On rapporte ordinairement au Lyonnais Poivre, intendant des îles de France et de Bourbon, l'honneur d'avoir dérobé aux Hollandais les arbres à épices et d'en avoir doté d'abord les colonies de la France, et par elles le monde entier. La justice de l'histoire doit associer à son nom ceux de Provost, ancien commis de la compagnie des Indes, et des marins Trémigon et d'Etchèvery, qui, munis des instructions de Poivre, ont en personne accompli deux voyages aux Moluques et enlevé des chargemens de giroflier et de muscadier malgré la jalouse surveillance des maîtres de ces îles. Si Poivre conçut et organisa la double expédition, ces trois voyageurs l'exécutèrent au péril de leur vie. Rapportés à l'Ile-de-France et aux Seychelles, les précieux plants furent ensuite envoyés à la Guyane, pour en assurer la conservation contre les risques de guerre ou de mortalité; de là ils se répandirent à la Martinique et à Saint-Domingue. Le giroflier s'est toujours depuis cette époque maintenu avec éclat autour de Cayenne, plus abondant en terre basse, plus aromatique en terre haute. Il ne décline depuis quelques années qu'à cause du bas prix où l'a fait tomber, entre autres concurrences, celle de Zanzibar : aussi la production, évaluée encore à 113,000 kilogrammes en 1837, quand le girofle se vendait 2 francs, est-elle tombée, vingt ans après, à moins de 80,000, valant à peine 50,000 fr., le prix n'étant plus que de 60 à 65 centimes.

Après ces articles principaux de la production guyanaise, on ne peut mentionner en denrées d'exportation comme des souvenirs ou des espérances, plutôt qu'à titre de revenus sérieux, que l'indigo, le tabac, la vanille et la soie; le reste des forces disponibles s'applique en fait d'alimentation aux vivres ou au bétail, en fait d'industrie au bois ou à l'or. Si le système qui présida à l'établissement des colonies ne les eût jetées dans des voies artificielles, l'économie rurale eût prescrit de débuter par la culture des vivres et l'élève du bétail, premiers et nécessaires alimens de toute population. Comme les sociétés européennes, les colonies auraient traversé la période pastorale et céréale (en étendant ce dernier mot aux grains et racines qui remplacent le blé sous les tropiques), pour atteindre la période industrielle. L'agriculture extensive, qui convient quand on a beaucoup de terres et peu de moyens de les exploiter, eût devancé l'agriculture intensive, qui suppose peu de terres avec beaucoup de

capitaux et de bras; mais, loin d'aspirer à fonder des sociétés qui pussent marcher par elles-mêmes, le pacte colonial ou plutôt l'égoïsme légal des métropoles entendait ne faire des colonies qu'un simple marché de matières premières, un simple débouché d'articles manufacturés. Les vivres ne devaient se cultiver qu'en stricte proportion des besoins des noirs; la métropole devait nourrir les blancs. Le bétail lui-même, que les savanes semblaient réclamer, devait être fourni par la France, ou par l'étranger en passant par les entrepôts de France. La Guyane, poussée vers les denrées de luxe par les compagnies et le gouvernement, dut subir la loi commune et s'appliquer au superflu avant de s'assurer le nécessaire : vice radical de sa constitution économique, qui lui infligea de fréquentes disettes, empêcha l'accroissement de sa population laborieuse, et pervertit l'esprit public au point que même aujourd'hui, alors que la Guyane pourrait être balayée de la surface du globe sans que la France s'en aperçût autrement que par une sympathique commotion, ses administrateurs professent que la principale destinée de cette colonie consiste à approvisionner la mère-patrie de denrées exotiques. Ils en font la condition de toute concession provisoire de propriété.

Ainsi tenus en dédain, les vivres ne sont produits qu'en minime quantité, et la disette se fait sentir pour peu qu'un accident accroisse les besoins ou diminue les récoltes. Ces vivres consistent, comme dans la plupart des colonies, en manioc sous ses deux formes, le *couac* ou farine, la *cassave* ou galette; en maïs et petit mil, empruntés aux sauvages; en riz blanc et rouge, si bien adapté à un pays où les eaux d'irrigation surabondent, et qui réclame déjà, dans les quartiers où il prospère, comme la Mana, des usines à décortiquer; en bananes, cette manne providentielle des régions équatoriales, et en une multitude de racines, de légumes et de fruits, tous différens de ceux des zones tempérées.

Quant au bétail, le peu qu'on en élève autour de fermes rustiques appelées *hattes* ou *ménageries* se réduit à quelques milliers de bœufs et de vaches dispersés sans soin et sans secours dans les savanes naturelles, livrés à de pauvres ménagers blancs épars çà et là, qui les font garder par des noirs. Ces animaux manquent en général de parc pour les réunir, de hangar pour les abriter, de fourrages pour la saison sèche. Quelques-uns sont dévorés par le tigre d'Amérique ou jaguar, d'autres deviennent sauvages et s'enfuient dans les bois, enfin une partie périt faute de nourriture. Pour suppléer aux fourrages naturels, il faudrait en faire provision d'avance ou les remplacer par des prairies artificielles d'herbe de Para et d'herbe de Guinée, la première propre aux terres humides, la seconde aux terres sèches. De toutes ces précautions si simples, très peu d'éleveurs s'avisent : on

laisse les malheureux animaux maigres et affamés dans les boues des savanes, sous des torrens de pluie. L'administration se sent-elle un jour émue de ces misères, elle institue quelques primes, donne quelques bêtes de choix, mais elle interdit rigoureusement l'exportation. Est-il pourtant un encouragement plus efficace pour la production? La libre exportation révélerait probablement que la Guyane, placée au vent de l'Amérique centrale et des Antilles, est admirablement disposée pour faire un grand commerce de bétail avec tout l'archipel. Au contraire, l'approvisionnement même des habitans est insuffisant, et la Guyane tire ses bœufs du Sénégal, ses mulets du Poitou, ses viandes conservées d'Europe et d'Amérique, tandis qu'à côté d'elle la province brésilienne du Para s'enrichit par le bétail.

Mieux dotée pour l'industrie que la plupart de nos autres colonies, la Guyane a sous la main deux sources de fortune dans les bois qui couvrent son territoire, dans l'or mêlé à ses roches et déposé au fond de ses criques. La Guyane n'est pour ainsi dire qu'une forêt qui présente quelques éclaircies cultivées. La forêt borde la mer, contourne les marais, envahit les savanes à peine desséchées, se développe le long des rivières; par lignes, par groupes, par massifs, elle envahit tout. A l'intérieur, elle forme comme un immense bloc verdoyant de futaies d'une majestueuse et sombre magnificence, d'une profondeur indéfinie, où des arbres gigantesques représentent la succession des siècles et sollicitent la hache de l'homme. L'exploitation à grande distance en est difficile par l'absence de routes : plus près de la mer, elle trouve à sa portée les voies liquides des fleuves et des canaux; partout elle éprouve l'inconvénient du mélange confus des pieds de chaque essence au lieu d'une association par espèces et genres. En compensation, des scieries mécaniques seraient faciles à établir sur tous les cours d'eau. Ici encore l'administration se montre d'une rigueur inopportune: des permis limités à trois ou cinq ans ne peuvent que détourner les capitaux intelligens de l'établissement de vastes chantiers. Les bois de la Guyane sont cependant aussi variés que précieux. La marine de l'état y a trouvé des pièces du plus fort calibre. Les constructeurs des pénitenciers les ont appliqués à tous les usages de la menuiserie et de la charpente. L'ébénisterie parisienne, qui en a depuis peu d'années commencé l'exploitation régulière, a récemment étalé au Palais de l'Industrie des échantillons d'une rare beauté, dont les teintes parcourent la gamme presque entière des couleurs, avec toutes les variétés de dessin et de grain. La dureté de plusieurs de ces bois les recommande pour les traverses de chemins de fer. Entassés à fond de cale, ils formeraient un lest bien préférable au sable dont se chargent tant de navires en quittant Cayenne.

A l'industrie forestière s'en rattacheraient quelques autres dont il est plus facile d'entrevoir que de préciser l'importance. On sait combien la végétation tropicale, où la séve déborde, est riche en résines, en gommes, en aromates. Déjà la séve de balata pénètre dans le commerce à côté du caoutchouc et de la gutta-percha, dont elle possède les propriétés combinées. Le quinquina, qui fut trouvé par l'académicien La Condamine, sur la rive droite de l'Amazone, dans des forêts pareilles à celles de la Guyane, existe très probablement dans ces dernières, où l'art pharmaceutique peut aussi recueillir la salsepareille, le baume de copahu, l'huile de carapa, que les Indiens mêlent à la pâte de rocou pour oindre leurs corps. La vannerie et la sparterie tireront parti des lianes et des matières textiles, dont ces mêmes sauvages tressent des filets et des hamacs estimés des Européens pour leur solidité.

Sans être plus utile, l'exploitation de l'or a plus de prestige, et la Guyane compte parmi ses meilleures chances la découverte de gisemens aurifères dans une partie de ses terrains. La tradition en avait de tout temps donné l'espoir, car c'est dans les profondeurs des forêts guyanaises, sur les bords du mystérieux lac Parima, qu'elle plaçait l'Eldorado, ce mirage ardent du XVIe siècle, et la science des Buffon et des Humboldt avait confirmé la probabilité de la présence de l'or par des aperçus pleins d'autorité. Des recherches commencées sur les indications de l'Indien Paoline donnèrent, il y a quelques années, à ce soupçon le caractère de la certitude, et dès 1857 une compagnie se forma, composée de la plupart des propriétaires et fonctionnaires de la colonie. Dans l'intention de dédommager ses membres des pertes que l'abolition de l'esclavage leur avait fait subir, un décret leur accorda un privilége d'exploration et d'exploitation, sur une étendue de 200,000 hectares, dans le bassin de l'Approuague, sans redevance pendant cinq ans. Au bout de cette période, un contrat définitif entre la compagnie et l'état devra régler les conditions de la colonisation agricole, autant qu'industrielle, de cette vaste possession. L'année suivante, la compagnie était constituée en société anonyme au capital de 20 millions, et se mettait à l'œuvre, sous la direction de M. le commandant Charrière, avec une résolution qui ne s'est pas un seul jour démentie et un succès qui va croissant d'année en année. En quatre années, de 1857 à 1860, la compagnie, avec un petit atelier de cent travailleurs, a récolté 179,209 grammes d'or dans ses quatre *placers* d'Aïcoupaïe, Madeleine, Counamaré, Chicdagom; elle en a acheté aux indigènes qui cherchent l'or pour leur propre compte une quantité de 56,853 gr., ce qui fait, au prix de 3 francs le gramme, une valeur totale de 708,189 francs. La production varie, suivant les saisons pluvieuses

ou sèches, de 5 à 9 kilogrammes par mois; depuis quelque temps, elle s'élève sensiblement, et les dernières nouvelles constatent un rendement mensuel de 13 kilogrammes, soit près de 40,000 francs. Jusqu'à présent, on exploite les alluvions d'anciens cours d'eau, partout disséminées, en attendant que les filons d'or natif se révèlent, grâce à d'incessantes *prospections*.

Toutefois l'état, en concédant un tel monopole, eût compris d'une manière bien mesquine le rôle des mines d'or en ce monde, s'il n'y avait vu qu'un moyen d'enrichir quelques actionnaires. L'histoire atteste qu'en tout pays où les mines de métaux précieux ont été librement exploitées, une population agricole, une société avec tous ses élémens réguliers, ne tardent pas à s'établir; il semble que l'or ne soit qu'une amorce providentielle pour faire peupler et cultiver toutes les régions de notre planète. Voyez aujourd'hui la Californie et l'Australie, dans l'antiquité les régions explorées par les Phéniciens et les Carthaginois, ces ancêtres de nos chercheurs d'or! On affirme que les *placers* de la Guyane, abandonnés aux émigrans européens, leur seraient mortels et ne feraient que multiplier les catastrophes qui ont si malheureusement discrédité la colonie, que ces travaux d'extraction excessivement pénibles ne peuvent être, sous un tel climat, livrés qu'à des ouvriers d'élite africains ou asiatiques, et que ceux-ci ont besoin d'une direction intelligente, sans parler de la puissance des capitaux, qui leur manque encore plus qu'aux ouvriers européens.

Sans rejeter des explications qui nous semblent plausibles, nous maintenons que le devoir de l'état comme l'ambition de la compagnie doivent être le peuplement et la colonisation du pays à qui est échue la bonne fortune des mines d'or. A cette règle se mesurera le succès social, distinct du succès financier, le seul qui donne aux directeurs d'une grande entreprise une gloire durable. L'acquisition qu'ils ont faite de l'habitation-sucrerie appelée *la Jamaïque* pour la relever de ses ruines, en combinant les travaux de l'agriculture avec ceux des mines, nous donne l'espoir qu'ils comprennent ainsi leur mission. De proche en proche ils peuvent ramener l'aisance là où la misère s'est faite, et conduire la colonie tout entière, dont l'intérêt s'identifie avec celui de la compagnie, vers des destinées plus prospères qu'elle n'en connut jamais. Ils reprendront ainsi l'idée qu'avait conçue, il y a une quinzaine d'années, une autre société dont les plans furent ici même l'objet d'un examen bienveillant (1), et qui se proposait d'opérer la transformation du régime de l'esclavage en régime de liberté au moyen d'une organisation nouvelle de la propriété et du travail,

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1845.

qui eût embrassé l'ensemble des intérêts et des populations dans un vaste mécanisme administratif. Malgré quelques efforts récens pour les rajeunir, nous restons quelque peu incrédule à l'égard de ces systèmes créés de toutes pièces, qui introduisent trop d'art et d'autorité dans le jeu des sociétés humaines; nous aimons à voir ces sociétés se développer naturellement et librement, non pas sans direction, mais sans contrainte. Tandis que la plupart des compagnies coloniales de l'Angleterre et de la Hollande ont prospéré au profit de leurs actionnaires et de leur patrie, pourquoi la plupart des compagnies françaises du même genre ont-elles échoué? Parce qu'au lieu de naître sur place et à leur heure, comme un fruit naturel de leur pays et de leur temps, elles ont été conçues *à priori* par des ministres et gouvernées à distance par des courtisans, des prélats, des financiers, des gentilshommes, qui n'y voyaient qu'une occasion de gain brillant et rapide. Ce n'était point, comme chez nos rivaux, l'agrégation réfléchie et logique d'individus qui rapprochaient leurs forces isolées; c'était l'alliance artificielle de spéculateurs qui unissaient leur impuissance. Au nom de ces souvenirs, nos vœux sont pour la compagnie de l'Approuague, agrandissant son action par des progrès annuels, dirigée par des chefs qui ont fait leurs preuves d'habileté, plutôt que pour une compagnie improvisée à neuf, qui viserait à racheter à l'amiable toutes les propriétés de la Guyane en vue d'enrôler dans ses rangs les anciens propriétaires comme actionnaires, administrateurs, gérans, employés, et les anciens esclaves comme ouvriers embrigadés. La première nous représente la croissance naturelle des êtres, telle que tous les jours elle s'accomplit sous nos yeux; la seconde nous rappelle les créations improvisées qui ne se voient que dans les légendes, parce que leur succès suppose une dose merveilleuse de force, de génie et de vertu que la Providence accorde rarement à l'humanité.

Après les brillantes perspectives que l'or éveille dans les esprits, et qui font oublier le fer, que recèlent d'autres parties du territoire, l'humble industrie de la pêche maritime peut paraître d'un bien mince intérêt; nous oserons pourtant la recommander comme l'une des mieux adaptées aux convenances d'une colonie que baigne une mer poissonneuse. Les matériaux des bâtimens à construire sont sous la main comme la proie elle-même. Il en naîtrait une vraie flottille de pêche et une race de pêcheurs qui de proche en proche poursuivraient de plus hardies et lointaines entreprises. La pêche en vue des salaisons fut le début de toute nation maritime, et doit être l'une des principales occupations de toute colonie riveraine de la mer : nulle ne fortifie mieux les âmes et les corps.

III. — LA POPULATION. — HISTOIRE DES ÉTABLISSEMENS. — LE TRAVAIL ESCLAVE ET LE TRAVAIL LIBRE.

Tant de richesses ont été jusqu'à ce jour bien peu exploitées. Depuis plus de deux siècles, l'homme et la nature sont en présence sur le sol de la Guyane sans contracter de féconde alliance. C'est que la nature ne livre que des forces indisciplinées et parfois malfaisantes, qui, pour être gouvernées, demandent l'action habile et puissante d'une nombreuse population humaine. Celle-ci fit toujours défaut, et le peu de bras et de capitaux qui s'y portèrent y sont devenus, depuis l'émancipation, réfractaires et méfians. Dès l'origine, les Français se sentirent peu de goût pour la Guyane. A toute race d'émigrans, la colonisation d'une telle contrée eût paru fort difficile, nous avons dit pourquoi; elle devait sembler presque impossible à nos compatriotes, bien moins familiers que les Hollandais avec les travaux hydrauliques, aussi indispensables pour la culture que nécessaires à l'assainissement. Ces travaux exigeaient des connaissances pratiques et des ressources d'argent rares chez la plupart des colons, cadets de famille, marins et soldats libérés, aventuriers riches d'ambition et légers de bourse, presque tous aussi ignorans que pauvres. Avec moins de peine, Saint-Domingue et les Antilles leur promettaient une bien plus rapide fortune.

Par son utilité publique et son prix élevé, le réseau de canaux et de routes à établir comme prélude de toute colonisation rentrait dans les attributions de l'autorité, dont il ne fut qu'un souci très secondaire, et les compagnies ne se montrèrent pas plus actives que l'état. Toutes préoccupées de gains immédiats et faciles, elles n'avaient garde d'enfouir leurs trop minces capitaux en des opérations improductives. A la Guyane d'ailleurs plus peut-être qu'en toute autre colonie, les compagnies ne se signalèrent que par l'incapacité de leur administration, l'indignité de leurs agens, l'âpreté cupide de leurs trafics. L'état, plus généreux de sa nature, comprit à contresens sa libéralité. Il accorda de vastes concessions, mais sans limites précises et à titre seulement provisoire. Il ouvrit des magasins où chacun put, sur la foi d'engagemens illusoires et à peu près au gré de ses besoins, emprunter des bestiaux, des semences, des outils, des nègres, même de l'argent; c'était un encouragement aveugle à l'inertie et à la dissipation bien plus qu'un secours à la bonne volonté. Une dévote sollicitude écarta les hérétiques et les Juifs, qui enrichirent Surinam de leur intelligence et de leurs capitaux. Ministres, gouverneurs et intendans manquèrent de tout plan suivi, que l'instabilité des fonctionnaires eût d'ailleurs annulé. Au détri-

ment des autres grands services publics, la défense militaire, en un pays où elle était presque superflue, fut seule organisée avec un luxe de personnel et de matériel qui absorba la meilleure part des subventions de l'état. La ville de Cayenne, qui en un climat chaud avait tant besoin d'air et d'espace, fut enserrée dans une ceinture de murs et de bastions, de tours et de fossés, qui lui causa plus de mal que n'eussent jamais fait des boulets ennemis, et ne l'empêcha point de tomber, sous l'empire, aux mains des Portugais. En un mot, les colons de la Guyane ne furent ni livrés à eux-mêmes, ce qui eût excité l'esprit d'expédient inné dans la race française, ni appuyés par le gouvernement local ou métropolitain. Ils furent tenus en tutelle sans tuteur : la pire des conditions, parce qu'elle n'impose de responsabilité et n'accorde d'initiative à personne.

Lorsque le duc de Choiseul, ministre sous Louis XV, honteux d'avoir fait perdre à la France le Canada et la Louisiane par le traité de Paris, jeta les yeux sur la Guyane pour y prendre une honorable revanche, il commença par en partager la propriété entre les deux branches de sa famille à titre de fief héréditaire; puis il expédia sur les rives désertes et isolées du Kourou douze ou quinze mille malheureux, divisés en seigneurs, vassaux et prolétaires, sous la conduite d'agens secondaires et inexpérimentés, sans abris pour les personnes ni pour les vivres, sans étude préalable des localités, sans concert avec les autorités de Cayenne : en toutes choses, il porta une imprévoyance et une précipitation qui font de cette entreprise une des plus criminelles folies qui pèsent sur la mémoire du règne de Louis XV. Vingt-cinq ou trente millions furent engloutis dans cet audacieux défi à tout bon sens et à toute morale; douze mille personnes au moins y périrent misérablement, et un discrédit immérité en rejaillit sur la Guyane.

Il faut arriver au règne de Louis XVI pour découvrir quelques lueurs de sagesse dans le gouvernement de cette malheureuse colonie. Malouet fut chargé d'y aller inaugurer, avec une politique loyalement résolue au bien, les assemblées provinciales par lesquelles Turgot et Necker faisaient, à la même époque, renaître en France les états provinciaux (1). Sous le nom, trop prétentieux sans doute, d'assemblée nationale, la réunion des députés de la Guyane montra, par de sincères et éclatantes démonstrations, que les colons n'appréciaient pas moins que les habitans de la mère-patrie ce retour à l'ancien droit national. « Jamais, écrit au ministre l'administrateur dans le style naïvement emphatique de l'époque, cette pauvre co-

(1) Voyez les travaux publiés sur ce sujet par M. Léonce de Lavergne dans la *Revue* du 1er et 15 juillet et du 1er août.

lonie ne s'était vue honorée d'une marque aussi flatteuse de la bonté du roi et de la bienveillance de son ministre... Les Français, dans quelque pays qu'ils habitent, savent mieux qu'aucun autre peuple manifester la sensibilité qui les distingue. Si vous aviez pu jouir du spectacle que vous nous avez procuré, il vous aurait touché d'autant plus que personne n'apprécie et ne connaît mieux que vous les sentimens qu'inspire la bienfaisance... Lorsque nous avons ouvert la séance, les esprits étaient encore dans une sorte d'inquiétude sur ce qui allait se passer. On ignorait ce qu'on avait à espérer ou à craindre. Un spectacle nouveau, auquel nous avons cru devoir mettre de la dignité, frappait seul les regards; mais l'exposition successive des volontés du roi, de vos vues, de vos opinions et ensuite de vos dépêches, des devoirs qui nous sont imposés, des pouvoirs dont nous sommes revêtus et des bornes qui y sont assignées, — ce développement de sagesse et d'équité a fait l'impression la plus touchante. Le respect, l'admiration et la joie étaient dans tous les yeux; chacun se félicitait d'être témoin de cette heureuse époque : tous étaient honorés d'être comptés pour quelque chose dans la délibération. La Guyane s'est agrandie à leurs yeux, et cet instant a vu naître un esprit public et des vues générales. Ils sentent tous que leurs opinions vont décider de leur sort en déterminant le parti à prendre. En effet, monsieur, si, avant de faire des projets et d'aventurer ici des hommes ou de l'argent, on eût pris le parti que votre sagesse a adopté, ce pays-ci serait déjà florissant, ou n'occuperait plus personne. » Dans ces belles apparences, il y avait beaucoup de mirage : l'assemblée, réduite à un rôle purement consultatif, n'avait que des vœux à émettre, et devait laisser au représentant de la royauté, éclairé par ses conseils, le soin de prononcer sur les réformes; mais les peuples habitués au joug se contentent de si peu que les colons de la Guyane se prirent d'un courage nouveau dans leur entreprise. On institua d'ailleurs des récompenses pécuniaires et des distinctions pour ceux qui se feraient remarquer dans une branche quelconque de culture ou d'industrie. On alla même jusqu'à tenter un essai d'émancipation des esclaves dans la belle propriété domaniale dite *la Gabrielle*, dont le roi fit don au général La Fayette après la guerre d'Amérique. La direction en fut confiée à un homme qui avait montré une rare capacité dans la Haute-Guienne, l'ingénieur Richeprey; malheureusement il y mourut bientôt, et nulle trace ne survécut de cette noble tentative.

Dans la période qui s'écoula de 1789 à 1815, les troubles de la révolution, les guerres de l'empire, l'occupation de Cayenne par les étrangers, ne pouvaient accroître la population de la Guyane; un incident politique en éloigna même pour longtemps tout recrutement volontaire du dehors. Le directoire y déporta environ cinq

cents victimes de ses lois et de ses coups d'état, parmi lesquelles se trouvaient des hommes célèbres à divers titres, Billaud-Varennes et Collot d'Herbois, Barbé-Marbois et Pichegru, avec un grand nombre d'exilés moins connus. Les récits des uns et des autres émurent douloureusement l'opinion, et ajoutèrent les noms sinistres de Konanama et de Sinnamary à celui de Kourou, pour raviver l'antipathie contre la Guyane, bien que cette fois encore le pays et le climat fussent pour bien peu de chose dans les désastres. En un lieu quelconque de la terre, les mêmes souffrances et les mêmes privations eussent enfanté les mêmes malheurs.

Sous la restauration, qui en 1817 reprit la Guyane des mains du Portugal, les bords de la Mana devinrent le théâtre d'une nouvelle expérience de cette colonisation arbitraire et artificielle dont le gouvernement français ne peut se déshabituer malgré les leçons éclatantes de l'histoire. Quoique entourée de plus de précautions que celle du Kourou, celle-ci avorta pour diverses causes : mauvais choix de la localité, à la fois insalubre, isolée, non préparée; rivalité des chefs de la colonie et des commissaires du gouvernement, jalousie des anciens habitans contre les nouveaux colons, envoi d'ouvriers citadins au lieu de robustes campagnards, trop petit nombre de familles pour doter une société de ses élémens essentiels. La colonie de la Mana n'a pourtant pas disparu, comme celle de Kourou, ne laissant après elle qu'une traînée sinistre de honte et de sang. Au bout de cinq années de vains et coûteux efforts pour la soutenir, elle fut livrée à Mme Jahouvey, supérieure d'un ordre religieux, qui la dirigea pendant près de vingt ans avec une remarquable vigueur de caractère, y appelant tour à tour des familles européennes et des noirs pris sur des navires négriers, mais s'appuyant, il faut le reconnaître, sur d'énormes subventions officielles. En 1847, elle abandonnait elle-même une mission où le succès moral ne répondait pas à ses efforts, et l'état rentrait en possession des terrains, qu'il confiait à M. Mellinon avec ordre d'adjoindre aux nègres les enfans abandonnés de la colonie. Dès son entrée en fonctions, le nouveau directeur constatait, ce qu'aurait pu faire prévoir quelque connaissance du cœur humain, que Mme Jahouvey avait tenté une œuvre impossible en s'appliquant à fonder une société sur les deux bases de la famille et de la religion sans les relier par une troisième, non moins essentielle, la propriété privée. En devenant, sous la nouvelle direction, propriétaires des terres qu'ils défrichaient et cultivaient, les noirs acquirent soudain des vertus de prévoyance, d'épargne, d'ordre, dont on les avait crus incapables, et l'intérêt personnel triompha de certains défauts de la race africaine mieux que les plus pieuses prédications, qui ne s'adressaient qu'aux âmes.

A travers ces tâtonnemens, qui lui apportaient peu de forces, peu

de lumières et presque point de population nouvelle, la Guyane atteignait péniblement l'année 1847 : elle se voyait ainsi, à la veille de l'émancipation des esclaves, dans la plus pauvre condition où jamais grande colonie se fût trouvée. Un millier de blancs créoles, quatre ou cinq mille hommes de couleur, douze mille esclaves noirs, et ce faible contingent de maîtres et de serviteurs répartis dans une petite ville, deux ou trois villages et trois cents habitations rurales, tel était l'inventaire des forces humaines chargées de mettre en valeur un territoire de dix-huit mille lieues carrées. C'était une perspective accablante pour la Guyane. Aussi depuis une dizaine d'années l'ébranlement était-il manifeste, et si l'émancipation l'a mis à nu, elle ne l'a point déterminé ; elle pouvait au contraire provoquer une salutaire réaction en forçant l'administration et les habitans à sonder jusqu'au vif les vraies causes des misères de la colonie : sous le coup de la première surprise, nul ne s'en avisa. Les habiles ou ceux qui se croient tels imaginèrent un système en vertu duquel il ne devait y avoir de changé que les mots. L'esclavage survivrait par la dépendance absolue du travailleur envers le maître, et s'appellerait d'un nom qui était en faveur au moment de l'émancipation, — l'organisation du travail. Pendant douze ans, ce système a présidé à la plupart des mesures administratives qui ont été prises pour maintenir de force dans les sucreries la population des affranchis : constitution de la moyenne et petite propriété, police du travail, instruction primaire, administration civile, justice, impôts, tout s'est ressenti de cette atteinte officielle et préméditée à la liberté de la main-d'œuvre et à l'égalité légale des conditions.

L'abandon des sucreries, qui a été dans toutes les colonies anglaises et françaises comme une première conquête du droit nouveau, moins absolue pourtant qu'on ne croit généralement, avait à la Guyane une excuse particulière. Quelques années avant 1848, le sucre étant en hausse, diverses habitations destinées à la culture et aux manipulations de la canne avaient été construites dans le quartier de l'Approuague, réputé le plus favorable, et de nombreuses bandes de noirs, jusqu'alors employés aux environs de Cayenne sur des terres à girofle et à coton, avaient été transportés sur ce nouveau et lointain territoire, dans le seul intérêt des planteurs. Devenus libres, les noirs n'eurent rien de plus pressé que de retourner aux lieux où ils avaient passé leur enfance et laissé quelques-uns de leurs parens. Sur les autres points où cet entraînement n'existait pas, la plupart des serviteurs, cédant à l'habitude de la discipline et à l'ascendant des maîtres, seraient restés, si une direction sage, paternelle et habile, payant scrupuleusement les salaires, s'était appliquée à les retenir ; mais ce concours heureux d'influences fit

défaut presque partout. Ici le maître, résidant à Cayenne ou même en France, s'en rapportait à un gérant pour la conduite de ses affaires, il était inconnu sur son habitation; là manquaient les ressources pécuniaires pour acquitter les salaires en argent; ailleurs la colère ou l'amour-propre voulait imposer de force une collaboration qu'il eût fallu obtenir par persuasion. En attendant, les anciens esclaves désertèrent de plus en plus le travail; les champs se couvrirent de bois, les halliers envahirent les usines, les maisons furent abandonnées, et les quarante-quatre sucreries de 1847 se trouvaient dix ans après réduites à quatorze!

Pour prévenir de douloureuses catastrophes, le gouvernement fit de bonne heure appel aux talens de M. Sarda-Garriga, que recommandaient ses succès à la Réunion. M. Sarda-Garriga se rendit à son nouveau poste; mais, soit que la position fût déjà trop compromise, soit qu'il ne trouvât point autour de lui ce concours, aussi actif que dévoué, des habitans qui l'avait si énergiquement aidé lors de sa première mission, le succès fit défaut à ses efforts. On favorisa dès lors autant qu'on le put le système de l'association pour les bénéfices entre le propriétaire et le travailleur, système ingénieux pour les patrons qui ne peuvent payer régulièrement un salaire, système qui dure encore, comme la gêne de beaucoup d'entre eux, mais qui ne saurait porter de bons fruits. L'engagé, voyant ajournée toute rémunération de son travail jusqu'à la vente des produits et au partage des bénéfices, ne sent pas cet aiguillon d'un gain immédiat et palpable qui seul pourrait entretenir son ardeur. Il n'accorde à la propriété d'autrui que quelques heures et quelques jours de loin en loin, réservant pour ses propres cultures les meilleurs momens. De son côté, le patron est privé de toute autorité sur un colon qu'il ne peut renvoyer qu'en le payant, qu'il n'ose pas même réprimander de crainte de le faire fuir. Ce colonage par association se réduit presque toujours à une fiction qui satisfait à la légalité plus qu'à la production; d'une voix unanime, il est condamné à la Guyane comme dans les autres colonies, et le manque d'argent seul le maintient encore.

Le salariat lui-même, là où il existe, est restreint au cadre inflexible d'un engagement annuel. Les conventions au jour, au mois, à la saison, ne sont pas admises comme accomplissant la loi qui impose le livret, c'est-à-dire un contrat d'un an au minimum, sous peine de vagabondage punissable, à quiconque ne justifie pas de moyens personnels d'existence. Cette durée a paru insuffisante, parce qu'elle n'embrasse pas le cycle entier d'une récolte de sucre, et un règlement a été proposé, non adopté toutefois, pour étendre la limite à trois ans. Or l'expérience a partout démontré que les longs engagemens paraissent aux hommes même les plus sensés une

lourde chaîne, et les biais ne manquent pas pour la briser à celui qui la supporte impatiemment. Il nous est arrivé en Algérie d'employer des centaines d'ouvriers arabes, race aussi fainéante que puisse être la noire; au moment de la moisson, sous le feu du sirocco et du soleil, certes le travail presse autant que pour la coupe des cannes: nous avons toujours reconnu que le salaire, ou le prix de la tâche, exactement payé, non-seulement à la semaine, mais quelquefois tous les soirs, appelait et retenait les bras mieux qu'aucun livret, et nous aurions ri de quiconque nous eût proposé de louer les Arabes à l'année pour nous les assurer au moment de la récolte. Habitués à leur lourd et compliqué mécanisme, les créoles se doutent à peine de la merveilleuse vertu du salaire librement réglé, exactement payé. Pour amener les paresseux au travail, mieux vaut une pièce d'or ou d'argent bien reluisante que les gendarmes et la prison. La vieille fable de Phœbus et de Borée, du rayon qui réchauffe et de la bise qui glace, est d'une grande vérité économique; c'est ce que la science exprime dans son langage en disant que l'offre répond habituellement à la demande, pour le travail comme pour les marchandises. Il est peu probable que la Guyane échappe à cette loi, ou bien nous soupçonnerions le taux du salaire proposé d'être inférieur à celui qu'un libre débat établirait, et que l'équité réclame (1). Enfin, là comme ailleurs, les bestiaux, les instrumens et les machines auraient pu fournir des secours dont on s'est avisé aussi peu et aussi tard que possible : la houe pour la terre, le sabre pour les herbes, la hache pour les arbres, telle est, sauf de rares exceptions, toute la machinerie agricole de ce pays aujourd'hui comme il y a deux siècles. L'industrie proprement dite s'est montrée plus avisée en adoptant la vapeur pour force motrice là où la sécheresse suspendait les chutes d'eau; maintenant vienne le tour du progrès agricole, et la main-d'œuvre elle-même s'assouplira.

Au lieu d'aborder de front le problème en facilitant la liquidation des situations obérées, en venant au secours des propriétaires au moyen du crédit fondé sur l'indemnité qui leur était assurée, l'administration s'est jetée en des expédiens médiocrement estimables. Pour empêcher les noirs de bâtir des cases et des villages loin des habitations, elle les a menacés de les chasser de toutes les terres domaniales où ils s'établiraient indûment, en un pays où toute terre vacante est domaniale et le sol non cultivé à peu près sans valeur. Pour leur fermer l'acquisition légale de petites propriétés, elle a

(1) Le salaire des engagés indiens est de 12 francs 50 centimes par mois pour vingt-six journées de *travail effectif*. Bien qu'avec l'entretien en état de santé et de maladie le taux réel monte bien plus haut, on comprend que le noir libre ne se contente pas d'un prix nominal si faible.

imaginé un impôt sur les mutations immobilières, progressif en raison inverse de l'étendue des terres, impôt qu'il a fallu supprimer après quatre années de plaintes et d'amères critiques, en confessant que cette mesure n'avait abouti qu'à favoriser le vagabondage. On a réglé, en adoptant une pénalité sévère, le nombre de jours et d'heures que les noirs doivent sous le régime du salaire et celui de l'association, sans imposer au maître l'obligation correspondante de leur garantir un travail exactement rétribué. Ils ne peuvent quitter leur résidence sans un passeport, et ce passeport doit être à chaque déplacement visé par le commissaire-commandant de leur quartier (pour toute la Guyane il y en a quatorze), ce qui les condamne chaque fois à un voyage de plusieurs lieues, souvent de plusieurs journées. Dans le premier mouvement de fraternité, la république de février avait fondé la fête annuelle du travail, où l'élite des affranchis et des patrons recevait des récompenses pécuniaires ou honorifiques; on a laissé tomber ces fêtes en désuétude. Pour en finir avec cette triste énumération, en 1859 le gouvernement local supprima les écoles gratuites dans les campagnes, et imposa double taxe aux enfans des cultivateurs qui se présentaient pour être admis aux écoles de Cayenne : autre mesure qui, dès l'année suivante, a dû céder à la pression de l'opinion publique et du gouvernement métropolitain, mais qui suffit pour indiquer quelles influences rétrogrades et hostiles à l'émancipation morale de la race noire pénètrent au sein de l'administration. Un plan poursuivi avec tant de persévérance a bien pu entraver et ralentir la constitution de la moyenne et de la petite propriété; elle n'a pu l'empêcher tout à fait. Dans plusieurs quartiers, et notamment dans l'île de Cayenne, à Macouria, Kourou, Tonnégrande, Monsinéry, les noirs ont fondé de petites fermes où l'on remarque une certaine aisance, et qu'environnent des cultures entretenues avec soin. Une excitation indirecte est venue du gouvernement lui-même, qui, en transférant des milliers de forçats à la Guyane, a augmenté la consommation de vivres que les anciens esclaves, recherchant un produit immédiat, aiment particulièrement à cultiver.

Dût-on ramener tous les anciens esclaves et leurs enfans aux usines, aux champs et aux habitations des créoles, espoir chimérique assurément, leurs bras ne suffiraient pas aux besoins de la Guyane. Là mieux que nulle autre part, l'immigration étrangère se justifie par les plus impérieuses nécessités. On a successivement essayé, mais sur de petites proportions, de Madériens blancs de race et chrétiens de culte, déjà usés à la Guyane anglaise par la misère et la maladie, de noirs d'Afrique, d'Indiens asiatiques, enfin de Chinois. On prise peu les Indiens comme trop faibles, et l'on se défie des

Chinois comme trop difficiles à manier. La préférence reste acquise aux Africains du continent, et entre ceux-ci l'on estime surtout les habitans de la côte de Krou, dans le golfe de Guinée, doux, intelligens et forts, mais dont le recrutement a donné lieu à un grave incident. En 1860, un certain nombre d'entre eux se sont enfuis à Surinam et à Démérari, alléguant que, par une supercherie coupable, les recruteurs les avaient trompés sur la durée de leur engagement : ils avaient entendu stipuler pour cinq *lunes*, c'est-à-dire cinq mois, tandis qu'on prétendait les garder cinq *soleils*, c'est-à-dire cinq ans. Leur allégation s'accorde avec les dires des navigateurs et des consuls européens; d'après leur témoignage, les *Kroumen* ne consentent d'ordinaire qu'à de courts engagemens sur les navires qui fréquentent la côte occidentale d'Afrique, où ils sont fort appréciés comme pilotes, matelots, portefaix. A cette accusation, on a opposé une enquête; on a expliqué le départ de ces noirs par des menées répréhensibles. Enfin cet incident a trouvé un heureux correctif dans la rapatriation d'un convoi d'Africains, opérée en 1861 aux frais de la colonie, et qui a prouvé l'intention d'accomplir loyalement envers eux les conditions du contrat, même les plus onéreuses.

Il est dans l'intérieur de la Guyane une population autochthone dont les missionnaires se sont plus occupés que les gouverneurs. A une époque où le travail des esclaves était seul admis, le travail libre des indigènes ne pouvait trouver faveur; aussi furent-ils souvent refoulés avec violence, opprimés avec dureté ou écartés comme importuns. D'autres temps inspirent d'autres conseils. Dispersés en tribus et en familles dans les forêts, réduits aujourd'hui à quelques milliers d'individus, répugnant à toute discipline régulière, les sauvages de la Guyane, les seuls qui survivent dans nos colonies à culture, ne suffiraient pas aux besoins agricoles, et ils peuvent néanmoins rendre des services à qui les accueille avec bonté et les traite avec justice. Adroits dans un petit nombre d'industries primitives, ils creusent des pirogues dans les arbres qu'ils abattent, fabriquent des pagaies et des hamacs, des fils et des toiles, et ce qui peut mieux profiter aux planteurs, ils servent volontiers de guides à travers les forêts, de pilotes sur les fleuves; ils fournissent du bois brut aux scieries; ils apportent sur les marchés, avec les produits de la chasse ou de la pêche, leurs petites provisions de lignes et de cordes, de tabac et de maïs; on en obtint même des services domestiques pendant la première révolution, alors que les planteurs virent s'éloigner de leurs demeures les esclaves affranchis. De nos magasins, ils emportent un peu de mercerie et de quincaillerie, aliment du commerce local, et plus volontiers encore des armes et des spiritueux. Leur intérêt et leur goût les attirent vers les blancs; mais ce mouvement

est entravé par une autre population également désireuse de vivre en bons rapports avec nous, celle des nègres marrons, dont les villages occupent le haut des rivières, principalement du côté de la Guyane hollandaise, d'où ils se sont enfuis au siècle dernier; ces nègres, plus forts et plus intelligens, voudraient se réserver les bénéfices du petit trafic avec nos populations. Dans le cours de l'année 1860, des traités ont été conclus par l'autorité française avec les chefs de plusieurs de ces peuplades, tant indiennes que noires, pour assurer la liberté des communications avec nos postes et nos villes, où les noirs eux-mêmes se rendent volontiers comme ouvriers et manœuvres. « Nous allons bien loin et à grands frais, écrit dans son rapport un officier de marine chargé des négociations, recruter des engagés chinois et indiens; il pourrait donc être très profitable d'attirer à nous les Boshs (nègres des bois) et les Indiens. » A la condition de ne pas exagérer ce secours, la politique doit ratifier ces sages paroles.

Après avoir appelé à eux des coopérateurs de toute race et de toute langue, les blancs de la Guyane devront faire un retour sur eux-mêmes. Combien en est-il parmi eux qui pratiquent la vie rurale comme il convient de la pratiquer pour que le patron soit toujours entouré d'un cortége empressé de serviteurs? Résident-ils sur leurs habitations pour y mener l'existence, nous ne dirons pas laborieuse, mais vigilante du propriétaire? Le nombre est petit des habitans qui conduisent sur place leurs domaines, comme le pionnier des États-Unis, le *boër* du Cap, qui habite pourtant un pays bien chaud, et même comme le planteur de Bourbon. Si le séjour des campagnes semble trop périlleux aux blancs, qu'ils puisent donc dans ce sentiment de leur faiblesse, joint à des raisons politiques et morales, des motifs pour rapprocher d'eux la race de couleur plus rustique, mieux acclimatée, et qui aspire à justifier l'égalité conquise dans la loi par l'égalité dans la fortune et dans la hiérarchie des fonctions. A la Guyane comme dans les autres colonies, un préjugé contre nature creusa jadis un abîme entre les blancs et leurs enfans de couleur; banni des institutions, il se réfugie dans les mœurs. L'intérêt public en demande instamment le sacrifice. En rapprochant ainsi dans une sympathique solidarité d'existence et d'intérêts toutes les forces vives qui peuvent concourir à la colonisation, la Guyane verrait croître sa population humaine, premier et nécessaire instrument de sa transformation. Avec tous ces élémens réunis, nés dans le pays ou appelés du dehors, elle possède à peine vingt mille habitans, tandis qu'elle en pourrait nourrir aisément plusieurs millions. Sans aspirer de longtemps à des chiffres aussi éblouissans, qu'elle songe à la Guyane anglaise, peuplée de 160,000 individus, à la Guyane hollan-

daise, qui en a 80,000, sans posséder ni l'une ni l'autre un sol plus riche. La production s'accroîtrait plus vite encore; elle reste au-dessous d'un million de francs (1), tandis que la Grande-Bretagne reçoit de la Guyane anglaise plus de 10 millions de produits, et la Hollande une valeur à peu près égale de Surinam!

IV. — ORGANISATION ADMINISTRATIVE. — LE GOUVERNEMENT LOCAL. — LES PÉNITENCIERS.

Pour atteindre à ce niveau, les habitans de la Guyane ont besoin du concours de l'administration, mais non pas sous la forme directement tutélaire où elle aime à l'accorder. Cet excès d'intervention administrative commence à la base même de toute société, la commune. A la Guyane, la ville seule de Cayenne est érigée en une commune dont le conseil municipal est tout entier nommé par le pouvoir, ce qui en fait une simple commission officielle. Tout le reste du pays manque du germe même d'une telle institution : ses quatorze quartiers sont administrés par autant de commissaires-commandans, investis de toutes les attributions de l'état civil, de la police, de la justice de paix, du commandement; fonctionnaires amovibles, qui, pour l'étendue du pouvoir, sinon pour la façon dont ils l'exercent, laissent bien à distance les pachas turcs, car en Turquie il y a des cadis pour rendre la justice. Avec ce cumul, plus de garantie contre les abus d'autorité d'un fonctionnaire qui décrète et qui juge; plus de carrière ouverte à ces modestes ambitions locales qu'éveillent, au grand profit de la chose publique, le talent, la fortune, la considération. En Europe, les honneurs municipaux comptent légitimement parmi les liens qui attirent et retiennent les propriétaires sur leurs domaines, et relèvent par quelque influence l'obscure existence des champs. Dans toutes leurs colonies, l'Angleterre et la Hollande, même l'Espagne et le Portugal, s'empressent de fixer les populations au sol par le plaisir que les colons éprouvent à s'administrer eux-mêmes. La France ne s'y résigne que le plus tard et le moins qu'elle peut. A cet égard, la Guyane est au bas de l'échelle,

(1) En 1859, les principaux articles de l'exportation de la Guyane en France sont les suivans (commerce général, en valeurs actuelles).

Rocou.....	321,843 kil.	434,480 fr.
Bois d'ébénisterie...	497,674	160,766
Sucre brut.....	73,425	44,679
Girofle.....	14,413	22,366

Le chiffre total monte à 709,828 francs, à quoi il faut ajouter une centaine de mille francs pour le commerce avec les autres colonies et l'étranger. La feuille officielle de la Guyane porte le total des exportations de 1860 à 1,032,797 francs, le plus haut chiffre qui ait été atteint depuis longtemps.

non-seulement de nos colonies, mais de tous les pays civilisés, on peut même dire sauvages, car il n'en est peut-être pas un seul où les habitans soient autant dépouillés de toute immixtion dans leurs propres affaires. Les nègres de l'Afrique ont leurs *palabres*, comme les Arabes et les Kabyles de l'Algérie leurs *djemmas*, pour délibérer sur les intérêts de la communauté. La Guyane n'a rien en dehors de Cayenne.

Quoiqu'il suffise de quelques centaines d'habitans pour constituer les élémens d'une municipalité, la dispersion de la population à travers une étendue de quatre cent cinquante lieues carrées a été quelquefois alléguée comme excuse de cet état de choses, et l'on a même proposé de déposséder les colons de toutes leurs propriétés éparses pour les installer, à portée de Cayenne, en groupes compactes, sur un espace mieux proportionné à leur nombre. D'incontestables facilités en découleraient pour l'administration : la police, la justice et la viabilité seraient moins coûteuses, la défense militaire plus concentrée, les marchés moins éloignés; en un mot, la sociabilité y gagnerait de toutes façons. Ces considérations auraient dû prévaloir à l'origine de la colonie : aujourd'hui une expropriation générale blesserait au vif cet attachement du propriétaire au sol où il a bâti sa demeure, planté des arbres, imprimé sous toutes ses formes le sceau de sa possession. Les indemnités seraient écrasantes pour le budget. Ce système de dissémination n'est pas d'ailleurs sans cause ni sans compensation. Il résulte de la variété des sols et des essais tentés en divers points. Les vastes étendues d'ailleurs sont nécessaires à l'élève du bétail, qui serait exclu des terres de culture; elles accroissent dans le propriétaire ce sentiment d'importance et de puissance personnelle que la monarchie anéantit jadis, parce que la féodalité l'avait exagéré, mais qui doit renaître, comme dans les sociétés anglaises et américaines, pour devenir un principe d'action et d'émulation. Le colon se sent moralement agrandi en raison même de la grandeur de ses domaines; sur un étroit îlot de terre, coudoyant de tous côtés des voisins, il use sa force en petits conflits et en petites œuvres; une plèbe agricole se forme sans une bourgeoisie et une aristocratie territoriales qui aient assez d'éducation et de loisir pour s'appliquer au maniement des intérêts publics. Si l'autocratie de l'état ne se heurte plus à aucune résistance, si l'administration devient facile par l'obéissance passive des administrés, ceux-ci seront sujets et non citoyens, et la vigueur leur manquera aux jours des luttes solennelles contre la nature ou l'ennemi. Ouvrez le pays tout entier aux libres entreprises et à une prompte appropriation, et vous admirerez avec quelle rapidité ces habitations isolées sur le bord de la mer et des fleuves, aventurées même dans la forêt, deviennent des centres de

population où la paroisse prépare la commune. Prenez confiance au spectacle des États-Unis : là le pionnier s'enfonce seul au plus profond des déserts; quelques années après, la ferme est devenue un village, souvent une ville, et le pays entier s'est colonisé. La liberté fait ces merveilles mieux que la servitude, l'administration spontanée des habitans mieux que l'administration officielle de l'état.

Au-dessus de la vie municipale plane la vie coloniale, et à la Guyane c'est encore une force à créer. Le régime absolu de Louis XIV et de Louis XV admettait auprès du gouverneur un conseil supérieur investi de hautes attributions; on a vu que Louis XVI avait institué une sorte d'assemblée provinciale. La révolution admit dans ses assemblées les députés de la Guyane à côté de ceux des autres colonies. La restauration et le gouvernement de 1830 créèrent un conseil colonial électif et des délégués; la république de 1848 rappela les députés et introduisit les conseils-généraux. Aucune de ces formes de représentation n'a trouvé grâce sous le nouvel empire, car on ne peut reconnaître ce caractère à un conseil privé composé d'une majorité de fonctionnaires et d'une minorité d'habitans désignés par le gouverneur lui-même, qui peut trouver en eux d'excellens conseils, jamais un contre-poids ni une résistance. Le pouvoir absolu a donc bien des charmes pour que les plus puissans souverains et les plus éminens ministres n'en dédaignent aucune parcelle! L'histoire en a conservé un exemple opportun à rappeler ici. Sous Louis XIV, un gouverneur du Canada rendait compte à Colbert de l'avantage qu'il trouvait à réunir l'élite des colons pour prendre leur avis sur les affaires communes : aussitôt le ministre de répudier vivement cette voie pernicieuse, parce qu'elle portait atteinte aux prérogatives du grand roi, assez éclairé pour discerner par lui-même le bien de ses sujets! L'esprit de Colbert et de Louis XIV vivrait-il encore quand le monde entier s'est renouvelé? On voudrait en douter en voyant l'ombre du jury, sous la forme d'assesseurs, assister la cour impériale de Cayenne dans ses arrêts. Cependant le jury municipal et colonial pour les affaires d'administration importe plus à établir que le jury criminel, car les plus honnêtes gens sont tous les jours et à tout instant de leur vie justiciables de l'administration; ils le sont rarement des tribunaux répressifs.

Par un privilége qui n'a pas de précédent, croyons-nous, dans la législation contemporaine ou passée d'aucun pays, le gouverneur de la Guyane est investi, depuis 1854, du droit de fixer à son gré la nature et l'assiette des impôts, d'en régler seul la quotité, la perception, l'emploi. Du jour au lendemain, il peut les improviser à son gré. Le 1er janvier 1860 vit paraître un budget, exécutoire du jour même, arrêté la veille, qui doublait et triplait certaines taxes, à la grande

stupéfaction du commerce, dont l'imprudente naïveté avait réglé ses opérations en vue de tarifs qu'il supposait fixes jusqu'à nouvel avis donné en temps utile. Que doit-il en être dans les affaires de moindre importance, où l'intervention des citoyens n'est plus, comme pour le vote de l'impôt, garantie par un droit national de quatorze siècles! Pour ajouter au péril, le renouvellement incessant des gouverneurs est de tradition. Ce sont presque tous de fort habiles officiers supérieurs de la marine, mais qui ne passent guère plus de trois ans dans ces postes, où l'on ne navigue pas, sous peine de compromettre leur avancement. Ils arrivent pleins de feu et souvent de talent, à défaut d'expérience administrative. Les uns travaillent avec ardeur à s'initier à tous les devoirs de leur mission; d'autres s'en tiennent à la haute direction, et abandonnent à leurs inférieurs les soins étrangers à la politique. Au bout de peu d'années, les gouverneurs repartent avant qu'aucun abus soit déraciné, aucune réforme accomplie. Incarné dans les fonctionnaires qui vieillissent sur place, l'esprit de routine triomphe de l'esprit de progrès. Et puis l'on crie sur tous les tons : La Guyane se meurt, la Guyane est morte! Comment vivre sans droit personnel sous des chefs qui passent et s'en vont comme des ombres? De 1817 en 1857, en quarante ans, elle a reçu quatorze gouverneurs titulaires et six intérimaires. Cessons donc de fermer complaisamment les yeux sur les institutions pour n'accuser que le sol, le climat, les colons. Avec un tel régime, qui dure, sauf quelques variantes, depuis plus de deux siècles, les capitaux tant soit peu prudens ont dû se tenir à distance. Un des premiers articles de la charte octroyée à la compagnie hollandaise de Surinam reconnaît aux citoyens le droit de délibérer sur les affaires publiques, et chacun sait le droit des colons anglais. Dans notre Guyane, non-seulement toute délibération est supprimée dans les campagnes et fort réduite à Cayenne, mais le droit de pétition collective, que le sénat a suffisamment consacré dans ses séances, est interdit, et tout contrôle de la presse manque là où n'existent que l'imprimerie et la gazette du gouvernement. La population serait comme une cire molle et muette aux mains du pouvoir local sans l'écho qu'elle trouve dans la métropole auprès des journaux et même du ministère de la marine et des colonies, sans cesse occupé à réprimer des tendances trop peu constitutionnelles.

Malgré toutes ces dérogations au droit commun de la France, la viabilité coloniale, qui ne comprend que six ou sept canaux et une douzaine de chemins, est loin d'être satisfaisante. Cent mille francs au plus lui sont consacrés annuellement. Sur un budget de près d'un million, dont moitié est fournie par le pays, moitié par la France, la meilleure part est absorbée par les frais d'une adminis-

tration des plus compliquées. Pour une population de vingt mille âmes, les documens officiels ne comptent pas moins d'un millier de fonctionnaires à un titre quelconque, sans parler de la garnison de terre et de mer : d'où un chiffre énorme de frais généraux qui doivent être, ou réduits à de plus simples proportions, ou répartis sur une population et une production plus considérables. Dès aujourd'hui, la moyenne d'impôts par chaque individu à la Guyane est de 23 francs. L'état complète le déficit par une subvention annuelle de 500,000 fr. au service local et par une allocation de 1,600,000 fr. au budget de l'état, double contribution qui ne peut s'alléger que par l'essor donné à la colonisation. Ce subside devrait singulièrement s'aggraver, pour peu que l'on cédât aux fantaisies, comme en l'année 1836, où l'on projeta un puits artésien pour le pays le mieux arrosé qu'il y ait sur le globe, tandis qu'en opérant avec une sage épargne, en rayonnant de proche en proche autour du centre, ne posant jamais, comme le poète italien dans le royaume invisible des ombres, un pas nouveau que le précédent ne soit affermi, on couvrirait peu à peu d'un réseau de communications praticables au moins la partie habitée de la colonie. Un canal latéral à la mer, de Cayenne au Maroni, serait particulièrement utile.

Nous nous étonnons qu'en présence de cette insuffisance de ressources financières, la pensée ne soit pas venue d'essayer de battre monnaie, comme les États-Unis, comme l'Angleterre, avec les terres et les forêts du pays. A l'origine, on concéda tout gratuitement, avec la munificence qui caractérise les gouvernemens de race latine; on cédait au double désir de faire du bien et de faire acte de faveur. Les résultats furent, là comme partout, déplorables; ils n'échappèrent pas à la perspicacité de Malouet. « On redemande des concessions de terre dans la Guyane, dit-il dans un de ses mémoires; je propose de les vendre. Les Anglais, qui aiment à se rendre raison de leurs usages, disent que la concession des terres en Amérique est nuisible au défrichement, que le plus grand nombre de ceux qui se présentent pour obtenir des concessions, n'ayant pas le moyen de les mettre en valeur, en privent ceux qui seraient en état d'en tirer un meilleur parti; qu'en vendant à un prix modique les terres à défricher, le colon aisé ou celui qui projette des établissemens n'en peut être empêché par une légère avance qui lui assure sa propriété, tandis que l'homme pauvre et stérile est dans l'impuissance d'usurper sa place. Ces raisons sont infiniment plus sensées que celles sur lesquelles nous fondons des concessions gratuites. » Malouet proposait donc d'adopter l'usage des Anglais en vendant la terre au plus bas prix possible. Une loi qui proclamerait la mise en vente, ajoutait-il, rappellera l'attention sur la Guyane. Nombre de par-

ticuliers seront tentés de s'y assurer une possession qu'ils établiront au moment opportun. Les acheteurs feront quelques avances pour défricher, et insensiblement l'émulation et les essais croîtront avec les spéculations. Un premier succès en amènera mille autres, tandis qu'en continuant le système établi, les concessions les plus indiscrètes se multiplieront en pure perte. On ne se lassera pas de demander et d'acquérir gratuitement sans avances de culture. Il n'y aura de réuni au domaine que les terres de particuliers sans appui, tandis que les plus grands concessionnaires prolongeront à leur volonté les délais limités par leur charte. — Ces argumens, fort bons au XVIIIe siècle, ont acquis une autorité irréfragable par le succès des États-Unis et de l'Angleterre, au point qu'il est permis de poser la vente des terres comme la première règle de l'art de coloniser. Le discrédit de la Guyane modérerait sans doute au début l'affluence des acheteurs, mais la confiance renaîtrait avec l'expérience; à défaut des blancs, les hommes de couleur et les noirs, proscrits ou méprisés en une partie de l'Amérique, se présenteraient. Le prix ne fût-il, comme aux États-Unis, que de 15 à 16 francs l'hectare en moyenne, le revenu en serait bientôt appréciable pour les finances de la colonie, et l'accroissement de la population constituerait un profit d'un ordre plus élevé encore. Les forêts pourraient sans doute être vendues plus cher, sans éloigner une intelligente spéculation qui consentirait volontiers à payer à un prix modéré la sécurité de longue jouissance qui est refusée à toute concession gratuite et provisoire, et peut-être la colonie trouverait-elle dans cette nature de biens, dont elle ne tire aucun parti, le gage d'un emprunt qui lui permettrait d'exécuter dans un bref délai les travaux publics les plus urgens.

La propriété certaine et définitive d'un domaine bien délimité relèverait en même temps le crédit des particuliers, réduits aujourd'hui à la confiance personnelle qu'ils inspirent à la banque de la Guyane. Celle-ci, fondée en 1855, au modeste capital de 300,000 fr., a fait plus de bien que de bruit. En 1859-60, elle a escompté, au taux de 6 pour 100, pour 2 millions et 1/2 d'effets, émis 700,000 fr. de billets en circulation, fait pour 16 millions d'affaires, distribué 11,30 pour 100 de dividende à ses actionnaires : chiffres qui établissent que la vie commerciale est loin d'être aussi éteinte à Cayenne qu'on le suppose. Cette vitalité inattendue, que, sous l'apparence d'une atonie générale et malgré un grand discrédit de l'opinion, révèlent des chiffres authentiques, tient à deux causes dont nous n'avons point encore parlé : une consommation considérable parmi les anciens esclaves et l'établissement des pénitenciers. Sous cette double influence, l'importation annuelle dépasse de 6 millions l'exporta-

tion, différence que le commerce acquitte en espèces ou en traites sur le trésor (1).

A Cayenne, la classe affranchie ne s'est pas, au lendemain de l'émancipation, jetée dans l'oisiveté aussi absolument que ses détracteurs se plaisent à le dire. Elle n'a souvent délaissé les sucreries, qui lui rappelaient plus particulièrement le travail odieux de l'esclavage, que pour se livrer à des cultures moins fatigantes, telles que les vivres et le rocou. Elle a donc fait, avec un travail modéré, sur les denrées d'exportation, d'assez beaux profits qu'elle a consacrés à ses goûts de luxe. La production des vivres est devenue elle-même plus lucrative par l'arrivée du personnel des pénitenciers. Aussi ne voit-on à la Guyane ni misère ni mendicité qu'à de très rares exceptions. Le peuple gagne de l'argent, et en attendant qu'on dirige ses pensées vers la caisse d'épargne, il dépense son gain, ce qui accroît l'importation sans accuser ni une dette croissante ni la destruction des capitaux.

L'autre cause de l'activité commerciale qu'attestent les comptes-rendus de la banque dérive, avons-nous dit, des pénitenciers, dernier aspect de la situation de la Guyane, qu'il nous reste à considérer à un point de vue local et sans prétendre traiter la grande question de la réforme pénale dans ses principes, dans ses méthodes et ses effets. L'établissement pénitencier de la Guyane, créé par décret du 8 décembre 1851, a reçu deux espèces de transportés : la première comprend les suspects ou délinquans incriminés d'insurrection ou de participation aux sociétés secrètes, de rupture de ban, de surveillance, de fuite en dehors du territoire où ils étaient internés ou expulsés; on les a généralement qualifiés de condamnés politiques. La seconde classe comprend les forçats transférés des bagnes, dont la suppression est déjà un fait accompli pour ceux de Rochefort et de Brest; le bagne de Toulon est seul conservé comme dépôt.

D'après des renseignemens à demi officiels, dont l'exactitude n'a pu être vérifiée, le nombre des transportés de la première catégorie serait monté, de 1851 à 1856, à trois ou quatre cents individus, n'ayant avec les forçats que les rapprochemens momentanés commandés par d'impérieuses circonstances. L'obligation du travail leur aurait été appliquée avec peu de rigueur. Beaucoup ont été autorisés à rester en liberté sous caution, soit à Cayenne, soit dans les quartiers. La mortalité des quatre premières années aurait frappé seulement 52 individus sur 320, soit annuellement 4 pour 100, résultat très satisfaisant en effet, si le secret qui préside au recrutement et aux

(1) En 1860, l'importation totale a été de 7,107,484 fr., et l'exportation de 1,032,797 fr. : différence, 6,074,687 fr., sur lesquels les envois pour le compte direct du gouvernement représentent seulement 879,970 fr.

mouvemens de cette catégorie du personnel n'autorisait des doutes que la rumeur publique accueille volontiers. Depuis 1856, toute indication même approximative manque sur le nombre des transportés par mesure de sûreté.

Des renseignemens précis font également défaut pour les forçats de France et réclusionnaires des colonies transférés à la Guyane, dont le nombre total, depuis l'année 1852, où fut décrétée la suppression des bagnes, est évalué à dix mille environ. A leur arrivée, ils ont été déposés aux îles du Salut, érigées en quartier-général de la transportation, pour être de là évacués dans des succursales sur mer ou sur terre. En mer, les îlots de la Mère et de Rémire ont servi de succursales; sur terre, les établissemens ont été répartis entre le bassin de l'Oyapock (Montagne-d'Argent, Saint-George), celui de la rivière de la Comté (Sainte-Marie, Saint-Augustin et Saint-Philippe), et le bassin du Maroni (Saint-Laurent, Saint-Louis). Deux ou trois navires ont servi de pontons pour les conditions exceptionnelles. Aux condamnés qui achèvent leur peine et qui doivent néanmoins rester dans la colonie pour un temps limité ou à perpétuité, les postes de Montjoly, de Bourda, de Baduel, ont été assignés comme résidence. Pendant quelques années, la séquestration fut si peu rigoureuse qu'un grand nombre de forçats purent résider à Cayenne, où les uns étaient employés comme ouvriers et domestiques, tandis que d'autres tenaient en ville des auberges et des boutiques. Sur les vives réclamations du conseil municipal de Cayenne, le gouvernement métropolitain fit cesser, il y a trois ans, une tolérance qui dégénérait en scandale.

Autant que l'on peut connaître une organisation sur laquelle les documens officiels ont toujours été rares et discrets, les choix des stations de l'Oyapock et surtout de la Comté ont été malheureux : les maladies y ont sévi avec violence, et la production agricole a été insignifiante. L'habileté industrielle de beaucoup de forçats a été trop souvent détournée de sa vraie destination au profit de fantaisies particulières. La réforme n'a donc paru produire aucun résultat bien sérieux jusqu'en 1860, où un décret impérial a affecté à la transportation la moitié du territoire qui s'étend entre la Mana et le Maroni, du côté de ce dernier fleuve, qui sert de limite à la colonie. Sur ce vaste territoire ont été fondés les établissemens de Saint-Laurent et de Saint-Louis. « Trois cents pionniers, racontait un voyageur témoin de la première installation de Saint-Laurent, abandonnant les lieux habités, ont remonté une rivière, et attaquant sur un de ses bords la forêt vierge qui la couronne, ont ouvert une clairière, débarrassé le terrain des bois et des broussailles, défriché, planté des arbres fruitiers, semé des légumes,

scié des bois, construit des *loges*, tracé des avenues qui deviendront des têtes de routes, élevé un quai, établi des chantiers de charpentiers, de menuisiers, de sabotiers, monté des fours à briques, préparé des terres pour les cultures et érigé une église dont le clocher envoie dans le feuillage ses tintemens qui animent la solitude. Le village naissant n'éveille aucune idée de prison, et le châtiment des fautes se réduit à renvoyer les coupables sur un autre pénitencier, pour les remplacer par de meilleurs sujets. »

Dans les solitudes du Maroni a commencé pour la première fois la véritable réforme pénitentiaire, qui reconnaît pour ressorts nécessaires la famille et la propriété. Des mariages suivis de concessions de terres sont venus très heureusement favoriser les bonnes résolutions. Par leur présence, le gouverneur et le préfet apostolique ont donné à ces cérémonies une solennité calculée pour le bien. On peut considérer comme à peu près perdu en vaines expériences tout ce qui a été fait en dehors de cette voie, qui sera, on l'espère, étendue à toutes les situations qui le comportent; mais tout le monde n'est pas à marier dans les bagnes, et l'on souhaiterait la faveur d'une concession à tous les condamnés qui le mériteront par leur bonne conduite. Quant aux hommes célibataires, dont l'évasion n'est pas à redouter, soit à cause de leur caractère, de leur âge, du peu de temps que les peines ont à courir, la population de la Guyane s'étonne de ne pas les voir employés aux travaux publics, surtout aux routes, pour lesquels les bras font défaut, plutôt qu'à des cultures de sucre ou de café, qui n'ajoutent rien à la prospérité du pays et coûtent à l'administration dix fois plus qu'elles ne rapportent. Par les labeurs, même périlleux pour la santé, qui assainissent un pays, l'expiation s'accomplit, la réhabilitation s'opère mieux que par quelques heures de culture indolente ou par le louage des services en dehors de la ville et de l'île de Cayenne, récemment autorisé en faveur des condamnés dont on est satisfait. On reproche avec raison à l'autorité militaire, qui a conservé jusqu'à ce jour la direction des pénitenciers, de ne pas savoir faire tourner le travail des forçats à l'utilité générale. En effet, la colonie tient beaucoup à ses transportés pour les services indirects qu'elle en retire. Le service pénitencier y verse tous les ans 3 ou 4 millions, qui ont peut-être préservé la Guyane d'une liquidation. Les communications régulières et fréquentes avec la métropole ont éveillé le sentiment, jusqu'alors inconnu, de la protection de la France. Par cette conviction, le courage des colons s'est raffermi comme leur patriotisme, et la pensée d'une cession aux États-Unis, qui un moment traversa les esprits après 1848, s'est évanouie comme un mauvais rêve.

Sur l'état sanitaire des pénitenciers, de vagues rumeurs ont dû prendre la place des renseignemens authentiques qui faisaient dé-

faut, et probablement le mal réel a été exagéré. Dans un écrit allemand empreint, il est vrai, d'un si violent esprit de dénigrement contre la France qu'il en perd toute autorité, la mortalité annuelle est portée à 20 pour 100. Elle aurait même en certains momens, sans doute lors de l'épidémie de fièvre jaune qui a éclaté en 1855 et 1856, été de 40 pour 100. Quelle que soit la vérité, et dût-elle contenir de sévères enseignemens, l'administration remplirait un devoir en l'opposant aux hypothèses de la malveillance. On s'accorde à dire aujourd'hui à Cayenne que l'état sanitaire s'améliore dans les pénitenciers (1), et l'on ne craint plus de perdre le bénéfice d'une institution que l'Algérie a toujours repoussée avec énergie, que la Nouvelle-Calédonie ne réclame pas, et que Madagascar n'est pas préparé à recevoir. Avec ce secours, la Guyane espère atteindre la destinée prospère que lui promettent en vain depuis trois siècles la fécondité et l'étendue de ses domaines, à qui manquent les bras et les capitaux. La transportation, œuvre de philanthropie pour l'état, est pour elle une source de travail et d'argent.

Enfin la prospérité générale demande tout un système dont le programme découle naturellement des considérations qui précèdent. Nous le résumerons en quelques lignes. Le réseau de la viabilité par terre et par eau devrait être regardé comme le pivot de toute colonisation. On vendrait à bas prix les terres et les forêts domaniales; on respecterait entièrement la liberté de culture et d'installation; on accepterait loyalement la moyenne et la petite propriété, non comme un malheur inévitable, mais comme un principe de progrès. En conséquence on faciliterait aux noirs les achats d'immeubles, et en attendant les ventes on donnerait des concessions, pour peu qu'ils fussent en mesure de les mettre en valeur. A l'immigration s'ajouterait le travail des machines et des bestiaux. Le principe électif serait introduit dans la formation du conseil municipal de Cayenne, l'institution municipale s'établirait dans les quatorze quartiers de la colonie. On doterait les communes avec le prix des terres. On instituerait des juges de paix, et tout au moins des assesseurs à côté des commissaires-commandans. On laisserait la banque doubler son capital. On encouragerait les cultures sérieuses par des concours publics et des récompenses; on honorerait les familles légitimes et nombreuses, surtout dans la classe affranchie, par des témoignages d'estime et des immunités financières; on ferait de bonne grâce aux hommes de couleur la place à laquelle ils ont droit. On imprimerait à la réforme pénitentiaire un cachet réel d'utilité générale par les travaux publics et d'éducation morale par la famille, la propriété et

(1) Des renseignemens officiels, encore inédits, constatent que la mortalité annuelle est de 8 pour 100, comme elle l'était dans les bagnes.

la religion. Il resterait ensuite à instituer des écoles dans les campagnes en allégeant les frais de l'instruction primaire dans la ville, en provoquant la fondation de salles d'asile et de sociétés de secours mutuels; il resterait à élargir le régime douanier de la colonie, déjà libéral à Cayenne, à réduire dans les services administratifs les frais généraux qui dévorent le budget local, à favoriser la création d'une presse indépendante. Il faudrait enfin reconnaître le droit de pétition, — rétablir un conseil colonial ou général avec de sérieuses attributions, — attirer les Indiens et les noirs des bois, — reconnaître l'intérieur du pays et rejoindre par nos fleuves les hauts bassins de l'Amazone, — en un mot susciter l'essor des forces et des volontés privées dans tout ce qui est du domaine des particuliers, appliquer exclusivement les forces et les volontés de l'état à ce qui est sa mission propre, afin de refaire la réputation de l'établissement aux yeux de la France et de l'Europe, et dans cette voie préférer les ressorts moraux qui élèvent les âmes à la contrainte matérielle ou légale qui les abaisse.

Avec ces améliorations, ces garanties et ces libertés, la Guyane ne deviendra pas un paradis terrestre; elle ne justifiera pas le nom de France équinoxiale; elle inspirera une légitime défiance aux tempéramens non acclimatés, et l'on pourra toujours regretter qu'entre tant de beaux pays du globe que nos émigrans du XVIe siècle s'étaient appropriés, nos gouvernemens aient attaché plus de prix à conserver ce coin de terre brûlée du soleil que la vallée tempérée du Mississipi et les fraîches prairies du Canada. Néanmoins la Guyane cesserait de nous être jetée à la face comme une injure et un défi; le courant de l'émigration européenne qui s'écoule autour de nous ne s'en détournerait plus comme d'une terre maudite. Alors se réaliserait cette prophétie que Humboldt inscrivait au commencement du siècle dans son immortel voyage aux régions équinoxiales, et par laquelle nous terminerons notre étude : « Il en sera de ces contrées fertiles, mais incultes, que parcourent le Guallaga, l'Amazone et l'Orénoque, comme de l'isthme de Panama, du lac de Nicaragua et du Rio-Haasacuâbo, qui offrent une communication entre les deux mers. L'imperfection des institutions politiques a pu pendant des siècles convertir en déserts des lieux sur lesquels le commerce du monde devrait se trouver concentré; mais le temps approche où ces entraves cesseront. La civilisation va se porter irrésistiblement dans ces contrées, dont la nature elle-même annonce les grandes destinées par la configuration du sol, par l'embranchement prodigieux des fleuves et par la proximité des deux mers qui les baignent. »

JULES DUVAL.

UNE VIE

D'ÉMIGRÉ POLONAIS

JULIEN URSIN NIEMCEWICZ.

Vie de Julien Ursin Niemcewicz, par le prince Adam Czartoriski; 1 vol. Paris et Berlin 1861.

C'est le jeu cruel de la politique et des révolutions de broyer en passant certaines nations et d'en disperser les membres palpitans, de les réduire à cette extrémité où elles n'ont plus rien d'intact que le cœur, toujours acharné à battre, et l'esprit, noblement obstiné à jouer avec le malheur; enfin de créer quelquefois deux peuples au sein d'un même peuple, — l'un fixé au sol, vivant d'une vie mystérieuse, refoulée et contrainte, — l'autre errant, proscrit, portant partout avec lui les idées, les sentimens et l'image de la patrie. Ce n'est rien encore lorsque l'exil est un supplice infligé par un parti à un autre parti dans les conflits intérieurs, car ces tristes victoires des partis sont éphémères; la proscription est une arme dangereuse que désavoue bientôt l'instinct national, et dans la mêlée des opinions la violence elle-même se lasse, la trève est toujours possible. Il n'en est plus ainsi quand l'exil est la fatalité et comme le dernier refuge du patriotisme aux prises avec une domination étrangère. Alors, tant que dure cette domination, la lutte obscure ou éclatante est la condition inévitable, et elle se dénoue invariablement par des supplices ou par des expatriations nouvelles. Ainsi commencent ces exodes périodiques d'une race vaincue et démembrée. Les émigrations

prennent un caractère régulier et permanent. Elles sont au dehors une sorte de représentation passionnée et douloureuse, comme un abrégé vivant de la patrie; elles forment une tribu dispersée et toujours ralliée au même mot d'ordre, aux mêmes espérances, qui se transmettent à travers des générations de bannis. Elles campent plus qu'elles ne se fixent partout où elles passent, et se mêlent aux sociétés étrangères sans s'y confondre. On les reconnaît à je ne sais quel air d'attente, d'inquiétude, d'ardeur belliqueuse toujours prête à se répandre et toujours perdue, à je ne sais quelle fixité de passion et de tristesse. Qui n'a connu de ces émigrés sans cesse en alerte, passant leur vie comme des soldats sous les armes qui attendent un signal, remués, agités, découragés, entrevoyant dans toutes les oscillations du monde la possibilité de retrouver une patrie, et au plus léger frémissement écoutant comme une voix secrète qui leur dit : Ce sera peut-être pour demain?

Ainsi s'est formée et a vécu cette Pologne de l'exil dont les événemens n'ont fait qu'épaissir les rangs à mesure que la politique a redoublé d'efforts pour assurer son œuvre de démembrement, et dont la destinée se résume dans le mot de ce maréchal de Lithuanie du dernier siècle, de ce comte Prozor qui fut tour à tour prisonnier des Prussiens, des Autrichiens et des Russes, déporté, émigré, et mourut en disant : « La Prusse m'a ravi ma jeunesse, l'Autriche ma santé, la Russie mon intelligence; mais mon âme me reste! » L'âme en effet, c'est ce qui est resté à cette race dans son pèlerinage à travers le monde. Il y a plus d'un siècle déjà que le mouvement d'émigration a commencé pour la Pologne; il y a plus d'un demi-siècle qu'au bruit de la révolution française et sous le coup d'un dernier partage, ce mouvement s'est étendu, est devenu une fatalité permanente, et a pris son vrai caractère, celui d'une scission de nationalité, d'un démembrement moral répondant au démembrement matériel. A dater de cette époque, il y a en quelque sorte deux nations, l'une obscure, attachée à un foyer sans indépendance, foulée par les dominations, l'autre disséminée, voyageuse, et résolvant cet étrange problème de faire vivre une patrie en dehors de toutes les conditions de l'existence des peuples, par la seule force d'un sentiment incompressible. La Pologne n'est plus seulement dans des frontières remaniées et effacées, elle est sur tous les chemins de l'exil et dans tous les pays. Elle est en Amérique avec Kosciusko; elle est au camp de ces légions de Dombrowski mêlées à toutes les agitations guerrières de la république et de l'empire en France, souvent sacrifiées, toujours renouvelées et entraînées au chant héroïque de ralliement : « Non, la Pologne n'est pas morte tant que nous vivons! » La Pologne est enfin partout où il y a un Polonais fidèle

combattant ou pensant. Un moment, sous l'empire, le grand-duché de Varsovie est un espoir et suspend le mouvement d'émigration; 1815 crée une dernière et vague illusion par la promesse de ce royaume, germe et noyau d'une reconstitution possible. Bientôt le mouvement recommence; il se précipite de nouveau en 1831 pour ne plus s'arrêter. Il se poursuit dans le mystère des répressions inutiles, et chaque émotion qui se ravive, chaque pulsation intérieure ne fait que jeter au dehors de nouveaux bannis, qui vont grossir cette patrie extérieure formée de tout ce qu'il y a de vivace, d'intelligent et d'ardent, devenue redoutable moins par ce qu'elle peut que par ce qu'elle représente, par l'obstination de sa fidélité et par le feu inextinguible de son prosélytisme.

La politique a beau dédaigner ces émigrés et considérer son œuvre comme accomplie : elle réussit par instans à se tromper elle-même et à faire illusion aux autres; elle crée une sorte de paix matérielle, elle sent l'âme qui lui échappe, car l'âme est ailleurs. Vainement aussi ces proscrits, émus souvent jusqu'à l'exaspération, échouent contre la force et sentent retomber sur eux le poids d'un ordre européen qui les met à la merci de trois maîtres unis par la plus triste des solidarités : un de leurs traits caractéristiques est cette merveilleuse faculté qui leur reste de ne désespérer jamais. Après chaque déception, ils recommencent. Pour eux, rien n'est irrévocable : au fait brutal d'un démembrement qui, par ruse, par habileté ou par effraction, cherche à pénétrer dans l'organisation européenne, ils opposent la puissance incorruptible d'un droit moral devant lequel on s'arrête, même quand on n'ose toucher au fait. Quelquefois ces proscrits sont populaires, parce que leur malheur émeut tous les sentimens généreux, parce que l'opinion, ébranlée par les événemens, se jette avec une recrudescence de passion sur ce vieux et éternel grief de la mutilation d'un peuple, et ils se fient trop peut-être à ce souffle de faveur irritante et stérile, qui souvent ne veut dire qu'une chose : « Réussissez, puis nous verrons. » D'autres fois ils ont à subir de ces bourrasques d'impopularité qui viennent assaillir les causes les plus justes elles-mêmes, quand elles se laissent envelopper dans quelque solidarité néfaste ou quand elles sont importunes, et alors ils se réfugient dans l'obscurité, dans un travail ingrat, dans une tenace et morne espérance. Vingt fois victimes de leurs illusions ou des événemens, ils sont restés debout, foudroyés et obstinés dans leurs rêves de revendication. C'est à travers ces poignantes alternatives qu'a vécu, depuis trente ans surtout, cette émigration polonaise, composée de gentilshommes, de soldats, de prêtres, d'écrivains, d'hommes de toutes les classes, de vieillards et d'enfans, formant réellement un monde à part, qui a ses traditions,

son organisation, ses caractères étranges, ses aventuriers et ses héros, ses types où se reflètent l'histoire et l'esprit d'une race.

Bien des gens peuvent encore se souvenir d'avoir vu plus d'une fois, il y a moins de vingt ans, un homme aux longs cheveux blancs, à la physionomie ouverte et fine, au regard pénétrant et vif, portant gaiement sa verte vieillesse : Gros a peint cette figure parlante. C'était un de ces bannis en qui semblait revivre tout un passé d'épreuves et de luttes vaillamment soutenues. C'était Julien-Ursin Niemcewicz, un Polonais qui avait été homme du monde, député de Livonie à la grande diète de 1788, soldat auprès de Kosciusko à Macieiowice, prisonnier des Russes dans les casemates de Pétersbourg, cinq fois émigré, orateur véhément, publiciste redoutable dans sa *Bible de Targowica*, historien passionné dans ses récits du *Règne de Sigismond III*, poète dramatique et lyrique. Ou pour mieux dire ce n'était ni un écrivain, ni un orateur, ni un soldat, c'était un patriote se servant de toutes les armes, de la parole comme de l'épée, du sarcasme comme de l'ardente éloquence, pour combattre au milieu des crises d'une nationalité réduite à se disputer à la destruction. Son nom résume près d'un siècle durant lequel il n'est pas un événement où il n'ait eu un rôle, il n'est pas une pensée patriotique qu'il n'ait réchauffée de son esprit, il n'est pas un instant, fût-ce « entre midi et douze heures, » comme il disait, entre l'éclair et la foudre, où il n'ait semé autour de lui sa verve agitatrice, qui fut souvent la terreur des faibles ou des traîtres. Et qui écrit aujourd'hui son histoire, ou qui l'écrivait il y a quelques mois à peine? C'est cet autre grand exilé qui mourait récemment plein de jours, après avoir rempli jusqu'au bout ces devoirs envers la patrie qu'il appelait, en homme d'état, en vrai diplomate, « le service public; » c'est le vieux prince Adam Czartoriski qui occupait son viril déclin de cette biographie de Niemcewicz. Autrefois c'étaient les écrivains qui se faisaient les historiographes des grands seigneurs; aujourd'hui les princes racontent quelquefois la vie des écrivains et s'en font honneur. Une amitié de jeunesse et le patriotisme unissaient le prince Adam et Niemcewicz; le malheur n'avait fait que resserrer le lien. Entre les deux vieux amis, entre le grand seigneur diplomate et l'agitateur de l'esprit, c'était à qui porterait le plus dignement cet ingrat et redoutable nom d'émigré. Le prince Czartoriski n'a pensé qu'à faire une œuvre pieuse, et il a peint en Niemcewicz un des types les plus curieux de l'émigré placé entre deux siècles, réunissant les caractères de l'ancienne Pologne et quelques-uns des traits de la Pologne nouvelle, ayant toutes les allures d'autrefois et les pressentimens de l'avenir.

Ce n'était pas le dernier pour la Pologne, mais c'était l'un des

derniers d'une génération qui était venue au monde à la mauvaise heure des partages, qui a traversé toutes les crises, toutes les révolutions du siècle, et qui s'en va sans avoir touché au terme des désastres dont elle vit la triste aurore. C'est en 1757 que Julien-Ursin Niemcewicz était né dans le palatinat de Brzesc, sur les confins de la Lithuanie et de la Mazovie. Il avait pour grand-père un hussard de Sobieski, qu'il a peint lui-même avec ses ailes, son armure et son arc, menant la libre vie du gentilhomme campagnard; les événemens retentissaient dans cette maison paternelle qu'il a décrite d'un trait original dans ses mémoires, et la première forte impression qu'il ressentit fut quand il vit sa mère s'évanouir de douleur en apprenant l'enlèvement des sénateurs à Varsovie en 1768. De ses yeux étonnés d'enfant il voyait s'ouvrir une crise où il y avait comme une lutte entre le bon et le mauvais génie de la Pologne. La vieille anarchie locale se défendant avec un acharnement d'héroïsme sous une couleur d'attachement aux mœurs nationales et à la liberté; un mouvement tardif de régénération se révélant par des tentatives de réformes emportées dans la confusion; des partis turbulens toujours prêts à courir aux armes, déchirant le royaume, se démenant, se confédérant; un roi, Stanislas-Auguste Poniatowski, bon de cœur, léger d'esprit, faible de caractère, flottant des uns aux autres, patriote par éclairs et retombant sous le joug de son ancienne maîtresse Catherine II, qui lui avait donné la couronne; la fureur des plaisirs et des fêtes envahissant cette société aristocratique et guerrière entourée dans ses *cours* d'heiduques, de pages et de cosaques; la Russie, la Prusse et l'Autriche encourageant les divisions pour intervenir, fomentant l'anarchie qui assurait leur proie et se faisant en secret leur part des dépouilles : c'était là le spectacle étrange et saisissant de ce peuple à l'héroïsme brillant et inutile, marchant à la catastrophe à travers les convulsions et les plaisirs. Vie romanesque où ne manquaient ni les aventures dramatiques, ni les figures vigoureuses, ni même les héroïnes passionnées! La confédération de Bar fut la grande explosion de tous ces élémens confus; le premier partage fut le dénoûment. Là commence réellement ce duel séculaire d'une nationalité retrempée, éclairée par son malheur même, et de la triple domination qui l'enlace sans la vaincre, sans l'étouffer. Là s'ouvre cette triste carrière où les conquérans, poussés par une violente logique, sont obligés d'aller jusqu'au bout, et où des générations frémissantes vont revendiquer sans cesse leur héritage perdu. Une nouvelle Pologne se lève.

C'est au milieu de ces émouvantes péripéties de la confédération de Bar et du premier partage que grandissait et mûrissait Julien Niemcewicz, élevé d'abord à l'école des cadets de Varsovie avec

Kosciusko, Wessenhof, Mostowski, Kniaziewicz et tous ceux qui allaient avoir un rôle dans les destinées nouvelles de la Pologne. Lié naturellement de goût et de fortune à cette génération, il commençait par jeter son feu de jeunesse dans cette vie de plaisirs où se reposait un moment cette société si profondément remuée. C'était un brillant cavalier, accueilli, recherché, ayant son entrée dans la haute aristocratie, surtout chez les Czartoriski, et courant à tous les succès. Il jouait la comédie dans les salons et peut-être aussi dans les boudoirs. Le XVIIIe siècle soufflait à Varsovie. Le mondain ne s'est jamais perdu dans le patriote chez Niemcewicz. C'était d'ailleurs une nature alerte et fine, moins légère et moins enivrée de dissipations qu'on ne l'eût dit. Les voyages ouvrirent son esprit et furent pour lui un stimulant nouveau. Il commença son odyssée, comme il le disait, en 1783, en partant de Varsovie avec le prince Czartoriski, le père du prince Adam, et il alla partout, en Allemagne, en Hollande, en Italie, à Malte, en France, en Angleterre, voyageant gaiement et observant beaucoup, s'amusant du mariage du doge avec l'Adriatique à Venise et du roi Ferdinand vendant les poissons sur le marché de Naples, assistant au procès de Warren Hastings à Londres et donnant des leçons de danse au futur roi d'Angleterre. « C'est à moi, disait-il plus tard avec une pointe d'humour, que l'Angleterre est redevable de ce que le roi George IV sait danser la cosaque. » Paris l'attirait surtout; il y respirait à pleine intelligence l'air et les idées du temps. On touchait à 1788, à une nouvelle et décisive crise pour la Pologne, avant que la France elle-même n'entrât en scène. Ce mouvement de régénération intérieure qui était un instant apparu dans les convulsions d'une nationalité menacée, et que le partage de 1772 avait un moment interrompu, ne s'était point arrêté en effet; il avait pénétré au contraire plus profondément jusqu'au cœur de cette société éprouvée. Dans ce qui restait de la Pologne, l'éducation transformait les esprits, des idées nouvelles germaient, et la pensée d'associer le peuple lui-même à l'œuvre commune de reconstitution devenait le mot d'ordre d'une politique. Voilé sous le faste et les plaisirs qui régnaient à Varsovie, ce mouvement se précisait et s'étendait. Il apparut au grand jour en 1788 par la grande diète d'où sortit la constitution du 3 mai 1791. Niemcewicz était à Paris; il courut aussitôt à Varsovie pour prendre part aux travaux de la grande diète comme nonce de Livonie. C'était son début d'homme public. Son odyssée avait été jusque-là riante et facile, elle allait être agitée et même quelquefois devenir sombre sans altérer la bonne humeur de cette nature qui entrait dans la carrière la plus orageuse avec la fermeté du cœur et la fertilité d'un esprit passionné.

Cette date de la grande diète et de la constitution du 3 mai est restée comme un idéal pour la Pologne. C'était en effet un spectacle d'une noblesse émouvante. Au milieu d'une Europe où les idées nouvelles soufflaient de toutes parts et n'avaient point encore ce reflet sombre de la révolution française, un peuple partiellement démembré, abandonné des nations, se relevait seul, ne prenant conseil que de lui-même, et mettait la main à l'œuvre de sa reconstitution. Ce qui avait fait sa ruine, ce *liberum veto* d'où était sortie si souvent la guerre civile, il le désavouait; il fondait l'hérédité du trône en même temps qu'il créait les conditions d'une liberté régulière. Les principes qui allaient être proclamés en France, il les inscrivait dans sa constitution, brisant les castes, affranchissant les serfs, créant en un mot l'unité de la nation par l'égalité des droits. C'était la plus légitime des œuvres; mais elle rencontrait des ennemis de deux sortes, — un certain parti polonais résistant par intérêt aux nouveautés jusqu'à sacrifier le pays, et ceux-là mêmes qui, après avoir démembré une première fois la Pologne, épiaient l'heure favorable d'un second partage. De là les complications dramatiques de ces années où tout était lutte à Varsovie et dans les provinces. Tandis que le parti national se hâtait d'agir et d'organiser une Pologne nouvelle, la Russie, gouvernée encore par Catherine, appuyée par la Prusse et l'Autriche, ne songeait qu'à étouffer cette étincelle de vie, ce mouvement réformateur qui déjouait ses calculs, et elle trouvait des auxiliaires dans le parti polonais hostile qui, tout faible qu'il fût, était assez puissant encore pour organiser l'agitation, pour laisser à la révolution le temps de se perdre, à l'étranger le temps d'arriver. En face de la grande diète et de la constitution du 3 mai s'élevait la sinistre confédération de Targowiça, dernier témoignage de la vieille anarchie, suprême et terrible appel à l'intervention étrangère. Elle était l'œuvre d'un très petit nombre de Polonais infidèles, de quelques familles, — les Félix Potocki, les Branicki, les Rzewuski, — qui sont restées depuis lors marquées d'un sceau terrible, qui ont cherché quelquefois à se laver de cette vieille tache, et qui semblent retomber toujours sous le poids de cette fatalité. Quant au roi Stanislas-Auguste, il pâlissait d'anxiété et d'incertitude; il était peut-être de cœur avec les réformateurs de la diète, la crainte l'enchaînait à la Russie. Il voulait rester roi, fût-ce d'un royaume grand comme son chapeau, et dans ses faiblesses il était vraiment l'image mélancolique et débile des pouvoirs touchés par la fatalité. Niemcewicz fut dès le premier jour un des chefs de ce parti national qui tentait ouvertement la conspiration généreuse de sauver l'indépendance du pays par la régénération intérieure. Il était de cette élite des Czartoriski, des Kosciusko, des Kollontay, des Mostowski,

des Wessenhof, et, se multipliant avec le péril, il employait toutes les formes de l'action; il dirigeait et enflammait l'opinion par la presse, par la tribune, par le théâtre. Constitutionnel de principes et de goût, mais patriote avant tout, ce qu'il poursuivait dans ses adversaires, c'étaient moins des dissidens d'opinion que des auxiliaires de l'étranger. Pour lui, le Russe était l'ennemi, et il le criblait de traits mordans et sanglans, sans épargner la majesté de la grande Catherine elle-même, fort éclaboussée dans la mêlée.

Niemcewicz, sans avoir l'esprit fait pour les grands desseins, avait le don de l'action et de l'initiative. Ce fut lui qui, avec Mostowski et Wessenhof, créa à cette époque la *Gazette Nationale et Étrangère*, œuvre de polémique sérieuse et hardie destinée à soutenir les réformes, à les populariser par le retentissement de la presse. Il n'a pas assez de cette arme du journal, il se sert du théâtre pour électriser l'esprit public, pour intéresser le peuple tout à la fois aux souvenirs de sa vie nationale et à ses destinées nouvelles. Il écrit *le Retour du Nonce dans ses foyers* et *Casimir le Grand*. C'étaient des commentaires rapides et vivans de tout ce qui agitait les âmes. *Le Retour du Nonce* mettait en présence l'ancienne et la nouvelle Pologne personnifiées. Ces œuvres étaient reçues avec passion; mais c'est surtout dans la diète que Niemcewicz déployait sa prodigieuse activité, éclairant toutes les questions d'une lucide et véhémente éloquence, exerçant bientôt la fascination d'un esprit supérieur. Chacun de ses discours était un acte, soit qu'il défendît l'hérédité du trône en rappelant qu'il y avait eu des peuples libres sous des rois, et que César et Cromwell avaient été des oppresseurs sans être couronnés, — soit qu'il soutînt la cause de l'émancipation des paysans au point de s'attirer les apostrophes d'un de ces fiers woïévodes qui ne comprenait rien que la noblesse, et qui lui disait en lui serrant la main à le faire crier : « Traître, tu as été gentilhomme et tu fraternises avec les vilains! » — soit enfin qu'il dressât l'acte d'accusation du parti de Branicki, de Félix Potocki, et de la Targowiça naissante. La tactique de ce parti était d'embarrasser les décisions de la diète, de traîner en longueur, en attendant de prendre les armes et d'offrir à la Russie ce facile prétexte d'intervention. Niemcewicz dévoilait hardiment ce système, poursuivait ces conspirateurs et réclamait l'armement du pays. Orateur, publiciste, écrivain dramatique, il marchait au même but. La constitution du 3 mai fut votée, mais il était trop tard; le principe de non-intervention n'était pas alors proclamé. Époque singulièrement émouvante de l'histoire de Pologne, où l'existence nationale elle-même était en jeu, où l'intensité de la passion publique se manifestait quelquefois par les scènes les plus curieuses, où le drame était partout, dans les salons, dans les

assemblées, au théâtre! Un jour on représentait le *Casimir le Grand* de Niemcewicz, et le triste roi Stanislas-Auguste était présent. Dans une scène du drame, Casimir disait : « Au besoin, je me mettrai à la tête de mon armée pour défendre les nouvelles lois! » La salle entière frémit. Stanislas-Auguste, s'avançant hors de sa loge, répéta avec un semblant d'énergie : « Oui, je me mettrai... » Sa voix disparut dans une explosion frénétique. Malheureusement quelques jours plus tard Stanislas-Auguste ne se mettait pas du tout à la tête de son armée pour défendre les nouvelles lois; il passait lui-même au camp de la Targowiça; les Russes allaient camper à Varsovie, et pour le moment la Pologne avait vécu. A l'heure même où les trois puissances du Nord ouvraient la guerre contre la France révolutionnaire, qu'elles accusaient de ne pas respecter le droit public, elles consommaient de leur propre main ce dernier attentat que le comte de La Marck stigmatisait d'un cœur indigné dans le secret de ses correspondances avec Mirabeau.

C'en était fait de la constitution du 3 mai, de l'indépendance nationale elle-même livrée par la Targowiça, et pour la première fois Niemcewicz émigrait avec le prince Adam Czartoriski, le comte Ignace Potocki, Hugues Kollontay et bien d'autres. Il partait le cœur plein de colère contre les Russes d'abord, puis contre ces conspirateurs qui s'étaient faits les instrumens de la ruine de la Pologne, et, s'arrêtant à Vienne, il lançait contre eux un pamphlet terrible, *la Bible de Targowiça*, qu'il appelait aussi *les Livres féliciens* par allusion au nom de Félix Potocki. Pour parler à l'imagination d'un peuple religieux, il avait choisi cette forme biblique, popularisée depuis par Mickiewicz dans *les Pèlerins polonais*. Ce n'était cependant rien moins qu'un livre religieux; c'était une véritable explosion d'ironie sanglante contre les héros de la Targowiça. C'est le dernier mot de l'invective et du sarcasme. Une chose curieuse, c'est que ce pamphlet, imprimé secrètement à Vienne, se propageait en Pologne par les courriers de l'ambassade russe, et le duc de Richelieu lui-même, alors au service de la Russie, se trouvait chargé sans le savoir de porter ces pages mordantes qu'on se disputait à Varsovie. Niemcewicz aimait assez ces tours piquans. Il ne resta pas longtemps à Vienne; il partit pour l'Italie et s'arrêta à Florence, où il passa deux ans. Il avait le goût des arts, il aimait l'Italie; il n'était pas cependant sans avoir l'œil sur la Pologne, lorsqu'un soir il reçut la visite d'un inconnu envoyé par un autre grand émigré, Kosciusko, et chargé de lui porter le salut polonais, qui ressemblait à un appel : *laudetur Jesus-Christus!* C'était le signal d'une suprême protestation de la Pologne contre le partage et d'un dernier combat pour la constitution du 3 mai. Cette tentative de 1794 avait été préparée

par Kosciusko, Ignace Potocki, Kollontay. L'insurrection avait éclaté, les Russes avaient été chassés de Varsovie, et la révolution se trouvait presque miraculeusement accomplie. Niemcewicz accourut aussitôt à l'action et au péril.

C'était une révolution sans avenir peut-être; elle n'a pas moins un intérêt puissant par son caractère, par ses mobiles et ses personnifications. Elle a surtout cela de curieux que pour la première fois le peuple entre en scène dans ce drame des destinées de la Pologne. Les chefs de l'insurrection de Varsovie étaient des bourgeois, mieux encore, des ouvriers, le boucher Sierawski, le cordonnier Kilinski, — le *roi* Kilinski, — comme l'appelaient avec ironie les Russes. Kilinski est un des personnages originaux du temps; c'est lui qui donne le signal du combat, il descend dans la rue après avoir communié. C'est un homme naïf, d'un bon sens énergique, d'une imagination colorée de poésie naturelle, ardemment patriote, sans haine d'ailleurs et nullement sanguinaire; il ne donne la mort que par nécessité de combat, et, dans des mémoires qu'il a laissés, il a des expressions singulières pour caractériser cette nécessité : il appelle cela *apaiser* des officiers russes, *tranquilliser* des Cosaques. Le gouverneur russe de Varsovie le fit venir, et, croyant l'intimider, il entr'ouvrit son manteau pour montrer au cordonnier les décorations constellant sa poitrine. « Regarde, bourgeois, et tremble! lui dit-il. — Monseigneur, répondit le cordonnier, je vois chaque nuit dans le ciel des étoiles innombrables, et je ne tremble pas. » La présence de Kilinski dans le gouvernement provisoire de Varsovie était un phénomène assurément nouveau. Le chef même de cette révolution, Thadée Kosciusko, se sentait l'homme du peuple combattant pour le peuple; il portait volontiers la casaque du paysan. Ce n'était pas un grand homme dans le sens éclatant du mot, c'était une âme ferme, droite et sobre, se dévouant simplement à sa patrie. Malheureusement pour la révolution polonaise, le plus difficile n'était pas de vaincre par surprise; elle avait à s'organiser et à se défendre dans le cercle de feu où elle était enfermée par les Russes et les Prussiens. Dombrowski, celui qui devait être le chef des légions polonaises, était chargé de tenir tête aux Prussiens; Kosciusko restait pour faire face à Suvarov, qui s'avançait, et au général russe Fersen, qui manœuvrait sur la Vistule pour revenir sur Varsovie. Ce n'était plus le temps de délibérer et d'écrire; Niemcewicz se faisait soldat volontaire, aide-de-camp de Kosciusko. Le 6 octobre 1794, ils quittaient tous les deux Varsovie en secret et partaient pour l'armée; trois jours après, ils étaient à Macieiowice, point de réunion des forces polonaises, qui ne s'élevaient pas à plus de six ou sept mille hommes pour rompre les épais bataillons russes. On touchait au dénoûment, les deux ar-

mées étaient en présence. Le 9 au soir, Niemcewicz et le général Kaminski se promenaient et virent une nuée de corbeaux. « Vous rappelez-vous votre Tite-Live? dit Kaminski; ces corbeaux volent à notre droite, c'est un mauvais augure. » Le lendemain, le petit village de Macieiowice voyait périr la fortune de la Pologne dans une lutte inégale et sanglante. La petite armée polonaise succombait héroïquement; la plupart des chefs, Kaminski, Sierakowski, Kniaziewicz, Kopeç, étaient blessés et prisonniers. Niemcewicz, lui aussi, était gravement blessé. Kosciusko avait la tête fendue et perdait tout son sang; il n'exhala pas le cri suprême qu'on lui a prêté, cri du patriotisme vaincu et découragé : *finis Poloniæ!* il ne reprit connaissance que le lendemain, et, voyant Niemcewicz auprès de lui, il lui demanda où ils étaient. « Hélas! dit Niemcewicz, nous sommes prisonniers des Russes. » Ce fut la fin de la révolution de 1794. L'odyssée commençait à devenir sombre pour Niemcewicz.

Qu'allait-on faire de tous ces prisonniers, chefs et soldats? Les uns étaient envoyés en Sibérie, au Kamtschatka, à Irkoutsk; les autres étaient conduits à Saint-Pétersbourg pour expier dans les cachots le crime d'un patriotisme obstiné. Ils marchaient en troupe sous la garde de détachemens russes traînant le butin ramassé dans toutes les demeures seigneuriales de la Pologne. Deux mois après la bataille de Macieiowice, harassés d'un pénible voyage, souffrant encore de leurs blessures, ils arrivaient à Pétersbourg par une froide nuit d'hiver. Niemcewicz, séparé de ses compagnons, ne savait trop ce qu'on voulait faire de lui. On le mit dans une barque, on lui fit traverser la Néva, qui charriait ses glaces, et un instant après il entendait se fermer derrière lui la porte de la citadelle. Il entrait dans une cellule obscure et humide ayant huit pieds de long sur huit pieds de large, éclairée par une petite fenêtre garnie de grosses barres de fer, contenant un poêle, un petit lit de bois, une chaise et une petite table. « C'est ici votre demeure, » lui dit-on. Il demanda à boire, on lui apporta de l'eau dans une écuelle de bois. Il était onze heures du soir, 10 décembre 1794, « date qui sera certes à jamais présente à ma mémoire! » disait-il. Niemcewicz passa là deux ans, ayant des compagnons de captivité qu'il ne pouvait voir, Mostowski, le banquier Kapostas de Varsovie, le brave Kilinski lui-même. Kosciusko était mieux traité; il avait pour prison la maison du commandant de la forteresse. Les Russes affectaient de voir en lui l'instrument naïf et honnête de quelques ambitieux, d'Ignace Potocki, de Kollontay surtout, qui n'avait échappé à la Russie que pour tomber entre les mains de l'Autriche. C'est cette période de sa vie que Niemcewicz a racontée dans un livre qu'il a appelé *Notes sur ma captivité à Saint-Pétersbourg*, expression vive et

émouvante de ce que peut souffrir un esprit libre dans la solitude d'un cachot.

La Pologne, comme l'Italie, compte certes plus d'un chapitre de ce qu'on pourrait appeler la littérature des prisons et de l'exil. Le livre de Silvio Pellico est resté le type de ces tristes poèmes. Les *Notes sur ma Captivité* sont *les Prisons* de Niemcewicz. Un autre vaincu de Macieiowice, le général Kopeç, déporté au Kamtschatka, a laissé aussi des mémoires qui sont le récit de ses épreuves d'exilé et de prisonnier. C'est toujours la lutte de l'âme patriotique aux prises avec le malheur infligé par le maître étranger. Seulement, là où le patriote italien souffre, se résigne et pousse la mansuétude presque jusqu'à l'abdication, Kopeç, avec le même sentiment religieux, mais avec plus d'énergie, lutte et espère; Niemcewicz garde sa haine contre les Russes, sa sérénité dans l'épreuve. Il y a quelque chose de sain et de curieux dans cette ferme bonne humeur d'un homme en guerre avec la fortune et ne se laissant pas dompter. Il n'est point du tout larmoyant. Niemcewicz avait de cette vigueur d'âme qui s'enveloppe de gaieté et de grâce mondaine. Depuis qu'il est pris à Macieiowice, il ne cède pas un instant à l'intimidation. Vaincu, blessé et captif, il se sent supérieur aux Russes, et il se venge par une impitoyable ironie. Durant ce long voyage à Pétersbourg, il se moque du général Chruzczew, de son gardien Titov et de tous ceux qui le conduisent; il fait leur caricature. A son arrivée à la citadelle, il se moque même du ministre de l'intérieur, Samoïlov, grand personnage en habit de cour et tout chamarré de décorations, devant lequel il comparaît avec sa pelisse de peau de loup, son bras en écharpe et ses cheveux en désordre. « Je suis fâché, monsieur, lui dit-il d'un ton narquois, de paraître devant vous dans un costume aussi peu convenable. » Une fois dans la prison, on cherche à lui arracher des révélations. On l'interroge, on le presse, on le menace. « Je n'ai point de révélations à vous faire, dit-il à Samoïlov, et je n'ai point le talent de vous fabriquer des contes. Quant à vos menaces, je sais que je suis entre vos mains; je m'attends et je suis résigné à tout, je désire la mort plus que je ne la crains... En entrant dans ce cachot, j'ai laissé l'espérance derrière moi. »

Alors commençait cette vie de solitude mortelle à laquelle Niemcewicz n'échappait qu'en lisant, — car on laissait pénétrer jusqu'à lui quelques livres, — en essayant de faire passer dans la langue polonaise l'harmonieuse douceur de Racine ou l'élégante correction de Pope. Sentant le besoin de l'exercice, il avait imaginé un moyen singulier : avec les cheveux qui tombaient de sa tête et les poils de sa barbe, il avait fait une balle, et il jouait une heure tous les matins.

Quelquefois l'été, pendant la nuit, il se collait aux barreaux de sa fenêtre, et, entrevoyant un coin du firmament, il passait des heures entières à rêver : il songeait à l'Italie, à Florence, à la Pologne déchirée et mutilée, à ses amis et à ses parens, qui ignoraient son sort. Il avait des momens de tristesse, mais son âme ne fléchissait pas. Un jour, le 4 juin 1796, il entendit de sa prison des décharges d'artillerie : il en demanda la cause, et on lui répondit que la grande-duchesse avait « daigné mettre au monde un fils. » Ce fils, c'était celui qui fut l'empereur Nicolas. « Ainsi, disait plus tard Niemcewicz, je n'étais pas encore sorti de ma prison d'alors que déjà s'empressait de naître l'homme qui devait, dans mes vieux jours, me forcer à chercher un tombeau sur une terre étrangère. » Triste et sombre fatalité des choses qui, de ce bruit du canon écouté indifféremment alors par un prisonnier polonais, faisait le signal mystérieux d'une ère plus terrible et lointaine encore pour la Pologne! Cette vie dura deux ans, et ne finit que par la mort de l'impératrice Catherine, frappée au mois de novembre 1796 d'une maladie étrange. Je ne redirai pas tout à fait le récit de Niemcewicz. Rien n'est assurément plus bouffon que le tableau de cette cour suspendue aux mouvemens convulsifs du ventre de l'impératrice, placée entre une souveraine qui se débat dans l'agonie, mais qui peut se relever encore, et un grand-duc prêt à se jeter sur le sceptre.

Une conversation de soldats apprit cette mort libératrice à Niemcewicz. « Enfin nous aurons un tsar! disait l'un. — Il y a longtemps que cela n'est arrivé, disait l'autre; notre vieille *matuszka* (petite mère) s'est, je crois, suffisamment divertie. — Plus que suffisamment, reprenait un troisième; chacun son tour. J'espère que maintenant nos prisonniers sortiront. » Paul Ier, le nouveau tsar, se piquait d'une certaine magnanimité et même de justice pour la Pologne, dont il disait volontiers qu'il n'eût jamais souffert le partage. Il ouvrit la prison des Polonais, et il voulut aller lui-même porter cette bonne nouvelle à Kosciusko. Il fit plus : il combla ses captifs de dons et d'amitiés. Il eût voulu retenir Kosciusko et Niemcewicz, à qui il offrit des biens, des domaines; mais Kosciusko souffrait dans son âme patriotique : à peine dégagé de ses liens, quoique malade et affaibli, il avait hâte de fuir cette Russie, où il croyait toujours voir des espions, et, ne pouvant aller vivre dans la Pologne affranchie, il partit pour l'Amérique; Niemcewicz le suivit. Ils quittèrent cette Europe d'où le nom même de la Pologne semblait disparaître, libres et tristes, comblés de présens par l'empereur Paul et gardant l'immortelle blessure.

Cette fois l'émigration était lointaine. L'Amérique n'était point l'Italie, mais c'était une terre libre et hospitalière où déjà plus d'une

fortune errante de l'Europe pouvait trouver un asile, et où de vigoureux patriotes travaillaient à former une nation : spectacle tout à la fois amer et instructif pour le fils d'une nation qui périssait! Pour des Américains encore tout chauds d'une guerre d'indépendance, ces fugitifs d'une race vaincue, ces échappés de la terrible *Krepost* (forteresse) de Pétersbourg avaient le double prestige du patriotisme et du malheur. Kosciusko était un La Fayette de la Pologne. Auprès de lui, Niemcewicz n'était point éclipsé. Accueilli partout, il se lia avec Washington, qui le reçut à Mount-Vernon, avec Adams, avec Jefferson, et c'est pour ce dernier qu'il écrivit, avec un enjouement mêlé de souvenirs douloureux, ce récit de sa captivité qui s'ouvre gaiement par un repas d'amis, la veille de Macieiowice, et qui finit par un tableau burlesque de la mort de Catherine. Niemcewicz fit aussi une autre connaissance en Amérique, celle du prince qui devait être le roi Louis-Philippe. Les deux émigrés se virent quelquefois et se lièrent d'amitié. La couronne du duc exilé ne pesait pas alors dans la balance de la destinée beaucoup plus que la plume de l'écrivain. Niemcewicz parcourut les États-Unis; il alla à Philadelphie, à New-York, à la Nouvelle-Orléans, et il finit par s'établir à Elisabeth-Town. Ses ressources tarissaient bientôt cependant; il se plia fièrement à cette vie nouvelle de pauvreté, ne voulant rien accepter de personne. Il sciait lui-même son bois et lavait son linge, il labourait un petit champ. Il menait ainsi une médiocre existence, lorsque la fortune vint un instant lui sourire : il se maria avec une femme d'une famille riche et honorable, veuve d'un de ses amis, Mme Kean-Livingston; mais il ne voulut rien changer dans sa manière de vivre, et il mit une délicatesse singulière à ne point profiter de la fortune de sa femme. Il comptait déjà cinq ans d'exil; la mort de son père le rappela un moment en Pologne en 1803.

Lorsque Niemcewicz arriva à Varsovie, il ne put voir aux portes de la ville une sentinelle prussienne sans se sentir le cœur serré, sans éprouver le tourment secret du patriote qui revient dans son pays livré à l'étranger. Il passa une année à arranger ses affaires; il alla voir ses amis les Czartoriski. Simple écrivain, il aurait pu jouir du succès de ses œuvres, éditées par son ancien compagnon Thadée Mostowski; mais il brûlait en quelque sorte en Pologne. C'est un temps dont il n'aima jamais à parler, et dont il ne se souvenait qu'avec amertume. Tout le froissait et l'offensait. Il n'avait plus qu'une espérance, et il la plaçait dans un fait bizarre. Par une étrange coïncidence, après tous les remaniemens de la Pologne, le point de division entre tous ces fragmens dispersés d'un peuple s'appelait *Niemirow*. Le mot lui semblait un emblème; il voulait dire *point de paix*, — point de paix dans la Pologne partagée! Et puis c'était le

moment où les frontières, les conquêtes et toutes les vieilles organisations des royaumes allaient être au bout de l'épée. Revenu en Amérique, Niemcewicz suivait tout ce mouvement guerrier de l'Europe, exalté ou découragé selon qu'il le voyait s'approcher de la Pologne ou s'arrêter. En 1806, la guerre avec la Prusse lui parut le signal décisif. Il partit de nouveau, et, en arrivant à Bordeaux, il apprit la paix de Tilsitt, qui créait le grand-duché de Varsovie.

Lorsqu'au lendemain de Macieiowice quelques soldats polonais, conduits par Dombrowski, allaient à travers l'Europe rejoindre les armées françaises et formaient ces légions animées à l'espoir de se rouvrir un chemin par les armes jusque dans la patrie morcelée, cette passion d'héroïsme semblait une folie aux esprits sages accoutumés à manier les affaires humaines. Et cependant ces héroïques illuminés tenaient leur parole : ils rentraient avec Napoléon. Une Pologne redevenait possible. Les Russes eux-mêmes le craignaient, témoin ce mot de la princesse Narichkin à Saint-Pétersbourg après la paix de Tilsitt : « au moins il n'y aura pas de Pologne, il n'y a qu'un ridicule duché de Varsovie. » Ce n'était que le grand-duché de Varsovie, il est vrai; mais il rendait à l'indépendance un fragment du sol national; une partie de ce peuple échappait à la Russie et à la Prusse. Il y avait une armée polonaise avec un chef polonais, et cette armée, deux ans plus tard, devait battre les Autrichiens. Niemcewicz s'attacha à cette création incomplète, qui était un commencement de renaissance. Il fut nommé secrétaire du sénat du grand-duché, inspecteur de l'instruction publique. En 1809, pendant la campagne contre l'Autriche, il fut chargé de la défense des remparts de Varsovie. Ces années furent pour lui pleines d'une infatigable activité. Il parcourait le pays, observant tout, étudiant tout, l'industrie, l'agriculture, le commerce, les gymnases, et il trouvait encore le temps d'écrire des *Voyages historiques*. Il sentait que la Pologne renaissante touchait à une crise suprême. Elle avait gagné déjà dans la guerre de 1809 contre l'Autriche. Le dernier mot était dans le duel qui se préparait entre Napoléon et la Russie.

A ce moment décisif où s'ouvrait la campagne de 1812, Niemcewicz fut nommé commissaire pour l'armement du pays. Je ne sais ce que fit le commissaire; mais l'écrivain fit la guerre à sa façon, en vigoureux partisan, dans ses *Lettres lithuaniennes*, le plus virulent de ses pamphlets après *la Bible de Targowica*. C'était sous une forme périodique, et dans le cadre le plus animé, un cliquetis de lettres supposées, émanant d'hommes de tous les âges et de toutes les conditions, de patriotes, de tièdes, de soldats polonais, de Russes, d'Allemands, de Juifs, et toutes tendant à un seul but, — enflammer le pays. Niemcewicz y prodiguait la verve, l'ironie, la passion, le

travestissement. Une chose curieuse à remarquer dans ces *Lettres lithuaniennes*, c'est que l'espoir est grand tant que Napoléon reste en Pologne. Jusque-là tout est confiance passionnée et enthousiasme. Dès que Napoléon franchit la frontière pour s'enfoncer en Russie, l'inquiétude commence, l'angoisse s'accroît de jour en jour. Révélation instinctive de toute une situation! Si l'intérêt de la Pologne eût été écouté en effet, et peut-être aussi, — pourquoi ne pas le dire? — si l'intérêt de la France elle-même eût été plus mûrement pesé, Napoléon serait resté campé dans sa force, organisant la Pologne, s'appuyant sur elle sans en dépasser les frontières et réduisant la Russie à accepter la paix. C'était le conseil du prince Joseph Poniatowski et de bien d'autres; c'était le sentiment de toute la Pologne exprimé par Niemcewicz. Le destin emporte l'empereur. Il y a encore un moment d'inexprimable anxiété; puis le reflux des armées commence, et tout disparaît dans l'effroyable déroute. Niemcewicz lui-même est emporté jusqu'à Dresde, où il souffre de la misère, de la fièvre et du bombardement. C'est la fin d'un grand rêve, et lorsque le dernier mot de ces catastrophes va jaillir du choc des armées sur d'autres champs de bataille, tout change de face. Ce n'est plus ni la Pologne d'autrefois ni le grand-duché de Varsovie de 1811, c'est la Pologne des traités de Vienne, c'est le royaume russe de 1815 avec la Galicie annexée à l'Autriche et Posen à la Prusse; c'est en un mot le partage sanctionné pour la première fois par l'Europe avec des garanties douteuses, une vague promesse de libéralisme à Varsovie et la certitude de luttes nouvelles.

Ce royaume de Pologne pourtant, tel qu'il sortait des crises violentes de 1815, tel qu'il échappait à l'ambition à la fois audacieuse et équivoque de l'empereur Alexandre, ce royaume avec sa constitution, son autonomie apparente, son armée et cette ombre d'organisation nationale que lui promettaient les traités, pouvait encore être un espoir, et c'est par là qu'il fit illusion un instant à de sincères patriotes, à Kosciusko lui-même comme à Niemcewicz. Alexandre flattait ces hommes, il cherchait à les rallier, il allait au-devant des généraux qui avaient servi Napoléon, et s'étudiait à laisser entrevoir mille perspectives souriantes au patriotisme polonais. L'illusion ne fut pas longue. Kosciusko, déçu, s'en alla mourir dans la solitude, à Cracovie, sur le dernier fragment du sol polonais resté libre, et Niemcewicz revint à Varsovie pour y vivre quinze ans, retiré de la scène publique, indépendant, exerçant toujours son prodigieux esprit et assistant en témoin dangereux à cet essai de régime constitutionnel qui commençait. Les années venaient sans éteindre le feu de son patriotisme et de son esprit. C'est peut-être l'époque la plus active de sa vie littéraire. Tantôt il créait le roman histo-

rique dans *les Deux Sieciech* en opposant habilement les mœurs de l'ancienne Pologne et les mœurs de ce siècle, le *zupan* et l'habit moderne; tantôt, dans les *Chants historiques*, il réveillait tout un passé d'héroïsme et livrait à l'imagination populaire le récit des vieux exploits polonais, la ballade de l'hetman Zolkiewski; tantôt enfin il écrivait l'*Histoire du règne de Sigismond III*, racontant avec une verve passionnée la prise et l'incendie de Moscou par les soldats de Zolkiewski, au reflet d'un récent incendie qui donnait à ses pages une sorte d'intérêt tout présent. Même vaincu, l'historien aimait à tourner ce fer dans la plaie des Russes; c'était une représaille contre la fortune. Niemcewicz a épuisé réellement presque tous les genres de littérature, excepté la philosophie, qu'il n'aimait pas et dont il disait qu'elle *kantait* les têtes polonaises. Il écrivait des histoires, des tragédies, des romans, et il semait l'ironie sous la forme légère de fables presque toutes politiques et toujours sanglantes, déguisant à peine les personnages. C'était un fabuliste impitoyable.

Ceux qui ne cherchent dans les œuvres de l'esprit que la valeur esthétique, la science et l'art, ceux-là trouveront sans doute à reprendre dans tout ce qu'a écrit Niemcewicz; ils montreront des faiblesses de poésie dans ses chants, des omissions dans ses histoires, des préjugés, des emportemens, des légèretés; ils lui reprocheront de ne voir que l'incendie de Moscou dans le règne de Sigismond III. C'est que Niemcewicz n'était pas simplement un artiste écrivant pour écrire, se livrant dans une atmosphère paisible à toutes les délicates recherches de l'art et de la science, ou se complaisant à dérouler le tissu des événemens et des fictions. Il se servait de toutes les formes de l'esprit sous l'obsession d'une pensée unique, avec l'unique dessein de servir la bonne cause comme il pouvait, selon son expression. L'inspiration patriotique allumait son intelligence, et si le génie de l'histoire ou de la poésie lui faisait des reproches, il répondait moitié triste et moitié badin, sans triompher et sans plier le front : *Civis polonus sum!* Ce cri du citoyen retentissait partout en terre polonaise. Les chants historiques étaient répétés dans les salons et sous le toit du pauvre. Le *Règne de Sigismond III* était, il est encore un des tableaux les plus vifs et les plus attachans, un de ces livres où la jeunesse ne cesse d'aller puiser le sentiment de la grandeur nationale. Une autre chose à remarquer et qui explique comment, sans atteindre la perfection de l'art, Niemcewicz a été un des hommes le plus populaires, c'est que patriote, écrivain, il avait le don d'initiative que je signalais en lui. Le premier dès la grande diète, il se sert du journal et crée la comédie politique par *le Retour du Nonce*. Le premier, plus tard, il ébauche

le roman historique, et le premier il fait du pamphlet une littérature. Le premier aussi, par un triste privilége, il subit la prison et l'exil, il laisse sa trace dans cette citadelle de Pétersbourg où tant d'autres ont passé après lui. Il marche en avant comme un éclaireur étincelant sur tous ces chemins battus par la Pologne de notre temps. C'est ce qui lui donnait la popularité, l'ascendant, et ce qui faisait de lui à cette époque, entre 1815 et 1830, une sorte de dictateur de l'opinion publique en face de cet autre dictateur, le tsarevitch Constantin, que l'écrivain appelait plaisamment le « Napoléon du Belvédère. »

C'est là en effet le trait saillant de cette époque où s'ouvre une expérience qui ne pouvait aboutir qu'à un affranchissement nouveau de la Pologne ou à un asservissement complet. Dans ce royaume qui avait une constitution, une diète, des lois distinctes, une armée nationale, le libéralisme était l'ombre, la réalité était la dictature, — une dictature bizarre comme celui qui l'exerçait : prince singulier, mélange du barbare et de l'homme civilisé, à la taille svelte et élégante et aux traits du Kalmouk, aux sourcils fauves et hérissés, au nez retroussé et aplati, à la voix rauque. Le grand-duc Constantin avait des qualités de cœur ; mais dans ces qualités mêmes il y avait quelque chose de violent et de farouche. Il avait une sorte de culte pour la mémoire de son père l'empereur Paul, et gardait contre ses assassins un ressentiment amer. Il s'était épris d'un amour ardent pour une jeune Polonaise, Mlle Grudzinska, depuis princesse de Lowicz, et pour elle, pour pouvoir l'épouser, il renonça à la couronne des tsars; il abdiqua son titre d'héritier de l'empire. L'empereur Alexandre négocia habilement cette cession de droits, craignant la terrible nature de son frère, et en échange il lui abandonnait la Pologne comme une sorte de royaume feudataire. Constantin resta quinze ans le dictateur de la Pologne, à peine tempéré dans ses colères par la douce influence de la princesse de Lowicz, effrayant quelquefois Varsovie, dont il parcourait les rues au galop des quatre chevaux de sa voiture, jouant volontiers au Napoléon, passant des revues, frappant impitoyablement ses soldats pour un bouton d'uniforme qui manquait, et se piquant d'ailleurs d'avoir une belle armée. Il mettait sa passion dans cette armée, et plus tard, pendant la guerre de 1831, voyant un jour les Russes à demi en déroute, il applaudissait avec une sorte d'amour-propre curieux à ses braves Polonais. Le tsarevitch avait des accès de bonhomie et de bruyante gaieté, et il se laissait aller parfois à des caprices bizarres jusqu'à faire pendre un singe qui l'importunait de son bruit, et à infliger la bastonnade à un cheval qui avait fait un faux pas. C'était un étrange roi constitutionnel qui aimait, dit-on, les Polonais en les rudoyant et en les corrompant tant qu'il pouvait.

Constantin dominait Varsovie et, je l'ai dit, l'effrayait même parfois; Julien Niemcewicz avait la dictature de l'esprit. Il n'était rien, et il était tout-puissant sur l'opinion. Sans titre, sans fonction, sans caractère public, il était souvent l'inspirateur des délibérations de la diète et l'âme des résistances patriotiques. Seul peut-être il bravait le grand-duc Constantin, et même il se moquait de lui. Le tsarevitch avait la manie d'exiger le salut militaire. Niemcewicz, toutes les fois qu'il le rencontrait, lui faisait ce salut avec une ostentation comique. Un jour il descendit de voiture pour se mettre au port d'armes; Constantin finit par le dispenser de tout salut. Dans ses démêlés avec le grand-duc, Niemcewicz se servait d'un talisman singulier : il avait reçu de l'empereur Paul une tabatière ornée d'un portrait; lorsqu'il voyait le tsarevitch bouillonner de colère, il tirait sa tabatière et montrait le portrait de Paul Ier, qu'il appelait « mon bienfaiteur, mon libérateur. » La colère de Constantin tombait magiquement à cette vue de l'image de son père. Niemcewicz au reste était presque aussi despote à sa manière que son terrible rival. Il inspirait une véritable frayeur aux douairières des salons, dont il dévoilait les intrigues, aux traîtres, dont il poursuivait les connivences, à tous ceux qu'il appelait « les volontaires de la bassesse. » On le redoutait avec sa pelisse de peau d'ours sous laquelle se cachait l'homme toujours prêt à lancer l'épigramme, le trait mordant, le bon mot impitoyable. Ses fables étaient de vrais petits drames où tous les personnages connus avaient une place.

D'ailleurs, en poursuivant cette guerre patriotique, Niemcewicz avait un sentiment élevé de l'honneur national; s'il voulait le préserver par l'ironie de la bassesse et de la servilité, si même, dans les limites d'une action juste et sérieuse, il était encore prêt à tout pour son pays, il avait aussi le conseil droit et modéré. Un jour, à l'époque du couronnement de l'empereur Nicolas à Varsovie, en 1829, un complot avait été formé pour frapper la famille impériale tout entière; la conscience des conjurés eux-mêmes s'émut de ce sinistre projet, et l'un d'eux, avant de frapper le grand coup, voulut avoir du moins l'avis d'un patriote éprouvé. Il alla tout confier à Niemcewicz. L'heure d'agir était proche; Nicolas devait être assailli avec les siens au moment où il placerait sur son front une couronne polonaise dérisoire. Niemcewicz sentit se réveiller tout ce qu'il avait de chaude éloquence pour combattre cette pensée de meurtre qui était le démenti de toutes les traditions nationales et du caractère polonais lui-même, qui altérait la cause de la Pologne dans sa pureté et dans sa noblesse, et pouvait la déshonorer aux yeux du monde. Il détourna l'arme des jeunes fanatiques. Cette popularité de Niemcewicz, si redoutable à la Russie, servait du moins cette fois à protéger le tsar dans sa vie et dans celle de sa famille. Le vieux

patriote de Macieiowice voulait combattre les Russes de toutes les forces de son âme et de son esprit sans souiller une pensée de résurrection d'un meurtre contraire à toute l'histoire de Pologne. Deux ans plus tard, la révolution de 1831 avait déjà éclaté, un chef militaire qui s'était illustré sous l'empire, qui avait recueilli des mains du prince Poniatowski mourant le commandement de l'armée polonaise, mais qui depuis s'était tristement signalé par sa servilité envers la Russie, le général Vincent Krasinski, rentrant à Varsovie, était sur le point d'être massacré par une foule furieuse; il avait déjà la corde au cou. Niemcewicz se jeta au-devant de la populace; il pria, supplia, invoqua si énergiquement le souvenir de son compagnon Kosciusko, l'honneur de la patrie, qu'il arracha la victime au peuple. Il ne sauvait pas seulement un homme, qui d'ailleurs le lendemain était de nouveau un traître, il donnait peut-être à la Pologne un de ses plus énergiques poètes, Sigismond Krasinski, dont le génie serait resté étouffé sous le poids d'un crime populaire, et que la mort tragique de son père eût réduit au silence. Niemcewicz avait flagellé de sa satire le général Krasinski pour son vote complaisant dans le jugement de la conspiration de 1827; il le sauvait d'un emportement du peuple en 1831. Il était dans son rôle de dictateur de l'opinion, implacable pour le Russe, pour le servile du Russe, énergique à sauver l'honneur d'une révolution nationale.

Quand vinrent ces grands jours de la révolution de 1831, qui s'éclairent de ces quinze années de lutte, de cette double dictature de Constantin et de Niemcewicz, d'une commotion nouvelle de l'Europe, le vieux patriote était naturellement un des chefs de cette résurrection. Il avait soixante-treize ans déjà, et n'était pas moins actif. Il entra au conseil national créé dans le premier moment à Varsovie; mais la révolution polonaise n'avait pas seulement à former des conseils et des gouvernemens, elle avait à tenir tête à la Russie d'un côté, et de l'autre à négocier avec l'Europe, à chercher des amitiés, des appuis, s'il y en avait pour elle. Ce fut Niemcewicz qu'on envoya à Londres, et il y alla avec un jeune Polonais devenu aujourd'hui ministre en France, le comte Walewski. Il faut se souvenir de ce temps où tout était effervescence en Europe. De quoi s'agissait-il, à vrai dire, pour la Pologne? Il s'agissait pour elle de tenir son drapeau assez longtemps pour se fortifier des sympathies croissantes des peuples, pour que l'Europe, dans un intérêt de paix universelle, sinon dans un intérêt d'humanité, pût offrir une médiation. Les Polonais soutenaient vigoureusement la lutte contre la Russie, et Niemcewicz négociait à Londres; il négociait en représentant personnellement estimé d'une puissance qu'on ne reconnaissait pas, qu'on aimait théoriquement, dont on désirait peut-être le succès, et pour laquelle on ne voulait rien faire. Le *journal* que

Niemcewicz a laissé sur ce temps n'a point vu le jour encore; le prince Adam Czartoriski détache seulement les extraits de quelques lettres qui éclairent cette épineuse mission et le rôle de l'Angleterre au milieu de ces événemens.

Les difficultés étaient grandes. D'abord Niemcewicz se trouvait dans un monde presque entièrement renouvelé depuis sa jeunesse. Il le disait lui-même avec un accent de plainte secrète : « Mes anciennes connaissances, Fox, Sheridan, sont malheureusement morts; je ne connais plus personne ici... » Pourtant il trouvait sans effort les amitiés les plus hautes : il se liait avec le frère du roi, le duc de Sussex, avec lord Grey, avec lord Palmerston; il voyait M. de Talleyrand, qu'il appelait toujours « le renard boiteux. » Après tout, que voulait l'Angleterre? comment voyait-elle cette lutte engagée par une nation? On peut s'en faire une idée par un entretien que Niemcewicz avait avec lord Palmerston le 25 août 1831. « J'ai dit à lord Palmerston, écrit-il au prince Czartoriski, que notre cause est celle de l'Europe, celle de l'humanité. A défaut d'autre mérite de notre part, celui-ci devrait déjà être grand aux yeux des puissances étrangères que nous ayons détruit l'opinion qu'on s'était formée sur la force invincible de la Russie. — Oui, dit lord Palmerston, vous avez fait et vous faites encore des prodiges; nous n'aurions jamais supposé que vous pussiez résister si longtemps. — Cela ne vaut-il pas la peine alors, répliquai-je, de conserver une telle nation? Pourquoi ne feriez-vous pas pour nous ce que vous avez fait pour la Grèce et la Belgique? — Avec vous c'est autre chose, répondit lord Palmerston; la Grèce a lutté pendant cinq ans, la Porte ne pouvait parvenir à la dompter. *Notre commerce souffrait beaucoup des corsaires.* — Mais le choléra est bien plus terrible que les corsaires, et il s'avance avec les Russes. — Ah! si vous remportiez une victoire décisive, cela pourrait changer l'aspect des affaires. Quant aux Belges, c'est le roi des Pays-Bas lui-même qui nous a invoqués comme garans des traités de Vienne; nous avions ainsi le droit de nous y mêler, tandis que Nicolas ne fait pas appel à notre médiation. — Ainsi, si Varsovie succombait, vous nous abandonneriez? — Jamais, répondit-il, nous ne permettrons qu'on touche à un cheveu des traités de Vienne, et nous vous appuierons énergiquement. — Mais il ne s'agit pas de traités maintenant pour nous : il s'agit d'indépendance et d'une dynastie, et cette dynastie, nous l'accepterions volontiers des mains de l'Angleterre. — Lord Palmerston se tut; mais son visage trahit une visible satisfaction... » Et Niemcewicz finit ainsi le récit de cet entretien peu encourageant : « En un mot, tout notre espoir est en Dieu et dans une bonne victoire! »

La victoire malheureusement ne venait pas. Cette guerre de Pologne n'était qu'une suite de désespoirs héroïques entrecoupés de

prodiges inutiles. Lorsque Niemcewicz parlait d'indépendance, on lui répondait par les traités de 1815; lorsque Varsovie tombait sous l'effort des armes russes, lord Palmerston lui disait : « Il fallait prolonger la lutte, tenir au moins jusqu'à la fin d'octobre. » Lord Grey était plus franc dans un entretien avec Niemcewicz. Celui-ci lui adressait nettement cette question : « Eh bien! ferez-vous quelque chose pour nous? — Rien, » répondit lord Grey. La chute de Varsovie, sans être entièrement imprévue peut-être pour le négociateur polonais, lui inspirait une amertume profonde; elle mettait fin à sa mission, mais il lui restait encore à disputer, s'il le pouvait, quelque dernière marque de sympathie, à sauver quelques garanties, ne fût-ce que celles de 1815, à s'occuper surtout des émigrés. Il parcourait l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande; il organisait des *meetings*, des loteries, toute une agitation de bienfaisance en faveur de ses malheureux compatriotes. Il était le plénipotentiaire de l'exil, et dans ses relations, suivies avec esprit, ce volontaire de la diplomatie ne se refusait pas à l'occasion le mot piquant. Un jour, en 1833, au moment où l'empereur Nicolas était allé en Allemagne pour nouer cette alliance du Nord que la guerre d'Orient a brisée, Niemcewicz visitait lord Palmerston, et il lui parlait de tout ce mouvement allemand : « Je dois vous faire mes complimens de condoléance, milord, lui dit-il tout à coup; il paraît que vous êtes un peu en disgrâce à Saint-Pétersbourg. » Lord Palmerston sentit la fine raillerie, et répondit en souriant : « Peu m'importe leur faveur ou leur défaveur, j'irai toujours mon droit chemin. — Mais la Pologne? dit Niemcewicz. — Vous pouvez être certain, reprit le ministre anglais, que vous ne désirez pas plus que moi de voir la Pologne heureuse; mais on ne peut pas toujours faire ce qu'on désire. » Il fallait rester sur cette maigre consolation, dernier mot de la politique de l'Angleterre et de la mission du patriote polonais à Londres.

Ce n'est qu'en 1834 que Niemcewicz vint en France, et c'est là désormais qu'il vécut jusqu'au dernier jour. Il avait émigré pour la première fois en 1792; 1834 le trouvait encore exilé. Tout avait changé autour de lui en Europe et en France; il n'y avait que la pensée de sa vie qui fût restée en lui intacte et invariable; sa bonne humeur même survivait tout entière, et après avoir tout éprouvé, tout épuisé, après avoir vu tout manquer, il ne se croyait pas dispensé d'agir et de servir. C'est ce qu'il appelait gaiement « continuer le service, quoique sans uniforme, » faisant allusion à l'usage russe de laisser ou de retirer l'uniforme aux fonctionnaires destitués. Il modifiait à son usage le mot ancien et ne regardait comme possible pour le fils d'une patrie souffrante que le *negotium cum dignitate*. Quant au repos, il ne se le promettait qu'en Dieu, — et encore,

ajoutait-il, il ne voulait pas jurer de s'abstenir, même dans l'autre monde, de toute agitation pour la Pologne. Il était, à vrai dire, dans cette dernière émigration ce qu'il avait toujours été, animé, plein de feu, prompt à l'épigramme et à la saillie. Il y a des natures tristes jusque dans le bonheur, et il ne faut jamais leur en vouloir, car cette tristesse n'est que l'excès d'une susceptibilité morale qui est le signe de leur noblesse. Il y a des natures souriantes jusque dans l'adversité. Niemcewicz était une de ces dernières natures. Dans sa gaieté néanmoins, il gardait l'instinct sérieux et élevé, et en aimant à vivre dans les salons, à lancer des mots malicieux, surtout à l'adresse des femmes, comme un homme du XVIIIe siècle, il avait d'autres pensées. Il s'occupait sans cesse du sort des pauvres réfugiés; il créait des institutions de bienfaisance pour eux, des écoles pour la jeunesse et les enfans nés dans l'exil. Il était l'un des fondateurs d'une bibliothèque polonaise, un des promoteurs d'une société historique chargée de rechercher dans les archives françaises, anglaises, italiennes, tout ce qui peut éclairer l'histoire de la Pologne.

Exilé dans ce pays qu'il avait vu autrefois et qu'il trouvait si singulièrement renouvelé, il faisait par intervalles quelques visites aux Tuileries, où il était reçu comme un des chefs de l'émigration polonaise et comme une vieille connaissance. La destinée a des jeux bizarres : elle remettait en présence deux hommes qui s'étaient rencontrés, il y avait trente-cinq ans, aux États-Unis, sans se douter alors qu'ils se retrouveraient ailleurs, le prince devenu roi, l'écrivain émigré toujours émigré, et que l'un et l'autre, le prince et le patriote polonais, finiraient également par mourir sur une terre étrangère. Niemcewicz était dans une de ces situations où l'on sent vivement ces jeux de la fortune, où l'on se défie de la prospérité, et un soir il écrivait dans son *journal* ces simples mots dont toute l'éloquence est dans les événemens : « Je passais hier devant les Tuileries. J'ai vu à la fenêtre le petit comte de Paris aux bras de sa nourrice. Pauvre petit! c'est dans des temps difficiles et incertains que tu es né; quel avenir t'attend?... » Niemcewicz se retira en 1839 à Montmorency. De là il se rendait souvent avec le général Kniaziewicz à Billancourt, chez le comte Thadée Mostowski, son ancien compagnon de la grande diète, de la *Gazette nationale*, du cachot de Pétersbourg, et l'éditeur de ses œuvres au commencement du siècle. Il achevait de vivre au milieu des souvenirs de sa jeunesse. Avant de mourir, il fit un testament où il se peignait tout entier. Il partageait sa petite fortune entre ses compagnons d'exil et des œuvres patriotiques, et il léguait aussi une somme de 5,000 fr., avec les intérêts accumulés, à celui qui remporterait la première victoire sur les Russes. Il avait déjà plus de quatre-vingts ans, et il s'étei-

gnit en 1841. Il est resté déposé à Montmorency; c'est là que son historien, le prince Adam Czartoriski, allait récemment le rejoindre. Niemcewicz voulut être mis au tombeau avec la bague commémorative donnée aux fondateurs de la constitution du 3 mai 1791.

Cette date du 3 mai reste comme la marque indélébile d'une génération dont Niemcewicz est une des plus brillantes personnifications. Pour les hommes de ce temps, là était l'espérance, et plus ils avaient espéré, plus aussi ils avaient ressenti la déception de la défaite. Depuis ce moment, ils ont agi, ils se sont dévoués; mais le jour où leur œuvre avait été abattue, ils avaient cessé de croire. « Pour Niemcewicz, dit le prince Czartoriski dans des pages pleines d'une émotion sérieuse, sa muse est depuis lors tantôt triste et plaintive, tantôt pleine de fiel et d'amertume; mais on chercherait en vain chez lui l'accent d'un espoir ranimé, d'une âme confiante... Tout au plus alla-t-il jusqu'à célébrer les anciens exploits; il n'entonna jamais l'hymne de la délivrance et de la résurrection. L'espérance, une fois abattue par le désastre de la Targowiça, n'a jamais pu retrouver dans son âme son ancienne vigueur. Tout cela ne l'empêchait pas de prendre part à chaque effort national : il le faisait par devoir, pour n'avoir rien à se reprocher; mais dans un avenir prochain il n'entrevoyait que des malheurs incessans dont le terme lui échappait, qui devaient durer plus que sa propre vie. » Quel est le secret de ce découragement intérieur de toute une génération? Niemcewicz le dit : c'est l'esprit du temps où elle était née, du XVIIIe siècle. Dans l'accomplissement de leurs desseins de rénovation, Niemcewicz et ses contemporains manquèrent de cet énergique instinct religieux qui fortifie un peuple dans sa vie morale, l'aguerrit contre son infortune même et ravive l'espérance jusque dans la défaite. C'est justement cet instinct qui, sous la dure pression du malheur, s'est réveillé dans la Pologne nouvelle, et qui donne au mouvement actuel un caractère si étrange et si émouvant, en faisant de la prière et de la passion du sacrifice un moyen de lutte. C'est ce qui fait la différence entre la génération d'autrefois et la génération d'aujourd'hui. La première avait cessé de croire, celle qui lui succède a retrouvé la foi par la souffrance; mais il est un trait par lequel les deux générations se ressemblent : l'une et l'autre auront supporté avec la même intrépidité les mêmes épreuves. « Des déboires! disait un Polonais éminent, je ne vis que de cela depuis trente ans! » Et qui peut dire de combien de déboires, d'épreuves, de déceptions, de luttes obscures et ingrates se compose la résurrection d'un peuple?

CHARLES DE MAZADE.

LA

QUESTION ROMAINE

SECONDE PARTIE.

I.

Nous avons, dans les considérations précédemment exposées sur la question romaine (1), indiqué les altérations profondes, à notre avis contraires au génie et à l'intérêt religieux, que le principat politique possédé par la papauté a nécessairement introduites dans les conditions du gouvernement spirituel de l'église. Nous allons maintenant aborder un ordre d'idées plus pratique : le pouvoir temporel des papes, les principes dont ce pouvoir entraîne l'application, sont incompatibles avec les principes sur lesquels est assis désormais le gouvernement des sociétés européennes.

Nous n'emploierons pas pour désigner les principes des gouvernemens modernes ces mots vagues et pompeux qui perdent si vite dans la polémique déclamatoire des partis leur saveur et leur fraîcheur : nous ne parlerons pas des principes de 1789, nous n'invoquerons pas le droit nouveau. Nous nous bornerons à indiquer d'abord de grands faits, qui sont les traits caractéristiques des sociétés contemporaines; nous dégagerons de ces faits la signification générale qui les ramène à un principe commun, et, comparant ce principe avec le pouvoir temporel de la papauté, nous verrons, sans nous laisser aller à aucune injustice envers les personnes, à aucune

(1) *Revue* du 15 août dernier.

irritation contre les choses, les raisons qui rendent la souveraineté politique des papes incompatible avec les sociétés modernes.

Nous ne serons pas démenti, si nous avançons que les peuples catholiques de nos jours ont adopté un ensemble d'institutions civiles et politiques qui favorisent dans toutes les branches de l'activité humaine les diverses applications de la liberté. Tous assurément n'apportent point la même ardeur, la même intelligence, la même logique et le même bonheur dans l'application des principes libéraux; tous cependant, poussés par le même souffle, plus ou moins avancés sur la même voie, marchent au même but. L'égalité devant la loi, la liberté de conscience, la liberté de discussion, la liberté de la presse, la liberté d'enseignement, la participation des peuples au gouvernement par le système représentatif, sont les lois politiques de la civilisation moderne. Nous le répétons, ces diverses applications de la liberté n'ont pas toutes et partout obtenu le même succès et les mêmes garanties de solidité. Il est des pays catholiques où telle forme de liberté est encore exclue ou combattue, tandis que d'autres garanties libérales y sont indestructiblement fondées. Ces différences accidentelles ne sont que des questions de temps et de lieu. A considérer les choses de haut et en masse, il est visible que le monde moderne appartient à la liberté, que la liberté est la condition uniforme de son organisation et de son développement; voilà un fait incontestable. Un autre fait n'est pas moins certain, c'est que ces conditions de la civilisation moderne sont repoussées, niées, condamnées par la papauté investie de la souveraineté temporelle.

L'allocution du souverain pontife du 18 mars 1861 ne laisse subsister aucun doute sur l'existence de cet antagonisme radical, et dispense d'en rechercher la démonstration détaillée. La liberté de conscience a été condamnée par Grégoire XVI, dans l'encyclique tristement célèbre de 1832, en des termes qui ne laissent aucune place à l'équivoque. Le pape Pie IX l'a condamnée aussi à plusieurs reprises, et notamment en 1857. La liberté de penser est aux yeux des papes l'essence même de l'hérésie. La liberté de la presse et la liberté de discussion ont été dans les mêmes encycliques frappées des mêmes foudres. L'égalité devant la loi est repoussée par les lois mêmes de l'église : les canons prononcent que les prêtres ne peuvent être jugés que par des prêtres et revendiquent pour les simples tonsurés la juridiction ecclésiastique. Dans le fameux concordat conclu par le pape Pie IX avec l'Autriche, ce n'est qu'à titre de privilége que l'empereur François-Joseph et ses successeurs obtiennent, et encore sous certaines conditions, la faculté d'appliquer aux ecclésiastiques la loi commune du pays. La liberté d'enseignement est niée par la papauté, qui, en vertu de l'*ite et docete* de l'Évangile, ne reconnaît

l'autorité d'enseigner qu'aux évêques et à leurs délégués. Les principes de Rome sont donc la contre-partie des idées qui président aux sociétés modernes, ou suivant lesquelles ces sociétés aspirent et travaillent à s'organiser. Quand le pape, dans sa dernière allocution, a lancé contre la civilisation contemporaine des condamnations qui retentissent encore, ce n'est pas une déclaration de guerre qu'il a jetée à l'esprit moderne : il a surtout constaté un fait. Cet antagonisme serait déjà très grave, s'il était renfermé dans la sphère de la spéculation pure; mais il n'en est point ainsi : l'antagonisme qui existe entre la papauté et la constitution actuelle des sociétés catholiques éclate dans la pratique, le pape ayant un royaume dans ce monde et ne pouvant se dispenser de faire au gouvernement de son royaume de ce monde l'application des principes qu'il professe devant la chrétienté. Ou plutôt ne seraient-ce point les tristes nécessités de ce gouvernement temporel qui inspirent fatalement des proclamations si discordantes avec l'esprit du siècle?

Il se passe en effet sous nos yeux dans les pays catholiques un phénomène qui à première vue autoriserait à penser que les anathèmes prononcés par les papes contre la civilisation moderne ne sont pas une impérieuse inspiration de la doctrine catholique et ne sont que la conséquence de la situation particulière de la papauté. Ne voyons-nous pas dans les pays catholiques les épiscopats et les clergés ou adopter et pratiquer avec une grande franchise les conditions de la civilisation moderne réprouvée par Rome, ou du moins s'y rallier tacitement? Le clergé belge, quelles que soient d'ailleurs les prétentions qu'il cherche à faire prévaloir en usant des moyens que lui offre la constitution de son pays, ne peut-il pas être considéré comme ayant pleinement accepté ces institutions de la Belgique, qui sont sur notre continent le plus complet exemplaire de la liberté moderne? Le clergé irlandais ne pousse-t-il point parfois jusqu'au radicalisme les exigences que les libertés anglaises lui permettent d'exprimer? Le clergé piémontais n'était-il pas à peu près unanime dans sa fidélité au statut? L'église de France n'a-t-elle pas, en se servant d'une presse libre, en obtenant le concours de la libre tribune, poursuivi avec une persévérance passionnée et définitivement conquis cette liberté d'enseignement dont les églises protestantes ont aujourd'hui chez nous le droit incontestable de réclamer le bénéfice? Si la fibre libérale venait à s'émouvoir de nouveau en France, n'aurions-nous pas des auxiliaires au sein de l'épiscopat et parmi les catholiques dans les luttes qu'il faudrait soutenir pour conquérir l'entière liberté des élections, la liberté de la presse et la liberté d'association? Les nobles et patriotes clergés de Pologne et de Hongrie, animés d'un saint zèle national, ne proclament-ils pas et

n'acceptent-ils pas, dans une émulation généreuse et dans un esprit de concorde qui fait l'admiration du monde, la tolérance des cultes dissidens et la liberté de conscience? N'est-il pas permis d'affirmer que c'est là où le catholicisme manifeste le plus de vitalité qu'il se montre le plus libéral? Quand on a entendu sortir de la bouche brûlante d'un dominicain français le plus magnifique éloge qui ait été jamais prononcé de la constitution libérale et démocratique des États-Unis, peut-on accepter comme le dernier mot du catholicisme sur la liberté moderne les imprécations de la récente allocution pontificale? Qui nous expliquera donc ce contraste?

L'explication est simple; mais cette question romaine a été si encombrée de lieux-communs, de vieilles métaphores, d'argumens diplomatiques routiniers, les surprises et les passions excitées depuis quelques mois ont brouillé tellement sur ce point les idées et le langage, que l'on craint de paraître paradoxal en énonçant les vérités les plus élémentaires. Je cède volontiers au sentiment de défiance de moi-même que m'inspire la confusion présente. Intimidé par le spectacle de ces ultramontains qui se défendent avec les argumens du gallicanisme, de ces libéraux devenus théocrates, de ces âmes religieuses qui adoptent bravement les raisons subalternes des matérialistes politiques pour lesquels la religion n'est qu'un moyen de gouvernement, j'emprunterai pour rendre ma pensée le secours et l'autorité de M. Royer-Collard. Du temps de ce vigoureux esprit, les idées n'étaient pas plus nettes sur les rapports de la religion et de la politique. Il s'en plaignait lui-même en ces termes dans une discussion qui touchait à ces grands intérêts : « Un des caractères de ce temps, disait-il, c'est l'oubli des notions les plus simples, suite naturelle de l'une des plus grandes corruptions qui aient été exercées sur la raison humaine, je veux dire le gouvernement impérial, qui a tout envahi et tout confondu, les idées et les vérités comme les territoires. » Or M. Royer-Collard, un de nos rares orateurs qui aient porté dans l'analyse des questions politiques la netteté et la rigueur d'un esprit philosophique, mesurait dans cette circonstance, comme nous le faisons ici, les degrés de l'indépendance du clergé à la part de pouvoir temporel qui lui était faite. « Faut-il donc rappeler, disait-il, que la religion, ses dogmes, ses préceptes, sa hiérarchie, en un mot tout ce qu'elle a de saint et de divin ne tombe point, ne peut jamais tomber sous l'action des pouvoirs politiques? La religion est le commerce de la terre avec le ciel: son royaume, ainsi que l'a dit son divin fondateur, n'est pas de ce monde; ses promesses et ses menaces ne s'accomplissent point ici-bas. Elle est en elle-même et par elle-même; elle est la vérité sur laquelle les lois ne décident point. La religion n'a d'humain que

ses ministres, faibles hommes comme nous, soumis aux mêmes besoins, sujets aux mêmes passions, organes mortels et corruptibles de la vérité incorruptible et immortelle... Est-ce avec la religion que l'état s'allie? Cela est impossible; elle est invisible; elle ne se produit, ne parle et n'agit que par ses ministres... Le prix de l'alliance, qu'on excuse cette expression nécessaire, est la protection... Par la seule force des choses, et sans préméditation réciproque, quand les ministres de la religion entrent dans l'état, tout ce qu'ils gagnent en protection et en dignités, ils le perdent en indépendance.»

Les fortes définitions et l'imposant vocabulaire de M. Royer-Collard m'aideront, j'espère, à me faire comprendre. Non, il n'est pas difficile d'expliquer, si on interroge sérieusement la nature des choses, pourquoi la liberté est pratiquée et invoquée par plusieurs clergés catholiques, et pourquoi elle est maudite à Rome. Partout où vous rencontrerez des clergés vivans, des clergés qui ne sont point sourds aux paroles de vie de notre siècle, soyez sûrs que dans les pays auxquels ces clergés appartiennent la séparation du spirituel et du temporel aura été partiellement ou entièrement consommée, que l'église y sera en train de sortir de l'état, ou en sera tout à fait sortie. Dans la notion moderne de l'état, le pouvoir, essentiellement laïque, reconnaît son incapacité à saisir et à fixer dans la loi politique la vérité religieuse. L'ensemble des garanties et des libertés sur lesquelles l'état moderne est établi suppose deux choses : en matière religieuse, l'incompétence de l'état; en matière politique, la participation, au moyen de ces garanties et de ces libertés, de tous les intérêts au gouvernement de l'état. Cette distinction est la racine même de la liberté moderne. Nous sommes assurément loin de prétendre que cette conception ait été également réalisée dans toutes les sociétés européennes; nous sommes loin même de croire qu'elle soit nulle part encore entrée complétement dans la pratique. Elle a pourtant assez pénétré dans les institutions des diverses sociétés européennes, dans la conduite des gouvernemens, dans la conscience des peuples, pour qu'il soit permis d'affirmer que le principe est posé, que ce qui manque encore à l'application n'est plus qu'une affaire de développemens et de conséquences, qu'en somme la cause de la liberté civile et religieuse est gagnée dans l'humanité. Ce qui le prouve, c'est que ce principe de la liberté civile et religieuse est invoqué avec le plus d'ardeur en certains pays et en certaines circonstances par ceux qui, à certains égards, pouvaient passer pour en être les adversaires naturels et irréconciliables. C'est ainsi que, tandis que Rome anathématise encore la liberté civile et religieuse, cette liberté est, ou revendiquée, ou passivement

acceptée, ou activement pratiquée par les clergés catholiques de plusieurs nations européennes. Exclus de la domination politique, de l'état, du pouvoir temporel, ces clergés ne peuvent rentrer et ne rentrent dans la société pour y exercer leur mission religieuse que par le droit commun et la liberté civile. Leurs plus intelligens apologistes le proclament. Dans les pages véhémentes et généreuses que M. de Montalembert vient d'écrire sur la Pologne, nous avons remarqué le passage suivant : « Je défie qu'on trouve un catholique polonais qui ne tienne pour la liberté de tous, comme l'unique ressource des honnêtes gens et l'unique sauvegarde de l'avenir. Et en effet, si jamais elle ne fut plus nécessaire à l'humanité, jamais non plus elle ne fut plus indispensable à l'église. Les deux causes, les deux intérêts sont connexes et indivisibles. Point de liberté civile sans la distinction du spirituel et du temporel, dont l'église catholique est l'unique gardienne; point de tolérance à espérer pour l'église catholique dans une société comme celle du XIXe siècle sans le dogme politique de la tolérance universelle; point de liberté pour nous, si ce n'est en vertu des principes de la liberté universelle. » Ces éloquentes paroles n'expliquent-elles pas suffisamment l'un des côtés du contraste qui a depuis longtemps éclaté entre la conduite et le langage des clergés catholiques d'Europe et les anathèmes de Rome?

En ce qui nous touche, nous ne nous servirons pas de ce contraste pour porter contre la cour de Rome des accusations perfides ou violentes. Nous en tirerons en passant cette induction : c'est que les libertés modernes, bien que condamnées à Rome, ne sont point contraires aux intérêts religieux, puisque ces libertés sont réclamées, professées, pratiquées par les clergés catholiques de la plupart des états européens. Si le langage de Rome est en contradiction sur ce point avec celui des églises particulières, les plus ferventes et les plus zélées, nous nous croirons autorisé à rechercher dans la position particulière de la papauté la cause de ce dissentiment. Il faut avoir le courage de remonter à l'origine d'une contradiction qui deviendrait, en se prolongeant, un désolant scandale pour la conscience humaine. Cette origine est dans le pouvoir temporel. L'état romain est la dernière parcelle de territoire habité par des populations catholiques où survive encore la théocratie. De même que nous trouvons naturel et légitime que, dans les pays où l'état est devenu laïque, les ministres de l'église acceptent la liberté, s'en servent, aillent même jusqu'à l'aimer, de même nous trouvons naturel et logique que le chef de l'église catholique, étant en même temps souverain temporel, ferme ses états à la liberté civile et religieuse et repousse comme l'assaut d'un ennemi les efforts que fait

cette liberté pour pénétrer chez lui. Pourquoi l'état laïque donne-t-il ou doit-il à la société qu'il régit la liberté civile et religieuse? C'est, au point de vue politique, parce que l'état laïque n'est que la représentation des intérêts qui forment la société, et qu'il ne peut refuser la liberté civile, mettre obstacle à la manifestation de ces intérêts et à leur influence sur le gouvernement, sans aller à l'encontre de son principe et détruire sa raison d'être. C'est, au point de vue religieux, parce que l'état ignore la vérité dogmatique et morale en matière religieuse, que cette vérité, qui a sa sanction au-delà de ce monde et de cette existence, est invisible pour lui, et ne tombe point sous l'action de ses responsabilités naturelles et de ses attributions légitimes. L'état, qui n'a pas de mission religieuse, qui n'a pas la certitude de la foi, qui n'a pas d'âme identique et immortelle, pour lequel il n'y a pas d'autre vie que celle de l'histoire, commettrait, en refusant la liberté religieuse, l'acte le plus abominable d'imposture, d'usurpation et de tyrannie. Combien la situation du pape est différente! L'hypothèse sur laquelle réside le principe de sa souveraineté temporelle n'a pas d'analogue dans les constitutions politiques des autres souverainetés. Celles-ci sont considérées comme l'émanation même des sociétés particulières qu'elles régissent: elles sont créées par ces sociétés et exclusivement pour ces sociétés; elles ont dans les peuples par qui et pour qui elles sont faites leur principe et leur fin. L'état en France est constitué par les Français et pour l'intérêt des Français, en Angleterre par les Anglais et pour l'intérêt des Anglais: ainsi des autres. La base et la raison d'être du pouvoir temporel des papes ne diffèrent pas seulement de la constitution des autres états; elles lui sont contraires. Ce n'est point par ses sujets et pour ses sujets que ce pouvoir existe; il est supposé que ce pouvoir a été conféré à la papauté par le monde catholique, et que c'est avant tout dans l'intérêt du monde catholique qu'il doit être exercé. C'est pour une raison indépendante du consentement des Romains et supérieure à leurs intérêts que le pape a été chargé de les gouverner. L'état pontifical n'a pas en lui-même sa raison d'être; il la tient d'un mandat extérieur, et ce mandat, dont l'obligation serait déjà si puissante, s'il n'émanait que des peuples catholiques, devient plus impérieux, si l'on en considère la fin, qui se confond avec les intérêts surhumains de la vérité religieuse. On voit combien l'hypothèse sur laquelle repose le pouvoir temporel des papes est éloignée de la convention avouée ou tacite sur laquelle les autres états sont constitués. Le contraste n'est pas moins saisissant lorsqu'on compare les données d'après lesquelles doit s'exercer le pouvoir d'un pape et celles qui doivent régler la conduite des autres gouvernemens. Qu'est-ce que la liberté en matière religieuse, phi-

losophique, morale et politique? C'est la faculté donnée, sous certaines conditions stipulées dans l'intérêt général, à ce qui peut être la vérité ou l'erreur, le bien ou le mal, de se produire. L'état laïque, qui ne connaît point la vérité, est bien obligé de laisser la carrière ouverte aux contradictions de la liberté; mais le pape n'est point désarmé par cette ignorance radicale dont l'état laïque est affecté. Il connaît, lui, la vérité religieuse. Pour lui, la vérité est une : la théologie ne lui permet pas de perdre un seul des fils qui unissent la vérité du dogme à la vérité morale, à la vérité politique. La vérité possède en lui tout l'homme, le souverain politique aussi bien que le pasteur des âmes : elle ne l'abandonne jamais, elle l'accompagne dans toutes ses pensées, dans tous ses actes, dans toutes ses responsabilités. En lui n'est point accomplie cette scission du spirituel et du temporel d'où sort la liberté civile et religieuse; en lui n'a pas accès ce doute ou plutôt cette incapacité à l'égard de la vérité religieuse qui a fait jaillir de la constitution des états laïques la liberté moderne. Dominé par ce qu'il croit être la vérité, il est contraint de bannir la liberté de son gouvernement; il ne peut exercer son pouvoir qu'avec l'autorité par laquelle il est lui-même le premier subjugué.

C'est sans doute un grand mal moral que ce désaccord profond qui existe entre la condition du pouvoir temporel et les principes qui président à la constitution des sociétés modernes, et par suite entre le langage de la papauté s'élevant contre ces principes et le langage et la conduite des clergés et des catholiques des divers pays de l'Europe, qui les adoptent et sont même obligés de les revendiquer au nom et dans l'intérêt de leur foi. Nous nous adressons aux catholiques qui sont capables de se soustraire à la tyrannie des accidens et des passions du moment; nous les prions de vouloir bien oublier ces noms qui les irritent, et qui après tout, malgré leur valeur, ne tiendront qu'une bien petite place dans une question si élevée et si grave. Qu'ils s'élèvent un instant au-dessus de la fumée du combat, pour échapper à l'obsession des figures de la révolution italienne et des actes de ses initiateurs, Cavour, Garibaldi, Victor-Emmanuel, et le reste. Nous leur demandons : « Ce trouble porté dans les âmes par le dissentiment que le pouvoir temporel des papes a fait naître et entretient entre la papauté et la civilisation moderne peut-il servir la religion? Vous dites par routine que la conservation du pouvoir temporel est une force de votre foi; mais vous avez besoin, pour exercer sur les âmes la puissance de votre prosélytisme, des formes et des libertés de la société moderne, dont le pouvoir temporel est le flagrant démenti. Pensez-vous que l'on aura dans votre consistance et votre bonne foi la confiance qu'elles méritent,

tant qu'à vos professions libérales on aura le droit d'opposer le spectacle de ce dernier monument de théocratie auquel vous vous cramponnez? Vous vous plaignez constamment, souvent même avec raison, de n'avoir point encore les libertés légitimes qui vous sont nécessaires; vous vous plaignez des servitudes que vous imposent encore les institutions politiques et les gouvernemens. Comment ne voyez-vous pas qu'à vos réclamations et à vos remontrances on répondra toujours par un mot victorieux : Rome! jusqu'à ce que la papauté ait été ramenée, comme vous l'avez été vous-mêmes, dans le cadre de la société moderne, et que, délivrée d'un pouvoir qui l'écrase et la brouille avec l'esprit de notre siècle, ce soit pour elle aussi, comme pour vous, un devoir et un honneur d'accomplir sa mission en défendant et en invoquant la liberté, au lieu de la maudire? »

L'antagonisme que le pouvoir temporel entretient au sein du catholicisme entre la papauté et les conditions de la société moderne est le côté le plus général et le plus grave de la question romaine dans les circonstances présentes; il est plus digne encore de considération que l'antagonisme politique qui a éclaté entre la papauté temporelle et l'Italie sur la question nationale. Cependant on ne peut négliger le rapport de la question romaine avec la question italienne, puisque c'est la révolution d'Italie qui provoque d'urgence la solution de la question romaine.

Ici peu de mots suffiront. Nous n'avons pas à rechercher les services que la papauté a rendus à l'Italie dans le passé; nous n'irons pas davantage demander aux gibelins du moyen âge, aux plus grands hommes de ce pays, depuis Dante jusqu'à Machiavel, les motifs de leurs griefs contre les papes. Il n'est pas besoin de sortir des souvenirs de notre génération pour comprendre pourquoi le pouvoir temporel est devenu odieux aux Italiens et impossible en Italie. Les incompatibilités générales que nous avons signalées entre les formes de la société moderne et le pouvoir pontifical devaient être aussi sensibles en Italie que dans les autres pays, et y devaient produire les mêmes effets dans les âmes, l'élite de cette nation s'étant ralliée aux principes libéraux de notre temps. Mais c'est principalement sur la question nationale que s'est opéré le divorce entre l'Italie et la papauté temporelle. Quelle démonstration plus persistante de cette rupture que ce fait : pendant les trente dernières années, l'occupation étrangère a été la condition incessante de l'existence du gouvernement du saint-siége? Depuis 1815, la papauté a été l'alliée de l'Autriche, et n'a vécu que par les secours militaires de cette puissance. Nous ne parlons que du concours militaire prêté aux papes par l'Autriche. On objectera que la France, elle aussi, a fourni aux papes

le secours de ses soldats, que nous avons occupé Ancône après 1830, et que depuis douze ans nous tenons garnison à Rome. Sans doute, en fait, les armes françaises ont protégé le pouvoir pontifical; mais si les Autrichiens n'étaient pas entrés dans les Romagnes, Casimir Perier n'aurait pas fait débarquer à Ancône un régiment français, et si en 1849 les Autrichiens ne fussent pas entrés à Bologne en menaçant d'occuper tous les états pontificaux, il nous semble douteux que la France eût fait l'expédition de Rome. Que l'on relise les discussions soulevées dans notre assemblée législative par l'expédition romaine de 1849, l'on y verra que l'argument politique le plus pertinent mis en avant par les partisans de cette mesure fut la nécessité de faire contre-poids à l'intervention autrichienne. On alléguait un argument de la vieille diplomatie, qui cette fois n'était pas dénué de raison : la nécessité de maintenir l'influence française en Italie en face de l'influence militaire énorme que la victoire de Novare et l'occupation des duchés donnaient à l'Autriche au nord et au centre de la péninsule. Restés à Rome bien longtemps après la cessation des occupations autrichiennes, il est peut-être heureux pour notre amour-propre libéral que nous ayons oublié la cause principale qui nous y avait amenés, et que nous ne nous apercevions pas que les Autrichiens, aujourd'hui absens, nous ont en quelque sorte repassé leur ancien rôle. Les Autrichiens avaient de bonnes raisons pour aider le pouvoir pontifical de leurs armes. Dans le système politique qu'ils suivaient depuis 1815, ils ne croyaient pas pouvoir respecter le droit populaire et céder aux aspirations des nationalités sans exposer leur empire à une décomposition générale. Occupant une partie de l'Italie et toujours gênés dans leurs finances, ils trouvaient leur compte à faire vivre leurs troupes aux frais des autres régions de la péninsule dont ils assuraient l'asservissement. S'imagine-t-on que l'Italie actuelle se pût accommoder du retour d'un semblable état de choses? L'Autriche elle-même pourrait-elle le recommencer? N'est-il pas visible, pour que les transformations par lesquelles elle essaie de se régénérer puissent réussir, qu'elle doit renoncer à son ancienne politique envers l'Italie? Par quelles mains et dans quelles conditions rêverait-on ou le rétablissement complet ou le maintien partiel de la souveraineté temporelle du pape? La question est pressante pour nous, elle intéresse la France au premier chef, puisque, sans démentir nos principes, sans renier les prétextes que nous avons mis d'abord en avant, nous ne pouvons, après avoir écarté de l'Italie l'influence de l'Autriche, changer en une protection permanente l'appui provisoire, et en grande partie au moins dirigé contre l'influence autrichienne, que nous avons prêté au gouvernement pontifical.

La situation que prolonge la durée du provisoire n'est pas moins grave au point de vue de l'état religieux qu'au point de vue de l'état politique de l'Italie. Pense-t-on qu'une fois délivrés des difficultés d'ordre secondaire qu'ils rencontrent dans l'administration des provinces napolitaines, les Italiens, avec leur ardeur et la vivacité de leurs passions politiques, puissent longtemps endurer que l'opposition du chef de l'église empêche l'achèvement de leur nationalité, demeure l'unique et dernier obstacle à l'accomplissement d'une œuvre qui a été le rêve de plusieurs générations, et à laquelle, parmi eux, les esprits les plus élevés et les caractères les plus résolus de la génération présente ont consacré tous leurs efforts? Est-il prudent, est-il conforme aux intérêts du catholicisme d'alléguer non une vérité dogmatique de la religion, mais un intérêt religieux contestable, comme la fin de non-recevoir contre laquelle doit échouer l'élan d'une nation vers l'indépendance et vers l'unité? Une piété scrupuleuse ne devrait-elle pas redouter que le sentiment national désespéré ne se retournât contre cette foi religieuse même qu'on lui oppose sans justice et sans raison? Il ne faut pas prononcer le mot de schisme; mais ne craint-on pas de faire éclater et d'entretenir au sein du clergé italien des divisions douloureuses et scandaleuses? Le haut clergé suit en général l'impulsion de Rome; la grande majorité du clergé secondaire demeure avec la masse de la nation. L'esprit d'indépendance est bien plus développé dans les églises italiennes qu'on ne le suppose en France. Il s'y trouve quelques évêques qui, accompagnés du plus grand nombre des prêtres, refuseront de suivre la cour de Rome dans la guerre qu'elle a déclarée à la constitution de la nationalité italienne et à la liberté. Pourquoi s'exposer à donner au monde le spectacle d'un tel déchirement? La désunion, l'anarchie dans l'église, et cela au foyer même du catholicisme, au sein de la nation qui a pris toujours la première part, la part la plus active, à la direction des affaires de la religion catholique, est-ce une extrémité que l'on puisse braver en conscience? N'est-ce pas au contraire une complication qu'il serait prudent de conjurer? De toutes façons, la question est urgente. Peut-on la résoudre?

II.

La question romaine ne comporte pas un bien grand nombre de solutions. Il y a en sens contraires deux solutions extrêmes et chimériques : celle qui avoue la théocratie, et qui, ne tenant pas compte de l'état du monde, montre dans la constitution ébauchée de l'église au moyen âge le type que doit à jamais poursuivre le catholicisme,

et celle qui poursuit dans la suppression du pouvoir temporel l'anéantissement du pontificat religieux lui-même, et qui, non moins ignorante des faits et plus grossière dans ses conceptions, ne craint pas de parler d'églises nationales. Il y a ensuite deux solutions intermédiaires : l'une qui en réalité ne résout rien, ne prévoit rien, ne prépare rien, qui se contente niaisement du *statu quo* et attend passivement le dénoûment de hasard que les événemens pourront apporter; l'autre qui voudrait ramener son point de départ au début du pontificat de Pie IX, et qui, prenant ses regrets pour une espérance, croit que la papauté temporelle pourrait vivre en se réformant. Il y a enfin la solution indiquée par M. de Cavour peu de mois avant sa mort : l'abolition du pouvoir temporel compensée par l'affranchissement de l'église, l'église libre dans l'état libre.

Il serait oiseux de s'occuper de la solution théocratique. Elle fut au moyen âge même une prétention presque toujours combattue de la papauté bien plus qu'une forme définitivement arrêtée et communément acceptée du monde catholique. Ce plan de domination universelle de Rome est plus aisé à reconstruire dans une théorie posthume qu'à saisir dans la réalité historique. Cet idéal était la suzeraineté des papes s'étendant au-dessus de tous les états, l'arbitrage du saint-siége planant sur tous les princes; c'était la théocratie au sommet du gouvernement des nations chrétiennes. Des organes fougueux et excentriques du romanisme, l'ancien *Univers*, *le Monde* d'aujourd'hui, la *Civiltà cattolica*, ont patroné implicitement cette idée. La politique de ces journaux tend à l'utopie d'une restauration de la domination de la papauté sur le temporel aussi bien que sur le spirituel, sans qu'ils osent eux-mêmes toutefois la proclamer hautement; mais cette impossible théorie tient si peu de place dans les faits actuels, les publications insensées qui ont tenté avec tant d'arrogance et de maladresse d'en rassembler les lambeaux ont si mal servi leur cause, que cette solution, exhumée du moyen âge, n'est pas digne de la discussion. De quoi est-il maintenant question? N'est-ce pas de savoir comment on en finira avec ce dernier débris du moyen âge théocratique, avec ce pouvoir temporel qui ne veut pas mourir et qui ne peut plus vivre?

A l'extrême opposé est la solution brutale qui veut tout renverser, le pontificat comme le gouvernement temporel, le pape et le prince, se propose d'atteindre d'un seul coup ce double but, et parle d'églises nationales où l'état serait le régulateur de la foi. Cette solution a le même vice que la solution cléricale, en ce sens qu'elle ne tient pas plus de compte des faits présens : elle est plus repoussante en ce sens qu'elle ne saurait avoir l'excuse de la sincérité, qu'elle n'est qu'une basse spéculation sur les plus viles passions que puisse

remuer la lutte actuelle. A vouloir faire le pontife monarque suprême ou l'empereur pontife, il y a même anachronisme. C'est toujours la confusion du spirituel et du temporel, moins l'excuse de la foi trompée, plus l'odieux du gouvernement des âmes attribué à la tyrannie matérielle. Ce serait une pire anomalie que celle qu'il s'agit d'effacer à Rome. La pensée de conférer la suprématie spirituelle à chaque état est condamnable, même lorsqu'on ne considère que la sinistre influence intérieure qu'elle exercerait sur la nation où serait essayée cette monstrueuse et rétrograde contrefaçon du passé : elle est anti-civilisatrice, si l'on en considère l'effet au point de vue des rapports des nations entre elles. Pourquoi chercher à rompre ce beau lien moral qui réunit les nations, et surtout les nations latines, dans l'unité de la foi catholique? Est-ce le progrès qui exige que les peuples condensent davantage leur égoïsme et élèvent entre eux de nouvelles barrières? Même à ne prendre la chose que par le côté humain et politique, pense-t-on qu'il ne soit pas encore possible de tirer un parti magnifique de l'unité et du cosmopolitisme catholique le jour où la contradiction qu'entretient le pouvoir temporel aura disparu, où toutes les forces vives du catholicisme pourront affluer au gouvernement de l'église comme vers un centre commun, où les églises, partout libres ou obligées de conquérir la liberté, pourront sans inconséquence concourir partout aux progrès de la liberté politique?

Nous mentionnons le système du *statu quo* sans lui accorder le titre de solution. C'est le système qui a été présenté par les orateurs du gouvernement au corps législatif dans la dernière session; c'est celui que notre gouvernement n'a pas l'air jusqu'à présent de vouloir abandonner encore. Il consiste à laisser nos troupes à Rome. Et après? A attendre la marche des choses. Tant que l'on persévérera dans ce système, ne semblera-t-on point avouer que l'on n'aperçoit pas de solution possible, et que l'on n'entrevoit pas la fin d'une perturbation que l'on a soi-même excitée sans le savoir? En fait, n'aggrave-t-on point par une telle attitude une situation qui est déjà par elle-même si pénible et pour l'église et pour l'Italie?

Je sais bien que la prolongation du *statu quo* se couvre toujours de l'espoir ou du prétexte d'une transaction possible entre la papauté temporelle et l'esprit et la nécessité du temps. Voilà la solution sur laquelle on s'appuie. On sait que, suivant l'expression de M. Royer-Collard, « les rapports entre l'église et l'état n'ont jamais été réglés par la prévoyance. En cette matière comme en tant d'autres, c'est la force des situations qui décide bien plus que la raison et l'opinion. Les gouvernemens, ajoutait ce dédaigneux esprit, subissent les choses alors même qu'ils luttent contre elles, et les plus

puissans ne sont guère que les serviteurs du temps et des circonstances. » On ne manque pas, pour soutenir cette espérance passive et s'aider à gagner du temps, d'une argumentation plausible dans sa vulgarité. N'est-il pas naturel, se dit-on, que Rome et la papauté, frappées à la longue des embarras de leur situation, se lassent enfin de leur résistance, entrent dans les voies libérales, se réconcilient avec la civilisation, se rallient aux tendances manifestées ou aux principes avoués par les peuples catholiques sur lesquels elles règnent, et mettent un terme au déchirement qui fait nos difficultés présentes? N'est-il pas évident que la papauté devra finir par comprendre sa position et apprécier ses intérêts véritables? Alors elle reviendra à la politique généreuse que Pie IX avait inaugurée dans la première période de son pontificat, politique qui le couvrit de popularité et de gloire, et fit entrevoir dans une courte lueur le retour des plus beaux jours de la papauté. Sans doute l'église est lente à se décider. C'est une institution éternelle. Il faut donc comprendre ses tergiversations et ses hésitations. Elle est tenue de se défier des innovations, et c'est par ses lenteurs mêmes qu'elle en éprouve la sûreté et la justice. Voilà comment les catholiques libéraux et certains esprits conservateurs amusent les angoisses de la situation, et s'encouragent à trouver un motif d'espérance dans la durée indéfinie du provisoire.

Nous respectons à coup sûr le sentiment qui inspire cette espérance naïvement infatigable; mais deux raisons péremptoires nous empêchent d'y céder : l'une est une raison pratique, l'autre est une raison de principe. Même si l'on n'envisage la question romaine qu'au point de vue de la politique ordinaire, les événemens accomplis et les positions prises ne comportent plus les compromis qui à une autre époque étaient désirables plus encore que possibles : cette heure qui ne se présente qu'une fois pour les transactions politiques, l'heure de l'opportunité, est depuis longtemps passée pour une demi-solution de la question romaine; mais on conserve peu de regrets pour l'occasion perdue, lorsque, s'élevant à l'examen des nécessités fondamentales qui sont aux prises dans cette question, on acquiert la conviction sincère qu'elle ne saurait souffrir une demi-solution.

On pouvait se bercer de l'illusion d'une réconciliation possible de la papauté avec le libéralisme et avec l'Italie il y a douze ans, lorsque notre armée rendit Rome à Pie IX. Il y avait encore à Rome alors des élémens qui auraient pu se prêter à une combinaison libérale de gouvernement, si le pape avait cru pouvoir de son côté accepter une telle combinaison. Les constitutionnels de Rome avaient franchement accepté le statut, la charte parlementaire donnée par

Pie IX. Ils le considéraient comme constituant, même après le retour du pape, l'état légal du pays. Leur vœu pendant la révolution mazzinienne eût été de pouvoir opérer eux-mêmes la restauration du pape, de suivre l'exemple que donnaient en ce moment leurs amis de Toscane, qui, par leurs seules forces, étaient venus à bout de l'anarchie et avaient rappelé à Florence leur souverain : belle conduite dont ils furent récompensés, on le sait, par une invasion autrichienne sans prétexte. Si l'on avait eu alors un peu plus de cette patience que l'on pousse aujourd'hui jusqu'au miracle, si, nous rappelant ce que notre propre histoire nous a enseigné, à savoir que toute invasion étrangère laisse dans la restauration qu'elle accomplit un poison mortel, nous eussions laissé s'user à Rome le gouvernement mazzinien, peut-être eussions-nous vu Pie IX restauré par ses propres sujets et la liberté couronner le nouveau pacte scellé entre la papauté et les Romains; mais il n'existe plus à Rome un constitutionnel qui ait persévéré dans les illusions de cette époque. Depuis ce temps, tout a changé, le pape non moins que ses sujets. Le Pie IX de 1849 (je parle du prince, non du pontife) n'a pas voulu continuer le Pie IX de 1847. Le ministre qui gouverne sous lui a envenimé à outrance toutes les causes de division qui existent entre le pape et ses sujets, entre Rome et l'esprit moderne. Les événemens ont soulevé sous la forme la plus grave et la plus irritante les questions qui sont l'objet même du dissentiment. Le pape, par ses actes et par ses déclarations, a contracté des engagemens plus inflexibles encore que ceux de ses prédécesseurs; les Romains, sauf ceux qui sont contenus par la présence de nos troupes, se sont séparés du gouvernement pontifical et sont entrés dans la formation d'un nouveau royaume. Quel recours a-t-on contre la marche décisive des faits? On compte sur les lenteurs de la procédure pour user le procès! En attendant, le gage sur lequel devrait porter la transaction espérée est déjà ou dénaturé, ou transformé, ou détruit; les parties elles-mêmes manquent à la transaction : le pape n'y peut souscrire, car ce qu'on lui demande, c'est de se désavouer; les populations de ses anciens états se sont mises dans l'impossibilité d'y consentir, puisqu'elles se sont données à un nouveau royaume. On comprend qu'une transaction soit possible entre deux politiques qui, en conservant leur intégrité, gardent leur libre arbitre, entre deux situations demeurées également expectantes; mais dans la position du pape et dans la position prise par les populations romaines et le royaume d'Italie, les élémens d'une conciliation basée sur la restauration du pouvoir temporel ont cessé d'exister. Pour rendre possible le compromis dont on affecte de ne pas désespérer, il faudrait ramener en Italie les choses au point où elles étaient il y a trois ans.

Alors, prenez-y garde, ce n'est pas au nom de l'esprit de paix que vous parlez. Il ne vous est pas permis de dissimuler à vous-mêmes ni aux autres que le préliminaire obligé de votre transaction, c'est le renversement des résultats de la guerre de 1859, des annexions et des révolutions qui en ont été la suite, c'est le renversement d'une œuvre de trois années. Pour vous procurer l'occasion de faire un tardif et hypothétique appel à la conciliation, vous vous condamnez à commencer par faire un appel immédiat et certain à la violence. Voilà pratiquement la signification nécessaire de ces pensées vagues de restauration conciliatrice du pouvoir temporel auxquelles d'honnêtes esprits n'ont pas encore le courage de renoncer.

Mais il faut pousser à bout la confusion d'idées sur laquelle s'établit la décevante espérance d'une réconciliation de la papauté temporelle avec le libéralisme moderne. La réconciliation est impossible, parce qu'il n'est ni au pouvoir du libéralisme ni au pouvoir de la papauté de faire les concessions qu'on leur demande.

La dernière occasion qui se soit offerte de conclure un accord entre la papauté temporelle et le libéralisme moderne fut celle que présenta en 1849 notre expédition de Rome. Les principaux organes des partis libéraux dans l'assemblée législative firent alors à la cour de Rome des avances et des concessions que le libéralisme ne pourrait pas avouer, si l'on devait prendre au sens littéral le langage des orateurs de cette époque. La nécessité du pouvoir temporel fut proclamée par eux de la façon la plus formelle. Nous citerons parmi les discours qui furent prononcés en cette circonstance un passage du rapport célèbre de M. Thiers et un mot de M. Odilon Barrot qu'on n'a point oublié. M. Thiers établissait en ces termes la nécessité du pouvoir temporel : « Sans l'autorité du souverain pontife, l'unité catholique se dissoudrait; sans cette unité, le catholicisme périrait au milieu des sectes, et le monde moral, déjà si fortement ébranlé, serait bouleversé de fond en comble. Mais l'unité catholique, qui exige une certaine soumission religieuse de la part des nations chrétiennes, serait inacceptable, si le pontife qui en est le dépositaire n'était complétement indépendant, si au milieu des territoires que les siècles lui ont assignés, que toutes les nations lui ont maintenus, un autre souverain, prince ou peuple, s'élevait pour lui dicter des lois. Pour le pontificat, il n'y a d'indépendance que la souveraineté même. C'est là un intérêt du premier ordre, qui doit faire taire les intérêts particuliers des nations, comme dans un état l'intérêt public fait taire les intérêts individuels, et il autorisait suffisamment les puissances catholiques à rétablir Pie IX sur son siége pontifical. » M. Odilon Barrot résuma l'argumentation de M. Thiers dans cette formule fameuse : « Il faut que les deux pouvoirs soient

réunis à Rome pour qu'ils puissent être séparés ailleurs. » Nous le répétons, on doit faire dans un tel langage la part des circonstances. On espérait alors que Pie IX, en rentrant à Rome, rattacherait la suite de son règne aux beaux momens de 1847; aucune prévenance, aucune assurance ne coûtait pour l'y encourager. Aujourd'hui que cette illusion s'est à jamais évanouie, aujourd'hui que le terrain sur lequel le libéralisme conservateur appelait alors le pontife souverain a subi des altérations si profondes, aujourd'hui que toute probabilité pratique d'arrangement a disparu, nous n'hésitons pas à déclarer qu'on transformerait en sophismes insoutenables les assertions de MM. Thiers et Odilon Barrot, si on les voulait prendre au sens absolu. Il y a dans le rapport de M. Thiers des expressions qui peuvent à bon droit blesser des hommes religieux. Des politiques qui n'attachent pas une suprême importance aux questions qui intéressent la foi pourront dire que l'unité de l'église et l'autorité religieuse du pape seraient inacceptables, si le pape n'était pas souverain, si telle ou telle condition politique faisait défaut à la constitution de la papauté; des catholiques ne le penseront jamais. De même des libéraux ne sauraient admettre que la notion du droit et de la justice, telle que l'ont posée les libertés modernes, puisse être assimilée à un intérêt particulier qui doit céder à l'intérêt public : la liberté de conscience, le sentiment du patriotisme sont quelque chose de plus élevé que des intérêts. La réunion des pouvoirs temporel et spirituel, qu'elle ait lieu à Rome ou ailleurs, viole partout au même degré la justice et le droit; osera-t-on dire qu'il faut que la justice soit blessée quelque part pour qu'elle soit pratiquée ailleurs? Quelle négation de la justice! L'intérêt public peut imposer des sacrifices aux intérêts particuliers; l'humanité tout entière n'a aucun droit contre le droit d'un seul homme. Si c'est votre honneur, comme ce fut la gloire de vos prédécesseurs dans la vie publique, de repousser de votre pays le gouvernement théocratique comme une atteinte au droit humain, ne couvrez pas à Rome par l'autorité de votre parole la même atteinte portée au droit. Reconnaissez qu'entre vos principes et ceux du gouvernement théocratique la transaction n'est possible nulle part.

Non, je le sais, des hommes comme M. Thiers et M. Barrot n'entendaient point prêter à la théocratie, même à Rome, la sanction de leurs opinions justement populaires. Ils n'étaient, suivant le mot de Royer-Collard, que les serviteurs du temps et des circonstances. Ils en étaient les serviteurs consciencieux. L'occasion se présentait à eux de tenter une suprême expérience : leur responsabilité leur permettait-elle de substituer leurs prévisions aux chances et à l'enseignement des faits? Ils aimaient à croire que la papauté répondrait

par de libérales concessions à leurs avances. Lors même qu'ils auraient eu des doutes sur la durée de la transaction à laquelle ils travaillaient, quand il leur eût été difficile de croire que la théocratie et la liberté pussent entrer en partage et vivre longtemps ensemble, ils préparaient en tout cas une transition qui pouvait amener un jour avec moins de violence la séparation des deux pouvoirs. Il nous paraît du moins que telle dut être en ce temps la pensée d'un homme éminent qui, ministre des affaires étrangères, prit naturellement une grande part à la direction des choses dans cette phase de la question romaine. Nous voulons parler de M. de Tocqueville, le seul peut-être des hommes d'état de notre temps qui ait apporté dans l'appréciation et la discussion des affaires publiques l'attention, la sagacité, la prévoyance et la conscience d'un esprit philosophique. M. de Tocqueville ne s'abusait évidemment ni sur la vitalité du pouvoir temporel ni sur le succès de la tentative à laquelle il travaillait lui-même. Il donna à l'expression de ses prophétiques défiances la forme et le ton du conseil : « Je suis convaincu pour mon compte, disait-il, et je ne crains pas d'apporter cette prédiction à la tribune, je suis convaincu que si le saint-siége n'apporte pas dans la condition des États-Romains, dans leurs lois, dans leurs habitudes judiciaires, administratives, des réformes considérables; s'il n'y joint pas des institutions libérales compatibles avec la condition actuelle des peuples, je suis convaincu, dis-je, que quelle que soit la force qui s'attache à cette vieille institution du pouvoir temporel des papes, quelle que soit la puissance des mains qui s'étendront d'un bout à l'autre de l'Europe pour le soutenir, ce pouvoir sera bientôt en grand péril. J'en suis, quant à moi, profondément convaincu. »

Le succès du raccommodement essayé dépendait donc de l'accueil que ferait le saint-père à ces demandes de réformes et d'institutions libérales qui lui étaient adressées par ses protecteurs. Négligeons les circonstances dans lesquelles de semblables avertissemens ont été donnés au pape, et les formes sous lesquelles ces avis ont été répétés à diverses reprises. Il y a eu certainement dans la publicité des censures qui ont été ainsi prononcées sur le gouvernement pontifical bien des torts de procédés. On humiliait dans le pape le souverain, on lui enlevait d'avance la bonne grâce, le mérite et le profit des améliorations dont on aurait dû au moins lui laisser l'initiative apparente: il eût été un prince ordinaire, qu'on lui eût ôté par une telle conduite le goût et même le pouvoir d'accomplir ce que l'on avait l'air d'attendre de lui. Nous ne voulons pas justifier ces procédés, bien au contraire. Si nous nous laissions aller à récriminer contre ceux qui se sont mêlés des affaires romaines, nous accuserions d'une injustice plus cruelle encore pour la personne du pape

ceux qui, soit parmi les hommes politiques, soit parmi les hommes religieux, lui ont demandé des réformes, en ne se croyant animés que par une bienveillance incontestable et un dévouement qui ne peut être soupçonné. Deux hommes seuls dans cette controverse ont vu la vérité et l'ont dite avec autant de bonne foi que de clairvoyance : ces deux hommes sont M. de Cavour et M. de Rayneval. M. de Cavour a dit publiquement dès l'origine, et il le rappelait dans un des derniers discours qu'il ait prononcés, qu'il n'y avait pas de réformes à demander au gouvernement pontifical. M. de Cavour voyait juste : le vice du gouvernement pontifical, c'est sa constitution théocratique; comment réformer la théocratie sans la détruire, et comment des esprits sérieux et sincères ont-ils pu demander à la théocratie son suicide? M. de Rayneval n'avait certes pas le courage d'esprit de M. de Cavour; mais il avait le courage de la conscience. Il avouait franchement dans le fameux mémoire qu'il adressa au ministre des affaires étrangères qu'à ses yeux il n'existait pas de solution pour la question romaine. « Si le gouvernement de sa majesté, ajoutait-il, par des motifs aisés à comprendre, désirait mettre un terme à l'occupation des États-Romains, mieux vaudrait livrer les écluses à l'impulsion du torrent que de préparer, soit par des avertissemens publiquement donnés, soit par des combinaisons forcées, le coup de grâce du pouvoir temporel des papes. »

Quant à moi, j'ai toujours admiré le sans-façon de ces hommes d'état qui ont pressé sans relâche le saint-père d'accorder des libertés politiques à ses sujets, ou la naïveté des catholiques bien intentionnés qui ne se fatiguaient point de nous promettre ces généreuses concessions. Les uns et les autres en parlaient bien à leur aise et avaient une bien petite idée de la conscience d'un pape. Les hommes d'état qui vivent dans une région morale où l'on se contente de vérités approximatives, et de laquelle un grand penseur politique, Burke, a pu dire que la ligne droite n'y est pas le plus court chemin d'un point à un autre, les catholiques appartenant à des nations libérales où ils ne peuvent défendre et faire avancer les vérités qu'ils ont à cœur que par la vertu des libertés publiques ne pouvaient-ils donc comprendre les soucis qui torturaient la conscience d'un pieux pontife quand ils lui parlaient de libertés et d'institutions représentatives, quand ils le déchiraient sans pitié entre ses penchans humains et les inflexibles décrets de sa foi? Plus saint était le pontife et plus douloureuse devait être son angoisse. Nous ne savons rien de plus tragique que ce combat que l'on prolonge depuis douze ans dans l'âme de Pie IX. Il est impossible d'y penser sans émotion et sans attendrissement. Nous avons là sous les yeux un de ces hommes en qui deux courans de l'histoire viennent s'entrechoquer et qui sont

les martyrs de la victoire de la nouvelle loi sur l'ancienne. Les victimes que le destin ou la Providence a ainsi touchées de son sceau sont sacrées. Ceux qui comprennent le sens des révolutions inévitables ne sauraient épuiser le respect et la sympathie qu'ils leur doivent. Vous voudriez que le saint vieillard à qui les clés ont été données, et qui est le dépositaire et l'interprète de la vérité, que ce prêtre à qui vous avez en même temps confié le pouvoir politique livrât sa souveraineté à la dispute, au doute, à la contradiction, et de ses propres mains distribuât les armes dont, suivant sa foi, ce qui est le mal et l'erreur pourrait se servir contre la vérité! Soyez justes : épargnez son âme, ne l'exhortez pas au sacrilége, ne le tentez pas; cessez enfin de mettre sa conscience au supplice. Il serait plus franc et plus humain de lui retirer tout de suite ce pouvoir qui vous sert de prétexte pour le torturer et l'humilier sans relâche. Du moins il ne serait plus sollicité à faire de son autorité un usage qu'il juge incompatible avec ses devoirs. Soyez sûrs qu'il préférerait mille fois sa chute au péril d'une prévarication. Dépouillé pour avoir été le plus faible, cédant dans l'ordre purement temporel à une force supérieure, il aurait après tout la consolation de ne se sentir responsable d'une révolution irrésistible ni devant Dieu, ni devant sa conscience, ni devant les hommes. Lui aussi alors, il n'aurait, comme nous tous, de recours qu'en la liberté. Il y retremperait son prestige religieux, son autorité spirituelle, et quant à la liberté elle-même, elle puiserait dans cette conquête une solidité et une force de développement jusqu'à ce jour inconnues dans la plupart des pays catholiques.

III.

Il n'y a donc qu'une solution : il faut que le seul vestige de théocratie qui subsiste encore soit effacé, il faut que la papauté se dépouille de la souveraineté temporelle, et qu'au prix de son renoncement à un pouvoir précaire, nominal, qui n'est plus qu'un fantôme, l'église catholique reconquière en droit et en fait la plénitude de sa liberté.

M. de Cavour a eu sans doute l'honneur d'être le premier homme d'état qui ait proclamé cette solution; il a eu la gloire d'attacher définitivement les destinées nouvelles de l'Italie au plan d'une émancipation complète et radicale de l'église catholique. On se tromperait cependant, si on lui attribuait l'initiative de cette idée. Son mérite, et il est assez grand, est d'être le premier organe des gouvernemens contemporains qui ait donné à ce dessein un acquiescement cordial et sans réserve; mais l'idée de reconquérir la liberté

de l'église en faisant le sacrifice de la souveraineté temporelle de la papauté n'est point un expédient trouvé par un homme d'état aux abois, n'est pas une inspiration récente suscitée par les changemens politiques qui viennent de s'opérer en Italie. Elle est née spontanément et depuis longtemps au sein des catholiques italiens, parmi les membres les plus éminens du clergé national. L'idée était confuse d'abord; les dernières révolutions, en créant des nécessités pressantes, n'ont contribué qu'à la rendre plus nette et à la mieux définir. Il n'est guère d'hommes qui aient fait plus d'honneur au clergé catholique, autant par son humble et charitable piété que par la portée philosophique de son esprit, que l'abbé Rosmini. Il y a un livre de lui : *Delle cinque piaghe della santa Chiesa*, où palpitent avec une sainte ardeur et la douleur des maux que l'immixtion et les servitudes du temporel ont fait peser sur le catholicisme et l'aspiration d'une âme pieuse à la liberté de l'église. Ce livre parut aux premiers jours du pontificat de Pie IX; mais Rosmini l'avait écrit dès 1832, et avait gardé ses effusions captives jusqu'à l'avénement du nouveau pape. « Comment l'église sera-t-elle sauvée? s'écriait Rosmini dans sa plainte mystique. Un seul regard jeté sur la terre, et l'on a la réponse. Les desseins redoutables de la Providence ne sont plus enveloppés de mystère; on n'a plus à les deviner. La réalisation en est commencée et se poursuit sur divers points de l'Europe et de l'univers. L'Angleterre, l'Irlande, les États-Unis et la Belgique ont la liberté d'élire leurs évêques : à aucun prix, la Providence ne renoncera à restituer cette liberté à toutes les nations de la terre, que les monarques en soient bien sûrs. Les peuples, oui, les peuples, sont la verge dont elle se servira. La rébellion est détestable, et qui la déteste plus que l'église? qui la condamne davantage? Mais ce que ne peut l'église, Jésus-Christ a la puissance de le faire, lui qui est le maître des rois et des peuples, qui tient tout sous sa volonté, et qui a coutume de faire sortir le bien du mal. Il emploiera encore le bras des méchans pour exécuter ses plans. L'explosion de l'Europe est irréparable; il n'y a plus qu'un moyen de salut : rendre l'église de Dieu à la complète liberté. » N'y a-t-il pas quelque chose de prophétique dans ces épanchemens d'une âme religieuse? On doit comprendre qu'au sein d'un pays catholique où les membres les plus distingués du sacerdoce, comme les hommes les plus éminens de la société laïque, se sont depuis si longtemps familiarisés avec de telles pensées, la proposition si franche et si libérale portée par M. de Cavour à la tribune italienne n'ait point été reçue comme une nouveauté soudaine et choquante.

Cette solution, considérée au point de vue catholique, a un mérite intrinsèque qui à première vue aurait dû lui obtenir un accueil fa-

vorable de la part des catholiques étrangers à l'Italie, qui d'ordinaire ne sont pas les moins ardens à réclamer la liberté de l'église. Avant de la repousser comme on l'a fait avec une violence passionnée, on aurait dû au moins s'informer de ce qu'en pensaient en Italie des catholiques qui ne sont ni moins pieux ni moins instruits en droit canonique qu'on ne peut l'être en France. La liberté avec laquelle le pouvoir temporel est traité par les théologiens les plus éminens de l'Italie ne devrait être ni ignorée ni méprisée par les catholiques français. Même à Rome, dans les rangs les plus élevés des ordres religieux, on est loin d'attacher tant d'importance au maintien du pouvoir temporel. Nous trouvons dans le dernier numéro de l'*Edinburgh Review* une note écrite par un moine du Mont-Cassin, qui est un curieux renseignement touchant les dispositions réelles de la partie la plus intelligente et la plus respectable du clergé italien. On sait que les bénédictins sont demeurés en Italie les représentans de la plus haute culture intellectuelle de l'église, que le monastère du Mont-Cassin est le foyer des lumières de l'ordre, que plusieurs de ses membres les plus distingués avaient même mérité par le libéralisme élevé de leurs idées les disgrâces et les persécutions de l'ancien roi de Naples, Ferdinand II. Le bénédictin que l'auteur de l'article de l'*Edinburgh Review* paraît avoir consulté sur la question du pouvoir temporel répond avec un mélange de rigueur logique et de déférence pour l'autorité spirituelle du saint-siége qui met hors de doute la réalité et la sincérité de son orthodoxie. Sur le fond des choses, il est catégorique : « Le catholique, dit-il, est libre dans l'examen des raisons qui peuvent lui faire juger de l'opportunité d'une forme qui n'est point immortelle et qui n'est pas inhérente au dogme de l'autorité pontificale. Il pourra dire : Il me semble que ce pouvoir temporel des papes, qui n'est pas dogmatique parce qu'il n'a pas été accordé par le Christ, peut tomber sous l'influence des rapports historiques des peuples, de même qu'il a été fondé par une influence de même nature; il me semble que la raison des temps, que l'âge auquel les peuples sont parvenus tendent à cette chute; il me semble que ce pouvoir n'étant plus utile à la paix et à la liberté de l'église doit tomber par l'explicite volonté du Christ. » Le docte et orthodoxe bénédictin établit ainsi sa liberté de jugement, mais il pose de décentes et prudentes réserves sur sa liberté d'action. Ne pouvant croire, dit-il, à l'infaillibilité de son propre jugement, il ne peut pas travailler lui-même à la dépossession temporelle du pontife. Tout en affirmant que le domaine politique n'est pas nécessaire à l'église, tout en ayant le droit de conjecturer la forme et la date de la déchéance de cette souveraineté, il ne se croit pas autorisé à devancer dans l'action le jugement que pourra porter sur ces ques-

tions le chef de l'église. « Je pourrai aux pieds du pontife lui parler, lui dire mes raisons, lui donner même des conseils; mais je ne lui demanderai pas : *quando hæc erunt*, parce que les heures, les jours, les années de la vie de l'église ne se trouvent pas dans les almanachs... Nous ne sommes ni de ceux qui voudraient introduire dans le dogme ce qui n'est que temporel, ni de ceux qui, ne pouvant faire déposer le temporel au pape, le poussent je ne sais où. Nous sommes trop éloignés du monde pour nous laisser entraîner par les passions politiques sous l'influence desquelles des voltairiens français sont par enchantement devenus les défenseurs de la papauté, à laquelle ils ne croient point, et d'autres se feraient voltairiens par amour du temporel. *E basta!* » La déclaration de ce bon moine du Mont-Cassin nous a paru piquante à recueillir; mais des autorités plus imposantes auraient dû prévenir l'emportement des catholiques français contre la solution de M. de Cavour. Les idées que le père Passaglia était allé porter à Turin au commencement de cette année étaient évidemment conformes à cette solution, et l'ont en grande partie inspirée. Or personne à Rome ne conteste ni l'orthodoxie ni les vertus de ce professeur de l'université de Rome. On sait que ses opinions sur le temporel sont accréditées au sein du clergé romain, on sait qu'elles avaient obtenu l'assentiment de huit ou neuf des cardinaux les plus pieux de la *curia;* on sait qu'avant de partir pour Turin, le père Passaglia en avait entretenu le saint-père lui-même, qui aurait pu d'un mot de désapprobation empêcher ce voyage; on sait aussi, il est vrai, que ce n'est pas à Turin, mais à Rome que la négociation a échoué. Peu importe le revirement qui a pu s'opérer dans l'esprit du pontife : il suffisait que les idées qui ont inspiré la solution indiquée par M. de Cavour soient professées par de dignes membres de l'église italienne, qu'elles aient eu de l'écho, ne fût-ce qu'un jour, dans le sacré collége, que le pape, ne fût-ce qu'un instant, ne les ait pas jugées indignes d'être prises en considération, pour que ces idées méritassent les égards des catholiques français. Les hommes qui se sont chargés en France de la défense des intérêts de l'église ont en cette circonstance commis une faute grave : ils ont retardé la réconciliation du pape avec l'Italie. Dieu fasse qu'ils n'aient pas à regretter un jour de l'avoir rendue impossible par les funestes encouragemens qu'ils ont donnés à la cour de Rome en combattant la seule transaction honorable et praticable qui ait encore été proposée!

Mais c'est à la question pratique que l'on nous attend. Le grand reproche adressé à la proposition de M. de Cavour par les esprits superficiels, c'est d'être irréalisable. L'église libre dans l'état libre! mais on n'a jamais rien vu de pareil! La papauté sans pouvoir tem-

porel! mais il y a mille ans qu'on n'a entendu parler d'un tel phénomène! Vous nous devez l'indépendance de l'autorité spirituelle; il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'autre garantie de cette indépendance que celle qu'avait établie Charlemagne. Vous vous moquez de nous ou vous voulez nous tromper.

S'il était permis à ceux qui recherchent laborieusement le vrai d'imiter la légèreté et l'étourderie dont on leur donne l'exemple, il serait facile de faire à une fin de non-recevoir si routinière dans la pensée et si peu mesurée dans l'expression une réponse digne d'elle. Deux points sont établis et ne peuvent être contestés : d'une part le pouvoir temporel ne vit pas et ne peut plus vivre par lui-même; de l'autre l'indépendance, la liberté sont nécessaires à l'église. Nous n'aurions qu'à dire aux adversaires superficiels de la solution proposée par M. de Cavour et par ses successeurs : « Vous avez eu l'adresse de vous placer en face de deux nécessités qui, suivant vous, sont en contradiction absolue. Au fait, la chose vous regarde encore plus que nous. A votre aise donc, messieurs, vous êtes de loisir à la condition que le drapeau français ne quitte pas Rome un seul jour. Tirez-vous de là comme vous pourrez. » Mais il nous est aisé de démontrer que la solution de M. de Cavour est praticable. Nous ne pouvons décemment nous laisser effrayer par cette raison futile, que cette solution créerait un ordre de choses qui n'a point été vu encore dans la politique et dans l'église. Aristote et Cicéron, malgré leur science politique, n'avaient jamais rien vu de semblable à la féodalité; Guillaume III et lord Chatham n'avaient rien vu de semblable à la république des États-Unis; Grégoire VII et Innocent III n'ont jamais rien vu de semblable à l'église de nos jours, réglée par des concordats, avec des évêques assimilés aux fonctionnaires et émargeant au budget! Bien d'autres nouveautés seront vues encore dans le monde, et toujours, comme celle de l'église libre dans l'état libre, elles deviendront possibles dès qu'elles seront nécessaires.

La solution proposée par le gouvernement italien est honnête parce qu'elle s'inspire des véritables intérêts de la religion; elle n'est pas moins pratique qu'honnête. Mon Dieu! quand on a guéri l'imagination de la frayeur et de la répugnance que lui inspire l'issue d'une tentative qui va être pour la première fois essayée, les difficultés que l'on avait rêvées s'évanouissent bientôt devant l'action : c'est toujours un peu l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb. La solution italienne est réalisable parce qu'elle peut en effet assurer à la papauté les deux garanties d'indépendance que l'on a jusqu'ici demandées au pouvoir temporel, et qu'il n'est plus possible

d'obtenir de ce pouvoir. Les deux garanties qu'on cherchait dans la souveraineté temporelle étaient celles-ci. On voulait d'une part que le pape et ses coadjuteurs nécessaires dans l'exercice de leur ministère spirituel fussent indépendans; on voulait d'autre part qu'ils fussent assurés d'un revenu suffisant pour fournir à toutes les exigences du culte et du ministère spirituel.

Commençons par la moins importante de ces garanties, celle du revenu. Elle ne saurait présenter de difficultés dans la solution italienne. L'Italie a offert et offre à la cour de Rome la valeur en propriété qu'elle voudra, sous la forme qu'elle préférera. Elle mettra à la disposition du saint-père ou des terres ou des valeurs mobilières. La cour de Rome constituera suivant sa volonté le fonds dont elle estimera le revenu nécessaire au gouvernement de l'église. Ce fonds sera sa propriété, elle l'administrera, elle en usera comme elle jugera convenable. Si le pape acceptait des terres en Italie, elles seraient affranchies de tout impôt, de toute servitude qui pourrait lui faire sentir la charge d'une souveraineté étrangère. S'il veut des possessions hors de l'Italie, il sera maître de les acquérir. Il n'est plus ici question de ce tribut des pays catholiques qui aurait constamment soumis l'existence matérielle du saint-siége aux discussions et peut-être aux caprices de divers gouvernemens et des assemblées délibérantes de plusieurs peuples. A combiner un tel arrangement, il ne saurait y avoir de difficultés pratiques. Il est clair qu'à de telles conditions les ressources nécessaires à la papauté seraient assises d'une façon plus sûre et plus avantageuse que ses ressources actuelles, formées d'impôts qu'il faut lever sur des pays mécontens et ne payant qu'à regret, d'impôts dont les révolutions tarissent le revenu ou rendent le recouvrement impossible.

Mais ce n'est pas sur ce côté subalterne de la question et les arrangemens qui s'y rattachent que portent les objections. On ne comprend pas que, l'Italie formant un royaume uni, le pape y puisse conserver son indépendance. On se représente le souverain pontife sujet d'un roi ou d'un empereur. — Comment, demande-t-on victorieusement, serait-il indépendant le jour où il serait en lutte dans sa conscience avec les lois ou la politique de l'état au milieu duquel il vivrait? — L'objection est fondée assurément : il fallait en conclure que le pape, en aucun temps, ne doit être sujet d'un prince ou d'un état; mais cette conclusion naturelle, on l'a forcée. Le pape ne pouvant être sujet, on a dit : Il faut qu'il soit souverain, il faut qu'il ait une possession territoriale et un nombre de sujets assez considérable pour être à l'abri d'un coup de main. Ce raisonnement était plausible dans un temps de barbarie où la force n'était

pas contenue encore dans ses caprices par la puissance moderne de l'opinion publique; mais aujourd'hui qu'un petit territoire, avec trois millions de sujets rebelles et toujours prêts à renverser le gouvernement et le souverain, soit pour celui-ci une garantie d'indépendance, c'est ce que l'évidence persistante des faits ne permet plus de soutenir. Non-seulement de nos jours cette souveraineté territoriale n'ajoute rien à la sécurité et à l'indépendance du saint-siége, elle ne suffit même plus à protéger la personne du pape, comme on l'a vu en 1849, par la nécessité où fut Pie IX de se réfugier à Gaëte.

Au lieu de cette garantie illusoire, l'Italie, revenant à la conclusion première que l'on tire du danger du conflit des deux autorités et de l'asservissement possible du pontificat et de la religion à l'état, offre au pape une situation exceptionnelle. Elle ne veut point que le pape, vivant chez elle, soit à aucun titre, à aucun degré, sous aucune forme, sujet italien. Elle veut qu'il conserve tous les droits et tous les attributs de la souveraineté personnelle. Sa personne sera inviolable. Il ne sera pas assujetti aux lois du pays. Il ne relèvera d'aucune autorité italienne. En un mot, il conservera tous les droits de la souveraineté qu'il possède aujourd'hui. Ces immunités ne s'arrêteront pas à la personne du pape; ses ministres, ses coadjuteurs ecclésiastiques, ses nonces, les cardinaux, le conclave, tous ceux qui concourront au gouvernement central de l'église seront couverts de la même inviolabilité. Dans le territoire italien, tout le monde pourra communiquer avec le pape, le pape pourra communiquer avec tout le monde. Aux relations du saint-siége avec le dehors, l'Italie ne mettra aucun obstacle; il ne subsistera de restrictions à cet égard que celles que les gouvernemens étrangers continueraient chez eux à imposer aux rapports de leurs sujets avec le chef de l'église. Il est incontestable que le pontificat catholique gagnerait beaucoup à ce système au point de vue de son indépendance et de sa sécurité. La plupart des points par lesquels l'indépendance de la papauté peut être aujourd'hui atteinte seraient supprimés : la papauté n'aurait plus à compter avec les intérêts ou les exigences de sujets qui se dérobent à elle; elle ne serait plus menacée par la violence de populations révoltées, par la convoitise des ambitieux qui ont si souvent tenté de lui ravir ses états. Affranchie des soucis et des servitudes du temporel, elle n'aurait à vaquer qu'à ses vrais devoirs, aux soins que réclame le gouvernement de l'église. N'étant plus un gouvernement italien, la papauté reprendrait son véritable caractère catholique et cosmopolite; elle pourrait écarter du sacré collége l'élément pseudo-ecclésiastique qui l'a si longtemps dénaturé, et

le recruter exclusivement dans l'épiscopat. La défiance jalouse que nourrissaient envers la cour romaine la plupart des états catholiques, les obstacles que ces gouvernemens opposaient aux relations de leurs sujets avec Rome, n'auraient plus d'objet. La défiance cesserait, les obstacles tomberaient. Tout serait ainsi réglé au profit de l'église, de l'Italie et des autres peuples catholiques.

C'est une utopie, dira-t-on encore. Qui nous garantira vos garanties? Qui nous assure que l'Italie ne les violera jamais? Qui peut donner la certitude que jamais souverain ou gouvernement italien ne mettra la main sur la situation du saint-siége, qu'aucun politique ultramontain ne se laissera séduire par l'idée de dominer l'Europe au moyen de la papauté, qu'aucun roi d'Italie ne voudra faire du pape son chapelain?

Il n'y a certes pas de convention ni de constitution humaine où l'on se puisse promettre d'avoir prévu toutes les difficultés et paré à tous les périls que l'avenir pourra faire naître. Aucun arrangement, sans contredit, ne saurait dispenser ceux qui l'ont conclu, ceux qui devront en exécuter les clauses, de la bonne foi, du bon sens, de la modération, de la clairvoyance, et ne peut leur assurer qu'ils seront à jamais affranchis des labeurs et des soucis de la lutte. Pas plus que les constitutions des sociétés politiques, les institutions qui concernent l'église ne sont des tentes dressées pour le sommeil. Ceux surtout qui voient aujourd'hui l'inanité des précautions qu'on était allé chercher pour la papauté dans le gouvernement temporel n'ont guère le droit de se montrer exigeans ou défians à l'égard du nouveau système de garanties qui leur est offert. Il faut ajouter pourtant que toutes les chances qui naissent de la nature des choses et toutes les vraisemblances plausibles s'élèvent contre l'incrédulité qu'ils témoignent touchant l'efficacité de la solution italienne. D'abord il ne sera pas de l'intérêt des Italiens de chercher un instrument d'influence politique dans la papauté; ensuite l'indépendance et l'inviolabilité du saint-père pourront et devront être placées sous la garantie du droit européen; enfin les Italiens, par les institutions politiques qu'ils se sont données, ont pris vis-à-vis d'eux-mêmes les garanties les plus sérieuses contre toute tentation qui pourrait leur venir d'attenter à l'indépendance de l'église.

Il n'est pas de l'intérêt des Italiens de chercher à faire du pape un instrument de leur politique. Le jour où ils l'essaieraient, ils ruineraient de leurs propres mains le crédit de la papauté; ils briseraient, rien qu'en y portant la main, l'arme politique dont ils auraient la folie de vouloir se servir. Fussent-ils cependant assez peu raisonnables pour caresser un pareil dessein, leur serait-il possible

de l'exécuter? La papauté, ce n'est pas un homme seul, c'est le pontife entouré du sacré collége et de toutes les congrégations. Or, dans l'hypothèse où nous sommes placés, la majorité du sacré collége n'appartiendrait plus aux Italiens, elle serait formée de cardinaux étrangers à l'Italie. Comment le gouvernement italien entreprendrait-il de violenter ou de séduire le pape au milieu des grands corps représentatifs de l'univers catholique? D'ailleurs, si les Italiens ne reconnaissent pas aux étrangers le droit de disposer de leur territoire et à ce titre de Rome, une fois leur arrangement conclu avec le pape sur la base de la souveraineté personnelle du pontife, ils reconnaîtraient au monde catholique le droit d'intervenir pour veiller à l'exécution du contrat, pour défendre l'inviolabilité du saint-père et de ses ministres, s'il arrivait qu'elle fût menacée. On avouera qu'il n'y a pas de garantie plus forte de l'indépendance du saint-siége, et que le pouvoir temporel, qui n'existe depuis quarante ans que par cette intervention, n'en présente pas de plus efficace. Il semble donc que, loin d'être enclin à troubler l'indépendance de la papauté, le gouvernement de l'Italie serait celui du monde qui aurait l'intérêt le plus direct à respecter cette indépendance et à en prouver constamment la réalité aux autres puissances catholiques. Ce n'est pas tout. La nouvelle Italie est un état constitutionnel et ne peut pas être autre chose. Or il n'y a que des catholiques en Italie. Un parlement italien, composé de catholiques, est la dernière des assemblées politiques de l'Europe où l'on puisse songer à violenter et à dénaturer le catholicisme en opprimant la papauté. La foi catholique domine sur le peuple italien sans distinction d'opinions politiques. Si le gouvernement osait jamais attaquer le catholicisme dans les conditions nécessaires à l'exercice de l'autorité spirituelle du saint-siége, le parlement tout entier, la gauche aussi bien que la droite, se soulèverait contre une telle témérité. Enfin les Italiens poussent plus loin encore les garanties qu'ils entendent donner au monde catholique. L'indépendance du saint-siége ne leur suffit pas. Ils veulent l'entière liberté de l'église à tous les degrés de la hiérarchie. Ils se proposent de délivrer l'église de toutes ces restrictions par lesquelles le pouvoir civil, chez eux comme dans toute l'Europe, avait cru devoir se protéger contre les empiétemens du clergé et de la cour de Rome, lorsque le pape était, pour eux comme pour les autres gouvernemens, un souverain temporel et étranger. Sous le régime qu'ils appellent de leurs vœux, ils renonceront à ces restrictions. L'état renoncera à la nomination des évêques. Ils désirent revenir au système d'élection établi par les canons, c'est-à-dire à l'élection par le clergé et une représentation des laïques. Ce

système d'élection donnerait en Italie à l'épiscopat et à l'église un ressort et une vigueur qu'un gouvernement libre pourrait seul endurer. Le corps des évêques deviendrait en effet ainsi la représentation des intérêts et des sentimens religieux des croyans, et en Italie les croyans sont tout le monde. Contre une telle puissance, toujours enracinée et se retrempant sans cesse dans le sentiment populaire, quel gouvernement oserait prendre un rôle d'agression et d'oppression? Certes, quand on évoque ainsi la perspective de l'église libre dans l'état libre, la résistance à laquelle on pourrait s'attendre ne devrait pas, ce semble, venir des catholiques. On comprendrait que les jurisconsultes et les politiques qui ont vieilli dans la crainte routinière des empiétemens de l'église, qui ont blanchi dans les luttes chicanières contre les empiétemens réels ou prétendus du clergé, qui dans cette antique tradition de défiance ont contracté des préjugés invétérés contre l'autorité spirituelle du saint-siége, se révoltassent à la pensée d'une pareille perturbation jetée dans les rapports de l'état avec l'église. On comprendrait que les gouvernemens catholiques dont les peuples ne jouissent point encore d'une liberté politique aussi avancée que celle du nouveau royaume italien vinssent élever la voix contre un ordre de choses qui les contraindrait à se désarmer de leurs pouvoirs excessifs et à marcher plus rapidement qu'ils ne le voudraient dans la voie des libertés politiques et religieuses. Faudra-t-il donc que les catholiques, aux dépens des intérêts qui doivent leur être le plus chers, prêtent un aveugle concours à l'alliance ancienne, mais aujourd'hui aussi fragile qu'odieuse, des deux tyrannies?

Nous ne cherchons point à nous bercer d'illusions; mais nous aimons à espérer que les catholiques de notre pays qui sont animés d'un vrai zèle religieux et d'un libéralisme sincère ne s'obstineront point dans des erremens funestes. Nous n'attendons point d'eux un changement soudain d'opinion à l'égard de la question romaine. Ce serait beaucoup, s'ils consentaient à considérer de sang-froid des perspectives de cette question qu'ils ont jusqu'à présent négligées. Nous souhaitons que les aspects nouveaux que les Italiens ont ouverts sur cette question leur deviennent familiers, car ils sont trop favorables à leurs aspirations vers la liberté de l'église pour qu'ils ne finissent point à la longue par leur devenir attrayans. C'est en grande partie l'objet que nous nous sommes proposé en groupant ici les faits qui démontrent que le gouvernement temporel a vicié la constitution et le gouvernement de l'église, ceux qui prouvent que le gouvernement temporel est incompatible avec l'ordre de la civilisation moderne, ceux qui établissent qu'il est possible de terminer

la révolution italienne par la suppression du gouvernement temporel, non pas seulement à l'avantage de l'Italie, mais au profit de l'église catholique et des progrès de la liberté dans le monde. Quand la solution que nous avons signalée, ou plutôt dont nous avons exposé la nécessité, s'accomplira-t-elle? Nous répondrons, comme le bon moine du Mont-Cassin, que ce jour-là n'est point marqué sur notre almanach. Ce jour-là pourtant, nous en avons la certitude, arrivera. La France seule le retarde par cette occupation de Rome, dont il ne nous est pas plus possible qu'aux Italiens de prévoir la capricieuse durée ou les accidens hasardeux. Quoique nous n'ayons point donné aux Italiens la première place dans cette étude sur la question romaine, bien que l'intérêt qui nous a guidés avant tout soit celui de la consistance de la France libérale, notre dernier mot sera pour l'Italie. Qu'elle soit ferme et patiente dans le système de patriotisme et de libéralisme qu'elle suit dans cette question. En débutant dans les nouvelles destinées qui s'ouvrent à elle, elle a le singulier honneur d'attacher à son propre sort un intérêt qui dépasse ses propres limites, un intérêt vital de la civilisation moderne, celui qui exige la consommation finale de la séparation des pouvoirs spirituel et temporel. L'Italie ne défend donc pas seulement ici sa propre cause : qu'elle n'oublie pas qu'elle porte aussi le poids d'une cause qui est celle de l'humanité. C'est pourquoi nous lui recommandons de ne point s'exposer à compromettre son succès par des mouvemens d'impatience. Elle doit être certaine d'ailleurs d'être accompagnée et soutenue dans ses efforts et dans ses épreuves par l'opinion de tous ceux, dans le monde, qui ont l'intelligence de la liberté, qui ont le scrupule de la constance dans les opinions, et un jour aussi par les hommes vraiment religieux, qui lui devront l'émancipation de l'église.

E. Forcade.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre 1861.

On ne nous en voudra point si nous subissons la loi de la saison. Nous avons depuis longtemps annoncé que l'été de cette année serait une saison d'universel repos en dépit de la gravité et de l'incertitude des questions engagées sur divers points du monde. L'événement a justifié nos prévisions. Il n'y a pas eu depuis longtemps d'été plus stérile pour la politique que celui qui va finir. Il ne faut certes point regretter cette disette, si l'on songe à la nature des préoccupations qui ont rempli les belles saisons des années précédentes. Le caractère des événemens qui agitaient alors le monde était d'étonner l'imagination, d'exciter une haletante curiosité, d'entretenir l'anxiété, de répandre l'alarme. Ces mouvemens de faits violens tenaient l'opinion publique dans une sorte d'irritation passive, ils l'excitaient sans la féconder, ils la fatiguaient sans provoquer son initiative. Le résultat a été de produire une grande lassitude morale, et notre bonheur consiste aujourd'hui à réparer cette lassitude par l'inertie absolue des idées. Aussi faut-il convenir que notre repos actuel peut être bienfaisant, mais n'a pas l'agrément et la vertu d'un recueillement où l'intelligence conserve encore une activité fertilisante en se repliant sur elle-même. Nous faisons tout bonnement un gros somme matérialiste, et comme la fatigue n'avait pas principalement affecté les parties les plus nobles de notre esprit, nous avons le sommeil lourd. N'en remercions pas moins, puisque aussi bien nous avions besoin d'un calme quelconque, le Dieu clément qui nous a fait ces loisirs.

Les événemens et les sujets de discussion faisant défaut, on nous pardonnera de ne point forcer notre talent et de ne pas inventer artificiellement des discussions et des polémiques. Prenons les choses comme elles viennent. Nous avons eu, ces jours passés, la session des conseils-généraux : force a été de s'en apercevoir à la procession d'adresses qui vient de défiler dans notre *Moniteur*. Nous ne supposons pas que vous ayez lu ces adresses,

mais vous en connaissez l'objet. Il s'agissait de remercier l'empereur du décret qui consacre 25 millions aux chemins vicinaux. Inutile de dire que ce décret a notre plus complète approbation; mais sérieusement était-il nécessaire de faire tout ce bruit, de déployer tant d'appareil à propos d'une mesure si simple, et d'y chercher l'occasion de fournir un thème de composition oratoire aux quatre-vingt-neuf respectables assemblées qui ont à consacrer huit ou dix jours chaque année aux affaires de nos départemens? A lire ces effusions solennelles, ne dirait-on pas que les chemins vicinaux sont inventés d'hier, et qu'un pays qui a l'habitude de dépenser 300 millions par an pour ses chemins de fer, qui donne une subvention énorme à la ville de Paris pour ses embellissemens, qui va contribuer pour un nombre très rond de millions à la construction d'une salle d'opéra, accomplit un prodige en mettant 25 millions de côté pour son agriculture? Éternels collégiens que nous sommes, nous ne nous lasserons jamais, sous l'œil de nos éternels régens, de tourner, d'apprendre par cœur et de réciter, pour d'éternelles distributions de prix, d'éternelles amplifications complimenteuses! Le moyen de faire de nous une nation naturelle et pratique en politique? *O sancta simplicitas!* comme disait Jean Huss.

Il faut mettre sans doute ce débordement d'enthousiasme officiel à propos des chemins vicinaux au compte de la stérilité de la saison actuelle. Mentionnons encore un incident électoral qui peut fournir matière à d'utiles réflexions : nous voulons parler de l'élection qui vient d'avoir lieu dans l'arrondissement d'Avignon. Un candidat indépendant se présentait : c'était M. Léopold de Gaillard, écrivain honorablement connu, qui vient de publier une histoire de l'expédition de Rome en 1849 conçue à un point de vue bien différent de celui que nous apportons nous-mêmes dans l'appréciation des questions italiennes, mais composée avec soin, nourrie d'informations très intéressantes, et où un parti-pris énergique n'exclut point une libérale modération. M. de Gaillard avait posé sa candidature dans une circulaire très nette, contenant à la fois des déclarations libérales sur les questions qui regardent la politique intérieure de la France et de vives protestations en faveur de la conservation du pouvoir temporel du pape. M. de Gaillard n'a point été élu; son concurrent, le candidat du gouvernement, a obtenu presque cinq fois plus de suffrages que lui. Ce n'est point du fait même de l'élection que nous voulons nous occuper ici : avec le système de l'intervention des préfets dans les élections en faveur des candidats du gouvernement, nous savons combien il est difficile à un candidat indépendant de faire valoir toutes ses chances; mais ce qui est instructif, ce qui mérite d'être médité par ceux qui se proposent de tenter l'action électorale, c'est la sorte d'influence que la réunion des principes professés par M. de Gaillard paraît être destinée à exercer sur les opinions qui partagent le corps électoral.

Des électeurs de l'opposition, qui se proposaient de prendre part à la lutte et voulaient d'abord s'y faire représenter par un candidat spécial, ont

mieux aimé retirer toute candidature et s'abstenir que de s'exposer, par la diversion qu'ils auraient pu opérer, à faire triompher l'opinion exprimée par M. de Gaillard sur la question romaine. Ainsi l'opposition de gauche d'Avignon a préféré le succès d'un candidat du gouvernement au succès d'un candidat qui, tout en professant sur les questions intérieures des opinions loyalement libérales, soutenait dans la question romaine l'intérêt clérical. Ce fait est très intéressant; il confirme les appréciations que nous avons émises depuis que certaines divisions se sont produites parmi les libéraux à propos des affaires de Rome et d'Italie. Nous avons toujours pensé que dans les circonstances actuelles, avec la place que les affaires d'Italie et de Rome occupent dans la politique pratique, ces questions ne pouvaient, dans l'action politique, être pour les libéraux des questions ouvertes. Le sentiment libéral et populaire devait se prononcer et s'est en effet prononcé dans le sens de la révolution italienne. Sans doute, si cette grande diversion de la politique étrangère n'existait point, si nous n'avions à nous occuper que de la politique intérieure, toutes les voix libérales devraient aux élections se prononcer en faveur des candidats qui demanderaient le progrès des libertés publiques : la question libérale intérieure deviendrait un terrain de conciliation entre les partis libéraux, dont la constitution au surplus nous commande d'oublier les diversités d'origine et d'antécédens; mais il était chimérique, et l'échec de M. de Gaillard le prouve, de rêver cette conciliation tant que la question italienne n'aura point été résolue conformément aux principes de la révolution française. Voilà l'enseignement que peuvent tirer du fait qui nous occupe les esprits élevés, qui ont raison sans doute de placer l'intérêt dominant de la liberté bien au-dessus des anciennes dissidences d'opinion, auxquelles tant d'événemens ont enlevé leurs prétextes accidentels; ces esprits distingués doivent s'apercevoir que la conciliation souhaitée par eux n'est pas possible devant une dissidence actuelle aussi grave que celle qui existe sur la question romaine. La même leçon s'adresse aux catholiques libéraux; malgré la sincérité de leur libéralisme, ils ne vaincront pas les défiances invétérées du pays tant qu'ils combattront la solution de la question romaine que nous avons exposée ailleurs, et qui peut seule concilier les intérêts de la liberté politique et ceux de la liberté religieuse.

Parmi les glanes politiques de cette saison, il ne faut jamais omettre le rustique discours que M. Dupin adresse chaque année, dans le comice de son département, aux Morvandiots. On admire parfois, et non sans raison, la verdeur de ces vieux parlementaires anglais, Palmerston, Brougham, Lyndhurst, pour qui la politique et l'éloquence semblent avoir été une eau de Jouvence. A ces alertes et joviales vieillesses dont se réjouissent et s'enorgueillissent nos voisins, nous pouvons opposer chez nous la *gauloiserie* toujours en séve de M. Dupin. C'est toujours le même bon sens salé, la même prestesse à se démener sur le terre-à-terre de la réalité, la même ru-

desse paysanne qui n'a pas besoin d'avoir appris la politesse des cours pour flatter à propos la puissance régnante. M. Dupin est une personnalité trop originale et trop vivante pour que l'on puisse rien prendre de lui en mauvaise part. Il a le droit de tout faire et de tout dire, parce qu'il s'appelle Dupin. Il a eu cette année une bonne fortune, c'est de pouvoir cogner du boutoir cette autre bonne dent qui s'appelle en Angleterre M. Roebuck. M. Dupin a rencontré là son semblable. Ses compatriotes accordent à M. Roebuck le droit d'être libéral et de flatter l'empereur d'Autriche, de suivre en politique, non pas, il est vrai, son intérêt, mais son caprice, et surtout de dire le mot cru et d'emporter le morceau. Si chaque année M. Dupin a son comice de la Nièvre, M. Roebuck a sa fête des couteliers de Sheffield. Si ces deux personnages prêtaient à la peinture, quelque Teniers de ce temps qui prendrait l'un discourant devant les paysans du Morvan, l'autre répondant au toast du maître coutelier de Sheffield, ferait les deux pendans à la satisfaction de quelque amateur parlementaire. Après avoir culbuté M. Roebuck et « la fable de la Sardaigne, » M. Dupin ne pouvait pas manquer, lui aussi, de dire son mot sur les chemins vicinaux. Là l'enthousiasme l'a transporté, et il a terminé sa harangue par une brève théorie de gouvernement qui serait bizarre, si elle devait être la péroraison de sa longue carrière politique : « *Imperatoria brevitas!* — Prendre à propos des mesures de haute administration utiles et populaires, commander avec autorité et savoir se faire obéir, c'est là gouverner! » Déroutée par une si énorme ellipse, la postérité se demanderait : Pourquoi donc aux cent-jours M. Dupin s'est-il opposé avec tant d'ardeur et tant de gloire à l'*imperatoria brevitas* du premier des Napoléonides? Quoi! si Charles X avait réussi dans son coup d'état et avait su se faire obéir, M. Dupin eût découvert quarante ans plus tôt ce qui s'appelle gouverner!

Faute de nouvelles et peu inventive en matière de discussions, la presse française s'est trouvée réduite à une chère si extraordinairement maigre qu'elle a trouvé moyen de la faire durer au moins quinze jours. Un pauvre journal officieux, mâchant à vide, comme ses confrères, la pitance que fournit la politique d'été, après avoir décrit toutes les grandeurs et tous les mérites de l'administration, avait eu l'héroïsme de se déclarer satisfait. Satisfait! voilà un mot qui sonne mal depuis qu'il servit autrefois à désigner un parti dont les révolutions qui sont survenues auraient dû effacer l'impopularité. Il faut en vérité qu'il y ait dans les journaux libéraux des écrivains bien âgés pour qu'ils aient pu conserver une si sainte et si fraîche horreur contre ce mot fatal. Le journaliste qui a eu la maladresse de jeter cet os à ronger à ses adversaires a eu affaire à toute la presse de l'opposition, et nous ne savons si à l'heure qu'il est la bataille est finie. Allons! nos amis ont fait fausse route. Le mot abominable qu'ils proscrivent encore ne porte pas malheur. Qui l'a inventé? C'est M. de Morny, et voyez s'il a lieu de le regretter.

Les journaux officieux ont eu à se reprocher un autre crime, enfant de l'oisiveté. Nous disions il y a quinze jours, en parlant de la dernière circulaire de M. Ricasoli, qu'il y avait une rectification à faire à ce remarquable document diplomatique. M. Ricasoli accusait le gouvernement romain de favoriser le brigandage dans les provinces napolitaines, de prêter son concours aux conspirations qui s'organisaient à Rome. Cette assertion ne nous paraissait point exacte, car nous savions au contraire que le cardinal Antonelli portait à la connaissance des autorités militaires françaises toutes les informations de sa police sur les menées des perturbateurs du Napolitain. Les journaux officieux n'ont pas tardé à démentir en ce sens l'accusation portée par M. Ricasoli contre le gouvernement romain, accusation que ce gouvernement a repoussée de son côté en invoquant le témoignage du corps diplomatique. Par malheur, les journaux officieux avaient commencé par donner une approbation sans réserve au manifeste de M. Ricasoli, et ils ont présenté la rectification qu'on leur a demandée sur un passage de ce document avec une importance maladroite qui les mettait en contradiction apparente avec les sentimens qu'ils avaient d'abord exprimés. Aussitôt, dans la foule ignorante, chacun de se dire : « La presse du gouvernement change de langage à l'égard de l'Italie; que se passe-t-il donc? A coup sûr, il y a un nuage entre le cabinet des Tuileries et le cabinet de Turin. M. Ricasoli ne serait-il pas agréable à l'empereur? L'impatience que montrent les Italiens à entrer à Rome ne contrarierait-elle pas notre politique? Quoi! il y a quelques jours à peine, toutes les sévérités de ceux de nos journaux que l'on croit inspirés étaient réservées à la cour de Rome; ces journaux, avec le bon goût qui les distingue, se plaisaient à raconter comme une vaillante action qu'un général français avait donné deux soufflets moraux à un ministre du saint-père, qui est prêtre aujourd'hui, ce qui ajoutait à l'à-propos de la menace, mais (il est permis de ne pas l'oublier, quoiqu'il soit maintenant l'adversaire de nos idées) qui autrefois a servi la France en volontaire, qui a eu l'honneur d'être plusieurs fois porté par le maréchal Bugeaud à l'ordre du jour de l'armée, bonne fortune que pourrait lui envier tel général qui, malgré nos récentes guerres, a dû obtenir un avancement mérité sans avoir eu l'occasion de faire campagne. Ce sont ces mêmes journaux, se disait-on, à qui l'on doit la circulation de cette belle histoire qui maintenant prennent la cour de Rome sous leur protection! Le revirement de notre politique est manifeste. A quel incident nouveau faut-il nous attendre? »

Cette surprise, ces doutes, ces conjectures n'auront eu, nous le croyons, d'autre effet que de nourrir pendant quelques jours les organes de la presse libérale. Nous ne pensons pas que rien soit changé dans la politique du gouvernement français à l'égard de l'Italie. Nous admettons que ce gouvernement soit fort embarrassé par la nécessité de résoudre la question romaine, et que les difficultés qui dans cette question lui sont personnelles l'empê-

chent d'arriver au dénoûment avec la célérité que l'Italie désire. L'état incertain des provinces napolitaines a pu même un moment fournir un prétexte raisonnable aux temporisations du gouvernement français. Pouvions-nous livrer Rome à une nouvelle expérience, lorsque le plus élémentaire symptôme du succès de l'expérience tentée dans les provinces napolitaines manquait encore? C'est à l'Italie, pouvions-nous dire, de faire elle-même ses affaires; elle nous forcera la main en rétablissant l'ordre dans l'ancien état napolitain, et en présentant à la papauté un projet de solution qui puisse être soumis à l'opinion du monde comme offrant de sérieuses garanties à l'indépendance spirituelle de l'église. Nous ne savons si c'est ainsi que l'on a raisonné à Paris : en tout cas, on en avait le droit. Cette politique expectante nous convenait d'autant mieux qu'elle était au fond la plus honorable et la plus sûre pour l'Italie. Le cabinet italien a compris spontanément que le chemin de Rome pour lui était à Naples; il a compris qu'il lui importait de donner à l'Europe la démonstration que les désordres napolitains sont au fond une difficulté si peu sérieuse, que l'on a pu en venir à bout même en face de l'ancien roi de Naples, de sa famille et de ses amis réunis à Rome comme en un quartier-général qui touche à la frontière romaine. C'est en effet ce qui arrive. L'administration du général Cialdini a déjà presque dompté le brigandage. L'affaire de Naples dans sa difficulté la plus pressante, le désordre matériel, la dissolution sociale des campagnes, est à peu près terminée. Nous supposons en conséquence que le moment d'aborder pratiquement la question romaine est proche. Nous avons exposé comment cette question doit être résolue; mais ce n'est pas tout pour le gouvernement italien que d'avoir le plan d'une solution : il faut qu'il ouvre sur cette base une négociation avec la cour romaine, il faut que les élémens du plan qu'il offrira à cette cour soient assez étudiés, assez complets, pour qu'ils puissent au besoin être portés au tribunal de l'opinion européenne. C'est en faisant dans ce sens une grande et solennelle démarche que le gouvernement italien, mettant la cour de Rome en demeure, fournira à notre gouvernement une occasion naturelle de se dégager de ce fardeau de l'occupation militaire que la France a trop longtemps porté.

Nous pouvons nous tromper, mais loin de penser, comme on l'a cru un instant d'après le langage des journaux officieux, qu'un nouveau bail ait été fait avec le gouvernement temporel du pape, nous estimons au contraire que nous approchons du moment décisif pour la solution de cette question. Si nous ne sommes point déçus dans nos prévisions, la question italienne aurait bientôt une conclusion. Les autres affaires qui tiennent en suspens d'autres parties de l'Europe sont loin d'en être là. On ne saurait dire encore si la résistance passive de la Pologne, si ce deuil touchant d'une nation unanime dans son invincible protestation produiront des conséquences politiques prochaines. On n'entrevoit pas non plus comment se pourra rétablir l'accord du peuple hongrois avec le gouvernement central

de l'Autriche. Deux documens récens et diversement remarquables sont venus de deux côtés différens éclairer la question hongroise; mais ni l'un ni l'autre n'autorise l'espoir d'une conciliation pratique. Nous voulons parler du discours prononcé par M. de Schmerling devant le *Reichsrath* sur les affaires de Hongrie et des paroles adressées par le primat de Hongrie au comitat de Gran. Le discours de M. de Schmerling a été un événement à Vienne. Jamais encore le gouvernement autrichien n'avait déclaré avec autant d'énergie la résolution de pratiquer les institutions libres. Les protestations de M. de Schmerling à cet égard ont paru si sincères, qu'elles ont rallié au gouvernement un certain nombre de ses adversaires. Il ne semble malheureusement pas qu'elles puissent avoir la même vertu auprès des Hongrois, surtout quand on les rapproche du discours du primat de Hongrie. Il ne serait pas permis de ne pas attacher une grande importance au langage du chef de l'église catholique en Hongrie. Le zèle avec lequel ce prélat a pris part aux négociations qui se sont poursuivies depuis le rescrit du 20 octobre 1860 entre la cour de Vienne et la Hongrie, la popularité qu'il possède auprès de ses compatriotes, les sentimens de loyale fidélité qu'il exprime envers l'empereur, tout concourt à donner une autorité sans égale aux paroles qu'il emploie pour protester en faveur de la constitution historique, pour célébrer le patriotisme de la diète qui vient d'être dissoute, pour maintenir les droits de la Hongrie à conserver l'intégrité de ses institutions traditionnelles. En lisant ce discours, où les sentimens conservateurs et les sentimens libéraux s'entrelacent et se fortifient par leur étroite alliance, on se demande par quelle fatalité l'Autriche ne sait point tirer parti d'un esprit tel que celui qui anime la Hongrie. Voilà une des rares nations du monde qui fondent leurs libertés non sur une théorie rationnelle, mais sur le droit historique; voilà d'autre part un gouvernement monarchique qui invoque, lui aussi, le droit historique, puisqu'il s'appuie sur le principe de la légitimité, un gouvernement monarchique qui entre dans les voies de la liberté constitutionnelle, et ce gouvernement ne sait pas s'entendre avec cette nation! Il y a là un contre-sens politique que l'on ne sait comment expliquer. Tout en déplorant la rupture qui s'est accomplie par la dissolution de la diète, le primat de Hongrie a dit qu'il ne désespérait pas encore du triomphe des droits de la nation magyare. On a besoin d'une autorité semblable pour ne pas se laisser aller à regarder comme irréparable le malentendu qui sépare la Hongrie de l'empereur d'Autriche.

En Allemagne, la politique est loin, grâce à Dieu, de présenter le caractère dramatique qu'elle conserve, même pendant les entr'actes, en Italie, en Hongrie et en Pologne. Quoique les Allemands se laissent parfois trop aller aux inquiétudes et aux anxiétés que leur inspirent les complications dont ils sont environnés, ils ont du moins le bon esprit de tempérer leurs préoccupations par ces réunions politiques, scientifiques, littéraires, qui, formées

par des pensées élevées, prennent toujours un aimable et honnête caractère de fêtes et de réjouissances publiques. Il y a dans ces congrès qui se succèdent et vont tour à tour entretenir des foyers de vie dans les diverses villes de l'Allemagne un charme naturel qui est un des meilleurs traits du caractère allemand, et que, pour notre part, nous ne souhaitons pas de lui voir perdre. Quand la politique vient à se mêler à ces manifestations de la convivialité germanique, elle y mêle parfois des notes discordantes. Ainsi l'assemblée générale du *National Verein* à Heidelberg a excité dans la presse allemande des controverses qui ne sont pas près de s'éteindre. Le résultat le plus pratique de cette assemblée a été l'agitation pour la construction d'une flotte allemande. L'enthousiasme allemand était parvenu en 1848 à créer, par le seul moyen des dons volontaires, un commencement assez respectable de flotte allemande. Cette flotte fut placée sous le commandement de la lieutenance de l'empire; mais à peine la diète rétablie, on la démantela pièce à pièce et on la vendit à l'encan. C'est en effet chose un peu difficile que de créer et d'entretenir une marine de guerre pour une confédération composée dans sa plus grande partie d'états éloignés de la mer. Les états de la confédération sont chargés d'un assez lourd fardeau par l'entretien de leurs contingens fédéraux; il ne sera pas aisé de les déterminer à y ajouter encore le poids d'un budget de la marine. L'enthousiasme est une belle chose, et nous avouons que dans cette question il tend vers un but aussi noble que patriotique, car personne ne contestera l'utilité, la nécessité même d'une protection pour les intérêts maritimes de la nation et pour la défense de ses côtes; mais si l'enthousiasme suffit quelquefois pour inspirer l'initiative d'une grande création, il ne suffit jamais pour la conserver et en assurer la permanence. Nous voudrions que cette vérité ne fût pas trop négligée par ceux qui en ce moment excitent l'agitation pour la flotte allemande. On peut dire au désavantage de la tentative actuelle qu'en 1848 la manifestation était l'œuvre d'un enthousiasme spontané, d'un élan national, tandis qu'aujourd'hui l'agitation peut paraître factice. On y verra la main d'un parti. Des milliers d'Allemands, excellens patriotes du reste, s'abstiendront d'y prendre part, parce que le mouvement est dirigé par le *National Verein*. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les sommes recueillies pour la création d'une flotte allemande sont remises de la part du *National Verein* au ministère de la marine à Berlin. Or la Prusse se chargera-t-elle de l'exécution du mandat qu'on lui attribue, c'est-à-dire de la création de vaisseaux de guerre allemands distincts de la marine prussienne et destinés uniquement au service de l'Allemagne? C'est douteux. C'est surtout dans l'Allemagne du sud, peu favorable au *National Verein*, que l'agitation pour la marine sera mal accueillie. On y verra un moyen d'amener par une voie détournée l'Allemagne vers cette hégémonie prussienne que les populations du sud sont loin d'appeler de leurs vœux. Nous le répétons, la création et l'entretien d'une marine de guerre allemande ne peuvent sérieusement s'accomplir que par le concours de la nation en-

tière; cette marine doit sortir de l'initiative de la totalité des confédérés, être soumise à leur direction, entretenue par une quote-part des budgets des différens états. Or la fixation de cette quote-part dépendrait du vote des chambres respectives, et il y a peu de chances de voir les parlemens locaux entrer aujourd'hui dans cette voie.

En Prusse même, cette agitation du *National Verein* n'est pas vue d'un œil favorable sous tous les rapports par le gouvernement et par le peuple. Le peuple est toujours prussien avant d'être allemand; il se trouve blessé dans son orgueil national de voir que les dons pour la flotte seront versés dans la caisse du *National Verein,* pour être envoyés de là au ministère de la marine à Berlin. On trouve ce détour très singulier, du moins pour le produit des souscriptions prussiennes. On se demande si le *National Verein* aspire par hasard à se faire reconnaître comme une sorte de pouvoir central allemand, comme une espèce de gouvernement provisoire siégeant à Cobourg! Quant au gouvernement prussien, il commence à se trouver quelque peu gêné par les sympathies que lui témoigne le *National Verein,* surtout depuis que cette association fait mine de se mêler des prochaines élections pour les diriger. Quant aux dons pour la flotte allemande, il suffit, pour juger de l'esprit dans lequel ils sont accueillis par le gouvernement, de remarquer qu'ils sont enregistrés par le journal officiel sous la rubrique de « dons pour l'augmentation de la flotte prussienne! »

Ceux qui redoutent les effets du travail d'unification qui se tente en Allemagne n'ont donc pas encore de justes sujets de s'effrayer. Pour notre part, il n'y a guère qu'une forme de l'unité allemande qui nous donnerait à réfléchir : c'est l'unité militaire, celle qui se prépare dans les manifestations guerrières et s'opère dans les camps. Or il faut mettre en première ligne les fêtes martiales dans les passe-temps actuels de l'Allemagne. Outre les manœuvres des troupes prussiennes sur le Rhin, il y a eu des exercices militaires dans plusieurs états allemands. Le contingent du duché de Nassau, fort de cinq à six mille hommes, est réuni de temps en temps dans un camp près de Höchst, petite ville sur le chemin de fer de Francfort à Mayence. Aux exercices habituels de ces troupes, on a ajouté cette année l'attrait de la petite guerre. La garnison fédérale de Francfort, composée de plusieurs contingens, a été de la fête, et ceux qui préfèrent l'union effective et efficace qui se forme dans la communauté du service militaire à l'unité, jusqu'à présent idéale et utopique, à laquelle le *National Verein* se rallie ont trouvé plus de mérite à cette comédie de guerre jouée par un échantillon d'armée fédérale qu'aux verbeuses manifestations de l'assemblée de Heidelberg.

Les nouvelles des États-Unis continuent à être fort tristes. Le pire malheur de cette guerre civile, c'est sa lenteur. Si cette guerre dure longtemps, on peut dire d'avance que le nord perdra, par l'effet nécessaire de la prolongation des hostilités, l'objet même pour lequel il a entrepris la lutte, qui était de maintenir les états du sud dans l'Union. Quel instrument

plus énergique et plus efficace de séparation peut-il y avoir que la guerre? La guerre, c'est la séparation même, compliquée des passions qu'elle développe et des justes sujets de haine réciproque qu'elle fournit aux deux adversaires. La guerre se prolongeant indéfiniment, c'est la séparation sans limite de temps, la séparation affaiblissant les intérêts anciens, créant des intérêts nouveaux, se fortifiant elle-même par cette puissance alternative de changement et de consolidation qui est inhérente à la durée. Quand deux parties belligérantes ne peuvent se porter avec promptitude des coups décisifs, il est manifeste qu'aucune des deux ne pourra faire la conquête de l'autre, et que la guerre devra se terminer par un traité de paix qui pourra bien diminuer le vaincu, mais qui reconnaîtra son indépendance. L'union du nord n'ayant pu avoir des succès décisifs, ayant au contraire essuyé un grave échec au début de la campagne, voilà la perspective qu'elle a devant elle. Nous ne parlons pas des graves altérations que les nécessités d'une longue guerre apporteraient dans les institutions des États-Unis. Comment soutenir une telle guerre sans armée permanente? Les institutions américaines sont-elles compatibles avec l'existence d'une armée permanente? Un grand établissement militaire ne doit-il pas donner aux Américains d'autres mœurs, d'autres ambitions, d'autres mobiles dans les carrières privées aussi bien que dans les carrières publiques? Déjà la guerre n'exige-t-elle pas d'énormes taxes et d'énormes emprunts? Par sa durée, elle imposera à l'Union la nécessité nouvelle de très gros budgets fédéraux et de grosses dettes publiques semblables à celles dont l'Europe connaît le poids; mais des finances chargées, obérées, sont une autre cause d'altération pour les institutions américaines. Le lien fédéral serait inévitablement resserré par les nécessités financières : pour faire face à ses engagemens permanens, pour rester maîtresse des grandes ressources avec lesquelles elle devrait alimenter ses revenus, de fédérative la république ne tarderait pas à devenir unitaire. La république américaine ne serait plus celle que nous avons connue : tout ce qu'elle aurait de nouveau après sa transformation représenterait autant de pertes subies par sa liberté.

Il est impossible que les hommes qui dirigent les destinées de l'Union américaine n'aient pas les yeux ouverts sur ces sombres perspectives. L'intérêt de leur pays, l'amour de leur constitution, l'honnête orgueil que doit leur inspirer le passé de leur patrie, les sentimens les plus hauts et les plus impérieux leur crient : Il faut que la guerre soit courte. La guerre courte! et ils manquent de cette organisation militaire qui peut seule permettre de porter à l'ennemi des coups rapides et décisifs. Leurs régimens n'ont pas de discipline et sont rongés par la désertion; ils doutent de la capacité de leurs généraux; leur armée a débuté par une défaite, et c'est à l'ennemi qu'est passée l'offensive. On s'explique par cette détresse deux résolutions auxquelles le gouvernement américain s'est laissé entraîner : menacer le sud de déchaîner la guerre servile, demander un général à l'Europe. Le général européen que les Américains sont venus chercher est Garibaldi. Le

solitaire de Caprera accepte le commandement qui lui est offert; il en a demandé l'autorisation au roi d'Italie, qui la lui aurait accordée. Voici donc une nouvelle aventure qui s'ouvre à Garibaldi. Ce qui a dû décider le héros mystique des guerres d'indépendance de ce siècle, c'est assurément la cause humanitaire engagée dans la guerre civile du Nouveau-Monde, c'est l'abolition de l'esclavage. L'acceptation de Garibaldi équivaut pour nous à la certitude que le nord va désormais faire franchement la guerre pour l'émancipation des esclaves. Il y aurait pour nous Européens une conclusion plus modeste et plus rassurante à tirer de la résolution du chef des volontaires : évidemment, s'il croit pouvoir quitter son pays, si Victor-Emmanuel ne le retient pas, c'est que Garibaldi et son roi pensent que l'Italie n'aura pas besoin de sitôt des services et du prestige de son héroïque *condottiere*.

E. FORCADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

ROMANS ET VOYAGES.

Le plus grand charme d'un récit de voyage n'est pas toujours dans la nouveauté et la bizarrerie des tableaux qui se succèdent, il est dans la personnalité même de celui qui raconte, il est dans cette satisfaction qu'éprouve le lecteur à observer une âme errante en quelque sorte, tantôt aux heures du péril et des graves résolutions, tantôt dans les momens plus calmes où elle se recueille et s'interroge entre les émotions de la veille et celles du lendemain. C'est même à ces momens-là surtout qu'on aime à étudier le voyageur. Pour lui, ce sont les véritables oasis, et il les trouve partout, aussi bien sur les montagnes neigeuses et abruptes que dans les vallées tempérées et verdoyantes, aussi bien dans le *bungalow* qu'entourent les immenses plaines desséchées par le soleil de l'Inde qu'au foyer des auberges européennes où le retiennent les soirées pluvieuses. C'est précisément l'heure la plus favorable pour recueillir et mettre en ordre les sensations multipliées des jours précédens, pour rédiger à la hâte quelques notes rapides où les choses observées accusent forcément la véritable impression qu'elles ont produite. C'est ainsi, dans cette simple et sincère recherche, qu'on juge le mieux des influences qu'exerce sur notre esprit la variété de tous les spectacles successivement entrevus, quels qu'ils soient, larges horizons, coins de paysage tout à coup dévoilés, mœurs de toute une contrée, certaine figure apparue, certain mot saisi au vol. Notre âme concilie et combine les élémens divers dont elle est subitement pénétrée, et qui lui font parfois découvrir en elle-même certaines affections, certaines pitiés, comme certains enthousiasmes dont elle ne se croyait pas capable.

Cette influence des milieux sur l'âme du voyageur paraît souvent d'autant plus sensible, d'autant plus efficace, qu'elle semble au premier abord ne tenir qu'une place secondaire dans ses préoccupations. Je n'en veux pour preuve que le récit fait par M. Maxime Du Camp de l'*Expédition des Deux-Siciles* (1), et que n'ont point oublié les lecteurs de la *Revue*. Est-il besoin de faire volontairement abstraction du côté militaire et politique de cette étonnante entreprise, d'oublier et Garibaldi et François II pour ne suivre que l'aide-de-camp du général Türr dans sa longue course à travers les Calabres? Non, cet isolement se fait de lui-même dans l'esprit du lecteur, comme il s'est fait, on peut le voir, dans l'esprit de l'écrivain sur les lieux mêmes, soit qu'il suive la route qui longe en zigzags les bords de la mer, et d'où la ville dont il se croyait loin apparaît tout à coup comme au fond d'un précipice, soit qu'il voie le paysage varier suivant les accidens de la montagne, les orangers et les citronniers succéder aux châtaigniers et aux fougères, les oliviers aux aloès et aux nopals.— « Ah! se surprend-il à dire, je voudrais vivre là! — Vœu impie! » ajoute l'auteur. Pourquoi? Est-ce parce qu'il contient cette triste vérité, que nous ne vivons jamais plus réellement qu'à l'heure présente, fût-elle la plus misérable? Le livre de M. Du Camp est plein de ces intimes expansions que lui inspirent de charmans et limpides paysages dont aucun ne se répète, et qui pourtant ont entre eux un air de grande ressemblance. Et cette ressemblance ne vient pas, comme on pourrait le croire, de ce qu'ils appartiennent au même pays, mais de ce qu'ils apparaissent tous comme les nuances diverses d'un même sentiment, comme les faces successives d'une même pensée, d'une personne bien définie, malgré ses entraînemens rêveurs, — celle de l'écrivain empressé surtout d'être sincère.

Appliquer aux paysages de M. Du Camp les seules épithètes de vrais et de pittoresques serait donc les juger incomplétement. Il y a entre ces qualités de *réalité* et les qualités d'*harmonie* qu'ils présentent dans le livre toute la différence qui, aux yeux du peintre lui-même, sépare le site qu'il contemple et qu'il admire à l'état naturel de ce même site transporté sur la toile. Cette différence est toute dans l'interprétation, et l'interprétation est avant tout un fait de personnalité. Or la personnalité est une force si puissante qu'elle se révèle encore dans la seule et pure description des lieux, toutefois sous une condition indispensable, la sincérité. On ne peut la méconnaître par exemple dans les récits d'un ton si animé et si chaud que M. E. de Valbezen vient de publier sous ce titre : *la Malle de l'Inde* (2). Ici l'on peut saisir au vif ce que l'esprit d'un romancier gagne à se retremper dans la vie de voyage. Certes le procédé de l'auteur n'est pas l'analyse. Il ne cherche pas à rassembler les différentes variations du site et à en faire saillir par un artifice de style le caractère dominant. Il dit les choses comme elles se sont

(1) 1 vol. in-12, Librairie-Nouvelle.
(2) 1 vol. in-18, Michel Lévy.

présentées à lui et dans l'ordre où il les a vues. Que ce soit à Calcutta ou à Madras, sur les cimes de l'Himalaya ou même sur les bords du lac d'Enghien, à Java, à Damas ou dans le golfe d'Aden, c'est toujours la même rapidité, la même fermeté dans l'esquisse, que des contours plus estompés ne feraient qu'amoindrir. Ce procédé est si familier et si naturel à l'auteur qu'une partie de son volume, et non la plus faible, est intitulée *Crayons*. On y trouve en quelques lignes des portraits et des descriptions qui prouvent par leur seule manière d'être qu'il y a là une fidèle et complète peinture de l'Orient. Un seul point éclairé à propos donne souvent à un tableau plus de couleur que les oppositions les plus savantes ou les tons les plus violens. Ainsi fait M. de Valbezen. Jusque dans les récits qu'il enserre dans un cadre dramatique, sa mise en scène est composée avec les mêmes ressources. Le détail y est sobre et net, dût l'auteur emprunter à un genre différent un procédé qui lui semble plus rapide. Ainsi, dans *Un Tour aux Neilgerrhies,* une seule page contient cinq portraits présentés comme des *personnages* en tête d'une comédie, et ces cinq portraits suffisent à résumer toute l'administration civile et militaire aux Indes anglaises. Ailleurs, dans la description de la pâque des Grecs à Jérusalem, on voit d'ici ce gentilhomme *finlandais,* joli petit vieillard gras, lustré, pimpant, ayant parmi ses bagages un aumônier et un autel portatif, sur lequel il se fait servir chaque matin une *légère messe.*

A côté du procédé de narration et de style, il faut examiner le cadre, c'est-à-dire ce qui constitue plus spécialement la composition. L'inspiration familière fait place ici au mérite inventif, non pas avec le même bonheur peut-être; mais l'auteur de *la Malle de l'Inde* s'y montre encore assez original pour qu'on puisse le suivre sur ce nouveau terrain. Ce qu'il faut reprocher à ce cadre, c'est un peu la monotonie. Tous ces récits sont écrits par lettres, tous sont le retentissement d'une histoire dont les prémisses se sont nouées sur le boulevard de Gand ou à Regent-street. C'est le *high life,* la vie de plaisir et de comfortable examinée sous différentes faces, mais prise d'abord à Paris ou à Londres, et trouvant son dénoûment sous le ciel tropical. Dans ces cadres romanesques, M. de Valbezen atteint moins sûrement l'effet d'ensemble; mais il prend sa revanche à l'instant même dans les détails, dans la constante description de mœurs qu'il est obligé de faire, et qui est son principal but. C'est à lui certainement qu'on doit les meilleures relations sur la vie anglaise dans l'Inde. Il en a du reste un profond sentiment, que suffirait seule à révéler l'indépendance de sa plume. Non-seulement il expose, mais il fait comprendre la singulière et puissante ténacité avec laquelle la race anglo-saxonne reste fidèle à ses coutumes, et transporte avec elle sous tous les cieux ses besoins de comfort et ses plaisirs tranquilles. Même dans ce qu'on pourrait appeler ses scènes de la vie parisienne apparaît ce coup d'œil du *gentleman;* ainsi le *lunch* fait rarement défaut aux promenades pittoresques accomplies par les caravanes anglaises.

M. de Valbezen compare en quelque endroit les montagnes des Neilger-

rhies à une sorte d'Helvétie asiatique : je ne trouve pas de meilleure transition pour arriver au livre de Mme Dora d'Istria, pour franchir la distance qui sépare les sommets de l'Himalaya des lacs de Genève et de Lugano (1). Ici le tableau change, et aussi le peintre. Ce sont nouveaux coups d'œil, nouvelle interprétation, nouveaux procédés. Il est facile de se convaincre une fois de plus que les écrivains voyageurs doivent naturellement à la sincérité de leurs impressions une originalité véritable. On devine aisément chez Mme Dora un esprit ardent, mais sur lequel le besoin de connaître, le désir de se rendre compte des phénomènes agissent avec autant de force que le sentiment. A en juger par certaines pages, l'auteur (et il peut le faire impunément) semble ne vouloir faire aucun sacrifice aux préjugés mondains; mais il s'inquiète médiocrement aussi des règles littéraires, où peut-être il est tenté de ne voir également que des conventions. Eh bien! cette assurance, que rehausse encore avec un certain charme la fierté féminine, est loin de nuire à l'écrivain : c'est elle qui le fait précisément distinguer. Malgré ce que l'abondante moisson de ses observations et de ses lectures peut, naïvement éparpillée, jeter parfois de confusion et de longueur dans les pages écrites par Mme d'Istria, la personnalité de l'auteur des *Femmes en Orient* s'y dégage d'une façon je ne dirai pas rapide, mais du moins certaine, et tout de suite on peut la diviser en deux parts, dont la distinction est assez curieuse. L'une se rapporte à la sensation, à l'impression directe, telle que la produit chez la femme la vue d'une scène ou la contemplation d'un paysage. Cette impression très vive se traduit sur-le-champ, sans ambages, sans comparaisons érudites, dans une langue tantôt métaphorique, tantôt simple, selon la nature du spectacle, mais telle que la peut parler tout d'abord l'imagination frappée. L'autre part d'originalité est au contraire le résultat de la réflexion, de l'observation comparée. L'auteur appelle alors à son aide toutes les ressources que peuvent lui fournir de longues études sur les divers accidens philosophiques et moraux de l'humanité. L'impression individuelle est ici encore la principale base du développement; mais elle s'est elle-même volontairement élargie, moins peut-être pour s'affermir à ses propres yeux que pour porter la conviction dont elle est pénétrée dans l'esprit du lecteur au moyen d'un luxe souvent exagéré de citations et de preuves. Ces deux procédés se succèdent rapidement dans tous les ouvrages de Mme Dora d'Istria : ils se croisent, s'entremêlent, le dernier quelquefois étouffant l'autre; mais lorsque celui-ci, celui qui est vraiment spontané, vraiment personnel, parvient à se dégager pour un instant de tout alliage, il inspire presque toujours à l'auteur des pages d'une harmonieuse et idéale pureté.

Veut-on étudier sous une autre forme cette influence de l'étude de la nature sur la conception romanesque : qu'on aborde maintenant *le Batelier*

(1) *Au bord des Lacs helvétiques*, 1 vol. in-18, Cherbuliez.

de Clarens, par M. Juste Olivier (1). Faire tout de suite la part de la description, ce ne sera pas d'ailleurs s'éloigner beaucoup des sujets traités par Mme Dora. On sait combien de fois a été célébrée, par les poètes comme par les voyageurs, la beauté du pays de Vaud, de toute cette rive du Léman qui s'étend à peu près de Lausanne, à Chillon, et qu'ont immortalisée, pour ne citer que les plus illustres, les vers de Byron et la prose de Jean-Jacques. Cependant l'auteur de *Childe Harold* et l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* sont aujourd'hui accusés d'infidélité, ou du moins de vague. Peut-être en effet leurs tableaux ne copient-ils pas la *réalité* aussi fidèlement que peuvent le faire les descriptions de Mme d'Istria et même celles de M. Juste Olivier; mais cette précision n'est pas un fait de coup d'œil personnel, elle est un résultat plus général. Elle provient des nouvelles conditions introduites de nos jours aussi bien dans l'art de la peinture que dans l'étude des mœurs. Les termes généraux et nobles employés autrefois pour peindre la *nature* ont fait place aux expressions nuancées et techniques employées aujourd'hui pour *obtenir une épreuve* de tel paysage particulier. Buffon et Rousseau ont eu les mêmes successeurs que Poussin et Claude Lorrain. Sans comparer ici la valeur absolue ou relative des anciens et des nouveaux procédés, on peut, en ce qui touche le pays de Vaud et le reproche adressé à Jean-Jacques par Mme d'Istria, répondre par la pénétrante et durable impression qu'a laissée la peinture de Rousseau, par le sentiment vrai et profond qu'il a rapporté de ces lieux charmans, sentiment que sa phrase, si vague qu'on puisse l'accuser d'être, a su faire partager à tous les cœurs, et que Sénancour a si complétement et si intimement résumé en ces quelques mots si simples : « les vastes eaux du Léman et sa paix mesurée! »

Aussi, pour être plus curieuses, plus peuplées, plus amusantes, s'il faut employer le véritable mot, les descriptions attentives de sites bien limités ne s'adaptent pas aussi aisément que des traits plus vagues et plus étendus aux sentimens généraux de l'âme humaine. Oui, bien des âmes, et des plus diverses, pourront reconnaître certains paysages de Jean-Jacques et d'*Obermann,* et elles pourront vivre librement dans ces lieux familiers. Au contraire, dans le *chemin aux chars,* qui va de Veytaux à Montreux et dont Mme d'Istria fait une fidèle et charmante description, il n'y a place que pour son héroïne; de même, sur ce sentier étroit bordé de vieux murs destinés à soutenir les vignes où M. Juste Olivier a placé la plus jolie scène de son roman, l'auteur a si bien tenu compte et il a fait si bon usage de tous les accidens variables du terrain que ses personnages seuls peuvent s'y promener. Le lecteur jouit de la vue de ces lieux, mais il ne peut y pénétrer : on n'entre pas ici. De même pour ces diverses *vues* du lac, où les deux écrivains dont je m'occupe ont également déployé un vrai talent de peintre, elles sont trop faites à de certaines heures et d'un point précis de la rive :

(1) 2 vol. in-12, Dentu.

une heure plus tard, pour peu que le soleil ait baissé à l'horizon, le voyageur aura sous les yeux un tableau tout différent, et ce sera une description à recommencer. Ces différens aspects de la nature sont trop les humbles serviteurs des sentimens particuliers des personnages; ils n'excitent chez le lecteur qu'un simple mouvement de curiosité et non une impression qu'il puisse s'approprier : cela revient donc à dire une fois de plus qu'il est nécessaire que la nature décrite présente, comme les héros de roman, quelque chose de général et d'*humain*.

Cette dernière qualité, les héros de M. Juste Olivier la possèdent toutefois, non pas peut-être avec beaucoup de virilité, mais avec une grâce élégante qui inspire tout de suite la sympathie. Deux jeunes gens sont en présence, qui cherchent à s'aimer avec toute la sincérité, toute l'ardeur dont ils sont capables, mais en même temps avec une certaine coquetterie qui, selon le résultat qu'elle obtient, prend la forme tantôt de la défiance, tantôt du défi. Julia Glenmore offre quelques traits de cette charmante création d'Alfred de Musset qui est l'âme de *Fantasio*. Comme la princesse Elsbeth, elle est « mélancolique, fantasque, d'une joie folle... » En somme, elle est surtout curieuse, elle a surtout besoin d'émotion; mais sa franchise la sauve. La coquetterie en effet chez un jeune cœur amène avec soi une sorte de dépit vague et secret qui peu à peu finit par l'entraîner sérieusement. Ce que veut Julia, ce qui la tente, c'est le secret et dangereux plaisir qu'elle éprouve à pousser Semplice à lui avouer son amour, sans lui donner sur le sien propre une certitude qu'elle ne possède peut-être pas encore. Semplice, lui, est un artiste qu'un hasard a rapproché de Julia; mais M. Juste Olivier a fait preuve de goût en repoussant ici, pour composer son personnage, ces traits vulgaires de convention qui servent à peindre dans la plupart des romans modernes tout homme qui jouit de la sublime fonction de manier le pinceau et l'ébauchoir. Avant tout, Semplice a la prétention d'être homme, et véritablement il l'est. Une des meilleures pages du roman est celle où Semplice expose cette prétention en termes qui la justifient. Il veut que la femme qui l'aime aime en lui l'homme et non l'artiste, et il est offensé de soupçonner que Julia ne l'aime point ainsi. Cependant, entre deux cœurs aussi honnêtes, aussi vraiment amoureux, le malentendu ne peut longtemps durer, et tout finit par une franche et heureuse explication.

Telle est la fable de ce roman, où se montrent d'aimables et sérieuses qualités, qui cependant sont gâtées parfois par leur propre exubérance, surtout par l'inexpérience de l'écrivain. Le roman est certainement trop long d'un tiers. L'auteur épuise trop volontiers chacun de ses épisodes. Il a un certain nombre de personnages secondaires dont il tient à faire connaître successivement l'opinion sur chacun des incidens de son récit. Ces figures ont pourtant un certain relief, on voit qu'elles sont des souvenirs réels de l'auteur; mais les mettre ainsi en scène, n'est-ce pas sacrifier l'ensemble à des portraits inutiles? L'analyse des nuances, déjà si minutieuse,

le devient bien plus encore, et fatigue gratuitement le lecteur, lorsqu'il faut mettre au courant de ces variations du sentiment des personnages épisodiques, et en diversifier encore l'expression selon le caractère particulier de ces personnages. Toutefois nous devons à ces digressions de jolis tableaux, de frais paysages, d'heureuses descriptions de certaines baies du Léman, de certains plateaux des Alpes. Il y a dans *le Batelier de Clarens* beaucoup des procédés de Töpffer. Comme l'auteur des *Nouvelles genevoises*, M. Juste Olivier cherche partout à résumer le petit détail pittoresque qui peut fournir à l'instant même le sujet d'un *bois*.

On peut en faire la remarque : tout en étudiant de plus en plus les passions humaines dans ce qu'elles ont d'exact, de vrai et parfois de minutieux, le roman moderne aime de plus en plus aussi à encadrer cette analyse dans les variations de la nature elle-même, dans les effets divers du paysage. En observant l'influence que le milieu habité a sur nos sentimens, on s'explique mieux la marche de ces sentimens eux-mêmes. Notre humeur est tantôt variable et accidentée, tantôt profonde et paisible comme les lieux qui nous entourent, qui voient nos impressions naître, se développer et se manifester. Ce dernier aspect de la nature paraît avoir été choisi de préférence par M. X. Marmier dans son roman de *Gazida*, dont les allures tranquilles ont sans doute plu à l'Académie française, qui lui a décerné une médaille dans sa séance solennelle du 29 août. Ceci nous amène à dire quelques mots de l'Académie, qu'on pourrait croire de plus en plus favorable à certaines œuvres par trop discrètes, qui semblent craindre de faire quelque bruit dans le monde. Assurément on ne saurait trouver mauvais que quelques distinctions soient accordées à la persévérance et aux longs travaux d'écrivains recommandables, sinon fort brillans; mais comment parcourir la liste des récompenses littéraires accordées dans la séance du 29 août, sans se demander si la balance n'a pas penché cette fois d'un seul côté, qui n'est pas à coup sûr celui de la force et de l'indépendance? Ne serait-il pas temps pour l'Académie d'imiter un peu les écrivains voyageurs qui vont rafraîchir leurs idées et demander des émotions nouvelles à des contrées inconnues? Ne serait-il pas temps que l'Académie quittât un peu la chambre, les objets et les auteurs qui lui sont familiers, pour se mettre en campagne et visiter ce beau domaine des diverses formes de la pensée libre, qui est le sien après tout, et où elle n'a jamais fait que de timides excursions? Elle l'ignore peut-être, mais il en est d'elle comme de certains petits seigneurs ruraux : l'*absentéisme* lui fait grand tort, et ceux à qui elle refuse sa direction et qu'elle abandonne à leurs propres efforts pourraient bien un jour ne la plus vouloir reconnaître comme leur suzeraine.

EUGÈNE LATAYE.

V. DE MARS.

LA

CAMPAGNE DE 1815

L'ABDICATION.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

I. — COMBATS DE WAVRE. — RETRAITE DE GROUCHY.

La plupart des historiens bornent ici l'histoire de la campagne de 1815. Ils ne signalent pas même les combats de Grouchy, par ressentiment, par oubli, ou parce que ces combats sont stériles, tout ayant été décidé ailleurs et le drame ayant fini avec l'espérance.

Au moment même où Bulow était entré en ligne à Waterloo, le maréchal Grouchy avait atteint les hauteurs de Wavre. Au bruit de la canonnade lointaine, il avait pressé le pas. Il aperçut enfin des troupes ennemies en position à moins d'une demi-lieue : c'était le corps de Thielmann. On en était séparé par une vallée étroite et surtout par la Dyle, qui, grossie par les pluies des jours précédens, débordait dans une prairie marécageuse. Les collines étaient plus hautes du côté des Français, plus raides du côté des Prussiens. Au milieu de la vallée s'étendait la petite ville de Wavre, presque tout entière sur l'autre rive, à l'exception de quelques maisons disséminées dans la plaine.

Tandis que Grouchy croyait avoir devant lui le gros de l'armée prussienne, Thielmann au contraire croyait, à cause de la mollesse

(1) Voyez les livraisons du 15 août, 1er et 15 septembre.

que l'on avait mise à le poursuivre, n'avoir affaire qu'à un simple détachement. Il s'apprêtait à suivre le mouvement général vers Waterloo. Déjà même il avait envoyé une de ses brigades vers Saint-Lambert, lorsque les Français parurent. Il se disposa à leur disputer vivement le défilé. Les débouchés des ponts furent occupés, les troupes massées dans les rues parallèles, les réserves tenues à distance, sur les hauteurs, en face de chaque point de passage.

Grouchy, de plus en plus excité par le tonnerre de ces quatre cents pièces d'artillerie qui grondait sans intervalle au bout de l'horizon, prit à peine le temps de reconnaître les lieux. Il se décida seulement à tomber tête baissée sur l'ennemi par le plus court chemin. Dans l'impatience de s'atteindre, on commença l'action de loin par une vive canonnade des hauteurs opposées, dès que l'on s'aperçut. Sous cette voûte de feu, nos tirailleurs se précipitent dans la vallée. Ils bordent la Dyle et s'engagent, à travers cette étroite rivière, avec les tirailleurs déployés sur l'autre rive. Derrière ce rideau se forment les colonnes de Vandamme. Les ponts n'avaient pas été coupés; on y court. Une lutte de plusieurs heures commence. A peine les nôtres ont-ils franchi les ponts, les têtes de colonnes ennemies débouchent des rues transversales. C'est là, encore une fois, un de ces combats de rue où l'attaque trouve un obstacle à chaque pas. L'impétuosité ne peut rien qu'à force de patience et de temps.

Onze fois le corps de Vandamme s'est brisé dans ces attaques de front. Grouchy tente alors le passage à travers le moulin de Bierge, situé plus haut, à 1,200 mètres de la ville, en rase campagne; mais là aussi la résistance est vive, l'obstacle difficile : un pont étroit, flanqué de deux murs, qui débouche dans une cour partout crénelée, et au-dessus, en amphithéâtre, la 12e division prussienne déployée, avec une batterie qui commande le passage. Un bataillon de Vandamme a déjà été repoussé. Grouchy, que l'impatience gagne, met pied à terre. Il prend avec lui un bataillon du 4e corps et le porte à l'attaque du pont de Bierge. Le général Gérard marche en tête. Lui seul avait alors le clair pressentiment des calamités prochaines. Mécontent de son chef, il semblait chercher la mort. Il tombe frappé d'une balle qui lui traverse la poitrine. L'attaque est manquée.

Terrible jeu de la guerre qui mêle dans le même moment l'espérance et le désespoir! La seconde dépêche de Napoléon, écrite à une heure, est remise alors à Grouchy. « Ne perdez pas un instant pour vous rapprocher de nous et pour écraser Bulow, que vous prendrez en flagrant délit. » Quel abîme sépare le moment où ces paroles ont été écrites de celui où elles ont été reçues! *Écraser Bulow!* il était alors aux prises avec Lobau, dans Planchenoit, à quatre lieues de

là (1)! Cependant la crise imminente éclaira Grouchy, et il fit ce qu'il eût dû faire dès le commencement de l'attaque. Il tourne Wavre à Limale. Là les hauteurs, s'abaissant brusquement sur la Dyle, favorisent une attaque impétueuse de la division Teste. Elle s'élance à l'improviste sur le pont, qui n'a pas même été barricadé; elle le traverse. Deux divisions de Gérard la suivent au pas de course. Les trois bataillons et les trois escadrons prussiens qui gardaient le pont sont renversés. L'infanterie de Vichery et la cavalerie de Pajol couronnent les hauteurs perpendiculairement à tout le corps de Thielmann.

La nuit était arrivée; le combat se prolongea longtemps encore. Au milieu de l'obscurité, les Prussiens tentent avec leur réserve de rejeter dans la Dyle les troupes de Pajol et de Gérard; mais les ténèbres étaient déjà si profondes que les assaillans ne purent garder leurs lignes de direction. Ils se choquèrent les uns les autres, et se retirèrent vers le bois du Point-du-Jour. Grouchy bivaqua dans la position où il était, ses deux corps séparés par la Dyle. Il venait d'envoyer le général Berton avec sa cavalerie sur la route de Namur à Louvain, tant la pensée de chercher l'ennemi dans la direction de la Meuse persévérait encore chez lui longtemps après que l'événement avait décidé du contraire!

A minuit, dans Limale, Grouchy, sans nouvelles, projetait de faire à la pointe du jour un grand effort pour refouler l'ennemi; il se rabattrait alors avec toutes ses forces vers l'empereur, qu'il supposait vainqueur, et il n'était pas sans espérance de réussir dans ce mouvement, quoiqu'encore incertain de n'avoir pas devant lui Blücher et Bulow. Ainsi la même action qui lui avait semblé impraticable le matin, quand elle était possible et que Gérard la conseillait, lui semblait avoir des chances de réussite depuis que l'empereur l'avait ordonnée et qu'elle était devenue impossible!

Plein de ces projets aventureux par lesquels il trompait son angoisse, Grouchy écrivit à minuit à Vandamme de venir le rejoindre en toute hâte sur la rive gauche. C'est au nom de la patrie qu'il l'adjure d'arriver sans retard pour concourir à l'effort décisif qu'il prépare. Comment de semblables paroles, en de semblables momens, peuvent-elles rester sans effets? Vandamme ne vint pas; il resta sourd à ces ordres supplians. Ses trente et un bataillons demeurèrent sur l'autre rive, en face de Wavre. Cette étrange inaction eut sans doute pour cause que les ponts étaient demeurés au pouvoir des Prussiens. D'ailleurs là aussi le combat s'était prolongé jus-

(1) On a bien voulu, sur mes indications, mesurer exactement les distances de Sart-les-Walhain à Planchenoit. C'est à MM. Lefebvre que sont dues ces intéressantes recherches sur les opérations de Grouchy.

qu'à onze heures du soir. La nuit profonde, l'épuisement des hommes avaient pu seuls l'interrompre, et, comme l'écrivit plus tard Grouchy à Napoléon, « on n'entendait plus le canon de votre majesté. »

La nuit s'acheva dans cette attente sans apporter aucune nouvelle certaine de la bataille. Personne ne doutait dans le corps français que Napoléon ne l'eût gagnée. Au contraire le général Thielmann avait reçu une première indication vague encore de ce qui s'était passé à Waterloo, et sur cette rumeur il pensait que Grouchy se hâterait de faire retraite. C'est ce qui décida Thielmann à prendre audacieusement l'initiative à l'aube du jour, le 19, lorsque Grouchy et Vandamme étaient encore séparés par la Dyle. Les Prussiens s'avancèrent avec la confiance exaltée que leur donnait la première renommée de Waterloo; ils poussaient des hourras. Les Français, qui croyaient achever la victoire de Napoléon, marchèrent avec la même assurance, en sorte que les deux armées prirent en même temps l'offensive.

Grouchy avait sa première ligne formée de la division Teste et de deux divisions de Gérard, la troisième en réserve. Il occupait le plateau de Limale, la gauche en face du bois de Rixensart, la droite en face de Bierge; la cavalerie de Pajol, à l'extrême gauche, menaçait de tourner la droite des Prussiens : ils cédèrent, et les nôtres s'emparèrent du bois; mais cet échec de l'ennemi fut bien vite compensé, car à huit heures le général Thielmann reçut la nouvelle authentique de la victoire de Waterloo, et que le corps de Pirch avait été envoyé pour couper la retraite à Grouchy sur la Sambre. Dès lors la tâche des ennemis était facile : soit qu'ils parvinssent à retenir Grouchy devant Wavre, soit qu'ils l'entraînassent à les suivre dans leur retraite, celui-ci semblait perdu dans tous les cas. On vit alors, pour la première fois peut-être, deux armées aux prises soutenues, l'une par la certitude absolue de la victoire, l'autre seulement par une vague et tenace espérance, et c'est celle qui n'avait que l'espérance qui l'emporta. Les nôtres reprennent le bois de Rixensart. Sur la droite, à neuf heures, la division Teste s'empare du village et du pont de Bierge. Le corps de Vandamme débouche, les Prussiens sont délogés de Wavre. Thielmann se retire en plusieurs colonnes par Ottembourg à Saint-Achtenrode; la cavalerie française les suit. Tout le corps de Grouchy est dans la joie. Et comment croire en effet qu'en suivant sa victoire il ne fît qu'avancer dans un gouffre? La perte des Prussiens a été de 2,476 hommes; on ignore la nôtre. Aucun rapport ne l'a constatée, soit précipitation, soit que la perte de quelques milliers d'hommes ait été négligée, comme insignifiante, dès que l'on connut le désastre de la veille.

Il était onze heures du matin. Grouchy, en pleine victoire, avait

dépassé Rosière, quand l'officier envoyé des Quatre-Bras dans la nuit finit par l'atteindre. Cet officier avait mis douze heures à faire le trajet. Il n'apportait pas de dépêches, il raconta seulement ce qu'il avait vu. En l'entendant, le maréchal Grouchy pleura, et dans les larmes données à l'armée il y avait aussi le pressentiment que le désastre lui serait attribué et pèserait sur sa mémoire. D'autres disent que la pensée d'un malheur irrévocable n'entra d'abord que faiblement dans son esprit : il était vainqueur, et il croyait que Napoléon l'était aussi. De cette double victoire il était jeté en plein désastre. L'homme ne passe pas ainsi sans révolte d'un excès à l'autre, et l'on rapporte que Grouchy, inspiré par Vandamme, eut l'idée un moment de convertir la défaite en triomphe en se jetant avec son corps, par Bruxelles, sur les vainqueurs, qu'il prendrait à revers dans le désordre et l'imprévoyance de la victoire. Que le désespoir ait inspiré ce projet à des hommes de cœur dans le premier moment d'émoi où le conseil de guerre fut rassemblé, cela est naturel et vraisemblable; mais la réflexion fit bientôt évanouir ce projet, et Grouchy n'y arrêta pas sa pensée : il jugea avec raison que son corps était trop faible pour une pareille entreprise, qu'il serait infailliblement cerné par des masses ennemies. Tout ce qu'il pouvait faire était de sauver les 30,000 hommes qui lui restaient encore. Ses larmes essuyées, il ordonna sagement la retraite.

Commencée le 19, quatorze heures après la bataille de Waterloo, cette retraite était elle-même déjà une entreprise assez périlleuse. On eût pu la croire impossible. Il fallait en effet à tire-d'aile revenir par une ligne parallèle à celle de Napoléon, se jeter dans Namur, y passer la Sambre, aller chercher, sans savoir où, sur la ligne de la Meuse, les débris de l'armée; mais dans cet intervalle que de fois la retraite pouvait être coupée! Elle pouvait l'être en-deçà de la Sambre ou au-delà, dans le long défilé que suit la route en côtoyant la Meuse. Et les Prussiens n'avaient que l'embarras du choix, car on a vu que, le soir même du 18, le corps de Pirch avait été envoyé du champ de bataille au-devant de Grouchy. Pirch, ayant marché toute la nuit, se trouva le matin du 19 à Millery, entre l'aile droite française et la Sambre. Ainsi la retraite de Grouchy était coupée avant même qu'il eût appris la perte de la bataille et qu'il songeât à se retirer. L'ennemi, car il y eut aussi des fautes chez les vainqueurs, ne profita pas de cette fortune insigne. Pirch, persuadé que le corps français avait échappé, arrêta ses troupes; il perdit vingt heures. Cela fit le salut de Grouchy, qui, menacé en queue et en tête, enveloppé de tous côtés d'armées victorieuses, semblait être une proie oubliée de Waterloo.

Et il faut dire que ce général tant accusé, dont le lot est devenu

si pesant, ne manqua pas à la fortune dès que tout fut perdu et que l'excès des revers lui eut ôté l'incertitude. Il sait agir depuis que l'adversité, en le délivrant de l'embarras du choix, l'a délivré de la nécessité de délibérer. Il sait alors tromper l'ennemi, se hâter, lui dérober ses marches, toutes choses qu'il semblait avoir oubliées dans les hésitations des jours précédens. La calamité a fait luire le jour dans son esprit. Pour tromper Thielmann, il laisse son arrière-garde à Wavre, à Limale, jusqu'au soir. Sa feinte lui réussit: il gagne toute l'après-midi du 19. Lui qui n'osait faire un détachement en présence d'une armée battue, il se partage au milieu d'une armée partout victorieuse. Il tient à la fois la route de Gembloux et celle de Limale à Sombref. La cavalerie d'Exelmans, huit régimens de dragons le précèdent, ils vont bride abattue s'assurer de Namur. Hier tout était difficulté, impossibilité, les chemins, les guides, le temps, la pluie; aujourd'hui les obstacles ont disparu. Est-ce bien le même homme qui s'arrêtait indécis à chaque croisée de route? Il court, il a des ailes, tant il est vrai que les pires des obstacles, à la guerre comme ailleurs, sont dans l'obscurité de l'esprit. Mettez-y la lumière, tous les objets changent de face.

Trompé par cette retraite à la fois précipitée et mesurée, Thielmann n'en a eu connaissance que le soir du 19, entre Achtenrode et Louvain. Il ne commencera la poursuite que le 20, il n'atteindra Grouchy qu'à trois quarts de lieue de Namur : Pirch est déjà aux prises avec l'arrière-garde française; mais l'infanterie de Vandamme a profité d'un bois qui couvre les abords de la ville, elle y arrête longtemps les Prussiens et leur tue plus de 1,200 hommes. Quand elle se retire avec le corps d'armée, la division du général Teste reste seule dans la ville; elle y barricade les portes, les rues, les ponts qu'elle ne peut détruire. Cette faible division montra ce que peut faire, dans une circonstance extrême, une poignée de braves dirigés par un homme de cœur. Sans artillerie, elle repousse tous les assauts furieux des Prussiens. Les officiers ramassent les fusils des morts, des blessés; ils redeviennent soldats. Le plus grand ordre est maintenu dans la ville. Les blessés, les munitions, les bagages sont déjà éloignés sur la ligne de marche. Quand il n'y a plus un seul caisson à sauver, le général Teste fait filer ses bataillons sur les parapets des ponts, à la rive droite de la Sambre. En même temps des masses de bois et de paille avaient été entassées sous les portes; on y met le feu, cela retarde encore l'approche des Prussiens. On ne leur laisse prendre possession de Namur qu'à neuf heures du soir, désunis, excédés, incapables de suivre les Français. Teste se retire lentement par la route de Dinant jusqu'à Profondeville. Là il fait reposer sa division pendant trois heures. A minuit, il la remet en

marche, et rejoint le gros du corps de Grouchy à Dinant, à quatre heures du matin. Cette retraite si hardie, cette contenance si ferme, montrent combien le moral de ce corps était resté intact. S'il avait été, par son absence involontaire, une des causes du désastre, c'était à lui de le réparer. Ce fut là en effet l'attitude des soldats, des officiers, des généraux et de Grouchy. Tous furent au-dessus d'eux-mêmes, ayant quelque chose à faire oublier ou pardonner. D'ailleurs ils gardaient un plein espoir : aucun d'eux, en parlant de la bataille du 18, n'égalait de loin ses craintes et ses imaginations à la réalité.

A Paris, on était dans l'attente; mais la victoire de Ligny, que l'on était occupé à célébrer, saluée le 18 par le canon des Invalides, en faisait présager une autre. Voici comment le secret de la nouvelle de la déroute de Waterloo transpira pour la première fois. Le soir du 20, plusieurs personnes étaient réunies chez le ministre de l'intérieur, Carnot; elles l'interrogeaient sans en tirer de réponse. Pour se soustraire à ces questions importunes, Carnot s'approche d'une table à jeu et s'y assied avec trois de ses amis. Il distribue les cartes. Celui de qui je tiens ce récit (1) était en face du ministre, et il jouait. Par hasard, il lève les yeux sur Carnot; il voit ce grave visage sillonné, inondé de larmes. On jette les cartes; on se lève. « La bataille est perdue! » s'écrie Carnot, qui n'avait pu se contenir plus longtemps. La nouvelle se répandit le soir même dans Paris.

II. — RETOUR DE NAPOLÉON AU PALAIS DE L'ÉLYSÉE.

Pendant ce temps-là, que faisait Napoléon? Arrivé à Laon et encore inspiré par le champ de bataille, il avait d'abord voulu s'arrêter et rallier l'armée autour de lui. C'était l'instinct du salut qui lui parlait encore; mais ses familiers lui conseillèrent au contraire de quitter l'armée et de se hâter vers Paris, pour se fortifier des chambres. Chose nouvelle chez lui, il céda sans nulle résistance. On put voir alors que sa puissance de volonté avait été brisée dans l'effort suprême du soir de Waterloo, et ce premier abandon de sa volonté se renouvellera à chaque épreuve dans les jours qui vont suivre. Il sentait pourtant mieux que personne combien serait désastreux l'effet de ce retour précipité. Les comparaisons funestes se présentaient d'elles-mêmes. C'est ainsi qu'on l'avait vu revenir de Moscou, puis de Leipzig, et toujours seul, sans armée! Il était donc vraiment marqué par la fatalité. Pourquoi n'était-il pas resté à la tête de ses soldats? C'est qu'il les avait abandonnés, ou qu'il ne lui en restait plus, ou qu'il venait mettre à exécution des projets sinistres contre la ville

(1) M. de Gérando.

désarmée. Napoléon vit clairement ces conséquences, il sentit qu'il se perdait, et malgré cela il obéit à ses conseillers au même moment où il condamnait et rudoyait leur avis. « Ma vraie place était ici! J'irai à Paris, mais vous me faites faire une sottise. »

Carnot était d'avis que l'empereur retournât sur-le-champ à l'armée. L'événement a prouvé que cette vue était juste. En se séparant de l'armée, Napoléon perdit la seule force qui pouvait le soutenir encore. Il s'isolait de ses amis, il se livrait à ses ennemis. Chercher dans les chambres une résolution qu'il ne devait chercher qu'en lui-même, c'était montrer qu'il n'avait plus le sentiment véritable ni de sa force ni de sa faiblesse. Ainsi, poussé malgré lui par les conseils de quelques-uns, étonné de ne plus diriger sa fortune, Napoléon rentra à Paris dans la nuit du 20 au 21. Avec un rire convulsif (1), il accusait Ney, Grouchy, Vandamme, d'Erlon, les troupes du 1er corps; mais ni à ce moment, ni plus tard, il ne songea à s'accuser lui-même.

Au reste, il ne reparut pas, comme après Moscou et Leipzig, dans le palais des Tuileries. Il cherche une demeure obscure, éloignée des regards. Comme s'il se fût déjà senti tombé du trône et qu'il eût fui lui-même les murs témoins de ses prospérités, il court s'enfermer dans le palais suburbain de l'Élysée. Si, par le choix de cette demeure modeste, il voulut éloigner tout soupçon sur l'emploi de sa force contre ses ennemis du dedans et amortir la défiance ou la haine en se montrant désarmé, il se trompa. Cette modestie inaccoutumée ne servit qu'à accroître l'audace de ses adversaires. Les uns y virent un piége; les autres, l'aveu de sa chute irréparable; la plupart pensèrent que l'occasion était venue de se défaire de lui. C'est alors qu'apparut dans tout son jour l'impossibilité de l'alliance entre les amis de la liberté et Napoléon. Il y avait une arrière-pensée des deux côtés. Vainqueur, il eût détruit la liberté, dont il disait que « cela durerait deux ou trois ans; » vaincu, c'est la liberté qui va le détruire.

Instruit par le désastre, Napoléon savait que, pour retrouver sa force, il lui fallait rentrer dans le pouvoir absolu. C'était là son principe, sa tradition, son instinct; ce fut aussi là son premier mot; ce que les autres appelaient despotisme, il l'appelait dictature. Il était dans le bain, quand le maréchal Davoust est introduit. Avec un bon sens tout militaire, celui-ci, sachant que son maître est le fils de la force, conseille la force. Que l'empereur proroge les assemblées, c'est son droit écrit dans la constitution; qu'il en use, mais promp-

(1) *Mémoires* de Lavalette; *Histoire du gouvernement parlementaire,* de M. Duvergier de Hauranne.

tement, sans délibérer davantage, car l'occasion menace de disparaître bientôt. Cet avis est soutenu par Lucien : il se souvient d'avoir présidé les cinq-cents; il s'offre pour recommencer son œuvre. N'avait-il pas réussi une fois? Selon lui, la chose est plus facile qu'on ne pense. Il s'agit seulement d'oser; c'est à l'empereur de sauver sa couronne avant qu'on ne vienne la reprendre.

Au milieu de ces conseils emportés, on a vu Napoléon, incertain, n'oser faire usage de son droit et laisser échapper l'occasion. Plus que tous les autres, il se sent condamné par la force des choses, car il ne se retrouve pas lui-même. Nulle résolution, nul parti arrêté; ne sachant s'il faut garder ou quitter le pouvoir, espérant qu'on lui offrira cette autorité suprême dont il n'ose se saisir : de là une attente vague, stérile, qui ne profite qu'à ses ennemis; demandant encore une heure pour se décider, cherchant sa destinée dans les yeux de ceux qui l'entouraient! En un moment, il passe de l'abattement à l'audace, de Fouché à Carnot. Rien ne ressemble moins au Napoléon des temps heureux que le Napoléon de l'adversité. De longs silences, des paroles précipitées, et, comme le rapportent ses familiers, une sorte de *catalepsie morale* d'où il sortait par momens pour amuser les siens de vains projets de retraite dans sa demeure de la Malmaison. Là, il vivrait seul, loin des affaires, visité rarement de quelques fidèles, sans donner d'ombrage à personne. Et de nouveau par momens le désir de tout ressaisir encore une fois; il en aurait les moyens, s'il le voulait, et il se plaisait alors à énumérer ses forces. Ses soldats approchaient. Déjà il avait sous la main les dépôts de la garde : 6,000 de ses grenadiers, 17,000 tirailleurs de la garde nationale, tous à lui, sans compter cette foule dont les acclamations se faisaient entendre autour du palais dans l'avenue de Marigny; mais ces acclamations mêmes ne pouvaient le fixer à une résolution énergique, et il retombait dans ses incertitudes, car il savait trop bien que cette foule, qui a quelquefois abattu un pouvoir, n'a jamais su en défendre ou en sauver un seul.

Dans ces tergiversations, tout se retirait de lui. Le mot d'abdication avait déjà été prononcé autour de lui par un de ses aides-de-camp dès l'arrivée à Laon; maintenant ce mot était dans toutes les bouches, comme la parole de la nécessité. Chacun sentait que l'empire n'avait plus de raison d'être et voulait se ménager l'honneur d'avoir été le premier à se détacher d'un pouvoir désormais impossible. En effet, l'audace de l'assemblée croissait avec les hésitations de Napoléon; on le sentait doublement vaincu, sur le champ de bataille et dans le conseil; on se hâtait de profiter de l'occasion qu'il laissait échapper. Presque tous en vinrent à lui marchander même une heure. Voyez alors, si vous avez quelque impartialité

d'esprit, éclater ici la justice de l'histoire! Il avait beau jurer qu'il ne venait pas porter atteinte aux libertés des chambres, ces chambres n'en pouvaient rien croire; elles revoyaient dans Napoléon reparaître, mais vaincu et désarmé de sa gloire, ce même général Bonaparte qui avait dispersé au 18 brumaire par les baïonnettes la dernière assemblée libre qui se fût montrée en France. Ceux-là mêmes qui avaient le plus applaudi à cette journée la rappelaient maintenant pour la tourner contre lui. Ils disaient que c'était là le même homme qui n'avait pas craint de faire chasser par ses grenadiers les élus de la France. Ce qu'il avait fait victorieux, pourquoi ne le ferait-il pas vaincu, s'il lui en restait seulement la force? Pourquoi respecterait-il aujourd'hui ce qu'il avait écrasé il y avait seize ans? En quoi espérait-on qu'il fût changé? Ne savait-on pas que dans les champs de Ligny il avait montré autant de haine pour l'assemblée que pour l'ennemi lui-même?

Ces soupçons, ces impossibilités d'oublier ne firent qu'augmenter quand Napoléon eut l'idée désastreuse d'envoyer son frère Lucien aux deux chambres en qualité de commissaire. Ce choix donna à penser à tout le monde. Était-ce bien le président du conseil des cinq-cents dans la journée du 18 brumaire qui pouvait rassurer les deux assemblées sur les intentions de son frère? Ne savait-on pas que Lucien ne voyait de salut que dans cette date et qu'il voulait la recommencer, comme si c'était le droit public des Français? Par ce choix, Napoléon acheva de se trahir lui-même, car dans ces momens de crise rien ne soulève plus les imaginations que l'aspect subit de celui qui rappelle et personnifie le danger que l'on veut le plus éviter.

Napoléon balançait entre une usurpation nouvelle et une obéissance inaccoutumée, et sans examiner encore de quel côté il penchait davantage, toutes les circonstances que je viens de dire jetèrent l'assemblée dans une sorte de vertige. A chaque instant on s'attendait à le voir paraître à la tête de ses grenadiers, comme dans la salle de l'Orangerie. D'autres fois, on pensait que son frère se chargerait de ce soin, tant les imaginations des uns et des autres étaient remplies du souvenir du passé. Ainsi cette journée du 18 brumaire se dressait à cette heure entre l'assemblée et Napoléon, et empêchait qu'aucune réconciliation pût s'établir entre eux. Le 18 brumaire accabla à ce moment Napoléon, qui ne put même s'expliquer par les siens, et il endura, par l'effet d'une justice suprême après la défaite, tout ce qu'il avait fait endurer d'humiliations et de revers aux institutions libres à l'heure de sa prospérité. Le 21 juin 1815 et surtout le lendemain, cette même assemblée des cinq-cents, librement élue, que l'on croyait dispersée et évanouie depuis 1799, renaît de ses cendres avec ses colères et ses désirs de représailles; d'un mot elle

oblige à disparaître et à s'évanouir pour toujours le maître qui l'avait dispersée. La justice s'accomplit, mais en même temps la liberté va périr avec l'indépendance, tant il est vrai que des journées telles que le 18 brumaire, où la conscience d'une nation succombe, ne laissent après elles tôt ou tard que ruine et désastre pour ceux qui font ces journées et pour ceux qui les subissent ou les acclament.

III. — ABDICATION.

Quand il n'y a plus aucun principe en jeu, que tous ont été détruits les uns par les autres, alors vient pour un moment le règne d'une certaine espèce d'hommes qui sortent subitement de l'ombre; ils s'apprêtent à perdre celui qui est perdu. M. de Talleyrand avait joué avec grâce ce rôle l'année précédente; M. Fouché répéta le même rôle en 1815, mais avec audace et comme s'il n'était plus besoin de garder aucune précaution. Il s'était fait le ministre de Napoléon avec le parti-pris de lui rester fidèle s'il était le plus fort, de le précipiter et de l'achever s'il s'avisait d'être le plus faible. Et ce n'était pas de loin qu'il préparait ses trames, c'était dans l'antre même du lion qu'il ourdissait ses piéges et qu'il tendait ses toiles. Pendant les cent jours de cet étrange ministère, il est là, épiant si le maître qu'il sert, traqué par l'Europe, se relève ou s'abat, décidé dans le dernier cas à le livrer lui-même et à le châtier de sa défaite. Chose plus extraordinaire encore, Napoléon voit ces piéges; il les voit et il les laisse se nouer autour de lui. Il sait quelles mains ourdissent ces trames, et il s'en laisse enlacer jusqu'au moment où il ne peut plus même tenter de se délier. Déjà enveloppé, il n'a pas un moment de révolte, pas une parole indignée. Il connaît, il mesure l'embûche et il y tombe sciemment; il laisse faire jusqu'au bout son ministre, soit lassitude, soit dégoût de sa destinée, soit un reste de faiblesse pour le complice de son ancienne puissance, soit volonté de périr par l'instrument de sa domination passée, soit plutôt qu'il comptât sur la victoire pour rompre en un instant les fils d'araignée qui l'entouraient. Fouché dans un même moment conseillant, patronant, aveuglant et livrant Napoléon, c'est là une des grandes instructions de cette histoire qui en renferme tant d'autres.

Fouché eut le mérite de voir que Napoléon battu à Waterloo était frappé à mort; de ce moment, toute délibération cessa : il ne s'agissait plus que de livrer sans péril celui qui avait le tort d'être le plus faible. Voici comment ce dernier dénoûment fut préparé.

Napoléon insistait encore sur la nécessité de dissoudre ou de proroger l'assemblée. Fouché combattit cet avis; lui qui savait mieux que personne combien la chambre des députés était hostile, com-

bien la défaite l'avait rendue irréconciliable, il conseille de s'en remettre à la chambre. C'est en elle que Napoléon trouvera le salut de son trône, un appui véritable, et en même temps tous les incidens des conseils tenus à l'Élysée arrivaient par des voies obliques aux oreilles des représentans, les menaces, les projets de violence, puis le retour à la confiance, la lassitude de tant de pensées opposées. Le lion était à demi vaincu ; on le livrait endormi, mais il fallait se hâter. Et comme si pour abattre Napoléon le génie de la ruse ne suffisait pas, la vertu elle-même se leva dans la personne de M. de Lafayette. Il avait appris de la bouche même de Fouché, de Regnault Saint-Jean-d'Angély, les projets de Napoléon contre l'assemblée; il gagna de vitesse l'empereur, et sans prendre le temps de consulter personne, il rompit le silence des vingt dernières années par la proposition que « toute tentative pour dissoudre l'assemblée serait considérée comme une trahison. » Par cette hardiesse, la question fut résolue. Tous ceux qui hésitaient encore se mirent du côté de ceux qui osaient davantage, car en ces momens suprêmes on prend l'audace pour le gage assuré de la force. Même l'auteur de l'acte additionnel, Benjamin Constant, s'était déjà désabusé de son œuvre; il poussait en secret Lafayette à le délivrer promptement de son héros. « Vous voulez renverser l'empereur, lui disait-il, vous avez raison; c'est toujours un tyran (1). »

C'étaient là autant de déclarations de guerre. Napoléon le sentit enfin, mais trop tard. Il s'était trompé sur les intentions de ses adversaires dans l'assemblée comme sur les projets des généraux ennemis sur le champ de bataille. Pourtant la nuit lui fut encore laissée, et c'est alors qu'il revint à ses projets, cent fois repris, cent fois abandonnés, de disperser l'assemblée et de s'emparer de tous les pouvoirs. Parmi les causes qui l'empêchèrent de prendre cette résolution, l'illusion eut une grande part. Pour retenir sa colère, qui redevenait menaçante, quelqu'un eut l'idée d'affirmer que son abdication, jointe à une prompte soumission aux volontés des chambres, assurerait le trône de son fils. Cet appât grossier fit tomber ses projets de violence. Il goûta cette amorce en souriant, comme s'il n'en eût pas fait l'épreuve, il y avait à peine quelques mois, dans l'abdication de Fontainebleau. Il devait pourtant savoir ce que valait le trône de cet enfant quand il n'était plus là pour le défendre.

Napoléon sans force et sans audace était un spectacle si surprenant et si nouveau que chacun sentit qu'il avait fini de régner. Le matin du 22, un homme obscur (c'est par des inconnus que la nécessité se révèle le mieux), M. Duchesne, proposa dans l'assemblée

(1) *Mémoires* du général Lafayette, t. V, p. 23.

l'abdication. Toute l'assemblée se leva, et d'un cri unanime répondit : L'abdication! approuvé. Cette nouvelle mit Napoléon hors de lui; il s'écria que le temps perdu en vaines menaces contre des révoltés pouvait encore être réparé; mais ce fut la dernière résistance d'une volonté qui s'éteignait. Même ses frères furent de l'opinion qu'il était trop tard pour résister, et ils le pressèrent de se dépouiller du pouvoir avant qu'on ne vînt le lui reprendre. Déjà, au lieu de l'abdication, on menaçait de la déchéance.

Ceux qui ont assisté à cette agonie d'une grande volonté racontent que tant qu'il médita sérieusement des projets de violence, il les renferma en lui-même, ou ne s'en ouvrit qu'à quelques-uns. Lorsque le temps en fut passé, il s'exhala en menaces; bientôt même ces menaces furent oubliées, et, comme si elles n'eussent été qu'apparentes, quand on le pressa de nouveau et qu'il se vit au moment d'être forcé, il dicta d'une voix rassise la déclaration d'abdication en faveur de son fils à ce même Lucien qui avait été le plus obstiné à conseiller la force. Alors on revit ce que l'histoire a rencontré cent fois, mais jamais peut-être avec de si grands contrastes, l'abandon, le silence autour de ce fils de la renommée, ses familiers eux-mêmes se retirant un à un, le palais désert à peine gardé par une sentinelle, la foule même, ce courtisan de la dernière heure, se dispersant au loin et sans espoir, de vagues menaces d'assassinat circulant dans ces solitudes, et, comme si l'abandon n'était pas encore assez profond, l'invitation, puis bientôt l'ordre à ce maître des maîtres de se retirer plus loin, hors des regards de Paris, dans l'obscurité de la Malmaison.

IV. — PROJETS DE NAPOLÉON.

Voilà ce qu'étaient devenus ces projets mystérieux médités la nuit dans le secret du palais de l'Élysée. En quoi consistaient-ils réellement? Napoléon a eu soin plus tard de nous en instruire lui-même. « Se rendre le 22 au point du jour au palais des Tuileries, y convoquer toutes les troupes de ligne qui se trouvaient dans la capitale, les six mille hommes de la garde impériale, les fédérés, la garde nationale, le conseil d'état, les ministres et ajourner les chambres. » Que si elles résistaient, les contraindre; se livrer, s'il le fallait, aux actes les plus terribles, gouverner au besoin par la hache des licteurs.

Telles étaient en effet les conditions du problème que Napoléon avait rapporté avec lui de l'île d'Elbe. Ces conditions, qu'il aurait dû prévoir nettement, mûrement, dès la première idée qu'il se forma de son entreprise, lui apparurent seulement à cette dernière heure,

et cette nouveauté l'accabla, d'autant plus que de pareilles mesures doivent se méditer de loin, et qu'elles ne s'improvisent pas en une nuit. Il fit alors ce qu'il n'avait jamais fait, et ce qui est la marque la plus certaine que le génie vous abandonne. Il voulut un résultat, il le voulut avec passion, et il ne voulut pas ce qui le rendait possible. Par là, il rentra dans la classe de ceux qui ne sont plus faits pour commander. Il descendit à grands pas des sommets de l'histoire, et sa vie publique cessa plusieurs jours avant son abdication; car il est certain que, dans le retour de l'île d'Elbe, le plus difficile n'était pas de rentrer à Paris. La question n'était pas seulement de ressaisir la France, qui se donne si facilement à qui a l'audace de la prendre; c'était là le côté brillant, éblouissant de l'entreprise. La question véritable, c'était de défendre la France au dehors contre les puissances coalisées, au dedans contre ses propres inconstances, et dans ces deux choses Napoléon a échoué. Si tout devait être abandonné et perdu à la première opposition de l'intérieur, reconnaissez que l'entreprise était plus séduisante que solide.

Après un demi-siècle, on peut se demander qui l'eût emporté de Napoléon ou de l'assemblée, s'il eût engagé la lutte; l'histoire convenue répond sans hésiter qu'il eût été vaincu. Ceux qui refont ce passé avec des souvenirs vivans, non avec des traditions aveugles, garderont au moins le doute, et l'une de leurs principales raisons, c'est que la liberté échappée d'un si long servage, se retrouvant à peine, née de quelques jours, était plus faible qu'on ne pense. Des généraux sans soldats, des chefs de partis sans partisans, des démocrates sans peuple, voilà ce qui s'opposait à Napoléon. Les amis de la liberté qui avaient survécu au despotisme se trouvaient eux-mêmes dans un isolement aussi grand que l'empereur. S'il n'avait plus d'armée, eux n'avaient plus de peuple derrière eux, celui-ci ayant été effacé depuis quinze ans, tant le vide avait été fait dans les esprits, tant on se trouvait désarmé et impuissant dès que l'on sortait du pouvoir absolu! Hors de lui, il n'y avait que l'abîme. Le maître et les sujets s'y plongèrent à l'envi, et ainsi par toutes les routes on se précipitait au but préparé, l'anéantissement du peuple dans un seul, et avec la chute de celui-là la chute de tous.

Notre génération avait été élevée à poursuivre de ses risées la dernière assemblée libre. Dans les récits, les histoires, les tableaux offerts à nos yeux, nous l'avions vue livrée à tous les genres d'opprobres. Combien nous avaient paru ridicules les députés, les représentans de la loi, désarmés, obligés de fuir par les fenêtres de l'Orangerie, devant les intrépides soldats qui s'étaient avancés, baïonnette basse, front haut, comme à la bataille! Que l'attitude des premiers nous avait paru misérable, sans épée, sans défense, sans

abri ! Si Napoléon en 1815 eût lancé de nouveau ses grenadiers contre une assemblée qui avait eu à peine le temps de se nommer, s'il y eût mêlé les accusations de trahison, dont l'effet est presque immanquable, s'il avait osé comme en brumaire, il avait bien des chances de nous trouver comme en brumaire (je parle de l'immense masse anonyme) courtisans de la force et dévoués à qui l'évoque même contre nous, ne connaissant que lui, ne voulant que lui, indifférens aux choses, pourvu qu'on nous en donne l'ombre. Et d'ailleurs quel nom nous attirait dans cette assemblée? Aucun. Ceux qui rappelaient les grands jours de la révolution étaient peut-être ceux qui nous étaient le plus étrangers; la langue même qu'ils parlaient, celle du droit et de la liberté politique, était comme une langue morte, nous ne la comprenions plus. Quinze années suffisent chez nous pour oblitérer les noms, les choses, les événemens les plus mémorables. Dans ce naufrage surnageaient, il est vrai, Lafayette, Carnot; mais eux-mêmes, nous ne les connaissions plus, ils avaient à refaire leur renommée.

On se figure aujourd'hui que le parti libéral existait dès lors dans toute sa force, et qu'il aurait pu servir de base. Il n'en est rien, ce parti n'avait encore que quelques têtes et point de corps. Les masses étaient restées idolâtres de leur servitude; il fallut, durant les années qui suivirent, le travail de quelques hommes, à la tribune, dans la presse, pour refaire en nous les notions, les idées, les sentimens même que nous avions perdus, en sorte que nous avons vu, dans la première partie de notre existence, ce double phénomène : quelques hommes extirper chez nous toutes les notions de liberté et quelques hommes les faire revivre toutes; grand motif d'espérance dans les mauvais jours et de vigilance dans les bons.

Voilà ce que nous étions; mais lui avait changé, et il prit pour un obstacle invincible la défiance qui était entrée dans son esprit; il a trop douté de son ouvrage. Mieux éclairé par son génie, il eût mieux vu dans l'avenir, il eût rendu plus de justice à ses œuvres, il eût mieux vu que ses coups avaient porté, et qu'il n'avait affaire qu'à un fantôme; mais ici comme à la guerre il devait périr par l'illusion, au dehors pour avoir trop méprisé l'ennemi, au dedans pour l'avoir trop estimé. On raconte que ceux qui parlaient le plus haut de déposer leur idole se ravisèrent dès qu'ils apprirent que l'empereur était près d'eux. Ils se reniaient de nouveau au seul bruit de son retour. Combien à plus forte raison se seraient-ils reniés, si au lieu d'un Bonaparte désarmé, incertain ou suppliant, ils eussent revu devant eux leur ancien dieu de la guerre?

Par tout cela, il semble que Napoléon après Waterloo a trop vite cédé à la mauvaise fortune, et que la liberté lui a fait trop aisément

peur. Il me paraît qu'il eût pu encore une fois s'en défaire sans trop de péril; au moins il devait à sa tradition de le tenter. Je ne dis pas qu'il eût triomphé de tous les obstacles, mais au moins il avait une chance, et dans le parti qu'il a pris il ne lui en restait aucune. La force, c'était là son génie, hors duquel il n'avait plus de raison d'être, et puis il est trop périlleux de changer sa nature. Depuis que le monde existe, on n'a jamais vu un despote gagner quelque chose à cesser de l'être.

Qui avait fait la situation nouvelle? Napoléon. Lui seul en était responsable, c'était donc à lui de la résoudre. L'entreprise du retour de l'île d'Elbe supposait les résolutions, l'énergie de l'homme de brumaire; mais cette force de résolution n'existant plus, elle ne pouvait être suppléée par personne. En revenant de l'île d'Elbe contre les lois existantes, Napoléon s'était donné la tâche de sauver la France avec les lois ou contre les lois. Il se résigna, dit-on; mais ce n'est pas avec la résignation qu'on sauve les états après les avoir amenés au bord du gouffre : en tout cas, il eût mieux valu se résigner à Porto-Ferrajo qu'à Paris.

Par ces considérations, on arrive à cette conclusion, que la liberté n'a rien fait pour Napoléon, et qu'au contraire elle l'a détruit. Ce fut chez lui une idée fausse de s'y appuyer après l'avoir brisée. En cela, son génie le trompa, ou, ce qu'il y a de plus vraisemblable encore, il vit que tout était perdu, et il voulut laisser à d'autres, avec la responsabilité de ses fautes, une situation qu'il désespérait de sauver.

V. — LE RALLIEMENT DE L'ARMÉE.

La postérité s'étonnera que la France ait été accablée par la perte d'une seule bataille. Ceux qui ont vécu en ce temps-là se l'expliquent facilement. Dans la plus grande partie de la France, la nouvelle de Waterloo et celle de l'abdication nous parvinrent presque à la fois. Dès que Napoléon s'abandonna, tout parut consommé, comme s'il ne s'agissait que de lui dans cette mêlée. L'ombre même d'une volonté nationale avait disparu. Ces mots de droit, de salut public, de garanties, de franchises, d'indépendance même, ne se rapprennent pas en un jour. D'ailleurs, s'il faut tout dire, l'invasion avait perdu ce qu'elle avait de plus odieux, l'inconnu. On y avait survécu une fois, on espérait bien y survivre encore; dans l'esprit du plus grand nombre, il y avait plus de stupeur que de désespoir, tant l'homme s'accoutume vite aux maux et aux jougs les plus intolérables. J'ai raconté ailleurs (1) comment les soldats de Waterloo arri-

(1) *Histoire de mes Idées.*

vaient du champ de bataille, par bandes, désarmés, un bâton à la main, pareils à des voyageurs. Nous allions au-devant d'eux, à l'entrée des villes, des bourgades, et nous les interrogions. Les vieux soldats hochaient la tête et gardaient le silence. Les plus jeunes répondaient. Ils racontaient qu'ils avaient été trahis vers le soir, au moment où ils étaient victorieux, que les chefs les avaient livrés, que l'ennemi approchait, et que sans doute il ne tarderait pas à paraître, car toutes les portes lui étaient ouvertes. Nous allions à notre tour répéter çà et là ce qu'ils avaient dit. Le sentiment de la trahison entrait sous chaque toit, à chaque foyer. Ainsi de proche en proche se répandait l'idée de la fatalité, et avec elle la panique. Tous, se sentant les bras liés, attendaient avec résignation l'arrivée de l'ennemi.

Mais déjà même, à ce moment, une partie de l'armée s'était ralliée. Les plus fidèles s'étaient réunis, armés ou non, dès qu'on avait pu s'arrêter quelque part; à Beaumont, à Philippeville, le noyau s'était déjà reformé. Là on avait revu ces drapeaux sauvés par miracle. Le général d'Erlon avait réuni 5,000 hommes, le général Reille 6,000. En y joignant la garde, c'étaient déjà plus de 20,000 hommes qui s'accroissaient à chaque pas de tous les hommes égarés qui cherchaient le drapeau. Bientôt on ferait la jonction avec les 30,000 soldats que Grouchy ramenait intacts par Rocroy, Réthel, Soissons. C'était là toute une armée qui, n'ayant subi aucun échec, se sentait la force de réparer tous les autres. Elle arrivait, en bon ordre, se replacer sous le commandement immédiat de Napoléon, et si l'année dernière, avec 50,000 hommes, il avait disputé pendant trois mois le territoire à l'Europe entière, que ne pourrait-il faire encore avec ces hommes éprouvés, reste de cent batailles! Il s'agissait seulement de donner quelques jours à la France pour respirer et se remettre du saisissement de la défaite.

Les soldats cherchaient des yeux Napoléon. Ils le demandaient, ils l'appelaient comme l'espérance. Lui seul en effet eût pu à ce moment raffermir les esprits, empêcher par sa présence les soupçons, les accusations, et ces terribles incertitudes dans lesquelles se jette une armée quand son esprit est une fois déchaîné. Où était-il? Qu'avait-on fait de lui? Il avait disparu. Et n'était-ce pas là encore une nouvelle trahison de l'avoir séparé de l'armée? C'est pour lui que l'on avait combattu. A quoi bon rester sous le drapeau, si lui-même est forcé de le quitter? Et que peuvent les soldats quand ils sont vendus par les chefs? — Voilà ce que faisaient entendre les soldats, non pas en de sourds murmures, mais au milieu d'imprécations. Quant aux chefs, ils voyaient clairement que, puisque Napoléon avait couru loin des siens se livrer à ses ennemis, rien ne

pouvait le sauver. Il perdait sa cause par son départ de l'armée. Pourquoi suivre son étoile, qu'il ne suivait plus lui-même? Lui absent, les conjectures étaient libres, et à Laon déjà les généraux, certains qu'ils n'avaient plus de maître, se demandaient quel serait d'ici à peu de jours le nouveau gouvernement de la France, quel était celui qu'il fallait préférer. La plupart, comme si déjà l'empire était vacant, opinaient en présence de l'armée pour le duc d'Orléans. C'est en marchant qu'avaient lieu ces délibérations, ces discussions de l'armée, car l'ennemi ne faisait trève nulle part. Arriver avant lui à Paris semblait difficile. A mesure que l'on approchait, le bruit de l'abdication se répandit dans les rangs, et ce fut un désastre au milieu d'un désastre.

Napoléon avait pensé que, deux jours après son abdication, il n'y aurait plus d'armée. Il n'en fut rien pourtant. On vit des essais de révolte et de désertion. Quelques-uns, dans leur colère, brisèrent leurs armes, et on les entendit s'écrier : « Pour qui nous battrions-nous? Il n'y a plus d'empereur. » Les plus désespérés étaient la garde et le bataillon de l'île d'Elbe. La paix, la guerre, tout leur semblait impossible sans celui pour lequel ils avaient vécu. Était-ce pour le perdre de nouveau qu'ils avaient accompli le miracle du retour de l'île d'Elbe, qu'ils l'avaient ramené sur le pavois? Cependant, même parmi ceux-là, la discipline fut plus forte que le désespoir. Le devoir les retint, un devoir sans enthousiasme, sans confiance. Ils demeurèrent sous le drapeau, comme si c'était là tout ce qui restait de la patrie, et ce ne fut pas chez ces hommes une médiocre vertu, puisque plusieurs de leurs généraux s'étaient hâtés déjà de les quitter. Le prétexte, c'est qu'ils n'avaient plus de troupes; la vérité, c'est qu'ils se précipitaient vers le pouvoir nouveau. Au reste, plusieurs d'entre eux avaient été pris de remords, et l'exemple des soldats avait ramené les chefs. L'armée revenait ainsi ébranlée sous Paris, sachant bien que c'était là qu'elle devait trouver la fin de toutes ses incertitudes, mais capable encore d'un grand effort, si on le lui demandait au nom d'une grande cause. L'assemblée des représentans avait envoyé des députés à sa rencontre. Dans le nombre était le général Mouton-Duvernet. Il s'arrêta, au-delà de Soissons, devant les premiers fuyards qu'il rencontra. Il les pria de reprendre leurs armes, il les adjura, non plus au nom de Napoléon, mais au nom de la liberté, de la constitution, de l'indépendance, et lui-même rapporte qu'il leur arracha de *grosses larmes*. Que ne pouvait-on tenter encore avec de pareils hommes? Tout dépendait du gouvernement et de l'opinion que l'on allait trouver dans Paris. Le maréchal Grouchy commandait en chef. On n'avait point encore rejeté sur lui le désastre. Les accusations n'avaient

pas eu le temps de le perdre. Il avait au contraire grandi, parce qu'il ramenait son corps intact. On était prêt à lui tenir compte de sa fidélité comme d'une victoire.

VI. — MARCHE DE L'ENNEMI SUR PARIS.

Cependant rien n'arrêtait la marche des armées ennemies, et déjà elles se faisaient de la légitimité une machine de guerre; car si l'on a pu dire que le retour des Bourbons n'était pas un des buts avoués de la coalition de 1814, on ne peut rien affirmer de pareil en 1815. Le surlendemain de la bataille de Waterloo, le duc de Wellington, dans l'orgueil de la victoire, adresse un ordre du jour à ses soldats, et il déclare que les souverains étrangers sont les alliés du roi de France. C'est donc bien pour les Bourbons que l'on a vaincu. Anglais, Prussiens, Hollandais, Hanovriens, tous ont une même cause, et cette cause est celle du roi légitime. Il faut, pour se tromper sur les intentions des ennemis, vouloir absolument être trompé. Dans le même temps, Louis XVIII, appelé par le général anglais, se rend au milieu de l'armée d'invasion. Il marche avec elle. Il somme de se rendre les places qui résistent, par exemple la citadelle de Cambrai, et elles se rendent : victoires funestes au vainqueur, car elles font du prince légitime un ennemi dès son premier pas. La maison de Bourbon paiera cher un jour ces faciles conquêtes.

Quant au duc de Wellington, il sentait tout ce que pouvait avoir de périlleux l'invasion de la France à travers les trois lignes de forteresses qui de ce côté couvraient ses frontières. Jamais elles n'avaient été violées. En 1793, on avait vu l'Europe victorieuse s'arrêter devant ces lignes, et, saisie de je ne sais quelle crainte superstitieuse, consumer à des siéges obscurs des armées de deux cent mille hommes sans gagner un pouce de terrain. Cette religion des frontières du nord de la France n'était pas entièrement tombée; avant de l'affronter, le général anglais, pour se rassurer, voulut chercher son appui dans une opinion publique. Membre d'un état libre, il s'informait de l'esprit des chambres, de la division des partis, bien différent en cela de Blücher, qui ne demandait qu'à avancer, qui ne s'inquiétait ni des espérances, ni des craintes de la nation française. Quant aux partis, il se faisait gloire de les braver et de les haïr tous, quel que fût leur nom.

Ainsi les deux généraux ennemis s'entendirent pour exécuter le plan le plus téméraire, l'un parce qu'il avait trouvé un appui dans l'ancienne royauté, l'autre parce qu'il crut pouvoir se passer de toute prévoyance. Ils négligeront sur la Sambre ce qui reste de l'armée française, ils ne la suivront pas sur sa ligne de retraite à Laon, à Soissons, mais, laissant à la fois derrière eux et l'armée

française et la triple enceinte des forteresses, ils marcheront sur Paris, sans dévier ni s'arrêter. S'il faut jeter des ponts sur l'Oise, le duc de Wellington prêtera au maréchal Blücher son équipage, l'armée prussienne, dans son impatience, n'ayant pas voulu s'alourdir d'un embarras de ce genre.

Ce plan, semblable à celui d'une incursion, fut aussitôt exécuté. Les deux armées ennemies franchissent la frontière française le 21, et le lendemain, jour de l'abdication, Wellington adresse aux Français une proclamation à la fois douceâtre et barbare. Il y menace *d'enlever leurs propriétés à tous ceux qui seront trouvés absens de leur domicile*. Par un singulier raffinement, il date cette proclamation de Malplaquet, comme si Waterloo n'eût pas suffi! Quelques jours plus tard, les gardes anglaises bivaquent à Crécy. C'étaient donc les étapes de nos désastres que suivait l'armée anglaise. Pour le maréchal Blücher, il nous fit grâce au moins de ses proclamations et de ses sourires. Sa haine ne lui permet pas de telles avances. Il garde le silence, tout entier à sa haine, à sa précipitation, à son désir d'arriver le premier au but, de nous couper le premier de l'Oise, le premier de la Somme, et s'il le peut de Paris. Et qui sait s'il n'y réussira pas? car il a laissé à une journée en arrière l'armée anglaise. Il marche à tire-d'aile par Beaumont et Saint-Quentin sur l'Oise. Il l'atteint le 27 à Compiègne, à Creil, avant les Français. D'Erlon, qui conduit l'avant-garde de l'armée ralliée, arrive une heure trop tard à Compiègne. La route de Paris est fermée; la ville et les ponts sont déjà occupés par une brigade prussienne. Après un combat d'une heure et demie, par lequel il masque sa retraite, d'Erlon se rejette sur la route de Soissons à Senlis. La même chose était arrivée à d'autres détachemens français lorsqu'ils s'étaient présentés à Creil. Ils avaient trouvé le corps de Bulow qui leur avait barré le passage. Ainsi déjà la ligne de l'Oise était assurée aux Prussiens. Ils avaient leurs grand'gardes le 27 aux environs de Villers-Cotterets.

A Compiègne, à Crespy, à Senlis, on se heurta contre l'ennemi, et dans ces engagemens les corps prussiens, isolés, morcelés par leur marche désordonnée, se trouvèrent aussi compromis que les Français. Les uns et les autres étaient également aventurés, les premiers par une confiance excessive, les seconds par les hasards d'une retraite précipitée. Plus d'une fois les têtes de colonnes prussiennes se trouvèrent enveloppées par ceux qu'elles croyaient cerner; mais la nécessité de gagner Paris et l'imagination qui grossissait l'ennemi empêchèrent qu'on ne profitât de l'occasion. A Senlis, le général de Sidow, ayant en tête le général Kellermann et en queue le général d'Erlon, parvient à se dégager de cette périlleuse rencontre. A Villers-Cotterets, Pirch, qui surprend Grouchy, est lui-même surpris

par Vandamme, et il ne réussit à s'échapper que par une marche forcée de trente-huit heures, fuyant devant les fuyards. La première division prussienne était dispersée sur La Fère, Villers-Cotterets, Crespy, Gillicourt. Les autres divisions n'étaient pas mieux rassemblées, et le gros de l'armée à deux jours des Anglais. Cette dissémination de l'ennemi eût pu lui coûter cher; mais il croyait pouvoir tout oser. Il y était encore encouragé par le peu de résistance qu'avaient faite plusieurs des villes frontières, tombées à la première sommation. En deux jours, Avesnes, Guise, Cambrai, Ham, s'étaient rendues, et ce n'était pas seulement le moral de la France qui tombait avec les places : c'étaient des points d'appui à l'invasion. La marche sur Paris, qui semblait d'abord désordonnée, eut une base assurée.

Grouchy, qui avait reçu à Soissons le commandement en chef, revenait à la tête du 6e corps et de la garde. Il atteignit Levignon, que les Prussiens de Ziethen avaient déjà dépassé. Cette route fermée, Grouchy se détourne à gauche vers la Marne, et il achève sa retraite par Assy, Meaux, Claye et Vincennes. La même raison fit que Vandamme se dirigea par La Ferté-Milon et Meaux. Il passe la Marne à Lagny et traverse Paris pour occuper, sur la rive gauche, le plateau de Montrouge. Vivement pressé, Reille, avec le 2e corps, avait rejoint d'Erlon. Au-delà de Nanteuil, le prince de Prusse leur avait fait 2,000 prisonniers; mais il n'avait pu les empêcher d'arriver au but sans trop de dommage : ils rejoignirent par Saint-Denis le gros de l'armée.

Pendant que les Français, après une perte de quelques mille hommes seulement enlevés dans la retraite, rentraient ainsi dans Paris en se couvrant de la Marne, les Prussiens arrivaient en face de la plaine de Saint-Denis. A leur marche furieuse, on eût dit que Paris serait le prix de la course; mais là ils furent subitement arrêtés par les lignes de défense qui, de ce côté, couvraient la capitale. C'était d'abord, de La Villette à Saint-Denis, le canal de l'Ourcq, large de trente pieds, rempli d'eau. Il fermait la courbe de la Seine. Le long du bord intérieur, une haute digue formait un excellent parapet, dans lequel avaient été pratiquées des embrasures pour l'artillerie de gros calibre. La ville de Saint-Denis, servant d'appui, était fortifiée, le terrain inondé aux environs, et le poste d'Aubervilliers occupé à une portée de fusil en avant de la ligne. De fortes batteries et des travaux protégeaient les barrières de Paris et les mettaient à l'abri d'un coup de main. Une tête de pont sur la rive gauche de la Marne couvrait le pont de Charenton. Trois cents pièces de grosse artillerie armaient ces travaux. La ligne entre Saint-Denis et Vincennes était défendue par les 1er, 2e et 6e corps, la garde en réserve à Ménilmontant, la cavalerie au bois de Boulogne. Van-

damme, avec les 3e et 4e corps et la cavalerie d'Exelmans, avait pris position sur la rive gauche; mais là les travaux de défense étaient à peine commencés.

L'armée qui venait couvrir Paris comptait encore 70,000 hommes. Ajoutez-y 17,000 tirailleurs fédérés, presque tous anciens soldats. Les 30,000 hommes de la garde nationale élevaient ce chiffre à 117,000 combattans. Que ne pouvait-on attendre encore de ces 117,000 Français appuyés sur les retranchemens que je viens de décrire et combattant pour leurs foyers? Les Anglais et les Prussiens, après les détachemens qu'ils avaient dû faire pour masquer ou bloquer les places du nord, n'étaient pas beaucoup plus nombreux.

En entrant dans Paris, Grouchy, que les accusations commençaient à entamer, et qui douta trop de lui ou désespéra trop tôt de la patrie, donna sa démission. Le maréchal Davoust le remplaça dans le commandement; il établit son quartier-général à La Villette.

VII. — LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANS.

A Paris, l'effet de l'abdication avait été naturellement plus faible dans le peuple que dans l'armée. La surprise ne s'y ajouta pas, car on avait vu heure par heure le pouvoir de Napoléon céder et disparaître. Comme s'il eût dû représenter à jamais la force pour être adoré, dès que la force lui manqua, il y eut pour lui de la pitié dans les masses; avec la pitié commencèrent l'examen, la critique, et bientôt le blâme de l'idole. Chacun se désintéressa de la chose publique, soit que ce mot de fatalité, prononcé si souvent et de si haut, eût glacé tous les cœurs, soit plutôt qu'on se fût accoutumé à tout renfermer, passé, présent, avenir, dans un seul homme. Lui tombé, il ne restait plus rien qui valût la peine d'un sacrifice. Chacun se retira comme d'un spectacle public après que le rideau est baissé.

On n'aurait jamais imaginé qu'un tel homme, relevé par un si grand prodige, pût tomber de nouveau et disparaître dans un tel silence de peuple. Pas une protestation, pas un essai de soulèvement contre la destinée nouvelle, quand rien n'eût pu empêcher le peuple de montrer ses regrets et qu'il avait l'armée pour complice, mais une prompte et muette obéissance, et après que l'acte d'abdication fut consommé, pas un murmure! On se hâta d'obéir à cette dernière volonté du maître, sans chercher si elle était libre ou forcée. Quant à nos provinces, pas une parole, pas même un adieu au vaincu. Sur cette longue route triomphale de Cannes à Paris, partout le même silence, l'abandon ou la soumission à ce que nous avions appris à nommer fatalité! L'ennemi s'approchant par masses

de village en village, les plus fidèles ou les plus signalés enterraient leurs armes et leurs drapeaux.

Au milieu de cette stupeur, toute la vie parut concentrée dans l'assemblée des représentans. C'était à elle de combler le vide laissé par Napoléon. Cette assemblée des cent-jours fut alors ce qu'elle pouvait être avec l'éducation reçue de quinze ans de silence, d'oubli, d'inaction morale : un désir de liberté, mais sans savoir laquelle; la lassitude d'une longue servilité et l'impatience d'en sortir sans pouvoir dire par quelle route; nulle tradition et pour ainsi dire nul souvenir, car personne n'aurait osé rappeler les traditions de la révolution, même dans ce qu'elle avait de meilleur, et se rattacher à ces grands jours; ils avaient été oblitérés par tant d'injures encore récentes! De là une assemblée où personne ne se connaît, fille de la révolution française et n'osant l'avouer; nul principe déclaré, nul étendard déployé, nul chef de parti qui osât se faire des partisans; les meilleurs, fidèles à leur passé, mais en secret, et sachant bien que nul ne les suivrait, s'ils osaient l'invoquer; pour les autres, des hommes nouveaux, formés en plein esclavage, étonnés d'être libres, bientôt effrayés de n'avoir plus de maître, empressés à en chercher un autre, comblant ce vide tumultueusement, aveuglément par le nom d'un enfant, Napoléon II, dans les mains de l'ennemi, et ne faisant rien pour que cette déclaration devienne sérieuse; les plus avisés certains que ce n'est là qu'un leurre pour amuser les regrets de l'armée et du peuple; le plus grand nombre se complaisant dans une demi-duperie où s'abritait leur conscience: tous voyant ou pressentant que la restauration du droit divin était au fond de leurs œuvres, mais croyant avoir assez fait contre lui parce qu'ils ne l'avaient pas nommé.

On ne peut rattacher cette assemblée par aucun lien à nos grandes assemblées nationales de la révolution, qu'elle tint toujours à honneur de répudier. Elle aurait eu honte de se dire républicaine, elle qui avait renversé le destructeur de la république. Ni républicaine, ni bonapartiste, ni royaliste, qu'était-elle donc? Il lui eût été impossible de le dire. Rien au monde de semblable à l'embarras de cette assemblée quand elle se trouva n'avoir plus de maître. Elle n'osa avouer qu'elle était libre. Quand on lui demandait au nom de qui elle rendait les lois, elle ne savait que répondre. Dans ce vide profond des chambres qui n'osaient même se souvenir des temps antérieurs au 18 brumaire, une voix s'écria avec ironie : « Pourquoi ne nous proposez-vous pas une république? » Ce mot jeta une clarté subite dans les esprits troublés. Tous sentirent qu'il n'y avait en effet de possible que le droit commun ou la restauration; le premier faisant peur par son nom seul, chacun se prépara en secret à accepter la restauration du droit divin, qu'il proscrivait en public. Le seul

parti qui avait sauvé la France de l'invasion fut ainsi le seul dont personne n'osa prononcer le nom en public et pas même en secret. *Ils sont si bêtes!* disait Fouché, qui ne se donnait plus la peine de feindre. En effet, quand une assemblée se met en dehors de tout principe, de toute tradition, il est incroyable à quel point l'intelligence, la clairvoyance, le discernement, peuvent se retirer de ces grands corps comme d'une chose inanimée. Ils gardent la puissance de parler même avec art, et leurs paroles ne servent qu'à leur masquer la réalité que les enfans eux-mêmes aperçoivent clairement, car nous voyions l'ennemi arriver à grands pas, et l'assemblée seule n'en voyait rien ou n'en voulait rien savoir, certaine de charmer le maréchal Blücher et ses hulans par quelque amendement envoyé aux négociateurs.

Effet d'un silence qui avait tout stérilisé, cette assemblée se réveillait comme Épiménide; mais, offusquée de ce long sommeil, elle marchait à tâtons, les yeux fermés, au-devant de tout ce qu'elle voulait éviter. Les moins novices, ne voulant pas se rappeler leurs ancêtres, n'étaient qu'une contradiction perpétuelle. Ce même Manuel, que nous devions voir un peu plus tard si ferme, si lucide, si intrépide, semble la dupe de tout ce qu'il rencontre. Cet homme si droit est l'instrument aveugle de Fouché, dont il partage la demeure. Ce républicain a horreur de la république; cet ami de l'égalité réclame l'hérédité du sénat; ce bonapartiste ouvre la porte aux Bourbons, qu'il maudira demain. Ne faisons pas à ces hommes de trop vifs reproches, l'esprit politique ne se retrouve pas en un jour. A ceux qui avaient désappris la liberté, il fallait un nouveau noviciat pour la rapprendre. On n'a vu qu'une fois dans le monde, en 89, des assemblées apparaître tout armées, fières, intelligentes, éclairées de mille flambeaux au sortir de l'esclavage; mais dans cet esclavage il y avait eu la parole de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, et ces grands tribuns de l'esprit humain avaient dominé tout un siècle. En 1815 au contraire, on se réveillait après un silence qui n'avait été rompu par personne. Une femme seulement, Mme de Staël, avait osé laisser échapper quelques vérités voilées; mais elles avaient été à peine entendues d'un petit nombre, car l'auteur était proscrit, et l'on craignait, en recevant la vérité de sa bouche, la contagion de l'exil. Il fallait donc s'attendre à toutes les méprises qu'enfante, même chez les meilleurs, la désuétude de la vie publique et de la pensée.

En 1815, nous ne comprenions plus un seul des grands ouvrages politiques nés d'une âme libre. C'était là pour nous un vocabulaire perdu. On sut un gré infini à Manuel et à d'autres qui en reproduisirent quelques échos. M. Dupin se trouva être l'orateur et l'âme de cette époque. On ne cherchait pas même quel était le sens caché sous des mots souvent équivoques, et l'embarras de ce premier

bégaiement de la liberté servait les espérances les plus contraires. Le plaisir de la parole après un si long silence suffisait aux rares esprits qui formaient alors la tête des partis; mais le peuple, la foule, devaient rester longtemps encore sourds à cette puissance qu'ils avaient oubliée ou qu'ils n'avaient jamais connue. C'est, il semble, une des conditions de la France que cet évanouissement successif de la conscience publique. Quelques hommes restent debout et rendent aux autres le sentiment d'eux-mêmes. Après cela, tout disparaît de nouveau et se rétablit de la même manière. La nation semble prendre je ne sais quel plaisir à ce jeu cruel, où se perdent et se retrouvent ses destinées.

Telle était cette assemblée, image de la France asservie et deux fois vaincue. Parmi tant d'illusions, presque toutes volontaires, il en est pourtant une à laquelle la chambre des représentans échappa. Avec une promptitude étonnante, elle vit que le despote d'hier ne supporterait pas longtemps le frein des lois, que pour s'en défaire il n'attendait que de redevenir le plus fort, et pour montrer sa répugnance elle n'avait pas attendu la défaite. Dès l'ouverture de la campagne, quand tout semblait favorable, elle n'avait laissé passer aucune occasion de faire éclater ses soupçons: ils allaient déjà presque jusqu'à la haine, car elle avait d'abord refusé avec ironie de déférer à Napoléon le titre de sauveur, puis celui de grand homme, lorsque les choses étaient encore incertaines; mais c'est plus tard qu'elle s'était surtout dévoilée. A la nouvelle de la bataille de Ligny, sa première pensée avait été de chercher des garanties contre l'empereur, marquant ainsi qu'elle craignait les victoires de Napoléon presque autant que ses revers, tant le divorce était profond, l'alliance impossible entre l'ancien maître et les libertés nouvelles. Et maintenant qu'il était vaincu, les ressentimens se déchaînaient sans pudeur au nom du salut public. Comme Napoléon avait excité toutes les espérances dans ses prospérités, il excitait dans sa chute toutes les colères. On ne voyait plus de dangers et même de difficultés qu'en lui; les 500,000 ennemis qui avaient franchi les frontières disparaissaient, on y pensait à peine. Il était désormais le seul ennemi: qu'il s'éloigne, qu'il disparaisse, et tout sera sauvé! Se débarrasser de l'idole d'hier était le seul désir, mais ce désir était une passion irrésistible. On serait délivré de tous les maux à la fois, si l'on se délivrait du maître encore présent, car, même tombé et précipité, il remplissait seul encore les esprits.

VIII. — FOUCHÉ.

Du sein de cette assemblée, un homme surgit pour un moment, Fouché de Lyon et de Nantes, maintenant duc d'Otrante, qui ne

pouvait prendre son essor qu'en des temps pareils, nourri de nos misères, caché dans nos ruines, et qui se trouva en ce moment avoir le tempérament de notre adversité. Il reçut les pleins pouvoirs de l'assemblée, impatiente de se démettre entre ses mains, et il devint le maître de la France dans le gouvernement provisoire; car des cinq membres qui le composaient : Fouché, le général Grenier, Quinette, Caulaincourt, Carnot, le premier fut nommé président, et le pouvoir ne résida réellement qu'en lui. Admirez ici le vide fait par une longue servitude : après Napoléon, il ne resta que Fouché! M. de Lafayette ne put même réussir à être un des *cinq empereurs*, comme on les appelait alors, tous les partis s'étant réunis pour exclure cet homme incommode, qui dans la ruine publique ne représentait que le droit et la justice. Lui-même accuse les anciens républicains de l'avoir repoussé comme ennemi des titres de l'ancienne et de la nouvelle noblesse. Craignaient-ils de se commettre avec lui parce qu'il leur rappelait leur passé dans ce qu'il avait de meilleur? On reproche à Carnot de n'avoir pas été le cœur d'airain qu'il avait été autrefois; mais que pouvait cette austère figure où l'héroïsme avait quelque chose de la placidité de la science? Depuis quinze ans, son nom n'était plus prononcé. Avec notre faculté d'oublier, nous ne le connaissions plus. Où étaient ses partisans, ses compagnons, ses amis, tous ceux sur lesquels le souvenir eût pu agir encore? Persécutés, foulés, on avait fait de leur nom une injure, et le peuple, pour lequel ils avaient sacrifié plus que la vie, les ignorait, ou, selon sa coutume, ajoutait à l'insulte. Comment ces hommes ensevelis vivans pouvaient-ils en une heure retrouver leur autorité? Il ne suffit pas d'être forts, il faut encore que votre force ait quelque rapport avec ce qui vous entoure. Ils essayèrent de reparaître, mais timides, balbutiant comme les autres des phrases sur la licence, étonnés eux-mêmes de se voir si changés par l'ingratitude et l'outrage de deux générations.

Et ce n'étaient pas seulement les hommes de la révolution que l'empire avait désarmés; tout ami de la liberté avait été compris dans le même anathème : ou niais ou jacobin. Nous avions sucé avec le lait le mépris, la peur, le dégoût de tout ce qui avait précédé l'origine sacrée, le 18 brumaire; ce monde-là nous avait été dépeint cent fois comme un chaos plein de monstres, et s'il restait quelque représentant de l'héroïsme de ce temps-là, nous nous le montrions au doigt, il faisait peur. Lui-même se taisait sur un passé glorieux pour lui; il semblait demander pardon au pays de l'avoir sauvé une fois. Comment de cette prostration, de cette humiliation des forts, de cette lapidation continue des meilleures renommées par toute une génération, aurait pu sortir une résolution héroïque? Déjà les enfans commençaient à renier leurs pères.

D'ailleurs, si Napoléon lui-même avait été annulé par les événemens, que l'on juge des autres! Le péril, l'inconnu, l'attente, les glaçaient, et sans nul doute c'est là ce que les anciens appelaient fatalité, destin, quand les esprits sont liés, aveuglés, et qu'aucune évidence ne peut percer leurs ténèbres. Dans cette société foudroyée, un homme reste debout, un homme conserve ses facultés, un homme garde son sang-froid au milieu de la stupeur publique : c'est Fouché. Chez les autres, l'intelligence est suspendue; ils sont là frappés de cette sorte d'hébétement sacré qui suit les coups trop violens du sort. Fouché seul pense pour tous, et chacune de ses pensées est une fraude. Lui seul agit, et chacune de ses actions est un piége. On le prend dans ses embûches; il en rit, et l'on en rit avec lui. Ses lettres de connivence à l'ennemi sont interceptées, il s'en moque; surprises, il les fait lire audacieusement à la tribune, et ceux qu'il livre par ces lettres s'en déclarent satisfaits. Fascinés, éblouis, hébétés (de quel mot se servir?), ils applaudissent de leurs mains liées à ce Judas au triple visage.

Dans cet évanouissement de tous les autres, il grandit d'une grandeur monstrueuse. Non-seulement ses facultés ne sont pas paralysées, elles s'aiguisent, elles atteignent leur plus grand développement. Il a trouvé son milieu, son élément naturel dans la ruine, et il se joue dans cette calamité suprême avec l'agonie d'un peuple. Son terne et livide langage se colore. Qu'est-ce que Napoléon pour lui? « Un grand homme devenu fou! » Et la proscription qu'il médite contre ses amis auxquels il serre la main? « Un arbre touffu pour les garantir de l'orage. »

Chacun vient chercher auprès de ce sphinx le mot de l'énigme. Quand celle-là est dénouée, il en invente une autre. Et c'est d'une nation qu'il s'agit, de la plus grande de toutes! Quel jeu! quel enseignement! quelle chute incroyable, et qu'il en coûte cher de s'être abandonné une fois au pouvoir et aux fantaisies d'un seul! Tous subissent à leur tour la fascination de l'aspic dans les ruines; Napoléon d'abord, puis Louis XVIII, puis le comte d'Artois. Ni la révolution, ni la contre-révolution, ni la terreur rouge, ni la terreur blanche, ne peuvent se passer de lui. Il est à tous leur ministre fatal, ou plutôt il est le maître, le tribun, le roi, l'empereur dans cet interrègne de la justice et du droit. Il trône dans ce vide. Voyez! cette figure domine tout, remplit tout; ce pâle visage acéré, qui va de l'un à l'autre, voilà ce qui reste à ce moment de la glorieuse France, de la maîtresse des peuples et des rois! C'est ici que doivent triompher ceux qui mettent la réalité au-dessus de la poésie, car il est certain qu'aucun ouvrage d'art des poètes ne renferme un personnage si complexe, si multiple que celui que l'histoire nous montre à ce moment. Dans les imaginations des poètes, Narcisse,

Macbeth, Iago, ne suivent à la fois qu'une seule trame, et ils y sont absorbés. Fouché n'a pas une trame seule : il en a dix, vingt à la fois; il y travaille comme un tisserand sur son métier. S'il est surpris, il en ourdit une nouvelle, et c'est là son chef-d'œuvre. Tous sont ou troublés, ou désespérés; lui seul est inaccessible au deuil. Il est heureux; il triomphe dans l'universelle ruine.

Mais laissons ce personnage. Aussi bien nous en sommes arrivés à ce point que dans l'histoire il n'est plus convenable de parler de défections, de trahisons. Pour toutes ces choses, nous avons des mots indulgens qui sont le vrai savoir-vivre. Il y a pourtant un inconvénient à cela. On dirait que l'âme humaine est morte, et c'est après tout la pire des catastrophes.

IX. — NAPOLÉON A LA MALMAISON.

Dans le même temps, le 25 juin, Napoléon, obéissant à des ordres que l'on décorait encore d'un autre nom, se retirait à la Malmaison. Là, cette solitude, remplie des prospérités du consulat, le réveille comme d'un songe. À peine arrivé, il s'étonne de son isolement. Pour en sortir, il veut faire entendre une fois encore sa voix à l'armée. Dans une première proclamation dictée à la hâte, il oublie qu'il a renoncé à l'empire. Il se plaint, il accuse, il commande, et tout à coup, se souvenant que ce n'est plus le maître qui doit parler, il change de ton : il adjure, il encourage. Ce sont les adieux d'un général à des compagnons d'armes; mais même sous cette forme, qui ne laisse plus rien paraître de l'ancien empereur, ses paroles ne parviendront pas à ceux auxquels il les adresse. Fouché s'y oppose. Napoléon n'a plus le pouvoir de faire insérer même ses adieux dans *le Moniteur!* Il apprend à son tour ce que c'est qu'un cri de l'âme étouffé par une main de police; comme si cela n'eût pas été nouveau pour lui, il n'en témoigne ni surprise ni douleur.

C'était déjà comme une sorte d'exil, car on ne voyait plus autour de lui que ceux qui avaient résolu de s'expatrier avec lui, s'il le fallait; au-delà de l'Océan! Et ceux-là, pour la première fois, n'attendaient plus rien des inspirations soudaines de son génie, qui s'abandonnait lui-même. Ils faisaient déjà leurs apprêts de départ; chacun apportait son avis, comme si l'adversité avait déjà mis entre eux je ne sais quelle égalité. Le duc de Rovigo conseillait de recourir une dernière fois aux armes, le duc de Bassano de se résigner, le duc de Caulaincourt de se hâter d'échapper aux ennemis qui s'approchaient. Même le secrétaire du cabinet, M. Fleury de Chaboulon, apporta son opinion, qui était de s'en remettre aux généraux alliés et de s'offrir en victime, sans essayer de se dérober par la fuite.

Au milieu de tant de contradictions, tantôt défiant, tantôt crédule,

toujours incertain, Napoléon pèse, discute tour à tour ces opinions. Il s'enferme avec ses conseillers et les retient suivant que leur avis lui semble préférable; puis tout à coup il en ouvre lui-même un nouveau, et alors il semble qu'il ne veuille rien que tromper les heures et donner une pâture d'un moment à son imagination et à celle des autres. En ces instans-là, il se voit déjà par-delà l'Atlantique, en Amérique, cultivant ses troupeaux comme le premier homme, cherchant, trouvant enfin la paix au Mexique, à Caracas, en Californie, car il s'attache à tous ces noms; mais, bientôt réveillé de cette aventure, il revient au projet tout réel de se jeter dans les bras des soldats. On le contredit alors; il se rend au premier mot. « Allons! je vois bien qu'il faut toujours céder, » ajoute-t-il, comme si chacun de ses projets n'était qu'une imagination vaine. Ce maître du monde est à ce moment plus faible qu'un roseau; le moindre souffle le pousse en des sens opposés.

D'autres fois cette lamentable incertitude lui pèse; il s'interrompt, il écoute, il demande si le peuple, l'armée ne s'émeuvent pas pour lui. Les soldats ne viendront-ils pas l'arracher à son inertie, qui est déjà un commencement de captivité? On l'entend s'écrier : « Comment Paris ne me demande-t-il pas? » Il tressaille au bruit lointain des armes. Quelques détachemens qui passent sur la grand'route font encore çà et là retentir l'air de leurs acclamations; mais ils ne se détournent pas, ces corps, vers la demeure de Napoléon : il attend des autres un élan, une impulsion que l'on est accoutumé à recevoir de lui! S'il se montrait seulement, s'il agissait, qui sait ce que sa présence seule pourrait encore produire sur les hommes? Mais, renfermé, invisible dans les murs de cette maison écartée, il espère vainement que la multitude prendra pour lui la résolution à laquelle il ne peut ni s'arrêter ni renoncer. En voyant un tel homme réduit à l'inaction, tous crurent qu'agir était devenu impossible. L'inertie dont il donnait l'exemple gagna promptement les plus déterminés. Tous l'appelèrent comme lui résignation. En effet, qui pouvait croire encore à sa bonne fortune, quand lui-même avait cessé d'y croire?

A ce long supplice de l'attente, l'outrage manquait encore. On annonce que le général Bekker arrive, chargé d'arrêter Napoléon au nom du gouvernement provisoire. On se trompait. Le général Bekker n'était chargé que de le surveiller, sous le prétexte de garantir sa sûreté. Par quelques mots, Napoléon subjugue son gardien, et il en fait son mandataire auprès du gouvernement. Sur les nouvelles que le général apporte de la position des ennemis, Napoléon a conçu l'idée de punir Blücher de sa marche téméraire en avant des Anglais. Il propose de déboucher par Saint-Denis; il s'engage à battre isolément les Prussiens avant que leurs alliés puissent se trouver en ligne. C'est là sa dernière conception militaire. Qu'on la

lui laisse seulement exécuter. Cette victoire suprême obtenue, il partira, il s'éloignera par-delà les mers. Tout ce qu'il veut, tout ce qu'il demande, c'est de donner par ce dernier triomphe un appui au gouvernement français pour négocier. Le général Bekker, entraîné, convaincu, se hâte de porter les propositions de son captif au gouvernement. Déjà les chevaux de bataille sont sellés dans la cour de la Malmaison. Chacun se prépare à courir aux armes. Napoléon attend; il reprendra le commandement ou partira pour l'exil. Trois heures se passent dans cette incertitude entre le trône reconquis et le bannissement.

Napoléon crut-il sérieusement que sa proposition avait une seule chance d'être acceptée de la part de ceux qui déjà l'avaient mortellement offensé? C'est donc qu'il voulut espérer contre toute évidence. Commander, pour lui c'était régner, et s'il ne se donnait pas la peine de reprendre le pouvoir de vive force, comment pouvait-il imaginer que ses adversaires le lui rendissent par complaisance? Déjà ils l'avaient trop frappé pour ne pas craindre en lui le pire des ennemis. Il semble que cette proposition ne fut qu'un de ces splendides changemens de scène dont il amusait alors son imagination et celle des autres sans y attacher fortement son esprit. On dit pourtant que Carnot fut d'avis de lui rendre le commandement, mais il fut le seul. Fouché repoussa la prière de son ancien maître avec un persiflage insultant, Davoust avec une grossièreté soldatesque : « Votre Bonaparte ne veut pas partir. Il faudra bien qu'il nous débarrasse de lui. S'il ne part à l'instant, je l'arrêterai moi-même. »

Ces paroles sont rapportées à Napoléon, et il répond qu'il est prêt à tendre la gorge. Plusieurs années après, dans le silence de Sainte-Hélène, revenant sur ces événemens, il dicta en quelques mots la défense de Davoust, comme s'il n'avait attaché lui-même que peu d'importance et nul regret au refus d'une proposition qu'il n'avait pas jugée très sérieuse. Quand lui-même cédait et s'abandonnait aux circonstances avec une si grande facilité, il s'armait d'indulgence pour ceux qui y cédaient comme lui. Il avait un si grand respect de la force, sa seule divinité, qu'on ne le surprit jamais à blâmer sévèrement quelqu'un d'y avoir cédé. D'ailleurs il était trop bon calculateur pour ne pas savoir que ce qu'il avait demandé ne lui serait pas accordé. L'empire, une fois abandonné, se reprend; il ne se donne plus. S'il était résolu à reprendre le commandement, ce n'est pas la complaisance de Fouché qu'il fallait invoquer : il n'avait qu'à se porter avec ses aides-de-camp vers le premier rassemblement de troupes, elles l'eussent mis sur le pavois; mais, comme disait celui de ses familiers qui le connaissait le mieux, la peur de tout compromettre s'était emparée de lui : la même irrésolution qu'il avait montrée dans les champs de Ligny, le lendemain de la bataille, re-

paraissait bien plus grande encore à l'Élysée, à la Malmaison, à mesure qu'approchait le dénoûment. Sa seule décision arrêtée fut alors de courber la tête sous les événemens, et il se dissimulait à lui-même et aux autres cette inertie par des projets subitement conçus et plus subitement abandonnés.

La première chose qui s'use dans l'homme, c'est la force de vouloir et d'agir. Ce fut aussi la seule partie qui se montra, pendant les cent-jours, atteinte dans Napoléon. Comme un édifice hardi, resté intact dans tout le reste, si l'équilibre manque aux fondemens, tout ce magnifique ensemble qui éblouissait les yeux chancelle et s'abîme au même instant. Ainsi il ne manquait qu'une chose à Napoléon pour être ce qu'il avait été jusque-là : la résolution soudaine, énergique, inflexible. Ce point ayant cédé, tout l'édifice de cette prodigieuse fortune manqua d'équilibre et s'écroula en un jour. Nous vîmes avec stupeur les plus magnifiques projets tomber en poussière, parce qu'ils n'avaient plus d'appui dans la volonté de celui qui les avait conçus. Si, au 18 brumaire, Napoléon eût tergiversé au lieu d'agir, si, laissant à ses adversaires le temps de se reconnaître, il les eût suppliés d'entrer dans les projets qu'il avait de se rendre maître d'eux et des autres, est-il bien sûr que son entreprise se serait accomplie avec la même facilité? Les temps étaient changés, dit-on. Oui, sans doute, ils l'étaient; mais il avait encore pour lui l'armée et le peuple, et puisque, avec cet appui de tous les bras, il fut réduit à une si grande impuissance de rien tenter pour lui, pour les siens, pour la France, n'est-ce pas le plus grand aveu que son règne était fini, et que le système auquel il avait donné son nom était devenu impossible?

Le 29 juin, à cinq heures du soir, il monte en voiture précédé de ceux qui doivent être ses compagnons de captivité. Il semble d'abord n'avoir que l'impatience de s'éloigner. « Je m'ennuie de la France et de moi, » disait-il; mais bientôt il ralentit sa marche, il s'arrête à Rambouillet, demandant encore si on ne le rappelle pas. La nuit se passe dans cette oisive attente. Le jour vient : Napoléon reprend maintenant sans espoir son morne voyage vers l'Océan. Il ne se retrouva lui-même que sur le *Bellérophon*. L'Angleterre fit alors une chose inutilement odieuse : elle eut l'incroyable bassesse de vouloir ôter à ce prisonnier son épée. L'amiral, à la tête de ses officiers, vint lui faire cette inconcevable injonction. Sans répondre, Napoléon, par son regard, repoussa l'amiral et les officiers, qui se retirèrent les yeux baissés, honteux de cet opprobre. Cette victoire fut la dernière de Napoléon. A mon avis, ce ne fut pas la moins grande.

X. — NÉGOCIATIONS.

L'ennemi était aux portes, il n'était plus possible de l'ignorer. Soit que la commission du gouvernement crût réellement que Napoléon était le seul motif de guerre, soit qu'elle affectât de le croire, elle envoya des plénipotentiaires aux commandans en chef des armées alliées. Quelques-uns de ces commissaires atteignirent le duc de Wellington à Étrée, et ses dépêches (1) contiennent à ce sujet de graves déclarations. On y voit clairement que l'assemblée, par ses négociateurs, avait deux ou plutôt trois langages, l'un pour le peuple et l'armée, l'autre pour les alliés, le troisième pour les politiques. Elle avouait, par ses mandataires, au duc de Wellington que son plus vif désir était d'ouvrir les portes à la restauration, au peuple qu'on proclamait Napoléon II, aux étrangers que cette proclamation n'était qu'un leurre, aux soldats qu'il s'agissait de défendre la patrie, aux coalisés que les soldats étaient un danger de guerre civile, à l'armée que Napoléon II était son chef, aux rois que tout autre que Louis XVIII ne serait qu'un usurpateur. Dans ce conflit de paroles opposées, la seule chose qui parut certaine, c'est qu'on voulait la restauration sans avoir l'air d'y être forcé.

Quelle autorité pouvaient exercer sur nous ces mots ambigus dans une crise semblable? Quelle résolution pouvait sortir de là, ou même quelle *habileté*, puisque dès ce temps ce mot sembla surnager seul dans le naufrage de la langue elle-même? Le jugement que l'histoire portera sur cette assemblée sera sévère. Elle vécut à peine un mois; dans cet intervalle, elle renversa un maître abattu, elle fut impuissante dans tout le reste. En dehors du despotisme militaire, il n'y avait que deux choses, car il ne faut pas croire que les formes de gouvernement soient en nombre infini : ce qui a précédé l'empire et ce qui l'a suivi, la république ou la restauration. Et comme personne n'osa seulement prononcer le nom de la première, que l'armée empêchait que l'on avouât ouvertement la seconde, il ne resta que la ressource des paroles détournées, des subterfuges, des subtilités : triste berceau de la liberté à venir, dans lequel disparut un moment la nation française.

N'osant rien attester, ni de la France nouvelle, ni de la France ancienne, ni de la révolution, ni de la restauration, cette assemblée ne put conserver la tradition d'aucun droit ni empêcher l'invasion. Pour ce dernier point, elle ne le tenta pas même; mais elle nous laissa dans le gouffre. Tout ce qu'elle nous apprit, c'est ce funeste secret que l'on peut, sous de vains subterfuges, faire illusion sur

(1) Gurwood, *The Dispatches of the field-marchal the duke of Wellington*, vol. XII.

les dangers les plus crians, que la grande affaire désormais est *d'avoir l'air*, que le temps des subtilités de Byzance est revenu, et que l'esprit français, jusque-là simple et lumineux, même dans ses erreurs, entrait dans sa période d'ambiguïtés et de sophismes. Dans le péril suprême, l'action de cette assemblée fut nulle, son héritage funeste. Pour nous, qui avions eu à peine le temps de la connaître, nous ne sûmes ni la regretter ni l'accuser. Elle disparut sans bruit dans le naufrage de tous. L'oubli la sauva des reproches.

Waterloo n'avait été qu'un désastre; les négociations furent pis. On souffre en lisant ces notes, ces instructions, ces correspondances sur des négociations qui n'existent pas, qui ne sont qu'un leurre grossier, dont le mensonge éclate à chaque mot. Pourquoi remplir ces dernières heures par tant de paroles dérisoires? Que ne se taisait-on comme en 1814? Le silence eût cent fois mieux valu. Un pays tombe sous le poids de six cent mille ennemis : cela est simple et peut être digne; mais ces vides colloques au nom de la liberté, qui concluent à une prompte servitude sous l'étranger! c'était déjà ce langage effacé sous lequel devait disparaître un jour, chez nous, jusqu'à la dernière trace des énergies de l'âme.

La vraie calamité de 1815, la voici : dans l'invasion de l'année précédente, Napoléon seul avait paru responsable; mais ici la liberté se montra, et ce fut seulement pour prendre la responsabilité de la dernière heure dans une cause perdue. Ainsi, ce qui aggrava toutes choses, après l'impuissance du despote on vit l'impuissance de la liberté; il sembla que l'on assistait à la défaite de l'esprit après la défaite des armes. Que l'on ait pu croire à l'efficacité des négociations, qu'un manque si absolu de pénétration et de clairvoyance ait été possible, que les commissaires de l'assemblée aient si obstinément fermé les yeux à l'évidence, que les outrages n'aient pu leur rendre la conscience d'eux-mêmes et des choses, cela semble incroyable. Nous le déclarerions impossible, si nous n'avions vu nous-même de quel aveuglement peut être frappé un parti au moment où il touche à sa ruine.

Le duc de Wellington renvoya les négociateurs avec ces mots : « qu'il ne voudrait pourtant pas leur faire perdre leur temps, » et comme ils insistaient pour rester, il leur offrit de les diriger vers les souverains alliés, qui étaient alors à Heidelberg. Les négociateurs firent ce long et inutile voyage jusqu'à Haguenau : les rois refusèrent de les voir et les renvoyèrent à leurs ministres; les ministres les congédièrent sans réponse.

Ici encore la haine de Blücher fut moins nuisible, car elle ne permit pas l'erreur. Il ne consentit pas même à échanger une parole avec les négociateurs français. Un de ses aides-de-camp répondit

pour lui, avec une franchise barbare, « qu'il suspendrait les hostilités quand il serait entré dans Paris, pourvu que Napoléon lui fût livré. » Cela n'empêcha pas le maréchal Davoust de tenter directement de nouvelles ouvertures, sur quoi Blücher prit occasion d'exhaler sa haine dans la réponse suivante : « Voulez-vous assumer sur vous le sac de Paris comme celui de Hambourg? Nous voulons entrer dans Paris pour garantir les honnêtes gens contre le pillage dont ils sont menacés par le peuple. »

Ainsi cette accusation de pillage, c'est de notre ennemi le plus acharné que nous la tenons. Que de fois nous l'avons entendue depuis ce temps-là et toujours dans le même sens! Le maréchal Blücher l'a fait entrer dans notre langue politique. Toutes les fois qu'il s'est agi de montrer quelque énergie, quelque courage d'esprit, quelque hauteur d'âme, ou lorsqu'il aurait fallu défendre une position morale, une idée acquise, une vérité obtenue au prix de millions de vies, le mot de Blücher a été répété : « Vous voulez donc le pillage? » et l'on a ouvert les portes et cédé jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à défendre.

L'assemblée des cent-jours en a appelé dans ses derniers momens à la conscience des générations futures. Nous sommes ces générations, et nous répondons que nous avons été fraudés. C'était à elle de nous léguer le désastre sans l'augmenter de ses prosternations. On n'a pas le droit d'exiger d'une assemblée l'héroïsme d'un autre temps, cela est vrai; mais on doit reprocher à celle des cent-jours d'avoir servi de jouet aux ennemis en se laissant amuser jusqu'au bout par des négociations dérisoires. Le plus grand mal que l'on puisse faire à la liberté, à la justice, à l'honneur, à toutes les plus belles choses de ce monde, c'est de leur faire jouer le rôle de dupe: infaillible moyen d'en dégoûter les hommes.

Dans ces entrefaites, Fouché n'avait cessé d'être en communication suivie avec les ennemis. Il était décidé à agir conformément à leurs vues. La première chose était de gagner un grand nombre de députés. Il y réussit sans trop de peine, tenant à chacun un langage différent. Son dernier effort fut de préparer les chambres à la restauration de la légitimité; pour cela, il fallait trouver une phrase, un mot qui mît à l'aise toutes les défections. Ce mot fut alors la *conservation* de la capitale. On faisait à chacun de la sorte un devoir civique de se livrer sans résistance; la pusillanimité même devenait une vertu. Quand on a fait aux hommes une dignité de leur propre faiblesse, il faut admirer avec quelle unanimité ils se précipitent, car on a à la fois les bons et les mauvais. Cette unanimité ne manqua pas à Fouché. Sous sa dictée, la chambre des représentans adressa une proclamation aux Français, modèle de ce langage tor-

tueux qu'on n'avait plus revu depuis la dernière journée de Florence en 1527. Dans cette proclamation, on parlait d'abord de Napoléon avec complaisance, mais sans aucune hostilité pour les Bourbons; puis il y avait des caresses pour les libéraux et en même temps une première voie ouverte au droit divin. Enfin d'ambages en ambages, de circuits en circuits, on arrivait à une conclusion toute semblable à la proclamation de Louis XVIII. Ainsi cette adresse aux Français parlait de Bonaparte pour arriver aux Bourbons, et sur un ton guerrier « des nécessités d'une imposante attitude militaire » pour conclure à la reddition et soumission sans coup férir.

Avant de disposer de l'assemblée, Fouché s'était emparé de Davoust. L'un et l'autre, quoique sûrs du concours de tous les pouvoirs, redoutaient encore l'impression publique. D'abord ils allèrent à leur but avec une extrême circonspection au milieu d'ordres, de décisions contraires, qui se détruisaient l'une l'autre; puis, trouvant partout des complices, la hardiesse leur vint. Dès le 26 juin, Davoust était en communication secrète avec le parti des Bourbons; le 27, en plein conseil, il avait déclaré que la France était perdue, si elle ne se hâtait de traiter avec Louis XVIII; le 29, il fut même surpris par une députation des chambres en conférence avec l'affidé de ce parti, M. de Vitrolles (1). Cela pourtant n'ouvrit les yeux à personne. Le lendemain parut une fière déclaration contre les Bourbons; elle était signée de Davoust. La complaisance ou l'illusion devait tout couvrir jusqu'à la dernière heure. A l'approche du dénoûment que l'on aperçoit déjà, M. le colonel Charras fait éclater des paroles indignées, ardentes, qui couronnent éloquemment son ouvrage. Pour moi, accoutumé depuis trop longtemps à réprimer mes plus justes indignations et à n'en laisser échapper que ce que je ne puis étouffer, je ferai effort pour terminer ce récit comme je l'ai commencé.

XI. — INVESTISSEMENT DE PARIS. — AFFAIRE DE VERSAILLES.

Des négociations fictives jointes à la demande réitérée de suspendre les hostilités ne pouvaient avoir d'autre résultat que d'accroître outre mesure la confiance des ennemis. Elle alla bientôt jusqu'à la témérité. Certains, par les intelligences qu'ils avaient avec Fouché, qu'il suffirait de frapper un grand coup sur les esprits, ils formèrent une résolution dont ils ne se seraient pas avisés l'année précédente, même avec des forces supérieures. Ce fut encore Blücher qui se chargea de l'exécuter.

(1) *Mémoires* de M. de Vitrolles, cités par M. Duvergier de Hauranne, *Histoire parlementaire*.

Une reconnaissance rapide en avant de la plaine de Saint-Denis lui avait appris que la position ne pouvait être emportée de ce côté de la Seine qu'après une bataille. Vaincre l'armée française retranchée dans ses lignes était difficile, et un échec suffirait pour détruire tous les résultats inespérés de la campagne; mais si la rive droite de la Seine présentait de tels obstacles, on savait que la rive gauche était sans défense; probablement on n'y rencontrerait que des détachemens isolés. L'apparition soudaine de l'armée prussienne sur ce point, où elle n'était pas attendue, achèverait de consterner les habitans, et l'on entrerait à l'improviste au cœur de la capitale par le défaut de la cuirasse.

Sans doute c'était là une témérité insigne de se porter au-delà d'un grand fleuve en laissant ses alliés sur l'autre bord. On risquait d'être détruits successivement, sans pouvoir se rallier; mais l'audace avait réussi jusque-là : pourquoi y renoncerait-on, si près de toucher le but? Les Anglais masqueront le mouvement devant les lignes de Saint-Denis et de Montmartre, pendant que les Prussiens déboucheront par les deux ponts de Saint-Germain et de Maisons, dont on vient justement de s'emparer. Ce plan à peine conçu, on commence à l'exécuter; mais l'expérience ne tarda pas à montrer combien il eût pu coûter cher à l'ennemi.

Le soir du 30 juin et dans la nuit, le 1er et le 3e corps prussiens se mirent en marche pour Saint-Germain, l'un par Blancménil et Aulnay, l'autre par Gonesse et Argenteuil. Le 4e corps resta en position au Bourget, avec ses avant-postes à Stains et Aubervilliers. L'armée anglaise avait sa droite sur les hauteurs de Richebourg, sa gauche au bois de Bondy. La hâte de Blücher était si grande qu'il aventura le colonel de Sohr avec deux régimens de cavalerie légère pour le précéder jusque sur la route d'Orléans. Le général prussien comptait sans doute que l'arrivée de ces éclaireurs dans une direction si éloignée, coupant à la fois les communications avec la Normandie et la Loire, ferait tomber tous les projets de défense. Le colonel de Sohr, après avoir passé la Seine à Saint-Germain, bivaqua à Marly; le lendemain, n'apercevant aucun obstacle, il se hasarda plus loin : à midi, il occupait Versailles.

Cependant un mouvement si téméraire n'avait pu échapper aux Français. Exelmans, qui avec Vandamme couvrait le sud de Paris, ayant appris que des hussards prussiens s'étaient jetés sur Versailles, résolut de les enlever. Avec les 5e, 15e, 20e dragons et le 6e de hussards, il marche par Montrouge et Plessis-Piquet. En même temps la cavalerie légère de Piré, avec le 44e régiment d'infanterie, est détachée par Sèvres sur les flancs et les derrières de la brigade prussienne. Dans l'après-midi du 1er juillet, de Sohr rencontre les

fantassins de Vandamme. Il se retire et tombe au milieu des chasseurs de Piré et des dragons d'Exelmans. Il revient sur Versailles. La garde nationale, postée aux barrières, l'accueille par un feu nourri qui l'oblige de se rejeter sur Rocquencourt. Traquée de village en village, il ne restait plus de cette brigade que 150 hommes. Ils sont culbutés dans le village de Lechenay. Le colonel de Sohr y est grièvement blessé. Les soldats mettent bas les armes jusqu'au dernier.

Que serait-il arrivé, si les deux corps de Vandamme et la garde avaient soutenu cette attaque d'Exelmans? L'armée prussienne, morcelée à droite et à gauche de la Seine, était certainement en péril; mais les espérances que ce succès avait réveillées ne devaient pas durer. Sans en recueillir aucun avantage, Vandamme et Exelmans reçoivent l'ordre de se retirer, la droite sur la Seine, la gauche sur Montrouge, le centre en arrière du village d'Issy. Les avant-postes qui avaient occupé Montenotte, Rivoli, les pyramides, Vienne, Madrid, Lisbonne, le Kremlin, sont maintenant repliés à Châtillon, Clamart, Meudon, Sèvres et Saint-Cloud!

Le lendemain 2 juillet, Blücher, à qui on avait laissé le temps de concentrer son armée sur la rive gauche, marche en plusieurs colonnes par la vallée de la Seine et par les hauteurs qui de Saint-Germain se rattachent à Meudon. A trois heures, Ziethen avait atteint Sèvres. Les Français s'y défendirent et se retirèrent sur les Moulineaux, de là sur Issy, et dans la nuit sur le faubourg de Vaugirard. Pendant cette dernière nuit, les armées ennemies occupent les positions suivantes : Ziethen, sa droite à Clamart, le centre à Meudon, la gauche aux Moulineaux; Thielmann à Châtillon, Bulow en réserve à Versailles. L'armée anglaise était immobile sur le front des lignes fortifiées, au côté nord de Paris; le duc de Wellington avait jeté un pont à Argenteuil, et par Asnières, Courbevoie, Suresnes, il avait lié ses communications avec les Prussiens.

Ainsi le 2 juillet les Français étaient enfermés de tous côtés dans leurs lignes, et à ce moment leur situation put paraître désespérée; mais avait-on fait, du 29 juin jusqu'à ce jour, le nécessaire pour empêcher les choses d'empirer au point où elles étaient maintenant arrivées? On avait laissé trois jours à l'armée prussienne pour se jeter sur la rive gauche, s'y rassembler, s'y déployer. Le succès de Vandamme n'avait pas été poursuivi; au contraire les combats livrés à Sèvres, aux Moulineaux, à Issy, avaient paru plutôt des démonstrations pour couvrir la retraite que des projets de résistance véritable. Dans ces feintes, on voit l'exécution du dessein formel de céder Paris et la France sans coup férir. Où étions-nous donc tombés pour que le héros d'Eckmühl et d'Auerstaedt ne servît plus qu'à couvrir Fouché?

Le jeu convenu fut joué avec une parfaite assurance ; le gouvernement provisoire commença par répéter sa demande ordinaire d'un armistice aux généraux alliés. Le duc de Wellington excellait dans cette diplomatie militaire. Il répondit avec son flegme accoutumé que, le grand obstacle à l'armistice ayant été éloigné avec Napoléon, la question se réduisait, selon lui, aux termes suivans : les Anglais et les Prussiens entreraient dans Paris le 7; l'armée française évacuerait la capitale et se retirerait de l'autre côté de la Loire jusqu'à ce que le roi (à sa rentrée, le 8) en avisât autrement. Sa grâce s'offrit même à tenter d'obtenir que le prince Blücher retînt deux jours ses troupes dans leurs positions de Clamart et de Meudon : mais en même temps elle déclara qu'elle ne pouvait consentir à suspendre les hostilités tant qu'il resterait un seul soldat français dans Paris. Ayant reçu cette déclaration expresse de la part de sa grâce, les commissaires se retirèrent.

A force de haine, Blücher rendit aux choses le tragique et le sérieux que tant de dissimulation leur enlevait. Comme on lui avait envoyé pour commissaire un simple général, il requit d'abord du maréchal Davoust un négociateur plus autorisé. De plus il indiqua pour signer la capitulation le palais de Saint-Cloud, et il se hâta d'y porter son quartier-général. Pour couronner l'humiliation de la France, il voulut que la capitulation fût signée dans le même palais d'où étaient sortis tant d'ordres absolus pour la Prusse et l'Europe.

XII. — CONSEIL DE GUERRE. — CONVENTION DE PARIS.

Le projet de capituler allait s'exécuter comme il était convenu; mais il fallait le déguiser encore aux yeux du grand nombre. Voilà pourquoi, avec un éclat singulier, on réunit un conseil de guerre formé des principaux généraux; mais en même temps on ne le réunit que dans la matinée du 2 juillet, lorsqu'on était enveloppé de toutes parts. Avec une ruse où il est impossible de ne pas reconnaître la main de Fouché, on posa la question de la défense quand elle put paraître résolue aux yeux mêmes des meilleurs. Si on voulait combattre, c'est le 29, le 30 juin qu'il fallait s'y résoudre; mais le 2 juillet il était trop tard : la délibération ne pouvait plus servir qu'à masquer les conciliabules avec l'ennemi.

Rien de plus imposant que la réunion des généraux à La Villette, et pourtant il est douteux que la postérité ratifie la décision qu'ils prirent de rendre Paris sans combat. Quelle différence on vit alors entre 1814 et 1815 ! L'année précédente, en des circonstances plus désespérées, les maréchaux Mortier et Marmont, avec une vingtaine de mille hommes, n'avaient pas hésité un instant à livrer bataille

sous Paris, à La Villette, à Belleville, jusque dans les faubourgs et aux barrières même. Ils ne s'étaient retirés que lorsque toute résistance avait été épuisée. Cela n'avait étonné personne. On n'aurait pas même compris qu'il pût en être autrement. Et maintenant, dans les mêmes lieux fortifiés par l'art, avec 80,000 soldats appuyés de 17,000 tirailleurs, de 30,000 gardes nationaux rangés derrière la position presque inexpugnable du canal de l'Ourcq, en face d'un ennemi partagé, on se décidait à se retirer, à céder Paris et la France sans brûler une amorce! Pourtant on avait vu dans les combats de Compiègne, de Senlis, hier encore à Versailles, par le coup de main d'Exelmans, que c'étaient des Français que l'on commandait, et qu'ils savaient encore aborder l'ennemi!

Que s'était-il donc passé? Le voici. Dans l'intervalle de cette année, on avait fait cette étrange découverte, qu'il est trop dangereux pour l'ordre de défendre une capitale, que l'on fait courir par là un trop grand risque aux arts, au commerce, à *l'amélioration des mœurs* (car ces singulières considérations furent alléguées par le gouvernement dans sa proclamation), comme si l'année précédente il n'y avait point eu de beaux-arts et de mœurs à améliorer! comme si les étrangers avaient hésité jamais à livrer bataille sous leur capitale pour la sauver ou la reprendre : les Autrichiens sous les murs de Vienne, à Essling et Wagram; les Espagnols sous Madrid, à Somo-Sierra; les Russes sous Moscou, à la Moskova, et dans cette même campagne les Anglo-Belges à Bruxelles!

Il faut bien admettre que dans ce conseil suprême de La Villette ces hommes si familiarisés avec la mort ne l'ont pas crainte pour eux-mêmes ce jour-là plus que les autres jours de leur vie; mais ils subirent la force des choses, qui se montrait partout. Bonaparte tombé, le bonapartisme avait disparu. A sa place ne se montra aucun principe qui sembla valoir qu'on s'ensevelît avec lui.

Les militaires, comme les autres hommes, en des circonstances trop fortes, laissent entrer dans leurs jugemens pratiques, sur ce qu'ils savent le mieux, des considérations étrangères à leur profession, et quand cela arrive, tout est perdu, car ils peuvent couvrir de la gloire qu'ils ont acquise dans vingt batailles les sophismes de la lassitude ou de l'inconstance. Et qui alors, dans une question militaire, peut résister à leur autorité? quelle voix serait entendue? Lorsque tous les maréchaux, moins un seul, Lefebvre, opinaient pour la reddition, il ne restait qu'à opposer chacun d'eux à lui-même. Que le prince d'Eckmühl, le prince d'Essling, le duc de Dalmatie se souviennent seulement de Davoust, de Masséna et de Soult! En effet, il n'y avait pas là un seul homme qui n'eût, en d'autres temps, engagé quelque affaire avec des chances beaucoup moins

grandes. Davoust, le plus décidé à capituler, n'avait-il pas, avec 30,000 hommes, battu les 90,000 Prussiens d'Auerstaedt? Mais maintenant la raison stratégique ne servait qu'à couvrir la raison politique.

Pour quelle cause se battrait-on à outrance? La révolution? Napoléon se vantait de l'avoir détruite. Le bonapartisme? Il avait abdiqué avec son chef. La patrie? Elle avait été violée l'année précédente. La liberté? On avait appris pendant quinze ans à s'en passer. L'égalité? Était-ce donc à des princes, à des ducs, à des comtes, à des barons de s'immoler pour elle? Restait le mobile sacré, l'intérêt, et il est certain qu'il y en avait un évident à ne pas se compromettre davantage avec la restauration et à lui ouvrir les portes sans tarder. D'ailleurs l'accusation de pillage reparut, et cette fois contre les soldats français, les défenseurs étant, disait-on, plus à craindre que les ennemis. Et cela se répétait à la vue même de cette armée qui n'avait rapporté pour butin que ses blessures. Quant au chef, le prince d'Eckmühl mit fin aux dernières hésitations en déclarant qu'il avait vaincu depuis quelques jours *ses idées et ses préjugés*. Cette difficulté écartée, il était bien entendu en effet qu'il ne restait plus aucun motif de combattre.

Les masses de l'armée eurent un instinct différent, puisqu'on assure qu'elle voulut se donner un autre chef. Elle s'offrit, dit-on, à Vandamme; mais le général Vandamme avait été des conciliabules du prince d'Eckmühl, et il pensait exactement comme lui. Ne trouvant donc plus de chef illustre et ne voulant pas se donner à un chef obscur, d'ailleurs ne pouvant sauver le gouvernement et l'assemblée malgré eux, il ne resta à cette armée décapitée qu'à se retirer derrière la Loire, jusqu'à ce qu'elle fût licenciée.

La capitulation de Paris s'explique par la prostration et les embûches de l'esprit politique. Au point de vue militaire, elle ne se comprend plus. S'il était admis en principe que, dans l'intérêt d'une capitale, une armée de défense sous ses murs doit la céder à l'ennemi sans combattre, il n'y aurait plus aucune garantie pour la sécurité ou l'indépendance d'une nation, car il suffirait à l'ennemi de surprendre quelques marches et de se présenter devant la capitale pour que la nation fût aux abois et dût se rendre sans merci. Il est vrai que les Russes, les Autrichiens, les Bavarois avaient déjà passé le Rhin. Ils pouvaient faire leur jonction dans quinze jours, et cet ennemi absent agit sur les esprits comme s'il eût été présent. Il pesa de tout son poids sur la décision du conseil de guerre. Pourtant quel essor une bataille gagnée sous Paris n'eût-elle pas donné à la France? Qui sait les combinaisons nouvelles qu'un grand succès eût amenées? La France en eût été peut-être toute changée. D'ail-

leurs, si l'on se refusait à battre l'ennemi présent par la considération que l'on aura peut-être affaire plus tard à des ennemis encore absens, il faudrait renoncer à la guerre. N'avait-on pas vu des causes ruinées subitement relevées par un seul coup? La postérité répondra que, puisque Napoléon s'abandonnait, il ne fallait pas s'abandonner soi-même, qu'il ne doit pas être permis de désespérer quand on a encore 100,000 hommes sous la main, sans compter les corps de Rapp, de Suchet, de Lamarque. Et au pis aller que pouvait-il arriver? Que la bataille fût perdue, et que l'honneur fût sauvé.

Dans cette crise suprême, on cherche les traces d'un homme que l'historien Niebuhr admirait comme un ancien Romain, qui avait autrefois sauvé la France, et que Napoléon avait repris, mais en l'affaiblissant à son insu d'un titre féodal, Carnot. Lui aussi (et rien ne montre mieux l'embûche) désespéra de la défense de Paris au moment où la question fut posée. Avec Carnot, la patrie sembla se voiler et s'abandonner elle-même; mais, ce moment excepté, ses avis gardèrent quelque chose de la trempe des temps inébranlables. Après Waterloo, il avait voulu que Napoléon, descendu au palais de l'Élysée, retournât sur-le-champ à l'armée pour la rallier. Après la capitulation de Paris, il voulait que l'assemblée et le gouvernement se retirassent au milieu des troupes, sur la Loire, pour continuer la défense et appeler la France aux armes. Tels furent ses avis. Le seul que l'on accepta fut celui où il avait désespéré. Cet homme antique s'adressait à des hommes nouveaux qui ne l'entendaient plus. Aussi cette capitulation, déguisée sous le nom de convention, a-t-elle été si funeste, que tous les partis qui y ont prêté la main, tous les gouvernemens qui s'y sont associés de près ou de loin, ont péri l'un après l'autre, frappés d'impuissance ou soupçonnés de défection.

Au milieu de ces ruines, la chambre des représentans récapitula les vœux du peuple. Comme première garantie, elle demandait une constitution délibérée par la représentation nationale, la liberté politique, le système représentatif, la liberté de la presse, la responsabilité des ministres, l'abolition de la noblesse ancienne et nouvelle. Prises pour devise dans le combat, ces paroles eussent pu avoir une grande puissance; mais, jetées au hasard, avant de se rendre sans résistance, elles ne devaient rien produire de durable. Vains simulacres par lesquels de faibles assemblées couvrent leur retraite et leur abandon de la chose publique, d'autant plus que personne ne prend la responsabilité de semblables protestations! On jette au vent des mots fastueux; à leur abri, on court prêter un nouveau serment au plus fort. Rien n'a plus usé la parole chez les Français que ces déclarations qui ne sont suivies d'aucun acte, d'aucun

sacrifice. C'est par là que la langue française a été comme exténuée. Dans tout cela se trouvait déjà le germe de ce que nous sommes devenus. La liberté même sembla se parodier, quand, au milieu de ce manque de résolution, un député osa reproduire les paroles de Mirabeau : « que l'on ne céderait qu'à la puissance des baïonnettes. » Tous les membres se levèrent : ils s'écrièrent qu'ils resteraient inébranlables à leurs places. Le lendemain 7 juillet, les portes étaient fermées; des troupes en interdisaient l'approche aux députés. Le général Lafayette se présenta pour entrer; on lui cria à travers des grilles qu'il y avait ordre de ne laisser entrer personne. Encore une assemblée française expulsée par des soldats! Du moins ce jour-là ils étaient étrangers (1).

XIII. — L'INVASION. — SECONDE RESTAURATION.

C'était donc là ce que la France avait gagné en se mettant à la discrétion d'un seul : d'abord des victoires éclatantes qui tenaient du prodige, puis des victoires plus durement achetées, longtemps incertaines, suivies d'avantages douteux; enfin, dans les dernières années, des entreprises plus gigantesques, plus éblouissantes que solides, l'espérance prise pour la réalité, l'imagination pour les faits! Et pendant qu'on avait réveillé chez les peuples étrangers le désir de l'indépendance à force d'oppression, on avait étouffé chez nous la liberté, qui seule pouvait faire les miracles : de là le vide au dedans et les invasions infaillibles aussi longtemps que le régime eût duré.

En 1792, les armées étrangères s'étaient consumées dans quelque siége obscur sans oser entamer un pouce du sol sacré. Elles avaient été arrêtées par le prestige ou la superstition de la révolution française au moins autant que par les armes; mais le rempart moral qui nous avait protégés était tombé avec notre liberté même. Les idées, les principes qui nous avaient défendus comme des forteresses, nous les avions laissé détruire. Cent jours n'avaient pas suffi à les refaire, et c'est par cette grande brèche ouverte, non point par une autre, que l'ennemi entrait maintenant de toutes parts et sans obstacle. C'est par là qu'étaient entrés les Russes de Barclay, les Autrichiens de Schwartzenberg, les Bavarois, après avoir franchi le Rhin à Manheim, à Bâle, à Oppenheim. Les armées poussaient les armées. Derrière elles, les prédications des enthousiastes poussaient les peuples contre nous, et que nous restait-il à leur opposer? A qui pouvions-nous faire croire des Allemands, des Prussiens, des Anglais,

(1) *Mémoires* du général Lafayette, t. IV, p. 478.

des Italiens, des Espagnols, que l'obéissance passive était la continuation de la liberté, que les institutions de Charlemagne étaient les institutions de la constituante? Grâce à une éducation particulière qui nous avait isolés du genre humain, nous avions pu nous pénétrer péniblement de ces maximes; mais quand même les étrangers eussent compris ces choses bizarres, quel prestige pouvaient-elles exercer encore sur eux? Ce que l'on appelle les idées nouvelles présentées sous la figure d'un maître absolu leur parut ce qu'il y avait de plus vieux et de plus insupportable. Et en effet il n'est pire chose au monde que la servilité qui se donne comme l'image de l'indépendance. A toutes les revendications de la liberté nous avions eu beau opposer le code civil; les universités de Prusse et d'Allemagne nous avaient répondu par la bouche des Fichte, des Goerres, des Jahn, des Thibaut, que le code de Justinien lui-même n'avait pas eu la prétention de remplacer la vie morale, libre, détruite par l'empire de Byzance, et ils ajoutaient « qu'il n'était pas une des maximes de 1789 qui n'eût été abandonnée ou reniée, que cent jours n'avaient pas changé l'ouvrage de quinze ans, et qu'on n'avait plus affaire à la révolution française. » Nous nous trouvâmes ainsi désarmés plus encore que par nos défaites, car nos simples maximes avaient été remplacées par des contradictions telles que celle-ci : « que la liberté s'établit par le despotisme. » Dans cette idée fausse devait succomber deux fois la France près de sa perte, en 1814 et 1815 (1). Le monde entier lui-même y périrait, si l'on pouvait réussir à l'armer pour ces subtilités.

Louis XVIII reparut, et comme si on eût voulu marquer que la guerre seule avait tout fait, il rentra dans Paris le lendemain même du jour où les Anglais et les Prussiens en avaient pris possession. Rien ne dissimulait plus les armes étrangères Le roi n'avait plus, comme en 1814, des rois pour compagnons et pour introducteurs. L'empereur Alexandre n'était plus là pour se faire pardonner la victoire par ses sourires. C'étaient des généraux ennemis, couverts du sang nouvellement versé qui ouvraient le chemin. L'un d'eux menaçait déjà de renverser les monumens qui lui rappelaient ses défaites.

Ainsi nul artifice ne dissimulait aux yeux les dures conditions de la force et de la nécessité. Elles apparaissaient dans toute leur rigueur en dépit des acclamations. On oublia même d'aller, comme l'année précédente, à l'église de Notre-Dame rendre grâces à Dieu de ce trône reconquis; mais on se hâta vers le palais des Tuileries

(1) « Il n'y a plus de France tant que les armées étrangères occupent notre territoire. » (Mme de Staël, *Considérations sur la révolution française.*)

par le plus court chemin, soit précipitation après ce nouvel exil, soit que l'on crût inutile de dissimuler : don funeste que cette couronne ainsi reçue, sans intermédiaire, des mains de Blücher et de Wellington, que M. de Chateaubriand appelait alors *notre nouveau Turenne!* Les Bourbons auront raison de soutenir qu'il n'y a eu entre eux et la nation ni conditions ni contrat (1). Ils ont pour eux le droit de la guerre, et il est presque impossible qu'ils ne finissent point par s'en prévaloir. Ce jour-là, l'excès même de leur droit sera leur ruine, car les mêmes hommes qui veulent bien aujourd'hui se rendre à merci l'oublieront dès demain. Bientôt ils s'indigneront qu'on leur dispute les garanties qu'ils ont refusé de défendre.

Entre les Bourbons et la masse des Français que restait-il des illusions et des espérances de l'année précédente? Désormais on se connaissait trop bien, et l'on avait appris que nul n'était changé. Le roi savait qu'il pouvait être abandonné de ses sujets, et ceux-ci qu'ils pouvaient être asservis sous prétexte d'être affranchis. Ce jour-là, un seul homme put triompher sans crainte de l'avenir : c'était Fouché. Ministre de Napoléon, il se voyait ministre des Bourbons. Au pied du trône qu'il relevait, au milieu de la stupeur du peuple qu'il changeait en acclamations, il dut croire dans le cortége que lui seul était infaillible et nécessaire; mais c'est lui au contraire qui devait être le premier désabusé par l'exil et par une mort obscure et misérable. Qui eût pu lire dans l'avenir eût vu que cette *admirable entrée* préparée par Fouché ne devait profiter à personne. Le bonapartisme y trouvait sa ruine, la restauration un motif permanent de reproches, puis d'accusations, enfin sa perte. Quant au parti constitutionnel, il ne s'était montré que pour ouvrir les portes aux ennemis : fatal commencement qui devait aussi se retourner contre lui et contre nous!

XIV. — NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE.

Napoléon seul profita de son désastre; il se releva et grandit à Sainte-Hélène. Et là quelles plaintes aiguës il fit entendre! Elles ont été ouïes de chaque point de la terre. Et pourtant il avait avec lui, pour lui faire son cortége, toute la gloire du monde, tandis que la plupart des hommes qui, en France, ont aimé ou servi la liberté avec un peu d'éclat ont dû mourir sur l'échafaud ou dans l'exil, ou au moins dans l'abandon et dans l'oubli; mais eux sont morts seuls et sans cortége : ils n'ont pas eu pour adieu et pour consolation su-

(1) Fouché, déjà ministre du roi, annonça que les alliés le ramenaient impérieusement sans *négociations ni pacte.* Lafayette, *Mémoires,* t. V, p. 478.

prême la renommée et les acclamations des peuples, ceux-ci les réservant presque toujours pour le maître qui leur a mis le frein.

Une grande pitié nous a saisis au cœur en voyant Napoléon à Sainte-Hélène, et qui eût pu alors s'en défendre? Comme bientôt lui-même, dans ce prodigieux changement, se mit au niveau de sa nouvelle fortune, que dans l'adversité il se montra accessible à ses familiers, sensible aux maux qu'il venait d'apprendre à connaître, ouvert à tous les sentimens humains depuis que le trône ne le garantissait plus des indignités de la destinée ordinaire; comme il laissa voir l'homme quand l'empereur eut disparu, et qu'il loua la liberté sitôt qu'il fut captif, on en conclut qu'il avait toujours été ainsi en secret dans l'ancienne prospérité. Les élans de justice qu'il montra quand il fut le plus faible, nous supposâmes qu'il les avait éprouvés quand il était le plus fort. La figure de Napoléon de 1800 à 1815 fut ainsi altérée dans l'histoire par le reflet des années de 1816 à 1821. Nous fîmes remonter dans le passé sur le trône impérial la sagesse tardive, puisée dans la captivité. Grande cause de perturbation pour la plupart des récits! De là ce Napoléon modéré, impartial, presque débonnaire, tout l'opposé de celui que les contemporains ont connu, et dont ils nous ont transmis l'impression véritable. Ne brouillons pas tous les temps par une molle complaisance, qui aussi bien n'a plus d'objet, car la tombe vide de Sainte-Hélène ne sollicite plus la pitié de personne. Nous pouvons croire que cette grande ombre est apaisée et satisfaite, et que ses vœux, à elle, sont comblés. Transportons donc ailleurs notre pitié vers des maux plus réels ou plus immérités, et profitons au moins de ce que nous sommes dégagés de la compassion pour revenir à la vérité seule.

La gloire de Napoléon est assez grande; ne la faisons pas surhumaine en louant ses désastres à l'égal de ses triomphes. Quand nous le comparons à César, n'oublions pas les différences. César a gardé toutes ses conquêtes; Napoléon a perdu toutes les siennes. César n'a été trompé dans aucun de ses calculs; il n'a subi aucun mécompte. Rien ne peut être comparé aux succès de Napoléon, si ce n'est ses revers.

Si César avait amené deux fois par sa faute l'invasion des Barbares dans Rome, s'il avait perdu dans quatre campagnes les armées romaines, en Gaule, en Germanie, en Ibérie, en Scythie, est-il croyable que les anciens lui eussent su autant de gré de ses défaites que de ses victoires? Pour qui connaît leur esprit judicieux, il est permis d'en douter.

EDGAR QUINET.

ROYER-COLLARD

ORATEUR ET POLITIQUE

Vie politique de Royer-Collard, par M. de Barante.

Depuis la chute du gouvernement parlementaire, les hommes que ce régime a produits sont restés debout, donnant l'exemple d'une activité qui ne se dément pas, bien qu'ils soient arrivés pour la plupart à l'âge ordinaire de la retraite. M. Guizot publie ses *Mémoires*, M. Thiers termine son *Histoire de l'Empire*, M. le duc de Broglie trace dans le silence ses *Vues sur le Gouvernement;* M. Villemain, M. Cousin, M. de Rémusat nous charment tous les jours par des écrits encore pleins de jeunesse et de vie. Un des plus laborieux dans ce groupe d'élite, M. de Barante, nous a donné successivement une *Histoire de la Convention*, une *Histoire du Directoire*, des *Notices biographiques* sur M. de Sainte-Aulaire et M. le comte Molé; le voilà maintenant qui recueille les œuvres politiques de Royer-Collard, en les accompagnant d'un commentaire historique. En réalité, ces deux volumes ne sont rien moins qu'une histoire complète de la restauration et de la monarchie de 1830, écrite par un témoin parfaitement placé, puisqu'il a été lui-même acteur dans la plupart des événemens qu'il raconte, et dont l'âme droite, le jugement sain, l'esprit élevé, nous garantissent contre toute vue étroite et toute passion personnelle.

Pour s'expliquer cette fécondité, il faut suivre de l'œil M. de Barante dans la retraite qu'il affectionne. A l'entrée de la Limagne d'Auvergne, et non loin de l'industrieuse ville de Thiers, s'élève le

château paternel, rebâti à la moderne depuis un incendie qui l'a détruit. La vue s'étend sur la vallée de la Dore, un des affluens de l'Allier, et s'arrête sur le majestueux Puy-de-Dôme. Une immense bibliothèque remplit le premier étage. C'est là que M. de Barante a passé la plus grande partie de sa vie; conseiller d'état, pair de France, ambassadeur, c'est là qu'il aimait à se retirer dans ses jours les plus remplis, là qu'il a trouvé un refuge contre les vicissitudes de nos temps agités. Il y a maintenant bien près de quarante ans qu'il y écrivait l'*Histoire des Ducs de Bourgogne*, ce modèle de narration simple et attachante, et on l'y retrouve encore aujourd'hui élevant de la même main ferme et calme un monument à un ancien ami. A la vie brillante du monde, où l'attrait de son esprit lui a valu de si illustres amitiés, il a su mêler la solitude, la méditation et le travail; il a répandu dans ses écrits la sérénité du beau paysage qui l'entoure, et chaque heure de ce temps qui passe si vite, il a pu l'arrêter et la remplir.

Les études biographiques ont toujours été une des formes favorites de son talent. Il aime les détails de l'histoire, et il y excelle. Même sans remonter à des temps éloignés, que de portraits peints avec finesse il nous aura laissés sur des contemporains! La bienveillance, cette grâce de l'âme, y ajoute un agrément de plus sans nuire à la vérité. Lui-même nous l'a dit en termes charmans dans une de ses dernières préfaces : « Ces notices peuvent être lues avec confiance; je les donne pour sincères et vraies. La bienveillance est souvent plus juste que l'esprit chagrin et satirique. Les portraits de Saint-Simon, qui ont tant de relief et de vie, sont parfois calomnieux; ce grand peintre n'est pas toujours vrai. » Comment écrirait de nos jours Saint-Simon lui-même? Aurait-il les mêmes violences de passion et de style? Sous Louis XIV, tout était mystère, dissimulation, haine cachée et contenue; de nos jours, les hommes se voient en pleine lumière; on apprend davantage à les plaindre et moins à les haïr.

La biographie politique de Royer-Collard présentait des difficultés particulières; elle est tout entière dans ses discours, et que sont des discours loin des émotions du moment qui les a produits? « M. Royer-Collard, dit en commençant M. de Barante, s'entretenait un jour avec moi des succès de tribune et de la gloire décernée aux orateurs. Il disait que leur nom pouvait rester illustre dans la postérité, mais que leurs discours, détachés des circonstances où ils avaient été prononcés, ne pouvaient produire leur effet sur de froids lecteurs qui cherchaient seulement un plaisir littéraire. Si on voulait, ajoutait-il, rendre la vie aux discours des orateurs politiques, il faudrait les encadrer dans un récit, dire quelle était la situation

générale, la direction du gouvernement, l'état des partis. L'idée me vint que c'était peut-être une sorte de recommandation qu'il adressait à mon amitié. » Ce début, qui rappelle la manière des historiens de l'antiquité, nous apprend avec une simplicité de bon goût quelle a été l'origine de ce livre.

Royer-Collard aurait aujourd'hui bien près de cent ans; les ombres commencent à s'étendre sur sa mémoire. Tout ce qu'il a défendu est tombé, tout ce qu'il a combattu est vainqueur. Il aimait l'antique maison de Bourbon, la monarchie constitutionnelle, la discussion parlementaire, la liberté réglée de la presse et de la parole, le suffrage restreint, le règne paisible des lois; il détestait la révolution, la république, l'empire, les coups d'état, le règne de la force, le suffrage universel, qu'il accusait de n'être que la force sous un autre nom. Il eût été bien malheureux depuis quinze ans, hâtons-nous de dire qu'il l'eût été trop. Il n'était pas exempt d'exagération, de pessimisme, et l'énergie superbe de ses convictions lui grossissait à la fois le bien et le mal. Ses idées n'ont pas aussi complétement péri qu'elles en ont l'air; l'apparence les condamne, la réalité leur est moins contraire. Ce n'est pas en vain que trente ans d'un gouvernement libre et régulier ont passé sur la France; les habitudes et les mœurs en ont gardé l'empreinte encore plus que les lois. Ce n'est donc pas peine perdue que de suivre M. de Barante dans cette biographie politique d'un homme qui a régné par la pensée, et dont l'esprit ne s'est pas tout à fait retiré de nous.

I.

Né en 1763, Royer-Collard venait d'avoir vingt-cinq ans, quand commença le drame révolutionnaire. Alors avocat au parlement de Paris, il fut un moment membre et secrétaire du conseil de la fameuse commune; après le 10 août, il se hâta d'en sortir. Le spectacle dont il fut témoin à cette terrible époque lui laissa une impression qui ne s'effaça jamais. Après avoir échappé par miracle aux poursuites du comité de salut public, il se signala en 1796 par une protestation vigoureuse contre le maintien des réquisitions sous une constitution qui posait en principe la liberté des personnes et le respect des propriétés. L'année suivante, il fut élu député au conseil des cinq-cents par l'assemblée électorale du département de la Marne. Le discours qu'il prononça le 14 juillet 1797 doit être considéré comme le point de départ de sa vie politique; il s'agissait d'obtenir la réparation d'une des plus odieuses violences de la révolution, la révocation des lois qui prononçaient la déportation ou la réclusion des prêtres, lorsqu'ils avaient refusé de prêter serment à

la constitution civile du clergé. Camille Jordan commença l'attaque, Royer-Collard le suivit.

Trois ans seulement après le 9 thermidor, quand le sang des échafauds fumait encore, il s'est trouvé un homme pour dire à une assemblée alors toute composée d'élémens révolutionnaires : « Vous ne voulez pas détruire le catholicisme en France, parce que vous n'êtes pas d'absurdes tyrans; vous ne le devez pas, parce que le culte catholique est, comme tous les autres, sous la garantie de la constitution. Je me hâte d'affirmer que vous ne le pouvez pas. La destruction du catholicisme ne pourrait s'opérer que de deux manières, ou par l'anéantissement de tout principe religieux, ou par l'établissement d'une religion nouvelle, qui deviendrait aussi la religion de la majorité. Ce n'est pas à des législateurs éclairés qu'il est besoin de redire que jamais, non jamais, ils ne donneront le change au plus impérieux besoin de la multitude, le besoin de croire, de s'élancer dans l'avenir, d'étendre ses espérances et ses craintes au-delà des bornes du monde physique et de la vie humaine. Et si les principes religieux sont inhérens à notre nature, en telle sorte que nous ne puissions pas, même par la pensée, en séparer l'existence des sociétés civiles, où est-elle cette religion plus digne que la religion catholique de la protection des lois et prête à s'élever triomphante sur ses ruines? O vous qui, *dans la profondeur de votre ineptie*, prétendiez substituer aux dogmes d'une religion que dix-huit siècles ont couverts de leur vénérable poussière je ne sais quelles niaiseries philosophiques, savez-vous ce que c'est qu'une religion? » On a justement loué le premier consul d'avoir rétabli, quatre ans après, le culte national; mais on voit que Bonaparte avait été précédé : la tribune avait commencé ce que l'épée devait accomplir.

Ce discours se terminait par cette péroraison admirable : « Hommes d'état, vous vous emparerez de la justice comme du plus profond des artifices et de la plus savante des combinaisons politiques; par elle, vous pacifierez le présent et vous conjurerez l'avenir; vous relèverez l'opprimé, vous épouvanterez l'oppresseur. Aux cris féroces de la démagogie invoquant l'audace, et puis l'audace, et encore l'audace, vous répondrez enfin par ce cri consolateur et vainqueur, qui retentira dans toute la France : *La justice, et puis la justice, et encore la justice!* » Un pareil langage ne pouvait retentir longtemps impunément aux oreilles de la faction dominante; le coup d'état du 18 fructidor éclata. Royer-Collard ne fut pas, comme son ami Camille Jordan, placé sur la liste des déportés qu'on envoyait mourir à Cayenne; mais son département était au nombre des quarante-huit dont les élections furent annulées, et il rentra dans l'obscurité.

Il n'avait eu jusqu'alors aucune relation avec les princes émigrés;

mais, comme il l'a remarqué lui-même, « bien des gens ont été proscrits pour des opinions qu'ils n'avaient pas et que la persécution leur a données. » Au printemps de 1798, il se rendit en Suisse, où se trouvaient plusieurs exilés, et là il consentit à faire partie d'un comité établi à Paris dans l'intérêt d'une restauration. Pendant les années qui suivirent, ce comité correspondit avec Louis XVIII, pour l'informer de l'état des esprits en France. Au mois de juin 1800, le parti de l'action l'ayant emporté un moment dans les conseils des princes, Royer-Collard et ses collègues donnèrent leur démission. La note qu'il écrivit à ce sujet est reproduite tout entière par M. de Barante; elle montre une aversion légitime pour les conspirations, les insurrections, les complots avec l'étranger, tous ces petits et mauvais moyens qui perdent les meilleures causes. « Comme c'est la force des événemens et des choses qui a produit et conduit la révolution, c'est la même force qui peut seule l'arrêter et la détruire. Tous les plans qui ne s'appuient pas sur cette force, qui n'ont pas pour unique objet de l'employer quand elle existera, ne sont que des intrigues impuissantes, qui ne tardent pas à devenir la pâture de la police et le scandale de l'opinion; les vrais royalistes ne peuvent y prendre aucune part. »

L'avortement de toutes les trames tentées à cette époque, et en particulier de l'horrible tentative de la machine infernale, ne tarda pas à montrer que Royer-Collard avait vu juste. Au lieu d'ébranler le pouvoir du premier consul, ces machinations le fortifièrent. La proclamation de l'empire vint encore ajourner les espérances des amis de la monarchie tempérée. Royer-Collard n'accepta, sous le gouvernement impérial, aucune fonction politique, et s'occupa uniquement d'études littéraires et philosophiques. Il publia sans signature, dans le *Journal des Débats*, un piquant article sur M. de Guibert, où se révèle pour la première fois cette mordante ironie qui était une des qualités de son esprit, et qui avait fini, dans ses derniers jours, par dominer toutes les autres. Devenu presque malgré lui professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, on sait quel éclat inattendu il répandit sur cette chaire, qu'il n'occupa que si peu de temps.

Nous n'essaierons pas d'apprécier ici ce qui a été jugé tant de fois et avec tant d'éloquence. La métaphysique est une divinité jalouse, elle ne souffre que les hommages de ses adeptes. Tout le monde doit savoir gré à Royer-Collard d'avoir ramené au spiritualisme la philosophie rabaissée, mais tout le monde ne peut pas se flatter de comprendre également le langage abstrait qu'il lui prête. Le fond de la doctrine nous paraît excellent, la forme nous effraie un peu par son obscurité majestueuse et presque sacerdotale. Ce langage doit

être en tout cas une puissante gymnastique pour l'esprit, car Royer-Collard lui doit sans aucun doute cette élévation de style et de pensée qui a fait son succès comme orateur politique. Il a été à la tribune un philosophe, ramenant tout, comme les législateurs de l'antiquité, à des principes généraux et en tirant des déductions rigoureuses; c'est par là qu'il a longtemps dominé les intelligences. Dans le parlement d'Angleterre, où règne avant tout l'esprit pratique et positif, ce genre d'éloquence aurait moins d'ascendant; mais le génie français aime l'enchaînement logique et le ton souverain.

Avec la restauration commence sa grande carrière politique. S'il ne fut pas précisément un des rédacteurs de la charte de 1814, il eut une assez grande influence sur les principales mesures qui suivirent la rentrée des Bourbons. M. de Barante lui attribue surtout l'ordonnance du 7 février 1815 sur l'instruction publique, qui transformait complétement le régime de l'université impériale en instituant dans les provinces dix-sept universités. « Il nous a paru, disait l'exposé des motifs, que le régime d'une autorité unique et absolue était incompatible avec les intentions libérales de notre gouvernement; que cette autorité, essentiellement occupée de la direction de l'ensemble, était en quelque sorte condamnée à négliger cette surveillance journalière qui ne peut être confiée qu'à des autorités locales, mieux informées des besoins et plus directement intéressées à la prospérité des établissemens placés sous leurs yeux; que le droit de nommer à toutes les places, concentré dans les mains d'un seul homme, en laissant trop de chance à l'erreur et trop d'influence à la faveur, affaiblissait le ressort de l'émulation et réduisait les maîtres à une dépendance mal assortie à l'honneur de leur état et à l'importance de leurs fonctions. » Il est fort à regretter que ce système n'ait pas été essayé. La révolution du 20 mars en empêcha l'exécution. Au retour du roi, Royer-Collard abandonna ce premier projet et y substitua le maintien pur et simple de l'université impériale, en transportant les fonctions de grand-maître à une commission de l'instruction publique dont il devint le président.

Nommé député de la Marne à la chambre de 1815, le premier discours qu'il y prononça eut pour but de défendre l'inamovibilité de la magistrature, attaquée par la réaction ultra-royaliste. M. de Barante, ordinairement si modéré, a des termes amers pour caractériser la violence de cette réaction. « Lorsqu'on se rappelle cette époque, dit-il, on a peine à en croire ses propres souvenirs; on voudrait douter de ce qu'on a vu et entendu. » La commission de la chambre des députés, saisie par le roi d'une proposition d'amnistie, voulut y introduire des exceptions et des catégories; Royer-Collard s'opposa à ces amendemens, inspirés par la vengeance. « La néces-

sité de punir cesse avec l'utilité de le faire. Ce n'est pas toujours le nombre des supplices qui sauve les empires. L'art de gouverner les hommes est plus difficile, et la gloire s'y acquiert à un plus haut prix. *Nous aurons assez puni, si nous sommes sages et habiles; jamais assez, si nous ne le sommes pas.* » La commission ayant proposé en même temps d'indemniser l'état, sur les biens des condamnés, des préjudices causés par le 20 mars, Royer-Collard donna à cette prétendue indemnité son véritable nom. « C'est de la confiscation qu'il s'agit, s'écria-t-il. Les confiscations sont si odieuses que notre révolution en a rougi, elle qui n'a rougi de rien; elle a lâché sa proie, elle a rendu les biens des condamnés. Que doit-on penser quand la confiscation est proposée, non pour l'avenir, mais pour le passé, contre la charte, qui abolit cette peine et qui défend de la rétablir? »

Jusque-là tout était bien; mais la manière magistrale de Royer-Collard allait bientôt l'entraîner trop loin. On sait quel singulier spectacle présenta vers la fin de sa session la chambre de 1815. Les ardens partisans de l'ancien régime, ou de ce qu'on appelait l'ancien régime, se sentant en majorité, voulaient transporter le pouvoir dans la chambre; les défenseurs des droits et des intérêts nouveaux, se sentant appuyés par le roi, invoquaient au contraire à tout propos l'autorité royale. Cette interversion des positions naturelles se fit sentir surtout dans la discussion de la loi sur les élections proposée par M. de Vaublanc. Royer-Collard y fit plusieurs professions de foi d'un royalisme outré; il s'attacha à démontrer que le gouvernement organisé par la charte n'était pas un gouvernement *parlementaire* à la manière anglaise, car ce n'est pas d'hier que datent les récriminations contre l'imitation de l'Angleterre. « En Angleterre, l'initiative, qui est le principe de l'action, la haute administration et une grande partie du gouvernement résident dans la chambre des communes; chez nous, le gouvernement tout entier est dans la main du roi; *le roi gouverne indépendamment des chambres;* leur concours, toujours utile, n'est cependant indispensable que si le roi reconnaît la nécessité d'une loi nouvelle et pour le budget. Si vous voulez substituer le gouvernement anglais à notre charte française, donnez-nous la constitution morale et physique de l'Angleterre; faites que l'histoire d'Angleterre soit la nôtre; mettez dans notre balance politique une aristocratie puissante et honorée; faites plus encore, donnez-nous ce qu'on appelle si improprement les *abus* de l'Angleterre, car si la réforme parlementaire depuis si longtemps invoquée avait lieu, si les irrégularités nombreuses qui se sont introduites malgré la théorie n'existaient plus, c'est l'opinion des hommes d'état de ce pays que l'Angleterre serait aussitôt précipitée dans l'abîme des révolutions. »

Ces paroles ont reçu des événemens un double démenti. D'abord la réforme parlementaire s'est faite en Angleterre, ainsi que bien d'autres réformes, et ce pays n'a pas été précipité *dans l'abîme des révolutions*; ensuite l'homme qui parlait ainsi en 1816 est précisément le même qui devait, quatorze ans plus tard, présenter au roi Charles X l'adresse des 221, expression fort nette et fort péremptoire de cette doctrine parlementaire qu'il avait repoussée avec tant d'énergie. M. de Barante n'essaie pas de dissimuler cette contradiction; il l'explique seulement par la différence des temps. Avant tout, Royer-Collard était un écrivain. Il appartenait plus qu'il n'en voulait convenir à l'école littéraire de Rousseau; absolu et dogmatique comme l'auteur du *Contrat social*, il recherchait comme lui les effets de style, qui ne s'accordent pas toujours avec la justesse. Il avait, tout en s'en cachant, cette vivacité d'impressions qui fait l'art d'écrire comme les autres arts, et qui entraîne la mobilité; il ne savait rien dire froidement, faiblement, et frappait d'une forte empreinte toutes ses idées. Le roi Louis XVIII aimait qu'on parlât de lui, de sa volonté, de sa sagesse; mais on eût pu s'en tenir un peu plus à la personne et généraliser un peu moins l'éloge. Ce n'est pas l'imitation de l'Angleterre, c'est la nature même des choses qui, dans tous les pays constitutionnels, attribue le pouvoir prépondérant à la majorité parlementaire. Faire de cette majorité l'instrument unique et habituel du gouvernement, comme l'ont voulu d'autres esprits systématiques, c'est tomber dans un autre excès, car il est de l'essence des majorités d'être flottantes, irrésolues, impropres à l'action; mais leur refuser une influence générale et décisive sur la marche des affaires publiques, c'est supprimer la conséquence après avoir accepté le principe. A son origine, la restauration a essayé de disputer aux chambres le droit d'initiative et le droit d'amendement, comme découlant uniquement de la prérogative royale; ces subtilités n'ont pu se maintenir. La théorie a beau s'y attacher, elles disparaissent d'elles-mêmes dans la pratique.

Ce n'est pas que nous ne rendions pleine justice au gouvernement de la restauration, surtout à ses débuts. Quand on compare l'état de la France en 1815 à ce qu'il était quatre ans après, on ne peut qu'éprouver une profonde reconnaissance pour le roi et pour ses deux principaux ministres, le duc de Richelieu et M. Decazes. Oublieuse et ingrate comme elle est, la nation ne placera jamais assez haut ceux qui l'ont retirée de l'abîme où l'avait précipitée Napoléon. Envahie par des armées victorieuses, déchirée par des partis implacables, elle avait à la fois à se délivrer des étrangers et à se pacifier elle-même. Quatre ans après, ces redoutables problèmes étaient résolus; ce pays ruiné, décimé par la guerre et par la disette, se

relevait à vue d'œil; il payait à l'Europe une rançon de deux milliards, rétablissait sa population et son activité productive, et prenait peu à peu possession de ses libertés nouvelles sous les auspices d'un gouvernement modérateur. L'ordonnance du 5 septembre 1816, qui arracha le pouvoir à la majorité réactionnaire élue dans le premier emportement du succès, fut un des principaux épisodes de ces belles années et un des actes les plus habiles de Louis XVIII. Sans elle, la révolution de 1830 aurait probablement éclaté dix ans plus tôt.

On a souvent dit que cette ordonnance avait eu le caractère d'un coup d'état. Cette qualification n'est pas exacte. En prononçant la dissolution de la chambre des députés, le roi usait d'un droit constitutionnel qui lui appartenait par la charte; en réglant par ordonnance les formes provisoires de l'élection, il ne violait aucune loi, puisqu'il n'en existait aucune, la loi électorale votée par la chambre des députés ayant été rejetée par la chambre des pairs. Les élections nouvelles montrèrent que Louis XVIII et ses ministres avaient parfaitement jugé les véritables sentimens du pays. La chambre de 1815 y disparut, et fut remplacée par une majorité franchement constitutionnelle. Royer-Collard, qui avait été pour beaucoup dans l'ordonnance du 5 septembre, fut nommé par le roi président de son collége électoral; c'est en s'adressant aux électeurs qu'il prononça cette phrase devenue célèbre : « Le roi, c'est la légitimité; la légitimité, c'est l'ordre; l'ordre, c'est le repos; le repos s'obtient et se conserve par la modération, vertu éminente que la politique emprunte à la morale. La modération, attribut naturel de la légitimité, forme donc le caractère distinctif des véritables amis du roi et de la France : » proposition vraie sous un roi sage, mais qui devait cesser de l'être avec un prince d'un autre caractère.

Alors prit naissance ce petit groupe d'amis politiques qui a reçu le nom de *doctrinaires*, et qui a exercé une si puissante action sur la fondation du gouvernement représentatif en France. Il se composait à l'origine de cinq ou six noms : Royer-Collard, Camille Jordan, de Serre, M. de Barante, M. Guizot; il s'est accru depuis de la plupart de ceux qui ont joué un rôle sous le gouvernement de juillet. On n'avait vu jusqu'alors aux prises que deux théories politiques : celle de l'ancien régime et celle de la souveraineté populaire; les doctrinaires apportaient un nouveau système, une nouvelle *doctrine*, et c'est de là que leur vint leur nom. « Appelés tour à tour, dit M. Guizot dans le premier volume de ses *Mémoires*, à combattre et à défendre la révolution, ils se placèrent dès l'abord dans l'ordre intellectuel, opposant des principes à des principes, affirmant des droits au lieu de n'alléguer que des intérêts. Il y avait

dans cette tentative un grand orgueil, mais qui commençait par un acte d'humilité, car il proclamait les erreurs d'hier en même temps que la volonté de n'y pas retomber. »

Puisque les doctrinaires eux-mêmes s'accusent d'orgueil, on aurait mauvaise grâce à les en disculper. Ils avaient donc ce défaut, et d'autres encore; mais on ne peut leur contester l'esprit, le talent, le caractère, l'activité, la conviction et en fin de compte l'ascendant. Ils ont échoué dans quelques-unes de leurs entreprises, mais ils ont encore plus réussi qu'échoué; ils ont trop professé, trop discuté, trop écrit et trop parlé pour avoir eu toujours raison, mais ils ont eu raison plus souvent que personne. Ils ont marqué profondément leur trace dans la législation, dans la politique, dans la littérature, dans la philosophie, dans les études historiques et critiques. Parmi les écoles qui cherchent à les remplacer, il n'en est encore aucune qui puisse se flatter d'un pareil succès. Qu'on demande maintenant de nouveaux pilotes pour des horizons nouveaux, c'est la loi de ce monde changeant; qu'on fasse appel à des idées plus larges et plus pratiques à la fois, qui s'enferment moins dans le cercle inflexible d'une forme de gouvernement, c'est très bien, pourvu qu'on les trouve; mais la première condition pour dégager l'avenir est d'être juste envers le passé. La France manquait en 1816 de l'expérience des institutions libres, elle marchait à l'aveugle, en tâtonnant, et elle a été fort heureuse de trouver pour la guider des hommes qui lui apportaient des principes à défaut d'autres enseignemens. Ces principes n'étaient pas tous également essentiels, également infaillibles; le temps seul peut faire le partage, et il n'a pas encore prononcé en dernier ressort.

II.

Le plus grand succès de Royer-Collard et de ses amis, après l'ordonnance du 5 septembre, fut la loi électorale du 5 février 1817. Tous les partis attachaient alors une extrême importance à la loi des élections; suivant qu'elle serait combinée dans un sens ou dans un autre, on la considérait comme devant donner le pouvoir à l'une ou à l'autre des grandes opinions qui se partageaient la société. L'expérience a prouvé que les combinaisons de la loi, sans être précisément dépourvues d'influence, n'avaient pas une vertu aussi complète. C'est l'état général des esprits au moment de l'élection qui décide les choix beaucoup plus que la forme du suffrage. On ne le savait pas encore en 1817, et chaque parti avait son système, qu'il défendait avec passion. Le côté droit, pour organiser une souveraineté aristocratique, voulait l'élection indirecte ou à deux de-

grés. Le côté gauche, pour constituer une démocratie pure, tendait vers le suffrage universel. Les doctrinaires, prenant comme toujours une situation intermédiaire, se prononcèrent pour des électeurs censitaires payant 300 francs de contributions et nommant directement les députés. Ce système avait le mérite d'être le plus sincère des trois. Pendant toute la période révolutionnaire et impériale, on n'avait eu que le nom et l'apparence du suffrage universel. Pour obtenir de véritables électeurs, exerçant sérieusement leur droit, il fallait en restreindre le nombre et chercher dans le cens des garanties d'indépendance et de lumières. Le nombre des censitaires à 300 francs était d'environ cent mille; on constituait ainsi au milieu de la nation un corps politique accessible à tous, et dont la chambre élective émanait sans intermédiaire. Pour le côté droit, c'était beaucoup trop; pour le côté gauche, ce n'était pas assez : les uns n'auraient voulu, sous une forme déguisée, que quinze ou vingt mille électeurs au plus; les autres voulaient faire de l'élection un droit personnel.

Royer-Collard défendit ce projet dans un discours qu'on a quelque peine à comprendre aujourd'hui : les grandes raisons y sont dissimulées sous les petites. Il affecta de ne présenter la loi que comme l'exécution littérale de la charte. Cependant, comme il était facile de répondre que le texte de la charte n'excluait pas l'élection indirecte, il dut traiter cette question; il le fit avec une subtilité qui rend cette partie de son discours extrêmement obscure. Ce n'est pas là qu'il faut chercher sa véritable pensée, mais dans ce qu'il dit quelque temps après, pour défendre la loi attaquée par la chambre des pairs : « L'influence de la classe moyenne n'est pas une préférence arbitraire, quoique judicieuse, de la loi; sans doute elle est avouée par la raison et par la justice, mais elle a d'autres fondemens encore que la politique a coutume de respecter davantage, parce qu'ils sont plus difficiles à ébranler. L'influence de la classe moyenne est un fait, un fait puissant et redoutable; c'est une théorie vivante, organisée, capable de repousser les coups de ses adversaires. Les siècles l'ont préparée, la révolution l'a déclarée. C'est à cette classe que les intérêts nouveaux appartiennent. »

Ainsi s'est formulée pour la première fois cette fameuse théorie du gouvernement des classes moyennes, qui, éloquemment soutenue par M. Guizot, violemment attaquée par l'opposition de toutes les couleurs, a fini par sombrer le 24 février 1848. Autant qu'on peut en juger aujourd'hui à la lumière des événemens, la puissance des classes moyennes était à la fois plus faible et plus forte que ne croyait Royer-Collard : plus faible, en ce qu'elles n'ont pu soutenir la théorie qui leur donnait le privilége électoral; plus forte, en ce que rien n'a

pu leur enlever l'ascendant de fait, pas même le suffrage universel. Sous la république de 1848, sous l'empire actuel, l'esprit des classes moyennes a toujours fini par dominer dans le gouvernement. Tous les intérêts étant solidaires dans la société française telle que l'ont constituée les principes de 1789, la force qui dirige est nécessairement une résultante, c'est-à-dire une moyenne. Il devient alors inutile et même dangereux d'isoler en apparence les classes moyennes pour leur attribuer le pouvoir; on semble indiquer par là qu'elles ont des intérêts distincts des intérêts généraux, ce qui n'est pas, et on soulève sans nécessité d'injustes défiances; c'est sous l'empire de cette illusion que la France a été entraînée en 1848 à faire une révolution contre elle-même. Nous avons essayé quatre systèmes électoraux depuis cinquante ans, et tous quatre ont tourné contre ceux qui les avaient institués. Le premier a été cette loi de 1817, rédigée par les doctrinaires contre la droite, et qui a amené en 1820 le triomphe de la droite. Le second a été la loi de 1820, rédigée par la droite, et qui a fini par produire la chambre de 1827 et l'adresse des 221. Le troisième a été la loi de 1830 sur les électeurs à 200 fr., qui a abouti à la catastrophe de 1848. Le quatrième a été la loi du suffrage universel, instituée par la république, et qui a renversé la république. En présence de ces résultats, la question de savoir si l'électorat est un droit ou une fonction, si l'élection doit être directe ou indirecte, s'il faut un cens et quel cens, perd beaucoup de son importance. Nous avons eu, sous M. de Villèle, l'élection par les *plus imposés*, nous avons aujourd'hui l'élection par les *moins imposés*. La différence est-elle bien grande?

En 1817, Royer-Collard était ardent ministériel comme ardent royaliste. Il défendit en cette qualité les deux lois d'exception qui furent votées alors, l'une pour suspendre la liberté individuelle, l'autre pour soumettre les journaux à la nécessité de l'autorisation préalable. A la distance où nous sommes de ce temps, nous ne pouvons juger si ces mesures étaient réellement indispensables. Le gouvernement n'avait encore que deux ans de durée, et l'inexpérience de la nation, les passions ardentes des partis, pouvaient en effet exiger quelques restrictions passagères aux grands principes que la charte venait d'inaugurer. En pareil cas, la nécessité sert d'excuse, mais seulement d'excuse, et tout ce qui dépasse la mesure exacte de la nécessité la plus évidente doit être condamné. Ce qu'il y avait de mieux à dire en faveur de la loi, c'est qu'elle devait expirer au 1er janvier 1818, et c'est sur ce caractère essentiellement transitoire qu'insista le moins Royer-Collard. De même on ne lit pas sans quelque surprise le discours qu'il prononça à la même époque pour la défense de l'université. Rien ne ressemble moins au préambule de

l'ordonnance de 1815; la théorie de l'université impériale y est présentée avec une rigueur que n'aurait pas désavouée Napoléon. « L'université a été élevée sur cette base fondamentale, que l'instruction et l'éducation publiques appartiennent à l'état et sont sous la direction supérieure du roi. *L'université a le monopole de l'éducation à peu près comme les tribunaux ont le monopole de la justice, ou l'armée celui de la force publique.* » Si la réflexion avait amené Royer-Collard à changer d'avis sur l'université, si la crainte d'une invasion de la part du clergé le déterminait à passer pour le moment dans un autre camp, ce changement pouvait se comprendre à la rigueur; mais il n'était pas nécessaire de l'appuyer sur une théorie si impérieuse.

Ces exagérations sont d'autant plus regrettables qu'elles devaient être bientôt suivies d'autres exagérations dans un sens opposé. Nous arrivons à une période assez difficile à expliquer dans cette vie si belle. Le conseil d'état était plein des amis de Royer-Collard, lui-même dirigeait l'instruction publique. Il avait conseillé l'ordonnance du 5 septembre, et cette ordonnance avait été rendue; il avait voulu faire la loi des élections, et il l'avait faite. On le voit cependant, dès la fin de 1817, s'éloigner du ministère et cesser de l'appuyer. On a attribué dans le temps cette nouvelle attitude à un mécompte d'ambition, explication qui paraissait en effet la plus vraisemblable; mais M. de Barante nous dit au contraire que Royer-Collard n'a jamais voulu être ministre : il attribue son éloignement à une autre cause qui serait presque puérile. « Sans avoir aucune ambition, dit-il, sans envier la position de ministre, il tenait à conserver et à montrer une entière indépendance; il ne voulait, il ne savait pas faire le sacrifice d'une seule nuance de ses opinions. Il craignait surtout d'être enveloppé dans la responsabilité des ministres, s'il passait pour les appuyer toujours de son approbation. »

Le dissentiment se produisit pour la première fois dans la discussion de la loi sur la presse. La loi proposée avait pour principe que la culpabilité des écrits imprimés consistait dans la provocation à des crimes et délits qualifiés par le code pénal; en conséquence, pour se conformer au droit commun, la provocation aux délits était déférée aux tribunaux de première instance, et la provocation au crime à la cour d'assises et au jury. C'était à coup sûr une immense conquête qu'une pareille loi en 1817; aujourd'hui encore, après plus de quarante ans, nous serions fort heureux de l'avoir. Royer-Collard et son ami Camille Jordan n'en furent pourtant pas satisfaits; ils réclamèrent le jugement par jury pour tous les délits sans exception commis par la voie de la presse. C'était demander un privilége au lieu d'une liberté, une exception au lieu d'un droit. Cette mise en

suspicion de la magistrature, qui est l'instrument judiciaire par excellence, excédait la mesure de la justice et de la vérité. La presse ne peut être véritablement libre qu'à la condition d'être soumise, pour ses excès, à une répression sévère, et dans un pays où les mœurs publiques commençaient à naître, le jugement par jury n'offrait pas toujours des garanties suffisantes pour cette répression.

Il ne choisit pas mieux son terrain pour se séparer du ministère sur une autre question. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr venait de proposer une loi sur l'organisation de l'armée qui répondait avec bonheur à tous les besoins. L'armée y était constituée sur ces bases qui la rendent si profondément nationale et qui se sont maintenues sous toutes nos révolutions. Royer-Collard ne pouvait méconnaître les mérites de cette loi, notamment en ce qui concernait les règles posées pour l'avancement. Il s'attacha à un point de détail et réclama le vote annuel du contingent. Le principe du vote annuel eût été en effet plus conforme à la stricte doctrine constitutionnelle; mais au moment où la société nouvelle obtenait de si grandes concessions pour la constitution de la force publique, il eût été convenable de se montrer moins exigeant. La question n'avait en elle-même aucune importance, puisque le gouvernement ne pouvait dépasser un maximum sans consulter les chambres. Même aujourd'hui il y aurait un grand profit à renoncer au vote annuel, pourvu que le maximum du contingent ne dépassât pas celui qu'avait fixé Gouvion Saint-Cyr (40,000 hommes). Le roi ayant cru son autorité engagée, le vote annuel ne l'emporta pas.

L'opposition de Royer-Collard fut plus fondée et plus heureuse quand il s'agit du nouveau concordat qui venait d'être négocié à Rome par M. de Blacas pour remplacer celui de 1801. Ce concordat avait été conclu par des hommes qui ignoraient à la fois et l'esprit de l'ancien clergé et les exigences de la société nouvelle. Il ne plut à personne, et on dut le retirer avant discussion. Royer-Collard se donna le tort d'une extrême âcreté dans l'expression de son blâme. « La signature du concordat, dit-il, était un crime politique; le soutenir est une bêtise. »

Deux nouvelles et éclatantes satisfactions lui furent encore données en 1819. Une résolution de la chambre des pairs ayant demandé la modification de la loi des élections comme trop démocratique, non-seulement le gouvernement ne l'accorda pas, mais il nomma d'un seul coup soixante pairs nouveaux pour changer la majorité. En même temps, la loi sur la presse présentée l'année précédente n'ayant pas abouti, le ministère en présenta une nouvelle tout à fait conforme aux idées de Royer-Collard. Cette loi, qui posait le principe absolu du jugement par jury, fut adoptée. L'ex-

périence montra que ces deux concessions allaient trop loin, car elles contribuèrent certainement au déchaînement révolutionnaire qui ne tarda pas à éclater. La loi des élections, avec de grandes qualités, avait un grand défaut, le vote au chef-lieu de département, qui amenait des assemblées tumultueuses et faciles à influencer du dehors, et quant à la loi de la presse, on vit bientôt que dans l'état des mœurs publiques c'était l'organisation de l'impunité; cette loi dura un an à peine, elle périt sous les excès qu'elle avait provoqués.

Tous les partis ont fait des fautes en France depuis cinquante ans; le parti libéral fit la plus grande de toutes en ne se ralliant pas alors au gouvernement royal. L'éloignement du roi pour le parti réactionnaire, l'attachement des ministres aux principes de la charte, s'étaient manifestés par une série d'actes qui donnaient aux libertés publiques les gages les plus formels, l'ordonnance du 5 septembre, la loi des élections, la loi du recrutement, la promotion des soixante pairs, le rappel des bannis, la loi sur la presse, et même une mesure sévère contre le comte d'Artois, à qui son frère avait retiré le commandement des gardes nationales. La santé du roi pouvait, il est vrai, faire craindre à tout moment l'avénement des idées contraires; mais c'était une raison de plus pour s'attacher fortement au trône, afin de rendre la rupture plus difficile en cas de succession. Les chefs apparens du parti, Laffitte, Casimir Perier, Benjamin Constant, le général Foy, en avaient le sentiment, le dernier surtout, dont l'honnêteté politique égalait l'éloquence; la violence des passions qui s'agitaient derrière eux ne le leur permit pas. Au lieu de donner force et concours à la monarchie constitutionnelle, les mesures libérales du gouvernement ne firent qu'ouvrir la voie à des espérances et à des démonstrations ouvertement hostiles.

Dans cette situation, il n'est pas étonnant que le roi ait montré quelques inquiétudes, et que les royalistes constitutionnels, dont il aimait à s'entourer, aient songé à revenir sur leurs pas. Ce qui se comprend moins, c'est que Royer-Collard, un des plus engagés dans la foi monarchique, n'ait pas reconnu un des premiers cette nécessité. Avant les élections de 1819, on pouvait conserver quelques illusions; l'élection d'un régicide, l'abbé Grégoire, dut ouvrir tous les yeux. On a dit que le parti ultra-monarchique n'avait pas été étranger à cette élection, et c'est en effet ce que semble indiquer ce mot d'ordre donné par les chefs et rappelé par M. de Barante : « plutôt des jacobins que des ministériels, car les jacobins amèneront une crise! » Mais cette tactique habituelle des partis ardens n'aurait pas suffi pour amener un tel éclat, si les élémens révolutionnaires n'avaient été eux-mêmes exaltés jusqu'à la folie. Devenu

président du conseil, M. Decazes songea, pour calmer l'irritation légitime du roi et des royalistes de bonne foi, à modifier la loi des élections. Aucun principe n'était engagé dans ces remaniemens, qui conservaient l'élection directe et les électeurs à 300 francs. Royer-Collard consulté refusa cependant son adhésion; il choisit même ce moment pour rompre publiquement avec le ministère, en donnant sa démission de président de la commission de l'instruction publique. M. de Barante passe rapidement sur cette démission inopportune, qu'il fut loin d'approuver, car il ne suivit pas cet exemple et concourut à la préparation de la nouvelle loi; il cite seulement ce mot au moins étrange de Royer-Collard à M. Decazes, qui essayait de le ramener en lui montrant le danger : « Eh bien! nous périrons; c'est aussi une solution. »

On sait quel coup de foudre mit fin à ces difficultés intestines et déplaça brusquement le terrain politique. Le duc de Berri fut assassiné dans la nuit du 13 au 14 février 1820. Le parti ultra-royaliste, éloigné des affaires depuis quatre ans, profita de l'effroi produit par ce crime pour renverser le ministère Decazes et vaincre le roi lui-même. Une réaction nouvelle commença; elle devait durer dix ans, sauf une courte interruption, et ne cesser qu'à la chute du trône. Dans les premiers temps du second ministère du duc de Richelieu, la victoire du parti exalté n'étant pas encore complète, Royer-Collard continua à faire partie du conseil d'état, ainsi que la plupart de ses amis. La première fois qu'il parut à la tribune après la crise, il exprima plutôt de la tristesse qu'une opposition décidée.

Il adressa un éloquent appel à l'ancienne majorité, à celle qui avait maintenu au pouvoir les ministres conciliateurs; cet appel ne fut pas écouté. Avant la catastrophe du 13 février, il eût pu être temps encore; après ce coup fatal, tout poussait à la droite extrême. L'accusation de complicité dans l'assassinat du prince élevée contre M. Decazes était monstrueusement absurde; mais ce n'était pas sans raison qu'on attribuait à la licence de la presse une influence quelconque sur le meurtrier. Nous avons vu dans plus d'une circonstance que ces sinistres pensées germent dans les cœurs dépravés sous le feu des déclamations incendiaires. Royer-Collard reconnut la nécessité de mesures restrictives; il alla même jusqu'à accorder la censure, qui n'est jamais nécessaire. « On vous demande, dit-il, la censure provisoire des journaux; ne la refusez pas, *parce que dès aujourd'hui il est besoin d'un remède contre la licence impunie.* » Il insista seulement pour restreindre à un an la durée de la loi, mais sans y réussir; pour avoir eu trop tôt et en termes trop généraux le jugement par jury, la presse allait passer plusieurs années sous le

régime aveugle et insolent de la censure, qui confond l'innocent et le coupable dans la même oppression.

Quand vint le tour de la loi des élections, Royer-Collard avoua aussi qu'il fallait y faire quelques changemens. « Dans les circonstances présentes, dit-il, la loi de 1817, coupable ou non, doit être modifiée, *parce qu'il est dû quelque respect aux inquiétudes qu'elle excite.* » Son constant ami Camille Jordan proposa donc un amendement qui supprimait le vote au chef-lieu de département et instituait les colléges d'arrondissement. Présenté avant l'assassinat du duc de Berri, cet amendement l'aurait certainement emporté, puisqu'il ne fut rejeté, même au milieu du trouble des esprits, que par une majorité de dix voix; la fameuse loi du *double vote* passa dans l'entraînement de la réaction.

Ainsi toutes les œuvres de Royer-Collard étaient renversées à la fois par cette même chambre où il avait longtemps dominé. Il trouva des accens énergiques pour qualifier le système qui commençait. « Ce système, je le crois infiniment dangereux; je crois qu'il ébranle la monarchie, et puisque je le crois, je dois le dire. *Les lois d'exception sont des emprunts usuraires qui ruinent le pouvoir, alors même qu'ils semblent l'enrichir.* » La discussion de la nouvelle loi des élections lui fournit l'occasion d'une de ces démonstrations brillantes et subtiles où se complaisait son talent. Il célébra en termes magnifiques le principe d'égalité que devait représenter la chambre élective en présence de l'inégalité sociale consacrée par la chambre des pairs. On lui répondit que lui-même admettait des exceptions à ce principe, et que l'égalité prise au pied de la lettre entraînait la souveraineté populaire et le suffrage universel. Il se défendit contre cette conséquence avec un grand appareil de distinctions métaphysiques. Il eût mieux fait de dire tout simplement que le droit d'élire commençait et finissait à ses yeux avec la capacité de choisir, toutes ces formules obscurcissant mal à propos une idée assez claire par elle-même. Il fut plus net et plus incisif quand il dit : « Qu'il y ait parmi nous des factions, on n'en saurait douter; elles marchent assez à découvert, elles avertissent assez de leur présence. Il y a une faction, née de la révolution, de ses mauvaises doctrines et de ses mauvaises actions, qui cherche vaguement peut-être, mais qui cherche toujours l'usurpation, parce qu'elle en a le goût encore plus que le besoin. Il y a une autre faction, née des priviléges, que l'égalité indigne, et qui a besoin de la détruire. Si notre malheureuse patrie doit encore être déchirée, ensanglantée par elles, je prends mes sûretés; je déclare à la faction victorieuse, quelle qu'elle soit, que je détesterai sa victoire; je lui demande dès aujourd'hui de m'inscrire sur les tables de ses proscriptions. »

III.

M. de Barante raconte sans aigreur la rupture qui éclata entre le ministère et les doctrinaires peu après cette discussion. « Un jour, dit-il, vers le mois de juillet, j'étais allé voir M. de Serre. Avec le même ton d'amitié de nos conversations habituelles, il me dit qu'il allait porter à la signature du roi une ordonnance qui retranchait du conseil d'état M. Royer-Collard, M. Camille Jordan, M. Guizot et moi. Il ajouta que M. Royer-Collard conservait le titre de conseiller d'état, et que sa place dans le conseil de l'université lui assurait un revenu convenable. M. Guizot avait, disait-il, une pension. Quant à moi, le roi me nommait son ministre à Copenhague. M. Camille Jordan était le seul dont la disgrâce fût complète et sans dédommagement. Je ne m'engageai à rien, et j'allai apprendre cette nouvelle à M. Royer-Collard. Comme on peut croire, il ne me témoigna ni chagrin ni émotion de cette disgrâce ; il s'attendait au dénoûment de la crise qui avait consommé l'union du ministère avec la droite. »

On connaît la lettre sévère que Royer-Collard écrivit à M. de Serre pour refuser avec une juste fierté la pension de 10,000 francs qui lui était offerte sur le sceau. « Jamais, ajoute M. de Barante, aucun rapprochement ne fut essayé entre eux; jamais, depuis cette époque, M. de Serre n'a échangé une parole avec ses amis d'alors. Il s'était mépris sur la position de M. Guizot, qui ne jouissait d'aucune pension, et qui, sans faire entendre ni réclamation ni plainte, fit seulement remarquer cette inadvertance. M. Camille Jordan ne s'irrita point de la malveillance qu'on lui témoignait. Je n'allai point en Danemark. » Ce dernier trait surtout est d'une grâce parfaite.

Cette rupture ne devait pas sauver le ministère. La naissance du duc de Bordeaux donna un nouvel élan aux espérances de l'extrême droite. Les élections de 1820 et de 1821, car la chambre des députés se renouvelait alors tous les ans par cinquième, furent presque tout entières dans ce sens. Le ministère de transition que Louis XVIII avait appelé, après la chute de M. Decazes, pour modérer le mouvement qui l'entraînait, fut renversé par une adresse de la chambre au mois de décembre 1821, et l'extrême droite arriva aux affaires par un coup de majorité, donnant ainsi l'exemple de ce qui devait se reproduire contre elle en 1830. Royer-Collard, consultant son ressentiment beaucoup plus que sa raison, vota pour le paragraphe de l'adresse dirigé contre le cabinet, paragraphe injuste en lui-même, et qui devait avoir pour résultat d'appeler au pouvoir un parti qu'il regardait comme funeste. L'amitié de M. de Barante plaide pour lui les circonstances atténuantes. « Il hésita beaucoup,

dit-il, avant de se décider, et réellement ce vote influa peu sur l'événement; il avança tout au plus de quelques semaines la chute du ministère. »

Voilà donc la droite en possession du gouvernement. Dès ce moment, Royer-Collard et ses amis prirent place dans l'opposition. Son talent et sa renommée ne pouvaient qu'y grandir, car on allait lui faire beau jeu. Le poignard de Louvel avait tué la majorité constitutionnelle; à son tour, la majorité réactionnaire allait ramener par ses emportemens le triomphe des idées libérales. L'opposition ne comptait en commençant que dix-sept voix dans la chambre élective; elle finit par comprendre la France entière, mais il fallut dix ans pour reconquérir pied à pied ce qu'on avait à moins de frais en 1819. Royer-Collard fut au premier rang dans ce grand combat; l'opposition lui convenait plus que le gouvernement, comme il n'arrive que trop souvent en France : la hauteur dédaigneuse de son esprit s'y sentait plus à l'aise.

L'interminable question de la presse avait reparu par la présentation d'un double projet de loi : c'est dans le cours de cette discussion qu'il présenta le tableau, souvent cité, de la démocratie française, pour l'opposer aux velléités aristocratiques du gouvernement. « La démocratie coule à pleins bords dans la France telle que les siècles et les événemens l'ont faite. L'industrie et la propriété ne cessant de féconder, d'accroître, d'élever les classes moyennes, elles se sont si fort rapprochées des classes supérieures, que, pour apercevoir encore celles-ci au-dessus de leur tête, *il leur faudrait beaucoup descendre*. Sans-doute, et j'aime à le dire en ce moment, le monde doit beaucoup à l'aristocratie : elle a défendu le berceau de presque tous les peuples, elle a été féconde en grands hommes, elle a honoré par de grandes vertus la nature humaine; mais de même qu'elle n'est pas de tous les lieux, elle n'est pas de tous les temps, et je ne l'insulte pas en lui demandant si elle est du nôtre. J'entends le mot, je ne vois pas la chose. La voix du commandement aristocratique ne se fait plus entendre au milieu de nous. »

Afin de poursuivre l'esprit révolutionnaire partout où il paraissait, le gouvernement résolut la guerre d'Espagne. Un crédit extraordinaire fut demandé aux chambres; Royer-Collard n'hésita pas à le repousser, bien qu'on se servît de cet argument, que le roi seul avait le droit de paix et de guerre. « La loi qui vous est présentée engage pleinement et dans toute son étendue la question de savoir si la guerre est juste, nécessaire, avantageuse à la nation. Les votes de la chambre étant libres, elle peut refuser les subsides ou les accorder. » Quant au fond du débat, il n'eut pas de peine à montrer que cette guerre était un acte d'intervention dans les affaires d'un

pays indépendant, et par conséquent une atteinte au droit des gens, tant qu'elle n'était pas justifiée par une évidente nécessité. En l'entreprenant, la France nouvelle se mettait en contradiction avec elle-même, car la guerre qu'elle avait soutenue en 1792 avait pour but de défendre sa propre indépendance contre l'intervention étrangère.

Cet argument ne pouvait pas avoir un grand succès auprès de la majorité; il ne répondait pas d'ailleurs au véritable motif de l'appel aux armes. Tous les gouvernemens qui ont voulu distraire la nation de ses droits et de ses intérêts ont flatté sa manie belliqueuse. Le parti qui s'était emparé de la restauration voulait avoir aussi ses lauriers et ses victoires. Pourvu que la France guerroie, elle ne demande pas trop pourquoi. Après avoir guerroyé pendant la révolution sous prétexte de défendre les droits des peuples, elle allait guerroyer sous un autre régime pour défendre les droits des rois. Chacune de ces fantaisies militaires lui coûte des milliards et du sang; mais la fumée du canon l'enivre et l'endort.

Tout en restant dans l'opposition, Royer-Collard avait grand soin de séparer sa cause du parti qui multipliait alors les émeutes et les conspirations. Ce qu'il voulait, c'était l'union de la monarchie et de la liberté, convaincu, comme il le disait souvent, que l'une ne pouvait subsister sans l'autre. Quand survint l'incident de l'expulsion de Manuel, il se prononça contre l'acte violent de la majorité, mais en même temps il fit ses réserves contre le fait imputé à l'expulsé. « Depuis trois ans, on se plaint de l'abus de la parole et de la licence de la tribune. Je ne suis pas le protecteur de la licence, et toute espèce d'excès m'est odieuse. Je dirai cependant avec franchise qu'il y a dans ces plaintes de l'exagération, de l'injustice, et trop peu d'attention à la nature et aux besoins du gouvernement représentatif. Nous avons besoin d'apprendre longuement, et par des expériences répétées, que la plupart des dangers qui nous effraient sont imaginaires. Cependant le gouvernement représentatif porte ce fardeau immense de la peur qu'il nous fait, et quelquefois il y succombe. Il porte aussi un autre fardeau, qui s'allégera chaque jour, mais dont le poids se fait aujourd'hui péniblement sentir. Nous sortons d'une révolution qui a duré assez longtemps et qui a été assez profonde pour laisser partout des traces. Cette révolution professait la justice, elle en contenait les principes, et cependant elle a été immorale dans ses actes, et non-seulement elle a été immorale, mais elle a fait trophée de son immoralité; elle a été cynique, et c'est son plus mauvais caractère. Ce cynisme s'est empreint dans le langage, et il le corrompt encore aujourd'hui. Les opinions, j'en suis convaincu, valent mieux que le langage, et les sentimens, les intentions valent mieux encore que les opinions. Le temps emportera

cette rouille, mais nous avons besoin de beaucoup de bons exemples pour que la décence rentre dans le langage, comme l'ordre est rentré dans la société. »

Il était impossible de mieux dire, et ce ton de discussion aurait dû, mieux que toutes les colères de la majorité, ramener au sentiment des convenances les orateurs qui s'en écartaient. Nous avons vu cependant l'habitude des intempérances de langage se maintenir dans une certaine école politique et faire surtout explosion dans les assemblées qui ont suivi la révolution de 1848. Là aussi les opinions valaient mieux que les discours, et les sentimens, les intentions valaient mieux encore que les opinions; mais la violence des expressions était telle que ce gouvernement a *succombé devant la peur qu'il a faite*. Là aussi la plupart des dangers qui nous ont effrayés étaient imaginaires; mais la peur ne raisonne pas. Quand viendra donc l'heure où le temps aura emporté *cette rouille*, comme disait Royer-Collard en 1824?

Cependant les événemens suivaient leur cours. La guerre d'Espagne avait tourné contre les vœux et les espérances de son principal auteur, M. de Chateaubriand. Au lieu d'un gouvernement constitutionnel, elle avait entraîné un despotisme sans grandeur. En France, les élections générales, faites sous l'influence de la victoire, avaient donné au ministère une sorte d'unanimité. Après s'être débarrassé de M. de Chateaubriand, M. de Villèle voulut s'assurer une domination incontestée pendant sept ans; il proposa le renouvellement intégral de la chambre et la septennalité. Royer-Collard combattit ce projet; mais, par des raisons qui n'ont pas prévalu, le principe du renouvellement intégral s'est maintenu dans nos lois depuis qu'il a été introduit par M. de Villèle: le gouvernement de 1830 l'a adopté, et après lui la république et l'empire.

Même dans ce discours, où Royer-Collard soutient une thèse que l'expérience a condamnée dans tous les pays constitutionnels, on trouve des passages admirables de force et de raison. Pour expliquer l'immense succès électoral du ministère, il dénonça les moyens mis en œuvre pour fausser les élections, et que fournissait largement la centralisation administrative. « Qui vote dans les colléges? Les électeurs sans doute? Non, c'est pour un très grand nombre le ministère. Le ministère vote par l'universalité des emplois et des salaires que l'état distribue, et qui, tous ou presque tous, directement ou indirectement, sont le prix de la docilité prouvée; il vote par l'universalité des affaires et des intérêts que la centralité lui soumet; il vote par tous ces établissemens, religieux, civils, militaires, scientifiques, que les localités ont à perdre ou qu'elles sollicitent; il vote par les routes, les ponts, les canaux, les hôtels de ville, car

les besoins publics satisfaits sont des faveurs de l'administration, et pour les obtenir, les peuples, nouveaux courtisans, doivent plaire. En un mot, le ministère vote de tout le poids du gouvernement qu'il fait peser en entier sur chaque département, chaque commune, chaque profession, chaque particulier. Et quel est ce gouvernement? C'est le gouvernement impérial, qui n'a pas perdu un seul de ses cent mille bras, qui a puisé au contraire une nouvelle vigueur dans la lutte qu'il lui a fallu soutenir contre quelques formes de liberté, et qui retrouve toujours au besoin les instincts de son berceau, la force et la ruse. Voilà où nous sommes descendus. Le gouvernement représentatif n'a pas été seulement subverti par le gouvernement impérial, il a été perverti; il agit contre sa nature. Peu d'années ont suffi pour divulguer ce fatal secret. »

Ce tableau n'est pas d'une vérité absolue, en ce sens que le mouvement de l'opinion a plus d'une fois vaincu dans les élections l'influence du gouvernement, et M. de Villèle n'allait pas tarder à en avoir la preuve. Quand la France a réellement une volonté, rien ne l'arrête; elle ne se laisse mener et séduire que quand elle le veut bien. Ce qui est vrai, c'est que l'action continue de l'administration empêche un esprit public permanent et régulier de se former par l'exercice quotidien des droits politiques; l'opinion n'agit que par bouffées, elle ne se montre que comme ces torrens qui laissent tantôt leur lit à sec et qui tantôt débordent leurs rives. Jusqu'alors le ministère avait pu faire tout ce qu'il avait voulu, sans rencontrer la moindre résistance. On aurait dit la France éteinte et vaincue à jamais. Peu à peu elle se réveilla. La résistance commença dans la chambre des pairs, qui fit échouer le projet favori de M. de Villèle, la conversion des rentes; elle se répandit bientôt dans le sein de la chambre des députés, où se forma cette fraction opposante des royalistes qu'on appela *la défection*.

Depuis quelques années, Louis XVIII ne gouvernait plus que de nom. Affaibli par la maladie, dominé par un parti qu'il n'aimait pas, il laissait à son frère la plus grande part de l'autorité. Au mois de septembre 1824, il acheva de s'éteindre, et Charles X devint roi. Un des premiers actes de son règne fut la présentation du projet de loi, depuis longtemps préparé, sur l'indemnité des émigrés. Royer-Collard se garda bien de s'opposer à ce grand acte de réparation nationale, qui a contribué plus qu'aucun autre à réconcilier l'ancienne et la nouvelle France en calmant à la fois les ressentimens des anciens propriétaires et les inquiétudes des nouveaux. Il ne prit la parole qu'une fois dans cette session, et ce fut pour combattre la loi sur le sacrilége. Son opposition fit beaucoup d'effet, parce qu'on le savait très attaché à la religion catholique, qu'il avait si courageusement défendue au conseil des cinq-cents. De même

qu'il s'était prononcé alors contre la constitution civile du clergé, c'est-à-dire contre l'intervention abusive du pouvoir civil dans la constitution intérieure de l'église, de même il repoussa l'intervention abusive de l'église dans le pouvoir civil par la répression sanglante de tout un ordre de crimes qui ne pouvait exister qu'aux yeux de la foi religieuse.

Le projet de loi sur le droit d'aînesse, ayant été d'abord présenté à la chambre des pairs et rejeté par elle, ne fut pas discuté dans la chambre des députés. Royer-Collard n'eut donc pas à s'expliquer sur ce projet, dont l'importance a été fort grossie de part et d'autre; il eut seulement à défendre à cette occasion le droit de pétition. De nombreuses pétitions avaient été adressées à la chambre contre le droit d'aînesse; un député de la majorité prétendit qu'il y avait abus. Royer-Collard lui répondit : « Je remarque d'abord que le mot *droit de pétition* est impropre, car la pétition est plus qu'un droit, c'est une faculté naturelle comme la parole. Quiconque a la parole peut demander quoi que ce soit à qui que ce soit. Une pétition n'est pas un commandement : c'est l'expression d'un vœu, d'une pensée, d'une plainte si l'on veut; comment peut-on concevoir là quelque limite? » Il n'est pas hors de propos de rappeler ces vérités évidentes par elles-mêmes dans un moment où des esprits non moins intolérans commencent à contester le droit de pétition, reconnu par la constitution actuelle. A ces nouveaux ultras, plus royalistes que le roi, comme on disait alors, on peut répondre avec Royer-Collard : « Des résistances efficaces et habituelles ou des révolutions, telle est la condition laborieuse de l'humanité. Les résistances ne sont pas moins nécessaires à la stabilité des trônes qu'à la liberté des nations. Malheur aux gouvernemens qui réussissent à les étouffer! »

Quand on se reporte par la pensée au moment où fut présenté le projet de loi pour la police préventive de la presse qui apportait la dernière pierre à l'édifice de la compression, on croit rêver, tant nous sommes loin de ce temps. De tous les rangs, de tous les partis, sortit à la fois un cri d'indignation. La France comprit que son honneur était engagé à ne pas tolérer cette audacieuse entreprise. L'Académie française se réunit et chargea MM. de Chateaubriand, Villemain, Lacretelle et Michaud de rédiger une adresse au roi. Dans les deux chambres, un orage terrible éclata. « Autant vaudrait, s'écria Casimir Perier, proposer un simple article qui dirait : *L'imprimerie est supprimée en France au profit de la Belgique.* » Un des chefs de la droite, M. de La Bourdonnaye, s'associa à ces patriotiques colères. « Jamais, dit-il, l'indignation publique n'a été si loin. La société est soulevée contre un ordre de choses qui compromet tout ce qu'elle a de plus cher. » On sait quel fut le sort de

la loi malgré l'intervention fort active de Charles X, qui refusa de recevoir l'adresse de l'Académie française et destitua ses rédacteurs. Mutilée par la majorité ministérielle elle-même, elle alla mourir à la chambre des pairs sous les coups d'une commission qui comptait parmi ses membres M. le duc de Broglie. Pour éviter une discussion nouvelle dont les éclats étaient connus d'avance, le gouvernement la retira. Jamais Royer-Collard n'avait été mieux inspiré. Le discours qu'il prononça mérite de devenir classique. Il exprime une vérité fondamentale en philosophie comme en politique, le principe de la responsabilité et par conséquent de la liberté humaine.

« L'invasion que nous combattons n'est pas dirigée contre la licence, mais contre la liberté, et ce n'est pas contre la liberté de la presse seulement, mais contre toute liberté, naturelle, politique et civile, comme essentiellement nuisible et funeste. Dans la pensée intime de la loi, il y a eu de l'imprévoyance, au grand jour de la création, à laisser l'homme s'échapper, libre et intelligent, au milieu de l'univers; de là sont sortis le mal et l'erreur. Une plus haute sagesse vient réparer la faute de la Providence, restreindre sa libéralité imprudente, et rendre à l'humanité, sagement mutilée, le service de l'élever enfin à l'heureuse innocence des brutes. Il ne s'agit plus du régime légal de la presse, il s'agit de l'homme lui-même, dégradé de sa dignité originelle et déshérité, avec la liberté, de la vertu qui est sa vocation divine. L'oppression de la presse n'est rien moins que le manifeste d'une vaste tyrannie, qui contient en principe toutes les oppressions et qui les légitime toutes. Une loi des suspects, largement conçue, qui mettrait la France en prison sous la garde du ministère, ne serait qu'une conséquence exacte et une judicieuse application du même principe. Cette égalité de destinée entre l'erreur et la vérité, cette confusion superbe du bien et du mal, c'est dans l'ordre de la justice la confusion de l'innocent et du coupable. N'était-il pas animé et comme illuminé de l'esprit de la loi, cet inquisiteur qui jetait dans les mêmes flammes les orthodoxes avec les hérétiques? C'est qu'il y a au fond de toutes les tyrannies le même mépris de l'humanité, et quand elles daignent philosopher, ce mépris se déclare par les mêmes sophismes. »

L'Académie française, dont la voix n'avait pu se faire entendre, devait un témoignage de reconnaissance à celui qui avait défendu ainsi les droits de la pensée. Une place étant devenue vacante dans son sein par la mort de Laplace, elle y appela Royer-Collard. Son discours de réception, un des plus beaux que l'Académie ait entendus, roula tout entier sur Laplace et le *Système du monde*, qu'il apprécia dignement. En lui répondant au nom de l'Académie, M. Daru rappela qu'il avait été élu *à l'unanimité;* tous les partis s'étaient confondus dans le sentiment d'une cause commune.

IV.

Ce triomphe fut suivi d'un plus grand encore. Le ministère ayant dissous la chambre des députés, Royer-Collard fut élu par sept colléges. Dans le sein même de ce corps électoral si savamment organisé pour le monopole, la majorité ministérielle succomba. M. de Villèle fut remplacé par M. de Martignac. Royer-Collard devint président de la chambre; mais de pareils combats ne se livrent pas sans laisser des traces profondes. M. de Barante raconte sans passion, non sans émotion, la longue crise qui précéda la révolution de 1830. Lui aussi aurait voulu l'alliance de la légitimité et de la liberté; cette alliance devint impossible. « J'aimerais mieux scier du bois, avait dit Charles X, que d'être roi aux conditions du roi d'Angleterre. » L'adresse des 221, rédigée sous les yeux et sous l'influence de Royer-Collard, exprima dans des termes respectueux, mais fermes, la seule doctrine constitutionnelle possible, qu'elle soit anglaise ou non. Si Charles X avait cédé, la puissance des intérêts conservateurs, qui devait bientôt se révéler sous un nouveau règne, aurait probablement suffi pour contenir les entreprises révolutionnaires, et Royer-Collard aurait eu la gloire d'attacher son nom au triomphe de l'idée qui a rempli sa vie; Charles X ne céda pas, et la nation, provoquée par les ordonnances de juillet, répondit par une révolution.

Sans aucun doute ce fut un malheur; mais à qui la faute? M. de Barante le dit expressément, et on peut en croire un pareil témoin. « La royauté n'était point menacée, aucun complot n'était tramé. La majorité ne voulait rien de plus que le gouvernement de la charte et le renvoi d'un ministère qui se proposait de la violer. » Sans doute encore il eût mieux valu accepter l'héritier direct de la couronne après l'abdication du roi et du dauphin, mais c'était évidemment impossible; les royalistes constitutionnels étaient encore les maîtres le 26 juillet, ils ne l'étaient plus le 29; il n'y avait plus de choix alors qu'entre le duc d'Orléans et la république. Le duc d'Orléans lui-même aurait voulu échapper à cette alternative; il le prouva par ses hésitations. La nécessité devenait pressante, éclatante; le danger croissait à tout moment, ce même danger qui a reparu dix-huit ans plus tard. Il fallut constituer en toute hâte un gouvernement. Si Royer-Collard ne prit aucune part à la fondation de la monarchie nouvelle, il en reconnut la nécessité et la sanctionna par son serment, quoiqu'elle renversât ses espérances.

L'hérédité monarchique est une institution excellente en soi, un des plus sûrs gages d'ordre et de liberté; mais ce n'est point un dogme. Pour les uns, le principe de l'ordre politique est dans la

légitimité des rois; pour les autres, dans la souveraineté des peuples. Ce ne sont pas là des principes, ce sont des moyens. Le but de toute association politique, c'est le respect des personnes et des propriétés, la défense du faible contre le fort, c'est-à-dire la justice. Voilà le véritable principe, celui qui sert à juger tous les autres. Le meilleur gouvernement n'est pas celui qui découle logiquement de telle ou telle doctrine, mais celui qui garantit le mieux aux gouvernés la sûreté des personnes et des propriétés. On a vu tous les droits foulés aux pieds sous des monarchies et sous des républiques; on a vu la justice et la liberté fleurir sous les unes comme sous les autres. Souveraineté populaire et légitimité, aristocratie et démocratie, monarchie et république, ces éternels débats ont leur importance; mais quand on leur donne la première place, la forme emporte le fond. A juger la restauration par ses effets, on ne peut que la placer très haut; même dans ces dix années où un parti hostile aux droits nouveaux avait pris le pouvoir, telle était l'action souveraine des principes généraux posés par la charte que la France prospérait, se fortifiait, plus qu'à aucune autre époque de son histoire. La véritable cause de cette grandeur n'était pas la légitimité, mais la charte, et on allait en avoir la preuve. Si haut que la restauration ait porté la France, la monarchie de juillet devait la porter plus haut encore.

Pendant les intervalles que lui laissaient ses devoirs politiques, Royer-Collard se retirait à la campagne, dans une terre qu'il possédait du chef de sa femme en Berri, près de Valençay. Là il vivait dans une solitude presque complète, ne voyant guère que son voisin, le prince de Talleyrand, quand il y était; M. de Barante vivant de son côté en Auvergne, ils s'écrivaient. Nous devons à M. de Barante quelques fragmens de cette correspondance. Les lettres de Royer-Collard portent l'empreinte d'un esprit inquiet et chagrin, mais vigilant et perspicace. Il ne cesse de se préoccuper de l'avenir, qui lui paraît obscur et redoutable. Quand la catastrophe arriva, il l'avait prévue depuis longtemps, sans pouvoir l'empêcher. « Moi aussi, dit-il au premier moment, je suis parmi les vainqueurs; mais la victoire est bien triste. » Il ne pouvait dire moins. En se représentant devant les électeurs de la Marne, il exprima avec une justesse parfaite les motifs qui l'y déterminaient : « Les révolutions, nous l'avons éprouvé, vendent cher les avantages qu'elles nous promettent. La postérité jugera si celle-ci était inévitable, si elle pouvait s'opérer à d'autres conditions; pour nous, hommes du présent, elle est accomplie. Un nouveau gouvernement s'est élevé, adopté par la France, reconnu par l'Europe; il a pour lui le plus puissant des titres, il est nécessaire. Par là sont marqués les devoirs de tous. Nous sommes appelés à consolider, à revêtir de la

force nationale ce gouvernement faible encore, *notre dernière digue contre l'anarchie et le despotisme.* »

Il avait d'abord manifesté l'intention de ne plus reparaître à la tribune; une grande question l'y rappela, celle de l'hérédité de la pairie. Il défendit courageusement, noblement, cette cause perdue d'avance, et il ne fut pas le seul. M. Guizot et M. Thiers appuyèrent aussi le principe de l'hérédité. Le discours de Royer-Collard fut son chef-d'œuvre; c'est le résumé et la dernière expression de sa doctrine politique. Sans attacher tout à fait autant d'importance que lui à l'hérédité de la pairie, on ne peut contester que ce ne soit, comme l'hérédité monarchique, un puissant instrument d'ordre et de liberté. L'exemple de l'Angleterre le démontre. Malheureusement il ne suffit pas de vouloir une institution utile pour l'établir, il faut encore qu'elle puisse pousser ses racines dans le sol qui doit la porter. Quand elle excite plus d'ombrages qu'elle ne fait de bien, il est prudent d'y renoncer. Royer-Collard l'a dit lui-même un autre jour : « C'est la perfection, la misérable perfection des institutions humaines que de présenter en somme moins d'inconvéniens que d'avantages. » L'hérédité de la pairie n'apporte une force qu'autant qu'elle est admise par l'opinion publique; sinon, elle devient une cause de faiblesse. L'hérédité de la pairie n'a pas sauvé la restauration, et si elle l'avait emporté en 1831, la monarchie de juillet aurait probablement succombé plus tôt. Ce qu'on a dit contre l'aristocratie bourgeoise des électeurs à 200 francs, on l'aurait dit avec encore plus de force et de succès contre la pairie héréditaire.

La France est intraitable quand on lui parle d'aristocratie constituée; il n'y a pas de sottise qu'elle ne soit prête à faire pour échapper à cet épouvantail. On peut d'autant plus lui céder sur ce point qu'une fois rassurée du côté des lois, elle devient dans les mœurs beaucoup plus accommodante. Pour disparaître des institutions, le principe aristocratique ne disparaît pas de la société; il semble au contraire prendre de nouvelles forces. « La gloire des armes, les services politiques, l'éclat des talens, l'illustration de la naissance, la propriété et la richesse poussée à ce point où elle est une force, » toutes ces supériorités que Royer-Collard voulait réunir dans sa pairie héréditaire ne périssent pas pour ne plus conférer un privilége légal. L'inégalité des situations est un fait indestructible, l'égalité des droits le légitime et le consacre au lieu de l'ébranler. Royer-Collard attachait donc trop de prix à la forme *contingente* de son idée (n'est-ce pas ainsi qu'on dit en métaphysique?). Il ne se confiait pas assez à ce qu'elle avait de nécessaire. En même temps il montrait trop d'aversion à la démocratie, plus d'aversion qu'il n'en avait réellement. « La démocratie dans le gouvernement est incapable de prudence; elle est de sa nature violente, guerrière, banqueroutière.

Avant de faire un pas décisif vers elle, dites un long adieu à la liberté, à l'ordre, à la paix, au crédit, à la prospérité. » Ce sont là les dangers de la démocratie, ce n'est pas son essence. Outre que Royer-Collard en avait parlé lui-même en d'autres termes, elle allait montrer que, bien conduite, elle pouvait vaincre ses mauvais instincts.

En revanche il fut admirable quand il s'attaqua à la souveraineté du peuple. Il ne faut pas confondre la démocratie avec la souveraineté : la démocratie est une forme de gouvernement, le gouvernement du plus grand nombre; l'idée de souveraineté va beaucoup plus loin, elle suppose la légitimité de tout ce que fait le pouvoir souverain, quel qu'il soit. « La souveraineté du peuple, symbole grossier de la force, cri éternel des démagogues, pâture des factions qui s'en nourrissent et ne s'en rassasient jamais ! Rappelez vos souvenirs; excepté les premiers jours de 89, si vite écoulés, où la souveraineté du peuple n'avait que l'aspect innocent d'une vérité philosophique, quels sont les crimes publics auxquels elle n'a pas présidé? A quelle divinité barbare a-t-on immolé plus de victimes humaines? Je ne confonds point l'empire avec ces temps funestes; je sais ce que nous lui avons dû, et je lui en garde une sincère reconnaissance. Cependant, pour avoir été glorieux et à quelques égards bienfaisant, l'empire n'en a pas moins été un monstrueux despotisme, tempéré seulement par les lumières supérieures du despote. Eh bien! aucun des gouvernemens révolutionnaires qui l'ont précédé ne s'est autant appliqué à émaner de la souveraineté du peuple et ne lui a rendu autant d'hommages, hommages qu'elle n'a point repoussés, car, dès que l'anarchie lui manque, c'est dans le despotisme qu'elle va se précipiter. »

S'élevant alors au plus haut sommet qu'il eût encore atteint, il s'écria : « J'ai assez vécu pour voir réformer bien des arrêts rendus par la souveraineté du peuple. Aujourd'hui comme alors, il est permis d'en appeler de la souveraineté du peuple à une autre souveraineté, la seule qui mérite ce nom, souveraineté supérieure aux peuples comme aux rois, souveraineté immuable et immortelle comme son auteur, je veux dire la souveraineté de la raison, seul législateur véritable de l'humanité. » Il est impossible d'aller plus loin et plus haut, c'est le dernier mot de la philosophie politique. Au milieu de toutes nos agitations, nous avons désormais un point fixe qui nous sauvera : il n'y a point d'autre souverain que la raison, éclairée par la discussion et l'expérience.

Quand mourut Casimir Perier, Royer-Collard voulut lui rendre publiquement le dernier hommage; le discours qu'il prononça sur la tombe de cet héroïque défenseur de l'ordre était énergique et simple. « Chef du cabinet dans une révolution qu'il n'avait point

appelée, *il l'a souvent dit, et je l'en honore*, sa probité généreuse et la justesse de son esprit lui ont fait comprendre que l'ordre était surtout la dette d'un gouvernement nouveau. Il a combattu jusqu'au dernier soupir avec une intrépidité qui ne s'est pas démentie. Il a succombé trop tôt. Que les bons citoyens, les amis de l'humanité qu'il a ralliés achèvent son ouvrage. Élevons sur sa tombe le drapeau de l'ordre, ce sera le plus digne hommage que nous puissions rendre à sa mémoire. »

Ces paroles semblaient contenir un engagement personnel. Il est triste d'avoir à dire que Royer-Collard ne l'a pas rempli complétement. Au moment où ses amis, répondant à sa voix, se *ralliaient* pour tenir élevé le drapeau de l'ordre, on le vit peu à peu s'éloigner d'eux, comme il avait fait en 1819. Ce n'est pas qu'il crût la bataille gagnée; il exprime au contraire dans ses lettres les craintes les plus sombres. « C'est *le National*, écrit-il, qui gagne du terrain, non pour édifier, mais pour démolir, ce qui est la vertu de l'esprit révolutionnaire. Notre bourgeoisie est un corps fort respectable qui conduit bien ses affaires privées, mais il ne lui a pas été donné de gouverner les affaires publiques. » Les complots et les insurrections se succèdent, et quand le roi et ses ministres luttent vaillamment pour soutenir l'œuvre de Casimir Perier, non-seulement il se tient à l'écart, mais il blâme plus souvent qu'il n'approuve. Ses épigrammes acérées n'épargnent personne. Irritable et susceptible, il était de ceux qui ne savent être ni le premier ni le second. « Il n'aimait, dit M. de Barante, ni à obéir ni à commander. » Il affectait un profond mépris pour tout ce qu'il voyait; mais, si grand qu'on soit, personne n'a le droit de mépriser les autres à ce point.

Après l'horrible attentat de Fieschi, le gouvernement proposa les lois dites de septembre. Ces lois, qui n'avaient rien de commun avec les mesures préventives d'une autre époque, qualifiaient d'attentat et déféraient à la cour des pairs l'offense à la personne du roi et l'attaque contre le principe du gouvernement. Royer-Collard sortit de son silence pour condamner cette définition de l'attentat. « Elle n'est pas franche, cette loi; ce qu'elle ose faire, elle n'ose pas le dire. Par un subterfuge peu digne de la gravité du gouvernement, et appelant tout à coup attentat ce qui est délit selon la loi et selon la raison, les délits les plus importans de la presse sortent du jury et s'en vont clandestinement à la chambre des pairs. Par le délit érigé en attentat, le jury est destitué, spolié de ses attributions constitutionnelles. Je me défie profondément d'un pouvoir, quel qu'il soit, qui se défie de la justice même ordinaire et, à plus forte raison, de la justice du pays. » Voilà des termes bien durs pour caractériser un changement de juridiction. Le gouvernement de juillet

peut avoir trop usé de la chambre des pairs comme corps judiciaire; mais en agissant ainsi, il ne violait aucun principe. De tout temps et par tout pays, il y a eu un tribunal particulier pour juger les attentats contre la sûreté de l'état, et s'il n'était pas nécessaire de lui déférer les attaques commises par la voie de la presse contre le principe du gouvernement, on ne pouvait voir non plus aucune énormité à l'en saisir. Il n'y a pas aujourd'hui un seul écrivain qui ne vît avec bonheur la presse ramenée aux conditions de la loi de septembre et l'attaque contre le principe du gouvernement déférée à la haute cour. Royer-Collard pouvait signaler les inconvéniens politiques du rôle attribué à la pairie, inconvéniens réels et sensibles, sans parler de sa défiance pour ses anciens amis et sans accuser la loi d'un défaut de franchise. Cette loi n'avait rien de clandestin, elle expliquait parfaitement ce qu'elle entendait par attentat, et, à tout prendre, le mot n'était pas trop fort pour désigner les fureurs de langage qui venaient de se traduire par le crime le plus sauvage et le plus effrayant.

Heureusement la fin du discours de Royer-Collard était plus belle et plus juste que le commencement; il y signalait avec force les causes du désordre des idées. « Le mal est grand, il est infini; mais est-il d'hier? Enhardi par l'âge, je dirai ce que je pense, ce que j'ai vu. Il y a une grande école d'immoralité ouverte depuis cinquante ans, dont les enseignemens, bien plus puissans que les journaux, retentissent dans le monde entier. Cette école, ce sont les événemens qui se sont accomplis presque sans relâche sous nos yeux. Repassez-les; le 6 octobre, le 10 août, le 21 janvier, le 31 mai, le 18 fructidor, le 18 brumaire; je m'arrête là. Que voyons-nous dans cette suite de révolutions? La victoire de la force sur l'ordre établi, quel qu'il fût, et, à l'appui, des doctrines pour la légitimer. Nous avons obéi aux dominations imposées par la force; nous avons reçu, célébré tour à tour les doctrines contraires qui les mettaient en honneur. Le respect est éteint, dit-on : rien ne m'afflige, ne m'attriste davantage, car je n'estime rien plus que le respect; mais qu'a-t-on respecté depuis cinquante ans? Les croyances sont détruites! mais elles se sont détruites, elles se sont battues et ruinées les unes les autres. Cette épreuve est trop forte pour l'humanité, elle y succombe. Est-ce à dire que tout soit perdu? Non, tout n'est pas perdu; Dieu n'a pas retiré sa main, il n'a pas dégradé la créature faite à son image; le sentiment moral qu'il lui a donné pour guide, et qui fait sa grandeur, ne s'est pas retiré des cœurs. Le remède que vous cherchez est là et n'est que là. » On retrouve ici le grand philosophe politique, indiquant à la fois la source du mal et le seul remède vraiment efficace. Royer-Collard s'y plaçait à ce

point de vue commode d'où il aimait à dominer les nécessités du gouvernement. Avec plus de justice pour les hommes qui portaient le poids du jour, il aurait été tout à fait dans le vrai. Ceux qu'il blâmait pensaient comme lui, et il le savait bien : pourquoi donc les accuser avec cette amertume, parce qu'au milieu de l'horreur générale ils cherchaient des garanties peut-être impuissantes, mais à coup sûr légitimes? M. de Barante, qui fut rapporteur de la loi à la chambre des pairs, et qui conclut à l'adoption, s'exprime sur cette séparation avec une réserve délicate qui laisse percer une juste sévérité.

Ce discours devait être le dernier. Le cabinet présidé par M. le comte Molé ayant présenté un projet de loi pour rétablir dans le code pénal l'article qui punissait la non-révélation des complots contre la sûreté de l'état, article introduit sous l'empire et abrogé en 1832, Royer-Collard avait écrit un discours pour combattre ce projet, une des erreurs du gouvernement de juillet; mais il n'eut pas l'occasion de monter à la tribune, la loi fut retirée avant discussion. En 1839, il quitta définitivement la vie politique, et il mourut à quatre-vingt-deux ans, en 1845, dans sa terre de Châteauvieux, où il s'était rendu en sentant sa fin prochaine. Il voulut être enterré dans le modeste cimetière de son village.

A l'exemple de M. de Barante, nous n'avons rien caché dans la vie politique de Royer-Collard. Il faut commencer par dire la vérité sur ses maîtres, quand on veut la dire sur tout le monde. Il lui est arrivé trois fois de payer tribut à la faiblesse humaine : quand il s'est séparé sans motif suffisant du premier ministère du duc de Richelieu; quand il a contribué à renverser le second par une manœuvre parlementaire; quand il s'est montré sévère jusqu'à l'injustice pour le gouvernement du roi Louis-Philippe. Comme sa conduite, son talent a eu ses imperfections; il s'est contredit assez souvent en réalité, et plus souvent encore en apparence. Il est tombé dans plus d'une exagération, dans plus d'une subtilité, dans plus d'une obscurité. Cette part faite aux défauts inséparables de l'humanité, nous avons le droit d'ajouter que personne n'a répandu plus de vérités généreuses et utiles, et n'a mieux tracé, entre deux excès contraires, la véritable marche des sociétés modernes.

Qu'importe qu'il ait paru placer une confiance trop exclusive dans des formes politiques qui ont actuellement disparu, comme la légitimité monarchique, l'hérédité de la pairie, le cens électoral? Nous ignorons ce que l'avenir nous réserve; nous ne pouvons prévoir jusqu'où iront, jusqu'où s'arrêteront ces grandes fluctuations de l'opinion qui se traduisent en Angleterre par des changemens de ministère et en France par des changemens de gouvernement. Ce n'est

pas là qu'il faut regarder, mais au fond des choses. Le char national ne suit pas une ligne droite et continue; il verse tour à tour à droite et à gauche du chemin, mais en fin de compte il se relève et il avance. Si la France est toujours travaillée du même mal, qui se manifeste par des accès périodiques, ces accès s'éloignent et s'affaiblissent. La monarchie constitutionnelle, qui sous Louis XVI a duré à peine un an, en a duré trente de nos jours. Elle a fini, comme en 1792, par s'abîmer dans la république; mais quelle différence entre la république de 1848 et sa redoutable aînée! La république a ramené l'empire, mais quelle différence entre l'empire de 1861 et celui de 1812! Pour prendre un exemple que Royer-Collard aimait à citer, parce qu'il en avait été le témoin et même la victime, nous pourrions dire aussi que la seconde république a eu son 18 fructidor le 13 juin 1849; mais cette fois c'est l'ordre qui a vaincu la révolution. De même sous le premier empire il a fallu la défaite et l'invasion pour arracher à Napoléon des concessions politiques, et sous le second il a suffi de l'influence pacifique des idées et des mœurs.

Autour de nous s'étendent encore plus ces idées de liberté légale qui sont partout la forme suprême de la civilisation. La monarchie constitutionnelle soutient l'Angleterre au plus haut point de puissance qu'aucun peuple ait jamais atteint. Le même système de gouvernement régénère l'Espagne et fait le bonheur de la Belgique. L'antique empire d'Autriche, cette citadelle de l'absolutisme, s'ouvre à des institutions nouvelles. La Russie commence par l'émancipation des serfs un vaste mouvement social qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard à d'autres libertés. L'esprit révolutionnaire vit toujours, il vivra longtemps encore; mais il se sent forcé de se faire monarchique, aristocratique, parlementaire, libéral, légiste, diplomate, financier, presque juste-milieu. Pour nous-mêmes, ne désespérons jamais. La démocratie française est imprévoyante et mobile, mais honnête et sensée au fond; elle a de grands défauts, ses qualités sont plus grandes encore. On peut dire d'elle comme du Dieu de Joad :

Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.

Ne nous lassons pas surtout de répéter ces paroles de Royer-Collard, les premières qu'il ait prononcées à la tribune, et qui restent la plus haute et la plus complète expression de sa pensée fondamentale : « Aux cris de toutes les tyrannies invoquant l'audace, puis l'audace, et encore l'audace, répondons par ce cri consolateur et vainqueur qui retentira dans toute la France : *la justice, et puis la justice, et encore la justice!* »

L. DE LAVERGNE.

UNE

CARAVANE FRANÇAISE

EN ÉGYPTE

AU PRINTEMPS DE 1860.

L'ISTHME DE SUEZ ET LE SINAÏ.

I.

Les lecteurs de la *Revue* qui ont accompagné notre caravane dans les déserts de Syrie au printemps de 1860 (1) voudront bien, nous l'espérons, se reporter un peu en arrière et la suivre dans les états du vice-roi d'Égypte.

En février de la même année, nous étions au Caire. Les princes français qui dirigeaient notre excursion à travers l'Orient avaient à cœur de faire un double pèlerinage, l'un aux travaux, si justement populaires en France, du percement de l'isthme de Suez, l'autre au Mont-Sinaï, dont la visite doit, dans tout voyage d'Orient un peu complet, précéder celle de Jérusalem. Le vice-roi, apprenant leurs désirs, désigna Linant-Bey, ingénieur et géographe bien connu, pour les accompagner sur le tracé du canal, commanda qu'on réunît pour eux le personnel et les animaux nécessaires au voyage, et mit sous leurs ordres un colonel d'artillerie, Mourad-Bey, qui leur était doublement sympathique, car il avait puisé en France son in-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1861.

struction militaire, et il était gendre du célèbre Sèves, ce soldat de Napoléon devenu Soliman-Pacha. Le colonel demanda deux semaines pour réunir la caravane. « Reposez-vous, nous dit-il, préparez vos forces. » Naturellement le conseil ne fut pas suivi. Il était peu d'accord avec notre ardeur à tous et en particulier avec l'âge et les goûts de nos chefs. Un jour donc ils nous menèrent à Héliopolis interroger, avec l'aide de Jomini, les souvenirs de nos glorieux soldats, un autre jour aux plaines des Pyramides; puis ce fut le Delta, actuellement couvert de chemins de fer, que nous explorâmes rapidement, et nous revînmes au Caire, afin de prendre une plus ample connaissance de cette cité, la ville merveilleuse des Arabes. Voyageurs, hâtez-vous de la visiter. Le Caire ne conserve plus que pour un peu de temps quelques merveilles dignes des *Mille et Une Nuits*. Parcourez surtout les rues commerçantes du quartier arabe, pleines de couleur et de caractère. L'œuvre de Méhémet-Ali, arrêtant en Égypte l'appauvrissement et la déchéance de la société musulmane, a retardé la destruction du commerce oriental. L'invasion des produits de l'Occident, moins apparente qu'à Damas et à Constantinople et limitée au quartier européen, ne vient pas encore ternir ici l'éclat des bazars. L'étranger n'est pas aussi exposé que dans les autres villes d'Orient à voir le marchand, un Ali-Baba quelconque, lui offrir, comme spécimens du luxe oriental, quelque foulard de Lyon ou quelque épée à poignée de nacre, dépouille d'un préfet venue de notre quai de la Ferraille.

Si l'on sort des bazars pour visiter les parties les plus pittoresques du Caire, on ne trouve guère que des ruines. Qu'en restera-t-il dans quelques années? En vain l'on cherche aux maisons penchées deux lignes parallèles, la perpendiculaire n'est nulle part. De frêles appuis de bois étaient des blocs de maçonnerie. Vous suivez un jour une rue éblouissante de lumière et de couleur; les habitations aux corniches sculptées en stalactites, aux fenêtres ornées d'arabesques et fermées d'une dentelle de bois, à travers laquelle la musulmane voit sans être vue, tiennent plutôt du rêve que de la réalité. Le lendemain, ces demeures présentent souvent l'aspect de vaisseaux désemparés. Le vent de la nuit a suffi pour précipiter sur le sol les pièces d'architecture admirées la veille (1). Les mosquées ne sont pas en meilleur état. Le vaisseau de pierre et les colonnes de ces édifices ne s'écroulent pas encore, mais chaque jour on en voit disparaître les ornemens, moulés ou découpés par l'imprévoyance orientale dans des substances éphémères telles que le plâtre ou le bois. Un savant égyptologue français, qui est en même temps un ar-

(1) Une tempête sévit durant notre séjour au Caire. Onze personnes périrent dans les rues sous les débris de maisons.

tiste, M. Prisse d'Avennes, nous raconta qu'il avait copié le plafond d'une mosquée au péril de ses jours, et que ce plafond était entièrement écroulé quant il acheva son travail. Tant de délabrement est rendu plus sensible encore par la comparaison des temples indestructibles des pharaons avec les monumens chancelans des princes arabes.

Ne calomnions pas le ciel : rarement terni par un nuage, plus rarement encore il envoie de la pluie. Accusons les hommes. Les souverains musulmans de l'Égypte ont toujours songé à élever quelque mosquée nouvelle qui conserve leur nom, leur souvenir, leur tombeau, plutôt qu'à restaurer celle de leurs devanciers, fût-elle une merveille. On cite d'Abbas-Pacha un singulier trait de vandalisme : la mosquée du sultan Hassan, réputée la plus belle, possédait autrefois des lampes d'un très grand prix et d'un travail exquis; il en restait une; Abbas, jouant aux cartes, la mit comme enjeu et la perdit. Les Arabes demeurent indifférens en face des ruines et ne bâtissent que de fragiles édifices. Leur architecture, qui donne aux constructions l'apparence de palais aériens, s'harmonise avec cette fragilité. On sent que les hommes qui l'ont conçue sont mobiles comme le sable : l'illusion leur suffit. L'âme d'un peuple est empreinte sur ses monumens. Les anciens Égyptiens, taillant des colosses à leur image, devaient se croire des géans. Selon l'expression pittoresque de Champollion, « ils concevaient en hommes de soixante pieds de haut! » Bâtissant des temples et des palais, œuvres de plusieurs siècles, ils ne comptaient le temps pour rien, et regardaient la durée et la puissance de leur nation comme éternelles. Les Arabes au contraire semblent toujours pressés de jouir, comme si la vie et le pouvoir allaient leur échapper. Un caprice s'empare de leur brillante imagination, ils le réalisent dans un moment de fougue, et sacrifient à la rapidité de l'exécution la solidité de l'œuvre. L'engouement passé, ils se résignent mal à l'entretenir.

Cependant, si l'on veut se faire illusion sur l'état délabré du Caire et emporter de cette ville un magique souvenir, il faut la contempler du haut de la citadelle. Les ruines s'effacent dans l'ensemble, et la ville, dominée par ses quatre cents minarets, offre à la fois le majestueux aspect de nos capitales et l'apparence gracieuse et fantastique que les Arabes donnent toujours à leurs cités. Le fleuve immense roule ses ondes jaunissantes à travers un océan de verdure. A l'ouest s'étend le désert doré, sur la lisière duquel se présente le panorama des pyramides. La vue que l'on embrasse du haut de la citadelle fait mieux comprendre l'importance de cette partie de l'Égypte, toujours choisie pour le siége de la capitale. Le Caire, accessible aux navigateurs européens, est en même temps le point d'intersection des caravanes de l'Afrique et de l'Asie, et la clé mili-

taire et commerciale du Nil. La nature veut qu'en ce point s'élève la ville la plus importante du pays. Avant le Caire, c'était Memphis.

Saïd-Pacha a construit à la pointe du Delta, pour protéger sa capitale, un monument magnifique auquel son nom est attaché : c'est le grand fort de Saïdieh, dont Mottet-Bey, Français, officier du génie, est l'auteur. Il est relié aux rives opposées de chaque branche du fleuve par le fameux barrage, imposant et pittoresque travail d'un autre ingénieur français, Mougel-Bey. Le barrage a un but agricole, il est aussi un puissant auxiliaire du fort. En temps de paix, il servira à régulariser l'inondation, en temps de guerre à submerger le Delta, bloquer Alexandrie, arrêter une armée d'invasion. Vingt-cinq mille hommes étaient campés dans la forteresse de Saïdieh quand nous la parcourûmes. Le vice-roi s'y trouvait. Un bateau à vapeur nous ayant débarqués près du barrage, le pacha vint au-devant de nos chefs et nous fit entrer dans la citadelle. « Un peu de musique ! » s'écria Saïd, et les cinq cents canons des remparts répondirent par une triple salve à l'ordre du pacha. Le vent rabattant la fumée, nous galopions à travers des nuages que nos chevaux cherchaient à éviter par leurs bonds. Entre les détonations de l'artillerie, nous entendions le son des clairons qui signalaient les manœuvres des troupes : c'étaient les sonneries françaises, adoptées aujourd'hui, avec notre code militaire, dans tout l'Orient.

Le vice-roi fit en détail à ses hôtes les honneurs de sa forteresse. Il parle français aussi bien qu'un Parisien; il a l'esprit gaulois autant qu'homme de France, sa conversation est émaillée de calembours. Nous entrâmes dans un chalet qui s'élève au milieu du fort. Les princes et leurs compagnons y furent retenus à dîner. « C'est une surprise que je vous réserve, » dit le pacha. La surprise fut entière, car le dîner fut servi à la turque. Les portes d'une salle voisine s'étant ouvertes, ou plutôt ayant disparu comme par enchantement, des serviteurs en costume de zouaves de toute nuance vinrent nous apporter des bassins d'or et verser sur nos mains une eau parfumée. Nous fûmes revêtus des pieds à la tête de serviettes rouges et blanches brodées d'or et invités à nous asseoir autour d'un disque d'argent. Les chaises seules pouvaient rappeler l'Europe. De couteaux et de fourchettes, point. Chacun prit avec sa main droite dans les plats qui se succédèrent. Les convenances exigent qu'on ne salisse pas la table; on se figurera aisément que, peu habitués à nous servir de cette fourchette primitive, nous manquâmes aux convenances. Le pacha s'en amusa fort, et ses hôtes gardent un souvenir très agréable de ce repas succulent et pittoresque. On se leva : mêmes cérémonies de la part des serviteurs. Après les pipes et le café d'usage, on causa de l'armée. Le pacha nous montra en détail

l'uniforme sur la personne même de son général en chef, Rattib-Bey. Les divers grades diffèrent peu d'apparence. On les reconnaît à des insignes, tels qu'un croissant ou une ancre de diamant. La coiffure est un *tarboush* pour l'infanterie, un casque pour la cavalerie; celle-ci porte des cuirasses ou des cottes de mailles.

L'armée égyptienne a acquis un grand prestige en Orient depuis qu'elle a fait trembler Constantinople. Elle n'est point aujourd'hui semblable à celle de Méhémet-Ali. Saïd ne l'a point formée dans le même esprit que son père. Méhémet-Ali dépeuplait au hasard les provinces qu'il avait soumises, l'Arabie, le Sennaar, comme l'Égypte. Peu lui importait que son armée fût ou non composée d'Égyptiens, pourvu qu'il eût des régimens nombreux et aguerris. Il voulait conquérir; il traita l'Égypte elle-même comme une terre conquise, et l'épuisa d'hommes et d'argent, si bien que l'horreur instinctive des fellahs pour la guerre s'en accrut. Saïd ne pense pas aux conquêtes, mais il cherche à donner à ses sujets le goût du métier militaire. Une sorte de conscription est établie. Les troupes se renouvellent sans cesse; les hommes sont licenciés après quatre ou cinq années de service et reviennent dans leurs foyers avec l'habitude du maniement des armes et le souvenir des bons traitemens qu'ils ont reçus sous les drapeaux. Sur un ordre du souverain, ces mêmes hommes peuvent être rappelés et composer une armée nombreuse et exercée. Saïd protége surtout les fellahs, les appelle à commander; chose inouie jusqu'alors, plusieurs sont colonels. Faire pénétrer chez ce peuple l'esprit militaire, tel est son désir, pensée féconde peut-être, mais qui ne sera pas réalisée sans de longs et persévérans efforts, car depuis Cambyse jusqu'à nos jours les fellahs ont professé une grande aversion pour le métier de soldat et se sont accommodés aisément de la domination étrangère. On doit remarquer cependant, à la louange de ce peuple si peu guerrier, qu'il se bat bien. Sous Méhémet-Ali, il a remporté des victoires; sous Abbas, il s'est distingué en Crimée. Sa docilité, son aptitude à la discipline, lui assurent la supériorité sur les hordes de l'Orient. L'ensemble des régimens actuels présente une magnifique apparence. Pour l'exercice des armes et la précision des manœuvres, ils ne le cèdent pas aux troupes régulières de l'Europe. Nous en pûmes faire l'expérience. « Je vais jouer un tour à mes troupes, » nous dit en riant le pacha. Un de ses officiers reçut un ordre, prit son cheval, et partit au galop. Les clairons sonnèrent; le camp, qui s'apprêtait au sommeil, s'agita; en dix minutes, les tentes étaient abattues et pliées. Les vingt-cinq mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, manœuvraient avec un ensemble admirable et se disposaient, comme pour une revue, devant l'habitation du pacha. La belle lumière des nuits

d'Égypte frappait les uniformes blancs, les casques sarrasins, les cuirasses et les cottes de mailles. Les chevaux hennissaient d'impatience, et leurs robes reluisaient sous la clarté du ciel. Le pacha jouit de notre admiration. Il nous promena dans les rangs, nous fit examiner les canons, les fusils, les sabres et jusqu'aux brides des chevaux; puis les clairons sonnèrent de nouveau. L'armée, prête pour le départ et trompée dans son attente, rompit ses rangs, dressa ses tentes, et le rêve disparut. On ne pouvait nous donner une plus belle idée de l'aspect des troupes égyptiennes. Le soir nous regagnâmes la maison de plaisance de Kasr-el-Nouza où nous étions logés, sur l'allée de Shoubra, les Champs-Élysées de la capitale arabe.

Telles étaient nos distractions pendant que Mourad-Bey achevait ses préparatifs.

II.

Le 8 mars, Mourad-Bey vint dire aux princes : « Tout est prêt. » Le camp était assis au nord-est du Caire, près de l'Abbassieh (1). Il fut décidé que le soir même nous irions dîner et coucher sous nos tentes, que le lendemain nous serions en marche vers l'isthme de Suez et le Sinaï.

L'aspect de notre camp était imposant : quatorze tentes, cent quarante-quatre chameaux, huit dromadaires, onze mules, une trentaine de baudets, couvraient un grand espace de terrain. Au milieu de ces animaux s'agitait une foule de chameliers, de *saïs* ou palefreniers, coiffés du turban ou *tarboush* turc, vêtus d'une longue robe blanche comme celle des patriarches ou de la simple tunique bleue du peuple égyptien. Une remarquable activité régnait autour d'une tente carrée, la plus grande, relevée d'un côté. C'était celle sous laquelle la table du dîner était dressée. On ne peut se figurer table plus somptueuse : le vice-roi avait voulu que les princes, pendant leur séjour sur son territoire, fussent servis comme lui-même. Depuis Alexandrie, grâce aux soins de deux cuisiniers français, nous faisions des festins de roi. Ferdinand, c'est le nom du premier cuisinier, passait à ses nombreux aides des plats qui étaient transmis de main en main depuis les fourneaux jusqu'à la table. Les aides n'arrivaient pas jusqu'à celle-ci; cet honneur était réservé aux serviteurs turcs. N'allez pas croire que ces Turcs, seuls admis à l'honneur de nous placer les assiettes sous le menton, soient des serviteurs ordinaires : ils ont reçu une bonne éducation; ce sont les *fruits secs* des anciennes écoles militaires aujourd'hui détruites. En compensation de leur échec, on leur a donné les fonctions de

(1) Ancien palais d'Abbas-Pacha.

disposer les couverts, de plier les serviettes, de bourrer et d'allumer les pipes. Cela ne rappelle-t-il pas l'histoire de ce vizir destitué qui, briguant une place, fut nommé étudiant en médecine? Ferdinand, Marseillais de naissance, mérite quelques mots de biographie. Malheureux en ménage, il se sentit la vocation des aventures... et de la cuisine. Pour allier ses deux goûts, il se fit cuisinier à bord d'un vaisseau; il y a quelques années, la fortune le fixa en Égypte, auprès du vice-roi. Lorsque les princes débarquèrent à Alexandrie, Ferdinand fut détaché pour leur service. Ayant beaucoup voyagé, il croit avoir beaucoup appris, ses opinions sont arrêtées sur tous les sujets. Lorsqu'il cause, il semble entreprendre l'éducation de son interlocuteur. Je jouis souvent de sa conversation près de ses fourneaux; je dois même dire qu'il m'a appris quelque peu d'arabe, arabe de cuisine bien entendu.

Après dîner, nous nous promenâmes dans le camp. Il était divisé pour ainsi dire en districts, les bêtes de somme, les tentes, les montures, qui, par les soins de Mourad-Bey, formaient des gouvernemens séparés. Des *kawas*, sorte d'officiers de police dont les insignes sont un sabre à la ceinture et un bâton à la main, maintenaient l'ordre dans ce personnel de cent cinquante hommes environ et lui donnaient l'apparence militaire. La nuit était assez éclatante pour laisser à ce tableau ses vives couleurs.

Il fallait partir le lendemain avant le jour. Nous gagnâmes nos lits de camp. Nous étions distribués dans trois tentes, comme nous le fûmes plus tard en Syrie; les deux princes dans l'une, MM. de Scitivaux, Morhain et Leclère dans l'autre, M. le marquis de Beauvoir et moi dans la troisième. On se reposa tant bien que mal; nous n'étions pas habitués encore à dormir au milieu des cris des animaux, des derniers pétillemens des feux, des causeries des Arabes, peuple bavard par excellence. Jamais le silence ne règne dans un camp de voyageurs. Ce fut bien un autre vacarme quand le signal du réveil fut donné. Les chameaux, que l'on chargeait de caisses et de sacs, beuglaient horriblement pour témoigner leur déplaisir; les ânes et les mules, que cette musique inspirait, se mirent à braire. Notre rapide toilette se fit au milieu du tumulte. Mon compagnon et moi pliâmes bagage et sortîmes lestement. La consigne avait été donnée par les princes à Mourad-Bey d'abattre la tente sur les paresseux, et je crois, ma foi, que celui-ci, ponctuel comme un militaire, eût exécuté l'ordre. Une mule et un dromadaire attendaient chacun de nous à la porte de sa tente; on pouvait varier ses plaisirs.

La caravane se groupa en masse à la clarté de la lune; on aurait dit un serpent se ramassant sur lui-même avant de s'élancer; bientôt ses replis se déroulèrent, les divers détachemens défilèrent en ordre : les cent quarante-quatre chameaux chargés partirent les

premiers, puis les tentes et leur service, puis les domestiques et les cuisiniers, montés sur des baudets, enfin nous-mêmes sur nos mules ou nos dromadaires. Le soleil ne se montrait pas encore, et s'annonçait seulement par quelques lueurs rougeâtres. La silhouette de la caravane, dominée par les têtes de chameaux, se découpait sur le ciel. Nous étions loin de l'Abbassieh, lorsque le radieux soleil du matin éclaira tout d'un coup ce désert, rendu célèbre par la Bible et la verte plaine d'Héliopolis.

Les impressions de cette première marche furent douces. L'air était limpide et léger, la matinée semblait sourire et ne permettre à l'esprit que des pensées joyeuses. Comme nous regardions la plaine, un dromadaire apparut, venant au grand trot. C'était un de nos *kawas* laissé au Caire pour attendre le courrier. Il nous apportait des nouvelles de nos familles. Nous entreprenions donc notre expédition sans inquiétude et pleins d'ardeur.

Notre petite armée marchait à travers la plaine de sable, tantôt en longue file qui se perdait à l'horizon, tantôt fractionnée par bandes. Nous avions presque tous quitté les mules pour monter à dromadaire. On sait les dangers comiques de cette ascension. L'animal, accroupi, se relève dès qu'il sent un poids quelconque sur la selle; il faut donc se hâter de prendre son équilibre, sans quoi les trois soubresauts par lesquels il se dresse sur ses jambes vous exposent à une chute ridicule. Le pas est un balancement violent qui cause souvent le mal de mer; le trot occasionne les premiers jours une atroce courbature. L'amble seul est fort doux, mais il faut avoir quelque expérience pour maintenir sa bête à cette allure. Nos dromadaires étant ceux du vice-roi, on ne peut se figurer avec quel luxe ils étaient ornés. Je vais décrire le mien. Deux pommeaux élevés et couverts d'argent sont fixés l'un devant l'autre; entre les deux on s'assoit; les jambes sont croisées autour du pommeau et s'appuient sur la partie antérieure de la bosse. La bride est une corde de soie de diverses nuances, qui s'attache à un caveçon de chanvre ou de fer pressant les cartilages du nez. On dirige la bête à droite ou à gauche en touchant sa tête avec un bâton et tirant la corde de l'un ou l'autre côté. Je suis assis sur une peau de chèvre angora dont la toison est teinte en rose. Un tapis de drap garnit la selle entière; elle est couverte de mille dessins. De toutes parts tombent des sacs de canevas longs et étroits, destinés aux pipes et entièrement cachés sous une série de rectangles brodés d'or et d'argent comme des ornemens sacerdotaux. De chaque côté sont suspendues de vastes sacoches pour l'utilité du cavalier. Le tout est terminé par une frange de glands éclatante. Sous notre ciel, les yeux seraient éblouis par ce fracas de couleurs. Pour définir l'impression qu'elles produiraient, il faudrait avoir recours à la métaphore de ce Romain qui comparait

l'éclat de la pourpre d'Orient au son de la trompette. Sous le ciel d'Égypte, l'excès de la lumière, qui pâlit les couleurs, les fond entre elles et leur donne une belle harmonie. Mais que nous étions peu dignes de cette magnificence avec notre vilain costume européen!

Tout en affermissant notre assiette de cavalier, nous admirions notre caravane et nous observions le pays. On suivait la limite de l'Égypte et du désert, passant d'une plaine aride à un bois de palmiers. Vers le milieu du jour, nous avions traversé Kanka, bourg doublement célèbre : la bataille d'Héliopolis acheva d'y être gagnée; plus tard, Méhémet-Ali y établit le camp de sa brave armée, formée par Sèves. Elle partit de là pour aller en Syrie remporter ses victoires contre les Turcs. Notre guide, Linant-Bey, nous montra aussi, près de Kanka, le tracé du canal qui doit atteindre, par la terre de Gessen, le lac Timsah, établir une voie navigable entre le Nil et le canal maritime de Suez, et porter de l'eau douce sur le parcours de celui-ci.

Le soir, nous campâmes à Bulbeys. Nous devions perdre de vue, à partir de là, les terres cultivées. Le contraste de la verte Égypte et du désert se montrait dans toute sa vivacité. Cet aspect de la nature offre quelques traits de la société orientale, où se heurtent côte à côte l'opulence éclatante du riche et l'affreuse misère du pauvre. Une goutte d'eau du Nil sur le sol aride donne lieu à la plus puissante végétation, de même une faveur du prince peut tirer du néant le plus misérable de ses sujets et le placer au faîte des honneurs.

Pendant la nuit, le vent fit effort sur nos tentes. Hélas! c'était le signal d'un changement de temps. Nous partîmes à quatre heures du matin; dès que le jour parut, l'atmosphère devint subitement lourde, le ciel prit une couleur d'airain, point de nuages, point d'ombre; le soleil devint si ardent qu'il fallut nous envelopper la tête et la nuque. On peut s'étonner d'une chaleur pareille au mois de mars. Les chameliers, traînant péniblement leurs bêtes, prenaient soin eux-mêmes de nous l'expliquer en s'écriant : *Kamsin!* mot qui signifie cinquante. Cet état de l'atmosphère est ainsi nommé parce qu'il est fréquent durant une période de cinquante jours de l'année, précisément celle où nous nous trouvions, et coïncide avec le vent dévorant du sud, dont nous éprouvâmes bientôt les atteintes. Lorsque le kamsin fond sur une contrée, la nature entière est en souffrance : les récoltes brûlent; toutes les bêtes malfaisantes, telles que serpens et scorpions, s'agitent sous l'influence de la température; les terres cultivées, envahies par le sable, se confondent avec le désert; l'air manque à la poitrine; on ne boit, on ne mange, on ne respire que poussière. La nuit, aussi brûlante que le jour, a quelque chose de sinistre. Une étoile rougeâtre perce de temps en temps les vapeurs, et des mouches phosphorescentes sillonnent l'air de leur

léger fanal. L'imagination, excitée par le malaise du corps, est portée aux craintes chimériques : on croit sentir l'approche de quelque fléau, d'un tremblement de terre!

Nous perdîmes trois chameaux. En Orient, la vie des hommes ne compte pas; il n'en est pas de même de celle des chameaux. C'était un deuil dans la caravane. Je remarquai un Arabe qui se désespérait auprès d'une de ces bêtes couchée et mourante. Je m'approchai, et ne pus me défendre de quelque émotion. Le cou du pauvre animal s'agitait encore, sa tête se dressait, puis retombait sur le sable ardent. Il jetait autour de lui un regard triste et doux, un regard d'adieu. Un soubresaut fit pencher son corps et l'étendit raide sur le sol. Ce martyr du désert, symbole de la patience et de la résignation durant sa vie, ne s'était arrêté que pour mourir!

Bref, si la caravane était partie du Caire brillante de joie et d'entrain, l'influence du kamsin l'avait transformée. Elle marchait silencieuse et abattue, quoique en bon ordre; mais à tout prendre, s'il n'y avait pas quelques épreuves dans la vie de voyageur, on en apprécierait moins les jouissances, et nous ne nous plaignîmes pas, puisqu'il nous resta encore assez de présence d'esprit et d'activité pour visiter scrupuleusement le théâtre des travaux du percement. Depuis Kanka, nous n'avions cessé d'observer le tracé du canal jusqu'au lieu où il entre dans la vallée de Gessen. Cette vallée et ses lacs une fois traversés, nous en suivîmes le côté nord; puis notre guide nous montra en passant les ruines de Rhamsès, la ville que les Hébreux bâtirent pour Pharaon. Des monticules de terre, des briques brisées, en marquent seuls l'emplacement au milieu d'une contrée couverte de buissons de tamarix. A demi enfoncé dans le sol se montre un bloc de marbre auquel sont adossées les trois statues de Rhamsès et de ses deux femmes : c'est tout ce qui reste de la cité. Près de là, Linant-Bey nous fit remarquer un pli de terrain qui se prolongeait d'un côté vers l'isthme, de l'autre vers l'Égypte. C'est l'ancien lit du canal des Ptolémées qui reliait le Nil à la Mer-Rouge. Il nous fut démontré à chaque pas combien est minime la difficulté d'exécution du canal d'eau douce projeté par M. de Lesseps. L'inondation atteindrait même le lac Timsah, centre de l'isthme, sans une digue qui concentre l'eau dans la partie cultivée de la terre de Gessen.

A Bir-Abou-Ballah, nous trouvâmes le premier chantier de la compagnie. Au printemps de 1860, ces chantiers étaient rares et peu importans; l'état des travaux est tout autre aujourd'hui. D'après les derniers rapports, un grand nombre d'ouvriers sont échelonnés entre Bulbeys et le seuil d'El-Guisr. Les dragues de Port-Saïd, ville que nous ne pûmes visiter, ont déjà exécuté la première rigole maritime sur un parcours de 38 kilomètres depuis la Méditerranée.

Une maisonnette, et près d'elle un puits, tel était, quand nous visitâmes l'isthme, l'établissement de Bir-Abou-Ballah. Quelques Français maçonnaient ce puits, dont l'eau fécondait un petit terrain; ils travaillaient courageusement malgré le vent et la chaleur. Nous abordâmes avec émotion ces compatriotes, hardis pionniers d'une colonisation dont la France aura la première gloire.

Une courtoise et respectueuse réception attendait nos chefs à Toussounville, près du lac Timsah, sur la colline de Chek-Ennedek, où nous campâmes vers le milieu du jour. M. Cazeaux, ingénieur, habitait depuis dix-huit mois ce désert et surveillait la fondation de Toussounville. Cette cité européenne, qui n'était alors qu'un chétif village de quelques centaines d'âmes, grandira, d'après l'espoir de la compagnie, sur les bords du lac, transformé en port intérieur. M. Cazeaux nous fit voir la colonie dans ses moindres détails, nous mena dans les ateliers, les magasins, la boulangerie, la boucherie, le moulin à vent, qui fait en même temps monter l'eau d'un puits. Nous pénétrâmes dans les petites maisons des ouvriers et parcourûmes les diverses rues, dont les principales sont celles de Ruysnaers, Mougel-Bey, et le boulevard Lesseps.

Notre présence avait cela de piquant, que nous paraissions moins des Européens explorant l'Orient que des Orientaux visitant l'Europe. Dans ce désert demi-égyptien, demi-arabe, notre caravane seule pouvait rappeler l'Arabie et l'Égypte. Elle était l'unique élément oriental qui se trouvât dans le paysage. Je n'engage pas ceux qui cherchent dans une contrée son caractère propre à juger de l'Égypte par l'isthme de Suez : à l'exemple des Bédouins, ils le traiteront de désert dégénéré; mais la vue de l'isthme ne manquera point de plaire aux voyageurs qui aiment à envisager dans un pays sa jeunesse et son avenir. Quant à nous, loin de dénigrer l'esprit régénérateur de l'Europe et de déplorer dans l'isthme l'absence de toute couleur locale, nous avons éprouvé une joie vive et consolante à contempler là l'image de la vie, image si rare en Orient, et à nous mêler à ces travailleurs animés d'une ardeur et d'un enthousiasme communicatifs. Dans le feu de leurs regards, on lisait ces instincts de courage et de domination qui, chez l'Européen, s'accroissent par les fatigues et les souffrances mêmes. Une plaine morne et affreuse s'étendait à perte de vue autour d'eux : le vent faisait trembler leurs cabanes et roulait des nuages de poussière qui donnaient à l'horizon l'apparence d'une mer agitée. Cependant la gaieté ne leur faisait point défaut. Leur triste plaine, leur pauvre hameau empruntaient même de la splendeur à leurs espérances. Un Marseillais ne voyait rien moins que la Canebière dans le boulevard Lesseps, qui, à vrai dire, n'avait d'un boulevard que le nom. Ils paraissaient aimer cette ingrate contrée comme une patrie. C'est par ses travaux

et ses rêves que l'homme s'attache à une terre plus que par les bienfaits qu'il en reçoit. Ces colons avaient plus de prestige encore, si nous les comparions aux fellahs qui nous suivaient; jetant des regards insoucians sur ce pays où de si grands projets industriels sont en voie de s'accomplir, ceux-ci ne songeaient qu'à soigner leurs ânes ou leurs chameaux. Tel est le triste résultat du despotisme qui pèse sur eux depuis des siècles : ils regardent les œuvres les plus utiles pour leur pays avec indifférence, le plus souvent même avec épouvante, car pour l'exécution de ces œuvres ils ont toujours été arrachés violemment à la culture de leurs champs, contraints au travail par le bâton sans être payés, sans être nourris. Peut-être le règne clément et protecteur de Saïd-Pacha réussira-t-il à relever chez ce peuple l'intelligence et la dignité, et l'on n'a pas lieu de désespérer que les salaires assurés, les bons traitemens offerts aux fellahs par la compagnie ne les rendent, sinon les émules, du moins les utiles et libres auxiliaires des Européens.

Le lendemain, jour de repos pour la caravane, les princes prirent avec Linant-Bey les trois plus vigoureux dromadaires, et partirent pour le seuil d'El-Guisr, afin de visiter le tracé du canal maritime dans la direction du lac Manzaleh. Resté au camp, je profitai de cette halte pour parcourir les environs. Le docteur Leclère se joignit à moi; nous prîmes deux baudets et un ânier, nous dirigeant vers la colline d'Elgar, située à trois quarts d'heure de Cheik-Ennedek, et du haut de laquelle on domine le lac Timsah. Afin de nous distraire du malaise que nous infligeait la température, nous avions choisi pour guide un ânier très burlesque, surnommé le *Parisien*, parce qu'il sait quelques mots de notre langue. Il avait, malgré son costume arabe, l'apparence d'un paillasse de nos foires. Il ne cessait de jouer des tours à ses camarades, et à leur défaut à son âne, qui le craignait comme le feu, et se mettait à ruer du plus loin qu'il l'apercevait. Le Parisien prétendait bien connaître ces parages, il se vantait même d'avoir travaillé à l'isthme avec M. de Lesseps, parce qu'il avait été son ânier dans je ne sais quelle excursion. Nous montâmes sur la colline d'Elgar. En entendant parler du lac Timsah, on se figure peut-être une étendue d'eau; mais les Arabes du désert sont quelque peu gascons : ils donnent volontiers le nom de lac à ce qui pourrait en être un, s'il y avait de l'eau. « Voici la vallée de la cascade! » nous disait un Bédouin dans la péninsule du Sinaï, l'Ouadé-Schellal. Nous vîmes une masse de rocs nus et de sables altérés; par une affreuse ironie, le vent agita les sables du sommet et les fit couler : c'était là la cascade.

Le lac Timsah est un désert plus bas que le désert; son sol de sable et de sel est hérissé de buissons tordus, secs et misérables. Quelques flaques d'eau saumâtre apparaissent seules au nord, à l'ex-

trémité de ses anses. C'est tristement laid; mais il semble que la nature ait compté là sur l'industrie humaine pour compléter son œuvre. Le fond, situé à sept mètres au-dessous du niveau des mers, paraît appeler leurs eaux. Un jour les vaisseaux circuleront sur ce grand lac, aujourd'hui vide et desséché. Ils viendront s'amarrer près de la colline d'Elgar.

Un coup de vent nous força de descendre. Bientôt nous fûmes pris par une bourrasque telle que le sol et l'atmosphère parurent se mêler. Nos traces précédentes étaient effacées. Plus de direction! Le Parisien y perdit son latin. Heureusement le docteur avait remarqué un chameau mort et infect dans les environs de Chek-Ennedek. Nous nous guidâmes par l'odorat, comme les sauvages, et regagnâmes le camp sans trop de difficultés. Le bon Mourad-Bey était inquiet. « Quelques instans de plus, nous dit-il, j'allais faire faire une battue par les chameliers. » Nous nous mîmes à rire, mais lui ne riait pas. Il nous conta fort sérieusement l'histoire de trente Bédouins, qui, repoussés après l'attaque d'une caravane, s'enfuirent par les bords du lac et disparurent dans une fondrière.

Le 14 mars, nous dîmes adieu à la colonie française et à M. Cazeaux. Nos chefs surtout s'éloignèrent avec regret. Bannis dès leur enfance, ils avaient ressenti la joie et la consolation de toucher un sol où leur patrie semblait s'être transportée, et avaient respiré au milieu de leurs courageux compatriotes comme un parfum de la France. Nous marchâmes tout le jour dans une immense plaine coupée soit par des buissons, soit par des monticules. Les grandes lignes du désert allaient se perdre dans le brouillard au pied des monts Genef, que l'on distinguait par éclaircies. Au seuil du Serapéum, point culminant entre le bassin de l'isthme et le lac Timsah, nous vîmes de nouveau une maisonnette de la compagnie. Après la descente vers le bassin de l'isthme, on fit halte pour le déjeûner, qui fut établi tant bien que mal en rase campagne; les dernières rafales du kamsin balayaient encore la plaine. Sous le ciel pâle et brumeux, la contrée paraissait blanche, et les bourrasques de sable ressemblaient à des tourmentes de neige; c'était la Sibérie à la température près. Le vent, frappant la surface des Lacs-Amers au fond du bassin de l'isthme, se chargea lui-même de mettre du sel dans nos assiettes; le repas fut compromis malgré les efforts de Ferdinand et des domestiques turcs, qui, animés par Mourad-Bey, luttaient contre les élémens. Nous prîmes en riant les mauvaises plaisanteries du désert et achevâmes avec patience ce que nous appelions notre « déjeuner sur l'herbe. »

Lorsque le vent s'apaisa, nous voyagions dans les lacs sur une croûte de sel. Ces fonds sont couverts de cristaux ou de bancs de coquilles brisées laissées par le retrait de la mer. On choisit pour

asseoir les tentes un terrain solide au lieu nommé les Réservoirs. Les campemens sont désignés dans tout ce pays par la nature. Ce sont en général des endroits abrités et solides, et chaque année les voyageurs s'établissent sur les mêmes emplacemens; aussi trouve-t-on d'ordinaire les traces de ses devanciers. La nuit fut calme. Le matin, une brise nord-ouest s'éleva et chassa le kamsin. J'en éprouvai un tel soulagement qu'il me semblait renaître : je trouvai tout beau, même le pays, qui est fort laid. Ce fut comme une réjouissance dans la caravane; nous entendîmes de nouveau les causeries bruyantes des Arabes; les saïs et les âniers gambadèrent, les ânes et les mules se mirent à braire aussi gaiement qu'au départ. Les guides bédouins firent de la fantasia sur leurs chameaux; naturellement on brûla un peu de poudre. Un des Bédouins, voulant nous donner un échantillon de son adresse, frappa d'une balle un milan. La nature aussi parut se ranimer : humectées par une petite pluie, des roses de Jéricho s'ouvrirent sous nos pas. Ces tristes végétations du désert, houppes rigides et noires qui rasent le sol, me parurent d'abord des têtes de chardons desséchés. Je ne sais pourquoi elles ont reçu le nom de roses de Jéricho, qu'elles méritent fort peu, n'ayant pas l'aspect de roses et n'existant pas à Jéricho. Ce qui nous charma davantage, ce fut l'apparition d'une bande d'hirondelles semblables à celles de France. Les voyageuses voltigèrent un instant autour des chameaux et partirent vers d'autres climats. Nous entrâmes dans un chemin creux encaissé entre des berges fort hautes; c'est le lit de l'ancien canal d'Amrou, qui joignait les Lacs-Amers au golfe Arabique; il continuait le canal des Ptolémées; celui-ci s'arrêtait à ces lacs, formant alors l'extrémité du golfe. Depuis l'époque de ces rois jusqu'au temps d'Amrou, le golfe a reculé à sa limite actuelle.

Tout à coup l'un de nous s'écria à la tête de la colonne : « Mais le canal de la compagnie est fait. » La tempête des jours précédens avait lancé les vagues de la baie de Suez par-dessus les dunes du littoral, et le fond de l'ancien cours d'eau était envahi; on aurait dit une voie navigable. Lorsqu'on a parcouru l'isthme, le percement semble plutôt la restauration de travaux anciens qu'une création nouvelle. Partout on voit la trace de canaux; le Nil était relié à la Mer-Rouge; une branche du fleuve se jetait dans la Méditerranée à Péluse, et la contrée, abondamment pourvue d'eau, n'était point un désert comme aujourd'hui. Cette assertion est prouvée par les ruines de villes nombreuses, et tous ces vestiges d'une grandeur passée semblent un défi porté à la civilisation des peuples modernes.

Quelques pas plus loin, notre attention était attirée par les reflets saphir qui coloraient l'horizon. C'était la Mer-Rouge, dont le bleu profond et brillant ferait pâlir celui de la Méditerranée. Bientôt les minarets et les maisons grises de Suez apparurent adossés aux

rochers jaunes du mont Ataka. Le soleil, radieux comme à notre départ du Caire, se coucha derrière les montagnes d'Égypte. Les rivages de la péninsule du Sinaï, que nous allions bientôt suivre, étaient frappés de ses feux, et sortaient ardens de la mer. On ne peut regarder avec indifférence ce golfe Arabique, où l'histoire et la nature semblent avoir accumulé des événemens et des phénomènes extraordinaires. Chrétiens, juifs, musulmans, doivent respecter ses rivages; ils virent naître les religions des deux tiers du genre humain, qui se résument par ces deux mots : La Mecque et le Sinaï!

Suivez des yeux ces côtes sur la carte, c'est la seule mer qui, sur une étendue de huit cents lieues, ne reçoive pas une seule rivière. Les montagnes qui la bordent, à l'image de celles du Nil, ne lui envoient pas leurs eaux, et l'on y remarque le singulier fait de fleuves prenant leur source près de la mer et se dirigeant vers l'intérieur des continens. Si un cataclysme de la nature venait à fermer le détroit de Bab-el-Mandeb, le soleil évaporant les flots, après quelques mille ans le lit du golfe Arabique ne serait plus qu'une mine de sel comme les Lacs-Amers.

Il est étonnant aussi que ces contrées, situées au plus à vingt jours de la France, soient moins connues que la Chine. De rares voyageurs ont exploré les régions africaines de la Mer-Rouge; les rivages de l'Arabie nous sont fermés par le fanatisme. Quelques paquebots de l'Inde, quelques barques des pèlerins de La Mecque, viennent à peine sillonner ces flots silencieux. L'œil n'aperçoit que l'aridité, les îles ne présentent au navigateur que la stérilité du roc vif et le danger des écueils. Cette mer est vraiment effrayante dans sa morne solitude; mais cette nature morte revivra, le golfe Arabique sera, comme dans l'antiquité, une des grandes routes commerciales du monde; les marchands et les voyageurs, partis de ses côtes, se feront jour vers le centre de l'Afrique et de l'Arabie; la Mer-Rouge en un mot deviendra une seconde Méditerranée quand le silence des rivalités politiques, aujourd'hui le seul obstacle sérieux qui entrave le percement de l'isthme, aura permis de joindre les deux mers.

Le camp de notre belle caravane fut assis en face de Suez, sur la rive d'Arabie. Il semblait faire concurrence à la ville. Nous avions hâte d'aller à la poste chercher les lettres arrivées d'Europe. Un canot se détacha d'un paquebot de la malle des Indes; cet esquif, dont les rameurs étaient Chinois, nous fit traverser la baie en dépit de l'agent sanitaire. Ce personnage, assez grotesque, vint nous avertir que la petite vérole ravageait la ville et sévissait surtout contre les Français. Nous jetâmes cependant un coup d'œil sur Suez. C'est une singulière cité, suspendue entre le désert et la mer, n'ayant auprès d'elle ni un champ cultivable ni une source dont l'eau ne soit pas saumâtre. Elle reçoit aujourd'hui tout ce qui est

nécessaire à la vie par le chemin de fer égyptien. Sa rade est occupée par quelques bateaux à vapeur anglais et par les barques de pèlerins de La Mecque. En passant la baie, nous avions traversé cette dernière flottille. Les vaisseaux, construits d'une manière assez primitive, me représentèrent la flotte des Grecs au temps d'Homère. D'un noir vif (ναοι μελαιναι) qui tranche sur le bleu de la baie, le mât court et placé au centre, l'arrière carré et fort élevé, la proue ronde, ils ressemblent à des boules plutôt destinées à rouler qu'à voguer, ce qui n'est pas favorable à la vitesse. Les pèlerins s'y installent en si grand nombre que par le beau temps on fait des lits à l'extérieur. Deux bâtons piqués dans les parois et une natte tendue entre eux forment ce lit, suspendu sur l'abîme. Si la natte crève, le pèlerin tombe à la mer. La maladresse des pilotes et des capitaines est assez notoire; les navires n'arrivent pas tous à destination. Il est vrai que le chemin de La Mecque est en même temps celui du paradis.

Suez n'offre rien de remarquable. Nous repassâmes la baie. En rentrant au camp, quel ne fut pas notre étonnement de trouver Mourad-Bey plongé dans la douleur! Il venait d'apprendre la mort de son beau-père, le général Sèves. Nous fûmes tous affligés de la perte de cet ancien soldat de l'empire, qui, sous l'uniforme égyptien, resta digne de la France par sa valeur extraordinaire et son indomptable énergie. Fils d'un meunier de Lyon, marin durant sept ans et blessé à Trafalgar, lieutenant de hussards à Waterloo, Sèves s'était sous la restauration placé parmi les plus intrépides de ces organisateurs européens qui vinrent apporter aux armées orientales le secours de leurs lumières et de leur expérience. Il avait été chargé par Méhémet-Ali de la régénération militaire de l'Égypte. Sa vie fut mise plus d'une fois en péril par l'indiscipline et le fanatisme des hordes qu'il dut transformer en troupes régulières. Son intrépidité, son adresse et sa persévérance triomphèrent de tous les obstacles; mais ce caractère si énergique ne sut pas résister à la soif de gloire militaire et d'activité qui le dévorait et l'entraîna jusqu'à lui faire embrasser la religion de l'Égypte, devenue sa patrie. Cette abjuration peut s'expliquer néanmoins. Sèves, enfant du XVIIIe siècle, élevé au milieu des horreurs de la révolution française, ne connaissait d'autre culte que celui de l'honneur militaire; le général Bonaparte, son demi-dieu, n'avait-il pas, à quelques heures du Calvaire, refusé de visiter le tombeau du Christ? « Jérusalem, disait-il, n'est pas dans ma ligne d'opération. » Dans ses proclamations aux habitans du Caire, n'avait-il pas écrit : « Nous sommes de bons musulmans, nous venons de renverser le pape? » Sèves n'ayant aucune religion, l'islamisme ne répugnait point à sa conscience. Il était du reste dans les desseins de la Providence qu'un chrétien devenu mu-

sulman contribuât puissamment à l'élévation de la dynastie égyptienne, qui s'est toujours montrée la protectrice des chrétiens. L'officier français devint rapidement bey, pacha, général de brigade, puis major-général de l'armée égyptienne. La victoire de Nezib fut en grande partie son œuvre. Ses talens militaires se développèrent au point de lui mériter cet éloge du maréchal Marmont : « N'ayant servi en France et combattu avec nous que dans les grades subalternes, il a deviné la grande guerre. Créateur et cheville ouvrière de l'armée égyptienne, il est un général consommé et serait remarqué dans tous les états-majors. » Le roi Louis-Philippe, qui sut enraciner l'influence française en Égypte, l'accueillit avec distinction et lui donna une des hautes décorations de la Légion d'honneur. Durant notre séjour au Caire, les petits-fils du roi Louis-Philippe reçurent les hommages de Sèves et ses fréquentes visites. Depuis la mort de Méhémet-Ali, il vivait dans le repos. Sa splendide habitation du Vieux-Caire, sur les bords du Nil, entourée de jardins où croissent des arbres de toutes les parties du monde, ornée des tableaux de ses victoires, était hospitalière pour tous les Français, et de nombreux hôtes venaient l'y voir. Il leur offrait, outre la pipe et le café classiques, des récits de ses campagnes. Ses termes étaient précis, incisifs, empreints d'une éloquence soldatesque. Parfois il poussait un peu loin l'originalité de son langage; au seul nom des Turcs et des Anglais, les ennemis de sa vie entière, tous les jurons de la langue française sortaient de sa bouche comme un roulement de tonnerre, et sa péroraison était d'ordinaire un prodigieux coup de poing asséné sur la table.

Malgré ses quatre-vingts ans, Sèves avait conservé jusqu'au dernier jour les forces de la jeunesse. Son fils, Iskander-Bey, occupait un emploi dans la manufacture d'armes du vice-roi, dirigée par le célèbre Minié; ses deux filles étaient mariées, l'une à Chérif-Pacha, alors ministre des affaires étrangères, et l'autre au colonel Mourad-Bey, notre compagnon de voyage. Nos princes se rendirent sous la tente de Mourad : ils apportèrent leur tribut de sympathie et de regret à la mémoire du brave général et offrirent à son gendre la liberté de retourner au Caire; mais Mourad, malgré sa tristesse, voulut rester au poste que le vice-roi lui avait confié. Linant-Bey seul nous quitta, sa mission était finie à Suez. Nous regrettâmes tous son agréable société, ses entretiens si variés et si instructifs. En s'éloignant, il nous pria de jeter un coup d'œil sur la maisonnette de Carm-Bareil, dans la péninsule du Sinaï; c'est là qu'il s'enferma pendant deux ans dans le recueillement et l'étude, afin de se rendre digne du poste d'ingénieur que lui avait confié Méhémet-Ali. Nous cherchâmes cette maisonnette sans la trouver; les orages de la montagne l'avaient détruite.

III.

A Suez expirent les derniers bruits de la civilisation : l'arrivée dans cette ville avait marqué la fin de la première partie de notre voyage. Le moment était venu de commencer la seconde, fort différente, car le but en était le Sinaï.

A mesure que cette imposante nature se développa devant nous, deux partis se dessinèrent dans notre caravane : les admirateurs et les détracteurs du désert; les plus jeunes étaient dans le premier et n'entendaient pas raillerie. La discussion arrivait souvent aux excès les plus risibles; on se querellait, on se perdait en controverses acharnées. Nous n'hésitions pas à accuser nos adversaires de ne rêver, en face du désert du Sinaï, que bosquets, ruisseaux et bergères. Il me semble que si j'avais été désintéressé dans la question, cette comédie m'eût fort amusé; mais je ne l'étais pas. J'aime passionnément le désert. A ce sentiment se joignait chez moi un goût très vif pour la vie de caravane. Et comment ne pas aimer la caravane? C'est un petit état qui se transporte, une patrie ambulante. On s'attache peu à peu à chaque homme, voire à chaque bête. Le besoin qu'on a les uns des autres crée une sorte d'affection mutuelle. L'on peut à l'aise suivre et observer les caractères; dans le tête-à-tête forcé de cette vie, tendances, qualités, tout se révèle : les hommes emportent du goût ou de l'éloignement les uns pour les autres, mais rarement de l'indifférence. On a non-seulement la liberté d'agir, mais aussi celle de penser. Il y a un charme infini dans le sentiment même de l'isolement, dans la monotonie du mouvement qui vous transporte, dans la douce rêverie qu'éveille cette nature étrange qu'on nomme le désert. La terre est la source de toute vie : elle produit sans cesse; dans le désert seul, elle ne paraît rien produire. On dirait un espace oublié par Dieu et obéissant à des lois uniques; mais, en descendant dans son cœur, on sent que Dieu ne l'a pas oublié : il a mis dans l'âme des nomades, des voyageurs même, une sympathie indéfinissable pour ces steppes sévères, qui avaient alors pour moi l'attrait de la nouveauté, mais que j'aimai de plus en plus. Ce sentiment se fortifia encore lorsque je visitai la Syrie. Le spectacle d'habitans plongés dans la misère par la main odieuse et imprévoyante de leurs maîtres, d'un commerce ruiné, de monumens détruits, de discordes et de haines semées à dessein pour mieux opprimer, accrut singulièrement ma sympathie pour les belles solitudes du Sinaï, de la Mer-Morte, de Palmyre, et pour ces Bédouins nomades qui ont conservé du moins, au milieu de la corruption inouie de l'empire ottoman, l'amour de l'indépendance, le sentiment de l'honneur, et quelque chose de la dignité des anciens patriarches.

Les chefs de notre expédition voulaient bien m'appuyer lorsque je plaidais cette cause; la vie de caravane leur plaisait aussi. Elle leur donnait entre autres jouissances le plaisir du commandement. Sur le Nil, ils n'avaient qu'à laisser leur flottille voguer doucement au fil de l'eau; mais, dans le désert, ils devaient faire usage de leur autorité. L'aîné gouvernait le voyage et recherchait la plus grande part de soin et de responsabilité possible. Il le conduisit avec fermeté et précision dans l'hospitalière Égypte, comme plus tard dans la turbulente Syrie. Son frère lui apportait le tribut de ses remarques et de ses conseils, d'autant plus clairvoyans qu'il avait acquis dans la campagne d'Italie le coup d'œil du militaire. Il ne désirait rien tant que d'accroître par sa déférence l'autorité de notre chef. Je dois dire que les admirateurs du désert auraient peut-être trouvé moins de charme à cette nature sans l'heureuse direction donnée à la caravane.

Nous nous arrêtâmes aux fontaines de Moïse, ravissante oasis, où nous trouvâmes cette fois un bosquet, un ruisseau, une bergère! La bergère était une jeune fellah à la démarche fière et distinguée, gracieusement drapée dans la robe bleue des Égyptiennes qui tombe droit des épaules aux pieds. La tête et le visage enveloppés d'un voile de même étoffe, elle ne nous montrait que ses deux grands yeux noirs fendus en amande, ces yeux dont les dames du temps des pharaons étaient si fières, et qu'elles allongeaient en les peignant jusqu'à l'oreille. La jeune fellah nous dévisageait avec une assurance que l'on aurait pu prendre pour de la hardiesse, si la douceur de son regard n'avait démenti cette impression. Elle nous offrit de l'eau. Les quelques paroles qu'elle prononça me firent, malgré la dureté de la langue arabe, l'effet d'une romance. Que dirais-je de plus? Elle était voilée, mais je ne sais pourquoi je me la figurai très belle et gardai le souvenir de son apparition subite au milieu de la solitude. Elle se pencha comme une naïade sur le bord de la fontaine, bassin carré d'où jaillissaient quelques sources. Son père, le jardinier du lieu, jetait dans l'eau puisée par elle des feuilles d'oranger; imitant le miracle du patriarche hébreu, d'amère il la rendait potable.

Au milieu de la vaste plaine, la vie semblait s'être concentrée dans ce lieu charmant : les fleurs y abondaient, les insectes bourdonnaient dans l'herbe, des caméléons se tenaient immobiles dans les branches des palmiers, des lauriers, des myrtes; toute une famille vivait heureuse du produit de cette terre. Les ruisseaux étaient avec raison aux yeux du jardinier le plus bel ornement de l'oasis. Un Arabe montre une source avec autant de fierté que les Parisiens la colonnade du Louvre; c'est l'orgueil de sa patrie. Les jours de fête, les populations orientales se réunissent sur les bords des fontaines, et jouissent d'un plaisir qui ferait rire chez nous : elles regardent couler

l'eau! Mais ces gracieuses fontaines de Moïse ne sont pas inoffensives; Abdallah le chamelier, s'y étant baigné, fut pris d'une fièvre violente et de délire. « C'est bien fait, lui dit un de ses compagnons, tu as couché hier dans un endroit fréquenté par les diables sans crier Allah! » Aussi le pauvre chamelier ne se fit-il pas faute dans sa mésaventure de crier Allah et Mahomet; heureusement il invoqua aussi notre ami Leclère, qui le guérit.

Nous cheminâmes de nouveau avec la mer à droite, les montagnes du Tyh à gauche, dans une plaine qui, faisant partie du bassin du golfe, paraît une plage immense. Pour en finir en une fois avec la configuration de la contrée, à partir de Suez, on a deux jours de marche en pays plat; on entre dans la région montagneuse après la vallée d'El-Amarah, pour traverser ensuite une série de collines et de vallées perpendiculaires à la mer. Ces collines et ces vallées sont produites par les contre-forts ouest de la chaîne du Tyh, et jettent dans le golfe de Suez les eaux de leurs torrens, alimentés seulement par les orages. A mesure qu'on s'approche du but du pèlerinage, les vallées n'ont plus la même direction : on ne les traverse pas, on les suit; elles ne descendent plus de la chaîne, mais rayonnent du massif du Sinaï, qui est l'extrémité et le nœud de la région montagneuse.

Un large croissant de lune éclaira le lever de notre camp dans l'Ouad-el-Amarah; la tête de la caravane passa les monticules aux lueurs de l'aube et donna la vie à ces grandes solitudes, en même temps que le soleil leur versait ses premiers rayons. Le fond des vallées, la cime des montagnes, se coloraient de délicieuses teintes lilas, bleues et roses; l'ombre noire où étaient plongées les parties que le soleil n'atteignait pas relevait encore le tableau. L'ardente lumière du jour effaça ces couleurs et dissipa les subtiles et profondes vapeurs du matin, gaze légère qui s'évanouit avec l'aurore; mais, à mesure que nous avançâmes, le pays prit de plus en plus un aspect de grandeur imposante. Des pointes de granit émergeaient partout du milieu des sables, les cimes aiguës des montagnes semblaient superposées, les lignes tourmentées se croisaient, s'enfonçaient dans de profondes vallées, dominées par de grandes roches à pic. Ce fut là pour la première fois que je fus saisi de l'harmonie qui existe entre la poésie de l'Exode, poésie émouvante, effrayante même, et cette nature que l'on ne peut contempler sans quelques battemens de cœur.

La rapide allure de nos dromadaires permettait à chacun de nous de varier sa course, de chercher les points de vue, de partir en avant. J'aimais à me trouver seul en face de quelque site dont le caractère particulièrement sauvage semblait dû à un bouleverse-

ment récent de la nature. Les roches aux formes les plus bizarres étaient suspendues au flanc des montagnes ou amoncelées dans la vallée. Les plus hautes, dont les vents furieux rongeaient les parties tendres, paraissaient couvertes de blessures, et un ruisseau de sable, rougeâtre comme une poussière sanglante, en découlait. Couché à l'ombre de mon dromadaire accroupi, j'attendais la caravane à l'écart pour jouir du spectacle de cette troupe d'êtres vivans qui venaient animer tout à coup un tel désert. Elle passait brillante de couleurs au pied des murailles de porphyre écarlate; les échos étaient éveillés par les causeries des Arabes et la voix monotone des guides chantant quelques refrains de leur patrie; puis je la voyais s'enfoncer dans une gorge, et, menue comme une armée de fourmis, disparaître dans une fente de rocher. Cette fente semblait l'entrée de quelque mystérieux empire, elle aurait inspiré un poète ancien décrivant les portes du Ténare. Le bruit des voix s'éteignait; la solitude que la caravane venait de traverser comme une apparition me paraissait alors si morne, si désolée, que j'en avais le cœur serré, et je rejoignais à la hâte mes compagnons.

Le soir, je me plaisais à gravir quelque colline élevée pour jouir du coucher du soleil. J'apercevais parfois un lambeau de la Mer-Rouge et les monts d'Afrique, reconnaissables aux reflets d'azur que la mer leur envoie; puis, abaissant les yeux sur notre camp, je contemplais nos quatorze tentes, les feux qui s'allumaient, nos chameaux déchargés et mis en liberté, paissant les arbustes du désert, les *saïs* dormant près de leurs mules ou de leurs baudets. On aurait cru voir le campement d'un peuple pasteur. Nous poussions devant nous un troupeau de moutons pour notre nourriture, et le nombre des animaux de toute espèce était si grand, que la vallée en paraissait couverte. Jamais aussi pompeuse caravane n'avait visité les moines du Sinaï.

Quoique l'aridité la plus sévère soit le caractère général de la contrée, on rencontre parfois une oasis. Le 18 mars, vers le milieu du jour, nous étions arrivés dans l'Ouadé-Garaundel, l'*Élim* de la Bible. Au détour d'une colline, nous passâmes subitement du désert dans un bois de tamarix et de palmiers. « Descendez, nous dit-on, nous allons faire boire les dromadaires. » Je cherchais en vain des yeux quelque source, lorsque les *saïs* et les chameliers se mirent à gratter la terre de leurs mains. Les lapins creusent ainsi leur terrier. La vallée fut percée de trous comme un crible. Au fond de chaque trou, l'eau se montra, puis les bêtes s'agenouillèrent pour y plonger leur nez. On aurait pu mourir de soif en ce lieu sans se douter que l'on avait une nappe d'eau sous les pieds. Cette nappe explique la végétation, bien que le terrain soit du sable; mais où

sont les soixante-douze palmiers d'Élim? A peine voit-on de chétifs rejetons. En 1840, Soliman-Pacha donna, dit-on, le dernier coup à leurs descendans. Il ramenait son armée de Syrie par l'Akaba, la famine décimait les rangs : il fit abattre ces arbres, dont les têtes furent mangées par les troupes.

De vallée en vallée, nous arrivâmes le lendemain soir à une nouvelle oasis produite par le puits de Masheb. Deux Arabes y cultivaient un jardin ombragé par un majestueux palmier et quelques arbustes. Le café de l'hospitalité nous y fut offert; nous goûtâmes quelques instans de repos près de cette eau fraîche, à l'abri de ce feuillage. Les bêtes de selle eurent seules le privilége d'y boire, car le gros de la caravane aurait en un instant tari le puits. On voit que cette contrée n'est pas tellement dénuée d'eau que le voyage y soit très difficile; une caravane légère n'a besoin d'emporter qu'un petit nombre de barriques.

Le 20 mars, la journée fut particulièrement fatigante. Dans nos petites épreuves, la vigueur du cuisinier Ferdinand excitait notre admiration. La nuit, il préparait les mets du lendemain. Le jour, au lieu de se laisser aller au sommeil sur son âne, il poursuivait les lièvres et les cailles, rares habitans de ce désert : il se flattait même de rencontrer des léopards et des antilopes pour alimenter sa cuisine; mais il ne réussit à tuer que deux lézards monstrueux, qui pouvaient avoir un demi-mètre de long chacun. L'un était gris, mince et couvert d'écailles, comme un crocodile; l'autre vert et flasque : son corps ressemblait à un disque gonflé. Il fallut tous nos effort pour dissuader Ferdinand de nous servir ces horribles animaux. Quant aux arbres qui croissaient çà et là, ils étaient bien en harmonie avec l'ingrate nature par leur feuillage pâle et poudreux, leur tronc noueux et tordu, défendu par de longues épines. Ce sont des *mimosa gummifera;* de leurs plaies sort la gomme arabique.

La proclivité du terrain se prononçait de plus en plus. A la fin de ce jour, le 20 mars, nous avions franchi un col, nous descendions l'Ouadé-Berah dans un large et profond couloir entre deux contreforts de granit à pic. Ces contre-forts plongeaient dans une vallée transversale, l'Ouad-es-Sheik, laissant tout à coup à découvert un chaos gigantesque. Je ne saurais rendre la sensation de crainte et d'admiration qui me saisit. L'œil embrassait depuis sa base un massif de montagnes immenses, où l'on distinguait l'écarlate du porphyre, le rouge sombre du granit, la couleur violâtre des assises calcinées par le soleil. Les surfaces polies et brillantes ressemblaient à des torrens de lave menaçans. Les pics hardis s'élançaient vers l'infini, tandis que le pied du mont s'enfonçait dans les sables dorés de la vallée. Sur ses flancs, de profondes déchirures,

produites par quelque tremblement de terre, se montraient béantes, et les arêtes de ces déchirures, enflammées par les derniers feux du jour, tranchaient sur les ombres, grands fantômes noirs qui se mouvaient avec le jeu de la lumière. Les teintes les plus ardentes de l'Orient éclairaient l'ensemble de cette horreur sublime. Le Sinaï était devant nous. Le lendemain, nous en gravissions les pentes, laissant à droite le massif du Serbal, sombre géant rival du Sinaï, dont il paraît garder les approches. Chose singulière, à mesure qu'on s'élève, la désolation diminue sans que la nature perde rien de sa sévère grandeur. Les pleurs des rochers forment de petits bassins d'une eau excellente. Je cueillis à mes pieds des phlox, des violettes, des pâquerettes, des *ne m'oubliez pas*. Nos bêtes se jetaient sur quelques touffes de fraîche verdure, friandise dont elles étaient privées depuis l'Égypte. Au sommet, l'aridité reprend son empire.

Par le col sauvage de Nukb-Hawy, nous atteignons l'Ouad-er-Rahah. C'est là que les Israélites étaient campés pendant que Moïse, au sommet de l'Horeb, recevait la parole de Dieu. Le plateau est encaissé entre les rameaux de la montagne; ils semblent s'écarter par respect à son extrémité, et laissent isolé un sommet qui s'élève comme une tribune. Quelques archéologues, argumentant de ce que ce pic est vu de toutes parts dans l'Ouad-er-Rahah, remplie par le peuple d'Israël, l'ont désigné comme l'Horeb, tandis que la tradition et les Arabes lui donnent le nom de Sufsafa. De là Moïse a pu voir les Hébreux prosternés devant le veau d'or; mais ce qu'on appelle généralement l'Horeb, la montagne de Moïse des indigènes, est caché par le Sufsafa. Au pied de l'Horeb se trouve le couvent du Sinaï. Dès que notre caravane fut en vue, les moines saluèrent l'arrivée des princes d'une salve de leurs petits canons; puis nous vîmes sortir des murs une procession de ces religieux : ils appartiennent à la communion grecque. Leur costume, assez pittoresque, se compose d'une longue robe noire, maintenue à la taille par une ceinture; leur chapeau cylindrique, évasé au sommet, est recouvert d'un voile noir qui pend sur les épaules; leur visage, orné d'une barbe majestueuse, est en général d'un assez beau type grec; il a quelque ressemblance avec les portraits de saint Basile ou de saint Jean Chrysostome. Les religieux venaient se mettre à la disposition de nos chefs pour les guider dans le pays. Un rendez-vous leur ayant été donné chez eux pour le lendemain, nous dressâmes nos tentes, dont le pied fut enterré soigneusement dans le sol pour nous garantir du froid, très vif à ces hauteurs. Le point où nous étions campés est à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la Mer-Rouge, l'Horeb à sept mille cinq cents, le pic de Sainte-Catherine, le plus haut du massif, à huit mille.

Je saluai avec joie le soleil du lendemain, car je me levai à demi gelé. Tout grelottans, nous allâmes au couvent. Le voyageur anglais Stanley a bien rendu l'impression que produit la vue de ce monastère. « Ceux qui ont visité, dit-il, la Grande-Chartreuse du Dauphiné connaissent l'étonnement causé par l'apparition de ce vaste édifice au milieu des montagnes désertes. On éprouve cette impression au centuple devant la demeure des moines du Sinaï. Vous êtes stupéfait d'apercevoir au milieu de cette contrée solitaire des tours massives sur lesquelles flotte le double étendard de l'agneau et de la croix, d'entendre les sons prolongés des cymbales grecques appelant les moines à la prière. La Grèce, ajoute-t-il, a frappé cette colonie de son empreinte; le visage des religieux contraste avec la face brune des Arabes; les arbres même du jardin diffèrent de ceux du pays. Ce ne sont point des tamarix, des palmiers ou des acacias, mais les oliviers, les citronniers, les cyprès de l'Attique et de Corfou. »

Les canons retentirent de nouveau à notre approche. Les moines sortirent au-devant des princes, puis nous précédèrent en entonnant des chants religieux. Les simples pèlerins sont introduits dans les murs au moyen d'un treuil qui correspond à une meurtrière; mais on nous fit entrer par une poterne. Après avoir suivi un bas et étroit couloir qui serpente entre des piles de moellons, servant à le boucher instantanément en cas d'attaque, nous franchîmes plusieurs enceintes de murailles. Grâce à ce moyen de défense, les Arabes n'ont jamais pénétré dans le couvent. On y garde pour deux ans de vivres, et l'eau est assurée par le beau puits de Gethro, qui se trouve dans son enceinte.

Nous voici au milieu d'un dédale de bâtimens et d'escaliers sans ordre ni symétrie. La petite église s'ouvre : elle est riche, les tableaux byzantins y abondent. Malgré le clinquant de l'or, le pittoresque et le mystère n'y font pas défaut: la porte de bois sculpté date de Justinien, fondateur du couvent. Le lieu le plus vénéré du couvent est la petite chapelle qui occupe l'emplacement du buisson ardent de la Bible. Vu la sainteté du lieu, les moines nous prièrent de nous déchausser, à l'imitation de Moïse. Dans une demi-coupole s'élève un autel richement orné. Sous l'autel, un bassin d'or d'un fin travail marque le point même où fut le buisson. L'art et la piété se sont réunis pour parer ce sanctuaire. Au milieu de la demi-coupole, une mosaïque remarquable représente la transfiguration du Christ entre Moïse et Élie. Moïse n'a point, dans les tableaux grecs, la face vénérable et patriarcale que nous lui prêtons, mais la figure d'un jeune homme sans barbe, vêtu d'une tunique bleue et d'un manteau blanc. Le fond de la mosaïque est formé, comme dans

celles de Sainte-Sophie, de feuilles d'or intercalées entre des lames de verre. L'encens fumait autour de nous; les nuages à travers lesquels les figures du Christ et des patriarches apparaissaient donnaient un aspect féerique au sanctuaire et disposaient aux pensées religieuses.

De l'église, les moines nous menèrent dans leur réfectoire. Une table de bois, des escabeaux, une autre table, celle-ci de pierre, à un bout de la salle, tel est le mobilier. Un plat de fer-blanc était devant chaque siége et contenait la nourriture des pères, c'est-à-dire des légumes cuits à l'eau, des fruits, du cresson, du pain. Jamais viande ni vin ne doivent pénétrer dans le couvent. La règle est d'une dureté extrême : huit offices ont lieu par vingt-quatre heures, dont deux la nuit; mais cette vie frugale est si saine et l'air si pur dans ces montagnes, que les cénobites atteignent un âge fort avancé. Antonio, notre interprète grec et plus tard notre drogman en Syrie, assure y avoir vu un moine de cent vingt-cinq ans. Je laisse cette assertion à sa responsabilité. Le savant Robinson affirme, lui aussi, avoir trouvé au Sinaï un moine de cent six ans (1). L'un des pères qui nous guidaient paraissait fort vieux, et n'en escaladait pas moins très lestement les marches usées et glissantes des escaliers. On lui demanda son âge en le complimentant sur son agilité : « Quatre-vingt-cinq ans, répondit-il; je suis heureux d'avoir assez vécu pour présenter mes hommages aux princes français. » Le supérieur de ces moines n'était point le plus âgé, mais le plus jeune; il avait environ trente ans, et inspirait le respect par un certain air d'autorité. Les hommes choisis pour diriger le couvent ont besoin d'une grande fermeté de caractère, car l'habitation du Sinaï est un dur exil, qui sert de lieu de correction et de maison de santé aux ordres monastiques de l'église grecque.

Après le réfectoire, la bibliothèque; celle-ci, assez pauvre, renferme cependant quelques beaux livres, bien poudreux, il est vrai. Trois sont célèbres : un petit volume de six feuillets, écrit en grec à la main, avec une admirable netteté et une si grande finesse, que les six feuillets contiennent tous les psaumes de David; un missel en caractères d'or sur parchemin donné par Théodose au VIIIe siècle; enfin un célèbre évangile syriaque qui a éveillé l'attention du monde savant.

Au sortir de la bibliothèque, nous nous trouvâmes de nouveau au milieu de l'entassement des bâtimens du monastère. On s'étonne d'y voir une mosquée; elle fut bâtie au temps de Sélim; ce subterfuge sauva le couvent de l'invasion musulmane : à l'aspect du crois-

(1) Robinson, *Biblical Researches*.

sant, les hordes s'arrêtèrent. En souvenir de cet événement, on ne la détruit pas. « Toujours, nous dirent les pères, la protection de Dieu s'est étendue sur le couvent. Malgré les persécutions et le martyre de près de sept mille cénobites, jamais les richesses ne furent pillées, jamais l'église ni le sanctuaire du *buisson ardent* ne furent violés. » Aujourd'hui les religieux n'ont rien à craindre. Un revenu de 3 millions de piastres en Roumélie, de grandes terres en Égypte, les présens des souverains de religion grecque, les rendent riches et puissans, et toute la péninsule leur appartient au moins nominalement. Cette possession date de Mahomet. Le prophète n'avait pas encore soumis l'Arabie à sa croyance et à ses lois, lorsqu'il vint à la montagne de Moïse pour vénérer la mémoire de ce patriarche. Il y reçut des moines un accueil hospitalier et leur témoigna sa reconnaissance. « Si vous devenez puissant, dirent-ils, que nous donnerez-vous? » Mahomet noircit sa main et frappa de son empreinte une peau de gazelle en s'écriant : « Je vous donne tout ce que vous demanderez dans cette peau. » L'imposition de la main tenait lieu de signature. Les religieux tracèrent sur le blanc seing ces mots : « la péninsule du Sinaï. » Ce singulier titre de propriété est à Constantinople, et, exemple unique dans les couvens chrétiens, le souvenir du prophète est resté cher aux moines (1).

Après ces explorations diverses, on nous invita à prendre du repos dans la chambre réservée aux étrangers. Des limonades et des confitures nous furent offertes; mais nos mules nous attendaient à la poterne, et bientôt nous entreprîmes l'ascension de l'Horeb sous la conduite des pères. On peut suivre jusqu'à trois quarts d'heure du sommet un chemin taillé en lacet sur les flancs du mont par les ordres d'Abbas-Pacha. Ce prince sauvage et fanatique, pour échapper aux regards des Européens, qu'il abhorrait, s'était pris de passion pour le désert. Dès son avénement, il s'y était bâti un palais, l'Abbassieh, qui fut le point de départ de notre caravane. Se jugeant trop près encore du Caire, il se réfugia dans une forteresse située entre cette ville et Suez; bientôt il résolut d'élever un nouveau palais au Sinaï. Cette résolution étrange lui fut inspirée, dit-on, par une arrière-pensée politique. Voulant fermer l'Égypte à l'Europe, la rendre indépendante de la Turquie, il visait à se concilier les tribus de l'Arabie, et, s'il échouait dans ses folles entreprises, à se créer un refuge parmi elles. Ce projet fut exécuté à la turque; les Bédouins et leurs chameaux, mis à contribution, commencèrent, à travers

(1) Il y a au Sinaï vingt-quatre pères et près de soixante-dix frères servans, sans compter un millier de serfs musulmans, vivant, à la manière des Arabes, dans la montagne. Ces serfs sont d'origine chrétienne; ils descendent de familles valaques et égyptiennes envoyées par Justinien pour servir le monastère.

mille difficultés, à percer une route de Tor au sommet du Sinaï. Les animaux périrent par milliers; les Arabes furent décimés par la fatigue et la famine. Ceux qui restent conservent de ce travail le souvenir d'un fléau. Singulière manière de se les concilier! Y eût-il réussi, il suffit d'avoir traversé l'Orient pour savoir qu'une victime de la fortune est frappée par Dieu aux yeux des populations fatalistes, et ne trouve pas d'asile. Les tribus du nord de l'Arabie, aujourd'hui abruties par la misère, auraient aisément livré Abbas au plus offrant. Heureusement pour l'Égypte, la mort le surprit à Benha, sur le Nil. Il ne travailla au Sinaï que pour les pèlerins, qui lui doivent un chemin sur le granit.

Nous laissâmes nos mules près des ruines d'un ermitage consacré à Élie, qui, fuyant la colère de Jézabel, vint habiter ces montagnes; puis nous gravîmes sans difficulté jusqu'au sommet du pic, où s'élèvent une petite mosquée et une chapelle consacrée à Moïse. J'avais été frappé, depuis l'Ouad-el-Amarah, de l'harmonie de la nature avec la poésie de l'Exode. Je le fus davantage en présence du tableau que l'on embrasse du haut de l'Horeb; on distinguerait à la rigueur les sites où les principaux drames bibliques eurent lieu. Nous avions sous les yeux, pour suivre l'itinéraire des Israélites, mieux qu'une carte, le panorama du pays lui-même.

L'ensemble de la région montagneuse paraît une mer de granit en fusion dont les vagues immenses auraient été suspendues dans les airs par un refroidissement subit. C'est bien là le digne berceau de l'âpre législation des Juifs. L'aspect de la contrée dut aider puissamment Moïse à leur inspirer une religieuse terreur de leur Dieu. L'on pourrait même voir dans cette nature tourmentée, extraordinaire, une image physique de la destinée agitée, surnaturelle, du peuple unique, — dans cette solitude la plus profonde, la plus dénuée d'habitans de tous les déserts d'Orient, comme un emblème de la solitude morale dans laquelle ce peuple devait vivre au milieu des autres nations.

L'horizon avait moins de sévérité. Nos yeux pouvaient se reposer sur les eaux bleues de la Mer-Rouge, sur les steppes grisâtres de l'*Égarement*, qui s'étendent jusqu'en Palestine. A l'est et à l'ouest se développaient les rives dorées de l'Égypte et celles de l'Hedjaz, étincelantes de blancheur. Près de nous, notre attention était attirée par des scènes vivantes et pittoresques. Une partie du personnel de notre caravane et quelques moines venaient de nous rejoindre. Une troupe de jeunes Arabes demi-nus et presque noirs arriva en bondissant sur les roches glissantes, et ils se mirent à mendier. De loin, on les aurait pris moins pour des êtres humains que pour des animaux particuliers à ces montagnes. Il y avait dans la foule qui nous

environnait un tel mélange de types, de costumes et de couleurs, que des hommes de toutes les nations de la terre semblaient s'être donné rendez-vous en cet instant au sommet de l'Horeb.

Les musulmans surtout, plus démonstratifs, sinon plus fervens que les chrétiens, avaient une fort dévote attitude. Nos serviteurs turcs et nos chameliers se prosternaient devant un rocher dans une cavité duquel Moïse, dit la tradition, cacha sa tête et vit passer la gloire de l'Éternel (1); ils se frottaient les mains et les joues sur la pierre pour les sanctifier. Quelques pas plus loin, ils s'assemblaient avec tous les signes d'un profond respect devant un autre roc, sur lequel semblait gravée l'empreinte d'un pied de chameau. Cet animal, véritable Pégase de l'islamisme, transportant son maître en une nuit de La Mecque à Jérusalem, aurait frappé de son pied la montagne de Moïse. Le Sinaï moderne offre cette particularité : toutes les légendes postérieures à l'Exode sont chrétiennes ou musulmanes. On ne voit dans la région nulle trace de la religion juive. Jamais Israélite n'y vient en pèlerinage, fait curieux qui paraît avoir sa cause dans l'Écriture sainte. Celle-ci a toujours distrait de l'Horeb l'attention des Hébreux pour la reporter tout entière sur la montagne de Sion. La chapelle et la mosquée sont les seuls monumens élevés sur l'Horeb à la mémoire du patriarche législateur.

La nuit fut glaciale. L'immobilité sous la tente augmentant la souffrance, je sortis et vis un spectacle émouvant. Il n'y a pas d'admiration assez grande pour une belle nuit de ces pays. Le ciel, presque violet, était radieux d'étoiles et paré d'un croissant de diamans. Les rochers du Sinaï ajoutaient au tableau l'aspect de leurs formes bizarres et la magie des souvenirs. Je me promenai dans le camp. Nos Arabes, enveloppés dans des *abbaïls* insuffisantes pour les garantir du froid, s'étaient couchés autour d'un grand feu de tamarix, dont les lueurs éclairaient en tremblotant leur face endormie et se projetaient sur le granit rouge des montagnes; d'autres reposaient contre leurs animaux, empruntant leur chaleur. Les chameaux, monstres que la nature semble avoir ébauchés, paraissaient dans la nuit autant de rocs informes. Je rentrai et je dormis tant bien que mal quelques heures. Le lendemain, on cassa de la glace sur nos barriques d'eau. Pour nous réchauffer, nous gravîmes le pic de Sainte-Catherine. Le sentier suit d'abord un ravin pierreux. Devant un bizarre rocher de granit gris, haut et large de trois mètres environ, percé par une ligne circulaire d'étranges orifices naturels, le moine qui nous guidait nous arrêta. « Voici, dit-il, la roche que Moïse frappa de sa verge; voyez ces bouches béantes

(1) Exode, chap. XXXIII, versets 21, 22, 23.

dans la pierre, par là l'eau s'échappait. Elle ne coule plus, nos péchés en sont cause. » Cette roche se distingue par son aspect de toutes celles qui garnissent le fond du ravin : cependant il en existe de semblables au flanc de la montagne; mais respectons la tradition. Dans la pierre se nourrit une plante épineuse dont je cueillis une tige, souvenir de mon pèlerinage.

Nous atteignîmes ensuite un petit couvent désert, celui des quarante martyrs, cénobites massacrés par les Arabes aux temps des persécutions. C'est une oasis de grenadiers, d'amandiers, de cyprès et d'oliviers arrosés par un ruisseau. Au sommet du pic, nous embrassâmes un panorama un peu plus étendu qu'au sommet du mont Horeb; mais les impressions y sont les mêmes. De ces hauteurs, la Mer-Rouge paraît un grand fleuve dont les deux golfes seraient les affluens. On distingue nettement la carte de la péninsule. En jetant les yeux vers Suez, on peut se représenter le peuple hébreu à son origine, sortant de captivité, puis se reporter à l'époque de sa plus grande prospérité, en dirigeant ses regards vers l'Akaba, port de Salomon sur la Mer-Rouge. Le moine abrégea notre contemplation en nous servant sur le plus haut rocher un régal d'œufs durs, d'oignons crus, d'olives, d'oranges, de fromage et de pain bis, produit du couvent; mais tout à coup des nuages s'avancèrent du nord en roulant sur eux-mêmes; il fallut descendre, pour n'être pas surpris et enveloppés. Ces nuages amenèrent une obscurité épaisse à la chute du jour, et nous dûmes regagner le camp à la lueur des torches.

Les questions que nous fîmes aux religieux, pendant notre séjour au Sinaï, sur l'ancien état de la contrée amenèrent des réponses qui nous révélèrent trop clairement l'ignorance complète de ces vénérables solitaires. Établis dans ce couvent depuis des siècles, ils n'ont recueilli aucun document sur la géographie, la géologie, l'histoire de leur patrie adoptive. C'est un spectacle affligeant de voir ces moines paralysés par l'ignorance, cette lèpre de l'église orientale. Un livre n'est-il pas grec, ils ne savent en quelle langue il est écrit. En nous présentant leur Évangile syriaque, « c'est un manuscrit arabe, » nous dirent-ils. Mourad-Bey dut les détromper. Ils vivent au milieu des Bédouins. A peine un ou deux d'entre eux balbutient quelques mots de leur idiome. A cette indolence d'esprit, ils joignent une indifférence coupable. « Vos Arabes seraient-ils rebelles au christianisme? demandait au supérieur le célèbre voyageur Robinson. — Non, ils l'embrasseraient volontiers, s'il leur assurait du pain. » Et cependant les pères ne songent à rien moins qu'à convertir les Arabes: singulière insouciance chez des moines qui, par de dures pratiques, semblent proclamer leur enthousiasme religieux. Chez eux, l'ascétisme même est aveugle. Quand l'un est saisi d'une sainte ardeur, il

prend au hasard une peinture religieuse, s'enfuit dans la montagne, et vit en ermite sous un rocher, mangeant des dattes et des racines; il s'abandonne à Dieu et meurt dans son ermitage. Le tableau disparaît avec lui. Ainsi se perdent des chefs-d'œuvre byzantins.

Pour avoir quelques notions sur l'histoire de la péninsule du Sinaï, il faut comparer les travaux de l'antiquité et ceux des savans modernes. L'éclat de l'Exode relègue dans l'ombre les temps antérieurs et postérieurs à cet épisode de la Bible. Il paraît cependant qu'avant la venue des Hébreux, le Sinaï était vénéré et nommé la montagne de Dieu par les Amalécites. On attribuait à ses sombres rochers les honneurs de la présence divine; on n'osait les gravir, les nomades même évitaient les pâturages des vallées qu'ils dominaient (1). Les tombes de Surabit-el-Khadim, quelques monumens égyptiens dont on voit les restes en ces lieux, paraissent dater d'une ère antérieure à l'Exode. Quand les Juifs eurent quitté la péninsule, elle appartint aux Iduméens, peuple de navigateurs et de commerçans, habitans de l'Arabie-Pétrée. Les Phéniciens y possédèrent aussi des postes commerciaux, Tor et Feiran. Le premier était un point de relâche pour leurs vaisseaux, qui sillonnaient la Mer-Rouge à la recherche des perles et rapportaient les produits de l'Inde; le second, situé dans l'*ouadé* de ce nom, près du Serbal, devait être un centre d'exploitation pour des mines de cuivre et de turquoises, aujourd'hui perdues. La rivalité entre ces peuples de marchands amena des guerres dont les péripéties inconnues durent exercer quelque influence sur le sort de la péninsule.

Les Iduméens tinrent aussi en échec la puissance des Juifs. Sous David et sous Salomon, ils furent soumis, leurs ports sur la Mer-Rouge devinrent des dépendances de Jérusalem; mais après le schisme et l'affaiblissement du royaume de Juda ils s'emparèrent même du sud de la Palestine. Plus tard, Rome les soumit à son empire. Depuis la conquête des Romains, l'histoire de la péninsule du Sinaï est inconnue jusqu'à l'ère chrétienne. A partir du IIIe et du IVe siècle, l'Égypte, surnommée la *mère des anachorètes*, parce qu'elle en fut peuplée la première, envoie de nombreux cénobites au Sinaï. La tradition fait remonter la fondation du couvent actuel à Justinien. Il le fit élever sur la place où une petite église avait été bâtie par Hélène. A l'exemple des anciens souverains de l'Égypte, qui défendaient leurs frontières par des temples fortifiés, Justinien construisit du même coup un couvent et une citadelle (2). Du Ve au VIIe siècle, plusieurs évêques du Sinaï se distinguèrent dans les conciles par

(1) Voyez l'historien Josèphe.

(2) Stanley, *Sinaï and Palestine.* Comte de Laborde, *Arabie-Pétrée.*

leur talent de controverse religieuse; mais peu à peu le couvent de Justinien acquit de l'importance, probablement parce qu'il était fortifié : Feiran était tombé en ruine, sans même laisser d'histoire. Le couvent devint donc le siége de l'évêché et la seule habitation des moines jusqu'à nos jours. Aujourd'hui le prélat est un des quatre archevêques de l'église grecque indépendans. Il ne réside plus au Sinaï, et n'y vient que rarement.

Durant les derniers instans de notre séjour, nous nous dispersâmes dans les ravins environnans. Nous cherchions à graver dans notre mémoire l'aspect de ces paysages étranges. On se croirait moins sur la terre que dans une province des enfers ou sur les débris d'une planète éteinte. A côté de cette scène de désolation se présentait toujours une scène de misère. Les mendians nous poursuivaient. Serfs du couvent ou nomades de la péninsule, ces hommes, décimés par la famine, passent leur vie, comme les animaux, à chercher leur nourriture. Les plus âgés sont tellement amaigris et altérés, que l'on se refuse à reconnaître son semblable dans ces spectres humains. Ils reçoivent quelque subsistance du monastère, se mettent comme guides au service des voyageurs, les pillent à l'occasion, vendent un peu de charbon d'acacia au Caire, et s'entretuent pour se disputer les dattes des rares oasis. L'attrait du Sinaï n'est pas dans les hommes qu'on y rencontre, mais dans le spectacle de la nature.

Notre camp était assis depuis trois jours et trois nuits au pied de l'Horeb. Nos chefs donnèrent le signal du départ le 24 mars. Dans la matinée, les moines vinrent recevoir leurs présens et nous apporter quelques souvenirs, entre autres une boîte de manne, sorte de gomme d'un goût sucré, qui se forme sur les branches du *turfa* ou *tamarix mannifera* après la piqûre d'un insecte. Cette substance, fort estimée des indigènes, est presque vénérée par les moines et les pèlerins; ils voient en elle la manne de la Bible. Elle devient très rare.

En descendant les pentes du Sinaï, nous marchions vers Jérusalem, où nous devions arriver dans les premiers jours d'avril. Nous passâmes de nouveau près du Serbal, et nous jetâmes un regard d'adieu à la vallée de Berah, d'où nous avions contemplé pour la première fois l'ensemble de la montagne sainte. Nous prîmes l'ouest et fîmes halte dans l'Ouadé-Feiran. Au Sinaï, on peut varier son itinéraire. La route que nous suivîmes au retour est la plus belle. Les montagnes présentent le même caractère de sauvage grandeur. La monotonie de la désolation est coupée par la charmante oasis de Feiran, et l'on a l'avantage de suivre une journée de plus les bords de la Mer-Rouge. Nous fîmes halte dans l'oasis, qui doit ses palmiers et sa végétation puissante aux bienfaits d'un ruisseau. Une troupe

de pauvres Arabes nous entoura. L'un d'eux raclait d'un archet grossier deux cordes tendues sur un bois creux. Cette musique un peu monotone ne manquait pas de douceur, elle était même en harmonie avec le frémissement des palmiers sous l'effort de la brise et le bourdonnement des insectes. Le groupe qui nous environnait avait une apparence presque biblique. Ce ne sont pas les cheiks orgueilleusement drapés dans leur *abbaïl* brune et blanche et chaussés de bottes rouges qui me représentent les compagnons de Moïse ; je retrouve plus volontiers les anciens Israélites dans ces pauvres nomades vêtus d'une simple tunique serrée par une ceinture, les jambes et les pieds nus. C'est sur l'Arabe indigent qu'il faut chercher l'antique costume des Hébreux. Lorsque l'industrie européenne aura porté les derniers coups à l'industrie orientale agonisante, on verra les cheiks tenir leurs robes des fabricans de Paris ou de Londres, qui peut-être en changeront la coupe à leur guise et inventeront des modes nouvelles; mais la simple tunique du pauvre, filée et tissée par sa femme avec la laine de ses moutons ou de son chameau, ne variera jamais. Aussi doit-on dire avec M. Eugène Fromentin, qui a finement compris le côté pittoresque de l'Orient : « Devant la demi-nudité d'un gardeur de troupeaux, je rêve assez volontiers à Jacob; j'affirme au contraire qu'avec l'*abbaïl* de Syrie ou le burnous saharien un peintre ne représentera jamais que des Bédouins. »

La halte se prolongeait, je m'endormis sous un arbre. Au réveil, je fus étonné de me trouver au milieu de la verdure, tant j'avais pris l'habitude du désert désolé de la péninsule; mais l'oasis disparut, notre caravane suivit l'Ouadé-Mokatteb ou vallée écrite, ainsi nommée à cause des célèbres et mystérieuses inscriptions sinaïtiques que l'on n'a pu encore déchiffrer. Enfin nous débouchâmes sur la Mer-Rouge. Durant un jour, la plage fut notre route, la recherche des coquilles notre distraction. En Orient, on dit « coquilles de la Mer-Rouge, » comme on dirait « lames de Damas. » Le rivage en est couvert; beaucoup sont très grandes et très brillantes : elles entrent en partie dans la composition des collines. Le pied de celles-ci, miné par la mer, laisse échapper des torrens de coquillages recouverts de terre blanche, qui ressemblent de loin à des ossemens.

Trois jours après, nous franchîmes la baie de Suez. Un train spécial du vice-roi nous attendait. La locomotive, entièrement dorée, paraissait en marche un soleil roulant. Passer de la selle d'un dromadaire dans un wagon, telles sont les surprises que l'Égypte moderne réserve au voyageur. On a pu les remarquer dans ce récit. Le travail européen sur le parcours du canal maritime transforme non-seulement l'Orient physique, mais l'Orient moral. Un instant avant d'apercevoir des traces de colonisation, vous regardez d'un œil

calme l'horizon du désert. Tant de peuples errans l'ont traversé sans y laisser de vestiges, que cette nature semble immuable. Vous vous laissez aller peut-être à des pensées de molle indolence, si contagieuses sous le ciel et dans la société du pays. Tout à coup apparaît une cabane, un jardin cultivé, des ouvriers vêtus, comme ceux de France, du pantalon bleu, de la chemise aux manches relevées. La nature change subitement d'aspect. Elle paraissait maîtriser l'homme, maintenant l'homme la maîtrise et l'asservit. Cette petite colonie n'est-elle pas comme le sceau de l'Europe imprimé sur le vieil Orient? Et l'Europe possède une telle exubérance de forces, un souffle de vie si puissant, que l'imagination voit aussitôt des canaux au milieu des sables, des cités dans le désert; le ciel est noirci par la fumée des hauts-fourneaux; une animation prodigieuse, un bruit confus et immense s'élève du sein de la solitude.

Après avoir fait vingt pas au midi de Suez, on a remonté le cours des siècles. L'Orient, tourmenté par le génie bruyant, fiévreux, infatigable de l'industrie, disparaît; le véritable Orient s'ouvre silencieux comme un tombeau, immobile, impassible comme un sphinx. Le présent s'anéantit, l'imagination ne se nourrit plus que de souvenirs; on rêve aux compagnons de Moïse et aux premiers anachorètes chrétiens; l'esprit puise dans la vue de ces montagnes saintes, dont les formes, les couleurs ont un caractère bizarre et inconnu, une sorte d'exaltation et l'oubli du monde. Plein de songes sur le passé, plein d'impressions religieuses, vous descendez de ces hauteurs. A Suez, le coup de sifflet d'une locomotive vous rappelle à la vie moderne. La chute est rude; mais heureux les pays qui peuvent montrer au voyageur de grandes œuvres naissantes auprès de grandes œuvres achevées! Heureuse l'Égypte, qui, singulièrement apte à devenir le foyer des idées nouvelles, n'a jamais vieilli malgré l'antiquité de son histoire!

Ce fut au Caire, dans le palais de Kasr-el-Nil, que Saïd-Pacha reçut les adieux de nos chefs et les témoignages de leur reconnaissance. Au milieu des grands souvenirs recueillis par nous dans ce voyage, il en est un qui se mêle à tous les autres, celui de l'hospitalité royale, éclatante, offerte par ce prince généreux à d'illustres exilés. Saïd-Pacha montrait ainsi qu'il n'oubliait pas à quel gouvernement ses états sont redevables de leur prospérité. Par sa ferme attitude, il faisait preuve d'une noble indépendance de caractère, exemple rare aujourd'hui, même en des pays plus puissans et plus civilisés que l'Égypte.

LOUIS DE SÉGUR.

LE FOU YÉGOF

ÉPISODE DE L'INVASION

DERNIÈRE PARTIE.

XV.

Durant toute la bataille jusqu'à la nuit close (1), les gens de Grandfontaine avaient vu le fou Yégof debout à la cime du Petit-Donon, la couronne en tête, le sceptre levé, transmettre, comme un roi mérovingien, des ordres à ses armées imaginaires. Ce qui se passa dans l'âme de ce malheureux quand il vit les Autrichiens en pleine déroute, nul ne le sait. Au dernier coup de canon, il avait disparu. Où s'était-il sauvé? Voici ce que racontent à ce sujet les gens de Tiefenbach.

Dans ce temps-là vivaient sur le Bocksberg deux créatures singulières, deux sœurs, l'une appelée la *petite Kateline*, et l'autre la *grande Berbel*. Ces deux êtres déguenillés s'étaient établis dans la *caverne de Luitprandt*, ainsi nommée, disent les vieilles chroniques, parce que le roi des Germains, avant de descendre en Alsace, fit enterrer sous cette voûte immense de grès rouge les chefs barbares tombés dans la bataille du Blutfeld. La source chaude qui fume toujours au milieu de la caverne protégeait les deux sœurs contre les froids rigoureux de l'hiver, et le bûcheron Daniel Horn de Tiefenbach avait eu la charité de fermer l'entrée principale de la roche avec de grands tas de genêts et de bruyères. A côté de la source

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 septembre.

chaude se trouve une autre source froide comme la glace et limpide comme le cristal. La petite Kateline, qui buvait à cette source, n'avait pas quatre pieds de haut; elle était grasse, bouffie, et sa figure étonnée, ses yeux ronds, son goître énorme, lui donnaient la physionomie singulière d'une grosse dinde en méditation. Tous les dimanches, elle traînait jusqu'au village de Tiefenbach un panier d'osier que les braves gens remplissaient de pommes de terre cuites, de croûtes de pain, et quelquefois, — les jours de fête, — de galettes et d'autres débris de leurs festins. Alors le pauvre être, tout essoufflé, remontait à la roche, gloussant, riant, se dandinant et picorant. La grande Berbel se gardait bien de boire à la source froide; elle était maigre, borgne, décharnée comme une chauve-souris; elle avait le nez plat, les oreilles larges, l'œil scintillant, et vivait du butin de sa sœur. Jamais elle ne descendait du Bocksberg; mais en juillet, au temps des grandes chaleurs, elle secouait du haut de la côte un chardon sec sur les moissons de ceux qui n'avaient pas rempli régulièrement le panier de Kateline, ce qui leur attirait des orages épouvantables, de la grêle, des rats et des mulots en abondance. Aussi craignait-on les sorts de Berbel comme la peste; on l'appelait partout *Wetterhexe* (1), tandis que la petite Kateline passait pour être le bon génie de Tiefenbach et des environs. De cette façon, Berbel vivait tranquillement à se croiser les bras, et l'autre à glousser sur les quatre chemins.

Malheureusement pour les deux sœurs, Yégof avait depuis nombre d'années choisi la caverne de Luitprandt pour sa résidence d'hiver. C'est de là qu'il partait au printemps pour visiter ses châteaux innombrables et passer en revue ses leudes jusqu'à Geierstein, dans le Hundsrück. Tous les ans donc, vers la fin de novembre, après les premières neiges, il arrivait avec son corbeau, ce qui faisait toujours jeter des cris d'aigle à Wetterhexe. — De quoi te plains-tu? disait-il en s'installant tranquillement à la meilleure place; ne vivez-vous pas sur mes domaines? Je suis encore bien bon de souffrir deux *valkiries* inutiles dans le Valhalla de mes pères! Alors Berbel, furieuse, l'accablait d'injures, Kateline gloussait d'un air fâché; mais lui, sans y prendre garde, allumait sa pipe de vieux buis, et se mettait à raconter ses pérégrinations lointaines aux âmes des guerriers germains enterrés dans la caverne depuis seize siècles, les appelait par leur nom et leur parlant comme à des personnes vivantes. On peut se figurer si Berbel et Kateline voyaient arriver le fou avec plaisir : c'était pour elles une véritable calamité. Or cette année-là, Yégof n'étant pas venu, les deux sœurs le croyaient mort et se ré-

(1) Sorcière des orages.

jouissaient à l'idée de ne plus le revoir. Cependant, depuis quelques jours, Wetterhexe avait remarqué de l'agitation dans les gorges voisines; les gens partaient en foule le fusil sur l'épaule du côté du Falkenstein et du Donon. Évidemment quelque chose d'extraordinaire se passait. La sorcière, se rappelant que l'année précédente Yégof avait raconté aux âmes des guerriers que ses armées innombrables allaient bientôt envahir le pays, éprouvait une vague inquiétude. Elle aurait bien voulu savoir d'où provenait cette agitation; mais personne ne montait à la roche, et Kateline, ayant fait sa tournée le dimanche précédent, n'aurait pas bougé pour un empire.

Dans cet état, Wetterhexe allait et venait sur la côte, toujours plus inquiète et plus irritée. Durant cette journée du vendredi, ce fut bien autre chose encore. Dès neuf heures du matin, de sourdes et profondes détonations roulèrent comme un bruit d'orage dans les mille échos de la montagne, et tout au loin, vers le Donon, des éclairs rapides sillonnèrent le ciel entre les pics; puis, vers la nuit, des coups plus graves, plus formidables encore, retentirent au fond des gorges silencieuses. A chaque détonation, on entendait les cimes du Hengst, de la Gantzlée, du Giromani, du Grosmann, répondre jusque dans les profondeurs de l'abîme.

— Qu'est-ce que cela? se demandait Berbel. Est-ce la fin du monde? Alors, rentrant sous la roche et voyant Kateline accroupie dans son coin, qui grignotait une pomme de terre, elle la secoua rudement en criant d'une voix sifflante : — Idiote, tu n'entends donc rien? Tu n'as peur de rien, toi! Tu manges, tu bois, tu glousses. Oh! le monstre! — Elle lui retira sa pomme de terre avec fureur, et s'assit toute frémissante près de la source chaude, qui envoyait ses nuages gris à la voûte. Une demi-heure après, les ténèbres étaient devenues profondes et le froid excessif; elle alluma un feu de bruyères qui promena ses pâles lueurs sur les blocs de grès rouge jusqu'au fond de l'antre où dormait Kateline, les pieds dans la paille et les genoux au menton. Au dehors, tout bruit avait cessé. Wetterhexe écarta les broussailles pour jeter un coup d'œil sur la côte, puis elle revint s'accroupir auprès du feu, sa large bouche serrée, ses flasques paupières closes traçant de grandes rides circulaires autour de ses joues; elle attira sur ses genoux une vieille couverture de laine et parut s'assoupir. On n'entendit plus qu'à de longs intervalles le bruit de la vapeur condensée qui retombait de la voûte dans la source avec un clapotement bizarre.

Ce silence durait depuis environ deux heures, minuit approchait, quand tout à coup un bruit lointain de pas, mêlé de clameurs discordantes, se fit entendre sur la côte. Berbel écouta; elle reconnut des cris humains. Alors, se levant toute tremblante et armée de son

grand chardon, elle se glissa jusqu'à l'entrée de la roche, écarta les broussailles et vit à cinquante pas le fou Yégof, qui s'avançait au clair de lune; il était seul et très agité, frappant l'air de son sceptre, comme si des milliers d'êtres invisibles l'eussent entouré. — A moi, Roug, Bléd, Adelrik! hurlait-il d'une voix éclatante, la barbe hérissée, sa grande chevelure rousse éparse et sa peau de chien autour du bras comme un bouclier. A moi! hé! m'entendrez-vous à la fin? Ne voyez-vous pas qu'ils arrivent? Les voilà qui fondent du ciel comme des vautours. A moi, les hommes roux! à moi! Que cette race de chiens soit anéantie! Ah! ah! c'est toi, Conrad, c'est toi, Rochart. Tiens! tiens! — Et tous les morts du Donon, il les nommait avec un ricanement féroce, les défiant comme s'ils eussent été là; puis il reculait pas à pas, frappant toujours l'air, lançant des imprécations, appelant les siens et se débattant comme dans une mêlée. Cette lutte épouvantable contre des êtres invisibles saisit Berbel d'une frayeur superstitieuse : elle sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque, et voulut se cacher; mais au même instant un vague bourdonnement la fit se retourner, et qu'on juge de son effroi, lorsqu'elle vit la source chaude bouillonner plus que d'habitude, et des flots de vapeur s'en élever, s'en détacher et s'avancer vers la porte. Et tandis que, pareils à des fantômes, ces nuages épais s'avançaient lentement, tout à coup Yégof parut, criant d'une voix brève : — Enfin vous voilà! Vous m'avez entendu! — Puis d'un geste rapide il écarta tous les obstacles : l'air glacial s'engouffra sous la voûte et les vapeurs se répandirent dans le ciel immense, se tordant et s'élançant au-dessus de la roche, comme si les morts du jour et ceux des siècles écoulés eussent recommencé dans d'autres sphères le combat éternel.

Yégof, la face contractée sous les pâles rayons de la lune, le sceptre étendu, sa large barbe étalée sur la poitrine, les yeux étincelans, saluait chaque fantôme d'un geste et l'appelait par son nom, disant : — Salut, Bléd! salut, Roug! et vous tous, mes braves, salut!... L'heure que vous attendiez depuis des siècles est proche, les aigles aiguisent leur bec, la terre a soif de sang... Souvenez-vous du Blutfeld!

Berbel était anéantie, l'épouvante seule la tenait debout; mais bientôt les derniers nuages s'échappèrent de l'antre et se fondirent dans l'azur sans bornes. Alors Yégof entra brusquement dans la caverne et s'accroupit près de la source, sa grosse tête entre les mains, les coudes aux genoux, regardant d'un œil hagard bouillonner l'eau. Kateline venait de s'éveiller et gloussait comme on sanglote; Wetterhexe, plus morte que vive, observait le fou du coin le plus obscur de l'antre.

— Ils sont tous sortis de la terre! s'écria tout à coup Yégof, tous, tous! Il n'en reste plus! Ils vont ranimer le courage de mes jeunes hommes et leur inspirer le mépris de la mort! — Et relevant sa face pâle, empreinte d'une douleur poignante: — O femme, dit-il en fixant sur Wetterhexe ses yeux de loup, descendante des valkiries stériles, toi qui n'as pas recueilli dans ton sein le souffle des guerriers pour leur rendre la vie, toi qui n'as jamais rempli leurs coupes profondes à la table du festin, ni posé devant eux la chair fumante du sanglier Sérimar, à quoi donc es-tu bonne? A filer des linceuls? Alors prends ta quenouille et file jour et nuit!... Des milliers de hardis jeunes hommes sont couchés dans la neige. Ils ont vaillamment combattu... Oui, ils ont fait leur devoir; mais l'heure n'était pas venue!... Maintenant les loups se disputent leur chair! — Puis, d'un accent de rage épouvantable, arrachant sa couronne à deux mains avec des poignées de cheveux: — Oh! race maudite! hurla-t-il, tu seras donc toujours sur notre passage? Sans toi, nous aurions déjà conquis l'Europe... Les hommes roux seraient les maîtres de l'univers!... Et je me suis humilié devant le chef de cette race de chiens!... Je lui ai demandé sa fille, au lieu de la prendre et de l'emporter, comme le loup fait de la brebis!... Ah! Huldrix, Huldrix!... Écoute, écoute, valkirie! ajouta-t-il.

Il levait le doigt d'un air solennel. Wetterhexe écouta : un grand coup de vent venait de s'élever dans la nuit, secouant les vieilles forêts chargées de givre. Combien de fois la sorcière avait-elle entendu la bise durant les nuits d'hiver sans même y prendre garde! Alors elle eut peur, et comme elle était là, toute tremblante, voilà qu'un cri rauque se fit entendre au dehors, et presque aussitôt le corbeau Hans, plongeant sous la roche, se mit à décrire de grands cercles à la voûte, agitant ses ailes d'un air effaré et poussant des croassemens lugubres. Yégof devint pâle comme un mort. — Vôd, Vôd, s'écria-t-il d'une voix déchirante, que t'a fait ton fils Luitprandt? Pourquoi le choisir plutôt qu'un autre?

Et durant quelques secondes il resta comme anéanti; mais tout à coup, transporté d'un sauvage enthousiasme et brandissant son sceptre, il s'élança hors de la caverne. Deux minutes après, Wetterhexe, debout à l'entrée de la roche, le suivait d'un regard anxieux. Il allait droit devant lui, le cou tendu, le pas allongé; on aurait dit une bête fauve marchant à la découverte. Hans le précédait, voltigeant de place en place. Ils disparurent bientôt dans la gorge du Blutfeld.

XVI.

Cette nuit-là, vers deux heures, la neige se mit à tomber. Les Autrichiens avaient quitté Grandfontaine, Framont et même Schirmeck. Au loin, bien loin dans les plaines de l'Alsace, on remarquait des points noirs indiquant leurs bataillons en retraite. Hullin, éveillé de bonne heure, fit le tour du bivac : il s'arrêta quelques instans à regarder sur le plateau les canons braqués vers la gorge, les partisans étendus autour du feu, la sentinelle l'arme au bras; puis, satisfait de son inspection, il entra dans la ferme où Louise et Catherine dormaient encore.

Le jour grisâtre se répandait dans la chambre. Quelques blessés, dans la salle voisine, commençaient à ressentir les ardeurs de la fièvre; on les entendait appeler leur femme et leurs enfans. Bientôt le bourdonnement des voix, les allées et les venues rompirent le silence de la nuit. Catherine et Louise s'éveillèrent; elles virent Jean-Claude, assis dans un coin de la fenêtre, qui les regardait avec tendresse, et, honteuses d'être moins matinales que lui, elles se levèrent pour aller l'embrasser. — Eh bien? demanda Catherine.

— Eh bien! ils sont partis; nous restons maîtres de la route, comme je l'avais prévu.

Cette assurance ne parut pas tranquilliser la vieille fermière; il lui fallut regarder à travers les vitres et voir la retraite des Autrichiens jusqu'au fond de l'Alsace. Encore tout le reste du jour sa figure sévère conserva-t-elle l'empreinte d'une inquiétude indéfinissable.

Entre huit et neuf heures arriva le curé Saumaize, du village des Charmes. Quelques montagnards descendirent alors jusqu'au bas de la côte pour relever les morts; puis on creusa sur la droite de la ferme une longue fosse où partisans et Autrichiens, avec leurs habits, leurs feutres, leurs shakos, leurs uniformes, furent rangés côte à côte. Le curé Saumaize, un grand vieillard à tête blanche, lut les antiques prières de la mort de cette voix rapide et mystérieuse qui pénètre jusqu'au fond de l'âme, et semble convoquer les générations éteintes pour attester aux vivans les horreurs de la tombe.

Toute la journée, il arriva des voitures et des *schlittes* pour emmener les blessés, qui demandaient à grands cris à revoir leur village. Le docteur Lorquin, craignant d'augmenter leur irritation, était forcé d'y consentir. Vers quatre heures, Catherine et Hullin se trouvaient seuls dans la grande salle; Louise était allée préparer le souper. Au dehors, de gros flocons de neige continuaient à descendre du ciel et se posaient au rebord des fenêtres, et d'instant en

instant on voyait un traîneau partir en silence avec son malade enterré dans de la paille; tantôt une femme, tantôt un homme conduisait le cheval par la bride. Catherine, assise près de la table, pliait des bandages d'un air préoccupé. — Qu'avez-vous donc, Catherine? demanda Hullin. Depuis ce matin je vous vois toute soucieuse... Pourtant nos affaires marchent bien.

La vieille fermière alors, d'un geste lent repoussant le linge, répondit : — C'est vrai, Jean-Claude, je suis inquiète.

— Inquiète, et de quoi? L'ennemi est en pleine retraite... Encore tout à l'heure Frantz Materne, que j'avais envoyé en reconnaissance, et tous les piétons de Piorette, de Jérôme, de Labarbe, sont venus me dire que les Autrichiens retournent à Mutzig. Le vieux Materne et Kasper, après avoir relevé les morts, ont appris à Grandfontaine qu'on ne voit rien du côté de Saint-Blaize-la-Roche. Tout cela prouve que nos dragons d'Espagne ont solidement reçu l'ennemi sur la route de Senones, et qu'il craint d'être tourné par Schirmeck. Je ne vois donc pas, Catherine, ce qui vous tourmente.

— Vous allez encore rire de moi, dit-elle; j'ai fait un rêve.

— Un rêve?

— Oui, le même qu'à la ferme du Bois-de-Chênes. — Puis s'animant, et d'une voix presque irritée : — Vous direz ce que vous voudrez, Jean-Claude; mais un grand danger nous menace... Oui, oui, tout cela pour vous n'a pas l'ombre de bon sens. D'ailleurs ce n'était pas un rêve, c'était comme une vieille histoire qui vous revient, une chose qu'on revoit dans le sommeil et qu'on reconnaît! Tenez, nous étions comme aujourd'hui, après une grande victoire, quelque part, je ne sais où, dans une sorte de grande baraque en bois traversée de grosses poutres, avec des palissades autour. Nous ne pensions à rien; toutes les figures que je voyais, je les connaissais; c'était vous, Marc Divès, le vieux Duchêne et beaucoup d'autres, des anciens déjà morts, mon père et le vieux Hugues Rochart, du Harberg, l'oncle de celui qui vient de mourir, tous en sarrau de grosse toile grise, la barbe longue, le cou nu. Nous avions remporté la même victoire et nous buvions dans de grands pots de terre rouge, quand voilà qu'un grand cri s'élève : — L'ennemi revient! — Et Yégof, à cheval, avec sa longue barbe, sa couronne garnie de pointes, une hache à la main, les yeux luisans comme un loup, paraît devant moi dans la nuit. Je cours sur lui avec un pieu, il m'attend,... et depuis ce moment je ne vois plus rien que la nuit!... Seulement je sens une grande douleur au cou, un vent froid me passe sur la figure, il me semble que ma tête ballotte au bout d'une corde : c'est ce gueux de Yégof qui avait pendu ma tête à sa selle et qui galopait! dit la vieille femme d'un tel accent de conviction que Hullin en frémit.

— Allons, allons, dit Hullin, vous avez la fièvre, Catherine... Tâchez de vous calmer, de penser à des choses plus gaies...

— Vous riez, Jean-Claude?

— Non, mais à entendre une femme de bon sens, de grand courage, parler comme vous venez de le faire, on se rappelle malgré soi la conversation de Yégof, qui se vante d'avoir vécu il y a seize cents ans.

— Qui sait? dit Catherine d'un ton obstiné. S'il se rappelle, lui, ce que les autres ont oublié!

Hullin allait lui raconter sa conversation de la veille au bivac avec le fou, pensant renverser ainsi de fond en comble toutes ses visions lugubres; mais, en voyant cette obstination dans l'inquiétude, le brave homme se dit qu'il valait mieux se taire, et reprit sa promenade silencieuse, la tête basse, le front soucieux. — Elle est folle, pensait-il; encore une petite secousse, et c'est fini!

En ce moment Louise entra comme une hirondelle, en criant de sa plus douce voix : — Maman Lefèvre, une lettre de Gaspard!

Alors la vieille fermière releva la tête, et les grandes rides de ses joues se détendirent. Elle prit la lettre, en regarda le cachet rouge, et dit à la jeune fille : — Embrasse-moi, Louise, c'est une bonne lettre.

Hullin s'était rapproché tout heureux de cet incident, et le facteur Brainstein, ses gros souliers brûlés par la neige, les deux mains appuyées sur son bâton, les épaules affaissées, stationnait à la porte d'un air harassé. La vieille mit ses besicles gravement, ouvrit la lettre avec une sorte de recueillement, sous les yeux impatiens de Jean-Claude et de Louise, et lut tout haut: « Celle-ci, ma bonne mère, est à cette fin de vous prévenir que tout va bien, et que je suis arrivé mardi soir à Phalsbourg, juste comme on fermait les portes. Les Cosaques étaient déjà sur la côte de Saverne; il a fallu tirailler toute la nuit contre leur avant-garde. Le lendemain, un parlementaire est venu nous sommer de rendre la place. Le commandant Meunier lui a répondu d'aller se faire pendre ailleurs, et trois jours après les grandes giboulées de bombes et d'obus ont commencé à pleuvoir sur la ville. Les Russes ont trois batteries, l'une sur la côte de Mittelbronn, l'autre aux baraques d'en haut, et l'autre derrière la tuilerie de Pernette, près du Guévoir; mais les boulets rouges nous font le plus de mal : ils brûlent les maisons de fond et comble, et quand l'incendie s'allume quelque part, il arrive des obus en masse qui empêchent les gens de l'éteindre. Les femmes et les enfans ne sortent pas des blockhaus; les bourgeois restent avec nous sur les remparts, ce sont de braves gens; il y a dans le nombre quelques anciens de Sambre-et-Meuse, d'Italie et d'Égypte, qui n'ont pas oublié le service des pièces. Ça m'attendrit de voir leurs vieilles

moustaches grises s'allonger sur les caronades pour pointer. Je vous réponds qu'il n'y a pas de mitraille perdue avec eux. C'est égal, quand on a fait trembler le monde, c'est dur tout de même d'être forcé dans ses vieux jours de défendre sa baraque et son dernier morceau de pain. »

— Oui, c'est dur, fit la mère Catherine en essuyant ses yeux. Puis elle poursuivit : « Avant-hier, le gouverneur décida qu'on irait défoncer les grilles à boulets de la tuilerie. Vous saurez que ces Russes cassent la glace du Guévoir pour se baigner par pelotons de vingt ou trente, et qu'ils entrent ensuite se sécher dans le four de la briqueterie. Bon!... Vers quatre heures, comme le jour baissait, nous sortons par la poterne de l'arsenal, nous montons aux chemins couverts et nous enfilons l'allée des Vaches, le fusil sous le bras, au pas de course. Dix minutes après, nous commençons un feu roulant sur ceux du Guévoir. Tous les autres sortent de la tuilerie; ils n'avaient que le temps de passer leur giberne, d'empoigner leur fusil et de se mettre en rangs, tout nus sur la neige, comme de véritables sauvages. Malgré cela, ils étaient dix fois plus nombreux que nous, et ils commençaient un mouvement à droite, sur la petite chapelle de Saint-Jean, pour nous entourer, quand les pièces de l'arsenal se mirent à souffler dans leur direction une brise carabinée, comme je n'en ai jamais vu de pareille; la mitraille en enlevait des files à perte de vue. Au bout d'un quart d'heure, tous en masse se mirent en retraite sur les Quatre-Vents, sans ramasser leurs culottes, les officiers en tête, et les boulets de la place en serre-file. Papa Jean-Claude aurait joliment ri de cette débâcle. Enfin, à la nuit close, nous sommes rentrés en ville après avoir détruit les grilles à boulets et jeté deux pièces de 8 dans le puits de la briqueterie : c'est notre première expédition. — Aujourd'hui je vous écris des baraques du Bois-de-Chênes, où nous sommes en tournée pour approvisionner la place. Tout cela peut durer des mois. On dit que les alliés remontent la vallée de Dosenheim jusqu'à Weschem et qu'ils gagnent par milliers la route de Paris... Voici qu'on sonne la retraite sur Phalsbourg; nous avons récolté pas mal de bœufs, de vaches et de chèvres dans les environs. On va se battre pour les faire entrer sains et saufs. Au revoir, ma bonne mère, ma chère Louise, papa Jean-Claude, je vous embrasse longtemps, comme si je vous tenais sur mon cœur. »

— Allons, allons, dit Catherine après un moment d'émotion, tout va bien! Venez, Brainstein, vous allez manger un morceau de bœuf et prendre un verre de vin. Voici toujours un écu de six livres pour votre course; je voudrais pouvoir vous en donner autant tous les huit jours pour une lettre pareille.

Le piéton, charmé de cette aubaine, suivit Catherine. Jean-Claude l'interrogea, mais il n'apprit rien de nouveau, sinon que les alliés bloquaient Bitche, Lutzelstein, et qu'ils avaient perdu quelques centaines d'hommes en essayant de forcer le défilé du Graufthâl.

XVII.

Au milieu de la nuit, les gens de la ferme furent éveillés par un tumulte épouvantable. — Aux armes! criait-on, aux armes! — Hé! par ici, mille tonnerres! Ils arrivent! — Cinq ou six coups de feu se suivirent, illuminant les vitres noires. — Aux armes! aux armes! — Les coups de fusil retentirent de nouveau. On allait, on venait, on courait. La voix de Hullin, sèche, vibrante, donnait des ordres. Bientôt à gauche de la ferme, bien loin, il y eut comme un pétillement sourd, profond, dans les gorges du Grosmann. — Louise, Louise, cria la vieille fermière, tu entends?

— Oui!... Oh! mon Dieu, c'est terrible!

— Habille-toi, mon enfant, habille-toi! — Et les coups de fusil redoublaient, passant sur les vitres noires comme des éclairs. — Attention! criait Materne.

On entendait aussi les hennissemens d'un cheval au dehors et le trépignement d'une foule de monde dans l'allée, dans la cour et devant la ferme. Tout à coup les coups de fusil partirent par les fenêtres de la salle qui était au-dessous. Les deux femmes, plus mortes que vives, ne trouvaient pas leurs vêtemens. La maison semblait ébranlée jusque dans ses fondemens. En ce moment un pas lourd fit crier l'escalier. La porte s'ouvrit d'un seul coup, et Hullin parut avec une lanterne, pâle, les cheveux ébouriffés, les joues frémissantes. — Habillez-vous vite! s'écria-t-il; il n'y a pas une minute à perdre.

— Que se passe-t-il donc?

La fusillade se rapprochait. — Eh! hurla Jean-Claude, est-ce que j'ai le temps de vous l'expliquer?

La fermière comprit qu'il n'y avait qu'à obéir. Elle descendit l'escalier avec Louise. A la lueur des coups de feu, Catherine vit Materne, le cou nu, et son fils Kasper, tirant sur le seuil de l'allée, et dix autres derrière eux qui leur passaient les fusils, de sorte qu'ils n'avaient qu'à épauler et à faire feu. Toutes ces figures entassées, chargeant, armant, avançant le bras, avaient un aspect terrible. Trois ou quatre cadavres, affaissés contre le mur décrépit, ajoutaient à l'horreur du combat; la fumée montait dans la masure. La pauvre Catherine, brisée par ces émotions, se prit à pleurer. Elle s'appuya sur l'épaule de Jean-Claude; mais celui-ci l'enleva comme une plume et sortit en courant le long du mur à droite. Louise suivait

en sanglotant. Au dehors, on n'entendait que des sifflemens, des coups mats contre le mur; le crépi se détachait, les tuiles roulaient, et tout en face, du côté des abatis, à trois cents pas, on voyait des uniformes blancs en ligne, éclairés par leur propre feu dans la nuit noire, puis sur leur gauche, de l'autre côté du ravin des Sureaux, les montagnards qui les prenaient en écharpe. Hullin disparut à l'angle de la ferme; là tout était sombre : c'est à peine si l'on voyait le docteur Lorquin, à cheval, devant un traîneau, un grand sabre de cavalerie au poing, deux pistolets d'arçon passés à la ceinture, et Frantz Materne, avec dix ou quinze hommes, le fusil au pied, frémissant de rage. Hullin assit Catherine dans le traîneau sur une botte de paille, puis Louise à côté d'elle. — Vous voilà! s'écria le docteur, c'est bien heureux!

Et Frantz Materne ajouta : — Si ce n'était pas pour vous, mère Lefèvre, vous pouvez croire que pas un ne quitterait le plateau ce soir; mais pour vous il n'y a rien à dire.

— Non, crièrent les autres, il n'y a rien à dire. — Au même moment, un grand gaillard, aux jambes longues comme celles d'un héron et le dos voûté, passa derrière le mur en courant et criant : — Ils arrivent, sauve qui peut!

Hullin pâlit. — C'est le grand rémouleur du Harberg, fit-il en grinçant des dents.

Frantz, lui, ne dit rien; il épaula sa carabine, ajusta et fit feu. Louise vit le rémouleur, à trente pas dans l'ombre, étendre ses deux grands bras et tomber la face contre terre. Frantz rechargea son arme en souriant d'un air bizarre. Hullin dit : — Camarades, voici notre mère, celle qui nous a fourni de la poudre et qui nous a nourris pour la défense du pays, et voici mon enfant; sauvez-les!

Tous répondirent : — Nous les sauverons ou nous mourrons avec elles!...

— Et n'oubliez pas d'avertir Divès qu'il reste au Falkenstein jusqu'à nouvel ordre!

— Soyez tranquille, maître Jean-Claude.

— Alors en route, docteur, en route! s'écria le brave homme.

— Et vous, Hullin? fit Catherine.

— Moi, ma place est ici; il s'agit de défendre notre position jusqu'à la mort!

— Papa Jean-Claude! criait Louise en lui tendant les bras.

Mais il tournait déjà le coin. Le docteur frappait son cheval, le traîneau filait sur la neige. En arrière, Frantz Materne et ses hommes allongeaient le pas, la carabine sur l'épaule, tandis que le roulement de la fusillade continuait autour de la ferme. Voilà ce que Catherine Lefèvre et Louise virent dans l'espace de quelques minutes. Il s'était

sans doute passé quelque chose d'étrange et de terrible dans cette nuit. La vieille fermière, se rappelant son rêve, devint silencieuse. Louise essuyait ses larmes et jetait un long regard vers le plateau, éclairé comme par un incendie. Le cheval bondissait sous les coups du docteur, et les montagnards de l'escorte avaient peine à suivre. Longtemps encore le tumulte, les clameurs du combat, les détonations et le sifflement des balles hachant les broussailles s'entendirent; mais tout cela s'affaiblit de plus en plus, et bientôt, à la descente du sentier, tout disparut comme un rêve.

Le traîneau venait d'atteindre l'autre versant de la montagne et filait comme une flèche dans les ténèbres. Le galop du cheval, la respiration haletante de l'escorte, de temps en temps le cri du docteur : — Hue, Bruno, hue donc! — troublaient seuls le silence. Une grande nappe d'air froid, remontant des vallées de la Sarre, apportait de bien loin, comme un soupir, les rumeurs éternelles des torrens et des bois. La lune écartait un nuage et regardait en face les sombres forêts du Blanru avec leurs grands sapins chargés de neige. Dix minutes après, le traîneau arrivait au coin de ces bois, et le docteur Lorquin, se retournant sur sa selle, s'écriait : — Maintenant, Frantz, qu'allons-nous faire? Voici le sentier qui descend dans les collines de Saint-Quirin, et voici l'autre qui descend au Blanru : lequel prendre?

Frantz et les hommes de l'escorte s'étaient rapprochés. Comme ils se trouvaient alors sur le versant occidental du Donon, ils commençaient à revoir de l'autre côté, à la cime des airs, la fusillade des Autrichiens, qui venaient par le Grosmann. On n'apercevait que le feu, et quelques instans après on entendait la détonation rouler dans les abîmes. — Le sentier des collines de Saint-Quirin, dit Frantz, est le plus court pour aller à la ferme du Bois-de-Chênes; nous gagnerons au moins trois bons quarts d'heure.

— Oui, s'écria le docteur, mais nous risquons d'être arrêtés par les Autrichiens, qui tiennent maintenant le défilé de la Sarre. Voyez, ils sont déjà maîtres des hauteurs; ils ont sans doute envoyé des détachemens sur la Sarre-Rouge pour tourner le Donon.

— Prenons le sentier du Blanru, dit Frantz; c'est plus long, mais c'est plus sûr.

Le traîneau descendit à gauche le long des bois. Les partisans à la file, le fusil en arrêt, marchaient sur le haut du talus, et le docteur, à cheval dans le chemin creux, fendait les flots de neige. Au-dessus pendaient les branches des sapins en demi-voûte, couvrant de leur ombre noire le sentier profond, tandis que la lune éclairait les alentours. Ce passage avait quelque chose de si pittoresque et de si majestueux, qu'en toute autre circonstance Catherine en eût

été émerveillée, et Louise n'aurait pas manqué d'admirer ces longues gerbes de givre, ces festons scintillant, comme le cristal, aux rayons de la pâle lumière; mais alors leur âme était pleine d'inquiétude, et d'ailleurs, lorsqu'ils furent entrés dans la gorge, toute clarté disparut, et les cimes des hautes montagnes restèrent seules éclairées de distance en distance. Comme ils marchaient ainsi depuis un quart d'heure en silence, Catherine ne put y tenir davantage, et s'écria : — Docteur Lorquin, maintenant que vous nous tenez dans le fond du Blanru et que vous pouvez faire de nous tout ce qu'il vous plaît, m'expliquerez-vous enfin pourquoi on nous entraîne malgré nous? Jean-Claude est venu me prendre, il m'a jetée sur cette botte de paille,... et me voilà!

— Hue, Bruno! fit le docteur; puis il répondit gravement : — Cette nuit, Catherine, il nous est arrivé le plus grand des malheurs... Il ne faut pas en vouloir à Jean-Claude, car, par la faute d'un autre, nous perdons le fruit de tous nos sacrifices!

— Par la faute de qui?

— De ce malheureux Labarbe, qui n'a pas gardé le défilé du Blutfeld... Il est mort en faisant son devoir; mais cela ne répare pas le désastre, et si Piorette n'arrive pas à temps pour soutenir Hullin, tout est perdu; il faudra quitter la route et battre en retraite.

— Comment! le Blutfeld a été pris?

— Oui, mère Catherine. Qui diable aurait jamais pensé que les Autrichiens entreraient par là? Un défilé presque impraticable pour les piétons, encaissé entre des rochers à pic, où les pâtres eux-mêmes ont de la peine à descendre avec leurs troupeaux de chèvres. Eh bien! ils ont passé là deux à deux; ils ont tourné la Roche-Creuse,... ils ont écrasé Labarbe, et puis ils sont tombés sur Jérôme, qui s'est défendu comme un lion jusqu'à neuf heures du soir; mais à la fin il a bien fallu se jeter dans les sapinières et laisser le passage aux *kaiserlicks:* Voilà le fond de l'histoire. C'est épouvantable. Il faut qu'il y ait eu dans le pays un homme assez lâche, assez misérable pour guider l'ennemi sur nos derrières et nous livrer pieds et poings liés... Oh! le brigand! s'écria Lorquin d'une voix frémissante, je ne suis pas méchant; mais s'il me tombait sous la patte, comme je vous le disséquerais!... Hue, Bruno! hue donc!

Les partisans marchaient toujours sur le talus sans rien dire, comme des ombres. Le traîneau se reprit à galoper, puis sa marche se ralentit; le cheval soufflait.

— Par bonheur, ajouta le docteur, dix minutes avant l'attaque, un homme de Marc Divès, un contrebandier, Zimmer, l'ancien dragon, était arrivé ventre à terre nous prévenir. Sans cela nous étions perdus. Il est tombé dans nos avant-postes après avoir traversé un

détachement de hulans sur le plateau du Grosmann. Le pauvre diable avait reçu un coup de sabre terrible; ses entrailles pendaient sur la selle, n'est-ce pas, Frantz?

— Oui, répondit le chasseur d'une voix sourde.

— Et qu'a-t-il dit? demanda la vieille fermière.

— Il n'a eu que le temps de crier : « Aux armes!... Nous sommes tournés... Jérôme m'envoie... Labarbe est mort... Les Autrichiens ont passé au Blutfeld. »

Alors tout redevint silencieux, et longtemps le traîneau s'avança dans la vallée tortueuse. Par instans il fallait s'arrêter, tant la neige était profonde; trois ou quatre montagnards descendaient alors prendre le cheval par la bride, et l'on continuait.

— C'est égal, reprit Catherine, Hullin aurait bien pu me dire...

— Mais s'il vous avait parlé de ces deux attaques, interrompit le docteur, vous auriez voulu rester.

— Et qui peut m'empêcher de faire ce que je veux? S'il me plaisait de descendre en ce moment du traîneau, est-ce que je ne serais pas libre?... J'ai pardonné à Jean-Claude,... je m'en repens!

— Oh! maman Lefèvre, s'il allait être tué pendant que vous dites cela! murmura Louise.

— Elle a raison, cette enfant, pensa Catherine, et bien vite elle ajouta : — Je dis que je m'en repens, mais c'est un si brave homme qu'on ne peut pas lui en vouloir. Je lui pardonne de tout mon cœur; à sa place, j'aurais fait comme lui.

A deux ou trois cents pas plus loin, ils entrèrent dans le défilé des Roches. La neige avait cessé de tomber, la lune brillait entre deux grands nuages blancs et noirs. La gorge étroite, bordée de rochers à pic, se déroulait au loin, et sur les côtés les hautes sapinières s'élevaient à perte de vue. Là, rien ne troublait le calme des grands bois; on se serait cru bien loin de toute habitation humaine. Le silence était si profond, qu'on entendait chaque pas du cheval dans la neige, et de temps en temps sa respiration brusque. Frantz Materne s'arrêtait parfois, promenant un coup d'œil sur les côtes sombres, puis allongeant le pas pour rattraper les autres. Et les vallées succédaient aux vallées; le traîneau montait, descendait, tournait à droite, puis à gauche, et les partisans, la baïonnette bleuâtre au bout du fusil, suivaient sans relâche. Ils venaient d'atteindre ainsi, vers trois heures du matin, la prairie des Brimbelles, où l'on voit encore de nos jours un grand chêne qui s'avance au tournant de la vallée. De l'autre côté de la gorge, au milieu des bruyères toutes blanches, derrière son petit mur de pierres sèches et les palissades de son petit jardin, commençait à poindre la vieille maison forestière du garde Cuny, avec ses trois ruches posées sur une plan-

che, son vieux cep de vigne noueux grimpant jusque sous le toit en auvent, et sa petite cime de sapin suspendue à la gouttière en guise d'enseigne, car Cuny faisait aussi le métier de cabaretier dans cette solitude.

En cet endroit, comme le chemin longe le mur de la prairie haut de trois ou quatre pieds, et qu'un gros nuage voilait la lune, le docteur, craignant de verser, s'arrêta sous le chêne. — Nous n'avons plus qu'une heure de chemin, mère Lefèvre, cria-t-il : ainsi bon courage; rien ne nous presse.

— Oui, dit Frantz, le plus gros est fait, et nous pouvons laisser souffler le cheval.

Toute la troupe se réunit autour du traîneau; le docteur mit pied à terre. Quelques-uns battirent le briquet pour allumer leur pipe; mais on ne disait rien, chacun songeait au Donon. Que se passait-il là-bas? Jean-Claude parviendrait-il à se maintenir sur le plateau jusqu'à l'arrivée de Piorette? Tant de choses pénibles, tant de réflexions désolantes se pressaient dans le cœur de ces braves gens, que pas un n'avait envie de parler.

Comme ils étaient là depuis cinq minutes sous le vieux chêne, au moment où le nuage se retirait lentement et que la pâle lumière s'avançait du fond de la gorge, tout à coup, à deux cents pas en face d'eux, une figure noire à cheval parut dans le sentier entre les grands sapins. Cette figure haute, sombre, ne tarda point à recevoir un rayon de la lune; alors on vit distinctement un hulan avec son bonnet de peau d'agneau, sa longue sabretache et sa grande lance suspendue sous le bras, la pointe en arrière. Il s'avançait au petit pas; déjà Frantz l'ajustait, quand derrière lui on vit apparaître une autre lance, puis un autre hulan, puis un autre... Et dans toute la profondeur de la futaie, sur le fond pâle du ciel, on ne vit plus alors que s'agiter des banderoles en queue d'hirondelle, scintiller des lances et s'avancer des hulans à la file directement vers le traîneau, mais sans se presser, comme des gens qui cherchent, les uns le nez en l'air, les autres penchés sur la selle, pour voir sous les broussailles. Il y en avait plus de trente. Qu'on juge de l'émotion de Louise et de Catherine, assises au milieu du chemin. Elles regardaient toutes deux la bouche béante. Encore une minute, elles allaient être au milieu de ces bandits. Les montagnards semblaient stupéfaits; impossible de retourner : le mur à gauche, à droite la montagne à pic. La vieille fermière, dans son trouble, prit Louise par le bras en criant d'une voix étouffée : — Sauvons-nous dans le bois! — Elle voulut enjamber le traîneau, mais son soulier resta dans la paille. Tout à coup un des hulans fit entendre une exclamation gutturale qui parcourut toute la ligne.

— Nous sommes découverts! — cria le docteur Lorquin en tirant son sabre. A peine avait-il jeté ce cri, que seize coups de fusil éclairaient le sentier d'un bout à l'autre, et qu'un véritable hurlement de sauvages répondait à la détonation. Les hulans débouchaient du sentier dans la prairie en face, lançant leurs chevaux à toute bride, et filant vers la maison forestière comme des cerfs. — Hé! les voilà qui se sauvent au diable! cria le docteur.

Mais le brave homme s'était trop hâté de parler : à deux ou trois cents pas dans la vallée, tout à coup les hulans se massèrent comme une bande d'étourneaux en décrivant un cercle; puis, la lance en arrêt, le nez entre les oreilles de leurs chevaux, ils arrivèrent ventre à terre droit sur les partisans, en criant d'une voix rauque : — Hourrah! hourrah!

Ce fut un moment terrible. Frantz et les autres se jetèrent devant le traîneau. Deux secondes après, on ne s'entendait plus; les lances froissaient les baïonnettes, les cris de rage répondaient aux imprécations; on ne voyait plus sous l'ombre du grand chêne, où filtraient quelques rayons de lumière blafarde, que des chevaux debout, la crinière hérissée, cherchant à franchir le mur de la prairie, et au-dessous de véritables figures barbares, les yeux luisans, le bras levé, frappant leurs coups avec fureur, avançant, reculant, et poussant des cris à faire dresser les cheveux sur la tête. Louise toute pâle et la vieille fermière ses grands cheveux gris épars se tenaient debout. Le docteur Lorquin, devant elles, parait les coups avec son sabre, et, tout en ferraillant, leur criait : — Couchez-vous, morbleu!... couchez-vous donc!... — Mais elles ne l'entendaient pas. Louise, au milieu de ce tumulte, de ces hurlemens féroces, ne songeait qu'à couvrir Catherine, et la vieille fermière, — qu'on juge de son horreur! — venait de reconnaître Yégof sur un grand cheval,... Yégof, la couronne de fer-blanc en tête, la barbe hérissée, la lance au poing, et sa longue peau de chien flottant sur les épaules. Elle le voyait là comme en plein jour : c'était lui, dont le sombre profil s'élevait à dix pas, les yeux étincelans, dardant sa longue flèche bleue dans les ténèbres et cherchant à l'atteindre. Les montagnards, trop inférieurs en nombre, reculaient. Bientôt il y eut un tourbillon... Les hulans arrivaient sur le sentier; un coup de lance mieux dirigé fila jusque dans le chignon de la fermière, qui sentit ce fer froid glisser sur sa nuque. — Oh! les misérables! — cria-t-elle en se retenant des deux mains aux rênes. Le docteur Lorquin lui-même venait d'être renversé contre le traîneau. Frantz et les autres, cernés par vingt hulans, ne pouvaient accourir. Louise sentit une main se poser sur son épaule, la main du fou, du haut de son grand cheval. A cet instant suprême, la pauvre enfant, folle d'épouvante, fit entendre un

cri de détresse; puis elle vit quelque chose reluire dans les ténèbres, les pistolets de Lorquin, et, rapide comme l'éclair, les arrachant de la ceinture du docteur, elle fit feu des deux coups à la fois, brûlant la barbe de Yégof, dont la face rouge fut illuminée, et brisant la tête d'un hulan qui se penchait vers elle, les yeux blancs écarquillés de convoitise. Ensuite elle saisit le fouet de Catherine, et debout, pâle comme une morte, elle cingla les flancs du cheval, qui partit en bondissant. Le traîneau volait dans les broussailles; il se penchait à droite, à gauche. Tout à coup il y eut un choc; Catherine, Louise, la paille, tout roula dans la neige sur la pente du ravin. Le cheval s'arrêta tout court, renversé sur les jarrets, la bouche pleine d'écume sanglante : il venait de heurter un chêne. Si rapide qu'eût été cette chute, Louise avait vu quelques ombres passer comme le vent derrière le taillis. Elle avait entendu une voix terrible, celle de Divès, crier : — En avant! pointez! Hardi, mes vieux!... pas de quartier! — Puis elle vit une douzaine de hulans grimper la côte au milieu des bruyères comme des lièvres, et au-dessous, par une éclaircie, Yégof traverser la vallée au clair de lune, comme un oiseau effaré. Plusieurs coups de fusil partirent; mais le fou ne fut pas atteint, et, se dressant de plein vol sur ses étriers, il se retourna, agitant sa lance d'un air de bravade et poussant un hourrah de cette voix perçante du héron qui vient d'échapper à la serre de l'aigle et gagne le vent à tire-d'aile. Deux coups de fusil partirent encore de la maison forestière. Quelque chose, un lambeau de guenille se détacha des reins du fou, qui poursuivit sa course, répétant ses hourrahs d'un accent rauque en gravissant le sentier qu'avaient suivi ses camarades. Et tout disparut comme un rêve.

Alors Louise se retourna. Catherine était debout à côté d'elle, non moins stupéfaite, non moins attentive. Elles se regardèrent un instant, puis elles s'embrassèrent avec un sentiment de bonheur inexprimable. — Nous sommes sauvées! — murmura Catherine, et toutes deux se mirent à pleurer. — Tu t'es bravement comportée, disait la fermière; c'est beau, c'est bien. Jean-Claude, Gaspard et moi, nous pouvons être fiers de toi!

Louise était agitée d'une émotion si profonde, qu'elle en tremblait des pieds à la tête. Le danger passé, sa douce nature reprenait le dessus; elle ne pouvait comprendre son courage de tout à l'heure. Au bout d'un instant, se trouvant un peu remises, elles s'apprêtaient à remonter dans le chemin, lorsqu'elles virent cinq ou six partisans et Lorquin qui venaient à leur rencontre. — Ah! vous avez beau pleurer, Louise, dit le docteur, vous êtes un dragon, un vrai diable. Maintenant vous faites la bouche en cœur; mais nous vous avons tous vue à l'ouvrage. Et à propos, mes pistolets, où sont-ils?

En ce moment, les broussailles s'écartèrent, et le grand Marc Divès, sa latte pendue au poing, apparut en criant : — Hé! mère Catherine, en voilà des secousses. Mille tonnerres! quelle chance que je me sois trouvé là. Ces gueux vous dévalisaient de fond en comble!

— Oui, dit la vieille fermière en fourrant ses cheveux gris sous son bonnet, c'est un grand bonheur. Ah! si nous étions sûrs que les choses vont aussi bien là-haut!...

Quatre autres contrebandiers venaient d'arriver, disant que ce gueux de Yégof pourrait bien revenir avec un tas d'autres brigands de son espèce. — C'est juste, répondit Marc. Nous allons retourner au Falkenstein, puisque c'est l'ordre de Jean-Claude; mais nous ne pouvons pas emmener notre fourgon, il nous empêcherait de prendre la traverse, et dans une heure tous ces bandits tomberaient sur nous. Montons toujours chez Cuny; Catherine et Louise ne seront pas fâchées de boire un coup, ni les autres non plus; cela leur remettra le cœur à la bonne place. Hue, Bruno! — Il prit le cheval par la bride. On venait de charger deux hommes blessés sur le traîneau, et l'on se dirigea vers la maison du vieux forestier. Frantz se consolait un peu de n'être pas au Donon. Il avait éventré deux Autrichiens, et la vue de l'auberge le mit d'assez bonne humeur. Devant la porte stationnait le fourgon de cartouches. Cuny sortit en criant : — Soyez les bienvenus, mère Lefèvre. Quelle nuit pour des femmes! Asseyez-vous. Que se passe-t-il là-haut?

Tandis qu'on vidait bouteille à la hâte, il fallut encore une fois tout expliquer. Le bon vieux, la face ridée, la tête chauve, écoutait, les yeux arrondis, joignant les mains et criant : — Bon Dieu! bon Dieu! dans quel temps vivons-nous! On ne peut plus suivre les grands chemins sans risquer d'être attaqués. C'est pis que les vieilles histoires des Suédois. — Et il hochait la tête.

— Allons, s'écria Divès, le temps presse, en route, en route!

Tout le monde étant sorti, les contrebandiers conduisirent le fourgon, qui renfermait quelques milliers de cartouches et deux petites tonnes d'eau-de-vie, à trois cents pas de là, au milieu de la vallée, puis ils dételèrent leurs chevaux. — Allez toujours en avant! cria Marc; dans quelques minutes, nous vous rejoindrons.

— Mais que veux-tu faire de cette voiture là? disait Frantz. Puisque nous n'avons pas le temps de l'emmener au Falkenstein, mieux vaudrait la laisser sous le hangar de Cuny que de l'abandonner au milieu du chemin.

— Oui, pour faire pendre le pauvre vieux, lorsque les hulans arriveront, car ils seront ici avant une heure. Ne t'inquiète de rien, j'ai mon idée.

Frantz rejoignit le traîneau, qui s'éloignait. Bientôt on dépassa la

scierie du Marquis, et l'on coupa directement à droite pour gagner la ferme du Bois-de-Chênes, dont la haute cheminée se découvrait sur le plateau, à trois quarts de lieue. Comme on était à mi-côte, Marc Divès et ses hommes arrivèrent, criant : — Halte! arrêtez un peu. Regardez là-bas! — Et tous, ayant tourné les yeux vers le fond de la gorge, virent les hulans caracoler autour de la charrette, au nombre de deux ou trois cents. — Ils arrivent, sauvons-nous! cria Louise.

— Attendez un peu, dit le contrebandier, nous n'avons rien à craindre.

Il parlait encore, qu'une nappe de flamme immense étendit ses deux ailes pourpres d'une montagne à l'autre, éclairant les bois jusqu'au faîte, les rochers, la petite maison forestière, à quinze cents mètres au-dessous; puis il y eut une détonation telle que la terre en trembla. Et comme tous les assistans éblouis se regardaient les uns les autres, muets d'épouvante, les éclats de rire de Marc se mêlèrent aux bourdonnemens de leurs oreilles. — Ha! ha! s'écriait-il, j'étais sûr que les gueux s'arrêteraient autour du fourgon pour boire mon eau-de-vie, et que la mèche aurait le temps de gagner les poudres!... Croyez-vous qu'ils vont nous suivre? Leurs bras et leurs jambes pendent maintenant aux branches des sapins!... Allons, hue!... Et fasse le ciel qu'il en arrive autant à tous ceux qui viennent de passer le Rhin!... C'est égal, ajouta-t-il, tout cela doit venir de Yégof. Il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître que c'est lui qui a conduit les Autrichiens au Blutfeld. Je serais fâché qu'il eût été éclaboussé par un morceau de ma charrette : je lui garde quelque chose de mieux. Tout ce que je désire, c'est qu'il continue à se bien porter, jusqu'à ce que nous nous rencontrions nez à nez quelque part, au coin d'un bois.

Une demi-heure après, tout le monde arrivait sur le plateau de la ferme du Bois-de-Chênes.

XVIII.

Jérôme de Saint-Quirin avait opéré sa retraite sur la ferme. Depuis minuit, il en occupait le plateau. — Qui vive! crièrent ses sentinelles à l'approche de l'escorte. — C'est nous, ceux du village des Charmes, répondit Marc Divès de sa voix tonnante. On vint les reconnaître, puis ils passèrent. La ferme était silencieuse; une sentinelle, l'arme au bras, se promenait devant la grange, où dormaient sur la paille une trentaine de partisans. Catherine, à la vue de ces grands toits sombres, de ces vieux hangars, de ces étables, de toute cette antique demeure où s'était passée sa jeunesse, où son père, son

grand-père avaient écoulé tranquillement leur paisible et laborieuse existence, et qu'elle allait abandonner peut-être pour toujours, Catherine éprouva un serrement de cœur terrible; mais elle n'en dit rien, et sautant du traîneau, comme autrefois au retour du marché :

— Allons, Louise, dit-elle, nous voilà chez nous, grâce à Dieu.

Le vieux Duchêne avait poussé la porte en criant : — C'est vous, madame Lefèvre?

— Oui, c'est nous!... Pas de nouvelles de Jean-Claude?

— Non, madame.

Alors tout le monde entra dans la grande cuisine. Quelques charbons brillaient encore sur l'âtre, et sous l'immense manteau de la cheminée était assis dans l'ombre Jérôme de Saint-Quirin, avec sa grande capote de bure, sa longue barbe fauve en pointe, le gros bâton de cormier entre les genoux et la carabine appuyée au mur.

— Hé! bonjour, Jérôme, lui cria la vieille fermière.

— Bonjour, Catherine, répondit le chef grave et solennel du Grosmann. Vous arrivez du Donon?

— Oui... Ça va mal, mon pauvre Jérôme! les Autrichiens attaquaient la ferme quand nous avons quitté le plateau. On ne voyait que des habits blancs de tous les côtés. Ils commençaient à franchir les abatis...

— Alors vous croyez que Hullin sera forcé d'abandonner la route?

— Si Piorette ne vient pas à son secours, c'est possible!...

Les partisans s'étaient rapprochés du feu. Marc Divès se penchait sur la braise pour allumer sa pipe; en se relevant, il s'écria : — Moi, Jérôme, je ne te demande qu'une chose; je sais d'avance qu'on s'est bien battu où tu commandais.

— On a fait son devoir, répondit le cordonnier; il y a soixante hommes étendus sur la pente du Grosmann qui pourront le dire au dernier jugement.

— Oui; mais qui donc a conduit les Autrichiens; ils n'ont pu trouver d'eux-mêmes le passage du Blutfeld?

— C'est Yégof, le fou Yégof, dit Jérôme, dont les yeux gris, entourés de grosses rides et couverts d'épais sourcils blancs, parurent s'illuminer dans les ténèbres.

— Ah!... Tu en es bien sûr?

— Les hommes de Labarbe l'ont vu monter; il conduisait les autres.

Les partisans se regardèrent avec indignation. En ce moment, la voix du docteur Lorquin se fit entendre : — La bataille est perdue! s'écria-t-il, voici nos hommes du Donon! Je viens d'entendre la corne de Lagarmitte.

Il est facile de s'imaginer l'émotion des assistans à cette nouvelle.

Chacun se prit à songer aux parens, aux amis qu'on ne reverrait peut-être jamais, et tous ceux de la cuisine et de la grange se précipitèrent à la fois sur le plateau. Dans le même instant, Robin et Dubourg, placés au haut du Bois-de-Chênes, crièrent : — Qui vive!

— France! répondit une voix, et, malgré la distance, Louise, croyant reconnaître la voix de son père, fut saisie d'une émotion telle que Catherine dut la soutenir. Presque aussitôt un grand nombre de pas retentirent sur la neige durcie, et Louise, n'y pouvant plus tenir, cria d'une voix frémissante : — Papa Jean-Claude!...

— J'arrive, répondit Hullin, j'arrive!

— Mon père? s'écria Frantz Materne en arrêtant Hullin sur le seuil de la ferme.

— Il est avec nous, Frantz.

— Et Kasper?

— Il a reçu un petit atout, mais ce n'est rien, tu vas les voir tous les deux.

Catherine se jetait au même instant dans les bras de Jean-Claude. — Oh! Jean-Claude, quel bonheur de vous revoir!

— Oui, fit le brave homme d'une voix sourde, il y en a beaucoup qui ne verront plus les leurs!

— Frantz? criait alors le vieux Materne, hé! par ici!

Et de tous côtés, dans l'ombre, on ne voyait que des gens se chercher, se serrer la main et s'embrasser. D'autres appelaient : — Niclau! Saphéri! — Mais plus d'un ne répondait pas. Alors les voix devenaient rauques, comme étranglées, et finissaient par se taire. La joie des uns et la consternation des autres donnaient une sorte d'épouvante. Louise était dans les bras de Hullin et pleurait à chaudes larmes. — Ah! Jean-Claude! disait la mère Lefèvre, vous en apprendrez sur cette enfant-là. Maintenant je ne vous dirai rien, mais nous avons été attaqués

— Oui,... nous causerons de cela plus tard... Le temps presse, dit Hullin; la route du Donon est perdue, les Autrichiens peuvent être ici au petit jour, et nous avons encore bien des choses à faire.

Il tourna le coin et entra dans la ferme; tout le monde le suivit. Duchêne venait de jeter un fagot sur le feu. Toutes ces figures noires de poudre, encore animées par le combat, les habits déchirés de coups de baïonnette, quelques-unes sanglantes, s'avançant des ténèbres en pleine lumière, offraient un spectacle étrange. Kasper, le front bandé de son mouchoir, avait reçu un coup de sabre; sa baïonnette, ses buffleteries et ses hautes guêtres de toile bleue étaient tachées de sang. Le vieux Materne, lui, grâce à sa présence d'esprit imperturbable, revenait sain et sauf de la bagarre. Les débris des deux troupes de Jérôme et de Hullin se trouvaient ainsi réunis. C'étaient les mêmes physionomies sauvages, animées de la

même énergie et du même esprit de vengeance; seulement les derniers, harassés de fatigue, s'asseyaient à droite, à gauche, sur les fagots, sur la pierre de l'évier, sur la dalle basse de l'âtre, la tête entre les mains, les coudes aux genoux. Les autres regardaient en tout sens, et, ne pouvant se convaincre de la disparition de Hans, de Joson, de Daniel, échangeaient des questions que suivaient de longs silences. Les deux fils de Materne se tenaient par le bras, comme s'ils avaient peur de se perdre, et leur père, derrière eux, appuyé contre le mur, le coude sur sa carabine, les regardait d'un œil satisfait. — Ils sont là, je les vois! semblait-il se dire; ce sont de fameux gaillards! Ils ont sauvé leur peau tous les deux! — Et le brave homme toussait dans sa main. Quelqu'un venait-il lui parler de Pierre, de Jacques, de Nicolas, de son fils ou de son frère, il répondait au hasard : — Oui, oui, il y en a beaucoup, là-bas, sur le dos... Que voulez-vous? c'est la guerre... Votre Nicolas a fait son devoir,... il faut se consoler. — En attendant il pensait : « Les miens sont hors de la nasse, voilà le principal! »

Catherine dressait la table avec Louise. Bientôt Duchêne, remontant de la cave une tonne de vin sur l'épaule, la déposa sur le buffet; il en fit sauter la bonde, et chaque partisan vint présenter son verre, son pot ou sa cruche à la gerbe pourpre qui miroitait aux reflets du foyer. — Mangez et buvez! leur criait la vieille fermière; tout n'est pas fini : vous aurez encore besoin de forces. Hé! Frantz, décroche-moi donc ces jambons! Voici le pain, les couteaux. Asseyez-vous, mes enfans. — Frantz, avec sa baïonnette, embrochait les jambons dans la cheminée. On avançait les bancs, on s'asseyait, et, malgré le chagrin, on mangeait de ce vigoureux appétit que ni les douleurs présentes, ni les préoccupations de l'avenir ne peuvent faire oublier aux montagnards. Tout cela n'empêchait pas une tristesse poignante de serrer la gorge de ces braves gens, et tantôt l'un, tantôt l'autre, s'arrêtant tout à coup, laissait tomber sa fourchette et s'en allait de table, disant : — J'en ai assez!

Pendant que les partisans réparaient ainsi leurs forces, les chefs s'étaient réunis dans la salle voisine pour prendre les dernières résolutions de la défense. Ils étaient assis autour de la table, éclairée par une lampe de fer-blanc, le docteur Lorquin, son grand chien Pluton le nez en l'air près de lui, Jérôme dans l'angle d'une fenêtre à droite, Hullin à gauche, tout pâle. Marc Divès, le coude sur la table, la joue dans la main, tournait ses larges épaules à la porte; il ne montrait que son profil brun et l'un des coins de sa longue moustache. Materne seul restait debout, selon son habitude, contre le mur, derrière la chaise de Lorquin, la carabine au pied. Dans la cuisine bourdonnait le tumulte.

Lorsque Catherine, mandée par Jean-Claude, entra, elle entendit

une sorte de gémissement qui la fit tressaillir; c'était Hullin qui parlait. — Tous ces braves enfans, tous ces pères de famille qui tombaient les uns après les autres, criait-il d'une voix déchirante, croyez-vous que cela ne prenait pas au cœur? Croyez-vous que je n'aurais pas mieux aimé mille fois être massacré moi-même? Ah! dans cette nuit, vous ne savez pas ce que j'ai souffert! Perdre la vie, ce n'est rien; mais porter seul une responsabilité pareille!...

Il se tut; le frémissement de ses lèvres, une larme qui coulait lentement sur sa joue, son attitude, tout montrait les scrupules de l'honnête homme en face d'une de ces situations où la conscience elle-même hésite et cherche de nouveaux appuis. Catherine alla tout doucement s'asseoir dans le grand fauteuil à gauche. Au bout de quelques secondes, Hullin ajouta d'un ton plus calme : — Entre onze heures et minuit, Zimmer arrive en criant : « Nous sommes tournés! Les Autrichiens descendent du Grosmann, Labarbe est écrasé, Jérôme ne peut plus tenir! » Et puis il ne dit plus rien. Que faire?... Est-ce que je pouvais battre en retraite? est-ce que je pouvais abandonner une position qui nous avait coûté tant de sang, la route du Donon, le chemin de Paris? Si je l'avais fait, est-ce que je n'aurais pas été un misérable? Mais je n'avais que trois cents hommes contre quatre mille à Grandfontaine, et je ne sais combien qui descendaient de la montagne! Eh bien! coûte que coûte, je me décide à tenir; c'était notre devoir. La vie n'est rien sans l'honneur : nous mourrons tous; mais on ne dira pas que nous avons livré le chemin de la France... Non, non, on ne le dira pas!

En ce moment, la voix de Hullin reprit son timbre frémissant; ses yeux se gonflèrent de larmes, et il ajouta : — Nous avons tenu, mes braves enfans ont tenu jusqu'à deux heures. Je les voyais tomber. Ils tombaient en criant : « Vive la France!... » Dès le commencement de l'action, j'avais fait prévenir Piorette. Il arriva au pas de course, avec une cinquantaine d'hommes solides. Il était déjà trop tard. L'ennemi nous débordait à droite et à gauche. Il tenait les trois quarts du plateau, et nous avait refoulés dans les sapinières du côté du Blanru; son feu plongeait sur nous. Tout ce que je pus faire, ce fut de réunir mes blessés, ceux qui se traînaient encore, et de les mettre sous l'escorte de Piorette; une centaine de mes hommes se joignirent à lui. Moi, je n'en gardai que cinquante pour aller occuper le Falkenstein. Nous avons passé sur le ventre des Autrichiens qui voulaient nous couper la retraite. Heureusement la nuit était noire; sans cela, pas un seul d'entre nous n'aurait réchappé. Voilà donc où nous en sommes. Tout est perdu. Le Falkenstein seul nous reste, et nous sommes réduits à trois cents hommes. Maintenant il s'agit de savoir si nous voulons aller jusqu'au bout. Moi, je vous l'ai

dit, je souffre de porter seul une responsabilité si grande. Tant qu'il a été question de défendre la route du Donon, il ne pouvait y avoir aucun doute : chacun se doit à la patrie; mais cette route est perdue, il nous faudrait dix mille hommes pour la reprendre, et l'ennemi entre en Lorraine. Voyons, que faut-il faire?

— Il faut aller jusqu'au bout, dit Jérôme.

— Oui, oui, crièrent les autres.

— Est-ce votre avis, Catherine?

— Certainement, s'écria la vieille fermière.

Alors Hullin, d'un ton plus ferme, exposa son plan : — Le Falkenstein est notre point de retraite. C'est notre arsenal, c'est là que nous avons nos munitions; l'ennemi le sait, il va tenter un coup de main de ce côté. Il faut que nous tous ici présens, nous y allions pour le défendre; il faut que tout le pays nous voie, qu'on se dise : Catherine Lefèvre, Jérôme, Materne et ses garçons, Hullin, le docteur Lorquin sont là. Ils ne veulent pas déposer les armes! Cette idée ranimera le courage de tous les gens de cœur. En outre Piorette tiendra dans les bois; sa troupe se grossira de jour en jour. Le pays va se couvrir de Cosaques, de pillards de toute espèce... Lorsque l'armée ennemie sera entrée en Lorraine, je ferai un signe à Piorette; il se jettera entre le Donon et la route, et tous les bandits éparpillés dans la montagne seront pris comme dans un épervier.

Tout le monde se leva, et Hullin, entrant dans la cuisine, fit aux montagnards cette simple allocution : — Mes amis, nous venons de décider que l'on pousserait la résistance jusqu'au bout. Cependant chacun est libre de faire ce qu'il voudra, de déposer les armes, de retourner à son village; mais que ceux qui veulent se venger se réunissent à nous! Ils partageront notre dernier morceau de pain et notre dernière cartouche.

Le vieux flotteur Colon se leva et dit : — Hullin, nous sommes tous avec toi; nous avons commencé à nous battre tous ensemble, nous finirons tous ensemble.

— Oui, oui! s'écrièrent les autres.

— Vous êtes tous décidés? Eh bien! écoutez-moi. Le frère de Jérôme va prendre le commandement.

— Mon frère est mort! interrompit Jérôme; il est resté sur la côte du Grosmann.

Il y eut un instant de silence; puis, d'une voix forte, Hullin poursuivit : — Colon, tu vas prendre le commandement de tous ceux qui restent, à l'exception des hommes qui formaient l'escorte de Catherine Lefèvre, et que je retiens avec moi. Tu iras rejoindre Piorette dans la vallée du Blanru en passant par les deux rivières.

— Et les munitions? s'écria Marc Divès.

— J'ai ramené mon fourgon, dit Jérôme; Colon pourra s'en servir.

— Qu'on attelle aussi le traîneau, s'écria Catherine; les hulans arrivent, ils pilleront tout. Il ne faut pas que nos gens partent les mains vides; qu'ils emmènent les bœufs, les vaches et les chèvres; qu'ils emportent tout : c'est autant de gagné sur l'ennemi.

Cinq minutes après, la ferme était au pillage; on chargeait le traîneau de jambons, de viandes fumées, de pain; on faisait sortir le bétail des écuries, on attelait les chevaux à la grande voiture, et bientôt le convoi se mit en route, Robin en tête, soufflant dans sa grande trompe d'écorce. Lorsque la dernière chèvre eut disparu dans le bois et que le silence succéda subitement à tout ce bruit, Catherine, en se retournant, vit Hullin derrière elle, pâle comme un mort. — Eh bien! Catherine, lui dit-il, tout est fini... Nous allons monter là-haut!

Frantz, Kasper et ceux de l'escorte, Marc Divès, Materne, tous l'arme au pied dans la cuisine, attendaient. — Duchêne, dit la brave femme, descendez au village; il ne faut pas que l'ennemi vous maltraite à cause de moi.

Le vieux serviteur, secouant alors sa tête blanche, les yeux pleins de larmes, répondit : — Autant que je meure ici, madame Lefèvre. Voilà bientôt soixante ans que je suis arrivé à la ferme... Ne me forcez pas de m'en aller,... ce serait ma mort.

— Comme vous voudrez, mon pauvre Duchêne, répondit Catherine attendrie; voici les clés de la maison.

Et le pauvre vieillard alla s'asseoir au fond de l'âtre, sur un escabeau, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, comme perdu dans une immense et douloureuse rêverie.

On se mit en marche pour le Falkenstein. Marc Divès, à cheval, sa grande latte pendue au poing, formait l'arrière-garde. Frantz et Hullin, à gauche, observaient le plateau; Kasper et Jérôme, à droite, la vallée; Materne et les hommes de l'escorte entouraient les femmes. Chose bizarre, devant les chaumières du village des Charmes, sur le seuil des maisonnettes, aux lucarnes, aux fenêtres, apparaissaient des figures jeunes et vieilles, regardant d'un air curieux cette fuite de la mère Lefèvre, et les mauvaises langues ne l'épargnaient pas : — Ah! les voilà dénichés! criait-on. Mêlez-vous donc de ce qui ne vous regarde pas! D'autres faisaient la réflexion tout haut que Catherine avait été riche assez longtemps, et que c'était à chacun son tour de traîner la semelle. Quant aux travaux, à la sagesse, à la bonté de cœur, à toutes les vertus de la vieille fermière, au patriotisme de Jean-Claude, au courage de Jérôme et des trois Materne, au désintéressement du docteur Lorquin, au dévouement de Marc Divès, personne n'en disait rien : ils étaient vaincus!

XIX.

Au fond de la vallée des Bouleaux, à deux portées de fusil du village des Charmes, sur la gauche, la petite troupe se mit à gravir lentement le sentier du vieux *burg*. Hullin, se rappelant qu'il avait suivi le même chemin lorsqu'il était allé acheter de la poudre à Marc Divès, ne put se défendre d'une tristesse profonde. Alors, malgré son voyage à Phalsbourg, malgré le spectacle des blessés de Hanau et de Leipzig, malgré le récit du vieux sergent, il ne désespérait de rien, il conservait toute son énergie, il ne doutait pas du succès de la défense. Maintenant tout était perdu; l'ennemi descendait en Lorraine, les montagnards fuyaient. Marc Divès côtoyait le mur dans la neige. Son grand cheval, accoutumé sans doute à ce voyage, hennissait, levant la tête et l'abaissant sous le poitrail par brusques saccades. Le contrebandier se retournait de temps en temps pour jeter un coup d'œil sur le plateau du Bois-de-Chênes en face. Tout à coup il s'écria : — Hé! voici les Cosaques qui se montrent!

A cette exclamation, toute la troupe fit halte pour regarder. On était déjà bien haut sur la montagne, au-dessus du village et même de la ferme du Bois-de-Chênes. Le jour gris de l'hiver dispersait les vapeurs matinales, et dans les replis de la côte on découvrait la silhouette noire de plusieurs hulans, le nez en l'air, le pistolet levé, s'approchant au petit pas de la vieille métairie. Ils étaient espacés en tirailleurs, et semblaient craindre une surprise. Quelques instans après, on en vit poindre d'autres, remontant de la vallée des Houx, puis d'autres encore, et tous dans la même attitude, debout sur leurs étriers pour voir de loin, comme des gens qui vont à la découverte. Les premiers, ayant dépassé la ferme et n'observant rien de menaçant, agitèrent leurs lances et firent demi-tour. Tous les autres accoururent alors ventre à terre, comme les corbeaux qui suivent à tire-d'aile celui d'entre eux qui s'élève, supposant qu'il vient d'apercevoir une proie. En quelques secondes, la ferme fut entourée, la porte ouverte. Deux minutes plus tard, les vitres volaient en éclats; les meubles, les paillasses, le linge, tombaient par les fenêtres de tous les côtés à la fois. Catherine, son nez crochu recourbé sur la lèvre, regardait tout ce ravage d'un air calme. Longtemps elle ne dit rien; mais, voyant tout à coup Yégof, qu'elle n'avait pas aperçu jusqu'alors, frapper Duchêne du manche de sa lance et le pousser hors de la ferme, elle ne put retenir un cri d'indignation.

— Allons, Catherine, cria Jean-Claude, en voilà bien assez.

— Vous avez raison, dit la vieille fermière; partons; je serais capable de descendre pour me venger toute seule.

Plus on montait, plus l'air devenait vif. Louise, la fille des *Heimathslôs*, un petit panier de provisions au bras, grimpait en tête de la troupe. Le ciel bleuâtre, les plaines d'Alsace et de Lorraine, et tout au bout de l'horizon celles de la Champagne, toute cette immensité sans bornes où se perdait le regard lui donnait des éblouissemens d'enthousiasme. Il lui semblait avoir des ailes et plonger dans l'azur, comme ces grands oiseaux qui glissent de la cime des arbres dans les abîmes en jetant leur cri d'indépendance. Toutes les misères de ce bas monde, toutes ses injustices et ses souffrances étaient oubliées. Louise se revoyait toute petite sur le dos de sa mère, la pauvre bohème errante, et se disait : — Je n'ai jamais été plus heureuse, je n'ai jamais eu moins de soucis, je n'ai jamais tant ri, tant chanté! Pourtant le pain nous manquait souvent alors. Ah! les beaux jours! — Et des bribes de vieilles chansons lui revenaient à l'esprit.

Aux approches du rocher rougeâtre, incrusté de gros cailloux blancs et noirs, penché sur le précipice comme les arceaux d'une immense cathédrale, Louise et Catherine s'arrêtèrent en extase. Au-dessus, le ciel leur paraissait encore plus profond, le sentier creusé en volute dans le roc plus étroit. Les vallées à perte de vue, les bois infinis, les étangs lointains de la Lorraine, le ruban bleu du Rhin sur leur droite, tout ce grand spectacle les émut, et la vieille fermière dit avec une sorte de recueillement : — Jean-Claude, celui qui a taillé ce roc dans le ciel, qui a creusé ces vallées, qui a semé sur tout cela les forêts, les bruyères et les mousses, celui-là peut nous rendre la justice que nous méritons.

Comme ils regardaient ainsi sur la première assise du rocher, Marc conduisit son cheval dans une caverne assez proche, puis il revint, et, se mettant à grimper devant eux, il leur dit : — Prenez garde, on peut glisser! — En même temps il leur montrait à droite le précipice tout bleu avec des cimes de sapins au fond. Tout le monde devint silencieux jusqu'à la terrasse, où commençait la voûte. Là chacun respira plus librement. On vit au milieu du passage les contrebandiers Brenner, Pfeifer et Toubac, avec leurs grands manteaux gris et leurs feutres noirs, assis autour d'un feu qui s'étendait le long de la roche. Marc Divès leur dit : — Nous voilà! Les *kaiserlicks* sont les maîtres... Zimmer a été tué cette nuit... Hexe-Baizel est-elle là-haut?

— Oui, répondit Brenner, elle fait des cartouches.

— Cela peut encore servir, dit Marc. Ayez l'œil ouvert, et si quelqu'un monte, tirez dessus.

Les Materne s'étaient arrêtés au bord de la roche, et ces trois grands gaillards roux, le feutre retroussé, la corne à poudre sur la

hanche, la carabine sur l'épaule, les jambes sèches, musculeuses, solidement établis à la pointe du roc, offraient un groupe étrange sur le fond bleuâtre de l'abîme. Le vieux Materne, la main étendue, désignait au loin, bien loin, un petit point blanc presque imperceptible au milieu des sapinières, en disant : — Reconnaissez-vous cela, mes garçons? — Et tous trois regardaient les yeux à demi fermés. — C'est notre maison, répondait Kasper.

— Pauvre Magrédel! reprit le vieux chasseur après un instant de silence, doit-elle être inquiète depuis huit jours! doit-elle faire des vœux pour nous à sainte Odile!

En ce moment, Marc Divès, qui marchait le premier, poussa un cri de surprise. — Mère Lefèvre, dit-il en s'arrêtant, les hulans ont mis le feu à votre ferme!

Catherine reçut cette nouvelle avec le plus grand calme, et s'avança jusqu'au bord de la terrasse; Louise et Jean-Claude la suivirent. Au fond de l'abîme s'étendait un grand nuage blanc, on voyait à travers ce nuage une étincelle sur la côte du Bois-de-Chênes, c'était tout; mais par instans, lorsque soufflait la bise, l'incendie apparaissait : les deux hauts pignons noirs, le grenier à foin embrasé, les petites écuries flamboyantes; puis tout disparaissait de nouveau. — C'est déjà presque fini! dit Hullin à voix basse.

— Oui, répondit la vieille fermière, voilà quarante ans de travail et de peines qui s'envolent en fumée;... mais c'est égal, ils ne peuvent brûler mes bonnes terres, la grande prairie de l'Eichmath. Nous recommencerons à travailler. Gaspard et Louise referont tout cela. Moi, je ne me repens de rien.

Au bout d'un quart d'heure, des milliers d'étincelles s'élevèrent, et tout s'écroula. Les pignons noirs seuls restèrent debout. Alors on se remit à grimper le sentier. Au moment d'atteindre la terrasse supérieure, on entendit la voix aigre de Hexe-Baizel : — C'est toi, Catherine? criait-elle. Ah! je ne pensais jamais que tu viendrais me voir dans mon pauvre trou.

Baizel et Catherine Lefèvre avaient été jadis à l'école ensemble, et elles se tutoyaient.

— Ni moi non plus, répondit la vieille fermière; c'est égal, Baizel, dans le malheur, on est contente de retrouver une vieille camarade d'enfance.

Baizel semblait touchée. — Tout ce qui est ici, Catherine, est à toi, s'écria-t-elle, tout!...

Elle montrait son pauvre escabeau, son balai de genêts verts et les cinq ou six bûches de son âtre. Catherine regarda tout cela quelques instans en silence et dit : — Ce n'est pas grand, mais c'est solide; on ne brûlera pas ta maison, à toi!

— Non, ils ne la brûleront pas, dit Hexe-Baizel en riant; il leur faudrait tous les bois du comté de Dabo pour la chauffer un peu... Hé! hé!...

Les partisans, après tant de fatigues, sentaient le besoin du repos; chacun se hâtait d'appuyer son fusil au mur et de s'étendre sur le sol. Marc Divès leur ouvrit la seconde caverne, où ils étaient du moins à l'abri; puis il sortit avec Hullin pour examiner la position.

XX.

Sur la roche du Falkenstein, à la cime des airs, s'élève une tour ronde, effondrée à sa base. Cette tour, couverte de ronces, d'épines blanches et de myrtiles, est vieille comme la montagne; ni les Français, ni les Allemands, ni les Suédois ne l'ont détruite. La pierre et le ciment sont reliés avec une telle solidité, qu'on ne peut en détacher le moindre fragment. Elle a un air sombre et mystérieux qui vous reporte à des temps reculés, où la mémoire de l'homme ne peut atteindre. A l'époque du passage des oies sauvages, Marc Divès s'y embusquait d'habitude, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, et quelquefois, à la tombée du jour, au moment où les bandes arrivent à travers la brume et décrivent un large circuit avant de se reposer, il en abattait deux ou trois, ce qui réjouissait Hexe-Baizel, toujours fort empressée de les mettre à la broche. Souvent aussi, en automne, Marc tendait dans les broussailles des lacets où les grives se prenaient volontiers; enfin la vieille tour lui servait de bûcher. Combien de fois Hexe-Baizel, lorsque le vent du nord soufflait à décorner des bœufs, et que le bruit, le craquement des branches et le gémissement immense des forêts d'alentour montaient là-haut comme la clameur d'une mer en furie, combien de fois Hexe-Baizel avait-elle failli être emportée en face sur la Kilbéri! Mais elle se tenait cramponnée aux broussailles des deux mains, et le vent ne réussissait qu'à faire flotter ses cheveux roux.

Divès, s'étant aperçu que son bois, couvert de neige et trempé par la pluie, donnait plus de fumée que de flamme, avait abrité la vieille tour d'un toit en planches. A cette occasion, le contrebandier racontait une singulière histoire. Il prétendait avoir découvert, en posant les chevrons au fond d'une fissure, une chouette blanche comme neige, aveugle et débile, pourvue en abondance de mulots et de chauves-souris. C'est pourquoi il l'avait appelée la *grand'-mère du pays*, supposant que tous les oiseaux venaient l'entretenir à cause de son extrême vieillesse.

A la fin de ce jour, les partisans, placés en observation, comme

les locataires d'un vaste hôtel, à tous les étages de la roche, virent les uniformes blancs apparaître dans les gorges d'alentour. Ils débouchaient en masses profondes de tous les côtés à la fois, ce qui démontrait clairement leur intention de bloquer le Falkenstein. Marc Divès, voyant cela, devint tout rêveur. — S'ils nous entourent, pensait-il, nous ne pourrons plus nous procurer de vivres; il faudra nous rendre ou mourir de faim. — On distinguait parfaitement l'état-major ennemi, stationnant à cheval autour de la fontaine du village des Charmes. Là se trouvait un grand chef à large panse, qui contemplait la roche avec une longue lunette; derrière lui se tenait Yégof, et il se retournait de temps en temps pour l'interroger. Les femmes et les enfans formaient cercle plus loin d'un air d'extase, et cinq ou six hulans caracolaient. Le contrebandier ne put y tenir davantage; il prit Hullin à part. — Regarde, lui dit-il, cette longue file de shakos qui se glissent le long de la Sarre, et de ce côté-ci les autres qui remontent la vallée comme des lièvres en allongeant les jambes : ce sont des Autrichiens, n'est-ce pas? Eh bien! que vont-ils faire là, Jean-Claude?

— Ils vont entourer la montagne.

— C'est très clair... Combien crois-tu qu'il y ait là de monde?

— De trois à quatre mille hommes.

— Sans compter ceux qui se promènent dans la campagne. Eh bien! que veux-tu que Piorette fasse contre ce tas de vagabonds avec ses trois cents hommes? Je te le demande franchement, Hullin.

— Il ne pourra rien faire, répondit le brave homme simplement. L'ennemi sait que nos munitions sont au Falkenstein; il craint un soulèvement après son entrée en Lorraine et veut assurer ses derrières. Le général autrichien se décide à nous réduire par la famine. Tout cela, Marc, est positif; mais nous sommes des hommes, nous ferons notre devoir : nous mourrons ici!

Il y eut un instant de silence; Marc Divès fronçait le sourcil, et ne paraissait pas du tout convaincu. — Nous mourrons! reprit-il en se grattant la nuque; moi, je ne vois pas du tout pourquoi nous devons mourir; cela n'entre pas dans mes idées de mourir : il y a trop de gens qui seraient contens!

— Que veux-tu faire? dit Hullin d'un ton sec; tu veux te rendre?

— Me rendre! cria le contrebandier; me prends-tu pour un lâche?

— Alors explique-toi.

— Ce soir, je pars pour Phalsbourg... Je risque ma peau en traversant les lignes de l'ennemi; mais j'aime encore mieux cela que de me croiser les bras ici et de périr par la famine. J'entrerai dans la place à la première sortie, ou je tâcherai de gagner une poterne. Le commandant Meunier me connaît; je lui vends du tabac depuis

trois ans. Il a fait comme toi les campagnes d'Italie et d'Égypte. Eh bien! je lui exposerai la chose. Je verrai Gaspard Lefèvre... Je ferai tant qu'on nous donnera peut-être une compagnie. Rien que l'uniforme, vois-tu, Jean-Claude, et nous sommes sauvés : tout ce qui reste de braves gens se réunit à Piorette, et dans tous les cas on peut nous délivrer. Enfin voilà mon idée : qu'en penses-tu? — Il regardait Hullin, dont l'œil fixe et sombre l'inquiétait. — Voyons, est-ce que ce n'est pas une chance?

— C'est une idée, dit enfin Jean-Claude. Je ne m'y oppose pas.

Et regardant le contrebandier à son tour dans le blanc des yeux :

— Tu me jures de faire ton possible pour entrer dans la place?

— Je ne jure rien du tout, répondit Marc, dont les joues brunes se couvrirent d'une rougeur subite; je laisse ici tout ce que j'ai : mon bien, ma femme, mes camarades, Catherine Lefèvre et toi, mon plus vieil ami!... Si je ne reviens pas, je serai un traître;... mais si je reviens, Jean-Claude, tu m'expliqueras un peu ce que tu viens de me demander : nous éclaircirons ce petit compte entre nous!

— Marc, dit Hullin, pardonne-moi; ces jours-ci j'ai trop souffert! J'ai eu tort;... le malheur rend défiant... Donne-moi la main... Va, sauve-nous, sauve Catherine, sauve mon enfant. Je te le dis maintenant, nous n'avons plus de ressource qu'en toi.

La voix de Hullin tremblait. Divès se laissa fléchir; seulement il ajouta : — C'est égal, Jean-Claude, tu n'aurais pas dû me dire cela dans un pareil moment; n'en parlons plus jamais!... Je laisserai ma peau en route, ou bien je reviendrai vous délivrer. Ce soir, à la nuit, je partirai. Les Autrichiens cernent déjà la montagne. N'importe, j'ai un bon cheval, et puis j'ai toujours eu de la chance.

A six heures, les dernières cimes étaient descendues dans les ténèbres. Des centaines de feux, scintillant au fond des gorges, annonçaient que les Autrichiens préparaient leur repas. Marc Divès descendit la brèche en tâtonnant. Hullin écouta quelques secondes encore les pas de son camarade; puis il se dirigea tout soucieux vers la vieille tour, où l'on avait établi le quartier-général. Il souleva la grosse couverture de laine qui fermait le nid de hiboux, et vit Catherine, Louise et les autres accroupis autour d'un petit feu qui éclairait les murailles grises. La vieille fermière, assise sur un bloc de chêne, les mains nouées autour des genoux, regardait la flamme d'un œil fixe, les lèvres serrées, le teint verdâtre. Louise, adossée au mur, semblait rêveuse. Jérôme, debout derrière Catherine, les mains croisées sur son bâton, touchait de son gros bonnet de loutre le toit vermoulu. Tous étaient tristes et découragés. Hexe-Baizel, qui soulevait le couvercle d'une marmite, et le docteur Lorquin, qui grattait le crépi du vieux mur avec la pointe de son sabre, conservaient seuls leur physionomie habituelle.

— Nous voilà, dit le docteur, revenus aux temps des Triboques. Ces murs-là ont plus de deux mille ans. Il a dû couler une bonne quantité d'eau des hauteurs du Falkenstein et du Grosmann par la Sarre au Rhin depuis qu'on n'a pas fait de feu dans cette tour.

— Oui, répondit Catherine comme au sortir d'un rêve, et bien d'autres que nous ont souffert ici le froid, la faim et la misère. Qui l'a su? Personne. Et dans cent, deux cents, trois cents ans, d'autres peut-être viendront encore s'abriter à cette même place. Ils trouveront comme nous la muraille froide, la terre humide. Ils feront un peu de feu. Ils regarderont comme nous regardons, et ils diront comme nous : Qui a souffert avant nous ici? Pourquoi ont-ils souffert? Ils étaient donc poursuivis, chassés comme nous le sommes, pour venir se cacher dans ce misérable trou? Et ils songeront aux temps passés, et personne ne pourra leur répondre!

Jean-Claude s'était rapproché. Au bout de quelques secondes, la vieille fermière, relevant la tête, se prit à dire en le regardant : — Eh bien! nous sommes bloqués... L'ennemi veut nous prendre par la famine!

— C'est vrai, Catherine, répondit Hullin. Je ne m'attendais pas à cela. Je comptais sur une attaque de vive force; mais les *kaiserlicks* n'en sont pas encore où ils pensent. Divès vient de partir pour Phalsbourg; il connaît le commandant de place,... et si l'on envoie seulement quelques centaines d'hommes à notre secours...

— Il ne faut pas compter là-dessus, interrompit la vieille femme. Marc peut être pris ou tué par les Autrichiens, et puis, à supposer qu'il parvienne à traverser leurs lignes, comment pourra-t-il entrer à Phalsbourg? Vous savez bien que la place est assiégée!

Alors tout le monde resta silencieux. Hexe-Baizel apporta bientôt la soupe, et l'on fit cercle autour de la grande écuelle fumante.

XXI.

Catherine Lefèvre sortit de l'antique masure vers sept heures du matin, Louise et Hexe-Baizel dormaient encore; mais le grand jour, le jour splendide des hautes régions, remplissait déjà les abîmes. Au fond, à travers l'azur, se dessinaient les bois, les vallons, les rochers, comme les mousses et les cailloux d'un lac sous le cristal bleuâtre. Pas un souffle ne troublait l'air, et Catherine, en face de ce spectacle immense, se sentit plus calme, plus tranquille que dans le sommeil même. — Que sont nos misères d'un jour, se dit-elle, nos inquiétudes et nos souffrances? Pourquoi fatiguer le ciel de nos gémissemens? pourquoi redouter l'avenir? Tout cela ne dure qu'une seconde; nos plaintes ne comptent pas plus que le soupir de la cigale en automne; est-ce que ses cris empêchent l'hiver d'arriver?

Ne faut-il pas que les temps s'accomplissent, que tout meure pour renaître? Nous sommes déjà morts, et nous sommes revenus; nous mourrons encore, et nous reviendrons. Et les montagnes, avec leurs forêts, leurs rochers et leurs ruines, sont toujours là pour nous dire : Souviens-toi, souviens-toi! Tu m'as vu, regarde encore, et tu me reverras dans les siècles des siècles!

Ainsi rêvait la vieille, et l'avenir ne lui faisait plus peur : les pensées pour elle n'étaient que des souvenirs. Et comme elle était là depuis quelques instans, tout à coup un bourdonnement de voix vint frapper ses oreilles; elle se retourna et vit Hullin avec les trois contrebandiers, qui causaient gravement entre eux de l'autre côté du plateau. Ils ne l'avaient pas aperçue et semblaient engagés dans une discussion sérieuse en contemplant différens points que désignait Hullin dans la montagne. Catherine s'était rapprochée; bientôt elle entendit : — Alors vous ne croyez pas qu'il soit possible de descendre d'aucun côté?

— Non, Jean-Claude, il n'y a pas moyen, répondit Brenner; ces brigands-là connaissent le pays à fond : tous les sentiers sont gardés. Tiens, regarde le paquis des Chevreuils le long de cette mare; jamais les gardes n'ont eu l'idée de l'observer seulement: eh bien! eux, ils le défendent. Et là-bas, le passage du Rothstein, un vrai chemin de chèvres, où l'on ne passe pas une fois en dix ans, tu vois briller une baïonnette derrière la roche, n'est-ce pas? Et cet autre, ici, où j'ai filé huit ans avec mes sacs, sans rencontrer un gendarme, ils le tiennent aussi... Il faut que le diable leur ait montré tous les défilés.

— Oui, s'écria le grand Toubac, et si ce n'est pas le diable qui s'en mêle, c'est au moins Yégof!

— Mais, reprit Hullin, il me semble que trois ou quatre hommes solides, décidés, pourraient enlever un de ces postes.

— Non, ils s'appuient l'un sur l'autre : au premier coup de fusil, on aurait un régiment sur le dos, répondit Brenner. D'ailleurs, supposons qu'on ait la chance de passer, comment revenir avec des vivres? Moi, voilà mon avis : c'est impossible!

Hullin se retourna en ce moment et vit la mère Lefèvre, qui se tenait à quelques pas, l'oreille attentive. — Tiens! vous étiez là, Catherine, dit-il; nos affaires prennent une vilaine tournure.

— Oui, j'entends : il n'y a pas moyen de renouveler nos provisions.

— Nos provisions? dit Brenner avec un sourire étrange; savez-vous, mère Lefèvre, pour combien de temps nous en avons?

— Mais pour une quinzaine, répondit la brave femme.

— Nous en avons pour huit jours, fit le contrebandier en vidant les cendres de sa pipe sur son ongle.

— C'est la vérité, dit Hullin. Marc Divès et moi, nous croyions à une attaque du Falkenstein; nous ne pensions jamais que l'ennemi songerait à le bloquer comme une place forte. Nous nous sommes trompés!...

— Et qu'allons-nous faire? demanda Catherine toute pâle.

— Nous allons réduire la ration de chacun à la moitié. Si dans quinze jours Marc n'arrive pas, nous n'aurons plus rien... Alors nous verrons!

Ce disant, Hullin, Catherine et les contrebandiers, la tête inclinée, reprirent le chemin de la brèche. Ils mettaient le pied sur la pente, lorsqu'à trente pas au-dessous d'eux apparut Materne, qui grimpait tout essoufflé dans les décombres et s'accrochait aux broussailles pour aller plus vite. — Un officier autrichien, dit-il, s'avance sur le mur du vieux *burg* avec un petit drapeau blanc; il a l'air de vouloir nous parler.

Hullin, se dirigeant aussitôt vers la pente de la roche, vit en effet un Autrichien debout sur le mur, et qui semblait attendre qu'on lui fît signe de monter. Il était à deux portées de carabine; plus loin stationnaient cinq ou six Croates. Après avoir inspecté ce groupe, Jean-Claude se retourna et dit : — C'est un parlementaire qui vient sans doute nous sommer de rendre la place.

— Qu'on lui tire un coup de fusil! s'écria Catherine; c'est tout ce que nous avons de mieux à lui répondre.

Tous les autres paraissaient du même avis, excepté Hullin, qui, sans faire aucune observation, descendit à la terrasse où se trouvait le reste des partisans. — Mes enfans, dit Hullin, l'ennemi nous envoie un parlementaire. Nous ne savons pas ce qu'il nous veut. Je suppose que c'est une sommation de mettre bas les armes, mais il est possible que ce soit autre chose. Frantz et Kasper vont aller à sa rencontre; ils lui banderont les yeux au pied de la roche et l'amèneront ici.

Personne n'ayant d'objection à faire, les fils de Materne passèrent leur carabine en sautoir et s'éloignèrent sous la voûte en spirale. Au bout de dix minutes environ, les deux grands chasseurs roux arrivèrent près de l'officier; il y eut une rapide conférence entre eux, après quoi tous les trois se mirent à grimper au Falkenstein. A mesure que montait la petite troupe, on distinguait mieux l'uniforme du parlementaire et même sa physionomie : c'était un homme maigre, aux cheveux blond cendré, à la taille bien prise, aux mouvemens résolus. Au bas de la roche, Frantz et Kasper lui bandèrent les yeux, et bientôt on entendit leurs pas sous la voûte. Jean-Claude, allant à leur rencontre, dénoua lui-même le mouchoir, en disant : — Vous désirez me communiquer quelque chose, monsieur? Je vous écoute.

— C'est au commandant Hullin que j'ai l'honneur de m'adresser? demanda le parlementaire en bon français.

— Oui, monsieur, répondit Jean-Claude. — Et comme l'autre promenait un regard indécis autour du cercle : Parlez haut, monsieur, s'écria-t-il, que tout le monde vous entende! Lorsqu'il s'agit d'honneur et de patrie, personne n'est de trop en France, les femmes s'y entendent aussi bien que nous. Vous avez des propositions à me faire? Et d'abord de quelle part?

— De la part du général commandant en chef. Voici ma commission.

— Bon! Nous vous écoutons, monsieur.

Alors l'officier, élevant la voix, dit d'un ton ferme : — Permettez-moi d'abord, commandant, de vous dire que vous avez magnifiquement rempli votre devoir. Vous avez forcé l'estime de vos ennemis.

— En matière de devoir, dit Hullin, il n'y a pas de plus ou de moins; nous avons fait notre possible.

— Oui, ajouta Catherine d'un ton sec, et puisque nos ennemis nous estiment à cause de cela, eh bien! ils nous estimeront encore plus dans huit ou quinze jours, car nous ne sommes pas au bout de la guerre. On en verra bien d'autres.

L'officier tourna la tête et resta comme stupéfait de l'énergie sauvage empreinte dans le regard de la vieille femme. — Ce sont de nobles sentimens, reprit-il après un instant de silence; mais l'humanité a ses droits, et répandre le sang inutilement, c'est faire le mal pour le mal.

— Alors pourquoi venez-vous dans notre pays? cria Catherine d'une voix d'aigle. Allez-vous-en, et nous vous laisserons tranquilles! — Puis elle ajouta : — Vous faites la guerre comme des brigands : Vous volez, vous pillez, vous brûlez! Vous méritez tous d'être pendus... On devrait vous précipiter de cette roche pour le bon exemple.

— Je sais, répliqua l'officier, qu'on a mis le feu à la ferme qui se voit en face de ce rocher. Ce sont les hulans, des pillards comme il s'en trouve à la suite de toutes les armées; mais ce fait isolé ne prouve rien contre nous, il sera puni sévèrement, et le général ne manquera pas, j'en suis convaincu, d'accorder une indemnité...

— Je ne veux rien de vous, interrompit Catherine brusquement.

Le parlementaire comprit que la vieille femme ne lui céderait pas un pouce sur quoi que ce soit, et qu'il était même dangereux de lui donner la réplique. Il se retourna donc vers Hullin et lui dit : — Je suis chargé, commandant, de vous offrir les honneurs de la guerre, si vous consentez à rendre cette position. Vous n'avez point de vivres, nous le savons. D'ici à quelques jours, vous seriez forcés de mettre bas les armes. L'estime que vous porte le général en chef

l'a seule décidé à vous faire ces conditions honorables. Une plus longue résistance n'aboutirait à rien. Nous sommes maîtres du Donon, nos armées passent en Lorraine; ce n'est pas ici que se décidera la campagne, vous n'avez donc aucun intérêt à défendre un point inutile. Nous voulons vous épargner les horreurs de la famine sur cette roche. Voyons, commandant, décidez!

Hullin se tourna vers les partisans et leur dit simplement : — Vous avez entendu?... Moi je refuse; mais je me soumettrai, si tout le monde accepte les propositions de l'ennemi.

— Nous refusons tous, dit Jérôme.

— Oui, oui, tous! répétèrent les autres.

Catherine Lefèvre, jusqu'alors inflexible, regardant par hasard Louise, parut attendrie. Elle la prit par le bras, et, se tournant vers le parlementaire, elle lui dit : — Nous avons une enfant avec nous; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de l'envoyer chez un de nos parens à Saverne ?

A peine Louise eut-elle entendu ces mots que, se précipitant dans les bras de Hullin avec une sorte d'effroi, elle s'écria : — Non, non! Je veux rester avec vous, papa Jean-Claude, je veux mourir avec vous!...

— C'est bien, monsieur, dit Hullin, plus pâle que la mort; allez! Dites à votre général ce que vous avez vu; dites-lui que le Falkenstein nous restera jusqu'à la mort! Kasper, Frantz, reconduisez le parlementaire.

Ce que Hullin avait ordonné au sujet des vivres fut exécuté le jour même : chacun reçut la demi-ration pour la journée. Une sentinelle fut placée devant la caverne de Hexe-Baizel, où se trouvaient les provisions : on en barricada la porte, et Jean-Claude décida que les distributions se feraient en présence de tout le monde, afin d'empêcher les injustices; mais toutes ces précautions ne devaient pas préserver les malheureux de la plus horrible famine.

XXII.

Dix-huit jours s'étaient écoulés. Depuis trois jours les vivres manquaient complétement au Falkenstein, et Divès n'avait pas donné signe de vie. Combien de fois, durant ces longues journées d'agonie, les montagnards avaient-ils tourné les yeux vers Phalsbourg! combien de fois avaient-ils prêté l'oreille, croyant entendre les pas du contrebandier, tandis que le vague murmure de l'air remplissait seul l'espace! C'est au milieu des tortures de la faim que s'écoula tout entière la dix-neuvième journée depuis l'arrivée des partisans au Falkenstein. Ils ne parlaient plus : accroupis à terre, la face amai-

grie, ils restaient perdus dans une rêverie sans fin. Parfois ils se regardaient les uns les autres d'un œil étincelant, comme prêts à se dévorer; puis ils redevenaient calmes et mornes.

Lorsque le corbeau de Yégof, volant de cime en cime, s'approchait de ce lieu de malheur, le vieux Materne épaulait sa carabine; mais aussitôt l'oiseau de mauvais augure s'éloignait à tire-d'aile en poussant des croassemens lugubres, et le bras du vieux chasseur retombait inerte. Et comme si l'épuisement de la faim n'eût pas suffi pour combler la mesure de tant de misères, les malheureux n'ouvraient la bouche que pour s'accuser et se menacer les uns les autres. — Ne me touchez pas, criait Hexe-Baizel d'une voix de fouine à ceux qui la regardaient; ne me regardez pas, ou je vous mords!

Louise délirait; ses grands yeux bleus, au lieu d'objets réels, ne voyaient plus que des ombres voltiger sur le plateau, raser la cime des buissons et se poser sur la vieille tour. — Voici des vivres! disait-elle. — Alors les autres s'emportaient contre la pauvre enfant, criant avec fureur qu'elle voulait se moquer d'eux et qu'elle prît garde! Jérôme seul restait encore parfaitement calme; mais la grande quantité de neige qu'il avait bue pour apaiser le déchirement de ses entrailles inondait tout son corps et sa face osseuse de sueur froide. Le docteur Lorquin avait noué un mouchoir autour de ses reins, et le serrait de plus en plus, prétendant satisfaire ainsi son estomac. Il s'était assis contre la tour, les yeux fermés; d'heure en heure, il les ouvrait, disant : — Nous en sommes à la première, à la seconde, à la troisième période. Encore un jour, et tout sera fini! — Alors il se mettait à disserter sur les druides, sur Odin, Brahma, Pythagore, faisant des citations latines et grecques, annonçant la transformation prochaine de ceux du Harberg en loups, en renards, en animaux de toute sorte. — Moi, criait-il, je serai lion, je mangerai quinze livres de bœuf par jour! — Puis se reprenant : — Non, je veux être homme, disait-il, je prêcherai la paix, la fraternité, la justice! — Les garçons de Materne, accroupis dans les broussailles, la carabine à l'épaule, semblaient attendre le passage d'un gibier qui n'arrivait jamais. L'idée de l'affût éternel soutenait leurs forces expirantes. D'autres, repliés sur eux-mêmes, grelottaient et se sentaient dévorés par la fièvre; ils accusaient Jean-Claude de les avoir conduits au Falkenstein. Hullin, avec une force de caractère surhumaine, allait et venait encore, et regardait ce qui se passait dans les vallées d'alentour sans rien dire. Il s'avançait parfois jusqu'au bord de la roche, puis revenait en murmurant : — Rien, rien!

Or à la fin de ce dix-neuvième jour, entre quatre et cinq heures du soir, le temps s'était assombri; de gros nuages marbrés s'élevaient derrière la cime blanche du Schnéeberg. Le soleil, rouge comme un boulet qui sort de la fournaise, jetait quelques éclairs

brisés dans les crevasses de l'horizon. Le silence sur la roche était profond. Louise ne donnait plus signe de vie, Kasper et Frantz conservaient leur immobilité dans les broussailles comme des pierres. Catherine Lefèvre, accroupie à terre, ses genoux pointus entre ses bras décharnés, les traits rigides et durs, les cheveux pendans sur ses joues verdâtres, l'œil hagard et le menton serré comme un étau, ressemblait à quelque vieille sibylle assise au milieu des bruyères. Elle ne parlait plus. Ce soir-là, Hullin, Jérôme, le vieux Materne et le docteur Lorquin s'étaient réunis autour de la vieille fermière pour mourir ensemble. Ils étaient tous silencieux, et les derniers rayons du crépuscule éclairaient leur groupe noir. A droite, derrière une saillie du roc, brillaient dans l'abîme quelques feux des Autrichiens, et comme ils étaient là, tout à coup la vieille, sortant de son immense rêverie, murmura d'abord quelques mots inintelligibles. — Divès arrive, dit-elle, je le vois... Il sort de la poterne, à droite de l'arsenal... Gaspard le suit et... — Alors elle compta à voix basse. — Deux cent cinquante hommes, fit-elle, des gardes nationaux et des soldats... Ils traversent le fossé... Ils montent derrière la demi-lune... Gaspard parle avec Marc... Que lui dit-il? — Elle parut écouter : « Dépêchons-nous! » Oui, dépêchez-vous,... le temps presse... Les voilà sur les glacis!

Il y eut un long silence; puis tout à coup la vieille, se dressant de toute sa hauteur, les bras écartés, les cheveux hérissés, la bouche toute grande ouverte, hurla d'une voix terrible : — Courage! tuez! tuez! ah! ah! — Et elle retomba lourdement. Ce cri épouvantable avait éveillé tout le monde; il eût éveillé des morts. Tous ces malheureux semblaient renaître. Quelque chose était dans l'air. Était-ce l'espérance, la vie, l'âme? Je ne sais; mais tous arrivaient à quatre pattes, comme des fauves, retenant leur souffle pour entendre. Louise elle-même se remuait doucement et levait la tête. Frantz et Kasper se traînaient sur les genoux, et, chose bizarre, Hullin, portant les yeux dans les ténèbres du côté de Phalsbourg, croyait voir un pétillement de fusillade annonçant une sortie.

Catherine avait repris sa première attitude; mais ses joues, tout à l'heure inertes comme un masque de plâtre, frémissaient sourdement; son œil se recouvrait du voile de la rêverie. Tous les autres prêtaient l'oreille : on eût dit que leur existence était suspendue à ses lèvres. Il s'était passé près d'un quart d'heure quand la vieille reprit lentement : — Ils ont traversé les lignes ennemies... Ils courent à Lutzelbourg... Je les vois... Gaspard et Divès sont en avant avec Desmarets, Ulrich, Weber et nos amis de la ville... Ils arrivent!...

Elle se tut de nouveau; longtemps encore on écouta, mais la vision était passée. Alors tout rentra dans le silence, et les malheureux, un instant ranimés par l'espoir d'une délivrance prochaine, ne

tardèrent pas à retomber dans le découragement. — C'est un rêve, pensaient-ils; nous sommes condamnés à mourir de faim!

Sur ces entrefaites, la nuit était venue. Quand la lune se leva derrière les hautes sapinières, éclairant les groupes mornes des assiégés, Hullin seul veillait encore au milieu des ardeurs de la fièvre. Il entendait au loin, bien loin dans les gorges, la voix des sentinelles autrichiennes criant : *Wer dà! wer dà!* les rondes du bivac allant par les bois, le hennissement grêle des chevaux au piquet, leurs ruades et les cris de leurs gardiens. Vers minuit, le brave homme finit cependant par s'endormir comme les autres. Lorsqu'il se réveilla, l'horloge du village des Charmes sonna quatre heures. Hullin, à ces vibrations lointaines, sortit de son engourdissement, il ouvrit les paupières, et comme il regardait sans conscience de lui-même, cherchant à recueillir ses souvenirs, une vague lueur de torche passa devant ses yeux. Il en eut peur et se dit : — Est-ce que je deviens fou? La nuit est toute noire, et je vois des torches!... — Pourtant la flamme reparut; il la regarda mieux, puis se leva brusquement, appuyant durant quelques secondes la main sur sa face contractée. Enfin, hasardant encore un regard, il vit distinctement un feu sur le Giromani, de l'autre côté du Blanru, un feu qui balayait le ciel de son aile pourpre, et faisait tourbillonner l'ombre des sapins sur la neige. Et, se rappelant que ce signal avait été convenu entre lui et Piorette pour annoncer une attaque, il se prit à trembler des pieds à la tête, sa figure se couvrit de sueur, et, marchant dans les ténèbres à tâtons comme un aveugle, les mains étendues, il bégaya : — Catherine,... Louise,... Jérôme! — Mais personne ne lui répondit, et, après avoir tâtonné de la sorte, croyant marcher tandis qu'il ne faisait pas un pas, le malheureux tomba en criant : — Mes enfans,... Catherine,... on vient,... nous sommes sauvés!

Alors il se fit un vague murmure dans l'air. On aurait dit que les morts se réveillaient. Il y eut un éclat de rire sec : c'était Hexe-Baizel devenue folle de souffrance. Puis Catherine s'écria : — Hullin,... Hullin,... qui a parlé?

Jean-Claude, revenu aussitôt de son émotion, s'écria d'un accent plus ferme : — Jérôme, Catherine, Materne, et vous tous, êtes-vous morts? Ne voyez-vous pas ce feu, là-bas, du côté du Blanru? C'est Piorette qui vient à notre secours.

Et dans le même instant une détonation profonde roula dans les gorges du Jägerthâl avec un bruit d'orage. La trompette du jugement dernier n'aurait pas produit plus d'effet sur ces malheureux. Ils se réveillèrent tout à coup. — C'est Piorette, c'est Marc! criaient des voix cassées, sèches, des voix de squelettes; on vient à notre secours!

Et tous les misérables cherchaient à se relever; quelques-uns

sanglotaient, mais ils n'avaient plus de larmes. La fusillade se mit à pétiller vers le plateau du Bois-de-Chênes et la forêt du Valtin à la fois. Le jour commençait à poindre; le pâle crépuscule montait derrière les cimes noires; quelques rayons descendaient dans les vallées ténébreuses; une demi-heure après, ils argentaient les brumes de l'abîme. Hullin, jetant un regard à travers les crevasses de ces nuages, reconnut alors la position. Les Autrichiens avaient perdu les hauteurs du Valtin et le plateau du Bois-de-Chênes. Ils s'étaient massés dans la vallée des Charmes, au pied du Falkenstein, au tiers de la côte, pour n'être pas dominés par le feu de leurs adversaires. En face du Falkenstein, Piorette, maître du Bois-de-Chênes, ordonnait des abatis du côté de la descente des Charmes. Il allait et venait, son bout de pipe aux dents, le feutre sur l'oreille, la carabine en bandoulière. Les haches bleues des bûcherons scintillaient au soleil levant. A gauche du village, sur la côte du Valtin, au milieu des bruyères, Marc Divès, sur son grand cheval roux, la latte pendue au poignet, indiquait les ruines et le chemin de *schlitte*. Un officier d'infanterie et quelques gardes nationaux en habits bleus l'écoutaient. Gaspard Lefèvre, seul, en avant de ce groupe, appuyé sur son fusil, semblait méditatif. On comprenait à son attitude les résolutions désespérées qu'il formait pour le moment de l'attaque. Enfin tout au sommet de la colline, contre le bois, deux ou trois cents hommes, rangés en ligne, l'arme au pied, regardaient aussi.

La vue de ce petit nombre d'hommes serra le cœur des assiégés, d'autant plus que les Autrichiens, sept ou huit fois supérieurs en nombre, commençaient à former deux colonnes d'attaque pour reprendre les hauteurs qu'ils avaient perdues. Leur général envoyait des hulans de tous côtés porter ses ordres. Les baïonnettes se mettaient à défiler. — C'est fini!... dit Hullin à Jérôme. Qu'est-ce que cinq ou six cents hommes peuvent faire contre quatre mille en ligne de bataille? Les Phalsbourgeois retourneront chez eux et diront : « Nous avons fait notre devoir! » et Piorette sera écrasé! — Tous les autres pensaient de même: mais ce qui porta leur désespoir au comble, ce fut de voir tout à coup une longue file de hulans déboucher dans la vallée des Charmes ventre à terre, et le fou Yégof à leur tête, galopant comme le vent : sa barbe, la queue de son cheval, sa peau de chien et sa chevelure rousse, tout cela fendait l'air. Il regardait la roche et brandissait sa lance au-dessus de sa tête. Au fond de la vallée, il piqua droit vers le général autrichien. Arrivé près de lui, Yégof fit quelques gestes, indiquant l'autre côté du plateau du Bois-de-Chênes — Ah! le brigand, s'écria Hullin. Voyez, il dit que Piorette n'a pas d'abatis de ce côté-là, qu'il faut tourner la montagne.

En effet, une colonne se mit aussitôt en marche dans cette direc-

tion, tandis qu'une autre se dirigeait droit sur les abatis, pour masquer le mouvement de la première. — Materne, cria Hullin, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'envoyer une balle au fou?

Le vieux chasseur hocha la tête. — Non, dit-il, c'est impossible; il est hors de portée.

En ce moment, Catherine fit entendre un cri sauvage, un cri d'épervier : — Écrasons-les!... Écrasons-les comme au Blutfeld!

Et cette vieille, tout à l'heure si faible, alla se jeter sur un quartier de roc, qu'elle souleva des deux mains; puis, ses longs cheveux gris épars, son nez crochu recourbé sur ses lèvres serrées, les joues tendues, les reins pliés, elle s'avança d'un pas ferme jusqu'au bord de l'abîme, et la roche partit dans les airs, traçant une courbe immense. On entendit un fracas horrible au-dessous, des éclats de sapin jaillirent de tous côtés, puis on vit l'énorme pierre rebondir à cent pas d'un nouvel élan, descendre la pente rapide, et par un dernier bond arriver sur Yégof et l'écraser, lui et son cheval, dans une mare de sang. Tout cela s'était accompli en quelques secondes. Catherine, debout au bord de la roche, riait d'un rire de crécelle qui n'en finissait plus. Et tous les autres, tous ces fantômes, comme animés d'une vie nouvelle, se précipitaient sur les décombres du vieux *burg* en criant : — A mort! à mort!... Écrasons-les comme au Blutfeld!

On n'avait jamais vu de scène plus terrible. Ces êtres aux portes de la tombe, maigres et décharnés comme des squelettes, retrouvaient leur force pour le carnage. Ils ne trébuchaient plus, ils ne chancelaient plus; ils enlevaient chacun sa pierre et couraient la jeter au précipice, puis revenaient en prendre une autre, sans même regarder ce qui se passait au-dessous.

Maintenant qu'on se figure la stupeur des Autrichiens. Au bruit des roches descendant la côte avec un fracas épouvantable, tous s'étaient retournes; puis quand ils virent sur le Falkenstein les spectres aller, venir, lever les bras, lancer les fragmens de roc et s'élancer encore, tandis qu'au milieu de leurs rangs les quartiers de roc écrasaient tout sur leur passage et renversaient des files de quinze à vingt hommes, une terreur panique s'empara d'eux, et, malgré les cris de leurs chefs, ils se débandèrent et jetèrent leurs armes pour courir plus vite.

Marc Divès et Piorette, témoins de ce coup de fortune, descendirent alors au milieu des sapinières pour essayer de couper la retraite à l'ennemi; mais ils ne purent y parvenir. Le bataillon autrichien, réduit de moitié, forma le carré derrière le village des Charmes et remonta lentement la vallée de la Sarre, s'arrêtant parfois, comme un sanglier blessé qui fait tête à la meute, lorsque les hommes de

Piorette ou ceux de Phalsbourg essayaient de le serrer de trop près. Ainsi se termina la grande bataille du Falkenstein, connue dans la montagne sous le nom de *Bataille des Roches*.

XXIII.

A peine le combat terminé, vers huit heures, Marc Divès, Gaspard et une trentaine de montagnards, avec des hottes de vivres, montèrent au Falkenstein. Quel spectacle les attendait là-haut!... Tous les assiégés étendus à terre semblaient morts. On avait beau les secouer, leur crier dans les oreilles : « Jean-Claude, Catherine, Jérôme! » ils ne répondaient pas. Gaspard Lefèvre, voyant sa mère et Louise immobiles et les dents serrées, dit à Marc que si elles n'en revenaient pas, il se ferait sauter la tête avec son fusil. Marc répondit que chacun était libre, mais que pour sa part il ne se ferait pas sauter la tête à cause de Hexe-Baizel. Enfin, le vieux Colon ayant déposé sa hotte sur une pierre, Kasper Materne renifla tout à coup, ouvrit les yeux, et, voyant les vivres, se mit à claquer des dents comme un renard à la chasse. Alors on comprit ce que cela voulait dire, et Marc Divès, allant de l'un à l'autre, leur passa simplement sa gourde sous le nez, ce qui suffisait pour les ressusciter. Ils voulaient tout avaler à la fois; mais le docteur Lorquin, malgré sa fringale, eut encore le bon sens de prévenir Marc de ne pas les écouter, et que le moindre étouffement les ferait périr. C'est pourquoi chacun ne reçut qu'un peu de pain, un œuf et un verre de vin, ce qui ranima singulièrement leur moral; puis on chargea Catherine, Louise et les autres sur des traîneaux, et l'on redescendit au village.

Quant à peindre maintenant l'enthousiasme et l'attendrissement de leurs amis lorsqu'on les vit revenir, plus maigres que Lazarus debout dans sa fosse, c'est chose impossible. On se regardait, on s'embrassait, et à chaque nouveau-venu d'Abreschwiller, du Dagsberg, de Saint-Quirin ou d'ailleurs, c'était à recommencer.

Au bout de cinq ou six jours, tout le monde fut sur pied. Le capitaine Vidal de Phalsbourg avait laissé vingt-cinq hommes au Falkenstein pour garder les poudres; Gaspard Lefèvre était du nombre, et le gaillard descendait tous les matins au village. Les alliés avaient tous passé en Lorraine; on n'en voyait plus en Alsace qu'autour des places fortes. Bientôt on apprit les victoires de Champaubert et de Montmirail; mais les temps étaient venus d'un grand malheur. Les alliés, malgré l'héroïsme de notre armée, entrèrent à Paris.

La paix faite, au printemps on rebâtit la ferme du Bois-de-Chênes : les bûcherons, les sabotiers, les maçons, les flotteurs et

tous les ouvriers du pays y mirent la main. Vers la même époque, l'armée ayant été licenciée, Gaspard se coupa les moustaches, et son mariage avec Louise eut lieu. Ce jour-là arrivèrent tous les combattans du Falkenstein et du Donon, et la ferme les reçut portes et fenêtres ouvertes à deux battans. Chacun apportait ses présens aux mariés : Jérôme, des petits souliers pour Louise; Materne et ses fils, un coq de bruyère, le plus amoureux des oiseaux, comme chacun sait; Divès, des paquets de tabac de contrebande; le docteur Lorquin, une layette de fine toile blanche. Il y eut table ouverte jusque dans les granges et sous les hangars. Ce qu'on consomma de vin, de pain, de viandes, de tartes et de *kougelhof*, je ne puis le dire; mais ce que je sais bien, c'est que Jean-Claude, fort sombre depuis l'entrée des alliés à Paris, se ranima ce jour-là en chantant le vieil air de sa jeunesse aussi allégrement que lorsqu'il était parti, le fusil sur l'épaule, pour Valmy, Jemmapes et Fleurus. Les échos du Falkenstein en face répétèrent au loin ce vieux chant patriotique. Catherine Lefèvre frappait la mesure sur la table avec le manche de son couteau, et s'il est vrai, comme plusieurs le disent, que les morts viennent écouter quand on parle d'eux, les nôtres durent être contens, et le *roi de carreau* dut écumer dans sa barbe rousse.

Vers minuit, Hullin se leva, et s'adressant aux mariés, il leur dit : — Vous aurez de braves enfans, je les ferai sauter sur mes genoux, je leur apprendrai ma vieille chanson, et puis j'irai revoir les anciens! — Cela dit, il embrassa Louise, et, bras dessus, bras dessous, avec Marc Divès et Jérôme, il descendit à sa cassine, suivi de toute la noce, qui répétait en chœur le chant sublime. On n'avait jamais vu de plus belle nuit : des étoiles innombrables brillaient au ciel dans l'azur sombre; les buissons au bas de la côte, où l'on avait enterré tant de braves gens, frissonnaient tout bas. Chacun se sentait joyeux et attendri. Sur le seuil de la petite baraque, on se serra la main, on se souhaita le bonsoir, et tous, les uns à droite, les autres à gauche, par petites troupes, s'en retournèrent à leurs villages. — Bonne nuit, Materne, Jérôme, Divès, Piorette! bonne nuit! criait Jean-Claude. — Ses vieux amis se retournaient en agitant leurs feutres, et tous se disaient en eux-mêmes : — Il y a pourtant des jours où l'on est bien heureux d'être au monde. Ah! s'il n'y avait jamais ni pestes, ni guerres, ni famines, si les hommes pouvaient s'entendre, s'aimer et se secourir, s'il ne s'élevait point d'injustes défiances entre eux, la terre serait un vrai paradis!

ERCKMANN-CHATRIAN.

ÉCONOMIE RURALE

DE LA BELGIQUE

III.

LE CONDROZ ET L'ARDENNE.

I.

Les parties du territoire belge que nous avons visitées jusqu'à présent, les Flandres, la Campine et la Hesbaye, forment ce que l'on pourrait appeler la Basse-Belgique (1). Quoique le sol présente déjà quelques collines dans les provinces du Brabant et du Hainaut, et qu'il monte insensiblement depuis les plages de la Mer du Nord jusqu'à la Meuse, toute la région située à l'ouest de cette rivière doit être considérée comme un pays de plaine, et si la culture y est inégalement favorisée par les qualités très différentes de la terre, le laboureur n'a pas du moins à lutter contre les influences d'un climat exceptionnellement rude. Au contraire, en traversant la Meuse, on ne tarde pas à pénétrer dans une contrée plus âpre et plus sauvage, où le sol, soulevé par les plus anciennes révolutions du globe, laisse souvent percer en roches abruptes ses couches les plus profondes, et s'élève à une hauteur où déjà le ciel est moins clément pour les plantes nécessaires à la nourriture de l'homme. Il nous faudra constater aujourd'hui comment ces conditions particulières du climat et du terrain ont modifié les pratiques de l'économie rurale. Seulement,

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1860 et du 1er juin 1861.

avant de parcourir les plateaux moins rians de la Haute-Belgique, arrêtons-nous un moment aux bords pittoresques de la Meuse et de l'un de ses affluens, où deux branches intéressantes de la production agricole appellent l'attention : la culture de la vigne et la fabrication des pailles tressées.

Entrée de France en Belgique par la brèche profonde et sauvage de Fumay, la Meuse coule presque constamment jusqu'au-delà de Liége dans un lit bordé de rochers à pic d'un schiste noirâtre ou d'un calcaire doré par la rouille du minerai de fer et de zinc. Ce double escarpement protége contre la rigueur des vents la vallée étroite où serpente la rivière, et y produit une température exceptionnelle. Aussi les fruits y mûrissent-ils quinze jours plus tôt que dans le reste du pays. On n'a point négligé de tirer parti de cet avantage, et comme les rochers sombres qui encadrent ce jardin naturel concentrent la chaleur du soleil aussi bien que de gigantesques murs d'espalier, on a planté des ceps de vigne partout où la déclivité de la montagne le permettait, tantôt dans les détritus retenus par les anfractuosités du sous-sol, tantôt dans de l'humus rapporté et soutenu par des terrasses. Les meilleurs clos sont ceux qu'on a créés à force de soins et d'avances parmi les rochers qui couronnent les villes de Huy et de Dinant, ou qui dominent les faubourgs de Liége. Cependant, même sur les côtes le mieux exposées, le vin a un goût de terroir assez prononcé qu'on attribue aux feuillets de schiste dont on couvre le sol pour obtenir la réverbération des rayons du soleil. Ce vin est généralement bu sur les lieux mêmes, et le prix n'en dépasse guère 1 franc le litre. On en trouve un débit plus avantageux depuis qu'on le convertit en vins mousseux assez agréables.

Si la Meuse s'efforce inutilement de lutter contre le Rhin pour la culture de la vigne, la vallée d'un de ses affluens, le Jaër, parvient à faire concurrence à la Toscane pour la fabrication de la paille tressée. Rien de plus intéressant que cette modeste industrie agricole, dont les produits élégans, recherchés par toutes les capitales de l'Europe et même de l'Amérique, font la richesse de vingt communes perdues sur les frontières du pays, qui en connaît à peine l'existence. Comme il ne se présente pas en Belgique de plus frappant exemple des bienfaits que procure un travail mettant en œuvre au milieu même des champs la matière première qu'on y récolte, on nous permettra d'entrer à ce sujet dans quelques détails.

Lorsqu'une localité se distingue par une production spéciale, c'est presque toujours dans la constitution géologique du sol qu'il faut en chercher la cause; c'est du moins ici le cas. Les terrains crétacés de Maëstricht, si connus des géologues, se poursuivant dans le bassin du Jaër, donnent aux pailles des céréales certaines qualités par-

ticulières, de la souplesse, de la force, et surtout une blancheur qu'on ne peut obtenir, dit-on, nulle part ailleurs au même degré. Certes la paille d'Italie, malgré la teinte jaunâtre qu'on lui connaît, est plus fine, plus résistante et plus belle; mais la *tresse* en est faite des brins d'un froment nain qu'on ne rencontre guère qu'en Toscane, et dont le chaume est assez flexible pour qu'on puisse l'employer entier et sans le fendre. La *tresse belge* au contraire est faite de brins de paille coupés et fendus, comme l'est celle qu'on fabrique en Suisse, en Angleterre et en Allemagne. Quoique le travail en soit exécuté d'une manière moins régulière, moins parfaite que dans ces divers pays, elle obtient cependant la préférence sur les marchés étrangers uniquement à cause de sa blancheur. A Paris même, c'est la *tresse belge* qu'on choisit pour faire les chapeaux de femmes les plus fins après ceux d'Italie. Cette industrie donne lieu à un mouvement d'affaires relativement considérable (1), et répand une animation extrême dans les villages où elle est établie. On peut dire sans exagération que, dans les industrieuses communes de Glons et de Roclenge, tous les habitans vivent et s'occupent du tressage de la paille. Ici c'est un jeune garçon qui, tout en gardant des chèvres sur la lisière d'un bois, tresse déjà la paille grossière; là, c'est une vieille femme assise devant sa maisonnette, qui, choisissant un à un les chaumes, les assortit suivant le degré de finesse, puis, extrayant chaque partie du tuyau de l'espèce de gaîne où il est contenu, coupe à une longueur égale d'une quinzaine de centimètres les brins qu'elle fend ensuite, au moyen d'un petit instrument, en quatre, en six ou en huit, suivant la qualité de la paille. Ailleurs ce sont des jeunes filles qui, en causant sur le seuil de la porte, tressent avec une dextérité féerique un mince ruban d'un jaune clair et brillant qui s'enroule autour de leur poignet comme un bracelet rustique. Plus loin, un vieillard dévide ces rubans de paille en coupant avec soin tous les bouts des brins qui dépassent, ou bien des jeunes gens cousent les tresses en forme de chapeaux d'hommes ou de femmes d'après les modèles imposés par la mode de l'année. L'été, presque toute la population masculine est absente : les hommes valides se rendent dans les principales villes de l'Europe, où les magasins de chapeaux de paille les attendent pour coudre et apprêter, suivant le goût local, la tresse qui leur a été expédiée de Glons et de Roclenge. A la fin de la campagne, ils reviennent au village, rapportant souvent une belle épargne, mais aussi les besoins plus raffinés de l'ouvrier

(1) On peut porter le chiffre des affaires auxquelles donne lieu le commerce de la paille tressée dans ce district à 4 ou 5 millions par année, et lorsque récemment encore nous visitions Roclenge, on nous affirmait que la guerre civile en Amérique pouvait faire manquer pour plus d'un demi-million de francs d'expéditions.

urbain. La propreté qu'exige le maniement de la paille, le soin et l'adresse que réclame le tressage, les salaires élevés que peuvent gagner tous les membres de la famille, l'aisance qui en résulte, donnent ici aux mœurs cette espèce de distinction et d'élégance qu'on remarque chez les *contadine* des campagnes de Florence adonnées au même genre de travail. Habitués à une occupation qui semble ne devoir être qu'une distraction pour des mains aristocratiques, les hommes évitent les rudes labeurs des champs et les femmes ceux de l'étable. Les fermiers en sont réduits à recourir aux ouvriers flamands. Les tresseurs ne cultivent pas eux-mêmes la paille dont ils ont besoin; ils vont choisir dans les champs de froment et d'épeautre les parties qui leur conviennent et les achètent 10 ou 11 francs la verge (de 4 ares 36 centiares); puis, quand la *tresse* est achevée, ils la livrent au marchand à un prix convenu, qui varie de 10 à 200 francs le kilo. Une bonne ouvrière peut gagner jusqu'à 2 francs par jour, et l'homme qui coud et apprête les chapeaux à domicile au-delà de 3 francs. Il suffit de visiter les riantes demeures groupées au milieu des prairies qui bordent le Jaër, de voir l'ordre et la propreté qui y règnent, pour juger jusqu'à quel point un travail de main-d'œuvre intimement associé au travail des champs peut transformer un canton pauvre et isolé. Cette grande aisance répandue sur un sol de qualité ordinaire frappe davantage quand on la compare à l'aspect des villages voisins de la Hesbaye, souvent tristes et sales, quoique assis sur une terre d'une fertilité exceptionnelle.

Quittons maintenant une population qui trouve le bien-être dans une industrie agricole dont les produits sont destinés à satisfaire les caprices de la mode, pour passer à un district peu éloigné, mais dont l'économie rurale offre toute la simplicité des temps primitifs et des hauteurs alpestres. Lorsqu'on sort du vallon du Jaër pour se rendre à Liége par Visé, on voit surgir de l'autre côté de la Meuse un plateau arrondi qui, borné au sud par le torrent de la Vesdre, descend en pente douce vers Aix-la-Chapelle et les frontières de l'Allemagne. Au milieu de ce plateau se trouve une petite ville qui a donné son nom au canton qui l'entoure, et qu'on appelle *le pays de Herve*. Quoique cette région ne s'élève pas à plus de 350 mètres au-dessus du niveau de la mer, elle rappelle l'aspect du comté de Westmoreland en Angleterre, et le mode d'exploitation est à peu près le même que celui des pâturages des Alpes. Le paysage formant toujours le fond du tableau de la vie champêtre, il suffit de le décrire pour faire comprendre à quel genre de travaux les habitans doivent leur subsistance. Ici le paysage est d'une douceur sans pareille. On voit de toutes parts une suite non interrompue de petits mamelons complétement revêtus d'une herbe

fine, égale, d'un vert admirable et d'une teinte parfaitement uniforme. A mi-côte des prés jaillit d'ordinaire quelque source dont l'eau, recueillie d'abord dans des auges en pierre couvertes de fougères et de mousses, descend ensuite en filets d'argent la pente des collines. Pas un champ labouré, pas un sillon n'interrompt le tapis de velours qui s'étend partout, et qu'envierait même l'émeraude des mers, la verte Érin. Des haies vives où croissent des chênes, des peupliers, des frênes, divisent cette pelouse immense en pâturages de 1 ou 2 hectares d'étendue, et y forment des groupes boisés dispersés çà et là comme pour l'ornement d'un parc anglais. Toute la contrée est verdoyante. Sous le bleu du ciel, l'œil ne rencontre que le vert des prés et les mille nuances de la même couleur qui caractérisent les diverses essences, sauf lorsque le mois de mai vient parsemer les arbres fruitiers qui entourent les maisons de « cette neige odorante du printemps » dont parle le poète. Tout le pays est un verger continuel où paissent de magnifiques vaches au pelage tacheté. On n'entend ni le roulement des voitures, ni la voix du laboureur pressant ses attelages, ni le bruit cadencé du fléau battant en grange. Nulle activité apparente. Sans la régularité et l'ordre qui trahissent la main de l'homme, on dirait qu'il n'habite point ces lieux paisibles, et sa demeure même disparaît invisible sous le feuillage des pommiers. C'est vraiment le théâtre d'une églogue virgilienne, et les produits qu'on recueille sont exactement ceux dont parlaient les bergers dans la campagne de Mantoue, *mitia poma et pressi copia lactis*, des pommes douces et du fromage.

L'économie rurale n'embrasse ici que les opérations les plus simples de la vie pastorale : cueillir les fruits quand le soleil les a mûris sur l'arbre, traire les vaches quand leur pis s'est rempli de lait, voilà toutes les occupations du fermier. Il ne doit songer ni à labourer ni à semer. Peu lui importe le perfectionnement des instrumens aratoires, il n'en a pas besoin. Il n'a rien à craindre ni de l'intempérie des saisons, ni des vents, ni des pluies, ni de la grêle : c'est tout au plus si un été trop sec, en arrêtant la croissance de l'herbe, diminue un peu la quantité de lait dont il dispose; mais alors le fromage se vend plus cher, et l'équilibre se rétablit.

La fabrication du fromage de Herve n'exige point, comme celle du parmesan, ces vastes exploitations et ces grands troupeaux de bêtes à cornes qu'on rencontre dans les gras pâturages qui bordent le Pô. Ici les fermes n'ont généralement pas plus de 9 ou 10 hectares. Quelques-unes en comptent bien une vingtaine; mais elles sont formées alors de la réunion de deux métairies. Celles qui ont de bons prés entretiennent douze ou treize vaches à lait, soit un peu plus d'une tête par hectare. Dès que le printemps donne de l'acti-

vité à la végétation, les bêtes sont mises en prairie, et elles y restent nuit et jour jusqu'aux gelées. Quand elles ont pâturé l'herbe d'un pré pendant une quinzaine de jours, on les mène dans le pré voisin, et on achève ainsi le tour, de manière à laisser à l'herbe le temps de repousser. On réserve toujours l'un de ces pâturages pour le faucher pendant trois ou quatre ans de suite avant de passer à un autre, et cette période est ainsi déterminée parce que c'est seulement la seconde année que les herbes peuvent donner beaucoup de foin, et qu'au bout de quatre ans la quantité diminue. L'hiver, les vaches sont nourries exclusivement de foin. Comme on ne récolte point de céréales, la paille manque pour leur donner une litière, et elles couchent sur un pavé de briques toujours tenu propre. Sans paille, on ne peut faire de fumier; mais dans quelques fermes l'engrais du bétail est recueilli dans des fosses à purin, ou bien encore on le transporte directement sur les herbages. L'été, lorsque les vaches sont au pâturage, l'engrais est étendu avec soin au moyen d'une large pelle, pour éviter qu'il ne se forme dans les prés ces taches d'un vert plus intense annonçant une herbe trop engraissée qui répugne au bétail, et l'on obtient ainsi ces pelouses d'une richesse et d'une teinte si égales qu'admire l'étranger.

Pour des travaux si peu compliqués, on comprend que chaque famille doive suffire à l'exploitation de la métairie qu'elle occupe. Aussi n'y a-t-il guère de journaliers dans le pays. Ce n'est qu'au temps de la fenaison qu'on a besoin de bras étrangers, et alors il faut faire venir les faucheurs de loin. Ceux qu'on emploie descendent ordinairement des hauteurs de l'Ardenne et réclament un fort salaire, 2 ou 3 francs par jour, outre la nourriture. Ici ce sont les hommes qui sont chargés de traire les vaches, mais ce sont les femmes qui font les fromages. Le lait est versé dans des bacs en bois partagés en compartimens parallèles que des planchettes mobiles divisent encore en cubes semblables aux cases d'un grand échiquier. A mesure que le petit lait s'écoule, on resserre les planchettes, on sale, et on obtient ainsi des fromages crémeux très recherchés en Belgique et en Allemagne. Presque tout le lait est traité de cette manière, car on ne fait guère de beurre que pour la consommation locale. De même que dans les grands pâturages des bords du Pô, les fermiers n'élèvent point ici de jeunes bêtes : on les demande à la Suisse, on les achète en Hollande, où on les obtient à un prix moindre que ce qu'ils coûteraient, si on les élevait sur les lieux mêmes. Comme il n'y a ni terre à labourer, ni produits pesans à transporter au marché, ni engrais à voiturer, on ne trouve point de chevaux dans les fermes; les foins mêmes se rentrent au moyen de civières, et les marchands viennent acheter les fromages à domicile.

Les habitations agricoles, les étables, les fenils, sont en général construits en pierre calcaire du pays et recouverts d'ardoises. Ce sont des bâtimens à étages, la plupart déjà anciens, auxquels est souvent ajoutée une aile qu'on appelle dans le pays *un quartier de maître*, et où les propriétaires venaient autrefois passer quelque temps pour recevoir les fermages et récolter les fruits. Les habitans de ce district, n'ayant à exécuter aucun des rudes travaux qu'exige ailleurs la culture de la terre, mènent une vie facile assez semblable à celle des tribus pastorales. Ils jouissent d'une certaine aisance, parce que la concurrence n'a pas encore surélevé les fermages, et ils sont vêtus avec plus de soin et de propreté que dans les cantons voisins. A l'époque de la récolte des fruits, ces petites métairies présentent une animation inusitée : de toutes parts on monte aux arbres pour cueillir les pommes et les poires, qu'on entasse, qu'on assortit dans la cour, et qu'on porte ensuite sous le pressoir. Près de là, un feu vif fait cuire à gros bouillons dans une chaudière de cuivre le jus des fruits, jusqu'à ce qu'il se transforme en sirop épais qu'on met en tonne pour le livrer à la consommation. Toute la famille prend part à ce travail joyeux, qui est la fête de l'automne. Dans cette région favorisée, la terre a en ces dernières années acquis une grande valeur par suite du renchérissement qu'ont subi tous les produits du bétail. Les bons pâturages ne se vendent guère au-dessous de 6,000 francs l'hectare, les médiocres même atteignent le prix de 4,000 francs. Le prix de location varie de 120 à 200 francs l'hectare; mais le fermage se règle souvent d'après le nombre de vaches que l'exploitation peut entretenir, mesure assez exacte de la fertilité d'une terre où la nature fait tout, et l'art agricole presque rien. L'économiste pourra observer ici en un curieux exemple comment la propriété foncière augmente de valeur indépendamment de toute coopération de la part du possesseur du sol, sans même que le fermier ait amélioré ses procédés agricoles, uniquement par suite de l'accroissement général de la richesse et de la population, par l'effet du perfectionnement constant des moyens de communication et de production. C'est aussi sur ces hauteurs verdoyantes qu'on peut goûter dans toute leur fraîcheur la paix et la sérénité de la vie rurale, surtout lorsqu'on jette ses regards d'un côté sur la vallée de la Vesdre, où Verviers dresse ses innombrables fabriques, qui préparent la laine et tissent le drap, de l'autre sur la vallée de la Meuse, où, au sein de la fumée incessante des machines, vivent ces milliers d'ouvriers qui exécutent les plus rudes travaux de l'industrie, depuis le houilleur qui fouille les entrailles de la terre jusqu'à l'armurier qui convertit en instrumens de guerre le fer que lui livrent les hauts-fourneaux voisins.

II.

Au sud du pays de Herve, dans les provinces de Liége et de Namur, entre la Meuse, l'Ourthe et la Lesse, s'étend le Condroz, dont le nom dérive de celui d'une tribu germanique qui occupait cette partie de la Belgique du temps de César : les *Condrusii*. C'est une région uniforme, triste et froide, dont les plateaux ne s'élèvent pas très haut; mais, presque complétement privés d'abris boisés, ils reçoivent le souffle glacé des vents qui tombent de la Haute-Ardenne et de l'Eifel. La contrée forme de larges ondulations qui s'étendent parallèlement à la Meuse, semblables à de gigantesques vagues solidifiées. Au fond de chacun de ces grands plis de terrain coule un petit ruisseau bordé de prairies. La vue s'étend au loin sur des champs garnis de moissons l'été, mais complétement dépouillés à l'automne, sans qu'on puisse apercevoir les fermes, les villages et les châteaux, ordinairement cachés dans les fonds, où ils trouvent de l'eau et une protection contre la violence des vents. Au loin sur le ciel se dessinent les rangées de peupliers bordant ce que l'on appelle dans le pays les *tiges*, c'est-à-dire les chemins qui suivent en ligne droite les crêtes parallèles des collines. En général, la terre est argileuse et naturellement fertile. Le cultivateur n'a plus lieu de s'en plaindre dès qu'on en a débarrassé les parties trop humides de l'eau qu'elles retiennent en excès, et qu'on chaule en temps convenable les champs cultivés au moyen du calcaire qui forme à peu près partout le sous-sol; mais jusqu'à présent l'homme n'a guère tiré parti des qualités de la terre. Le Condroz est sans contredit la région de la Belgique où les procédés de culture sont le moins avancés relativement aux avantages du sol et du climat. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur les produits qu'on récolte et sur les moyens qu'on emploie pour les obtenir.

On retrouve ici l'image à peu près fidèle de ce qu'était l'agriculture dans la région hesbayenne à la fin du siècle dernier avant la transformation agricole dont nous avons indiqué les principaux caractères dans une précédente étude (1). La base de la succession des récoltes est l'ancien assolement triennal légèrement modifié. Les deux tiers environ sont en céréales d'hiver et de printemps, et le dernier tiers en jachère, trèfle et pommes de terre (2). La céréale

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1861.

(2) Pour faire mieux comprendre l'assolement du Condroz, qui est le type de l'ancienne culture dans la plupart des pays du nord de l'Europe, prenons une ferme de 100 hectares. On y trouve en moyenne 10 hectares de prairies; les 90 hectares restant se diviseront en trois saisons : céréales d'hiver, avoine et jachère. Les plantes d'intro-

d'hiver, qui domine ici, n'est ni le seigle comme dans les Flandres, ni le froment comme dans la Hesbaye, mais l'épeautre, que les habitans de la contrée appellent *grain*, comme s'il l'était par excellence. Cette espèce de blé, la plus anciennement cultivée de toutes, croit-on, présente l'inconvénient d'avoir un épi armé de balles épaisses, dures et adhérentes, qu'il faut enlever par des opérations préalables avant la mouture. Toutefois l'épeautre résiste mieux que le froment aux hivers froids et humides; il se contente d'un sol moins fumé et moins bien préparé, et donne encore un pain léger, blanc et nourrissant. Le produit moyen est par hectare de 28 hectolitres de grain en balles, et la balle ne pèse que 42 kilos par hectolitre, c'est-à-dire à peine plus de la moitié du poids du froment. La céréale du printemps, l'avoine, donne aussi un médiocre rendement, 20 hectolitres par hectare, chiffre bien faible quand on le compare au produit obtenu en Flandre, où il monte au double. La tige de ces deux plantes reste petite et ne s'élève point au-dessus de la moitié de la hauteur qu'atteignent les céréales dans la région sablonneuse, ce qui fait que la paille est relativement peu abondante. L'épeautre et l'avoine forment le produit principal des fermes, le seigle n'arrive qu'en troisième ligne; mais comme on en apprécie la longue paille, qui donne beaucoup de fumier, les terres où il vient bien sont regardées comme étant de qualité supérieure. On ne plante de pommes de terre que pour la consommation domestique. Les cultures industrielles sont inconnues, et il ne peut être question ici de secondes récoltes, puisque, loin de porter deux fruits la même année, une partie de la terre arable ne donne qu'un seul produit en deux ans. On ne sème guère non plus de racines fourragères, ni carottes, ni betteraves, ni navets. La paille et le foin sans mélange de nourriture verte forment donc l'unique ressource de l'étable pendant l'hiver; aussi les prairies sont-elles très recherchées et donnent-elles aux fermes leur plus sûre valeur. Dans les fonds, enrichis par les détritus que les eaux ont enlevés aux collines, se déroulent des prés excellens, quoique un peu humides, ainsi que l'indiquent les nombreuses colchiques qui à l'automne les émaillent du pâle violet de leurs corolles. Malgré les deux coupes de foin qu'elles livrent, ces prairies naturelles ne peuvent obvier à l'insuffisance des récoltes fourragères, et nécessairement le revenu de l'étable s'en ressent. Le beurre et le fromage, qui font la richesse des Flandres et de la Hollande, ne forment ici qu'un produit tout à fait accessoire.

La disproportion entre le nombre des bêtes à cornes et celui

duction récente, trèfle, pommes de terre, etc., sont prises sur la jachère. La ferme est donc, pour employer l'expression locale, de 30 hectares *à la raie*.

des bêtes de trait est encore plus marquée que dans la région hesbayenne, et en général dans les grandes fermes on trouve plus de chevaux que de vaches. C'est ainsi que j'ai visité plusieurs exploitations de plus de 100 hectares, qui passaient pour très bien conduites : on y comptait vingt chevaux, non compris les poulains, et seulement huit ou neuf vaches à lait et quelques élèves, plus deux cents moutons. Un si petit nombre de bêtes de produit donne une quantité d'engrais tout à fait insuffisante. Pour en tenir lieu, on a recours à la jachère. On remplace les matières fertilisantes par les façons qu'on donne à la terre, et qui rendent nécessaire l'emploi d'un nombre supplémentaire de chevaux. On fume une fois tous les trois ans après jachère pour les semailles des céréales d'hiver. S'il reste des engrais disponibles, on les applique au trèfle; l'avoine n'en obtient point. A la sixième ou à la neuvième année, on chaule largement dans la proportion de 30 à 40 mètres cubes par hectare; mais quant à acheter des engrais dans les villes ou au commerce, nul n'y songe, et quand on parle au fermier de faire des avances de ce genre, il répond qu'il n'entend pas se ruiner.

On ne s'étonnera donc point que le capital d'exploitation soit encore moins considérable ici qu'en Hesbaye : on ne peut le porter à plus de 20 ou 25,000 francs pour une ferme de 100 hectares, c'est-à-dire au tiers de ce qu'il faudrait en Flandre pour faire valoir la même étendue. Le fermier entrant en mai n'a rien à payer au fermier sortant. Les pailles et fumiers lui reviennent, mais les récoltes ne sont pas pour lui, et il s'écoule dix-huit mois avant qu'il puisse réaliser ses produits et payer son fermage. La plus grande partie de son capital consiste donc dans les avances qu'il doit faire pendant cet intervalle. Les instrumens aratoires sont simples, mais de bonne construction. La charrue dont on se sert généralement est forte, légère et sans avant-train ; elle est traînée par deux chevaux. Les chariots au contraire sont énormes et exigent un attelage de quatre chevaux. Les nouvelles machines, comme la batteuse, déjà répandue ailleurs, n'ont pas encore pénétré dans le Condroz, pays extrêmement rebelle aux innovations de tout genre. La culture exigeant ici peu de capital, les grandes exploitations sont à la portée des jeunes fermiers, et ne se morcellent guère jusqu'à présent. C'est la région de la Belgique qui compte le plus de grandes fermes; celles qui atteignent 100 hectares, si rares dans les provinces flamandes, s'y rencontrent assez fréquemment. Le nombre de ceux qui participent à la propriété foncière est plus élevé que dans l'ouest de la Belgique, et la plupart des ouvriers possèdent en propre la maison qu'ils habitent ou le champ qu'ils cultivent. Tandis que dans les Flandres on ne compte qu'un exploitant sur quatre qui fasse valoir une terre qui

lui appartienne, dans le Condroz, parmi les cultivateurs, on trouve autant de propriétaires que de locataires. Celui qui exploite est donc encore très souvent celui qui possède, condition économique très favorable au bien-être des classes laborieuses de la campagne, qui vivent beaucoup mieux ici que dans la partie occidentale du royaume. Toutefois la quantité de denrées alimentaires livrées par le Condroz à la consommation générale est relativement peu considérable. Un fait suffit pour l'indiquer, c'est la faible densité de la population : on ne trouve pas même un habitant sur 2 hectares 1/2, tandis que dans les Flandres on en compte plus de deux par hectare. Pas une seule grande ville ne s'élève dans le Condroz; c'est à peine si l'on y rencontre quelques bourgs, et les villages eux-mêmes sont mal peuplés, tristes et sales. Les maisons de pierre noirâtre qui, groupées autour de l'église, constituent les hameaux sont presque toutes habitées par des cultivateurs, et les fumiers, noyés dans une mare boueuse, s'étalent devant la porte des habitations jusque sur la voie publique. Les cabarets même ont un aspect sombre; une branche de genévrier ou de sapin remplace les enseignes variées où s'exercent le pinceau et l'invention des artistes villageois dans la patrie de Van-Eyck et de Rubens.

La plupart des habitans du Condroz s'occupent du travail de la terre; néanmoins, comme l'étendue qu'ils ont à leur disposition est relativement assez grande, puisque la superficie moyenne des exploitations, qui dans la Flandre orientale n'est que de 2 hectares 1/2, s'élève ici à 7 1/2, on est forcément ramené à cette conclusion, que, si la production agricole est faible, il faut l'attribuer surtout à l'imperfection des procédés de culture. Le bas prix relatif de la propriété foncière confirme encore l'exactitude de cette appréciation. En corps de ferme, l'hectare se loue de 40 à 60 francs et se vend de 1,200 à 2,000 francs, ce qui, eu égard à la qualité naturelle du sol, paraît un prix très peu élevé, surtout quand on le compare à celui qu'atteignent les mauvais sables mis en valeur à force d'engrais aux environs de Bruges et de Gand. Le cultivateur du Condroz ne se fait pas du reste grande illusion sur ce point, et il convient volontiers que les produits de sa culture ne sont pas très grands; mais il en rejette toute la faute sur le climat et sur le sol, tous deux, à l'en croire, également peu favorables aux méthodes mieux entendues qu'on voudrait emprunter aux districts plus avancés. C'est en jetant un œil d'envie sur les fertiles plateaux de la Hesbaye, qui se perdent à l'horizon de l'autre côté de la Meuse, qu'il vous dit : « Voilà le bon pays! Là tout est *fleur de terre;* ici il n'en est pas de même, et nous tirons d'un sol ingrat tout le parti possible. » Ces plaintes sont-elles fondées? Ces accusations adressées à la nature ne de-

vraient-elles pas être plutôt retournées contre l'homme, qui néglige d'utiliser les ressources qu'elle met à sa disposition? Qu'on nous permette d'indiquer, en examinant ces questions, quelques-unes des circonstances qui arrêtent le progrès agricole non-seulement dans cette partie de la Belgique, mais dans plus d'un pays du continent.

Certes ici le climat est rude, et le sol ne vaut pas le riche limon de la Belgique centrale, mais il est très supérieur à celui de la région sablonneuse de l'ouest, et, convenablement traité, il se prêterait à une abondante production de céréales. Tous les moyens de l'améliorer sont sous la main du cultivateur; on peut sans grands frais faciliter les communications, amender la terre et l'assainir, si elle est trop humide. Presque partout la pierre calcaire abonde. On peut l'employer tour à tour à faire des chemins empierrés, qui ne coûtent pas plus de 5 francs le mètre, et de la chaux, dont le prix de revient ne dépasse pas 6 francs le mètre cube, grâce à la proximité du bassin houiller de la Meuse. L'argile plastique ne manque pas non plus pour faire des tuyaux de drainage, et déjà se multiplient les fabricans, qui les livrent à des prix modérés. Si nulle part le progrès agricole n'est plus nécessaire, nulle part aussi il ne semble plus facile de l'introduire. Le but à atteindre, c'est la suppression de la jachère, afin d'obtenir sur une même étendue des produits plus considérables. L'exemple de la révolution agricole qui a transformé, à la fin du siècle dernier, le Norfolk et le Suffolk en Angleterre, la Hesbaye en Belgique, indique la voie qui peut conduire à ce résultat. Il y a cent ans, l'agriculture anglaise n'était guère plus avancée que celle du Condroz, et l'assolement triennal avec jachère occupe même encore aujourd'hui dans les îles britanniques plus de place qu'on ne le suppose. Il s'agirait de faire ici ce que l'on a fait au-delà du détroit : remplacer la jachère par la culture des racines fourragères; au lieu de mettre immédiatement l'une après l'autre deux récoltes de céréales, intercaler entre elles une récolte de plantes sarclées; avec le produit de ces plantes, entretenir un nombre beaucoup plus grand de bêtes à cornes, faire ainsi plus de fumier, et augmenter par suite de beaucoup la production du grain et de la paille, tout en consacrant aux céréales une moindre étendue. Par cette méthode, on arriverait à donner un développement considérable non-seulement aux produits des champs, mais surtout à ceux de l'étable. La voie est donc toute tracée, et il semblerait qu'il n'y eût qu'à la suivre. D'où vient néanmoins que le progrès soit si lent, lorsque les communications sont devenues si faciles, lorsque les journaux d'agriculture pénètrent jusqu'au fond des campagnes et que les méthodes meilleures ne sont ni éloignées

ni ignorées? Cela tient à des causes profondes, dont il suffit d'indiquer les deux principales.

Et d'abord, pour supprimer la jachère, il faudrait, au début de la rotation nouvelle, commencer par acheter une certaine quantité d'engrais; en outre, pour consommer utilement les récoltes vertes, il serait indispensable de tripler au moins le nombre des bêtes à cornes et des moutons, ce qui revient à dire qu'il serait nécessaire d'augmenter notablement le capital d'exploitation, et qu'au lieu de se contenter de 20,000 francs pour faire valoir 100 hectares, il conviendrait d'y consacrer le double. Or la plupart des fermes du Condroz, exploitées jusqu'à ce jour par la culture *extensive*, comprennent une assez vaste superficie, et exigeraient par conséquent l'emploi d'un grand capital, si l'on voulait y introduire la culture *intensive;* mais avec le revenu de cette somme un fils de fermier pourvoit largement à ses modestes besoins, et dès lors, plutôt que de l'aventurer dans une entreprise qui offre toujours quelques mauvaises chances, il préférera vivre de ses rentes. L'idée de considérer l'exploitation d'une ferme comme une opération industrielle où l'on engage un grand capital pour faire promptement de gros bénéfices, cette idée, déjà si répandue en Angleterre, n'est pas près de pénétrer ici. On ne cultive la terre que par tradition de famille, et dès lors on cultive à la façon des aïeux. C'est par routine qu'on devient agriculteur, c'est la routine aussi qui détermine les procédés qu'on emploie, et celui qui exposerait 60 ou 70,000 francs pour introduire une méthode plus perfectionnée serait considéré comme un homme qui gaspille son patrimoine. Tandis qu'en Angleterre la grande étendue d'une ferme est précisément ce qui attire un cultivateur riche et entreprenant, parce qu'il y trouve un théâtre plus digne de son activité et le moyen de conduire ses opérations sur une plus vaste échelle, dans le Condroz cette étendue empêche qu'on y applique le capital indispensable pour la cultiver convenablement. C'est ainsi que par suite d'idées et de mœurs différentes la grande culture, qui dans certains pays favorise le progrès agricole, l'entrave dans d'autres. Aussitôt qu'on divise une ferme dans le Condroz, la terre est mieux cultivée, et le nombre des têtes de bétail augmente. Les petits propriétaires qui exploitent eux-mêmes 2 ou 3 hectares ne connaissent point la jachère : les cultures sont plus variées, plus soignées, et la production est beaucoup plus grande; ils récoltent des betteraves, du colza, des navets; l'épeautre et l'avoine s'élèvent plus haut et portent plus de grains. Entre l'aspect que présentent leurs terres et celles de la Hesbaye, on ne remarque nulle différence. Ainsi donc, dans l'état actuel des mœurs et des idées des populations rurales, la trop grande étendue des

fermes est l'une des causes de l'infériorité de la culture dans le Condroz; mais il en est encore une autre.

Pour engager une somme un peu forte dans une opération agricole, toujours longue et chanceuse au moins en apparence, il faudrait la certitude que l'on jouira du résultat de ses sacrifices et de ses efforts, s'ils sont suivis de succès; or cette certitude, les contrats agraires ne la donnent pas. Le fermier n'ignore point que si par des améliorations intelligentes il a augmenté les forces productives de la terre, il n'en profitera pas longtemps. Au renouvellement du bail, qui expire ordinairement après neuf années, il devra payer le fermage, non d'après les produits que la terre donnait d'abord, mais en raison de la fécondité qu'elle a acquise, et dont ses concurrens seront prêts à payer le loyer au propriétaire. Cette appréhension arrête naturellement le cultivateur, peu enclin à exposer son avoir en des expériences nouvelles pour améliorer la terre d'autrui. D'ailleurs le fermier jouit ici d'une large aisance rustique; il vit beaucoup mieux que le fermier flamand. La population est peu dense; l'étendue même des exploitations limite jusqu'à un certain point la concurrence, et il obtient un intérêt assez élevé des fonds engagés dans sa ferme. Son sort est à peu près celui que dans sa condition il croit pouvoir espérer. Rien ne le pousse à faire des efforts dont un autre plus que lui recueillerait les fruits, à essayer des méthodes plus avancées dont il ne voit pas bien, sinon la possibilité, au moins la nécessité.

Qu'on n'allègue pas que la culture laisse à désirer parce que le capital lui fait défaut; cette expression vague, dont on abuse, n'a guère de sens dans l'application qu'on en ferait ici. En effet, constater que la culture est arriérée, c'est affirmer qu'elle manque de bons instrumens, d'engrais et de bétail; or, comme ces choses constituent précisément le capital agricole, dire que la culture est arriérée parce que le capital lui manque, c'est avancer un *truisme* qui ne donne point la raison du fait qu'il prétend expliquer. L'agriculteur a sous la main la mine inépuisable non-seulement de tout ce que l'on consomme, mais aussi de tout ce qui, sous des formes diverses, sert d'auxiliaire au travail dans l'acte de la production. La terre, cette mère féconde de toute richesse, est prête à lui prodiguer ses dons, s'il dirige avec intelligence ses forces naturelles. Quand on a vu en Belgique même les cultivateurs des sables de la Flandre et de la Campine, livrés à eux-mêmes, accumuler sur les champs rebelles qu'ils occupent assez de bétail et d'engrais pour les porter à un très haut degré de fertilité, on peut affirmer qu'il dépend de l'habileté de celui qui exploite la terre d'y créer sur place le capital nécessaire pour en tirer tout ce qu'elle peut produire. Si donc en Condroz

le sol, naturellement beaucoup plus fertile que celui des Flandres, donne des produits moins considérables, il faut bien admettre que des circonstances particulières s'opposent ici au progrès. Qui empêche en effet le fermier de se procurer même à crédit les engrais commerciaux nécessaires pour supprimer peu à peu la jachère et pour introduire une rotation plus rationnelle, ainsi que le fait le simple journalier flamand quand il met des landes en valeur? Il n'aurait nul besoin d'emprunter un capital étranger pour accroître insensiblement le cheptel qui garnit sa ferme par l'élevage de jeunes bêtes, à mesure qu'augmenterait la quantité de fourrage qu'il récolterait, et ainsi, en suivant les indications de la science agronomique ou les exemples des régions voisines, il pourrait bientôt amener l'agriculture au degré d'avancement qu'elle a atteint dans la Hesbaye. On peut affirmer que même actuellement le capital ne manque pas; seulement on ne l'applique guère à améliorer la terre. Au lieu d'acheter de l'engrais et des machines perfectionnées ou de drainer les champs trop humides, le cultivateur consacre ses épargnes à acheter une propriété dont il disposera à son gré et d'où il ne risquera pas d'être expulsé, s'il ne consent à payer une rente toujours croissante. La construction et l'entretien des bâtimens de ferme absorbent aussi beaucoup d'argent, qui pourrait être employé d'une manière bien plus lucrative. Les murs sont bâtis en pierres calcaires sur une épaisseur de 50 ou 60 centimètres, les toits sont recouverts d'ardoises, la pierre de taille n'est pas épargnée, et toutes les charpentes, extrêmement solides, sont en chêne. Il n'est pas rare de voir ainsi consacrer 40 ou 50,000 fr. à élever les bâtimens d'une exploitation d'une cinquantaine d'hectares au plus. Tandis que les fermiers aussi bien que les propriétaires reculeront devant une dépense de quelques milliers de francs indispensable pour améliorer la terre, ils mettront 15,000 fr. à élever une grange, que le cultivateur anglais remplace par une batteuse à vapeur locomobile qui lui permet de battre le grain sans l'engranger. A l'opposé de ce qui se fait en Angleterre, où les constructions, même sur les grandes fermes, sont en général très légères, où d'autre part on consent aux plus grands sacrifices pour mettre en action toutes les forces productives du sol, ici on affecte de grandes sommes à un emploi improductif, et on refuse tout à la terre, qui paierait largement les avances qu'on lui ferait. Le propriétaire croit que le locataire ne tiendrait nul compte d'améliorations de ce genre, ou qu'il en profiterait sans vouloir subir une augmentation de fermage proportionnelle. Quant au fermier, il est convaincu qu'en adoptant des méthodes plus perfectionnées il exposerait un capital plus grand sans vivre mieux, sans devenir plus riche, et qu'en fin de compte il aurait travaillé pour autrui. Ainsi

étendue trop grande des exploitations eu égard à l'état actuel des mœurs et des idées, augmentation régulière et prévue des fermages, enfin mauvais emploi du capital, telles sont les causes principales qui empêchent une application plus intelligente des forces humaines à la culture de la terre et à l'accumulation de bétail et d'engrais nécessaire pour lui faire produire des fruits plus abondans. L'extrême densité de la population, qui oblige à des efforts extraordinaires sous peine de famine, la mauvaise qualité du sol, qui nécessite d'abondantes fumures pour donner un produit quelconque, le goût instinctif des populations pour les travaux champêtres, ces circonstances particulières expliquent comment, sous l'empire de la même législation, dans le cercle très borné des mêmes frontières et avec des contrats agraires identiques, la culture des provinces flamandes peut présenter d'aussi grands contrastes avec celle du Condroz et celle de la région voisine située entre la Sambre et la Meuse.

Cette partie de la province de Namur se rattache au Condroz tant par la constitution du sol que par les procédés mis en œuvre pour le faire valoir. Compris dans le triangle formé par la Meuse, la Sambre et la frontière française, ce pays était encore, il y a quelques années, couvert de bois de haute futaie. C'était le reste de la grande forêt charbonnière, *sylva carbonaria*, qui jadis séparait la Belgique de la France, et que traversèrent les Francs de Clovis pour aller combattre les légions de Syagrius. Cette contrée sauvage et peu habitée, où le sanglier et le chevreuil trouvaient d'impénétrables retraites, ne contenait naguère encore que quelques localités peu importantes, Philippeville et Marienbourg, villes fortes illustrées par plus d'un siége, Walcourt, enrichi par un pèlerinage renommé à vingt lieues à la ronde, Couvin, centre des ventes de bois, richesse principale du pays. Depuis quelques années, cette région a complétement changé d'aspect. Les voies ferrées qui la traversent dans tous les sens sont venues donner une valeur inattendue à tous les produits du sol, qu'on s'est hâté de mettre en exploitation. On a abattu les arbres séculaires, qui, débités en charpente, en billes pour les voies ferrées, en étais pour les charbonnages de Charleroi, se sont vendus à des prix trois ou quatre fois plus élevés que jadis. Comme aucun règlement n'arrête le déboisement, l'industrie a bientôt fait place nette pour la culture. De tous côtés, les forêts défrichées avec de grands bénéfices pour les acquéreurs ont permis à de nouvelles exploitations, généralement assez vastes, de s'établir. La terre ainsi livrée à la charrue est de bonne qualité; reposant presque partout sur le calcaire, avec des amendemens bien entendus et des engrais suffisans, elle donne de meilleurs produits que dans le Condroz, parce qu'elle est mieux abritée des vents froids de l'est.

Les terres anciennement cultivées le sont à peu près comme celles de la région que nous venons de parcourir, et l'économie rurale présente les mêmes caractères distinctifs : l'épeautre est la céréale alimentaire qui domine, la jachère occupe dans les fermes environ la quatrième partie des terres arables, et, faute de bétail, les engrais manquent. Dans certains cantons, on fume tous les trois ans, dans d'autres tous les cinq ans seulement; mais par suite de la facilité des communications, par l'influence des industries diverses qui se sont développées dans la contrée, l'agriculture a fait depuis quelque temps des progrès notables. Le drainage a été appliqué sur une grande échelle, les plantes fourragères ont empiété sur les jachères improductives, la race bovine s'est accrue, et l'on commence à comprendre les avantages de la production du beurre. Le nombre des bêtes à laine, qui décroît partout en Belgique, a augmenté ici, et, proportion peu ordinaire dans le royaume, on compte à peu près un mouton par hectare. Déjà l'utilité des racines fourragères est appréciée, les instrumens perfectionnés sont adoptés, la machine à battre est introduite dans plusieurs grandes fermes. Cependant on conserve encore une pratique agricole très primitive, mais qui avait une grande importance à l'époque où les bois occupaient presque toute la contrée, et qu'on retrouve également au-delà de la frontière, dans la Thiérache, région de la France qui forme en quelque sorte la continuation de l'Entre-Sambre-et-Meuse belge. Lorsque dans les bois la coupe est faite, on met le feu aux herbes et aux feuilles mortes qui couvrent le sol, puis on prépare la terre à la houe entre les souches du taillis, et, grâce aux cendres et aux détritus végétaux accumulés, on obtient deux bonnes récoltes de seigle ou de pommes de terre. L'aspect que présente la superficie noirâtre et calcinée des bois avant les semailles étonne le voyageur; dans cette forêt, qui semble consumée par un vaste incendie, on croirait voir l'un de ces défrichemens hâtifs qu'improvisent les *squatters* américains entre les troncs des arbres restés debout. Cette opération, assure-t-on, ne fait aucun tort à la croissance du taillis, et les propriétaires qui consentent à la laisser pratiquer sur leurs domaines en retirent un supplément de revenu qui n'est pas à dédaigner.

III.

Lorsqu'en parcourant le Condroz on atteint quelque point élevé, on voit se découper sur le ciel, au-delà du bassin de l'Ourthe, les profils bleuâtres de grandes croupes arrondies qui par endroit s'étagent les unes au-dessus des autres. Ces croupes, c'est l'Ardenne, le pays de prédilection des touristes et des gourmets. Pour le tou-

riste, c'est une contrée que l'homme n'a pas encore complétement modifiée à son usage, et qui offre sur les hauteurs les aspects primitifs de la nature sauvage. C'est aussi la patrie des légendes du temps passé. Ici résidaient les chefs des Francs austrasiens, ici était le lieu de chasse préféré des premiers Carlovingiens, et l'un d'eux, le patron des chasseurs, saint Hubert, vit apparaître le cerf miraculeux là même où s'élève aujourd'hui, au centre de l'Ardenne, le bourg qui porte son nom. Partout les mythes des anciens âges évoquent leurs fantômes poétiques, et cent endroits divers sont consacrés par les traditions héroïques de l'époque féodale. On voit creusée dans le roc l'empreinte des quatre fers de l'immortel cheval Bayard, et l'on peut visiter encore les ruines des résidences des fils Aymon et des preux de Charlemagne. Les lutins de ces localités, les *nutons*, n'ont pas cessé d'habiter les trous ouverts au flanc des rochers et de tourmenter les jeunes paysannes à la tombée de la nuit. Des *gates* aux cornes d'or, c'est-à-dire des chèvres enchantées, gardent au fond des cavernes des trésors maudits. Parfois aussi une vache blanche, que nul ne connaît et qui s'évanouit soudain, ramène au village le troupeau communal, la *herde*, qui s'était égaré au bord des précipices. Les rivières et les ruisseaux même ont des allures étranges : les unes s'engouffrent en des grottes profondes ornées de stalactites d'albâtre comme des palais de fées; les autres disparaissent dans de sombres crevasses, comme s'ils allaient arroser le royaume souterrain des esprits infernaux. Enfin des *pierres levées*, monumens mystérieux des âges anté-historiques, reportent l'imagination vers les races perdues qui les premières ont habité cette région. Pour le gourmet, qui s'inquiète peu des beautés de la nature et des problèmes de l'histoire, l'Ardenne est le pays des délicatesses gastronomiques : le chevreuil abonde dans les grands bois; la gelinotte et le coq de bruyère, gibier rare, se trouvent dans les hautes landes; les écrevisses fourmillent dans les ruisseaux, et la truite bondit dans les eaux froides des torrens. A l'automne, les grives, engraissées dans les vignobles de la Moselle, s'abattent sur les baies de corail du sorbier; les jambons et les langues de mouton, fumés avec les branches des genêts et des genévriers, ont un goût exquis. Les habitans hospitaliers de cette contrée isolée sont heureux d'offrir aux voyageurs ce qu'ils ont de meilleur; mais on devine sans peine que l'agriculture n'a pu rencontrer ici un champ favorable à ses travaux. Néanmoins il ne sera pas sans intérêt de voir jusqu'à quel point elle a su vaincre les difficultés que lui opposaient le sol et le climat.

Adossée à cette partie montagneuse et volcanique de la rive gauche du Rhin qu'on appelle l'Eifel, l'Ardenne forme un épais massif

qui, par ses relèvemens, borne du côté du sud-ouest la grande plaine de l'Europe septentrionale. Les terrains qui constituent cette région appartiennent à la subdivision la plus ancienne des formations primaires. C'est un des premiers îlots émergés de l'océan primordial aux époques les plus reculées des temps géologiques. Le sol est presque partout composé d'un schiste argileux dont les feuillets, plus ou moins minces, apparaissent souvent à nu dans les sentiers ou au penchant des collines. On ne rencontre pas ici ces fiers redressemens de roches calcaires ou granitiques qui donnent aux paysages des Alpes leur sublime grandeur, et qui protégent en même temps les vallées qu'ils couronnent. Partout les crêtes forment de hauts plateaux légèrement bombés, de larges intumescences soulevées quand la croûte de la terre, à peine solidifiée, se gonflait encore sans se fracasser sous l'action des forces centrales. Parfois ces plateaux sont couverts de forêts de chênes et de bouleaux; mais ailleurs s'ouvrent de vastes espaces déserts que de maigres plantes revêtent d'une couleur sombre, en harmonie avec les teintes noirâtres du sol où elles végètent. Souvent, aux points les plus élevés, les eaux, retenues par la pâte imperméable des schistes désagrégés, donnent naissance à des marais, à des tourbières que dans le pays on appelle *hautes fanges*. Il faut se transporter de l'autre côté du Rhin, dans le Sauerland, pour trouver, avec la même constitution géologique, des aspects semblables et un sol aussi rebelle à la culture. Rien n'égale la tristesse morne de ces horizons sévères. C'est la nudité des steppes avec la solitude et le silence des hauts lieux.

De ces croupes schisteuses ruissellent les eaux qui descendent vers la plaine en suivant le fond de ravins abrupts hérissés de roches et de broussailles. Quoique les points les plus élevés n'atteignent nulle part 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, le climat est d'une âpreté extrême. L'hiver, les vents du nord-est, qui, soufflant du pôle, atteignent directement ce promontoire avancé de l'Europe moyenne, y accumulent des quantités considérables de neige. On estime qu'il en tombe, année moyenne, une épaisseur de plus de 2 mètres et demi. Pendant deux ou trois mois, cette neige couvre tout le haut pays, au point que le voyageur ne trouve son chemin qu'en suivant les poteaux indicateurs élevés le long des routes. Le printemps est humide et rude encore; l'été même, quoique chaud, voit parfois le thermomètre tomber au-dessous du point de congélation (1). Les conditions atmosphériques sont, on le voit,

(1) Néanmoins, comme l'été compte ici plus de jours sereins que dans l'ouest du pays, les lieux bien abrités jouissent d'une température assez élevée pour mûrir tous les fruits. C'est ainsi qu'à l'entrée même de l'Ardenne, au château de Bomal, on récolte un vin qui ne manque ni de bouquet ni de saveur dans les bonnes années.

beaucoup moins favorables à la culture que celles des localités situées ailleurs, en Suisse par exemple, à une altitude beaucoup plus grande. Si, dans les vallées mieux protégées contre les vents, l'humus végétal et les terres entraînées des hauteurs n'avaient pas formé un sol profond et fertile, il est à croire que l'homme eût toujours évité cette région sauvage; mais, grâce aux prairies partout étendues le long des cours d'eau qui descendent des hauteurs, le cultivateur a pu nourrir son bétail l'hiver et exploiter avec avantage les pentes des collines. Dans ces dernières années, beaucoup de bois ont été défrichés sur les plateaux élevés, et des landes mises en culture.

Ce qui distingue principalement l'économie rurale de l'Ardenne, c'est la prédominance du système pastoral, la pratique de l'*essartage* et la place que l'avoine occupe dans l'assolement. Comme dans tous les pays où la culture est peu avancée et la population peu dense, l'élève des troupeaux constitue en Ardenne une source facile de profits. La vaste étendue des terres vagues et des biens communaux permet aux cultivateurs d'entretenir un nombre de têtes de bétail beaucoup plus considérable que ne sembleraient le comporter la grandeur et le produit de leurs exploitations. Les hautes landes et les *pâtis* n'offrent point sans doute une nourriture très abondante, mais les races sobres du pays s'en contentent, et la seule difficulté est de les empêcher de mourir de faim pendant les longs mois d'un hiver prolongé. A l'automne, on vend une partie de ce bétail. Néanmoins les fermiers en gardent encore trop pour la quantité de fourrage dont ils disposent. Aussi les animaux sont-ils mal nourris pendant toute la saison froide; ils maigrissent, ils perdent leurs forces; les vaches ne donnent presque plus de lait, et les jeunes bêtes cessent de grandir. C'est probablement à ce dur régime que les races ardennaises doivent les caractères qui les distinguent. Au lieu de ces vaches énormes et lourdes qui paissent dans les grasses prairies des *polders*, on rencontre ici de petites vaches presque sans pis, la tête effilée, les cornes aiguës, les sabots droits et secs, la jambe fine et nerveuse, aussi agiles que les ruminans des montagnes. Le cheval ardennais est petit aussi, mais adroit et robuste; il a le pied sûr, et résiste admirablement aux privations et à la fatigue. Il a le cou busqué et la tête carrée des béliers gravés sur les monumens égyptiens. Le mouton lui-même a des formes réduites; il donne peu de laine et de viande, mais sa chair, d'un goût exquis, rappelle celle du chevreuil. La chèvre seule, se trouvant dans un pays qui convient à ses instincts agrestes et vagabonds, conserve toute sa taille.

Dans les exploitations de l'Ardenne, on distingue deux espèces de terres : celles qui sont soumises à une culture régulière et qu'on nomme *terres à champs*, et celles qui sont cultivées seulement tous

les dix, douze ou quinze ans par le procédé de l'*essartage*, et qu'on appelle *sarts*. Les premières s'étendent d'ordinaire aux environs des villages et autour des fermes, les autres se trouvent sur les hauteurs ou à une grande distance des habitations. Voici en quoi consiste l'*essartage :* on coupe en larges mottes toute la superficie des landes, qui, recouverte de plantes et remplie de racines, forme une espèce de tourbe maigre et légère. On expose ces mottes au soleil afin de les rendre plus inflammables, puis on les dispose en tas auxquels on met le feu. Les cendres éparpillées donnent un engrais qui permet d'obtenir deux ou trois récoltes de seigle et d'avoine sans avoir recours au fumier. On abandonne ensuite la terre à elle-même pendant un temps assez long pour que la couche végétale puisse se reformer complétement, et alors on l'*essarte* de nouveau. Souvent au milieu d'une vaste lande, loin de toute habitation, on rencontre un champ couvert de moissons semblables, pour employer la comparaison locale, à un mouchoir perdu sur la montagne : c'est un *sart* mis en culture. Les produits obtenus ainsi, quoique très minimes, forment néanmoins une ressource précieuse pour le cultivateur, qu'ils mettent à même d'augmenter la quantité de son bétail et de mieux engraisser ses terres ordinaires. Ce procédé, tout grossier qu'il paraisse, peut néanmoins devenir, comme on le voit depuis quelques années, la base de la mise en valeur définitive des bruyères et le point de départ d'une rotation régulière de récoltes, interrompues seulement par la jachère triennale. Quant aux *terres à champs*, l'examen de la succession des récoltes qu'elles portent montre mieux encore l'infériorité relative de l'agriculture ardennaise.

On a vu que, dans la région sablonneuse de l'ouest, la terre donnait souvent deux récoltes par an : dans la Belgique centrale, elle n'en livre plus qu'une; dans le Condroz, elle reste en jachère une fois tous les trois ou quatre ans; en Ardenne, après avoir produit pendant trois années consécutives, elle se reposera six ou sept ans, même plus longtemps encore. A mesure qu'on s'élève sur les plateaux de la partie orientale de la Belgique, on s'éloigne ainsi par degrés du point où le sol, semblable à une machine dirigée par un industriel actif, est sans cesse engagé dans l'acte de la production, pour se rapprocher de celui où, comme dans les temps primitifs, livré à ses forces propres, il n'offre plus qu'un maigre pâturage pour le bétail. Certes, près des villages de l'Ardenne, on trouve des terres aussi bien cultivées et aussi productives que dans les Flandres, mais ce n'est pas d'après celles-là qu'il faut juger des assolemens suivis dans la plupart des fermes. Voici à peu près comment l'usage ordinaire règle la suite des récoltes qu'on demande au même champ : d'abord du seigle sur fumure, puis de l'avoine, la troisième année

des pommes de terre et de l'avoine, enfin parfois la quatrième année encore de l'avoine, et, après cette série de produits épuisans, six ou sept ans de prairie naturelle formée des plantes qui couvrent spontanément le sol. Quoique l'avoine ne serve pas, ainsi qu'en Écosse, de nourriture à l'homme, on voit qu'elle est, comme dans ce dernier pays, le produit principal, parce que, céréale du printemps, elle n'a point à courir les chances souvent funestes d'un hiver trop rigoureux. Le seigle, qui annonce ici la région schisteuse, sert à faire le pain noir que consomment les populations rurales. Le froment et l'épeautre ne sont cultivés que par exception (1).

Certainement ces procédés de culture réclament de grandes améliorations; néanmoins il faut avouer que la rigueur du climat y apporte de sérieux obstacles. Ainsi l'on a vu plus d'une fois les pommes de terre geler durant les mois de mai et de juin, au moins sur les terres humides ou qui penchent vers le nord. Les gelées blanches des nuits d'été nuisent également au foin et s'opposeraient au développement du sarrasin, qu'il serait si utile d'introduire ici. Il n'est pas jusqu'à la fructification des céréales qui ne souffre du froid. C'est ainsi qu'en visitant cette contrée en 1860 j'y trouvai les récoltes de seigle et d'avoine ensevelies sous la neige. Le premier soin à prendre serait ici, comme dans le Condroz, d'accorder dans les assolemens plus de place aux fourrages, afin de mieux nourrir le bétail et de faire plus de fumier. Les animaux, obligés de chercher presque constamment leur nourriture sur de pauvres pâturages, donnent peu de viande et presque point de lait ni de beurre; en outre la majeure partie de l'engrais se perd. Le cultivateur accumule dans l'étable, sous forme de litière, une grande quantité de matières végétales, des feuilles mortes, des fougères, du genêt surtout, qui croît en abondance sur les collines et dont on vante beaucoup en Ardenne l'action fertilisante; mais de bonnes récoltes de racines ou de légumineuses telles que trèfle blanc, lupuline, sainfoin, intercalées entre les récoltes successives d'avoine et de seigle, donneraient un tout autre élan à la production agricole, plus faible même ici que dans le Condroz. La densité de la population tombe à un habitant par trois hectares, c'est-à-dire qu'elle est inférieure à la proportion qu'on rencontre en Écosse et dans la Sologne. Les chefs-lieux des cantons et même celui de la province forment à peine des bourgs de quatre ou cinq mille âmes.

(1) Pour qu'on puisse juger de l'économie rurale de l'Ardenne, il ne sera pas inutile d'indiquer l'étendue consacrée à chaque espèce de produit dans un arrondissement purement ardennais, celui de Bastogne. Sur 89,991 hectares, les terres vagues en occupent 42,254, les terrains essartés 2,647, les bois 19,409, les prairies 10,051, les jachères 5,288, l'avoine 3,946, le seigle 2,668, les pommes de terre 2,061. Le froment et l'épeautre ne figurent que pour 11 hectares.

Dans un pays aussi accidenté, où la situation, l'altitude, les influences climatériques font varier à l'infini les qualités de la terre, on comprend qu'il est difficile de fixer un prix de vente ou de location. La statistique officielle de 1846 porte la valeur vénale de l'hectare de terre arable à 600 francs et la valeur locative à 30 francs. Aujourd'hui le chemin de fer qui, traversant tout le Luxembourg, le relie au centre du pays, à l'Allemagne et à la France, les nombreuses et excellentes routes construites dans ces dernières années, la hausse des prix qui en est résultée pour tous les produits du sol sans exception, l'activité plus grande qui s'est emparée d'une population naturellement énergique et intelligente, toutes ces circonstances ont considérablement augmenté la valeur de la propriété foncière. Lorsqu'en exécution de la loi qui ordonne l'aliénation des communaux, on soumissionne pour obtenir une partie de landes, on peut s'attendre à la payer de 200 à 300 fr. l'hectare; or la terre en culture doit valoir au moins trois ou quatre fois autant.

En résumé, la prédominance des bois et des pâtis, le long repos accordé au sol, le faible capital consacré à l'exploitation, la petitesse et l'aspect sauvage du bétail, le manque complet d'instrumens aratoires perfectionnés, les récoltes successives d'avoine demandées au même champ, tous les caractères de l'économie rurale de l'Ardenne montrent clairement combien elle est encore arriérée. Et néanmoins dans cette contrée ingrate, dont l'homme n'a pas même appris à faire valoir toutes les forces productives, les populations rurales jouissent d'une aisance beaucoup plus grande que dans les belles campagnes des Flandres si admirablement cultivées. On ne rencontre que rarement ici ces tempéramens lymphatiques, dus à une alimentation exclusivement végétale. Le paysan a le teint animé et chaud, la chair ferme, l'œil vif et la jambe nerveuse; il est toujours bien vêtu et bien chaussé, et s'il élève un porc, ce n'est pas pour le vendre afin de payer sa rente, mais pour en manger le lard avec ses pommes de terre. La main-d'œuvre se paie cher : on n'obtient guère un journalier à moins de 1 fr. 75 cent. ou 2 fr., et encore à ce prix ne pourrait-on réunir un grand nombre d'ouvriers. En même temps que le salaire est élevé, les denrées sont à bon compte; il y a donc double avantage pour celui qui doit vendre son travail et acheter sa nourriture. Les espaces vagues, les bruyères, les bois, le bord des torrens, permettent aux habitans de se procurer un peu de bois, de l'herbe, du genêt pour faire du fumier, mille ressources sans nom qui manquent aux pauvres là où, comme dans un jardin, tout est approprié et mis en culture. Grâce aux biens communaux, nul ne connaît les extrémités du dénûment absolu. Les coupes faites dans les forêts de la commune donnent à chaque famille des fagots pour chauffer l'âtre, et chacun peut louer à un prix

peu élevé un ou deux hectares où il aura la facilité de récolter les alimens nécessaires au ménage. Personne ne se sent complétement déshérité, perdu, sans droit, sans asile, sans recours, sans nul moyen d'utiliser son temps et ses bras; l'homme tient encore au sol : les liens qui le rattachent au sein nourricier de la mère commune ne sont pas tous rompus.

Construites en pierres qui boivent l'eau et couvertes de grandes plaques d'ardoises schisteuses, les habitations rurales de l'Ardenne présentent, il est vrai, un aspect triste et délabré. Une porte étroite, une ou deux lucarnes éclairent à peine un intérieur sombre, complétement noirci par la fumée du bois vert. Jamais on ne peint ni ne blanchit ces misérables demeures, et pourtant, dans toutes celles où je suis entré, j'ai toujours trouvé dans les quartiers de lard pendus aux poutrelles du plafond la preuve que leurs habitans ne se contentaient pas d'un régime uniquement végétal. Nulle part je n'ai vu ni la propreté, ni les soins, ni l'aisance apparente des chaumières flamandes, mais nulle part non plus les indices de l'extrême misère qu'on rencontre trop souvent dans les Flandres. Très frappé de ce contraste, je m'attachai, en visitant l'Ardenne, à pénétrer dans les ménages les plus pauvres. C'est à ce titre qu'on me signala, sur la route d'Aywaille à Barvaux, une vieille femme qui n'avait même pas de maison : elle habitait une grotte. En effet, en gravissant les roches escarpées qui encaissent, près du hameau de Mie, le cours d'un des affluens de l'Ourthe, je rencontrai la vieille Geneviève, — c'était le nom de la pauvresse, — qui me montra l'habitation qu'elle s'était faite en profitant d'une excavation naturelle formée dans le calcaire. Une cloison en torchis fermait l'entrée de la grotte, dont le fond lui servait de chambre à coucher et de cave. Il y faisait sec; seulement, sur le devant, une fissure de la pierre laissait tomber goutte à goutte un petit filet d'eau. Cette femme se regardait sans contredit comme la plus misérable de la contrée, et cependant elle avait une chèvre qui, broutant l'herbe de la montagne, lui donnait son lait, et un petit porc logé comme elle-même dans le rocher. L'hiver, la commune lui fournissait un peu de bois de chauffage, et lui louait, moyennant 6 francs l'an, un hectare de bonne terre. L'air était sain, et la nourriture de cette femme, qu'on me signalait comme le type de la plus extrême misère, bien plus substantielle que celle des cultivateurs de l'ouest possédant un capital d'exploitation de plusieurs milliers de francs. La pauvre Geneviève vivait mieux dans sa grotte qu'un petit fermier flamand dans sa maison coquette et bien tenue, au milieu de ses champs si parfaitement cultivés. On nous pardonnera sans doute d'avoir insisté sur ce fait particulier, car il met nettement en relief le contraste que présentent

les Flandres, où la production agricole, la plus riche qu'on puisse voir, ne laisse aux mains de ceux qui travaillent la terre que juste de quoi vivre, et d'autre part l'Ardenne, où ceux qui font valoir le sol jouissent d'une certaine aisance relative malgré l'infériorité de la production et des procédés agricoles. Ce phénomène mérite à coup sûr de fixer l'attention de l'économiste, et sans donner place ici à toutes les considérations qu'il suggère, qu'on nous permette seulement de rappeler une pensée qu'exprime quelque part M. Stuart Mill, pensée qui venait souvent se mêler dans notre esprit à nos préoccupations agronomiques tandis que nous visitions les forêts et les bruyères de l'Ardenne. Pour que l'humanité atteigne le but qui lui est assigné, faut-il donc, se demande l'éminent écrivain anglais, que les hommes pressés les uns contre les autres soient absorbés du matin au soir dans l'œuvre de la production? faut-il que toute terre se couvre de moissons et toute prairie de bœufs gras, et ne doit-il plus y avoir sur le globe de place où, dégagé du souci de créer de la richesse, on puisse admirer dans les solitudes les fleurs sauvages telles qu'elles croissent sur le sol abandonné à lui-même et les aspects variés de la nature non encore asservie aux besoins de l'homme?

Afin de compléter l'étude des différentes régions agricoles de la Belgique, il nous reste à mentionner celle qui occupe le sud de la province du Luxembourg. Quand on a franchi les crêtes nues et les hauteurs boisées de l'Ardenne, le pays où l'on descend prend un caractère complétement différent. Au lieu de plateaux monotones, on voit se succéder des champs fertiles, de riches prairies arrosées d'eaux vives, des collines boisées, des habitations riantes, entourées d'arbres fruitiers, des routes accidentées dont l'animation indique une contrée plus peuplée. La douceur de la température, la vigueur de la végétation, tout annonce qu'on approche de la zone plus favorisée de l'Europe centrale. Le massif ardennais arrête le souffle glacé des vents du nord; par suite, les hivers sont moins âpres, les étés plus chauds. L'influence d'une latitude plus méridionale se fait sentir tout à coup : les châtaigniers commencent à paraître, déjà le raisin mûrit, les noyers prospèrent partout. Les poires, les abricots, les prunes, tous les fruits sont si abondans, que dans les bonnes années on en extrait des quantités notables d'eau-de-vie. Comparé à celui de la froide Ardenne, le climat du Luxembourg a paru si doux qu'on a donné à cette petite lisière qui s'étend dans le bassin de la Semoy le nom un peu trop flatteur de Petite-Provence. L'argile, le calcaire, la marne des terrains jurassiques, composent un sol favorable à la culture et surtout aux prairies, qui, le long des cours d'eau, sont de qualité excellente. Les produits aussi sont plus

variés que dans l'Ardenne et même que dans la Hesbaye. On ne laisse plus reposer la terre que de loin en loin. En fait de céréales, l'épeautre est remplacé par le froment, et le méteil, dont on fait le pain que mangent les classes laborieuses, occupe plus de place que le seigle. Des récoltes de trèfle, de pommes de terre, de féveroles, intercalées entre celles des produits épuisans, ont conduit à un assolement plus judicieux, dont bientôt la jachère sera complétement bannie. Le nombre des bêtes à cornes est proportionnellement plus considérable que dans le Condroz, celui des moutons au contraire l'est beaucoup moins; mais une des principales sources de profit pour les exploitations de ce pays, c'est l'élève des porcs. La race locale, moins haute sur jambes, plus courte et plus ramassée que celle des Flandres, a quelques-unes des qualités du cochon anglais. Elle se nourrit facilement, et quand on a engraissé les porcs pendant une couple de mois avec du seigle, des féveroles moulues et des pommes de terre, on en obtient un bon prix sur les marchés français.

Avec son doux climat, ses gracieuses collines et ses beaux rochers, la zone du Bas-Luxembourg est sans contredit l'une de celles qu'on visitera en Belgique avec le plus de plaisir. La Semoy, dans ses capricieux et innombrables méandres, l'arrose tout entière, et baigne les murs des pittoresques petites villes de Chiny et de Bouillon. Le sol, sans être trop morcelé, est divisé entre un nombre considérable de parts, presque toutes exploitées directement par les propriétaires: Chacun pour ainsi dire cultive son propre champ et peut s'asseoir à l'ombre de son noyer. Il en résulte pour tous une sorte d'aisance rustique qui dérive non de la possession de grands capitaux, mais de l'abondance de toutes les denrées. Une réelle égalité règne dans les conditions sociales : nul n'est assez riche pour atteindre à l'opulence et à l'oisiveté, nul non plus n'est assez pauvre pour connaître les extrémités de la misère. C'est ainsi que dans ce pays agreste, où les beautés de la nature s'unissent, pour former de charmans paysages, à celles qui trahissent la culture et les soins de l'homme, une population honnête et laborieuse peut subsister et même augmenter son bien-être en perfectionnant ses procédés agricoles, sans renoncer à une division du travail et de la propriété qui favorise une équitable répartition des produits. Aussi conseillerions-nous au voyageur agronome qui voudrait connaître les diverses régions rurales de la Belgique de terminer ses excursions en visitant cet heureux district, afin que, sous l'empire de la dernière impression, il conserve un plus agréable souvenir de sa tournée.

ÉMILE DE LAVELEYE.

UN

JEUNE ÉCRIVAIN

ÉTUDE MORALE

HENRY MURGER ET SES ŒUVRES.

Parmi les hommes destinés à laisser leur trace dans la littérature de leur temps, il en est dont on peut apprécier le talent, l'influence et même la vie d'après les règles établies qui gouvernent la conscience et la raison; il en est d'autres au contraire dont on ne saurait approcher sans ressentir un singulier embarras. Nous comprenons qu'il y aurait inconséquence à nous abandonner sans réserve à l'attrait bizarre qu'ils inspirent; mais en même temps un instinct supérieur aux plus beaux raisonnemens nous avertit qu'il y aurait injustice à leur appliquer en toute rigueur des lois morales auxquelles ils désobéissent sans songer à mal, et comme par une pente imperceptible de leur éducation ou de leur nature. On avoue tout bas qu'ils auraient peut-être moins de charme, s'ils étaient plus réguliers, plus corrects, plus habiles à se conduire, s'ils ressemblaient moins à ces personnages dont ils excellent à retracer les physionomies et les aventures. Le mal dont ils souffrent, si l'on osait inventer un mot pour le définir, s'appellerait *l'inconscience*. C'est un sens qui leur manque, et qui, en leur manquant, les laisse désarmés contre le monde et contre eux-mêmes, incapables de dégager d'un dangereux alliage les portions délicates de leur intelligence, et par cela même intéressans comme des pupilles sans tuteur, comme des

orphelins auprès desquels une société marâtre négligerait de remplir la tâche de la maternité véritable. Cette espèce d'*orphelinat* moral, associé à des facultés remarquables, exposé d'avance à tous les hasards de la vie, jeté sans appui dans un monde où l'autorité s'efface, où les croyances s'altèrent, où les liens se brisent, où les intérêts se morcellent à l'infini, a quelque chose de touchant, fait pour attendrir les juges les plus sévères; mais ce sentiment, après tout, est plus instinctif que raisonné, et, pour que ceux qui l'éveillent en nous puissent en recueillir tout le bénéfice, il ne faut pas qu'à certains momens on nous demande en leur faveur plus qu'ils ne doivent obtenir. Tout ce qui est exceptionnel dans les élémens d'une appréciation morale ne se sauve que par la sincérité, et il suffit dès lors, pour nous mettre en garde, du moindre indice d'exagération et surtout de charlatanisme. Si l'on veut absolument que l'amnistie s'appelle l'admiration et que la sympathie ressemble à l'apothéose, si l'on choisit en outre, pour cette transposition bruyante de toutes les notions du vrai et du bien, une de ces heures qui portent avec elles la plus austère des leçons, si l'on fait d'un lit de mort un lit de parade et d'un cercueil un tréteau, nous nous tenons à l'écart, et nous attendons que le bruit cesse pour exprimer nos regrets.

Telles étaient les réflexions qui occupaient notre esprit au moment où nous venions de relire avec une affectueuse attention les œuvres d'Henry Murger. En songeant à ce que nous connaissions de sa vie, à ce qu'il nous en avait révélé lui-même, nous pensions qu'il y aurait peut-être mieux à faire, pour le moment du moins, qu'un examen spécial de ses écrits. Henry Murger a personnifié certains penchans de la littérature moderne, certains traits de nos mœurs littéraires, dont il n'a que trop subi et démontré à ses dépens les inconvéniens et les périls. Ceux qui l'ont sincèrement aimé, — et nous sommes de ce nombre, — ont souvent gémi de le voir enveloppé pour ainsi dire d'une atmosphère où doivent infailliblement dépérir les meilleures facultés de l'intelligence, où les dons les plus précieux de l'imagination et du cœur ont sans cesse à lutter contre des préoccupations fâcheuses et de malsaines habitudes. C'est ce contraste que nous voudrions indiquer aujourd'hui, sans nous départir de notre sympathie pour l'écrivain, mais aussi sans complaisance pour ce milieu, pour cet entourage qui a troublé et finalement tari en Murger les sources de l'inspiration et de la vie. Sur ce terrain, nous nous sentons plus à l'aise. La critique proprement dite a ses heures de lassitude et de doute : elle suppose chez celui qui l'exerce, à défaut d'une supériorité quelconque, le sentiment d'une situation tout à fait indépendante des œuvres qu'il juge et des faiblesses qu'il signale; elle contracte alors je ne sais quoi de sec et

de hautain qui rend la persuasion difficile. L'étude morale est plus féconde et plus douce : chacun de nous a sa part des enseignemens qu'elle recueille et des vérités qu'elle invoque. L'âme humaine étant engagée dans le débat, nous devenons à la fois juges et justiciables, et tout ce que nous essayons de découvrir dans ce monde intérieur, plein de défaillances et de mystères, retombe en partie sur nous-mêmes : solidarité précieuse, qui donne à la leçon toute sa portée en l'appliquant tout ensemble au moraliste, à son sujet et à son auditoire.

Si nous cherchons avant tout dans les œuvres de Murger un sujet d'étude morale, c'est le recueil posthume de ses vers qu'il faudra interroger d'abord, et ici on nous permettra de dire que trop de silence a succédé à trop de bruit. Ce volume des *Nuits d'hiver* offre même un intérêt réel, sinon comme œuvre d'art, au moins comme renseignement personnel, comme expression fidèle de l'état de cette âme, du néant où elle laissait peu à peu tomber toutes ses illusions juvéniles, des pressentimens sinistres qu'elle mêlait à ses regrets. Certaines pièces de ce recueil, *le Requiem d'amour*, *la Chanson de Musette*, *le Testament*, *la Ballade du Désespéré*, mises en regard des pages les plus significatives d'Henry Murger, y jettent une dernière lueur; elles pourraient leur servir de complément et de commentaire, y figurer comme des fleurs séchées entre les feuilles d'un herbier ou d'un livre de botanique. Dans ces poésies, le sentiment est très supérieur à la forme; le sentiment est souvent pénétrant et vrai, la forme est indécise et négligée. Contradiction remarquable, et qu'il faut noter en passant, engagé très avant dans l'école dite *réaliste*, ami et admirateur des maîtres les plus raffinés de la ciselure et de l'arabesque, Murger était au fond, et fort heureusement, beaucoup moins réaliste qu'il ne le croyait lui-même. Il a très peu sacrifié aux recherches, aux excès du style et de la couleur. Sauf quelques métaphores d'atelier, quelques-uns de ces abus à la mode qui ne permettent plus à l'idée de faire son chemin sans l'affubler d'une image, sa prose est pleine de naturel : elle est de bonne race et de bon aloi; elle brille par le trait plutôt que par l'ornement. On pourrait çà et là lui reprocher des négligences plutôt que des prodigalités. De même, dans ses vers, on est tout surpris de rencontrer à profusion de mauvaises rimes, des hémistiches incolores, des couplets d'almanach, des frugalités d'ajustement à faire croire que les ciseleurs ne sont pas venus; mais parmi ces deux cents pages il y en a cinquante que l'on ne peut lire sans émotion, il y en a dix qui nous ont fait monter aux yeux quelques-unes de ces larmes amères que le poète a dû verser entre deux funèbres sourires. Ces pages-là nous le livrent une dernière fois avant que son cœur ait cessé de

battre, avant que la faculté de souffrir se soit épuisée en lui avec la faculté de vivre. Nous y retrouvons la trace des inspirations, assez peu variées d'ailleurs, qui se disputèrent son talent et sa vie; nous y reconnaissons surtout, plus expressive, plus douloureuse que jamais, cette note dominante qui, passé le premier printemps, s'empara de Murger, ramena le refrain de toutes ses chansons, et finit par devenir la chanson tout entière. Cette note, c'est le regret, le *desiderium* latin, le désir vaincu, brisé, se débattant dans son néant et son impuissance, le sentiment d'un effort inutile pour ranimer ce qui est mort, pour réchauffer des cendres éteintes, pour vaincre ces deux invincibles ennemis des amours printanières telles que les comprenait et les pratiquait Murger : l'inconstance et le temps. Dans ses récits, toutes les femmes qui ne meurent pas sont infidèles, et les amans ne sont pas en reste dans cette joute de tendresses faciles et de rapides oublis. Musette trahit le héros ou le poète de *la Vie de Bohème;* Mimi abandonne Rodolphe; Marie trompe Olivier; Camille se console. On s'aime, on se quitte, on pleure, et quand on se retrouve, on reconnaît que ce qui est fini ne peut plus revenir, que le désir n'est plus qu'un mensonge du regret, que ce fil de soie et d'or ne saurait être ressaisi par les mains légères d'où il est une fois tombé. Nul peut-être mieux qu'Henry Murger n'a su peindre, dans *le Dernier Rendez-vous* par exemple, cette impossibilité de recommencer l'amour, la jeunesse et le plaisir, ce mélange de résignation ironique et de tristesse poignante réveillé à chaque nouvelle expérience dans des cœurs qui ne savent plus battre à l'unisson. Ceci n'est pas simplement une remarque littéraire : il est évident que Murger s'est servi à lui-même de *sujet*, qu'il n'a donné que trop de place dans son existence à ce qu'il a si bien exprimé. C'est là son originalité, le trait distinctif de cette physionomie souriante sous un crêpe, et ce sentiment est, hélas! trop d'accord avec la mobilité et l'inconséquence des affections humaines pour ne pas rencontrer en nous bien des échos. Et cependant que de chemin parcouru, quel abaissement de l'horizon poétique, depuis *le Lac* de Lamartine, depuis *les Nuits* d'Alfred de Musset! Là aussi le regret s'exhale en notes douloureuses et plaintives; il plane sur les souvenirs du bonheur disparu comme un oiseau de nuit dans un ciel étoilé. Le néant des joies de la terre, la brièveté décevante des heures enchanteresses, le deuil du cœur trahi ou brisé par une maîtresse infidèle ou morte, tout cela éclate dans ces strophes adressées par le poète à des félicités qu'il n'a pu arrêter au passage, et qu'il essaierait vainement de rappeler; mais quelle différence! Au-delà de ces espaces où descend le crépuscule, où s'éloignent peu à peu les images adorées, on comprend qu'il y a quel-

que chose encore, le sentiment, vague peut-être, mais vivace, d'un infini, d'un idéal supérieur à ce que l'on perd : il y a une âme en un mot, et avec elle un avenir, une destinée, un poème, dont ces fugitives amours n'auront été que le prologue.

Mon âme est immortelle et va s'en souvenir!

s'écrie à travers ses sanglots le plus éloquent, le plus émouvant de ces poètes du regret. Voilà ce qui manque chez Murger et ses amis : le petit monde qu'il connaît si bien et qu'il décrit avec charme n'a pas d'horizon; c'est sur le néant et sur l'ombre que s'ouvrent les fenêtres de ces mansardes où gazouillent de futiles amours sous le gai rayon de la vingtième année. Que le rayon s'éteigne, que les fauvettes se taisent, que le temps fasse un pas, que la chanson amoureuse expire dans le vide, tout est dit, il ne reste plus rien; non-seulement le conte est fini, mais le conteur n'a plus sa raison d'être; il était jeune, il ne l'est plus; il n'est pas mûr, il ne le sera jamais. Toute pruderie à part, c'est là une condition d'infériorité, et ceux dont l'attention avait été éveillée par les brillans débuts d'Henry Murger eurent bientôt à craindre de le voir défaillir et tomber du côté où il penchait.

On se plaît d'ordinaire à rechercher les origines des poètes, les premières impressions de leur enfance, et à expliquer par ces détails, quelquefois apocryphes, certains traits de leur physionomie, certaines tendances de leur talent. Cette espèce de légende n'a pas manqué pour Henry Murger, bien que ses amis les plus bruyans l'aient volontiers laissée dans le vague. On a parlé d'une enfance débile et pauvre, ayant eu pour tout horizon une loge de concierge ou un établi de tailleur, mais égayée par le voisinage de Béranger et bercée sur les genoux des illustres filles de Garcia. Il n'est pas jusqu'à son nom, avec ses petites bizarreries d'orthographe et de ponctuation, ajoutées après coup par un charlatanisme bien innocent, qui n'ait contracté un air de ballade d'outre-Rhin, un léger parfum germanique et bohème, tout à fait en harmonie avec ce que devait être plus tard le poète ou l'amant de Musette et de Camille. Tout cela est assez poétique en effet, mais fort inexact. Ce qui est plus vrai, ce que Murger lui-même nous a dit bien des fois, c'est qu'il était né au pied du Mont-Blanc, en pleine Savoie, dans un pays dont les enfans, généralement peu enclins à la dissipation insouciante, nous donnent au contraire l'exemple proverbial de la prévoyance et de l'économie. N'y aurait-il pas, si on y attachait plus d'importance et de certitude, un contraste assez piquant à établir entre cette origine et cette existence? L'esprit genevois, on le sait, avec ses qua-

lités de sagesse un peu compassée, de régularité un peu froide, se retrouve dans la plupart des productions, si estimables d'ailleurs, de la littérature genevoise. L'esprit savoisien se reconnaîtrait très difficilement dans ces livres fantasques où s'est trop fidèlement reflétée une vie aventureuse et décousue. C'est que Murger, amené de fort bonne heure à Paris par son père, fut tout d'abord un enfant parisien, nous dirions presque un *gamin* de Paris, chez qui un sentiment très fin, un art délicat, une mélancolie railleuse, relevèrent souvent, mais n'effacèrent jamais les habitudes primitives : si bien que le début, la suite et l'ensemble de sa carrière et de son œuvre, furent comme un tribut payé aux allures de cette Bohême adoptive et un démenti infligé aux mœurs de sa véritable patrie.

Reviendrons-nous sur ces *Scènes de la vie de Bohême*, qui sont restées le plus populaire de ses ouvrages? Elles parurent dans un moment favorable, où le public, rudement averti par les événemens politiques, venait de prendre en dégoût les longs romans et les grosses aventures. Il prit un vif plaisir à ces courts récits, à ces jolies esquisses, lestement enlevées, saupoudrées de bon sel gaulois, affublées d'habits de carnaval très heureusement ajustés à des figures qui offraient alors l'attrait de la nouveauté et de l'inconnu. Tout cela fut accepté gaiement, comme c'était conté, et sans trop de conséquence. On ne se scandalisa de rien, pas même de cette chasse à l'écu de cent sous, demeurée proverbiale dans l'entourage de l'historien de la bohème, pas même des joyeuses équipées de ces jeunes gens à l'encontre du créancier et du bourgeois, lesquelles demeuraient encore en arrière des hardiesses de l'ancienne comédie, des friponneries avouables de Frontin, de Gil Blas ou de Figaro. Ce que l'on dut se borner à remarquer, c'est d'abord que Mimi et Musette n'étaient que les sœurs, moins poétiques et moins fraîches, de Bernerette et de Mimi Pinson, c'est ensuite qu'en pleine démocratie il n'était guère respectueux pour les lettres et pour les arts d'attribuer à leurs néophytes les mœurs autrefois réservées aux valets et aux marquis. En somme, cela était excellent comme point de départ, comme prélude d'une carrière d'écrivain et de poète, et l'on put croire que Murger l'entendait ainsi, puisqu'il avait soin de nous avertir que ses héros, si râpés, si déguenillés, si faméliques, avaient fini par devenir de véritables artistes et des auteurs célèbres; mais ce programme a-t-il été complétement rempli? Sans doute il y a eu de temps à autre, chez Henry Murger, un effort pour arracher sa pensée à ce moule primitif, pour se tirer lui-même de cette première ornière, et nos lecteurs en ont eu plus d'une preuve. Il est permis de dire pourtant que ce pli, une fois pris, ne s'effaça plus, que Murger fut toujours Schaunard par quelque côté, et que ses

pas le ramenèrent souvent au point de départ. Aussi bien la faute n'en fut pas à lui seul, mais au public et même à la critique, qui s'obstinèrent à ne voir en lui que l'auteur de *la Vie de Bohème*, et le déclarèrent moins amusant lorsqu'il essaya d'être plus élevé.

Murger, dès son second ouvrage, les *Scènes de la vie de Jeunesse*, se trouva en présence de cette difficulté, qu'il n'a jamais complétement résolue ni dans sa personne, ni dans ses livres. La vie de jeunesse, soit; mais quelle jeunesse? Depuis tantôt vingt ans, nous entendons les coryphées de la fantaisie s'écrier avec des effusions lyriques et des poses d'adolescent : Oh! la jeunesse! oh! être jeune! Et sur ce thème invariable ils brodent des variations infinies, ils accumulent toutes les images obligées : l'aube et le printemps, les lilas en fleur, les sourires du matin se jouant dans la brume flottante, l'ivresse du premier amour, le sentier que l'on suit pas à pas, la touffe d'églantiers, la haie d'aubépines où de blanches mains butinent un bouquet pendant que des lèvres vermeilles échangent un serment et un baiser; voilà la vie, voilà la poésie, voilà le dernier mot des facultés et des félicités humaines, et honte aux censeurs moroses, aux pédans hypocrites qui s'inquiètent de ce qui suivra cette phase radieuse! Hélas! la chanson est à peine achevée, l'hymne vibre encore, que déjà le soleil penche à l'horizon, l'ombre s'allonge sur la plaine, le sentier devient plus rude et plus sombre; tous ces jeunes fronts se dépouillent, toutes ces fraîches illusions s'effeuillent avec les amandiers d'avril, avec les rosiers de mai. C'est là, nous dit-on, l'éternelle loi qui gouverne l'humanité et le monde, et le mal que nous signalons n'est pas d'hier. On se trompe : dans la vie comme dans les lettres, dans la nature comme dans l'art, chez l'homme comme parmi les objets qu'il anime de sa présence et qui l'enchantent de leur beauté, le principal charme de la jeunesse, du printemps et du matin dépend de leurs promesses plus encore que de leurs dons; il réside dans les secrètes harmonies qui les unissent d'avance à ce qui doit les suivre, les féconder et les compléter. Ages de l'année, saisons de l'homme, heures du jour, obéissent à une volonté souveraine, à un ordre mystérieux qui fait de leurs splendeurs ou de leurs ombres, de leurs joies ou de leurs tristesses, les chants d'un même poème, les anneaux d'une même chaîne. Si on les détachait de ce qui les précède et de ce qui les suit, on dérangerait non-seulement leurs rapports mutuels, mais leur accord avec les règles immortelles de l'imagination et de la raison; on en ferait des énigmes sans mot. La jeunesse qui ne doit pas, qui ne sait pas mûrir, la jeunesse qui n'a pas de lendemain, n'est plus la jeunesse : elle est tout au plus un rêve dont le réveil nous laisse énervés, abattus, incapables d'initiative et d'action éner-

gique. Nous avons connu une jeunesse qui ne ressemblait pas à celle-là : on ne pouvait l'accuser pourtant de dédaigner la poésie, la passion, la rêverie, l'enthousiasme. Elle en vivait, elle en palpitait, comme ces corps vigoureux qui nous laissent voir un généreux sang courir sous l'épiderme, un souffle puissant soulever la poitrine; mais à tout cela elle mêlait un idéal de grandeur intellectuelle et morale, un goût de liberté et de justice, une ardeur de découverte et de conquête dans tous les domaines de la pensée. Elle était jeune en un mot dans le présent et dans l'avenir, car, encore une fois, la jeunesse véritable et complète est celle qui prépare et fait pressentir ce que sera la maturité. Est-ce cette jeunesse que nous retrouvons dans la nouvelle génération littéraire, parmi ces groupes que Murger a peints, et dont il est resté lui-même un des types les plus instructifs? Assurément non : pour ceux-là, la passion et la poésie, la jeunesse et la fantaisie n'existent qu'à la condition d'ignorer tout ce qui se passe au-delà du temps où elles se jouent et du monde où elles s'agitent, de rompre avec tout ce qui n'est pas elles, avec tout ce qui les rattacherait à la société et à la vie, de s'isoler, de se replier sans cesse sur elles-mêmes, jusqu'à ce qu'elles tombent d'épuisement et de lassitude. Voilà ce qui frappe cette littérature de stérilité et de monotonie, même chez les meilleurs, même chez ceux qui, comme Murger, tentent parfois de lui échapper. « Ils referont perpétuellement le même poème, le même roman, la même comédie, nous écrivait récemment un poète; il n'y a de croissant et de varié que le talent qui s'appuie sur une âme tout entière et non pas sur une seule passion, fût-ce l'amour, sur un seul âge, fût-ce la jeunesse, sur une seule faculté, fût-ce l'imagination. » — Là est la vérité, le reste est mensonge. Oui, une âme tout entière, c'est-à-dire l'homme tout entier avec l'inépuisable contraste de ses grandeurs et de ses misères, de ce qu'il a d'immortel et de ce qu'il a de périssable, de ses passions fugitives qui naissent et meurent avec chaque printemps, et de ses facultés viriles que la lutte exalte, que l'âge affermit, que la douleur retrempe! C'est à ce prix que s'acquiert cette force de renouvellement et de maturité qui donne au poète, au romancier, à l'artiste, le droit de vieillir sans se fatiguer ni se répéter. En dehors de cette condition suprême de fécondité et de beauté, il n'y a pas de milieu, pas de transition entre une *juvénilité* persistante et un dépérissement précoce. Triste consolation, quand on voit tomber un poète avant la quarantième année, d'avoir à se dire qu'il est mort à temps, qu'il n'était plus que l'ombre du poète aimé et qu'il allait se survivre à lui-même!

Toutefois il serait injuste d'oublier qu'Henry Murger, après *la Vie de Bohème* et les *Scènes de la Vie de Jeunesse,* chercha une veine

meilleure, et fit d'heureuse tentatives pour donner à son talent plus d'horizon et d'espace. Nous trouvons une mélancolique douceur à nous rappeler le temps où nous l'avons connu, où nous le vîmes trouver un accueil sympathique à la *Revue des Deux Mondes*, que l'on accusait dès lors de méfiance hautaine à l'égard des jeunes gens et des nouveaux noms. Ce front déjà dévasté, ce visage dont les traits fins portaient l'empreinte des fatigues du travail, de la pensée, de volupté peut-être, cette physionomie douce, moqueuse et triste, où passaient tour à tour l'élégie et la comédie, tout cet ensemble nous causa une impression singulière, une vive sympathie, mêlée d'étonnement et d'inquiétude. A voir ce jeune homme chauve, drapé dans un habit noir où se révélaient plusieurs genres de deuils, comment se défendre d'une curiosité affectueuse et d'un douloureux pressentiment? Comment ne pas songer à ces créations shakspeariennes où se confondent les larmes et l'éclat de rire, où la tragédie joue avec le crâne du *poor Yorick?* Ce fut là, nous le croyons, le moment décisif dans la carrière de Murger. Ce fut alors qu'en face d'un public agrandi, recruté dans les rangs de la société tout entière, il écrivit des récits dont les personnages différaient peu, à vrai dire, de ses héros primitifs, mais où la trame était plus forte, l'allure plus ferme, le style plus sobre, l'analyse plus pénétrante, l'étude des caractères mieux approfondie. Les figures ne variaient guère leurs expressions et leurs attitudes; mais l'artiste était plus habile et les serrait de plus près. Bientôt à cette bonne influence s'en joignit une autre non moins salutaire : Murger aima sincèrement la campagne; cet instinct paysagiste qu'il possédait à un haut degré, et dont il a donné des preuves excellentes, l'attira hors de Paris, en pleine forêt de Fontainebleau, sur le seul point de la banlieue qui ait conservé, à travers les empiétemens parisiens, un caractère de grandeur et de grâce sauvage digne des véritables artistes. C'est à Marlotte, on le sait, dans un vrai village où fraternisent le rustique et le pittoresque, que Murger a passé ses dernières années. Rien ne pouvait mieux lui convenir que ce nid de verdure et de mousse, tapi sous ces vieilles futaies, fréquenté par une colonie de peintres et de flâneurs spirituels qui l'animaient sans le gâter. C'est ce qu'il appelait se *mettre au vert*. Dans cette vie au grand air, parmi ces scènes agrestes et familières dont il aspirait et dont il a su rendre l'arome salubre et calmant, il trouvait, sinon l'oubli, au moins le correctif de ce fiévreux Paris dont il avait trop hanté les zones torrides, de ce régime échauffant, désordonné, aussi funeste à la santé de l'esprit qu'à celle du corps. N'était-il pas trop tard? Murger n'imitait-il pas ces malades qui attendent, pour songer à se soigner, pour essayer de se guérir, que leur mal soit incurable? Paris d'ailleurs, ce Paris qu'il

voulait fuir, ne venait-il pas trop souvent le relancer dans sa retraite, créancier opiniâtre que l'on ne supprime pas en l'évitant? Bien des fois, on peut le supposer, Murger, baigné dans cette douce et saine atmosphère, heureux de poursuivre son rêve embaumé des fraîches senteurs de l'étable et de la forêt, entendit tout à coup frapper à sa vitre ou vit surgir à sa porte le spectre des jours mauvais : bizarre assemblage de fascinations et d'ironies, grimaçant comme un faux ami, plâtré comme une courtisane, fardé comme un roi de théâtre, importun comme ce terrible *arriéré*, éternel cauchemar de ces aimables martyrs de la fantaisie et du hasard. Quoi qu'il en soit, après quelques œuvres où l'on sentait l'heureuse action de cette bienfaisante nature à laquelle Murger était allé demander l'apaisement et le repos, le conteur fit un pas de plus et se renouvela presque complétement dans *Hélène*, le plus remarquable épisode de ses *Buveurs d'Eau*. Cet épisode nous semble supérieur à tous les autres ouvrages de Murger, parce que, sans abdiquer une seule de ses qualités, tout en laissant à la comédie et à la réalité leur part dans l'excellente figure de Bridoux, il a su s'élever jusqu'à l'idéal le plus émouvant en retraçant les progrès de la passion naissante d'Hélène et d'Antoine et cette promenade sur la falaise, où Antoine, pris de vertige, est sauvé par Hélène, dont l'amour décuple les forces. Cette scène encadrée dans un paysage magnifique, le cri d'Hélène : « N'aie donc pas peur, je te tiens, moi! » l'inspiration soudaine de cette noble et chaste fille, tutoyant, pour lui donner du courage, l'homme qu'elle connaît depuis trois jours à peine, tout cela peut soutenir la comparaison avec ce que le roman moderne a produit de plus élevé. Là Murger était tout à fait dans le vrai, et, ce qui vaut mieux encore, dans la poésie du vrai.

Dans quelques-uns de ses derniers ouvrages, Henry Murger a essayé de faire succéder aux gais et insoucians compagnons de *la Vie de Bohème* des artistes sérieux, austères, durs à eux-mêmes, élevant jusqu'à l'abnégation et à l'héroïsme le culte de l'art pur et du beau. Cette prétention n'est pas nouvelle; Balzac, ce maître dangereux qui a égaré tant de disciples, en avait donné l'exemple, notamment dans *Un grand Homme de province à Paris*. Il nous avait montré, lui aussi, un *cénacle* où des apôtres, des confesseurs de l'art, de la science et même de la politique, s'imposaient les privations les plus rigoureuses et les plus rudes travaux en vue d'un avenir immense, d'œuvres gigantesques, d'une régénération prochaine de toutes les forces intellectuelles et sociales. Ce qui dans ces groupes se consomme de vertus, d'immolations, de fraternité et de génie est incalculable; on referait un monde, on peuplerait un siècle supérieur à ceux de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, rien qu'avec les inven-

tions et les rêves de ces sublimes inconnus qu'une société pusillanime, un public imbécile, des gouvernemens aveugles refusent d'utiliser. Leur majesté et leur mansuétude font honte à cette foule hébétée qui s'obstine à passer près d'eux sans saluer leur auréole sous leurs couronnes d'épines. Ils sont grands, ils sont sacrés, ils sont saints; on épuise en leur honneur le vocabulaire de la langue mystique et biblique sans paraître se douter qu'il y a plusieurs sortes d'emphase, et que celle-là dépasse celle que l'on reproche aux plus ampoulés *philistins* de la littérature. Ces créations décevantes n'ont pas seulement le tort de faire croire à des types qui n'existent pas; elles entretiennent et enveniment un perpétuel antagonisme entre une certaine tribu d'écrivains ou d'artistes et les hommes raisonnables : elles rompent la proportion et même le sens des idées contenues autrefois dans les mots d'honnêteté et de probité; elles consacrent ce grand désordre moral qui réside dans le constant sacrifice du nécessaire au superflu, de la vérité au mensonge, de l'étoffe à la paillette. Approchez de ce petit monde dont les vertus humilient les faiblesses du nôtre, vous y trouverez une somme de mauvaises passions d'autant plus offensives qu'elles s'unissent à des prétentions inouies et souvent à une incurable impuissance; vous reculerez devant cette collection de misères assez volumineuse pour déconsidérer l'art et les lettres, s'il était juste de les en rendre solidaires. Des saints qui ne paient pas leurs dettes, des apôtres à genoux devant un écu, des héros qui abritent sous un faux nom leurs méchancetés ou leurs malices, des martyrs de dévouement et de fraternité qui immoleraient leurs frères au plaisir de faire un mot ou d'obtenir un tour de faveur, des puritains, des stoïques dont un dîner enchaîne la verve, dont un souper conquiert les bonnes grâces, voilà ce que cachent ces sanctuaires, voilà ce que l'on est à peu près sûr de rencontrer parmi ces pontifes et ces lévites. Comment s'étonner si de pareilles influences démoralisent le talent en attendant qu'elles le tuent, si cet air vicié s'infiltre dans les organes comme une impalpable poussière et y insinue peu à peu des germes mortels? Encore si ces modernes bohèmes, dont le titre, tant de fois répété, a trop ressemblé à un brevet d'invention, avaient le mérite ou le piquant de la nouveauté! Mais il n'en est rien. Murger lui-même, dans la préface de son livre, remarque avec raison que la Bohême est vieille comme le monde, que tous les siècles, toutes les poésies, tous les arts ont eu leurs bohèmes. Il signale Rousseau et d'Alembert; on peut remonter avec lui beaucoup plus haut, commencer à Homère, passer par Shakspeare et arriver jusqu'à Molière. Ce sont là des noms, des devanciers qui ont de quoi contenter les vanités les plus exigeantes. Seulement il y a une légère différence qu'il est bon de

mentionner; chez Rousseau et d'Alembert par exemple, le berceau, le début, certains détails de l'existence étaient bohèmes; le génie ne l'était pas : lorsqu'ils écrivaient, l'un le *Contrat social* ou l'*Émile*, l'autre la préface de *l'Encyclopédie*, ils rentraient de plain-pied et de plein droit dans la grande famille humaine, dans la société tout entière, prompte à applaudir l'éloquence de l'un et la science de l'autre. Et que dire des immortels poètes dont les noms, rapprochés de ceux qui les invoquent comme leurs patrons, semblent une accablante ironie? Qu'importe que celui-ci mendiât de ville en ville, que celui-là eût gardé les chevaux à la porte des théâtres, que le troisième promenât sa troupe nomade et jouât la comédie dans des granges? Leur œuvre en a-t-elle été moins grande? N'y a-t-il pas toute une réponse dans ce contraste même de leur néant et de leur misère avec la beauté de leurs ouvrages et la splendeur de leur génie? Trouve-t-on une trace de la Bohême dans les douleurs de Priam, dans la colère d'Achille, dans les plaintes du roi Lear, dans les remords de Macbeth, dans les souffrances d'Alceste ou les sourires de Célimène? Il était réservé à nos modernes bohèmes de chercher dans leur état, dans leur personne, dans les incidens de leur vie et de leur entourage, le sujet, la mise en scène, l'*ultima ratio*, l'inspiration permanente de leur esprit et de leur art. Ce qu'ils savent, ce qu'ils voient, ce qu'ils sentent, ce qu'ils imaginent, tout cela se teint immédiatement de leurs couleurs, se marque de leur estampille, et rentre, comme accessoire obligé, dans la pièce interminable dont ils fournissent à la fois le cadre, la langue et les décors, et où ils sont tout ensemble auteurs, acteurs, personnages et public. Ce qu'il y a de triste, c'est qu'une fois qu'ils ont façonné à leur guise une intelligence, si bien douée qu'elle soit, ils ne la lâchent plus; par une sorte de fatalité ou d'attraction invincible, elle ne leur échappe de temps à autre que pour leur revenir, comme saisie d'une nostalgie de désordre. Henry Murger en a fait, et à plusieurs reprises, la cruelle expérience. S'il est vrai, comme l'a dit Lessing, que quand on appartient au diable par un cheveu, on lui appartient par tout le corps, on pourrait ajouter qu'il y a dans cette existence, où se sont perdues de nos jours tant de facultés éminentes, plusieurs *diables* dont les voix tentatrices, quand on les a une seule fois écoutées, poursuivent sans cesse et ramènent leurs victimes. Nous aurons le courage d'en nommer *jusqu'à trois* que nous avons vus souvent se glisser sur les pas de Murger et l'enlacer de mauvais conseils, de séductions mensongères ou de désastreux embarras, — le petit journal, le théâtre, la question d'argent.

Nous ne prétendons pas instruire ici le procès du petit journal : il aura son chapitre dans l'histoire de l'esprit français, et la hiérar-

chie des genres est désormais assez confuse pour qu'il nous soit permis de préférer un joli badinage dans une feuille légère à une lourde page dans un gros livre, de même que nous préférons une joyeuse pochade de petit théâtre à une blafarde comédie des imitateurs de M. Scribe. Ce pauvre esprit d'ailleurs, — c'est de l'esprit français que nous parlons, — a eu dans ces derniers temps trop d'humiliations et d'entraves pour qu'on songe à lui envier un seul des moyens qui lui restent de se manifester avec ses anciens priviléges de malice frondeuse et de fine raillerie. Il faut cependant rappeler une distinction essentielle. Aux époques de liberté et de lutte, le petit journal peut faire office de cavalerie ou d'artillerie légère : la cause qu'il sert, l'idée qu'il aiguise, le péril réel ou imaginaire qu'il court, peuvent relever son rôle; mais depuis qu'il ne lui est plus possible d'attaquer les grands de ce monde et qu'il est même forcé de les flatter un peu pour qu'on lui permette de vivre, il a dû nécessairement chercher d'autres élémens de succès, et ceux-là n'ont pas toujours été d'aussi bon aloi : sa considération en a souffert. Il s'est enrichi peut-être, mais assurément il ne s'est pas ennobli. A cette première objection ajoutons les convenances d'âge et de situation littéraire. Si chaque âge a ses plaisirs, chaque âge aussi a sa littérature. Murger avait débuté et réussi dans le petit journal, rien de mieux; mais Murger sept ou huit ans plus tard, après avoir publié plusieurs romans remarquables et pris rang dans la vraie littérature, redescendant à ses vieilles habitudes et écrivant quelque plaisanterie d'atelier entre une anecdote de coulisses et une nouvelle à la main, Murger ne nous donnait-il pas un assez triste spectacle?

Le théâtre a aussi exercé, selon nous, une fâcheuse influence sur les dernières phases de sa carrière, et cette remarque pourrait s'appliquer à d'autres. Étrange anomalie! le théâtre occupe dans la société moderne, dans le monde parisien surtout, une place toujours croissante et que nous n'hésitons pas à déclarer excessive : il possède un budget énorme, il entretient une population dont l'existence s'identifie avec la sienne; ses finances sont plus compliquées et mieux surveillées que celles de maint petit état. Ses produits pourraient être cotés à la Bourse, et ses producteurs les mieux rentés, devenus ses économes, n'ont rien négligé pour lui donner l'importance commerciale et aussi les allures d'une grande manufacture en pleine activité. Ce ne sont pas là les seules marques de sa prépondérance : il a le privilége d'imprégner de sa vie propre et de son atmosphère particulière tout un côté de nos mœurs contemporaines; il donne le ton à une foule d'intelligences, qui n'agissent, ne pensent, ne parlent que d'après lui; il popularise tous les caprices de cette langue usuelle et familière qui envahit de plus en plus la véritable. Cette influence, ces

prestiges, ce perpétuel contact, ont établi pour bien des gens un bizarre pêle-mêle entre la vie théâtrale et la vie réelle. Nous en connaissons bon nombre qui ne respirent à l'aise que dans cet air factice qu'échauffent les becs de gaz, et nous pourrions citer plusieurs de nos illustres qui sont arrivés à ne plus savoir s'ils sont des hommes ou des *personnages*, à distinguer difficilement leurs vraies actions et leur vraie pensée de cette représentation où ils se donnent sans cesse en spectacle aux autres et à eux-mêmes. Qu'est-il résulté de cette absorption par le théâtre de tant d'élémens de curiosité, de prospérité et de richesse? Quiconque sait ou croit savoir tenir une plume est irrésistiblement attiré de ce côté-là; ces régions opulentes, ces sables aurifères ont d'éblouissans mirages, qui fascinent et magnétisent toutes les imaginations. *Faire du théâtre!* tel est le vœu, le rêve, le cri de ralliement de tous les auteurs, jeunes et vieux, et cela sans distinction de vocation et d'aptitude. On a réussi dans le roman, on doit réussir au théâtre; c'est logique, et l'on a d'autant moins envie d'en douter, que le théâtre rapporte dix fois plus que le roman. Depuis qu'on a vu des pièces médiocres produire dans un hiver plus que le traitement d'un maréchal de France ou d'un ténor, comment ne pas céder à un argument de cette force? Comment s'inquiéter de la différence des genres? A quoi bon écouter les voix de la prudence et de la critique, qui nous conseillent d'interroger nos forces avant de nous risquer dans une périlleuse tentative? Le *sans dot* d'Harpagon fermait la bouche aux contradicteurs, et Harpagon a aujourd'hui une position presque officielle dans la république des lettres.

On l'a dit et l'on ne saurait assez le redire : rien ne se ressemble moins que le roman et le théâtre. Ce ne sont ni les mêmes procédés ni les mêmes moyens de succès. Telle qualité, réclamée par l'un, est exclue par l'autre; tel défaut, intolérable chez celui-ci, est imperceptible chez celui-là. Dans l'éternel drame des passions humaines, l'un analyse surtout les causes, l'autre montre les effets; l'un peint l'homme par le dedans, l'autre par le dehors. Le roman vit de nuances et de demi-teintes; il lui suffit d'une lueur mystérieuse qui éclaire le monde intérieur, et dont les alternatives sont souvent un charme de plus. Il faut au théâtre des lignes arrêtées, des figures nettement découpées sur un fond sans perspective. Il risque rarement de se tromper en supposant que le spectateur, avide de voir agir les personnages, en sait toujours assez sur les mobiles de leurs actions. Chez l'un en un mot, le fait n'intéresse que comme la conséquence du sentiment; chez l'autre, le sentiment n'émeut qu'à la condition de conduire au fait. Que dire des différences accessoires, des ressources descriptives qui permettent aux imaginations paresseuses de remplacer le mouvement par le paysage, de la faculté

qu'a le roman de se transporter sans cesse d'un point à un autre, de varier sans fatigue et sans effort le lieu de la scène, de s'arrêter à son gré pour écouter les douces chansons de la fantaisie et de la rêverie, toutes choses qui au théâtre sont impossibles ou *font longueur*, mot bien plus redoutable que l'impossibilité? On comprend dès lors dans quelle erreur tombent ceux qui, séduits par des avantages matériels, croient pouvoir impunément passer de l'un de ces genres à l'autre. Que de temps et de talent ils s'exposent à perdre dans ces émigrations imprudentes! quel triste assemblage de désirs impuissans, de velléités stériles et de déceptions amères doit résulter de ces violences qu'ils exercent sur leurs aptitudes et souvent sur leur originalité littéraire!

Henry Murger était de ceux-là : il n'avait pas le tempérament dramatique, et nous n'en voudrions pour preuves que les qualités les meilleures de ses romans. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il y avait en germe dans les derniers chapitres des *Vacances de Camille* tout un drame dont il ne paraît pas s'être douté ou soucié, et nous sommes loin de l'en blâmer. Murger était le contraire du *faiseur*, et il y a du *faiseur*, quoi qu'on en puisse dire, chez nos auteurs dramatiques les plus applaudis, en dépit de leurs prétentions à réagir contre les *ficelles* de M. Scribe. Nature fine, nerveuse, indolente, épris de rêverie fantasque, enclin à l'école buissonnière, artiste assez amoureux de son art pour attendre l'inspiration et ne travailler qu'à ses heures, arrivant aisément à cet état de l'imagination qui n'est pas sans charme et qu'on pourrait appeler une voluptueuse impuissance, Mürger semblait fait exprès pour ne pas réussir au théâtre, et cependant il n'avait pas été plus épargné que les autres par la contagion théâtrale. On ne le rencontrait pas dans ces derniers temps sans qu'il vous parlât de *scenarios*, de pièces reçues ou en répétition; l'on eût dit que les droits d'auteur carillonnaient d'avance à son oreille. Les gens du métier souriaient et vous disaient tout bas que Murger rêvait des pièces, mais n'en écrivait pas, qu'il n'achevait rien, que tous ces fils légers se brouillaient dans ses mains débiles, ne lui laissant que cette prostration douloureuse qui suit un effort stérile. Que de fois nous l'avons vu dans les couloirs des théâtres, les soirs de premières représentations, morne et triste, subissant le supplice de Tantale, songeant à ces ovations prévues qui allaient ouvrir des perspectives dorées aux heureux triomphateurs, et se disant sans doute avec amertume qu'il leur était après tout supérieur par bien des points! Ce sentiment d'une supériorité relative, combiné avec ce défaut d'aptitude spéciale et aigri par des embarras toujours renaissans, constituait pour Murger un fonds permanent de révolte intérieure qui le dégoûtait du

travail et le lui rendait à la longue impossible. Ainsi tout, dans cette hygiène intellectuelle et morale, concourait à fatiguer ce cerveau et à troubler cette vie.

Ceci nous mène à la question d'argent : il n'y a pas d'indiscrétion à en dire quelques mots, puisque l'on ne pouvait passer cinq minutes avec Murger sans qu'il vous en parlât avec une expansion naïve et affligeante. Nous savons tout ce que cette question a de délicat, tout ce qu'elle pourrait avoir d'odieux, si l'on paraissait oublier à quel point sont sacrées la pauvreté et la mort. Qu'on y prenne garde pourtant : il y a deux sortes de pauvreté, la bonne et la mauvaise. Tout homme de cœur doit s'incliner avec respect devant cette pauvreté laborieuse, austère compagne de tout ce que le corps et l'esprit peuvent faire d'utile et de beau, noble sœur du talent et du travail, dont les chastes caresses exaltent l'un et fécondent l'autre; mais il peut y avoir aussi une pauvreté moins respectable : c'est celle qui se fait avec du désordre, qui se compose de besoins artificiels à satisfaire plutôt que de privations courageusement subies. Or, dans les mœurs de cette littérature qui a si bruyamment réclamé Murger comme sien, on affecte sans cesse de confondre ce qui ne se ressemble guère : on revendique pour la fausse pauvreté les mêmes hommages que pour la vraie. On traite d'esprit vulgaire ou méchant, de bourgeois à préjugés, d'égoïste corrompu ou hébété par la vie commode et opulente, quiconque se permet de déplorer ces existences organisées ou désorganisées de manière à rompre constamment l'équilibre entre le *doit* et l'*avoir*, et à faire en certains momens de la question pécuniaire la préoccupation dominante d'une intelligence appelée à d'autres pensées. On néglige de se demander si ces bourgeois, ces *riches* que l'on accuse d'être sans pitié et sans entrailles pour le talent pauvre, ne sont pas bien souvent des gens dont toute la richesse consiste à régler leur dépense d'après leurs ressources. C'est un paradoxe assez bizarre que celui qui affiche un dédain superbe pour les réalités de la vie, et qui finit par s'en rendre esclave. Le mépris des biens de ce monde est, depuis Sénèque, un sentiment très philosophique et très honorable, mais à la condition de les mépriser franchement et de s'en passer, et non pas d'y songer nuit et jour pour en pleurer l'absence comme un amant pleure sa maîtresse, non pas surtout de faire de cette pauvreté volontaire, déclarée, orgueilleuse, portée haut comme un drapeau ou une enseigne, un point de mire pour des séductions funestes à la liberté et à la dignité des lettres. Remarquez en effet que ces Spartiates, ces fantaisistes du brouet noir, ces libres et sauvages enfans du hasard, indociles à toute règle, à qui il ne faut pour vivre, comme à l'oiseau du ciel, que la goutte d'eau et le brin d'herbe,

sont justement ceux qui ont la plume la plus complaisante, et que tous les gouvernemens trouvent prêts à écrire ou à chanter sous leur dictée immédiate. Leur haine contre les livres de compte ne s'étend pas jusqu'à l'émargement, et ils sont moins rebelles à la consigne qu'à l'arithmétique. Heureux encore quand les gouvernemens seuls profitent de ces brèches ouvertes dans les consciences par cette pauvreté mal acquise et mal définie! Il arrive parfois que des particuliers, favoris ou pontifes du veau d'or, enrôlent quelques-uns de ces fiers talens que l'envie d'être riches assouplit aux féodalités du million et de l'agiotage; l'on assiste alors à l'humiliant spectacle d'une onéreuse alliance qui assujettit les idées aux écus : grave symptôme parmi ceux qui signalent les décadences littéraires! argument invincible en faveur de cette vérité, que tout désordre moral aboutit à la servitude!

Voilà, nous l'avouons, de bien grands mots et des réflexions bien moroses à propos d'un charmant esprit dont l'aimable mémoire et les œuvres légères n'avaient rien à faire, semble-t-il, avec les sermons des pédans et des docteurs. C'est là un des désavantages de la morale vis-à-vis de ceux qui, sans l'avoir ouvertement blessée, se sont pourtant arrangés de façon à ce qu'il paraisse également illusoire de l'invoquer en leur honneur ou à leurs dépens. Quiconque s'impose cette tâche doit se résigner d'avance à jouer dans la littérature ce qu'on appelle au théâtre les rôles sacrifiés, et s'attendre aux récriminations, aux sarcasmes ou aux dédains de ces disciples de Pangloss, qui ne veulent pas qu'on s'attriste ou qu'on s'effraie quand ils sont joyeux et rassurés. Chaque fois que l'on dénonce, dans le monde des lettres, un excès, un abus, un penchant dangereux, un trait de mœurs inquiétant, chaque fois que l'on demande où peuvent conduire ces sentiers perdus sur ces pentes glissantes, on est qualifié, nous le savons, de censeur maussade et de prophète de malheur. Il faut bien pourtant que certaines vérités se disent, moins pour discuter des renommées dont le temps fixera la valeur que pour rappeler aux survivans le mal qu'a fait et que pourrait faire encore cette manie de confondre le désordre avec le talent : l'un est si facile et l'autre est si rare! Il ne suffit pas d'ailleurs de s'étourdir pour supprimer ce que l'on nie, et l'événement se charge d'ordinaire de réaliser ces prophéties dont se moquent le succès et le plaisir. Alors on ne rit plus, et c'est en vain que l'on essaie, à force de bruit, de couvrir l'évidence qui parle à travers ce cercueil et le bon sens public qui proteste contre ces lugubres comédies.

Nous ne voudrions pas finir sur d'aussi graves et d'aussi sombres images. Ces pâles et sympathiques figures qui ont un moment brillé des plus doux rayons de la poésie et de la jeunesse, et qui dispa-

raissent avant d'avoir accompli toute leur destinée, n'ont pas seulement droit à une affectueuse indulgence; elles ont un charme mélancolique qui manque aux existences plus complètes et aux génies plus robustes, le charme de ce qui reste inachevé, de ce qui ouvre un champ aux conjectures, de ce qui ne se révèle à nous que par les heures de soleil et s'enfuit avant celles du déclin. Un auteur moderne a comparé les amours tranchées dans leur fleur à ces beaux enfans que l'on a perdus presque au berceau, et dont on n'a connu que les sourires. Il y a quelque chose d'analogue dans le sentiment que nous laissent les écrivains, les poètes qui n'ont pas eu le temps de vieillir et qu'une mort prématurée maintient jeunes dans notre souvenir. S'ils ont contribué à rendre ce dénoûment plus prompt et plus poignant, s'ils n'ont pas suivi les conseils d'une prévoyante sagesse, s'ils ont trop vécu en dehors de la loi commune, ce tort ou ce malheur excite plus de compassion que de blâme. Les raisons ne manquent pas pour amnistier ces imaginations qui, en s'égarant peut-être, ont su rester inoffensives et n'ont fait d'autres victimes qu'elles-mêmes. On pense à des esprits plus superbes dont les écarts ont coûté plus cher à leur pays ou à leur temps; on se souvient que soi-même, sans avoir l'excuse du talent, on a passé souvent bien près de ces maladies de l'âme dont nous ne sommes pas *tous morts*, mais dont nous avons *tous été frappés;* on se demande si la poésie, chez quelques-uns de ses élus, ne serait pas une sorte d'infirmité brillante qui les force de gaspiller les trésors qu'ils ont reçus. S'il faut absolument donner contre eux gain de cause à la raison et à la morale, on s'en prend à tout plutôt qu'à eux-mêmes, — à leur siècle, à leur éducation, à leurs flatteurs, à l'air qu'ils ont respiré, à nous qui avions fait d'eux nos enfans gâtés. Ils ont été et ils demeurent cette chose légère, ailée et sacrée, dont parle Platon; nous aimons à confondre dans un même sentiment leur vie si courte et leur fin si triste, leurs souffrances et leurs fautes, leur œuvre interrompue et les bonnes heures qu'ils nous ont données. Il serait plus rigide que nous n'avons le droit de l'être, celui que de pareilles images trouveraient inflexible; mais qu'ils sont mal inspirés ceux qui enflent le ton, dressent un piédestal et tentent une apothéose, là où une simple et tendre sympathie serait si douce à pratiquer, si facile à obtenir!

ARMAND DE PONTMARTIN.

UN

RÉFORMATEUR AMÉRICAIN

THÉODORE PARKER

SA VIE ET SES ŒUVRES

Theodore Parker's Works, 1842-1859, 12 vol. in-8°; Boston.

Il y a un an à peine, le 10 mai 1860, Florence voyait s'éteindre une des plus brillantes intelligences, l'un des plus nobles cœurs qui aient honoré l'Union américaine : Théodore Parker succombait à l'inexorable maladie dont il avait en vain demandé la guérison au doux climat de l'Europe méridionale. Il n'avait pas cinquante ans. Sa mort prématurée était sainte comme celle d'un martyr, car elle avait pour cause l'excès de son dévouement à la vérité religieuse et sociale. Sans jamais calculer, Parker avait prodigué dans la lutte tout ce que sa vigoureuse constitution lui avait donné d'énergie physique. Il mourait avant d'avoir vu se lever le jour qu'il avait tant de fois prédit, où la république américaine aurait honte enfin du hideux ulcère que l'esclavage attache à ses flancs. Il était heureusement de ces cœurs de lion qui n'ont pas besoin pour combattre jusqu'à la fin d'être encouragés par le succès. Ce sont toujours ceux-là qui fécondent pour les autres le sol de l'avenir. Son nom, déjà placé au Nouveau-Monde parmi les premiers, peu connu encore en Europe en dehors des cercles anglais et allemands, calomnié même quelquefois de ce côté de l'Atlantique par des écrivains superficiels ou prévenus, son nom est destiné à grandir avec ceux des Channing et des Emer-

son dans l'estime et l'admiration de la postérité. Personne n'en doutera, nous osons l'espérer, après avoir lu un exposé de la carrière militante de cet homme éminent, de ses idées religieuses, et de la lutte qu'il soutint pour la noble cause de l'émancipation avec une si étrange et si vigoureuse éloquence.

I.

Théodore Parker naquit en 1810 près de Lexington, dans l'état de Massachusetts. Sa famille, de la vieille roche puritaine qui aujourd'hui encore constitue l'élément le plus solide et le plus respectable de l'Union, avait conservé la simplicité de mœurs des *pères pèlerins*, tout en adoptant l'unitarisme si répandu à Boston et en général dans la Nouvelle-Angleterre. Tout le monde sait aujourd'hui que cette branche du protestantisme a pour dogme distinctif l'affirmation de l'unité absolue de Dieu (1). Le père de Parker, qui s'occupait d'agriculture et de la construction des moulins, avait des connaissances assez étendues en mathématiques; sa mère avait un goût marqué pour la littérature et surtout pour la poésie. Sans être riche, la famille jouissait d'une honnête aisance, entretenue par un travail assidu. L'éducation morale de l'enfant fut des plus heureuses (2). Entouré d'excellens exemples, on l'habituait à développer systématiquement les facultés dont l'usage contribue le plus à mûrir le jugement et à tremper le caractère, — la comparaison, l'observation, l'habitude de se décider en se rendant compte des motifs déterminans, le sentiment religieux et moral, en particulier le retour sur soi-même pour écouter la conscience, qu'on lui apprit de très-bonne heure à considérer comme une voix intérieure de Dieu. « L'esprit d'examen, dit-il, était encouragé chez moi de toutes les manières et dans tous les sens. » Il ne devait quitter une lecture qu'après avoir montré qu'il comprenait ce qu'il avait lu. Ce qui donnera de cette éducation forte et simple une meilleure idée que toutes les descriptions, c'est ce trait unique : « pendant toute mon enfance, je n'entendis pas mes parens proférer un seul mot qui fût irréligieux ou superstitieux. »

Cependant, sous l'humble toit de l'agriculteur américain, l'instruction littéraire et scientifique du jeune homme ne pouvait faire de progrès très rapides. Théodore Parker devait prendre sa part des

(1) Les partisans de l'*unitarisme* croient que cette unité absolue est niée par la doctrine des trois personnes divines égales entre elles et coessentielles, ainsi qu'elles ont été définies par les conciles généraux du IVe et du Ve siècle.

(2) Parker lui-même exprime sa reconnaissance à ses parens dans un petit écrit, *Experience as a Minister*, qu'il publia peu de temps avant sa mort.

travaux manuels nécessaires à l'entretien de sa famille. S'il lui fallait parfois travailler vingt heures de suite, son esprit, singulièrement précoce, avide de connaissances, utilisait tous les loisirs que lui laissaient d'aussi rudes occupations. Il avait peu de volumes à sa disposition, mais ce petit nombre valait bien des bibliothèques. Outre les grands poètes anglais, favoris de sa mère, il avait la Bible, quelques classiques latins et grecs, qu'il lut d'abord dans les traductions, bientôt dans l'original; enfin la nature ouvrait à sa curiosité enfantine son grand et merveilleux livre. Il n'oublia jamais les belles leçons qu'elle lui donna; comme il le disait encore lui-même, « je n'avais pas beaucoup de livres, mais il y avait beaucoup dans ce que j'en avais (1). »

De très bonne heure il se sentit attiré par un goût très vif vers les fonctions du ministère évangélique. Un moment ébranlé dans sa vocation en voyant la plupart des ministres américains de son temps ne pas dépasser un niveau assez bas sous le rapport du savoir et de l'indépendance, il eut des velléités de se vouer à la jurisprudence; il en fut détourné par son insurmontable répugnance à juger les choses d'après la lettre d'une loi écrite plutôt que d'après les dictées de la conscience pure, et il revint à sa première inclination. Le docteur Channing, dont l'astre montait alors à l'horizon et dont il était l'auditeur assidu, contribua beaucoup à le réconcilier avec les fonctions du pasteur; mais, en prenant une décision définitive, Parker se jura à lui-même qu'aucune opinion traditionnelle ou sectaire, aucun intérêt politique ou personnel ne l'empêcheraient jamais de dire tout haut ce qu'il croirait vrai, lors même que la vérité qu'il aurait à dire serait impopulaire et détestée. Jamais serment ne fut mieux tenu.

L'étonnante aptitude de Parker au travail se révéla dans toute sa puissance à l'université d'Harvard, où il suivit les cours de théologie, tout en donnant des leçons pour subvenir à ses dépenses. Il eut bientôt réparé le temps perdu et dépassé ses condisciples et ses professeurs. A vingt-quatre ans, il savait à fond dix langues; à sa mort, il en possédait vingt. En 1837, il fut appelé à desservir la petite paroisse unitaire de West-Roxbury, près de Boston. La communauté était peu nombreuse, les devoirs pastoraux peu absorbans, et le jeune ministre put mettre à profit ses loisirs pour étudier et réfléchir encore. Les quelques années qu'il passa à West-Roxbury

(1) Un trait de son enfance donnera une idée anticipée de son caractère. Il désirait ardemment avoir une bible à son usage, celle de la famille étant trop précieuse pour qu'on la lui abandonnât. Le jeune Théodore se mit à cueillir des myrtiles dans la forêt voisine et alla en vendre à Boston, amassant ainsi sou par sou la somme nécessaire à l'acquisition du volume. Il n'avait alors que sept ans.

furent d'une grande importance pour le théologien. Ce fut lui qui en Amérique ouvrit la brèche par laquelle le flot de la critique allemande fit irruption dans le protestantisme anglo-saxon, si longtemps fermé aux travaux de la théologie indépendante. Depuis quelques années, en Angleterre et en Amérique, les idées philosophiques et religieuses se sont singulièrement *germanisées*, du moins chez les penseurs les plus distingués de ces deux pays; mais on était encore loin d'une telle situation en 1837, lorsque le jeune pasteur de Roxbury, initié par ses nombreuses lectures à la théologie la plus avancée, sentait avec une persuasion croissante qu'il y avait d'autres choses dans le ciel et sur la terre qu'on n'en rêvait dans les églises de son pays. L'unitarisme, auquel Parker appartenait par son éducation et ses préférences, était, il est vrai, la branche la plus éclairée et la plus libérale du protestantisme américain; il avait attiré l'élite intellectuelle de la Nouvelle-Angleterre. C'est dans ses rangs que se recrutaient les patrons les plus courageux et les plus influens des grandes améliorations sociales et des grandes institutions philanthropiques. Tandis que, sur la question de l'esclavage, l'orthodoxie du sud et en grande partie celle du nord gardaient un lâche silence, souvent même trouvaient dans leur superstitieuse adoration de la lettre biblique des argumens en faveur de ce régime barbare, c'était surtout au sein de l'unitarisme que naissait ce ferment abolitioniste, longtemps dédaigné, aujourd'hui la première puissance morale de l'Union. L'unitarisme avait gagné beaucoup d'adeptes depuis le commencement du siècle. Toutefois il avait moins la prétention de se substituer par voie de conquête aux autres églises que d'entretenir un foyer permanent de libéralisme et de réforme rationnelle qui rayonnât sur les autres sociétés religieuses. C'est par là surtout qu'il a considérablement agi sur l'état religieux en Amérique, et l'on se trompe étrangement quand on prend le chiffre officiel de ses adhérens pour la mesure exacte de ses progrès réels. Peu à peu un grand nombre d'églises universalistes, baptistes, presbytériennes, s'étaient laissé pénétrer par le levain du libéralisme unitaire, et, sans s'affilier officiellement à la secte, se transformaient graduellement sous ses inspirations. Des prédicateurs tels que Henry Ware et Channing avaient encore accéléré ce mouvement pacifique, et compensé, le second surtout, les défauts de la tendance unitaire par la chaleur communicative de leur talent et de leur cœur.

Nous parlons de défauts : en effet, à côté de l'excellent esprit de philanthropie et de libéralisme religieux qui distinguait le parti unitaire, il y avait des lacunes graves qui devaient se faire d'autant plus sentir que son influence grandissait. Sous le rapport théolo-

gique, l'unitarisme était plus riche de bonnes intentions que de résultats. Beaucoup d'hommes éclairés, qui éprouvaient le besoin d'une religion simple et pratique et ne pouvaient plus supporter le joug de la vieille orthodoxie, respiraient à leur aise dans cette atmosphère plus douce et plus large. Reste à savoir si en s'adoucissant la religion ne s'était pas quelque peu affadie. Une certaine sécheresse, un rationalisme vulgaire et bourgeois laissaient parfois regretter les dogmes, irrationnels sans doute, mais grandioses, de l'orthodoxie traditionnelle. Le déisme, avec sa froide religiosité, perçait à chaque instant. Le mysticisme, cet élément inséparable de toute religion vivante et parfaitement légitime tant que, se bornant à la sphère du sentiment, il ne prétend pas régenter arbitrairement la conscience et la raison, se trouvait quelque peu réduit dans l'unitarisme à l'état d'un ange dont on aurait coupé les ailes. La philosophie et la critique lui faisaient défaut comme à tout le protestantisme anglo-saxon de ce temps-là. C'était encore le sensualisme de Locke qui trônait dans les écoles théologiques de l'ancienne et de la nouvelle Angleterre. Comme, dans un tel système, tout vient à l'homme du dehors, il fallait donc, pour obéir aux voix intérieures qui réclament énergiquement des croyances, des devoirs et des espérances, se réfugier dans l'idée d'une révélation extérieure, miraculeuse, s'imposant à l'homme avec l'arbitraire de l'autorité absolue. Aussi l'unitarisme, si libéral en matière de dogme, était-il resté très attaché au point de vue surnaturel et aux anciennes idées concernant l'origine et l'autorité miraculeuses des livres de la Bible. Il était tout aussi habile que l'orthodoxie à plier au gré de ses désirs les textes concordant mal avec ses doctrines particulières, et si le malheur eût voulu que le symbole d'Athanase se fût trouvé dans l'Écriture, ses docteurs eussent certainement entrepris de démontrer qu'il n'enseignait pas la Trinité.

Ces explications étaient absolument nécessaires pour faire comprendre la direction qu'adopta l'esprit indépendant et résolu de Théodore Parker. Il avait lu les théologiens et les philosophes de l'ancien monde. Kant et « la brillante mosaïque de M. Cousin » l'avaient éloigné à tout jamais des théories sensualistes. Son ardente imagination s'abreuvait avec délices aux grandes eaux du mysticisme. Trop religieux pour tomber dans le panthéisme, il empruntait à la philosophie allemande ses deux plus hautes conceptions : l'immanence de Dieu dans la nature et dans l'histoire, puis la loi du développement, condition essentielle et nécessaire des êtres finis. Dieu n'est plus seulement l'être inconnu siégeant bien loin par-delà les étoiles et laissant à l'ordinaire le monde marcher comme une montre remontée : Parker sent, il adore sa présence dans l'univers entier,

il reconnaît sa volonté, sa sagesse infinie dans l'ordre régulier des choses; mais le miracle, l'intervention surnaturelle de Dieu dans la série logique des effets et des causes, lui devient, selon sa propre expression, aussi impossible à accepter que la notion d'une circonférence triangulaire. Ce que la critique allemande vient surtout détruire dans son esprit, ce sont les idées traditionnelles sur l'origine et la formation miraculeuses du recueil biblique. Les prophéties ne sont pas des prédictions. Le canon est l'œuvre d'hommes faillibles. Le Nouveau Testament ne prêche pas la même religion que l'Ancien, ou du moins c'est à la condition de rejeter la plus grande partie des enseignemens de celui-ci qu'on y retrouve celui-là. Bien plus : la critique lui démontre jusqu'à l'évidence que chacun des auteurs dont on a réuni les écrits dans le recueil sacré a sa doctrine spéciale, que ces diversités inconciliables concernent précisément les points les plus débattus de la théologie actuelle, la nature du Christ, celle de l'homme, la rédemption, la vie future, etc., et qu'ainsi il est puéril de vouloir caser à toute force ces enseignemens divergens dans un cadre unique.

Cependant Parker était de ces âmes qui ont horreur du vide. En réfléchissant sur la nature religieuse de l'homme, il se trouva pour ainsi dire avec surprise plus chrétien que jamais. Il comprit que la religion absolue avait été promulguée et réalisée en principe par Jésus de Nazareth. La certitude de Parker à cet égard reposait sur l'accord essentiel des grandes vérités religieuses et morales que le Christ avait puisées dans son âme, reflet du Dieu vivant, avec les aspirations les plus nobles et les plus pures de la nature humaine. Ramener le christianisme traditionnel à l'extrême simplicité qu'il avait dans la conscience du Christ lui-même, et appliquer les innombrables conséquences de ce fécond principe à l'état, à l'église, à la famille, à l'individu, c'était à ses yeux le meilleur moyen de faire éclore dans cette nature humaine les beaux et bons germes latens dans ses profondeurs, mais encore enfouis sous tant d'égoïsme et de corruption; réciproquement, ramener l'homme à lui-même, à sa nature essentielle, à ses besoins supérieurs, c'était la véritable préparation au christianisme selon le cœur du Christ. Dès lors ce n'était ni dans des rites, ni dans des dogmes abstraits que consistait la religion absolue. Il fallait rompre avec l'habitude d'opposer l'une à l'autre la religion et la morale, la foi et la science. De même que le Dieu vraiment infini fait circuler sa vie dans l'univers entier, — du globe céleste au grain de sable, — de même le principe chrétien d'amour fraternel et d'élan vers l'idéal doit se ramifier à l'infini dans la vie sociale et individuelle et élever chacun des actes de la vie journalière à la dignité d'une prière.

Peut-être Parker, séduit par cette belle science allemande aux allures si larges et contrastant si fortement avec les manières méticuleuses des théologiens de son pays, ne sut-il pas toujours conserver un juste équilibre dans la formation de ses opinions religieuses. Il fut peut-être conquis plus encore que gagné. Cependant il dut à sa nature anglaise de ne pas suivre aveuglément le torrent de la critique moderne. C'est ainsi qu'il fit paraître une des critiques les plus fines qui existent du fameux livre de Strauss sur la *Vie de Jésus*, tout en rendant hommage aux éminentes qualités et au caractère si calomnié de l'auteur. Autour de lui pourtant, on ne comprenait encore ni ce qui avait provoqué et, jusqu'à un certain point, justifié historiquement l'entreprise de Strauss, ni par conséquent la valeur d'un point de vue qui ne précédait pas, qui dépassait celui du docteur allemand. Parker devenait de plus en plus suspect. Adoré de ses paroissiens de West-Roxbury, il avait toute liberté de conformer ses prédications à ses vues avancées sur la Bible. Néanmoins un sermon où il distinguait ce qui est impérissable dans le christianisme de ce qui varie avec les temps et les lieux occasionna bientôt une véritable tempête. L'unitarisme américain, dont la raison d'être consistait pourtant dans son indépendance dogmatique, fut infidèle à son esprit, à sa véritable mission, au rebours de l'unitarisme anglais, qui depuis s'est montré beaucoup plus sympathique aux récentes évolutions de la science religieuse. Ce fut un étrange conflit. Ce qui prouve combien était grande parmi les unitaires l'influence latente de la philosophie de Locke, c'est que l'arme favorite des ennemis de Parker fut la vieille thèse sceptique d'après laquelle, sans révélation miraculeuse, nous ne pouvons être certains ni de Dieu, ni du devoir, ni de notre âme, ni de rien au monde, ce sophisme mortel qui n'a jamais servi qu'à ébranler encore un peu plus les autorités menacées au profit desquelles on a voulu l'exploiter.

Le conflit ne tarda pas à prendre de l'extension. Parker, comme tous les réformateurs, avait articulé franchement et tout haut le mot que bien des contemporains cherchaient encore : foi libre, émancipée de toute autorité s'imposant tyranniquement à l'homme, mais accordée spontanément par la conscience et le cœur sans dommage pour la raison. Une réunion de Bostoniens, ayant appris que la plupart des chaires unitaires seraient désormais fermées à Parker, voulut lui fournir l'occasion de se faire entendre à Boston. Il vint, il exposa ses idées religieuses et rencontra des sympathies qui dépassèrent son attente. C'était en 1843. Sa santé, déjà compromise par le travail, le força de se reposer pendant une année, qu'il consacra à parcourir l'Europe. Ce fut peut-être, a-t-il dit, l'année la plus profitable de sa vie. Il en revint affermi dans ses vues et dans ses es-

pérances. Il avait pressenti dans notre vieux monde les signes non douteux d'une transformation religieuse; mais il en croyait l'avénement plus prompt, moins difficile en Amérique, et c'était son espoir de consacrer sa vie à le préparer, non pas qu'il eût la prétention ni même le désir de fonder une secte nouvelle, ni de renverser les anciennes églises : il espérait seulement reprendre en sous-œuvre le rôle fécond et utile que l'unitarisme renonçait à remplir, celui de fomenter un levain réformateur dont l'action régénératrice se ferait partout sentir graduellement.

Au commencement de 1845, ses amis de Boston s'organisèrent en communauté et mirent à sa disposition, chaque dimanche, une vaste enceinte connue sous le nom de *Mélodéon*. L'usage de cette salle pendant la semaine n'était pas des plus édifians : on y donnait des concerts et des représentations théâtrales; mais la nécessité faisait loi, et d'ailleurs on sait que là-dessus les Américains n'ont pas notre délicatesse. Quelquefois le prédicateur, en montant le dimanche matin dans sa chaire, apercevait les frivoles instrumens des plaisirs de la veille, qu'on avait à peine eu le temps de ranger dans un coin de l'édifice; mais bientôt sa voix éloquente et émue se faisait entendre, et tout était oublié. En 1852 seulement, un local mieux approprié s'ouvrit pour recevoir un auditoire qui augmentait chaque année. Avec l'éminent prédicateur M. Henry Ward Beecher, frère de l'auteur de l'*Oncle Tom*, Théodore Parker a été jusqu'à sa mort l'orateur le plus écouté de l'Amérique.

Si Parker eût été un ambitieux ou un poursuivant de succès lucratifs, il eût bientôt quitté le ministère ecclésiastique, et, profitant de sa notoriété déjà répandue et de son talent d'orateur populaire, il aurait pu devenir l'un des *leaders* les plus influens des États-Unis. Ceux-là mêmes qui avaient en horreur ses idées religieuses l'eussent volontiers suivi comme chef de parti, surtout dans un temps où le nord, beaucoup plus riche, plus peuplé, plus industrieux, mais aussi beaucoup plus occupé que le sud, avait une peine infinie à trouver des hommes distingués qui consentissent à le représenter dans les conseils de l'Union. Parker repoussa cette tentation et persévéra dans l'œuvre à laquelle il se sentait appelé. Il fut dès lors en butte à une opposition qui aurait découragé tout autre que lui. Les accusations, les censures et les menaces dévotes, la haine de la majorité du peuple ameutée par ses dénonciateurs, tombèrent sur lui comme une avalanche. Des insultes lui furent adressées en public par des hommes qui se vantaient naguère de son amitié. On pria tout haut, dans certaines réunions pieuses, pour qu'il fût ou converti ou puni d'en haut. On refusa (il faut bien citer ce trait des mœurs américaines) de s'asseoir sur le même canapé, à la même table, de mon-

ter dans le même omnibus. On le traita en lépreux de l'église et de la société. On parvint même à neutraliser tous les efforts directs qu'il voulut faire pour fonder ou appuyer les institutions de bienfaisance ou d'instruction dont tout le monde reconnaissait le besoin. Pendant un certain temps, il y eut contre lui une véritable coalition de la presse, patronée par des coteries riches et puissantes. On refusait partout ses travaux. Il ne put, dans toute l'Union, trouver un seul éditeur qui consentît à imprimer ses premiers ouvrages : c'est un libraire swedenborgien de New-York qui prit enfin sur lui de tenter l'aventure. Non-seulement l'académie de Boston n'osa jamais lui ouvrir ses rangs, où il eût sans contredit occupé l'une des premières places, mais encore, quand Parker voulut s'intéresser à quelque œuvre de philanthropie chrétienne, il dut le faire en secret, par des tiers, en se cachant comme pour une mauvaise action.

Rien n'abattit son courage, et il y a quelque chose de fortifiant dans la vue de cet homme qui n'a que sa parole, sa plume et son caractère, et qui finit par triompher de toutes les forces sociales coalisées contre lui. N'étant lié que par sa conscience, au-dessus de tout soupçon d'intérêt personnel, n'étant inféodé à aucun parti politique ou religieux, il fut fort, pourrait-on dire, de ce qui semblait être sa faiblesse. Il continua à mener de front le travail de cabinet le plus absorbant et l'activité pastorale la plus infatigable. Il travaillait en moyenne quinze heures par jour, se tenant au courant de tous les progrès de la science européenne (critique, exégèse, linguistique, philosophie, archéologie, ethnologie comparée, statistique) : il voulait tout connaître et communiquer à ses concitoyens, dans le langage limpide et pénétrant dont il avait le secret, le fruit de ses veilles laborieuses. C'est ainsi qu'il publia une traduction, soigneusement annotée, de l'*Introduction à l'Ancien Testament* du professeur de Wette. Cette publication avait été précédée d'un autre volume intitulé : *Discourse of Matters pertaining to Religion*, que l'on peut considérer comme l'exposé de ses vues religieuses. Insensiblement la coalition formée contre Parker se montra plus traitable. Il put prendre une part active à la rédaction de plusieurs recueils périodiques, et même il écrivit, presque à lui seul, trois volumes de la *Revue trimestrielle* du Massachusetts. En même temps il devait prêcher chaque dimanche devant l'auditoire nombreux et difficile dont nous avons parlé. Il soignait beaucoup la composition de ses discours, et cela ne l'empêchait pas de consacrer une large part de son temps aux pauvres, aux malades, aux prisonniers. Le tiers de son revenu annuel s'en allait en charités. Le samedi soir, coutume assez rare chez un prédicateur, il recevait dans sa vaste bibliothèque ses amis, des proscrits de tous les pays dont il s'était fait le dévoué

protecteur et des esclaves échappés des pays du sud. Sa conversation était, paraît-il, d'une vivacité entraînante, bien que roulant sur les sujets les plus sérieux. Toujours dans l'espoir de répandre le plus loin possible ses principes et ses aspirations, il profitait des puissans moyens de communication que le nord des États-Unis avait multipliés à la surface de son immense territoire pour faire annuellement de quatre-vingts à cent *lectures* dans les différentes villes de l'Union. On estime à cent mille personnes environ le nombre de ceux à qui il se faisait entendre ainsi tous les ans. Il était rare que les sujets de ses *lectures* roulassent directement sur les questions religieuses : il n'eût trouvé presque nulle part de local ni d'auditoire, s'il avait annoncé de pareils sujets; mais il faut admirer la naïveté de ceux qui croyaient pouvoir impunément écouter l'orateur de Boston sur les beaux-arts, la politique, la littérature, l'économie sociale, sans être infectés des venins d'hérésie que recélaient nécessairement les prémisses ou les conséquences. La religion protestante est de nature trop pratique pour ne pas se mêler à tout. La séparation tranchée qui existe en France entre le monde et l'église n'est guère comprise chez les nations anglaise ou américaine, et, bien loin de blâmer cette immixtion, on aime fort au contraire que les ecclésiastiques prennent part aux discussions de politique, de littérature et d'art. La séparation constitutionnelle de l'église et de l'état sert même plus qu'elle ne nuit au maintien de ces rapports intimes. Comme aucune église ne saurait avoir, en sa qualité d'église, d'ambition ou d'arrière-pensée politique, on n'a jamais à redouter qu'elle se serve de l'entière liberté qui lui est garantie pour limiter celle des autres, et en fait c'est le mouvement ecclésiastique et religieux qui sert de base et de moteur au mouvement général de la société. Américain au fond de l'âme, Parker regardait d'ailleurs comme le privilége du Nouveau-Monde d'offrir au libre développement de la nature humaine un sol vierge et sans histoire, à l'abri de toutes les entraves que les traditions du vieux continent apportent à l'épanouissement spontané des facultés et des énergies individuelles. Il usait donc largement de ce privilége, et c'est dans cette persuasion qu'il se mit à combattre vigoureusement tout ce qui pouvait nuire au développement normal de l'esprit américain. Par une fatale contradiction, la révolution américaine, en réalisant la plus grande somme de liberté individuelle dont le monde eût été encore témoin, n'avait pas su se débarrasser de l'esclavage. Parker vit nettement ce qu'il avait à faire. Comme patriote et comme chrétien, il voulut prêcher, selon son expression, *contre les péchés du peuple* en dehors de toute dogmatique, sachant bien qu'il travaillait ainsi au progrès simultané de sa patrie et des idées religieuses.

La liberté de la parole est grande en Amérique, du moins dans le nord. C'est le contre-poids du despotisme souvent écrasant de la majorité du jour et de l'heure. Parker ne se fit pas faute de parler librement. Mal en prit à un maire de Boston d'avoir donné l'exemple de l'intempérance, à Zacharie Taylor d'avoir acheté quatre-vingts esclaves dans les années qui précédèrent la guerre du Mexique et son arrivée à la présidence, à Daniel Webster de s'être laissé servir une pension par les riches négocians du nord, qui avaient intérêt à ce que ce puissant défenseur du libéralisme politique endormît sous les fleurs de sa rhétorique la réaction grandissante contre les mesures favorables à l'esclavage. Il y eut dans Boston une voix incorruptible et sans peur qui dénonça tout haut ces honteux écarts, et qui fut écoutée. Bientôt la chaire de Parker devint une des puissances du pays. Ses sermons circulaient avec la rapidité de pamphlets populaires. Des hommes supérieurs à l'influence des coteries, un Wendell Philipps, un Emerson, un Sumner, exprimèrent bientôt leur sympathique estime pour ses talens et son caractère. L'impopularité des premiers jours se changea en une sorte de crainte respectueuse vis-à-vis de cet homme de fer qu'aucune menace ne pouvait ébranler, qu'aucune perspective intéressée ne pouvait séduire, et qui ne se demandait jamais avant de parler si ce qu'il allait dire plairait à ses auditeurs. Ainsi Parker dénonça hautement la guerre du Mexique comme une guerre injuste, déloyale et lâche, comme un crime national, commis uniquement dans l'intérêt du parti de l'esclavage, et il en appela à la conscience publique des arrêts d'un patriotisme trop fier des victoires remportées et des territoires conquis. Il courut même de graves dangers en heurtant ainsi les passions de la multitude. Dans un *meeting* de Boston, où il devait prendre la parole contre la guerre, des volontaires revenus de l'armée pénétrèrent en armes dans la salle. Parker n'en décrivait pas moins avec des paroles brûlantes d'indignation les maux qu'avait faits la guerre et la honte qui en rejaillissait sur le drapeau fédéral, lorsque des vociférations menaçantes se firent entendre. C'étaient les volontaires qui exprimaient leur opposition. Parker se tourna vers eux et les fit taire d'abord en leur disant simplement : « A la porte? et à quoi bon?» Et il continua son discours; mais comme il était loin de modérer son langage, les murmures et les grognemens recommencèrent de plus belle. Les cris des volontaires furent même suivis de vociférations d'un caractère plus sinistre : *Kill him! kill him!* tuez-le! tuez-le! — Et un bruit de fusils qu'on arme retentit dans la salle. Parker refusa de céder : « A la porte? leur cria-t-il d'une voix retentissante. Je vous dis que vous ne m'y mettrez pas... Et vous voulez me tuer? Eh bien! je déclare que je m'en retournerai

chez moi seul et sans armes, et que pas un de vous ne touchera un cheveu de ma tête. » Ce qu'il avait promis, il le fit, et ce qu'il avait prédit arriva.

Du reste ce n'était jamais qu'au nom de la moralité compromise qu'il se mêlait directement des affaires politiques. Sa préoccupation constante, la réforme morale du peuple comme base de son perfectionnement religieux et social, le poussait à étudier de très près les autres causes de dépravation. Il n'aimait pas beaucoup les sociétés de tempérance avec leurs sermens d'abstinence absolue. Cependant, pour se mettre à l'abri de tout soupçon, il consentit à s'affilier à l'une de ces sociétés. Il croyait qu'il fallait détourner le peuple de l'abus et lui apprendre l'usage rationnel des boissons fermentées, sans quoi la tâche serait toujours à reprendre. Il insistait particulièrement sur les mesures de police et d'administration qui pouvaient diminuer les excès de l'ivrognerie, et il réussit à en obtenir d'excellentes, ce qui était beaucoup, et à en maintenir l'application, ce qui était plus encore. Une grande part de son activité fut aussi consacrée à obtenir des particuliers et des villes des sacrifices considérables pour répandre les lumières de l'instruction dans les classes inférieures, et il est certainement un de ceux qui ont le plus contribué à réaliser le magnifique déploiement d'écoles de tout genre dont peut se glorifier à juste titre le nord de l'Union. L'éducation des jeunes filles le préoccupait beaucoup, et il fit une guerre acharnée aux préjugés qui interdisaient aux femmes l'étude des sciences. C'est de mères éclairées qu'il attendait une génération supérieure à la moyenne de son temps. Il se pourrait même qu'entraîné par son zèle pour cette cause excellente, il eût quelquefois dépassé le but fixé par la nature et l'organisation sociale. S'il eut raison de poursuivre la réforme de nombreux abus dans l'instruction donnée aux femmes en Amérique et dans la législation qui fixait leur position civile, on peût douter qu'il fût dans le vrai quand il réclamait leur participation aux fonctions sociales réputées jusqu'à présent l'apanage de l'autre sexe. Il comprenait mieux assurément sa mission quand il dirigeait sa verve, tantôt indignée, tantôt caustique, contre la presse vénale, la chaire complaisante ou paresseuse, les sénateurs et les députés infidèles à leur conscience, les capitalistes « adorant le dieu dollar et le servant lui seul. » On lui reprochait quelquefois d'être un pasteur sans église régulière; il aurait pu répondre que son église était l'Amérique entière, et qu'il en était le sermonneur « détesté, mais écouté. » C'est, comme l'a dit un éminent prédicateur, M. Colani, la vraie marque de la bonne prédication.

Mais c'est surtout dans sa lutte contre les défenseurs de l'esclavage que Parker se montre admirable. Pour bien faire comprendre

les services qu'il rendit à la cause de la liberté et de l'humanité en Amérique, il suffira de dire rapidement en quel état il trouva la question : aujourd'hui, un an après sa mort, on sait en quel état il l'a laissée.

II.

C'est aux États-Unis que pour la première fois dans le monde moderne, en 1751, l'esclavage des noirs fut aboli de fait et de droit sous l'inspiration d'un christianisme fervent et sincère; mais cette abolition ne fut que locale. Le puissant souffle de liberté qui amena la guerre de l'indépendance conduisit la majorité des états de l'Union à l'abolir plus tard; la confédération ne l'en laissa pas moins subsister dans les états qui se crurent forcés de le conserver. Le sentiment général était alors qu'il disparaîtrait de lui-même, du gré des états qui l'avaient maintenu, et surtout qu'il ne s'étendrait pas. C'est le contraire qui est arrivé. Le moment vint où le sud, ayant fait toujours dépendre ses intérêts particuliers du maintien de l'esclavage, se trouva placé dans l'alternative, ou bien de laisser tomber l'institution, ou bien d'obtenir du nord qu'il l'aidât à la consolider et à l'étendre, car l'esclavage ne peut pas durer entouré de pays libres. C'est une institution qui doit grandir ou mourir. L'industrie naissait dans les états libres : le sud s'engagea complaisamment, à titre de réciprocité, à favoriser des tarifs protecteurs. Bientôt le travail servile trouva grâce aux yeux des gros capitalistes de New-York et de Boston, parce qu'il produisait en abondance une matière indispensable à l'industrie, le coton, et parce qu'il consommait une grande partie des objets manufacturés. C'était aussi le même travail servile qui fournissait les gros chargemens de tabac, de sucre, de matières textiles, aux innombrables *clippers* du nord qui allaient ensuite les porter en Europe. En résumé, la conscience du nord dormait, et le mot d'ordre était donné pour qu'on ne la réveillât pas. C'est au point que dans les grandes villes les comités directeurs des églises enjoignaient aux prédicateurs de ne pas porter en chaire cette importune question. Il y avait sans doute d'honorables désobéissances à ces injonctions intéressées, mais elles étaient trop faibles pour constituer une opposition sérieuse. Enfin le sud avait réussi à représenter le sort de ses esclaves comme tellement heureux qu'on se demandait presque s'il n'y aurait pas une véritable barbarie à sacrifier une telle félicité au fanatisme de quelques chanteurs de psaumes, aux théories d'idéologues qui ne connaissaient pas les affaires.

Une chose toutefois contrariait vivement le sud. Chaque année et malgré les plus cruelles mesures de répression, un nombre assez

considérable d'esclaves parvenait à fuir le paradis et à gagner au péril de la vie l'enfer des états libres. La longanimité du nord avait déjà supporté tant de choses, que les propriétaires du sud firent un pas de plus. Ils obtinrent en 1850 le fameux bill des « esclaves fugitifs, » qui investissait le premier homme venu du sud du droit de *kidnapper* (c'est le terme employé), c'est-à-dire d'escamoter par la ruse ou par la force, le plus souvent par les deux voies, tout homme de couleur résidant dans les états libres sous prétexte qu'il était à lui, de le traduire devant un juge fédéral, puis, après une vérification dérisoire où toutes les précautions étaient prises pour que le pauvre accusé ne pût échapper aux griffes de ses ravisseurs, de se faire délivrer sa capture par la force armée de l'Union. Une récompense de 10 dollars était allouée à chaque commissaire par tête de nègre *kidnappé*. Pour le coup, le nord parut trouver que les exigences de ses confédérés du sud tournaient tout doucement à la tyrannie la plus détestable que l'on pût imaginer. Il murmura, mais en définitive il laissa faire.

Pourtant depuis 1831 un humble imprimeur, William Lloyd Garrison, publiait à Boston un journal qui fomentait une certaine agitation abolitioniste. Cette agitation eut dans les premiers temps fort peu d'écho, assez toutefois pour que les vigies du sud, toujours aux aguets, dénonçassent en termes violens aux autorités du Massachusetts le caractère incendiaire de la feuille publiée sur leur territoire. Le maire de Boston s'efforça de calmer leurs alarmes. Il résultait de son enquête, leur écrivait-il, que le mouvement était absolument insignifiant, qu'il ne trouvait qu'un très petit nombre d'adhérens obscurs, et que Garrison lui-même n'était qu'un pauvre écrivain « vivant dans une espèce de trou avec un négrillon pour tout domestique. » — « C'est une chose étonnante, disait plus tard Théodore Parker, que le mépris fréquent des hommes intelligens pour les petits commencemens des grandes choses. Il y avait une fois quelqu'un qui n'avait pas même de trou pour reposer sa tête, et pas le moindre négrillon à son service; il n'avait de commerce qu'avec des gens très obscurs, et n'était pas trop bien avec les maires et gouverneurs de son pays, ce qui ne l'a pas empêché d'exercer à la fin quelque influence sur les destinées de ce monde. » En effet, en dépit du « trou » et du « négrillon, » le mouvement se propagea. Un parti se forma autour du courageux publiciste. Dès 1845, il ne perdit pas une occasion de prêcher « contre ce grand péché du peuple. » Son indignation ne connut plus de bornes quand la loi sur les esclaves fugitifs fut votée, et que l'on se prépara à l'exécuter dans Boston même. Il entrait dans les vues du sud et de ses alliés du nord que des faits accomplis habituassent promptement à l'exé-

cution de la loi les populations qui l'avaient vue décréter avec le plus de répugnance; mais un comité de vigilance s'établit à Boston sous la présidence de Parker, et ne craignit pas de déclarer publiquement qu'il s'opposerait à l'exécution de la loi. Dans l'espace d'une année, il réussit à faire passer au Canada près de quatre cents personnes de couleur. L'exemple fut suivi par d'autres villes du nord. Dans plusieurs d'entre elles, la population tout entière déclara qu'elle en voulait faire partie. C'est sous la direction de ces comités que s'organisa le *chemin de fer souterrain*, entreprise secrète qui avait pour but d'aider les esclaves fugitifs à échapper aux *kidnappers*, aux officiers de police et à ces chiens dressés à la poursuite des noirs, que les républicains du sud ne rougissaient pas de lancer à la piste des pauvres fuyards. Chaque année depuis lors, près d'un millier de fugitifs a profité du chemin de fer souterrain (1).

Un cas très particulier força Théodore Parker à déclarer plus nettement encore sa résistance ouverte à la loi fédérale. Deux de ses paroissiens, jeunes époux qui vivaient honnêtement de leur travail dans Boston, furent réclamés par leurs anciens maîtres du sud. Il était trop facile de prévoir ce qui les attendait, s'ils étaient enlevés : de cruels châtimens pour le mari, l'envoi de la femme dans quelque infâme maison de Charleston ou de la Nouvelle-Orléans, car c'est une des malédictions de l'esclavage que la nécessité où sont les maîtres de déployer une inexorable dureté envers les fugitifs réintégrés de force dans la servitude. Ces deux infortunés, ne sachant que devenir, se réfugièrent chez Parker. Celui-ci n'hésita pas. Il avertit sous main quelques amis du comité de vigilance et fit tenir aux *kidnappers* et aux *policemen* de Boston l'avis que quiconque pénétrerait dans son domicile pour en arracher ses hôtes ne le ferait qu'au péril de sa vie. Le fils d'un agriculteur américain n'est jamais embarrassé pour manier le pistolet ou l'épée. Accusé bientôt dans une conférence de pasteurs d'avoir donné l'exemple de la résistance à main armée contre une loi régulièrement votée par les conseils de l'Union, Parker se défendit de manière à ôter à ses censeurs toute envie d'y revenir. Il faut citer textuellement quelques passages de cet admirable discours :

« Oui, dit-il, j'ai des noirs dans mon église, des esclaves fugitifs. Ils sont la couronne de mon apostolat, le sceau béni de mon ministère. Je suis obligé de prendre soin de leurs corps, si je veux sauver leurs âmes... J'ai donc été obligé d'ouvrir ma maison à mes paroissiens et de les mettre à l'abri des griffes des voleurs d'hommes. Oui, messieurs, j'y ai été obligé, et

(1) Ce sera un jour une histoire bien curieuse à faire que celle du *chemin de fer souterrain*. En ce moment, tout le monde comprendra que la plus vulgaire prudence ordonne de se taire sur les moyens mis en œuvre pour le fonder et l'entretenir.

même de faire garder ma porte jour et nuit; j'ai dû, oui, j'ai dû m'armer moi-même. Cette semaine-là, j'ai écrit mon sermon un pistolet sur mon pupitre, un pistolet chargé, voyez-vous, la capsule au piston, prêt à tirer. Et même il y avait une épée nue à la portée de ma main. J'ai fait cela à Boston, en plein XIXe siècle, forcé de le faire pour défendre des innocens, membres de mon église, qu'on voulait envoyer à pire que la mort.

« Vous savez que je n'aime pas à me battre : si je ne suis pas partisan de la non-résistance, il me faudrait de bien graves motifs pour me décider à répandre le sang humain; mais que vouliez-vous donc que je fisse ? Écoutez. Je suis né dans la petite ville où commença la guerre de l'indépendance. Les mânes des citoyens qui tombèrent les premiers dans cette guerre reposent sous le monument de Lexington, ce monument *consacré à la liberté et aux droits du genre humain*. On y lit qu'ils sont morts *pour la cause sacrée de Dieu et du pays*. C'est la première inscription que j'aie lue de ma vie. Ces hommes sont mes parens. Ce fut mon grand-père qui le premier tira l'épée lors de la révolution. Lui et mon père étaient au premier feu. Le sang qui a coulé là coule aujourd'hui dans mes veines. Et puis, quand j'écris chez moi, dans ma bibliothèque, d'un côté est la Bible sur laquelle mes pères ont prié matin et soir pendant plus de cent ans; de l'autre est la carabine que mon grand-père portait à la prise de Québec, dont il se servit avec quelque chaleur à la bataille de Lexington, et encore un trophée de la même guerre, le premier canon pris par les « insurgens, » pris aussi par mon grand-père. Et avec de pareils symboles sous les yeux, en face de pareils souvenirs, quand un de mes paroissiens, quand une femme échappée de l'esclavage, poursuivie par des voleurs, vient se réfugier chez moi, vous voudriez que je lui fermasse ma porte, que je ne la protégeasse pas jusqu'au dernier soupir!...

« Mes frères, je n'ai pas peur des hommes. Il se peut que je les offense. Je me soucie peu de leur haine ou de leur estime. Je ne prends pas grand soin de ma réputation. Je serai peut-être forcé de transgresser des lois humaines; mais jamais, jamais je n'oserai violer l'éternelle loi de Dieu. Vous m'avez souvent taxé d'incrédulité. Je l'avoue, je diffère largement de vous en théologie; mais il est un point sur lequel je ne puis m'empêcher d'être très croyant. Je crois en Dieu, le père infini, le père de l'homme blanc et le père aussi de l'esclave de l'homme blanc. Advienne que pourra, je ne saurai jamais violer sa loi. Et vous ? »

Grâce à Parker et à ses amis, les deux fugitifs parvinrent à quitter l'Union et à passer en Angleterre. C'était en 1851, l'année de la grande exposition. On courut les voir au Palais de Cristal. Les États-Unis, qui ne brillèrent guère dans ce concours industriel, purent néanmoins exhiber aux yeux du vieux monde un produit vraiment indigène, un jeune couple humain, deux innocens qui chantaient *God save the queen*, et tout à la joie d'avoir fait perdre leur piste aux sbires esclavagistes!... C'est ce que Parker ne manqua pas de raconter hautement à ses susceptibles compatriotes de la manière caustique et passionnée propre à son genre d'éloquence.

Malheureusement, quelque vigilant qu'il fût, le comité ne pouvait tout prévoir. Un parti riche et influent de Boston, se couvrant du respect dû à la loi et surtout ayant à cœur de bien mériter de ses amis de New-York et de Charleston, faisait tous ses efforts pour le mettre en défaut. Dans la même année 1851, un pauvre ouvrier tailleur dut à la couleur de sa peau d'être *kidnappé* un soir dans les rues de Boston. Les passans qui voulurent intervenir en furent détournés par l'assurance que leur donna la police qu'on l'arrêtait sous inculpation de vol. Une fois traduit devant le juge fédéral, il était condamné d'avance. La population indignée voulait se ruer sur la prison, mais le parti de l'esclavage avait pris ses mesures : une force armée imposante gardait les abords de la prison, et de peur d'un terrible conflit les directeurs du mouvement abolitioniste conseillèrent au peuple de s'abstenir. En vain le pauvre nègre demanda aux églises de Boston qu'on se souvînt de lui dans les prières du dimanche précédant son départ : la coterie commerciale, qui avait la haute main dans les consistoires, ferma la bouche aux ministres officians, dans la crainte d'une nouvelle émotion populaire. Parker désobéit encore. Il alla trouver le prisonnier au milieu de ses geôliers et de ses *kidnappers*, lui prodigua ses consolations et l'accompagna jusqu'au navire qui devait l'emporter. Personne n'osa l'en empêcher, personne n'osa l'insulter; mais le dimanche d'après, devant une énorme affluence, il vengea la conscience publique par le plus éloquent peut-être de ses discours, un discours qui est tout à la fois un sermon, un pamphlet, un réquisitoire, une philippique, et qu'il faudrait traduire en entier pour en donner une idée fidèle, car, échappant à toutes les règles, il brave toutes les définitions.

« De la dure maison de servitude, s'écriait Parker, un homme s'est réfugié au sein du peuple du Massachusetts. On n'avait d'autre crime à lui reprocher que l'amour de la liberté. Il vint à nous comme un étranger qui compte sur l'hospitalité sacrée : Boston le prit et le jeta illégalement en prison. Il avait faim : Boston lui donna à manger la ration de ses criminels. Il avait soif : Boston lui donna à boire le fiel et le vinaigre des esclaves. Il était nu : Boston le couvrit de chaînes. Malade et en prison, il demandait un consolateur : Boston lui envoya un *marshal* et un commissaire, Boston l'a mis entre des voleurs d'hommes, rebut de l'humanité, et le leur a livré en disant : « Voici votre esclave! » Pauvre, enchaîné, voyant le gouvernement de la nation contre lui, il demanda des prières à nos églises : nos églises mercantiles lui ont répondu par des imprécations. Il nous demandait, au nom de notre Dieu, le sacrement de la liberté : au nom de leur trinité, la trinité d'argent, au nom de leur dieu de métal, elles l'ont baptisé *esclave*. Boston servait de marraine. L'église mercantile de la Nouvelle-Angleterre lui a dit : « Ton nom est *Esclave;* je te baptise au nom de l'aigle d'or, du dollar d'argent et du centime de cuivre! »

Cependant la position de Parker et des abolitionistes était devenue difficile. Ils n'étaient plus sur le terrain légal, et le respect de la légalité est grand chez les Anglo-Saxons. La loi des esclaves fugitifs était une loi infâme, mais une loi. Or Parker avait déclaré qu'il la foulait aux pieds au nom de l'Amérique, au nom du Christ et au nom de Dieu. En même temps l'homme politique le plus éminent du nord, Daniel Webster, qui briguait les honneurs de la présidence et voulait se concilier les voix du sud, déployait toutes les ressources de son talent pour persuader au nord qu'il fallait « décourager l'agitation abolitioniste » et se résigner à la loi des esclaves fugitifs. Ses argumens revenaient en résumé à ceci, qu'après tout c'était la loi, que s'il était pénible aux hommes du nord de l'observer, il n'y avait pas de mérite à n'accomplir que des devoirs agréables, qu'il serait beau de vaincre ses préjugés et de maintenir ainsi les lois et l'union en remplissant ses obligations constitutionnelles. « La loi de Dieu, disait-il, n'ordonne jamais de désobéir aux lois humaines. » Daniel Webster reçut la récompense qu'il méritait dans cette foudroyante réplique qui circula d'un bout à l'autre des États-Unis avec la rapidité d'un éclair. Parker cite plusieurs cas mentionnés dans la Bible, où la loi du pays et la conscience se sont trouvées en formel désaccord. Il demande ironiquement si c'était un devoir pour Daniel d'obéir au roi Darius qui avait défendu de prier le vrai Dieu, pour les apôtres de ne plus prêcher l'Évangile à cause de la défense du sanhédrin, pour les parens de Moïse de jeter leurs enfans dans le Nil afin d'obéir au décret du roi Pharaon.

« Cependant, ajoute-t-il, j'avise encore un autre cas, également rapporté dans la Bible, et dans lequel la loi ordonnait une chose et la conscience précisément le contraire. Voici le texte de la loi, article unique : « Le souverain sacrificateur et les pharisiens ordonnent que si quelqu'un sait où se trouve un certain Jésus de Nazareth, il ait à le leur faire savoir pour qu'on puisse l'arrêter. » Dès lors ce fut la tâche officielle, le devoir légal de tous disciples sachant où était le Christ, de donner l'information réclamée aux autorités du pays. Parmi eux, il y avait des âmes faibles, un Jacques, un Jean, qui avaient tout quitté pour le suivre, et d'autres gens de rien qui ignoraient la loi et furent excommuniés. Il y avait aussi des femmes comme Marthe et Marie, bonnes âmes qui aidèrent l'accusé de leur petit avoir, qui lavèrent ses pieds avec leurs larmes et les essuyèrent avec leurs cheveux. Elles firent tout cela joyeusement; c'était leur volonté et leur plaisir, il n'y a donc pas grand mérite à cela. « Chacun de nous remplit aisément des devoirs agréables. » Mais il se trouva un disciple assez fort pour « accomplir un devoir désagréable : » il alla dénoncer son sauveur au *marshal* du district de Jérusalem, qui s'appelait alors un centurion. N'avait-il donc aucune affection pour Jésus? Certainement il en avait; mais il sut « vaincre ses préjugés, » tandis que ce Jean, cette Marie, furent trop lâches pour cela.

« Et Judas Iscariote a mauvaise réputation dans le monde chrétien! On l'appelle « le fils de perdition! » On taxe sa conduite de criminelle, et même le Nouveau Testament prétend que le diable dut entrer en lui pour lui inspirer son hideux forfait! Ah! dans quelle erreur nous sommes! D'après nos légistes et nos hommes d'état républicains, Judas Iscariote n'a fait que remplir ponctuellement « ses obligations constitutionnelles. » C'était uniquement sur le fait de dénoncer la retraite du Seigneur que la loi le sommait de se mêler de cette affaire. Il prit donc ses trente pièces d'argent, — environ quinze dollars (un *Yankee* le fait pour dix, ayant moins de « préjugés à vaincre »). C'était son honoraire légitime, reçu comptant. A la vérité, les chrétiens ont pensé que c'était « le salaire d'iniquité, » et même les pharisiens, — qui d'ordinaire, nous est-il dit, annulaient les commandemens de Dieu par leurs traditions, — n'ont pas osé souiller leur temple avec ce « prix du sang. » C'était pourtant un honnête argent, honnêtement gagné. C'était de l'argent aussi honnête que la prime touchée par un commissaire américain pour un service du même genre. Dans quelle erreur sommes-nous donc! Judas Iscariote un traître! Allons donc! Ce fut un patriote! Il a su « vaincre ses préjugés! » Il a su accomplir « un devoir désagréable, » un devoir de « haute moralité! » Il a maintenu la loi et la constitution! Il a fait tout ce qu'il pouvait pour « sauver l'union! » Judas, tu es un saint! « La loi de Dieu n'ordonne jamais de désobéir aux lois humaines! » *Sancte Iscariote, ora pro nobis!* »

Des poursuites furent dirigées contre Parker à la suite de ce discours, dont l'effet fut immense. Parker se mit aussitôt à préparer sa défense, qu'il comptait présenter lui-même. C'eût été, on le conçoit, un nouveau triomphe pour le parti abolitioniste. C'est ce que comprit le parti opposé, et, sous prétexte de formalités négligées dans les préliminaires de l'instruction, les poursuites furent abandonnées.

Nous ne pouvons suivre Parker dans toutes les phases de sa lutte contre l'esclavage : elle remplit d'amertumes et de joies les dernières années de sa vie. Plus d'un échec bien douloureux pour son cœur de chrétien et de patriote fut encore infligé à sa cause de prédilection. Pourtant il voyait le parti abolitioniste grandir tous les jours et recruter peu à peu les hommes les plus honorables et les plus capables de l'Union. Au reste, les questions à l'ordre du jour ne l'empêchaient pas de traiter les sujets les plus intimes de la vie religieuse quotidienne. Sa prédication était profondément originale, comme sa personne : elle eût presque toujours étonné, quelquefois choqué un Européen peu habitué aux libres allures de la chaire américaine. Ordinairement il commençait par poser des principes abstraits ou par rappeler des faits bien connus, débutant ainsi par ce *plain statement of facts*, lequel, si l'on observe bien, fait partie intégrante de tout discours anglo-saxon qui prétend convaincre ceux

qui l'écoutent. Ce commencement était le plus souvent froid et aride. Peu à peu l'émotion sacrée le gagnait, les applications se déroulaient sans beaucoup d'ordre, mais serrées, pressantes, sans ménagemens d'aucune sorte, sous une forme à la fois positive et poétique dont nous ne connaissons guère d'exemples dans notre littérature européenne. Le même morceau passait souvent, et en très peu de temps, de l'*humour* qui provoque le sourire aux tons attendrissans de la sensibilité la plus exquise. On pourrait croire que chez Parker le sentiment austère du devoir, l'énergie virile, la passion concentrée pour les causes préférées, prédominaient au point d'étouffer ce qu'on peut appeler le côté féminin du cœur, la tendresse, la sympathie, l'indulgence. On se tromperait fort : Parker pouvait pleurer comme un enfant, lorsqu'il entendait raconter ou qu'il racontait lui-même un trait de dévouement ou de résignation. Nous n'en voudrions d'autre preuve que le délicieux fragment que nous empruntons à l'un de ses sermons le plus fortement marqués au coin de sa personnalité, un sermon *of old age*, dans lequel il montre, par une série de portraits, qu'une vie consciencieuse et aimante est la condition d'une heureuse vieillesse. Il a parlé du vieux débauché, du vieil avare, du vieux *kidnapper* (qu'il s'est bien gardé d'oublier), du vieil ambitieux, de la vieille coquette, représentés chacun par une figure expressive. Il arrive enfin à des vieillesses d'un tout autre genre, et dans miss Kindly par exemple il nous offre une charmante personnification du dévouement.

« Miss Kindly est la tante à tout le monde, et depuis si longtemps, que personne ne se souvient de l'avoir connue autrement. Les petits enfans l'aiment beaucoup. Il y a quelque soixante ans qu'elle aidait leurs grand'mères à faire leurs toilettes de noces, et c'est à sa bourse que le grand-père de ce jeune garçon doit d'avoir pu suivre les cours du collége. Les générations qui la suivent la bénissent. C'est son travail patient qui a fourni au père de cet homme le moyen de prendre son essor. C'est elle qui lui a mis dans la main le germe fécond de la grande fortune qu'il possède aujourd'hui. C'est son inépuisable bonté qui a rempli la coupe, source de cette brillante renommée qui maintenant se répand comme un fleuve sur le vaste monde. Aujourd'hui elle est vieille, bien vieille. Les petits enfans qui rôdent autour d'elle, ébahis et roulant de grands yeux, s'émerveillent qu'on puisse être vieux comme cela, et qu'un jour tante Kindly ait eu aussi une maman qui l'embrassait sur la bouche. Pour eux, elle est du même âge que le soleil, une des institutions du pays. A Noël, son arrivée est toujours accompagnée de tant de jolis cadeaux, qu'ils la prennent pour Mme Saint-Nicolas (1) en personne, ce qui ne l'empêche pas d'avoir préparé la crèche du Messie dans plus d'une pauvre cabane...

(1) Saint Nicolas, dans les pays du nord, est, selon la légende, le distributeur des cadeaux mérités par les enfans sages.

« Il est près de midi. Elle est seule. Tout le matin, elle a été pensive, se parlant à elle-même. La famille s'en est aperçue, mais n'en a rien dit. Seule dans sa chambre, elle prend dans un tiroir secret un petit écrin, et dans cet écrin un livre à fermoirs doré sur tranches. Les fermoirs sont usés, la dorure est rougie, la reliure est fanée par un long usage. Sa main tremble en l'ouvrant. D'abord elle lit son nom écrit sur la feuille blanche, rien que son nom de baptême, « Agnès, » et la date. Il y a précisément aujourd'hui soixante-huit ans qu'il fut écrit sur cette page, en lettres bien nettes, tracées par une main jeune et forte, — avec un léger frisson pourtant, comme si le cœur eût battu trop vite. Elle est bien usée, la chère vieille bible. Elle s'ouvre d'elle-même au quatorzième chapitre de l'Évangile selon saint Jean. Il y a là un carré de papier plié dont les extrémités touchent au premier et au vingt-septième verset de ce chapitre. Elle ne voit ni l'un ni l'autre; elle lit les deux versets dans son âme : *Que votre cœur ne se trouble pas; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. — Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne.* Puis elle ouvre le papier. Il y a dedans un peu de poussière brune. On dirait les restes d'une fleur. Elle prend la précieuse relique dans sa main froide d'émotion. Une larme tombe sur la poussière et la transfigure. C'est une belle rose de printemps, à peine éclose, toute fraîche de rosée. Oh! tante Kindly n'est plus vieille à présent, ce n'est plus tante Kindly; c'est « sa douce Agnès, » telle qu'elle était à dix-huit ans, il y a soixante-huit ans de cela, un jour de mai que la nature entière avait revêtu sa robe de mariée, et que les fleurs joyeuses chantaient sur tous les tons l'hymne des épousailles de l'année. Son bien-aimé venait de placer cette rose dans sa main, tandis que sur sa joue candide le bon Dieu en faisait naître une autre, à peine éclose, fraîche de rosée comme la première. Le bras du jeune homme l'a entourée. Ses boucles brunes retombent sur l'épaule de son fiancé. Elle sent son souffle sur son visage, leurs lèvres se rapprochent, et, comme deux gouttes de rosée s'unissent dans la rose, leurs âmes se confondent dans la sainte communion de l'amour infini. C'est que le jeune homme doit partir pour un pays lointain. Ils penseront l'un à l'autre toutes les fois qu'ils regarderont l'étoile du nord. Elle lui a donné sa bible. Il a vu l'étoile du nord planer sur les tours de mainte ville étrangère; mais il ne reviendra pas. Dieu a rappelé son âme à lui. — Agnès a vu revenir sa bible, pleine, comme toujours, de l'amour de Dieu, mais sans l'homme qu'elle aimait. Une page était pliée de manière à indiquer ces mots bénis de saint Jean, premier et vingt-septième versets du chapitre quatorzième. Elle y a mis la rose pour marquer le passage avec ce symbole de leurs jeunes amours. Aujourd'hui son âme est avec lui,—son âme de vierge avec son âme d'ange. Un jour ces deux âmes, comme les deux gouttes de rosée au sein de la rose printanière, se réuniront dans une immortelle alliance, et la vieillesse de la terre deviendra la jeunesse éternelle du royaume des cieux. »

C'est cet optimisme final, tenant de près aux vues religieuses de Parker, qui repose presque toujours son lecteur des émotions qu'il lui faut ressentir en s'abandonnant à cette ardente parole. Parker est

un de ces penseurs qui ont su joindre aux censures les plus impitoyables sur les hommes et les choses de son temps les prévisions les plus sereines sur l'avenir définitif de l'humanité. C'est un bonheur qu'il dut certainement à sa religion, si simple à la fois et si intense. Elle était aux agitations fiévreuses de sa vie ce que les profondeurs de l'océan sont à la surface que les vents soulèvent. Après chaque tempête, le calme inviolable des abîmes s'impose à la masse entière, qui, de nouveau souriante et paisible, réfléchit l'azur immense. Nul n'a mieux savouré que ce rationaliste la puissante volupté des ravissemens mystiques, et nous en pourrions fournir des preuves bien éloquentes, si déjà nous ne craignions d'avoir trop cité.

III.

La réputation que Parker devait à son talent oratoire et à son caractère faisait rechercher avidement ses discours par ceux qui ne pouvaient les entendre. Plusieurs journaux politiques les reproduisaient, soit en entier, soit par fragmens, dès qu'ils avaient été prononcés, et les propageaient jusqu'aux confins les plus reculés du territoire. On connaît le prodigieux développement de la presse quotidienne dans l'Amérique du Nord. Les sermons écoutés par l'élite de la population bostonienne circulaient ainsi des villes aux campagnes et allaient trouver jusqu'aux pionniers perdus dans les solitudes du *far west*. On a calculé que plusieurs d'entre eux avaient été répandus à plusieurs centaines de mille exemplaires dans l'espace d'une semaine. Pour satisfaire à une demande toujours croissante, il en publia lui-même plusieurs recueils, et ce sont ses discours religieux qui forment la majeure partie des douze volumes publiés aujourd'hui sous son nom. Outre les écrits dont nous avons parlé, la collection se compose d'un volume de *Miscellanées*, contenant plusieurs travaux fort remarquables de critique religieuse, entre autres sur Bernard de Clairvaux et sur la théologie allemande, d'un autre volume renfermant dix sermons sur divers sujets de religion et de morale, d'un troisième intitulé *Sermons of Theism*, puis de deux autres volumes d'*Additional Speeches*, lesquels furent encore suivis de trois nouveaux recueils de *Speeches*, *Addresses*, etc. Cette longue série offre une fidèle image de cette vie agitée. La lecture en est singulièrement attrayante, d'abord à cause de la variété des questions traitées, mais aussi par la manière dont les sujets les plus rebattus de la religion et de la morale sont rajeunis par cette vigoureuse et spirituelle éloquence. Quelques-uns de ses plus intéressans discours sont consacrés à la mémoire d'hommes illustres de

l'Union, d'hommes qu'il a quelquefois combattus, Quincy Adams, Zacharie Taylor, Daniel Webster. Un pareil genre de discours religieux est inconnu et, disons tout, serait impossible en Europe. Qu'on se figure un prédicateur de Londres ou de Paris montant en chaire le lendemain de la mort d'un homme d'état, s'emparant de toute sa carrière politique et la critiquant d'un bout à l'autre au nom de la morale chrétienne, avec autant de sévérité pour les écarts que de soin minutieux à en faire ressortir les bons côtés. C'est pourtant ce que Parker a fait à Boston. Il suffit de lire son discours sur Adams et celui dont la vie et les vastes talens de Daniel Webster lui ont fourni le sujet pour reconnaître qu'il est impossible de pousser plus loin la hardiesse et l'impartialité des jugemens. Cependant Parker ne comptait pas s'en tenir uniquement à cette incessante production, provoquée par les incidens ou les besoins du jour et de l'heure. Il préparait les matériaux de deux grands ouvrages, dont l'un devait contenir une biographie critique des hommes célèbres de l'Amérique, tandis que le second, de beaucoup le plus intéressant pour nous et celui qui exigeait le plus de recherches de tout genre, eût été consacré aux *Origines des religions chez les races dominantes de l'humanité.* C'était à publier ce dernier ouvrage que Parker tenait par-dessus tout. Il espérait en faire le monument et comme le résultat définitif de ses études et de ses expériences. Il avait même déclaré qu'à partir de sa cinquantième année il renoncerait à la prédication hebdomadaire pour se vouer entièrement à cette œuvre capitale. Il ne lui fut pas donné de réaliser son espérance.

Ce n'est pas impunément qu'un homme concentre et dépense une pareille abondance de vie dans les conditions de l'existence terrestre. Théodore Parker se faisait illusion sur ses forces physiques. Aux conseils que ses amis lui prodiguaient pour qu'il ménageât sa santé, il opposait d'abord la nécessité de travailler sans relâche aux œuvres qui réclamaient tous ses instans, puis les six générations de robustes agriculteurs dont il descendait. Cependant une précoce décrépitude s'était annoncée. Il avait quarante-huit ans en 1858, on lui en eût donné plus de soixante. Il négligea les premiers avertissemens de sa nature épuisée, et continua de prêcher chaque dimanche, de travailler, de voyager, de *lecturer* toute la semaine. Le dimanche 7 janvier 1859, presque au moment de monter en chaire, il fut atteint d'une hémorragie pulmonaire de très mauvais augure. Il fallut lui imposer un congé d'un an, que, sur le conseil des médecins, il alla passer à Santa-Cruz, l'une des Antilles danoises. Les premiers effets de ce repos sous le ciel et près de la mer des tropiques parurent très favorables. Les forces étaient revenues comme par enchantement. Sa conversation était de nouveau vive, enjouée,

pleine de verve piquante et de cordialité. C'est là qu'il écrivit son autobiographie, sous prétexte de répondre à une lettre des plus affectueuses qu'il avait reçue de ses paroissiens de Boston. Il se livrait à sa vieille passion, la botanique, et à sa passion plus récente, à la noble entreprise qui absorbait toutes ses pensées, l'émancipation des esclaves. Il trouvait à Santa-Cruz une population noire libérée depuis onze ans, et dont la prospérité, les progrès le ravissaient d'aise. Il se promettait de cette enquête faite *de visu* les plus heureux résultats en faveur des nègres encore asservis de l'Union américaine. On crut qu'un voyage en Europe achèverait sa guérison. Il semble au contraire que cette dernière visite au vieux monde lui ait été fatale. Il traversa l'Angleterre, la France et la Suisse avec les alternatives tour à tour favorables et alarmantes propres à la maladie qui devait l'emporter. Pendant six semaines qu'il passa au chalet de Combe-Varin, dans la Suisse française, entouré d'amis et de soins, l'espoir de la guérison put encore se ranimer.

Nous devons au savant professeur Desor un intéressant récit de la manière dont le malade passait son temps dans cette pittoresque retraite du Jura où des hommes de nationalité différente, mais pour la plupart éminens dans les sciences ou dans les lettres, s'étaient réunis et charmaient par des entretiens du plus haut intérêt les loisirs que leur imposait une santé affaiblie. Là Parker se rencontra et se lia d'une vive amitié avec l'excellent Hans Küchler, ministre de l'église catholique allemande de Heidelberg, l'un des hommes les plus respectables qui se soient associés au mouvement, d'ailleurs si mélangé, que suscita le prêtre Ronge il y a une quinzaine d'années. La mort subite de Küchler à Nidau, au moment où il se disposait à rejoindre sa famille, jeta un triste voile sur la réunion de Combe-Varin (1). Des conversations du chalet helvétique est sorti un album publié par les soins de M. Desor, où se trouve, à côté d'excellens articles scientifiques, une boutade de Parker lui-même, intitulée *Pensée d'un Bourdon sur le plan et le dessein de l'univers*. C'est une satire spirituelle du langage, des raisonnemens, des habitudes pédantes des sociétés savantes, mais en particulier de certaines théories fondées tout entières sur la prétention de l'homme à se poser en dernier mot de la création. Peut-être quelques écrivains

(1) M. Hans Lorenz Küchler était avocat à Heidelberg, et s'est surtout distingué par le courage et le talent qu'il a déployés en faveur des pauvres égarés, victimes de la fièvre révolutionnaire de 1848, et que la compression de l'insurrection badoise avait fait tomber sous la juridiction exceptionnelle des conseils de guerre prussiens. Küchler réussit, malgré les circonstances les plus décourageantes, à dérober nombre d'accusés à la peine de mort, et il fut le consolateur et le soutien de ceux que ses beaux plaidoyers ne purent sauver.

d'Amérique et d'Europe, trop disposés à interpréter les lois de la nature dans un sens exclusivement favorable à l'orgueil humain, gagneraient-ils à méditer sérieusement cette fine parodie. Le même album contient un médaillon représentant en profil les traits de Théodore Parker. Son grand front dégarni, sa barbe, qu'il porte entière, blanche avant l'âge, des traits expressifs, creusés, dénotant un singulier mélange d'ironie et de bienveillance, toute sa physionomie enfin répond exactement à ce que sa vie fait déjà prévoir. Dans un dernier retour de ses forces physiques, il voulut abattre à coups de hache quelques sapins destinés à la scierie. Il revenait ainsi à une des occupations de son adolescence. Le plus beau des sapins, qu'il abattit avec une adresse qui émerveilla les assistans, n'était sain qu'à la base : le cœur était malade. C'était un triste présage.

On lui conseillait d'aller passer l'hiver à Madère ou en Égypte. Une sorte d'entraînement, dont lui-même ne se rendait pas bien compte, fit qu'il se dirigea sur Rome, dont il voulait consulter les bibliothèques en vue des ouvrages qu'il préparait, et d'où il espérait repartir pour visiter, en compagnie de M. Desor, les pays volcaniques du sud de la péninsule italienne; mais le mauvais temps et surtout les tracasseries sans nombre de la police pontificale ne firent que redoubler son malaise. Impatient de quitter la ville qu'il avait tant désiré voir et d'aller mourir en terre libre, Parker se fit transporter en Toscane, et nous tenons d'un témoin oculaire de ce suprême voyage que, réveillé, sur sa demande expresse, de l'assoupissement où il était plongé au moment où il franchissait la frontière, il laissa reposer un long regard humide sur le premier poteau tricolore qu'il découvrit au bord de la route. Ce salut suprême de Parker mourant aux nouvelles couleurs italiennes rappelle la bénédiction que le baron de Bunsen adressait de son lit de mort à « l'Italie et à sa liberté. » Avoir reçu à son baptême les vœux de deux hommes tels que Parker et le vénérable auteur des *Signes des Temps*, cela n'est-il pas d'un heureux augure pour la nation qui renaît en ce moment, après tant d'épreuves, à une vie nouvelle? La compagne de sa vie, à qui il avait dû le repos et la joie de son foyer, avait voulu le suivre. Ce fut elle, assistée de quelques amis, qui lui ferma les yeux à Florence, où il expira après plusieurs jours d'une lente agonie. Son seul regret, en quittant ce monde, était de n'avoir pu faire tout ce dont il se sentait capable. « Vous savez, disait-il à ses amis, que je n'ai pas peur de la mort; pourtant j'aurais encore voulu vivre pour achever plus d'un ouvrage que j'espérais publier : j'avais reçu de puissantes facultés, je ne les ai employées qu'à demi. » Pendant les derniers jours, il eut des heures de délire dans lesquelles il se

croyait dédoublé. Il voyait un Parker mourant à Florence et un autre plein de vie à Boston qui continuait son œuvre. Par ses dispositions testamentaires, il légua à la ville de Boston sa bibliothèque, de trente mille volumes. Il désira que sur sa tombe une voix amie lût les *béatitudes* par lesquelles le Christ ouvre son discours de la montagne, et qu'on lui érigeât une simple pierre grise avec son nom pour toute épitaphe. Enfin il s'éteignit lentement et doucement dans le ferme espoir de cette vie mystérieuse dont il avait tant de fois décrit les pressentimens révélateurs. On peut dire de sa vie ce qu'il disait de ses livres d'enfance : il n'a pas vécu beaucoup d'années, mais dans le peu qui lui en a été accordé, comme il a vécu! et de quelle belle et féconde vie!

Boston porte encore son deuil. La nombreuse communauté qu'il fortifiait de ses enseignemens n'a pu jusqu'à ce jour se décider à lui nommer un successeur. Il est douteux qu'elle en trouve un. Toutefois elle a résolu de poursuivre l'œuvre de son pasteur. Son vaste local s'ouvre chaque dimanche à des amis de Parker qui viennent parler dans le même esprit des grandes questions religieuses et sociales de l'heure présente. Parmi eux, on remarque quelques-uns des hommes les plus éminens de l'Union, MM. Garrison, Wendell Philipps, Emerson. L'influence morale de Parker lui survit, et s'exerce avec une puissance que les événemens actuels n'ont fait qu'accroître.

IV.

Il nous reste, pour compléter cette étude, à dire quelques mots de la doctrine religieuse de Parker. Nous en avons déjà indiqué quelques traits essentiels. Ayant vu toutes les infaillibilités qui s'imposent à l'homme, l'église, la Bible, la tradition, se dissoudre l'une après l'autre sous le feu de la critique, mais doué d'une âme passionnée pour l'idéal, il s'était replié sur lui-même, persuadé que sa nature spirituelle, travaillée de besoins religieux, constituait précisément ce tuf primitif qu'il avait en vain cherché partout ailleurs, et par conséquent l'indestructible base d'une religion supérieure à la région des tempêtes. Il constatait dans l'homme une triple intuition née avec lui, lors même que dans l'individu et dans la race elle ne se dégage que peu à peu, après un certain développement, — celle du divin, celle du juste et celle de l'immortalité. Ajoutons sur-le-champ qu'il échappait d'emblée à l'accusation de subjectivisme arbitraire par le point de vue vraiment philosophique sous lequel il envisageait l'histoire. C'est l'histoire elle-même, et non pas seulement la pensée individuelle de tel penseur, qui lui révélait le contenu

réel et ce qu'il appelait la prophétie de la nature humaine. Le christianisme présentait ainsi une valeur permanente, en ce sens que, produit d'un long travail de l'esprit divin dans l'humanité, il montrait, réalisée dans la conscience et la vie de son fondateur, la substance de la religion définitive, — définitive, disait-il, parce qu'elle est humaine dans la plus haute signification de ce terme et que l'homme devrait cesser d'être homme, s'il voulait ne pas s'en approprier les principes essentiels. Il est vrai que, guidé par la critique historique, il avait considérablement simplifié ce que l'on entend d'ordinaire par christianisme. Il ne voulait décerner ce nom qu'à la religion telle que Jésus lui-même l'avait conçue et pratiquée, et il avait constaté que, d'après les sources les plus authentiques, le Christ avait, non pas révélé des doctrines insondables, établi des rites surnaturels, mais simplement montré de parole et d'exemple la voie de la perfection religieuse et morale.

Le christianisme essentiel est en somme, selon Parker, la confirmation donnée par l'esprit divin, parlant dans la conscience humaine épanouie, des trois intuitions instinctives qu'il y avait semées, et qui s'y trouvaient virtuellement impliquées dès l'origine : Dieu, le devoir et l'immortalité. Sa supériorité sur toute philosophie, ce qui, à vraiment dire, en fait une religion, la religion elle-même, c'est qu'il est un fait spontané de la nature humaine, et non une théorie abstraite. Tels sont, en quelques mots, les cadres que Parker s'attachait à remplir de tout ce que sa remarquable érudition lui fournissait d'argumens, de considérations de toute sorte, empruntés à l'histoire, aux sciences naturelles, à la philosophie, à la Bible, à la critique, au sens intime. Au fond, nous n'y trouvons rien de précisément nouveau, en ce sens que depuis plusieurs années des vues analogues se sont fait jour dans la science religieuse partout où elle est libre. Cependant il faut observer que Parker les énonçait déjà avec une hardiesse et une précision étonnantes dans un temps où personne encore en Europe n'avait songé à en faire un corps de doctrines aussi concret et aussi applicable à la vie religieuse du grand nombre. Ce n'est pas avec cette intrépidité que l'excellent Channing se taillait dans les murs de la foi traditionnelle un modeste réduit, auquel il ne demandait qu'une chose, la vue directe sur l'amour de Dieu et sur le cœur humain. Ce n'est pas avec cette clarté de dessein et d'opération que Schleiermacher et les laborieux théologiens de son école élevaient les constructions d'ordre composite où la pensée moderne et les vieux dogmes se confondaient au prix de tant de peines et parfois de subtilité.

Cependant, même en se plaçant au point de vue de Parker, on est en droit de se demander s'il a réalisé complétement le pro-

gramme qu'il s'était tracé. Une raison exigeante réclamera sur bien des points autre chose que la simple affirmation de la conscience humaine. Elle voudra savoir sur quoi se fonde la légitimité de cette affirmation, et si les faits de l'expérience ne la contredisent pas. Or il serait impossible de revendiquer pour Parker l'honneur insigne d'avoir entièrement fourni, soit la preuve rationnelle, soit la confirmation expérimentale de ses principes, d'ailleurs si généreux et pénétrés d'un spiritualisme si élevé. Parker avait le regard profond, mais il n'avait pas le génie spéculatif. J'entends par là qu'il saisissait avec une rare promptitude les deux points extrêmes d'une série de vérités connexes, mais qu'il était moins heureux dans l'art de dérouler les anneaux intermédiaires. Il y a quelque chose d'incomplet, de contradictoire même, dans ses vues sur la nature morale de l'homme et sur le caractère du Christ. On peut être soi-même fort indépendant vis-à-vis du vieux dogme sans approuver l'espèce de fureur iconoclaste dont il est parfois saisi quand il en parle. En un mot, Parker n'a pas réussi à organiser ses vues religieuses, à en faire un tout bien proportionné et bien ordonné. L'opulence des formes, qu'il doit à son éloquence servie par une vaste érudition, ne saurait voiler entièrement une certaine monotonie provenant du retour incessant de quelques idées favorites qui se font jour partout. Comment expliquer cependant la puissance qu'il a exercée, qu'il exerce encore après sa mort? Cette puissance ne vient pas, nous l'avons vu, du caractère imposant, dominateur, de sa pensée. Parker n'est pas un homme capable, comme Hegel, de faire entrer toute sa génération dans son moule intellectuel, de telle sorte qu'elle ne sache plus comment en sortir. Cette puissance ne vient pas non plus de son érudition. La multitude ne sait guère apprécier ce genre de mérite. On ne peut pas davantage assimiler l'influence du pasteur américain à celle qu'un Zinzendorf, un Swedenborg surtout, ont due à une imagination ardente nourrie par un mysticisme sans frein. Non, tout le secret de cette puissance, ce qui définit, à mon avis, le prédicateur de Boston mieux que toutes les catégories dans lesquelles on pourrait le ranger, c'est que Théodore Parker a été un prophète dans la plus vraie et la meilleure acception de ce mot. Il est une de ces apparitions contemporaines qui nous permettent mieux que bien des recherches de comprendre le passé et de le saisir dans ce qu'il eut de plus intime. Cet homme qui aurait pu vivre tranquille à l'ombre de son figuier, et qui s'en va de ville en ville prêcher « contre les péchés du peuple, » cet homme, dominé par une idée simple, grande, contenue déjà dans la religion de son enfance et la constitution de sa patrie, — l'idée du libre développement de la personne humaine, — qui consacre sa vie à dégager cette idée de toutes les entraves

créées par les intérêts, les vices, les sacerdoces, les pouvoirs politiques de l'heure présente; cet homme, qui se refuse à tout compromis, qui n'a aucune espèce d'indulgence pour les nécessités politiques ou commerciales, qui, malgré tous les découragemens, malgré toutes les amertumes dont on l'abreuve, annonce joyeusement sur les toits l'aurore prochaine et prédit avec une assurance que rien ne déconcerte la victoire définitive de la vérité et de la liberté, cet homme est un prophète.

Du reste, ce n'est pas seulement pour les États-Unis que Parker a été un prophète. Son patriotisme n'avait rien d'exclusif; il se sentait à la lettre citoyen du monde, et s'il aimait tant l'Amérique, c'est qu'il y voyait le sol prédestiné où pourrait un jour se réaliser l'idéal rêvé par notre Europe. Pour nous aussi, au moment où les édifices et les traditions séculaires menacent de s'écrouler, quand on se demande avec anxiété s'ils n'écraseront pas sous leurs décombres et ceux qui les ébranlent et ceux qui les défendent, un homme tel que Parker est un prophète de consolation et d'espérance. Il a raison : quoi qu'il arrive, l'homme restera l'homme. Dans sa nature même, telle que Dieu l'a faite, il y aura toujours les révélations et les promesses qui font les belles vies et les belles morts. Et que nous faut-il de plus? Heureuses les églises qui trouveront dans leurs principes essentiels le droit de s'ouvrir sans révolution à ce christianisme impérissable dont Théodore Parker a été le prédicateur inspiré! Beaucoup de ses argumens seront réfutés, beaucoup de ses opinions seront oubliées; mais la vérité fondamentale qu'il a soutenue, — à savoir que tout en définitive repose sur la conscience, que Dieu se révèle à quiconque le cherche, que le salut de l'homme et de la société, sur la terre comme au ciel, ne dépend ni des dogmes, ni des rites, ni des miracles, ni des sacerdoces, ni des livres, mais du « Christ en nous, » c'est-à-dire du cœur droit, de l'âme aimante, de la volonté active et dévouée, — cette vérité ne périra pas et nous fera vivre avec elle. Et l'église qu'il a appelée de ses vœux, plus large d'ailleurs que l'unitarisme américain, l'église qui ouvrira un jour ses bras à toutes les sincérités, à tous les désintéressemens, à toutes les grandeurs morales, cette église vraiment universelle, qui dans le passé réunit déjà tant de nobles âmes séparées par des barrières aujourd'hui chancelantes, ne périra pas davantage.

ALBERT RÉVILLE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre 1861.

Nous n'abordons point encore la saison politique : nous en sentons pourtant l'approche. Il court déjà comme un de ces « premiers frissons d'hiver » qu'aimait tant le poète de notre génération ; nous discernons déjà plus d'un de ces « rayons jaunes » goûtés avec une si fine mélancolie par un autre poète qui a eu la chance de faire succéder aux maladifs attendrissemens de la jeunesse les vigoureuses saillies d'une maturité gaillarde ; mais, indignes que nous sommes, la poésie n'est point notre lot. Nous voulons dire simplement que le temps des vacances est passé, que les affaires avec les soucis vont revenir. L'empereur, à ce qu'on assure, rentre aujourd'hui à Paris, et dans peu de jours recevra le roi de Prusse à Compiègne. La question romaine a l'air de s'engager : cela ne donne-t-il pas le frisson? La Banque de France vient d'élever le taux de l'escompte, elle a l'air de nous annoncer que nous sommes en crise commerciale : n'est-ce point un rayon jaune? Parcourons le monde : en Italie, en Hongrie, en Pologne, en Amérique, le nœud des questions se serre, les événemens vont prendre un tour plus décisif. La période de repos que nous avons dans ces derniers temps décrite et dégustée touche à sa fin ; il faut s'attendre à voir commencer bientôt la saison de l'action.

On est vraiment contrarié que notre illustre ami M. Michel Chevalier n'ait pas pu remplir ce rôle de Josué qu'il ambitionnait naguère et arrêter le soleil sur la belle situation qui se dessinait il y a quelques semaines, lorsqu'on voit la Banque de France inaugurer à l'improviste une ère de cherté pour le crédit et pour l'argent. Nous disions textuellement, il y a deux mois : « C'est dans la perspective des conséquences de la récolte et de la prochaine campagne industrielle qu'est la véritable question intérieure du moment. » La récente mesure prise par la Banque et les suites qu'elle peut avoir doivent dès à présent prouver que nous ne nous trompions point.

Quant à nous, nous regrettons profondément la résolution à laquelle le conseil des régens de la Banque a cru devoir s'arrêter. Nous hésiterons d'autant moins à exposer les motifs de la conviction qui, en cette circonstance, nous sépare du système suivi par le conseil de la Banque, que, si nos idées à ce sujet pénétraient dans l'opinion, elles pourraient du moins atténuer les effets de la mesure qui a été adoptée.

En matière de banque, on le sait, nous n'épousons aucune des théories chimériques qui sont quelquefois patronées chez nous par des hommes d'affaires et par des écrivains influens. Nous ne sommes pas de ceux qui prétendent qu'en échange du privilége dont elle est investie, la Banque de France est tenue de donner le crédit à des conditions de bon marché artificiel. Nous ne sommes pas de ceux qui font une chicane à la Banque parce que son capital est placé en rentes sur l'état, et qui se figurent puérilement que ce capital, demeurant en permanence réalisé en espèces, ajouterait à la sécurité de son encaisse métallique. Nous ne sommes pas de ceux qui déclament contre toute hausse de l'intérêt, lors même qu'elle serait la conséquence naturelle de l'état réel du marché monétaire et du marché des capitaux. Nous ne sommes pas de ceux qui préfèrent à toute élévation logique du taux de l'escompte l'expédient inepte et néfaste du cours forcé des billets. Aussi nous rangeons-nous d'ordinaire parmi les approbateurs et non parmi les critiques de la sage administration qui préside à la direction de la Banque de France. Nous ne demandons qu'une chose à la Banque de France, c'est d'user de cette fonction suprême qu'elle exerce de régler les conditions du crédit, d'indiquer le loyer du capital de roulement de l'industrie et du commerce, de fixer, comme on dit, le prix de l'argent avec la circonspection qu'une telle responsabilité impose, et en tenant compte exclusivement des circonstances commerciales et des lois économiques qui régissent sur le marché des capitaux, comme sur celui des marchandises, les rapports de l'offre et de la demande. Nous croyons donc être à l'abri de toute accusation de malveillance systématique, si nous nous permettons de trouver à redire au parti que la Banque de France vient de prendre.

Avant d'émettre nos objections, nous ferons remarquer combien serait grave une erreur commise par la Banque de France dans l'élévation intempestive du taux de l'escompte. Malgré les déclamations auxquelles elles donnent lieu, les questions de banque et de crédit sont très peu comprises en France. L'opinion financière et commerciale n'est donc guère en état de rectifier elle-même les conséquences d'un jugement erroné porté par la Banque sur une situation donnée. Si la Banque venait à se tromper sur les motifs d'une élévation du taux de l'escompte, si le péril auquel elle voudrait parer ainsi était imaginaire, elle n'en produirait pas moins par cette fausse mesure un péril réel et un mal positif. Quand le public du commerce et de l'industrie voit la Banque renchérir le crédit, lorsqu'il entend surtout présenter vaguement, comme l'explication de cette mesure, les consé-

quences d'une mauvaise récolte, la nécessité d'exporter des quantités considérables de numéraire à l'étranger, les moyens lui manquent pour contrôler l'exactitude de cette appréciation et pour juger lui-même de l'opportunité du renchérissement du crédit. Le commerce et l'industrie sont donc obligés d'accepter comme vrai, lors même qu'il serait erroné, le jugement porté par la Banque, et de s'y conformer dans la pratique. Lorsqu'on voit la Banque procéder à une première élévation du taux de l'escompte au milieu de bruits peu précis sur l'insuffisance des récoltes et les sorties de numéraire, on s'attend naturellement à de nouvelles et successives élévations du taux de l'intérêt, et l'on agit en conséquence. Dans cette prévision, le crédit se resserre en dehors de la Banque; on présente alors à cet établissement des bordereaux d'escompte plus importans; on lui demande des sommes plus considérables en espèces; on charge son portefeuille, l'on vide son encaisse, et l'on rend ainsi nécessaires ces nouvelles hausses de l'escompte, dans l'attente et la crainte desquelles on est venu doublement peser sur le portefeuille et sur l'encaisse de la Banque. L'on est entré dans cette voie de gêne commerciale et de crise qui mène à la diminution forcée du travail, voie funeste surtout aux classes les plus intéressantes de la nation, à celles qui n'existent que par le travail de leurs mains, qui ne vivent que de salaires.

C'est cette conséquence d'une fausse mesure en matière de renchérissement du crédit que le conseil de la Banque doit avoir toujours présente à l'esprit dans ses délibérations. En ce moment, deux circonstances particulières devaient en outre être prises en considération par les régens de la Banque: l'insuffisance même de la récolte et l'application entière qui va être faite des traités de commerce avec l'Angleterre et avec la Belgique. Quel est l'objet que l'on a en vue, l'effet que l'on produit infailliblement en entrant dans un système de hausse de l'escompte? C'est de restreindre et de diminuer la production; mais d'où vient le trouble qui accompagne une mauvaise récolte, et contre lequel les banques cherchent à se prémunir? Une mauvaise récolte oblige le pays qui la subit à importer extraordinairement en quantités considérables une marchandise de première nécessité. Si cette importation pouvait se payer avec des produits, au lieu d'amener une perturbation, elle ne ferait que fournir à la production nationale un plus vif stimulant et un aliment plus large. Il faudrait donc, quand un pays est réduit par une mauvaise récolte à faire des importations considérables de blé, que la production, au lieu d'y être restreinte et diminuée, y pût être au contraire encouragée et développée. Cependant le besoin d'importation créé par une récolte insuffisante est un besoin extraordinaire; il est impossible que les exportations des produits nationaux donnent immédiatement le moyen d'échange équivalent: il y a donc un solde qu'il faut nécessairement payer en espèces et en métaux précieux. Qu'on le remarque, en aucun cas la hausse de l'escompte ne peut diminuer la dette du pays, la somme en métal qu'il

devra payer à l'étranger, et par conséquent la somme qu'il aura à prendre sur la réserve métallique de la Banque. Que fait donc la Banque en élevant le taux de l'escompte? Elle restreint la production, elle diminue les moyens d'échange en produits avec lesquels on pourrait payer une partie de l'importation extraordinaire des céréales, elle accroît le solde qui devra être payé en numéraire à l'étranger, et elle augmente la pression qui sera exercée sur son propre encaisse. Si la situation permettait d'échapper à cette nécessité, ce n'était donc pas seulement l'intérêt industriel du pays, c'était son propre intérêt qui conseillait à la Banque de ne point élever le taux de l'escompte. Les considérations puisées dans l'application actuelle du traité de commerce conduisent à une conclusion semblable. Vous allez mettre vos industries en concurrence avec les industries étrangères sur le marché français; vous allez avoir par conséquent une importation extraordinaire de produits étrangers : l'objet du traité de commerce est que les marchandises étrangères soient payées avec des produits nationaux. C'est juste au moment où la concurrence va commencer, et tandis qu'en Angleterre le commerce et l'industrie ont le crédit à 3 1/2 et à 3 pour 100, que vous placez le commerce et l'industrie de la France dans des conditions de crédit inférieures, et que vous lui faites payer l'argent 2 pour 100 plus cher! C'est juste au moment où l'industrie française devrait être excitée à produire davantage pour niveler ses exportations avec ses importations nouvelles que vous arrêtez son essor!

Il nous semble impossible que des considérations aussi importantes n'aient point frappé les régens de la Banque et le gouvernement, qui a dû sans doute être consulté sur l'opportunité de l'élévation de l'escompte. Cependant l'on a passé outre. Quelle est la puissance des raisons qui a déterminé cette mesure? Le public l'ignore et ne saurait s'en rendre compte. C'est encore un mal que cette ignorance. Nous ne pouvons parler, quant à nous, que des motifs que nous avons vus allégués dans divers journaux. Il semblerait que la principale préoccupation de la Banque se soit portée sur la question purement monétaire. Le grand argument aurait été l'insuffisance de la récolte et l'exportation de numéraire qu'elle devrait entraîner. On aurait parlé aussi de l'emprunt italien, placé en très grande partie en France, et dont les versemens successifs devraient faire sortir de France beaucoup d'espèces. Sous l'influence de ces diverses causes, la Banque de France aurait vu en quinze jours sa réserve diminuer de 29 millions. Bien que l'encaisse métallique fût encore de 350 millions, bien que depuis le dernier compte-rendu mensuel le portefeuille fût demeuré stationnaire un peu au-dessus de 500 millions, on a cru devoir entrer dans la voie des hausses de l'escompte.

Si les motifs allégués sont les seuls qui aient inspiré la résolution de la Banque, il nous est impossible d'y voir la justification suffisante d'une si grave mesure. La diminution de l'encaisse n'est pas le seul symptôme qui

puisse autoriser un établissement placé dans les conditions de la Banque de France à renchérir à l'improviste le crédit. En outre, si la France a, soit par ses achats de blé au dehors, soit par ses souscriptions à l'emprunt italien, contracté vis-à-vis de l'étranger des engagemens à courte échéance, qui pour une certaine somme devront être payés en numéraire, contre un tel fait toute élévation de l'escompte est manifestement impuissante. La dette existe, et elle sera payée en espèces, en espèces prises en grande partie à la Banque, avec l'escompte à 5 1/2, à 6, à 10, aussi bien qu'avec l'escompte à 5. Bien plus même, chaque degré d'élévation de l'escompte, restreignant au même degré la production, accroîtra le solde métallique que nous aurons à payer à l'étranger.

A notre avis, la Banque, lorsqu'elle élève l'intérêt, doit tenir compte de deux raisons bien plus sérieuses que les variations qui s'opèrent dans son encaisse. L'une de ces raisons dépend de l'état du marché intérieur, l'autre de l'état des marchés étrangers. Lorsque le marché intérieur est en proie à une spéculation exagérée, il y a lieu de renchérir l'escompte; mais l'excès de la spéculation se reconnaît à un autre signe que la diminution de l'encaisse : il se révèle à l'importance extraordinaire des demandes de crédit qui sont adressées à la Banque, et par conséquent à l'augmentation du portefeuille. La Banque est bien forcée encore de subir l'influence des marchés étrangers, lorsque le crédit, par des causes analogues à celles qui agissent sur elle-même, renchérit sur ces marchés. Quand l'Angleterre a en même temps que nous des paiemens extraordinaires à faire en espèces au dehors, quand elle s'est livrée comme nous à une spéculation excessive, nous sommes bien obligés, sous peine de l'aider à notre propre détriment, d'élever chez nous le taux de l'intérêt au niveau où elle le porte chez elle. Or ce qui, à nos yeux, rend moins justifiable la détermination prise aujourd'hui par la Banque de France, c'est qu'elle ne s'appuie ni sur l'une ni sur l'autre de ces raisons.

Il est certain que l'état présent de notre industrie et de notre commerce révèle tout le contraire d'un excès de spéculation. La Banque de France n'avait pour s'en convaincre qu'à consulter son propre portefeuille. Ce portefeuille ayant, à ce qu'on dit, varié à peine, tandis que 29 millions s'étaient écoulés de l'encaisse, il était évident que la sortie des espèces n'était pas le signe d'un de ces mouvemens de spéculation qu'il convient de contenir par l'élévation de l'escompte. Quant à l'état des marchés extérieurs, du marché anglais surtout, qui est le régulateur ordinaire des questions de crédit commercial, jamais il n'a dû nous inspirer moins de craintes. Nous assistons à un phénomène aussi curieux que nouveau. Toujours jusqu'à présent les crises monétaires provoquées chez nous par des insuffisances de récoltes, venant nous surprendre dans un accès de spéculation commerciale excessive, avaient coïncidé avec des crises pareilles provoquées en Angleterre par des causes identiques. Le plus souvent même il avait

semblé qu'en des circonstances pareilles nous avions plus souffert du contre-coup des crises anglaises que de l'effet naturel des perturbations qui se produisaient chez nous. Nous sommes maintenant en présence d'une situation toute différente. La récolte a été excellente en Angleterre, tandis qu'elle a été insuffisante chez nous : les Anglais ont des blés à nous vendre; le métal monétaire abonde à Londres; de semaine en semaine, nous avons vu l'escompte abaissé par la banque d'Angleterre : il est à 3 1/2 à la banque même, à 3 et moins encore dans Lombard street. Cet état de choses sera durable : la crise américaine oblige en effet l'industrie anglaise à restreindre ses opérations; un grand nombre de manufactures du Lancashire ne travaillent plus que quatre ou trois jours par semaine; le capital en Angleterre sera donc pendant longtemps encore plus offert que demandé. Dans ses besoins de céréales et dans le mouvement de ses transactions monétaires, la France par conséquent n'avait cette année nulle concurrence à craindre de la part de l'Angleterre. Il y avait de ce côté une sérieuse garantie de sécurité pour nous. Nous signalions, il y a deux mois, les avantages relatifs de cette situation : nous n'hésitions pas à y voir un motif d'espérer que nous n'aurions point à recourir à des restrictions de crédit par suite de nos achats de blé au dehors et de nos exportations de métaux précieux. C'eût été une expérience intéressante, instructive et, nous le croyons, très utile au pays, — puisque nous n'avions ni au dedans le péril d'une spéculation industrielle exagérée, ni au dehors l'embarras de la concurrence anglaise sur le marché monétaire, — de traverser la campagne commerciale actuelle sans altérer les conditions du crédit et sans jeter la défiance, peut-être le découragement dans notre industrie. Le système adopté par la Banque a déçu notre attente. Il est possible que cet établissement ait été déterminé par des considérations sérieuses, auxquelles nous nous rendrons volontiers, si l'on essaie de nous les faire comprendre. Lors même qu'il en serait ainsi, nous reprocherions toujours à la Banque de s'être conduite en cette circonstance avec trop de précipitation. Qui sait si les achats de grains à l'étranger entraîneront une exportation aussi considérable d'espèces qu'on se le figure? La plus grande partie des blés que nous importons sont achetés en Russie. De ce côté, nous croyons que les transactions pourront se liquider sans sortie d'espèces. La Russie, on le sait, doit beaucoup à l'Europe, et sa dette commerciale exerce sur l'équilibre de ses changes une influence défavorable. Pour empêcher une détérioration plus grave du change, le gouvernement russe s'est fait ouvrir par des maisons de banque françaises des crédits considérables, dont il use sous forme de lettres de change fournies par des banquiers de Berlin. Nous avons entendu estimer à une soixantaine de millions l'importance de cette circulation créée par le gouvernement russe. Il y aurait là, par une simple compensation de traites, le moyen de solder une portion énorme de nos achats de céréales sans qu'il fût nécessaire d'y employer un seul écu français. Dans tous les cas, le calme de notre

industrie, ce qui se passe en Angleterre, un encaisse de 350 millions, un portefeuille demeuré stationnaire, tout, ce nous semble, devait engager les régens de la Banque à envisager avec plus de sang-froid, à endurer avec plus d'aplomb la sortie de 29 millions en espèces. Il fallait du moins attendre le prochain compte-rendu mensuel qui aurait mis le public au courant de la situation, et lui eût permis de se prononcer en connaissance de cause. On cherchera peut-être à justifier la hausse de l'escompte par les retraits d'espèces qui ont eu lieu depuis que cette mesure a été arrêtée; mais qu'on y prenne garde, c'est à la hausse hâtive de l'escompte et à l'inquiétude qu'elle a excitée qu'on pourrait probablement attribuer avec plus de justice les saignées d'or qui ont été faites à la Banque depuis trois jours.

Cette hausse de l'escompte, ce signal de détresse arboré tout à coup ouvre assez tristement la campagne d'hiver pour notre situation intérieure. Nous espérons qu'on saura conjurer les effets d'un tel début, qui, comme nous le disions plus haut, coïncide si intempestivement avec l'application complète des récens traités de commerce. Si malheureusement la Banque était encore obligée d'aggraver les conditions du crédit, si l'on devait reconnaître qu'au lieu de céder à un mouvement exagéré de timidité, elle est réellement dominée par les nécessités d'une situation financière plus forte qu'elle, la question ne tarderait pas à devenir politique. Deux points sont très douteux dans la politique financière ou économique du gouvernement : ces deux points sont l'impulsion donnée aux travaux publics, laquelle a provoqué le seul mouvement de spéculation exagérée qui soit visible à l'heure qu'il est dans le pays, et l'excès des dépenses, qui va sans cesse grossissant nos budgets. Si, ce qu'à Dieu ne plaise et ce que nous nous refusons à croire, nous sommes destinés à traverser cet hiver une crise d'industrie et de crédit, ce sont ces deux points malades qui seront surtout mis en lumière. Le gouvernement et les membres des grands corps de l'état feraient bien, à tout événement, de se préparer à l'étude de la politique sobre et sensée qu'il est temps d'apporter dans la conduite des questions relatives aux travaux publics et aux finances.

Si à l'intérieur nous sommes aux prises avec des difficultés économiques qu'il eût été possible de détourner, au dehors nous avons affaire avec certaines difficultés dont il ne nous paraîtrait pas prudent de vouloir indéfiniment ajourner la solution. Parmi ces difficultés, la plus grave est assurément la question romaine. En traitant ici les divers aspects de cette question, nous ne nous sommes point trompés sur l'opportunité qu'il y avait pour l'Italie à entamer dès à présent un débat pratique devant l'opinion sur les conditions d'indépendance que le nouveau royaume offre à l'église en échange du pouvoir temporel de la papauté. Le chef du cabinet italien, M. le baron Ricasoli, a fait dans ce sens une ouverture au gouvernement français. Les journaux qui ont mentionné cet acte se sont trompés sur les circonstances dans lesquelles il a été accompli. Ce n'est point le ministre

italien à Paris, M. Nigra, qui a communiqué à M. Thouvenel le plan du gouvernement italien. C'est M. Ricasoli qui en a fait part à notre ministre à Turin, M. Benedetti : celui-ci, dans son récent voyage à Paris, a remis ce plan à notre ministre des affaires étrangères. Nous ne croyons pas que sur le fond des choses le projet de M. Ricasoli s'éloigne sensiblement des conditions que nous avons indiquées comme pouvant conserver au saint-père les immunités et les attributions de la souveraineté personnelle, et par conséquent les garanties de l'indépendance. Le mémorandum de M. Ricasoli, qui sera sans doute publié en temps opportun, indique les bases sur lesquelles le royaume d'Italie pourrait entrer en négociation avec le saint-siége pour l'établissement du nouvel état de choses. S'il fallait en juger par une brochure récemment publiée à Paris, *Garanties données par le roi d'Italie pour l'indépendance du saint-siége*, les bases offertes par M. Ricasoli ne seraient relatives en effet qu'à l'indépendance du pape, et ne mentionneraient point ces libertés complètes de l'église dont M. de Cavour avait montré avant sa mort la séduisante perspective. On semblerait vouloir laisser au pape qui accepterait une telle négociation le soin, le mérite et l'honneur de stipuler en faveur des libertés de l'église, auxquelles il sacrifierait les avantages incertains du pouvoir temporel; mais dans la situation présente est-il seulement possible d'aboucher les deux parties et d'amener le pape à entrer en pourparlers sur une question semblable avec un ministre du roi Victor-Emmanuel? Les moyens manquent au gouvernement italien pour porter directement ses propositions au saint-siége. Il a semblé au cabinet de Turin qu'avant de saisir de ces propositions l'opinion, qui en doit être le suprême juge, il n'y avait pas de voie plus convenable pour les faire parvenir à la cour de Rome que d'emprunter l'intermédiaire de la France. Le gouvernement français se chargera-t-il de la commission? Nous n'en savons rien, et peut-être n'a-t-il pris encore lui-même à ce sujet aucune résolution officielle. Nous comprenons que l'écueil pour le gouvernement français serait de couvrir d'une approbation implicite le plan italien par cela seul qu'il consentirait à le communiquer à la cour de Rome. Or, lorsqu'on est maître de Rome, que l'on occupe avec une armée, recommander au pape un plan qui lui demande son abdication, n'est-ce pas lui imposer soi-même cette abdication? Nous ne savons rien qui mette plus en évidence la fausseté de notre position à Rome. Chose curieuse, il n'est guère possible que notre gouvernement refuse son approbation à l'esprit, sinon à tous les détails du plan italien, et il ne paraît guère possible non plus que notre gouvernement prenne officiellement auprès du saint-père ce plan sous son patronage. Quel que soit le parti que l'on adopte, M. Ricasoli n'en aura pas moins fait envers la France acte de convenance et d'habileté en plaçant entre nos mains l'exposé des garanties d'indépendance que l'Italie offre au saint-siége. En essayant de faire arriver ses propositions au pape par la voie la plus honorable, il aura fait aussi acte de déférence envers

le saint-père. Ces préliminaires remplis, son vrai recours sera dans l'opinion publique et dans les événemens. Pour notre compte, nous persistons à croire que ce sont les événemens dont l'ancien royaume de Naples est ou sera le théâtre qui mèneront au dénoûment de la question romaine. Les troubles napolitains sont déjà loin d'avoir la gravité que leur attribue la presse hostile à la révolution italienne. On avait annoncé avec fracas le débarquement et les proclamations d'un partisan espagnol, Borgès, qui offrait un chef à l'insurrection. Borgès n'a pu réunir autour de lui qu'une petite bande. A peine entré en campagne, il a été battu. La plupart de ceux qui l'accompagnaient ont été faits prisonniers par les paysans. Il a pris la fuite, suivi de quelques hommes, et l'on croit qu'il ne tardera pas à être arrêté. L'Italie n'a rien à redouter de ces aventuriers étrangers, soi-disant conservateurs, qui ont appris des anarchistes d'une autre époque à faire de l'ordre avec du désordre, et qui ne réussiront point à donner une couleur chevaleresque à des expéditions de pillards. Ce n'est pas non plus au désavantage de l'Italie que peuvent tourner des actes aussi peu sensés que ceux que l'Espagne se permet envers elle. La cour d'Espagne a beau envoyer auprès de l'infortuné François II un ambassadeur : quel est le sens d'une si vaine démonstration? Elle montre seulement que la reine d'Espagne a oublié qu'elle doit son trône au droit populaire, et que le maréchal O'Donnell ne se souvient plus d'être arrivé au pouvoir par une sédition militaire fomentée au nom de la liberté.

Le monde civilisé apprendra avec satisfaction l'intervention réparatrice que la France, l'Angleterre et l'Espagne vont enfin accomplir au Mexique. Les trois nations ont eu également à souffrir de l'anarchie mexicaine, et elles ont été également impuissantes à obtenir des divers gouvernemens de hasard qui s'emparent nominalement du Mexique les satisfactions qui leur étaient dues. Nous ne croyons pas que les arrangemens que les trois gouvernemens européens doivent prendre pour combiner cette expédition collective soient aussi avancés que l'a prétendu un journal anglais; nous ne doutons point cependant que l'accord ne soit promptement conclu, et que l'Espagne, l'Angleterre et la France ne fassent bientôt elles-mêmes justice des insultes et des spoliations dont leurs nationaux ont été victimes au Mexique. On peut être sûr cette fois que la coopération des trois puissances sera efficace. Leur intention, paraît-il, serait d'occuper les principaux ports mexicains et d'y percevoir les revenus des douanes jusqu'à concurrence des sommes qui sont dues à leurs nationaux spoliés ou massacrés. Il y a quelques années, un ministre des finances, M. Lerdo, prit la peine de dresser un bilan des recettes et des dépenses du gouvernement mexicain. Il résultait du travail de ce studieux ministre que lorsque les choses allaient passablement au Mexique, c'est-à-dire lorsque le même gouvernement pouvait être maître à la fois et pendant quelque temps de la capitale et des ports, les revenus s'élevaient à environ 75 millions de francs et les dépenses

à 125. Les seules recettes un peu sûres étaient, d'après lui, les droits de douane perçus dans les ports. La France, l'Angleterre et l'Espagne, en occupant les ports, s'assureront donc des principales ressources du pays, recouvreront ce qui leur est dû, pourront s'indemniser en partie des frais de la guerre, et affameront le misérable gouvernement actuel du Mexique, conduit par une faction qui a pour mot d'ordre le cri de mort aux étrangers! Priver le gouvernement mexicain du revenu de ses douanes, c'est lui enlever tout moyen d'existence, c'est livrer l'intérieur du pays à la lutte de toutes les factions déchaînées. S'il existe pourtant un moyen d'établir quelque chose de régulier au Mexique, si ce pays n'est pas le seul au monde où de l'excès du mal ne puisse naître quelque bien, il est permis d'espérer que l'influence des puissances intervenantes ne se renfermera pas exclusivement sur le littoral, et pourra pénétrer et se faire heureusement sentir dans l'intérieur de cette contrée magnifique et désolée.

Il eût appartenu aux États-Unis de se joindre à l'expédition européenne contre le Mexique; mais la guerre civile ne peut leur permettre de tenter cet effort extérieur. Les États-Unis ont subi de la part du Mexique, dans la personne de leurs représentans et dans leurs nationaux, les mêmes outrages, les mêmes violences, les mêmes spoliations que nous. Sans la guerre civile, il est probable que les États-Unis eussent voulu obtenir du Mexique quelque chose de plus que des indemnités pécuniaires, et se fussent emparés de territoires depuis longtemps convoités. Il leur eût été doux d'ajouter la Sonora à la Californie. Les patriotes américains doivent regretter de laisser aux nations européennes la mission de châtier le Mexique. Il leur sera douloureux à coup sûr de voir les escadres et les soldats de France, d'Angleterre et d'Espagne dominer une des positions les plus belles de ce continent d'Amérique dont ils prétendaient interdire l'accès à la conquête européenne. Hélas! si l'affaiblissement causé aux États-Unis par la guerre civile ne faisait que donner aux Américains des leçons de modestie, de tolérance et d'humanité, ce malheur ne leur serait point tout à fait inutile. Ce n'est pas seulement l'expédition contre le Mexique qui doit faire regretter aux Américains du Nord l'isolement vaniteux qu'ils ont toujours voulu garder envers l'Europe. Si en 1856 le gouvernement de Washington eût adhéré à la déclaration du congrès de Paris contre la course, les états du nord n'auraient point à redouter aujourd'hui pour leur commerce maritime les entreprises des corsaires du sud. Depuis que la guerre civile a éclaté, trop tardivement instruit par l'expérience, le cabinet de Washington a offert à la France et à l'Angleterre de se rallier aux principes du congrès de Paris contre la course. Les deux puissances ne se sont point trompées sur le motif d'une telle offre : elles ont compris que le gouvernement de Washington voulait avoir l'aide de leur marine de guerre pour réprimer les corsaires armés par les états confédérés. Elles ont accepté l'offre des États-Unis, mais elles ont déclaré qu'elles n'entendaient en aucun cas s'engager à la

répression des corsaires du sud et s'exposer par là à entrer en guerre avec les états confédérés. Dès que le cabinet de Washington a vu qu'il ne pourrait obtenir le profit qu'il en attendait, il a retiré sa proposition, et cette conduite, on l'avouera, lui fait peu d'honneur. C'était de même une pensée peu fière que celle qu'il avait eue de recourir au prestige de Garibaldi et de chercher un nouveau Lafayette dans le solitaire de Caprera. Garibaldi, ainsi que nous l'avons dit, avait mis pour condition à son acceptation le consentement du roi Victor-Emmanuel. Nous ne nous étions pas trompés non plus en disant que le roi d'Italie avait répondu que, sans vouloir prendre la responsabilité de l'acte politique que lui annonçait Garibaldi, il le laissait libre de se décider à son gré. Il paraît positif que le héros italien avait été séduit par la perspective du grand rôle qu'il aurait eu à jouer dans une guerre qui, pour employer son langage, devait avoir pour résultat la rédemption des esclaves. Ses amis d'Italie ont été plus avisés : ils sont accourus auprès de lui, et en lui montrant, non sans raison, les services qu'il pouvait être appelé à rendre à l'Italie, ils l'ont détourné de cette lointaine aventure.

L'Allemagne n'en finit pas avec ses congrès de toute sorte. Ce n'est cependant point un ironique regret que nous exprimons. Par ces réunions animées qui ont pour objet l'art, la science, la politique, l'Allemagne révèle une vitalité généreuse. Loin d'y chercher un prétexte d'épigramme contre cette grande race germanique, nous lui envierions plutôt ce facile et vivifiant commerce des intelligences qui est une de ses manifestations les plus attachantes, nous chez qui les intelligences ont cessé de frayer entre elles et qui arrivons par l'isolement à une stérile torpeur. Parmi une des dernières réunions importantes qui ont eu lieu en Allemagne, il ne faut pas oublier le congrès économique. Là, comme partout cette année en Allemagne, la politique a fait sa trouée; là encore on a pu voir et le progrès des aspirations unitaires et les sérieux obstacles qu'elles rencontrent dans les intérêts et dans les mœurs. Le congrès économique se tenait dans la capitale de l'un des états du sud, à Stuttgart. La politique y est entrée par les questions de douanes et de tarifs. Dans ces matières, les unitaires ont le beau rôle, ils sont pour la liberté du commerce; les fédéralistes ont le mauvais, ils sont protectionistes. L'aspiration unitaire dans cette assemblée d'économistes et d'industriels s'est fait jour sous une forme curieuse. On a répandu dans le congrès le projet d'une sorte de parlement commercial qui aurait pour mission de veiller aux intérêts commerciaux de la confédération et d'en contrôler la législation douanière. Ce parlement se composerait de députés des états qui forment le Zollverein actuel et d'un conseil directeur où siégeraient des commissaires nommés par les divers gouvernemens. La Prusse aurait le pouvoir exécutif, soumis, il est vrai, au contrôle des directeurs et des députés; mais où perçait surtout l'esprit d'hégémonie prussienne, c'était dans le nombre des députés attribués à la Prusse. Ils devaient former la moitié des membres du parlement commercial. Les hommes

les plus éminens du congrès économique qui semblaient patroner ce projet appartiennent au parti unitaire; on désignait même parmi eux, comme l'auteur de ce projet de parlement commercial, M. Hansemann, le chef d'un des établissemens de crédit les plus importans de Berlin, un des hommes d'affaires d'Allemagne les plus remarquables par leur esprit d'initiative, et qui a été ministre de Prusse en 1848; mais on était dans un des quartiers-généraux de l'Allemagne méridionale. La majorité du congrès a repoussé ce plan de parlement commercial comme une tentative d'unitarisme au profit de la Prusse. M. Hansemann a eu beau désavouer ce projet et en décliner la paternité : le congrès, dans l'emportement de sa défiance, n'a pas même voulu voter l'établissement d'une commission permanente destinée à étudier les questions de tarifs. Ces dissentimens économiques compliqués de défiances politiques sont un des obstacles les plus sérieux que rencontre la négociation de notre traité de commerce avec la Prusse. L'alliance commerciale avec la France, prônée par les libres échangistes et les unitaires, soulève contre elle non-seulement les intérêts protectionistes, mais les passions et les intérêts politiques qu'effraient l'hégémonie prussienne et le fantôme de l'unité. Le congrès de Stuttgart a du reste été marqué par un incident qui montre l'obstination de ces préjugés teutoniques tant raillés autrefois par Henri Heine. Un Français, M. Garnier-Pagès, après avoir assisté à la réunion commerciale de Heidelberg et au congrès des légistes de Dresde, était présent au congrès économique de Stuttgart. M. Garnier-Pagès a naturellement porté, au grand dîner du congrès, un toast très cordial aux progrès de l'économie politique et à la fraternité des peuples. Savez-vous ce qui a mécontenté une partie de l'auditoire? C'est que M. Garnier-Pagès a porté son toast en français et qu'un orateur allemand lui a courtoisement répondu en français. Les farouches Teutons, qui ne nous pardonnent point d'ignorer leur langue, n'ont pas pu tolérer cet abus des discours français dans une assemblée allemande, et plusieurs convives ont cru que le patriotisme leur commandait de quitter la table et que la politesse ne le leur interdisait pas. Constatons pourtant que le voyage du roi de Prusse à Compiègne ne fait point en Allemagne tout le bruit qu'on aurait cru. La presse allemande en général ne parle de cet événement qu'avec beaucoup de modération et de réserve. Il faut lui savoir d'autant plus de gré de garder cette mesure, que ce voyage du roi de Prusse fournissait à l'Allemagne du sud une tentation bien vive d'user de représailles contre l'Allemagne du nord. Si un prince ou un ministre des états secondaires met le pied sur le sol français, tous les journaux du nord crient à la trahison. La presse du sud avait une bonne revanche à prendre à propos du voyage du roi de Prusse : elle ne l'a pas prise; c'est un bon point qu'il faut porter à son compte. Quant à nous, il nous sera permis de nous féliciter de n'avoir pas été, en cette occasion du moins, pour nos excellens voisins une cause de récriminations et de disputes.

E. FORCADÉ.

LES SOPRANISTES.

FARINELLI.

Est-il besoin de rappeler quelle idée nous guide dans ces portraits d'artistes célèbres? Un premier essai sur le sopraniste Velluti l'aura fait comprendre (1). Certaines biographies musicales, outre l'intérêt de curiosité qu'elles éveillent, ont le mérite de nous éclairer sur l'histoire de la musique même, et la destinée des maîtres du chant à diverses époques nous fait entrevoir le mouvement général de l'art. C'est à ce titre par exemple que la biographie de Farinelli mérite surtout de nous occuper.

Le célèbre virtuose si connu dans l'histoire sous le nom de Farinelli s'appelait en réalité Carlo Broschi. Il paraît certain qu'il est né dans la ville de Naples le 24 janvier 1705, et que le nom de Farinelli lui vient d'une famille distinguée composée de trois frères Farina, grands amateurs de musique, qui ont protégé son enfance. Farinelli n'est pas le seul sopraniste qui, par un sentiment de reconnaissance, ait échangé le nom de son père pour prendre celui d'un maître ou d'un protecteur généreux. Issu d'une famille pauvre, puisqu'elle avait consenti à lui faire subir une si cruelle mutilation, Farinelli a reçu les premières leçons de musique de son père, qui le confia ensuite aux soins de Porpora, grand maître qui a formé tout un essaim de chanteurs merveilleux. L'enseignement de Porpora, comme celui de Bernachi à Bologne et de tous les maîtres italiens de la première moitié du XVIIIe siècle, consistait dans le mécanisme de la vocalisation, dont il fallait surmonter toutes les difficultés avant qu'il fût permis à l'élève de penser au sens des paroles ou à l'expression de la phrase musicale. Dans cet âge héroïque de l'art de chanter et de la naissance de la mélodie savante, on admirait avant tout la pureté matérielle du son, la flexibilité de l'organe, une longue respiration qui permettait au virtuose de jouer de sa voix comme un oiseau, d'étonner et de charmer l'oreille. Aucun sopraniste n'a possédé comme Farinelli ces qualités brillantes. Doué d'une voix de soprano des plus étendues et des plus admirables, Farinelli se produisit de très bonne heure dans les cercles choisis de la ville de Naples, particulièrement dans la maison des frères Farina, ses protecteurs. Il était déjà célèbre et proclamé par les amateurs un *ragazzo divino,* un enfant divin, lorsqu'il quitta Naples pour suivre son maître Porpora, qui allait à Rome écrire un opéra pour le théâtre Aliberti. C'était en 1722. Farinelli avait alors dix-sept ans.

Il y avait en ce moment à Rome un trompettiste allemand dont l'habileté prodigieuse excitait l'enthousiasme du public. La trompette est l'un des plus anciens instrumens à vent qu'on ait employés dans l'orchestre rudimentaire du drame lyrique. Handel s'en sert avec beaucoup d'éclat dans l'instrumentation de ses oratorios, et dans les opéras du compositeur vénitien Cavalli qui furent exécutés à la cour de Louis XIV, la trompette exé-

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

cute des passages d'une difficulté extrême, ainsi que l'a remarqué Castil-Blaze dans son *Histoire de l'Opéra en France*. Pour exciter davantage la curiosité et l'intérêt du public, l'entrepreneur du théâtre Aliberti proposa à Porpora d'écrire un air avec accompagnement de trompette, où le jeune sopraniste napolitain aurait à lutter de bravoure avec l'instrumentiste allemand. Accédant au désir de l'*impresario,* Porpora mit dans son opéra le morceau qu'on lui avait demandé. L'air qui devait servir de champ clos aux deux virtuoses commençait par une ritournelle où se trouvait une note suspendue, confiée d'abord à la trompette, et que le chanteur devait reprendre ensuite; puis venait le motif principal, que chacun des deux rivaux devait répéter tour à tour. Le trompette attaqua la note en question avec une douceur extrême, l'enflant successivement, la tenant suspendue au-dessus de l'accord, qui la portait un temps infini; elle émerveilla le public. Farinelli, sans se déconcerter, saisit à son tour la balle au bond, comme on dit, caressa la note privilégiée, lui communiqua, *piano, piano,* la force, la chaleur et la vie, et la suspendit plus longtemps encore dans l'espace, comme un diamant de l'eau la plus pure qui éblouit l'oreille et l'imagination des auditeurs. Couvert d'applaudissemens frénétiques, Farinelli dut arrêter pendant quelques minutes la continuation du morceau. Il chanta ensuite la première partie de l'air avec un luxe de trilles et de caprices si étourdissant que la fermeté de l'artiste allemand en fut quelque peu ébranlée. L'instrumentiste cependant répondit au chanteur avec un talent qui balança le succès de son jeune et séduisant rival; mais, lorsque Farinelli eut à redire la seconde partie de l'air, il lui fit subir de tels changemens, il l'enrichit de *gorgheggi,* d'étincelles et de *mordenti* si merveilleux, que le public enthousiasmé le proclama victorieux et lui décerna la palme. Le succès du sopraniste fut tel qu'on l'attendit à la sortie du théâtre et qu'on l'accompagna chez lui en poussant des cris d'admiration.

Nous ne suivrons pas le virtuose dont nous racontons la vie sur tous les théâtres et dans toutes les villes où il fut appelé après le succès éclatant qu'il avait obtenu à Rome. Il était à Vienne en 1724 et à Venise l'année suivante, où il parut dans la *Didone abbandonata* de Metastase, musique d'Albinoni, compositeur vénitien des plus féconds. Farinelli revint à Naples, où il excita une grande admiration dans une cantate dramatique de Hasse, qu'il chanta avec la Tosi, célèbre cantatrice de ce temps, qui possédait une belle voix de contralto. Après avoir été à Milan en 1726, puis à Rome, Farinelli se rendit à Bologne en 1727. Il y rencontra le sopraniste Bernachi, qui devait avoir sur sa carrière d'artiste la plus salutaire influence. Bernachi était un virtuose déjà célèbre, que ses contemporains avaient surnommé le *roi des chanteurs*. Élève de Pistochi, qui avait fondé à Bologne une école de chant très estimée, Bernachi a continué avec succès l'enseignement de son maître en formant à son tour un grand nombre de virtuoses distingués. Farinelli débuta à Bologne dans un opéra où il avait un duo à chanter avec Bernachi, dont la voix était sourde et médiocre. Le brillant élève de Porpora, qui n'avait qu'à montrer sa taille svelte et une charmante figure pour prévenir le public en sa faveur, commença par dérouler sur la phrase mélodique qui lui était confiée tout l'écrin de ses fioritures vocales, toutes les ingéniosités de sa fantaisie, qui lui avaient si bien réussi à Rome. Après un

tumulte extraordinaire qu'avait soulevé dans la salle la bravoure prestigieuse de Farinelli, Bernachi reprit modestement le motif déjà entendu, l'exposa avec goût, sans le moindre artifice, et lui imprima un tel cachet de simplicité et de sentiment que son jeune rival en fut ému lui-même. Le public se prononça en faveur de Bernachi, et Farinelli, loin de se trouver humilié de cette victoire, s'avoua vaincu : il demanda des conseils à Bernachi pendant tout le temps qu'il passa à Bologne. J'ai assisté à une lutte semblable au Théâtre-Italien de Paris. C'était à une représentation de la *Semiramide* de Rossini : Mme Pisaroni chantait le rôle d'Arsace, et Mme Malibran représentait Semiramide avec toute la fougue de la jeunesse et les intempérances du génie. Le fameux duo du second acte, — *Ebben a te ferisci,* — était commencé, et Mme Malibran avait accumulé sur la phrase éclatante de l'*allegro* toutes les hardiesses d'une vocalisation incomparable. La Pisaroni, qui n'était rien moins que belle, reprit à son tour le motif de la réponse :

Or che il ciel ti rende il figlio
Dei sperar nel suo favor,

avec une telle largeur de style et un accent si pathétique, que le public comprit la leçon, et une voix s'éleva du parterre en s'écriant : *Questo è il vero canto!* — voilà la vraie manière de chanter! — Je n'oublierai jamais la figure de la Malibran pendant cette leçon indirecte qui lui fut donnée par une cantatrice supérieure, qu'elle a égalée depuis sans jamais la dépasser.

Farinelli parcourut de nouveau l'Italie, chantant tour à tour à Rome, Naples, Parme, Venise, qu'il visita plusieurs fois, et où il eut l'occasion de se mesurer avec les virtuoses les plus habiles de l'époque, tels que le sopraniste Gizzi, la Cuzzoni et la Faustina, qu'il devait retrouver à Londres quelques années plus tard. En 1731, Farinelli se rendit à Vienne. C'était la troisième fois qu'il visitait cette grande ville de l'Allemagne, l'un des points de l'Europe où la musique et l'opéra italiens étaient le plus vivement appréciés. L'empereur Charles VI, qui régnait alors et qui fut le père de Marie-Thérèse, était un connaisseur, un amateur distingué, comme l'avaient été ses prédécesseurs Léopold et Joseph Ier. Élève de Fuchs, vieux maître de chapelle de la cour, à qui l'on doit un traité de composition qui n'est pas oublié (1), l'empereur Charles VI jouait lui-même du clavecin avec beaucoup de facilité. A l'époque de son couronnement comme roi de Bohême, il avait réuni dans la ville de Prague près de trois cents musiciens, tant chanteurs qu'instrumentistes, venus de tous les côtés de l'Allemagne et de l'Italie pour exécuter un grand opéra de Fuchs, *Costanza e Fortezza.* Un jour que Charles VI accompagnait au clavecin un morceau que lui chantait Farinelli, il fut étonné du luxe de trilles, d'appoggiatures et de gammes interminables dont le virtuose chargeait son style. « Pourquoi, lui dit le souverain avec calme, après avoir rendu justice à sa merveilleuse exécution, pourquoi prodiguez-vous ces ornemens qui défigurent la pensée du maître, et qui n'excitent que la surprise des sens? Il serait plus digne de votre talent et de l'art que vous cultivez de produire l'émotion par des moyens plus simples

(1) *Gradus ad Parnassum, sive manuductio ad compositionem musicæ regularum.*

et plus expressifs. » La leçon de l'empereur Charles VI, qui est de tous les temps et de tous les arts, acheva d'opérer dans Farinelli la transformation qu'avaient déjà commencée les conseils et l'exemple de Bernachi. C'est depuis lors que Farinelli est devenu le chanteur pathétique et touchant qu'on a admiré à Londres et à la cour d'Espagne.

C'est en 1734 que Farinelli, riche, célèbre et comblé de toute sorte de faveurs, quitta la péninsule italienne pour se rendre en Angleterre. Londres était alors, comme cette ville l'a toujours été depuis, le rendez-vous, le marché, pourrait-on dire, des virtuoses et des musiciens de l'Italie. Deux théâtres où l'on jouait l'opéra italien se disputaient la faveur du public. L'un était dirigé par Handel, qui y faisait exécuter ses propres ouvrages; l'autre était sous l'influence de ses adversaires, car ce grand musicien, qui n'était pas d'un caractère facile, s'était aliéné toute la haute aristocratie du parti hostile à la cour, dont Handel était le protégé. Porpora avait été mandé à Londres pour diriger ce second théâtre d'opéra italien qu'on voulait opposer à celui du grand maître saxon. Malgré la désertion de Senesino, célèbre contraltiste, qui s'était brouillé avec Handel, celui-ci, grâce à son génie, soutenait la lutte avec avantage. C'est alors que Porpora eut l'idée de faire engager son ancien élève Farinelli et d'opposer un virtuose incomparable aux chefs-d'œuvre de son rival. Farinelli débuta à Londres dans un opéra de Hasse, *Artaxercès,* où il fit intercaler un air qu'avait composé pour lui son frère Richard Broschi. Ce morceau à tiroir, un de ceux qu'on appelait alors très justement *aria di baule,* air de voyage, parce que les virtuoses célèbres en avaient toujours leurs malles pleines, commençait par un effet de son soutenu semblable à celui qui avait fait le succès de Farinelli à Rome dans sa lutte contre le trompettiste allemand. Le public anglais, qui n'avait jamais rien entendu de semblable, éclata en transports d'enthousiasme qui durèrent pendant toute la représentation. A cette voix admirable, d'une étendue de plus de deux octaves, conduite avec un art suprême, à cette longue respiration qui permettait au chanteur de prolonger indéfiniment une note limpide ou émue, éclatante ou voilée, et de lui communiquer toutes les pulsations de la vie, tout le monde fut ébloui, et un amateur s'écria : « Il n'y a qu'un Dieu et qu'un Farinelli! »

L'immense succès de Farinelli fit la fortune du théâtre que dirigeait Porpora et ruina le grand musicien que l'Angleterre avait adopté. C'est en partie à ce revers de l'entreprise de Handel que l'on doit la création des beaux oratorios qui sont aujourd'hui le vrai titre de sa gloire. Farinelli devint l'idole de la haute société de Londres. Admis à la cour, il y chanta plusieurs fois accompagné au clavecin par la fille du roi. Comblé de cadeaux, de chaînes, de bijoux, de tabatières enrichies de diamans, Farinelli gagna dans l'espace de trois ans jusqu'à *cent vingt-cinq mille francs,* somme considérable pour l'époque. Que les temps sont changés! Il n'y a pas aujourd'hui de fils de jardinier, il n'y a pas de tonnelier ou de perruquier doué d'une voix de ténor quelconque, qui, après avoir été un peu débarbouillé par le premier professeur de chant venu, ne gagne 100,000 francs par an pour venir crier sur un théâtre les cinq ou six rôles qu'on lui a serinés. Pour un véritable et grand artiste comme M. Duprez, qui a été élevé dans le temple

et nourri dès l'enfance de la parole du Seigneur, on ne voit et on n'entend que des manœuvres dégrossis qui savent à peine débiter la leçon apprise la veille. Tel n'était pas Farinelli. Esprit cultivé, homme de goût, de sentiment et de manières élégantes, Farinelli était fort recherché dans le monde qu'il charmait par son admirable talent (1).

Après trois ans de triomphes et de succès de toute nature, Farinelli quitta Londres et l'Angleterre à la fin de l'année 1736 pour se rendre en Espagne. Il traversa Paris, où il s'arrêta pendant quelques mois. Il chanta à la cour de Louis XV, et produisit une vive sensation sur le roi, qui témoigna sa satisfaction en faisant donner au virtuose son portrait enrichi de diamans et 500 louis. C'était l'époque où Jelyotte et Mlle Feel émerveillaient la France en chantant à l'Académie de musique le plain-chant des opéras de Rameau et de Campra. Les chanteurs italiens n'étaient pas revenus depuis la jeunesse de Louis XIV, et ils ne devaient reparaître qu'en 1752, année où s'engagea cette fameuse discussion que Rousseau a immortalisée par sa lettre éloquente sur *la musique française*. Quel rapport pouvait-il exister entre un virtuose comme Farinelli chantant au clavecin un air suave de Hasse, son compositeur favori, et les enfans de chœur émancipés qui chevrotaient à l'Opéra les tragédies lyriques du temps? Quoi qu'il en soit, il est certain que Farinelli fut dignement apprécié à la cour de France, et qu'il quitta Paris en y laissant un souvenir durable de son merveilleux talent. Farinelli n'était appelé en Espagne par aucun engagement direct. Il y allait de son propre mouvement, pour voir Madrid et s'y faire entendre, et puis il devait retourner à Londres, où il avait laissé un grand nombre d'admirateurs. La destinée voulut que le brillant élève de Porpora restât pendant vingt-cinq ans attaché à la cour d'Espagne, comblé d'honneurs et jouissant auprès de deux rois, Philippe V et son fils Ferdinand VI, de l'autorité d'un favori et presque d'un ministre.

En effet, c'est sous le règne languissant de Philippe V que Farinelli arrive à Madrid, au commencement de l'année 1737. Ce pâle et triste roi de la race de Louis XIV, dont la princesse des Ursins nous a fait connaître la faiblesse et la dévotion puérile, qu'il a transmises avec son sang appauvri à toute la seconde branche de la famille des Bourbons, était tombé dans une léthargie telle qu'on ne savait comment le distraire. Il passait des journées entières dans ses appartemens, sombre, taciturne et négligé dans sa personne, sans qu'on pût obtenir de son esprit indolent qu'il s'occupât des affaires de son royaume. Lorsque la reine Élisabeth Farnèse de Parme apprit que le célèbre chanteur Farinelli était à Madrid, elle le manda à la cour et ordonna de préparer un petit concert dans l'appartement du roi, qui aimait la musique. Elle demanda au virtuose de choisir dans son répertoire quelques morceaux d'un style tempéré et d'un caractère mélancolique propres à

(1) Je possède une belle gravure d'après Amiconi, faite à Londres en 1734, où Farinelli est représenté assis, déroulant une guirlande de roses pendant qu'une muse lui pose une couronne sur la tête. C'est à peu près la composition du portrait de Cherubini par M. Ingres. Aux pieds de Farinelli se joue un essaim de petits amours qui chantent et qui jouent de la lyre. Cette belle gravure, devenue très rare, m'a été donnée par un connaisseur, par un artiste de talent, M. Baratier, qui est allé reposer son esprit aimable dans une bonne ville du midi de la France, Carcassonne, qui l'a vu naître.

réveiller les esprits du malade, à qui elle mesurait jusqu'aux plaisirs de l'hymen. Lorsque Philippe entendit les premiers sons de cette voix suave et limpide de Farinelli, il parut étonné comme s'il se réveillait d'un rêve pénible et voulut voir de plus près celui auquel il devait un si doux ravissement. Le roi fit à Farinelli les complimens les plus chaleureux et lui demanda quelle récompense il voulait pour lui avoir procuré un si grand bonheur. L'artiste, qui était sans doute instruit de la réponse qu'il avait à faire, dit au roi qu'il le priait de sortir de son appartement, de prendre soin de sa personne et de s'occuper des intérêts de ses états. On assure que Philippe prit l'avis de Farinelli eu bonne part, qu'il secoua les vapeurs qui pesaient sur son cerveau et qu'il se mit à présider le conseil de ses ministres, où il n'avait pas paru depuis longtemps. Farinelli fut donc auprès du roi d'Espagne Philippe V ce qu'avait été le jeune David auprès du vieux roi Saül : un médecin de l'âme, un enchanteur qui, par quelques sons mélodieux, rappelait à la vie un esprit égaré.

Élisabeth Farnèse était une femme trop habile et trop intéressée à diriger la volonté de son époux pour ne pas comprendre tout le parti qu'elle pouvait tirer de l'admirable talent de Farinelli. Elle lui fit proposer de se fixer à Madrid en lui assurant 50,000 francs par an, à la condition qu'il ne chanterait jamais qu'à la cour et devant le roi. Farinelli accepta les conditions que lui faisait la reine, et pendant dix ans que vécut encore Philippe V, il chanta chaque soir quatre morceaux, parmi lesquels il y avait deux airs de Hasse : *Pallido è il sole* et *Per questo dolce amplesso*. Je ne veux pas oublier de dire que la reine Élisabeth, qui protégea Farinelli, avait inspiré dans sa jeunesse, à Parme, une vive passion à un compositeur exquis de son temps, à Astorga, dont la vie aventureuse est un vrai roman.

Sous Ferdinand VI, fils et successeur de Philippe V, qui avait hérité de la tristesse et de l'indolence de son père, la fortune et le crédit de Farinelli reçurent un plus grand accroissement encore. Après une scène tout à fait semblable à celle qui s'était passée dans les appartemens du petit-fils de Louis XIV, où le merveilleux sopraniste renouvela sur l'esprit troublé de Ferdinand VI le miracle qu'il avait opéré sur le père, Farinelli fut décoré à l'instant même de l'ordre de Calatrava et comblé des plus éclatantes faveurs. Nommé intendant des plaisirs et des spectacles de la cour, Farinelli fit établir un théâtre au palais de Buen-Retiro, où il fit entendre successivement les plus grands artistes de l'Italie. Comme cela arrive dans toutes les monarchies absolues où l'homme, même subalterne, qui approche familièrement le roi acquiert une grande importance, Farinelli, qui charmait les loisirs et soulageait la tristesse de Ferdinand VI, devint un favori puissant, une sorte de personnage quasi politique avec lequel les ambassadeurs et les ministres ne dédaignaient pas de compter. Le virtuose usa de son crédit extraordinaire avec une grande modération; il fut humain, serviable, et sut être puissant en restant modeste. Un jour qu'il traversait les antichambres pour se rendre dans l'appartement du roi, où il avait le droit de pénétrer à toute heure, il entendit un officier des gardes qui disait à un autre : « Les honneurs pleuvent sur cet histrion, et moi qui sers depuis trente ans, je ne puis obtenir d'avancement. » — Farinelli passa outre sans paraître blessé de la remarque injurieuse de l'officier, mais en sortant de chez le roi il alla

droit à lui en lui remettant un brevet d'avancement : « Je vous ai entendu dire il y a un instant que vous serviez depuis trente ans, mais vous avez eu tort de croire que ce fût sans récompense. » — Les faits de ce genre, qui prouvent le bon sens et l'esprit de justice de Farinelli pendant sa haute faveur à la cour d'Espagne, sont nombreux. Tout le monde connaît l'anecdote de ce tailleur de Madrid à qui Farinelli avait commandé un habit de gala et qui demanda en grâce au grand artiste, pour le paiement de sa note, de lui chanter un air. Farinelli, après avoir lutté de générosité avec ce tailleur mélomane, ferma sa porte à clé, se mit au clavecin et déploya devant son unique auditeur toute la magie de son talent. Le tailleur voulut enfin se retirer en exprimant au virtuose son admiration et sa reconnaissance. « Non pas, lui dit Farinelli, je vous ai cédé tout à l'heure, il est juste que vous cédiez à votre tour. » En prononçant ces paroles, l'artiste remit au tailleur une bourse qui contenait le double de la somme fixée par le mémoire.

C'est ainsi que pendant vingt-cinq ans Farinelli vécut à Madrid au sein des honneurs et des richesses. Perdu pour le public de l'Europe, il a consacré son talent merveilleux à distraire la mélancolie de deux pauvres rois d'Espagne, Philippe V et Ferdinand VI. Lorsque Charles de Bourbon quitta le royaume de Naples pour succéder à son frère Ferdinand sous le nom de Charles III, Farinelli fut congédié et reçut l'ordre de quitter l'Espagne. On a tout lieu de croire que la disgrâce du grand virtuose est due à un changement de politique du nouveau roi, qui signa le fameux pacte de famille, auquel il semble que Farinelli s'était toujours opposé, ce qui prouverait évidemment que le sopraniste exerçait une grande influence sur les affaires les plus importantes de l'état. Un autre fait qui vient à l'appui du rôle considérable que Farinelli a joué à la cour d'Espagne, c'est le mot de Marie-Thérèse. Un jour qu'un personnage de sa cour reprochait doucement à l'impératrice d'avoir honoré Mme de Pompadour d'une lettre de sa main, elle répondit en riant : « J'ai bien écrit à Farinelli ! » Charles III, qui après avoir heureusement gouverné le royaume de Naples devint le meilleur roi d'Espagne qui soit sorti de la maison de Bourbon, conserva à Farinelli toutes ses pensions en disant de lui : « Il n'a jamais abusé de la bienveillance de mes prédécesseurs. »

C'est en 1761 que Farinelli quitta l'Espagne et retourna en Italie. Il y avait vingt-sept ans qu'il en était absent, et il avait alors cinquante-six ans. Une partie de ses contemporains n'existaient plus. Farinelli n'eut pas la permission de revoir Naples, sa ville natale, et de s'y fixer, comme il le désirait, ce qui prouve une fois de plus que la politique n'était pas étrangère à sa disgrâce. Il choisit Bologne pour son séjour, cette ville heureuse et savante où il avait reçu une si bonne leçon du sopraniste Bernachi. Farinelli fit construire à une lieue de Bologne un palais somptueux, et c'est là qu'il passa les dernières années de sa vie. Il ne s'en absenta qu'une seule fois pour aller à Rome. Farinelli eut une audience du pape Benoît XIV, à qui il parla avec une certaine importance des richesses qu'il avait acquises et des honneurs qui l'entouraient à Madrid. Le pape Lambertini, qui était un homme d'esprit, lui répondit avec malice : *Avete fatta tanta fortuna costà, perche vi avete trovata le gioie che avete perduto in quà;* ce qui veut dire à peu

près : « Parmi les richesses que vous avez acquises là-bas, vous n'avez pas trouvé... ce que vous aviez perdu ici. »

Farinelli vécut dans son palais, près de Bologne, en grand seigneur, en homme de goût qui avait fréquenté la haute société de son temps, aimant les arts, surtout celui qui avait fait sa fortune. Ses appartemens, richement meublés, étaient remplis des clavecins les plus rares; il avait donné à chacun le nom d'un peintre célèbre. L'un de ces clavecins, qui lui avait été offert par la reine d'Espagne, s'appelait le Corrége; d'autres portaient les noms de Titien et du Guide. Celui qu'il préférait était un clavecin qu'il avait acheté à Florence dans le commencement de sa carrière, et qu'il avait surnommé *Raphaël d'Urbino*. Une salle de son palais était garnie de tableaux des maîtres de Madrid et de Séville. On y remarquait plusieurs beaux portraits des rois d'Espagne ses protecteurs, et celui du pape Benoît XIV. Au nombre des portraits qu'on avait faits de lui, Farinelli conservait celui qui avait été peint en Angleterre par Amiconi, et dont je possède la gravure. Ami du père Martini, l'un des plus savans musiciens du XVIIIe siècle, à qui il fit cadeau d'une collection de livres rares qu'il avait rapportés d'Espagne, Farinelli recevait dans son palais presque tous les personnages célèbres qui allaient exprès à Bologne pour le visiter. Le docteur Burney, savant anglais à qui nous devons une histoire de la musique, alla voir Farinelli en 1771. Il a consigné dans son voyage en Italie (1) l'entretien qu'il eut avec le célèbre sopraniste. Farinelli regrettait beaucoup le temps heureux de sa faveur à la cour d'Espagne, tout en avouant que les dix premières années qu'il avait passées près du mélancolique Philippe V, en lui chantant tous les jours les mêmes morceaux, avaient été bien dures; mais il était jeune alors, et on regrette toujours *gli anni felici*. Voici comment s'exprime le docteur Burney dans le premier volume de l'ouvrage cité : « Ce sera faire un grand plaisir à tous les amateurs de musique, et surtout à ceux qui ont été assez heureux pour entendre Farinelli, que de leur apprendre que ce grand virtuose vit encore, qu'il jouit d'une bonne santé et de toutes ses facultés. Je l'ai trouvé plus jeune que je ne l'aurais pensé. Il est grand, mince, et se tient à merveille. Il savait déjà que j'avais une lettre pour lui. Il a eu la bonté de me conduire chez le père Martini, dans la bibliothèque duquel j'ai passé une partie de mon temps. Comme je disais que j'avais le plus vif désir de connaître deux hommes aussi célèbres que Farinelli et le père Martini : « Oh! dit le virtuose en soupirant, ce qu'a fait le père Martini restera,... tandis que le peu de talent que j'ai possédé est déjà oublié! »

Cette triste réflexion de Farinelli révèle une intelligence éclairée, peu commune chez les artistes, même les plus éminens. Duclos, qui fit un voyage en Italie en 1767, parle aussi de Farinelli avec considération. « Il y avait alors à Bologne, dit-il, un homme ou plutôt un personnage qui avait joué un grand rôle à la cour d'Espagne : c'était le célèbre castrat Farinelli. Après avoir fait connaître son talent dans les principales villes de l'Europe, il s'était fixé à la cour d'Espagne. Il disait que pendant sa faveur il regrettait sa vie libre et vagabonde,... et que des chaînes, pour être des chaînes d'or, n'en étaient pas moins pesantes. Farinelli, qui est riche, tient

(1) *The present State of Music in France and Italy.*

à Bologne une bonne maison, qui ne le préserve pas de la mélancolie. Il paraît regretter son esclavage, comme il regrettait jadis sa liberté. » Un voyageur allemand, Keyssler, qui visita l'Italie dans les premières années de la carrière de Farinelli, dit de ce grand virtuose : « De tous les chanteurs italiens de nos jours, il n'en existe aucun qui, pour l'habileté de la vocalisation et la beauté de la voix, puisse rivaliser avec Farinelli. Il possède, sans effort, vingt-trois notes d'étendue. Personne ne se rappelle avoir rien entendu de semblable. On est persuadé qu'il a été favorisé par la vierge Marie, pour qui sa mère avait une dévotion particulière. »

Parmi les grands personnages qui vinrent visiter Farinelli dans sa somptueuse retraite de Bologne, il faut citer l'électrice de Saxe. C'était en 1772. Après un grand déjeuner qu'il donna à la princesse, Farinelli se mit au clavecin, et chanta d'une voix qui n'était plus jeune un air de sa composition. « J'assistais à l'exécution, dit Casanova dans ses mémoires, et je vis, non sans quelque surprise, l'électrice enchantée se précipiter dans les bras du virtuose en s'écriant avec exaltation : *Je mourrai contente désormais, puisque j'ai eu le bonheur de vous entendre.* » Ce drôle de Casanova, dont les volumineux mémoires sont un des livres les plus curieux qu'on puisse consulter sur les mœurs de l'Europe au XVIIIe siècle, raconte une anecdote sur Farinelli dont ne parle aucun des nombreux biographes du célèbre sopraniste. Farinelli avait un frère, Richard Broschi, qui fut un compositeur de quelque talent. Il avait écrit pour le virtuose un air devenu célèbre, *Son qual nave,* que Farinelli fit admirer de toute l'Europe. Le grand chanteur avait adopté un fils de son frère Richard; il l'avait marié à une personne de bonne maison, et le jeune couple vivait avec lui dans son palais. Farinelli, qui avait inspiré dans sa vie des sentimens qui peuvent nous paraître étranges, mais que l'histoire des sopranistes a consignés dans ses annales secrètes, s'éprit à un âge fort avancé d'une *belle* passion, c'est le cas de s'exprimer ainsi, pour les charmes de sa nièce. La nièce accueillit assez mal les soupirs de son oncle illustre. Il avait beau lui chanter d'une voix chevrotante *Pallido è il sole* et *Per questo dolce amplesso,* ces deux fameux airs de Hasse, qui avaient attendri Philippe V : la nièce se montra insensible, et n'eut pas besoin de se boucher les oreilles pour rester fidèle à son mari. Furieux du dédain qu'il inspirait, dit Casanova, Farinelli prit une détermination peu digne de son caractère : il fit voyager son neveu, et claquemura sa jeune épouse dans son appartement pour l'avoir constamment sous les yeux. Cette passion malheureuse empoisonna les dernières années de la vie du grand chanteur. Il mourut dans son palais, près de Bologne, le 15 juillet 1782, âgé de soixante-dix-sept ans.

La vie de Farinelli a été racontée par un grand nombre de biographes dans presque toutes les langues de l'Europe. Le théâtre, le roman, se sont emparés de son nom et en ont fait le sujet de fictions plus ou moins heureuses. Tout le monde connaît en France le petit opéra de Gaveaux, *le Bouffe et le Tailleur*, bâti sur une anecdote de la vie du sopraniste que nous avons racontée. Indépendamment du charmant opéra-comique, *la Part du Diable*, dont Farinelli est le héros, Scribe a publié un roman sous le titre de *Carlo Broschi,* où il a introduit le fait curieux de la passion tardive de Farinelli pour la femme de son neveu. Une vie de Farinelli, par le père Sac-

chi, parut à Venise en 1784 (1), deux ans après la mort du célèbre chanteur. Le poète Wieland a publié dans le *Mercure allemand* de l'année 1788 une notice intéressante sur Farinelli. Le voyage en Italie du docteur Burney, ce qu'il dit de Farinelli dans son *Histoire de la Musique,* les ouvrages de Gerber, de Grossi, de Mancini, etc., sont des sources diverses où l'on trouve des renseignemens sur la vie et le talent du célèbre sopraniste. Enfin, dans le second volume de la deuxième édition de sa *Biographie universelle des musiciens,* M. Fétis a résumé avec clarté les faits connus de la vie de Farinelli.

Farinelli a été incontestablement le plus admirable virtuose de l'époque où il a vécu. Doué d'une voix de soprano très étendue, douce, flexible et d'une limpidité sans égale, il reçoit tout enfant les conseils de Porpora, c'est-à-dire du plus excellent maître qu'il y eût alors en Italie. Il débute à Rome à l'âge de dix-sept ans dans tout l'éclat de sa première jeunesse, et il enchante le public par les qualités naturelles qui le distinguent et quelques artifices de vocalisation. Il parcourt triomphalement les grandes villes de la péninsule, se mesure avec les artistes les plus habiles de son temps; mais il rencontre à Bologne un rival redoutable, le sopraniste Bernachi, qui lui révèle une manière supérieure de chanter, dont Farinelli a le bon sens de profiter. A Vienne, où Farinelli se rend pour la troisième fois, en 1731, il trouve dans l'empereur Charles VI un homme de goût qui achève, par ses conseils éclairés, de modifier son style, encore trop brillant. Devenu un chanteur pathétique et touchant, Farinelli quitte l'Italie en 1734, et il se rend à Londres, où pendant deux ans il est l'idole du public anglais. En 1736, la destinée conduit Farinelli en Espagne, et lui ménage la plus grande fortune que puisse rêver un virtuose. Favori de deux rois malades dont il distrait la mélancolie par le charme de sa voix, Farinelli devient un personnage important dont l'influence se fait sentir jusque sur les affaires d'état. Renversé brusquement de la position élevée qu'il avait occupée pendant vingt-cinq ans, Farinelli retourne en Italie en 1761, et se fixe à Bologne, ne pouvant revoir la ville de Naples, qui lui avait donné le jour. C'est dans un beau palais qu'il s'est fait construire à une lieue de Bologne qu'il achève sa brillante carrière, et qu'il meurt vingt et un ans après avoir revu son pays. Riche, célèbre, visité incessamment par les voyageurs les plus distingués de l'Europe, Farinelli ne peut oublier cependant le temps heureux de sa puissance à la cour d'Espagne; il pleure en regardant les portraits de Philippe V et de Ferdinand VI, et il attriste encore ses derniers jours par une passion malheureuse qui est moins rare qu'on ne le croit dans la vie des sopranistes. Un grave reproche pèse sur la mémoire de Farinelli et sur celle de Caffarelli, son condisciple, dont nous aurons à nous occuper une autre fois : riches tous les deux, ces deux célèbres sopranistes, qui remplissent le XVIIIe siècle de leur nom, ont laissé mourir de misère, à l'âge de quatre-vingts ans, leur maître, l'illustre Porpora! Il ne faut pas craindre de le dire, ce n'est guère par les sentimens de reconnaissance que se distinguent ces talens magiques, mais éphémères, qui enchantent toute une génération. Sortis presque tous des classes infimes de la société, les chanteurs et les artistes dramatiques en général qui arrivent au succès et

(1) *Vita del Cavaliere don Carlo Broschi, detto Farinelli,* in-8°.

à la fortune sont saisis tout à coup d'un vertige de vanité qui tarit en eux les bons penchans qu'ils avaient reçus de la nature. L'histoire des virtuoses est remplie d'exemples d'ingratitude, et tel fils de chaudronnier qui gagne cent mille francs à estropier des chefs-d'œuvre dont il ne comprend pas l'esprit ne se souvient plus du pauvre maître qui lui a appris à balbutier la langue divine de l'art.

Né au commencement du XVIIIe siècle, alors que la musique dramatique était aussi presque dans l'enfance, Farinelli fut un phénomène de l'art de charmer les hommes par les prodiges de la voix. Porpora développa l'organe merveilleux qu'il n'avait pas reçu, hélas! de la bonne et simple nature, et il lui communiqua son goût exagéré pour un genre d'ornemens alors très à la mode, *appoggiatures, trilles,* en style d'école, et dont les cantates de Porpora sont aussi chargées que les sonates de Corelli, de Durante ou de Domenico Scarlatti. Le temps, l'expérience, l'exemple de Bernachi et les bons avis de l'empereur Charles VI donnèrent au goût de Farinelli une direction plus sévère : l'artiste simplifia son style, et devint en peu d'années le plus admirable chanteur qu'on eût jamais entendu. Il étonna l'Europe, il gouverna un royaume par les accens pathétiques d'une voix incomparable, et a laissé dans l'histoire un nom qui représente l'âge héroïque de la mélodie et de l'art de chanter.

J'ai eu le bonheur de rencontrer à Munich, en 1826, le vieux ténor Ronconi, le père de l'artiste distingué que nous avons applaudi pendant si longtemps à Paris. Ronconi, qui avait parcouru une carrière brillante comme chanteur dramatique, était alors professeur de chant des princesses de Leuchtenberg, les filles du prince Eugène Beauharnais. Il me donna quelques conseils, et je me plaisais à interroger ses souvenirs sur les grands chanteurs qu'il avait pu entendre. Ronconi m'entretenait souvent de Farinelli, qu'il n'avait jamais vu, mais dont un vieux sopraniste qu'il avait connu dans sa jeunesse lui avait parlé avec enthousiasme, en lui expliquant la méthode qui dirigeait le talent exquis de l'élève de Porpora. Par les écrits de Mancini, qui, dans son livre d'*Il canto figurato,* expose longuement la manière de chanter de Farinelli, par les nombreux détails qu'ont recueillis les voyageurs et les biographes contemporains, par la tradition du vieux sopraniste qu'avait connu Ronconi, et que celui-ci me révélait de sa vieille voix de ténor, j'ai pu me faire une idée du style admirable de Farinelli, chantant au roi d'Espagne Philippe V les deux fameux airs de Hasse, *Pallido è il sole* et *Per questo dolce amplesso.* P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES.

LE COMMERCE ÉTRANGER EN CHINE.

Shang-haï, 1er août 1861.

Les affaires de Chine vont mal. On n'a pas à signaler de grands désastres, et pourtant mieux vaudraient peut-être de sérieuses difficultés avec l'espoir

d'un avenir prospère que la triste et morne situation où nous sommes placés. Tout malheureusement semble devoir rester ainsi jusqu'à ce qu'une nouvelle catastrophe, guerre ou révolution, change de nouveau et totalement l'aspect des choses.

La guerre est finie : la Chine a senti durement le poids de notre colère, les traités sont en pleine vigueur, les grands ports du nord sont ouverts à notre commerce, le Yang-tsé-kiang a porté des centaines de navires anglais et américains jusqu'au cœur même de la Chine : cependant le commerce languit et dépérit, et Chinois et Européens sont plus éloignés les uns des autres qu'ils ne l'ont jamais été.

M. Bruce et M. de Bourboulon, le ministre anglais et le ministre français, se trouvent à Pékin : ceci est assurément fort bien; mais l'empereur Hien-foung reste à Zehol, et ne rentrera probablement jamais dans sa capitale, « souillée par la présence des Barbares, » et ceci est assurément fort mal. On dit que le prince Koung le remplace plus que suffisamment, puisque l'empereur est hébété par la débauche, tandis que le prince Koung semble un fonctionnaire zélé et intelligent; mais ce raisonnement n'est au fond qu'un sophisme. Puisque nous avons tant fait pour imposer la présence de nos ministres à la cour de Pékin, c'était pour que nous pussions nous trouver en relations directes avec cette cour, et pour éviter ainsi les lenteurs et les difficultés qui, dans le passé, étaient résultées de l'obligation de s'adresser au gouvernement par des intermédiaires. Or cet inconvénient existe encore. Koung est plénipotentiaire comme l'étaient ses prédécesseurs, qui tant de fois ont bafoué nos agens diplomatiques. S'il ne se permet pas dès aujourd'hui de se moquer de ses collègues les plénipotentiaires de France et d'Angleterre, c'est qu'il a encore trop peur, c'est qu'il se souvient encore trop bien de la présence de ces brillans soldats qui ont pris Takou, battu San-ko-lin-tsin, brûlé Yun-min-yun, pris Pékin, et qui ont fait un choix si intelligent parmi les objets d'art et de curiosité du palais impérial; mais le souvenir de ce châtiment peut avec le temps perdre de sa puissance, et si le gouvernement tartare survit au coup de grâce que nous lui avons donné, il peut très bien tenter un jour de faire effort pour recouvrer son ancienne indépendance.

Depuis l'ouverture de la Chine jusqu'à ce jour, les Allemands avaient vécu ici sur un pied de parfaite égalité avec les nationaux des contrées ayant conclu des traités avec la Chine. Le gouvernement prussien a eu le dangereux amour-propre de vouloir conclure des traités spéciaux. Il a donc envoyé en Chine un ambassadeur, M. le comte d'Eulenbourg, qui se trouve en ce moment à Tien-tsin, mais qui, malgré tout le zèle qu'il déploie, n'a pas encore pu obtenir ce qu'il demande. Ceci est d'autant plus remarquable que dans le passé le gouvernement chinois n'avait jamais fait de difficultés pour laisser d'autres nations participer aux priviléges qu'il avait été forcé d'accorder à la France, à l'Angleterre, à l'Amérique et à la Russie. Il est probable cependant que le comte d'Eulenbourg finira par emporter le traité qu'il sollicite, car il est doué d'une patience vraiment chinoise, et c'est d'ailleurs un homme fort intelligent, qui saura lancer quelques menaces à propos. S'il était assuré de l'appui de M. Bruce, son succès deviendrait encore plus probable. L'Angleterre est aujourd'hui maîtresse en Chine, et ses fonction-

naires y exercent un pouvoir discrétionnaire. Il semble que l'on devrait associer le nom de la France au nom de l'Angleterre, et que la Russie et l'Amérique auraient bien aussi quelques mots à dire touchant les affaires de la Chine; mais en vérité, en dehors de la Russie, qui a ses ambitions toutes particulières, la seule puissance politique en Chine, c'est l'Angleterre : M. Bruce à Pékin, M. Parkes à Canton, voilà les rois du nord et du sud du Céleste-Empire. La France est fort bien représentée, mais elle n'a rien à représenter, car ses soldats partis, et on ne les tiendra pas ici éternellement, il n'y aura plus dix Français en Chine. La Russie n'entre d'aucune manière en lice avec l'Angleterre; elle arrondit ses territoires au nord et à l'ouest du Céleste-Empire, et ne fait aucun commerce sur la côte orientale, tandis que l'Angleterre ne se soucie nullement de nouvelles concessions territoriales et ne pense qu'aux moyens de développer et d'assurer le commerce de thé, de soie, d'opium et de coton qui se fait dans les ports ouverts aux étrangers. Quant à l'Amérique, le prince Koung prend un ton assez haut avec elle. Instruit sans aucun doute des difficultés contre lesquelles le gouvernement de Washington lutte en ce moment, et sachant que la flotte américaine sera prochainement rappelée des eaux de la Chine, il semble vouloir essayer jusqu'où il peut pousser l'oubli des traités conclus avec les États-Unis. Tandis que les Anglais ont le droit de voyager par toute la Chine et que les mandarins leur fournissent des passeports à cet effet, un Américain qui a voulu se rendre dernièrement à Kiachta a été arrêté et renvoyé, et on lui a signifié qu'il n'avait point la permission de se promener dans l'intérieur de la Chine. Cela ne passera sans doute pas ainsi, mais c'est un premier essai tenté au moment opportun. Que l'occasion se présente, et l'Angleterre et la France auront à se plaindre à leur tour. Aujourd'hui ces pays sont encore très forts ici, trop forts peut-être, car leur attitude est presque une insulte pour le gouvernement chinois.

Dernièrement un haut mandarin de Canton s'est rendu coupable d'atroces cruautés envers des prisonniers. Les commissaires alliés l'ont saisi, l'ont jugé, l'ont destitué et condamné à quarante jours de prison. Cet événement a causé une grande émotion à Canton. Les habitans de cette ville ont été indignés de voir l'autorité de leurs chefs méconnue ; il y a eu presque une émeute; on a jeté des pierres aux soldats étrangers, et les commissaires alliés se sont crus obligés de justifier leur manière d'agir par une notification qui se termine ainsi : « Maintenant que vous connaissez tous les motifs de l'arrestation, laissez la justice suivre son cours. Le magistrat de Pwanyeu a été remplacé dans ses fonctions; que son absence ne soit donc le sujet d'aucune inquiétude. Continuez à vaquer sans crainte à vos occupations journalières sans chercher à troubler la tranquillité publique par de vaines manifestations qui ne pourraient qu'être fatales à leurs auteurs, en attirant sur leurs têtes un châtiment aussi prompt que sévère. » C'est très bien, on ne saurait trop sévir contre la cruauté chinoise; mais que dire d'un gouvernement mis en tutelle de cette façon? Les commissaires alliés trouvent qu'un mandarin se conduit mal : ils le destituent, le condamnent à quarante jours de prison et nomment un autre fonctionnaire à sa place. Qui est maître en Chine? Ne serait-il pas plus simple de mettre une commission alliée sur le trône de Pékin que d'y maintenir le roi fainéant qui

est censé y siéger? *De facto* nous sommes déjà maîtres de la Chine, pourquoi ne pas le devenir *de jure*? Nous sommes bien assez forts pour pouvoir marcher jusqu'au bout dans la voie qui est ouverte.

L'année commerciale 1860-1861 est terminée (30 juin). On a exporté de Chine d'immenses quantités de soie et de thé. Tous les résultats des années précédentes sont dépassés. Les tableaux statistiques publiés à Hong-kong et Shang-haï donnent les chiffres suivans :

Soie. —	Pour l'Angleterre.....	76,644 balles.
	Pour Marseille.....	8,468 —
	Pour les États-Unis.....	1,973 —
Thé. —	Pour l'Angleterre.....	90,066,160 livres.
	Pour les États-Unis.....	28,194,897 —

L'année 1859-1860 avait donné les résultats suivans :

Soie. —	Pour l'Angleterre.....	64,163 balles.
	Pour Marseille.....	5,235 —
	Pour les États-Unis.....	1,919 —
Thé. —	Pour l'Angleterre.....	85,560,452 livres.
	Pour les États-Unis.....	31,720,827 —

On devrait croire, d'après ces chiffres, que le commerce a prospéré; mais il n'en est rien. Une espèce de fièvre a régné sur les marchés de Chine. Tout le monde a eu peur de ne pas pouvoir acheter assez, beaucoup de personnes ont acheté trop, et presque toutes à des prix qui ne laisseront point de profits.

La raison pour laquelle les soies et les thés n'arrivent plus sur les marchés de Canton et de Shang-haï comme par le passé est la présence des rebelles dans les provinces du Ché-kiang et du Kiang-su. Ils interceptent tous les envois à tel point que ce sont à présent les étrangers qui vont chercher les soies dans l'intérieur de la Chine, au lieu d'attendre qu'on les leur apporte dans leurs magasins. Cette manière de procéder a quelques légers avantages et de sérieux inconvéniens; elle permet au marchand étranger d'acheter quelquefois à de bas prix, mais elle l'expose à des risques assez graves. Jadis la soie était en sûreté du moment où elle était achetée; le marchand ne la payait qu'après l'avoir reçue à Shang-haï ou Canton, où il pouvait la garantir contre les voleurs et l'assurer contre l'incendie. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : on achète bien encore certaines quantités de soie dans les ports mêmes, mais presque tous les marchands sont obligés d'envoyer des agens dans l'intérieur pour y compléter leur *stock*. Or la soie est un article fort cher; pour l'acheter, il faut emporter beaucoup d'argent, et dans l'intérieur de la Chine on rencontre partout des hordes de voleurs et de brigands. Les Européens et Américains qui escortent les convois de soie sont ordinairement des hommes intrépides, et qui, armés jusqu'aux dents, ne s'effraient point de quelques pillards isolés; mais que peuvent-ils faire lorsqu'ils sont attaqués par des hordes de plusieurs centaines, de plusieurs milliers d'hommes? L'autre jour, les bateaux d'une grande maison de commerce de Shang-haï ont été attaqués et pillés. Les voleurs ont fait une bonne affaire; ils ont trouvé 100,000 taëls, c'est-à-dire 800,000 francs. Quelques jours plus tard, un autre convoi a été surpris; les voleurs (c'étaient cette fois des re-

belles) se sont emparés de cinquante balles de soie (pour 120,000 francs). Grâce à l'intervention du gouvernement anglais, une partie de la propriété volée a été recouvrée; mais cela ne se passe pas souvent ainsi.

Les dangers d'être dévalisés ne sont pas les seuls que courent les marchands qui pénètrent dans l'intérieur. Il est impossible d'y inspecter la soie aussi scrupuleusement qu'on le fait à Shang-haï, si on n'y traite pas avec des marchands connus et dont la réputation offre certaines garanties. Il arrive alors souvent qu'un achat qui semblait avantageux en province se trouve une fort mauvaise affaire au moment de l'inspection de la marchandise à Shang-haï. Tout cela est la faute des rebelles, et les marchands sont naturellement unanimes à les maudire du fond de leurs cœurs. Ces gens sont en effet une véritable peste pour ce malheureux pays, et la patience des Anglais, qui sont à présent en contact journalier avec eux, commence même à se lasser. Déjà le principe de non-intervention, que l'Angleterre prétendait vouloir maintenir ici, a été violé à diverses reprises. La défense de Shang-haï était une intervention en faveur du gouvernement tartare. Sans cette intervention, les Taï-ping seraient aujourd'hui maîtres du grand port du Yang-tsé-kiang, et la cour de Pékin ne recevrait pas un quart des revenus qui servent à payer l'indemnité de la dernière guerre franco-anglaise contre la Chine. On va plus loin aujourd'hui : défense expresse est faite aux rebelles de s'approcher de Shang-haï, Housung, Ning-po et des autres villes où résident des étrangers. Les troupes impériales se concentrent là où elles se savent protégées par des forces européennes, portent de là leurs coups aux armées des Taï-ping et trouvent un refuge assuré après avoir essuyé une défaite. Quelques milliers de soldats européens suffisent pour maintenir en respect d'une part le gouvernement impérial, de l'autre le gouvernement révolutionnaire d'un pays de 400 millions d'habitans. C'est incroyable, et c'est ainsi.

Le commerce d'importation n'est pas plus heureux que le commerce d'exportation. On avait espéré que l'ouverture des grands ports du nord et du Yang-tsé-kiang centuplerait la demande des manufactures de Manchester et de Glasgow; mais il n'en est rien. Il est prouvé à présent que les grands marchés de Han-kow et de Tien-tsin ont de tout temps trouvé de quoi satisfaire leurs besoins de produits européens, et qu'en y allant nous ne faisons que remplacer les agens chinois qui avaient l'habitude d'envoyer de Canton et de Shang-haï ce que l'on pouvait vendre à Han-kow et à Tien-tsin en fait de cotonnades anglaises et américaines. Les marchands d'opium ont été également trompés dans leurs spéculations; il se trouve que l'on cultive dans l'intérieur de la Chine le pavot sur une vaste échelle et qu'on y produit de l'opium qui, à cause de son bon marché, peut rivaliser avec les belles, mais coûteuses qualités des Indes. Les marchands d'opium, en l'apprenant, ont bien été un peu désappointés, mais ils ont eu la satisfaction d'avoir trouvé le meilleur argument contre ceux qui les accusaient de démoraliser la Chine. Puisque l'opium est un produit indigène, puisque les Chinois ne dépendent en aucune manière des Européens pour s'empoisonner, si cela leur fait plaisir, ce n'est plus les Européens qu'il faut accuser de la démoralisation de la Chine par l'opium.

Un autre fait auquel on attribue en partie la mauvaise marche des affaires, c'est le régime appliqué à la douane chinoise. Dans ses rapports avec le

commerce occidental, cette douane est actuellement surveillée et dirigée par des fonctionnaires européens au service du gouvernement chinois. L'idée d'un tel arrangement est due à lord Elgin; le gouvernement chinois en paraît fort satisfait, mais les commerçans étrangers ne le sont point. Le hasard a voulu que les meilleures places dans le nouvel établissement aient été données à des protégés de lord Elgin, à des amis et parens des membres des légations française et américaine. C'est à cette circonstance que j'attribue l'esprit d'hostilité qui dès le principe s'est établi entre les officiers de la douane et la communauté étrangère; mais depuis lors cette antipathie est allée toujours croissant, elle a même dégénéré en guerre ouverte. Il y a quelques semaines, deux officiers de la douane de Shang-haï ont été condamnés chacun à 500 dollars d'amende pour avoir insulté M. Meadows, le consul anglais. Dernièrement le journal de Hong-kong, le *Daily Press,* qui, dans toutes les discussions locales, se trouve toujours au plus fort du feu, appelait les douaniers des « chiens mercenaires » (*mercenary hounds*), et accusait leur protecteur lord Elgin de s'être vendu au gouvernement chinois (*bribery and corruption*). M. Moreau, le rédacteur du *Daily Press,* est un homme terrible. Rien ne l'arrête, menaces, amendes, prison : il va toujours de l'avant. Les gouverneurs, les missionnaires, les ambassadeurs, les marchands, l'armée et la marine, il n'épargne rien ni personne. Il faut dire cependant qu'il n'est pas le seul à élever la voix contre le *système de lord Elgin.* Au contraire ce système est condamné à l'unanimité par les communautés marchandes des divers ports de la Chine.

Ainsi aux prises avec les rebelles et les brigands dans l'intérieur et avec les officiers de douane dans les ports, les commerçans de Chine sont d'assez mauvaise humeur, et il faut avouer qu'ils ont quelque raison de se plaindre. Le séjour en Chine n'est pas bien agréable, et on ne consent généralement à y rester qu'à la condition d'être largement payé pour sa peine. Or on ne l'est nullement en ce moment, bien au contraire. Beaucoup de commerçans paient cher l'honneur de soutenir leur réputation de négocians à grandes affaires au milieu de toutes ces difficultés, que nous avons jugé utile d'exposer, parce qu'elles caractérisent la situation actuelle de la Chine.

RODOLPHE LINDAU.

***Athènes,* décrite et dessinée par M. Ernest Breton.**[1]

Athènes attire depuis un siècle l'attention des voyageurs et des savans; elle les occupera encore plus d'un siècle. Beaucoup l'ont décrite, beaucoup la décriront de nouveau, non-seulement parce que les découvertes, fortuites ou cherchées, régénèrent le sujet, mais parce que le point de vue, l'intérêt, le goût, se modifient avec chaque génération. Stuart, Revett et les architectes érudits du XVIIIe siècle, qui dessinaient les ruines de la Grèce, ne les considéraient pas du même œil que Blouet et Cockerell au moment de l'affranchissement des Hellènes. Depuis trente ans, le sentiment avec lequel les modernes contemplent les chefs-d'œuvre grecs s'est également modifié, parce que la science a pénétré plus avant et parce que l'art s'est mieux as-

(1) Un vol. grand in-8°, avec planches, gravures et vignettes, chez Gide.

similé l'esprit antique. Les pensionnaires de Rome qui ont relevé après Blouet le plan et les détails des temples de Sunium et d'Égine par exemple se sont bien plus approchés de la vérité que n'avait pu le faire leur prédécesseur. Telle est la loi du progrès, telle est la moralité des études persévérantes.

Athènes, non plus que Rome, ne lassera jamais l'admiration, sous quelque forme qu'elle se présente. Une des formes les plus accessibles aux gens du monde, parce qu'ils trouvent sous un volume restreint une grande quantité de faits et, à côté d'explications claires, des dessins qui les éclaircissent encore, c'est le genre de publication adopté par M. Breton. Il entreprend de décrire Athènes, comme Pausanias l'a décrite, en s'y promenant de quartier en quartier, en nous racontant ce qu'il voit et en dessinant tout ce qui lui semble digne d'intérêt. Les monumens les plus beaux remplissent une ou plusieurs planches; les ruines moins importantes sont reproduites par des dessins insérés dans le texte, et les détails ou les fragmens, les petits objets tels que vases, médailles, terres cuites, inscriptions, sont le sujet de simples vignettes.

Quelle est la portée scientifique de ce livre de M. Breton, où il fait pour Athènes ce qu'il a fait jadis pour Pompéia dans un ouvrage dont les éditions se sont promptement succédé? Il y a deux manières de servir la science, d'abord en la créant, ensuite en la répandant. S'attaquer à un sujet difficile ou inconnu, l'éclairer par des recherches patientes, par des rapprochemens historiques, par des fouilles, par des découvertes matérielles qui entraînent des conséquences théoriques, atteindre le premier la vérité et la démontrer, voilà l'archéologie *militante,* celle qui fait des conquêtes. Toutefois l'effort même, la concentration que demandent des études de ce genre, ne permettent que d'embrasser un sujet restreint. C'est pour cela qu'un lieu aussi riche en antiquités qu'Athènes a déjà été l'objet d'investigations si nombreuses et si diverses, sans que la matière ait été épuisée. Au contraire, ne s'attacher à aucun point particulier, mais les résumer tous, analyser ce qu'ont découvert les savans des divers pays et des divers âges, donner à leurs démonstrations érudites une forme plus rapide et moins technique, être à la fois un docte cicérone et un antiquaire de goût, faire honneur à ses devanciers en attribuant à chacun la part d'éloges qui lui revient, être l'écho désintéressé de leurs opinions, les comparer, les amender quelquefois par des réflexions personnelles, juger les hommes en même temps que les choses, en un mot répandre ce que d'autres ont découvert, tel est le rôle de l'archéologie *critique,* qui s'adresse à un plus grand nombre de lecteurs. M. Breton est un critique, et son livre est un résumé de tout ce qui a été écrit sur Athènes, auquel s'ajoutent les observations de l'auteur.

L'Acropole tient la première moitié du volume : c'est un terrain sur lequel je me garderai bien de m'engager. On se rappelle le siége de cette ville où les assiégés rangèrent devant la brèche ouverte tous leurs prisonniers, bien sûrs que l'ennemi n'oserait tirer sur ses propres troupes. Ne suffit-il pas de nommer les Propylées, le Parthénon, le temple de Minerve Poliade, le temple de la Victoire sans ailes, la grotte de Pan, pour faire comprendre l'intérêt inépuisable d'un semblable sujet? On prétend qu'une commission scientifique sera prochainement envoyée par le roi de Prusse,

avec des fonds considérables, afin d'achever le déblaiement de l'Acropole. Il reste en effet des points inconnus, parce qu'ils sont couverts de terres amoncelées, notamment dans la partie orientale de la citadelle et dans l'angle septentrional des Propylées. Non-seulement le plateau supérieur, mais le pied du rocher, tous les talus qui en cachent la base, recèlent des richesses inexplorées, sculptures, fragmens rejetés par les barbares des différens âges, inscriptions. Si les travaux sont entrepris sur une grande échelle et conduits à leur fin, il est évident que, le sujet étant renouvelé, des publications plus complètes sur l'Acropole seront nécessaires. Ainsi un flot pousse le flot, ainsi une trace efface une autre trace. C'est dans la science surtout que les livres sont rapidement condamnés à l'oubli.

Après l'Acropole, M. Breton parcourt la ville et en décrit les monumens et les ruines : le temple de Thésée, qui a conservé sa frise malgré la redoutable visite que lord Elgin a faite jadis à Athènes, et qui a été transformé en musée par les Grecs modernes; le temple de Jupiter Olympien, dont les colonnes gigantesques, élevées par l'empereur Adrien, surpassent en beauté tout ce que les Romains ont élevé en Italie à la même époque ; la tour des Vents, en marbre, de forme octogonale, sur chacun des côtés de laquelle est sculptée l'image d'un des huit vents principaux; le portique de l'Agora, qui nous apprend ce qu'était l'ordre dorique au siècle d'Auguste; le portique des Éponymes, dont les cariatides terminées en serpent ont été retrouvées dans les caves des maisons voisines; le théâtre de Bacchus, le portique d'Eumène, le monument de Thrasyllus, souvenir d'une victoire chorégique; le monument de Lysicrate, type du corinthien grec; le stade, le pnyx, l'aréopage. Comment énumérer tant de restes précieux, tant de souvenirs qui ajoutent à la beauté des ruines? Ceux qui ont vécu plusieurs années au milieu de ces splendeurs chercheront en vain dans l'ouvrage de M. Breton quelque reflet de leur émotion et une chaleur éloquente. Décrire était le seul but que se proposait l'auteur; il ne se départ pas de l'exactitude et de la sécheresse des descriptions. Ses dessins parlent pour lui; mais c'est précisément parce qu'il s'est borné à une exégèse rigoureuse que je me crois fondé à lui adresser un reproche. Pourquoi, dans la seconde partie où il est question de la ville basse, M. Breton a-t-il si souvent consulté et cité M. Pittakis, que nous aimons tous, dont nous admirons le zèle à conserver les antiquités de sa patrie, mais qui n'a pas une autorité irrécusable, parce qu'il substitue ses propres rêves à la réalité et compose autant qu'il se souvient? La science n'admet que les faits démontrés, et elle ne comble pas les lacunes par des fantaisies. M. Pittakis, dans sa passion pour sa chère Athènes, ne souffre aucune parcelle du sol sans nom et sans souvenir. Il faut se défier de ses indications trop poétiques, et je préfère de beaucoup pour mon compte les raisonnemens serrés et les études topographiques du colonel Leake, qu'il eût mieux valu citer plus fréquemment. BEULÉ.

V. DE MARS.

DE

L'ESPRIT DE RÉACTION

ROYER-COLLARD ET TOCQUEVILLE.

La réaction touche-t-elle à sa fin, et, pour avoir entendu bruire la tribune et gronder la discussion, l'esprit de liberté commence-t-il à renaître et à soulever, comme un levain puissant, la masse de la nation? Je voudrais le croire, et certes il est grand temps que la France redevienne elle-même et se reconnaisse pour la France libérale. Si cependant il fallait affirmer quelque chose et énoncer plus qu'une espérance, j'affirmerais peut-être le réveil de l'Europe plutôt que le réveil de la France.

Il faut bien le reconnaître, la crise de 1848 a plus abattu la France que l'Europe. Mainte nation est sortie de cette commune épreuve l'esprit plus animé, le cœur plus fier, éclairée plutôt qu'intimidée par l'expérience, encore pleine d'espoir et d'ambition. Il en paraît quelque chose à l'état du monde. Jamais de notre vie le vent de la révolution générale n'avait soufflé aussi fortement qu'à cette heure sur la société européenne. Jamais l'esprit de réforme et de nouveauté n'avait porté si loin et monté si haut. Jamais, depuis tantôt cinquante ans, le mouvement du siècle n'avait avec plus d'intensité et de succès gagné les peuples et les rois. Le langage s'est adouci, les allures se sont modifiées, l'opinion donne un autre tour à ses griefs et à ses exigences; mais en menaçant moins elle obtient davantage, elle devient le mobile commun des gouvernemens et des sociétés. A quoi se réduit aujourd'hui dans toute l'Europe civilisée le territoire

occupé par le pouvoir absolu? Le tsar lui-même, s'il ne passait au régime constitutionnel, semblait avoir à cœur d'être autre que son père, de changer de système et de langage, et de satisfaire la presse d'Occident. Si les événemens de Varsovie sont venus tristement l'interrompre dans son mouvement de conversion et masquer une partie de ses progrès, il n'en demeure pas moins vrai que le règne de Nicolas est passé, et qu'à Pétersbourg au moins autant qu'à Constantinople on cherche à sortir de l'ancien régime. Mais partout ailleurs quelle transformation visible et soudaine! Qui eût dit que des événemens de 1848 sortirait une réforme constitutionnelle partout où florissait l'absolutisme, et qu'à Vienne même on discuterait? C'est là un spectacle plein d'enseignement et de joie, et qui doit faire oublier bien des misères, relever bien des courages.

Tocqueville, dès 1854, avait entrevu quelque chose de ce qui est arrivé. « Ce pays-ci, écrivait-il d'Allemagne, me paraît atteint, comme la France, d'une grande langueur politique; mais la maladie me semble infiniment moins profonde que chez nous et d'une durée probablement moins longue. L'esprit ne s'est pas désintéressé de la plupart des études qui s'élèvent au-dessus de la matière. La pensée est sans cesse en action et se dirige vers d'autres points que le bien-être. Même en politique, l'abattement vient plus de l'espèce de confusion que cause la vue de toutes les sottises qu'on vient de faire pour atteindre la liberté que d'un refroidissement pour elle. On continue à avoir foi dans les institutions libres, à les croire l'objet le plus digne d'inspirer le respect et l'amour. C'est l'absence de cette foi qui est le symptôme le plus effrayant de notre maladie. L'Allemagne est déroutée, embarrassée, ignorante des voies qu'il faut suivre; mais elle n'est pas brisée et réduite pour ainsi dire au néant comme nous le sommes. » Ce qu'il avait observé de l'Allemagne, d'autres l'avaient observé de l'Italie. Nous en avons plus d'une fois dans ce recueil averti le lecteur, et les événemens ne nous ont pas donné tort. Tout annonce que la crise de 1848 n'a pas été stérile ou funeste pour tout le monde, comme nous avions quelque droit de le supposer.

La France sans doute est sortie plus affaiblie, plus humiliée que le reste de l'Europe de cette anarchique transition. Selon moi, elle ne s'en est pas encore tout à fait relevée dans son cœur, et elle persiste encore à douter d'elle-même. Selon moi encore, elle a tort, et les événemens qui l'ont intimidée n'auraient dû qu'échauffer son courage. Le contraire se concevrait, si nous en étions restés au 25 février. Le lendemain du jour où la nation s'était vu dérober sous ses pieds le terrain sur lequel elle croyait marcher d'un pas ferme, elle avait lieu de se sentir émue, et l'abattement était de sai-

son. Et cependant il ne fut ni profond ni durable. Le 24 février peut n'être pas le plus réconfortant de nos souvenirs historiques; mais on n'en saurait dire autant de l'année 1848. C'est l'année peut-être où la France s'est le plus montrée et où elle a le mieux su être quelque chose par elle-même, et cela sans attendre son gouvernement. Ce peuple même de vainqueurs par l'émeute, nourri de fausses doctrines et de mauvais conseils, ne s'est trouvé ni violent ni vindicatif. Un parti s'est aussitôt levé, et dans son propre sein, pour veiller à l'ordre, pour recommencer le règne de la loi. Enfin c'est par sa sagesse et son courage que la France a été sauvée. En huit mois, électeurs, gardes nationaux, soldats, représentans ont avec leurs seules forces constitué, soutenu, défendu un pouvoir réparateur et modéré. Jamais autant que dans cette épreuve la France ne s'est montrée plus digne et plus capable du *self government*. Jamais plus qu'après avoir ainsi connu ses ressources elle n'aurait eu droit de s'enorgueillir, de compter sur elle-même et de se charger à ses risques et périls de ses propres destinées. Elle venait de prouver que le fardeau n'était pas trop fort pour ses épaules. Elle a douté d'elle-même au moment où elle aurait pu s'enthousiasmer de sa sagesse et s'enorgueillir de ses forces. L'exemple n'est pas rare que les hommes se troublent le plus du danger au moment où il s'évanouit, et désespèrent de leur salut lorsqu'ils y touchent.

C'est cette défiance de la nation envers sa raison et son courage, c'est cette incertitude sceptique sur tous les principes naguère acceptés pour articles de foi politique, c'est ce retour inquiet et brusque vers les maximes surannées de l'autorité telle qu'elle se concevait en 1700 ou en 1800 que l'on a appelé réaction, ou plutôt c'est là l'esprit réactionnaire qui a ramené et des doctrines et des pratiques que je ne me croyais pas réservé à jamais voir renaître.

Cependant, mieux que nos argumens, les faits ont commencé, sinon à convertir, du moins à modifier l'esprit de réaction. Que disait-il en effet, que cherchait-il à tout prix du temps qu'il s'est cru le maître, et qu'il raillait si dédaigneusement toutes les réclamations, toutes les aspirations de l'esprit libéral? Par la voix de tous ces gens pacifiques qui voudraient imposer leur quiétisme à l'humanité entière, il accusait l'esprit révolutionnaire de pousser à la guerre un temps qui ne voulait que la paix, et dénonçait comme un anachronisme insensé l'idée d'un retour des nations aux jeux de la force et du hasard. Or qu'est-il arrivé? Je raconte sans blâmer. En dix ans, nous avons vu deux grandes guerres. Les expéditions militaires se sont multipliées et se terminent à peine, et une vague inquiétude s'obstine à entendre des bruits d'armes dans les nuages orageux qui passent sur l'Europe. Vous rappelez-vous le temps où

l'esprit de réaction faisait du principe de l'autorité l'allié nécessaire de la religion et soutenait au nom de l'église la thèse du pouvoir non disputé? Or tout le monde sait qu'il s'est élevé pour l'église une question qu'elle met au rang des plus grandes, et qui pendant trente ans de liberté d'écrire ne s'était pas émue. Elle se déclare plus menacée que par la presse de 1830. Chercherons-nous l'esprit de réaction sous le toit des usines, dans les comptoirs du commerce? Au nom des intérêts matériels, promus de nos jours au premier rang des élémens sociaux, il ne désirait, ne conseillait, n'augurait qu'un *statu quo* éternel, la perpétuité de tous les priviléges et de tous les systèmes établis. Or jamais les bases du commerce universel n'ont été plus profondément agitées soit par les événemens politiques, soit par les variations de la législation. Enfin que nous annonçait l'esprit de réaction par la bouche des sages, par l'organe de ces observateurs fatalistes qui se croient dans le secret des choses humaines? « En vain, disaient-ils, l'orgueil et l'ambition d'un siècle enivré de lui-même voudraient résister; en vain tous les esprits turbulens se coaliseraient pour perpétuer le mouvement quand la société tend au repos. La nécessité parle: un instinct plus puissant que de vaines théories, une sagesse nécessaire, la force des choses enfin, ramènent les gouvernemens et les peuples vers les principes et les intérêts conservateurs. Dans toute l'Europe, le spectacle ou la menace de l'anarchie a produit son effet ordinaire, immanquable. Tout retourne à l'ordre, à la stabilité. Le pouvoir est devenu le premier intérêt social, et, désabusée des nouveautés perturbatrices, l'Europe est replacée par une impulsion irrésistible dans les cadres sacrés de l'ancienne politique. » Qui ne croit les entendre encore, ces oracles d'une sagesse immobile? Et pourtant il suffit d'un coup d'œil jeté sur l'Europe pour la voir agitée tout entière d'un besoin de renouvellement qui a remonté de la société au gouvernement, et converti presque en tout lieu le pouvoir même à la doctrine de ce qu'on appelle à tort ou à raison le progrès. Les dix ans qui viennent de s'écouler ont manifesté par des signes plus éclatans et plus inattendus qu'aucune période décennale de ces quatre-vingts dernières années l'action novatrice du génie du siècle. A prendre les choses en masse, l'esprit de réaction a reçu plus de démentis, éprouvé plus de mécomptes que l'esprit libéral. Après tout, nous n'avons été vaincus que parce que nous avons voulu l'être. L'esprit libéral a souffert pour avoir abandonné ses principes; l'esprit de réaction pâtit pour s'être obstiné dans les siens.

Le temps semble donc venu pour l'un de reprendre courage et pour l'autre de céder, et quoique nous soyons loin d'espérer une prompte et complète victoire, ceux qui avaient compté sur la domi-

nation des idées contre-révolutionnaires, ceux qui, en changeant seulement la couleur de leur drapeau, espéraient remettre l'Europe ainsi que la France à un système de restauration moins la légitimité, à un régime de 1815 moins la sainte-alliance, s'aperçoivent de la vanité de l'entreprise et entrevoient peut-être que le pouvoir le plus tendu, le plus armé, n'est pas une garantie durable contre l'esprit du temps et le mouvement des sociétés. Or, en vérité, à quoi servirait l'absolutisme s'il n'était conservateur, et pourquoi se mettre en frais d'arbitraire et de restriction constitutionnelle, si l'on n'y gagnait pas la stabilité et la sécurité absolues? Pourquoi prendre des narcotiques, s'ils ne font pas dormir?

L'opinion publique, sans être encore prête à exiger tout ce qu'elle ne tardera point à réclamer, pressent un autre avenir et d'autres épreuves qu'elle n'attendait lorsqu'il y a dix ans elle changeait si subitement de direction. Ceux qui ont quelque prévoyance doivent comprendre que d'un jour à l'autre la société peut avoir des efforts à faire, et tout les presse de reporter leur plus sérieuse attention sur les problèmes politiques que les générations nouvelles auront à résoudre.

L'examen en est difficile et quelquefois accablant, à ce point que l'esprit s'en détourne et cherche à se reposer dans l'insouciance et l'oubli. Le despotisme n'a pas de plus puissant auxiliaire que cette secrète lâcheté du cœur humain, toujours si prompt à renoncer en toutes choses à se gouverner lui-même. A la suite des troubles civils, on se prend du désir de n'entendre plus parler de rien, d'avoir dans le gouvernement une machine qui marche toute seule, et de s'endormir *au branle de sa roue*. Non-seulement le souci des intérêts, mais la lassitude de l'intelligence nous portent à prendre le temps comme il vient, l'état comme il est, et à nous dispenser d'avoir aucun avis. C'est contre cette mollesse indolente de l'esprit et du caractère que la presse doit incessamment lutter. A ceux qui en sont encore atteints, il faut opposer l'exemple des hommes qui ont laissé, soit par l'action, soit par la pensée, une trace profonde dans la mémoire des contemporains. Et comme l'heure de l'action n'a pas sonné, c'est la pensée qu'il faut stimuler en lui représentant sans cesse la question fondamentale du temps où nous sommes. Dans son expression la plus générale, c'est non pas seulement la question de l'ordre et de la liberté, de la conservation et de la révolution, c'est la question de l'avenir de la démocratie.

Ce n'est pas d'hier que cette imposante question a préoccupé les esprits supérieurs, deux surtout parmi les observateurs qui ne sont plus au milieu de nous, et dont les réflexions viennent d'être mises de la manière la plus intéressante sous les yeux du public, Royer-

Collard et Tocqueville. L'un et l'autre, avec de grandes différences, se ressemblaient sous plus d'un rapport. Tous deux sont des autorités; tous deux, en se mêlant aux événemens et aux affaires, ont conservé le goût de l'observation et de la méditation. Ils ont réfléchi sur ce qu'ils ont fait, et sont restés des juges même en devenant des acteurs. Nous trouverons, en les comparant l'un à l'autre, une occasion naturelle d'indiquer la marche des faits et des idées entre le temps du premier et le temps du second, d'exhorter ceux qui ont l'âge et la force à leur donner des successeurs, à ne pas laisser le mouvement social auquel nous assistons manquer de spectateur et de juge. Chaque jour on voit disparaître ceux pour qui la révolution française, dans ses phases successives, a été un sujet inépuisable de méditation. La jeunesse y pense-t-elle et se met-elle en devoir de les remplacer? Il faut l'espérer, mais rien ne saurait mieux l'encourager et la guider dans une tâche qui désormais la regarde seule que l'exemple des deux hommes éminens dont nous venons d'écrire les noms.

I.

L'ouvrage que M. de Barante vient de consacrer à la mémoire de Royer-Collard atteint pleinement le but que l'auteur s'est proposé. Il fait connaître avec une exactitude parfaite la vie politique et surtout la vie parlementaire de l'homme illustre dont le nom a toujours été plus connu que la personne, et qui a laissé à ses contemporains un souvenir ineffaçable. La vivacité et je dirai même la grandeur de ce souvenir étonnent peut-être les jeunes gens. Ils croient le monde changé, et, supposant aisément que leurs devanciers ne les auraient pas compris, ils se dispensent de les comprendre. Cependant il y a dans tout ce qui est resté de Royer-Collard une originalité si saisissante que c'est apprendre déjà beaucoup qu'apprendre seulement à le connaître, et ceux qui le liront avec une intelligente attention s'étonneront moins de ce que nous pensons de lui. En liant quelques-uns de ses rares écrits et tous ses discours au récit critique des événemens qui les ont provoqués, M. de Barante a donné à ses deux volumes l'intérêt d'une biographie individuelle et celui d'une histoire politique. On peut, grâce à lui, entendre un passé qu'on ignore, et, suivant son usage, il a porté dans l'appréciation des choses et des personnes cette clairvoyance et cette liberté qui sont le grand mérite de ses écrits. Nul ne représente plus fidèlement ce qu'il a vu, nul ne laisse moins modifier ses jugemens sur le passé par les préoccupations du présent, grande source d'erreur

quand on écrit l'histoire contemporaine. L'expérience, en nous montrant les conséquences imprévues et les changemens singuliers que les années amènent, réagit sur notre manière de juger et même de concevoir les opinions et les actes des époques antérieures. Non-seulement nous cherchons à n'avoir pas eu tort dans le passé, mais nous croyons naturellement qu'il en est ainsi, et conduits par une pente insensible à comprendre différemment les mêmes choses, à nous former de nouvelles idées, nous imaginons de bonne foi que nous avons su toujours ce que nous avons tardivement appris; il nous coûte de rentrer dans les illusions que nous n'avons plus. M. de Barante, dont la raison calme et pénétrante résiste à tous les entraînemens, est un des écrivains de notre temps qui sont restés le plus fidèles aux idées avec lesquelles ils ont commencé, et les faits, en se développant, en se démentant les uns les autres, ont porté peu de trouble dans les jugemens d'un esprit toujours en garde contre la déclamation et le paradoxe. C'est un historien de sang-froid, dont la sévérité n'a pas de colère, dont la bienveillance n'a pas d'engouement, dont l'admiration n'a pas d'enthousiasme, dont la morale est sans pédantisme. Avec une admirable flexibilité d'esprit, il sait se replacer dans ses anciens points de vue et retrouver la nuance juste et la mesure précise de ce qu'il a pensé à l'aspect des événemens. C'est ce qui donne à ses jugemens une originalité plus réelle qu'apparente, et à ses récits comme à ses portraits une exactitude persuasive. Quiconque dans l'avenir voudra écrire l'histoire de la société française depuis 1789 devra tenir grand compte de son témoignage et s'assurer d'y trouver toujours toute la vérité qu'il a vue. C'est dans sa perfection l'esprit vrai qu'admirait tant La Rochefoucauld.

En recueillant les discours de Royer-Collard et en les confrontant avec les événemens qui les ont suggérés, M. de Barante a restitué authentiquement le rôle historique de l'homme éminent qu'il a voulu peindre; et il a porté une vive lumière sur son caractère et sa nature. Cependant il a laissé de côté quelques traits que devra recueillir l'auteur d'une biographie proprement dite, et surtout celui qui, écrivant des mémoires, voudra représenter, avec une vérité que j'appellerai dramatique, un des hommes les plus singuliers et les plus remarquables de son temps.

Il faudrait commencer par une peinture détaillée de cette commune, ou plutôt de cette communauté de Sompuis, où Pierre-Paul Royer-Collard était né (1763). On trouverait l'histoire de cette petite église dans la vie du père Collard, en tête de ses deux volumes de *Lettres spirituelles*, et peut-être sur les lieux mêmes quelques familles ont-elles conservé la tradition de ce christianisme réfléchi,

sévère, indépendant, qui au fond a toujours paru à Royer-Collard le vrai christianisme. J'ai lu des lettres écrites par des paysannes de Sompuis; on dirait les lettres retrouvées de quelques sœurs converses de Port-Royal. On voit dans la *Vie du père Collard* qu'*un jeune homme nommé Royer* vint s'établir à Sompuis. Ce pouvait être le père ou plutôt un aïeul du nôtre. Sa mère, Angélique Collard, était une femme supérieure; il le trouvait du moins et disait qu'il n'avait point connu de femme qui eût autant d'esprit. Sa dignité simple imposait à tous, et quand son fils faisait de si grands éloges du respect, il exaltait évidemment le sentiment que sa mère la première, et certainement plus que personne au monde, lui avait appris à connaître. C'est donc dans la vie de famille, dans la vie des champs et sous la discipline d'une piété volontairement austère que le jeune janséniste fut élevé.

Il entra à douze ans au collége de Troyes. Cette ville aussi avait reçu une forte empreinte de l'administration d'un évêque janséniste, un Fitz-James, je crois. Ce nom surprend à trouver dans ces rangs-là; mais il n'y a pas longtemps encore que les traces d'une puissante influence religieuse, très différente de celle qui prévaut aujourd'hui, se remarquaient dans la société de Troyes. Du collége de cette ville, notre écolier passa à celui de Chaumont, où il fit sa rhétorique avec le futur ministre de la marine, Decrès. Leurs deux noms se lisent encore sur une plaque de bronze dans la salle principale du collége (1779). Puis le père Collard le doctrinaire prit son neveu avec lui à Saint-Omer, où il dirigeait le collége de son ordre. Là le futur philosophe étudia seul les mathématiques; il poussa cette étude assez loin et croyait s'être avancé dans la science autant qu'on pouvait le faire à cette époque. Il en donna même des leçons dans le collége dirigé par son oncle, et peut-être aussi dans le collége de Moulins, où il exerça quelque temps les fonctions de l'enseignement. Ainsi celui qui devait être le disciple de Reid a commencé comme son maître, qui débuta par les mathématiques et les aima toujours. C'est en effet la meilleure introduction à l'étude de la philosophie. Plus tard, à la commune de Paris, Condorcet remarqua ce membre du conseil qui comprenait tant de choses. Il le recherchait, venait s'asseoir auprès de lui et disait à ses amis : « Figurez-vous que j'ai trouvé là un jeune homme qui sait la géométrie! » Royer-Collard, qui devait succéder à Laplace, n'était pas étranger à ses ouvrages. Il a même hardiment engagé une controverse avec lui dans ses leçons de philosophie.

Dans le cours de ses études, il avait eu un moment pour maître Manuel, qui fut procureur-général de la commune. Dans une lettre que ce dernier lui écrivit en 1791, on lisait ces mots : « L'élève a de

beaucoup dépassé le maître. » Qu'aurait-il dit vingt ans plus tard? Ce ne fut pourtant ni la science mathématique, ni l'enseignement en général, qui détermina la carrière que devait parcourir Royer-Collard. Il vint à Paris et ne fit qu'y traverser la maison des pères de la doctrine chrétienne : la vie du siècle l'appelait, et il se plaça, pour apprendre le droit et les affaires, chez un de ses parens, Royer de Vaugency, procureur au parlement. Il fut reçu avocat et plaida de 1787 à 1789. Recommandé à Gerbier, qui avait été élève de son oncle Collard au séminaire de Troyes, il ne le connut pas longtemps, six mois seulement; mais il l'entendit, ainsi que l'avocat-général Séguier, qu'il voyait chez lui et dont Portalis a composé l'éloge. Il estimait beaucoup dans l'un et l'autre l'art de la parole, mais surtout dans Gerbier, qu'il regardait comme fort supérieur pour le talent et surtout pour le caractère. Il disait que l'homme en qui il avait le plus reconnu l'éloquence, la pure éloquence, l'art de bien dire, c'était Gerbier. Le spectacle des audiences du parlement, le spectacle de la grand'chambre lui avait laissé un profond souvenir. Cette grande compagnie judiciaire avait gardé quelque chose des anciennes mœurs. La gravité des formes, la dignité extérieure des habitudes conservées dans une magistrature indépendante et gallicane, devaient produire une vive impression sur un avocat préparé par l'éducation que nous avons décrite. Il aimait à se rappeler avec quelle ardeur il avait pris part à toutes ces manifestations de palais où le jeune barreau et la jeune basoche soutenaient de leurs clameurs les résistances éclatantes par lesquelles le parlement força la cour à la convocation des états-généraux.

On se tromperait en effet si, parce qu'il avait été nourri dans une école de gravité et d'austérité, on se figurait un être froid et impassible, toujours contenu dans les limites de la réserve et de la prudence. A quatre-vingts ans, il aimait à nous dire : « J'ai toujours été une mauvaise tête. » Le vrai, c'est qu'il réunissait une sévérité de principes, une dignité naturelle et acquise, une volonté forte, qui le préservaient facilement des faiblesses vulgaires; mais il était ardent et ferme, il n'éprouvait rien faiblement. Les premières impressions étaient chez lui très vives; il n'en revenait pas aisément. Peu porté à se défier de lui-même, il ne travaillait pas à maîtriser, à supprimer ce qu'il sentait; il s'y livrait au contraire avec quelque impétuosité. Sa raison n'était pas entièrement soustraite à son imagination. C'était un sage passionné. Sa constitution robuste semblait ajouter à l'énergie de ses passions en même temps qu'à celle de son âme. Je n'ai pas connu d'homme au même degré mobile et inébranlable. On conçoit qu'une telle nature avait dû ressentir tous les feux de la jeunesse. Les sollicitations de la mollesse ou du désœuvrement

n'auraient pas eu de prise sur lui; mais les sentimens qui entraient dans son âme lui semblaient une force de plus, et les affections vives, en subjuguant la volonté, ont l'air de doubler sa puissance. Enfin, je l'ai dit, Royer-Collard n'éprouvait rien faiblement, et sa jeunesse lui avait laissé des souvenirs dont il ne se défendait pas. Je me permets ces allusions parce qu'il aimait à les faire.

Il vécut donc, entre vingt et trente ans, dans la meilleure bourgeoisie de Paris, dans cette classe excellente de l'ancienne société qui a donné à la France ce qu'on a nommé les électeurs de 89. Là avaient pénétré les lumières nouvelles, les opinions du siècle, sans toutefois effacer, comme dans un monde plus brillant, les sentimens sérieux, les notions du bon sens, le goût de la sagesse et de l'ordre. On ne peut dire que les mœurs de l'ancien régime y fussent inconnues. Une certaine liberté, qui franchissait souvent les scrupules sans arriver jusqu'au scandale, avait gagné même alors les conditions médiocres, en supposant, chose douteuse, qu'il n'en eût pas été toujours ainsi, et que notre littérature bourgeoise, assez constamment narquoise et gaillarde, ne soit pas l'expression fidèle des mœurs permanentes de nos cités. Dans cette société, assez différente du cénacle de Sompuis, Royer-Collard apprit à connaître la France, celle des affaires, celle des opinions, la France vivante et active, la France du présent et de l'avenir. Il s'initia à ce monde de l'ancien régime, qui lui plut sans le gagner, dont il aima toujours les souvenirs en le jugeant sans pitié, et sur le tombeau duquel il aima toute sa vie à écrire de brillantes épitaphes après s'être assuré cependant qu'il était bien mort.

L'indépendance contenue, la lutte soumise à des formes, l'effort de tous en faveur des idées de justice et de raison contre la résistance des préjugés et des abus, le mouvement hardi et combattu enfin des années qui avaient précédé la révolution, eurent pour lui un vif attrait, comme pour tous les contemporains; il se complut toujours à en parler : non qu'il fût de ces novateurs qui se lassèrent de bonne heure, et qui voulurent tout ce qui devait amener 89, moins 89 lui-même. « Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu, nous disait-il; on ne reverra pas ce que j'ai vu : le 14 juillet! c'est-à-dire un peuple unanime. Unanime, entendez-vous bien? unanime! »

C'est ce temps où, logeant à l'île Saint-Louis, il avait acquis une certaine influence dans son quartier. Un jour, à sa section, qui se réunissait dans l'église Saint-Louis, il fit un discours très remarqué, et séance tenante il fut élu président de la section et membre de la commune. Le 17 juillet, soixante-douze heures après la prise de la Bastille, il était installé à l'Hôtel-de-Ville, et il fut nommé bientôt un des secrétaires du conseil de la commune; « car savez-vous bien, di-

sait-il encore, que j'ai été le prédécesseur de Tallien? » Ses fonctions le mirent en relation fréquente avec Bailly et même avec Lafayette. Il se lia intimement avec le maire; il vécut beaucoup dans son intérieur : il dînait chez lui tous les dimanches. Jamais il ne parla de Bailly avec indifférence. En 1827, dans son discours de réception à l'Académie française, où il succédait à Laplace, et citant les savans illustres qui avaient été de grands écrivains, il nomma Buffon, puis Bailly, et il ajouta : « Quel nom douloureux je prononce! » Plus tard il disait : « Les larmes me sont venues aux yeux quand j'ai nommé M. Bailly. Je sais bien qu'il n'est pas un grand écrivain, mais j'ai été heureux de pouvoir, après trente-cinq ans, rendre cet hommage à sa mémoire. Ce nom me rappelle toutes les plus grandes et les meilleures émotions de ma vie. » Les personnes qui l'ont approché savent avec quelle insistance les souvenirs des premiers temps de la révolution obsédaient sa pensée, avec quel entraînement il était sans cesse ramené à ces scènes d'impérissable mémoire, où le bien et le mal se sont livré des combats de géant, et qui ont révélé à l'humanité sur elle-même des choses qu'elle ne savait pas.

Le 10 août porta aux fonctions de secrétaires de la commune Billaud-Varennes et Tallien. Leur prédécesseur quitta l'Hôtel-de-Ville, mais ne déserta pas la lutte. Rentré dans sa section, dite alors de la Fraternité, il ne cessa pas d'y combattre ouvertement les jacobins avec énergie, avec succès. Il avait quelques-unes des qualités qui rendent populaire : la vivacité, la force et le courage. Les porteurs d'eau de l'île Saint-Louis l'avaient adopté, ils l'entouraient, le portaient sur leurs bras, le reconduisaient jusqu'à sa maison. C'est dans ce temps qu'il alla trouver au ministère de la justice Danton, son compatriote, qui l'avait connu jeune et lui témoignait de la bienveillance. Il s'agissait de sauver un détenu. Le 2 septembre était dans l'air et comme sous-entendu dans leur entretien. Danton fit ce qu'il demandait, puis lui offrit sa protection. « Venez avec nous, dit-il, il faut hurler avec les loups. — Cela n'est permis qu'aux loups. — Mais vous serez dévoré. — Eh bien! je serai dévoré. — Mais vous parlez comme un enfant... C'est égal, en cas d'alarme venez à moi; je ferai pour vous ce que je pourrai. »

Sous Pétion, Royer-Collard était fayettiste. Après le 2 septembre, il fallait fuir ou se faire girondin. Jusqu'au 31 mai, il lutta pour la Gironde et employa pour la soutenir toute la popularité qu'il avait dans son quartier. C'est ainsi qu'il réussit à mener, quelques jours avant la crise, à la barre de la convention les députations de vingt et une sections qui offraient à l'assemblée de la soutenir contre la montagne. Son discours est au *Moniteur*. On l'y reconnaît à son

langage. A quelle époque n'aurait-il pas écrit cette phrase : « Nous ne connaissons dans la convention que la convention elle-même ? »

Le soir du 31 mai, la section de la Fraternité venait dire à la commune qu'elle adhérait à ce qui s'était passé, et se plaindre d'avoir été jusque-là dominée par des aristocrates. Après un pareil coup, il ne restait plus qu'à disparaître ou à mourir. Et quel temps affreux, où mourir même était inutile et ne servait qu'à faciliter, qu'à enhardir la tyrannie! Royer-Collard se retira à Sompuis chez sa mère, devenue veuve. Un jacobin du nom de Hery, son camarade d'études, et qui dominait le pays, consentit à le laisser libre et tranquille. « Mais je ne porterai pas le bonnet rouge. — Alors il faut te cacher. » Il se cacha dans sa propre maison, dans une chambre mise sous les scellés. Hery feignait de l'ignorer. Quand il venait à Sompuis, il allait voir Mme Royer-Collard; il ne la tutoyait pas, se découvrait devant elle et écrivait à Paris que le fils n'était certainement pas dans le district.

Après le 9 thermidor, le propriétaire de Sompuis s'occupa de ses champs. Il se mêlait aux travaux de l'agriculture, et mena, dit-on, la charrue. C'était encore un temps de sa vie, un temps obscur et tranquille, qu'il n'oubliait pas. Il avait, dans l'intérêt de sa commune, publié une protestation et une brochure contre l'abus des réquisitions. Dans cet écrit, que M. de Barante a réimprimé, il emploie avec développement toutes les ressources d'une dialectique subtile et serrée pour démontrer l'iniquité de la mesure en soi. Une distinction fondamentale, à laquelle on ne reviendra jamais assez, celle qui sépare l'esprit libéral de l'esprit révolutionnaire, est là exposée comme dans ses plus mémorables discours. Aux élections de l'an VI, un électeur, remarquant son nom au titre de cette brochure, dit en langage rustique : « Comment! il y a encore de cette graine-là! Il faut la mettre en pot. » Et l'auteur de la brochure fut élu député au conseil des cinq-cents.

A cette assemblée, il arriva sans autre parti-pris que de résister aux procédés et aux hommes révolutionnaires. Tout le monde l'a entendu établir qu'il y avait très peu de royalistes aux cinq-cents. Il les nommait. A Clichy, le royalisme, selon lui, ne dominait pas, ne se montrait pas. On n'y nourrissait, on n'y avouait que l'intention d'armer des libertés constitutionnelles la résistance des bons citoyens à la prépondérance tyrannique de l'esprit de la convention. On ne voulait que refréner les jacobins dans le pouvoir jusqu'à ce qu'on pût les en chasser. Que dans cette entreprise si légitime on dût porter toujours équité, discernement, modération, prévoyance, c'est plus douteux : l'esprit réactionnaire est sujet à s'emporter, et la justice est rare, même parmi les honnêtes gens; mais les proscrits

de fructidor n'eurent que le temps d'être opprimés, et le droit fut violé en eux sans prétexte comme sans pudeur. Aucune iniquité de la révolution n'avait laissé à Royer-Collard un plus profond ressentiment. Il n'en pouvait parler de sang-froid. En cela, il se montrait véritablement ami de la liberté politique. On ne l'est pas par cela seulement qu'on se montre indigné d'un acte de cruauté ou de spoliation commis par le pouvoir : un peu d'honnêteté suffit en ce cas pour sentir comme on le doit; mais l'attentat à la représentation nationale, la violation de la liberté de penser et de parler dans celui qui a reçu de son pays mandat pour penser et parler en son nom, voilà le crime politique irrémissible, et c'est en proportion de l'indignation qu'on en ressent que l'on se montre bon citoyen. Royer-Collard n'a pardonné à personne le 18 fructidor.

C'est en parlant de ce jour de tyrannie qu'il a dit : « Ne persécutez jamais un honnête homme pour une opinion qu'il n'a pas; vous la lui donnerez. » Il disait cela en pensant au royalisme. Il n'était pas royaliste; proscrit comme tel, il se sentit plus près de le devenir. Il y en avait encore d'autres raisons. D'abord il paraissait à jamais impossible de renouer avec le parti de la révolution. On ne voyait même plus clairement le moyen de démêler dans ses doctrines le bien du mal, et de le forcer à abjurer ses actes en consacrant ses principes. Le découragement de la raison, la renonciation à toute tentative de séparer courageusement le droit et le fait, l'usage et l'abus, les idées et les hommes, est le premier pas fait vers la contre-révolution. Une oppression commune avait achevé de lier Royer-Collard avec des hommes moins difficiles et plus absolus que lui dans leur opposition à tout ce que la révolution avait enseigné ou tenté, notamment avec Quatremère de Quincy, homme d'un esprit supérieur et emporté qui exerça sur le sien un certain empire. Il le reconnaissait pour un de ceux qui avaient été je dirais ses maîtres, si je parlais d'un autre. Il disait que trois hommes lui avaient donné des idées et paru plus que d'autres avoir un esprit vraiment original; c'était Quatremère, M. de Serre... « Quant au troisième, ajoutait-il, c'est un drôle et bien pis encore; il n'a rien fait de son esprit, mais il en avait infiniment. » Et baissant la voix, comme s'il en eût rougi, il le nommait. Et nous ne le nommerons pas, quoiqu'il soit mort. Le lecteur pourra remplir ce blanc comme il voudra.

Quatremère était plus franchement royaliste; mais avec le mélange d'opinions, de goûts, de mœurs et d'habitudes que la jeunesse avait laissé à Royer-Collard, l'expérience des erreurs et des mécomptes de l'esprit de 1789, même dans ses tendances les plus pures et les plus élevées, devait pousser un juge scrupuleux et exigeant à un

scepticisme raisonné sur certaines conceptions et certaines tentatives de l'esprit humain appliqué à la politique. En même temps un ressentiment juste et passionné contre le mal et ses auteurs pouvait l'entraîner au besoin de venger par leur humiliation la justice et l'humanité qu'ils avaient outragées. Avec ces deux dispositions, un esprit ferme, oisif et mécontent était en voie d'arriver au royalisme, et à quelque chose de plus, la contre-révolution. Le royalisme était en soi une opinion fort légitime, plausible même, qui pouvait avoir le défaut tout au plus de n'être pas le moyen le plus prudent et le plus praticable de rétablir l'ordre dans les circonstances données. L'esprit contre-révolutionnaire était une erreur moins innocente et qui, pour gagner un esprit sain, avait besoin d'être recommandée par l'intérêt ou suggérée par la passion. Cette erreur ou cette tendance, très commune à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, a donné des lettres de crédit à toute espèce de despotisme.

Royer-Collard fut royaliste avec beaucoup de sagesse et beaucoup de décision. Dès qu'il eut conçu la restauration comme démenti donné à la révolution, comme frein donné à l'anarchie, il pensa qu'ayant cette opinion, il devait se compromettre pour elle, et il entra dans les affaires de la maison de Bourbon. Ce fut, comme on le sait, à la double condition qu'il resterait inconnu au comte d'Artois et à l'étranger. Cette exception atteste un discernement alors rare chez quiconque s'avouait royaliste. C'était concevoir la restauration sans l'esprit de l'émigration et sans le concours de la coalition. Ce pouvait être une abstraction difficile à réaliser, un éclectisme tant soit peu chimérique; mais ainsi l'espérance de la restauration n'était pas une spéculation sur la ruine de la France. Cette seule précaution suffit pour justifier Royer-Collard de toute connivence avec la politique purement contre-révolutionnaire. Je n'oserais pourtant pas l'absoudre de tout contact avec l'esprit de la contre-révolution. Il était fort difficile de s'en préserver après la convention ou vers la fin du directoire, lorsqu'on éprouvait le généreux désir de mettre un terme au désordre et à l'oppression. Une solidarité publique, apparente, enchaînait alors jusque dans les termes les mauvais souvenirs et les mauvaises doctrines de la république conventionnelle ou directoriale à certains principes proclamés soit par la révolution de 1789, soit même par la philosophie du XVIIIe siècle; aussi ne pouvait-on aisément s'empêcher de réagir contre tout à la fois, et des hommes que la contre-révolution réalisée aurait offensés et consternés se laissaient aller à des vœux et à des conseils qui pouvaient y conduire. On posait par réaction des principes dont la conséquence eût été l'abandon

de ce qu'on avait pensé depuis cinquante ans. On exprimait des regrets qui n'auraient pu logiquement être calmés que par un bouleversement rétroactif de l'ordre social. On a pu voir en 1848 et jusque dans ces derniers temps des traces du même entraînement réactionnaire; mais en 1798, en 1800, c'était une erreur ou une confusion d'idées plus naturelle et plus excusable. Un certain besoin de brûler ce qu'on avait adoré s'emparait de Sicambres médiocrement fiers, mais très avides d'humilier leurs ennemis. On voulait à tout prix faire pièce à ceux qui avaient lassé jusqu'à la patience des lâches par leur orgueil, leurs mensonges et leurs excès. La révolution s'était montrée si terriblement puissante qu'on ne redoutait plus qu'elle; on ne songeait qu'à empêcher le retour de ses violences, et quant à celui des abus qu'elle avait abolis, des maux qu'elle avait supprimés, on ne le regardait ni comme menaçant ni comme possible. Dans la pratique, les mœurs et les besoins que le dernier siècle avait produits subsistaient; les allures de l'esprit et les habitudes de la vie étaient absolument incompatibles avec l'ancien régime : on ne le craignait donc plus, et on risquait de lui rouvrir la porte, le croyant évanoui pour jamais. Il y a eu quelque chose de cette illusion dans le royalisme très réel de la France en 1814. On en pourrait citer plus d'un exemple, et je n'en connais pas de plus frappant témoignage que celui d'un ouvrage d'esprit qui a toujours joui d'une grande influence et d'une juste renommée : je veux parler du *Journal des Débats*. Sans doute, en passant par deux ou trois générations, il a suivi le progrès des temps, il a marché avec l'opinion et l'intérêt de la France; mais il ne faut pas croire que, dans les diverses nuances d'idées qui ont signalé sa longue existence, il ait changé du tout au tout. Il y a plus de soixante ans comme aujourd'hui, il était inspiré par des hommes qui n'aimaient point l'absolutisme en soi, qui n'auraient pas supporté la domination du privilége, l'intolérance religieuse, la toute-puissance d'une cour ou d'une oligarchie; mais ces mêmes hommes soutenaient alors des thèses et conseillaient des mesures qui pouvaient aboutir à toutes ces choses, tant une faction détestable leur avait rendu odieuse la cause même qui, sans elle, aurait été leur cause. L'esprit de parti entraîne les hommes les plus raisonnables à ces contre-sens, et, que la révolution le sache bien, elle a souvent si mal fait ses affaires qu'elle s'est donné ses amis naturels pour mortels ennemis. Aussi follement exigeante qu'un despote de l'Asie, elle voudrait qu'on l'aimât pour elle-même, quoi qu'elle fît, et, après avoir ruiné et désolé les gens, elle se plaint de n'en être pas adorée; elle les punit de se souvenir du mal qu'elle leur a fait.

Je ne voudrais donc pas dire qu'elle n'eût pas poussé à bout jus-

qu'à la forte raison de Royer-Collard, et que, dominé par des sentimens très légitimes d'indignation et de mépris, il n'ait pas laissé dériver son esprit à quelques-uns de ces arrêts absolus qui confondent les innocens et les coupables dans une même proscription contre les principes; je crains que, dans sa vie solitaire de Passy, dans ses épanchemens d'amertume avec Quatremère, il n'eût laissé s'irriter sa raison outre mesure, et il me semble en trouver une preuve dans un article assez médiocre que M. de Barante a réimprimé, et qui avait, dit-on, paru précisément dans le *Journal des Débats*. Ce n'est pas même son style, et l'on croirait lire l'abbé de Feletz; mais enfin, si l'article est de lui, il est un témoignage assez curieux de l'état des esprits et même des grands esprits entre la bataille de Marengo et la bataille de Wagram.

Heureusement c'est vers le même temps qu'il arriva à ce même esprit un vrai bonheur, la meilleure des bonnes fortunes. C'était naturellement un esprit philosophique; il ne lui manquait que la philosophie. Elle lui vint par un hasard analogue à celui qui fit connaître Descartes au père Malebranche. Il trouva sur les quais un ouvrage de Reid. Sans doute il n'était pas jusque-là étranger aux systèmes métaphysiques. Dans les écoles animées de l'esprit de Port-Royal, où il s'était formé, il devait rester quelque chose de la tradition cartésienne, proscrite par les jésuites. Il avait étudié les mathématiques. Il y a de la philosophie dans Bossuet et même dans Pascal. Comment ne pas savoir quelque chose de Leibnitz et de Locke? Mais tant qu'on lit les livres de philosophie comme des ouvrages de littérature, on en peut raisonner disertement, on n'est point philosophe. Il faut, pour commencer à l'être, avoir une méthode, étudier la philosophie en elle-même, c'est-à-dire dans les questions qu'elle agite, scientifiquement et non pas littérairement. Reid mit Royer-Collard sur cette voie. Le spectacle des choses du monde, l'expérience de la politique l'avaient jeté dans une double disposition de doute à l'endroit des systèmes abstraits, de foi dans les principes naturels du bon sens et du sens moral. C'est une disposition excellente pour entendre Reid, car c'est celle même où il veut vous mettre et vous laisser. Quoique ses conclusions soient toutes favorables aux croyances pratiques de l'esprit humain, Reid soumet les théories par lesquelles on a cherché à les expliquer à une critique sévère qui n'a été dépassée que par celle de Kant, et une logique un peu déliée établirait entre Kant et lui plus de ressemblance que n'en avouent les Écossais. La philosophie d'Édimbourg avait donc précisément les caractères qui devaient le plus toucher un esprit tel que celui de Royer-Collard, également porté à l'analyse et au dogmatisme, difficile et affirmatif, défiant et tranchant, sceptique

et absolu, épris de la réflexion et du raisonnement, en doutant beaucoup de la raison et de la science humaine. Malgré les limites qu'elle pose à notre savoir légitime, la philosophie écossaise est un rationalisme solide et sensé qui calme et rassure l'esprit, qui raffermit les croyances sans sacrifier aux préjugés. Elle avait de plus, pour gagner le cœur de Royer-Collard, un trait particulier : on sait que, dans sa revue des systèmes sur le point qu'il tient pour fondamental, Reid ne fait grâce qu'au livre du *grand Arnauld* sur les vraies et les fausses idées. L'élève de Port-Royal devait être sensible à une pareille avance, et M. Royer-Collard devint ainsi le plus rigoureux interprète, avant que Hamilton n'eût écrit, de la philosophie d'Édimbourg. Elle fut pour cet esprit puissant, mais jusque-là errant et flottant, un fil conducteur dans l'étude et la méditation. Ses tendances libérales en toutes choses durent heureusement s'opposer aux tentations contraires qui assiégeaient une âme irritée; elle donna à ces puissantes facultés ce dont elles avaient besoin, l'ordre dans l'étendue. De plus, en concentrant ses forces sur des problèmes déterminés, en se proposant un travail et un but, le nouveau philosophe connut et développa les ressources inconnues de son esprit; puis vint la fondation de l'Université, qui fit d'un amateur de philosophie un professeur de philosophie, et, dans ce nouvel exercice de son intelligence, il apprit l'art d'exposer et de discuter, il découvrit définitivement en lui le talent d'écrire.

Maintenant récapitulons tout ce que la nature et les circonstances avaient fait de Royer-Collard au moment où la restauration l'introduisit décidément dans la sphère du gouvernement et sur la scène de l'histoire. C'était une nature forte, une âme haute, un esprit puissant. La vie de famille, la vie des champs, une éducation sévère, les exemples d'une piété austère et raisonnée, de solides études, le goût des mathématiques, la fréquentation de la magistrature, le contact avec l'ancien régime, la participation aux opinions, aux mœurs, aux affaires du Paris de 1789, le spectacle de la révolution, l'expérience des disgrâces de la politique, l'étude de la philosophie, l'art d'enseigner, d'écrire et de parler, voilà les causes diverses qui se réunirent pour former et préparer le personnage vénérable et singulier qui, en agissant si peu, a exercé pendant vingt ans une si grande influence sur son pays.

II.

Nous nous sommes laissé aller à rappeler les souvenirs de la vie de Royer-Collard antérieure à 1814, afin de le mieux caractériser

avant qu'il ne se montre au grand jour; mais nous n'essaierons pas même une esquisse de sa vie parlementaire, d'abord parce qu'elle est plus connue, puis parce que l'ouvrage de M. de Barante en donne pour ainsi dire les éphémérides, complétées par un commentaire perpétuel (1). D'ailleurs les temps du gouvernement de la restauration ne sont plus un mystère. L'histoire en a été écrite au point de vue parlementaire par M. Duvergier de Hauranne avec une fermeté d'esprit, une sûreté de jugement et un talent d'exposition que tout le monde admire. A un point de vue plus général, M. de Viel-Castel vient de commencer le tableau de la même époque dans quatre volumes qui me paraissent un monument de sagacité, d'exactitude, de justesse et d'indépendance. Dans toutes ces publications, Royer-Collard tient sa place et apparaît sous ses traits véritables.

Dans la politique qu'il a soutenue et personnellement représentée, un trait particulier nous frappe et nous importe en ce moment. Cette politique en général se réduisait, comme il l'a dit lui-même, à ne vouloir de la contre-révolution que le roi, de la révolution que la charte. Que cette politique fût bonne et sage, qu'elle dût être celle de la France bien inspirée, qu'elle le fût même au fond et qu'elle ait eu par momens des chances sérieuses de réussite, c'est assurément ce que nous n'avons nulle envie de contester. Par malheur, nous sommes obligé de reconnaître qu'elle n'était pas la plus praticable du monde ni la plus assurée du succès, ayant contre elle les préjugés de la dynastie, de son parti, de ses ennemis, et même quelques-uns des préjugés de la France qui voulait la soutenir. Ses revers nous ont plus affligé que surpris. Mais cette politique restant ce qu'elle est, c'est-à-dire celle qu'il eût été le plus désirable de voir triompher, elle donne lieu à une question grave qui se posa alors et qui reste encore posée : celle qu'on appelle la question de la démocratie, ou celle de savoir comment, la constitution démocratique de la société française étant donnée, on peut faire coexister avec elle d'une manière durable la monarchie constitutionnelle ou même tout autre gouvernement libre et régulier.

Le parti royaliste soutenait purement et simplement que cela était impossible. On étonnerait peut-être les lecteurs qui ont moins de cinquante ans en leur disant que le caractère de la politique de M. Royer-Collard, et en général de la politique doctrinaire, était d'être essentiellement démocratique. Elle était au moins taxée de l'être, et, à mon avis, elle le méritait. Il faut s'expliquer.

Le mot démocratie a plusieurs sens. Dans sa signification primi-

(1) Voyez aussi sur *Royer-Collard orateur et politique* l'étude de M. L. de Lavergne dans la *Revue* du 1er octobre.

tive et rigoureuse, il veut dire le gouvernement direct du plus grand nombre. Ainsi l'entendaient les Grecs, ainsi l'entendait Aristote, et il est remarquable que ce défenseur des intérêts populaires, cet adversaire des doctrines aristocratiques de Platon, prend constamment dans sa *Politique* le mot démocratie en mauvaise part, à ce point que son dernier et habile traducteur a remplacé souvent, à tort suivant moi, le mot démocratie par celui de démagogie. Aristote appelle démocratie le gouvernement où prévaut l'intérêt des pauvres : dans l'aristocratie, c'est l'intérêt des riches; dans la monarchie, l'intérêt d'un seul. La république ou le bon gouvernement est, selon lui, l'état où domine l'intérêt général. Ces idées, quoique simples, sont certainement remarquables; mais elles ne s'appliquent pas d'elles-mêmes et sans explication aux sociétés modernes, et particulièrement à la question du gouvernement de la société française telle qu'elle s'est élevée sous la restauration. Il va sans dire qu'il ne s'est jamais agi à cette époque de mettre le gouvernement sur la place publique, et de faire délibérer la multitude, ce qui est le vrai gouvernement démocratique. Alors cependant se produisit avec plus de netteté que jamais la distinction fondamentale entre l'ordre social et l'ordre politique. Ce sont les doctrinaires qui mirent le plus en lumière cette distinction, bien aperçue par Sieyès au commencement de la révolution, et qui s'attachèrent avec le plus d'insistance à en faire ressortir toutes les conséquences. L'ordre social n'est pas l'ordre politique, puisque la société n'est pas le gouvernement; mais l'ordre social agit sur l'ordre politique : si la société n'est pas un pouvoir, elle est une influence. Or ce que la révolution française a voulu, a tenté, a fait, ce qui la rend une plus grande révolution qu'aucune autre peut-être, c'est d'avoir sciemment changé l'ordre social. Des travaux de l'assemblée constituante est sorti un ordre social dont les événemens, les succès, les revers, les crimes, les batailles, les lois, l'anarchie, le despotisme, n'ont fait que manifester et consacrer l'existence et la forme. Cet ordre social, qui a pour lui les opinions, les habitudes, les mœurs, les intérêts, la législation civile, est fondé sur l'égalité, et en ce sens on peut dire que la démocratie est dans l'ordre social. C'est là le résultat le plus certain, le plus éclatant de la révolution. C'est là le fait irrévocable, indépendant de la volonté des hommes et des gouvernemens. La constitution de l'état reste jusqu'à un certain point à notre discrétion. La constitution de la société ne dépend pas de nous; elle est donnée par la force des choses, et si l'on veut élever le langage, elle est l'œuvre de la Providence.

C'est là ce que Royer-Collard et ceux qu'on regardait comme ses amis ont soutenu avec autant de résolution que de persévérance.

C'est là le point fondamental qui les séparait de leurs adversaires du côté droit. Sur ce point, ils se montraient absolus et intraitables. On obtenait d'eux de suspendre ou d'ajourner certaines garanties, certains développemens de la liberté proprement dite; mais lorsqu'on les pressait d'établir ou de supposer dans la société un classement fixe, une hiérarchie immobile qui s'opposât à la libre ascension des individus, ils résistaient impérieusement, ils répondaient que le problème politique était d'accommoder le gouvernement à la société et non de refaire arbitrairement la société pour la commodité du gouvernement.

Cette controverse fut explicitement, habilement soutenue et menée très loin. C'est cette thèse de la démocratie sociale que dans le parti réactionnaire, et même dans le parti conservateur du temps, on reprochait spécialement aux doctrinaires. On leur objectait qu'aucun gouvernement, et surtout celui qu'ils réclamaient, la monarchie constitutionnelle, ne pouvait s'édifier sur un sol aussi mobile. C'est alors qu'on découvrit que l'Angleterre était éminemment aristocratique, chose par parenthèse dont le dernier siècle, qui la citait souvent, ne s'était pas aperçu. Montesquieu même insinue que l'Angleterre manquait trop d'aristocratie; mais du fait contraire, qui était la vérité et que l'on exagérait, on déduisait la possibilité et la durée de la liberté britannique. Sur des bases différentes, on défiait d'élever le même monument. Après je ne sais plus quel discours de Royer-Collard, M. de Montlosier, qui n'était certes pas un ennemi de la liberté, mais qui ne concevait qu'une société invariablement classée, écrivait : « J'ai un portrait de l'abbé de Saint-Pierre avec ces mots écrits au bas : *Paix perpétuelle*. Je veux avoir un portrait de M. Royer-Collard, et j'écrirai ces mots au-dessous : *Révolution perpétuelle*. »

A cette mobilité, caractère propre d'une société démocratique, Royer-Collard opposait la nature du régime représentatif, qui, franchement établi et pratiqué, devait ouvrir une voie régulière, une libre arène à l'influence de l'opinion publique, et qui, s'il était à l'image de la société, lui assurait indirectement le gouvernement de ses intérêts et de ses vœux, la préservait ou la dispensait de toute agression, de toute collision, en substituant la réforme lente et le progrès insensible aux crises révolutionnaires. Enfin, comme en toute rigueur il n'était pas impossible que l'opinion populaire ne se laissât emporter à sa précipitation naturelle, il y avait pour la tempérer, pour la ralentir, toutes les formes, toutes les garanties intérieures du système constitutionnel, et cette résistance était suffisante, pourvu que la démocratie eût la sagesse d'admettre l'exception d'une pairie héréditaire et l'inviolabilité de l'hérédité royale,

assez mal désignée sous le terme vague de légitimité. C'est sur ce terrain que se plaçait et que demeura constamment Royer-Collard une fois qu'il eut compris comment la monarchie anglaise décrétée par la charte pouvait s'adapter à la société française. Sur l'état de celle-ci, il n'hésita jamais; sur le problème du gouvernement, il mit un peu plus de temps à arrêter ses idées, et ce n'est guère que vers 1817 ou 1818 qu'il entra résolûment dans la voie au terme de laquelle était l'adresse des 221.

Parmi ceux qu'il eut à combattre, et dont la dissidence fut pour lui le sujet de l'étonnement le plus douloureux, fut M. de Serre, qui, partisan non moins déclaré du système représentatif, avait toujours douté de la possibilité de lui donner pour base une société fondée sur le principe de l'égalité civile, et que les violences d'une opposition extra-légale finirent par pousser dans les voies d'une véritable réaction. Ce dissentiment, d'abord faible, devait un jour éclater en rupture entre deux amis qu'on avait dû croire unis par une communauté inaltérable de principes. M. de Serre, en présentant une loi qui devait rendre plus restrictives les garanties contre la presse, avait dit ces mots remarquables : « La démocratie, chez nous, est partout pleine de séve et d'énergie; elle est dans l'industrie, dans la propriété, dans les lois, dans les souvenirs, dans les hommes, dans les choses. Le torrent coule à pleins bords dans de faibles digues qui le contiennent à peine. » Royer-Collard en prit occasion d'avouer la démocratie au lieu de la déplorer, de s'en prévaloir au lieu de s'en plaindre. « A mon tour, dit-il, prenant comme je le dois la démocratie dans une acception purement politique et comme opposée ou seulement comparée à l'aristocratie, je conviens que la démocratie coule à pleins bords dans la France telle que les siècles et les événemens l'ont faite... Les classes moyennes se sont si fort approchées des classes supérieures, que, pour apercevoir encore celles-ci au-dessus de leurs têtes, il leur faudrait beaucoup descendre... Les classes moyennes ont abordé les affaires publiques; elles ne se sentent coupables ni de curiosité ni de hardiesse d'esprit pour s'en occuper; elles savent que ce sont leurs affaires. Voilà notre démocratie telle que je la vois et la conçois; oui, elle coule à pleins bords dans cette belle France, plus que jamais favorisée du ciel. Que d'autres s'en affligent ou s'en courroucent, pour moi je rends grâces à la Providence de ce qu'elle a appelé aux bienfaits de la civilisation un plus grand nombre de ses créatures (1). »

L'orateur concluait que l'égalité des droits, *c'est le vrai nom de la démocratie*, que la démocratie était *le fait qui dominait aujour-*

(1) Voir les développemens dans le discours entier du 22 janvier 1822.

d'hui la société et qui devait présider à notre politique. Ces paroles sont assurément très fortes, et s'il était possible ici de multiplier les citations et d'analyser les discussions, on montrerait aisément à quelles conséquences étendues et variées on appliquait ces idées générales. Je n'en rapporterai qu'un exemple. On peut établir en théorie que le choix des plus imposés, lorsqu'on les charge d'une attribution exclusive dans les affaires de la communauté, est un principe aristocratique, car il ne met à part un certain nombre d'hommes que parce qu'ils sont plus riches. Un jour, dans la discussion du budget, la commission demanda que, lorsqu'une commune aurait à voter une imposition extraordinaire, les plus forts contribuables, en nombre égal à celui des membres du conseil municipal, dussent lui être adjoints pour délibérer sur cette proposition. Cette innovation semblait une garantie de plus donnée aux communes, alors privées de toute représentation élective. Eh bien! Royer-Collard et Camille Jordan prirent la parole et combattirent avec beaucoup de vigueur, au nom de l'égalité, l'amendement, qui fut cependant adopté. Et non-seulement il fut adopté, mais il est devenu une disposition fondamentale de notre droit municipal. Il a été conservé après la création des conseils électifs, et je me rappelle qu'ayant à le soutenir en 1837, lorsqu'une loi sur les attributions municipales était discutée, je ne rencontrai pas d'opposition de la part des défenseurs les plus jaloux des principes démocratiques, et l'adjonction des plus imposés aux représentans élus, dans certains cas spéciaux, a traversé l'épreuve de la république. La démocratie s'est accommodée de ce que Royer-Collard repoussait en son nom.

C'est assez, je crois, établir ce que j'avais en vue : c'est que la recherche des moyens de concilier les conditions d'un bon gouvernement avec les données d'une société démocratique a de bonne heure et dès longtemps agité les meilleurs esprits. Or maintenant la question est-elle résolue? L'est-elle dans les idées? L'est-elle dans les faits? Et si elle ne l'est pas, quelle question politique surpasse celle-là en importance et en opportunité?

III.

Voyons en effet ce qu'elle est devenue depuis l'époque que nous venons de rappeler. Le vœu de Royer-Collard ne fut pas exaucé, parce que ses conseils ne furent pas suivis; la monarchie qu'il préférait succomba. Après 1830, la démocratie, ainsi du moins que l'avait entendue jusque-là tout le parti constitutionnel, ne fit plus

question. Personne n'aurait songé alors à regretter des classifications surannées, à en proposer d'artificielles, à refaire en un mot la société que la révolution avait faite. On a vu que Royer-Collard n'admettait à l'égalité qu'une exception, la pairie. C'est ce qu'il exprimait à la tribune d'une manière si piquante en disant : « Il y a deux conditions dans notre nation; nous sommes tous pairs ou peuple. Si quelqu'un prétend être autre chose, qu'il dise ce que c'est. » Il ne dissimulait même pas combien cette institution de la pairie était encore précaire. Il savait, et il l'avait dit, que *des corporations politiques sont une création très difficile, plus difficile que celle des gouvernemens*, et il définissait lui-même la chambre des pairs : *un peu d'aristocratie de convention, fiction indulgente de la loi.* Cependant, lorsqu'en 1832 il fut question d'abolir l'hérédité de la pairie, il en prit énergiquement la défense. Je suis loin de le lui reprocher. Une pairie héréditaire est une bonne institution là où elle est possible, c'est-à-dire là où elle sort naturellement de la société, où elle est librement acceptée par elle, où du moins elle n'est pas entièrement factice. Quoi qu'on pense au reste de cette question plus importante peut-être dans la théorie que dans la pratique, Royer-Collard était assurément dans son droit en défendant d'une part l'hérédité existante, en soutenant de l'autre que la démocratie ne devait pas à elle seule constituer le gouvernement. Seulement on aurait pu lui demander comment, en admettant, ainsi qu'il le faisait encore, qu'elle régnât dans la société *sans adversaires*, il pouvait empêcher que cette même société, armée de la liberté de la presse et de celle des élections, ne fît la représentation nationale à son image, c'est-à-dire démocratique dans ses opinions, ses intérêts, ses mœurs, ses passions. Et comment faire alors qu'une représentation nationale ainsi constituée, ainsi inspirée, pût s'attacher avec force et persévérance à *une fiction de la loi*, à une création difficile, artificielle, conçue ouvertement comme un obstacle à l'entraînement de ses instincts, de ses préjugés, de ses passions? — Elle doit, répondra-t-on, savoir les dominer : instincts, préjugés, passions, tout doit céder à sa raison. — Ah! sans doute il faut toujours parler raison aux hommes : je vais plus loin, il faut même avec le temps compter sur leur raison; mais on doit considérer, quand on institue un gouvernement, que d'une part la raison, comme on l'entend, ne sera pas la règle constante de l'opinion ou de la volonté publique, que de l'autre l'expérience ne justifiera pas toujours les avertissemens qu'on leur donne, que les institutions les meilleures ou les plus soutenables ne tiendront pas toujours toutes leurs promesses, et que par conséquent, lorsqu'on a pris en main la cause de la démocratie dans la société, il y a quelque puérilité à s'étonner

qu'à l'occasion elle *fasse irruption dans le gouvernement*. Ainsi l'ancienne controverse entre le côté droit et les doctrinaires, entre M. de Serre et Royer-Collard, subsistait tout entière après 1830. En défendant avec éloquence l'hérédité de la pairie contre la démocratie en 1832, Royer-Collard ne tranchait pas le débat contre M. de Serre, et tout ce qu'il avait affirmé depuis quinze ans était virtuellement remis en question.

C'est qu'en effet le problème de la conciliation du gouvernement d'un grand état avec la démocratie dans la société avait reçu de la révolution de 1830, comme de toutes les révolutions qui ont suivi, moins une solution qu'une gravité nouvelle. Ce problème dépassait de beaucoup les questions de détail auxquelles on aurait voulu le réduire. Ainsi, quelque importance que pût avoir l'hérédité de la pairie, elle était loin de contenir en elle-même une vertu qui pût sauver l'état. Elle aurait été maintenue en 1832, qu'elle n'eût pas empêché la révolution de 1848. Ce n'est pas faute d'une chambre héréditaire que nous avons péri, et c'est en des termes plus généraux que doit être posé le problème de la démocratie moderne.

C'est ce que concevait, pendant que Royer-Collard déployait les forces d'une éloquence prophétique contre une théorie du moment, un jeune homme dont l'esprit sérieux et pénétrant devait être jugé un jour par lui digne de l'entendre et de lui répondre. Alors qu'on se consumait dans la tâche épineuse d'organiser un gouvernement nouveau, Tocqueville, frappé de l'aspect général du monde, allait par-delà l'Atlantique contempler la démocratie à l'œuvre et l'étudier dans la plus grande et la plus neuve expérience qu'elle eût jamais tentée.

Nous nous sommes, au seul nom de Royer-Collard, laissé aller à quelques souvenirs personnels. Le nom de Tocqueville nous en suggérerait de plus pressans et qui nous touchent plus intimement. C'est peut-être une raison pour nous abstenir de les épancher ici. Nous ne pourrions nous satisfaire à demi, et cependant le public n'a nul besoin de nos confidences. N'a-t-il pas dans les mains cette correspondance si remarquable où Tocqueville s'est montré presque tout entier? On ne le peindrait pas mieux qu'il ne s'est peint lui-même, et d'ailleurs, si quelques détails étaient demandés sur sa vie pour la connaître telle que l'a vue le témoin le plus fidèle, l'observateur le plus sympathique, ce n'est pas à nous qu'il faudrait s'adresser. M. Gustave de Beaumont a mis en tête de cette correspondance une notice étendue; c'est ce morceau éminent par la justesse, le tact et la vérité qu'il faut lire. En s'effaçant lui-même avec une abnégation pleine de goût, M. de Beaumont n'a laissé paraître de son amitié que la communauté parfaite des sentimens et des idées. Je ne

sais s'il a jamais écrit mieux, car il n'a jamais écrit sur un sujet qu'il ait autant aimé. Nous nous récusons devant lui quand il faut peindre l'homme dans Tocqueville, et s'il faut juger le publiciste, nous laissons parler M. Janet (1). Nous ne voulons ici le considérer que comme une sorte de continuateur de Royer-Collard par rapport à cette grande question de la démocratie.

Tocqueville a lui-même dépeint avec beaucoup d'esprit et de vérité son prédécesseur dans une lettre qui serait ici fort à sa place, si la citation n'était trop longue (2); mais, en indiquant les deux opinions fondamentales qui se partageaient en politique et peut-être en toutes choses l'esprit de Royer-Collard, il signale des contrastes, sans peut-être remarquer qu'on en aurait pu apercevoir en lui d'analogues. Avec la différence de l'âge, avec une autre nature d'esprit, il offre aussi ce trait saillant d'être invinciblement attaché aux résultats généraux de la révolution en n'étant à aucun degré révolutionnaire, et de n'aimer l'égalité qu'à la condition de la liberté.

Bien moins encore que Royer-Collard, il était appelé par position à prendre parti pour la société moderne, pour la société de la révolution. Des nobles souvenirs qui illustrent le nom de Malesherbes, sa famille semblait touchée presque uniquement du plus tragique de tous, de celui qui a immortalisé la fin d'une si belle vie, et c'est par une preuve éclatante d'indépendance et de courage d'esprit que Tocqueville débuta dans la vie, lorsque, se souvenant que le sang d'un philosophe libéral coulait dans ses veines, il se décidait à considérer son temps sans parti-pris et à ne contracter d'engagemens qu'envers la vérité. Le plus sûr libéralisme est sans aucun doute celui qui n'a été inspiré ni envenimé par aucun ressentiment contre la restauration, par aucune part d'héritage dans les passions de la révolution. Tel était le libéralisme spontané, désintéressé, pour ainsi dire philosophique de Tocqueville. Il n'en résultait pas que ses opinions fussent destinées à nourrir uniquement un travail de cabinet; ses lettres nous apprennent combien, avec un esprit si calme, son âme était ardente, quel besoin d'activité il unissait au goût de la méditation, enfin quel feu d'ambition échauffait ce contemplateur des choses humaines. Aussi, dès qu'il put disposer de son temps, au lieu d'étudier la société dans les livres, voulut-il l'observer dans sa forme la plus récente sur de lointains rivages, et son voyage aux États-Unis ne fut pas une visite à New-York, une conversation cherchée outre-mer, mais une exploration directe et active de tout le

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1861.
(2) Lettre à M. Freslon, t. II, p. 442.

champ de la réalité. C'était une idée fort simple, à ce qu'il semble, et cependant elle n'a été conçue et exécutée que cette fois. Encore aujourd'hui, quoique les événemens achèvent de compromettre l'Amérique dans l'opinion de l'Europe, elle est un des objets les plus dignes de l'attention de quiconque se fait une juste idée du grand rôle de la démocratie dans les destinées futures du monde.

Tocqueville avait de lui-même aperçu ce point capital dans notre siècle, et il en avait fait l'idée fixe de ses études et de sa vie. Les traditions de sa famille et son éducation le portaient à considérer avec impartialité et même avec bienveillance l'histoire et la société du passé : il admettait que l'état aristocratique pût avoir des avantages qui manquaient à l'état démocratique, et les défauts de ce dernier ne lui échappaient pas; mais le regardant comme irrévocable, comme nécessaire, il concluait de ses critiques l'obligation de le corriger, de l'améliorer, non de le dénoncer incessamment et d'en désespérer sans retour. Par là il se montrait plus raisonnable et plus résolu que plusieurs de ses devanciers. L'esprit comme le résultat de son travail sur l'Union américaine peuvent être résumés dans quelques mots qui sont presque des citations.

L'établissement et l'organisation de la démocratie, tel est le grand problème de notre temps. Les Américains n'ont point donné de ce problème une solution qui soit définitive et universelle; mais ils ont prouvé qu'il ne faut pas désespérer de régler la démocratie à l'aide des lois et des mœurs. Si d'autres peuples, leur empruntant cette idée générale, tentaient de se rendre propres à l'état social que la Providence impose aux hommes de nos jours, et cherchaient ainsi à échapper au despotisme et à l'anarchie qui les menacent, où sont les raisons de croire qu'ils dussent échouer dans leurs efforts? Ceux qui les y condamnent ne leur laissent d'autre refuge que le despotisme d'un seul. A considérer l'état où déjà sont arrivées plusieurs nations européennes et celui où toutes les autres tendent, il semble en effet ne se trouver plus de place que pour la liberté démocratique ou le despotisme des césars. La Russie et les États-Unis paraissent offrir les deux types politiques connus de la société moderne. Si donc on ne réussit à fonder enfin parmi nous des institutions démocratiques, et si l'on renonce à donner à tous les citoyens des idées et des sentimens qui d'abord les préparent à la liberté et ensuite leur en permettent l'usage, il n'y aura d'indépendance pour personne, mais une égale tyrannie pour tous. Si l'on ne réussit à fonder parmi nous l'empire paisible du plus grand nombre, nous arriverons tôt ou tard au pouvoir illimité d'un seul. Voilà les conclusions de l'ouvrage de Tocqueville sur l'Amérique, le résumé de ses opinions tel qu'il l'écrivait lui-même en 1840.

C'est à peu près vers ce temps qu'il s'était lié avec Royer-Collard, et que ces deux esprits entraient dans une mutuelle confiance. On aperçoit cependant le point de dissidence qui les séparait. Royer-Collard, plus sceptique et plus ombrageux, ou seulement plus âgé et tourmenté des souvenirs de la révolution, ne pouvait se défendre d'une vague croyance à l'impossibilité pour un gouvernement d'exister dans l'ordre, et même d'exister de façon quelconque, au sein d'une société démocratique : il saluait avec respect le principe de l'égalité des droits, il aimait trop la justice pour ne pas voir avec joie prévaloir ce principe dans les mœurs et dans les lois; mais il s'effrayait presque aussitôt de ses conséquences pour le gouvernement, de ses dangers politiques, et, peu confiant dans les compromis qu'il conseillait lui-même pour associer l'ordre et la liberté, les vieilles conditions et les conditions nouvelles de la stabilité, il prophétisait à chaque instant la ruine de ce qu'il édifiait. Aux faits qu'il observait mieux que personne, il déclarait qu'ils étaient à la fois nécessaires et impossibles, et condamnait également tout retour vers le passé comme une chimère et toute foi dans l'avenir comme une utopie. Tocqueville, n'eût-il eu d'autre raison pour différer en ceci que d'avoir quarante ans de moins, ne pouvait prendre pour point de départ cette extrémité sans issue. Quand Royer-Collard daignait admettre qu'il restait au monde un avenir, sous quels traits se le représentait-il? « Je ne sais pas l'avenir, écrivait-il à M. de Barante en 1833, si ce n'est que la face de notre terre sera renouvelée, que ce qui commande obéira, ce qui a dominé servira plus ou moins, plus tôt ou plus tard; quand je serais bien plus jeune, je ne voudrais pas aider à la métamorphose ni en prendre ma part. » Ce renoncement ne pouvait convenir à un esprit libre d'antécédens, exempt de regrets, confiant en lui-même, agité et entreprenant, et qui se proposait précisément pour étude et pour devoir de participer à ce renouvellement et de diriger cette métamorphose. Aussi la conclusion du grand ouvrage de Tocqueville était-elle il y a vingt ans : il faut organiser politiquement la démocratie.

Dix ans après, des événemens mémorables avaient prouvé peut-être que cette organisation était encore plus difficile qu'on ne l'avait cru, mais non qu'elle fût moins nécessaire. Les convictions de Tocqueville pouvaient être attristées, non ébranlées. Le devoir était aussi grand, quoique l'espérance fût moindre. Son premier ouvrage avait pour conclusion : « l'Amérique prouve que la démocratie peut être organisée. » Restait à savoir si elle pouvait et comment elle pouvait l'être en France. Le moyen de le savoir autrement qu'en étudiant ce que l'ancien régime et la révolution avaient fait de la France? Ce fut le sujet du second ouvrage de M. de Tocqueville.

Il voyait sinon le plus grand vice de la société française, au moins l'un des principaux obstacles qu'elle offrît à l'établissement d'un gouvernement libre et stable, dans ce nivellement social qui a enfanté la centralisation. Il lui paraissait que de ce côté la démocratie civile n'était propre qu'à exercer et à subir, quelquefois en même temps, le despotisme. Ce caractère saillant de notre organisation sociale avait été observé et jugé il y a longtemps, et par personne il n'a été décrit avec plus de vivacité et de sévérité que par Royer-Collard. Nul n'a plus déploré cette uniformité administrative qui assimile le pays politique à une plaine nue, où ne se voit ni asile, ni défense, ni hauteur, ni rivière, et sur laquelle la force organisée du gouvernement manœuvre comme une garnison sur une esplanade. Tocqueville offrait avec son prédécesseur un point commun; il puisait presque tout en lui-même, recevait peu des autres, et prenait la peine de découvrir pour son compte ce qu'on avait trouvé avant lui; c'est même une des sources de l'originalité de son ouvrage sur les États-Unis. Le trait est encore plus frappant dans son autre livre. Il s'était abstenu, pour le faire, de lire ce qu'on avait écrit sur le même sujet. La littérature politique de la restauration, si riche et si féconde, est comme non avenue pour lui, ce qui l'expose à trouver neuf ce qui ne l'est pas, mais ce qui lui donne sur ses idées les moins originales un droit de propriété joint à un accent de conviction qu'il n'aurait pas sans cela. Il a pu redire, en le rajeunissant par l'à-propos et par la forme, tout le vieux thème des accusations contre l'alliance de la centralisation et de la démocratie. Ses lettres contiennent encore sur ce point les réflexions les plus justes et les plus variées. On ne voit nulle part qu'il eût souvenir ou connaissance des discours où, sous des formes diverses, Royer-Collard avait redoublé ses attaques contre cet abus de l'unité politique et législative dont il faisait l'œuvre commune de la révolution et de l'empire; mais voici ce que Royer-Collard n'aurait pas appris à Tocqueville. Quoique le premier ne pût ignorer que l'histoire tout entière de la France et de la royauté fût celle d'une longue marche vers l'unité nationale et gouvernementale, il avait encore vu de ses yeux les variétés et les disparates de l'ancien régime. Ces corporations diverses, ces institutions locales, ces priviléges particuliers lui avaient fait l'illusion de quelque chose de réel, alors que ce n'était depuis longtemps que de vains simulacres. Il n'ignorait pas que tout cela était miné comme l'ancien régime; mais il déplorait l'explosion qui avait tout détruit à la fois. Il savait pourquoi l'ancien régime avait péri et pourquoi il avait dû périr, il trouvait de la démence à vouloir en rien rétablir; mais il regrettait qu'on n'en eût rien sauvé. Il allait quelquefois chercher dans ses ruines, non des

débris à relever et des monumens à reconstruire, mais des exemples à suivre dans les constructions nouvelles. Tout au moins conseillait-il de tenter de reproduire par d'autres moyens quelque chose du vieil esprit dont il se figurait que nos pères étaient animés. Tocqueville ne lui eût pas même laissé cette illusion, et son dernier ouvrage a eu pour résultat d'établir que l'ancien régime avait été aussi centralisateur que les régimes qui l'ont suivi, que la révolution et l'empire n'avaient fait sous un certain rapport qu'achever et manifester son ouvrage. A l'égard de la politique, je ne connais rien de plus sévère pour le gouvernement de l'ancienne France que le dernier ouvrage de Tocqueville : il lui enlève son dernier mérite apparent.

C'est une question intéressante, et malheureusement difficile à résoudre, que celle de savoir comment il aurait terminé son livre, qui, on le sait, n'est pas fini. Dans le premier volume, il montre fort bien comment l'ancien régime devait aboutir à la révolution. Dans les volumes qui lui restaient à faire, il aurait eu à montrer comment devait finir la révolution. Il est impossible de se représenter avec certitude quelle eût été sa solution. Les deux fragmens, seuls terminés, que M. de Beaumont a publiés sont des plus remarquables; mais ils caractérisent parfaitement certaines époques, ils ne servent en rien à préjuger les époques futures. Quand je relis une lettre qu'il écrivait au mois de septembre 1857, je crains bien qu'à ce moment encore il ne se sentît dans l'impossibilité de trouver le remède au mal qu'il déplorait. Il dit bien : « Je suis réellement persuadé qu'au-delà de cet horizon où s'arrêtent nos regards se trouve quelque chose d'infiniment meilleur que ce que nous voyons. » Et je suis prêt à dire comme lui; mais, toutes les fois que je lui ai parlé de la conclusion de son ouvrage, il m'a répondu plutôt en homme qui compte la trouver qu'en homme qui la possède. Et c'est pour cela qu'il serait digne de quelque noble esprit de notre temps de reprendre son œuvre où il l'a laissée, et de nous conduire où il nous aurait conduits. Ce qu'il a publié de son dernier ouvrage ne changeait ni n'ajoutait rien au premier, sinon que les faits caractéristiques de notre société, démocratie et centralisation, plongeaient leurs racines plus profondément qu'on ne croyait dans le passé, et que par conséquent ces résultats, bons ou mauvais, des siècles, avec lesquels la sagesse politique avait à compter, étaient d'autant plus consistans, d'autant plus vivaces, qu'ils étaient plus naturels et plus historiques. Ainsi les dernières méditations de Tocqueville n'avaient pas simplifié sa tâche. Il pensait toujours que la démocratie était la forme donnée de la société moderne, et qu'elle avait une force d'impulsion qu'on pouvait tout au plus ralentir, jamais arrêter.

Il n'avait pas cessé de croire qu'elle avait des défauts ou des vices, tant essentiels qu'accidentels, les uns provenant des événemens, les autres de sa nature, qui lui rendaient difficile de fonder ou de recevoir, de soutenir ou de conduire un gouvernement éclairé, régulier, stable, surtout dans la modération et dans la liberté. Enfin l'expérience, en lui montrant encore plus clairement ces obstacles, était loin d'avoir affaibli en lui le désir de les vaincre, et rien assurément ne l'avait ramené à s'accommoder plus paisiblement du honteux refuge que la faiblesse aimerait à chercher dans l'absolutisme. Entre ces données, dont il ne voulait retrancher ni éluder aucune, comment aurait-il su résoudre ou seulement poser le problème?

IV.

On a comparé ingénieusement ce problème à l'énigme du sphinx. Le siècle qui s'écoule a quelque chose de la beauté et de la cruauté de l'être merveilleux et terrible qui menaçait OEdipe de son fatal secret. « Devine, ou meurs! » telle est l'alternative qu'il semble signifier tour à tour aux gouvernemens qui s'élèvent ou se soutiennent encore. Et quoique les événemens quelquefois nous en distraient ou nous en dispensent, la faiblesse et l'irréflexion peuvent seules expliquer comment il se fait que tout esprit sérieux, je dirais presque toute âme de bon citoyen, s'occupe d'autre chose que de cette question redoutable. Le silence ne la supprime pas, les faits l'ajournent, et souvent l'aggravent en l'ajournant; mais, à la fuir ou à la craindre, on ne la rendra pas moins pressante et moins périlleuse, et il n'appartient qu'à l'égoïsme excusable de la vieillesse de se tranquilliser en la déclarant insoluble.

Sans essayer ce que Tocqueville n'a pas fait, je voudrais cependant non pas en donner la solution, mais au moins en réduire la difficulté à ses termes véritables. Je n'ai pas jusqu'ici amoindri la question; j'ai montré les plus grands esprits effrayés de sa gravité. Il n'y a que la témérité, l'ignorance ou la passion qui la pourraient méconnaître; mais je trahirais ma pensée, si, laissant aux idées cette forme absolue que leur prêtent volontiers dans la discussion les esprits d'une forte trempe, je donnais à supposer que je crois la raison, dans la recherche de l'horoscope social, entourée de toutes parts d'impossibilités et condamnée au désespoir. L'on peut dire tout le mal qu'on voudra de la prévoyance humaine, et la menacer de tous les mécomptes imaginables; mais, à moins que le monde ne finisse, l'humanité, c'est-à-dire la société, ne périra pas. Lorsqu'on dit qu'elle va périr, c'est une manière de parler, et les effets

de style ne sont pas des raisons. Rien n'est plus commun cependant que de s'y méprendre, et non-seulement les grands écrivains comme Royer-Collard sont dupes de leur propre éloquence, mais les esprits vulgaires prennent les phrases au pied de la lettre. Même en politique, on peut se payer de mots,

Et toujours bien mangeant mourir par métaphore.

De quelques traits satiriques que l'on poursuive la civilisation moderne, ses avantages positifs sont fort goûtés de ceux qui les révoquent en doute : ils ont passé dans leurs habitudes au point de les rendre ingrats et inattentifs; mais cette civilisation n'en est pas moins puissante et féconde. Si l'on considère la société dans son entier, c'est-à-dire dans le sort qu'elle procure à tous les individus qui y participent, il n'est pas sûr que, dans les neuf dixièmes au moins de leur vie, les hommes à aucune époque aient joui des biens que promet l'état social au point où ils en jouissent depuis quarante-cinq ans; la félicité publique est certainement en progrès dans toute l'Europe. Le monde n'a pas vu de longtemps des troubles civils accompagnés de crimes et de maux aussi odieux que ceux qui ont noirci le règne des jacobins. Il n'a pas vu de guerres aussi destructives et aussi terribles que celles qui ont fini en 1815. Qui cependant oserait soutenir que de 1789 à 1861, à prendre les choses dans l'ensemble, l'espèce humaine ait été plus malheureuse, plus outragée, plus opprimée que pendant les premières soixante-douze années qu'on voudra prendre dans l'histoire de l'Europe? Certes on n'a manqué ni de mauvais gouvernemens, ni de révolutions, ni d'anarchie, ni de despotisme, et cependant l'état nouveau des sociétés, ou, si on l'aime mieux, la civilisation moderne, qui n'a pas suspendu son cours, a tempéré ou compensé les malheurs inséparables de tant de luttes et de variations. L'humanité, malgré tout, ne se croit pas en déclin; elle ne rougit pas d'elle-même et ne se plaint pas du malheur d'être née. On ne veut de là conclure qu'une chose : c'est que l'état plus ou moins démocratique des sociétés modernes est un état où, tout compensé, le mal ne prévaut pas. Si donc on veut consulter non telle ou telle philosophie politique, non l'esprit de système ou de parti, non le raisonnement ou la rhétorique, mais l'expérience vulgaire, le sentiment intime et involontaire, la notoriété publique, le sens commun en un mot, on n'abordera pas le problème politique du siècle dans un inexorable esprit de mélancolie et de misanthropie, mais au contraire avec une conviction toute faite sur le bien-être social en général, et sans autre préoccupation que le désir d'ajouter plus de sécurité et plus de dignité à la jouissance

des biens pour ainsi dire inévitables que la civilisation apporte naturellement aux nations modernes.

Dans cette disposition d'esprit, abordons, après les grands observateurs que nous avons cités, l'examen de la démocratie. Cet examen est nécessairement comparatif. Dans les jugemens plus ou moins sévères qu'on en porte, il y a toujours un parallèle tacite entre elle et une société formée sur d'autres erremens. En signalant ses faiblesses, ses travers, ses fautes, tout ce qu'elle a trop ou trop peu, on se forme presque toujours dans l'esprit le type d'une société toute classée à laquelle on attribue toutes les qualités qui manquent à la première. Mais ce type existe-t-il? Cette société, où est-elle, et quand a-t-elle été? Je souscris presque à tous les reproches que Royer-Collard adresse à ses contemporains; je ne saurais pourtant le suivre quand il semble insinuer que les enfans ne les ont pas hérités de leurs pères. Je repousse la condamnation comparative. La société démocratique a, je le veux, les défauts qu'on lui impute; mais il ne s'ensuit pas qu'elle les ait parce qu'elle est démocratique, ni que la société aristocratique n'en eût point de pareils ou de plus grands, ni même qu'il y ait eu avant nous une société aristocratique. Si le nouveau régime doit périr parce qu'il n'a pas les vertus de l'ancien, pourquoi donc l'ancien, qui, dit-on, les avait, serait-il tombé? Lorsqu'on l'examine sans prévention, on n'y voit point que, par rapport à la politique, à l intérêt social, il offre dans les mœurs, les opinions, les caractères, une supériorité décourageante pour le présent. Un homme élevé avant 1789 dans une famille exceptionnelle par les croyances et la moralité, et qui trouve en lui réunies la force de la raison, la liberté de l'esprit, l'indépendance du caractère, la sévérité de la conscience et la dignité des goûts et des habitudes, un homme en un mot comme Royer-Collard, aimait à se figurer que la société du passé était riche de ses pareils, et il semble quelquefois le supposer tout en reconnaissant ailleurs qu'elle méritait sa chute. Cependant, si on lui demandait où il trouve l'existence et surtout l'influence de ces hommes d'élite, refusés, dit-on, à la société démocratique, que répondrait-il? Quels sont, au XVIIe siècle, ces hommes fiers et généreux semblables à l'Alceste de Molière, ce modèle idéal dont Montausier n'était que la faible et pâle copie? L'abbé de Saint-Cyran et Arnauld seraient, avec d'autres traits, de ces hommes de choix dont on doit envier la force, l'esprit, la vertu : eh bien! ils ont vécu dans la persécution ou l'exil. Fénelon avait au plus haut degré les grandes qualités aristocratiques jointes à des talens encore plus rares : la disgrâce, les mécomptes, les dégoûts, voilà son partage. Beauvilliers et Chevreuse sont d'honnêtes gens, des hommes sérieux et dignes : quelle a été leur influence et en quoi

la société s'est-elle aperçue de leur passage dans le gouvernement? Saint-Simon avait beaucoup d'esprit, de la probité, de l'honneur et des principes inflexibles : il a vécu dans l'impuissance, l'obscurité et la mauvaise humeur. On pourrait continuer cette énumération : on verrait que ceux qui ont uni aux traits de l'esprit et du caractère qu'on peut appeler aristocratiques des qualités et des opinions civiques n'ont la plupart du temps été que des mécontens inutiles, et pour tout dire je suis convaincu que des Fénelon et des Beauvilliers, des Chevreuse et des Saint-Simon auraient joué dans notre société démocratique un beaucoup plus grand rôle qu'ils n'ont fait dans la société du XVIIe siècle. L'égalité des droits, et cela n'a rien d'étonnant, ce semble, promet au mérite plus d'influence et d'empire que le régime des priviléges. Enfin, si la société ancienne était aristocratique, ce que j'ai peine à admettre, on ne prouverait pas aisément par les faits qu'elle fût pourvue de tout ce qu'on refuse à la nouvelle, et quand on aurait bien établi, ce qui n'est pas très difficile, que celle-ci ne s'élève pas beaucoup, on n'aurait nullement démontré qu'elle fût tombée de plus haut. Cela peut prouver seulement qu'elle n'a pas monté.

Ainsi ne cherchons point à parer le passé pour enlaidir le présent. Il serait trop facile de rétorquer contre les sujets de Louis XIV ou de Louis XV tous les reproches adressés à nos contemporains. Ne forgeons pas une aristocratie de convention pour lui immoler une démocratie d'ailleurs médiocre. Celle-ci ne mérite assurément pas qu'on la flatte; mais quand on lui reproche d'être la démocratie, on veut apparemment faire entendre qu'on lui préfère un autre ordre social. Lequel alors? Est-ce l'aristocratie de Versailles, celle d'Espagne, celle de Venise? Non, apparemment. Est-ce une aristocratie imaginaire? Cela serait permis, mais puéril. Veut-on enfin parler de l'Angleterre? Il y aurait bien des choses à dire, et l'Angleterre n'est pas aristocratique comme on l'entend; j'admets pourtant qu'elle le soit, et je dis que le mérite de son aristocratie n'est pas d'en être une, mais d'être l'aristocratie britannique. L'aristocratie étant tout autre chose ailleurs, ce qu'elle est en Angleterre, elle le doit nécessairement au caractère national et aux institutions.

C'est donc attacher trop d'importance aux mots que d'employer ces mots d'aristocratie et de démocratie comme des noms propres de choses identiques, et il faut, quand on les emploie, s'abandonner moins aux généralités et s'attacher davantage aux faits. Il faut surtout se garder d'assertions qui impliqueraient le contraire de ce qu'on pense. Royer-Collard écrit quelque part : « Notre bourgeoisie est un corps fort respectable et qui conduit bien ses propres affaires; mais il ne lui a pas été donné de gouverner les affaires publiques. »

Qui donc les gouvernera? pourrait-on demander; sera-ce une noblesse? Mille fois non, se serait écrié Royer-Collard. Que veut-il donc dire? Le voici : « Le remède, s'il y en a, je ne le sais pas, ou il serait pire que le mal. » Ainsi il n'est pas sûr qu'il y ait du remède, ce qui signifie que le jour peut venir où il n'y aura plus ni gouvernement, ni affaires publiques, en d'autres termes que le monde finira, ou bien qu'il y aura quelque chose de pis que tout cela, et l'on pourrait demander quoi. Ce sont donc là, j'en suis bien fâché, de vaines paroles.

J'y insiste parce qu'on entend tous les jours des pleureurs de la société qui, avec moins d'autorité que l'homme illustre qui fut notre maître à tous, se complaisent dans cette politique de Jérémie, et je n'hésite pas à dire qu'ici Tocqueville a raison contre Royer-Collard, et qu'il est dans le vrai et dans le pratique lorsqu'il soutient qu'il faut vivre et gouverner avec la démocratie, c'est-à-dire avec la société telle qu'elle est, et que le problème ne peut être insoluble. En fait, il est certain qu'il ne l'est pas, puisque la société ne disparaîtra pas de la terre. Le temps amènera infailliblement une solution, seulement il se peut que la solution ne soit pas la meilleure du monde. Quand cela serait, on en devrait avoir moins de surprise que de chagrin. Si le résultat de l'état démocratique des sociétés devait être un mauvais gouvernement, ce ne serait pas là dans l'histoire de France une grande nouveauté.

Mais nous ne nous résignons pas ainsi; il ne nous faut pas une solution quelconque, il nous en faut une bonne. Lorsqu'une nation a fait ce que la France a commencé en 1789, elle est engagée d'honneur à réussir, à se donner un gouvernement perfectionné qui la récompense de ses efforts et la dédommage de ses malheurs. Parce que nous ramenons dans de justes limites les inquiétudes que peut inspirer l'état nouveau du monde, nous ne conseillons pas une insouciante sécurité qui acquiesce à tout, tolère tout, excuse tout. La démocratie n'est pas cette monstruosité qui scandalise tant de bonnes âmes; mais enfin elle place le monde dans une situation nouvelle et inconnue : l'expérience manque ou n'est pas suffisante pour nous éclairer sur ses besoins, ses lacunes, ses difficultés, ses ressources; les applications historiques sont inexactes. La rencontre simultanée de l'accumulation sur un vaste territoire d'une population large et pressée avec les développemens extrêmes de la civilisation, la création de la grande industrie, le besoin général de la lecture, la rapidité extrême de la circulation et l'établissement de l'égalité des droits constituent quelque chose de neuf et d'inoui. Cette étude n'a pour but que de signaler l'importance des questions que suscite un tel état de choses, et nous concevons le sentiment dont la correspon-

dance de Tocqueville porte à chaque page l'expression poignante, éloquente, alors que, témoin des défaillances et des égaremens de la démocratie, il s'accusait « d'une grande et profonde tristesse, d'une de ces tristesses sans remède parce que, bien qu'on en souffre, on ne voudrait pas en guérir,... la tristesse que me donne une vue claire de mon temps et de mon pays. »

Ennemi du désespoir, j'aime cette tristesse, je la comprends, je la conseille; oserai-je dire que je la partage? Elle se concilie très bien avec un énergique désir de lutter contre le mal et de préparer à la démocratie un avenir meilleur que le sort qu'elle a fait jusqu'ici à la société française. Après *cette espèce d'hébétement créé dans la plupart des âmes en France par la terreur du socialisme*, je ne sais rien de pire que cette étrange indolence dans laquelle les classes qui devraient être éclairées attendent les faits à venir sans se soucier de les prévoir, ni de les régler, toutes prêtes à recevoir de l'imprévu l'inconnu.

La démocratie, en désignant ainsi la partie la plus démocratique de la société, est plus active, si elle n'est pas plus prévoyante. Au jugement d'observateurs très éclairés, il s'opère dans le sein des classes les plus laborieuses un mouvement continu qui, si l'on ne veut pas l'appeler progrès, se résout cependant en un accroissement sensible de besoins, de jouissances, d'exigences, de ressources. Leurs opinions, leurs sentimens, leurs mœurs, leurs travaux, leurs salaires se modifient. Quand le bien et le mal se mêleraient dans cette transformation en proportions égales, quand surtout le mal dominerait, ce ne serait pas une raison pour laisser les choses suivre leur cours sans l'observer, sans se demander où il conduit, et l'inertie morale de tout ce qui est en dehors de cette sphère d'action ne saurait être justifiée. J'étonnerais plus d'un lecteur, si je disais quel juge éminent, visitant, il y a quelques années, une de nos grandes villes industrielles, et frappé du progrès de la population ouvrière, a dit aux hommes des classes moyennes et conservatrices cette parole sévère : « Tout a marché ici, excepté vous. » Il y a déjà longtemps que la timidité ou la paresse nous endort sur le bord de ce fleuve qui coule en murmurant à côté de nous. Ce sommeil est à mes yeux une des principales causes des dangers que nous avons courus depuis trente ans. Cette aristocratique Angleterre, qu'on prétend si égoïste et si hautaine, est tout autrement préoccupée de la condition morale et matérielle du plus grand nombre. Point de session du parlement qui n'atteste un juste soin d'éviter ou de transformer le gouvernement de la démocratie, en acceptant son influence ou en régularisant son action.

Tout étant dit sur l'importance de la question, il y a trois solu-

tions qui ont eu ou qui gardent des partisans. La première, c'est que, tout le danger n'ayant apparu que depuis la démolition de l'ancien régime, toute réaction fait reculer le danger, et moins elle est limitée, plus elle est efficace. Tout ce qui dément ou rétracte la révolution rétablit l'ordre et assure la conservation. La seconde solution, c'est que le pouvoir absolu, quand il ne met pas la démocratie au défi, et que même, en la réprimant violemment, il a l'air de ménager ses intérêts, ses vanités et ses faiblesses, la trouve gouvernable et facile. La troisième est d'abandonner la démocratie à elle-même et de la laisser produire ses volontés et exercer ses forces comme elle l'entendra. De ces trois solutions évidemment grossières, aucune n'est sûre et définitive, aucune n'est morale, car toutes cherchent le bien par le mal. Aucune, si elle réussissait, ne donnerait autre chose qu'un provisoire, car tout ce qui est absolu et par conséquent extrême est passager. De cette première vue semble résulter clairement la nécessité d'une solution moyenne. Constituer la démocratie, c'est la modérer.

Ce que Tocqueville n'a pas dit, je ne me risquerai pas à le dire, et la présomption serait grande d'affirmer là où tant d'autres ont douté. Qu'il nous suffise d'avoir désarmé le problème de quelques-unes des pointes menaçantes dont le hérissent l'imagination des forts et la terreur des faibles. Limiter le mal et diminuer la difficulté nous a paru utile; guérir l'un ou vaincre l'autre, c'est autre chose, et la solution de l'avenir ne peut être légèrement donnée. Ce que nous pensons d'ailleurs, ce que nous croyons savoir n'est pas facile à dire : il n'est pas même toujours sûr de le faire autographier pour ses amis; mais, quelle que soit la solution, une chose est certaine, aucune n'est possible, s'il ne s'établit quelque intelligence entre les diverses classes de la société, entre tous les élémens de cette grande démocratie. Tant que l'ignorance, la crainte ou la méfiance les sépareront, il n'y a rien à faire, et le premier soin à prendre, c'est de chercher à se connaître mutuellement. L'œuvre demande plus d'un effort, et avant de rien espérer il faut que le besoin d'un tel effort soit senti. Il n'y a point de vérité politique qui ait quelque valeur tant que les esprits ne sont pas disposés à l'accueillir, à la soutenir, ou tout au moins à la chercher. La disposition des esprits, quelle est-elle? Tout est là. Voilà pourquoi il reste toujours à nous autres écrivains quelque chose à faire, puisque notre tâche ou plutôt notre ambition est d'agir sur les esprits. Si nous pouvons quelque chose, c'est cela. Efforçons-nous donc de les arracher à l'indolence, fruit de la lassitude et du découragement. Que la jeunesse surtout ait horreur d'une apathie intellectuelle qui ne convient qu'à l'impuissance. C'est à elle que je pensais sans cesse en lisant dans les lettres

de Tocqueville les confidences émouvantes de ces agitations intérieures, de cette avidité de savoir et d'agir, ou seulement de cette noble tristesse qui n'est point débilitante, parce qu'elle est incapable de résignation et d'oubli. Que ne puis-je seulement l'éveiller dans les âmes, cette tristesse stoïque, *qui ne veut pas être consolée*, et qui tôt ou tard enfante les travaux sérieux, les louables efforts, les fortes résolutions! Le bien est presque toujours difficile; la première condition pour faire le bien, c'est de trouver le mal insupportable. Qui que vous soyez, si vous n'avez pas abjuré jusqu'à la dernière syllabe du symbole de la foi politique de vos pères, s'il vous reste quelque souci de la dignité des nations et des individus, ne détournez pas un moment vos yeux de l'histoire de leurs malheurs, ne vous distrayez pas du spectacle orageux des mouvemens qui agitent l'humanité, n'assistez point passivement au cours des choses humaines comme à la marche des astres et des saisons, n'oubliez pas que le monde social est le royaume de la raison et de la volonté, et que le fatalisme de la mécanique céleste ne règne pas sur la terre. Rien n'arrive qui ne soit la suite de ce que des hommes ont ou pensé ou voulu, et abdiquer la pensée ou la volonté n'est encore qu'une manière de vouloir et de penser, la plus vile de toutes, et qui ne dégage d'aucune responsabilité. C'est donc une vaine prudence, une faiblesse inutile que de déposer tout soin des affaires humaines et de les abandonner à elles-mêmes, comme un mal sans remède ou une fatalité indifférente. On n'en sera pas plus à l'abri de l'atteinte des événemens, et les oisifs ne sont pas épargnés par les révolutions. Reprenez donc sans peur la pensée interrompue et l'œuvre inachevée de vos pères, et, munis d'une nouvelle expérience, avertis par de nouveaux dangers, attaquez avec courage tous les problèmes de l'avenir des sociétés. Faites-vous dans celle où le sort vous a placés une place indépendante des événemens, en pénétrant avec intelligence et avec sympathie dans les sentimens qui l'animent et dans les pensées qui la guident, en formant avec elle ces liens de solidarité morale sans lesquels tous les avantages de l'éducation ou de la fortune excitent l'envie et ne donnent pas l'influence. Contemplez en un mot la démocratie, puisqu'on appelle ainsi la civilisation moderne, en songeant que vous devez y vivre, qu'elle est l'affaire de tout le monde, et que ses destins sont les vôtres.

CHARLES DE RÉMUSAT.

MURILLO

ET L'ANDALOUSIE

L'histoire est féconde en contrastes : malgré les lois générales qui semblent régir les circonstances, l'homme leur échappe par la liberté, le génie par ses caprices. Velasquez et Murillo, contemporains, nés dans la même ville, pauvres tous deux et portés vers la peinture par un penchant précoce, tous deux entourés de professeurs médiocres et ne voulant plus d'autre maître que la nature, s'enfermant l'un et l'autre dans les musées de Madrid pour y copier les chefs-d'œuvre de l'Italie et de la Flandre, arrivent l'un et l'autre à un but si différent, que Velasquez se fait le chef de l'école de Madrid et représente toute la fierté castillane, tandis que Murillo retourne à Séville pour y jeter l'école de peinture dans une voie nouvelle et devenir l'image la plus populaire du charme andalou. Je me suis efforcé de dire combien l'originalité de Velasquez (1) a de puissance et d'affinité avec l'héroïsme espagnol; il me reste à montrer comment le talent plus doux de Murillo exprime le caractère particulier de l'Andalousie.

Au temps de Richelieu et de Louis XIV, quand les esprits cultivés songeaient à l'Espagne, ils la voyaient à la façon du grand Corneille, chrétienne, altière, chevaleresque, et le Cid était le type idéal autour duquel se jouait leur fantaisie. De nos jours, l'Espagne apparaît aux imaginations telle que les poètes romantiques l'ont peinte, pleine de parfums, de plaisirs, de poésie galante; c'est le pays

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er juillet, *Velasquez au Musée de Madrid.*

des orangers, des sérénades, des yeux noirs, et l'Andalousie est la terre promise vers laquelle s'envolent bien des rêves. En cela comme en toutes choses, les deux époques manifestent leurs tendances diverses : le grand siècle voulait admirer, le nôtre a besoin de jouir. L'Andalousie en effet a reçu tous les sourires du ciel. Les races diverses qui l'ont occupée s'y sont successivement amollies. Dans l'antiquité, les bords du Bétis étaient déjà réputés un lieu de délices. Les Ibères ne purent point les défendre contre les Vandales, qui s'y énervèrent aussi vite qu'à Carthage. Les Arabes à leur tour y perdirent leur férocité, ils oublièrent même les préceptes du Coran pour apprendre la douceur de vivre, le goût des arts, la culture des lettres et les raffinemens de la civilisation rapide. Les malheurs de l'Andalousie datent de la domination chrétienne. Le fanatisme des rois d'Espagne l'a dépeuplée à un tel point qu'il ne reste qu'un million d'hommes sur un sol qui nourrissait jadis huit millions d'habitans. Aujourd'hui Séville a gardé seule quelques-unes de ces séductions que la nature cesse d'offrir dès que la richesse et l'industrie humaine cessent de la féconder. Jaen et Murcie ne se souviennent plus qu'elles ont été des capitales florissantes. Cordoue, la ville des khalifes, est un amas de ruines entassées au bord du Guadalquivir; seule, la mosquée, entourée d'orangers gigantesques, atteste une grandeur dont les traces mêmes seraient effacées, si le culte catholique ne se fût choisi un abri sous ses mille colonnes. Grenade, tant pleurée par les Maures, a conservé sa plaine fertile, ses étés, que rafraîchissent les neiges éternelles de la Sierra-Nevada, ses jardins, arrosés par le Xénil et le Douro, et surtout les divines arabesques de l'Alhambra mutilé; mais la cité arabe n'est qu'une série de masures, les quartiers modernes le disputent en tristesse à nos villes de province les plus chétives, et les repaires que les gitanos se sont creusés au-dessous du Généralif ajoutent à ce tableau la touche suprême de la misère.

Pendant que les anciennes capitales arabes dépérissaient, l'heureuse Séville s'agrandissait, multipliant autour de la Giralda aux briques roses ses maisons, dont l'élégant atrium semble dérobé aux maisons de Pompéi. Sa prospérité avait la même source que celle de Venise, de Gênes, de Pise, — la navigation et le commerce. La rade de Cadix n'était point jugée alors un abri sûr pour les vaisseaux, qui remontaient le large Guadalquivir et s'amarraient aux quais de Séville. Séville était le port de l'Espagne sur l'Océan. De là partit Christophe Colomb avec ses caravelles; là furent débarqués d'abord toutes les dépouilles du Nouveau-Monde, puis les trésors plus durables qu'acquérait un trafic régulier. La richesse appelle les arts : bientôt Séville eut une école de peinture. La richesse ap-

pelle surtout le luxe, et Séville devint un séjour enchanté où se concentrèrent à la fois les traditions les plus efféminées de la chevalerie expirante, le côté choisi des mœurs et des usages arabes, quelque chose des pompes païennes sous le masque d'une dévotion accommodante, le bien-être cher aux marchands, l'indolence plus chère aux méridionaux, la mollesse amoureuse que le climat faisait pénétrer dans les veines, et par-dessus tout la passion des plaisirs. Séville n'était pas seulement le cœur de l'Andalousie, c'était l'Andalousie tout entière, telle du moins que se la figure le XIXe siècle, qui circonscrit son horizon poétique entre don Juan et Figaro. Jusqu'à quel point les œuvres des peintres qui ont précédé Murillo rappellent-elles le caractère du pays qui les a inspirées ou lui sont-elles étrangères, il est aisé de le dire en peu de mots : cet aperçu fera mieux ressortir ce que la physionomie de Murillo a de national.

Ce ne fut qu'au XVIe siècle que la peinture prit à Séville quelque développement. Auparavant les artistes avaient altéré les traditions byzantines plutôt qu'ils ne les avaient suivies, en y mêlant l'imitation du style gothique. On peut leur attribuer une partie de ces retables en bois peint qui surmontent encore les autels et ces vierges archaïques que les Espagnols appellent *les Madones de l'antiquité*, et qui sont à peu près ce qu'étaient les *Vierges de saint Luc* (1) dans les églises grecques. La plupart des peintres du XVIe siècle étaient prêts en même temps non-seulement à orner à la détrempe les voûtes et les murs des chapelles, mais à colorier les statues de bois ou de terre cuite, dont le goût a toujours été si répandu en Espagne, les buffets d'orgues, les catafalques, les décors de la semaine sainte : les plus habiles ne rougissaient pas de tracer des sujets sacrés à la douzaine sur des morceaux de serge, tableaux économiques qu'on exportait en Amérique, et sur les étendards dont se pavoisaient les vaisseaux. On trouvera dans les dictionnaires biographiques presque tous les noms de ces décorateurs, et les archives de la cathédrale nous apprennent même quels furent ceux qui travaillèrent au monument colossal qu'on y éleva pour les funérailles de Philippe II. Ce n'est point moi qui protesterai contre l'oubli dans lequel ils sont tombés; je laisserai même de côté Sanchez de Castro, le prétendu fondateur de l'école sévillane, qui donnait à la Vierge un chapelet et des lunettes; Alejo Fernandez, qui porta son art et ses leçons à Cordoue; Diego de la Barrera, qui peignit en 1522 les statues et les reliefs de la porte du Pardon à la cathédrale de Séville.

La science vint d'Italie et de Flandre. Luis de Vargas (né en 1502)

(1) On sait qu'en Orient on attribue à saint Luc toutes les Vierges d'un style ancien, œuvres des peintres byzantins.

avait étudié à Rome dans l'atelier de Perino del Vaga; Pedro de Villegas Marmolejo (né en 1520) avait, dit-on, visité l'Italie; Cespédès de Cordoue (né en 1538) avait travaillé avec les élèves de Michel-Ange. Ils rapportèrent, sinon les principes, du moins les procedés qui manquaient à leur pays; mais ils ne rapportèrent ni un talent propre à entraîner leurs contemporains, ni une autorité capable de leur imposer cette unité d'enseignement qui fait les grandes écoles. Ce qui reste des fresques de Luis de Vargas dans la cathédrale de Séville, son *Saint Christophe* notamment, nous montre qu'il n'était, auprès des Italiens, qu'un honorable écolier. En même temps des peintres flamands qui vinrent s'établir à Séville, Pierre de Champagne et François Fruttet, offraient deux appâts nouveaux : le coloris, qui devait ravir une race portée vers ce qui est éclatant, et le réalisme, auquel les esprits étaient disposés par la richesse et l'habitude des jouissances. De ces influences opposées naquit, non pas la lutte, mais un mélange assez confus, dont les peintres andalous ne cherchèrent point à sortir. L'indifférence est douce à pratiquer, tandis que la conviction ne s'acquiert que par un difficile effort. Chaque artiste, selon sa préférence, le plus souvent au gré du hasard qui lui offrait un professeur, se trouvait plus près ou plus loin des écoles italienne ou flamande. Même entre le maître et l'élève les traits de ressemblance sont si rares, la tradition est si faible, qu'il est clair que la plupart des jeunes peintres se hâtaient d'apprendre un métier afin de gagner leur vie. La foire ou *feria* de Séville, dont il sera question plus loin, encourageait la médiocrité et récompensait les impatiens encore mieux que nos expositions. C'est ainsi que l'art devient une industrie; à parler juste, ce ne fut guère autre chose à Séville. Cependant, sur la foule des faiseurs, quatre figures se détachent, qui ont mérité l'attention de la postérité, et que j'appellerai plus particulièrement les prédécesseurs de Murillo : ce sont Las Roelas, Pacheco, Herrera et Zurbaran.

Le licencié Juan de Las Roelas, né vers 1560, étudia en Italie. Malgré le silence des biographes, ses œuvres dénotent que ce fut à l'école vénitienne et non pas à l'école romaine qu'il s'attacha. Bien supérieur à Luis de Vargas et à Cespedès, il ne peut être jugé qu'à Séville, parce que là sont restés ses principaux tableaux. Je n'irai pas aussi loin que Céan Bermudez, qui le place à côté des Palma et du Tintoret; mais il est impossible de ne pas regarder avec une estime sérieuse la *Bataille de Clavijo*, qui est à la cathédrale, et le retable qui surmonte le maître-autel de San-Isidoro. Ce vaste tableau, qui représente la *Mort de saint Isidore*, archevêque de Séville, est composé avec une aisance et dessiné avec une noblesse qu'ignorent les peintres espagnols. Aussi est-il inutile

de chercher par quel côté Las Roelas trahit le caractère andalou. Il n'est qu'un imitateur et le représentant le plus louable de l'influence italienne.

Francisco Pacheco, qui croyait suivre Raphaël parce qu'il avait en sa possession un dessin au lavis de ce grand maître, n'était qu'un poète ingénieux et un critique. Quoiqu'il ait peint beaucoup, les Espagnols eux-mêmes avouent que ses conseils valaient mieux que ses tableaux, et qu'il était plus propre à raisonner sur les belles choses qu'à les créer. Armé d'une stérile correction, méthodique, bel esprit, il eut de son vivant une grande réputation, parce qu'il était riche, hospitalier, aimable. Il attirait autour de lui les jeunes artistes, et leur prodiguait des leçons plus goûtées que fécondes. Nous avons vu que Velasquez s'en trouva si mal satisfait qu'il chercha d'autres professeurs, tout en devenant son gendre. Ce que Pacheco a laissé de curieux, c'est son livre intitulé *Arte de la Pintura*. C'est un érudit, et l'érudition n'a point de patrie.

Au contraire, Herrera et Zurbaran, natures indépendantes parce qu'elles étaient plus vigoureuses, nous frappent par quelques traits qui ont la saveur du terroir. Francisco de Herrera, dit *le Vieux*, pour le distinguer de ses fils, était âpre, brutal, insociable; il mit en fuite par ses violences ses élèves et ses propres enfans. On comprend qu'un tel homme n'avait dû accepter ni le joug de l'enseignement, ni la méthode, ni l'imitation des étrangers. Il porta dans la peinture une audace insolente qui lui tint lieu de style, une fureur de pinceau qui le fit coloriste, une trivialité diabolique qui constitua sa principale originalité. Ses compatriotes racontent plaisamment qu'il faisait préparer ses toiles par sa servante, et qu'elle y étendait les couleurs à coups de balai. Il est vrai qu'ils le comparent ensuite à Michel-Ange, dont il n'est que la caricature. L'*Apothéose de saint Herménégilde* et *le Jugement dernier*, qui fut composé pour la paroisse de San-Bernardo à Séville, sont ses meilleures productions. C'est sans doute ce *Jugement dernier* qui a motivé un rapprochement ridicule avec le peintre de la chapelle Sixtine. J'ai parlé de la mollesse andalouse, dont Murillo nous offre le reflet, et cependant je ne craindrai pas d'ajouter que Herrera exprime l'emportement de la race et une certaine barbarie qui se cache sous des habitudes douces, car on sait que la nature humaine est complexe, que l'indolence des habitans du midi recouvre un feu prompt à jaillir, que les passions sont parfois chez eux frénétiques, la vengeance implacable, le meurtre fréquent. Les danses et les guitares n'empêchent point le voyageur qui parcourt l'Andalousie de remarquer que les esprits ne haïssent point ce qui est trivial, ni les bouches ce qui est grossier. Enfin personne n'ignore que c'est à Séville que

les courses de taureaux sont surtout goûtées; c'est là que la foule montre la joie la plus ardente, lorsque ses yeux boivent le sang dont l'arène est couverte, lorsque des chevaux dérobés à l'abattoir y traînent leurs entrailles fumantes. Un tel spectacle, qui aurait fait sourire de pitié les bestiaires d'un amphithéâtre romain, et qui fait rougir aujourd'hui les Espagnols éclairés, accuse plus hautement que je ne prétends le dire des tendances brutales et un reste de férocité. Par ce côté, Herrera se fait reconnaître comme Andalous.

Zurbaran, fils d'un laboureur de l'Estramadure, vécut à Séville, et y fut le meilleur disciple de Juan de Las Roelas; mais il n'apprit de lui que la pratique du métier, et s'éloigna aussitôt des traditions italiennes pour se faire réaliste, à l'exemple de la plupart des peintres de la Péninsule. Ses abbés, ses chartreux, ses moines innombrables, montrent comment il copiait la nature, un froc toujours posé sur son mannequin. Toutefois Las Roelas ne lui avait point inspiré en vain le respect de la correction et d'une ordonnance sage. Sa célèbre *Apothéose de saint Thomas d'Aquin*, qui est au musée de Séville, les quatre tableaux qu'on a vus à Paris, et qui ont été rachetés par M. le duc de Montpensier, en sont la preuve. Zurbaran, homme d'effort, de volonté, de labeur, comme s'il tenait toujours la charrue, traduit cependant une poésie austère qui appartient à tout le moyen âge, mais qui resta plus longtemps le privilége de l'Espagne. Zurbaran était pieux autant que Luis de Vargas, qui se flagellait et couchait dans son cercueil. Les œuvres de Zurbaran sont des pages d'une ferveur rude et naïve, où se révèlent la vie monastique, la gravité sombre des cloîtres, leur sécheresse plutôt que leur mélancolie, la dureté de l'ascétisme plutôt que l'onction de la foi. Murillo, qui sera aussi un peintre religieux, représentera un aspect nouveau du catholicisme et les formes attrayantes que lui a données l'ordre d'Ignazio de Loyola. Ainsi Herrera et Zurbaran, les seules physionomies originales parmi les aînés de Murillo, loin de moissonner le champ qu'il doit parcourir, le lui laissent intact. Ils ont été inspirés par des tendances opposées qui sont déjà le souvenir d'un autre âge, tandis que Murillo est le représentant de la société moderne, de ce que j'appellerais la jeune Andalousie.

Bartolome Esteban Murillo naquit à Séville en 1618. Il montra de bonne heure un goût très vif pour le dessin. Son père, qui était pauvre, le plaça chez Juan del Castillo, leur parent. Un tel maître n'aurait pu lui enseigner que le coloris sec et l'art ingrat qu'il tenait lui-même de Luis Fernandez; mais un jour Castillo alla se fixer à Cadix, et Murillo demeura abandonné à ses seules ressources. Obligé de vivre de son pinceau avant d'avoir appris à s'en servir, le jeune homme imita la plupart de ses contemporains; il se fit

peintre de pacotille et travailla pour la *feria*. « La *feria*, dit M. Antoine de Latour, qui aime Séville en fils adoptif et la fait si bien connaître, la *feria* est un quartier de brocanteurs où tous les jeudis s'étalent et se vendent dans la rue toute espèce de choses. Il s'y vendait autrefois des tableaux. Aujourd'hui de tableaux point, mais de piquantes scènes de mœurs, les peintres en trouveraient encore. Du temps de Murillo, on disait, et l'on dit encore du nôtre à Séville, à propos d'une méchante toile : peinture de *feria*. C'est là qu'on travaillait à grands coups de pinceau, et le vieil Herrera devait se plaire à ces ateliers en plein air. Il arrivait plus d'une fois que l'artiste achevait de peindre le saint pendant que le dévot acheteur en débattait le prix, et que par exemple le saint Onuphre se changeait sur place en saint Christophe, Notre-Dame du Carmel en saint Antoine de Padoue. » Pour comprendre le prodigieux débit de tels chefs-d'œuvre, il faut savoir qu'ils se payaient à peine quelques piastres et ne pouvaient suffire à la ferveur des fidèles, surtout dans les possessions du Nouveau-Monde. Les armateurs en chargeaient leurs galions, sûrs d'écouler cette marchandise, avec des bulles et des indulgences, parmi les populations converties du Mexique ou du Pérou. Je n'ai pas besoin de montrer quelle influence exerçait sur les peintres cette industrie de barbouilleurs. Murillo acquit de cette façon la rapidité de main que ses biographes admirent et que je déplore. Il s'accoutuma au poncif en reproduisant le même sujet; il se prépara à peindre plus tard, sans se lasser, tant de répétitions, en jetant par milliers sur des carrés de serge blanche ces madones qui écrasent la tête d'un serpent, et qu'on nommait *Notre-Dame de Guadalupé*.

Murillo atteignait ainsi l'âge de vingt-quatre ans. L'émulation fit jaillir l'étincelle. En 1642, Pedro de Moya revenait de Londres, où il avait travaillé auprès de Van-Dyck pendant six mois. Telle était la faiblesse de l'école de Séville, qu'elle jugea merveilleuse la nouvelle manière de Moya, qui n'avait fait que ce court apprentissage. Murillo du moins sentit tout ce qui lui manquait pour mériter le titre de peintre. Dès lors son ambition fut de voir l'Italie et peut-être la Flandre, afin de pénétrer les secrets véritables de l'art. Il acheta une grande pièce de toile, la découpa, la prépara lui-même, couvrit chaque morceau de vierges, d'enfans Jésus, d'ornemens; puis il porta sa pacotille à la *feria*. Il réunit une petite somme, et partit aussitôt pour Madrid. Là, il fut accueilli par le grand Velasquez, plus âgé que lui de vingt ans, favori de Philippe IV, mais qui n'oubliait point que lui aussi était parti de Séville pauvre et obscur. Velasquez dissuada Murillo d'entreprendre un dispendieux voyage, puisque les palais de Madrid possédaient autant de productions des maîtres ita-

liens ou flamands que la Flandre ou l'Italie. Il lui ouvrit les collections royales, lui procura des travaux lucratifs, ne lui refusa ni les secours ni les conseils. Après deux ans d'études assidues, Murillo revint à Séville. Ni l'amitié de Velasquez, ni les espérances de fortune que lui offrait Madrid ne retinrent l'enfant de l'Andalousie. La triste capitale fondée par Philippe II, ses environs désolés, son ciel rigoureux, ne servaient qu'à lui faire regretter plus vivement le climat enchanteur de sa patrie, ses jardins dignes de l'Orient, les promenades du Guadalquivir, les monumens qui étaient les titres de noblesse de Séville, et surtout la vie facile, enjouée, qui rendait douce même la misère. Murillo eut surtout la sagesse de reconnaître qu'il ne serait qu'un artiste de second ordre à côté de Velasquez, tandis qu'au milieu de ses compatriotes il tiendrait le premier rang.

En effet, dès son retour il entreprit de peindre pour le couvent de San-Francisco onze tableaux dont personne ne consentait à se charger, parce que la confrérie n'offrait qu'un prix modique; il obtint un tel succès qu'aussitôt les peintres les plus goûtés du temps, Herrera le Jeune et Valdès Leal, furent dédaignés. Ce fut un concert unanime de louanges et une abondance singulière de commandes. Il n'eut qu'à choisir parmi les travaux qui se présentaient. Dès lors il connut l'aisance, la célébrité, et pendant trente-sept ans les églises, les monastères, les palais de la noblesse, les maisons des riches particuliers s'emplirent de ses œuvres. Trois ans après son retour de Madrid, en 1648, il épousa une noble dame de Pilar, doña Beatrix Cabrera y Soto-Mayor. Elle avait du bien, et lui donna trois enfans. Le reste de sa vie fut sans nuage, car ni son bonheur, ni sa popularité, ni son talent ne se démentirent. En 1660, se souvenant peut-être des épreuves qui avaient entouré ses débuts et voulant assurer à ses successeurs les secours qui lui avaient manqué, il fonda une académie de peinture. L'état ne fut pour rien dans cette institution, que la générosité des peintres soutint seule. Murillo y donnait régulièrement ses leçons, posant lui-même les modèles. Il mourut en 1682 des suites d'une chute. En peignant chez les capucins de Cadix son *Mariage de sainte Catherine*, il était tombé du haut d'un échafaudage. Forcé de revenir à Séville, il languit quelque temps, expira le 3 avril, et fut enterré dans l'église de Santa-Cruz, où il avait coutume de faire ses dévotions.

Murillo est aujourd'hui en France l'objet d'un certain engouement. Les tableaux rapportés d'Espagne après les guerres de l'empire, les collections formées par le roi Louis-Philippe, par M. Aguado et d'autres particuliers, ont attiré l'attention sur l'école espagnole, jusqu'alors peu connue. Les tableaux de Velasquez man-

quaient à ces collections; Ribeira, qui appartient à l'école italienne, devait être écarté : Murillo a donc remporté facilement la palme sur ses compatriotes. Il s'est trouvé à la mode, de même que Boucher et Watteau, méprisés pendant un demi-siècle, de même qu'Hobbema, que notre génération a voulu découvrir avec la joie du navigateur qui prend possession d'un îlot non exploré. Or l'oubli crée une seconde naissance, et chez nous on confond volontiers ce qui est nouveau avec ce qui est beau. Murillo fut porté aux nues, ses toiles furent payées à l'égal des toiles des grands maîtres : le musée du Louvre en sait quelque chose.

D'un autre côté, si vous interrogez les artistes, vous sentirez qu'ils font peu de cas de Murillo, car, bien qu'ils lui reconnaissent de l'habileté et du charme, ils ne voient chez lui ni la force qui leur impose, ni la science et l'ensemble de qualités originales qui les attachent. C'est pour éviter cet excès contraire qu'il convient de ne point séparer Murillo de l'Andalousie, d'abord parce qu'il est une expression du génie de son pays et tire de ce rapprochement un intérêt nouveau, ensuite parce que c'est en Andalousie que sont restées ses plus belles œuvres. Ce que possède le Louvre ne peut être compté, si l'on considère ce que possède le musée de Madrid; mais les Madrilègnes eux-mêmes confessent que Murillo ne doit être jugé qu'à Séville. Pour moi, je suis séduit par les dons aimables de ce peintre, et sa figure m'apparaît toute sympathique, sans que je me dissimule ses défauts. J'ai étudié ses tableaux avec un plaisir très vif, mais je n'ai ressenti ni une admiration aveugle, ni même ce qu'on appelle proprement de l'admiration : ce sentiment n'est dû qu'aux maîtres. Velasquez est un maître, Murillo est un bon peintre; l'un a du génie, l'autre n'a que du talent. Les critiques auxquels Murillo inspire de l'enthousiasme, et surtout les historiens de la Péninsule, me pardonneront donc si je n'adopte pas les rites solennels qu'ils ont établis autour de leur idole. Par exemple, afin d'égaler Murillo à Raphaël, on lui prête *trois manières* successives, comme si la puissance de se transformer à ce point n'était pas le privilége des âmes supérieures. Je cherche en vain ce qu'il y a de réel sous d'aussi pompeuses divisions, à moins que la première manière de Murillo ne réponde à l'époque où il ne savait que badigeonner des morceaux de serge, sa seconde manière à l'époque où il se formait en copiant les chefs-d'œuvre de l'Escurial, et sa troisième à celle où il possédait enfin l'art de peindre. Or tout écolier a parcouru ces trois phases. De même, lorsqu'on veut distribuer en trois catégories distinctes les tableaux de Murillo, et qu'on dit : « Celui-ci est du genre *chaud*, celui-là du genre *froid*, cet autre du genre *vaporeux*, » je crains que la classification ne porte sur la variété des sujets et sur

l'inégalité d'exécution, c'est-à-dire sur des accidens, et non pas sur les intentions de l'artiste et sur ses théories nettement appliquées. Il serait plus vrai de dire : « Tel tableau est mal composé et d'un dessin médiocre, telle vision est peinte avec vigueur, telle scène est rendue avec mollesse et semble perdue dans les nuages. »

La nature de Murillo est peu complexe et se prête mal à tant de subtilité. C'est un homme d'instinct et non de volonté, de sentiment et non de système. Son inspiration est facile, coulante, imprévue; on l'eût fort étonné en lui demandant de rédiger sa doctrine. Peintre par tempérament, il travaillait comme l'oiseau chante, sans effort, sans but, par plaisir. On sent dans toutes ses œuvres ce laisser-aller qui est une des formes du bonheur, mais qui doit dérouter les critiques armés d'instrumens de précision. Même lorsqu'on connaît la plupart des œuvres de Murillo, il est difficile de se faire de sa personnalité une idée bien nette, et cette difficulté est un attrait de plus. Tandis que la figure de Velasquez, cet Arabe-Castillan qui ne manque pas de sécheresse ni de dureté, s'accuse par un relief puissant, la physionomie de Murillo l'Andalous apparaît indécise, lointaine, un peu effacée. Cela tient peut-être à l'insouciance de son pinceau, à la promptitude de ses conceptions, à l'absence de concentration surtout, de même que sur la cire du sculpteur l'empreinte d'une pierre gravée est d'autant plus vague que l'on a moins fortement appuyé. Cela tient aussi à certaines contradictions que les mœurs de l'Andalousie peuvent seules expliquer. Par exemple comment admettre tant d'éclat riant, tant de grâce sensuelle, tant de volupté chez un peintre religieux? car Murillo est un peintre exclusivement religieux, et l'on ne comptera pas, à côté de toiles innombrables inspirées par la religion et la Bible, quelques polissons déguenillés qui furent la récréation ou le gagne-pain de sa jeunesse, et qui ne donnent pas la mesure de son talent. Le petit mendiant dans un rayon de soleil que nous avons au Louvre est un échantillon de ces sortes de peintures, qui sont beaucoup plus rares qu'on ne le suppose; les musées de Madrid et de Séville n'en possèdent pas une seule.

Pour mieux comprendre Murillo, je cherche un de ses portraits, mais non pas celui qui est à Madrid : ce portrait représente déjà l'homme âgé, le fondateur d'académie, le professeur qui pérore, pose les modèles devant ses écoliers et tourne au pédant, si l'on en jugeait par la mine triste, scolastique, que lui a donnée l'honnête et médiocre Tobar. Combien est différent le portrait que Murillo a peint lui-même, portrait célèbre que le roi Louis-Philippe avait fait acheter à Séville, et qui a été reproduit fréquemment! Là Murillo est jeune, brillant, ardent. Ses couleurs sont vives; le sang court et fait

palpiter l'épiderme; un reflet de soleil échauffe la peau sans lui ôter sa fleur délicate. Le front, couronné de cheveux noirs et soyeux, est assez haut, bombé, semé de petites bosses intelligentes, au modelé lumineux, qui se retrouvent plutôt chez les Andalouses que chez les Andalous; ce trait féminin ne surprendra personne. Les yeux sont noirs, pénétrans, pleins de feu et de passion, pleins de passion surtout. Le bas de la figure est moins louable, ce qui est fréquent aussi à Séville, où les plus beaux visages pèchent par la bouche et le galbe du menton. L'ensemble de l'impression, c'est l'ardeur, l'intelligence, la sensualité. Un tel tempérament était retenu par le frein de la religion, par la tyrannie de l'inquisition, et surtout, dans un temps où le clergé et les ordres possédaient tant de richesses et disposaient de presque toutes les commandes, par la tyrannie de l'intérêt bien entendu. Que Murillo fût dévot, cela n'est point l'objet d'un doute. Jusqu'à quel point se livra-t-il à l'amour et aux plaisirs, je l'ignore, car les détails manquent sur sa vie privée; mais je sais, parce que je le vois dans ses œuvres, que ses tendances, ou contenues, ou dissimulées, ou satisfaites, se sont épanchées dans les tableaux religieux. De là les langueurs, les tendresses béates, les extases, de là les Vierges d'une beauté si humaine, les enfans Jésus d'une grâce plus charnelle que divine, les anges qui auraient désespéré Boucher et son école, les saints et les moines qui ressemblent à des amoureux et qui adorent avec une ivresse terrestre la croix, la Madone ou le Christ. La passion se répandait par ces ouvertures permises : c'est ainsi que parfois dans les couvens le mysticisme procède du bouillonnement secret des sens. A ce point de vue, Murillo, le plus religieux des peintres par le sujet, est un des plus païens par le sentiment. Chez lui, la forme parle plus haut que l'idée, parce qu'elle emprunte ses charmes à la nature, à la beauté trop persuasive, à la chair, ou du moins à une certaine volupté discrète et contenue que la dévotion comporte, quand elle est jeune, accorte, bien constituée.

Telles sont les réflexions que le portrait de Murillo conseille, et, si l'on n'oublie pas quelles étaient alors les mœurs religieuses de l'Andalousie, on reconnaît combien il était l'homme de son temps. Je croyais, comme tout le monde, que l'Italie méridionale était le pays où le paganisme antique avait laissé le plus de traces, et où ses pratiques s'étaient mêlées de la façon la plus étroite aux dogmes du christianisme; mais Naples est à l'Andalousie ce que Port-Royal est au catholicisme : c'est en Andalousie qu'il est juste de s'écrier que les saints sont partout, Dieu nulle part. Et quels saints! quelles idoles grossières! quels jouets que de grands enfans habillent, déshabillent, parent à leur gré! Toutes les statues sont peintes ou at-

tifées jusqu'au grotesque, comme pour célébrer un carnaval perpétuel. Partout saint Joseph, avec son manteau de brigand, son feutre galonné qui ferait croire qu'il va jouer le rôle de Gessler; partout saint Jacques en costume de tournoi, saint Michel en costume de chasse! N'ai-je pas trouvé notre saint Louis en bas de soie, avec des bottes molles, soigneusement cirées, et un haut-de-chausses bouffant que lui envieraient les troubadours de nos pendules? Ici l'enfant divin devient une poupée de cire, là les madones semblent prêtes à partir pour le bal. La grossièreté de certaines représentations prouve que la superstition a étouffé non-seulement la piété vraie, mais le respect. On voit à Cadix, dans l'église de San-Domingo, la Vierge de grandeur naturelle, en bois peint : elle est sur une chaise longue, les jambes étendues, présentant au spectateur les semelles de ses souliers, les deux mains croisées sur le ventre, dans une attitude qui ne permet pas d'ignorer que c'est la sage-femme qu'elle attend. Ce mélange de fétichisme et de cynisme ne refroidit pas les âmes, il les prépare plutôt à l'intolérance et seconde les fureurs de la persécution. Le contact des Juifs et des Maures convertis a excité vivement les passions religieuses en Andalousie. Il n'est pas de pays où l'inquisition ait fait couler plus de sang, où les auto-da-fé aient été plus magnifiques. Les arts sentirent aussi le joug d'une institution qui voulait tout gouverner par la terreur. Les boutiques des marchands, les ateliers des peintres étaient soumis à une surveillance rigoureuse. Malheur à qui eût osé tracer des beautés profanes, cessé de mettre son talent au service de la foi, ou même représenté les sujets sacrés sans se conformer aux règles qui étaient imposées aux artistes! Parmi les inspecteurs nommés par l'inquisition, on cite Pacheco, le beau-père de Velasquez. D'ailleurs les peintres étaient parfois rattachés au clergé par des liens directs : Alonzo Cano, Cespedès, les deux Garcia étaient chanoines; Las Roelas et Ferrer, licenciés; Fernandez de Castro avait une prébende au chapitre de Cordoue. On comprend que dans une société ainsi surveillée il n'y eût pas de place pour les sujets empruntés à l'histoire profane, et surtout à la mythologie.

La sévérité s'était relâchée au temps de Murillo parce que la dévotion avait remplacé peu à peu le fanatisme. L'influence des jésuites, si grande en Espagne, fut acceptée avec un goût particulier par les habitans de Séville. Les principes accommodans, la pénitence facile, beaucoup de plaisirs permis, tous les directeurs aimables, un culte riant, des églises ornées avec une magnificence inconnue, des pompes mondaines pour charmer les sens, un relâchement opportun pour gagner les rebelles, une séduction qui pénétrait les secrets de la vie privée, qui n'aurait peut-être pas voulu

tolérer les passions, mais qui en profitait, en un mot toute la politique des bons pères s'adaptait à souhait au caractère andalous. En même temps les imaginations étaient doucement échauffées par des récits et des inventions nouvelles, miracles, jolies légendes, apparitions, visions, extases. Sainte Thérèse ne s'y méprit point quand elle vint habiter Séville pendant deux ans et y fonder un couvent de carmélites presque en face de la maison où Murillo devait plus tard mourir. Ce n'est donc plus la foi robuste du moyen âge ni l'austérité des cloîtres que Murillo représente, c'est la *dévotion aisée* que décrivait si bien Pascal, c'est le *merveilleux* de fraîche date qui glorifiait non pas la religion, mais quelques-uns de ses ministres en Espagne, et qui consacrait des ordres nouvellement fondés. Voilà pourquoi Murillo peint si souvent des moines en extase, devant lesquels s'ouvre la profondeur des cieux, des franciscains qui reçoivent les baisers du petit enfant Jésus, ou des dominicains étreignant le crucifix avec tant d'ardeur que le Christ s'en détache pour les embrasser, des prêtres qui tiennent un cœur enflammé que le Christ perce délicatement d'une flèche, la Vierge qui descend sur un nuage pour apporter à un évêque la chape qu'elle a brodée, des anges qui font la cuisine d'un prieur à la stupéfaction des convives qu'il avait oubliés, ou bien des séraphins espiègles qui changent en roses et en lis les coups de discipline qu'un saint essayait de s'appliquer. Il est certain que Murillo ne choisissait pas de pareils sujets, mais qu'ils lui étaient dictés par les corporations. C'est ainsi que, dans le traité de Pacheco sur l'art de peindre, la partie qui concernait les représentations sacrées avait été rédigée par plusieurs jésuites de ses amis. Peintre de religion, Murillo était surtout le peintre des religieux, servant leur ambition, illustrant leurs innocens mensonges.

Il serait plus inutile qu'attrayant de décrire avec ordre toutes les œuvres d'un artiste qui a été fécond, inégal, et s'est beaucoup répété. Il y a de lui à Madrid plus de cinquante tableaux dans les collections publiques seulement. Séville en possède un plus grand nombre encore; j'en compte vingt-deux dans le petit musée de la rue de l'A B C, et les églises ne sont pas moins riches, la cathédrale surtout. Ajoutez une centaine de toiles qui ont été emportées d'Andalousie, soit de force, soit à prix d'argent, et qui sont dispersées dans toute l'Europe. Supposez une autre centaine de productions moins importantes ou de portraits qui sont enfouis dans les châteaux, dans les chapelles, dans les maisons de l'Espagne, et vous ne vous exagérerez point la prodigieuse facilité d'un artiste qui, en cela comme en bien d'autres choses, fait contraste avec Velasquez. Je choisirai donc parmi ses œuvres les plus remarquables ou les plus significa-

tives, moins pour les décrire que pour en traduire l'impression.

Lorsqu'on veut mesurer la vigueur et la science d'un peintre, il faut considérer d'abord ses tableaux d'histoire. C'est là que se développent les qualités grandioses, l'art de composer, le style; c'est là que se trahissent les esprits médiocres. Murillo a tracé deux vastes pages, tirées de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Il représenta pour l'hospice de la Caridad, à Séville, *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher* et *Jésus-Christ multipliant les pains et les poissons.* Ce sont deux pendans, deux cadres qui s'étendent en longueur afin de contenir plus de personnages. Au centre de la première composition, Moïse prie pour remercier le Seigneur qui fait couler une onde abondante; Aaron contemple avec étonnement le miracle. Tous deux sont isolés au milieu des Hébreux, qui semblent ne pas les voir, s'agitent, admirent, causent, boivent, se groupent avec la liberté d'un jour de marché. Ce drame terrible qu'on appelle la soif, Murillo ne l'a pas compris; l'élan de reconnaissance d'un peuple arraché à la mort, il n'y a pas songé; l'inspiration sublime du prophète qui dispose de Dieu et de sa puissance, il ne l'a pas rendue. Il a fait quelque chose de clair, d'intéressant, d'agréable, mais sans accent, je dirai même sans intelligence, puisque la grandeur du sujet lui a échappé. Un instinct heureux et une souplesse aimable ne remplaceront jamais l'énergie de conviction, le sentiment concentré, l'interprétation noble et complète. Otez Aaron et Moïse, dont l'expression est incertaine et qui ne tiennent par aucun lien à l'ensemble, vous aurez un vaste tableau de genre que vous pourrez intituler : *Halte à la fontaine.* Vous blâmerez encore, il est vrai, le rocher, dont les ombres trop noires font un trou au milieu du tableau; vous vous plaindrez de l'absence de perspective, vous ne verrez pas sans surprise cet enfant sur un cheval, que Murillo a placé au premier plan; mais ensuite vous regarderez avec plaisir des scènes diverses, intimes, d'un mouvement vrai, pris sur la nature, les femmes qui remplissent leurs vases et leurs chaudrons, la mère qui désaltère ses enfans, le chien qui boit auprès d'eux. La couleur générale est charmante, quoique la toile ait besoin d'être nettoyée et revernie: les tons présentent ces relations gaies et fleuries dont Murillo possédait le secret. Évidemment le pathétique et le style ne l'ont pas même préoccupé un instant. Dès qu'il a eu, par conscience, achevé les deux personnages sacrés, il s'est dérobé à la gravité du sujet et s'est mis à peindre avec délices les épisodes, la vie familière, les types réels, parce que tels étaient ses goûts, telle était la mesure de ses forces. Aussi, dans *la Multiplication des pains*, la partie la plus louable, ce n'est ni le Christ, qui tient les pains sur ses genoux et bénit les poissons qu'un enfant lui présente, ni les apôtres

qui l'entourent, ni même le paysage et la foule qu'on aperçoit dans un lointain vaporeux : ce sont des femmes assises à terre qui regardent et attendent.

Si l'on poursuit l'analyse des productions qui s'écartent peu à peu du genre historique proprement dit, on remarquera que les personnages accessoires sont souvent mieux traités que les personnages principaux. Dans *l'Adoration des Bergers,* par exemple, qui est à Madrid, la Vierge n'exprime rien autre chose que la sollicitude maternelle, et ce sont les pâtres, grossiers, couverts de peaux, appuyés sur leurs bâtons, qui attirent l'attention. De leur côté est la chaleur du coloris, la vigueur des teintes, le luxe des détails, la complaisance non avouée de l'artiste. La *Sainte Élisabeth de Hongrie,* qui est au musée de l'académie de San-Fernando à Madrid, présente le même défaut. Élisabeth, tout en pansant ses pauvres, a un air froid, distrait, étranger à l'action. Elle parle à une vieille femme qui l'admire avec autant d'indifférence que si elle faisait ce métier depuis vingt ans. La tendresse, la charité ardente, l'héroïsme qui surmonte tant de dégoûts, tel était le vrai sujet, et Murillo ne paraît pas s'en être douté. Il s'est intéressé et il nous intéresse bien plus au teigneux dont la tête se penche sur un bassin, au blessé qui s'est assis pour défaire les bandages de sa jambe, au boiteux qui s'éloigne dans l'ombre, au petit gueux qui se gratte la tête avec une grimace de singe. Cela n'empêche pas que l'ensemble de la composition n'ait de l'air, de la largeur. Dans le fond, on aperçoit une salle de palais et le festin qu'a quitté la pieuse reine. Tout est raisonnable, avec d'excellens morceaux d'exécution, notamment les nus, qui sont d'une facture commune, mais d'un beau coloris. Le musée de Séville offre une scène du même genre, *Saint Thomas de Villeneuve distribuant ses aumônes.* On prétend que Murillo parlait de cette œuvre avec une préférence marquée. En effet, le saint, mitré et portant la crosse d'évêque, est admirable d'abandon, de bonté, d'humilité, et en même temps de noblesse, chose plus rare chez Murillo. La main qui tend l'aumône est aussi aristocratique que les mains de Velasquez. La lumière, qui passe derrière la tête à la faveur d'une colonne isolée, produit une délicieuse harmonie avec la mitre blanche, dont les reflets sont plus chauds sur un fond gris argenté. En arrière de la colonne, un autre rayon du jour glisse sur la table de travail et sur les livres, pour tomber sur une jeune femme assise à l'écart, à qui son enfant montre la pièce de monnaie qu'il a reçue. C'est le côté intime, gracieux, où Murillo excelle. Les têtes sont modelées à contre-jour, avec un contour lumineux, et les plans sont maintenus dans une ombre égale et dorée. En avant, un homme à genoux, appuyé sur une main, implore son bienfaiteur. Il est vu de dos, en

raccourci, et posé avec une grande hardiesse. On sent qu'il est boiteux, et le mouvement des jambes est si naïvement éloquent qu'on n'a pas besoin de regarder la béquille déposée auprès de lui. Cette conception audacieuse a été récompensée par un grand bonheur d'exécution. Certainement Murillo n'a rien fait de plus fort comme étude du nu, de mieux dessiné, de plus vigoureusement peint. Une telle figure, presque digne de Van-Dyck, suffirait à expliquer la prédilection du peintre.

Je n'ose rien dire de *la Leçon de la Vierge*, à genoux devant sainte Anne, qui lui apprend à lire, parce que la même scène a été retracée par Philippe de Champagne. Il est vrai que Philippe de Champagne a rehaussé le sujet par le style, donné peu d'importance aux personnages, et peint un très bel intérieur, tandis que Murillo a eu le tort de choisir des proportions trop grandes, de ne donner d'expression ni à la Vierge, qui écoute mal, ni à sainte Anne, qui ne paraît point parler. Cette mollesse, qui ne rencontre pas le but, interpose un nuage entre l'idée du peintre et les yeux du spectateur. Je critiquerai plus librement *l'Enfant Jésus jouant avec un chardonneret*. La Vierge est une ménagère de Xérès ou de Ronda, qui dévide sa laine, assise à terre, un fichu de bure sur les épaules. Saint Joseph est bien le menuisier qui rentre au logis, sa journée finie, et fait jouer son fils, petit blondin, rose, espiègle, qui serre dans sa main le pauvre oiseau, et lutine son chien qui le guette. Cette façon de présenter la sainte famille approche trop du ridicule pour ne pas nuire à la religion. Les imitateurs de Murillo ne s'arrêteront pas sur la pente : j'ai vu à Cadix la sainte Vierge cousant pendant que son fils balaie. De tels modèles d'humilité, acceptables peut-être dans un catéchisme, sont fâcheux en peinture.

Autant le talent de Murillo est écrasé par une vaste composition historique, autant il est libre et enchanteur devant une petite toile, où l'histoire devient presque du genre, où la finesse des figures tient lieu de style, où l'effet général doit charmer plutôt que saisir. Certes la *Vision d'Ézéchiel* par Raphaël montre quelle grandeur d'inspiration peut trouver place dans un cadre exigu; mais cette grandeur n'est point nécessaire, elle est un trait de génie, et les talens inférieurs se tirent à moins de frais de difficultés qui sont moindres. Paul Delaroche, à la fin de sa carrière, réduisait à de semblables proportions la peinture religieuse. Murillo l'a fait rarement, et toujours avec succès. L'histoire de *l'Enfant prodigue*, série de tableaux qui est partagée très inégalement entre la collection de M. de Salamanca et le musée de Madrid, en est une preuve. L'*Éliézer à la citerne* séduit plus encore; mais, comme à l'ordinaire, c'est dans les personnages accessoires que réside la séduction. Éliézer et Rébecca

méritent peu d'être regardés; le fond du paysage est insignifiant, les chameaux horribles; au contraire les jeunes filles qui puisent de l'eau et restent étrangères à l'action sont quelque chose d'exquis. Des pâtes claires, transparentes, dorées, rappellent Jean Bellin ou Palma le Jeune, tandis que l'attitude et les lignes des figures ont un air de famille avec le Poussin. On ignore à quelle époque fut peint l'*Eliézer;* peut-être est-ce à Madrid, où ce tableau est resté, et où Velasquez ne laissait pas son jeune compatriote manquer de commandes. Dans tous les cas, Murillo avait connu dans les palais royaux une partie des admirables œuvres du Poussin, récemment achetées à Rome. Enfin *le Martyre de saint André,* que les Espagnols ont placé dans le salon d'Isabelle, c'est-à-dire parmi la fleur de toutes les écoles, est une des toiles les plus petites et certainement les plus brillantes de Murillo. L'apôtre est crucifié, sous les murs de Patras, au milieu d'une affluence considérable. Je ne connais aucune composition du peintre de Séville qui soit aussi nourrie, aussi cherchée, aussi vive. Il y a malheureusement beaucoup de sous-entendus, parce que l'artiste a eu recours à ces vapeurs, qu'elles soient poussière ou rosée, qui enveloppent les contours, suppriment une partie de la ville, du paysage, et font entrevoir comme en rêve la scène qu'il a représentée. Ce vague poétique laisse plus de champ à l'imagination, tout en flattant les regards par des tons doux et célestes. Les nuages qui descendent jusque sur la tête du saint sont du moins expliqués, car les anges lui apportent la palme, et un rayon de la gloire divine vient frapper son visage. Néanmoins, si l'on approfondit l'impression que ce tableau produit, on reconnaît que toute la puissance, toute la magie est dans la couleur. Le style, le pathétique n'existent pas; le saint paraît s'étendre sur un lit de roses, tandis que ses bourreaux s'entretiennent avec un air de bonté, tandis que la foule souriante semble assister à une fête, tandis que la nature elle-même n'offre rien que d'aimable, et l'atmosphère rien que d'enivrant. C'est le *martyre facile,* s'il est permis d'employer ce mot.

Pour trouver le vrai Murillo, il faut se souvenir qu'il est Andalous. De même que sa race vit par les sens et pour l'amour, de même il est réaliste et ne peut séparer son idéal de la volupté. D'une part copier la nature, de l'autre exprimer les tendresses de l'âme et ses extases efféminées autant que pieuses, voilà son double rôle. Il est tour à tour sur la terre et dans le ciel, tour à tour peintre du vrai et peintre des rêves. Si l'on veut savoir comment il faisait les portraits, qu'on examine les trois têtes qui sont dans l'angle de la plus petite des deux *Conceptions,* au salon carré du Louvre. Parmi ses études, je citerai *l'apôtre saint Jacques, saint François de Paule,* tous deux à Madrid, l'un bien posé, large de facture,

héroïque, l'autre onctueux, plein de charité; son *petit saint Jean*, son *Christ enfant avec l'agneau*, réunis ou séparés, et copiés sur ces beaux enfans andalous dont les yeux sont expressifs avant l'âge, dont l'air déjà sérieux cache la fougue précoce. Murillo était père : qui peut dire combien de fois ses deux fils ont posé devant son œil attendri? Ses *Vierges* sont partout; je ne parle en ce moment que de celles qu'il représente assises, tenant l'enfant Jésus, et qui reproduisent un modèle à peu près constant, car Murillo était peu épris de la variété. Les plus vantées sont la *Vierge aux langes*, qui avait été payée 100,000 francs par le roi Louis-Philippe, et la *Vierge au rosaire*, qui est à Madrid. On a vu à Paris la *Vierge aux langes;* je ne la décrirai donc point, bien que je l'aie retrouvée récemment à Séville dans le palais de San-Telmo. La *Vierge au rosaire* lui est bien supérieure en beauté, et c'est, si je ne me trompe, le chef-d'œuvre de Murillo. Ce jour-là, il a eu son heure de génie et s'est élevé au-dessus de lui-même. La noblesse et la suave pureté des lignes s'allient à la richesse du coloris, et l'Andalouse de Séville n'a plus servi seule de modèle, mais bien aussi quelque madone de Raphaël. L'enfant-Dieu est admirable de grandeur et de majesté. Son œil dilaté, plein de rayons, commande à l'univers; son petit corps piétine les genoux de la Vierge et se redresse en maître. En même temps le cou de la jeune mère et ses mains sont admirablement étudiés; quoique ennoblie par l'artiste, la nature s'y montre tout entière. Le plus souvent Murillo ne s'écarte pas du type dont il s'est pénétré : il ne pouvait même s'en défaire quand il cessait de peindre des vierges. Il donne par exemple les mêmes traits à *sainte Justine* et à *sainte Rufine*, patronnes de Séville, lorsqu'il les représente soutenant la Giralda, la tour arabe qui sert de beffroi à la cathédrale. Cette monotonie n'empêche pas le tableau d'être un de ses meilleurs.

Ce que les monastères demandaient surtout à Murillo, c'étaient des apparitions miraculeuses, propres à exalter leur saint patron. Ce que les églises lui commandaient plus souvent encore, c'étaient des *conceptions immaculées*, car ce dogme plaisait principalement à la piété des Espagnols. Dans l'un et l'autre cas, l'artiste avait son plan fait et des procédés très simples. S'agissait-il d'une apparition : il représentait un moine ou un évêque à genoux; la Vierge et le Christ se montraient à lui dans leur gloire, et la Vierge présentait au moine soit un vêtement brodé de sa main, soit une fleur, ou bien elle lui donnait son fils à baiser, ou bien elle lui révélait quelque mystère sur lequel il voulait écrire un traité. Si le tableau était petit, il n'y avait ni anges ni nuages; s'il était grand, de petits chérubins portaient la Vierge et des nuages enroulés remplissaient le

cadre; s'il était très grand, le nombre des anges augmentait et de nouveaux nuages s'amoncelaient encore. Au contraire s'agissait-il d'une *conception :* la Vierge, vêtue d'une robe blanche et d'un manteau bleu, est au centre d'une auréole lumineuse, les pieds posés sur le croissant de la lune. Selon la dimension de la toile, elle est seule, soutenue par quelques chérubins, ou par une armée de chérubins; en même temps les rayons et les nuées diminuent ou s'étendent. On ne saurait dire combien de *conceptions* l'artiste a peintes, non pas avec un égal succès, mais évidemment avec une égalité parfaite d'humeur et d'imagination. C'est ainsi que les imprimeurs tirent sans se lasser mille épreuves de la même page. Murillo ne s'est jamais complétement défait des souvenirs de sa jeunesse et des habitudes de la *feria*.

Parmi les *apparitions*, on admire *saint Bernard en extase devant la sainte Vierge*. Sa tête est belle, et les yeux caves, les plis qui sillonnent les joues en contractant la bouche, lui donnent un véritable accent d'ascétisme. Le froc blanc est d'un éclat, d'une souplesse de ton, d'une harmonie que Zurbaran, le peintre des frocs par excellence, n'a point atteintes. Derrière le saint, la table, le banc, l'écritoire, la crosse, les livres ouverts, sont exécutés avec un soin digne des Flamands. La Vierge découvre sa mamelle et la montre à saint Bernard en la pressant du doigt, allusion à quelque docte écrit sur ce sujet. Ce tableau est dans le salon d'Isabelle, non loin du *saint Hildephonse*, archevêque de Tolède, œuvre du même genre, mais plus distinguée. *Saint François d'Assise*, dont les macérations sont converties en fleurs par le Christ et sa mère, qui lui apparaissent, est une composition originale, bien différente des atrocités qu'on prête aux peintres espagnols, et que le doux Murillo eût été incapable de jamais tracer. Il a donné à saint François une expression si amoureuse, une extase si sensuelle, qu'on cherche derrière les nuages s'il n'y a pas une Andalouse à son balcon. Les amours, je voulais dire les anges qui accompagnent la Vierge, sont les plus jolis espiègles du monde; ils chantent, rient, voltigent, font la culbute et bombardent le saint avec les roses qu'ils tiennent à pleines mains. Au musée de Séville, on voit *saint Félix de Cantalicie* berçant dans ses bras le petit Jésus, que la Vierge vient d'y déposer. L'enfant-Dieu est rose, frais, beau comme le rêve d'une jeune mère, c'est l'éclat du printemps, avec une teinte de délices mystiques. A quelques pas, un *saint Antoine* tient un lis, tandis que l'enfant Jésus, assis sur sa bible, le caresse. Un amant ne fait pas des yeux plus langoureux à sa maîtresse. Je citerai enfin le *saint Antoine de Padoue*, immense cadre qui remplit une des chapelles de la cathédrale de Séville, et qui est vanté surtout parce qu'il est

immense. Cependant Murillo ne s'est pas mis en frais d'invention pour le remplir; il a même abusé des ténèbres confuses qu'il emploie d'ordinaire, autant pour abréger sa tâche que pour faire ressortir les parties lumineuses. Saint Antoine est très beau; les bras qu'il étend ont une grande éloquence, et font deviner que c'est la violence de la prière qui a produit le miracle.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'analyser les *conceptions* de Murillo. Celle qui est au Louvre est une des plus grandes : on peut, d'après elle, se figurer les autres. Il y en a de plus belles cependant, où la Vierge touche davantage et est mieux peinte, car le visage de la madone du Louvre semble avoir été achevé avec un pinceau malpropre. Deux des *conceptions* du musée de Madrid, celle qui est à Séville et qu'on appelle *la Perle*, m'ont paru préférables. Le trait commun des œuvres de ce genre, où l'artiste a mis toute son âme, c'est d'exprimer la volupté. Peut-être Murillo sentait-il vaguement combien une pareille matière est délicate; du moins il représente la Vierge aussi jeune que possible, afin que son âge annonce la chasteté, la candeur, l'ignorance du mystère qui s'accomplit. Malgré ce début prudent, il est bientôt entraîné sur la pente qui lui est chère. Il met tant d'ivresse dans les yeux humides et brillans de la jeune fille, tant de désordre dans sa chevelure, tant de feu sur ses lèvres, tant de plénitude dans son sein qui se soulève, tant d'aspiration passionnée dans toute son attitude, qu'au lieu de sauver le sujet, il en tire toutes les conséquences. Il s'oublie, cède à son tempérament, et par là se montre véritablement inspiré; il atteint même un assez haut degré de poésie réaliste. Les petits chérubins qui entourent la Vierge contribuent, par leur pétulance folâtre, à nous transporter dans l'Olympe plutôt que dans le paradis. Certes le jour de la conception il dut y avoir fête au ciel; le malheur veut que, si l'on changeait les attributs des anges, si l'on mettait entre leurs mains, au lieu de palmes ou de fleurs, des arcs, des flèches et des colombes, on aurait tout le cortége de Vénus. Ces délices de dévotion sensuelle plaisaient aux contemporains du peintre; l'Andalousie se reconnaissait dans une religion ainsi traduite, et la Vierge était adorée comme si Dieu n'existait pas. L'inquisition n'avait garde de s'émouvoir de ce qu'approuvait l'ordre de Jésus. Les moyens étant sanctifiés par le but, le trouble des sens profitait au salut des âmes. C'est pourquoi Murillo a fait tant de *conceptions*.

J'ai parlé plusieurs fois des types andalous que Murillo rend avec tant de fidélité. Comme la race actuelle est composée d'élémens très divers, il est nécessaire d'ajouter quel est l'élément qu'il a choisi, car il y a les Ibères aux traits secs, accusés, anguleux, les gitanos

au teint olivâtre, au front busqué, aux cheveux plus noirs que le plumage du corbeau, les Arabes aux grands yeux fendus, au teint plombé, à la barbe rare, tandis que leurs lèvres découvrent de magnifiques dents blanches. Or ces trois types sont encore faciles à reconnaître parmi les hommes et parmi les femmes; ils offrent plus de dureté, mais plus de noblesse, et prêtent par conséquent à ce dessin plus ferme qui fait le style. Murillo les écarte, il est attiré par un type plus commun, adouci, un peu effacé, mais charmant, où il se reconnaît lui-même, type que j'appellerai andalous et national par excellence, puisqu'il ne se rapporte à aucune race définie avec certitude, type vandale peut-être, si nous savions ce qu'étaient les Vandales, car il est singulier que ce soient eux qui aient laissé leur nom à l'Andalousie. Aujourd'hui on rencontre à chaque pas dans les rues de Séville des figures qui semblent détachées des cadres de Murillo. Ses Vierges sont à peine idéalisées. Les yeux sont noirs, moelleux, avec des paupières étoffées, de longs cils, des ombres portées, des teintes olivâtres qui les font ressortir. Les sourcils sont fins; mais ce n'est pas le divin trait de pinceau des madones de Raphaël. Le front andalous est la partie du visage la plus originale : accidenté, délicat, plein de saillies qui font jouer la lumière, de modelés favorables à la peinture, des ombres légères se promènent sur les surfaces. Les cheveux, bien plantés, forment un encadrement piquant. Les tempes présentent un creux harmonieux plus foncé, qui prête à l'effet et repousse en avant le reste du front. Murillo a copié si exactement la nature qu'il ne l'a même pas corrigée. Le visage andalous a ce défaut que le nez est en général mal fait, la bouche vive, mais sans caractère, le menton peu régulier. Un peintre de style aurait complété ce type; les habitans d'Urbin ressemblent peu aux créations de Raphaël; les Vénitiennes ont rarement l'ampleur de formes et les cheveux dorés que leur prêtent les peintres vénitiens, et ce n'est ni aux Florentines ni aux Milanaises que Léonard de Vinci a emprunté ses figures creuses et un peu byzantines. Chaque artiste, parmi ceux qui sont sensibles à la grâce féminine, s'est composé son idéal. Murillo a reproduit le type national à son aise, par plaisir, avec une incroyable facilité, mais sans y rien ajouter.

Les vieilles femmes me fournissent un argument de plus. En Andalousie, le passage est subit de la jeunesse à la maturité. Les races fortes, grandioses, comme dans le nord de l'Italie jusqu'à Rome, les visages que soutient une construction noble résistent au climat, se transforment et acquièrent une beauté nouvelle. A trente ans, à quarante ans, les femmes y règnent encore dans leur plénitude, de même que la fleur se change en beau fruit. A Séville, la race est petite, grasse, mais sans ampleur, les traits n'ont pas d'architecture,

les lignes n'ont pas de fermeté. Tout est charme, fraîcheur, duvet, fleur de jeunesse, éclat d'un jour, c'est-à-dire que tout dépend des chairs. Dès que les chairs se fatiguent, la laideur apparaît : les femmes ont dix ans pour être belles et cinquante pour être vieilles. Vous ne verrez point, ainsi qu'en Italie, des mères qui semblent les sœurs de leurs filles et les écrasent de leur splendeur sereine. Les Andalouses, dès que leurs filles ont quinze ans, leur passent le sceptre et se font leurs suivantes. Elles prennent de la duègne le rôle et le visage, elles semblent abdiquer jusqu'à la dignité de mère, car en tous lieux elles cèdent le pas sans vergogne, se placent dans le fond des loges ou sur le devant des voitures, et assistent avec une discrétion impassible aux intrigues que leurs filles nouent et dénouent. Murillo a copié ses vieilles femmes sur le vif; elles sont décrépites, sans élévation, par exemple dans les tableaux de *Sainte Élisabeth* et de *Saint Thomas de Villeneuve*, où elles servent uniquement de repoussoir.

Les types virils ne sont pas empruntés moins fidèlement à l'Andalousie. Le Christ et saint Joseph, qui se ressemblent si fort qu'on commence par les confondre (je crois même que pour Murillo le père de Jésus-Christ ce n'est pas le Saint-Esprit, mais saint Joseph), sont des Andalous de pur sang. Ils sont beaux, et la barbe cache la partie la moins irréprochable du visage; leurs yeux sont veloutés, leurs cils ressemblent à de longues franges, les bouches sont sanguines et appétissantes, tous les contours sont moelleux. Une douceur efféminée et je ne sais quelle langueur sont répandues sur l'ensemble des traits, langueur peu chrétienne, qui ne laisse de ressort ni pour l'héroïsme ni pour la souffrance. Les saints et les moines, qui sont le plus souvent sans barbe, présentent plus de caractère. Murillo s'est inspiré du type sec et osseux commun dans la patrie de don Quichotte : il l'a pris bien construit, avec le nez aquilin, la joue cave, l'os frontal saillant, le menton aux tons bleus, l'œil un peu évasé et plus propre, par cette forme, à exprimer l'extase. Il lui est arrivé de copier des modèles abominables, dignes de Ribeira; mais en général ses extatiques sont beaux, et la fermeté de leurs traits corrige heureusement le regard trop enivré, le sourire trop caressant qu'ils adressent à la Vierge ou au Christ. Quant aux gueux, aux infirmes, aux petits mendians, Murillo les prenait dans la rue, et cependant leur image est adoucie. Velasquez avait une étreinte autrement puissante lorsqu'il fixait sur la toile ces types nationaux.

Je crois que les plus grands admirateurs de Murillo se contentent de vanter son coloris et ne défendent que faiblement son dessin. Le dessin est en effet maniéré à un point qui surprend chez un peintre qui s'attache à la nature. Avec des qualités si heureuses, il n'échappe

même pas toujours à la vulgarité, qui me paraît plus fâcheuse que des doigts mal finis, des bras contournés, des plis lourds ou des draperies qui voltigent de la façon la moins vraisemblable, car si les fautes n'enlèvent pas à une œuvre son caractère, la platitude du dessin le tue. Murillo est un des coloristes qui perdent le plus à être gravés parce qu'il dessine mal. Il est équitable de rappeler que son éducation avait été très imparfaite, et que plus tard sa facilité fut son plus grand ennemi. S'il produisait beaucoup, il travaillait peu; il improvisait sur la toile, se fiant aux hasards du pinceau plutôt qu'à cette préparation laborieuse et féconde à laquelle nous devons tant d'esquisses et tant de dessins des maîtres. La postérité doit regretter que l'école de Séville ait quitté la voie où elle avait d'abord été engagée. Les premiers élèves des Italiens avaient pratiqué la peinture à fresque; assurément aucun procédé n'était plus favorable aux pages religieuses qui devaient couvrir les églises. Murillo, avec sa main rapide, son coloris charmant, eût réussi dans ce genre; il y eût surtout profité beaucoup, forcé d'arrêter à l'avance sa pensée et de tracer sur des cartons savamment étudiés les compositions qu'il fallait faire passer vivement sur l'enduit. En cela, du reste, il semble avoir agi avec son insouciance accoutumée, car lorsqu'il orna la salle capitulaire de la cathédrale de huit médaillons, il les fit sur toile, sans essayer d'imiter Cespedès, qui avait peint à fresque dans la partie inférieure de cette même salle huit compartimens rectangulaires d'un ton agréable et d'un assez bon dessin.

Le sentiment de la couleur fut pour Murillo un don de naissance. Tous les peintres voient bien la nature : combien ils diffèrent, lorsqu'ils essaient de l'interpréter à l'aide des couleurs! Alors se découvrent les impressions personnelles, les harmonies plus secrètes, les joies plus intimes, les délicatesses plus rares qu'ils voudraient traduire. Quel musicien ne sait trouver des mélodies? Cependant tel compositeur a des mélodies plus originales, plus suaves, plus pénétrantes, qui affectent plus richement le système nerveux. Il en est de même de la couleur, qui est la musique des yeux, dont les tons offrent des gammes exquises, dont la lumière, inégalement distribuée sur les corps, doit former des accords délicieux. Le coloris de Murillo est d'ordinaire empâté, consistant, plutôt que vigoureux; dans les noirs et dans les nus, il couvre bien ses toiles, qui ont résisté au temps, comme celles de Titien. Cependant ses figures présentent parfois une apparence de trouble et de saleté. J'ai cherché à me rendre compte de ce défaut en m'approchant. J'ai vu dans les chairs blanches des coups de pinceau lancés par l'artiste pendant qu'il peignait des cheveux noirs ou les ombres des modelés; j'ai vu des traits fins et multipliés, des retouches lâchées par l'improvisa-

teur, qui épuisait les restes de sa palette. Il obtenait ainsi des tons mieux fondus et plus d'harmonie; mais il n'évitait pas une certaine malpropreté d'épiderme qui atteste la hâte. Dans les œuvres exécutées avec soin, ces taches disparaissent, le coloris devient plus pur, plus solide, plus sérieux. Les clairs-obscurs de Murillo sont d'un aspect particulier : ils ne sont ni dorés comme ceux de Titien, ni ténébreux comme ceux de Ribeira, ni transparens comme ceux du Corrége. Ils empruntent à la race brune de l'Andalousie des teintes bilieuses qui font une opposition mélancolique avec la blancheur laiteuse et mate des parties claires. Je parle surtout des figures de femmes : dans les figures viriles, il y a plus de convention. On sait déjà combien les anges de Murillo respirent la grâce et l'amour lutin : ils rappellent le matin de la vie, les heures d'oubli, la frivolité joyeuse et les rêves d'un âge qui porte encore dans ses yeux un reflet du ciel. Le charme païen du pinceau contribue à produire cette impression, autant que la naïveté des mouvemens ou l'expression des visages. Dans les vêtemens et les accessoires, le coloris a de l'éclat, quelquefois de la violence; il a aussi ces tons neutres qui ressortent par les oppositions, ces effets assourdis qui se fondent par leur douceur même. Comme tous les hommes qui sont guidés par l'instinct plus que par la science, Murillo peut se tromper grossièrement, il peut aussi rencontrer des inspirations exquises. Le tableau de *Sainte Justine et sainte Rufine* est un modèle dans ce genre de coloris.

Jusqu'à quel point la couleur de Murillo peut-elle être comparée à la couleur des maîtres? Les meilleures toiles de Murillo sont mêlées, dans le salon d'Isabelle, aux chefs-d'œuvre de toutes les écoles et soutiennent mal ce contact redoutable; elles ont quelque chose de chaud, de séduisant, mais de commun. Rien ne nuit plus à Murillo que le voisinage de Velasquez, car il n'a pas, comme le peintre de Philippe IV, ce pinceau aristocratique, ce coloris imposant à force de vérité, ce frissonnement de l'air qui circule autour des personnages, ces touches fières, ces tons fins et choisis, qui chantent, mais n'éclatent pas, discrets s'ils sont vifs, éteints s'ils sont crus, vigoureux s'ils sont neutres, puissans par juxtaposition, pleins de valeurs relatives, d'assonances, et d'une poésie naturelle comme les vers de Shakspeare. Auprès de Velasquez, le coloris de Murillo a un air roturier, de l'épaisseur, un parfum de sacristie, des reflets qui ressemblent plutôt à la lumière d'une lampe qu'à la blancheur radieuse du jour. Dans l'art, les dons naturels sont beaucoup; mais l'effort seul les transforme en qualités supérieures. Velasquez, dira-t-on, n'a pas connu ce labeur plus que Murillo, et d'ailleurs le génie espagnol est apathique par tempérament, violent par boutades, indolent par habitude, paresseux par plaisir. Aussi faut-il ajouter

que Velasquez était doué plus hautement, et qu'il a pu sans peine prendre place parmi les princes de l'art, tandis que Murillo n'est qu'un peintre habile, plein de charme, auquel on ne peut refuser beaucoup de talent; mais ce talent n'est pas de premier ordre.

L'école même de Murillo semble confirmer notre jugement, car il a eu une école nombreuse, prolongée; l'académie qu'il a fondée à Séville n'a vécu que de ses inspirations. Cependant aucun peintre remarquable n'est sorti de son atelier, ses élèves n'ont appris qu'à l'imiter, ou plutôt à le contrefaire. Nunez de Villavicenzio, Meneses Osorio, Philippe de Leon, Gutierez, obtinrent quelque faveur, non parce qu'ils montraient des mérites nouveaux, mais parce qu'ils s'appropriaient si bien la manière de Murillo que tout le monde s'y méprenait. Thomas Martinez, qu'il faut distinguer des douze artistes du même nom, apprit de Gutierez les procédés d'un facile plagiat. Michel de Tobar, qui n'avait que quatre ans lorsque Murillo mourut, se mit plus tard à le copier de façon à tromper les amateurs. De tels succès sont la condamnation du maître, parce qu'ils prouvent que son originalité n'est pas assez relevée, que sa science est très accessible, que les secrets de son coloris sont peu profonds, qu'il a des qualités trop faciles à conquérir par le vulgaire. Ce qui lui est personnel et ce qu'aucun de ses élèves n'a pu lui dérober, c'est la grâce poussée jusqu'à la volupté : eux, au contraire, ont été poussés par l'esprit d'imitation jusqu'à la plus fade platitude. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un regard sur *les Polissons* de Villavicenzio et sur *la Vierge* de Tobar qui sont au musée de Madrid. La Vierge garde de blancs moutons qui lèvent amoureusement vers elle leur bouche ornée d'une rose; voilà le dernier mot de l'école.

Depuis deux siècles, les habitans de Séville n'ont pas cessé d'admirer et de copier leur peintre favori; tous ceux qui apprennent l'art de peindre sont nourris dans ce culte. Ne parlez pas aux Andalous de Velasquez : c'est un transfuge, il s'est fait Castillan, et l'on ne connaît point ses œuvres; mais si vous demandez quel est le plus grand peintre de l'Espagne et de l'Europe, cent mille voix vous crieront que c'est Murillo. L'Andalousie devait bien cette reconnaissance au peintre qui l'a illustrée, qui a traduit fidèlement ses séductions, immortalisé les traits de sa race, et qui demeurera le représentant du caractère national.

BEULÉ.

LE GARDIAN

DE LA CAMARGUE

SOUVENIRS DES MAREMMES DU RHONE.

I.

A l'embouchure du Rhône et dessinée par les sinuosités du fleuve, s'étend une région célèbre dans tout le midi pour la sauvage étrangeté de ses aspects : c'est la Camargue. Avant d'y conduire le lecteur et de lui faire connaître les habitans par un épisode tiré de leur vie même, on nous permettra de dire quelques mots du théâtre où s'est passée la simple histoire que nous voulons raconter. Ici comme dans certaines terres vierges, la nature et l'homme sont unis par des liens dont on comprendrait mal la puissance, si la description ne venait compléter le récit.

Ce pays n'a pas toujours été abandonné à cette sorte d'état sauvage dont le spectacle nous étonne en pleine civilisation. De belles et actives cités s'y élevèrent; les Saintes-Maries, Aigues-Mortes, jouirent longtemps du mouvement et de la prospérité d'un véritable port de mer. Bientôt cependant les inondations et les atterrissemens du Rhône vinrent changer les conditions de la contrée et ruiner à la fois son agriculture, son commerce et son industrie. Touchant au terme de son cours, non moins bizarre et désordonné que celui du Nil, le grand fleuve venu des Alpes charrie des débris d'origine diverse, qu'il abandonne sur le sol riverain avant de disparaître dans la mer. Ces débris, qui, enlevés souvent aux montagnes de la Suisse, ont traversé les calmes eaux du lac de Genève, puis les gouffres du Dauphiné, viennent s'amonceler près de la Méditerranée avec les dé-

tritus d'animaux et de végétaux en décomposition. Ainsi s'est formé peu à peu le terrain exceptionnel de la Camargue. Ce terrain offre de singuliers contrastes. Un épais bourrelet de limon qui borde le delta du Rhône y donne les plus riches produits : on ne rencontre que champs aux épis d'or, vertes prairies, arbustes aux fruits veloutés, sur cette terre d'alluvion si féconde qu'elle permet souvent de faire dans la même année deux récoltes; mais pénétrez dans l'intérieur de l'île de la Camargue, et le plus sévère des spectacles attristera vos regards. Vous serez en face d'un marais immense. Un étang profond, l'étang de Valcarès, en occupe le milieu. Quelques landes sablonneuses ou de sombres *pinèdes* (bois de pins) coupent seules çà et là cette plaine verdâtre à demi liquide. Et pourtant dans ce triste paysage il y a encore un charme étrange, qui naît de la majesté des lignes, du calme partout répandu, de ce silence ininterrompu qui est une des harmonies du désert.

Tout dans la Camargue montre l'action puissante de la nature en travail. Les dépôts de la mer et ceux des fleuves y sont sans cesse mêlés et confondus. Pendant l'hiver, les étangs, grossis par les pluies, inondent la plaine et vont se rejoindre à la mer; pendant l'été, des flaques d'eaux stagnantes infectent le pays de miasmes délétères. Pierres et cailloux sont inconnus sur cette terre plate et grise. Les plus petites fleurs ont un cachet bizarre qui les distingue des fleurs de même espèce venues en d'autres pays. Le feuillage des marguerites, des camomilles, des asters, si léger d'ordinaire et si frêle, devient lourd et glauque dans le sable limoneux et salin de la Camargue. En retard de bien des siècles sur la marche de la nature, cette contrée étrange rappelle les premières plages arborescentes qui apparurent sur notre globe à peine refroidi.

Le contact de la mer donne à la Camargue un autre caractère original. Comme si elle voulait disputer au Rhône son empire et ensevelir le delta sous ses flots, la Méditerranée bat sans relâche ses côtes sablonneuses. S'infiltrant dans les pinèdes, elle y décore de lambeaux de varechs les troncs résineux des conifères; caressant les roseaux de ses vagues écumeuses, elle les parsème de flocons d'une blancheur de neige; en s'évaporant sur le sable, elle y trace les dessins bizarres de ses efflorescences salines; rosée des prairies paludéennes, elle les embellit de perles cristallines. Son passage se trahit partout, ici par des miasmes pernicieux, là par d'âcres parfums, plus loin par des dépôts salins, ailleurs par des algues séchées. Au sommet des *piniers* (pins), la mer accroche les rubans d'argent de sa mousse marine, sur la berge des chemins elle fait éclore, comme un tapis de neige, la blanche irruption de ses squammosités, et, comme d'immenses linceuls, des bassins d'eau salée

s'étendent de loin en loin sur le sol, où serpentent en tout sens des rigoles et des digues. La Camargue en un mot est le royaume du sel : l'air, l'eau, les plantes, le sol, les *roubines* (canaux qui distribuent les eaux du Rhône), tout en est imprégné.

La principale récolte de ces savanes aqueuses ou *rozelières*, comme on appelle ces prairies paludéennes, consiste en *sagnes* (joncs) et en *rollets* (roseaux). Excellente nourriture pour les bestiaux, ces plantes servent aussi à former la toiture et les cloisons des *mas* (chaumières), à fabriquer des chaises, à faire d'immenses paillassons pour garantir de la pluie les *camelles* ou tas de sel et préserver des efflorescences salines les terres nouvellement ensemencées. La saunaison apporte chaque été le mouvement et la vie sur ces landes incultes, qui fournissent à la France son meilleur sel.

La population est digne du pays. Elle est faite pour la lutte sous deux formes différentes, la lutte hardie et la lutte patiente. C'est tantôt à dompter des animaux à l'état sauvage, tantôt à braver pour la récolte du sel les émanations d'un sol délétère, que l'homme doit s'employer. Moustiques altérés de sang, pléiades de sauterelles jaunâtres, oiseaux de marais silencieux comme des ombres, reptiles venimeux s'enroulant dans la fange, rappellent sans cesse à l'habitant de la Camargue les forces de la nature qui pèsent sur lui, et auxquelles son honneur est d'opposer un invincible courage. Ici paissent des taureaux sauvages enfoncés jusqu'au poitrail dans les joncs des rozelières; là galopent des chevaux farouches, la crinière en désordre, sur la terre durcie par le sel. Chose étrange, ces taureaux de la Camargue sont tous d'un noir d'ébène, et la robe des chevaux est au contraire d'une parfaite blancheur.

Au milieu des taureaux règne le *gardian*. C'est un pâtre chargé de les surveiller, comme l'indique son nom, et il accomplit cette tâche avec le concours d'un bœuf des plus pacifiques, le *dondaïre* ou bœuf sonneur, dont le collier de bois porte une large clochette. Par quel moyen mystérieux ce bœuf paisible impose-t-il sa volonté à ses turbulens compagnons, que jamais sa sonnette ne trouve rebelles? C'est un de ces mille secrets de la nature qu'on remarque sans pouvoir les expliquer. Quant au gardian, il a pour toute arme un trident de fer. Monté tout le jour sur sa blanche cavale, dormant la nuit à la belle étoile, coiffé d'un mouchoir que recouvre un vaste chapeau de feutre, vêtu d'une blouse de peau, les jambes nues et le teint hâlé, l'athlétique gardian de la Camargue rappelle les sauvages cavaliers des pampas américaines. Ces hommes indomptables aiment leur vie indépendante et rude. On les voit tantôt lancer audacieusement à travers les marais leurs cavales frémissantes, tantôt passer comme un éclair sur la lisière d'une pinède, escortés d'un

noir troupeau qui les suit en mugissant. Ils sont connus et redoutés des farouches animaux dont la garde leur est confiée. A leurs cris stridens, on voit accourir de tous les points de l'île des bandes tumultueuses de chevaux et de taureaux qui bondissent autour d'eux. Le gardian est le véritable roi de la Camargue.

Tout autre est l'existence du *saunier*. Enfermé l'hiver dans une petite masure devant les bassins déserts, l'été il devient le chef d'une armée de travailleurs. A l'opposé des gardians, les sauniers, enchaînés aux bords de leurs salines, ne connaissent d'autres joies que celles de la famille et du foyer. Une bande d'enfans rachitiques et pâlis par les fièvres jouent au soleil devant les portes de leur demeure. La vue de ces misérables familles est d'une navrante tristesse. Des privations de toute sorte, la monotonie de leur existence, les maladies qu'amène le voisinage des marais, feraient de ces pauvres gens les créatures les plus à plaindre du monde, si à côté d'eux on ne trouvait des êtres plus malheureux encore, les douaniers, qui sont condamnés à végéter sur cette plage aride, sans connaître même les douceurs de la vie de famille.

Tel est l'aspect général, telle est la population de la Camargue. Qu'on veuille bien nous suivre maintenant dans une des parties les plus sauvages de cette région, dans une île formée au sud de la Camargue par deux bras du Rhône, — le *Rhône-Mort* aux eaux lourdes et jaunâtres, le *Petit-Rhône* aux flots tumultueux et rapides. Aucun hameau ne dessine sa silhouette dans cette partie de la Camargue : une sombre pinède s'y étale au bord de la mer; la solitude des marais n'y est troublée que par le vol alourdi des oiseaux aquatiques; les traces des sabots des *palusins* (taureaux) et des *aïgues* (chevaux) sont les seules empreintes qui se voient sur les sables. Là un sol mouvant et des miasmes putrides ne permettent pas de récolter sans danger les plantes aquatiques qui se balancent sous le souffle du *marin* mugissant (1). Aussi dans le pays désigne-t-on cette île inculte, malsaine et déserte sous le nom caractéristique du *Sauvage*. Au milieu du Sauvage se trouve une lande vraiment désolée : un grand salin y étend les cases blanches de ses damiers réguliers; une pauvre masure de saunier s'élève sur le bord, et à travers un bouquet de pins rachitiques un petit poste de douaniers apparaît sur la dune voisine. Cela s'appelle le *rode du Sansouïre* (le lieu salin) (2). Le souvenir d'un épisode assez rare dans la vie monotone des populations de la Camargue, l'amour d'une saunière pour un gardian, recommande cette humble masure à notre attention.

(1) Espèce de sirocco.

(2) On entend aussi par *sansouïre* les efflorescences salines qui forment des taches blanchâtres sur le sol. Elles abondent dans les maremmes de la Camargue.

Dans les premiers jours de l'hiver de 1840, par une bise glacée qui faisait craquer les branches sèches des pins dans les pinèdes et frémir les roseaux sur les marécages, une famille de sauniers vint s'installer au rode du Sansouïre, qui, à cause de ses miasmes pernicieux et de ses chétifs revenus, avait été abandonné. Les nouveaux sauniers étaient de pauvres gens qui avaient travaillé à des rizières sur le bord du Rhône. Des inondations survenues dans ces parages avaient emporté tout à coup, avec la récolte du propriétaire, la demeure et le gagne-pain des ouvriers. Après s'être demandé avec désespoir ce qu'ils allaient devenir sans abri, sans ressources et sans travail, ils avaient accepté comme un bonheur inespéré l'emploi de sauniers au rode du Sansouïre. Un jeune ménage et une vieille femme, la mère du mari, composaient toute la famille.

Grand et maigre, le saunier, nommé Berzile, avait ce teint plombé qui annonce l'influence du mauvais air. Il était déjà courbé par le travail, et ses mains, bien que fortes et calleuses, tremblaient comme celles d'un vieillard. Sa vieille mère elle-même était réduite par la fièvre à un tel état d'émaciation qu'on ne l'appelait que *Fennète* (diminutif de femme). Quant à la jeune épouse, elle avait reçu le surnom de *Caroubie*, sans doute à cause de son goût prononcé pour le fruit indigène du caroubier, et aussi parce que sa taille élancée et la couleur rougeâtre de ses cheveux rappelaient la teinte propre aux gousses de cet arbre. Ayant fait péniblement la route à pied, chargée de quelques hardes et d'outils indispensables, après s'être égarée souvent au milieu des marécages, la pauvre famille arriva exténuée et grelottante au Sansouïre. Quelle ne fut pas sa surprise et sa joie de trouver la masure ouverte et égayée par un bon feu de bouse (1), sur lequel flambaient de petites branches de pin! Sur la table était disposée une collation, dont des *muges* et des *cabotes* faisaient les principaux frais; un *picou* (alcarazas) d'eau douce, le bien le plus précieux de ces parages salins, invitait à se désaltérer, tandis qu'un *gabian* (mouette) familier sautillait autour de la famille, comme pour lui faire les honneurs du logis.

Les sauniers hésitaient pourtant à prendre place à la table servie, lorsque la porte s'ouvrit doucement, et un jeune homme maigre et pâle apparut sur le seuil. C'était un des douaniers du poste voisin. Affaibli, presque brisé par une existence automatique, le jeune douanier avait appris que de nouveaux sauniers allaient s'établir au Sansouïre. Il faudrait avoir vécu longtemps avec un ou deux camarades fiévreux et taciturnes pour comprendre le bonheur qu'avait

(1) On se sert des bouses de taureaux comme de mottes dans ces pauvres landes, privées de bois.

entrevu dès ce moment le pauvre douanier. Il avait salué d'avance des amis dans les hôtes inconnus du Sansouïre. N'allait-il pas retrouver une famille, une voix de femme à entendre, des compagnons de misère à consoler? Mais si la chétive masure du rode n'allait pas convenir aux sauniers! Elle avait quelque chose de lugubre qui pouvait bien empêcher les nouveau-venus de s'y installer, et, désireux de rendre le séjour du Sansouïre aussi agréable que possible, Alabert (c'était le nom du douanier) s'était efforcé de nettoyer, de raviver la maisonnette, de transformer la pauvre masure en une joyeuse demeure.

Les premières semaines que la famille du saunier passa au Sansouïre furent marquées pour elle par bien des journées laborieuses; mais les nouveau-venus ne s'en plaignirent pas : le travail régulier représentait pour eux le vrai bonheur. L'été arriva, et un beau matin Caroubie donna le jour à une petite fille. Alabert fut son parrain, et il l'appela *Manidette* (fillette). Les sauniers n'eurent jamais d'autre enfant; Manidette fut donc très choyée par la pauvre famille, dont elle était l'âme et la joie. On craignit plusieurs fois de la perdre, et comme l'affection se développe souvent en raison de la sollicitude qu'inspire l'être aimé, la frêle santé de Manidette accrut encore la tendresse qu'on avait pour elle.

A six ans, elle fut très malade. Caroubie la tenait sur ses genoux : il lui semblait que la mort ne viendrait pas la prendre dans ses bras, et elle la serrait convulsivement sur son cœur. Toute blanchie et ridée, Fennète se penchait sur ce pauvre petit être, comme pour lui insuffler le peu de vie qui lui restait. La bonne aïeule priait le ciel de prendre ses jours en échange de ceux de l'enfant bien-aimé. Assis devant le foyer, Berzile regardait avec angoisse sa mère, qui demandait à mourir et dont la mort ne voulait pas, son enfant, qui voulait vivre et que le trépas menaçait. C'était un jour d'hiver terne et pluvieux; un triste feu de bouse s'éteignait sous les ondées qui tombaient par rafales, la girouette grinçait sur le toit, les aïgues hennissaient dans les pinèdes en secouant leur crinière mouillée, et les taureaux beuglaient en piétinant la lande. En ce moment, la porte de la masure s'ouvrit, et le douanier Alabert, à petits pas et retenant son souffle, entra dans la salle basse. Ses habits étaient trempés, et il tenait à la main une coquille appelée dans le pays, à cause de sa forme, *oreille de madone.* — La mer étant fort agitée ce matin, dit-il à voix basse à Caroubie pour ne pas tirer l'enfant de l'assoupissement où il était plongé, je suis allé voir sur la plage s'il ne s'y trouverait pas quelque oreille de madone pour porter bonheur à votre Manidette. — Et Alabert donna à la jeune femme le joli coquillage.

— Ah! merci! s'écria-t-elle en le posant bien vite sur la bouche de son enfant. Dis à la Vierge que tu souffres et prie-la bien, murmura-t-elle en se penchant vers Manidette; elle t'écoutera si tu sais parler à son oreille.

L'enfant répéta d'une voix faible les mots prononcés par sa mère, tandis que le contact de la nacre fraîche et polie rendait un peu de fraîcheur à ses lèvres brûlantes. Caroubie reprit la coquille, et la porta à l'oreille de l'enfant. Personne n'ignore l'espèce de murmure confus qui s'élève d'un coquillage lorsqu'on l'applique contre l'oreille. La fièvre de la pauvre enfant accrut beaucoup ce bruit, et, comme bercée par les sons mystérieux qu'elle entendait, Manidette s'endormit doucement. Sa mère tenait toujours le coquillage sur sa petite oreille chaude et veloutée. Hissés sur la pointe du pied, Berzile, Alabert et Fennète s'approchaient avec précaution pour tâcher de lire sur le visage de la jeune malade la réponse de la Vierge. Le sommeil de l'enfant se prolongea, ses nerfs se détendirent peu à peu, sa tête alourdie se dégagea, et aù réveil on la vit sourire, puis se mettre à jouer avec sa belle coquille rose. Les souhaits de la pauvre famille venaient d'être exaucés : l'enfant était hors de danger, et chacun s'agenouilla pour remercier la madone.

Le salin, qui avait rapidement prospéré par les soins de Berzile, occupait trop le mari et la femme pour qu'ils pussent jamais quitter le Sansouïre. Affaiblie par son grand âge, Fennète se traînait péniblement et n'abandonnait plus guère la salle basse où d'une main tremblante elle tenait encore le sceptre du ménage; c'était donc Alabert qui promenait Manidette au bord de la mer pour chercher des coquilles, au fond des pinèdes pour cueillir des bruyères, ou sur la lande pour tâcher de trouver des cailloux ronds et polis. Il lui apprit à lire, à écrire, à compter, tout ce qu'il savait enfin. Quand elle eut douze ans, il la conduisit chaque semaine aux Saintes-Maries pour y entendre le catéchisme.

Ce fut sous l'égide de cette calme et pure tendresse que Manidette grandit doucement. Dans les campagnes, l'amour d'un homme de trente-cinq ou quarante ans pour une jeune fille de quinze paraîtrait une dérision. «Il serait son père» est un argument sans réplique. Les sauniers continuèrent donc à laisser en toute sécurité leur fille sous la garde d'Alabert. Le douanier avait d'abord suivi avec un intérêt tout paternel le développement de Manidette, qui d'enfant joyeuse et insouciante était devenue peu à peu une jeune fille modeste et réfléchie. Il avait espéré l'aimer comme une sœur. Un jour vint cependant où cette illusion ne lui fut plus permise, et il soupira profondément en se demandant où aboutirait son amour. Manidette le regardait comme un second père : la demander en mariage, c'était se couvrir de ridicule. Qu'étaient devenus les doux momens où,

prenant la petite fille dans ses bras, il l'emmenait jouer au soleil sur le sable brillant? Les courses de taureaux avaient depuis longtemps remplacé les promenades sur la lande et les jeux au fond des pinèdes. Véritables événemens dans la vie paisible de la Camargue, les courses de taureaux sont l'origine de presque tous les mariages du pays, car c'est là que les jeunes gens vont choisir leur fiancée. Manidette entrait dans sa seizième année; c'était le moment de lui chercher un mari, et comme la surveillance du salin empêchait les sauniers de mener leur fille à ces fêtes, ils étaient enchantés qu'Alabert pût l'y accompagner. Chemin faisant, Manidette racontait à Alabert ses soucis et ses peines; mais il ne s'agissait plus d'un bouquet à cueillir ni d'un panier de jonc à remplir de coquilles : le chagrin maintenant, c'était la crainte de ne point paraître assez belle, et Alabert sentait bien que cette coquetterie n'était pas à son adresse.

Le genre de beauté de Manidette ne pouvait plaire aux paysans. Une harmonie parfaite dans les lignes et une douceur infinie dans la physionomie faisaient le plus grand charme de son visage. Trop frêles pour s'occuper au salin, ses mains étaient restées douces et fines, et comme elle lisait avec plaisir le petit nombre de volumes qu'Alabert parvenait à lui procurer, qu'elle brodait elle-même ses parures, qu'elle parlait peu et à voix basse, qu'elle glissait sans bruit en marchant, qu'à la levée du sel elle ne se mêlait jamais aux danses ni aux chants des ouvriers, on ne l'appela plus que la *doumaïselette* (petite demoiselle).

Les douaniers ne restent guère que quelques années au même poste, et l'occasion se présenta souvent pour Alabert de quitter le Sansouïre; mais, attaché à ce pauvre sol depuis la naissance de Manidette, il avait demandé chaque fois la grâce d'y rester. Tout en s'étonnant de cette singulière constance, ses supérieurs n'eurent garde de l'en dissuader. Alabert se disait que, loin de Manidette, il ne pourrait goûter aucun bonheur, et pour rester auprès d'elle il n'hésita pas à faire le sacrifice de son avancement.

II.

On était à la fin du printemps; la saison d'été s'annonçait belle. Berzile avait ajouté déjà un second manége au salin. C'était un dimanche; il devait y avoir une *muselade* (1) au *téradou* (2) (terrain)

(1) Opération qui consiste à serrer le museau des veaux, lorsqu'ils sont arrivés à un certain âge, dans une espèce de pince de bois qui, en les empêchant de téter, leur laisse la possibilité de paître dans les marais. C'est un sevrage d'un nouveau genre.

(2) Dans ce pays désert, privé de hameaux et de villages, on nomme *téradou* la lande, le salin, le rode, le terrain enfin sur lequel on vit. Au lieu de se partager en communes, la Basse-Camargue est toute divisée en téradous.

du Radeau, et pour s'y rendre Alabert et Manidette cheminaient sur le sable argenté qui, comme un tapis moelleux, s'enfonçait sous leurs pas. Les *croix d'amour* (crucifères) étincelaient sur les *queirels* (petits chemins qui longent les tables des salins); de belles grappes de salicore sortaient de terre; un parfum résineux s'élevait des pinèdes. Les *tardones* (canards sauvages) s'appelaient dans les marais, les oiseaux de mer sur le rivage, et les corneilles sur les grands pins. Cette matinée vermeille avait coloré les joues de Manidette, et une certaine langueur répandue dans ses yeux indiquait qu'elle n'était pas insensible aux beautés qu'à son réveil étalait la nature. Le douanier la contemplait avec amour. — Je me trouverai heureux tant que je serai seul à l'aimer et qu'elle n'aura donné son cœur à personne, se disait-il. — Et comme il connaissait les pensées les plus secrètes de Manidette aussi bien que les moindres lignes de sa beauté, un éclair d'espoir brilla dans ses yeux, car il lui semblait que cette âme tranquille ignorerait à jamais les tourmens de l'amour.

La jeune saunière et le douanier étaient arrivés à la pinède qui sépare le Radeau de la lande du Sauvage. Le soleil montait dans les cieux, et les pins dessinaient leurs ombres sur le sol aride. On était déjà loin du Sansouïre. A la vue des bruyères qui tapissaient de bouquets blancs et roses le sable de la forêt, Manidette, avec une joie d'enfant, se mit à courir çà et là pour admirer et cueillir les agrestes fleurettes. Heureux d'échapper à une de ces fêtes où il tremblait toujours que Manidette ne trouvât un fiancé, Alabert suivait la jeune fille sans lui rappeler que l'heure de la muselade approchait. Tout à coup, à l'instant où, rouge de plaisir, Manidette se relevait avec son tablier plein de fleurs, un taureau furieux apparut à travers les arbres. Arrivant par bonds désordonnés, les flancs haletans, les yeux sanglans, la queue frémissante et les naseaux couverts d'écume, il se dirigeait vers la jeune fille. Lorsque celle-ci l'aperçut, une pâleur livide couvrit son visage. Aucun moyen de salut, pas même la fuite. Les hautes bruyères qui s'entrelaçaient à ses pieds l'emprisonnaient dans un étroit labyrinthe. Adossée contre un tronc d'arbre, elle attendait, immobile et glacée d'effroi, le taureau, qui s'avançait en beuglant. Alabert ne vit l'animal furieux que lorsque son souffle brûlant effleura la poitrine de Manidette. Une large barrière de pins et de buissons épineux le séparait du palusin. Par un effort désespéré, et pour tâcher d'attirer sur lui la colère du taureau, il poussa un cri strident en agitant convulsivement son mouchoir; mais rien ne put détourner le taureau, qui, après avoir regardé le douanier d'un air farouche, s'élança tête baissée vers la malheureuse enfant. En ce moment arrivait comme un éclair un gardian monté sur son aïgue. Il repoussa vigoureusement l'animal d'un coup de son trident de

fer. La douleur fit faire volte-face au taureau, qui fondit aussitôt sur le pâtre; mais ce dernier, qui se tenait sur ses gardes, le reçut sur son trident. L'arme entra profondément dans les naseaux de l'animal, qui s'enfuit plein de rage, laissant après lui un rouge sillon.

Immobile et glacée, Manidette était restée appuyée contre le grand pin. Sautant à bas de sa cavale, le gardian l'enleva comme une plume, la prit en croupe et partit avec elle.

— Où allons-nous? dit Manidette tremblante.

— A la muselade, où vous vous rendiez sans doute, répondit le cavalier d'une voix rude. La muselade allait commencer, lorsque j'ai entendu le cri du douanier, et j'ai lancé ma cavale dans cette direction, pensant bien qu'un *coureur* (taureau qui a déjà servi aux courses) s'était jeté dans la pinède.

Manidette et le gardian avaient à peine échangé ces quelques mots qu'ils arrivaient au Radeau. Cet endroit, choisi pour la muselade, forme un immense cirque sablonneux entre la pinède du Sauvage et la mer. Mouillé par les flots qui, agités par le mistral, déferlaient sur la lande, un troupeau de taureaux surveillés par des gardians à cheval et maintenus par des dondaïres se pressait sur le rivage. On remarquait au milieu les *vedels* (veaux); héros de la journée, ils semblaient comprendre le danger qui les menaçait et se serraient avec crainte contre leur mère. Certains d'entre eux, déjà grands et forts, regardaient d'un œil farouche la multitude éparse sur la lisière de la forêt. Pour assister au spectacle de ce singulier sevrage, on était accouru de bien des téradous de la Camargue, et depuis la veille des familles entières campaient sur la plage. Couvertes de tentes posées sur des cercles, les charrettes, rangées en ligne, formaient une barrière derrière laquelle on pouvait se mettre à l'abri en cas de danger.

Après avoir déposé délicatement Manidette à terre et l'avoir recommandée aux soins des curieux qui se pressaient autour de la jeune fille encore toute tremblante, le hardi gardian s'était élancé au galop vers le noir troupeau qui attendait frémissant l'opération de la muselade. Coiffé d'un mouchoir rouge, comme pour braver l'armée farouche qu'il commandait, le corps libre dans une blouse blanche et flottante, les jambes serrées dans d'étroites guêtres de cuir, bien assis sur sa selle et le trident au poing, soit qu'immobile il maintînt du regard les taureaux dans les rangs, ou que, rapide comme l'éclair, il poursuivît au loin un vedel furieux, Bamboche (c'était le nom du gardian) dessinait vigoureusement sur le ciel ou sur la lande sa mâle silhouette. Manidette n'avait plus d'yeux que pour l'intrépide cavalier; elle ne remarquait pas Alabert, resté en arrière, et qui, les habits déchirés, les pieds meurtris et le visage

ensanglanté par les broussailles, attachait de loin sur elle un triste regard.

La muselade venait de commencer; les vedels, touchés légèrement par le trident d'un gardian à cheval, sortaient de la *manade* (troupeau), tandis que d'autres gardians, debout au milieu du cirque, les attendaient, les renversaient sur le sable en saisissant leurs cornes naissantes, et plaçaient le *musel* sur leurs naseaux. Dès que l'opération était finie, l'animal secouait son mufle si étrangement emprisonné, puis il s'enfuyait dans la pinède, où sa mère le rejoignait en beuglant. Les femelles, les yeux hagards, abritaient les derniers vedels contre leurs flancs haletans, et chaque fois qu'un gardian venait en toucher un nouveau, leurs longs mugissemens retentissaient dans les airs. Quelques-unes même, suivant leurs petits au milieu du Radeau, les léchaient tendrement, et regardaient avec menace les gardians qui les entouraient.

Dédaignant le premier acte de la muselade, où ne figurent que les plus jeunes vedels, Bamboche buvait sec et plaisantait avec une belle et provocante cabaretière qui faisait joyeusement circuler le *piquepoul* autour de la petite charrette. — Voilà le moment venu, dit le jeune gardian quand il vit qu'il ne restait à museler que de belles génisses et des vedels forts et trapus. — Pleins de méfiance et arrivés à l'âge où ils sont le plus dangereux, ces jeunes taureaux menaçaient de leurs cornes solides et pointues tous ceux qui les approchaient. C'était à Bamboche que devait revenir l'honneur de les museler.

Les paysans de la Camargue aiment à ce point les taureaux qu'ils ne manquent jamais, quoi qu'il arrive, de prendre fait et cause pour eux. Si un gardian est blessé, c'est un maladroit, il n'a que ce qu'il mérite, dit-on, et on le raille au lieu de le plaindre; mais si, pour sauver sa vie, il blesse grièvement le palusin qui le menace, c'est une indignation générale : — Pauvre bête! quelle barbarie! s'écrie-t-on. Avec Bamboche, on n'avait jamais à redouter aucun accident de ce genre. Habile, souple, doué d'une force herculéenne, il mettait si rapidement le taureau sur le flanc, que personne n'avait le temps de trembler pour l'un des deux adversaires. Avec lui, on était sûr que les opérations difficiles de la ferrade ou de la muselade se termineraient toujours d'une façon satisfaisante, et que dans les courses de taureaux, après avoir fait passer la foule par mille émotions diverses, il la laisserait aussi enchantée de son adresse que de la valeur des palusins.

La sécurité est le plus grand plaisir que puisse procurer à ses spectateurs le héros d'une scène dangereuse. Aussi chaque muselade de Bamboche était-elle accueillie par des applaudissemens fré-

nétiques. Lorsqu'après avoir terrassé le dernier taureau, Bamboche, remontant sur son aïgue, vint recevoir les félicitations des spectateurs, toutes les jeunes filles se rangèrent sur son passage et battirent des mains. Toutes parlaient à la fois, c'était à qui obtiendrait une parole ou un regard du beau gardian. Seule silencieuse, Manidette n'était pas la moins émue. Calme et digne, Bamboche recevait froidement cette ovation. Habitué aux amours faciles, il dédaignait les naïves agaceries des fillettes. Il n'accorda un peu d'attention qu'à la belle cabaretière. Satisfaite de cette préférence, la sémillante Paradette présenta un verre d'alicante au gardian, qui le vida d'un trait. — A la santé de nos amours! dit-il, et, suivi de son dondaïre, il partit comme un trait.

Cependant, la muselade étant finie, chacun s'apprêta à revenir. On harnacha les mulets, on attela les baudets aux charrettes; les femmes relevèrent leurs jupes, les hommes reprirent leurs bâtons, les fillettes s'entassèrent dans les chariots, les enfans dans les corbeilles d'ânes, et on se mit en route. C'était un singulier coup d'œil que celui de ces caravanes se dirigeant de tous côtés au milieu des landes et des pinèdes, où, à défaut de sentier tracé, les regards exercés des paysans cherchaient de légers indices parmi les joncs et les bruyères.

Alabert avait rejoint enfin Manidette. Ils marchaient d'un bon pas vers le Sansouïre. Le douanier était triste et pensif, et la jeune fille tournait souvent la tête, comme si elle eût cherché à découvrir quelqu'un au milieu des marais.

Au sortir du téradou théâtre de la muselade, et sur la lisière de la lande du Sansouïre, on rencontre le Maset, pauvre masure composée de deux pièces : une espèce de hangar qui sert d'écurie et une cuisine ornée d'une énorme cheminée où rôtirait un bœuf. C'est là que les propriétaires de la manade donnent aux gardians le dîner traditionnel qui termine la journée de la muselade ou de la ferrade. Il fallait passer devant le Maset pour retourner au Sansouïre; Alabert et Manidette y arrivèrent à la nuit tombante. La carriole de Paradette était dételée devant la porte. On venait, non de se lever de table, puisqu'on ne s'y était pas assis, les chaises étant un luxe inconnu dans ces masures, mais on avait achevé la dernière miette de pain et bu la dernière goutte de cognac. Les joues des gardians étaient violacées, leurs yeux étincelans. Séparé de ses grossiers compagnons, qui répétaient en chœur des refrains cyniques, Bamboche était accoudé avec Paradette sur le rebord de la fenêtre basse ouverte sur la lande. Manidette devina qu'ils se parlaient d'amour; elle pâlit soudain, et comme elle chancelait, Alabert lui proposa d'entrer au Maset, afin d'y prendre un peu de repos.

— Tiens, voilà la saunière au châle vert! s'écria en ce moment même Paradette. Elle est si maigrelette qu'elle disparaît sous ce fichu comme un moustique sous une feuille.

Elle allait continuer sur ce ton, mais Bamboche l'interrompit. — Tu sais bien, lui dit-il gravement, que je n'aime pas qu'on plaisante les honnêtes filles; celle que j'ai sauvée le matin ne doit pas être raillée le soir sous mes yeux.

Manidette remercia le gardian par un regard expressif et s'éloigna tristement, appuyée sur le bras d'Alabert. Depuis ce jour, Manidette resta pensive. Élevée dans une atmosphère sereine, ne comprenant le bonheur que dans le calme et l'ordre, elle se demandait quel charme singulier pouvait exercer sur elle une nature impétueuse et violente comme celle du gardian. Elle s'efforçait de l'oublier, et regardait son amour comme un crime. Trop sensée pour ne pas apprécier tous les obstacles qui la séparaient de Bamboche, elle se disait d'ailleurs que jamais, petite, grêle et pâle comme elle était, elle ne saurait plaire à ce rude enfant du désert, et pour la première fois elle regretta que la Providence ne lui eût pas donné une beauté fraîche et puissante comme celle de Paradette.

Un matin pourtant, Manidette reprit gaiement sa place à la croisée; son aiguille ne s'arrêta plus dans ses doigts; un doux sourire revint animer ses lèvres. Berzile et Caroubie, qui l'avaient crue souffrante de l'effroi causé par l'attaque du taureau le jour de la muselade, rendaient grâce au ciel de son rétablissement, tandis que, persuadé que la raison avait enfin triomphé d'un amour dont il avait mesuré les progrès avec une jalouse sollicitude, Alabert ne se possédait pas de joie. Seule, la vieille Fennète hocha la tête. — La santé de l'âme est comme celle du corps, dit-elle; lorsqu'on fait mystère du remède en même temps que de la maladie, c'est qu'il se passe quelque chose de grave.

Fennète ne se trompait pas. Ayant compris que l'amour s'allume, grandit et s'éteint dans le cœur sans que la volonté puisse jamais en alimenter ni en modérer la flamme, Manidette venait de se résigner à accepter franchement celui que le gardian avait fait naître dans son cœur. Seulement elle l'acceptait sans espoir de mariage. Elle se traçait courageusement une vie d'abnégation, et retrouvait dans cette résolution même le calme de son esprit et la quiétude de son âme. Désireuse de sanctifier sa passion par un de ces actes qui, pour les âmes pieuses, sont d'indissolubles liens, Manidette avait résolu d'aller jurer fidélité au gardian sur l'autel des Saintes-Maries.

La tradition prétend que, chassées par les Juifs après le crucifiement de Jésus, Marie Salomé, Marie Jacobé et Marie-Madeleine, montées sur une mauvaise barque, traversèrent la mer, et vinrent aborder en Camargue, à l'embouchure du Rhône. Madeleine alla

pleurer ses péchés dans le désert de la Sainte-Beaume; restées en Camargue, les deux autres Maries y prêchèrent le christianisme, et firent bâtir au bord de la mer un oratoire dans lequel elles furent enterrées. Un prince chrétien, pour mettre leurs cendres à l'abri de toute profanation, fit construire sur l'emplacement même de leur petite chapelle une église qu'il fortifia et entoura d'épais remparts. Cette église, la première élevée dans les Gaules, est celle des Saintes-Maries. Placée dans une chapelle au-dessus du chœur, une châsse y renferme encore les os des deux Maries. Le 25 mai de chaque année, on va adorer en pèlerinage ces saintes reliques, qui ce jour-là seulement sont descendues sur l'autel. Il suffit, assure-t-on, de toucher avec foi la sainte châsse pour être guéri de tout mal et voir ses vœux exaucés. On comprend dès lors que de tous les points de la Camargue paralytiques et fiévreux aillent aux Saintes-Maries demander la santé, en même temps que femmes et filles y prient pour leurs enfans ou leurs fiancés.

Se rappelant que, pour se les rendre plus favorables, il est d'usage d'offrir un *ex-voto* aux saintes, Manidette ouvrit son armoire, y prit un joli coquillage et l'enferma dans un petit sachet pour le déposer sur leur autel. Trésor le plus précieux de la pauvre demeure, cette coquille était l'oreille de madone qu'Alabert avait autrefois trouvée près de la mer, et qui, croyait-on, avait sauvé Manidette. La jeune fille attendit ensuite avec impatience le 25 mai.

Le grand jour arriva enfin. Manidette n'avait parlé de son projet à personne. Alabert avait été obligé de partir la veille en corvée pour Aigues-Mortes; mais la jeune fille ne fut pas fâchée d'accomplir seule et libre l'acte qui allait donner à jamais son cœur au gardian. Vêtue de ses plus beaux habits, elle annonça au point du jour à ses parens son désir d'aller en pèlerinage aux Saintes-Maries. Les sauniers firent bien d'abord quelques objections : c'était bien loin, la chaleur menaçait d'être forte; la lande du Sansouïre était déserte... Elle eut réponse à tout. Son grand chapeau de feutre la garantirait du soleil, son picou rempli d'eau fraîche la désaltérerait en route; si la lande était solitaire, elle n'y ferait pas de mauvaise rencontre, et puis l'isolement n'était à craindre que jusqu'au Maset. Après avoir dépassé cet endroit, elle trouverait certainement des pèlerins allant aux Saintes-Maries, et elle se mettrait sous leur sauvegarde. Enfin ne fallait-il pas aller prier pour toute la famille et pour le salin, qui commençait à prospérer? Cette dernière raison décida les sauniers. Berzile donna un grand bâton à sa fille, et Caroubie entoura son picou d'une *tourtiliado* (gâteau en forme de couronne et parfumé à l'anis). — Encore si Alabert avait été ici pour t'accompagner! dit-elle en embrassant sa fille.

Fennète s'approcha de Manidette, et, se penchant à son oreille :

— Je ne te demanderai pas le nom de celui que tu aimes, dit-elle à voix basse; mais souviens-toi que lorsqu'on va faire un vœu d'amour, c'est pour la vie. La route est longue : tu réfléchiras, mon enfant.

Troublée de voir une partie de son secret devinée par son aïeule, Manidette s'enfuit toute rougissante, tandis que, ne pouvant supposer que sa petite-fille, si sage et si réservée, se fût éprise d'un gardian, la vieille femme souriait à l'idée qu'avant peu le rode compterait un saunier de plus. « Raisonnable comme elle est, Manidette aura choisi quelque bon ouvrier des salins, disait-elle. Justement il me semble que sa tristesse a coïncidé avec l'absence de Pierrotte, le premier camelier, qui est parti malade pour son village. Elle va certainement demander son rétablissement aux Saintes-Maries. Tant mieux; c'est un bon garçon, je sais que Manidette lui plaît, et comme il n'a pas son pareil pour glaiser une table ou pour disposer une camelle, le salin prospérera rapidement avec lui. »

Heureuse de cette pensée, Fennète reprit joyeusement son balai de bruyère, pendant que, toute confuse, Manidette s'empressait de tourner l'angle du Sansouïre.

III.

Manidette marchait vite, elle eut bientôt perdu le rode des yeux. C'était la première fois qu'elle se trouvait ainsi seule dans la campagne, et elle éprouva d'abord un certain effroi à parcourir ces plaines nues, où le bruit de ses pas, sans rompre le silence, s'amortissait dans le sable; mais bientôt, heureuse de pouvoir penser sans contrainte à celui qu'elle aimait, elle ralentit sa marche et se prit à rêver. On était au printemps. Comme il arrive souvent à cette époque de l'année, de pâles nuages s'élevant de la mer montaient vers le soleil, dont ils tempéraient l'ardeur, et donnaient au rivage ces reflets d'opale qui en font le plus grand charme. Les lignes de l'horizon se fondaient dans le ciel, les teintes un peu crues des marécages s'adoucissaient sous des vapeurs légères, la nature semblait s'entourer d'un poétique réseau, et Manidette se sentit émue aussi bien par la majesté de ce paysage grandiose que par les pensées d'amour qui agitaient son cœur. Elle arriva ainsi devant le Maset. La fenêtre où elle avait vu Paradette causer et rire avec le gardian était fermée. La masure était redevenue triste et silencieuse; mais l'image de Bamboche animait ces murs déserts. Comme si elle dût y revoir le beau gardian, la jeune fille s'assit en face de la croisée. La moitié du chemin était faite, et pour se reposer elle resta là quelque temps. Le soleil envoyait déjà sur la lande ses feux les plus éclatans. Depuis le Maset jusqu'à l'horizon, une nappe d'un sable gris et fin étincelait devant elle. Aucun arbre, aucune pierre,

aucun insecte ne rompait l'uniformité de ce tapis d'argent, sinon les parcelles innombrables qui le composaient, et qui brillaient séparément comme autant de rivales. Fascinée par les lointains lumineux, l'âme de Manidette semblait flotter en même temps que son regard sur la surface éblouissante. La jeune fille tressaillit soudain : elle venait d'apercevoir, à demi enterrée dans le sable, une grosse perle bleue. Elle avait bien vite reconnu dans cette perle un des ornemens dont Paradette aimait le plus à se parer. Manidette ramassa la jolie perle, la fit reluire au soleil, la rapprocha de son visage et l'éloigna tour à tour. Cette perle, d'un beau bleu de turquoise, la charmait. A ce jeu dangereux, un vif sentiment de coquetterie finit par s'emparer de la pauvre fille. — Qui sait, dit-elle, si avec de tels atours je ne paraîtrais pas aussi jolie que Paradette? — Et, d'une main approchant la perle de son oreille, elle prit de l'autre son picou pour s'en faire un miroir. Penchée sur le vase rustique, elle tâchait de saisir dans la mignonne image qui se dessinait sur les flancs humides de l'alcarazas l'effet que produisait la blancheur de son teint rehaussée par la perle, lorsqu'un cri poussé tout à coup derrière elle lui fit lâcher le picou, qui tomba à ses pieds. Il ne se brisa pas, mais l'eau se répandit et s'en alla glisser sur le sable comme un ruisseau.

Manidette n'était pas revenue de son effroi, que, montée sur sa carriole, Paradette se trouvait à deux pas du Maset. « Eh! reprit la cabaretière en sautant à terre, ne vous gênez pas, la fille; mais, ajouta-t-elle en s'emparant de la perle et en la replaçant à sa boucle d'oreille, apprenez, ma mie, que pour juger de l'effet d'une parure, il faut qu'elle soit complète. » Et, balançant la tête avec coquetterie, elle écouta complaisamment le cliquetis que produisit la boule de verre en frappant sur le collier formé de perles semblables qui décorait son cou. — Je pensais bien que c'était ici que j'avais perdu ma boule bleue, ajouta-t-elle : aussi venais-je l'y chercher en allant aux Saintes-Maries; mais vous, comment se fait-il que vous l'ayez trouvée? Pour venir au Maset, il faut y avoir perdu quelque chose ou y attendre quelqu'un. Or comme je ne connais que Bamboche qui puisse y donner des rendez-vous, il faut donc que vous soyez venue ici pour dérober mon bijou, ou pour m'enlever le cœur du gardian, dit-elle en s'animant à sa propre colère.

— Je suis partie ce matin du Sansouïre pour les Saintes-Maries, et si je suis au Maset, c'est pour m'y reposer, répondit la jeune saunière d'un ton ferme. J'ai trouvé votre perle par hasard, et je comptais vous la faire remettre par quelque pèlerin; mais je croyais qu'il m'était permis, avant de la rendre, d'essayer si le bijou d'une jolie fille pourrait m'embellir.

Regrettant de s'être emportée aussi injustement et flattée de la

modestie de la jeune saunière, Paradette employa le tutoiement comme signe de réconciliation. — Si tu aimes les bijoux, dit-elle d'un accent radouci, il te serait bien facile d'en posséder. Je ne t'avais jamais regardée de près; tu me parais bien plus jolie que de loin, et je suis sûre qu'il se trouverait des cameliers et même des gardians qui seraient heureux de pouvoir t'offrir de belles perles.

— Manidette rougit. — Ce n'est pas comme cela que je l'entends, dit-elle; je ne porterai jamais que les bijoux que m'aura donnés mon travail.

— Alors, ma pauvre fille, tu pourrais bien n'en posséder que lorsque tes cheveux seront blanchis, reprit Paradette en riant, car, frêle comme tu es, tu ne peux gagner bien gros... Mais il se fait tard; veux-tu monter dans ma carriole? Nous irons ensemble aux Saintes-Maries, et tu verras, ajouta gravement la cabaretière, que Paradette sait respecter les idées d'une honnête fille.

Manidette hésitait. Il ne lui paraissait guère convenable de voyager avec la cabaretière. D'un autre côté, elle craignait de froisser sa susceptibilité au moment même où ses paroles méritaient une marque de confiance. Cette pensée triompha de ses scrupules, et elle consentit à faire une partie de la route avec Paradette; mais quand on fut près des Saintes-Maries, la jeune fille se sépara de sa nouvelle amie pour faire à pied le reste du chemin.

La ville des Saintes-Maries présentait ce jour-là un pittoresque spectacle. Bien des pèlerins arrivés de la veille campaient déjà sur le rivage, d'autres s'étaient arrangé un abri sous les remparts, quelques-uns, comme dans une demeure ambulante, s'étaient installés dans leur charrette sur la place même de la ville. Transportées des bords de l'étang de Valcarès aux Saintes-Maries, les tentes de quelques pêcheurs blanchissaient sur une aire voisine de l'église. A travers les fentes de la toile déchirée se voyait une pauvre petite famille rachitique qui attendait des saintes la santé et la force. Non loin de là, des *gitanos* déguenillés, au teint bronzé, aux cheveux crépus, s'emparaient d'un petit coin du sol pour y planter leur marmite, unique bien de cette peuplade nomade, tandis que le cri aigu et lamentable d'un avorton à demi caché par des lambeaux de couverture annonçait que le rétablissement d'un pauvre estropié était le but du voyage. Monté sur un reste de rempart, un saunier maigre et pâle tremblait au soleil, pendant que, rouge et haletante, sa femme suait à grosses gouttes à l'ombre de son chapeau de feutre. Tous deux, dans une période bien différente de la fièvre, psalmodiaient par avance le cantique qu'ils devaient entonner dans l'église. Jaunis, racornis, sans cheveux et sans dents, quelques vieux douaniers, courbés sur un bâton, erraient dans les rues en attendant le moment favorable pour demander aux saintes la guérison de leur

sciatique. On voyait là des paysannes venues des villages les plus éloignés du Bas-Languedoc et de la Provence, les unes couvertes du large feutre de Montpellier, d'autres coiffées de la *cagnotte* des Cévennes, celles-ci portant le casaquin de Nîmes, celles-là vêtues de la grosse bure de Castres, quelques-unes abritées sous le chapeau coquet des Niçoises, mais le plus grand nombre embellies par le fin corset et le ruban des filles d'Arles. Le sable de la plage était devenu un immense hôpital où chacun campait de son mieux. Des charrettes, sur lesquelles des cerceaux supportant une toile formaient une tente comfortable et portative, indiquaient les plus riches des pèlerins.

La ville des Saintes-Maries n'est pas seulement visitée par les malades : on y rencontre une population alerte et pimpante qui apporte avec elle la joie et le plaisir. C'est la jeunesse accourue des villages bâtis sur l'autre rive du Rhône. Puis des colporteurs, promenant les éventaires les plus variés, sont échelonnés dans les rues, et pendant que les uns offrent aux dévots des médailles, des cierges ou des chapelets, d'autres tentent fillettes et garçons par des colifichets et des bijoux.

Lorsque Manidette arriva devant les Saintes-Maries, la cloche sonnait lentement la messe. Se faufilant sans peine, grâce à sa taille mignonne et souple, parmi les estropiés, Manidette arriva, son cierge en main, tout près du chœur. C'est là que s'élevait jadis l'oratoire des deux Maries. Une crypte en marque la place, tandis qu'au-dessus, dans une chapelle supérieure, est établie la châsse qui contient les reliques. Entre la crypte et la châsse se trouve le sanctuaire sur lequel on vient de si loin s'agenouiller et prier.

Les chaînes qui retenaient la châsse se déroulant tout à coup, la relique descendit dans le chœur. Le moment des souhaits était arrivé, et tour à tour de pauvres invalides, de malheureux enfans perclus et des jeunes filles timides vinrent toucher la châsse. « Saintes Maries, exaucez mes prières! » disaient les uns; « saintes Maries, guérissez mon fils! » s'écriaient les mères; « saintes Maries, acceptez mon vœu! » murmuraient les jeunes filles. « Assistez-nous, protégez-nous! » répétaient en chœur de nombreux fidèles, pendant que d'autres suspendaient leurs *ex-voto*. Manidette avait accroché dans la chapelle des saintes le petit sachet qui contenait l'oreille de madone, et, se prosternant au pied de l'autel : « Vous qui m'avez sauvée de la mort, dit-elle en joignant les mains, recevez, avec mes actions de grâces, la confidence de mon cœur. J'aime Bamboche le gardian, et je jure sur vos cendres de lui être fidèle! » Elle resta quelque temps recueillie, puis, relevant la tête : « Maintenant que je sois damnée si je manque à mon serment! » reprit-elle avec exaltation. Elle se releva. Ses yeux s'étant habitués au demi-jour de la

chapelle, elle put distinguer dans la pénombre une vieille femme qui marmotait des prières entre deux ifs. A l'un de ces ifs pendillaient une multitude de scapulaires bénis sur le tombeau des saintes, sur l'autre brûlaient des cierges de toute grandeur.

— Voilà pour les vivans et voici pour les morts, lui dit tout bas la vieille femme en lui montrant les deux ifs; l'un est l'emblème de l'espérance, l'autre celui du souvenir.

Manidette choisit un petit scapulaire de drap noir sur lequel était brodée en blanc une naïve image représentant les saintes Maries. — Il ne me quittera plus, pensa-t-elle en le suspendant à son cou, car il me rappellera sans cesse les mystérieuses fiançailles qui m'ont liée à Bamboche.

Une grosse chandelle rousse dominait le second if, et comme la jeune fille s'étonnait de cette flamme rougeâtre brûlant au milieu de la blanche clarté des cierges : — Celle-là, lui dit la vieille femme d'un ton de mépris, c'est la neuvaine du gardian.

— Quel gardian? demanda vivement Manidette.

— J'ignore son nom, reprit la vieille; mais je sais qu'il ne hante guère les églises, et qu'il sert mieux le démon que le Seigneur.

— Alors pourquoi ce cierge? reprit Manidette.

— Il paraît qu'il n'a jamais connu ni père ni mère, ajouta la vieille, devenue plus expansive depuis que la jeune saunière lui avait donné une pièce d'argent en échange du scapulaire. Ne sachant pas s'ils sont vivans ou morts, il fait dire chaque année une messe et brûler neuf cierges pour le repos de leur âme. Il y a une couple d'années qu'il vint exprimer ce désir à M. le curé; je l'entrevis comme il sortait de la sacristie : c'était un beau garçon d'une vingtaine d'années, bien découplé, brun, leste et d'air résolu. Chaque année, à la veille de la fête des saintes Maries, nous trouvons ses neuf chandelles et le prix de la messe sous le tronc des pauvres.

— Tenez, dit Manidette en donnant à la vieille le cierge mignon qu'elle tenait à la main, je désire qu'il achève de brûler à côté de la grosse chandelle du gardian. — La jeune fille ne mettait plus en doute que ce gardian ne fût Bamboche, et elle sortit tout émue de l'église.

Le soleil descendait vers la mer, les pèlerins retournaient chez eux chargés de chapelets et de médailles. Sur la place, de bruyans groupes de filles et de garçons se disposaient à la danse. C'était le moment de partir, et Manidette se mit en route. Le cœur joyeux et le pied leste, elle marchait de ce pas égal et rapide qui indique l'accomplissement d'un projet longtemps médité. Elle se sentait fière d'avoir donné irrévocablement son cœur au beau gardian. Tout entière au charme de ses pensées, elle glissait légèrement sur le sable

et sans regarder les rubans de feu que déroulait le soleil en se couchant dans la Méditerranée, sans se laisser effrayer par les évolutions des aïgues et des palusins qui bondissaient dans les marais, elle avançait, les yeux fixés sur la lande, comme pour mesurer l'espace qu'il lui restait à parcourir. Elle n'aurait point aperçu Bamboche, qui se trouvait assis sur la lisière d'un petit bois de pins, si un mystérieux avertissement du cœur ne lui eût fait tourner les regards de son côté. Le gardian était soucieux. Au timide salut de la jeune fille il répondit par une brusque question : — Avez-vous vu le *Sangard?* demanda-t-il.

— Pécaïre! répondit Manidette toute confuse, je ne sais pas même ce que c'est que le Sangard.

— Vous ne connaissez pas le Sangard? reprit le gardian, le plus beau taureau de la Camargue! On l'a surnommé le roi des marais, et j'étais fier de l'avoir dans ma manade. Lorsqu'on nous voyait arriver ensemble dans les courses, on applaudissait d'avance, car on savait bien qu'excepté Bamboche, tout le monde reculerait devant lui. Sangard n'a peur ni du trident ni du dondaïre. C'est le seul palusin qui ait une étoile blanche au milieu du front. Cette étoile est la marque d'un coup de trident que je lui donnai pour le renverser à sa ferrade. La plaie saigna abondamment, et les poils y repoussèrent blancs. Voyez-vous, doumaïselette, le gardian et le taureau qui ont lutté ensemble ressemblent à deux hommes qui se sont battus en duel : ils ont mesuré leurs forces, ils s'aiment et se respectent d'une certaine façon qui ne ressemble à aucune autre. Eh bien! hier, aux arènes de Nîmes, ce taureau que j'aime comme un ami a été tellement criblé de *banderillas* par des *toreadores* espagnols, qu'il s'est échappé en mugissant, et que Drapeau, mon dondaïre, n'a pu le retrouver encore. Sangard est annoncé pour une course qui doit avoir lieu dimanche à Aigues-Mortes. De toute la Camargue, on doit aller nous voir courir ensemble. Manquer au programme, c'est manquer à l'honneur. On dira que j'ai peur. Si Sangard ne se retrouve pas d'ici à dimanche, vous pouvez prier Dieu pour moi.

Et, sans attendre la réponse, Bamboche enfourcha son aïgue. — Allons, Drapeau, en route! dit-il en se tournant vers un grand bœuf pacifique qui paissait dans le marais voisin. Et il s'éloigna dans la lande.

Quelques instans plus tard, comme elle approchait du Maset, Manidette vit une lourde masse noire se dessiner parmi les joncs, tandis que, sinistre comme un râle, un sourd beuglement interrompait le silence des landes. Elle pensa au Sangard et s'avança avec précaution vers le marécage. C'était bien en effet le taureau favori de

Bamboche. Il releva la tête et montra aux dernières clartés du jour la touffe de poils blancs qui, comme un croissant de neige, se détachait sur l'ébène de son front. Comme un géant blessé, le roi des pinèdes semblait attendre la mort. Le sang et la sueur ruisselaient sur ses flancs; couverts d'une épaisse écume, ses naseaux se soulevaient sous un souffle inégal. Plein de rage, il se tordait sur les roseaux en les teintant de gouttelettes de pourpre ou de flocons blanchâtres. Tournant un œil sanglant vers Manidette, il se mit à mugir avec force. La jeune saunière aperçut bien vite sur sa croupe les banderillas, qui, enlevées d'ordinaire après la course, ne font aux taureaux qu'une piqûre légère, mais qui, restées cette fois dans les chairs, les avaient labourées cruellement. Elle hésitait à s'approcher de l'animal irrité; mais celui-ci s'accroupit et fixa sur elle un regard tranquille. Manidette se décida dès lors à avancer vers le colosse. Elle fit timidement quelques pas et se hasarda à mettre la main sur son échine hérissée. Le Sangard ne bougea pas, et, encouragée par son attitude, elle essaya, en le flattant de la main, d'enlever doucement les banderillas. C'était une opération difficile, mais ses mains délicates en vinrent à bout. A diverses reprises, la jeune saunière imbiba son mouchoir avec l'eau fraîche de son picou, et lava les blessures du Sangard, qu'elle pansa avec des herbages; puis elle déchira son tablier et en fit des bandes pour assujettir le pansement. La fraîcheur et le suc onctueux que renfermaient les compresses aromatiques calmèrent les douleurs du palusin. Cependant la soirée menaçait d'être humide, une nuée de moucherons bourdonnait dans les airs, et Manidette craignit que ses soins ne fussent perdus, si le Sangard passait la nuit à la belle étoile. Avec quelques caresses données à l'animal guéri par ses soins, elle réussit à se faire suivre du taureau jusqu'à l'étable du Maset, où il entra sans difficulté.

Lorsqu'elle se remit en marche, Manidette crut apercevoir une ombre humaine s'allonger sur le sable. Effrayée, elle se mit à courir vers le Sansouïre. Assise devant la porte de la masure, toute la famille attendait son retour avec impatience. Alabert, qui était allé à sa rencontre, revint au rode en même temps que la jeune fille y arrivait tout essoufflée. Après avoir expliqué, non sans hésitation, la cause de son retour à une heure si tardive, en disant qu'elle s'était égarée dans les landes, Manidette parla longuement de la belle messe des Saintes-Maries, de l'affluence des pèlerins, et termina en annonçant la course de taureaux qui devait avoir lieu à Aigues-Mortes le dimanche suivant; mais elle ne fit aucune allusion à son vœu, ni à Bamboche, ni au Sangard.

— Te voilà quasiment mariée, ma fille, lui dit Fennète à voix basse en lui donnant le baiser du soir; les saintes béniront le choix

de ton cœur. Je sais respecter un secret, et je ne te parlerai plus de ton engagement mystérieux; mais rappelle-toi que je suis vieille, et qu'avant de mourir je voudrais connaître celui à qui tu as donné ton cœur.

Pour toute réponse, Manidette cacha sa tête dans le sein de son aïeule. La jeune fille ne dormit pas, elle pensait au moyen de retourner au Maset, aux soins à donner au Sangard, à l'espoir de le guérir avant le prochain dimanche.

Le lendemain, comme elle allait sarcler quelques herbes dans le jardin potager pour ses lapins, elle posa sa corbeille à terre et s'assit sur un petit tertre qui dominait le jardin. Le temps était clair, on apercevait de là le Maset, et, tout en essayant de distinguer la petite bicoque au milieu de la lande, la jeune fille se mit à chercher un prétexte pour s'y rendre. Elle était là encore, immobile et songeuse, lorsqu'Alabert passa, la carabine sur l'épaule. Il s'arrêta devant elle. — Si vous vouliez aller jusqu'au Maset, lui dit-il d'un ton de voix assez naturel, quoique un peu tremblant, vous y trouveriez des herbes apéritives bien meilleures pour vos lapins que les choux et les poireaux. De plus, les rollets et les sagnes que vous pourrez rapporter remplaceront avantageusement le son et l'avoine que vous leur prodiguez un peu trop largement peut-être.

La jeune saunière alla bien vite faire part à sa mère de ce conseil, et quelques minutes après, sa corbeille sur la tête, elle se dirigeait prestement vers le Maset. Elle trouva le Sangard en voie de guérison. Elle appliqua de nouveau des simples sur ses blessures, elle lava ses naseaux avec de l'eau fraîche, elle passa le peigne sur l'extrémité soyeuse de sa longue queue. Le taureau, qui se sentait redevenir vigoureux et superbe, regardait sa libératrice avec des yeux dilatés par la reconnaissance. Cependant le colosse flairait à grand bruit la corbeille que Manidette avait posée à terre. Il n'eut pas de peine à en ôter le couvercle, et il eut bientôt englouti les quelques poignées de son et d'avoine qu'elle renfermait.

Comme elle revenait joyeusement, elle aperçut de loin le douanier appuyé contre une camelle. Ses yeux étaient rougis par les larmes, et il lui fit signe qu'il avait à lui parler. Elle posa son fardeau à terre et s'assit sur un tertre. Il l'eut bientôt rejointe, et lui prenant la main : — Vous avez juré aux saintes Maries de n'aimer que Bamboche, lui dit-il d'un accent ému; vous voilà donc comme sa femme, et qu'il vous épouse ou non, vous ne devez jamais vous marier avec un autre. Je n'ai plus de conseils à vous donner, ajouta-t-il avec mélancolie, et puisque vous voilà la fiancée du gardian, je vous prie d'oublier tout ce que j'ai pu dire de malveillant sur son compte; mais, en donnant son amour à un homme on peut conserver son amitié à un autre, n'est-ce pas, doumaïselette? Celui qui vous a

bercée dans ses bras, qui pour vous voir grandir n'a jamais voulu quitter le Sansouïre, celui qui n'a aimé que vous enfin réclame votre confiance et votre affection. Pourquoi m'avez-vous caché la courageuse entreprise de guérir le Sangard? Avec la fièvre de l'anxiété, je suis allé vous attendre au Maset. Vous seriez perdue de réputation, si l'on savait que vous soignez le taureau de Bamboche; mais je ferai si bonne garde que nul ne pourra vous en voir approcher. Comme autrefois je guidais vos pas et préservais votre faiblesse sur le sable des landes, je voudrais aujourd'hui pouvoir vous suivre et vous protéger dans une vie nouvelle. Que voulez-vous que je devienne, si je n'ai pas la consolation de vous aider à être heureuse?

Manidette s'était levée, et, reprenant sa corbeille d'une main, elle tendit l'autre à Alabert. — Vous serez toujours mon meilleur ami, lui dit-elle. C'est vrai, j'aime Bamboche, qui ignorera peut-être le serment qui me lie à lui; mais il me reste à vous apprendre qu'il est digne de mon amour.

Et, sans se douter de la torture qu'éprouvait Alabert, elle lui raconta l'histoire mystérieuse du cierge de l'église des Saintes-Maries et les détails de sa rencontre avec le gardian dans la lande. La jeune saunière et le douanier marchaient lentement vers le Sansouïre, et pendant que la fillette parlait avec animation, Alabert écoutait silencieux et surpris. — Vous m'aiderez à guérir le Sangard, vous m'accompagnerez dimanche à Aigues-Mortes, et je vous aimerai comme un frère, dit Manidette en embrassant Alabert sur le seuil de la masure.

La jeune fille était déjà entrée dans la maison, que, pâle et tremblant, le pauvre douanier restait toujours immobile à la porte. — Hélas! pensait-il, faudra-t-il me priver aussi des innocentes caresses qui depuis sa naissance ont fait ma félicité?

Cependant, rétabli par les soins attentifs de Manidette, le Sangard était redevenu le fier palusin qui faisait trembler toute la Camargue sous son farouche regard. Son poil luisant avait repris le reflet de l'ébène polie, l'étoile blanche brillait d'un nouvel éclat sur son front, son œil lançait des jets de flamme, ses naseaux fumaient sous l'ardeur de la jeunesse, ses flancs robustes reposaient sur ses jarrets de fer. Il mugissait, non plus de douleur, mais d'impatience et de regret. Le roi des pinèdes était retrouvé; impétueux, courroucé, il labourait de son vaste pied le sol humide de l'étable.

Le samedi soir, la porte du Maset s'entr'ouvrit doucement, et Manidette apparut sur le seuil. Apaisé tout à coup, le colosse regarda la jeune fille avec une singulière expression de tendresse, tandis que sa queue se livrait aux évolutions les plus folles. La jeune saunière avait son tablier rempli de rubans; elle en décora les cornes du tau-

reau, puis ouvrant la porte : — Te voilà libre, mon beau Sangard, lui dit-elle. C'est demain course à Aigues-Mortes, soutiens l'honneur de Bamboche.

Sangard, qui, quelques minutes auparavant, ne pensait qu'à aller retrouver les marécages de son agreste royaume, maintenant immobile au milieu de l'étable, hésitait à la quitter. Étonnée, Manidette l'encourageait de la voix, lorsque soudain le galop d'un cheval et la sonnette d'un dondaïre retentirent dans la plaine; un bruit de pas inégaux et lourds se faisait entendre en même temps. C'était Bamboche et Drapeau qui conduisaient la manade à Aigues-Mortes pour la course du lendemain. La vue de ce noir troupeau qui se rendait au combat fit jaillir du feu des yeux du Sangard. Il partit comme un trait et alla se joindre à la manade; mais comme la nuit était sombre, le gardian ne vit pas que le roi de la lande reprenait sa place à la tête de son armée sauvage. Pour recruter quelques taureaux de plus, la caravane parcourut ainsi les pinèdes et les marais. Grossissant sans cesse et galopant dans le silence de la nuit, cette lourde cohorte, conduite par un seul gardian, avait un aspect fantastique. Pendant quelques minutes, un bruit confus de pas interrompit le silence des landes, puis le désert reprit son calme, et la nuit sa tranquillité.

IV.

Bien que située en dehors du delta du Rhône, Aigues-Mortes peut être considérée comme la capitale de la Camargue, car la nature qui l'entoure offre les caractères étranges et monotones qui appartiennent à l'île provençale. Isolée au milieu d'une plaine marécageuse toute sillonnée de canaux, Aigues-Mortes ne possède en fait de route qu'une longue chaussée élevée sur des étangs profonds. Une sorte de tour, appelée *la Carbonnière,* qui faisait partie des fortifications de la ville, s'élève au milieu de la chaussée, à un quart d'heure d'Aigues-Mortes. C'est en quelque sorte la porte du territoire de cette ancienne cité. Cernée de tous côtés par des marécages saumâtres, des lacs salés et des canaux de navigation qui, comme les fils d'un écheveau embrouillé, s'enchevêtrent sous ses murs, Aigues-Mortes, avec l'immense tour qui la domine et les remparts épais qui la protégent, semble avoir arrêté la marche du temps sur ses créneaux. La vie s'écoule égale et tranquille dans cette cité endormie. Les agitations du siècle ne franchissent guère ses remparts. Pâles, mélancoliques et ravagés par les fièvres, les habitans d'Aigues-Mortes semblent porter sur leurs traits le triste reflet des marais verdâtres et monotones qui les entourent. Un seul divertisse-

ment a le privilége de les arracher à leur torpeur habituelle, et la physionomie attristée de la ville change tout à coup quand revient l'époque des courses de taureaux.

Aigues-Mortes s'éveilla donc joyeusement un matin sous un vif soleil d'été. Les filles se firent belles, les jeunes gens se réunirent sur la grande place. De bonne heure, des chariots de toute forme défilèrent sur la chaussée en s'avançant vers les remparts. Partis à l'aurore de leurs téradous et vêtus de leurs plus beaux habits, des paysans arrivaient tumultueusement aux portes de la ville, tandis que des groupes bruyans se formaient çà et là pour attendre les retardataires. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on distinguait, comme des points noirs roulant sur le sable des landes, ces petits chars à deux roues appelés *taps* dans le pays, et qui sont les voitures des notables de la contrée. Chargées de femmes et d'enfans, de vieilles aïgues trottinaient sur le bord sablonneux des marais, pendant que, montés par des gardians, leurs fringans rejetons franchissaient les rozelières avec la rapidité d'une flèche. Au lieu des pèlerins estropiés ou fiévreux des Saintes-Maries, c'était une population agile et pimpante qui arrivait joyeusement dans de petits bateaux sur le canal, en chariots sur la route, ou pédestrement par la lagune.

La course était déjà commencée lorsque Manidette et Alabert arrivèrent à Aigues-Mortes. Ce n'est pas sans peine que la jeune saunière et le douanier purent se glisser entre les *cabâous* (1) serrés les uns contre les autres et s'installer sur une charrette occupée déjà par de nombreux spectateurs, parmi lesquels se faisait remarquer la sémillante Paradette, assise à côté d'un beau hussard tout fraîchement venu de Lunel. Plusieurs taureaux, plusieurs gardians avaient déjà paru dans l'arène; mais Bamboche ne s'était pas montré. Le regard perçant de Manidette l'avait cependant découvert, perdu et caché volontairement au milieu de la foule. Le gardian ignorait que le Sangard eût rejoint sa manade. Humilié de ne pouvoir jouter avec son taureau favori, il se tenait à l'écart, sombre, immobile; il regardait au lieu d'agir. Tout à coup on annonça un taureau appelé l'Enfer, bête farouche et vindicative qui était la terreur des paysans de la Camargue. Le hautbois donna le signal d'une joute. Bamboche ne put résister plus longtemps à ses instincts de dompteur. Il sauta dans l'arène, et d'unanimes applaudissemens le saluèrent. Aveuglé par la fureur, l'Enfer fondit presque aussitôt tête

(1) On entend par *cabâous* le matériel des mas et de toute propriété rurale, tonneaux, pressoirs, charrettes, etc. Les cabâous, disposés en barrière, servent à marquer l'enceinte du champ de course. Une seule issue est ménagée pour laisser entrer et sortir les taureaux.

baissée sur Bamboche, qui, impassible, l'attendait à une extrémité de l'arène. Personne ne respira; mais le gardian avait si justement calculé le moment où l'animal arriverait sur lui, que, sans changer de place, il prit dans sa main gauche la corne qui l'effleurait, appuya fortement dessus, et, saisissant un des larges pieds de l'Enfer dans sa main droite, obligea l'animal à s'étendre tout de son long sur le sol. L'enthousiasme des spectateurs ne se fit pas attendre. Ce furent des trépignemens, des bravos frénétiques qui interrompirent la course pendant un quart d'heure. — Pécaïre! il pouvait être tué! dit Manidette en frissonnant, et, tirant de son sein le scapulaire des saintes, elle fit à voix basse une courte prière. Drapeau vint en ce moment chercher l'Enfer, qui, confus et humilié, semblait un bloc de granit noir gisant au milieu de l'arène.

Le geste de la jeune saunière n'avait pas échappé au gardian. — Sans qu'il y paraisse sur son visage, Manidette sait mieux aimer que bien des femmes, se dit-il d'un air songeur en caressant le bon dondaïre, qui agitait sa sonnette pour faire relever l'Enfer.

Les courses se succédaient. Après avoir terrassé l'Enfer, Bamboche avait encore réduit à l'impuissance quelques autres taureaux; mais le Sangard ne paraissait pas. Le moment de la dernière course était venu. Bamboche, décidé à sortir de l'arène, s'était placé près du chariot où s'était assise Manidette.

— Dans l'arène, Bamboche! dans l'arène! criait-on de tous côtés. Appuyé contre le chariot et comme paralysé, Bamboche ne bougeait pas. La timide jeune fille eut alors un de ces élans que donne seul l'amour. Sautant à bas de la carriole et s'approchant du gardian : — Descendez dans l'arène, lui dit-elle à l'oreille, car le Sangard est revenu; il s'est joint cette nuit à la manade. — Il suffit de ces quelques mots pour changer la physionomie du gardian. De sombre et farouche, elle devint rayonnante. Quelques instans après, le gardian, debout au milieu du cirque, déployait sa ceinture écarlate, et, comme un étendard, la faisait flotter dans les airs. Au lieu de remonter sur la carriole, Manidette s'assit bravement sur un des bancs qui entouraient l'arène.

— Vous êtes folle! lui cria dédaigneusement Paradette.

— Celle qui se met sous ma protection est moins folle que celle qui renie mon courage, riposta Bamboche.

Les amateurs se groupèrent en peloton sous l'estrade du hautbois; les gardians prirent leurs tridens et se rangèrent de chaque côté de la porte; un silence solennel se fit dans l'assemblée, et tous les regards se tournèrent vers la porte de l'étable. Le Sangard s'avança fièrement.

En voyant arriver si beau et si paré le taureau favori qu'il croyait

mourant au fond de quelque marais, Bamboche eut une sorte d'éblouissement. Comme pour se montrer à l'assemblée entière, le Sangard marchait lentement autour du cirque, élevant de temps en temps la tête, remuant la queue et respirant largement. Arrivé devant Manidette, il s'arrêta et fit entendre un long mugissement. — Elle est perdue! s'écria-t-on; mais, à la grande stupéfaction de la foule, la jeune fille lissa de ses petits doigts le poil de velours du Sangard, le flatta de la voix et renoua les rubans autour de ses cornes, tandis que, comme un chien fidèle, le colosse lui léchait les mains. — Je comprends tout, se dit Bamboche; c'est Manidette qui a sauvé mon beau Sangard.

Cependant le tambourin faisait entendre son roulement martial, et le hautbois ses sons aigus. Les deux champions s'étaient placés face à face dans la lice. Immobile et comme cloué au sol, le Sangard fixa ses yeux ardens sur ceux de son adversaire. Le pied leste, le corps souple, prêt à suivre chaque mouvement du taureau, Bamboche, pour l'exciter, fit tournoyer comme un nuage rouge sa ceinture au-dessus de sa tête. Ils restèrent ainsi quelque temps à se mesurer du regard. Le gardian prit le premier l'offensive; poussant un cri provocateur, il s'élança vers le Sangard, et avant que l'animal s'y fût préparé, il arracha à son front la grande cocarde qui le décorait.

— Bravo! cria la foule, et l'on se pencha avec curiosité sur les cabâous pour voir celle à qui le gardian offrirait le trophée. Plus d'une fillette se flattait en secret de lui plaire assez pour mériter cet hommage. A la surprise générale, il se dirigea vers la petite saunière, à laquelle personne ne pensait.

— Vous seule la méritez, lui dit-il en posant la cocarde sur ses genoux.

Tout heureuse, Manidette piqua la rosette à son fichu; mais ce n'était là qu'un prélude : il fallait enlever un à un tous ses rubans au taureau. Allant, venant, sautant, rampant autour du Sangard, Bamboche semblait jouer avec le danger. Comme sur un tremplin, il rebondissait sur le sol de l'arène, et chaque fois que les spectateurs effrayés criaient : *Es mort!* il répondait en jetant de nouvelles cocardes à Manidette. Il arriva enfin un moment où, privé de tous ses rubans, le taureau se trouva noir et nu dans le cirque comme il était au sein des marais. Dès que Drapeau eut ramené le Sangard, chacun descendit dans l'arène pour applaudir et admirer de plus près le vainqueur; mais Bamboche se déroba brusquement à cette ovation.

Quelques jours après, Manidette avait dirigé comme de coutume sa promenade du côté du Maset. Bamboche était là, il semblait l'attendre. Elle voulut s'éloigner; mais le gardian lui prit la main :

— Doumaïselette, lui dit-il d'une voix douce et grave, vous devez être surprise que j'aie quitté Aigues-Mortes sans vous dire un mot d'adieu; mais il suffit de peu pour perdre une honnête fille, et ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que de vous.

Manidette, toute tremblante, gardait le silence. Bamboche étala son manteau sur le sable du sentier. — Asseyez-vous, reprit-il, vous devez être lasse.

La jeune fille obéit sans répondre. Resté debout, Bamboche la contempla quelques instans avec un mélange de tendresse et de respect. — Doumaïselette, dit-il enfin, le meilleur de mon âme, c'est-à-dire mon estime et ma reconnaissance, vous appartient à jamais, car c'est vous qui m'avez rendu le Sangard. Au lieu de vous conduire en femme faible et timide, vous avez agi comme l'homme le plus courageux; aussi ne sais-je comment vous remercier. Je n'ai rien de plus précieux que mon amitié, c'est pourquoi je vous l'offre; je ne l'ai encore donnée à personne. Je ne sais comment vous dire cela, doumaïselette; mais je n'aurais point osé vous aimer comme j'ai aimé jusqu'ici les autres jeunes filles. La tendresse que vous m'inspirez est toute nouvelle. Je vous le dis en toute franchise, pour que vous m'aidiez, vous qui êtes raisonnable et bonne, à en comprendre la nature. Le sentiment qui m'entraîne vers vous est si étrange que moi, le galant gardian, comme on m'appelle, je ne saurais dire si vous êtes belle ou laide; mais ce que je sais bien, c'est que votre doux visage me plaît entre tous. Vous êtes jeune et frêle, et cependant j'ai pour vous le respect qu'on a pour une mère; vous êtes femme, et j'ai pris avec vous le ton franc et libre d'un camarade; je ne vous ai vue que trois fois, et il me semble que je vous connais depuis l'enfance. Quelle est donc cette affection mystérieuse qui fait de moi un homme nouveau? Pouvez-vous me le dire?

Et Bamboche fixa ses regards sur Manidette, attendant sa réponse. Aussi tremblante que les feuilles de la clématite qui frissonnaient sous le vent du soir, la jeune fille roula dans ses doigts la frange de son châle, et, baissant les yeux, elle resta silencieuse.

— Je sais qu'une honnête saunière ne peut guère parler d'amour à un gardian qui n'a ni feu ni lieu, reprit Bamboche d'un air pensif, et que d'ordinaire elle choisit pour mari un riche et tranquille saunier. Aussi, ajouta-t-il en faisant un effort sur lui-même, je crois bien que l'amitié est tout ce que je peux vous demander. — Et il s'arrêta encore, interrogeant la jeune fille du regard.

La lune était montée dans les cieux, sa pâle lueur avait peu à peu dissipé les teintes rosées que garde si longtemps l'atmosphère dans les belles nuits d'été; les marais avaient repris leurs tons verdâtres, les étangs leur blancheur, et les pinèdes leur sombre aspect.

— Adieu, Bamboche! dit Manidette toute troublée, et, croisant son petit châle sur sa poitrine, elle fit quelques pas vers la masure du Sansouïre.

— Il doit y avoir une ferrade le 1er juillet au téradou du Brézimberg, promettez-moi d'y assister, dit le gardian en la retenant par la main.

— J'y viendrai, répondit simplement la saunière; puis, se dégageant doucement de l'étreinte du jeune homme, elle se mit à glisser d'un pas léger jusqu'à la porte de sa demeure. Bamboche siffla son aïgue, qui paissait au milieu d'un marais voisin, et, s'élançant sur sa croupe, il partit pour aller retrouver ses taureaux au val de Psalmodi.

Manidette ne dormit guère, elle se répéta cent fois les paroles de Bamboche : elle hésitait, tant elle était heureuse, à en comprendre le véritable sens; mais une crainte venait bientôt refouler sa joie. Cette crainte qui la rendait silencieuse sous les regards de sa mère et lui faisait renfermer dans son cœur son secret d'amour comme une faute, cette crainte qui la faisait pleurer de longues heures dans sa chambrette, c'était celle de l'opposition que ses parens feraient à son mariage. — Ils aimeront mieux me voir mourir fille dans un coin du Sansouïre que de me marier à un gardian, pensait-elle.

Le 1er juillet était cependant arrivé. De grand matin la jeune fille, debout devant son petit miroir, peigna ses longs cheveux, qu'elle arrangea en fins lisérés sous sa blanche coiffe, elle brossa soigneusement son petit châle; puis, toute pensive, elle descendit devant la porte. Il était encore de bonne heure; la ferrade ne devait commencer qu'à midi, et comme le Brézimberg n'était éloigné que d'un kilomètre du Sansouïre, Manidette, voyant que le moment de partir n'était pas encore venu, s'assit sur le seuil de sa demeure et regarda le ciel avec inquiétude. Le soleil ne devait pas briller ce jour-là. De lourds nuages chassés par un vent aigu couraient dans l'espace comme de gigantesques flocons d'écume, tandis qu'une teinte grisâtre s'élevait sur toute la campagne. Enveloppé d'épaisses vapeurs, l'horizon ne laissait rien percer sous ces voiles; ternes et sans reflets, les objets dessinaient vaguement leur profil sur un sol détrempé.

Debout sur les quéirels du salin, Berzile et Caroubie fermaient les écluses, étendaient de vastes paillassons sur les tables, abritaient les camelles sous des remparts de joncs, tâchaient enfin de mettre la récolte à l'abri de l'orage qui menaçait, tandis que, se traînant péniblement en dehors du logis, Fennète allait retirer les poissons du vivier et renfermer les volatiles. Préoccupée d'une seule idée, Manidette ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle; son imagination la transportait au Sauvage, à la ferrade, près de Bambo-

che, et si elle redoutait l'orage, ce n'était que pour lui. Elle se leva soudain, et, courant à sa grand'mère pour lui montrer une grande nuée qui s'élevait de l'horizon et s'avançait vers le rode : — Voilà le marin qui souffle, lui dit-elle. Voyez les nuages, ils viennent tous de la mer, ils passeront sur notre tête; mais ce ne sera qu'un *marin blanc* (1).

— Dieu t'entende! dit la vieille saunière; mais je comprends, ajouta-t-elle tristement en regardant la toilette de la jeune fille : tu veux aller à la ferrade, et c'est pourquoi tu ne trouves pas que le marin soit mauvais. Écoute, Manidette; assez de mystères comme cela : j'ai deviné une partie du secret de ton cœur le jour de ton pèlerinage aux Saintes-Maries; mais aujourd'hui je veux tout savoir.

Et la vieille saunière s'arrêta résolûment devant sa petite-fille.

— Pécaïre! dit Manidette, intimidée par le regard scrutateur de son aïeule, que pourrais-je vous dire? J'aime, il est vrai, un honnête garçon; mais je ne suis pas encore certaine qu'il puisse m'épouser.

— Jésus! que me dis-tu là? s'écria Fennète en levant les bras au ciel. Je voudrais bien savoir quel est le saunier qui ne s'estimerait pas heureux d'épouser la doumaïselette du Sansouïre!

— Mais si ce n'était pas un saunier? insinua Manidette.

— Ah! ce n'est donc qu'un simple camelier? reprit Fennète. Et tu crains qu'il ne puisse venir ici à cause des engagemens qui le lient à un autre salin. Rassure-toi, ton père est encore, Dieu merci, assez valide pour surveiller le rode pendant longtemps encore, et, bien que je sache qu'il désire te garder près de lui et s'aider d'un gendre, il consentira à ton départ, puisque telle est ta destinée. Tu nous reviendras dès que ton mari sera libre, et, fille du saunier du Sansouïre, tu seras à ton tour la saunière de céans.

Manidette baissait la tête; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Tu ne me réponds pas! Ce n'est donc ni un saunier ni un camelier? Serait-ce un simple ouvrier leveur de sel? demanda la vieille femme avec un certain dédain. Parle donc; tu me fais mourir. Serait-ce par malheur quelque *chapeau noir?* Pécaïre! voilà ce que c'est que d'envoyer les jeunes filles dans les villes et les fêtes. Qui m'aurait dit que Manidette, si simple et si modeste, voudrait quitter son téradou pour aller habiter derrière les noirs remparts d'Aigues-Mortes ou les tristes rues des Saintes-Maries, et remplacer ses parens par un notable qui les reniera?

(1) On appelle ainsi un temps couvert, où les nuages immobiles dans l'atmosphère ne se heurtent point les uns contre les autres et n'amènent pas de pluie.

Manidette releva fièrement la tête. — J'aimerais mieux me noyer au fond du Valcarès, dit-elle avec vivacité, que de changer ma coiffe de saunière contre un bonnet de dame, mes souliers ronds contre des brodequins de soie, mes marécages et mes pinèdes contre de tristes murailles! Sacrifier ma liberté! Ah! ma *grand*, vous ne le pensez pas!

Fennète respira. — Eh bien! qui aimes-tu donc? demanda-t-elle d'un ton radouci.

— Alabert vous dira le nom de mon fiancé, dit Manidette en s'enfuyant.

Sa carabine sur l'épaule, le douanier passait en effet en ce moment devant la masure. La vieille femme l'interrogea d'un regard anxieux. — Je comprends que Manidette n'ait pas eu le courage de le nommer elle-même, dit Alabert. — Et, prenant dans ses mains la main de Fennète, il soupira profondément. — Nous n'y pouvons plus rien, dit-il, comme pour la consoler d'avance; apprenez donc sans trop de chagrin que notre chère doumaïselette a donné son cœur au gardian Bamboche.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que la vieille saunière, surprise par cette nouvelle, pût prononcer une parole; puis, se levant et serrant convulsivement le bras d'Alabert : — Vous vous trompez! Manidette ne peut aimer ce coureur de landes, dit-elle d'une voix sourde. Non, le fiancé de notre enfant ne peut être cet histrion, qui, sans sou ni maille, va jouer sa vie contre quelques bravos! Non, vous dis-je, cet homme sans asile, qui couche ici ou là, sur l'herbe ou dans la fange, pêle-mêle avec ses taureaux, qui est sans Dieu et sans famille, sans demeure et sans nom, ne peut être aimé de notre doumaïselette!

— Tenez, dit Alabert en montrant du doigt la pinède du Sauvage, regardez là-bas, et vous verrez si je dis vrai. — Glissant sur le bord d'un marais, Manidette, son petit châle enflé par le vent, marchait rapidement vers le Brézimberg. Sans mot dire, la vieille femme la suivit des yeux jusqu'aux chariots qui, blanchissant dans le lointain, annonçaient l'emplacement de la ferrade.

— C'est vrai, dit-elle d'un accent étouffé.

En ce moment, Berzile et Caroubie rentrèrent pour déjeuner.

— Malgré le mauvais temps, Manidette a voulu assister à la ferrade, dit le saunier en se mettant à table.

Fennète regarda Alabert et mit un doigt sur ses lèvres.

— Ce ne sera du reste qu'un marin blanc, reprit Berzile; la fête sera très belle, et je ne suis pas fâché que Manidette y soit allée. Pierrotte, le camelier du salin de Badou, doit s'y trouver. Ils reviendront sans doute ensemble, car je dois m'entendre avec lui pour la fin de la saison. Ma fille ne paraît pas lui déplaire. C'est un brave

garçon, laborieux et docile. Buvons à la santé de tous les deux, *grand!* ajouta-t-il en tendant son verre à sa mère.

— Vous savez bien, mon fils, que cela porte malheur de trinquer à des amours que l'église n'a pas encore sanctifiées, dit Fennète d'une voix creuse en repoussant tristement son gobelet.

— Les vieilles femmes sont toutes superstitieuses, grommela Berzile. Tiens, Caroubie, dit-il en présentant la bouteille à sa femme, tu es plus jeune, et tu ne dois pas avoir de si tristes idées; bois au mariage prochain de ta fille.

— Il faudrait savoir d'abord si Pierrotte plaît à Manidette, répondit Caroubie en écartant doucement le toast proposé.

— Tu refuses aussi, reprit le saunier surpris; eh bien! Alabert, ce sera vous alors qui célébrerez avec moi les fiançailles de votre filleule, ajouta-t-il en faisant passer un verre au douanier.

— Je ne connais pas Pierrotte, dit avec hésitation Alabert, et on ne boit qu'à la santé de ceux qu'on aime.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le saunier piqué au vif, c'est Manidette elle-même qui tranchera ce soir la question, et nous verrons ce qu'une honnête fille pourra objecter contre un projet qui peut assurer son bonheur.

Et il vida d'un trait la rasade destinée au douanier.

V.

Il était près de midi lorsque la jeune saunière arriva au Brézimberg. Malgré le marin blanc, qui, comme une fumée bleuâtre, suspendait ses nuages à quelques pas du sol, de nombreux spectateurs étaient déjà réunis sur le téradou. Les cabâous des mas voisins, les chariots et les taps dessinaient, comme pour les courses, un cirque sur la lande; seulement, selon l'étrange coutume des ferrades, le troupeau de taureaux en formait lui-même une partie. Pressés les uns contre les autres, surveillés par quelques gardians à cheval, les *bioulés* (jeunes taureaux) se tenaient immobiles. Un brasier incandescent et quelques fers à marquer se voyaient au milieu de l'arène.

Steppe entouré de marécages profonds, le Brézimberg étend sa nappe de sable entre la mer et la pinède du Sauvage. C'était au milieu de cette lande grisâtre, où de loin en loin rougissaient quelques salicores et fleurissaient de rares tamarix, que l'enceinte de la ferrade avait été formée. Mornes comme le ciel qui les enveloppait, les spectateurs silencieux s'abritaient de leurs vêtemens; mais, apportant l'humidité de la mer, les exhalaisons des marécages et les émanations des étangs, le vent funeste du marin perçait les plus lourdes étoffes, s'appesantissait sur les membres et frappait les esprits de

cette étrange torpeur qui, avant-coureur des fièvres, rappelle la néfaste apathie que provoque le sirocco. Venant tout à coup changer les conditions de l'atmosphère et remplacer une chaleur ardente par des brouillards humides, le marin est le plus grand fléau de la Camargue; il affaiblit le corps, ronge les murs, oxyde les métaux et répand sur la campagne un voile de tristesse. Chaque bruit paraît sinistre sous ces lourds nuages, qui viennent ramper comme des ombres sur la terre. La mer gronde avec furie sur la rive, le vent siffle aigrement dans les pinèdes, les cris des gabians retentissent comme une trompette d'airain dans les nues, le murmure des roseaux qui plient sur le marais ressemble à des gémissemens, et les beuglemens des taureaux ont la sonorité du tonnerre.

Éclairé par la pâle lumière du marin, enveloppé de nuages comme de voiles de deuil, le cirque du Brézimberg offrait un aspect presque funèbre. Roulés dans leurs capes et leurs feutres rabattus sur les yeux, les gardians tenaient avec méfiance leur trident en arrêt. Nulle musique ne retentissait sur l'estrade, car il n'y a point de hautbois dans les ferrades. Au lieu du spectacle joyeux de la course, c'est un travail dangereux pour lequel il faut garder toute sa présence d'esprit.

Le notable à qui appartenait le troupeau des bioulés, ayant regardé sa montre, se leva debout sur son tap, et donna l'ordre de commencer. Bien qu'il fût accouru au Brézimberg des gardians de tous les téradous, le propriétaire ne s'adressa qu'à ceux de sa manade, les seuls auxquels il eût le droit de commander; mais soit que, connaissant mieux que personne la force de leurs bioulés, ils n'osassent les attaquer, ou que l'influence du marin eût paralysé leurs membres, aucun ne bougea. Malgré de nouveaux ordres, les gardians se regardèrent d'un air significatif.

— Il vente du malheur, dit l'un d'eux à voix basse en secouant ses épaules glacées; descendre aujourd'hui dans l'arène, c'est risquer d'attraper deux morts, celle qui vient des cornes des bioulés et celle qui vient du marin.

— Sans *labeck* (vent du sud-ouest) pour donner du courage, la ferrade est trop dangereuse, dit un autre.

Ce fut donc vainement que le propriétaire des taureaux gesticula, encouragea et promit aux gardians un bon pourboire. Anxieuse et oppressée par le marin, la foule attendait en silence; mais l'espoir éclaira tout à coup les visages, un certain frémissement de joie courut dans la morne assemblée; les gardians se rangèrent devant leur troupeau; les fers furent placés dans le brasier ranimé. Comme s'ils eussent compris que l'heure du supplice approchait, les bioulés mugirent sourdement, et le cœur de Manidette battit bien fort, car, monté sur son aïgue, Bamboche venait d'apparaître sur la lisière du

Brézimberg. Sautant lestement à bas de sa cavale et se débarrassant de sa cape, le jeune gardian descendit dans l'arène, tout aussi fringant que si l'humide marin n'eût pas terni le ciel.

— Il faut donc que ce soit un étranger qui fasse votre ferrade? cria-t-il aux gardians confus. Est-ce gagner loyalement vos gages que de refuser de marquer au chiffre de votre maître les bioulés de sa manade? Attendrez-vous qu'ils soient adultes? Vous savez bien pourtant qu'il est plus facile de renverser un vedel qu'un bioulé, et un bioulé qu'un palusin. Avant tout, un gardian doit se faire respecter de son troupeau. Comme les hommes, les taureaux ont de la mémoire, et ceux-ci, se rappelant plus tard votre lâcheté, pourraient bien vous en rendre victimes. Si c'est le marin qui vous paralyse, je vais vous montrer comment on triomphe à la fois des nuages malsains et des bioulés récalcitrans.

Et il s'élança vers les taureaux. « Les fers! » cria-t-il d'une voix tonnante. Ayant saisi brusquement un de ces animaux par les cornes, il le renversa sur le flanc au moment même où un gardian accourait, un fer rouge dans les mains. Ce dernier appliqua l'instrument sur la cuisse du bioulé, qui se débattit en beuglant. Lorsque Bamboche le rendit à la liberté, il s'enfuit vers la pinède, portant à tout jamais gravées dans ses chairs fumantes les initiales de son maître.

Si la peur est contagieuse, le courage l'est plus encore peut-être. Électrisés par l'exemple de Bamboche, les gardians se décidèrent peu à peu à poser leur cape, à descendre dans l'arène et à terrasser les bioulés. Armés de leurs tridens, quelques vieillards restèrent seulement autour du troupeau pour y maintenir l'ordre. Terrifiés par le traitement qu'ils voyaient infliger à leurs compagnons, les bioulés haletans regardaient le brasier avec angoisse. Pour les faire sortir des rangs, il fallait les piquer fortement; mais, arrivés dans l'arène, ils y retrouvaient toute leur ardeur, et furieux, écumans, ils s'y débattaient avec violence contre ceux qui voulaient les terrasser. Ce fut bientôt une véritable mêlée, où l'on vit rouler dans la même poussière les lourdes masses des taureaux et les corps agiles des gardians. Le sourd mugissement des animaux se mêlait aux cris aigus des hommes, tandis que l'appel strident « les fers! les fers! » annonçait à chaque minute le renversement d'un nouveau bioulé.

Après deux heures de cette lutte acharnée, où Bamboche à lui seul fit plus de besogne que tous les autres gardians réunis, le propriétaire satisfait remonta sur son tap et annonça que la ferrade était finie. Il restait bien encore quelques taureaux, mais on les avait déjà jugés trop forts l'année précédente pour être marqués sans danger, et le maître comprit que, s'il ne voulait exposer la vie de ses gardians, il devait en faire le sacrifice. Forts, trapus, la

queue fauve et le poil hérissé, ces palusins appartenaient à l'espèce la plus farouche; ils regardaient l'arène d'un œil sanglant, et courbaient vers le sol, comme pour les aiguiser, leurs cornes effilées et aussi dures que des épées d'acier.

Chacun, croyant donc la ferrade terminée, se disposait à regagner son téradou. Les spectateurs secouèrent leurs vêtemens, trempés par cette humidité lourde propre au marin, et qui est mille fois plus dangereuse que l'eau de pluie; les gardians rattachaient sur leurs corps transis leurs habits déchirés par les cornes des bioulés; d'autres étanchaient le sang de quelques blessures; le brasier s'était éteint. Bamboche se rapprocha de Manidette. Celle-ci avait déjà quitté le tertre sur lequel elle s'était assise, et elle arrangeait sur ses épaules les plis de son petit châle. En voyant venir Bamboche, elle lui tendit la main. Le gardian avait pris une grande résolution; il voulait, par un coup d'audace, sortir ce jour-là même de cet état de pauvreté qui lui interdisait de prétendre à la main de la saunière.

— Donnez-moi le baiser des fiançailles, doumaïselette, dit-il avec un accent d'énergique confiance, car je vous jure qu'avant que le *labeck* ne souffle, j'aurai acquis la plus belle manade du Sauvage; je serai riche, et l'on ne me refusera plus votre main.

Émue, surprise, Manidette tendit sa joue à Bamboche, qui, par une timidité toute nouvelle pour lui, osait à peine l'effleurer de ses lèvres. S'élançant alors dans l'arène, le jeune homme ralluma le brasier éteint, y mit chauffer des fers portant la lettre B, puis s'approcha du propriétaire des bioulés. — Maître, dit-il en arrêtant son cheval, pensez-vous qu'il soit juste de reconnaître le coup de main que j'ai donné à votre ferrade?

— Certainement, répondit le notable, et je t'aurais déjà offert une bonne récompense, si je ne savais que ta coutume est de refuser en pareil cas.

— C'est vrai, et je ne demanderais certes rien, si j'étais libre comme je l'ai été jusqu'à présent, répliqua Bamboche; mais j'aime une jeune fille, et je ne puis l'épouser, si je n'ai quelque bien. Sage et délicate, elle n'a pas craint d'exposer sa réputation et sa vie pour me rendre un grand service : à mon tour, ne dois-je pas savoir faire quelque chose pour elle?

— Que désires-tu donc? Si ta demande est raisonnable, je suis prêt à te l'accorder.

— Voulez-vous me donner tous les bioulés que je parviendrai à terrasser et à marquer à mon chiffre? reprit Bamboche en montrant les taureaux qui avaient été épargnés comme trop dangereux.

Le notable regarda le gardian avec surprise. — J'y consentirais de grand cœur, mon pauvre garçon, lui dit-il; mais c'est ta vie, pé-

caïre, que tu jouerais ainsi, et j'aurais un remords de t'accorder cette faveur.

Et comme le gardian insistait : — Qu'il soit donc fait selon ta volonté! dit le propriétaire, curieux, malgré lui, de voir comment Bamboche allait s'y prendre pour dompter les farouches palusins.

— Les fers! les fers! cria aussitôt le jeune gardian, et, nouant sur sa tête un foulard rouge, il prit son trident et enfourcha son aïgue, qui hennit et secoua sa blanche crinière comme pour s'animer au combat.

Depuis longtemps, la foule avait quitté la lande du Brézimberg. Les taps glissaient déjà sur le sable de la plage, les grandes roues des chariots commençaient à tracer leurs sillons sur les roseaux des marais; les piétons suivaient les quéirels d'un pas rapide, les ânes trottinaient sur la berge des canaux, les gardians tâchaient d'apaiser au milieu des pinèdes les bioulés nouvellement marqués. Escortée d'un brillant état-major, Paradette avait repris en riant les rênes de sa charrette : seuls, immobiles comme un rempart d'ébène, les taureaux, fascinés, fixaient d'un œil farouche le brasier qui se rallumait sous le souffle du vent; mais, comme ces traînées de poudre qui s'enflamment instantanément sur tout leur parcours, la nouvelle qu'une ferrade de palusins allait être tentée par Bamboche courut soudainement sur tout le Brézimberg. Les taps interrompirent leur course, les chariots s'arrêtèrent, les piétons s'assirent; cabaretiers, gardians, notables et sauniers, tous enfin voulurent assister à un spectacle imprévu.

Une sourde lueur, déchirant soudain les nuages, éclaira le Brézimberg. Comme s'il eût attendu ce rayon lumineux pour commencer le combat, Bamboche s'assujettit sur sa selle, prit d'une main son trident, de l'autre un fer rouge; aiguillonnant un palusin, il le fit sortir du troupeau, et, l'ayant amené au milieu de la lande, il l'y poursuivit à outrance. Comprenant parfaitement son rôle, le cheval du gardian manœuvrait autour du taureau sans avoir besoin d'être dirigé par les rênes, ni par la voix, ni par l'éperon. Sa nature sauvage lui faisait aimer cette chasse énergique. Il voyait dans ce taureau un ennemi dont son maître voulait triompher, et avec un admirable instinct il bondissait, se cabrait ou s'arrêtait tour à tour. L'aïgue et le gardian ne semblaient faire qu'un seul être.

Lancé à fond de train, Bamboche, le trident en avant, fondit sur le taureau, l'atteignit à l'épaule et l'abattit sur le sable. D'une main il le tint ainsi immobile, tandis que de l'autre il appliquait le fer sur ses flancs. Cette manière hardie d'attaquer le taureau à cheval et de le renverser d'un coup de trident émut vivement les spectateurs. Le taureau furieux risquait d'éventrer Bamboche en se rele-

vant, et tout le monde l'engageait à renoncer à ce moyen d'attaque dangereux et inusité.

— Un palusin terrassé, au lieu de songer à se venger, ne pense qu'à fuir, répondit-il en montrant l'animal, qui, marqué, sanglant et plein de rage, bondissait vers les pinèdes pour y cacher sa honte; puis il recommença la chasse. Jusqu'à la nuit, sans recevoir la moindre égratignure, Bamboche aiguillonna, poursuivit, fatigua, ramena et marqua des palusins.

— Vous avez bien gagné votre manade, Bamboche, lui dit le notable en lui serrant la main, et même quelque chose de plus. Aussi je vous offre de grand cœur Drapeau pour la conduire. Ce sera mon cadeau de noce.

— Drapeau est mon plus vieil ami, je l'accepte avec reconnaissance, dit Bamboche.

— Ici, Drapeau! cria le notable au bœuf paisible, qui, immobile près du brasier, ressemblait à un énorme chien de garde.

Le massif animal accourut aussi vite que le lui permettaient ses lourdes jambes et l'ample fanon qui se balançait sur sa poitrine.

— Je n'aurai jamais le courage de lui imprimer le fer, dit Bamboche en caressant la bonne bête, qui, sans appréhension, s'approchait du fer rougi.

— Aimes-tu mieux entailler ses oreilles comme le font certains propriétaires? demanda le notable en présentant à Bamboche une gigantesque paire de ciseaux.

— Non, répondit le gardian en regardant les longues et soyeuses oreilles du dondaïre, qui, comme deux ailes de velours, se dressaient de chaque côté de sa tête. Puis, prenant les ciseaux : — Voilà la seule marque qui convienne à cet ami pacifique, ajouta-t-il. — Et, s'agenouillant près de l'animal, il découpa un large B sur son poil épais. Drapeau ne bougea pas plus qu'un terme, et, comme s'il eût compris qu'au lieu d'être son simple gardian, Bamboche devenait son maître, il lui lécha les mains dès que l'opération fut terminée.

— Va, bon Drapeau, va maintenant rallier ma manade, dit Bamboche avec cet accent intraduisible d'un homme qui goûte pour la première fois la joie de la propriété.

Bien que la nuit s'avançât, que le marin devînt de plus en plus âpre, et que les vêtemens des paysans fussent aussi mouillés que s'ils eussent été trempés dans l'eau, personne ne paraissait songer au départ. Des groupes d'hommes s'étaient formés sur la lande; des bavardages de femmes s'étaient établis de charrette à charrette. Si ce n'eussent été la bienveillance et la joie qui rayonnaient sur chaque visage, on eût cru à quelque complot. Il y a dans le triomphe d'un homme intrépide un prestige qui charme et attire la

foule. Chose triste à penser, le bonheur et le succès intéressent toujours plus que l'infortune et la souffrance. Si la ferrade eût échoué, on aurait certainement compati au malheur de Bamboche; mais on n'aurait pas songé à le dédommager de son échec. Propriétaire de la plus belle manade du Sauvage, il inspira un certain orgueil de terroir, et pendant qu'assis près de la jeune saunière il recevait l'aveu de son amour, la population tout entière décida qu'on lui offrirait le Sangard comme gage d'admiration et d'amitié.

— Le Sangard est le père des bioulés que Bamboche vient de marquer si courageusement; il est juste qu'il le possède aussi, disaient les uns.

— Il y a assez longtemps que Bamboche nous rend service aux ferrades et nous amuse aux courses pour qu'à notre tour nous nous cotisions pour lui donner son taureau favori, disaient les autres.

— Dût-il nous coûter cent écus, nous ne devons pas hésiter à acheter le plus beau des palusins pour l'offrir au plus courageux des gardians, ajoutaient ceux-ci.

— Qu'on aille donc vite chercher le Sangard! cria-t-on de tous côtés.

Envoyés dans plusieurs directions, des gardians, aidés de leurs dondaïres, ne tardèrent pas à revenir escortés du roi des landes. Une députation de paysans l'amena à Bamboche. — Je puis donc le marquer aussi à mon chiffre? dit le jeune gardian, dont l'œil s'enflamma à la vue du Sangard. Merci! ajouta-t-il avec émotion en tendant la main à ses amis.

— Accepte-le sans le marquer; il te connaît trop, il voudra se venger. Prends garde, l'heure est mauvaise; il est sur son terrain, tu es fatigué, il a trop d'avantages sur toi.

Le brouillard et les sombres heures de la nuit tombaient ensemble sur le sol; on ne distinguait plus les objets à travers la brume opaque. Monté sur son aïgue, malgré les instances que faisaient les paysans pour le retenir, le jeune gardian, armé d'un fer rougi, aiguillonna du trident le Sangard et disparut avec lui dans les profondeurs de la lande, où, comme un rempart sinistre, le marin élevait ses nuées grisâtres. Accroupie près du brasier, Manidette semblait puiser dans sa chaleur le courage de ne pas mourir d'angoisse. Quelques minutes qui lui semblèrent des siècles s'écoulèrent ainsi. Personne n'osait respirer. Tout à coup un bruit sourd retentit du côté de la pinède, et des cris étouffés demandant « les fers! » se mêlèrent à des beuglemens terribles. Les paysans quittèrent rapidement leurs chariots et leurs taps, abandonnèrent leur âne ou leur aïgue pour se porter au secours de Bamboche, tandis qu'armés de fers, les gardians se précipitaient dans la direction d'où partaient

les cris. Seule, Manidette n'eut pas le courage de les suivre. Après avoir vainement essayé de se lever, elle retomba sans force près du brasier qui s'éteignait sous l'humidité du marin, puis elle reprit chancelante le chemin du Sansouïre; mais elle put encore entendre les cris joyeux qui célébraient la dernière victoire de l'intrépide gardian.

Un mois s'était à peine écoulé qu'un joyeux carillon annonçait un mariage aux habitans des Saintes-Maries. Dès les premiers tintemens de la cloche, les paysans des téradous voisins s'échelonnèrent par groupes sur le bord des marais pour voir passer le cortége nuptial. — Pourvu que le marié ne nous renie pas maintenant qu'il est devenu *chapeau noir!* disaient les uns. — Il est capable d'aller à l'église en tap et en veste ronde, ajoutaient les autres. — Je suis sûre que Manidette aura encore son châle couleur feuille-morte et sa coiffe à grands tuyaux, disait d'un ton méprisant Paradette, qui, accourue avec la foule et au bras de son hussard, arrangeait coquettement sur ses épaules un beau cachemire nîmois.

Le cortége arriva enfin du Sansouïre. Monté sur son aïgue, qui, plus ardente que jamais, piaffait joyeusement, coiffé d'un foulard rouge donné par Manidette, son écharpe écarlate enroulée autour de sa taille, Bamboche ouvrait la marche. Venait ensuite le chariot de Berzile, recouvert d'une toile neuve. Dans le fond, sur deux chaises, droites et sérieuses comme deux saunières de vieille date, étaient assises Fennète et Caroubie, tandis que Manidette se tenait debout à côté de son père. Cet usage des jeunes fiancées de ne pas s'asseoir en allant à l'église a pour but de montrer qu'elles n'ont pas été élevées dans la nonchalance, et qu'elles savent triompher de la fatigue. La jeune fille portait encore le bonnet un peu fripé, la petite robe d'indienne et le châle vert de la saunière; seulement des bouquets de fleurs de sambuc, mêlés aux rubans de sa coiffe et attachés à son fichu, annonçaient en elle la nouvelle mariée. La manade du gardian, le Sangard en tête avec Drapeau fermant la marche, escortait le chariot; les génisses, les bioulés, les vedels, tous suivaient d'un pas égal. A la gauche de la carriole, les hôtes pacifiques du Sansouïre se pressaient au contraire en colonne effarée. C'était l'agneau timide de la doumaïselette, sa cigogne familière, le chat du foyer, la vieille aïgue aveugle du salin. Cette coutume de faire suivre jusqu'à l'église les animaux qui ont partagé la vie des fiancés est d'une simplicité patriarcale. Les villes, les villages et les hameaux ont pour leurs noces le luxe des équipages, celui de la robe de l'épousée, des cierges qui brûlent sur l'autel, et jusqu'au nombre des invités; les maremmes de la Camargue ne

connaissent pour leurs noces que l'escorte du bétail : point de coups de pistolet, de dragées, de repas, de danses, de farandoles ni de fêtes sur ces humbles steppes, mais un long cortége d'animaux, peut-être plus dévoué et plus fidèle que celui des hommes.

Arrivé devant les Saintes-Maries, Bamboche mit pied à terre, et, traçant devant le pont de la roubine une large raie sur le sol, il rassembla d'un côté sa manade, de l'autre le troupeau du Sansouïre. Le chariot s'arrêta au milieu. Le gardian s'approcha de Manidette. — Doumaïselette, dit-il en montrant du doigt les bêtes paisibles du rode, voici le moment des adieux. — La jeune saunière sauta lestement à terre; tirant de sa poche une tourtiliado, elle l'émietta sur le sol; puis, ne pouvant retenir ses pleurs, appuyée sur le bras de son père, elle entra dans l'église.

Au moment où la foule recueillie priait les saintes pour le jeune couple, un bruit de pas résonna sur les dalles, et Alabert en tenue de voyage vint s'agenouiller dans un coin de la chapelle. La cérémonie terminée, on le vit placer sa carabine sur l'épaule et se remettre en marche, les yeux remplis de larmes. — Il est étrange qu'Alabert ait reçu l'ordre de changer de poste le jour même du mariage de la saunière du rode, dit une vieille femme en suivant le douanier des yeux. — Il va à Frontignan, ajouta un camelier; c'est bien loin, mais on prétend qu'il a demandé à quitter la Camargue.

Après la messe, Bamboche, qui était remonté sur son aïgue, prit Manidette en croupe, et, ralliant de la voix ses taureaux, il partit au galop. Ce fut vers le soir seulement que, sa femme serrée contre son cœur, sa manade bondissant sur la route, et le labeck caressant son visage, le gardian arriva, triomphant et joyeux, à son téradou.

Ainsi fut menée à bonne fin une entreprise que l'amour seul pouvait tenter et faire réussir, le mariage d'un gardian et d'une saunière, fait à peu près sans exemple dans les annales de la Camargue. Aujourd'hui le téradou de Bamboche est un magnifique domaine dont les taureaux sont renommés dans tout le pays. Comme toute saunière de race, Manidette y tient fort convenablement son rang. La voix stridente du gardian fait encore trembler les taureaux dans le marais, et son poignet vigoureux abat, comme autrefois, les bioulés dans l'arène; les paysans sont fiers de trinquer avec lui, mais aucun d'eux n'ose plus le tutoyer. Enfin Bamboche a fait de son vieux aïgue un cheval d'attelage, qui le traîne magistralement dans son tap aux courses et aux ferrades.

Mme Louis Figuier.

ROMANCIERS

ET

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

Mme CHARLES REYBAUD.

Le grand botaniste Linné avait eu l'heureuse et poétique idée d'une horloge ou calendrier des fleurs. L'année tournait dans un cercle de couleurs et de parfums : les mois se reconnaissaient aux groupes de couleurs harmonieusement assortis, et des parfums aux aromes subtils donnaient la date des jours. La nature faisait sentir ses révolutions par ses influences les plus secrètes, et laissait raconter son histoire par les plus gracieux et les plus frêles des êtres sortis de son sein. Je suis étonné que quelque fin dilettante, quelque voluptueux amateur de littérature, n'ait pas eu une idée analogue à celle de Linné, et n'ait pas essayé de tracer le plan d'un calendrier de lectures. Le bon Charles Lamb, ce délicat gourmet de vieille littérature, qui a connu et épuisé les plus secrets plaisirs de l'amateur de livres, a eu vaguement une idée pareille; mais son esprit ne s'en est pas emparé fortement, et il l'a laissé s'envoler. Il vous dira bien quelle lecture vous paraîtra la plus savoureuse dans une vieille chambre d'auberge, quelle autre convient en diligence, quel humoriste il est agréable d'ouvrir une heure avant le dîner, près du feu d'une cuisine brillante et luisante comme les intérieurs hollandais, ou de quel vieux poème il est doux d'occuper son esprit aux longues heures du soir, devant un pot de bière luthérienne; mais

ses observations, qui sont toutes très judicieuses et très fondées, ne sont que des observations de détail, comme celles d'un homme qui tourne dans un cercle de lectures étroit et restreint. Il n'a même pas entrevu l'idée du calendrier de lectures que nous demandons. Il est très vrai cependant que les livres ont leurs saisons, et correspondent à telles périodes de l'année et même à telle époque d'un mois déterminé, comme ils correspondent aux diverses dispositions de l'esprit, et qu'on ne peut pas plus les lire avec profit en dehors de leur saison naturelle qu'en dépit de la disposition d'esprit qu'ils réclament. Allez donc lire les *Méditations* de Descartes lorsque l'attention vous fait défaut, ou bien essayez de prendre plaisir aux *Provinciales* lorsque votre esprit est troublé par quelque souvenir absorbant ou hanté par quelque fantôme. Il ne me semble guère moins absurde de lire indifféremment toute sorte de livres à n'importe quelle époque de l'année, à moins d'y être contraint par les obligations du dur métier de critique.

Il faudrait varier ses lectures selon les mois et les jours, comme le fidèle varie ses prières selon les offices qu'il doit suivre ou les saints patrons qu'il veut implorer. Aux longues soirées de l'hiver conviennent les lectures prolongées et sérieuses, la sévère métaphysique, les enchantemens de l'éloquence, les émotions fortes et soutenues de la grande littérature dramatique. Aux journées de printemps molles et tièdes se rapportent naturellement toutes les tribus des lyriques et des élégiaques. Aux mois d'automne conviennent les livres des sages revenus des illusions de ce monde, mais qui de ces illusions ont gardé au moins le sourire, les *Essais* de Montaigne, les comédies de Molière, le *Don Quichotte*, le *Wilhelm Meister*, à la condition de réserver expressément pour les jours de pluie et de brouillards les livres de ceux de ces sages qui se sont trop abandonnés à leur verve morose ou à leur misanthropie, les *Voyages de Gulliver* par exemple, ou les romans de Voltaire. Pour les mois de l'été, je n'oserais recommander qu'un seul grand poète, l'Arioste. L'été est la saison favorable pour goûter à loisir ses belles inventions, l'exubérante fertilité de son imagination puissante, et cette plénitude de bonne humeur qui fait de sa poésie un vrai cordial. C'est dans la saison où l'on se sent heureux de vivre et de contempler autour de soi l'opulence de la vie qu'il faut lire cette œuvre, inondée, comme la nature en été, d'une lumière riche, claire, triomphante, cette œuvre pleine aussi de frais ombrages et d'asiles discrets. A l'exception de ce grand poète, les lectures qui conviennent à la saison d'été doivent être d'une nature calmante et douce; un peu de frivolité même ne leur nuirait pas. La saison invite au repos, aux plaisirs faciles; les livres qu'on peut ouvrir sans préparation, dont on peut se détacher

sans peine pour les reprendre une heure après, qu'on peut traiter en bons compagnons et en connaissances aimables, sont donc les bienvenus. Nous désirons volontiers que rien dans nos lectures ne nous rappelle, même de loin, les fatigues de l'étude ou les émotions que nous avons pris si souvent plaisir à éprouver. Ce serait maintenant une peine pour nous que de trop admirer, de trop sentir, de trop penser. C'est la saison des romans sans prétention philosophique ou sociale, des histoires d'amour, des récits qui peuvent remplacer la conversation d'un ami et faire passer agréablement les lourdes heures de la journée. Une gracieuse histoire d'amour ou un récit de piquantes aventures remplira bien mieux le *far niente* des mois d'été, sera bien mieux en harmonie avec la vie de loisirs mondains qu'on y mène, que le plus beau poème. Quel livre aimeriez-vous à lire sous les ombrages d'un grand parc et à laisser entr'ouvert sur le banc de gazon où vous vous êtes assis? Quelque sentimentale aventure, j'imagine, plutôt que quelque ouvrage trop austère, qui pût faire croire qu'un pédant était assis à la place que vous venez de quitter. L'été est donc la vraie saison des romans, et parmi les romans, ceux qui n'ont aucune prétention philosophique, politique et sociale, qui sont écrits selon le précepte : *ad narrandum, non ad probandum*, seront surtout les préférés.

Il y a bien longtemps que je cherchais l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue* des romans de Mme Charles Reybaud, ou, pour mieux parler, — car je n'ai pas à leur présenter une inconnue, — de rappeler à leur souvenir les récits ingénieux et variés de cette femme spirituelle et sensée. L'occasion attendue s'est présentée enfin avec l'arrivée des mois de la belle saison. Les romans de Mme Reybaud sont une de ces lectures qui calment et qui reposent, une des mieux appropriées à cette période de l'année où l'homme, lassé des luttes de sa profession et quelquefois des orages de son cœur, vient demander à la vie un peu de répit et à la nature un peu d'ombre. Emportez-les, comme nous l'avons fait nous-même, à la campagne, au bord de la mer, aux eaux de France ou d'Allemagne, et vous verrez quelle douce compagnie ils vous tiendront et quels bons remèdes contre l'ennui ils sauront vous fournir. Ils vous donneront juste le genre d'émotions que vous réclamez, des émotions qui n'aient rien d'excessif et qui ne troublent pas le repos que vous cherchez. Ils vous entretiendront d'aventures et de sentimens qui sont les aventures et les sentimens de ceux qui vous approchent; ils vous raconteront le roman non de héros exceptionnels et au-dessus de la moyenne ordinaire de l'humanité, mais le roman des hommes et des femmes qui passent devant vous et avec lesquels vous causerez ce soir. Au sortir de la vie active, des luttes de pas-

sion et d'intérêts que vous avez eu à soutenir, ce ne serait pas pour vous, j'imagine, un grand plaisir que d'être obligé de supporter la société d'un héros de roman ou de drame tyrannisé par ces mêmes passions que vous voulez fuir; il n'est personne certainement qui regardât comme un délassement de passer une semaine avec une Clarisse Harlowe en chair et en os, ou d'écouter les plaintes de quelque inconsolable Childe Harold. Avec Mme Reybaud, vous n'avez à craindre aucun péril de ce genre; ni ses héros, ni ses héroïnes ne sont tyranniques et absorbans, et leurs sentimens sont de ceux que vous seriez heureux de partager, quel que soit le besoin de *far niente* de votre cœur et de votre esprit.

De tous les romans contemporains, les romans de Mme Reybaud sont peut-être ceux qui répondent le plus exactement à l'idée que nos pères se faisaient de ce genre de littérature. Ils avaient sur ce point des idées aussi simples que les nôtres sont compliquées, ils avaient même quelque préjugés assez bien fondés que nous ne partageons plus, peut-être à tort. Dans leur pensée, un roman était tout simplement un récit d'amour ou d'aventures, mais surtout d'amour, dont les personnages étaient pris dans le milieu ordinaire de la société, et qui n'avait d'autre but que d'amuser. Nous avons changé tout cela; nous avons fait du roman une chaire et une tribune, un moyen de vulgarisation et de propagande des idées. Nous avons voulu qu'une histoire d'amour nous invitât à réfléchir sur les lois du mariage, que la description d'un caractère nous présentât le résumé de toute une classe de la société, qu'une idylle campagnarde fût un cours d'économie rurale, et une aventure d'atelier une dissertation concluante en faveur des classes ouvrières. Systèmes philosophiques, vieilles et nouvelles religions, problèmes politiques, il n'est rien que nous n'ayons cru pouvoir faire exprimer au roman. Là ne se sont pas bornées cependant nos prétentions. De ce genre autrefois dédaigné et réputé futile, nous avons voulu faire le premier de tous. Le roman est devenu un poème en prose qui prend les formes les plus diverses, et qui aspire à remplacer tous les genres, depuis l'épopée jusqu'à la simple idylle. Ce n'est pas nous qui blâmerons la transformation que le roman a subie de nos jours. Nous devons à cette révolution de nouveaux plaisirs et un certain nombre de chefs-d'œuvre; cependant nous ne pouvons nous empêcher parfois de regretter l'humble chrysalide d'où le brillant papillon s'est élancé. En se transformant et en s'agrandissant, le roman a beaucoup trop agi à la manière des parvenus; il a trop oublié son origine. Le souvenir de l'ancien genre s'est perdu au milieu des splendeurs de date récente. On a fait des poèmes, mais on a souvent oublié de faire des récits. Sous prétexte d'analyse et de poésie, on s'est dispensé d'être concis, rapide et net.

L'ancien roman, se réduisant au récit, était parfois un peu sec; nous avons remplacé cette sécheresse par l'exubérance des détails parasites. Pour trop vouloir apprendre les arts de peindre et d'analyser, nous avons presque désappris l'art de raconter.

C'est cet art quelque peu oublié que Mme Reybaud fait revivre parmi nous. Elle ne vise pas à la profondeur et à la philosophie, elle se contente d'amuser et d'émouvoir. Si la nature des passions et des sentimens qu'elle décrit est susceptible d'éveiller quelque réflexion, elle l'indique en passant et sans insister. Elle a pour les personnages qu'elle met en scène le même genre de discrétion que les personnes bien élevées portent dans les relations du monde; elle expose leurs aventures et leurs malheurs sans les commenter ni en rechercher les causes. Elle ne raconte que ce qui est apparent et extérieur, et n'essaie pas de surprendre les faits invisibles qui ont donné naissance aux péripéties qu'elle déroule. Elle est donc conteuse, et rien que conteuse; là est son originalité et son charme. Cet art de conter est chez elle un véritable don de nature qu'elle exerce naïvement; ce n'est pas le résultat d'un effort prémédité et d'une pensée systématique. Elle ne s'est pas dit que le récit devait être la trame et la substance même du roman; elle ne s'est pas donné pour tâche d'être avant tout concise et rapide, de subordonner ses autres facultés à cette faculté principale de conter. Si elle n'a aucun goût pour l'analyse et la description minutieuse des caractères, ce n'est pas par un parti-pris de sa volonté, c'est par une sorte d'instinct naturel qui lui est commun avec tous ses compatriotes. Comme presque toutes les natures méridionales, Mme Reybaud s'en tient aux apparences, aux surfaces, à l'action extérieure; le fait suit la pensée sans retard et sans hésitation, le geste accompagne la parole, l'accent marque la passion, l'aspect accuse le sentiment intérieur. Dès le début de son récit, les sentimens et les passions suivent la pente qui leur est indiquée par la fatalité des situations au milieu desquelles ils apparaissent, comme une source suit la pente des terrains sur lesquels elle doit couler. Dès leur entrée en scène, ses personnages se mettent en marche pour arriver au but qu'ils poursuivent sans dévier de leur route ou faire des haltes trop prolongées, qui retarderaient le dénoûment. A l'inverse de la méthode employée aujourd'hui, l'auteur ne raconte et ne décrit pas le caractère de ses héros pour faire comprendre leurs actes; mais il laisse raconter leur caractère par ces actes mêmes. C'est, dis-je, une vieille méthode; mais, si elle est vieille, elle n'en est pas moins bonne, car les écrivains d'autrefois n'en connaissaient pas d'autre, et elle est même la seule que puisse employer en toute sécurité l'écrivain qui se propose de narrer plutôt que de prouver, et qui prend la plume avec la pensée d'écrire un

roman qui soit un récit. Quiconque veut exceller dans cet art difficile du récit doit se garder de donner dans le travers contemporain, lequel consiste à décrire le caractère des personnages avant d'exposer leurs actions, et doit observer au contraire cette méthode à laquelle Mme Reybaud est restée constamment fidèle, qui laisse le caractère se former sous les yeux du lecteur par la lente accumulation des actes du personnage. La vérité morale ne perd rien d'ailleurs à l'observation de cette règle. Cachée pendant tout le cours du récit, elle se retrouve au dénoûment. Lorsque les passions sont allées jusqu'au bout d'elles-mêmes, ont révélé tout ce qu'elles contenaient en bien et en mal, la vérité morale apparaît pour sanctionner et pour conclure.

Le roman de Mme Reybaud, c'est donc le roman tel que le comprenaient nos pères, c'est l'ancien récit à la française, mais rajeuni et paré selon les modes nouvelles. Pour n'avoir aucune des prétentions du roman de date récente, il n'a cependant rien d'antique ni de suranné. Pour peu qu'on l'observe attentivement, on y remarque mille nuances qui accusent l'influence de doctrines littéraires qui étaient inconnues à nos pères. Dans les premiers récits de l'auteur par exemple, on sent l'influence des nouvelles écoles littéraires. Il s'y trouve une recherche quelquefois heureuse de la couleur locale et historique, qui accuse le voisinage des œuvres de l'école romantique. Une pointe de ce cosmopolitisme que nous portons tous en nous aujourd'hui se laisse aussi très distinctement apercevoir; l'imagination de l'auteur ne tourne pas dans le cercle restreint où aimait à tourner l'imagination des conteurs d'autrefois; elle est plus curieuse, plus ardente, plus mobile et voyageuse. Elle aime la poésie des temps passés, les paysages des contrées lointaines, les vieilles histoires dont les cloîtres conservaient le secret. Quoique la Provence soit avant tout sa terre natale et de prédilection, celle à laquelle elle aime toujours à revenir, celle qui l'inspire le mieux et qui lui a fourni ses plus belles histoires, — *Misé Brun*, *Clémentine*, *le Cadet de Colobrières*, *Mademoiselle de Malepeire*, — Mme Reybaud a fait plus d'une excursion à l'étranger et a gardé comme une teinte légère des mœurs et des passions qu'elle a traversées dans ses lectures. Elle a étudié l'Espagne et la littérature espagnole, et quelques accens de ces passions sérieuses et tenaces, inconnues aux populations légères et violentes de notre midi, se sont gravés ineffaçablement dans sa mémoire, qui en a été surprise et comme saisie. Son imagination provençale possède une sorte de sympathie instinctive pour tous les pays du midi; sans sortir de sa Provence, elle les a devinés et elle s'est plu mainte fois à en décrire les paysages et les mœurs. C'est ainsi que sont nés tous ses gracieux récits

des colonies françaises et espagnoles, *Mézélie*, *la Petite Reine*, *Sydonie*, *Madame de Rieux*. Son imagination a donc beaucoup plus voyagé que ne le croient certains lecteurs, et que nous ne le pensions nous-même avant d'avoir lu ses premiers romans; mais, chose remarquable, ses excursions se sont toujours bornées aux pays du midi. Sa curiosité s'arrête aux pays chauds qui lui rappellent la terre natale, et son talent n'a jamais eu aucun caprice pour les pays du nord, dont il semble ne pas comprendre la poésie. Aussi son œuvre, quand on la considère dans son ensemble, présente-t-elle à peu près l'aspect que devait présenter, il y a environ un siècle, avant que le cosmopolitisme moderne eût détruit la variété et la poésie des costumes, cette spirituelle ville de Marseille dont elle a gardé l'accent ineffaçable. Sur le port, mêlés à la population provençale, se promènent, comme de vivans échantillons de toutes les races méridionales, de riches marchands génois, des Espagnoles en mantille, des Mexicains et des créoles au teint bronzé, des marins grecs et même quelques Turcs en turban; mais on n'y aperçoit pas d'échantillons de la race blonde, ou si par hasard il s'en rencontre, ils restent à l'écart et ne se confondent pas avec cette population brune dont ils ne comprennent pas le langage et les turbulentes passions.

Le talent de Mme Reybaud est donc plus compliqué qu'on ne pourrait le croire d'abord, car à l'art de conter elle joint la curiosité et l'intelligence. Aussi cet ancien roman qu'elle fait revivre a-t-il perdu sous sa plume ce ton monochrome, ou pour mieux dire cette pâleur qui le distinguait trop autrefois. De légères couches de couleur locale étendues çà et là lui font un fard agréable qui rehausse sa physionomie. La nouvelle littérature lui a aussi comme enseigné certaines inflexions de voix et certaines habiletés de diction qui rompent la monotonie de débit qui lui était trop habituelle. Enfin la curiosité moderne et le cosmopolitisme contemporain lui ont fourni une variété de sujets qui lui était inconnue autrefois. C'est toujours l'ancien roman, c'est-à-dire une histoire sans prétention philosophique ou politique, mais l'ancien roman arrangé, embelli, composé selon les méthodes nouvelles et revêtu du costume du temps. Et non-seulement il porte notre costume, mais quelquefois même il fait des concessions à la mode régnante. Au début de sa carrière, Mme Reybaud ne craignit pas, je l'ai dit, de faire porter à ses premières œuvres quelques-uns des ornemens que l'école romantique avait alors mis en vogue, et vous retrouverez sans grands efforts la trace de cette influence dans *le Château de Saint-Germain*, *Elys de Sault*, *Espagnoles et Françaises*. Quoiqu'elle n'ait jamais affiché d'opinions politiques très marquées et qu'elle n'ait jamais fait de sa plume un instrument de prédication, cependant la plupart de ses

romans trahissent une influence libérale qui accuse le voisinage de 1830, et quelques-uns même, comme *Hélène*, une tendance radicale fort discrète, mais assez marquée. Enfin dans ceux de ses romans qui ont été écrits depuis 1848, on sent une certaine complaisance pour les nouvelles tendances littéraires. Sans accepter formellement la mode, elle lui a cependant obéi. Elle a sacrifié, avec le bon goût et la discrétion qui lui sont propres, aux doctrines du réalisme, et il y a tel de ses romans des dernières années, *Faustine* par exemple, qui n'est autre chose qu'une histoire comme on les aime aujourd'hui, une histoire réaliste, seulement écrite avec finesse, correction et sobriété.

Mais ce ne sont là que des détails qui n'altèrent ni ne modifient beaucoup l'essence de son talent et de sa nature. En dépit des influences qu'elle a subies, elle n'est ni romantique, ni philosophe, ni prêcheuse politique, mais conteuse. En dépit des excursions lointaines de sa curiosité et des milieux divers qu'elle a traversés, elle est restée Provençale. Conteuse et Provençale, voilà les deux caractères très marqués de son esprit et de son talent. Elle est Provençale des pieds à la tête, Provençale d'esprit, d'habitudes, de langage et surtout d'éducation. Son éducation vaut la peine qu'on s'y arrête un instant, car elle a laissé sur ses écrits une marque très profonde, et l'on peut dire même qu'elle lui doit tout ce qu'elle est devenue; elle lui doit et son tour d'esprit, et son goût des choses de l'intelligence, et la substance même des récits qu'elle a composés.

Elle a eu le goût des choses de l'intelligence, parce qu'on l'avait autour d'elle et parce que sa jeune imagination se trouva de bonne heure doucement stimulée par la conversation d'un père homme d'esprit et médecin distingué, le docteur Arnaud. Sans songer à devenir savante, la jeune fille se trouvait ainsi comme imbibée et pénétrée de littérature. « Je l'entendais parler de curiosités historiques, pour lesquelles il avait beaucoup de goût, de beaux-arts et surtout de peinture, et je me mis à lire les mêmes livres qu'il lisait, » nous écrivait-elle dans une lettre récente en réponse à quelques questions que nous lui avions adressées. Chez elle, les deux grandes influences souvent contraires et hostiles qui se disputent et déchirent l'esprit de l'enfant, — car l'esprit de l'enfant a ses révolutions et ses luttes quelquefois aussi douloureuses que celles de la jeunesse et de l'âge mûr, — l'instinct d'imitation et la curiosité, s'unirent sans querelle et grandirent sans trouble sous la protection de cette éducation paternelle, d'autant plus efficace qu'elle s'exerçait sans préméditation. Il n'y a pas eu chez Mme Reybaud de vocation littéraire à proprement parler, elle n'a connu aucune de ces circonstances déterminantes qui forcent l'esprit et lui imposent leurs dures conditions. Nulle voix ne

lui a crié : Tu seras écrivain. Non, elle s'est laissé glisser lentement et doucement sur la pente facile où son éducation l'avait placée. Rarement on est entré dans la littérature avec moins de préoccupations personnelles et de parti-pris; elle a écrit des romans à peu près comme on fait la connaissance d'un voisin que le hasard a placé à votre porte; on le voit passer si souvent qu'on finit par le saluer, et après un certain nombre de saluts on arrive à lui parler le plus naturellement du monde. Sa vie présente un tout petit détail qui est bien l'image fidèle de sa destinée littéraire : Mme Reybaud est très versée dans la connaissance de la langue et de la littérature espagnoles; mais ce n'est pas, comme on pourrait le croire, à un goût particulier pour l'Espagne et à un choix prémédité qu'elle doit cette érudition. De même qu'elle avait lu les livres dont parlait son père parce qu'elle l'en entendait parler, elle apprit l'espagnol parce qu'une de ses amies devait se marier en Espagne. Cet incident, qui présente, disons-nous, une image fidèle de sa destinée littéraire, fut en même temps, tout léger qu'il soit, la cause déterminante de sa vocation. Comme pour apprendre une langue il faut de toute nécessité faire des traductions, l'étude de l'espagnol fut l'occasion qui lui mit à la main cette plume élégante et facile qu'elle n'a plus quittée depuis lors. Sa vocation littéraire est donc des plus simples; il serait impossible d'y rattacher la moindre anecdote dramatique. Cette vocation est un fruit si naturel de son éducation qu'il est permis de supposer que, si l'auteur eût été élevé par un autre père, ses vives facultés n'auraient senti aucun désir de s'exercer sur des sujets littéraires; elles se seraient épanouies et auraient donné tous leurs parfums dans le milieu ordinaire de la vie et n'auraient été appréciées que de ceux qui l'auraient approchée et connue. Nous devons de la reconnaissance au docteur Arnaud, puisque, sans l'influence insensible qu'il exerça sur l'esprit de sa fille, nous aurions peut-être été privés de ces récits charmans qui ont occupé nos heures de loisir, et dont quelques-uns comptent au nombre de nos plaisirs intellectuels.

La seconde influence, celle qui a non plus déterminé sa vocation, mais qui, cette vocation une fois arrêtée, a fourni à son esprit les matériaux et la substance de ses écrits, c'est le pays même dans lequel elle est née. La plupart des histoires qu'elle a racontées sont des histoires provençales conservées par la tradition, des aventures restées célèbres dans telle localité, ou des anecdotes contemporaines de l'enfance de l'auteur recueillies dans les conversations du foyer domestique ou du voisinage. Même les plus récentes, comme l'histoire de *Faustine*, qui se rapporte par sa date à la fin du règne de Louis-Philippe, sont des anecdotes rapportées par l'auteur au re-

tour d'une visite à sa Provence bien-aimée. Ce sont là les meilleurs de ses récits; ils se distinguent par une physionomie originale et un accent particulier qui manquent à ceux de ses romans qui sont le résultat de ses lectures, comme *Espagnoles et Françaises*, *Mézélie*, *la Petite Reine*, *Madame de Rieux*. Ce que l'on doit louer principalement dans ces derniers, c'est cet art du récit qui n'abandonne jamais Mme Reybaud; soyez sûr cependant que s'il y a un personnage intéressant ou un épisode original dans ces histoires exotiques, c'est un personnage de la France méridionale ou un épisode provençal. Ainsi la meilleure nouvelle du recueil intitulé *Espagnoles et Françaises* est *l'Avocat Loubet*, histoire de cours d'assises du temps passé; ainsi le meilleur épisode de *Mézélie*, roman de la première manière de l'auteur, mais où ne manquent ni la variété, ni l'attrait, c'est le séjour de Mme d'Effanges et de ses filles chez leurs vieilles cousines d'Avignon. L'intérieur des vieilles demoiselles est peint avec cette science intime qui résulte d'une longue habitude. Partout dans ses récits on sent que l'auteur a son véritable domicile en Provence, et qu'elle n'a partout ailleurs, même à Paris, où elle a séjourné si longtemps, que des *pied-à-terre*. Comme elle connaît bien, d'instinct et d'habitude plutôt que d'observation attentive et d'étude patiente, ces vives et charmantes populations du midi parmi lesquelles elle a vécu, et comme elle les fait agir et parler familièrement devant nous! Ce sont parens, voisins et camarades dont elle nous dira les moindres particularités. Elle sait tous les détails du costume et de l'ameublement, le nom du chien, l'âge du chat, et par qui fut donné le singe qui gambade dans l'antichambre. Ce qui est plus précieux encore que ces mille détails amusans, ce sont les traits originaux du caractère de ces populations qu'elle nous présente sans prétention philosophique, et qu'elle nous fait comprendre ou reconnaître. Les voilà bien telles qu'elles sont, ces populations si mobiles en apparence, qui trompent l'observateur superficiel comme trompent certaines physionomies, ces populations qu'il ne faut jamais prendre au mot, et dont l'intempérance de langage dissimule admirablement les véritables sentimens; fines, rusées, pratiques sous air d'imprudence et de violence, sages sous air de folie; si humbles et si modestes, qu'elles semblent parfois presque basses, et cependant si bien armées de ce don que le vieux marquis de Mirabeau appelait le don terrible de la familiarité, si lentes et si paresseuses, et cependant si actives, — si pleines de déférence pour le rang, et cependant d'une individualité si opiniâtre. Vous retrouverez sans peine dans les récits de Mme Reybaud les contrastes qui distinguent ce pays de la tradition la plus inébranlable et des coups de main les plus anarchiques, vous y re-

connaîtrez surtout cette forte et solide empreinte que l'ancien régime y a laissée, cette empreinte qui se rencontre dans le caractère du méridional le plus démocrate, de celui qui se vante le plus bruyamment de ses opinions modernes. Tous les récits de Mme Reybaud sont en réalité des récits de cet ancien régime dont elle a pu voir dans son enfance les passions encore enflammées, les mœurs encore vivantes, et qui est entré pour une grande part dans son éducation. Ces vieilles histoires de couvent qu'elle nous raconte avec une connaissance si exacte, si circonstanciée, des lieux, des habitudes, des détails domestiques de la vie claustrale, elle les a presque vécues, ayant été élevée dans un vieux couvent par des carmélites que la révolution avait sécularisées de la veille. « Je connus ainsi, dit-elle dans la lettre que nous avons déjà citée, les détails de la vie religieuse et les pratiques traditionnelles dont aucun livre ne fait mention. Les nouveaux couvens n'ont nullement la physionomie des anciens. » *Le Cadet de Colobrières*, *Félise*, *le Moine de Chaalis*, sont nés de cette connaissance intime et pour ainsi dire de cette expérience de la vie claustrale, comme ses autres récits : *Misé Brun*, *Mademoiselle de Malepeire*, *le Cabaret de Gaubert*, *l'Oncle César*, sont nés de la tradition orale et populaire. Aussi la vie qui anime les romans de Mme Reybaud n'est pas cette vie ardente, personnelle, qui naît seulement de l'âme de l'écrivain; c'est le même genre de vie qui anime la parole transmise par la tradition, le récit oral.

Quoiqu'elle soit très libérale, l'ancien régime a donc fait presque tous les frais de poésie de ses romans. C'est à l'ancien régime que revient l'honneur de ses meilleures peintures et de ses plus intéressans personnages : la description du couvent des Annonciades, que la jeune Félise trouble de sa pétulance et scandalise de ses ardeurs; celle de la Roche-Farnoux, où trois générations languissent et se dessèchent comme des fleurs privées d'eau, en attendant la mort d'un vieillard qui s'obstine malicieusement à ne pas sortir de ce monde; celle du château de Colobrières, où la vieille famille des Colobrières meurt noblement de faim, et s'en console en se répétant que noblesse oblige et qu'oisiveté est le premier devoir d'un gentilhomme. Donnez de tels sujets de récit à quelque romancier contemporain, même doué de génie, mais qui n'ait pas reçu l'empreinte et comme le baiser de l'ancien régime expirant : il fera des récits aussi intéressans que ceux de Mme Reybaud, plus grands peut-être, mais à coup sûr moins vrais et moins exacts. Donnez à ce romancier l'histoire de *Misé Brun*, si vous voulez, et elle pourra lui fournir la matière d'un beau livre; mais il y a tel détail poétique qui naît de la vérité locale qu'il ne rencontrera jamais, par exemple l'horreur secrète qu'inspire à la jeune femme ce lourd chapelet, insigne de la

confrérie de pénitens dont son mari fait partie. Un romancier qui aurait vécu plus loin que Mme Reybaud de cette vie de la vieille Provence n'aurait jamais trouvé un pareil trait. Il aurait expliqué la répugnance de la jeune femme par des raisons plus sommaires, plus générales, plus banales, par des raisons qui pourraient s'appliquer aux Provençales d'aujourd'hui tout aussi bien qu'aux Provençales d'autrefois; mais le moyen par lequel cette répugnance se change en horreur, cette suprême goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein, cette flèche presque invisible qui va toucher et détruire les ressorts les plus cachés et les plus fins de l'affection, cet imperceptible *rien* qui triomphe de l'âme contre laquelle ont échoué les plus puissans assauts de la passion, voilà ce qu'un autre romancier n'aurait pas rencontré, parce que ce détail appartient non pas à la vie générale de l'âme, mais à la vie particulière qu'elle a menée à telle époque de la durée. L'âme humaine est semblable en effet à un vaste palais dont les galeries et les salles sont toujours ouvertes, et où les générations d'aujourd'hui peuvent se promener comme s'y sont promenées leurs devancières, mais dont les cabinets et les chambres particulières se sont fermés successivement après le départ de chaque génération. Celui qui, par héritage, par éducation ou par heureux hasard du sort, n'a pas en sa possession les clés qui ouvrent ces chambres ne peut avoir une idée exacte de la vie des générations qui les ont habitées; quelquefois même il arrive que ces clés se perdent et ne se retrouvent jamais. Mme Reybaud possède celle qui ouvre la salle où dorment les souvenirs de l'ancien régime provençal.

La biographie intellectuelle de Mme Reybaud peut, comme on le voit, tenir en quelques lignes. Elle a été élevée par un père homme d'esprit, elle a passé son enfance et sa jeunesse dans un pays riche en souvenirs historiques et en traditions romanesques, et elle en a ressenti l'influence poétique. Autour d'elle cependant, on n'était rien moins que bien disposé en faveur de cet ancien régime expirant, qui façonnait sa jeune imagination. Ses parens et ses amis étaient dévoués à la cause libérale et révolutionnaire, et leurs opinions devinrent et sont restées les siennes; mais, en femme sensée et finement pratique, elle a eu l'art de séparer ses opinions de ses émotions et les intérêts de son esprit de ceux de son imagination. Ses opinions libérales ne lui ont jamais inspiré un mot d'amertume ou de colère contre ces personnages de l'ancien régime dont son imagination aimait les vertus domestiques, les habitudes religieuses, et jusqu'aux préjugés si honorables et aux scrupules si noblement fondés, et sa familiarité avec ces mœurs d'un caractère plus noble que les mœurs nouvelles n'a cependant jamais eu le pouvoir de rabaisser dans son

estime la société nouvelle à laquelle elle appartenait. Mme Reybaud appartient pour ainsi dire à deux régimes de société, et elle a su faire bon ménage avec tous les deux; par son éducation et sa tournure d'imagination, elle appartient à l'ancien régime; par sa naissance, ses amitiés et ses opinions, elle appartient à la société issue de la révolution. Son père, le docteur Arnaud, était un libéral très déterminé. Parmi ses amis d'enfance et de jeunesse, nous rencontrons les noms destinés à devenir illustres de deux jeunes gens, inconnus alors, mais déjà enflammés de ces passions libérales qui devaient s'exprimer quelques années plus tard par des écrits historiques qui ont passé eux-mêmes à l'état d'histoire, tant ils sont intimement liés aux souvenirs des luttes de la restauration et de la révolution de 1830. Ces deux jeunes gens, originaires comme elle de la ville d'Aix en Provence, étaient MM. Thiers et Mignet. Depuis cette époque, les vicissitudes de la vie ont séparé ces trois compagnons de jeunesse et les ont jetés sur des rivages différens, mais leur amitié réciproque n'a point souffert de cet éloignement. C'est plaisir que d'entendre Mme Reybaud revenir sur cette période déjà lointaine de sa vie, tracer les portraits de ses jeunes amis, décrire la pétulante mobilité d'esprit, de gestes, de visage de M. Thiers, la gravité attentive et studieuse de M. Mignet, raconter quelque anecdote sur l'amitié naissante qui devait unir de liens si indissolubles l'Oreste et le Pylade du parti libéral. Elle les voit et les peint tels qu'ils étaient alors; ni les années, ni les changemens politiques n'ont diminué sa vive sympathie pour eux. On me dit que de leur côté ils ont conservé pour elle les mêmes sentimens qu'autrefois, et qu'ils ont su payer son affection de retour. Nous ne citerons qu'un fait que Mme Reybaud ignore probablement, mais qui se rapporte trop directement à notre sujet pour que nous le passions sous silence. C'est à l'intervention et à l'influence de M. Thiers que Mme Reybaud a dû ses premiers rapports avec ce recueil.

Pendant son ministère de 1835, M. Thiers sut trouver assez de loisir, au milieu des soucis politiques qui l'assiégeaient, pour penser à son amie de jeunesse, qui avait débuté dans les lettres depuis quelques années déjà, mais dont les premiers essais n'avaient pas attiré encore l'attention dont elle était digne. Lui, ministre tout-puissant, ne craignit pas un jour de se faire solliciteur pour elle : je dis justement solliciteur, car il n'existait alors aucun lien de sympathie politique entre la direction de ce recueil et M. Thiers. On courait le risque d'un refus, ce qui n'est jamais agréable, même pour ceux qui ne sont pas ministres; ce fut une admission qu'on obtint. Une nouvelle présentée par un ami officieux fut insérée dans la *Revue de Paris*, alors placée sous la même direction que la *Revue des Deux*

Mondes. Cette nouvelle, très originale de fond, très modeste de forme, intitulée *Lazarille*, fut, on peut le dire, le véritable début de Mme Reybaud dans la carrière littéraire. A cette nouvelle en succédèrent plusieurs autres, toujours heureuses, et révélant un talent de plus en plus sûr de lui-même. Aussi le succès ne se fit-il pas attendre, et Mme Reybaud fut-elle bientôt conviée à quitter ce théâtre de la *Revue de Paris* pour celui de la *Revue des Deux Mondes*, où elle débuta par le récit intitulé *la Petite Reine*. J'ai relevé avec plaisir ce petit incident, qui fait honneur à M. Thiers, et j'ai voulu le porter à la connaissance de Mme Reybaud, parce qu'il lui prouvera que cette sympathie que je lui ai si souvent entendu exprimer était méritée, et que, contrairement à ce qui arrive trop souvent, hélas! dans ce monde, où nous aimons par ignorance des êtres que nous devrions haïr, son amitié *avait raison* et ne se trompait pas d'adresse.

La carrière de Mme Reybaud a donc été aussi facile que sa vocation avait été naturelle et simple. Son talent s'est montré pareil à une source qui coule entre deux rives égales, sur un lit de sable fin et uni, avec une lenteur silencieuse. Cette source favorisée n'a rencontré aucun de ces pittoresques accidens de terrain qui pouvaient troubler son heureuse expansion; pas de ces cailloux qui roulent avec un bruit sec au fond de l'eau et rompent indiscrètement le silence qu'elle aimait à garder, pas de ces anfractuosités des rives qui arrêtent l'onde au passage et la font sangloter, pas de ces pentes dangereuses qui la précipitent en lui arrachant un de ces mugissemens pareils à un cri de désespoir, ou un de ces légers cris pareils à un cri de surprise et de folle terreur. Rien n'indique sa présence, et le promeneur passerait sans s'apercevoir qu'il est près d'un vif et frais courant de l'eau la plus limpide, n'étaient un miroitement lumineux et les images reflétées d'objets qu'on ne voit pas. Mme Reybaud a continué sa vie littéraire comme elle l'avait commencée, allant toujours d'un même pas et d'une même allure; il n'y a guère de phases, de périodes, de changemens de manières dans ce talent aimable. Ses romans ne sont pas le résultat des révolutions de sa pensée : aussi ont-ils tous un certain air de famille et ne se distinguent-ils que par des nuances légères. Ils ne tranchent pas l'un sur l'autre, et il n'en est aucun qui pourrait réclamer sur ses frères une supériorité orgueilleuse, qui oserait se donner le droit de les traiter avec trop de mépris. Dans cette nombreuse et presque patriarcale famille de romans, qui ressemble à une de ces vieilles maisons du temps passé, où le père et la mère présidaient chaque jour à une table de vingt enfans, il n'y a pas de ces disparates choquantes et de ces inégalités qui paraissent des injustices. Ils ont tous même bonne apparence,

même air de santé, même charme de visage, si bien qu'on est presque embarrassé de choisir. On peut prendre presque au hasard parmi ses héros et ses héroïnes, on est à peu près sûr de tomber sur une charmante fille ou sur un aimable garçon. Quelle pépinière d'heureux ménages seraient les œuvres de Mme Reybaud, si les héros et les héroïnes de romans pouvaient se marier! Il n'y a vraiment entre ses récits d'autre différence que celle du bien au mieux et du mieux au très bien.

Cependant, comme il arrive souvent, ce ne sont pas les aînés que sont les plus beaux, ni, je crois, les préférés de leur mère. Les enfans intermédiaires et surtout les derniers venus sont ceux qui ont été le plus chéris et qui sont encore regardés avec le plus d'amour. Il y a une éducation aussi pour la maternité, et ce ne sont pas toujours les jeunes mères qui sont le plus prodigues de caresses. Mme Reybaud, semblable en cela aux jeunes mères, a mieux aimé ses enfans à mesure qu'elle en a eu davantage, et ils lui ont coûté plus de joie à mesure qu'ils lui ont coûté moins de douleur. Elle-même nous a fait à cet égard sa confession. « J'apprenais l'espagnol, et naturellement je me mis à faire des traductions, par-ci par-là, de ce qui me frappait; puis j'écrivis de mauvaises petites nouvelles informes, puis un roman, un mauvais roman historique très bête, puis encore un autre roman historique qui ne valait pas mieux que son aîné; il n'en faut pas parler... Depuis mon début, j'ai toujours tâché de faire de mieux en mieux, et quand mes premiers livres me tombent sous les yeux, je me voile la face. » Mme Reybaud est injuste vraiment pour ces premiers livres : j'ai fait récemment la connaissance de plusieurs d'entre eux, et je les ai trouvés de très amusante compagnie, moins différens même de leurs cadets que l'auteur ne veut bien l'avouer. Et puis il faut dire pour leur justification qu'ils existent depuis plus longtemps que les autres; les grâces de l'enfance ont pu se flétrir et les rides se former. Cette remarque de détail une fois faite, j'accorde bien volontiers que les derniers romans ont une supériorité marquée sur les premiers. Les premiers n'étaient qu'amusans et gracieux, ceux de l'âge intermédiaire ont été pathétiques et émouvans, et les derniers venus sont tout à fait remarquables. Un progrès continu au sein d'une fécondité assez surprenante, telle est à peu près la formule du talent de Mme Reybaud. *L'Oblat* est le premier livre dans lequel apparaisse d'une manière sensible ce progrès continu, dont *Mademoiselle de Malepeire* et *l'Oncle César* sont les derniers termes. « De mieux en mieux » est, comme nous l'avons vu, la devise de Mme Reybaud, dont la carrière littéraire n'a pas connu ces irrégularités du talent qui sont si fréquentes chez la plupart des écrivains. Sa carrière littéraire est tout à fait conforme

à la logique et tout à fait conforme aussi à cette opinion qui, assimilant le métier d'écrivain à tous les autres, croit qu'on y devient plus habile à mesure qu'on l'exerce davantage, et que le dernier livre d'un auteur doit être nécessairement le meilleur. Cette opinion, qui est fausse pour la plupart des écrivains, se trouve vraie par exception pour Mme Reybaud.

J'ai dit que les récits de Mme Reybaud répondaient à l'idée que nos pères se faisaient du roman; cependant elle se sépare d'eux complétement sur un point essentiel. Nos pères exigeaient en effet du roman certaines conditions assez particulières, et qui ne répondent plus du tout à nos opinions d'aujourd'hui. Un roman pour eux n'était pas comme pour nous une peinture de la réalité, c'était une sorte d'histoire équivoque, hybride, à moitié vraie, à moitié fausse, une combinaison d'aventures qui pût créer à la fois la double illusion du réel et du chimérique. Ils voulaient que le roman fût *romanesque*, c'est-à-dire, dans leur pensée, excentrique et en dehors des lois obligatoires et rationnelles de la vie. Cette condition du romanesque était imposée non-seulement aux aventures des personnages, mais à leurs sentimens et à leurs caractères. Jamais ils n'auraient admis qu'un héros ou une héroïne de roman pût s'exprimer simplement comme tout le monde, remplir ses devoirs comme tout le monde, et qu'un caractère naturel et simple fût susceptible de rencontrer des aventures extraordinaires. Il devait y avoir dans leur tournure, leurs paroles et leurs sentimens une certaine exagération qui leur imposât la marque du romanesque, et les parquât dans une classe à part. Cette exagération était la ligne de démarcation qui séparait les personnages de roman des hommes et des femmes de la vie réelle. Une honnête femme ne pouvait être une héroïne de roman qu'à la condition d'être trop vertueuse. Un amant n'était digne de ce titre de romanesque qu'à la condition d'être fidèle ou coupable à l'excès. Il ne lui suffisait pas d'être malheureux, il fallait qu'il le fût jusqu'au martyre. En toutes choses, dans les plus petites comme dans les plus grandes, ils devaient dépasser les limites ordinaires qui bornent les actes et les sentimens de l'homme. Il leur était défendu d'admirer un site, de jouer du clavecin, de prier Dieu, de faire leur salut et surtout de se damner comme les autres mortels. Cette obligation bizarre imposée aux héros de roman jetait sur leurs personnes un voile équivoque, un je ne sais quoi d'immoral qui rejaillissait sur le genre même, et lui avait fait le mauvais renom qu'il avait chez nos pères. C'est qu'il y a toujours quelque chose de malsain dans l'exagération, quelque chose de coupable dans l'abus des vertus les plus dignes d'estime. Il est presque inhumain d'être trop vertueux, et même, quoique cela semble étrange à dire, presque immoral d'être

trop malheureux; cela vous place dans une condition exceptionnelle, que vos semblables ne comprennent pas, et qui les remplit de doutes et d'anxiétés. Aussi nos pères considéraient-ils un roman comme un mauvais livre, et, étant données les conditions singulières qu'ils lui imposaient, je ne saurais conclure qu'ils eussent tort.

De leurs idées, Mme Reybaud n'a accepté qu'une partie; elle a repoussé toutes celles qui tendaient à faire du roman un genre pernicieux et coupable. Comme eux, elle pense qu'un roman est avant tout un récit amusant, qui vise non à instruire, mais à faire passer tranquillement de douces heures et à occuper les loisirs laissés par les devoirs de la vie. Comme eux, elle pense qu'un roman doit être une histoire d'aventures et d'amour, surtout d'amour, et que l'inattendu et l'imprévu doivent y dominer. Comme eux enfin, elle veut qu'un roman soit une histoire exceptionnelle, et, comme ils disaient naïvement, une de ces histoires qui ne se rencontrent pas tous les jours, par exemple l'histoire d'une demoiselle noble, exaltée par la solitude, les chimères et les mauvaises lectures, qui épouse un paysan, et qui, au lieu de l'homme naïf qu'elle a rêvé, ne trouve qu'un rustre tout au plus digne du coup de couteau dont elle l'honore dans un accès d'indignation et de mépris trop justifié, ou celle d'une honnête bourgeoise qui s'éprend d'un capitaine de voleurs, et ne découvre la profession de son amant que lorsqu'elle le voit monter à la potence. Mais elle a refusé de donner à ses héros et à ses héroïnes ces exagérations de sentimens et de langage qui les sépareraient des hommes réels. Chez elle, le romanesque s'arrête aux actions et aux aventures de ses personnages, il n'atteint ni leur caractère ni leur cœur. Ses héros traversent des aventures exceptionnelles, mais ils parlent et pensent comme tout le monde; ils sont vertueux sans emphase, simples, sensés, naturels, honnêtes dans leurs allures, mesurés dans leur langage; ils n'ont pas l'air de savoir le rôle qu'ils jouent. On peut dire d'eux en toute vérité qu'ils sont des héros de roman, et qu'ils n'en sont pas plus fiers pour cela. Aussi n'y a-t-il dans ses romans rien qui rappelle cette quasi immoralité que nous trouvons dans les romans qui enchantaient nos grand'mères, rien de ces vapeurs malsaines qui s'exhalent de sentimens affectés et exagérés. Un jour que je l'interrogeais sur le but moral qu'elle s'était proposé en écrivant certains de ses romans, elle me répondit : « J'ai vu dans la vie que le vice est aimable, et que la vertu est ennuyeuse, et j'ai voulu donner à la vertu tous les attraits du vice. » Nous lui rendons ce témoignage, qu'elle a très fidèlement et très heureusement rempli le programme qu'elle s'était tracé.

Et cependant, — contradiction qui peut amener à réfléchir sur les lois qui régissent l'art, et bien faite pour dérouter les consciences

honnêtes qui ont déjà répondu oui avec empressement au programme de Mme Reybaud, — les plus remarquables de ses récits sont ceux qui racontent les folies sinistres et les crimes de l'amour. Au milieu de cette nombreuse famille de jeunes héros et de jeunes héroïnes, à la physionomie assurée et modeste, au cœur sage et tendre, qui ont tous l'air de ne pas mieux demander que de ne pas être des personnages de roman, quatre personnages se font distinguer par ces signes particuliers qui révèlent les êtres prédestinés au malheur, à la passion, et, pour tout dire, voués au roman. Donnons au lecteur leur signalement, afin qu'il puisse aller droit à eux, s'il en éprouve le désir, et qu'il puisse les reconnaître au milieu de la foule de leurs frères et de leurs sœurs. Le premier est un jeune gentilhomme, résultat d'une faiblesse maternelle, dont le visage doux et résigné s'illumine d'un rayon languissant semblable à l'agonie d'une espérance, le moine de Chaalis; — le second, une jeune religieuse du couvent des Annonciades, fille d'un gentilhomme supplicié pour avoir obéi aux suggestions homicides d'un amour criminel, l'ardente Félise, qui entend chanter dans ses veines la sinistre musique du sang paternel. Cette autre est Misé Brun, la belle bourgeoise, dont les passions, jusqu'alors sommeillantes, s'éveillent pour ne plus se rendormir le jour où elle fait la rencontre d'un chef de bandes dont elle ignore le nom redouté. Enfin se présente la dernière et la plus étrange peut-être, la jeune baronne de Malepeire, âme vaine, imagination chimérique, troublée par la solitude et chauffée à blanc par les lectures dangereuses, qui, par un coup de tête insensé, s'unit à un paysan, se punit de son erreur en assassinant son mari, et finit ses jours dans la condition de servante. Les quatre récits où sont racontées les tristes histoires de ces personnes tranchent sur tous les autres d'une manière remarquable; je les recommande spécialement à l'attention de ceux de nos lecteurs qui ne les connaîtraient pas encore, et au ressouvenir de ceux qui les connaissent. Ce sont quatre beaux récits, non plus seulement intéressans et amusans comme les autres œuvres de l'auteur, mais d'une lecture instructive, en ce sens qu'ils engagent à réfléchir et à rêver sur les passions de l'âme, et qu'ils peuvent ajouter quelque chose à nos connaissances psychologiques. Dans la douloureuse histoire du moine de Chaalis, on peut étudier l'impuissance des âmes prématurément brisées, leur résignation sans lumière et sans joie, toute semblable à un visage de saint qui aurait perdu son nimbe lumineux par un accident dont Dieu seul aurait le secret, et cette indifférence qui fait que tout suaire leur est bon pour s'y coucher et ensevelir leur léthargie morale. Lisez aussi l'histoire de Misé Brun, si vous voulez connaître vraiment les angoisses d'une honnête femme qui se sent progressivement envahie par le fléau de l'amour, et l'as-

pect particulier que prend la passion chez une âme vertueuse : ce n'est pas un incendie comme chez les âmes païennes et mondaines, ou chez les cœurs fiers et sans frein; c'est une lente et irrésistible inondation. Des flots de rêveries coupables montent sans bruit, baignent l'âme et la détrempent, ruinent sa base, ébranlent sa solidité, détachent une à une ses résistances, jusqu'à ce qu'enfin elle s'affaisse et s'écroule. Les terreurs, les angoisses, les pressentimens de Misé Brun, ses conversations avec son confesseur le père Théotiste, ses prières impuissantes, composent un tableau des plus pathétiques, et auquel on peut donner le nom de dramatique, quoiqu'il n'y ait en scène qu'un seul acteur visible.

Mais le plus beau de ces récits est sans contredit *Mademoiselle de Malepeire*; c'est à mon avis le chef-d'œuvre de l'auteur, et il s'en est fallu de bien peu que ce petit livre ne fût tout à fait un chef-d'œuvre. Mme Reybaud a surmonté la très grande difficulté de ce sujet, qui est des plus heureux, mais qui est aussi des plus scabreux : elle a su rendre intéressante une héroïne qui n'est pas, qui ne pouvait pas être sympathique un seul instant. Nous nous intéressons à elle sans pouvoir l'aimer, ni la haïr, sans nous sentir le droit de la mépriser, par un sentiment compliqué, mélange de curiosité et de compassion, plus élevé que la curiosité cependant, et moins doux au cœur que la compassion. Le lecteur ressent à cette lecture quelque chose de la stupeur qui s'empara de la noble assistance le soir fatal où Madeleine de Malepeire déclara en face de sa famille et de son fiancé que *l'abbat* Pinatel était son amant et l'époux de son choix. Cette variété bizarre de *l'amour de tête*, ce sentiment semblable à un *calcul* lentement formé, cette exaltation d'un esprit vain, raisonneur et médiocre, échauffé par les lourdes vapeurs de lectures dangereuses ou trop fortes pour lui, cette générosité sans grandeur d'un cœur aride, ont été décrits par Mme Reybaud avec une grande finesse et une intelligence remarquable. Elle explique et fait suivre à merveille tous les mouvemens illogiques et désordonnés de cette âme étrange. Ce qui augmente encore l'effet dramatique de ce beau récit, c'est que la passion, qui en fait le ressort principal, n'a en elle-même rien de sérieux; elle n'est qu'une simple sottise, une illusion, une vapeur colorée de l'esprit, et cependant les conséquences en seront forcément plus désastreuses que celles de l'erreur la plus sérieuse. Le roman est aussi composé avec plus d'art, plus de souci des effets, plus de préoccupation des détails pittoresques que l'auteur n'en apporte d'ordinaire dans ses récits, dont le principal caractère est une facilité cursive. La narration est bien coupée et bien répartie entre les deux conteurs, le vieux marquis et le curé Lambert; la description de la vieille servante morne et taciturne qui cache sous

ses traits flétris par le désespoir, l'âge et la honte, la sépulture d'une beauté depuis longtemps éteinte, le vieux portrait au pastel, la passion posthume qu'il éveille dans le cœur du jeune homme, composent un début des plus heureux, qui fait naître dans l'esprit du lecteur cette inquiétude et cette curiosité craintive qu'éveille la présence du mystère. Si les romans de Mme Reybaud étaient condamnés, ce qu'à Dieu ne plaise, à être oubliés de ceux qui nous succéderont, et qu'on me demandât quel est celui que je voudrais sauver de l'oubli, je nommerais *Mademoiselle de Malepeire,* et après celui-là je demanderais grâce et faveur pour les trois autres que j'ai nommés : *Félise, le Moine de Chaalis* et *Misé Brun.*

Mademoiselle de Malepeire est l'œuvre capitale et tout à fait importante de Mme Reybaud, non-seulement parce que ce roman s'élève beaucoup au-dessus des autres au point de vue de l'art, mais parce qu'il tranche sur eux tous par la nouveauté de la passion qui y est analysée. Ses autres récits se bornent en quelque sorte à nous promener dans les régions déjà connues de l'âme humaine. Celui-ci au contraire explique un sentiment qui n'avait jamais été décrit auparavant. Ce sentiment est la découverte de l'auteur, c'est l'îlot ajouté par elle à la géographie des passions, la plante non décrite ajoutée à l'herbier des sentimens humains. Les romans de Mme Reybaud révèlent en général une connaissance positive et étendue des passions, bien qu'un peu sommaire et élémentaire. On y trouve un excellent résumé des caractères généraux et des effets les plus fréquens des passions, un résumé de tout ce qui a été dit sur elles de plus certain et de plus pratique; mais ce résumé n'ajoute aucune observation nouvelle à la somme des connaissances acquises sur ce vaste et inépuisable sujet. *Mademoiselle de Malepeire* au contraire est un chapitre inédit du grand livre qui est toujours en cours de publication. Là l'auteur ne s'est pas contenté de promener le lecteur dans des campagnes qui sont celles de tout le monde, elle l'a fait entrer dans un petit domaine réservé qui est à la fois sa conquête et son titre de gloire.

Mme Reybaud n'a jamais écrit que des romans. Femme sage et avisée, elle s'est dit sans doute que l'ambition était souvent une mauvaise conseillère, que succès modeste, mais assuré, valait mieux que triomphe incertain, et qu'en littérature comme dans la vie, un bon *tiens* valait mieux que deux *tu l'auras.* Elle a été de cet avis qu'on devait toujours faire les choses qu'on avait appris à faire, et qu'on était sûr par conséquent de bien faire. Comme Candide, elle a cultivé son petit jardin sans souci du parc ou de l'enclos du voisin; mais, plus sage que le héros de Voltaire, elle n'a pas eu à subir, avant d'adopter cette résolution, les tristes désenchantemens d'une

expérience chèrement acquise : elle n'a pas acheté par les échecs et les défaites d'une témérité punie le droit de rentrer dans son jardin, car elle n'en est jamais sortie. Cependant le démon de l'ambition littéraire a rôdé quelquefois autour d'elle, et je ne jurerais pas qu'irrité de tant de sagesse, il ne lui ait parfois chuchoté aux oreilles de perfides conseils. Elle n'est jamais sortie de son jardin, disons-nous; mais une ou deux fois elle s'est surprise à regarder par-dessus les murs. Un instant elle a caressé le désir de joindre à son titre de romancier celui d'auteur dramatique, et en cela elle ne faisait que partager une ambition qui tourmente presque tous ses compatriotes. Les méridionaux sont très portés à croire qu'ils pourraient réussir au théâtre, et c'est généralement du côté de la scène qu'ils portent tous les efforts de leur ambition. On croirait au premier abord que cette ambition doit être couronnée de succès, car ils ont en apparence toutes les qualités qui font réussir au théâtre. Leur conversation, pleine de verve et d'esprit comique, leur personne plein d'entrain et de vivacité vous prédisposent favorablement à l'égard de leurs tentatives; le rideau se lève, et bientôt il ne reste plus rien de vos illusions. Ce qu'ils ont de verve, d'entrain, d'esprit comique, de passion, semble absolument inhérent à leur être et ne pouvoir pas plus se communiquer que ne peut se communiquer la force ou la beauté. Ce don dramatique est une *propriété* de leurs personnes, ce n'est pas une faculté de leur esprit. C'est ainsi seulement que je puis m'expliquer leurs échecs dans le genre dramatique, qui, par un privilége particulier, semble être le domaine des populations plus froides et moins pétulantes du nord, les Champenois, les Parisiens, les Normands. Mme Reybaud a bien des qualités qui conviennent à l'auteur dramatique : elle possède la rapidité, la bonne humeur, la verve; elle possède à un degré éminent le don de rendre visibles par l'action et le débit les plus secrètes nuances de sa pensée, le don de *jouer*, de *représenter* ses observations morales, de communiquer dramatiquement, pour ainsi dire, ses réflexions à son interlocuteur. Aurait-elle mieux réussi au théâtre que la plupart de ses compatriotes? Cela est possible, mais douteux. Elle aurait pu réussir à la longue, après un apprentissage toujours pénible, lorsqu'il n'est pas fait dans la jeunesse, peut-être après plusieurs échecs; c'eût été acheter trop cher un succès douteux. Elle-même semble l'avoir senti, car elle ne s'est pas fait prier pour condamner à l'oubli un *Sébastien de Portugal* que le comité du Théâtre-Français avait reçu à correction en 1845 ou 1846, et pour jeter au panier un essai de comédie moderne composé dans ces dernières années, et nous croyons qu'elle a sagement agi.

Certaines personnes, et je suis du nombre, je l'avoue, aiment à deviner un écrivain d'après ses œuvres, et cherchent volontiers dans les livres une image de l'auteur. Nous voulons croire que l'écrivain ressemble à ses écrits, et nous sommes douloureusement désappointés lorsque nous apprenons, lorsque nous découvrons que le miroir est infidèle, ou que l'image qu'il reflétait est obtenue par un art magique et ne répond à aucune personne réelle. Cette opinion, si honorable, si profondément enracinée dans le public, et qui est fondée sur les instincts les plus vrais de la conscience, mérite presque cependant de porter le nom de préjugé, tant elle reçoit de fréquens démentis; mais nous aimons à informer ceux qui partagent cette croyance, et qui n'ont pu s'en guérir malgré l'expérience, qu'ils n'ont à craindre avec Mme Reybaud aucune déception de ce genre. L'aimable Provençale est tout à fait la femme que laissent soupçonner ses romans, et l'idéal que le lecteur a pu se former de sa personne ne souffrirait, j'en suis sûr, aucune atteinte de la connaissance intime de la réalité. Spirituelle, sensée, familière, elle était digne de vivre dans la compagnie des bonnes gens qu'elle a mis en scène, et rien n'empêche de croire en effet qu'elle a vécu avec eux. Certainement elle a aidé la pauvre baronne de Colobrières à rapiécer ses vieilles robes, et donné en son absence des ordres à la Rousse pour le maigre souper de la famille; certainement elle a prêté la main à la réconciliation de la famille de Colobrières avec la famille Maragnon. Elle causait sans doute avec la tourière du couvent des Annonciades le jour où Félise vint frémissante frapper à la grille qu'elle avait cru ne plus voir s'ouvrir pour elle. Elle est, comme ses héros et ses héroïnes, modeste, patiente, sachant prendre la vie comme elle se présente et le vent comme il souffle. Pas plus qu'eux elle n'appartient à la race des abstracteurs de quintessence et des poursuivans de chimères. Elle sait combien le bonheur idéal est une friandise difficile à obtenir, et en femme pratique elle ne le conseille à personne et se borne à recommander le bonheur tout fait ou celui qu'on peut se faire avec les élémens qu'on a sous la main. La mélancolie lui est inconnue autant que la subtilité; il n'y a pas de malheur qui lui paraisse inconsolable : elle admet volontiers que les tristesses ont une limite, et qu'on ne doit pas plus porter éternellement un chagrin qu'on ne porte éternellement un deuil. Pour tout dire, sa personne est en si parfaite harmonie avec ses écrits, que nous n'avons pas hésité à tracer d'elle ce léger croquis, et à le donner comme la conclusion la plus naturelle et la plus logique à la fois des pages que nous lui avons consacrées.

ÉMILE MONTÉGUT.

DES AGENS

DE

LA PRODUCTION AGRICOLE

II.

PRÉPARATION DU SOL.

DRAINAGE, IRRIGATIONS, COLMATAGE.

I. *Drainage des terres arables*, par M. Barral, 4 vol., 1854-1860.— II. *Agricultural Drainage*, by T. Gisborne. — III. *Die Drainage*, von professor Stockhardt, Leipzig. — IV. *Manuel de l'Irrigateur*, par Villeroy et Muller. — V. *Traité pratique de l'Irrigation des prairies*, par Keelhoff.

On a montré, dans une étude précédente (1), que le rôle des engrais consiste à fournir au sol les élémens qui lui manquent, ou qui ne s'y trouvent point assez complétement dissous pour passer rapidement dans les tissus de la plante. L'espèce et la quantité des engrais doivent aussi varier avec la composition des terres. Il nous reste donc à étudier cette composition, avant de nous occuper des engrais *mixtes*, ou formés de matières organiques et minérales. Ces engrais, plus ou moins riches en substances organiques azotées, en débris ou déjections des animaux, ne peuvent accomplir les transformations qui les rendent assimilables par les plantes sans emprunter à l'air et à l'eau, interposés dans les interstices du sol, une grande partie de l'oxygène nécessaire à la fermentation. Si donc l'eau est stagnante dans le sous-sol, si l'air ne se renouvelle que difficilement dans l'épaisseur de la couche arable, voici en résumé

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1860.

les influences désastreuses dont les plantes et surtout les radicelles ont à souffrir. D'abord l'eau, qui remplit les interstices de la terre, en exclut presque la totalité de l'air indispensable à la respiration de ces jeunes organismes. Ensuite l'évaporation qui s'opère à la superficie du sol refroidit à la fois les racines, les feuilles et les tiges, et affaiblit dès lors l'activité végétative dans tous les organes de la plante. Les délicates spongioles qui terminent les extrémités radicellaires, placées ainsi dans des conditions anomales qui ne pourraient convenir qu'à des plantes aquatiques, se désagrégent : les cellules, devenues turgescentes, se disloquent en partie, elles tombent dans le liquide qui les baigne de toutes parts. L'eau, dont l'excès et la stagnation produisent tous ces désordres, enlève en pure perte aux engrais les substances solubles qu'ils contiennent, et ces nouvelles solutions aqueuses, loin de se montrer utiles à la végétation, sont beaucoup plus nuisibles aux radicelles que ne le serait de l'eau pure. Enfin les plantes dont les racines superficielles ont échappé à une immersion complète n'offrent, malgré une végétation parfois active, qu'une structure trop faible pour résister au poids et au choc des eaux pluviales, qui bientôt les renversent sur le terrain et compromettent la récolte tout entière.

Tels sont les dangers que le *drainage* et le *colmatage* sont destinés à combattre. Les principaux effets du drainage peuvent se résumer ainsi : dégagement des eaux souterraines, aération du sol, élévation de la température moyenne et assainissement des localités humides, résultats directs qui ont eux-mêmes pour conséquences de favoriser la végétation des plantes, d'accroître et d'améliorer les récoltes tout en les rendant plus hâtives, de préparer le sol à recevoir de riches engrais et des irrigations fécondantes. Quant au colmatage, il consiste, en des circonstances locales particulièrement défavorables, à changer, à l'aide de procédés très simples, la configuration des surfaces irrégulièrement ondulées, à transformer des vallées marécageuses, à combler les fonds bas, humides et malsains, au moyen d'un limon fertile ou de terres végétales entraînées par des eaux courantes bien dirigées, à obtenir ainsi une surface plane facile à cultiver, une couche arable parfaitement disposée à profiter de l'action des engrais mixtes (1). Déjà nous avons signalé ici même quelques-uns des remarquables avantages du drainage tubulaire (2); mais, en indiquant alors cette méthode comme une des plus grandes inventions agricoles du XIXe siècle,

(1) Le mot *colmatage* tire son origine du verbe italien *colmare*, combler, d'où dérive encore le nom de *colmates*, qui désignent les terres nivelées et assainies par ce procédé.

(2) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1855.

nous nous sommes borné à décrire sommairement les résultats qui touchent à la production des céréales. L'utilité beaucoup plus générale de cette pratique, que nous envisageons ici au point de vue des engrais mixtes, dont elle favorise l'action, justifie les détails dans lesquels nous allons entrer.

I. — LE DRAINAGE.

L'utilité des pratiques relatives à l'assainissement des terres humides fut de très bonne heure reconnue. Les préceptes formulés du temps de Columelle remontent à l'année 42 de notre ère, et les conclusions si nettement déduites par Olivier de Serres de ses observations expérimentales, publiées depuis deux cent soixante ans dans son *Théâtre d'Agriculture*, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. On ne pouvait guère cependant généraliser l'application de ces traditions locales avant la découverte toute récente d'une méthode qui permît de mettre à la portée des propriétaires de terres argileuses en tout pays les élémens complets d'un drainage économique, d'établir ces manufactures de tubes en poterie moulés par l'action intermittente ou continue de machines dont on connaît aujourd'hui plus de cent modèles.

La cuisson à la température rouge des tubes argileux préalablement desséchés à l'air a pour effet de rendre l'union plus intime entre la silice (acide silicique) et l'alumine; l'argile (silicate d'alumine) se contracte, et après cette sorte de retrait ses particules, fortement adhérentes entre elles, ne peuvent plus être désagrégées par l'eau. Pour cuire les tubes, on les place debout dans des fours construits avec des briques ordinaires. C'est ainsi que les Romains, à Famars (1) et sur tous leurs campemens dans les Gaules, ont su fabriquer des conduits en briques creuses très résistans et destinés à différens usages, entre autres à l'écoulement des eaux de leurs habitations et de leurs salles de bains. On en retrouve encore de nombreux vestiges aux environs de Valenciennes, comme dans les ruines de ces thermes gigantesques où les eaux minérales étaient si largement utilisées par les Romains.

Le premier essai du drainage tubulaire en France paraît avoir eu lieu en 1845 sur la propriété de M. Lupin, dans le département du Cher; mais on devait cette innovation à l'Angleterre, et quelques années plus tard, vers 1850, nous reçûmes la mission d'aller étudier

(1) Village du département du Nord, dont le nom vient de *Fanum Martis*, lieu consacré à Mars.

le drainage tubulaire dans les usines spéciales et dans les fermes des trois royaumes de la Grande-Bretagne, où il avait pris un développement considérable (1). Les premières manufactures que nous visitâmes aux environs de Londres étaient encombrées de tuyaux en poterie qui offraient des embouchures larges de 10 à 30 et jusqu'à 36 centimètres. Ce n'étaient pas des engins agricoles; ils étaient seulement destinés à être adaptés aux maçonneries des maisons pour faire descendre les eaux ménagères dans les égouts ou *drainer* les habitations. On avait étendu à cette ancienne pratique, connue du temps des Romains, le nom nouveau de la récente invention rurale. En un mot, c'était un système de *drainage des villes* que nous avions tout d'abord rencontré, lorsque nous cherchions un *drainage des champs*. Toutefois nos observations sur ce point ne furent pas dénuées d'intérêt. Nous vîmes fonctionner d'abord les malaxeurs mécaniques qui opèrent le mélange intime des sables ou des cimens avec l'argile plastique, ensuite les puissantes presses, soit hydrauliques, soit à vis en fer, qui refoulent ces *terres corroyées* sur de fortes filières, et forment à l'instant un ou plusieurs gros tubes successivement coupés par un fil métallique à mesure qu'ils descendent de la filière, et enfin portés aux séchoirs. En voyant cette série d'opérations mécaniques, nous pûmes prendre une idée assez exacte des principes sur lesquels s'est établie depuis lors la fabrication des tubes du drainage rural.

L'utilité et l'importance du drainage ne pouvaient d'ailleurs paraître nulle part aussi grandes peut-être que dans les terres de la Grande-Bretagne. En effet, presque partout, en traversant les cultures plus ou moins soignées, les friches et les bruyères des trois royaumes, on voyait les raies du sol cultivé en *billons*, de même que les parties déclives des terrains incultes, accuser la présence d'eaux stagnantes retenues par les argiles du sous-sol ou maintenues par le niveau des ruisseaux, mares et pièces d'eau environnantes. A ces indices certains de la nécessité du drainage, il faut encore ajouter la grande difficulté que l'on éprouve en face d'un terrain trop dur : si l'on s'y prend trop tôt, l'on perd son temps, ses ustensiles et ses forces; si l'on attend trop tard, le sol détrempé est pâteux, les attelages s'y enfoncent, et dans les deux cas la terre reste en mottes qu'on ne peut briser. L'utilité du drainage est encore manifeste lorsque, les eaux stagnantes n'apparaissant pas à la super-

(1) A cette époque, bien que l'on désignât depuis très longtemps sous le nom de *drains* les canaux, tranchées, rigoles, que l'on creuse au milieu des marais pour faire écouler l'excès des eaux, le mot *drainage* n'était pas créé. Il ne se trouve pas dans le grand dictionnaire de Wilson, en 1833. On le rencontre pour la première fois dans le dictionnaire anglais-français de Léon Smith, publié en 1850.

ficie du sol, on peut, au moyen de sondages opérés à une faible profondeur, en reconnaître la présence sous l'épaisseur de la couche habituellement atteinte par la charrue.

Les résultats déjà obtenus en 1845 dans la Grande-Bretagne avaient permis d'observer que le drainage, en diminuant divers effets de l'humidité, rend certaines régions plus salubres, et qu'en élevant la température moyenne par la substitution même de l'écoulement souterrain à l'évaporation superficielle, il hâte les progrès de la végétation et la maturité des grains. A ces effets se joint l'action remarquable des argiles, qui, retenant les composés salins et ammoniacaux des eaux qui les traversent, cèdent plus tard à la végétation ces engrais solubles. Depuis l'époque où en 1850 M. Way démontrait expérimentalement la fixation des sels ammoniacaux et alcalins dans les argiles, les expériences de M. Barral, puis celles de MM. Cloëtz, Mangon et Millon, ont mis en lumière deux résultats des plus importans : 1° par suite du drainage et sous l'influence de la température moyenne plus élevée de l'air introduit dans le sol et des eaux infiltrées, les matières organiques altérables se décomposent et forment de l'ammoniaque et de l'acide azotique que les plantes peuvent absorber; 2° en raison de la porosité du sol, l'azote de l'air atmosphérique, introduit par les conduites souterraines, peut en partie s'unir à l'oxygène, former de l'acide azotique et du carbonate d'ammoniaque où les tissus des végétaux puisent une partie de leur alimentation, qui ne coûte rien au cultivateur.

Une fois l'utilité du drainage démontrée, quelles étaient les conditions les plus favorables à l'emploi du nouveau procédé agricole? En ce qui regarde la forme des tubes, on avait admis généralement en Angleterre que des conduits cylindriques à section circulaire, posés bout à bout au fond des rigoles, étaient plus économiques que des tubes à section elliptique ou que les conduits primitivement en usage, formés de deux pièces : une tuile plate recouverte d'une tuile courbe. On avait aussi reconnu que, dans les terrains où des tassemens inégaux sont à craindre, il faut consolider les joints à l'aide de courts manchons également en poterie dans lesquels s'engagent les deux bouts en contact des tubes, ainsi rendus solidaires et protégés contre les déplacemens et la flexion.

Parmi les nombreuses machines inventées depuis 1850, on accorde aujourd'hui la préférence à celles qui font sortir, suivant une direction horizontale, les tubes cylindriques en argile pétrie mécaniquement, épurée en traversant une grille métallique, puis moulée à son passage dans les sections annulaires de filières spéciales. Afin d'éviter la déformation des tubes, on recommande toujours de mélanger une assez forte proportion de sable fin qui diminue le retrait

de la pâte argileuse, d'opérer lentement et régulièrement la des siccation à l'air, puis la cuisson dans les fours où les tubes sont verticalement rangés (1). Quant aux diverses machines à mouler les tubes, toutes sont fondées sur l'emploi de filières semblables aux plaques des presses italiennes à macaroni.

La profondeur des rigoles au fond desquelles les tubes sont placés en lignes droites sous une inclinaison légère doit être telle que les ustensiles aratoires ne puissent l'atteindre, et que les racines des plantes cultivées ne puissent pénétrer entre les joints pour s'introduire dans les tubes, où elles occasionneraient des obstructions. Les tuyaux doivent être placés à une profondeur de 80 centimètres au moins, mais plus généralement de $1^{m}10$ à $1^{m}30$; dans quelques conditions exceptionnelles, on peut creuser les rigoles jusqu'à $1^{m}50$ et même $1^{m}80$. A mesure que la profondeur est plus grande, l'écartement entre ces rigoles s'accroît depuis 5 jusqu'à 20 mètres. Dans tous les cas, le diamètre intérieur des tubes varie de 30 à 35 millimètres. Les drains collecteurs qui reçoivent diagonalement ces tubes sont placés dans les petites vallées que forment entre elles les pentes du terrain. Ils doivent suffire à l'écoulement de toute l'eau amenée par les tubes et avoir un diamètre d'au moins 40 millimètres. Enfin plusieurs de ces premiers tuyaux collecteurs versent les liquides qu'ils contiennent dans une deuxième série de tuyaux collecteurs plus gros ayant de 50 à 60 millimètres de diamètre, et dont le nombre est proportionnel à la surface du terrain drainé. Un tuyau collecteur principal de 40 à 60 millimètres de diamètre suffit pour recevoir les eaux du drainage pratiqué sur une étendue maximum de 4 hectares. Pour drainer un hectare, en supposant des intervalles de 13 mètres et des rigoles à une profondeur de $1^{m}15$, il faut environ 770 mètres de drains, représentant 2,333 tubes longs chacun de 33 centimètres.

Les détails que nous venons de donner ne sauraient dispenser au surplus de s'adresser à un ingénieur spécial pour obtenir un plan définitif comprenant les nivellemens du terrain, les résultats des sondages, l'étendue, le nombre et la profondeur des rigoles à creuser, et la direction des eaux à verser au dehors de la propriété; mais ils permettront de se rendre approximativement compte de la dépense probable du drainage à établir sur une propriété d'une certaine étendue. D'ailleurs, en ayant recours aux ingénieurs de l'état, soit directement, soit par l'entremise du Crédit foncier, récemment chargé de subvenir aux frais du drainage sur le fonds commun de

(1) Il n'est pas nécessaire d'ailleurs d'employer une argile réfractaire (ou résistante à une température très élevée); il suffit qu'elle ait une qualité plastique telle qu'on la puisse mouler facilement, et qu'après la cuisson les objets obtenus soient compactes, sonores et résistans à l'eau autant que les tuiles usuelles.

100 millions affecté à des prêts spéciaux, les propriétaires seront gratuitement informés des conditions plus ou moins favorables sur lesquelles ils pourront compter pour réaliser sur leurs domaines de pareilles améliorations. Dans certaines circonstances locales, heureusement assez rares, ils sauront que le sous-sol imperméable, formé d'un tuf trop rapproché de la superficie et difficile à entamer, occasionnerait des dépenses de main-d'œuvre trop considérables pour que l'opération pût être entreprise avec profit. Dans d'autres occasions où les pentes naturelles n'offriraient pas d'issues aux eaux en dehors de la propriété, ils reconnaîtront peut-être qu'il serait plus économique de percer les couches imperméables et de faire infiltrer au-dessous même de ces couches les eaux superficielles à l'aide d'une sorte de drainage vertical.

En 1850, le prix du drainage dans la Grande-Bretagne revenait de 3 à 4 livres sterling l'acre (de 185 à 246 francs l'hectare), en supposant les rigoles espacées à seize pieds (5 mètres). On estimait déjà que, dans des circonstances favorables, le prix de l'établissement du drainage peut être payé par l'accroissement de valeur du produit net d'une seule récolte obtenue sur un sol qui ne donnait jusque-là que de mauvaises plantes herbacées. En tout cas, les frais de premier établissement du drainage sont largement compensés par un intérêt annuel à la charge du fermier, qui de son côté gagne à cette amélioration un accroissement notable dans son revenu net. De pareils avantages, dès lors admis dans la Grande-Bretagne, fournirent les bases d'après lesquelles des prêts importans furent offerts aux agriculteurs et acceptés par eux avant que des sommes bien plus considérables encore fussent consacrées à de semblables opérations par des spéculations privées. Sur les 100 millions que le gouvernement anglais avait mis à la disposition des agriculteurs, 63 reçurent cette destination au bout de quelques mois, tandis que d'une somme égale consacrée en France par l'état et le Crédit foncier à la propagation du drainage, 100,000 francs à peine (moins de la six-centième partie) purent être consacrés à un pareil emploi! La raison principale d'une aussi grande différence entre la conduite des agriculteurs français et celle des agriculteurs anglais, c'est que ceux-ci ne furent astreints à fournir d'autres sûretés au trésor national que la garantie résultant de l'accroissement de valeur produit par l'amélioration agricole elle-même, tandis qu'en France l'hypothèque devait frapper sur la valeur foncière totale : or, parmi les propriétaires disposés à profiter de ces avances, il s'en trouva bien peu qui fussent en mesure d'offrir de telles garanties, exemptes de toute obligation légale antérieure. Il semble donc résulter de cette double épreuve que le seul moyen de donner dans une pareille voie la plus

vive impulsion à l'agriculture, ce serait de l'autoriser à offrir en garantie des sommes empruntées par elle la plus-value calculée sur des améliorations de toute nature, — drainage, irrigations, colmatage, — et d'avance appréciée par des ingénieurs compétens.

Outre les raisons financières, le drainage peut rencontrer des causes toutes naturelles d'insuccès. Dans certaines terres où l'oxyde de fer abonde, les eaux égouttées dans les drains y portent parfois des dépôts ocracés qui les engorgent; cet accident se manifeste surtout pour le drainage exécuté avec des tubes de faible diamètre. Un autre accident arrête quelquefois assez promptement l'écoulement de l'eau dans les drains, c'est l'introduction des racines entre les joints; il se forme alors dans le tube un amas chevelu de radicelles vulgairement désigné sous le nom de *queue de renard*, et tellement volumineux qu'il intercepte bientôt le passage. On doit donc éloigner les rigoles des arbres qui sont en bordure, ou arracher ceux-ci lorsqu'ils avancent dans l'intérieur du champ à drainer.

Les causes principales des dépôts ocracés ont été reconnues par M. Mangon dans l'action de l'air atmosphérique, qui rend l'oxyde de fer insoluble, et dans le dégagement du gaz acide carbonique entraîné par les courans d'air. Pour supprimer ce double effet défavorable, M. Mangon fit arriver toutes les embouchures des petits tubes au-dessous du niveau de l'eau dans les tubes collecteurs; on obtiendrait le même résultat sans doute en faisant déboucher ces derniers tubes seulement, au-dessous du niveau du liquide, dans les petits réservoirs ou *regards* interposés sur leur parcours, car alors le libre passage de l'air serait également intercepté. — Quant aux obstructions occasionnées par les racines des arbres en bordure ou des haies qui séparent certains héritages, on les combat d'ordinaire en interposant, entre les drains et ces arbres, des fossés profonds de 2 mètres au moins et remplis de pierraille. On suppose que les racines ne pourront traverser une couche de pierres qui n'offre pas sensiblement de substances assimilables par la végétation. Cependant il arrive encore souvent que peu à peu la terre végétale, venant à s'introduire entre les interstices des pierres ou des cailloux, y attire naturellement les radicelles, et que celles-ci, une fois engagées, continuent à se développer et traversent bientôt l'obstacle. Le mieux serait de maçonner ces fossés, au moins sur une de leurs faces, d'un mince ciment de chaux et de sable; la dépense serait médiocre, et ce moyen offrirait en tout cas les plus sûres garanties contre le passage des racines.

Le prix courant du drainage tubulaire dans les diverses contrées où de grands travaux de ce genre ont été entrepris a varié beaucoup, suivant que les circonstances locales (nature des terres,

écartement des *drains*, débouché des eaux, etc.) se sont trouvées exceptionnellement favorables ou défavorables; il a flotté entre les limites extrêmes de 85 francs à 1,500 francs pour l'assainissement complet d'un hectare. Toutefois, dans les conditions qui se rencontrent le plus généralement en Belgique, en France, en Angleterre et dans les différentes localités de la Saxe, de la Bohême et de la Prusse, les prix du drainage ne varient qu'entre des limites peu étendues; on en pourra juger d'après les résultats pratiques suivans, qui comprennent des opérations dirigées sur des terres argileuses et argilo-siliceuses plus ou moins compactes, les unes homogènes, les autres chargées de pierres dont il a fallu déblayer le terrain, d'autres enfin portant sur un sous-sol de tuf que l'on a été obligé d'entamer avec le pic.

En Belgique, la moyenne générale des prix est évaluée, dans un rapport officiel de M. Leclerc, à 201 francs 12 centimes l'hectare. Dans ce royaume, les travaux de drainage réalisés jusqu'au commencement de l'année 1858 s'appliquaient à 37,000 hectares. En France, à la même époque, on comptait déjà 69,000 hectares de terrains drainés. Les opérations d'un drainage tubulaire très soigneusement exécuté par M. Dufour, de 1850 à 1852, dans le département de Seine-et-Marne, sur 140 hectares de terres argilo-siliceuses à sous-sol argilo-calcaire de la ferme des Corbins, propriété des hospices, ont coûté en totalité 12,000 francs, ce qui représente un prix moyen de 85 francs 71 centimes par hectare. M. Dufour avait adopté pour les drains une profondeur moyenne de 1^{m} 10 à 1^{m} 20; les rigoles étaient creusées à des distances de 15 à 20 mètres les unes des autres. Un drainage exécuté de 1854 à 1856, sous la direction de M. Jacquemart, dans le département de l'Aisne, sur 109 hectares de terres argileuses plus ou moins compactes et difficiles à travailler, a présenté un prix coûtant moyen de 243 francs 18 centimes par hectare, la dépense la plus forte ayant été de 309 francs 66 centimes, et la plus faible de 198 francs 50 centimes seulement. — Chez M. Vandercolme, cultivateur dans l'arrondissement de Dunkerque, où l'on a substitué avec succès le drainage tubulaire à l'ancien système des fossés, sur seize pièces de terre argileuse composant une ferme de 31 hectares, le prix du drainage a été de 161 francs par hectare, et de 167 francs en y ajoutant les frais du nivellement et de la confection d'un plan spécial. M. Alby, ingénieur expérimenté, commença en 1850 un drainage dans le département du Tarn, qu'il continua sur une étendue de 17 hectares autour du château de Parisot, près de Dourgue. Le compte détaillé du prix auquel s'élevèrent les travaux dans l'une des terres où opéra M. Alby est cité par M. Barral comme l'un des exemples des prix

d'établissement du drainage en France. Il en résulte que sur cette pièce, de 1 hectare 55, où les drains furent espacés de 10 mètres et creusés à une profondeur minimum de $1^{m}25$, le prix de toute l'opération a été de 210 francs pour un hectare. La fabrication des tuyaux avait eu lieu près du terrain, avec une machine prêtée au fabricant. Sans cette circonstance, le prix de revient se fût élevé à 219 francs. Enfin, si la fabrique eût été plus ou moins éloignée, il aurait fallu tenir compte des frais du transport des tubes et manchons, employés au nombre de 6,350.

Le prix moyen pour l'Angleterre et l'Écosse n'a pas dépassé 136 francs 10 centimes par hectare, tandis qu'en Irlande, où généralement la profondeur des rigoles est plus grande et l'écartement moindre, le drainage est revenu en moyenne à 296 fr. 50 c. — En Saxe, d'après le professeur Stockhardt, le prix moyen du drainage ne s'est élevé qu'à 153 francs 63 centimes par hectare, bien que les drains aient été rapprochés à $8^{m}50$ de distance et creusés à une profondeur moyenne de $1^{m}13$. Ce prix, si peu élevé dans de telles conditions, s'explique par le coût de la main-d'œuvre et du combustible, qui sont à très bon marché en Saxe. — Suivant M. Kreuter, les grands travaux de drainage exécutés en Bohême, dans les terres du prince Schwarzenberg, ont coûté de 158 francs à 223 francs l'hectare, l'écartement des drains étant compris entre 11 et 15 mètres, et la profondeur moyenne atteignant $1^{m}26$. — Les prix du drainage en Prusse, d'après le même savant, ne dépasseraient pas en moyenne 228 fr. l'hectare.

De ces divers relevés, on peut déduire une moyenne générale de 264 francs, moyenne presque deux fois plus élevée que celle de l'Angleterre, où cependant le nombre des tubes employés par hectare est à peu près le même que chez nous : la différence tient surtout au prix du combustible et par conséquent des tubes en chaque localité, prix bien moindre en Angleterre qu'en France. Quant au résultat financier définitif ou au produit net d'une pareille amélioration agricole, on peut dire que dans toutes les circonstances favorables où les saisons ne s'opposent pas à l'accroissement normal des récoltes, et lorsqu'en même temps les cours commerciaux des grains et fourrages se trouvent convenablement rémunérateurs, l'excédant de production dans le cours d'une seule année suffit pour compenser les frais de premier établissement du drainage. Enfin, sauf d'exceptionnels insuccès qu'il eût été facile de prévoir, l'accroissement des produits annuels suffit pour payer l'intérêt et en quelques années l'amortissement complet des sommes avancées. A plus forte raison, ces résultats sont-ils rapidement acquis lorsqu'il est possible d'employer les eaux surabondantes du sol, écoulées par les drains,

à l'arrosage des terres en culture situées à un niveau inférieur. Ces terres profitent ainsi des substances nutritives entraînées en solution dans les liquides filtrés au travers des couches de terre végétale et des argiles du sous-sol. Et, chose remarquable, la pensée de cette utile application accessoire remonte encore au temps d'Olivier de Serres, qui l'exprima en termes formels et précis, alors que le nom du *drainage* moderne n'était pas inventé et qu'on y suppléait incomplétement à l'aide de fossés d'écoulement empierrés ou maintenus par des fascines alignées au fond des rigoles et recouvertes de terre. Voici ce que publiait Olivier de Serres sur l'irrigation des sols inférieurs par les eaux des terres assainies : « La terre est d'autant meilleure que, longtemps reposée sans pouvoir rien produire, engardée par les eaux, elle a fait amas de fertilité, outre lequel revenu, des eaux nuisibles éparses ramassées en un lieu se pourra former une source de fontaine telle grande et abondante qu'elle suffira pour l'arrosement des prairies. »

Si dans le cours de l'année 1860, exceptionnellement froide et humide, l'utilité de l'assainissement, de l'aération et de l'échauffement du sol par la voie économique du drainage a été manifeste à tous les yeux, l'année 1861, au milieu de ses alternatives extraordinaires d'un hiver rigoureux, de pluies diluviales, de grande chaleur et de longue sécheresse, excitant tour à tour des craintes et des espérances exagérées, aura pour les agriculteurs expérimentés les mêmes enseignemens, et doit conduire à de semblables conclusions. D'abord les blés, surpris par les fortes gelées dans le sol détrempé, dépourvus d'ailleurs du manteau de neige qui d'ordinaire les protége en cette saison, souffrirent plus ou moins dans leurs organes aériens et dans leurs racines çà et là dénudées. En quelques endroits, il fallut retourner à la charrue ces semences d'automne, afin d'y substituer les céréales moins productives du printemps. Dans le plus grand nombre des localités, les espaces vides purent se remplir, grâce au tallage des blés ou pousses nouvelles, entourant les premières touffes : les tiges se dressèrent nombreuses, serrées, surmontées bientôt de volumineux épis, et l'on crut pouvoir compter sur une abondante moisson. Cependant on n'était pas au bout des déceptions : des chaleurs tropicales, succédant tout à coup aux pluies surabondantes, amenèrent ce concours de l'humidité extrême et de la température élevée si favorable au développement des végétations cryptogamiques. En quelques jours, dans un grand nombre de régions agricoles, la végétation, luxuriante jusque-là, s'affaiblissait sous les étreintes d'un champignon d'une extrême ténuité, mais doué d'une faculté si prodigieuse de multiplication, qu'on ne pouvait traverser un champ de blé sans que les vêtemens fussent tachés et tout couverts de la

poussière rouge orangé du *rubigo vera,* vulgairement nommé *rouille* du froment.

L'habile directeur de la ferme de Grignon reconnut dans cette affection spéciale la principale cause qui réduisait à 20 ou 22 hectolitres de grain par hectare la récolte que dans les derniers jours de juin il avait évaluée, d'après la belle apparence des blés, à 35 hectolitres. Bien qu'un certain nombre de grandes exploitations aient été à l'abri des atteintes du mal, tout annonce maintenant que le déficit sur l'ensemble des récoltes de 1861 abaissera le rendement total au niveau des années moyennes, probablement même un peu au-dessous, au lieu de l'abondante production sur laquelle d'abord on avait cru pouvoir compter (1). Une certaine compensation nous est du moins acquise aujourd'hui que nous savons, à n'en pouvoir douter, depuis la rentrée totale de la moisson, combien le blé de 1861, récolté heureusement dans d'excellentes conditions, sera plus sec, plus pesant et de plus facile conservation que les produits obtenus en 1860 (2).

En exposant ces faits, nous ne croyons pas sortir de notre sujet, car nous voulions surtout faire remarquer qu'en certaines localités les influences du drainage auraient pu prévenir en grande partie les préjudiciables effets des intempéries de l'année 1861, si l'assainissement des terres se fût généralisé en France, où, sur 12 millions d'hectares, on en compte à peine 150,000 assainis. Le drainage eût égoutté le terrain avant les gelées intenses, et mis ainsi obstacle au rapide abaissement de la température comme au soulèvement de la terre par la congélation de l'eau. Plus tard il eût empêché le fendillement des terres argileuses par la sécheresse, et prévenu en dernier lieu la coïncidence de l'humidité extrême avec les fortes chaleurs estivales, coïncidence fâcheuse qui provoque le développement extraordinaire des cryptogames parasites. Cette dernière cause n'a pu d'ailleurs étendre que tardivement sa funeste influence sur les champs

(1) Déjà, supputant les chances probables d'une élévation dans le cours des grains, le commerce, débarrassé d'ailleurs des entraves qu'opposait naguère à son action l'instabilité des tarifs dits de *l'échelle mobile,* s'est fort activement occupé de combler le déficit, et dans le cours d'un seul mois, en août 1861, les quantités de blés et de farines importés en excédant des exportations dépassent pour la France 103 millions de kilogrammes. Aussi sous cette influence une baisse notable a-t-elle eu lieu sur la plupart de nos marchés après une première hausse, due sans doute à des appréciations exagérées.

(2) Nous aurions à noter encore une compensation importante d'un autre ordre, si nous entreprenions d'établir ici combien les chaleurs prolongées de la dernière saison estivale et les pluies douces survenues à temps ont été favorables à la maturité du raisin et ont préparé une juste réputation aux vins de France qui dateront de l'année des comètes de 1861.

de pommes de terre et sur les vignobles, et l'on n'a aucune diminution notable à signaler dans la production de nos vignes et de notre solanée féculente.

II. — LES IRRIGATIONS.

L'application accessoire des eaux évacuées par les drains à un arrosage utile nous conduit naturellement à décrire la méthode générale d'irrigation en grand des cultures. La tradition comme la théorie s'accordent à montrer les remarquables influences des eaux naturelles de bonne qualité sur la production agricole dans toutes les régions où, durant les sécheresses des saisons chaudes, la végétation devient stationnaire ou languissante faute d'une humidité suffisante dans l'air ambiant ou dans le terrain. Cependant toutes les eaux ne sont point également bonnes pour les irrigations. Il se rencontre parfois certaines sources dont il serait plus nuisible qu'utile de répandre les eaux sur les terres en culture, du moins directement; telles sont les eaux incrustantes, capables d'envelopper bientôt les racines de l'enduit minéral qu'elles déposent au contact de l'air. Lorsqu'elles doivent cette propriété malfaisante au carbonate calcaire, on peut les en débarrasser par un séjour assez prolongé dans de vastes bassins plats d'où s'exhale facilement le gaz acide carbonique qui tenait en dissolution le carbonate de chaux; dès lors celui-ci se dépose dans le bassin et peut être ultérieurement utilisé pour l'amendement des terres argileuses. Si la qualité incrustante dépend du *gypse* ou sulfate de chaux, dont les eaux contiennent parfois jusqu'à 2 millièmes, il faut, avant de les répandre en irrigation, soit y ajouter une masse assez considérable (trois ou quatre fois leur volume) d'eau douce, soit les mélanger avec des urines fermentées qui, en de faibles proportions (10 ou 15 centièmes), suffisent souvent pour décomposer le sel calcaire et faire déposer le carbonate de chaux produit de cette réaction. Le même composé ammoniacal (carbonate d'ammoniaque) que contiennent les urines putréfiées peut rendre propres aux arrosages les eaux ferrugineuses à réaction acide, qui sont plus ou moins chargées de sulfate de fer. Les eaux acides peuvent encore être améliorées en les faisant filtrer sur des marnes crayeuses. Enfin les sources trop froides, qui arrêteraient la végétation, s'améliorent lorsqu'on les fait préalablement séjourner dans de larges fossés ou dans des réservoirs où elles peuvent acquérir une température plus douce.

L'analyse constate la présence de 75 à 90 centièmes d'eau dans l'ensemble de toutes les plantes annuelles en pleine croissance, et

même de plus fortes proportions de sucs aqueux dans les plus jeunes organes comme dans les pousses nouvelles en voie de développement. Or, pour peu que les qualités de l'air ambiant deviennent desséchantes, une partie de l'eau, qui seule pouvait introduire dans la plante les substances nutritives du sol et qui rendait les tissus organiques turgescens et fermes, vient à s'évaporer, et laisse ces jeunes organismes amollis et fanés (1). Il est donc nécessaire de pouvoir disposer d'irrigations abondantes, ou mieux encore de prévenir les sécheresses par une submersion momentanée du terrain. Alors tout devient propice à une rapide végétation; l'élévation même de la température, si nuisible dans le premier cas, vient imprimer une activité plus grande à la vie des plantes. Quant aux moyens de réussir, dans un intervalle de temps peu considérable, à doter la France d'un système plus complet d'irrigation des terres arables, ils reposent évidemment sur l'emploi de grands capitaux. Le premier établissement exige en général de vastes emplacemens, des mouvemens de terrains très dispendieux, souvent des constructions massives, soit pour soutenir les terres en remblais, les parois des bassins ou les digues de retenue, soit pour construire les canaux de dérivation amenant à proximité des domaines irrigables les eaux des rivières prises à un niveau supérieur, soit enfin pour obtenir les eaux d'irrigation en les faisant surgir des profondeurs du sol par des puits forés qui vont atteindre les nappes d'eau, véritables rivières souterraines, interposées dans les sables entre les couches inclinées du terrain (2). Parfois aussi l'eau courante des fleuves ou des rivières doit être empruntée à un niveau inférieur, et dans ce cas il faut l'élever, soit au moyen de machines hydrauliques que fait mouvoir le cours d'eau lui-même, soit à l'aide des machines à vapeur. Ces conditions plus ou moins onéreuses, que les récentes institutions de crédit agricole permettront de surmonter, étaient également imposées aux peuples anciens, qui nous ont légué de beaux spécimens de leurs importans travaux dans ce genre. En admirant dans nos provinces méridionales ces remarquables effets des irrigations, Arago, préoccupé de l'aménagement des eaux de la France, s'écriait qu'on ne devrait pas laisser écouler à la mer une seule goutte d'eau douce sans la faire servir à la nutrition des plantes.

(1) Un très grand nombre de faits ont prouvé que la dessiccation suffit pour suspendre ou anéantir la vie de tous les végétaux et de tous les animaux, sans même qu'il y ait la moindre lésion, la moindre déchirure dans les tissus.

(2) Les puits forés, remis en honneur chez nous sous le nom de puits artésiens ou sources artésiennes, et creusés en si grand nombre dans notre province de l'Artois, étaient en usage dès la plus haute antiquité : ce sont eux qui alimentent les sources superficielles qui coulent dans les oasis de l'Égypte.

Jusqu'à présent, l'effet des irrigations s'est plus particulièrement manifesté dans l'arrosage des prairies et des diverses plantes fourragères : or l'accroissement de la production des fourrages est en rapport direct avec la production et la consommation de la viande; il doit en même temps amoindrir les chances de disette des grains en réduisant à de plus justes limites l'emploi, généralement exagéré dans nos campagnes, des nourritures farineuses. Les irrigations ouvrent donc une double voie à l'élévation de la puissance du sol : elles permettent de restreindre la culture des céréales qui l'épuisent et d'étendre la culture des plantes herbacées ou fourragères qui le fécondent.

Au reste ce ne sont pas seulement les eaux torrentielles des pluies écoulées par les vallons, les eaux des fleuves, des rivières lentes ou rapides, des sources naturelles, artificiellement jaillissantes ou recherchées dans les flancs des collines, qu'il s'agit d'aménager et de faire parvenir dans des canaux qui les distribuent en irrigations fécondantes. Il est encore d'autres ressources dont on devra tirer parti. Citons par exemple les eaux soutirées des terrains humides par la voie du drainage, et qui pourront servir, comme toutes les eaux douces, au dessalage des terrains chargés du résidu de l'évaporation des eaux de la mer, — puis celles qui, plus ou moins riches en substances minérales ou organiques assimilables par les plantes, s'écoulent en pure perte des usines, ou même vont répandre au loin l'insalubrité par les produits de leur fermentation putride et de leur évaporation spontanée. Enfin on peut utiliser les déjections animales liquides, qui de nos jours encore répandent des germes d'infection et de maladie dans certains grands cours d'eaux potables. En un mot on pourrait appliquer à l'arrosage et simultanément même à l'engrais des terres, suivant la nouvelle méthode Kennedy ou l'ancienne pratique flamande, toutes les eaux négligées ou actuellement nuisibles.

Une description succincte des moyens d'opérer ces irrigations spéciales mérite de fixer quelques instans notre attention. Tous les terrains que la mer, dans ses flux et reflux, dans les hautes marées ou les tempêtes, a périodiquement envahis retiennent de telles doses de sel marin, que toute végétation de nos plantes alimentaires ou fourragères y est devenue impossible. Les plantes marines seules peuvent y prospérer; mais les faibles produits qu'on en tire se bornent aux résidus de leur complète incinération; on obtient ainsi dans nos départemens méridionaux diverses *soudes brutes*, dites *naturelles*. A cette industrie peu lucrative, qui ne peut même en général offrir des soudes comparables à celles d'Alicante et de Ténériffe, on a substitué avec un grand avantage les cultures usuelles toutes les fois

que l'on a pu dessaler économiquement le terrain (1). On y réussit lorsque l'on dispose d'eaux douces provenant de cours d'eau, de bassins spéciaux, de canaux d'irrigation, ou même de l'égouttage de terrains drainés. Dans plusieurs de nos départemens méridionaux, on a recours à ces procédés; le mode d'opérer varie suivant les circonstances locales : si le sol à dessaler est en pente, il suffit de faire arriver l'eau douce en nappe superficielle ou par des rigoles parallèles à la surface (2); si le terrain est horizontal et le sous-sol imperméable à l'eau, on laisse séjourner celle-ci pendant plusieurs jours, puis on la fait écouler, afin qu'elle emporte avec elle la plus grande partie de la solution saline. Dans le cas où le terrain immergé peut laisser infiltrer l'eau jusqu'à une profondeur plus grande que la couche de terre arable, elle entraîne ou refoule dans les couches inférieures la solution salée, qui est plus pesante, et permet à la végétation de parcourir toutes ses phases. Il est vrai que, sous les influences ultérieurement réunies de l'évaporation spontanée et de la capillarité du sol, les liquides remontent à la surface et y ramènent une surabondante salure. Tels sont en effet les phénomènes qui se succèdent en de telles conditions, et qui nécessitent le renouvellement des mêmes opérations à des intervalles plus ou moins rapprochés.

C'est ici que le drainage tubulaire, établi à la profondeur où l'infiltration pénètre, enlève les plus fortes proportions du sel en dissolution et augmente les effets réels du dessalage. Cette action permanente du drainage peut prévenir le retour des efflorescences salines qui obligent à réitérer les irrigations d'eaux douces. Déjà l'on peut citer un assez grand nombre d'exemples d'assainissement des localités environnant les sucreries indigènes, les féculeries, les distilleries agricoles, et où naguère les eaux de lavage de ces usines s'accumulaient, chargées de substances putrescibles, en stagnation dans des fossés et des mares graduellement plus étendues et infectant l'air à de grandes distances. Cette fermentation putride elle-même, si nuisible dans de telles conditions, était un signe certain de la présence dans ces eaux de substances organiques assimilables par les plantes sous la forme de produits ammoniacaux, de gaz acide

(1) Les terrains autrefois assujettis aux envahissemens de la mer, sur les plages de la Belgique et de la France (dans les arrondissemens de Dunkerque, Calais, Boulogne et Saint-Omer), ont été définitivement débarrassés de l'excès de salure et conquis à la culture sur une étendue de 75,000 hectares, grâce aux persévérans travaux des puissantes associations des *Moëres* et des *Watringues*.

(2) Telle est en général la méthode d'arrosage au moyen de l'eau élevée mécaniquement ou par de simples ustensiles à bras, usitée en Égypte, dans l'Inde et en Chine, pour tous les terrains soumis à des irrigations périodiques.

carbonique, et toujours accompagnées de sels minéraux non moins utiles à la végétation. Toutes ces eaux des usines agricoles peuvent donc être utilisées au profit des cultures environnantes, à la condition qu'elles y seront dirigées au fur et à mesure de leur sortie des ateliers, et distribuées à l'aide de simples fossés munis de vannes, soit en nappes immergeant les terres avant les labours, soit par des rigoles d'écoulement continu pratiquées dans les champs, facilement entretenues et variées dans la direction. Il existe d'ailleurs d'ingénieux procédés, adoptés dans le plus grand nombre des distilleries agricoles, tels par exemple que le système Champonnois, qui, loin de laisser écouler et perdre ces résidus liquides, les retient au contraire engagés dans les pulpes, afin de rendre celles-ci plus nutritives. Les dispositions principales et les remarquables avantages de cette ingénieuse méthode de distillation au point de vue agricole ont été ici même précédemment exposés (1).

III. — LE COLMATAGE.

Il est enfin une troisième méthode à l'aide de laquelle on peut renouveler la surface du sol, la préparer à recevoir les labours et les engrais, et fertiliser ainsi des terres jusque-là improductives, qui même constituaient des centres d'émanations ou d'effluves paludéennes préjudiciables à la santé publique. L'assainissement et la mise en culture des marais, des vallées et de certaines contrées humides où se développent périodiquement des fièvres endémiques, peuvent être quelquefois économiquement opérés, de même que l'amélioration des terres sableuses en d'autre localités, par des voies différentes de celles du *drainage* et des simples *irrigations*. C'est à l'aide d'une ancienne pratique agricole, le *colmatage*, que l'on obtient ces importans résultats, dont l'Italie nous offrit les premiers et les meilleurs modèles.

Avant d'exposer les ingénieuses et faciles méthodes usitées dans l'établissement des *colmates* (terrains exhaussés et amendés par le colmatage), nous nous arrêterons un instant à définir les causes de ces affections sporadiques particulières qui, sur divers points du globe et dans quelques-unes de nos campagnes, déciment les populations. Ce n'est pas l'eau elle-même, ce ne sont pas non plus les vapeurs aqueuses seules, quelque abondantes qu'on les puisse rencontrer dans l'atmosphère autour des habitations, qui occasionnent de semblables maladies : en effet, les terrains marécageux, tant que

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1857 : *Sucreries et Distilleries agricoles*.

dure la submersion totale et quelle que soit l'étendue des nappes d'eau qui les recouvrent, n'occasionnent aucune affection endémiquement régnante. Ce n'est qu'à l'instant précis où, chaque année, l'évaporation superficielle met graduellement le sol à découvert que commencent aussi à se manifester les affections périodiques printanières, estivales ou plus ordinairement automnales, qui disparaissent en hiver.

Quelle est donc la véritable nature de ces émanations malfaisantes? Les uns y croient reconnaître l'influence de ces myriades d'êtres microscopiques vivans, qui naissent presque instantanément des terres chargées de matières organiques au moment même où, l'eau surnageante disparaissant, le libre accès de l'air permet à tous les germes flottant dans l'atmosphère ou latens jusque-là de se développer et de se multiplier. Dans leur ténuité prodigieuse, ces êtres sont entraînés çà et là par les vents, disséminés au hasard, et ils vont agir sur des populations plus ou moins bien disposées à souffrir de leurs atteintes. En présence des faits chaque jour plus nombreux que la science enregistre sur les réactions énergiques des fermens impondérables, de certaines végétations microscopiques ou de leurs imperceptibles séminules, cette opinion n'offre rien que de rationnel. Il est logiquement permis de se laisser guider par les analogies qu'offrent ces réactions morbides avec la funeste influence exercée par des parasites infimes sur les espèces animales et végétales vivantes. Les récens travaux de M. Pasteur donnent à cette théorie une nouvelle force en démontrant que les spores ou séminules répandus en nombres immenses dans notre atmosphère jusqu'à une grande hauteur produisent, suivant les milieux favorables, humides ou liquides, qu'ils rencontrent, les diverses mucédinées vaguement désignées sous le nom de moisissures, une foule de champignons vénéneux ou délétères, les êtres microscopiques végétaux et animaux qui constituent les fermens alcoogènes et les fermens qui déterminent la formation des acides acétique, lactique, butyrique, etc.

Il est une seconde opinion qui attribue la cause des affections paludéennes aux émanations gazéiformes, et plus particulièrement à l'hydrogène sulfuré (acide sulfhydrique) dégagé pendant la fermentation spontanée des débris organiques. Pour en juger, il ne sera pas inutile de citer ici le curieux exemple d'une sorte d'expérience comparative qui met en présence les deux opinions, et qui permet au moins de ranger la seconde au rang des préjugés dénués de preuves et même de vraisemblance. Chacun connaît la réputation d'insalubrité trop justement acquise des maremmes de la Toscane. Il suffit parfois de rester quelques instans après le coucher du soleil, durant la belle saison, dans ces vallées humides, pour contracter une de

ces fièvres paludéennes dont les sels de quinine n'enraient pas toujours à temps les accès. On comprend sans peine qu'à ce moment de la soirée où règne le mauvais air dans les maremmes, où sous le ciel pur de l'Italie le rayonnement terrestre abaisse si vite la température atmosphérique, les vapeurs aqueuses subitement condensées puissent précipiter vers le sol les corps légers enlevés pendant le jour par les courans ascensionnels de l'air échauffé; on comprend que les personnes exposées à recevoir ces corpuscules y rencontrent certains germes de maladie, de même que plusieurs fermens et les spores des champignons délétères déterminent des affections particulières sur les espèces végétales et animales; on s'explique enfin que l'homme soit plus vite affecté en raison même du refroidissement qui l'affaiblit, et dont il se défend moins bien en général que la plupart des autres animaux.

La seconde hypothèse, qui attribue aux gaz sulfurés la cause du mal, ne saurait, nous l'avons dit, aussi bien se soutenir : elle trouve en effet dans la même contrée une éclatante contradiction. C'est encore au milieu de ces maremmes, dans quelques vallées et sur les flancs des collines, que des émanations volcaniques lancées dans l'atmosphère par d'innombrables *suffioni* ou fumarolles répandent sur une étendue de plusieurs lieues un mélange de gaz, d'abondantes vapeurs aqueuses et d'argile délayée, — mélange à la température de 100 degrés et dans lequel l'hydrogène sulfuré domine au point d'attaquer en quelques instans l'argenterie, de noircir même jusque dans la poche du voyageur les cartes de visites glacées au *blanc d'argent*. Il y a là des quantités mille fois plus grandes peut-être de ce gaz dans un égal volume d'air respirable que dans les fiévreuses localités voisines (1), où l'analyse chimique en découvre à peine les traces; il y en a cent fois plus sans doute que dans certaines prairies insalubres de la verte Irlande, et cependant, — j'ai pu le constater moi-même durant un séjour de deux mois en automne dans les vastes usines établies (2) par M. le comte de Larderel, un de nos compatriotes, — les contre-maîtres, les ou-

(1) Aux environs de Pommerance, comme dans les autres contrées italiennes de *mal' aria* des campagnes de Sienne, de Rome et de Naples.

(2) Au nombre de dix, dans les lieux appelés Monte-Cerboli, Larderello, San-Frederigo, Castelnuovo, Sasso, Monterotondo, Lustignano, Serrazzano, Lago, San-Edvardo. L'ingénieux fondateur de cette industrie toute locale, qui produit annuellement plus d'un million de kilogrammes d'acide borique cristallisé, supprima tout emploi de combustible en empruntant la chaleur nécessaire pour l'évaporation des eaux acides aux vapeurs, perdues jusque-là, des *suffioni*. Il parvint ainsi à réaliser une brillante fortune. Décoré de l'ordre de la Légion d'honneur en France, il fut anobli en Toscane pour les services qu'il avait rendus au pays en y créant une source de richesses qui semble inépuisable.

vriers et leurs familles, vivent au milieu de ces émanations humides, et n'en éprouvent pas la moindre influence défavorable à leur santé. C'est que, dans ces vastes terrains où les roches sont graduellement désagrégées par les vapeurs chaudes et acides qui sans cesse les traversent, celles-ci ne laissent sur ces grandes surfaces dénudées aucune prise à la végétation, et détruisent sur leur passage tous les êtres organisés microscopiques qui foisonnent dans les terres moins tourmentées. Les gaz et les vapeurs, au lieu de constituer dans ce cas les agens d'insalubrité que redoutait la population ouvrière, apportent leur puissante influence antiseptique sur le théâtre de cette vaste exploitation manufacturière unique encore dans son genre.

Sans doute on ne saurait proposer des moyens semblables, ou seulement analogues, pour l'assainissement des vallées et des bas-fonds humides; mais du moins le procédé que nous allons décrire a-t-il pour résultat de supprimer les alternatives de submersion par les eaux, puis d'asséchement spontané, sous l'influence desquelles se développent certainement une foule de germes vivans, causes graves d'altérations morbides.

Durant les inondations périodiques des fleuves qui charrient des eaux troubles, les effets des irrigations se produisent naturellement, et il s'opère en outre une sorte de colmatage spontané qui parfois assure l'avenir des récoltes annuelles, soit par les eaux infiltrées dans le sol, soit par le limon fertile qui se dépose à la superficie; mais dans ces circonstances le sol ne s'exhausse que très lentement, car l'eau conserve toujours une vitesse qui maintient une grande partie de l'argile en suspension (1). On obtient des effets bien plus sensibles en maintenant à l'état de repos les eaux troubles pendant plusieurs jours, ou en augmentant les quantités d'argile en suspension. C'est en Italie que l'on rencontre les meilleurs et les plus nombreux exemples des applications du colmatage à l'assainissement comme à la fertilisation du sol. On doit citer au premier rang parmi ces grandes opérations celles qui ont définitivement assaini le val de Chiana, en Toscane. Des travaux non moins utiles ont permis d'exhausser et de niveler le fond des vallées de Sienne à l'aide des eaux pluviales rassemblées dans des réservoirs, chargées à bras d'hommes de matières argileuses, puis écoulées successivement dans les bas-fonds où leur dépôt terreux devait s'accumuler. En général, le colmatage s'effectue économiquement, lorsqu'on dispose d'un cours

(1) On a trouvé dans le Nil, pendant la submersion des terres, 13 millièmes de son volume de limon, et cependant la vallée du fleuve ne s'exhausse que d'environ 132 millimètres par siècle, ou d'un mètre en huit cents ans. Le Gange, qui renferme en moyenne moitié moins de limon, ou 66 dix-millièmes, a produit un exhaussement égal dans le même temps.

d'eau plus ou moins chargé d'argile en certaines saisons. La quantité de limon dans les eaux troubles, le nombre et la durée des crues annuelles forment les bases du calcul nécessaire pour évaluer la dépense et les effets du colmatage (1). Le terrain à colmater est préalablement entouré d'une digue en terre dépassant de un ou deux décimètres la hauteur de la couche qui doit exhausser le terrain. Si le sol était en pente, on devrait établir de nombreuses digues transversales, afin de retenir le dépôt sur toutes les parties du champ. Le colmatage produira d'autant plus vite les effets qu'on en attend que l'eau s'élèvera à une plus grande hauteur. Aussi élève-t-on les digues ou levées jusqu'à 1 et même 2 mètres.

Dans le midi de la France, on sépare le terrain que l'on se propose de colmater en espaces graduellement rétrécis, à l'aide de petites chaussées hautes de 70 ou 75 centimètres, et dont l'élévation diminue de 8 ou 10 centimètres à mesure que l'on s'éloigne davantage du point d'entrée de l'eau, afin que celle-ci remplisse successivement les intervalles ou bassins formés ainsi, et se déverse uniformément en nappes débordant l'une après l'autre toutes les chaussées (2). De quelque façon que l'on s'y prenne pour submerger le terrain à combler, soit par l'eau stagnante, soit par un courant continuel très ralenti, on doit se préoccuper des moyens de faire plusieurs fois, pendant la durée d'un colmatage complet, changer les points d'arrivée et de sortie des eaux, car sur les premiers ce sont toujours les parties les plus chargées de sable qui se déposent, et les plus ténues se dirigent vers la sortie; les changemens de direction compensent ces effets, et régularisent l'épaisseur ainsi que les propriétés de la couche de limon.

On voit qu'en définitive l'industrie bien entendue du colmatage consiste à profiter de toutes les circonstances locales pour faire transporter économiquement par les eaux troubles le limon qui doit améliorer les terres, en s'interposant dans les sables ou recouvrant les graviers d'une couche végétale fertile, qui souvent peut assainir la contrée en la débarrassant des bas-fonds où le séjour périodique des eaux stagnantes et les alternances de la dessiccation du sol occasionnaient des maladies endémiques.

(1) Il est d'ailleurs facile de s'assurer expérimentalement des quantités de limon que les eaux peuvent apporter sur les terres : il suffit de puiser quelques litres au milieu du courant, puis de laisser déposer dans un vase l'argile que le liquide renferme.

(2) La Durance, pendant la durée de ses eaux troubles, tient en suspension jusqu'à 21 millièmes de son volume de limon; le Rhin en a donné près de 6 millièmes à Bonn, la Seine 14 dix-millièmes; après plusieurs jours de pluie, en novembre, la Marne y apporte de fortes doses d'argiles ferrugineuses par suite du lavage des minerais de fer de la Champagne.

C'est encore une sorte de colmatage et d'un haut intérêt pour l'agriculture, mais un colmatage naturel, qui s'opère lorsque les eaux, dans leur cours irrégulier ou par leurs vagues poussées au gré des vents, amènent ou abandonnent les alluvions des fleuves, lais ou relais de la mer, et par degrés exhaussent le sol, ouvrant ainsi de nouveaux horizons à la culture. Lorsque l'homme parvient à maintenir et consolider ces conquêtes à l'aide des endiguemens, il établit à demeure de riches cultures comme on en voit en Hollande, sur les bords de l'Escaut, où l'on désigne sous le nom de *polders* ces terrains conquis sur la mer; tels sont encore les terrains émergés qui portent aujourd'hui les belles cultures des comtés de Lincoln et d'York en Angleterre. On trouve un autre exemple de colmatage, et des plus remarquables, dans la formation de la couche arable d'une portion de l'île de Noirmoutiers, renommée parmi nos populations de l'ouest pour sa fertilité extrême. Là en effet, les terrains, retenus par des endiguemens, ont conservé leur puissance végétative depuis plusieurs siècles, à la seule condition de recevoir pour tout engrais, soit, à de longs intervalles, les *tangues* ou sables marins incrustés de sels calcaires et définis ici même (1), soit, à des intervalles de temps plus rapprochés, les algues marines abondantes sur ces côtes, et dont nous parlerons plus tard en traitant des engrais organiques et mixtes. Déjà la France possède plusieurs autres spécimens de terres conquises par des endiguemens sur les plages maritimes; les cultures, quoique peu étendues, que l'on a pu y établir montrent par leur végétation luxuriante que l'établissement des *polders* en France est, comme l'a fait remarquer dernièrement M. Hervé-Mangon, au nombre des entreprises les plus intéressantes et les plus lucratives que puisse entreprendre le génie rural.

On a vu, par cet exposé rapide de ces trois grandes opérations agricoles, le drainage, les irrigations et le colmatage, quelles immenses ressources elles peuvent offrir pour développer la production agricole en assurant l'action des engrais et la fertilité du sol. Deux d'entre elles contribueront aussi à détruire dans certaines régions assujetties aux développemens spontanés des affections périodiques les causes de cette insalubrité locale. Quant aux principaux moyens de réalisation, jamais les circonstances n'ont été plus favorables qu'en ce moment, au triple point de vue de l'abondance des capitaux, du personnel nombreux et exercé de nos ingénieurs tout prêts à diriger les travaux, enfin des débouchés largement ouverts aux diverses productions de la terre par l'accroissement des voies rapides et par le mouvement récemment imprimé aux échanges in-

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1860.

ternationaux. Nous avons mentionné aussi certains procédés anciens d'assainissement du sol comparables dans leurs effets avec le drainage et qui sont de nature à offrir encore une économie réelle, grâce surtout à plusieurs perfectionnemens dans l'établissement des rigoles, la confection des fascines et la direction des eaux. C'est ainsi que M. Becquerel, dans sa propriété de Châtillon-sur-Loing, en employant au lieu de tubes en poteries, des fascines formées de cotrets de saule marceau (substitués aux brindilles), est parvenu à établir en 1860 un système complet de drainage sur 25 hectares, au prix de 100 francs l'hectare, tandis qu'avec des tubes en argile la dépense, à superficie égale, se serait élevée à 200 ou 300 francs.

Ajoutons ici, en ce qui concerne le rôle des irrigations, que ce ne sont pas seulement les nombreuses usines, — multipliant dans nos campagnes diverses industries productives telles que les sucreries et les distilleries, les féculeries et les amidonneries, le rouissage perfectionné du chanvre et du lin, — qui peuvent fournir l'occasion de transformer en irrigations fécondantes les résidus liquides de ces opérations, résidus putrescibles, qui, chaque jour mieux utilisés, cesseraient de répandre l'insalubrité autour des usines rurales. Ce sont encore, et à un point de vue bien plus général, toutes les habitations agglomérées, depuis le plus humble hameau jusqu'à la plus grande métropole. Ainsi les projets d'assainissement des villes feront servir aux progrès de l'agriculture les liquides chargés de détritus organiques, qui, détournés des rivières et répandus sur les terres en irrigations fécondantes, rendront à plusieurs grands cours d'eau leur salubrité primitive. Cette question intéressante, qui se lie intimement à la grande question des engrais organiques et mixtes, est très digne à tous égards de fixer notre attention; elle nous offrira l'occasion de montrer en quel état sont les choses sur ce point en France et en Angleterre, soit dans les exploitations agricoles du *high farming* et de nos fermes, soit dans les villes, particulièrement à Paris et à Londres.

PAYEN, de l'Institut.

LES

ARTS DÉCORATIFS

EN ORIENT ET EN FRANCE

LES GOBELINS.

Il y a environ deux siècles, dans un quartier de Paris à peu près désert, au milieu de vastes prairies où les blanchisseuses étendaient leur linge lavé dans la Bièvre, s'élevait une teinturerie déjà célèbre en 1550. C'est là que Jean Gobelin et ses descendans, en teignant l'écarlate d'après les procédés orientaux, firent une fortune si brillante, qu'ils obtinrent des lettres de noblesse et s'allièrent bientôt aux noms les plus honorables de la magistrature. Ils cédèrent alors leur usine à des Flamands, qui aux ateliers de teinture joignirent une fabrication de tapis de haute et basse lisse. En 1662, Colbert acheta le bâtiment principal, nommé plus spécialement *Hôtel des Gobelins*, afin d'y établir *la manufacture royale des meubles de la couronne*. Il voulait donner à toutes les industries de luxe une perfection qui servît de modèle aux artisans du royaume, et leur montrât les efforts nécessaires pour maintenir dans un juste équilibre cette alliance de l'art et de l'industrie qui a marqué d'un caractère si original les travaux du moyen âge et de la renaissance.

Lorsque la manufacture des Gobelins fut créée, d'où venait-elle? où voulait-elle aller? à quelles influences fut-elle soumise? Elle eut pour mission, on n'en saurait douter, de conserver la tradition de ce grand art décoratif qui jadis ornait de ses tentures à personnages

les palais de Babylone, de la Perse et de Byzance, et fut introduit en France par l'Espagne, les Flandres et l'Italie. La richesse et la dimension des étoffes, l'éclat des couleurs, n'étaient pas les seules conditions recherchées : on voulait surtout représenter dans ce genre, comme le font de leur côté la peinture, la sculpture et la mosaïque, ces grandes scènes historiques ou religieuses qui rappellent les hauts faits des rois et des armées, des saints et des prophètes. Il fallait pour cela une pureté de dessin, une harmonie de composition et de nuances qui permît de placer cette industrie au rang des travaux d'art, et fît parfois confondre l'œuvre du peintre avec l'œuvre du tapissier. Les Gobelins cherchèrent encore à perfectionner cet art antique de l'Orient, exploité déjà par les grandes communautés religieuses du moyen âge, qui, les premières, au retour des croisades, avaient compris l'importance de ces étoffes décoratives. La tapisserie de haute lisse était ainsi depuis longtemps devenue un art français, lorsque le gouvernement en centralisa les divers procédés dans l'hôtel des Gobelins.

La création de la première manufacture royale de tapisseries remonte à l'année 1539. Les peintres et les architectes les plus célèbres furent appelés à diriger cette importante fabrication, dont le siége fut placé à Fontainebleau. Depuis ce moment, il est aisé de reconnaître, dans les produits de chaque règne, les influences diverses auxquelles durent se soumettre des artistes préoccupés avant tout de satisfaire le goût du souverain. Au XVIe siècle, le Primatice et son école cherchent volontiers à charmer le regard, sans prétendre au relief et au trompe-l'œil. Les artistes se souviennent alors qu'il s'agit non pas de tableaux, mais de tentures accrochées à la muraille, libres et flottantes, que les laines et les soies ont des couleurs spéciales, des éclats, des reflets particuliers, auxquels le goût et l'expérience doivent se soumettre. Raphaël, ainsi que le démontrent les cartons d'Hampton-Court, bien loin d'imposer au tapissier l'imitation servile de ses compositions magnifiques, acceptait au contraire toutes les conditions inhérentes au travail du tisserand et du teinturier. Il n'oubliait pas que dans cette fabrication il existe des effets spéciaux, étrangers à la peinture, résultant de la striure du tissu et des fils de soie, d'or ou d'argent, qui l'enrichissent; ce qui lui importait, c'était la grande tournure de l'ensemble, c'était l'effet produit, c'était enfin la pureté des lignes et l'harmonie des tons. Lorsque le dessin est irréprochable, lorsque la loi des accords de couleur est respectée, les effets de lumière, d'ombre et de relief ne sont plus qu'un accessoire dont l'art peut se passer. Les fresques anciennes, qui avaient pour but de décorer les murs sans tromper le regard, en sont une preuve évidente.

Jusqu'en 1560, la manufacture de Fontainebleau respecta les conditions véritables de l'étoffe et ne franchit pas ces limites du bon goût. Au XVIIe siècle, où le type français dans les arts prend une allure décisive, ce n'est ni par un sentiment bien puissant de la forme, ni par un coloris bien lumineux, ni par des lignes bien pittoresques que se distingue notre école, mais plutôt par l'arrangement, la méditation et le bon sens. L'influence du Poussin, de Lesueur et de ses élèves fait prédominer le dessin sur la couleur. On copie ces grands maîtres tels quels, au lieu de leur demander des cartons calculés pour la décoration des tapisseries. Dès lors les difficultés naissent, la grande tradition se perd. Lebrun et son école toute française, puis l'académie de gravure établie aux Gobelins et dirigée par Sébastien Leclerc, ne songent plus qu'à l'imitation servile et complète de la peinture à l'huile. Ils s'appliquent à faire oublier complétement le tissu, et on se demande à quoi bon prendre de la laine et du canevas pour arriver si péniblement et si aveuglément à un résultat que le pinceau obtient avec tant d'aisance par un procédé plus large et plus intelligent. Toutefois, sous Louis XV, on revient à des principes plus rationnels. Les porcelaines et les étoffes de la Chine et de l'Inde font irruption et éclairent les artistes sur les lois de la couleur; mais aussi on se jette dans l'excès contraire. La grande forme, le style élevé, le style royal, si nous pouvons ainsi dire, est abandonné. Les bergères remplacent les déesses, et si les conditions de l'étoffe sont respectées, le dessin a perdu de sa noblesse et de sa pureté. Après cette époque, où la décoration triomphe, mais où l'art élevé décline visiblement, une réaction se fait encore. Le XIXe siècle, avec ses fougues et ses emportemens, détruit tout, par la conviction profonde qu'il fera mieux que ses devanciers. Dès lors tout ce qui restait de traditions se perd, des sentiers s'ouvrent, sentiers trop souvent dangereux et mal connus. C'est là notre état actuel; il mérite assurément qu'on recherche la source du mal et qu'on essaie d'indiquer le remède, plus simple peut-être que nous ne l'avons cru jusqu'à présent.

I.

Dès la fondation de Byzance ou, pour mieux dire, dès que les Romains se mirent par leurs conquêtes en contact avec l'Orient, l'usage de la soie et l'art de tisser les étoffes ornées de figures et d'arabesques se répandirent surtout en Espagne et en Italie. Les modèles de la Perse et de l'Inde, venus par Constantinople et Trébizonde à Palerme, à Lucques, à Cordoue, Grenade, Venise et Gênes, en un mot dans toutes les villes d'Europe qui, dès le VIIe siècle,

étaient en relations avec le Levant, furent imités dans les siècles qui suivirent. Toutefois les copies n'atteignirent jamais la perfection de l'original.

Les plus anciens tissus de soie, mêlés d'or, de fil et de coton, aussi bien que les tissus de laine, les châles et les tapis, étaient brochés et souvent à sujets. Ces sujets, dont les bas-reliefs assyriens et perses peuvent donner quelque idée, représentaient des processions de personnages, des griffons, des licornes, des basilics, des salamandres, des lions ailés et autres animaux plus ou moins fabuleux de ce bestiaire oriental auquel nous avons emprunté nos animaux héraldiques. On y mêlait parfois des roues grandes et petites, puis des roses et des fleurs-arabesques; souvent aussi c'étaient des entrelacs de cordons et de lignes formant soit des dessins géométriques, soit des rayures de toutes proportions. Plus tard, lorsque le culte catholique s'établit sur les rives du Bosphore, les étoffes destinées à l'église furent ornées de scènes représentant la vie du Christ et des apôtres.

Après les étoffes égyptiennes retrouvées dans les tombeaux, les plus anciennes que nous connaissions sont celles du trésor d'Aix-la-Chapelle, servant d'enveloppe aux reliques envoyées à Charlemagne par le calife Haraoun. Quelques archéologues leur assignent, bien à tort selon nous, une date précise. A moins que cette date ne se trouve inscrite dans la trame même, il est impossible, d'après le dessin, de rien conclure. En effet, les modes en Orient ne varient pas comme en Occident. L'Inde et la Perse font encore les mêmes tissus et souvent les mêmes dessins qu'à l'époque sassanide. Les étoffes d'Aix-la-Chapelle, celles de l'évêque Gunther à Bamberg, de Cuthbert à Durham, puis les chapes des églises du Mans, de Chinon, de Metz ou de Bayonne, n'ont pas d'autre date, suivant toute probabilité, que celle de l'envoi. Elles étaient offertes en cadeau ou rapportées comme de belles étoffes neuves venant des fabriques d'Asie, et nullement comme des antiquités (1). N'oublions pas que les Romains à Byzance, de même qu'en Égypte et en Asie, avaient subi cette civilisation de l'Orient, si grande dans son imposante im-

(1) En voyant sur ces étoffes sassanides des aigles brodées, M. Lenormant y croyait retrouver les aigles romaines et remarquait que le prestige du peuple-roi ne s'était jamais effacé aux yeux des Orientaux. Il en voyait une preuve nouvelle dans l'aigle aux ailes éployées qui se trouve à la proue de la galère du sultan. Nous ne trouvons à cela qu'une légère difficulté : cette aigle du kaik impérial est une colombe, symbole pour les Orientaux de rapidité et de bonne direction. Si imparfaite que soit cette sculpture, il n'est pas permis de s'y tromper; elle est d'ailleurs argentée, tandis qu'une aigle serait nécessairement dorée. L'aigle des étoffes sassanides, de même que les coqs, les lions, les guépards et autres animaux, appartient à l'Assyrie, à la Perse, qui la connaissaient bien avant l'invasion romaine.

mobilité, traversant les âges, comme les poésies d'Homère, sans en ressentir l'atteinte, toujours jeune, toujours vivace, toujours pleine de séve. Plus on l'étudie et plus on y reconnaît le type d'une originalité puissante et spontanée, qui a tout puisé en elle-même, sans rien emprunter au dehors. De là naît cette sublime harmonie qu'il n'est donné de rencontrer qu'en Orient : hommes et choses, monumens et paysages sont dans un accord parfait, que n'ont pu troubler les invasions des conquérans. Ils se sont succédé sur cette terre; mais, aussi loin qu'on peut s'enfoncer dans les profondeurs de l'antiquité, on voit que les vainqueurs se sont assimilés aux vaincus, au lieu de leur imposer leurs goûts, leurs mœurs et leurs idées (1).

On sait, d'après les auteurs arabes et persans, que les grandes manufactures d'étoffes de l'Asie joignaient à la beauté des dessins et des couleurs l'intérêt des scènes de la vie musulmane, et représentaient des chasses, des fêtes, des concerts, des danses d'almées, des combats et des festins. Makrizy raconte que la garde turque, s'étant révoltée, l'an 460 de l'hégire, contre le calife El-Moustanzer-Billah, mit au pillage son palais, et y trouva, parmi les tapis de soie et d'or de toute grandeur et de toute couleur, mille pièces d'étoffes qui présentaient la suite des différentes dynasties arabes, avec les portraits des rois et des hommes célèbres. Au-dessus de chaque figure étaient écrits le nom du personnage, le nombre d'années qu'il avait vécu, ainsi que les actions remarquables de sa vie. Les tentes du calife, les pavillons et les vastes salles de son palais étaient parés d'étoffes d'or, de velours et de satin, dont quelques-unes offraient, soit tissées, soit peintes, des figures d'hommes, d'éléphans, de lions, de chevaux et d'animaux de toute espèce. La plus riche et la plus curieuse de toutes les tentes de ce calife était celle connue sous le nom de *la Grande-Rotonde*. Il fallait cent chameaux pour porter les diverses parties de ce merveilleux édifice, avec les cordes, les meubles et tous les ustensiles qui formaient les accessoires; les parois de ce palais d'étoffe étaient couvertes de figures d'animaux et de peintures de la plus grande beauté. Cette rotonde, fabriquée vers la seconde moitié du xe siècle, avait cinq cents coudées de circonférence, et la confection en avait occupé, pendant neuf années consécutives, cent cinquante ouvriers.

Dans les archives du moyen âge, dans les comptes des trésors royaux comme dans ceux des églises, on trouve souvent ces ex-

(1) Le sire de Joinville, dans son *Histoire de saint Louis*, dit qu'il se tenait à Jérusalem, dès le temps d'Haraoun, des foires où tout l'Orient envoyait ses marchandises, que souvent les croisés dépouillèrent les caravanes chargées d'étoffes de soie et de pourpre, de draps d'or, de coussins de soie habilement brodés à l'aiguille et de tentes d'un grand prix, qu'ils rapportèrent dans leur pays.

pressions : « Une pièce d'étoffe de soie de samis vermeil, semée de paons d'or ou de lions, avec bordure de broderies *à lettres de Sarrasin.* » Le suaire qu'on trouve dans les tombeaux des rois et des évêques de cette époque est très souvent brodé de caractères arabes. Le musée de Cluny possède un bel échantillon de ces pièces à caractères orientaux. Cet antique usage d'envelopper les morts d'étoffes précieuses et d'étendre sur les cercueils des voiles de soie, d'or ou de cachemire, existe encore en Orient. Dans toutes les familles musulmanes, on brode à l'avance des étoffes pour les cas de naissance, de mariage ou de mort. Dans les fresques et autres peintures du moyen âge et de la renaissance, on voit continuellement les robes des anges, les nimbes des saints, les chapes des prêtres et leurs manteaux décorés de caractères cuffiques (1). Il est curieux de penser qu'un évêque prêchait contre les infidèles ayant sur sa poitrine ce verset du Koran : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Les noms orientaux de ces étoffes, dont nos trouvères font sans cesse la description dans leurs poésies, nous indiquent si elles venaient de l'Inde, de la Perse, de Byzance ou de l'Afrique. Transportées d'Orient en Occident par le commerce, elles excitaient une telle admiration que parfois les chansons les représentent comme tissées par des fées, par des ouvrières fantastiques vêtues de longues robes de soie blanche. Dans les plus anciens romans, dans les vieilles légendes, ces tissus sont dépeints comme œuvre de magie : les uns donnent toute sorte de vertus et priviléges, tels que l'oubli des chagrins, l'invisibilité, l'invulnérabilité, l'amour et la constance; d'autres au contraire possèdent le fatal privilége de la robe de Nessus; quelques-uns, fabriqués sans doute avec l'amiante, puisqu'ils résistaient au feu, étaient tissés, disait-on, avec le poil de la salamandre.

Avant le xe siècle, l'Orient avait seul le monopole des soieries. L'Europe ne possédait, ni dans les arts, ni dans les sciences, les connaissances nécessaires pour établir utilement une fabrication de ce genre. C'est vers 980 que Florence, célèbre depuis dans cet ordre d'industrie, commence à fabriquer des tapis et des tentures, et pour cela elle fait venir de Constantinople non-seulement les ouvriers, mais toutes les matières premières. A peu près vers le même temps, on trouve en France des ateliers de tapisserie pour tentures destinées à la décoration des églises et des palais. En l'année 985, il existait dans l'abbaye de Saint-Florent de Saumur une fabrique où

(1) On appelle ainsi cette écriture arabe, inventée à Koufa, sur les bords du Tigre, et dont les caractères réguliers se prêtent admirablement à la décoration architecturale.

les moines tissaient des étoffes ornées de fleurs et d'animaux. Les moines historiens des XIe et XIIe siècles s'accordent tous pour vanter la beauté des tapis et des étoffes dont les abbés paraient leurs églises. En 1060, Gervin, abbé de Saint-Riquier, fit faire des tapisseries magnifiques par la manufacture qui, depuis trente-cinq ans, existait à Poitiers (1). A cette époque, les abbés étudiaient tout, les sciences aussi bien que les métiers, et plusieurs ont laissé un nom célèbre dans les arts. Saint Bernard, évêque de Hildesheim, Adélard II, abbé de Saint-Front en 1055, Herbert, moine de Reims, ainsi que Roger, l'abbé Quiney et tant d'autres, étaient peintres de manuscrits et de vitraux, architectes ou sculpteurs. La plupart suivirent la croisade, et par leurs rapports avec les couvens de terre sainte furent à même d'apprendre les secrets des arts et métiers. Miniatures de livres, dessins d'étoffes, de mosaïques et de fresques, modèles d'architecture, sciences de toute espèce, ont été conquis, conservés et développés par ces chercheurs d'or du moyen âge. Les toiles imprimées de la Perse et de l'Inde nous servirent de modèle pour dessiner et peindre nos tissus au moyen de bois gravés et imprégnés de couleur. Les plus anciennes publications sur l'art du teinturier ne laissent aucun doute à cet égard. Aussi, dès cette époque, essayait-on déjà de rivaliser avec l'Orient, car on trouve dans l'histoire des moines de Saint-Florent que le prince Jean, prisonnier des Turcs en 1396, donna entre autres choses au sultan Bajazid, pour payer sa rançon, une pièce de tapisserie de haute lisse, exécutée à Arras et représentant une des batailles d'Alexandre. Cette fabrique d'Arras existait au XIIe siècle et luttait avec celle de Saumur, son aînée. Ces draps de haute lisse, fabriqués à l'instar de ceux de Byzance et de Perse, étaient toutefois d'une infériorité marquée, et nos rois estimaient surtout ceux qu'ils recevaient d'Orient.

L'industrie flamande, stimulée par le patronage des luxueux ducs de Bourgogne, ces Orientaux de l'Europe, écrasa les autres fabriques françaises par sa supériorité. Arras devint le centre principal des manufactures de tapis. Aussi le nom de cette ville est-il resté à toutes ces tapisseries dés XVe et XVIe siècles. En Italie, en Angleterre et en Allemagne, on les nomme encore *arazzi*, lors même qu'elles sont de Valenciennes, d'Audenarde, de Liége ou de Bruxelles. François Ier, à son retour d'Italie, fit venir de Florence, de Gênes et aussi des Flandres, des ouvriers qui, payés à la journée, recevaient les laines, les soies, les fils d'or et d'argent, les aiguilles et les métiers nécessaires au façonnage des grandes tapisseries. Cette première manufacture, établie, comme nous l'avons vu, à Fontainebleau, fabriquait

(1) Lettre de Guillaume, comte de Poitiers, à l'évêque de Verceil.

uniquement pour le roi des tapisseries de *haute lisse* (1) en broderie. Le Primatice surveillait ces travaux d'art, dont un de ses élèves, Sébastien Serlo, était directeur. Ils ne se préoccupaient, dans leurs compositions pour étoffes, que de la correction du dessin et de l'indication des couleurs, laissant aux tapissiers leur méthode simple de moduler les tons. Ils se seraient récriés sur ces aberrations qui prétendent, en concurrence avec les papiers peints, imiter non-seulement la peinture à l'huile, mais encore le cadre en bois doré et jusqu'aux clous et aux cordes qui l'attachent à la muraille.

Henri II continua d'encourager cette industrie naissante, et créa une autre fabrique à Paris, dans l'hôpital de la Trinité. Toutefois ce ne fut que par l'initiative de Henri IV que les manufactures de tapisseries devinrent une industrie nationale. L'édit de Nantes ayant fait cesser les guerres qui désolaient la France, l'industrie prit un nouvel essor. Le roi, avant de signer l'ordonnance qui instituait les manufactures de tapisserie, décréta l'établissement d'une fabrique de drap d'or et d'argent. Il avait attiré d'Italie d'habiles ouvriers dont le chef, nommé Turato, devait montrer à des tisserands français l'art de filer l'or avec la soie à la mode de l'Orient. Ce Turato, établi à Paris, rue de la Tixeranderie, dans l'hôtel de La Maque, par lettres patentes signées à Saint-Germain, au mois d'août 1603, faisait, dit un contemporain, « des pièces excellentes en rehaussement de fils d'or et d'argent, draps et toiles d'or frisé de toutes les façons et avec une grande naïveté, tant des estoffes que des estoffures. » On ne saurait imaginer la magnificence de ces étoffes de drap d'or. Aujourd'hui le luxe de la toilette consiste bien plus dans le changement continuel et la quantité que dans la beauté des vêtemens. Marguerite de Valois, le jour de Pâques fleuries, en 1571, à Blois, apparut à Brantôme avec une robe de drap d'or frisé, cadeau du sultan; elle avait quinze aunes et coûtait 9,000 francs. Ces draps d'or étaient des velours de soie ou de laine fine dont les rayures, les arabesques, les fleurs et les rinceaux étaient lamés d'or et d'argent.

(1) On appelle *lisses* les ficelles qui servent au tapissier à ramener d'arrière en avant les fils placés parallèlement les uns aux autres dans un même plan, et qui sont, à bien dire, la trame principale. Dans le métier de *haute lisse*, la chaîne est tendue verticalement comme les cordes d'une harpe; dans celui de *basse lisse* au contraire, elle est tendue horizontalement, et le tapissier est penché sur elle; il travaille d'ailleurs à l'envers comme au métier de haute lisse. Les tapisseries des Gobelins sont de haute lisse, tandis que celles de Beauvais sont de basse lisse. C'est la seule différence entre les deux fabrications, car le point du tissu est semblable. La trame est en laine pour les ombres, en soie pour les lumières. Le métier de haute lisse se prête à toutes les exigences du modèle le plus grand; il est donc essentiellement consacré à reproduire les tableaux d'histoire. En résumé, la manufacture des Gobelins représente la fabrication des tapisseries pour tentures du plus grand style. La manufacture de Beauvais représente la fabrication des tapisseries pour meubles : elle fut aussi fondée par Colbert en 1664.

Les Pays-Bas et les Flandres, alors soumis à l'Espagne, avaient emprunté à la civilisation arabe la plupart de ses secrets de fabrication. Beaucoup d'ouvriers musulmans étaient venus s'y établir, et quelques-uns furent attirés en France. A la même époque, Philippe III ayant chassé de ses états les restes des familles musulmanes tolérées jusque-là dans le royaume de Grenade, ces étrangers furent accueillis chez nous. Ils dotèrent nos provinces méridionales de plusieurs branches d'industrie. A Carcassonne, à Nîmes et autres lieux, ils créèrent des fabriques de feutre, de draps et de tapis. C'est à ces ouvriers experts que nous devons la fabrication des tapis dits *façon de Turquie*, qui a illustré la manufacture de la *Savonnerie*. Sous le règne de Henri IV, cette fabrique de tapis de Perse ou de Turquie, nommés aussi tapis du Levant, était placée au Louvre, à côté des ateliers où se faisait la haute lisse pour tentures. Louis XIII l'établit ensuite près de Chaillot, dans la maison de la *Savonnerie*, qui donna ainsi son nom à ce genre oriental, dont on a bien à tort changé le principe. Actuellement cette fabrication de tapis *façon de Turquie*, dits aussi *moquette* (1), est réunie à celle des Gobelins, qui est restée ce qu'on appelait jadis *façon de Flandre*, mais avec des complications de plus, c'est-à-dire que le tissu est toujours ras et strié comme un velours épinglé, au lieu d'offrir, comme la moquette, une surface épaisse et moussue.

Au palais des Tournelles se trouvait encore une autre fabrique de tapis de Flandre, qui, transportée plus tard rue de Varennes, a été de même réunie à celle des Gobelins. Elle s'appliquait surtout au paysage; le vert surabondait dans ses produits, et l'harmonie s'en ressentait trop souvent. A cette époque, où les vitraux et les fenêtres ogivales ne laissaient qu'à grand'peine entrer le jour dans les appartemens, il est difficile de comprendre comment on ne cherchait pas à éclairer les murs par des couleurs vives et claires, au lieu de ces sombres tentures, qui sont devenues le cadre obligé des histoires de revenans, de spectres et de magie, si multipliées au moyen âge.

Le système protecteur de Louis XIV encouragea hautement ces différentes fabriques, et Colbert, ayant proposé de réunir dans un même local tous les artistes qui travaillaient dans chaque industrie à l'embellissement des résidences royales, choisit pour cette communauté l'hôtel des Gobelins, qui prit le nom de *manufacture royale des meubles de la couronne*. Le peintre Lebrun fut le premier directeur nommé; Mignard lui succéda. Dans la liste des seize directeurs qui depuis deux cents ans ont dirigé cette manufacture, on

(1) Moquette, mocade et *kamokat*, tapis en usage au moyen âge et fabriqués à Damas. Le nom de ces tapis dérive du nom arabe de cette ville, Di-Mochk ou Dimachk, d'où l'on a fait moke ou mokette par corruption.

compte six peintres et six architectes. Il est curieux de voir, dans les pièces du temps, combien Colbert et ses prédécesseurs rencontrèrent d'obstacles pour introduire en France les procédés de fabrication des manufactures célèbres de Venise, de Florence, de Bruxelles et d'Orient. Cette opposition venait autant des magistrats que des habitans, et il fallut la volonté puissante du ministre pour empêcher le renvoi des ouvriers qu'on avait fait venir à grands frais de ces contrées dans l'unique pensée de développer l'industrie nationale. Toutefois, il faut en convenir, Colbert, né dans l'industrie, avait un sentiment de l'ordre réellement exagéré. Son esprit, tourné à l'exactitude mathématique, lui faisait tout ramener à l'unité. C'est ainsi que dans ses édits sur l'industrie il fixait jusqu'au nombre de fils dont un tissu devait se composer. C'était sans contredit pousser à l'absurde la manie réglementaire, et l'on peut dire, sans crainte d'être injuste, que de cette époque date la mortelle uniformité qui, entrée bientôt dans les académies et les instituts, eut une si malheureuse influence sur l'éducation de la jeunesse et les concours d'art, et détruisit, particulièrement dans l'architecture, ce sentiment du *beau pittoresque* dans les ensembles, ce charme de l'imprévu qui naît de la variété, et sans lequel l'art est impossible.

La manie d'uniformité dans les méthodes, en exigeant chaque jour une régularité plus grande de fabrication, a détruit ce libre arbitre qui donnait à l'œuvre son cachet d'individualité. Dès lors l'intelligence de l'ouvrier a disparu sous une méthode technologique invariable. Comme il arrive trop souvent dans les civilisations factices, on a voulu faire passer un art dans le domaine d'un autre. C'est ce qui est arrivé pour les étoffes. A partir du XVIIe siècle, on oublia complétement le tissu pour faire de la *peinture sérieuse*. Une école de dessin *d'après le modèle vivant et d'après l'antique* fut fondée aux Gobelins. Au lieu de s'en tenir à la fabrication d'une étoffe solide, destinée soit à être tendue, soit à être flottante, au lieu de calculer la couleur et l'ornementation pour le style et la proportion des appartemens, on ne songea plus qu'à faire des tours de force. Les artistes dont les cartons servaient de modèle aux ouvriers, trop préoccupés de leur œuvre, trouvèrent naturellement que la copie ne ressemblait pas à l'original, que l'imitation n'en était pas assez rigoureuse, que la gamme des tons donnée par la palette des laines et des soies était trop bornée, enfin que les tapissiers n'étaient pas assez peintres pour comprendre le modelé, pour rendre ce trompe-l'œil, cette imitation souvent forcée de la nature qui est le résultat de la peinture à l'huile poussée à sa dernière puissance. Pour produire cette énergie des reliefs, cet éclat des lumières, on poussa toutes les couleurs au noir, et c'est ainsi qu'on obtint ces tapisseries détestables n'offrant plus qu'un ton sale, des couleurs souillées,

effacées, *rabattues*, comme on dit en terme de tapissier, c'est-à-dire atténuées par du noir et privées par conséquent de cette fraîcheur de nuance qui est tout le charme d'une étoffe, car le véritable but à atteindre est précisément de conserver sous un dessin décoratif le caractère personnel de tissu souple et brillant, ce laisser-aller de la couleur qui ne cherche pas à dissimuler la trame, mais à montrer au contraire qu'elle est travaillée avec art et poussée au plus haut degré de perfection.

Toutefois il y eut un temps d'arrêt à ce système de haute école. Lorsque Colbert, en 1664, établit définitivement la compagnie des Indes, dont le génie de Richelieu avait déjà médité la création en 1626, notre commerce s'étendit jusqu'à la Chine. Bientôt les belles étoffes et les porcelaines de ces contrées nous arrivèrent et firent tout de suite l'admiration des artistes et de la cour. Aussi peut-on fixer à cette époque, c'est-à-dire au règne de Louis XV, le plus beau moment de notre fabrication de porcelaines et de tissus. La mode des chinoiseries, des toiles perses et indiennes, des soieries de Damas et de Lahore, des satins et pékins de la Chine brodés ou peints à la main, était devenue une sorte de fureur. Non-seulement les tissus et les bijoux, mais les éventails, les objets de toilette, et jusqu'aux formes des robes et aux coiffures, tout fut imité de l'Orient. La reine elle-même s'habilla comme une sultane, avec la poudre, les mouches, le rouge aux lèvres et aux joues, le noir au bord des yeux, l'aigrette et le turban sur la tête, le châle en ceinture et la robe à queue. Sous cette influence, les manufactures de Sèvres et des Gobelins firent des progrès rapides, surtout au point de vue de la couleur. Jamais ces produits du siècle de Louis XV ne furent dépassés. Les Watteau, les Boucher et leurs élèves étaient de véritables décorateurs. Les porcelaines et les tapisseries de cette école sont des modèles du genre. Nymphes et déesses, bergers et bergères, sont là dans tous leurs atours. Leur costume est-il rose, c'est avec du rose plus vif et du rouge que les plis et les ombres sont indiqués; est-il bleu clair, c'est par du bleu plus foncé : jamais on ne voit salir la couleur avec du noir, jamais d'ombre vigoureuse. On ne cherchait qu'à plaire aux yeux par la fraîcheur des tons, sans essayer de les tromper par des fonds sombres, des ombres violentes qui percent la muraille et donnent aux figures un relief qui les fait sortir de l'étoffe. Le style, il est vrai, était moins noble qu'au temps passé; mais le dessin n'en était pas moins pur, la scène moins bien composée, et la couleur, en restant harmonieuse, concourait avec les rideaux et les meubles à la décoration générale. En un mot, la condition première de laisser voir et comprendre le tissu était respectée. On pourrait faire à cette époque le reproche contraire à celui que nous adressons à la nôtre : alors la peinture à l'huile ressem-

blait à la tapisserie, tandis qu'aujourd'hui c'est la tapisserie qui est devenue de la peinture à l'huile.

En voyant l'espèce de langueur où végètent maintenant les manufactures de l'état, naguère si florissantes, on s'inquiète de la direction donnée à la fabrication par des établissemens fondés pour servir de types, qui ont pour mission de conserver la tradition, d'améliorer les procédés, de faire les essais, les innovations et les perfectionnemens que le progrès des sciences amène ou devrait amener, études qui seraient impossibles avec les seules ressources d'un industriel. C'est parce qu'elles doivent maintenir la succession de la pratique et les secrets du métier que les manufactures de l'état ont une si grande importance. Or ces établissemens, à la suite de tentatives sans doute ingénieuses, mais où se reconnaît l'absence des règles qui fixent le goût, sont entrés dans une voie fausse, et il est nécessaire d'indiquer ici où le péril a pris sa source. Une des grandes erreurs de notre époque, c'est de croire que les œuvres d'un artiste, statue, livre ou tableau, sont faites pour tous, que la plus grande expansion de ces objets développe l'art et le répand, que, l'art n'étant qu'une pensée, un sentiment exprimé concrètement, la matière la meilleure dans ce cas pour le représenter sera la plus voyageuse, la plus diffusible et la moins coûteuse, qu'en conséquence l'objet d'art reproduit en quantité par la mécanique et mis ainsi au niveau de tous servira par là même le progrès du goût. Soutenir cette opinion, c'est oublier que ce qui fait le mérite d'un tableau, d'une statue, d'un vase ou de tout autre objet, c'est le sentiment individuel, c'est la nuance que ne donnera jamais la machine reproductive, et qu'elle efface au contraire de plus en plus; elle a vulgarisé la chose, et c'est tout dire. Ainsi les réductions Colas, les moulages répandus dans le public peuvent être un moyen de moralisation, d'éducation, s'ils sont faits avec soin; mais ce n'est jamais de la sorte qu'on élèvera dans un pays le niveau de l'art. En offrant une interprétation qui n'est pas la vraie, qui manqué de cette inspiration que l'artiste seul peut donner, on égare les instincts, on perd le sentiment. L'art industriel n'a jamais été si appauvri que depuis l'invention des machines. Pour les étoffes en particulier, l'emploi du tissage mécanique s'étend chaque jour davantage et en détruit tout le charme. Croyez-vous donc que cette régularité si absolue de la trame, que vous regardez maintenant comme le principal mérite de la constitution d'un tissu, en soit la vraie beauté? Et n'est-ce pas le contraire qui est le vrai? Que direz-vous par exemple de cette mousseline des Indes, tissée à la manière des toiles d'araignée, à mailles inégales et vaporeuses, où l'on sent la légèreté d'une main conduite par l'amour des belles choses? Ne voyez-vous pas qu'elle cherche à copier ces écharpes de brouillard qui semblent cacher au soleil levant les mystères des

vallées? En effet, dans l'Inde, cette mousseline porte le nom de *brouillard du matin*, et pour qu'elle ait toute sa valeur, il faut, en la mettant sur l'herbe, qu'elle se confonde avec la rosée.

Par fortune, l'Inde a résisté jusqu'à présent à l'influence de ses conquérans. L'Angleterre a bien tenté de faire admettre ses tissus de coton, mais ses essais successifs pour y naturaliser les cotons *longue soie* d'Amérique, bien supérieurs pour le travail des machines aux cotons d'Asie, n'ont heureusement pas réussi. Le coton dans l'Inde donne un duvet si court que les machines les plus délicates ne peuvent utilement le transformer, et cependant il est d'une finesse telle que sous les doigts des femmes indiennes il produit un fil aussi ténu que le numéro 540 des Anglais, leur numéro le plus fin, et produit justement, *à cause de ses imperfections et de l'inégalité de trame qui en résulte* (ainsi s'exprimerait un filateur à la mécanique), ces tissus souples, vaporeux et charmans, qui composent de si élégantes parures.

Dans ces contrées, où la chaleur exige le travail en plein air et individuel, la nature semble donc s'opposer à la création de ces filatures qui imposent aux ouvriers un labeur continu, à heure fixe, et par agglomération nombreuse dans un local étouffant. Malheureusement chez nous la fabrication manuelle ne peut plus suffire à ces besoins factices des populations, besoins excités par la mode la plus instable. Il ne faut pas croire néanmoins que l'achat des produits de l'industrie européenne par les Orientaux soit dû au bon goût de ces produits. En réalité, c'est l'abaissement excessif des prix qui cause cette préférence. Depuis cinquante ans environ qu'a commencé la lutte de la force mécanique contre la faiblesse humaine, l'Orient, malgré l'incontestable supériorité de son goût et de sa fabrication, a succombé peu à peu sous la puissance nouvelle de l'association, sous cette force des capitaux anglais et sous le bon marché des produits de la machine infatigable. C'est un affligeant spectacle pour celui qui aime l'art que la décadence de plus en plus rapide des habiles manufactures de l'Asie. Brousse, Alep, Damas, Constantinople, Kachan, Lahore, Cachemir et Madras, avec leurs belles étoffes, ne sauraient résister à ces cotonnades anglaises ou françaises aussi laides de dessin et de couleur que mauvaises de teinture et de qualité, mais dont les prix infimes tentent les acheteurs. Cet art merveilleux de l'Orient, déjà vieux lorsqu'Homère le chantait, disparaît aujourd'hui devant les médiocres productions de l'Occident. Les draps grossiers, les mousselines suisses, les toiles de Manchester et de Mulhouse, peintes de tant de couleurs ennemies, remplacent désormais ces admirables toiles perses, ces mousselines d'or et d'argent, ces velours et ces brocarts lamés des plus riches métaux, ces cachemirs si harmonieux et si souples. C'est en vain que les gou-

vernemens de la Perse et de la Turquie ont essayé de résister à cet envahissement destructeur; il leur a fallu plier devant la ténacité des commerçans, devant les menaces même des agens diplomatiques de ces nations qui s'intitulent volontiers les *protectrices de l'Orient*.

II.

A quelle époque ce funeste mouvement de transformation prit-il naissance? Il est facile de l'indiquer, et nous ne reculerons pas ici devant quelques détails techniques. Ce ne fut guère qu'à la fin du XVIIIe siècle que *l'élément scientifique* fut sérieusement représenté à la manufacture des Gobelins, et, chose étrange, les nouvelles théories chimiques, en ajoutant sans aucun doute plus de précision aux procédés de teinture, n'améliorèrent en aucune façon les résultats. Toutefois les encouragemens de l'administration supérieure ne manquèrent pas; on accorda des priviléges et des pensions à ceux qui apportaient quelques procédés inconnus, quelque perfectionnement nouveau. L'art de teindre le coton en rouge incarnat d'Andrinople fut plusieurs fois récompensé; mais ce n'était là qu'une méthode ancienne, renouvelée des Phéniciens: ce n'était pas une découverte. Il fallait aux savans de nouvelles recherches, il leur fallait un laboratoire pour faire des essais plus sérieux. C'est alors que la chimie s'installe dans la rue Mouffetard et y domine toutes les autres questions. Malheureusement, depuis que la teinture a fait par la science d'immenses progrès, elle a perdu toute solidité, tout sentiment de la nuance, parce qu'elle a voulu résoudre ce problème : remplacer les couleurs solides et invariables, mais chères, par des couleurs composées, d'un prix très inférieur, ainsi l'indigo de la Chine et de l'Inde par un bleu de Berlin détestable, le cobalt, le bleu lapis ou azur d'outremer par le bleu qui porte le nom de l'inventeur, M. Guimée, et ainsi de suite. Ces procédés ont fait, il est vrai, la fortune des fabricans; mais pense-t-on que les arts aient à s'en réjouir? Croit-on que le bleu de Guimée par exemple, lors même qu'il aurait toute la fixité désirable, puisse remplacer les nuances du lapis et du cobalt? Pour un œil exercé, c'est une note fausse à côté d'une note juste. L'habileté des chimistes a mis le comble aux discordances en fabriquant une quantité de rouges, de verts et de jaunes à bon marché. En partant de ce principe vrai, que le temps est un bénéfice, on a voulu le remplacer dans les longues préparations de teinture par des réactifs qui agissent vite, mais qui détruisent l'étoffe et manquent de tenue. Dans ces beaux pays d'Orient, où l'on croit à un lendemain, les travaux se font avec une sage lenteur, seule méthode qui permet d'obtenir la force et la durée.

Le reproche que nous faisons aux procédés de teinture, nous l'adressons aussi aux peintres, qui se servent intrépidement de ces couleurs sans se douter qu'elles sont mortelles pour le coloris. Suivant nous, la palette des peintres, beaucoup trop compliquée et surtout mal composée, est à refaire, à étudier de nouveau. De là vient ce manque d'ensemble qu'on remarque dans le coloris moderne, et qui ne se trouvait pas dans la peinture traditionnelle; alors la palette, limitée aux couleurs-mères, était la même pour tous.

On regarde comme un grand progrès à la manufacture des Gobelins l'amélioration apportée récemment aux couleurs dites *rabattues*. Au lieu de ternir les couleurs avec la composition appelée *rabat*, composition qui ressemble à de l'encre, on se sert aujourd'hui de couleurs bon teint qui sont complémentaires; on fait par exemple le rabat noir avec de l'indigo et de l'ocre rouge, et ainsi de suite. C'est un progrès sans doute; mais encore une fois ces teintes grises, ajoutées aux couleurs franches, jouent un rôle funeste dans la coloration des étoffes. Dans ce genre de décors, porcelaines ou tapisseries, les tons ne doivent être rabattus que par des couleurs franches d'une nuance plus haute ou plus basse. Ainsi le point essentiel, la condition indispensable pour faire de la couleur lumineuse et non pas de l'obscurité, c'est de rejeter absolument ces *mélanges complémentaires* qui donnent à l'ensemble un aspect triste et confus.

Le principe inverse, celui du *contraste des couleurs*, n'est pas moins important. Lorsque deux couleurs juxtaposées sont à des tons différens d'intensité, celle qui est plus foncée le paraît plus encore, et la couleur claire semble, de son côté, plus claire qu'elle n'est en réalité. Pour contre-balancer, pour équilibrer ces différences, il suffit d'ôter à chacune de ces couleurs son uniformité, sa monotonie, c'est-à-dire de lui donner plusieurs notes dans le même ton. Si c'est du rouge par exemple, que ce rouge soit à deux, trois ou quatre degrés d'intensité; dès lors il s'harmonisera toujours avec la couleur voisine, pourvu que celle-ci se comporte d'après le même principe.

Le directeur des teintures aux Gobelins, le savant M. Chevreul, a eu l'idée, cherchée depuis longtemps avec plus ou moins de succès, de faire pour la couleur ce qui a été fait pour la musique, une gamme d'harmonie, des tons servant de points de repère pour diviser ensuite en demi-tons, quarts de ton; mais la musique, cette expression déjà si haute de la poésie, est moins vague peut-être et plus facile à fixer que la couleur. Tracer à celle-ci des règles propres à obtenir des effets exactement définis nous semble bien difficile, et on ne pourra jamais, en tout cas, remplacer l'action libre de l'instinct. Ce qu'il faut pour la direction des teintures et le choix des accords, c'est un coloriste inné. Les dix cercles chromatiques de

l'habile chimiste, composés, le premier des couleurs franches, les autres des mêmes couleurs rabattues avec plus ou moins de noir (1), ne nous paraissent bons qu'à faire ces imitations de la peinture à l'huile qui offrent tant de prise à la critique. Le but a été de donner aux fabricans d'étoffes et de tapis le moyen : 1° de définir et de nommer les couleurs d'après une méthode précise et expérimentale, 2° de se rendre compte de leur mélange et des effets de leur contraste. Malgré les principes si bien présentés par le savant chimiste sur le contraste simultané des couleurs, sur le contraste successif et la neutralisation des couleurs complémentaires, nous pensons qu'il s'est trompé dans sa méthode de rabattre les couleurs à l'aide du noir. La théorie a prévalu sur l'observation directe. Cette adjonction du noir dans les couleurs franches arrive fatalement à perdre le coloris, à détruire tout sentiment de la couleur dans la fabrication des étoffes. Le noir, c'est la nuit, c'est l'absence de toute couleur. A notre sens, le noir n'existe pas avec la lumière, et l'ombre ne peut être que bleue et transparente. Avec le noir, vous salissez, mais vous n'harmonisez pas; vous anéantissez les couleurs, mais vous n'en créez pas. Euler a prouvé que la force, l'intensité, la hauteur d'une couleur dépend des vibrations de la lumière. Ainsi un rayon rouge faisant dix mille vibrations dans une seconde produira un rouge plus intense que le rayon rouge qui ne fait que cinq mille vibrations dans le même temps. C'est ce mouvement de la couleur sur elle-même qui est la base de toute harmonie, qui ôte la dureté, la monotonie, et permet de regarder sans confusion et sans fatigue l'assemblage de couleurs le plus compliqué. Dans les cercles chromatiques de M. Chevreul, on ne voit ni le rose, ni le bleu turquoise, ni le vert-de-gris, ni le lilas et la couleur de chair, ni une foule de couleurs franches que les fleurs nous montrent. C'est avec du noir qu'il compose ses gammes de couleurs, tandis que si nous avions à faire des cercles chromatiques, ce serait avec le blanc, c'est-à-dire avec la lumière intense, que nous composerions les nôtres. On le voit, la différence est grande. Avec du blanc et du rouge ou avec de l'orange, vous faites des roses de toute nuance; avec du noir et du rouge ou du bleu et du rouge, cela est impossible. Nous savons très bien qu'en dehors de ce cercle chromatique, on fait aux Gobelins les tons les plus fins. Chaque teinte a sa gamme de vingt-quatre tons, se dégradant du plus intense au plus pâle, du rouge vif par exemple au rose blanc. La dégradation en est même trop insensible; c'est là son défaut. Les trente séries produites par les trois couleurs primitives, le jaune, le rouge et le bleu, donnent

(1) Cercles chromatiques de M. Chevreul, exécutés par M. Digeon.

quatorze mille couleurs, dites indispensables pour les produits de Beauvais et des Gobelins. Le grand inconvénient à cette quantité de nuances plus ou moins rabattues, c'est le chaos qui en résulte. Comment se retrouver dans ces quatorze mille quatre cent vingt tons qui composent l'arsenal chromatique des Gobelins? C'est un combat véritable, une mêlée confuse où les nuances s'annulent et se détruisent en s'entre-choquant. Ainsi, au lieu de rabattre avec du noir, de salir les laines qui sont employées dans une tapisserie, laissez donc l'œil faire lui-même ce travail de complément en allant de l'une à l'autre des couleurs qui s'y trouvent placées.

Au lieu de cercles chromatiques, nous croyons qu'il serait bien autrement utile d'avoir des gammes d'harmonie, des séries de tons, disposées non pas seulement par série croissante et décroissante, mais par accord de deux ou trois tons qui sympathisent. Les ouvriers, pour peu que leur organisation s'y prête, deviendraient ainsi coloristes; ils apprendraient qu'un bleu clair sur un certain bleu plus foncé, un vert-de-gris sur un bleu lapis, produisent de ces harmonies dont la nature nous donne à chaque instant l'exemple. Que les rouges-amarante, garance ou écarlate soient mis à côté les uns des autres, puis corroborés par des oranges, des roses vifs et des jaunes, non pas les premiers venus, mais essayés pour produire l'accord; que certains bleus combinent leurs nuances avec des tons lilas et violets, et vous obtiendrez alors des effets d'harmonie bien plus agréables que ces effets de contraste violent, dont il faut être sobre. En outre les contrastes, grâce aux vibrations de chaque couleur, seront accordés, atténués, rabattus en un mot, sans rien perdre de leur pureté, sans s'éteindre et se salir, comme cela est inévitable avec le noir.

Dans toutes les productions de la nature, on retrouve toujours une loi suprême, *la variété dans l'unité*. De là cette merveilleuse harmonie des ensembles. Jamais vous n'y trouverez cette égalité implacable dans le ton qui, pour vos yeux mal exercés par notre froide lumière, semble la perfection idéale. Dans le ciel, si uni qu'il soit, combien de dégradations et de nuances! Dans ce gazon, le plus anglais que vous pourrez choisir, le plus dépouillé de mousses, de pâquerettes et de boutons-d'or, le plus uniforme en un mot, vous trouverez toute la gamme des verts réunie dans un indicible accord. Cueillez maintenant le premier venu de ces brins d'herbe, examinez-le de près, et dites combien de modulations vous apercevez encore dans les hachures de son tissu. Observez avec quel art sont disposées les nuances de cette reine-marguerite, dont la régularité est presque géométrique. Une violette, une capucine, qui de loin semblent bien unies de couleur, ont également toutes les

plus fines dégradations du même ton et vous montreront toujours la même loi présidant à l'accord. Si maintenant vous en regardez au microscope une minime partie, vous verrez aussitôt les détails infinis qui ôtent insensiblement à une couleur qui paraît *unie* sa sécheresse et sa dureté. C'est en cela, c'est dans ces *vibrations de la couleur*, que réside le grand secret mélodique, le charme et la vie. Maintenant, au lieu d'une fleur unicolore prenez-en une à deux tons, non pas contrastans, mais placés à chaque extrémité de la vibration et, comme on dirait en musique, à l'octave l'un de l'autre, par exemple ce géranium rose pâle avec sa large flamme de carmin foncé, ou bien cet œillet jaune jaspé de feu. Admirez quel heureux assemblage et par combien d'intermédiaires, par combien de vibrations ces deux nuances ont dû passer pour éviter un choc!

D'où nous est donc venue cette malencontreuse idée moderne d'ajouter du noir pour rabattre les couleurs des étoffes et obtenir des dégradations savantes, comme on dit aux Gobelins? Sans aucun doute, elle est due aux peintres, qui, ne trouvant pas de lien entre les diverses couleurs qu'on emploie, s'apercevant qu'elles étaient trop vives, trop crues, qu'elles se heurtaient au lieu de s'harmoniser, ont pensé qu'en les effaçant, en les ternissant avec du noir, on obtiendrait par cette adjonction uniforme un accord entre elles. On a voulu de même dans les tapisseries éteindre les lointains, sacrifier les accessoires pour laisser prédominer le sujet principal, comme si la décoration d'un vase ou d'un tissu n'était pas soumise à une autre loi, n'avait pas un but tout différent. Voilà le régime barbare à l'aide duquel, chez nous, on cherche l'harmonie. S'agit-il de décorations pour un palais, peintures, étoffes ou porcelaines, ce sont des méthodes équivalentes qu'on emploie. Chaque jour on s'enfonce davantage dans ce système faux et déplorable. Les manufactures de l'état semblent s'être posé ce problème : faire des tapisseries qui ne conservent plus trace de leur nature et qui soient au contraire une contrefaçon si matérielle de la peinture à l'huile que l'œil y soit trompé. Pour cela, le choix du tableau importe peu; cependant, comme il faut avant tout dérouter le public, on choisit plutôt les peintres-dessinateurs que les coloristes. Les Rubens, les Véronèse ou les Watteau rentreraient trop, par leurs tons clairs et fins, par leurs étoffes chatoyantes, dans les conditions essentielles des tissus. On pourrait, dans ce cas, prendre la reproduction pour ce qu'elle est réellement, pour une tapisserie, tandis que *la Pêche miraculeuse* de Raphaël, un portrait de Rembrandt ou *le Christ au tombeau* du Tintoret, en montrant le nu, forcent à vaincre des difficultés véritables et ne permettent pas de jouer avec la couleur, comme s'il s'agissait d'une draperie ou d'un vêtement.

Le premier mérite d'une étoffe consiste, il nous semble, dans la beauté du tissu, dans le velouté ou le moiré des reflets, souvent même dans la richesse des plis. Or un tableau en tapisserie, imitant, à s'y méprendre, une peinture à l'huile, ne remplit plus son rôle d'étoffe; il faut absolument le tendre sur une planche et l'encadrer comme l'original. A quoi bon alors se donner tant de mal pour faire avec de la soie et de la laine ce que l'on fait bien mieux et plus simplement avec un pinceau? On conçoit assurément la possibilité de dessiner une tête, une figure, au moyen de lignes droites; mais avec les cubes d'une mosaïque et les points de la tapisserie le trait, le contour ne saurait être ni rectiligne, ni régulièrement curviligne : il restera toujours dentelé. A une certaine distance, et lorsqu'on ne cherche que le décor, cet à-peu-près n'en vaut que mieux, particulièrement pour les fleurs et les ornemens, dont les contours n'ont rien d'absolu; mais si vous allez au-delà, si vous luttez avec la peinture d'art, vous vous attaquez dès lors à une impossibilité. D'un autre côté, la surface de la tapisserie, loin d'être plane et unie comme la planche ou la toile sur laquelle on peint, est cannelée par les fils de la chaîne, et ces cannelures sont elles-mêmes striées par les fils de la trame, qui leur sont perpendiculaires. Il en résulte que cette surface présente des parties saillantes qui réfléchissent la lumière et des sillons qui l'absorbent en partie; sur cette toile filamenteuse, les lumières et les ombres ne sauraient avoir la force, la transparence et l'éclat qu'on obtient par les procédés de la peinture à l'huile. Il est aisé d'observer combien la disposition superficielle des tissus qui composent les fleurs naturelles en fait varier les nuances, suivant le côté dont la lumière les frappe. Il en est absolument de même pour les étoffes, dont le grain ou la trame est plus ou moins marqué; c'est là ce qu'on appelle vulgairement le reflet. Ainsi, lorsque le jour frappe un satin blanc uni dans le sens de la trame, il paraît gris et bleu; dans l'autre sens, il est jaune cuivré. De deux plaques de cuivre semblables, polies dans deux sens contraires et exposées au même jour, l'une est rouge vif et l'autre est jaune pâle. C'est le cas peut-être ici de dire un mot sur les théories de la lumière, qui feront comprendre que ce n'est pas l'imagination qui nous entraîne à combattre le système suivi aux Gobelins.

III.

Depuis la découverte fondamentale de Newton, on sait que toute coloration est produite par une décomposition de la lumière blanche, décomposition qui s'effectue, soit par réfraction comme dans le cas

du prisme, soit par réflexion comme sur un corps opaque, sur une glace par exemple. Souvent même, lorsqu'un corps est à la fois opaque et transparent, les deux phénomènes de réflexion et de réfraction se combinent. Une feuille d'or très mince est jaune, puis, lorsqu'elle est vue *par transparence*, elle apparaît verte. Elle est jaune par réflexion et verte par transmission. Les expériences de Newton sur les combinaisons des couleurs sont infinies; d'autres savans les ont continuées avec succès. Ainsi la lumière telle qu'elle nous arrive du soleil sur la terre, toute blanche qu'elle est, se compose de rayons colorés qui peuvent se séparer, se disjoindre par la réfraction ou la réflexion. Lorsque la lumière traverse un prisme par exemple, elle est décomposée, c'est-à-dire que les rayons violets vont vers un point, les rouges vers un autre, et ainsi de suite. Les rayons sont donc, suivant les corps qu'ils frappent, différemment déviés; de là vient cette coloration si variée des corps. Il résulte de ces lois que la lumière est nécessaire pour que nos yeux soient affectés par les couleurs. Lorsque le soleil paraît, il crée absolument la couleur des arbres, des fleurs, des moissons, de tout enfin. On en trouve la preuve en éclairant une substance par certains rayons du spectre; dans ce cas, elle n'aura que la couleur de ces rayons et perdra celle que lui donnait la lumière composée, c'est-à-dire la lumière blanche. En été, les rayons de la lumière solaire n'ayant pas la même direction qu'en hiver et tombant perpendiculairement, les couleurs du prisme sont plus nettes, les corps mieux colorés. Il arrive ainsi qu'en Orient, sous la ligne ou bien sous le cercle polaire, les effets de couleur sont très différens, et l'on ne peut s'étonner que les peuples du nord n'aient pas, comme les peuples du midi, l'organe de la vision sensible aux nuances. Là se trouve l'explication de notre infériorité en ce qui est de la couleur et des fréquentes aberrations de la vue qu'on remarque chez nous (1).

La couleur n'est donc pas inhérente au corps qui la présente, elle n'existe réellement que dans et par la lumière même, et elle dépend sans doute en grande partie de la texture des substances qui réfléchissent ou réfractent les rayons. Les feuilles des arbres, par exemple, décomposent la lumière, absorbent la plupart des rayons

(1) Dans le nord, bon nombre de personnes sont affectées de *chromatopseudopsis*, c'est-à-dire de l'incapacité de distinguer les nuances. « Cette affection, dit le professeur Wartmann dans ses mémoires scientifiques, est beaucoup moins rare qu'on ne le croit généralement; non-seulement elle empêche de distinguer les couleurs, mais donne une appréciation imparfaite des objets. Cette affection atteint souvent les personnes qui doivent, par état, savoir distinguer les nuances. J'ai connu quatre peintres, deux papetiers, deux teinturiers, un fabricant de châles, un drapier et un émailleur, ne pouvant distinguer le vert du rouge et le bleu du vert. D'après certaines statistiques, le chiffre des personnes affectées de ce désordre serait de 1 sur 20 et de 5 sur 40. »

et ne réfléchissent que les verts. Si une fleur est rouge, c'est qu'elle ne renvoie que les rayons rouges. Par conséquent l'on peut dire qu'un corps n'est coloré qu'autant qu'il est éclairé et qu'il peut décomposer la lumière qu'il reçoit. Aux derniers jours de l'automne, lorsque les feuilles des arbres rougissent ou jaunissent, c'est que la nature intime de leur substance, la disposition de leurs fibres, présentent à la lumière des modifications qui déterminent des effets différens. Il en est de même de tous les corps. Ainsi les riches couleurs de ces coquilles nacrées ne sont dues qu'à la forme de leur surface, qui est striée et ondée par lignes excessivement serrées; ces rayures, en brisant le rayon lumineux, déterminent l'irisation et les tons d'opale qu'on y admire. Il est aisé d'en acquérir la preuve en prenant avec une cire noire très fine l'empreinte de la coquille; la cire, en adoptant cette forme, se trouve soumise aux mêmes effets. Les élytres ou fourreaux de certains insectes, leur carapace, grâce à des surfaces rayées, cannelées ou moirées, brillent des diverses nuances de l'arc-en-ciel. Les reflets métalliques des plumes de paon, des pigeons et des oiseaux-mouches, ainsi que des papillons, nous offrent d'admirables exemples des décompositions de la lumière. L'examen de toutes ces variétés serait une intéressante étude, car on n'a pas encore découvert la texture qui réfléchit telle ou telle couleur. Des observations assidues sur l'étoffe des fleurs, suivant qu'elles se modifient à chaque heure de leur courte existence, feront sans doute reconnaître un jour cette loi de coloration spéciale qui produit tant de nuances dans la même texture, suivant ses inclinaisons, ses inégalités, ses rétractions et dilatations, ses hachures droites ou croisées, enfin suivant l'âge de cette trame qui, dans les végétaux aussi bien que dans les animaux, vit, se développe et meurt. Choisissez une fleur du ton le plus uni, observez-la à toutes les heures du jour, suivez-la dans son développement, soit que la trame se contracte ou se relâche, qu'elle soit veloutée, satinée, striée, terne ou polie, selon ses plis, sa courbure, son exposition au soleil, et vous serez étonné de voir par combien de tons dans le même accord, par combien de modulations elle passera. Les fleurs sont des tissus merveilleusement disposés pour recevoir et décomposer le spectre solaire; on peut dire que c'est la toile sur laquelle le soleil combine ses nuances. Les Orientaux n'oublient jamais dans leurs étoffes cette observation de la texture des plantes, cette disposition de leurs nuances, ces modulations de la couleur, qui permettent de passer d'un ton à un autre ton sans secousse et sans dureté, si opposés qu'ils soient. Dans la nature, il faut en outre tenir compte de l'épaisseur de l'air qui estompe les ensembles et fait vivre pour ainsi dire la couleur, car on sait que toute substance qui éclaire produit des vibrations de l'é-

ther, des ondes lumineuses, tout comme le son produit des ondes sonores. Euler compare le soleil à une cloche immense dont les mouvemens, transmis par l'éther, agissent sur le nerf optique de la même façon que les vibrations de l'air sur le nerf auditif. L'éther vibre aussi d'une façon très variable, et ce sont là les différences qui produisent sous nos yeux des effets si divers et si multipliés.

En variant le grain des tissus par divers procédés de fabrication, par des glaçures, des écrasemens ou des redressemens en sens inverse, on obtient ces effets de moiré, de velouté ou de satiné, et tant d'autres reflets et jeux de lumière auxquels on ne réfléchit pas, et qui cependant modifient absolument la couleur générale de l'étoffe. La tapisserie elle-même subit jusqu'à un certain point ces variations de couleurs; comment alors avoir la prétention ridicule de reproduire des peintures à l'huile avec de semblables matériaux? Si à ces obstacles vous ajoutez le soin d'un choix tout spécial et brin à brin des laines et des soies, puis la nécessité de les teindre exprès pour certains tableaux, afin d'arriver à l'exacte imitation d'une vieille peinture, alors vous comprendrez comment on est conduit à des dépenses qui dépassent toute raison.

Lorsqu'on est du métier et qu'on sait avec quelle peine, au moyen de toutes les ressources de la peinture, on parvient à donner un aspect de vie à la tête qu'on cherche à reproduire, on se demande comment on a songé à faire de la peinture sérieuse avec ce procédé mécanique, ce travail fait à l'envers, aveuglément et sans que l'inspiration, l'élan ou l'imagination y puisse avoir la moindre part. Ah! si l'on nous offre simplement un spécimen d'adresse et de difficulté vaincue, rien de mieux : nous faisons accueil à l'exception, coutât-elle 100,000 francs et dût-elle être mangée aux vers l'année suivante; mais que l'exception soit le but unique d'une fabrique ou pour mieux dire de plusieurs fabriques, voilà ce qu'il faut blâmer sévèrement, car cette fausse direction a entraîné à sa suite toute la peinture des étoffes. Nous ne demandons pas pour cela qu'on supprime dans les tapisseries de tentures la représentation humaine et qu'on ne fasse que des fleurs et des arabesques. Les belles tapisseries assyriennes, byzantines, sassanides et européennes à certaines époques composaient des scènes de personnages traitées uniquement pour un but décoratif. Et c'étaient là, comme dans les vitraux des premiers temps, de belles pages où la couleur s'étalait aux yeux dans toute sa pompe.

Afin de ne pas être accusé d'injustice, expliquons bien notre pensée, car nous luttons ici contre l'admiration qu'excite chez la foule la peinture en tapisserie. Nous voulons surtout faire ressortir l'idée fausse qui préside à la fabrication des tissus en général, lors même

qu'il n'est plus question de portraits de souverains, et qu'il s'agit uniquement d'ornementation, de fleurs ou d'arabesques. Dans ce cas, c'est encore le relief, les ombres noires et vigoureuses, la peinture à l'huile en un mot qu'on prend pour type d'exécution. En effet, s'agit-il d'un simple tapis de plancher ou même de rideaux, la donnée, quoique bien différente, reste toujours dans la même voie. C'est un amalgame monstrueux de toutes les formes et de toutes les couleurs, c'est le désordre du travail à sa plus haute puissance. Il ne semble pas possible de faire, avec plus de talent d'exécution, rien de plus illogique, de plus laid que ce qui se fabrique aujourd'hui en tapis d'appartemens, de se donner plus de peine, de se créer plus de difficultés pour obtenir un plus détestable résultat. Le plus grand tapis à l'exposition universelle de 1855, placé dans la rotonde, représentait une forêt vierge; un escalier de pierre montait en spirale au milieu de pins-parasols à fleurs de rhododendron, le tout garni de singes, de tigres et d'oiseaux de toute espèce. Si ce tapis, dont la couleur était encore plus détestable que la forme, avait eu au moins pour destination un panneau de galerie, on eût pu le justifier comme *tableau;* mais il était composé et fabriqué pour être mis sous les pieds : il fallait écraser ce tigre rebondi, aplatir ce perroquet aux ailes déployées, marcher sur ces abîmes, sur ces cascades, sur cette mer agitée, sur les flèches aiguës de cette cathédrale gothique. Il est déplorable de songer que les Gobelins, la Savonnerie, Beauvais, Aubusson, toutes les fabriques d'étoffes, suivent également ces faux principes. Les produits de Beauvais sont cependant plus harmonieux que les autres; mais encore les noirs, trop dominans, salissent-ils l'ensemble. Ignorant complétement la loi des vibrations de couleur, on cherche à éteindre les tons criards au moyen du *rabat*. C'est toujours, nous le répétons, ce système de la nuit, de la pluie ou de la poussière qui harmonise bon gré, mal gré, des nuances bien accouplées, mais dont la crudité produit la discorde. Bref on fait du vieux, du terni, du passé, de la couleur de loques, pour mettre un peu d'accord dans cette absence de toute hiérarchie mélodique.

Les vrais dessins d'étoffes, ceux qui satisfont à la fois l'œil et le bon sens, sont les dessins plats, les fleurs-arabesques, les entrelacs géométriques, dont l'Inde et la Perse nous offrent de si parfaits modèles. Dans ces contrées où l'art se confond sincèrement avec le but industriel, on n'a jamais eu l'idée, comme en Occident, de faire du trompe-l'œil. Les peintres de fleurs, d'insectes et de nature morte ont atteint, par la finesse du trait, le charme de la couleur et la vérité naïve de reproduction, un degré de perfection qui dépasse tout ce que nous pouvons faire en ce genre. Les étoffes orientales repro-

duisent avec une science merveilleuse les couleurs, les étoffes et l'ornementation des fleurs. De tels artistes ont dans l'œil la géométrie des choses et savent en tirer le parti voulu. Un oiseau, une plante restent ainsi plante et oiseau tout en devenant ornement. Un tapis de pied n'est-il pas destiné à remplacer la mosaïque d'un parquet de bois ou de marbre, à simuler ces tapis de mousse et de gazons jonchés de fleurs, dont les prairies donnent la plus exacte idée? Tel est le but défini par les limites du goût. Le champ n'est pas moins vaste et moins inépuisable que les combinaisons de notes pour la musique ou les assemblages de lettres pour représenter les idées. Les lois de la couleur seraient-elles donc moins vraies que celles de la musique? L'harmonie ne doit-elle pas les régir également? Malheureusement l'ignorance de ces lois est si absolue dans tout l'Occident, que les leçons et les exemples restent incompris de nos fabricans, lancés comme ils sont à toute vapeur dans les voies du hasard. Malgré les merveilleux tissus que l'Orient avait déployés aux yeux de tous aux expositions universelles de Londres et de Paris, notre fabrication n'a pas su se les assimiler.

Devant toutes ces merveilles de l'art oriental, nous nous reportions aux grandes époques de l'histoire, aux richesses de Babylone et d'Alexandrie, à ces grandes batailles des Perses où l'éclat des costumes, des armes et des pierreries brille dans la poussière lumineuse du passé. La mémoire retrouve dans ces tissus charmans les vêtemens des bas-reliefs de Thèbes, de Ninive et de Memphis. Ce sont les mêmes gazes transparentes et constellées, les mêmes trônes, les mêmes palanquins, les mêmes éventails, et des bijoux aussi délicatement travaillés; c'est encore ce tapis merveilleux qu'Alexandre le Grand trouva dans la tente de Darius, et qu'il partagea entre ses lieutenans. Chaque morceau de la grandeur de la main, grâce aux perles et aux rubis dont il était brodé, représentait une somme fabuleuse. Devant l'imagination se déroule ainsi tout le luxe des splendeurs antiques. Dans ces contrées du soleil, le goût du beau est un sentiment inné. Rien n'est assez précieux; l'or couvre la soie, les pierreries couvrent l'or. Et qu'on ne croie pas que ce soit là une richesse lourde et abusive, que l'ornementation, faite au hasard, soit dessinée par le caprice, comme dans nos étoffes d'Europe. Non, l'art vaut ici plus encore que la matière; la science décorative la plus pure, le goût le plus exquis a brodé, découpé, soutaché, niellé ou ciselé ces entrelacs, ces fleurs, ces animaux, dont la complication infinie, mais toujours géométrique, met l'esprit en quête de la loi qui crée ces arabesques merveilleuses. Voyez quelle entente profonde de la couleur au milieu de ces éclats d'or et d'argent, de ces flamboiemens de pierreries, de ces associations de tons si divers! On sent là

le soleil de Bacchus et d'Ariane, on est saisi des rapports qui existent entre cette belle nature de l'Inde, ces oiseaux chatoyans, ces fleurs, ces insectes et les étoffes qui s'y fabriquent. La même cause ne doit-elle pas nécessairement amener des effets semblables? Les rayons d'un soleil et d'une lune inconnus à nos ciels brumeux sont ici reproduits par un art dont nous ignorons les secrets.

Tel est le grand privilége des pays du soleil : vivre en contact immédiat avec la nature dans tous ses développemens, dans toutes ses beautés. Comment alors le corps aussi bien que l'esprit ne recevraient-ils pas l'empreinte de ces splendeurs que le ciel leur envoie, que cette lumière seule peut donner? On retrouve ici ces robes du conte de Peau-d'Ane, couleur du soleil et de la lune, ces gazes étoilées de diamans et de saphirs comme le manteau d'une nuit d'été, ces étoffes lamées de vert pâle et d'argent imitant l'onde frémissante des lacs de Lahore sous les reflets nacrés de la lune. Ce sont toujours et partout ces teintes si fines auxquelles vient s'ajouter le chaud glacis du soleil, et dont le calice des fleurs a dévoilé le secret divin à ces yeux amoureux de la couleur. Ces étoffes de soie et d'or, si finement tissées qu'on n'en devine pas la trame, et qu'on les dirait peintes à la main sur un fond métallique, comme des manuscrits byzantins, viennent de Dapouta, et sont faites par les Hindous de Bénarès; ces châles et ces écharpes, du royaume de Cachemir, ces tapis en moquette de soie ou de laine, miracles de couleurs, de dessin, de tissage et de solidité, sont fabriqués par les Persans à Ellora, dans la présidence de Madras. Voyez dans ces trois petits tapis comme le rouge carmin prédomine, et comme la bordure orangée vient s'y joindre en accord du même ton, puis comme le fond rouge est lui-même modulé. Que de nuances dans cette gamme, et quel heureux contraste établissent ces marguerites et ces jasmins blancs semés sur le tout! Quel instinct merveilleux de l'équilibre entre les formes et les couleurs! Admirez comme cette loi de la hiérarchie est respectée, et comme par suite les yeux sont satisfaits de cette méthode, qui ne détruit ni la variété, ni la plus libre fantaisie, mais arrête l'anarchie et la discordance!

Les étoffes légères ne sont pas moins parfaites. Les tulles brodés dans le Moultan, les brocarts d'Agra, d'Ahmed-Abad et de Kirpour dépassent tout ce que le décorateur peut rêver de plus complet. Ici c'est une gaze de soie d'un bleu si tendre que les passiflores ou les pétales du lin, lorsqu'ils s'entr'ouvrent au premier rayon du soleil, peuvent seuls en donner quelque idée. Des fils d'argent cachés dans la trame étincellent de place en place, comme les lueurs phosphorescentes des lucioles ou des vers luisans. Là au contraire, c'est un épais brocart tissé en zigzag comme la feuille de fougère,

et dont un côté est fleur de pêcher, tandis que l'autre a la couleur du citron. Une large bande d'or sur le rose, une autre d'argent au revers forment les marges de chaque lé. Vous retrouvez là les tons si fins des azalées, des glaïeuls et des balsamines, avec leurs modulations et leurs vibrations, passant par les plus habiles transitions, sans effets criards, sans bizarreries mélodiques. Ces habiles tisserands connaissent à fond les effets que la lumière produit sur la trame, et y soumettent le grain de l'étoffe en l'élevant ou l'écrasant, en le disposant de biais, en carré ou en zigzag. C'est ainsi qu'ils arrivent à reproduire tous les reflets, tous les moirés, toutes les nuances changeantes des papillons, des insectes et des oiseaux. Voyez ce tulle d'or et cette mousseline du Bengale où se sont accrochées les ailes d'émeraude et de rubis des scarabées, des cantharides et des mouches de feu. Ne dirait-on pas la rosée, dont chaque goutte, traversée par un rayon du soleil levant, forme un véritable arc-en-ciel? D'autres étoffes, et ce ne sont pas les moins élégantes, restent unies et souples comme ces toiles d'araignée dont elles imitent la trame inégale et moelleuse. Ce sont véritablement des vapeurs tissées. L'imagination rêve déjà sous cette brume transparente les corps rosés des bayadères, leurs bras et leurs cous étincelans de pierreries, leurs cheveux enfermés sous le réseau de fleurs du stéphanotis, dont l'enivrant parfum reste encore sur ce vêtement impalpable.

Laissons de côté tout ce luxe écrasant d'or, d'argent, de velours et de cachemire, où l'étoffe succombe sous la broderie, ruisselante comme le métal en fusion. Malgré la beauté du travail, malgré la valeur considérable des matériaux, ces étoffes n'ont pas pour l'artiste le charme qui naît de la beauté dans la simplicité; mais les tapis, les simples étoffes de soie, de laine ou de coton, quels chefs-d'œuvre, et quels artistes que les gens qui les font! Pour qui sait voir, comme ce spectacle démontre l'ignorance profonde où nous sommes des lois de la couleur et de l'harmonie! Vous tous, fabricans, ouvriers et dessinateurs d'ornemens, étudiez et tâchez de comprendre ces lois naturelles, ce sentiment du beau qui marque de son timbre l'œuvre la plus légère. La moindre loque de ces pays est un modèle à étudier pour tous. Les lignes de ces arabesques, dans leurs savans méandres, composent parfois des dessins aussi bien applicables à l'architecture et à la peinture qu'à la broderie. Cet art du travail au métier et à l'aiguille a été dans tous les siècles chanté par les poètes : il n'a pas besoin d'or et d'argent pour être riche, comme le prétendent nos fabricans, afin de se dispenser de l'imiter. Il sait à peu de frais être magnifique, car le goût en fait toute la valeur.

Ce n'est pas tout. Les méthodes de l'Orient pour teindre les étoffes en différentes couleurs, les semer de fleurs et d'ornemens, prouvent à quel point on y est habile en chimie industrielle. Les procédés d'impression décrits par Pline sont exactement les mêmes que ceux qu'on emploie de nos jours. En Égypte, en Phénicie, où les Grecs venaient chercher les tissus de pourpre, de laine blanche et de lin, les objets de parure et les parfums, on était parvenu à teindre les étoffes des plus riches couleurs et avec une solidité, une fraîcheur de nuances dont rien n'approche. Cette pourpre de Tyr, si célèbre, ne se composait pas, comme on le croit généralement, d'une couleur unique, le rouge écarlate, mais d'un système de teinture à l'aide de couleurs animales produites par certains coquillages, et qui diffèrent entièrement de la couleur végétale. On comptait à Sidon et à Tyr neuf couleurs simples de pourpre, depuis le blanc pur jusqu'au noir, et cinq mélangées. Les conchylifères employés à ces teintures étaient de deux espèces : le buccin (*buccinum*) et la *pelagia* ou *purpura conchyle* proprement dite. Le premier se trouvait sur les écueils et les rochers, la seconde se pêchait à la ligne dans la mer. La coquille des deux mollusques est également roulée en spirale; mais celle du buccin est ronde, et l'autre pointue. Elles ont autant de circonvolutions que le mollusque a d'années. Ces coquillages étaient très abondans non-seulement sur les côtes de Phénicie, mais encore sur celles de la Méditerranée et de l'Atlantique. Les rives de l'Adriatique et de la Sicile donnaient le plus beau violet et celles de la Phénicie le ponceau le plus estimé (1). La couleur servant à la teinture était contenue sous forme de liqueur dans une glande ou vessie blanche placée au cou de ce mollusque et nommée *fleur*. Enfin l'éclat, la pureté des couleurs qu'on trouve aujourd'hui encore dans les étoffes de laine, de soie et de coton fabriquées à Tripoli, à Tunis ou au Maroc, prouvent que les traditions s'y sont conservées, et que les procédés anciens sont bien supérieurs à ceux de la science moderne. L'art de teindre est devenu trop scientifique. On emploie, comme en médecine, une pharmacie trop compliquée. Alors c'était une étude attentive de la nature et de ses produits qui révélait ces moyens précieux.

A l'exposition universelle de 1855, lorsque, sur la demande du jury et en présence des commissaires lyonnais, le directeur de la compagnie des Indes ouvrit ses caisses les plus précieuses, nous étions présent, et nous devons dire que ce fut de la stupeur qui se peignit sur les visages. Malgré leur vanité de fabricans, malgré l'or-

(1) *Ponceau*, du latin *puniceus;* vient de *punicum*, sous-entendu *malum*, grenade punique dont le rouge est éclatant.

gueil national, ils furent obligés de reconnaître que non-seulement ils étaient incapables de produire de semblables merveilles, mais qu'ils ne comprenaient même pas par quels procédés on pouvait les obtenir, comment il était possible, par le simple mécanisme d'un bambou, si ferme que puisse être la main qui le conduit, de confectionner des étoffes d'une façon si supérieure, si préférable à tout ce que produisent nos machines perfectionnées. C'est qu'une machine n'aura jamais cette science du coloris, cet art de rompre les nuances, de les opposer ou de les unir, de les employer par masses ou par rayures, que possède l'intelligence humaine. La brodeuse de Lahore ou de Constantinople, le teinturier et le tisserand de Brousse ou de Damas, le potier de Tébriz, le tapissier d'Ispahan ou de Chiraz, l'émailleur de Bagdad ou de Téhéran en savent plus long sur la couleur et la forme que tous nos chimistes, nos dessinateurs, nos peintres ornemanistes et nos fabricans ensemble. Ils ont pour eux la vraie science, celle des ancêtres, transmise dans le sang, si l'on peut ainsi dire. Nous avons beau composer des cercles chromatiques, faire des tables de couleurs pour servir de loi aux teinturiers, aux tisseurs d'étoffes ou de tapis; tout cela ne donne pas cette justesse, cette sensibilité qui font saisir la nuance qu'un œil privé du sentiment de la couleur ne saurait apprécier. Sans doute, sous le ciel froid du nord, la couleur arrive altérée; mais toujours est-il que nous ne savons guère associer deux tons sans qu'ils soient ennemis. Quoi qu'on ait justement dit du goût parisien, voyez encore combien, dans les étalages de nos magasins, les étoffes se nuisent entre elles. Au contraire, dans un bazar, dans une foule en Orient, malgré la bigarrure de ces vêtemens divers, de ces feredgés, de ces gandhouras, de ces cafetans et de ces abbaïls unis ou rayés, malgré l'éclat des broderies et les contrastes les moins calculés, l'œil admire et se repose, exactement comme sur un parterre de fleurs. C'est que la loi d'harmonie est observée là, instinctivement peut-être, comme le veut la nature.

Notre but, en insistant de la sorte sur le mérite des fabrications orientales, est de montrer que le succès des belles étoffes byzantines, sassanides et vénitiennes, si recherchées des antiquaires et des connaisseurs, ne tient aucunement à leur vieillesse, mais bien à leur supériorité réelle. Les tissus de l'Inde, de la Perse et de la Chine, fabriqués encore aujourd'hui comme ils l'étaient alors, en offrent la preuve évidente. Et qu'on ne s'imagine pas que ces étoffes, ces bijoux, ces meubles, en conservant toujours le même caractère, le même principe rationnel, manquent pour cela de variété. Est-ce que la rose, qui fleurit tous les ans, obéissant aux lois de sa constitution, ne varie pas de mille façons et n'offre pas des charmes toujours nou-

veaux dans sa beauté soumise? Est-ce que l'homme aussi n'a pas dans son visage et dans tout son être une disposition qu'il ne saurait enfreindre sans manquer aux règles du beau et sous peine de monstruosité. Et cependant, depuis le commencement du monde, où trouver deux êtres semblables? Quelle infinie variété! Quels attraits sans cesse renouvelés! C'est ce frein, ce sont ces lois respectées par quiconque a le sentiment du beau pittoresque que nous opposons énergiquement au dévergondage de nos modes, à l'instabilité de notre goût de plus en plus vicié par une civilisation pleine de troubles et d'inquiétudes. Oui, c'est encore, c'est toujours en Orient qu'il faut choisir nos modèles pour l'art décoratif. Comment un soleil qui dore les faisans de la Chine et de l'Himalaya, qui irise et change en reflets métalliques les plumes des colibris et des souimangas, tandis que le nôtre colore en gris nos oiseaux et nos insectes, comment ce soleil qui produit toutes les matières premières servant à la teinture, les eaux et les substances qui les rendent solides, ne donnerait-il pas à l'heureux habitant de ces contrées un sentiment de la nuance qui ne peut exister chez nous?

Les yeux font une étude involontaire, une gymnastique sous l'influence de la lumière, dont notre esprit ne se rend pas compte. Ce qu'on a tenté d'efforts depuis quarante ans pour imiter les cachemires sans réussir jamais prouve non-seulement la difficulté de l'entreprise, mais encore la mauvaise route qu'on a suivie. Malgré les machines, malgré la chimie, malgré les capitaux, ou, pour mieux dire, à cause de tout cela, nos produits restent plus inférieurs aux châles de Lahore qu'une symphonie de Mozart exécutée par l'orgue de Barbarie ne l'est à la même symphonie exécutée au Conservatoire; car si l'orgue manque de sentiment, de finesse et de nuances, au moins n'est-il pas toujours faux, et nous n'en saurions dire autant des tissus français. Il n'y a pas deux siècles encore, ces industries de l'Orient livraient à notre consommation et à notre admiration tout ce qu'il y a de plus exquis en étoffes, en broderies, en porcelaines, laques, marqueterie, damasquinage, niellure et autres objets de luxe, car à cette époque nous n'avions pour ainsi dire pas d'industrie, et ce fut en les copiant tant bien que mal que nous avons pu nous soustraire à cet impôt. Aujourd'hui ces traditions si anciennes et si précieuses de l'industrie orientale ne sont pas même chez nous le sujet d'une étude, d'une comparaison. Les fanfarons du nouveau, peu inquiets de savoir où est le bien, où est le juste, où est le beau, en concluent que « l'unique moyen d'apprécier l'état de civilisation des peuples est de comparer les prix de leur fabrication, et que cet examen entre l'Europe et l'Orient ne permet aucune discussion sur les avantages ou les inconvéniens des découvertes modernes.

— La plus belle mousseline française, ajoutent-ils, ne coûte que 2 francs le mètre, tandis que la belle mousseline de l'Inde se vend jusqu'à 10 et 15 francs. Il est donc évident que filer et tisser à la main, ce serait, en réduisant l'ouvrier à la misère, faire payer sept fois la valeur de la marchandise filée et tissée mécaniquement. » Établir entre ces deux étoffes une similitude, c'est exactement comme si on voulait prouver qu'un cachemire français étant moins cher qu'un cachemire de l'Inde, le premier est préférable au second. Que diriez-vous d'un individu qui soutiendrait qu'une copie de Rubens coûtant 100 francs est par cela seul préférable à l'original, qui vaut cent fois plus, et ajouterait imperturbablement qu'il en fabrique ainsi à la douzaine? On peut voir là le triomphe de la machine; mais ce n'est certainement pas la preuve de l'état de haute civilisation d'un peuple, ainsi que le prétend la commission de l'exposition universelle de Londres dans son rapport sur la fabrication des cotons en Angleterre, en France et en Orient.

Chose vraiment curieuse, les fabricans de Lyon regardent les soies de la Chine et de l'Inde, de l'Asie-Mineure et de la Syrie surtout, comme les plus détestables qu'il y ait. Ils donnent pour raison que la soie n'est pas suffisamment ouvrée, c'est-à-dire mise dans l'état qui rend plus facile le tissage à la mécanique, que les soies grèges, chargées de matières hétérogènes, au lieu d'être épluchées, gommées, égalisées, ne peuvent, suivant eux, convenir qu'aux emplois communs. Cette croyance dans la perfection de la mécanique, dans cette implacable régularité du fil et du tissu, dans cette uniformité de ton, dans tout ce système enfin qui anéantit le sentiment de l'ouvrier, leur fait dire que l'Orient n'a que des procédés arriérés, qu'une routine qui arrête tout progrès. Ils paraissent ignorer que les manipulations que l'on fait subir au fil avec des colles diverses, des acides de toute sorte, pour l'unir, l'ébarber et le rendre droit comme du laiton, de telle sorte que le métier renvideur ne trouve aucun arrêt, aucun obstacle dans son aveugle travail, sont une des causes les plus certaines, non-seulement de la monotonie des tissus comme trame et comme nuance, mais aussi de leur médiocre durée. Ce qu'on nomme ici barbarie, c'est tout simplement la tradition des grandes époques où la civilisation avait atteint la perfection; ce qu'ils nomment routine, c'est le métier naïf qui n'est que le côté matériel de l'art, le moyen à l'aide duquel des doigts intelligens savent produire des chefs-d'œuvre que n'exécutera jamais la machine la plus parfaite.

Ce qu'on appelle d'ailleurs les mêmes dessins, les mêmes procédés, varie à un degré infini; il y a chez les Orientaux un si vif sentiment du décor appliqué aux diverses industries, qu'on ne peut

comparer cette variété prodigieuse et inépuisable qu'à celle des fleurs, des oiseaux et des insectes, qui, se reproduisant sans cesse et suivant la même loi, ne sont cependant jamais pareils. S'agit-il de tissus : à la diversité des couleurs ils ajoutent la diversité de la trame, qui imite la texture des fleurs, des feuilles ou des plumes, les rayures, les mouchetures et les chinures des animaux et des végétaux. Eh quoi! parce qu'en fabriquant ces châles inimitables ou ces tapis dont le velours est chatoyant comme la mousse au soleil ils ne cherchent pas à faire des tableaux sur une robe ou sur une draperie, on en conclut que c'est un art qui s'est imposé des limites, un art qui tourne toujours dans le même cercle sans faire de progrès! Mais ces limites, pourrait-on dire aux fabricans modernes, sont celles de la raison, du goût, du beau; ce sont les lois de la nature elle-même. Sous ce nom de *haute nouveauté* que vos réclames affichent à chaque saison, quel triste chaos de formes et de couleurs étalez-vous! En extase devant un morceau de soie qui imite une gravure en taille-douce, vous vous écriez que c'est seulement en France qu'on est parvenu à une telle perfection de tissage, et que partout ailleurs on remarque des parties où la main se trahit, car la main, si par hasard elle prend l'aiguille ou le burin, ne doit montrer, comme l'inflexible machine, ni émotion, ni sentiment, rien en un mot de ce qui indique la vie, de ce qui fait le charme, de ce qui constitue l'art!

Pourquoi la voix humaine est-elle, comme on l'a dit souvent, le plus émouvant des instrumens? C'est qu'elle est l'émanation directe des nerfs et de la vie, qui n'ont pas besoin, pour se faire sentir, de passer par un intermédiaire, par une machine, orgue, piano, flûte ou violon. Ces nations à la fois si vieilles, puisque leur civilisation remonte aux temps antiques, et si jeunes, puisqu'elles ont gardé leur originalité, vous les appelez barbares, parce qu'elles ont marché à travers les siècles, au milieu des guerres et des ébranlemens d'empires, des misères et des prospérités, conservant toujours, avec un véritable sentiment de piété filiale, leurs traditions de religion, d'art et de poésie! Et vous qui, après avoir copié toute votre vie, vous figurez tout à coup que vos pastiches, vos emprunts faits de droite et de gauche, sans goût et sans discernement, sont des créations originales, vous qui, dans vos journaux, vous décernez la palme de la civilisation suprême, comment devrait-on vous appeler? D'où vient donc cette différence entre vos modes éphémères si vite dédaignées, entre ces créations vieillies avant d'avoir vu le jour, et cet art stable, toujours plein de charme, de jeunesse et de beauté, quels que soient son âge et son immobilité?

Afin de ne pas laisser les fabricans dans la conviction funeste de leur supériorité, nous voudrions pour eux la création d'un musée

d'étoffes anciennes et modernes, étrangères et françaises, tout comme il y a un musée à Sèvres, de même qu'il y a des musées de toute sorte au Louvre. Alors les décorateurs, les tisseurs et les fabricans pourraient étudier, copier, reproduire avec soin les étoffes de la Perse, de l'Asie-Mineure, de l'Inde, de l'Afrique et de la Chine. Là ils en apprendraient plus par la vue et la comparaison que dans tous ces cours industriels où la science transcendante les égare. « Voyez, nous disait un fabricant de tapis, à quel point nos imitations de Smyrne surpassent l'original! Ces gens-là ne savent pas teindre! Regardez de près et observez combien les fonds sont inégaux et marbrés : on sent que cela est fait au hasard, sans soin ni précaution. Quelle différence avec mes produits! comme les couleurs en sont plus égales et plus vives! » Nous perdîmes notre temps à lui expliquer son erreur; il ne comprit pas que ces *gens-là* sont les premiers teinturiers du monde, que c'est bien volontairement et par calcul qu'ils réunissent de la sorte *plusieurs nuances dans le même ton, afin de composer un accord*, qu'il en est des couleurs comme des sons, et qu'avec une seule note, ou, pour mieux dire, avec des sons sans vibration, on ne saurait faire de l'harmonie.

Si donc nous insistons sur la création d'une collection intelligente des plus belles étoffes, c'est que nous voyons là un moyen certain de faire la lumière dans les esprits égarés des ouvriers, des chefs de fabrique, et surtout de leurs dessinateurs. L'institution des Arts et Métiers est-elle fondée pour atteindre ce but, ou plutôt le but d'une semblable direction industrielle est-il atteint par cette fondation? Nous ne le pensons pas. Au palais de la rue Saint-Martin, on ne s'occupe guère que des machines; c'est la seule collection à peu près complète qui s'y trouve. Dans la salle du rez-de-chaussée où se voient les divers modèles de métiers à tisser, il n'existe qu'une misérable vitrine où sont entassés quelques coupons d'étoffes anglaises, puis cinq ou six tableaux encadrés imitant, en soie tissée, des lithographies et des peintures. C'est donc aux Gobelins mêmes qu'il conviendrait de créer un musée, ainsi qu'une succursale pour la fabrication d'étoffes d'art, comme Henri IV l'avait fait pour les draps d'or et de soie.

Ainsi donc, en face des résultats donnés par l'exposition universelle de 1855, l'orgueil ne nous est pas permis. Pour la mode et les colifichets, nous pouvons être les arbitres de ce goût dépravé dont se contente le monde moderne; mais on ne saurait nous assigner une place équivalente dans la grande fabrication, celle qui répond à la consommation de tous aussi bien qu'au luxe raffiné de quelques-uns. Les gens désintéressés qui se préoccupent de l'art industriel ont reconnu, en voyant ce désordre des idées, ce gaspillage d'inventions et de capitaux, que sans l'art l'industrie épuiserait bien vite

ses forces surexcitées et dirigées à faux, que sans l'art les machines n'étaient rien, et que les symptômes menaçans d'une décadence trop visible n'avaient pas d'autre cause que cette substitution de la force inintelligente de la mécanique à la force intelligente de l'homme. Les académies, la Sorbonne, les musées, l'Opéra, le Conservatoire de musique, Sèvres et les Gobelins, sont les grands ateliers chargés d'inspirer et de diriger l'intelligence humaine dans ses routes diverses. Fortifions-les donc, relevons ceux de ces établissemens qui s'affaiblissent et dégénèrent, et tâchons, chacun dans notre sphère d'artiste, d'éclairer la voie par nos méditations et notre amour du beau. C'est dans cette pensée que nous demandons à la manufacture des Gobelins, qui bientôt doit être reconstruite, 1° la création d'un musée d'étoffes de la Chine, de l'Inde, de la Perse et d'Asie-Mineure, disposé comme celui de Sèvres pour la céramique; 2° la création d'ateliers pour la fabrication d'étoffes-modèles; 3° un changement complet dans le système décoratif des tapisseries de haute lisse, de telle sorte que les peintres et les tapissiers n'aient qu'une préoccupation, celle de la pureté du trait et de la couleur, abandonnant complétement l'idée du trompe-l'œil, des ombres et du relief; 4° la création de tableaux d'harmonie où des laines et des soies de couleurs franches soient associées de la façon la plus simple, la plus agréable à l'œil, et suivant les lois de la vibration des tons, ainsi que les fleurs nous en donnent l'exemple.

De cette façon, nous en avons l'espoir, on pourra rentrer dans les conditions vitales de la fabrication des étoffes. Alors celle de nos industries où l'art tient une place importante n'aura plus rien à craindre de ce mot terrible de *libre échange* qui effraie nos commerçans engourdis. C'est à ce prix que l'industrie française des étoffes gardera son rang en Europe. Si nous nous trompons, et si avec nous se trompent aussi tous ceux qui, soit par leurs études sur l'art, soit par leur fortune héréditaire, leurs habitudes de luxe et les traditions du goût, cherchent dans le *bric-à-brac* ces tapis, ces châles, ces porcelaines, ces meubles que notre haute civilisation ne peut pas leur donner; si vous enfin, fabricans et industriels (1), vous êtes aussi certains que vous le dites de votre force, de vos progrès de géant, de votre science et de votre goût, acceptez alors le combat, levez les barrières, ouvrez vos portes à ces productions orientales si arriérées, si inférieures, et dormez tranquilles sur vos lauriers, assurés comme vous l'êtes d'une éclatante victoire!

ADALBERT DE BEAUMONT.

(1) Nous nous hâtons d'excepter le remarquable rapport de M. Bernoville, manufacturier, qui rend complète justice au sentiment artiste de l'industrie orientale. — Voyez tome IV des *Travaux de la commission française sur l'industrie des nations à l'exposition universelle de 1851*, page 53.

UN

VOYAGEUR ALLEMAND

DANS L'AUTRICHE ORIENTALE

Aus dem Osten der OEsterreichischen Monarchie, ein Lebensbild von Land und Leuten, von Edmund, freiherrn von Berg. 1 vol.; Dresde 1860.

Au moment où l'Autriche essaie de se constituer sur une base nouvelle en reconnaissant enfin les droits nationaux des races diverses qui composent son empire, tout renseignement impartial sur la situation de ces races acquiert pour nous une double valeur. Il y a bien des provinces de la monarchie des Habsbourg sur lesquelles on ne possède que des informations très incertaines. S'il nous reste beaucoup à apprendre au sujet de la Hongrie et de la Bohême, qui peut se vanter de connaître exactement l'état présent des choses dans l'Autriche orientale? Où trouver une enquête précise et complète sur le Banat, la Voyvodie, l'Illyrie et les confins militaires? Les Allemands, plus curieux que nous ne le sommes de notions ethnographiques, sont obligés d'avouer que la plupart de ces contrées devraient être inscrites, comme dans les cartes du moyen âge, sous la dénomination de *terra ignota*. A en croire les plus récens voyageurs, l'Autriche elle-même ne serait guère mieux informée à ce sujet que l'Allemagne en général; les mœurs des habitans, la conduite des employés, les abus sans nombre de la bureaucratie, l'abandon où sont laissés des pays qui offriraient pourtant de précieuses ressources à une administration intelligente et active, n'attestent

pas seulement de la part du gouvernement impérial une singulière indifférence pour ces provinces lointaines : il est évident que cette indifférence accuse une profonde ignorance des faits. Telle est du moins la conclusion que ne craint pas de formuler un observateur très savant, très scrupuleux, et qu'on ne saurait suspecter de malveillance envers l'Autriche, M. le baron Edmond de Berg, membre du conseil supérieur des eaux et forêts dans le royaume de Saxe. M. de Berg vient de parcourir la Galicie, le Banat, la Voyvodie, les confins militaires, avec la clairvoyance d'un esprit pratique et le patriotisme d'un tory allemand, pour lequel la vieille monarchie des Habsbourg est toujours le centre de la patrie commune. En pareille matière assurément, si un témoin a le droit d'être écouté avec attention, c'est celui-là. Intelligence rompue aux affaires, administrateur instruit et expérimenté, M. de Berg sait voir les choses avec précision et raconter franchement ce qu'il a vu. Que d'autres prennent plaisir à dénoncer les misères de l'Autriche afin d'augmenter ses embarras! Quant à lui, l'enquête qu'il vient de faire n'est pas celle d'un ennemi, et il peut écrire ces paroles aux dernières lignes de son livre : « C'est un loyal et chaleureux dévouement à l'Autriche qui m'a déterminé à publier ces pages. Puisse l'Autriche le reconnaître, et que nul ne vienne me jeter la pierre, parce qu'une amère écorce enveloppe ici le fruit de la vérité! »

On ne trouvera pas dans l'ouvrage de M. le baron de Berg la description complète des pays qu'il a visités. Bien que l'auteur paraisse sentir vivement les beautés d'une nature originale, il ne sait pas rendre ses impressions en artiste, et ne se mêle pas de tracer des paysages. Les églises, les musées, les théâtres, tout ce qui prête aux peintures et aux dissertations des touristes, il l'abandonne à de plus habiles; en revanche, il conduira son lecteur là où les habiles ne se soucient guère de pénétrer. Son but est de connaître les véritables ressources du pays et la vie réelle des habitans. Pour cela, il faut quitter souvent les villes, s'éloigner des grandes routes, renoncer aux commodes berlines des chemins de fer; il faut se résigner à de longues courses à pied ou à cheval, s'engager dans les montagnes, coucher souvent sur la dure, partager la nourriture malsaine de l'habitant des marais, affronter enfin toute sorte de fatigues et de périls dont nos faciles voyages d'aujourd'hui nous ont à peu près déshabitués. Mais aussi que d'intéressantes découvertes! A ce prix-là seulement, on peut conquérir la vérité, et s'il s'agit surtout de provinces abandonnées à un régime funeste, s'il s'agit de contrées lointaines, mal surveillées, à peine connues, où des fonctionnaires infidèles aient intérêt à masquer au voyageur le véritable aspect des choses, quel autre moyen pour un observateur sé-

rieux de mener à bien son enquête? « Après des voyages de ce genre en Allemagne et dans les Alpes, dit M. le baron de Berg, j'avais appliqué ma méthode d'exploration à la Suède, à la Norvége et à la Finlande; je résolus, l'automne dernier, de visiter de même le Banat, contrée presque inconnue chez nous, et qui offre pourtant l'intérêt le plus vif à quiconque porte ses regards dans l'avenir : n'est-elle pas manifestement appelée, ainsi que la Hongrie et les provinces autrichiennes du Danube, à jouer un grand rôle dans le développement futur de l'Europe? Et ce rôle même, toutes ces contrées ne le joueraient-elles pas déjà, si elles avaient été administrées avec plus de sollicitude, au point de vue politique comme au point de vue social? »

En se dirigeant vers le Banat, M. de Berg est obligé de traverser la Galicie, et dès le premier pas qu'il fait dans les contrées non allemandes de l'Autriche, quelques-unes des misères qu'il dévoilera plus tard en si grand nombre commencent à frapper ses yeux. La première de toutes, c'est l'insolence et l'égoïsme de la bureaucratie. Une armée d'employés de tous grades, occupés à se contrôler les uns les autres et faisant à grands frais une besogne insignifiante, tel est, selon M. de Berg, un des traits caractéristiques de l'administration autrichienne. Représentez-vous cette armée dans un pays conquis; oisive ou à peu près, et poussée au mal par l'oisiveté, elle traitera avec une souveraine arrogance les peuples dont elle doit protéger les intérêts matériels et le développement moral. Voilà précisément ce qui se passe en Galicie. Ces paysans polonais si lestes si agiles, qui vivent à cheval pour ainsi dire, d'où vient qu'ils ont l'air faux et rusé? Pourquoi des physionomies si basses avec des allures si chevaleresques? L'abaissement de cette noble race est une des plaies de l'Autriche. La servitude, partout dégradante, est aggravée ici par les habitudes brutales des autorités et de ceux qui règlent leur conduite sur ce modèle. Ce ne sont pas seulement les tribunaux de police qui condamnent les délinquans à la peine du bâton; dans les moindres querelles, dans les plus légères discussions avec les Slaves de la campagne, l'Allemand a recours sans hésiter à ces procédés sommaires. Il semble que ce soit la chose la plus naturelle du monde. Battu par la main étrangère, le paysan polonais de la Galicie ne murmure même pas une parole de vengeance; il baisse la tête et va demander à l'ivresse l'oubli de ses opprobres. Lorsqu'on lit les scènes de ce genre dont M. de Berg a été témoin, on comprend qu'à de certaines époques le gouvernement autrichien n'ait eu qu'à relâcher les liens du servage pour lancer des masses furieuses contre les propriétaires du sol, c'est-à-dire contre les hommes qui eussent dû être leurs chefs et leurs ven-

geurs, car, une fois abrutis par la honte, ces malheureux ne connaissent même plus leurs frères. M. de Berg fait à peine allusion à ces odieux souvenirs de 1846, il peint seulement la situation présente; mais il n'hésite pas à rejeter sur le gouvernement autrichien la responsabilité de toutes les infamies qu'il a vues de ses yeux. Aucun souci de l'instruction du peuple, pas d'écoles dans les villages, nulle surveillance du clergé, qui, tout occupé de ses querelles avec les prêtres grecs ou les pasteurs protestans, ne songe qu'à retenir les fidèles dans les liens d'une superstition judaïque. Et pourtant que de précieux élémens à mettre en œuvre dans ces contrées fécondes! « La Galicie, dit M. de Berg, m'est apparue comme une terre véritablement bénie dans toutes les parties que j'ai visitées. Un sol riche, et qui, bien cultivé, peut donner des moissons abondantes, un climat tempéré, de belles forêts, malgré le peu d'art qui préside à leur aménagement, en un mot tous les élémens d'une prospérité durable, voilà ce qui frappe tout d'abord les regards de l'observateur. Et qu'est le peuple sur cette terre privilégiée? Pauvre, paresseux, plongé dans l'ivrognerie, dégradé sous tous les rapports, il n'a ni instruction, ni moralité, ni sentimens religieux. Et tel est le résultat d'une possession presque séculaire aux mains du puissant empire d'Autriche! »

De la Galicie, pour pénétrer dans le Banat, il faut traverser une partie de la Silésie, de la Moravie, entrer au cœur de la terre des Magyars et se diriger ensuite vers l'Orient. Grâce aux voies ferrées, cette longue distance est franchie assez vite. C'est à Gänserendorf qu'on abandonne les chemins de fer du centre pour prendre la ligne de la Hongrie orientale. Jusqu'à Presbourg, on traverse un pays de plaines et de collines bien cultivées. Là, on longe quelque temps les bords du Danube, puis on s'engage dans de vastes plaines uniformes, et c'est seulement à l'endroit où les belles coupoles de la nouvelle cathédrale de Gran apparaissent sur la rive droite qu'on retrouve enfin le grand fleuve pour ne plus le quitter jusqu'à Pesth. Bien que M. le baron de Berg n'ait vu la Hongrie qu'à vol d'oiseau et qu'il la juge très rapidement, il en note plus d'un trait curieux dans son journal. Ses opinions préconçues, les jugemens tout faits qu'il apporte d'Allemagne n'ont qu'une valeur très médiocre à nos yeux. Quand il peint ce qu'il voit et rapporte ce qu'il entend, nous retrouvons le voyageur impartial dont les confidences sont si précieuses. Comment s'étonner par exemple qu'un Allemand dévoué à l'Autriche arrive en Hongrie avec un système tout arrangé d'avance sur la question magyare? M. de Berg en est encore à l'histoire des Hongrois sous M. de Metternich. Les Magyars, à l'en croire, sont toujours une race féodale, qui non-seulement s'obstine à tenir sous

le joug les peuples d'un autre sang, Slaves, Saxons et Roumains, mais qui fait peser même sur les paysans hongrois les institutions iniques du moyen âge. En vain, dans la diète de 1847, la noblesse régénérée du pays a-t-elle pris l'initiative des réformes les plus libérales; M. de Berg ne sait pas le premier mot de ces événemens. Les observations qu'il a recueillies dans la société hongroise auraient dû cependant le mettre sur la voie. En voici une dont le sens est assez clair : dans un village de la *puszta*, le voyageur, frappé de la bonne tenue du peuple, de la rustique élégance des habitations, de la culture intelligente et soigneuse dont les terres voisines portent la trace, en fait ses complimens à un fermier hongrois de la contrée, et il apprend de sa bouche que la population de ce village est surtout composée d'Allemands. « Les Allemands, je dois le reconnaître, dit le loyal Magyar, sont plus laborieux que mes compatriotes; ils ont plus de zèle, plus d'instruction, un zèle plus soutenu, une instruction plus sûre... Une seule chose me déplaît chez eux, c'est qu'ils adoptent si promptement les mœurs hongroises, au point même de renoncer à leur nom. A peine installés chez nous, les émigrans venus d'Allemagne quittent leur vêtement national pour le costume hongrois. Quant à cela, passe encore : notre costume étant mieux approprié à notre climat, on comprend qu'ils le préfèrent au leur; mais bientôt les voilà qui transforment leurs noms à l'aide de désinences magyares; en toute chose enfin, dans ses mœurs, dans sa manière de vivre, l'Allemand n'a qu'une pensée, c'est de se rapprocher le plus possible du Hongrois. On dirait vraiment qu'il rougit de sa patrie, et voilà ce qui me déplaît. » Cela me déplut aussi, ajoute M. de Berg; mais en adressant à ce propos des remontrances amères à toutes les colonies germaniques, en leur reprochant de perdre si vite au milieu des étrangers presque tout sentiment national, pourquoi oublie-t-il de remarquer la noble et libérale inspiration que révèlent les paroles du cultivateur hongrois? Les hommes qui blâment les Allemands de ne pas savoir rester Allemands en Hongrie ne sont pas disposés sans doute à étouffer chez eux les peuples de race étrangère. La Hongrie moderne a appris bien des choses à l'école du malheur. Les haines de race, les prétentions hautaines ont disparu depuis longtemps chez les anciens oppresseurs des Slaves et des Roumains; les Magyars savent respecter dans autrui ces droits nationaux dont ils ont eux-mêmes un sentiment si fier, et ce curieux récit de M. de Berg montre bien que le généreux esprit de la diète de 1847 a pénétré jusqu'au fond des campagnes.

Nous arrivons enfin au but véritable de ce voyage. En quittant Pesth, nous avons traversé Zsegled, Arad, Grosswardein, Debrec-

zin, Szegedin; nous voici à Temesvar, au centre du Banat. Temesvar est la capitale du Banat et de la Voyvodie serbe. Cette ville est située au bord de la Témes, qui prend sa source dans les montagnes des confins militaires et se jette dans le Danube à Panscova. Assez régulièrement construite, avec de grandes places et quelques belles maisons, elle renferme près de trente mille habitans. Temesvar n'est pas seulement le siége de l'administration du Banat et de la Voyvodie; c'est aussi là que résident trois gouverneurs des confins militaires, bien que leurs trois gouvernemens aient chacun une capitale à part. On sait que les confins militaires sont des espèces de colonies armées, qui défrichent et défendent le pays sur ces frontières lointaines, où un incroyable mélange de races exige des institutions toutes spéciales. L'Autriche, comme la Russie, a eu recours à ce système et s'en est trouvée assez bien. Or des différentes colonies, c'est-à-dire des régimens coloniaux qui forment les confins militaires de l'Autriche, il y en a trois, les régimens du Banat allemand, du Banat illyrien et du Banat roumain, dont les chefs demeurent à Temesvar, comme les autorités militaires ou civiles de tout le Banat et de la Voyvodie. Le Banat, la Voyvodie et ces trois régimens que nous venons de nommer composent toute la partie sud-est des possessions de l'Autriche dans les contrées du Danube. Ce groupe d'états est borné au nord par la Hongrie, à l'est par la Transylvanie et la Valachie, au sud par le Danube, la Serbie et la Syrmie, à l'ouest par la Hongrie et la Slavonie. C'est un pays de plaines en général, excepté dans la colonie militaire du Banat roumain et dans le district des mines d'Oravicza.

On trouverait difficilement dans un autre pays de l'Europe un mélange de races comme celui que présentent le Banat et la Voyvodie serbe. D'après un recensement qui date de 1846, la population, dont le chiffre est à peu près d'un million et demi, se répartit de la manière suivante : 416,930 Valaques, 402,890 Serbes, 351,730 Allemands, 232,730 Magyars, 26,860 Slovaques, 23,900 Bulgares, 16,270 Juifs, 12,000 Zigeuners, 7,120 Ruthènes, 3,000 Croates et 2,960 Grecs. Les trois colonies militaires dépendant du Banat renferment environ 233,000 habitans. On voit combien de races et de langues différentes dans ce petit coin de l'Europe. Quelques géographes ont essayé de fixer sur la carte le domaine propre de chacun de ces idiomes; mais ce ne peuvent être là que des indications très générales, car, dans les endroits mêmes où telle race d'hommes offre le rassemblement le plus compacte, il y a encore de si nombreux mélanges que la statistique doit renoncer à des classifications régulières. Si l'on se contente de résultats approximatifs, voici, dit-on, les plus fidèles : les Roumains sont établis surtout à l'est du

Banat; on rencontre les Magyars à l'ouest, sur la rive droite de la Theiss; les Serbes ne forment une agglomération très marquée que sur la rive droite du Danube, dans les deux districts de Syrmie. Il y a trois points sur lesquels les Allemands sont en majorité, c'est l'ancien comitat de la Témes, et plus loin, vers l'ouest, les comitats de Torontala et de Bacs; on les trouve d'ailleurs presque partout, non-seulement isolés, mais occupant des hameaux, des villages, des bourgs, au milieu même des populations étrangères. Les Bulgares habitent les cercles de Kraszova, Jabolcsa et Lupak; ce sont peut-être les seuls points où le mélange des races ne se soit pas introduit. Quant aux autres peuples dont nous parlions tout à l'heure, on ne saurait leur assigner une résidence distincte; ils sont disséminés d'un bout à l'autre du Banat.

Le gouvernement du Banat est une espèce de petite vice-royauté despotique et bureaucratique, contrôlée de loin par la bureaucratie viennoise. Le chef de l'état ou du moins le dépositaire de l'autorité est un gouverneur militaire revêtu de tous les pouvoirs civils. Il y a bien autour de lui des assemblées qui prennent part aux affaires : le gouverneur a son conseil aulique, son conseil d'état; mais s'il doit les consulter, il n'est nullement tenu de leur obéir. Lui seul a le droit de décider pour tout ce qui intéresse le gouvernement de la province. Ce pouvoir n'est effectif que dans les centres principaux, à Temesvar par exemple ou dans les chefs-lieux des districts les plus importans. En réalité, le gouvernement appartient à la légion des administrateurs en sous-ordre. Une des plaies de toute centralisation excessive, c'est qu'elle multiplie les petits despotes. Singulier retour des choses humaines! établie surtout pour anéantir les derniers vestiges du monde féodal, c'est-à-dire pour délivrer les états des tyranneaux d'autrefois et substituer le droit commun au privilége, la centralisation, dès que ce principe est poussé à l'excès, produit des inconvéniens analogues à ceux qu'elle a été chargée de détruire. Le bureaucrate est le maître d'un petit empire où règlemens et lois, librement interprétés, se plient sans peine à ses caprices. Il est surveillé, dit-on; mais peut-il l'être sans cesse et de près? Et d'ailleurs qui surveille le surveillant? Si l'inspecteur prend sa tâche au sérieux, combien de fraudes déjoueront sa vigilance! Le plus souvent il s'accommodera aux mœurs générales, et sa prétendue surveillance sera une complicité. On retrouve ces scandales dans tous les états où s'est développé le despotisme d'une centralisation sans limites; à force d'étendre au loin ses conquêtes, de mettre la main sur toute chose, de ne rien laisser à la libre action des communes et des populations indigènes, elle crée nécessairement une armée de despotes subalternes, contre lesquels, mal-

gré toutes ses ressources, elle devient elle-même impuissante. Nulle part ces misères n'ont été plus visibles qu'en Autriche depuis l'époque où le prince Schvarzenberg, jetant un défi arrogant aux nationalités de l'empire, organisa contre elles la plus oppressive centralisation qui fut jamais, et nulle part en Autriche les désastreuses conséquences de ce système n'ont éclaté plus manifestement que dans le Banat.

Avec les mille petites tyrannies locales produites par la bureaucratie, un inconvénient tout opposé, que M. le baron de Berg signale aussi avec beaucoup de force, c'est la négligence, l'incurie des employés, et par suite la profonde anarchie qui désole certains districts de cette province. Lorsqu'un agent du pouvoir central a intérêt à étouffer une affaire, les formalités sans nombre de l'organisation bureaucratique se prêtent complaisamment à ses desseins. Son rapport peut être bref et clair; il le chargera de détails inutiles, il en fera une lecture pénible, assommante, impossible. Et quel voyage ces lourdes paperasses devront encore accomplir avant de parvenir de main en main jusqu'aux dépositaires de l'autorité suprême! C'est principalement dans les affaires criminelles qu'on voit appliquer cette tactique. Dénoncer un crime, c'est se faire des ennemis et attirer sur soi des représailles; il est plus prudent de fermer les yeux. Certes une telle accusation est grave, et nous hésiterions à la répéter, si celui qui la formule n'était un personnage dévoué aux intérêts de l'Autriche. M. le baron de Berg a recueilli sur les lieux mêmes des faits qui ne révèlent que trop clairement cette désolante anarchie. — Un jour, dit M. de Berg, dans un petit village, sur les frontières de la Transylvanie, la cabane d'un paysan est envahie tout à coup par une bande de malfaiteurs. On savait qu'il avait de l'argent chez lui. Le paysan résiste avec courage, et aucune menace ne peut le déterminer à livrer son trésor. Il se passe alors une scène horrible; la femme, qui était grosse de plusieurs mois, est éventrée par ces scélérats, et le mari, suspendu au-dessus de l'âtre, est brûlé à petit feu. A la fin pourtant, la gendarmerie arrive : sept hommes de la bande sont arrêtés et conduits, à quelques lieues de là, chez le bailli du district. Que fait le bailli? quel sentiment le domine? Est-ce la peur des brigands? est-ce le désir de dissimuler à l'autorité supérieure le scandaleux abandon d'un pays où de telles atrocités peuvent être commises à la clarté du soleil? On ne saurait le dire; ce qu'il y a de certain, c'est que les bandits rentrèrent paisiblement chez eux, et qu'il ne fut plus question de cette affaire.

Le plus grand mal, à ce qu'il paraît, n'est pas la lâcheté des fonctionnaires de l'empire dans ces contrées lointaines; heureuses les populations du Banat lorsque leurs chefs, administrateurs ou magis-

trats, ne contractent pas eux-mêmes les habitudes violentes des misérables qu'ils sont chargés de réprimer! Voici encore une aventure qui paraîtrait incroyable, si M. de Berg n'en avait recueilli lui-même tous les détails sur les lieux où elle s'est passée et presque au lendemain de l'événement. Au printemps de l'année 1860, un juge de district se présente vers onze heures du soir dans l'auberge d'un village où il avait été appelé le matin par une instruction judiciaire. Il était à peu près ivre et portait un fusil à deux coups; il va droit à la chambre de l'aubergiste, et, la trouvant fermée, il demande avec violence qu'elle soit ouverte sur-le-champ. L'aubergiste, qui s'était déjà couché, se lève et descend au salon. A peine est-il entré que le juge, sans s'inquiéter de la présence de plusieurs personnes attablées, s'élance sur lui, le saisit au collet et lui reproche, en l'accablant d'injures, de ne pas avoir ouvert sa porte à un fonctionnaire de l'empereur. En même temps il arme son fusil, et, l'appliquant sur la tête de l'aubergiste, il lâche la détente; heureusement, tout effarouché qu'il était, le pauvre homme put détourner le canon : le coup partit, et les chevrotines allèrent se loger dans la muraille. N'osant pas sans doute châtier comme il convenait un fonctionnaire de l'empereur, l'aubergiste, la figure noircie par la poudre, se réfugie dans sa chambre où il se barricade; le juge le suit et le somme d'ouvrir avec des vociférations odieuses; ses sommations sont vaines, et il s'éloigne enfin de l'auberge en battant les murailles. L'histoire fut divulguée bientôt dans tout le canton, bien que l'aubergiste eût gardé un silence prudent; mais il n'en résulta rien de fâcheux pour l'auteur de cette belle équipée. Aujourd'hui encore, au dire de M. de Berg, ce digne magistrat est en possession de son siége.

Deux causes principales, selon le voyageur, expliquent ces scandales de l'administration et de la justice dans le Banat. La première, nous l'avons déjà indiquée, tient à l'organisation même de l'Autriche, à l'excès de la centralisation, à cette hiérarchie embrouillée qui laisse si peu d'initiative aux fonctionnaires. Comment s'étonner de l'incurie des agens et de l'abandon du pays, quand ces agens, sur tous les degrés de l'échelle administrative, prennent peu à peu l'habitude de se considérer comme des machines? Ce triste côté de la bureaucratie, si désastreux partout, est plus funeste encore dans une contrée qui échappe naturellement aux règles communes, dans un pays tout neuf en quelque sorte, où règne la plus grande diversité de mœurs et d'intérêts, où l'on se trouve sans cesse en face de l'imprévu, où il faut enfin que le représentant de l'autorité centrale soit un personnage actif, intelligent, et qui sache payer de sa personne. L'autre cause, celle qui se rapporte non pas à l'insouciance, mais à la brutalité des fonctionnaires, est tout à fait particulière au Banat.

A Vienne et même à Prague, à Pesth, à Bude, le gouvernement autrichien peut remédier aux vices de son système administratif par le choix des hommes dont il se sert; mais il n'a pas cette ressource dans les provinces reculées de l'empire : un fonctionnaire qui connaît sa valeur consentirait difficilement à s'exiler dans le Banat ou la Voyvodie. Il se pourrait même que tel employé, serviteur excellent dans les provinces allemandes de l'empire, fût absolument au-dessous de sa tâche au milieu des populations de l'Autriche orientale. « Dans le Banat, dit M. de Berg, un bon fonctionnaire doit savoir au moins quatre langues, l'allemand, le serbe, le hongrois, le valaque; il serait même à désirer qu'il connût encore une autre langue slave, le slovaque ou le tchèque. » Des administrateurs si bien armés sont nécessairement rares, et cependant, s'il est vrai qu'on gouverne de loin et qu'on administre de près, comment administrer un pays dont on ne connaît pas la langue? Que feront des maires, des baillis, des intendans, animés des meilleures intentions du monde, mais jetés tout à coup au milieu de Roumains, de Serbes, de Magyars, de Tchèques, de Bulgares, et privés de toute communication intellectuelle et morale avec les gens qui les entourent? Le gouvernement autrichien n'a donc pas toute la liberté du choix; il est forcé de prendre ses représentans un peu à l'aventure, et si l'on en juge par les récits de M. de Berg, il faut reconnaître qu'il subit de dures nécessités. Telles sont du moins les excuses alléguées par les défenseurs de l'administration viennoise. M. de Berg, malgré sa bonne volonté, ne se paie pas tout à fait de ces raisons. Après avoir exprimé son avis sur le moyen de remédier à un tel état de choses, après avoir donné ses conseils à l'Autriche sur la réforme de la bureaucratie, il s'écrie sans plus de façon : « Avec une presse libre, on ne verrait pas de tels scandales. »

Mais comment y aurait-il une presse libre, une presse indigène librement née du sol, dans une contrée où règne presque partout la plus profonde ignorance? S'il y a des journaux dans le Banat, ils sont entre les mains de cette bureaucratie dont ils devraient dénoncer les méfaits et réprimer les usurpations. L'ancienne Autriche, qui ne se piquait pas de pousser au développement des sciences, à la propagation des hautes lumières, s'occupait du moins, comme toute l'Allemagne, de l'éducation du peuple. Rien de pareil dans le Banat et dans la Voyvodie. Ces paysans auxquels on applique encore la peine du bâton, on n'est pas trop pressé, cela se conçoit, de leur donner les premiers élémens d'une culture libérale. Il serait dangereux d'éveiller dans leurs esprits le sentiment de la dignité humaine. M. de Berg ne cesse de le répéter : ce qui manque ici, c'est l'instruction. « Rien de plus affligeant, s'écrie-t-il, pour un

ami de l'humanité que l'état intellectuel et moral de ces populations de l'Autriche orientale. Dégradation, brutalité, ignorance, voilà ce qu'on rencontre à chaque pas dans le Banat comme dans la Galicie. »

On demandera si la religion chrétienne, cette grande institutrice des peuples, ne donne point aux habitans du Banat ce qui leur est si durement refusé par l'administration autrichienne. Le tableau des divers clergés chrétiens du Banat, tel que le trace M. le baron de Berg, est plus triste encore que le tableau de cette bureaucratie et de cette justice. La religion dominante dans le Banat est la religion grecque. D'après les derniers recensemens, les grecs schismatiques compteraient plus de 679,000 fidèles. Après eux viennent les catholiques, au nombre de 614,000; 76,000 protestans, 16,000 juifs, 11,000 grecs-unis, complètent la statistique des églises. Ainsi l'église grecque retient encore sous sa tutelle environ la moitié de la population du Banat. Or, si en Russie même et en Grèce cette église est misérablement servie, excepté dans les rangs supérieurs, on devine aisément ce qu'elle peut être en face de l'administration autrichienne. L'ignorance, la naïveté ou le cynisme de l'ignorance chez les popes du Banat dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Les règlemens à la vérité exigent que tout aspirant à la carrière ecclésiastique ait achevé ses humanités et étudié la théologie au séminaire de Versèc; mais il est des accommodemens avec l'épiscopat *orthodoxe*, et pour quelque somme d'argent on est dispensé du séminaire. Ce n'est plus même une exception, c'est la règle : le séminaire de Versèc subsiste encore uniquement pour sauver les apparences. Dans les campagnes, M. de Berg l'affirme, la plupart des popes ne savent ni lire ni écrire. Ils apprennent par cœur ce qu'ils sont obligés de connaître, ils récitent machinalement les prières, ils estropient intrépidement les formules de la messe : du reste, aucun souci de l'esprit de l'Évangile, aucun sentiment de la morale chrétienne. Le plus humble des desservans et le plus profond des théologiens, dans une église vivante, se sentent animés du même souffle au sein de la charité. Cette chaîne d'or est rompue dans le clergé du Banat. Le christianisme y est tout extérieur : des images, des reliques, des médailles, des formules; tout pour les sens, pas un grain de nourriture céleste pour l'esprit et l'âme, voilà le culte grec dans l'Autriche orientale. Ce qu'éprouve le chrétien protestant quand il lui arrive de visiter certaines églises d'Italie ou d'Espagne, le chrétien catholique le ressent à son tour en présence des popes du Banat et de leurs cérémonies païennes.

Le grave témoin à qui nous empruntons ces renseignemens consigne dans ses notes de voyage des preuves à peine croyables de

l'ignorance des popes. Un jour, un pope qui, depuis une dizaine d'années, exerçait son ministère dans un petit village du Banat, est appelé par son évêque à un poste plus élevé. Pour justifier cette faveur, l'évêque exige qu'il inaugure son nouvel emploi en prononçant un sermon. Devinez-vous quel est l'embarras du bonhomme? Ce n'est pas la difficulté littéraire qui l'arrête, ce n'est pas le souci de méditer un sujet, de composer un discours; bien mieux, il ne sait pas même ce qu'on lui demande. Qu'est-ce qu'un sermon, s'il vous plaît? Il va poser cette question ingénue à son voisin le pasteur protestant, et quand le pasteur lui a expliqué ce dont il s'agit, le pope supplie le pasteur de vouloir bien lui composer son homélie. Pourquoi pas en effet? Le pasteur avait là une bonne occasion de faire entendre des paroles évangéliques devant une réunion d'hommes qui peut-être ne s'était jamais trouvée à pareille fête. Malheureusement le pasteur, chargé des intérêts religieux d'une commune allemande, ignorait la langue valaque, dont le pope se servait avec ses ouailles, et le prédicateur malgré lui fut obligé d'aller se pourvoir ailleurs. M. le baron de Berg tenait cette anecdote de la bouche même du pasteur qui y joue son rôle. Voici une autre histoire du même genre, qui aurait l'air d'une mauvaise plaisanterie, si M. de Berg ne l'avait puisée à de bonnes sources. La scène se passe dans une commune valaque où les moissons récentes, blés et luzernes, ont été souvent incendiées depuis plusieurs mois. Une femme, la propriétaire du domaine où ont eu lieu des sinistres, va trouver le pope, et le prie de sermonner sévèrement les fidèles à la première occasion. Le dimanche suivant, la foule remplit l'église, et le pope monte en chaire. « Mes amis, il vous arrive souvent de brûler les récoltes; c'est une sottise, car il ne vous en revient aucun profit : volez plutôt un bœuf, au moins vous en tirerez avantage... — Halte-là! » s'écrie la matrone indignée, et, prenant la place du malencontreux orateur, elle adresse à l'assemblée une vigoureuse mercuriale qui sauva, dit-on, les meules de blé sans compromettre les bœufs.

La position sociale des popes du Banat et la considération dont ils jouissent répondent exactement à la culture de leur esprit. Presque toujours chargé de famille avec un salaire très modique (on sait que les popes peuvent se marier et que les hauts dignitaires de l'église grecque sont seuls astreints au célibat), le pope de la campagne est obligé de se faire cultivateur pour nourrir sa femme et ses enfans. Il conduit la charrue, il mène paître ses bœufs, il sème, il coupe le blé; c'est un paysan au milieu des paysans. Jusque-là rien de mieux, et quoi que puisse dire M. le baron de Berg, je me demande ce que cette vie patriarcale peut avoir de contraire au sacerdoce; j'ai

vu dans les Cévennes du midi de la France des curés de village garder leurs troupeaux de moutons sur la montagne, et ces prêtres-pasteurs, au milieu de leurs travaux agrestes, avaient une sorte de dignité biblique. Par malheur, c'est cette dignité qui manque absolument aux popes laboureurs de l'Autriche orientale. Loin de vivre avec les paysans pour leur fournir un modèle, ils ne songent qu'à imiter leurs vices; ils sont rusés, intéressés, cupides, sans foi ni loi dans leurs marchés. Aussi l'opinion du pays est-elle unanime sur leur compte. M. de Berg les a entendu apprécier en cent lieux différens par des personnes appartenant à toutes les classes de la société; la conclusion était toujours la même : le plus grand voleur, en quelque lieu que ce soit, au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest du Banat, c'est le pope. « Commet-on quelque part un acte de brigandage, dit M. de Berg, il y a cent à parier que le pope a dirigé l'affaire, et après lui le juge de paix du canton. » Un jour, dans le village de Kriwina, sur les frontières de la Transylvanie, une bande de malfaiteurs fit irruption chez un paysan qui venait de vendre ses récoltes. Pour le contraindre à livrer son argent, on lui coupa les oreilles, on lui appliqua des chaînes brûlantes sur le corps... Quels étaient ces brigands? Trois popes, deux maîtres d'école, un clerc de notaire et deux sacristains. C'était, à ce qu'il paraît, une bande organisée qui déjà plus d'une fois avait eu maille à partir avec la justice, mais qui, soit habileté des coupables, soit faiblesse des tribunaux, avait toujours échappé à la vindicte publique; il avait été impossible de prouver leur participation au crime, et tous les complices étaient restés en fonctions, celui-ci disant la messe, celui-là enseignant aux enfans la grammaire et l'arithmétique. Enfin, le 5 janvier 1860, saisis *flagrante delicto* dans quelque expédition du même genre, ils furent traduits devant la cour criminelle et condamnés à la potence. On aime à croire cependant, malgré les récits de M. le baron de Berg, que ce sont là des exceptions, même dans les parties les plus sauvages du Banat. C'est bien assez de cette crasse ignorance qu'il est impossible de révoquer en doute.

Comment les évêques de la religion orthodoxe ne songent-ils pas à réformer tant d'abus? Sans parler des crimes, dont la répression appartient aux tribunaux, pourquoi les dignitaires de l'église ne veillent-ils pas d'un œil plus attentif sur la discipline ecclésiastique et les mœurs du clergé? C'est une question qui se présente tout naturellement à l'esprit. M. de Berg, dans son impartialité loyale, répond que les évêques ont les mains liées. S'ils veulent sévir contre un pope prévaricateur, le pope les menace de passer avec toute sa paroisse à l'église des grecs-unis; or, comme ces conversions sont fort du goût de l'Autriche et encouragées de mille manières, l'é-

vêque, aussi prudent qu'orthodoxe, se garde bien de fournir un prétexte à l'hérésie. Telles sont les hontes de l'église grecque dans le Banat, et c'est ainsi que se perpétue la servitude morale des peuples en ces malheureuses contrées.

Il y a cependant parmi tant d'influences funestes des peuples admirablement doués, de nobles et poétiques races d'hommes. Toutes les observations que nous résumons ici rapidement, M. le baron de Berg les a recueillies avec une attention patiente; elles sont le résultat de sérieuses études, de longues et pénibles excursions dans les parties les moins accessibles du Banat et de la Voyvodie. Le scrupuleux voyageur a visité tour à tour ces populations si différentes les unes des autres : il a examiné de près, dans les villages encore plus que dans les villes, les Roumains, les Serbes et les Magyars; il s'est même arrêté dans un bourg de *Tsigeunes* ou bohémiens. Partout enfin il a voulu connaître l'état moral des classes inférieures dans ces pays si mal administrés, et partout il a été frappé des ressources qu'un gouvernement mieux servi pourrait trouver dans le sol et dans les hommes. Les Valaques surtout lui ont inspiré de vives sympathies. Engourdis, énervés par la condition décourageante qui leur est faite, on devine ce dont ils seraient capables, si une société plus juste leur faisait comprendre que *le travail est un trésor*, non pas seulement le trésor dont parle La Fontaine, mais un trésor de noblesse et de dignité virile. Ce sont des hommes de noble sang que ces Roumains du Banat, et le régime abrutissant qu'ils subissent n'a pas encore entièrement altéré chez eux les traits de leur origine. Les vices que leur reproche M. de Berg, et il y en a de très graves assurément, sont l'œuvre de la servitude. Exposés à la peine du bâton, traités en bêtes de somme, comment ne seraient-ils pas rusés et cruels? La ruse n'est pas toujours l'arme du lâche, elle est souvent la seule ressource de l'esclave, et si vous voulez que le plébéien n'ait pas des accès de férocité, n'irritez pas dans le sang de ses veines les furies de la vengeance. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'au sein de la plus grande misère, malgré tant de causes d'avilissement, ils ne mendient jamais; « ils sont trop fiers pour cela, » dit M. de Berg. Au reste, chez les Valaques du Banat, les femmes sont bien supérieures aux hommes, et c'est par elles que se fera la régénération de ce peuple le jour où l'Autriche voudra sérieusement remplir dans l'Europe orientale le rôle si grand et si utile que lui imposera sans doute un prochain avenir. Ce n'est pas que les jeunes filles valaques reçoivent une meilleure éducation que leurs frères; chez les Roumains comme chez les autres populations du Banat, la complète insouciance des gouvernans pour les intérêts intellectuels et religieux

du peuple est une des plaies et des hontes de l'Autriche. En traversant le petit village de Plavischoviza, sur les bords du Danube, M. de Berg aperçut une jeune paysanne vêtue avec tant de grâce, avec une si rustique élégance, qu'il s'approcha pour la considérer de plus près et engagea la conversation avec elle. Il apprit bientôt qu'elle était la fille d'un pope, qu'elle était mariée à un paysan, et qu'elle ne savait ni lire ni écrire, n'ayant jamais été à l'école. « La fille d'un pope! s'écrie M. de Berg, car l'état du clergé grec l'a particulièrement frappé, et il revient volontiers sur ce sujet; la fille d'un pope!... Voilà l'image de l'éducation populaire dans ce pays, et nous sommes en Autriche! et c'est l'Autriche qui a reçu la mission de porter en Orient la culture européenne! » La plainte de M. le baron de Berg n'est que trop fondée; eh bien! malgré ce manque absolu d'éducation, et quoique le temple soit aussi stérile que l'école, les femmes valaques ont de nobles et purs instincts qui les protégent contre le mal. Elles sont laborieuses et chastes; elles ont le goût de la propreté, de l'élégance, un certain art de se vêtir qui n'est point coquetterie, mais respect de soi-même, et tandis que leurs maris ou leurs frères oublient si souvent leur fierté sous le bâton du maître, ce sont les femmes qui, par leur attitude, leur conduite, leur noblesse ingénue, maintiennent encore la dignité de la race chez les arrière-neveux des colons de Trajan.

Les parties montagneuses du Banat offrent certains symptômes rassurans pour l'avenir du pays. L'industrie, qu'on a tant de fois maudite en d'autres lieux et qui sans doute a ses misères comme ses avantages suivant le rôle qu'on lui assigne, l'industrie, dans le Banat, est une puissance bienfaisante. A Oravicza, à Steierdorf, à Anina, à Neschitza, dans toutes ces villes et ces villages qui couvrent la ligne méridionale des Carpathes, la recherche de la houille et le travail des métaux ont donné une vie nouvelle à la contrée. Steierdorf est le centre de ce mouvement. Il y a près d'un siècle, à l'endroit où s'ouvrent aujourd'hui ces mines de houille qui rivalisent, dit-on, avec les dépôts d'Angleterre et de Belgique, on n'entendait résonner dans les vastes forêts de la montagne que la cognée du bûcheron. Trente-quatre familles de montagnards, venues de la Styrie dans le Banat en 1773, s'étaient établies sur ce point des Carpathes pour y exercer leur métier; elles coupaient du bois et faisaient du charbon. Ce campement de charbonniers dans la forêt prit dès le premier jour un nom qui rappelait son origine : on l'appela Steierdorf ou *village des Styriens*. Aujourd'hui encore les petits-fils des premiers émigrans conservent ce nom de Styriens avec une certaine fierté, et forment une espèce d'aristocratie parmi les laborieux enfans de la montagne. Il y avait dix-sept ans que ces

bûcherons occupaient leur petit village de Steierdorf, lorsque l'un d'eux, Mathias Hammer, en 1790, découvrit aux environs les premiers gisemens de houille. On n'y fit pas d'abord grande attention; c'étaient des houillères insignifiantes aux yeux de ces bûcherons, et ils les exploitaient seulement à leurs momens perdus. Bientôt pourtant, d'autres gisemens ayant été découverts, l'état fit des concessions de terrain à des particuliers moyennant une part dans les bénéfices. Les travaux se développèrent, mais avec lenteur, et c'est seulement dans ces quinze dernières années qu'on a compris l'importance des mines de Steierdorf. De 1846 à 1859, la population du village, qui était à peine de huit cents âmes, s'est élevée à plus de trois mille. De grandes et nombreuses industries se rattachent d'ailleurs à l'exploitation de ces houillères; toute cette partie des Carpathes est riche en minéraux : le fer, le cuivre y abondent, et à une petite distance de Steierdorf, dans la vallée d'Anina, travaille nuit et jour une forge immense alimentée par toutes ces richesses réunies.

Ce rapide développement est dû surtout à la compagnie du chemin de fer, qui, établie là depuis un certain nombre d'années, a fini par devenir propriétaire de toutes les mines et de toutes les forges de cette ligne des Carpathes. C'est le 1er janvier 1855 que la compagnie a joint cette grande exploitation à celle dont elle était chargée déjà; voilà sept ans qu'elle est à l'œuvre, et les voix les plus autorisées n'hésitent pas à la proclamer la bienfaitrice du pays. M. de Berg, si bien initié lui-même à tout ce qui concerne les forêts et les mines, est ému d'admiration lorsque, comparant les parties mortes du Banat avec ces districts où règne l'industrie, il voit la dignité de l'homme se relever avec le travail. Il est vrai que la compagnie est animée des intentions les plus libérales, et que son gérant, le directeur de toutes ses entreprises, M. Dubocq, semble avoir les grandes qualités d'un fondateur de colonie. C'est lui qui appelle de toutes parts les colons et qui sait leur faire aimer ces montagnes. Son organisation des maisons ouvrières et des pensions de retraite atteste une sollicitude paternelle unie à l'esprit le plus pratique; il s'occupe aussi avec un zèle admirable de l'éducation intellectuelle et religieuse des ouvriers; il fonde des écoles, il construit des églises, tout cela au nom de la compagnie, qui se charge de payer les instituteurs et de pourvoir aux frais du culte. N'oubliez pas que M. de Berg est un esprit grave, un juge compétent et sévère, dont le témoignage ne saurait être suspect. Quand on vient de voir les baillis, les juges, les popes, qui dégradent à plaisir ces nobles populations slaves et roumaines, les mines de Steierdorf et les forges d'Anina semblent le seuil d'un monde privilégié.

Après son voyage dans le Banat, M. de Berg a voulu voir aussi

les confins militaires; il n'y a fait malheureusement qu'une excursion rapide, et, bien qu'il ait vu de près le singulier régime à la fois patriarcal et militaire de ces colonies armées, le tableau qu'il en trace ne présente qu'un intérêt médiocre. En revanche, une page fort curieuse du journal que nous interrogeons, c'est la visite de M. le baron de Berg à un pacha turc, non loin de la frontière autrichienne. Le voyageur est à Orsova, la dernière grande station des colonies militaires du côté de la Valachie. A une demi-heure de la ville, dans une île du Danube, s'élève une forteresse ottomane appelée Takely et gouvernée par un pacha. Si l'on veut franchir la limite des colonies militaires, il faut un laisser-passer de l'officier autrichien qui commande à Orsova. M. de Berg obtient cette autorisation pour vingt-quatre heures seulement, et se dirige avec ses deux fils vers la forteresse turque. Cette forteresse et l'île où elle est construite, enclavées aujourd'hui entre l'Autriche d'une part et la Valachie de l'autre, sont tout ce qui reste aux Ottomans dans les principautés danubiennes. La garnison est forte de huit cents hommes, et, comme le disait le commandant d'Orsova en signant le passeport de M. de Berg, on peut y voir un *tableau en miniature de l'empire ottoman tout entier.*

« Nous abordâmes, dit l'auteur, à quelque distance d'un corps de garde, et l'un de nos matelots serbes s'empressa d'aller prévenir le poste. Aussitôt nous vîmes arriver un homme en veste bleue avec un col et des paremens rouges; son pantalon était de légère étoffe blanche; il portait un sabre au côté, et sur la tête un fez de couleur foncée avec une petite plaque de laiton où était marqué le numéro du régiment. Il prit notre passeport, alla le montrer au pacha, et, revenant quelques minutes après, nous fit introduire dans la citadelle. Je remarquai qu'il portait la médaille de Crimée et qu'il n'avait pas trop mauvaise mine, tandis que tous les autres soldats, sales, déguenillés, les pieds nus, armés seulement de vieux fusils à pierre, faisaient leur service dans la tenue la plus misérable qu'on pût imaginer. Les officiers n'étaient guère mieux accoutrés; à part deux larges raies rouges sur le pantalon, rien ne les distinguait des simples soldats : même délabrement, même misère. Quelques-uns d'entre eux n'avaient point de chaussures, tel était du moins l'officier qui nous servit d'interprète auprès du pacha. Il était venu nous apporter l'autorisation de visiter la mosquée, il nous y avait conduits lui-même, s'était fait notre cicerone, et avait accepté un pourboire sans le moindre embarras... Notre première pensée en arrivant avait été de rendre visite au pacha. Il s'excusa fort poliment, nous fit dire qu'il était indisposé, qu'on lui appliquait des sangsues, mais qu'il nous recevrait dans l'après-midi. Nous profitâmes de la matinée pour visiter la forteresse et l'île. Les remparts, bâtis en briques, étaient dans le plus mauvais état, quoique richement garnis de vieux canons de bronze. On voyait des corps de garde établis de distance en distance, et les sentinelles allaient et

venaient dans la galerie qui longe les créneaux. Les casemates voûtées étaient remplies de soldats et d'ouvriers ottomans. Quant à la ville, les rues sont extrêmement étroites, et presque toutes les habitations s'élèvent au milieu de petits jardins entourés de hautes palissades. Le point central est le bazar, où les marchands (de graves visages turcs en turbans et en cafetans) étalent leurs marchandises, des châles, des fez et autres objets du même genre, mais surtout du tabac, des pipes, des parfums et des sucreries. Un autre point de réunion, c'était le café, misérable hutte avec des fenêtres où des bandes de papier viennent au secours des carreaux. Quelques officiers y tuaient le temps en jouant aux cartes. Partout enfin, d'un bout de la ville à l'autre, des ordures sans nombre et des chiens par centaines... »

Mais l'heure est venue où les voyageurs peuvent aller rendre leurs devoirs au commandant de la forteresse. Le pacha de Takely, qui a le rang d'un général de brigade, habite à l'extrémité de l'île une vaste maison carrée, très simple, très nue, et dont les murailles, comme celles de la forteresse, commencent à tomber en ruine. Pour y arriver, il faut suivre un chemin comme on n'en trouve guère que dans les plus misérables villages des montagnes, une route étroite, glissante, presque à pic et coupée de fondrières : sur tous les points, cela va sans dire, une infection abominable. Devant le *palais* sont rassemblés des officiers vêtus, qui d'une façon, qui de l'autre, car les dures nécessités des temps ont dû abolir les prescriptions de l'ordonnance. Cet étrange état-major aurait tenté le crayon de Callot et fourni plus d'une page à Decamps. On annonce les étrangers, qui sont introduits dans la salle d'audience. C'est une vaste salle éclairée par six fenêtres dont quelques-unes sont garnies de fleurs; rien de plus simple que les ornemens et le mobilier : un divan, quelques chaises en canne, une table couverte de melons et de pastèques; des guirlandes de poires enfilées et suspendues aux croisées; dans un coin, sur une corde bien tendue, toute la garde-robe du pacha.

« Le pacha fit quelques pas au-devant de nous (dit M. de Berg); il nous fit signe de nous asseoir sur les chaises et prit place sur le divan. C'était un homme de haute taille, d'une cinquantaine d'années environ, les membres bien proportionnés, avec un visage grave et digne, ombragé d'épaisses moustaches. Sa redingote verte à col droit, son fez rouge sur ses cheveux touffus lui donnaient une physionomie toute militaire. Je lui adressai un assez long compliment, qui fut traduit d'abord d'allemand en serbe, puis de langue serbe en langue turque; j'y avais rassemblé, bien entendu, toutes les fleurs de la rhétorique orientale pour le remercier de l'audience qu'il nous accordait. Il daigna me saluer d'un gracieux signe de tête avec une *grandezza* que je renonce à décrire, puis on apporta le café, préparé à la manière des

Orientaux et servi dans de petites tasses par des domestiques au teint noir ou cuivré. Dans le courant de la conversation, il nous raconta ses aventures de soldat pendant la guerre contre les Russes en 1828; il nous montra le plan de sa forteresse, il permit à l'un de mes fils de dessiner sa résidence, et quand nous prîmes congé de lui, il nous remercia gracieusement de notre visite. Toute la scène à laquelle nous venions d'assister avait vraiment quelque chose de caractéristique. L'attitude majestueuse du pacha révélait chez lui un sentiment de la grandeur de son rôle qui contrastait singulièrement avec l'état misérable de la forteresse et des troupes placées sous ses ordres. Je pensais à cette glorieuse histoire ottomane dont ces contrées avaient été le théâtre, et, voyant les derniers débris de tant de splendeurs dans ce misérable petit nid où se presse une populace en guenilles, je me rappelais les paroles du commandant d'Orsova. En vérité, si c'est bien là une miniature de la Turquie elle-même, il est impossible de promettre une longue durée à l'empire turc. Ce sera une nouvelle confirmation de cette vérité, que les barbares, une fois en rapport avec la civilisation des peuples chrétiens, ne peuvent résister à son action, et qu'il leur faut, bon gré, mal gré, vivre de la vie chrétienne ou périr. »

Arrêtons-nous devant ce dernier tableau; M. de Berg, voyageur exact, observateur précis, qui n'oublie dans ses notes ni une ville ni un village, qui rassemble chemin faisant des documens de toute espèce, qui publie pour les hommes spéciaux un exposé de l'administration forestière dans le Banat, M. de Berg n'est pas un écrivain et ne s'est pas soucié le moins du monde de tracer une œuvre d'art. Qu'importe? les choses parlent d'elles-mêmes, et quand la réalité est scrupuleusement reproduite, l'œuvre d'art se combine, pour ainsi dire, toute seule dans l'esprit du lecteur. C'est là ce qui fait le charme des récits de voyage, même faiblement composés, pourvu qu'on ait affaire à un observateur intelligent et instruit. A travers la confusion des notes rassemblées par le savant directeur des eaux et forêts du royaume de Saxe, trois points très distincts m'ont frappé : — la détestable administration qui laisse croupir dans l'ignorance et l'avilissement des populations pleines de séve; — le réveil subit de ces nobles races, dès que l'esprit moderne et le travail leur ouvrent une nouvelle existence; — enfin, les leçons qui résultent pour l'Autriche du voisinage de la Turquie. Si M. le baron de Berg avait pris soin de mettre plus vivement en lumière ces trois parties de son œuvre, il eût été mieux en mesure, ce semble, de rendre au gouvernement autrichien les services qu'il lui promet. La vérité, l'amère et bienfaisante vérité annoncée par la préface eût apparu dans tout son jour.

Les réflexions se présentent en foule à l'esprit, quand on résume les observations de M. le baron de Berg sous les trois chefs que je viens d'indiquer. Voilà des contrées que l'Autriche possède depuis

bien des générations, et qu'elle possède sans lutte, sans effort, sans la moindre inquiétude d'aucune sorte; à coup sûr, si le gouvernement de Vienne a été tranquille quelque part et assuré du lendemain, même au milieu des commotions de 1848, c'est bien dans le Banat et la Voyvodie serbe. Aucune plainte, aucune réclamation, soit politique, soit nationale; il a fallu qu'un homme grave, un fonctionnaire considérable d'un royaume voisin, bien plus, un tory allemand tout dévoué aux Habsbourg, il a fallu que M. le baron de Berg vînt parcourir ces contrées de ville en ville et de village en village, pour révéler l'effroyable incurie de l'administration autrichienne. Qu'a fait l'Autriche de ces populations si soumises? Elle ne peut alléguer ici son éternelle excuse; elle ne peut dire que la centralisation, — telle que l'a constituée le prince Schwarzenberg, — était une arme contre la révolte ouverte, et qu'il fallait avant tout rétablir l'ordre politique ou du moins ce qu'elle appelle de ce nom. Bien loin de là; obligée, disait-elle, de montrer ailleurs ce que pouvait être un gouvernement de guerre, il lui était permis de montrer dans ces provinces ce qu'elle pouvait être aussi à titre de gouvernement pacifique et fondateur. Encore une fois, qu'a-t-elle produit? On l'a vu par ce récit d'un témoin qui ne sera ni contredit ni récusé : une administration sans lumières et sans entrailles, une justice insouciante et lâche, des fonctionnaires qui ne sont occupés qu'à se tromper les uns les autres, le gouvernement central absolument ignorant de la situation du pays, l'autorité supérieure réglant de loin, c'est-à-dire en aveugle, des choses qui veulent être vues de près, et que personne n'a le courage de voir à sa place; des centaines de petits despotes qui substituent leurs caprices à la loi; le peuple sans école, sans secours intellectuels et moraux, entretenu comme à dessein dans l'habitude du servage; la dignité humaine étouffée sous le bâton; l'église de la majorité desservie par de malheureux ignorans et quelquefois, dit-on, par des malfaiteurs; — ces scandales tolérés, encouragés peut-être, ou du moins les coupables protégés contre leurs évêques dans un intérêt de polémique religieuse au profit des églises rivales,... voilà, en résumé, ce qu'a vu de ses yeux un ami de la monarchie des Habsbourg! En vérité, au moment où le cabinet de Vienne semble vouloir revenir sur les libérales propositions qu'il avait faites à la Hongrie, au moment où la Bohême est menacée dans ses plus légitimes aspirations, ces révélations sur les extrêmes provinces de l'Autriche orientale ont un singulier et terrible à-propos. Est-ce là ce que l'avenir promet aux Tchèques et aux Magyars?

M. de Berg, dans son loyal dévouement à l'Autriche, essaie d'indiquer les remèdes au mal qu'il a si franchement dévoilé. Il rend

justice aux bonnes intentions de l'autorité centrale. « Certes, dit-il, le grand machiniste assis au centre de l'immense machine de l'état peut bien voir si les rouages principaux s'engrènent régulièrement les uns dans les autres; mais comment verrait-il tous les points où des frottemens funestes entravent la marche de l'ensemble et paralysent la bonne volonté du chef? Ces dangers-là, il faut les découvrir sur place. En d'autres termes, il est incontestable que dans le vaste royaume de la bureaucratie autrichienne maintes choses se passent dont on n'a pas à Vienne la plus légère idée. Le premier remède au mal, c'est donc de se procurer des informations sûres. Charlemagne envoyait des *missi dominici* sur tous les points de son empire pour s'assurer si toutes ses ordonnances étaient fidèlement exécutées; l'auguste empereur d'Autriche devrait envoyer aussi jusqu'aux extrémités de ses états des hommes dignes de sa confiance pour chercher la vérité, découvrir le mal, soutenir les faibles et châtier les méchans. Mais ces hommes ne devraient point se borner, comme cela se pratique d'ordinaire, à rendre visite aux autorités, à écouter les rapports des fonctionnaires; il faudrait qu'ils se mêlassent au peuple sans être connus de personne, qu'ils recueillissent en dehors de la hiérarchie tous les témoignages honnêtes, qu'ils employassent enfin tous les moyens de connaître la vérité, voyant tout par eux-mêmes, ayant pour tous et pour toutes choses des yeux toujours ouverts, des oreilles toujours attentives. Ce ne serait pas de ces inspecteurs officiellement annoncés, qui arrivent partout avec pompe et qu'on reçoit avec les habits du dimanche. Les *missi dominici* de l'empereur arriveraient sans être attendus, et rassembleraient au milieu même du peuple tous les élémens de leurs rapports avant de mettre le pied chez les représentans du pouvoir. S'ils veulent sérieusement découvrir la vérité, l'occasion ne leur manquera pas. » Ainsi parle M. de Berg, et l'on voit bien, à la vivacité pressante de son langage, quelle est la gravité des scandales dont il s'agit. La mesure qu'il propose suffira-t-elle? Pur expédient, je le crains, expédient de détail, dont on reconnaîtrait bientôt l'inefficacité. D'ailleurs qu'est-ce qu'un gouvernement qui ne peut vivre, une administration qui ne peut rester honnête qu'à la charge d'être tenue constamment en suspicion aux yeux de tout un peuple?

Non, le mal est plus profond que ne le croit M. de Berg, et demande un remède plus énergique. Ce ne sont pas les machinistes qu'il faut surveiller de plus près, c'est la machine elle-même qu'il faut réformer. Le ministère autrichien l'a compris, quand il a offert des concessions (insuffisantes, si l'on veut, mais acceptables pourtant, ne fût-ce qu'à titre provisoire) à ces familles de peuples, qui formeront un jour, sous le sceptre des Habsbourg et dans l'intérêt

de l'équilibre européen, la confédération austro-magyare et austro-slave. Sans entrer prématurément dans l'examen d'une question qui a encore plus d'une phase à traverser, nous nous bornerons à dire que le premier devoir comme le premier intérêt de l'Autriche en présence des événemens qu'un avenir prochain nous prépare, c'est l'expansion et non la compression, — en d'autres termes le développement de toutes ses forces, l'emploi de toutes les ressources qu'elle a laissées si longtemps et si misérablement dépérir. Le livre même qui a servi de texte à cette étude nous fournit ici un exemple assez remarquable. Dans un des districts de ce Banat, où tant d'abus étouffent la séve du peuple, l'industrie a pénétré un jour, non pas l'industrie aux mains des bureaucrates, mais l'industrie libre et libérale, celle qui met en jeu l'action de l'individu, et aussitôt, sous cette féconde influence, on a vu pour ainsi dire s'élancer une nation nouvelle. Que ce soit là un symbole! Il ne s'agit pas seulement de l'industrie comme on la pratique si noblement à Orsova; nous parlons de tout ce qui peut favoriser l'essor des facultés humaines. Donnez carrière au travail, faites que l'individu se sente vivre, que chaque énergie se déploie, que tout germe puisse grandir au soleil; enfin créez des hommes, ou du moins ne les empêchez pas de naître: dans les crises de l'Europe orientale, ces hommes-là pourront être quelque jour un de vos meilleurs appuis, et s'ils vous manquaient à l'heure décisive, vous sentiriez trop tard l'étendue de votre faute. Il y a longtemps qu'on l'a dit, la mission de l'Autriche est de porter dans les contrées de l'Orient la civilisation européenne. Si le gouvernement autrichien, toujours acharné contre Venise, se refusait à comprendre la grandeur de son rôle en Orient, quels signes faudrait-il donc pour lui ouvrir les yeux?

A l'extrémité occidentale de ses états, l'empereur François-Joseph voit une généreuse nation qui se relève; à l'autre extrémité, c'est un empire qui tombe. S'il faisait la guerre en Italie et que cette guerre fût heureuse, ses victoires le rendraient odieux à tout ce qui est libéral en Europe; du côté de la Turquie au contraire, il aurait à faire des conquêtes morales qui serviraient la cause de la civilisation elle-même. Mais pourquoi de semblables hypothèses? La force des choses veut que la Vénétie soit rendue un jour à l'Italie régénérée; les grandes, les fécondes victoires de l'Autriche, ce seront les conquêtes pacifiques par lesquelles pourra être préparé le triomphe de la civilisation sur la barbarie, et de la libérale religion du Christ sur le fatalisme inerte des enfans de Mahomet. La visite de M. de Berg au pacha de Takely apparaît encore ici comme un fait caractéristique. L'Autriche a sous les yeux le spectacle de cette longue agonie de l'empire turc, elle voit mieux que nous le contraste de

ces prétentions solennelles et de cette incurable misère; pourquoi donc ne se prépare-t-elle pas à recueillir sa part de l'héritage?

L'Autriche a beau s'effrayer des obligations que la chute possible de l'empire ottoman lui imposerait : ni ses vœux ni ses craintes ne peuvent arrêter la marche logique des choses. Si quelque jour la succession des sultans est décidément ouverte, il faudra bien que la maison des Habsbourg accepte ses destinées avec courage, sous peine de déchéance. Cette régénération intérieure, tour à tour si ardemment entreprise et si vite abandonnée, deviendra pour elle une condition de salut. La suppression d'une bureaucratie oppressive, l'autonomie des races conciliée avec les droits du gouvernement central, la vie spontanée des peuples, le libre essor des nationalités, toutes ces choses qui alarment aujourd'hui l'Autriche, ce sont là pour elle autant d'instrumens de victoire dans la grande compétition qui s'apprête. Qu'elle sache donc se préparer d'avance à son rôle! Ce sont des amis, on vient de le voir, qui lui adressent ces supplications avec une respectueuse douleur, et l'intérêt de l'Europe est conforme à leurs paroles. Entre l'empire des tsars et l'Europe du midi, il faut une puissance assez forte pour rallier une notable part des populations du Danube. C'est la mission de l'Autriche, non pas de l'Autriche que M. de Berg nous montre à l'œuvre dans le Banat et la Voyvodie, mais d'une Autriche nouvelle, régénérée, d'une Autriche qui ranimerait la vie au lieu de l'éteindre, qui formerait autour d'elle un faisceau vivant de peuples libres, qui ne marchanderait pas à la Hongrie la reconnaissance de ses droits, qui ne pousserait pas la Galicie au désespoir, qui rendrait hommage au patriotisme loyal de la Bohême, qui préférerait enfin à des possessions iniques en Italie une souveraineté légitime et féconde dans l'Europe orientale. Voilà bien des exigences, dira-t-on. Qu'importe, puisque c'est la nécessité qui parle? Si la Sublime-Porte avait pu faire ce que l'Europe libérale demande à la maison de Habsbourg, elle n'en serait pas réduite au point où on la voit. Un état germanique montrerait-il à se transformer la même impuissance qu'une nation musulmane? et serait-on forcé de dire un jour que l'Autriche est une sorte de Turquie au milieu de la société chrétienne?

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE

LIBÉRALISME CATHOLIQUE

ET M. DE MONTALEMBERT

OEuvres de M. le comte de Montalembert, 1861.

Dans les mêlées de notre siècle, le spectacle le plus curieux n'est peut-être point celui des événemens au cours mobile et tourbillonnant; c'est plutôt le spectacle de ce que deviennent les idées et les hommes eux-mêmes, personnifications de ces idées, de ce que deviennent les âmes et les caractères dans leurs métamorphoses, dans leurs luttes avec cette réalité qui les presse, qu'ils dominent ou qu'ils subissent. C'est l'élément passionné et vivant des affaires humaines. A toute époque, il y a eu des hommes qui ont imprimé le sceau d'une éclatante personnalité aux mouvemens généraux dont ils ont été les instrumens ou les guides. Notre temps plus que tout autre a vu surgir une nature d'hommes exerçant un nouveau genre d'action au nom de l'intelligence souveraine, gouvernant par la parole, organisant des partis pour les mener au combat et possédés de l'ambition élevée d'avoir toujours raison devant l'opinion du monde. La politique est devenue ainsi une arène ouverte à l'esprit et à l'éloquence, où toutes les idées et tous les systèmes se sont vus en face, où la discussion a été le premier moyen d'action, comme elle a été le vigoureux stimulant de tous les talens, et où les hommes eux-mêmes ont contracté au feu de ces luttes un caractère particulier, une originalité indélébile qui a été le signe commun de toute une génération singu-

lièrement divisée dans ses tendances. On reconnaît facilement ces hommes, je parle des plus grands, de ceux qui ont été l'honneur d'un temps et de ceux-là uniquement : ils ont eu l'amour et le respect de la parole, et ils ont cru en elle jusque dans ses désastres; ils ont été la brillante représentation de l'alliance de l'esprit littéraire et de l'esprit politique, de cette vie de discussion qui a été pour eux comme pour leurs contemporains une véritable fascination : ils ont gardé jusque dans leurs divisions je ne sais quel air de famille, je ne sais aussi quel geste de contestation permanente et de domination spirituelle. Grande génération qui, par sa puissance et par ses faiblesses aussi bien que par la variété des physionomies, a offert le spectacle le plus vivant et le plus instructif de toutes les manifestations de l'esprit appliqué au maniement de tous les intérêts du monde! Je me suis demandé quelquefois ce que représentait réellement M. le comte de Montalembert dans les rangs de cette génération où il était un des plus jeunes, dans cette profusion d'éloquence qui a jeté un si vif éclat sur la France, et je rouvrais l'histoire, une histoire devenue presque légendaire, quoiqu'elle ne date point encore de bien loin.

Il y a trente ans maintenant, au lendemain de la révolution de juillet, au milieu de cette effervescence d'un peuple encore chaud du combat et tout enivré de l'esprit d'insurrection, trois jeunes hommes, dont deux étaient promis à la célébrité et dont l'un avait à peine vingt ans, se trouvaient tout à coup les héros d'un épisode singulier. Sous l'inspiration d'un prêtre éloquent dont ils n'avaient sans doute ni le génie ni l'accent d'apôtre, mais qu'ils ne devaient pas suivre aussi dans l'excès de ses emportemens, ces jeunes hommes se faisaient les serviteurs ardens et dévoués d'une œuvre qui n'avait rien de vulgaire. En présence d'une révolution victorieuse qui abattait les croix et profanait les églises, ils relevaient le drapeau de la religion offensée et violée; en présence de la réaction d'impopularité qui soufflait contre le clergé suspect de complaisance et de regret pour la monarchie déchue, ils essayaient d'affranchir l'église de toute solidarité avec la politique, avec tous les pouvoirs humains; cette liberté enfin dont tout le monde parlait, que tout le monde croyait avoir conquise, ils la revendiquaient entière, absolue pour leur foi, en s'efforçant de communiquer au catholicisme un esprit nouveau de sympathie pour toutes les causes populaires et nationales.

C'était un rajeunissement qu'ils tentaient par la liberté, par une sorte de rupture avec les traditions politiques du catholicisme, en se ralliant à la charte sortie des pavés de juillet, mais aussi en prétendant dégager de cette charte même toutes les conséquences

d'émancipation universelle, pour opposer aux doctrines révolutionnaires régnantes un idéal catholique inattendu. Et pour entrer tout de suite dans leur rôle de confesseurs de la foi nouvelle, ces jeunes néophytes, disciples de Lamennais, coopérateurs du journal *l'Avenir*, se firent *maîtres d'école*; ils prirent ce nom d'une simplicité pleine d'orgueil. Dans une petite chambre de la rue des Beaux-Arts, ils ouvrirent une école gratuite où ils rassemblèrent quelques enfans, se mettant en révolte contre l'Université, exclusivement investie jusque-là du droit d'enseigner, contre les lois et les décrets que les pouvoirs nouveaux ne se hâtaient pas d'abroger. Leur ambition était d'opposer une instruction catholique et libre à l'instruction universitaire, qu'ils signalaient comme une œuvre d'impiété, de corruption et de despotisme. Le commissaire de police survint, l'école fut dispersée après deux jours d'existence, et ces instituteurs d'une nouvelle espèce étaient tout près de paraître en délinquans devant un simple tribunal correctionnel, lorsque par la mort de son père l'un de ces jeunes accusés devenait à l'improviste comme un personnage de l'état, un pair de France. C'était le dernier-né de la pairie héréditaire, qui allait être brisée. La cause se trouvait ainsi renvoyée devant la plus haute juridiction, ayant pour défenseurs ce nouveau pair de vingt ans, M. le comte Charles de Montalembert lui-même, et son compagnon de guerre, M. l'abbé Lacordaire. M. de Montalembert, pour ne parler que de lui, entrait, à vrai dire, dans la vie politique par la porte dorée, — transformé en personnage public avant d'avoir vécu, ayant le privilége de fixer sur lui tous les regards avant d'avoir rien fait, se croyant peut-être presque un martyr parce qu'il avait l'occasion de faire retentir sa jeune éloquence devant une chambre des pairs toute prête à applaudir l'accusé, et s'avançant entre ces deux illustres clientes qu'il couvrait de son expérience de vingt ans, la religion et la liberté.

Ce n'est pas seulement pour raviver le souvenir du lendemain d'une révolution effacée par d'autres révolutions que je rappelle cet épisode. C'est l'entrée en scène d'un homme fait pour la lutte et qui a vécu par la lutte, d'un homme qui a pu dire en un jour de trève, sans se repentir et surtout sans promettre de désarmer : « J'ai fait la guerre et je l'ai aimée. » Ce discours même, par lequel M. de Montalembert commençait devant la chambre des pairs une carrière où tout prend naturellement l'allure oratoire, le peint déjà tout entier. Ce jeune homme, qui peut inscrire aujourd'hui au frontispice de ce qu'il appelle ses *œuvres* ce mot caractéristique : *Qualis ab incœpto!* ce jeune homme a déjà l'imperturbable assurance, l'âpreté au combat, l'emportement de la passion, le trait mordant, le dédain de ses adversaires et je ne sais quelle aisance dans l'invective qui

devient un signe de caractère. N'y avait-il cependant que la foi religieuse et la passion de la liberté dans cette mise en scène un peu apprêtée de l'*école gratuite* et dans cette virulente harangue adressée à la chambre des pairs? Il y avait aussi de cette ardeur d'imagination qui était partout alors et de ce goût des nouveautés qui se traduisait en littérature par le romantisme. M. de Montalembert était un romantique du catholicisme et de la politique, associant dans son amour l'autorité religieuse, la liberté illimitée, les monumens chrétiens, les légendes catholiques, la poésie nouvelle, les peuples en insurrection pour leurs droits, les nationalités opprimées, et confondant dans sa haine vigoureuse l'Université sceptique, les traditions révolutionnaires, ce qu'il appelait les « légalités liberticides, » les despotes, les courtisans, l'art frivole et païen, le vandalisme s'abattant sur les cathédrales gothiques; mais amour et haine, c'est toujours la lutte, et je ne m'étonne pas qu'on ait pu entendre M. de Montalembert dire de lui-même : « Je serai toujours un ultra, » — un ultra même quand il sera modéré. C'est un lutteur, dis-je. Ainsi se révèle M. de Montalembert dans ces *œuvres* qu'il recueille aujourd'hui, fragmens dispersés au hasard d'une carrière qui trouve son unité moins dans le lien et la consistance des opinions que dans l'indépendante originalité d'un talent qui imprime son caractère à tout ce qu'il remue, à tout ce qu'il évoque. Ce qui apparaît dans ces pages, qui sont le perpétuel commentaire d'un temps, ou, si l'on veut, un épisode de ce temps, ce n'est ni un écrivain, ni un politique, ni un libéral, ni même peut-être un simple catholique; c'est un homme dans l'acception la plus vivante du mot; c'est une nature impétueuse et fière, frémissante et hautaine, qui n'a trop souvent de la politique que le goût, du libéralisme que l'humeur militante, de la religion que l'ardeur provocatrice, et chez qui tous ces élémens se fondent, se combinent sous le sceau d'une sincérité passionnée.

Lorsque M. de Montalembert, en rejetant un regard sur cette vie publique qu'il a parcourue avec éclat, en s'interrogeant lui-même sur ce qu'il a voulu, aimé et espéré, cherche dans le passé la trace lumineuse des Fénelon, des Montesquieu, des Royer-Collard, des Casimir Perier, des Tocqueville, et se met humblement à la suite de cette élite, il se trompe; il n'est point de cette famille, pas plus que de celle de Chateaubriand et de Mme de Staël. Ce n'est point un écrivain, et il pourrait bien y avoir quelque lueur de vérité dans ce qu'il dit lui-même de ses *œuvres :* « Ma renommée littéraire aura beaucoup plus à perdre qu'à gagner à cette résurrection trop fidèle de mon passé. » Ce n'est pas qu'entre ces deux dates de sa vie intellectuelle, marquées par l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*

et *les Moines d'Occident*, M. de Montalembert n'ait multiplié les essais, les fragmens, les brochures, les livres, et que dans cette multitude d'écrits il n'y ait souvent un souffle de généreuse éloquence, des traits d'une vigoureuse inspiration et d'une grâce originale et fière. Il échappe plus d'une fois à M. de Montalembert des pages d'une réelle puissance d'émotion ou d'ironie. Ce qui lui manque, c'est la conception, c'est l'instinct véritable des conditions de l'art littéraire. Il subit la passion du moment, et l'éclat de la verve couvre ce qu'il y a de confusion dans la marche des idées ou dans la proportion des tableaux. D'ailleurs cette préoccupation désintéressée de l'art a-t-elle à ses yeux une grande valeur? Quand il écrit sur Saint-Simon, est-ce bien à Saint-Simon et à son époque qu'il songe? Il est tel fragment sur Mme de Maintenon où le sentiment de toute nuance disparaît, et qui ne semble combiné que pour aboutir tout à coup à l'apothéose de M. de Falloux. L'auteur de l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, de cette légende d'un intérêt un peu effacé, n'est donc point rigoureusement un écrivain, ou il ne l'est que par saillies, par éclairs, et il n'est pas non plus un politique. Il n'a ni la netteté, ni le coup d'œil, ni le sens de la réalité d'un homme d'état accoutumé à manier les ressorts complexes des affaires humaines. Observateur sagace et émouvant des situations, il ne laisse pas entrevoir un sentiment bien exact de ce qui est possible. Il ne se défend pas absolument de toute chimère, et je ne pense pas qu'il offre comme le dernier mot de ses théories constitutionnelles l'idée qu'il émettait récemment de créer une pairie élue, comme en Prusse, par les propriétaires *centenaires*, en d'autres termes par les propriétaires possédant leurs terres depuis cent ans, ce qui ne laisserait pas bientôt de devenir difficile en France, et reléguerait le régime constitutionnel au rang des utopies ou des exhumations archéologiques, s'il était à ce prix. La chimère rétrospective et l'absolu sont trop souvent les piéges de cet esprit brillant, qui échappe aux difficultés pratiques et se jette hors de la réalité.

M. de Montalembert n'est donc par sa nature ni un écrivain aux conceptions réfléchies, ni un politique au conseil juste et prévoyant. C'est un orateur. La passion de la lutte est le fond chez lui; l'arme, la forme de l'action et de la pensée, c'est le discours, et même quand il écrit des brochures, des essais ou des lettres, on dirait encore l'orateur enivré du combat, cherchant à communiquer sa passion ou enfonçant le trait d'une main accoutumée au geste des tribunes. C'est un partisan de la parole, indépendant et assez indiscipliné, tenant la campagne pour lui-même, harcelant l'ennemi, se plaisant à ces hardies et brillantes aventures de l'éloquence d'où il revient quelquefois vaincu et blessé, mais sans cesser d'aimer le

combat. Et ces *œuvres* elles-mêmes rassemblées aujourd'hui, que sont-elles? Ce sont moins des œuvres que des documens pour servir à l'histoire d'un esprit plein de feu. Elles sont comme un miroir brisé où se reflète encore une des physionomies les plus originales de ce temps.

L'originalité réelle de M. de Montalembert dans cette vie publique de trente ans, où il a figuré toujours en acteur intrépide, c'est d'avoir été, comme orateur, le *leader* du catholicisme transformé en parti, d'avoir pris cette grande religion politiquement humiliée et vaincue au lendemain de la révolution de 1830 pour la ramener aux luttes du siècle, pour la faire entrer avec lui dans les conseils parlementaires ouverts à son adolescence; c'est d'avoir été le promoteur étincelant de verve de cette alliance nécessaire et pourtant toujours fuyante de la religion et de la liberté, de cette coexistence indépendante des pouvoirs formulée depuis dans un mot devenu fameux : « L'église libre dans l'état libre. » Ce rôle lui était inspiré par sa croyance de chrétien; il s'offrait à lui, si l'on veut, par un mouvement intérieur de réaction contre les insultes dont il avait vu sa foi assaillie dans une heure d'égarement. « Si l'on me demandait, disait-il plus tard devant la chambre des pairs, à quelle occasion se sont ancrées dans mon âme ces convictions, je dirais que ce fut en ce jour où, il y a quatorze ans, je vis la croix arrachée du fronton des églises de Paris, traînée dans les rues et précipitée dans la Seine aux applaudissemens d'une foule égarée. Cette croix profanée, je la ramassai dans mon cœur, et je jurai de la servir et de la défendre. » Ce rôle tout d'inspiration allait aussi merveilleusement à ses instincts de gentilhomme, à sa nature impatiente d'agir et rebelle aux jougs vulgaires. En le plaçant dans une position exceptionnelle, en dehors et au-dessus des combinaisons, des coalitions et des manœuvres de la simple politique, il lui donnait une grande prise sur les faiblesses du temps. Il lui assurait le double avantage de paraître plus libéral que ceux qui avaient cru faire une révolution au nom de la liberté, et de s'armer de la plus grande force morale qui gouverne les hommes, d'être plus conservateur que les conservateurs politiques. Accusé la veille pour avoir voulu être maître d'école malgré les constitutions universitaires, M. de Montalembert entrait dans cette carrière avec la fougue d'une âme formée aux brûlantes polémiques du journal *l'Avenir*, d'un esprit qui, même après avoir refusé de suivre Lamennais jusque dans ses scissions avec Rome, a gardé toujours la marque de ces impressions premières, et il faut se rappeler le temps, les choses et les hommes pour se faire encore une idée de ce qu'il a pu y avoir d'étrangement original à un certain moment dans cette verdeur de jeunesse se produisant au sein d'une assemblée grave

et sénatoriale, dans cet accent de néophyte retentissant devant des législateurs guéris de tous les entraînemens, dans cette ardeur de *fils des croisés* s'adressant à des *fils de Voltaire*, à des libéraux de 1789. M. de Montalembert avait un rôle à part au Luxembourg par sa jeunesse comme par la nature de ses opinions.

Ce n'était point un légitimiste malgré ses traditions aristocratiques. Il n'avait que des sympathies pour les peuples, pour la révolution de juillet, pour la Belgique affranchie, pour la Pologne insurgée et vaincue, pour l'Allemagne « vexée, garrottée dans sa liberté par des princes parjures, » pour l'Italie elle-même devenue « un enfer politique et intellectuel. » Il reconnaissait entièrement le principe de la souveraineté nationale, et comparait un jour la légitimité monarchique telle que l'absolutisme l'avait faite au principe turc. Ce n'était point non plus un conservateur de l'ordre nouveau. Il combattait d'une parole ardente les restrictions de liberté de la monarchie de 1830 et surtout sa politique extérieure. Avant de porter le dédain de cette politique à la chambre des pairs, il écrivait cette introduction des *Pèlerins polonais* de Mickiewicz qu'il supprime aujourd'hui dans ses *œuvres* et qui n'existe pas moins, où il parle de la France avilie, « des tristes êtres qui la gouvernent,... des lâches qui ont tenté de déshonorer notre révolution pour la mieux confisquer à leur profit,... de l'ignominie qui s'accroît chaque jour... » M. de Montalembert cependant n'était point, d'un autre côté, de ce qu'on appelait alors le parti du mouvement, l'opposition. Nul parti ne lui semblait plus imbu de tous les préjugés, de toutes les passions, de toutes les jalousies révolutionnaires. C'était à ses yeux un faux libéralisme qu'il accablait de sarcasmes et qu'il représentait comme une étape vers le radicalisme purement anarchique et despotique.

Placé entre tous les camps, M. de Montalembert n'appartenait réellement à aucun d'eux. C'était un jeune tribun catholique, seul d'abord, puis cherchant bientôt le retentissement et l'appui au dehors, s'emparant de la direction du clergé et de l'épiscopat lui-même en paraissant lui obéir, organisant des comités, promulguant des manifestes, formant et disciplinant un parti pour le conduire à la conquête de toutes les libertés de l'église : liberté de l'enseignement, liberté de la charité, liberté des rapports avec Rome, liberté d'association et des ordres monastiques. Il revendiquait en un mot la liberté du bien, puisque la liberté du mal existait, pour me servir d'une de ses expressions. Ce fut une campagne habilement conduite, et c'est dans cette campagne, dont l'épisode le plus saillant est la discussion d'une loi sur la liberté de l'enseignement en 1844, que M. de Montalembert apparaît réellement dans son rôle

de *leader* du catholicisme, ne laissant jamais tomber le combat, ne négligeant aucun moyen d'action, prodiguant la passion hautaine et la verve incisive, défendant l'église sans doute, mais invoquant surtout la charte, le droit commun, la liberté, et agrandissant chaque jour sa position par des incursions dans la politique générale, par les saillies d'un vif sentiment patriotique toutes les fois que s'élevaient des questions d'honneur ou d'intérêt national.

Je ne veux pas suivre M. de Montalembert dans les accidens multipliés de cette vie laborieuse et émouvante de parlement dont il subit l'attrait vainqueur, et où la défaite n'est rien pour lui tant qu'il garde l'espoir de combattre encore par la parole. Ce *leader* catholique, comme je l'appelais, a connu tous les enivremens de la lutte; il a succombé au piége des thèses absolues, des injustices faciles, et plus d'une fois il a compromis par les excès d'une tactique passionnée la cause qu'il voulait servir. Faire notamment du catholicisme un parti, c'était peut-être bien le diminuer; c'était l'exposer aux scissions, aux déchiremens, aux chocs d'influences, à la variable fortune de tous les partis politiques. Il y avait dans cette tentative ce que M. Dupanloup, censurant *l'Univers*, a un jour appelé l'idée presbytérienne d'un gouvernement laïque de l'église à côté du vrai gouvernement de l'épiscopat. L'auteur des *Moines d'Occident* avoue aujourd'hui quelques-unes de ses erreurs du temps passé avec une candeur d'athlète vaincu qui ne demande pas mieux que de reporter ses coups sur d'autres ennemis et même sur quelques-uns de ses anciens amis. Et pourtant dans cette succession de discours où tant d'autres questions supérieures viennent se grouper autour de la question religieuse elle-même, à considérer cet ensemble animé de vues et d'idées que le geste achevait autrefois, n'est-il pas plus d'un point où l'orateur catholique a eu raison, a moralement vaincu en quelque sorte? M. de Montalembert était dur pour la politique extérieure de la monarchie de 1830, témoin le jour où, après avoir rappelé le mot de Louis XIV disant que le roi d'Angleterre et son chancelier connaissaient ses forces, mais ne connaissaient pas son cœur, il ajoutait en s'adressant au gouvernement : « Aujourd'hui c'est tout le contraire. Le roi d'Angleterre et son chancelier ou ceux qui le représentent dans le monde ne connaissent pas nos forces; ils ne savent pas tout ce qu'il y a encore d'énergie, de vigueur dans cette nation mécontente, ils ne savent pas tout ce que l'union des partis et des colères refoulées produira dans ce pays, quand il aura cessé de subir l'influence du narcotique que vous lui administrez; mais ce qu'ils connaissent trop bien, c'est le cœur de ceux qui nous gouvernent : c'est là le secret de leur force et le secret de notre faiblesse. » Dans cette dureté même cependant, il y avait un fier sentiment de patrio-

tisme. M. de Montalembert avait la passion sincère de la grandeur nationale, l'effroi de voir la France amoindrie. Il redoutait pour le régime constitutionnel le péril d'une politique affectant trop l'amour de la paix, laissant du malaise au cœur de la France, et il peut dire aujourd'hui que les événemens ne lui ont pas donné absolument tort.

M. de Montalembert était au fond dans la vérité et dans la justice lorsqu'il s'élevait contre le monopole dictatorial de l'état enseignant, et réclamait une part de soleil pour la liberté de l'éducation. Il n'avait point tort lorsqu'il montrait l'incompatibilité entre cette foule de décrets, lois et ordonnances, traditions de tous les despotismes, et le principe du régime constitutionnel. Il avait raison lorsqu'il signalait sans cesse le danger des excès de la centralisation et de l'omnipotence de l'état se substituant partout à l'initiative individuelle. M. de Montalembert enfin avait une vue juste des conditions morales du temps dans son idée essentielle de la réconciliation de la religion et de la liberté, quand il démontrait que la religion avait besoin de la liberté pour reconquérir son ascendant sur les âmes, et que la liberté elle-même avait besoin de la religion pour s'affermir, que son plus redoutable ennemi était le radicalisme révolutionnaire. C'était l'inspiration supérieure des discours et des polémiques de M. de Montalembert; mais, en s'inspirant de ces idées générales, il leur donnait je ne sais quel caractère exclusif, agressif, et c'est ce qui faisait de son éloquence une sorte d'excentricité brillante se perdant avec un inutile fracas sous ces paisibles ombrages du Luxembourg dont il parlait plus tard.

Il y eut pourtant une heure où, ces facultés d'orateur grandissant et la situation se transformant en même temps, M. de Montalembert arrivait à être tout à coup non plus seulement le chevalier intrépide et aventureux des droits de l'église, mais l'observateur énergique, émouvant et inexorable de tout un ordre nouveau de crises publiques, l'orateur d'une société en détresse. Par une coïncidence curieuse, M. de Montalembert lui-même avait la fortune de faire entendre le cri d'alarme de la civilisation dans ce discours sur la Suisse et la guerre du *Sonderbund* qui transportait la pairie d'enthousiasme aux premiers jours de 1848, et qui était comme le prologue retentissant d'un drame inattendu pour l'Europe tout entière, d'une carrière nouvelle d'éloquence pour le chef du parti catholique. M. de Montalembert se méprenait peut-être un peu sur la portée générale de ces événemens de la Suisse : il exagérait un peu le sens de ce duel intérieur de la Suisse radicale et de la Suisse catholique; mais dans ce travail d'unité et de révolution devant lequel pliaient l'indépendance locale, le droit, l'esprit religieux des petits cantons, à la

lueur de cet incendie allumé à nos portes, il voyait le signal d'une invasion nouvelle de barbarie, la menace d'une éclipse possible de la liberté. Passion indignée, ironie sanglante, amertume, sarcasme, tout se mêlait dans ce discours lancé contre un ennemi qui cette fois était l'ennemi commun et dont on sentait l'approche. Ce n'était plus une doléance religieuse et catholique, c'était une défense de l'ordre, de la paix, de la liberté surtout. « Savez-vous, disait-il par une sorte de pressentiment enflammé, ce que le radicalisme menace le plus? Ce n'est pas au fond le pouvoir : le pouvoir est une nécessité de premier ordre pour toutes les sociétés; il peut changer de main, mais tôt ou tard il se retrouve debout; il ne périt jamais tout entier. Ce n'est pas même la propriété : la propriété aussi peut changer de main, mais je ne crois pas encore à son anéantissement ou à sa transformation. Savez-vous ce qui peut périr chez tous les peuples? C'est la liberté. Ah! oui, elle périt, et pendant de longs siècles elle disparaît. Et pour ma part je ne redoute rien tant dans le triomphe de ce radicalisme que la perte de la liberté... » Il faut se souvenir que nul n'avait parlé jusque-là ce langage, qu'on était à la veille de février, et que la société tout entière, bien qu'agitée à la surface, dormait encore dans une sécurité trompeuse, désarmée bien moins de moyens de défense matérielle que de vigilance morale.

C'est peut-être le plus beau jour de la vie parlementaire de M. de Montalembert, ce jour exceptionnel de la vie de tout homme sur lequel tombe le rayon de soleil. Un mois après, quelques-uns de ces grands traits prophétiques étaient des réalités. Ce qui faisait à cette époque de M. de Montalembert un des chefs naturels de ce grand parti, ou, pour mieux dire peut-être, de cet énergique amalgame de forces conservatrices organisé en désordre au sein du désordre universel, dans la débâcle des sociétés européennes, c'est que plus que tout autre il sentait palpiter en lui cet instinct du péril commun né de l'habitude de suivre les événemens à la lumière de la foi religieuse. Un ordre nouveau de problèmes surgissait où toute la puissance de l'idée chrétienne n'était pas de trop pour aider à la défense de la civilisation. Quel était le sens de cette révolution qui venait d'éclater? Était-ce une surprise, un coup de fortune improvisé par la force des rues? Était-ce le signe de la maturité de l'idée républicaine? Je ne sais; j'admire toujours comment ceux qui mettent la main à ces crises formidables qui s'appellent des révolutions ignorent profondément ce qu'ils font, et sont les instrumens involontaires de quelque œuvre inconnue dont le dessein et le dernier mot se dérobent à leur vue troublée. Ce qui est certain, c'est que la première conséquence de la révolution de février était de transformer absolument la condition des partis en les jetant en présence d'une

situation si prodigieusement aggravée. Ceux qui la veille encore, dans un intérêt de libéralisme, suivaient d'un œil jaloux l'activité de l'église et mettaient en cause son esprit de domination, s'apercevaient qu'il y avait un autre ennemi plus dangereux. Les hommes comme M. de Montalembert sentaient à leur tour ce qu'il avait pu y avoir de témérité imprévoyante dans ces guerres à outrance qui avaient affaibli une monarchie tolérante. Ils avaient tous quelque chose à oublier et à faire oublier. C'était une réunion d'humbles pénitens selon un mot piquant. Les uns et les autres, également vaincus sans avoir combattu, et quelques-uns ayant contribué à leur propre défaite, se rapprochaient sans illusion, sans enthousiasme, non plus pour agiter les querelles de l'Université et de la liberté, des jésuites et de la philosophie, mais pour défendre la société par tous les moyens pratiques, comme on soutient pierre à pierre un édifice menacé de destruction.

Quant à M. de Montalembert, jeté sur cette scène nouvelle démesurément agrandie, il avait son rôle tout tracé par sa récente déclaration de guerre contre le radicalisme, par tous ses instincts, comme il avait sa place marquée par l'éclat de sa parole au premier rang de cette majorité organisée pour la défense sociale, de cette majorité qui aidait la république à vivre et à mourir. Les discours de M. de Montalembert pendant ces trois années de république sont la plus vivante expression de ce courant d'idées conservatrices qui était le fond de toute la politique, de ce mouvement de réaction qui se précipitait jour par jour. Seulement, en s'emparant de ces idées, en les développant sous toutes les formes, M. de Montalembert les marquait du sceau de sa nature entière et absolue; il leur communiquait je ne sais quelle allure inquiétante, sans observer que même dans cet état violent de crise où le socialisme était l'ennemi public, où la peur était un mal presque aussi grand que le mal lui-même, il y avait des résultats généraux de la révolution française que l'opinion n'était point disposée à répudier et à livrer. En un mot, dans cette éloquence, même en ses essors les plus justes, même lorsqu'elle semblait répondre à une passion du moment et servir une cause qui était celle de tous, il y avait, il y a eu toujours ce quelque chose de brillant et d'excessif, d'emporté, qui en fait une puissance compromettante ou stérile. Sous la monarchie de juillet et sous la république comme aujourd'hui encore, orateur, publiciste, M. de Montalembert passionne les questions sans les éclairer, remue par la stridente vibration de sa parole sans entraîner, et se consume de son propre feu dans la solitude indépendante de ses opinions; il s'agite et il n'agit pas, et ici je touche peut-être à un des traits les plus curieux de cette nature supérieure, mais incomplète.

L'ardeur de la lutte, je l'ai dit, est le signe le plus caractéristique de ce talent. Je ne sais si, parmi les hommes qui ont fait de la parole une puissance, il y en a eu beaucoup ayant aussi naturellement le goût du prosélytisme, le tempérament agitateur, et aussi dénués d'action réelle. M. de Montalembert a tout de l'orateur, excepté le don de faire de sa pensée, de sa parole, un guide pour ses contemporains. Où donc est le secret de cette disproportion entre la vigueur du talent et la mesure de son action réelle? Il est, je crois bien, dans l'homme lui-même, dans l'esprit et les procédés de ses polémiques et dans la nature de ses opinions. M. de Montalembert ne peut faire autrement : dès qu'il est lancé dans la mêlée, il faut qu'il cède à l'impétuosité de son humeur agressive, il faut qu'il foudroie, qu'il pulvérise, au risque de donner à sa parole toutes les formes de la provocation et de l'injure ou du dédain, et c'est le plus lestement du monde qu'il renvoie parmi les flibustiers et les fripons ceux qui seraient tentés de ne point s'associer à ses indignations. Cette arme de l'invective blessante, il la manie avec une verve dangereuse, et en voyant cette ironie élégamment implacable, on se souvient sans le vouloir du mot du poète : « Il faut des perles au poignard! » Il y a sans doute dans l'éloquence de M. de Montalembert une puissance réelle d'émotion et un chaleureux amour du bien ou de ce qu'il croit être le bien; mais ce qui domine visiblement chez lui, c'est l'intense faculté de l'indignation et du mépris, c'est une colère toujours prête à se répandre, une colère où il se complaît comme dans une atmosphère naturelle. Organisation passionnée chez qui la passion prend plus volontiers la forme de la haine que la forme de l'amour, il lui faut toujours un ennemi à combattre : l'Université, le socialisme, le césarisme, l'Italie, lord Palmerston, M. de Cavour, et je pense bien que l'adversaire pour lequel il a eu le plus de considération, tout en la manifestant avec sa hauteur naturelle, est M. Proudhon. Trompé d'ailleurs par sa passion, il va sans cesse au-delà du but, et c'est ainsi que par l'excès d'une personnalité qui blesse, qui offense, d'un esprit qui soutient quelquefois des idées justes de la façon la plus propre à les rendre suspectes, M. de Montalembert, plus dangereux peut-être par son amitié que par son hostilité, arrive à faire de son éloquence une chose souvent très compromettante pour les causes qu'il veut servir et quelquefois utile aux causes qu'il combat.

Une autre raison plus profonde et moins personnelle explique aussi ce qu'il y a de borné dans l'action politique et intellectuelle de M. de Montalembert parmi ses contemporains, cette sorte de malentendu permanent et latent qui semble exister entre l'orateur et ceux qui l'écoutent. Au fond, cette société moderne où il est

condamné à vivre et à se mouvoir, qu'il a même défendue quelquefois d'un accent courageux, cette société, il ne l'aime pas; il ne l'aime ni dans ses tendances, ni dans ses mœurs, ni dans ce qu'elle considère comme ses conquêtes. La civilisation telle que notre siècle l'entend et le progrès n'échappent point à ses railleries. « Je ne suis pas du tout un admirateur de la société et des gouvernemens modernes, » dit-il. On se souvient de ce mot de naufragé qu'il prononçait en pleine assemblée : « La république est un radeau. » La société moderne, dans sa pensée, est aussi un radeau, ou, si l'on veut, c'est une tente qu'on a le devoir de défendre, mais sur laquelle il n'y a point à se faire d'illusions. Le régime constitutionnel lui-même n'est qu'un abri qu'il faut garder contre l'anarchie et le despotisme; mais ce n'est qu'un abri, et c'est avec l'accent de regret d'un homme presque convaincu que M. de Montalembert répond aux sectateurs de la monarchie absolue : « Certes le régime constitutionnel ne nous rendra pas le XIIIe siècle, ni le XVIIe siècle; il n'enfantera pas des Joinville, des Guise, des Saint-Simon... » La révolution pour cet esprit agité n'est qu'un fait; il n'y a que la liberté qui est un droit, le premier, le plus inaliénable, le seul qui vaille la peine qu'on se dévoue à sa défense.

Je n'irai point certes affaiblir le droit de la liberté; on peut voir seulement dans ces paroles, comme dans un éclair, ce qui divise réellement M. de Montalembert et ses contemporains. Qu'est-ce donc que la liberté dépouillée de la signification que notre siècle y attache, séparée de tous ces principes qu'elle porte en quelque sorte sur ses ailes, de toutes ces conséquences pratiques de liberté civile, d'égalité des droits, de tolérance, d'indépendance de l'état, de démocratie, si l'on veut, qui sont l'esprit même de la révolution, et sont devenus l'essence de la société moderne? Que devient cette liberté dont M. de Montalembert a pu dire un jour : « La liberté! ah! je puis le dire sans phrase, elle a été l'idole de mon âme? » Est-ce uniquement le droit de faire retentir une parole éloquente dans une tribune? Grand et légitime droit sans doute, protecteur de tous les autres, mais qui risquerait de diminuer de valeur, s'il n'était qu'une arme destinée à faire la guerre à tout un ordre de civilisation représenté par ce mot magique! Il peut y avoir certainement, au point de vue de l'art, quelque chose de curieux dans ce spectacle d'un talent vigoureux ne croyant guère à la société moderne et à ses conquêtes, mais se servant avec une rare habileté des armes qu'elle donne pour combattre son esprit, faisant peser sur ses contemporains toutes les conséquences de la révolution et leur disant avec une impérieuse ironie : « Souffrez la loi que vous avez faite! » C'est un spectacle curieux sans doute, mais qui explique ce phénomène

étrange d'un homme doué d'une éloquence émouvante, d'un tempérament agitateur, et dénué d'action sur ses contemporains, leur parlant de liberté, et les laissant presque aussi inquiets que surpris en entendant ce mot toujours plein de fascination.

Et puis, lorsque dans son livre des *Intérêts catholiques* et dans tant d'autres pages frémissantes, M. de Montalembert, se tournant vers les sectateurs de l'absolutisme, trace son idéal politique fondé sur l'énergique vertu de la liberté, sur la valeur et les droits de l'homme indépendant, sur la dignité humaine sauvegardée par les institutions, qu'ajoute-t-il aussitôt? « Telle est ma foi politique, dit-il, et « hors qu'un commandement *du pape* exprès ne vienne, » j'y compte persévérer... » Ainsi, — et je parle uniquement, bien entendu, des intérêts humains, politiques, — cet ensemble d'institutions libérales et de principes de la civilisation moderne dont la liberté est la garantie reste suspendu à la volonté d'un pouvoir qui puise ses règles de conduite dans une sphère de considérations d'un ordre entièrement distinct, qui ne consulte nécessairement que les droits et les intérêts de l'église. Et si « le commandement du pape » vient, si ce sont les théories les plus absolues dirigées contre l'esprit de la société moderne, contre les institutions libérales, qui sont approuvées à Rome, qu'arrive-t-il de la foi politique de M. de Montalembert? Je ne sais si je me trompe, ces simples paroles jettent un jour singulier sur ces scissions qui ont éclaté depuis quelques années au sein du monde religieux, et contre lesquelles M. de Montalembert se révolte encore aujourd'hui sans songer qu'elles étaient en germe dans ce parti catholique dont il était l'organisateur, et qui a échappé à sa direction. L'ancien chef du parti catholique peut déplorer ces scissions avec amertume; il les signalait d'un accent passionné, il y a dix ans déjà, dans une assemblée de la république. « J'ai vu, disait-il, j'ai vu se dissoudre l'armée que j'avais, j'ose le dire, formée pendant vingt années de luttes. J'ai vu se retourner contre moi les hommes que j'avais guidés et précédés dans la lutte pendant vingt années. Je les ai vus verser, comme ils le disent dans leurs journaux, des larmes sur ce qu'ils appellent mon suicide. J'accepte cette épreuve comme un dernier hommage et un dernier service à la cause de la liberté de l'église. J'ai donné à cette cause ma vie, mon courage, vingt ans de persévérance et de dévouement. Je lui offre comme un dernier hommage l'ingratitude, l'impopularité et l'injustice que cette loi m'a fait récolter dans mon propre parti. » Il s'agissait de la loi sur l'enseignement. Depuis cette époque, la scission n'a fait que s'aggraver et se préciser en devenant la lutte entre les absolutistes et les libéraux du catholicisme. Elle éclate dans les pages mêmes que M. de Montalembert a écrites récemment encore

en tête de ses œuvres, et où il poursuit de son implacable hauteur ses adversaires, les dissidens, les apologistes de la monarchie absolue. Et cependant, à la lumière de ces paroles que je rappelais, la différence n'est peut-être point aussi grande qu'on le dirait au premier abord. C'est moins une question d'opinion que d'incompatibilité d'humeur et de tempérament, et le libéralisme de M. de Montalembert n'est pas entièrement l'opposé de l'absolutisme de ses adversaires.

La vérité est que la liberté, pour M. de Montalembert, est moins un système raisonné et coordonné de politique qu'un goût très vif d'indépendance personnelle et le mouvement d'une nature impétueuse et fière qui a besoin d'air et d'agitation. C'est pour lui un moyen d'échapper au niveau démocratique et de donner carrière aux saillies de son humeur. Il aime la liberté comme un grand seigneur qui est un peu dépaysé dans nos sociétés modernes, qui ne trouve plus que la religion et les luttes de la parole dignes de sa noblesse. On a dit quelquefois qu'il y avait des ressemblances qui se transmettaient, des affinités de caractère qui se retrouvaient à travers les siècles. M. de Montalembert aimerait, je pense, à considérer le duc de Saint-Simon, l'auteur des *Mémoires*, comme un de ses ancêtres dont il aurait reçu quelques traits. Il a cherché à retracer cette figure, et il aime à y trouver son idéal, un grand homme de bien et d'honneur. Il l'aime pour sa hauteur, pour sa fierté de gentilhomme, pour sa haine de la bassesse, pour son humeur indépendante et frondeuse. Cette gaillarde brutalité dans la peinture du monde de Louis XIV l'enivre. Ce n'est pas seulement pour l'écrivain qu'il a du goût, c'est pour l'homme et même pour le politique. M. de Montalembert dessine avec trop d'amour la figure de Saint-Simon pour ne pas croire lui ressembler un peu. Ce n'est pas par le style et par la puissance d'observation qu'il lui ressemble, il s'entend; mais il a comme une tradition de cette humeur, de cette hauteur du gentilhomme indépendant, méprisant et ironique. Seulement Saint-Simon est un homme du XVIIe siècle et reste en tout du XVIIe siècle; M. de Montalembert est de notre temps et a vécu dans l'atmosphère démocratique, dont il s'est laissé imprégner. C'est un aristocrate qui dit volontiers d'un ton dégagé : « Je n'aime pas le joug, je ne suis pas assez révolutionnaire pour cela, » et qui en même temps a le langage révolutionnaire, des procédés de polémique entièrement révolutionnaires. Je ne sais si c'est à l'étude de Saint-Simon que M. de Montalembert a contracté cette habitude; mais il aime à prodiguer dans ses pages tous ces termes de tyrannie, de servitude, de valets, de muets, de pieds-plats, de flibustiers, que sais-je encore? Pour nous autres lettrés et gens de moins haute

race, nous n'aimons pas à nous remplir la bouche de ces expressions. Nous sentons que, dans tous les temps, il y a toujours place pour la fierté, et qu'on peut avoir une âme libre sans avoir l'air de demander à tous les pouvoirs la permission de se tenir debout. Il n'y a que des aristocrates pour se servir de ces mots, sauf à les appliquer aux autres, en se réservant le privilége de toutes les vertus qu'ils refusent à leurs contemporains.

Il y a de l'aristocrate chez M. de Montalembert, disais-je, et il y a aussi, — pourquoi ne pas le dire? — du factieux, si l'on veut dépouiller ce mot de ce qu'il a de vulgaire. Le brillant orateur a naturellement les goûts, les instincts, les allures du factieux, et il ne plie le front devant la seule autorité qu'il reconnaisse, l'autorité religieuse, que pour se relever dans cette attitude de rebelle qu'il a eue en face de tous les pouvoirs depuis trente ans. S'il n'eût trouvé la religion pour frein, il eût été sans doute un vrai factieux, et même avec ce frein, après avoir mis sa conscience en sûreté de ce côté, ne s'est-il pas souvent trouvé plus à l'aise pour se livrer à toutes les fantaisies de son esprit d'agression, confondant du reste toutes les nuances, et finissant par se faire une habitude de cette exagération de langage au point de parler des régimes les plus tolérans comme des gouvernemens les plus durs? Je ne voudrais infliger d'autre désagrément à M. de Montalembert que de rappeler ce qu'il a écrit un jour, en laissant deviner dans quel temps il parlait ainsi. « On a accusé le peuple français d'oubli et d'ingratitude envers ses bienfaiteurs, disait-il. Nous n'en savons rien, car nous n'avons jamais connu de ces bienfaiteurs-là; mais ce que nous savons, c'est que de tous les peuples c'est lui qui pardonne le plus vite à ceux qui l'oppriment, le trahissent et le déshonorent, et que c'est à peine si aujourd'hui toutes les douleurs, toutes les injures de la patrie et de l'humanité ont conservé une place ailleurs que dans quelques mémoires tenaces et quelques âmes ulcérées comme la nôtre. » Après cela, dans ces saillies d'indignation qui se renouvellent assez souvent chez M. de Montalembert, qui ont même une certaine monotonie, et où s'exhale l'âpre humeur du gentilhomme à demi factieux, il y a aussi, je ne l'ignore pas, la part de l'imagination et de l'entraînement oratoire; il y a du lettré accoutumé dès sa jeunesse à tous les succès et précocement enivré du bruit de sa propre parole. M. de Montalembert se laisse emporter par les nécessités d'un rôle qui a fini par se confondre avec sa nature, et peut-être ne pourra-t-on pas dire de lui ce qu'il disait lui-même un jour, à son entrée à l'Académie, de son prédécesseur, l'honnête et pacifique M. Droz: « Il entraîne par des qualités de plus en plus rares dans la vie littéraire, la sincérité, la simplicité et la modestie. Il ne pose jamais, il

ne joue pas un rôle; il ne tente rien d'osé, rien d'outré. » Quant à la sincérité, le successeur de M. Droz à l'Académie l'a certainement.

Le mouvement d'opinions qui éclate dans tout ce que pense, dit ou écrit M. de Montalembert se ressent de ce caractère, de cette sincérité véhémente, de ces tendances diverses qui luttent en lui. Liberté, religion, principe des nationalités, droits populaires, tout prend la mesure de sa passion du moment, ou, si l'on veut, de sa foi. Il passe sa vie à combattre. C'est un libéral catholique sans doute ou un catholique libéral; mais entre ces deux instincts, qu'il a la généreuse ambition de concilier, il n'a pas trouvé le lien, et de là vient ce singulier mélange en lui du tribun et du *fils des croisés*. C'est le secret des contradictions et des inconséquences d'un esprit passionné d'indépendance pour lui-même et n'attachant qu'un sens personnel en quelque sorte à ce mot de liberté, d'un esprit maudissant les traités de 1815 et se révoltant contre les nations qui les brisent, invoquant sans cesse les droits populaires et n'ayant point assez de foudres contre les peuples qui s'affranchissent, d'un esprit enfin glorifiant justement la Pologne pour son héroïsme dans le malheur, pour sa passion d'indépendance, et prodiguant l'anathème à l'Italie émancipée, opposant naïvement Manin à M. de Cavour et se donnant le facile avantage d'être avec les Italiens à Venise pour ne plus être avec eux dans le reste de la péninsule. Qu'ont fait les Italiens cependant, si ce n'est de penser ce que M. de Montalembert lui-même pensait il y a trente ans, quand il écrivait : « Voyez tous ces indignes souverains de l'Italie, d'une politique si profonde, d'une imagination si merveilleusement féconde pour le malheur de l'admirable race dont ils sont les maîtres, qui ont réussi à faire un enfer politique et intellectuel de ce paradis des nations, et qui ont réduit toutes les âmes fières et libres à maudire cette patrie, la plus belle création du ciel, parce que, comme ils disent avec raison, une tombe n'est jamais une patrie? » Et au fond, en intervenant au-delà des Alpes, en aidant l'Italie à s'émanciper et à rejeter l'Autriche sur l'Adriatique, la France a suivi une politique qu'un sentiment libéral n'a point, ce me semble, à désavouer, même en présence des problèmes qui ont surgi tout à coup. La guerre a pu faire éclater ces problèmes, elle ne les a point créés, et toutes les habiletés, toutes les sagesses n'auraient pu changer une situation que Rossi résumait d'un trait quand il disait : « Le gouvernement temporel du saint-siége ne peut pas ne pas devenir un gouvernement moderne; il faut qu'il se réforme, ou il sera emporté. »

Ce n'est pas la guerre qui a créé ce problème, épineux sans doute, fait pour émouvoir les consciences catholiques, mais qu'on ne peut éluder desormais : c'est le mouvement des sociétés modernes s'é-

mancipant graduellement dans leur vie civile et marchant de plus en plus à la séparation des pouvoirs; c'est ce principe de liberté universelle que M. de Montalembert a souvent et justement revendiqué pour l'église, sans observer que la première condition de cette liberté de l'église dans l'ordre spirituel, c'est l'indépendance temporelle et civile des peuples. A le considérer de haut, ce qui se passe à Rome n'est que le dernier mot de tout un travail qui se poursuit depuis soixante ans, souvent avec l'aide des catholiques les plus ardens eux-mêmes, qui impose le devoir d'assurer sous d'autres formes la pleine et souveraine indépendance du saint-siége, mais qui ouvre en même temps de nouveaux horizons au catholicisme par la liberté. Et cette idée est si bien entrée dans le monde qu'on a quelque peine à imaginer aujourd'hui la possibilité de reconstituer les états du saint-siége tels qu'ils étaient il y a trois ans encore; cette possibilité, on le sent, ne serait qu'au prix d'effroyables catastrophes, de guerres terribles. Et si même le pouvoir temporel de l'église se relevait victorieux de ces épreuves, serait-il plus affermi au milieu d'une nation vaincue, mais frémissante et irréconciliablement ennemie? C'est ce que M. de Montalembert ne voit pas dans ses violentes sorties contre l'Italie et contre tous ceux qui l'ont guidée dans cette transformation. Il s'enferme avec son âpre passion dans la résistance. Il l'écrivait, il y a quelque temps, dans une lettre à M. de Cavour, quand ce grand homme d'état vivait encore et traçait le programme de *l'église libre dans l'état libre.* « Je prétends que parmi les vrais catholiques, les seuls qui puissent compter, les seuls dont l'adhésion soit une force en matière religieuse, prêtres ou laïques, vous n'aurez personne. » C'est le penchant d'esprit de M. de Montalembert d'être seul catholique, seul libéral, et d'avoir une communion hors de laquelle il n'y a point de salut.

Mais l'erreur la plus singulière de cet ardent esprit dans la guerre qu'il fait à la révolution italienne, c'est d'aller jusqu'en Pologne chercher une alliée, de se faire une arme des malheurs de cette brillante et héroïque race contre une autre race, d'opposer enfin, comme il l'a fait récemment, à une nation qui se relève *une nation en deuil.* Ce n'est pas l'éloquence qui manque à ces pages, ni le sentiment généreux, ni même ces élans entrecoupés de passion libérale qui sont en quelque sorte l'allure naturelle de l'écrivain. Là toutefois où commence l'illusion de M. de Montalembert, c'est lorsqu'il scinde ce qu'une pensée vraiment libérale réunit, lorsqu'il trace deux camps, mettant d'un côté le droit, la liberté, le malheur, la foi chrétienne, la dignité, et dans l'autre le crime, les attentats de la force, l'iniquité triomphante, et pour tout dire « les fripons et les flibustiers, » puisqu'il aime ces mots. « La cause de la Pologne,

dit-il, n'a, Dieu merci, rien de commun avec la cause italienne; elle est aussi ancienne que celle-ci est nouvelle, aussi pure que celle-ci est souillée, aussi sainte et aussi légitime que celle-ci est coupable! » L'illusion peut plaire à M. de Montalembert; est-il bien convaincu lui-même qu'il ne trace pas un tableau de fantaisie, et qu'il ne plie pas un fait réel à sa passion d'orateur? Un peuple qui se réveille et s'agite sous l'unique influence d'un sentiment moral, qui, à travers toutes les épreuves, nourrit le même feu de patriotisme inextinguible, qui se soutient par des miracles d'énergie intérieure et de résistance passive, un peuple qui a des poètes pour lui inspirer l'esprit de sacrifice et de persévérance dans le malheur, qui fait des manifestations en chantant des hymnes religieuses et n'oppose à la force qu'une obstination désarmée, c'est assurément un phénomène aussi nouveau qu'émouvant. Le caractère religieux de ce réveil tout pacifique de la Pologne contemporaine est un des faits les plus extraordinaires du moment présent. Seulement ce profond sentiment religieux, catholique, qui est l'essence du patriotisme polonais, a-t-il la signification que lui donne l'auteur de ces pages chaleureuses sur *une nation en deuil?* Est-ce une contradiction de la révolution italienne, même en ce qui touche la transformation de la papauté temporelle? Voilà où M. de Montalembert se trompe singulièrement.

Cette Pologne religieuse, catholique, qui s'est révélée subitement à la lumière, n'a rien de commun, dirai-je à mon tour, avec les idées de M. de Montalembert. Elle est dévouée au chef de la religion, à l'église, fort peu à la souveraineté temporelle du pape, et elle n'est nullement ultramontaine en ce sens. L'an dernier, lorsque parut cette brochure, *le Pape et le Congrès*, qui mit en déroute la diplomatie, le directeur d'un journal conservateur de Cracovie, M. Maurice Mann, homme d'un caractère sérieux et de talent, voulut entreprendre une défense du pouvoir temporel du saint-siége, et il fut aussitôt abandonné par ses coopérateurs. Les actionnaires mêmes du journal se réunirent, et M. Maurice Mann se vit obligé de suspendre son œuvre. On a cherché, dans ces derniers temps, à provoquer de la part des évêques polonais des manifestations en faveur de la souveraineté politique du pape; il n'y a eu, si je ne me trompe, qu'une pastorale de l'archevêque de Posen, et encore a-t-elle été gourmandée pour sa froideur. Il y a un mois à peine, un banquet avait lieu à Wilna pour célébrer l'anniversaire de la réunion de la Lithuanie à la Pologne; l'évêque était un des assistans. On portait toute sorte de toasts patriotiques, et l'un d'eux était en l'honneur de qui? — De Garibaldi. Le nom de Garibaldi est un des plus populaires en Pologne. Ces poètes eux-mêmes que

M. de Montalembert glorifie aujourd'hui allient à une inspiration profondément nationale et religieuse une liberté singulière à l'égard du pouvoir temporel de l'église et de Rome. Il y a un poème de Krasinski, l'*Iridion*, où ce sentiment prend des formes etranges. Iridion est un héros antique, un Hellène vaincu par le glaive romain, et qui garde contre Rome victorieuse une haine vengeresse. Le poète l'endort pendant des siècles, puis le réveille dans la Rome de nos jours, et que voit-il alors? « Sous les portiques d'une basilique se tiennent deux vieillards revêtus d'un manteau de pourpre; quelques moines les saluent du nom de princes de l'église et de pères. Sur leur visage, on lit l'indigence de la pensée. Ils montent dans une voiture traînée par deux chevaux noirs et maladifs... Sur les panneaux de cette voiture, on voit des restes de dorures. Les roues gémissantes ont passé, et avec elles les deux têtes blanches et penchées ont disparu. — Ce sont les successeurs des césars! dit le guide; c'est le char de la fortune et des triomphateurs! » — Et l'Hellène Iridion s'arrête à ce spectacle; il sent la haine mourir dans son cœur et se trouve assez vengé. Le poète Slovacki a des inspirations bien plus libres encore dans son drame de *Kordyan*, où l'une des scènes les plus originales se passe entre un Polonais et le pape.

Que veux-je dire simplement? C'est qu'entre la cause polonaise et la cause italienne il y a des liens intimes, mystérieux, que les peuples sont les premiers à sentir, que les esprits libéraux ne peuvent méconnaître. Elles ont toutes les deux le même caractère. De là le retentissement de la révolution italienne en Pologne, et la popularité de Garibaldi, et le vote des députés polonais du parlement de Berlin en faveur de l'Italie. M. de Montalembert affirme, il est vrai, que les députés de Posen ont commis un crime, que les Polonais n'ont pas le droit d'avoir des sympathies pour l'unité italienne. Ce n'est là, à tout prendre, que l'inconséquence d'un esprit qui cherche dans son affection pour la Pologne le droit d'être plus violemment hostile à l'Italie. Vérité sur la Vistule, erreur au-delà des Alpes! M. de Montalembert ne fait à son insu qu'imiter dans un sens contraire ces libéraux équivoques qu'il accuse d'être froids et indifférens pour la Pologne au moment même où ils se font les bruyans sectateurs de l'Italie.

Au fond, dans cette attitude passionnée et militante où il aime à se montrer, dans ce mouvement ardent de pensées et de passions contraires, M. de Montalembert a quelque chose d'un personnage de l'un des drames les plus énergiques de ce poète Krasinski, qu'il prend aujourd'hui sous la protection de son éloquence. Ce personnage est le héros de *la Comédie infernale*, le comte Henri, dont

l'âme, elle aussi, est le théâtre d'un grand combat. Si le comte Henri s'interrogeait lui-même, il se souviendrait qu'il fut un temps dans sa jeunesse où il respirait l'air de son siècle, où il ouvrait son esprit aux espérances d'un avenir inconnu, s'enflammait, sans distinction subtile, pour l'indépendance des nations opprimées, et croyait à la démocratie, à un ordre nouveau. Il est désabusé. Une fois mis en présence de l'ordre nouveau dont il acceptait le pressentiment, il se révolte; sa fierté de gentilhomme se redresse. Cette démocratie, pour laquelle il avait de vagues penchans et des caresses, lui apparaît brutale, violente et abjecte. Il refuse de plier sous le niveau des multitudes, pour lesquelles il n'a que de la haine. Cet idéal démocratique d'autrefois s'est changé en une réalité sinistre. « Il s'agit de l'état sauvage, » dit-il, et alors son rôle est tout tracé : il est le défenseur de l'ordre ancien, il est le soldat du passé, et se renferme dans la tour démantelée où il est assailli par le flot montant. Ce n'est pas qu'il ait une sérieuse estime pour la cause qu'il défend : il ne croit guère à cet ordre ancien, il n'y croit pas du tout; il sent lui-même ce qu'il a de vulnérable et de fatalement condamné. Son amour de la cause qu'il a embrassée n'est que la haine de ses adversaires. Seulement il croit que le devoir pour lui est dans ce camp où le fixe la fatalité de son instinct, et il accepte la consigne, dédaignant les transactions, combattant sans illusions, aimant mieux rester parmi les vaincus qu'aller se confondre dans la masse obscure et grossière des triomphateurs : personnage étrange, altier et ironique, placé entre une cause qu'il méprise et une cause qu'il hait, entre le passé, qu'il ne croit tout au plus assez vivant que pour livrer une dernière bataille, et l'avenir, devant lequel il refuse d'abaisser son orgueil. Et comme il a vécu de la vie de l'esprit, comme il a été un lettré, un poète, l'imagination est sa complice; elle l'aide à se tromper lui-même, elle est toujours de moitié dans ses jugemens et dans ses résolutions.

Je ne méconnais pas ce qu'il y a d'émouvant dans ces luttes intérieures d'une âme agitée des nobles inquiétudes de la destinée humaine et se révoltant contre les transformations d'un siècle tout en croyant peu au passé. Le danger est de se livrer trop amoureusement à cette muse acerbe du désabusement passionné et de l'invective hautaine, de se considérer comme l'unique dépositaire de la foi, de la liberté, de l'honneur, de la dignité, et de se réfugier dans un sentiment superbe comme dans une tour mystérieuse du haut de laquelle on voit le monde affamé de servitude, se débattant entre le culte de la force et une cupidité grossière, la jeunesse elle-même dépouillée des délicates fiertés, indifférente et énervée, découragée par des périls qu'elle n'a pas courus, idolâtre d'un repos qu'elle n'a

pas mérité. Le danger est de vouloir réaliser la noble et féconde alliance de la foi religieuse et de la liberté, en identifiant la religion avec ce qui périt et en se servant de la liberté contre l'esprit même d'un siècle et d'une civilisation. M. de Montalembert a eu, dit-il, une foi et une illusion. Il a cru que la liberté religieuse et politique était la seule sauvegarde des sociétés contemporaines contre leurs corruptions; il a imaginé que la France nouvelle, la France de 1789, était capable d'aimer la liberté et de s'y attacher d'un culte inébranlable. Il garde sa foi, il renonce à son illusion, et c'est là justement son orgueilleuse erreur de refuser, ne fût-ce que par ironie, à la France les vertus qu'il ne réserve que pour lui seul. Il y a sans doute dans le monde contemporain des vices et des corruptions inhérens à une civilisation avancée et à une démocratie victorieuse. Il y a eu des éclipses et des défaillances. La liberté a eu ses épreuves, et la religion a eu les siennes. Je ne sais si la jeunesse est ce troupeau vulgaire que peint M. de Montalembert; je ne le crois nullement, je crois pour ma part que la jeunesse d'aujourd'hui ressemble à la jeunesse de tous les temps, et qu'à côté des indifférens et des énervés il y a une multitude d'âmes jeunes ouvertes à toutes les émotions généreuses. Dans son ensemble, le mouvement auquel nous assistons n'a rien de vulgaire, et rien au monde ne peut faire croire que dans cette société moderne qui se dégage, qui gagne peu à peu toutes les régions de l'Europe, qui arrive péniblement à la vie, il n'y ait place pour la liberté, pour la dignité, pour l'indépendance de l'esprit, pour la religion elle-même. C'est une transformation confuse et obscure encore, il est vrai, mais qui, loin de décourager du combat, est faite pour attirer les âmes viriles. Seulement ce n'est pas par la haine qu'on la conduira et qu'on interviendra utilement; c'est plutôt par une juste, vigilante et sérieuse sympathie qu'on peut la conduire vers le bien.

CHARLES DE MAZADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre 1861.

Le roi de Prusse est parti, le roi des Pays-Bas arrive. Ce n'est point en nouvellistes de cour que nous mentionnons ces royales visites. Nous ne sommes pas enclins à exagérer la valeur de ces actes de courtoisie; nous ne cherchons pas non plus à en restreindre l'importance. Il serait difficile par exemple de refuser toute signification politique au voyage du roi de Prusse à Compiègne. Après la guerre d'Italie amenant pour dénoûment l'annexion de la Savoie, une crainte vague, dirait-on si l'on se laissait aller à la pente du lieu-commun, aiguë, faudrait-il dire pour être vrai, s'était répandue en Europe. On voyait la France reprise de la manie des frontières naturelles. Après les Alpes, s'imaginait-on, viendrait le Rhin. Ce fut au plus fort de cette effervescence des défiances européennes que l'empereur alla visiter à Bade le roi de Prusse, entouré des souverains secondaires de l'Allemagne. Cette démarche caractéristique ne pouvait avoir qu'un sens : elle était un démenti donné aux appréhensions qui voyaient déjà la France déborder vers le Rhin. Aujourd'hui ce démenti est redoublé par la visite du roi de Prusse à Compiègne. Il semble donc qu'un grand prétexte doive être par là enlevé définitivement au scepticisme qui règne en Europe touchant le maintien de la paix. Nous n'aurions pour notre part qu'à nous féliciter d'un tel résultat.

Constatons que la portée politique que nous attribuons à la visite du roi de Prusse est justement celle que lui donne la portion de la presse allemande qui n'est point atteinte de gallophobie. Les feuilles libérales de Prusse s'accordent à prendre acte de ce grand fait : la politique impériale n'aspire pas à la frontière du Rhin. Ce point réglé, les journaux prussiens remarquent avec beaucoup de sens qu'il serait difficile de voir où pourraient s'élever entre la Prusse et la France des causes d'antagonisme. L'af-

faire des frontières écartée, découvre-t-on une seule question où la Prusse et la France aient lieu de se redouter mutuellement et de se nuire? Ce n'est assurément ni en Orient, ni en Italie, ni sur mer, ni sur terre. Il ne reste donc plus aux deux nations qu'à se réjouir de la conviction nouvelle qu'elles acquièrent en commun de la nécessité et de la sécurité de leur alliance. Voilà l'effet naturel, voilà le sens direct et simple de la présence du roi de Prusse en France. Le *Times* et les journaux anglais ont été mal inspirés dans cette circonstance en cherchant à réveiller les susceptibilités, les jalousies et les craintes de la Prusse à notre endroit. Qui avait plus hautement que la presse anglaise dénoncé, il y a bientôt deux ans, le péril que faisaient courir à la Prusse les desseins attribués à la politique impériale? N'était-ce pas cette presse qui criait à la Prusse : « Garde à vous! La Russie a été vaincue, l'Autriche a été frappée; à votre tour maintenant! » On dirait presque que c'est pour répondre à ces clameurs que deux souverains se sont imposé des déplacemens insolites, que l'un est allé à Bade, que l'autre est venu à Compiègne. Et l'on n'est pas satisfait! C'est peu raisonnable et c'est peu habile. Il est des temps où il est de bonne politique d'accepter le fait tel qu'il se présente dans sa signification simple et naturelle, sans supposer qu'il y ait des dessous de cartes; il y a des momens où il est spirituel de se féliciter du succès, pour peu que l'on puisse se flatter d'en avoir obtenu au moins l'apparence.

Nous sommes donc contens du résultat de ces voyages de princes au point de vue bourgeois des intérêts pacifiques qu'ils ont l'air de servir; nous n'allons pas jusqu'à en être éblouis. La France a dans son histoire d'autres souvenirs de l'attrait qu'elle a pu inspirer à des princes étrangers, et ces souvenirs ne nous permettent pas de nous enorgueillir de l'empressement avec lequel accourent chez nous ceux d'aujourd'hui. Nous aimons en effet à croire que le XVIIIe siècle fait encore partie de notre histoire, et nous supposons que l'influence que la France a exercée alors sur le monde par sa société et sa littérature n'a pas cessé de compter dans notre patrimoine de grandeur et de gloire. Que de souverains correspondaient alors avec l'esprit français! que de rois, de fils de rois et d'empereurs étaient alors attirés vers la France! C'était un jour ce sauvage de génie, Pierre le Grand; un autre jour, ce fou romanesque, Gustave III de Suède; une fois ce fils de Catherine II qui devait être Paul Ier, une autre fois le fils de Marie-Thérèse qui fut Joseph II. Ce n'était pas la cour qu'ils venaient chercher: il y avait une France hors de Versailles, c'est par celle-là qu'ils étaient séduits. Pour marquer plus délicatement l'hommage qu'ils rendaient à nos pères, pour mieux montrer que c'était de la société française qu'ils voulaient être les hôtes, ils se dérobaient à l'étiquette par l'incognito. Le commerce des hommes de lettres avait pour eux plus d'attraits que l'entretien des ministres; un souper chez Mme du Deffand avait plus de prix à leurs yeux que la pompeuse et aride hospitalité du monarque. Les écrivains, les représentans de la so-

ciété du XVIIIe siècle et de l'esprit français qui avaient eu l'honneur de mériter et de gagner à notre pays ces attentions, ces prévenances, ces assiduités des chefs des autres nations du continent, y puisaient à leur tour un juste sentiment de leur dignité et de leur force. Un mince écrivain tel que Marmontel allait jusqu'à se sentir élevé par ce courant au niveau d'un des princes les plus distingués de l'Europe, le duc de Brunswick, en faisant au meilleur élève de Frédéric les honneurs de l'Académie. On a beau être né après 89, on a beau appartenir à une démocratie; on peut sans bassesse exprimer des regrets sous l'impression de ces souvenirs et des comparaisons auxquelles donnent si naturellement naissance les voyages princiers de nos jours. Mais que sont devenues les vieilles lunes? Si le va-et-vient de souverains auquel nous assistons ne contribue à établir aucune relation entre l'esprit des cours étrangères et l'esprit de la société française, à qui la faute? Les princes contemporains sont-ils dépourvus des curiosités vaillantes ou délicates de l'intelligence, ou bien la société française a-t-elle cessé d'être un attachant sujet d'études? N'avons-nous plus d'hommes distingués dans la philosophie, dans les lettres, dans les arts, dont l'entretien méritât d'être recherché par des têtes couronnées? ou bien le goût s'est-il oblitéré chez les princes contemporains au point qu'il n'y ait pas pour eux de distraction plus attrayante que de visiter des bâtisses, d'assister à des parades militaires, ou de passer une soirée dans quelque petit théâtre parisien? Serait-ce plutôt que la politique a ainsi dérangé les choses que les rencontres auxquelles se plaisaient tant les princes et nos hommes d'esprit d'autrefois sont devenues chez nous impossibles? Ne voulant désobliger personne, nous nous abstiendrons poliment et prudemment de répondre à ces questions.

Comment notre siècle ne se bornerait-il pas à estimer par le côté utilitaire les entrevues des souverains? Nous enflons vainement d'ambition et d'orgueil nos desseins politiques, à chaque instant les nécessités matérielles nous ramènent à la prose des affaires. La vraie question du moment pour la France n'est point dans les entretiens politiques qui ont pu avoir lieu à Compiègne; elle est dans la crise de finances, d'industrie et de commerce dont nous sommes menacés.

Nos lecteurs savent que, tout en prévoyant depuis trois mois les difficultés qui devaient résulter de l'insuffisance de la récolte de blé de cette année, nous nous sommes défendus contre les exagérations du pessimisme. Nous avions espéré que plusieurs circonstances particulières, — telles que l'abondance relative de l'argent et du blé en Angleterre, les restrictions forcées que la situation politique des États-Unis imposera à notre production industrielle, soit en nous fermant un vaste débouché pour nos exportations, soit en nous privant d'une matière première que nous importons d'Amérique, le coton, — nous permettraient de traverser une période, d'ailleurs très douloureuse, sans que nous fussions obligés d'aggraver le mal par le renchérisse-

ment et le rétrécissement du crédit commercial. Nous souhaitions qu'il fût possible que tant que la banque d'Angleterre laisserait l'escompte à 3 1/2, la Banque de France ne l'élevât pas chez nous au-dessus de 5, et nous ne pensions point émettre un vœu chimérique. La justesse de notre opinion, nous le reconnaissons, dépendait d'un élément dont l'appréciation exacte n'était point à notre portée. Cet élément était le degré même du déficit de la récolte. Privés des informations précises que l'administration supérieure et les grands établissemens de crédit et de commerce peuvent seuls posséder, il ne nous était pas possible de connaître l'étendue vraie du déficit de la récolte: nous nous en tenions donc à l'estimation générale qui le portait à environ dix millions d'hectolitres. Si le déficit ne dépassait pas ce chiffre, dix millions d'hectolitres à importer de l'étranger représentant une somme de 250 à 300 millions de francs, et une partie seulement de cette somme devant être payée en numéraire, nous pensions que la Banque eût pu tenter une expérience hardie, nous l'admettons, mais salutaire, et consentir à fournir une partie de son encaisse aux besoins de l'exportation métallique, en se contentant de laisser l'escompte en France à 1 1/2 au-dessus du taux où il est en Angleterre. C'est en supposant l'exactitude de la donnée généralement admise sur le chiffre qui exprime le déficit de la récolte que nous avions pris la liberté de critiquer la résolution prise par la Banque d'élever le taux de l'escompte. Notre opposition à la Banque n'était point une opposition de principes; elle ne portait que sur une question de conduite, dans l'hypothèse que le déficit de la récolte n'eût point dépassé un certain chiffre.

Il paraît aujourd'hui que l'on ne peut plus s'en tenir à cette hypothèse. Des évaluations émises dans des circulaires commerciales portent au cinquième et même au quart de la récolte l'étendue du déficit. Ces évaluations, d'après lesquelles la France aurait à demander à l'étranger 15 et même 20 millions d'hectolitres de blé, ne sont pas démenties. De nouvelles mesures prises par la Banque donneraient même à penser que, dans les hautes régions commerciales, ces évaluations sont acceptées comme vraisemblables. A cette cause de perturbation du marché monétaire, on en ajoute d'autres. L'emprunt italien, dit-on, a été souscrit pour près de moitié en France. Les versemens de cet emprunt doivent se faire à des époques très rapprochées. C'est une nouvelle cause d'exportation de numéraire qui viendra peser sur nous dans un moment de détresse. On allègue que des entreprises étrangères, dont les actions sont placées surtout en France, font des appels considérables qui vont entraîner des sorties d'espèces. On ajoute l'influence de l'application du traité de commerce avec l'Angleterre: nous allons recevoir d'immenses quantités de produits anglais que nous ne sommes pas prêts encore à échanger contre nos propres produits, et dont il faudra payer au moins une partie en or. Enfin on fait remarquer la coïncidence fâcheuse de la cessation de nos exportations pour l'Amérique. Ces exportations s'élevaient à environ 200 millions. Avec une pareille somme, nous aurions pu

payer indirectement une partie de nos engagemens vis-à-vis des autres marchés; mais ce moyen de rétablir la balance commerciale nous fait aujourd'hui défaut.

Que ces divers traits rassemblés pour dépeindre les difficultés présentes de la situation commerciale de la France soient conformes à la vérité, nous n'avons pas le pouvoir de le contester; mais nous avons le droit d'être étonnés qu'ils se soient produits tout à coup comme une révélation subite, et qu'aucune pensée prévoyante n'ait pris soin de les démêler d'avance, afin d'en conjurer en temps opportun les effets. On dirait que le gouvernement lui-même a été, comme tout le monde, surpris par la crise à l'improviste. On ne comprend pas comment il se fait qu'un gouvernement qui a tant d'agens à ses ordres, qui, par la perfection de son mécanisme centralisateur, atteint toutes les parties du territoire, n'ait pas connu approximativement le résultat de la récolte dès les premières semaines qui l'ont suivie. Tout un ordre de prévisions et de précautions devait être déterminé pour l'administration par des informations opportunes. Sans doute toutes les conséquences fâcheuses de la situation actuelle n'eussent pas pu être prévenues: nous ne pouvons rien sur les mouvemens auxquels donne lieu l'application du traité de commerce, nous ne pouvons rien sur la guerre intestine qui dévore l'Amérique du Nord; mais, s'il est vrai que les gros versemens appelés dans un très court espace de temps par l'emprunt italien doivent nous causer de graves embarras monétaires, sans empiéter sur les droits d'un gouvernement indépendant, n'aurions-nous pas pu obtenir du cabinet de Turin, par d'amicales représentations, qu'il soulageât notre marché en étendant les délais et en diminuant les quotités des versemens de l'emprunt italien? S'il est vrai que l'encaisse de la Banque, qui est la réserve métallique de notre commerce, soit menacé par les appels faits aux capitaux français pour des entreprises étrangères, l'administration, par d'officieux avis, n'eût-elle pas pu empêcher ceux de ces appels qui choquent le plus l'opinion? Nous ne sommes pas certes partisans de l'immixtion du pouvoir dans les affaires particulières; mais le gouvernement ne professe point à cet égard les mêmes principes que nous: il a cru devoir favoriser la création d'établissemens de crédit privilégiés; il a fondé des institutions de banque qui sortent du droit commun; il se mêle chaque année de fixer le chiffre des dépenses qu'auront à faire nos compagnies de chemins de fer. Il eût été prudent et en même temps conséquent avec lui-même, s'il eût par exemple prié la société du Crédit mobilier de ne point appeler le versement dans ses caisses, pour le compte du Crédit mobilier espagnol, d'une somme de 18 millions dont le besoin pour cet établissement de crédit n'a été justifié par aucune explication. Et certes tout le monde conviendra que les conseils du gouvernement ne pourraient pas demeurer sans influence sur une institution qui est son œuvre; mais il est évident que dans cette circonstance le gouvernement, ce terrible solitaire « qui sait tout, qui voit tout et qui est partout, » a connu les faits trop tard, et n'a pas su en apprécier à temps la portée.

Si l'on tient pour vraies les difficultés que l'on fait maintenant si grosses, il n'y a plus de reproches à adresser à la Banque de France. A l'égard des circonstances extraordinaires qui agissent sur le marché commercial, la Banque joue un rôle essentiellement passif. Elle doit le crédit au commerce; mais, pour être en état de remplir cette fonction vitale, son premier devoir est de veiller à son propre crédit. Or le crédit de la Banque, c'est sa solvabilité. Il faut que son billet, dont la circulation fait profiter le commerce d'une économie considérable de capital, puisse à tout moment être converti en numéraire. Il ne manque pas en France, nous ne le savons que trop, d'utopistes assez insensés pour contester le mérite de la convertibilité du billet de banque, et pour demander à chaque crise le bienfait du cours forcé du papier. Ces esprits avancés n'ont pas l'air de savoir que le cours forcé du papier chasse aussitôt le numéraire métallique des pays qui ont recours à cet expédient désespéré. Le métal précieux, n'étant plus retenu en effet comme numéraire pour les besoins de la circulation, puisque la circulation est défrayée par le papier, ne peut plus être employé que comme capital. Comme il est le produit et la forme de capital le plus recherchés, ou bien il va dans le pays s'enfouir dans des thésaurisations particulières, ou il va se placer au dehors dans les pays qui ont conservé la circulation métallique. Il est impossible d'ailleurs, avec une circulation de papier, de contenir le crédit dans ses limites normales; la spéculation n'a plus son frein naturel. Dans les états surtout qui ne sont point libres, qui sont enclins au luxe des constructions publiques et aux entreprises militaires, la faculté d'émettre du papier à cours forcé devient la plus trompeuse des ressources et la plus funeste des tentations. Avec les abus du crédit et l'excès des dépenses publiques, la dépréciation atteint bientôt le papier circulant; on a le change contre soi, et il se trouve qu'en croyant s'être affranchi d'une chaîne par l'abolition de la circulation métallique, on n'a fait que s'imposer une servitude vis-à-vis de l'étranger, et se condamner à payer aux autres peuples commerçans un ruineux tribut. Le cours forcé est la forme sous laquelle se reproduit de nos jours cet expédient de la barbarie du moyen âge qui consistait à altérer les monnaies. Trois exemples contemporains nous montrent où mène l'empirisme de la circulation du papier, lorsque cette circulation n'est plus soumise à la loi de la convertibilité du papier en espèces: ce sont ceux de la Russie, de l'Autriche et de la Turquie. On ne comprend pas que, devant cette triple expérience, que nous avons parlante sous les yeux, il s'élève encore des voix en France pour réclamer la circulation du papier inconvertible.

Mais il ne suffit pas de repousser le cours forcé en théorie; il faut prendre garde de ne pas s'y laisser acculer par les nécessités que produisent les crises périodiques du commerce; il faut surtout que les gouvernemens évitent d'aggraver ces crises par l'imprévoyance et le décousu de leur politique financière. Les devoirs d'un établissement tel que la Banque de France sont à cet égard plus spéciaux et plus étroitement limités qu'on ne se le figure

généralement dans notre pays. Elle n'est point tenue à la prévoyance lointaine que doit avoir le gouvernement; elle ne peut pas devancer les faits, elle ne peut agir que lorsqu'elle en subit immédiatement l'influence. Deux élémens lui fournissent sur ce point des indications qu'elle ne peut méconnaître sans danger : ce sont d'une part l'étendue de ses engagemens et de l'autre l'étendue de ses ressources métalliques. Nous comprenons l'effroi qui a saisi la Banque, si ses prévisions sur l'imminence de ses besoins de numéraire sont fondées. Dans l'hypothèse d'un déficit considérable de récolte, aggravé par les appels des emprunts extérieurs et des entreprises étrangères, elle a dû croire que c'étaient des centaines de millions que l'on viendrait en peu de mois puiser dans sa réserve métallique. Or cette incursion sur son encaisse allait se produire à une époque où chaque année le mouvement du commerce intérieur fait sortir de la Banque des sommes importantes en numéraire. De septembre à novembre, à la suite des premières transactions auxquelles les récoltes donnent lieu, l'encaisse de la Banque s'affaiblit tous les ans d'une centaine de millions qui reviennent quelques mois plus tard, à mesure que se consomment les produits des récoltes. L'année dernière, bien qu'il ne fût pas question des causes d'exportation de numéraire dont on parle aujourd'hui, l'encaisse de la Banque entre les mois de septembre et de janvier diminua d'environ 182 millions; mais en septembre de la même année, l'encaisse était de plus de 500 millions. On pouvait voir décroître de près de 200 millions une si grosse somme sans s'émouvoir outre mesure. Cette année au contraire, l'encaisse était en septembre de 385 millions; il a décru de 80 millions de septembre à octobre, c'est-à-dire d'une somme qui ne dépasse guère la sortie ordinaire d'espèces qui s'opère habituellement dans cette saison. Les causes extraordinaires d'exportation de numéraire dont la Banque s'attend à éprouver l'influence n'ont donc guère agi jusqu'à présent, et c'est dans les mois qui vont suivre qu'on en devra sentir l'effet. La Banque n'affronte donc qu'avec un encaisse de 300 millions environ ce mouvement de sortie d'espèces qu'elle se représente comme devant être si énorme. Nous craignons qu'on n'ait laissé voir une trop grande terreur; mais nous comprenons que la Banque ait pris de vigoureuses précautions contre une telle perspective. Elle a temporairement aliéné une portion de ses rentes; elle s'est vue obligée d'emprunter le concours de plusieurs maisons de banque, qui lui prêtent leurs signatures par des traites fournies sur Londres pour une somme de 50 millions. Jamais la Banque de France n'avait encore rien fait de semblable; mais si le péril est aussi réel qu'elle a paru le croire, s'il faut en effet solder en espèces, outre les emprunts étrangers, l'achat de quinze millions d'hectolitres de blé, ces expédiens, la chose est à craindre, n'apporteront qu'un soulagement temporaire; ils seront insuffisans. La Banque, pour se défendre efficacement, devra élever encore le taux de l'escompte et attirer chez nous les capitaux étrangers, en déterminant par le renchérissement du crédit une dépréciation passagère des valeurs de placement françaises.

Nous raisonnons toujours ici dans l'hypothèse où nous nous serions nous-mêmes trompés dans les vœux optimistes que nous formions il y a deux mois, et où l'événement donnerait raison aux alarmes manifestées depuis quinze jours par la Banque de France. Si, malgré nos espérances persévérantes, la crise ne pouvait être conjurée, une grave discussion serait ouverte par les faits eux-mêmes sur la politique financière et économique du gouvernement. Les trois points principaux sur lesquels devrait porter cette discussion sont aisés à signaler. Ce sont l'exagération des dépenses, l'impulsion imprévoyante donnée aux travaux publics, aux démolitions et aux constructions dans les grandes villes, et l'absence de vues coordonnées dans la direction de notre politique économique. Sans doute, un accident tel qu'une mauvaise récolte devenant l'occasion d'une crise industrielle et financière est un effet des lois de la nature et ne peut être imputé à aucune responsabilité humaine; mais un tel accident vient toujours mettre en lumière des fautes et des erreurs qui en aggravent les conséquences. Suivant que ces erreurs ou ces fautes ont été commises, le mal provoqué par l'accident ou s'atténue ou se complique. Le résultat naturel et immédiat de la crise est de constater un déficit, une rareté de capital. Or, si la crise surprend un pays où le capital a été prodigalement détruit par des dépenses improductives, la perturbation est plus profonde et entraîne de plus douloureux désordres. Si elle éclate à un moment où des encouragemens excessifs ont été donnés aux entreprises qui immobilisent les capitaux, c'est-à-dire qui agissent comme si elles en détruisaient la disponibilité actuelle, elle sévit avec plus d'intensité. Enfin, si c'est le gouvernement qui n'a pas su modérer ses dépenses improductives, si c'est le gouvernement qui a lui-même excité la spéculation au lieu de la contenir, la crise accuse l'imprévoyance du gouvernement et vient l'avertir sévèrement de la nécessité d'un changement de politique. Nous voudrions que les prévisions pessimistes qui ont cours à l'heure qu'il est fussent démenties par des faits prochains, nous désirons vivement cette fois en être quittes pour la peur; mais en tout cas, nous l'espérons du moins, la leçon ne serait point perdue. Une fausse alerte seule suffirait pour nous apprendre combien il importe que l'accroissement continu de nos budgets ait un terme, combien il importe de cesser de détruire gratuitement des capitaux par des démolitions qui donnent une excitation artificielle à la spéculation des constructions, combien il importe de ne pas fausser les mouvemens de l'industrie et du commerce par des institutions de crédit privilégiées et factices, combien il est urgent enfin d'apporter dans le gouvernement des intérêts économiques de la France une pensée appliquée, qui ne soit point déchirée par des systèmes incohérens, qui soit nourrie des saines théories de la science financière, et qui ne soit point fermée aux conseils de l'expérience. Les nécessités financières et politiques ouvriront impérieusement un jour cette grande controverse; nous savons bien à quelle conclusion elle nous mènera. Les intérêts matériels y acquerront la conviction qu'il n'y a point de bon gouvernement financier

sans liberté politique, en dehors de l'entier et rigoureux contrôle des assemblées représentatives et des vigilantes polémiques d'une presse libre.

Il y a un nouveau temps d'arrêt dans le développement logique de la question italienne. Nous le regrettons sans doute, mais nous n'en sommes point désolés outre mesure. Il est dans la loi des révolutions de marcher inflexiblement à leur but final avant de se replier sur elles-mêmes et d'organiser leurs conquêtes. Il n'est donc guère permis de croire que l'Italie puisse se laisser distraire de la pensée de Rome, et trouve un aliment qui la satisfasse dans le travail de sa politique intérieure. La prolongation indéfinie du *statu quo* crée sans doute des embarras intérieurs au gouvernement italien; elle ne décourage pourtant pas les amis de l'Italie. Les embarras qui résultent pour les Italiens de l'agonie du pouvoir temporel artificiellement prolongée par la présence de nos troupes à Rome sont trop visibles pour qu'il soit nécessaire de les signaler. On sait que les partisans du régime déchu de Naples entretiennent un foyer d'intrigues à Paris, lequel relie ses menées au foyer principal de Rome, et que de cette action concertée naissent les misérables troubles des provinces napolitaines. On ne peut point appeler cela une conspiration, car tout se fait au grand jour : correspondances, envois d'hommes et d'argent, on ne prend guère la peine de rien dissimuler au gouvernement français. Aussi est-ce surtout pour notre gouvernement que la durée d'un tel état de choses nous paraît désagréable. Jusqu'à quand le gouvernement français croira-t-il ses temporisations compatibles avec le rôle qu'il a joué dans la question italienne? Est-il, nous ne dirons pas même logique, mais bienséant à la France, après avoir attiré un peuple à de nouvelles destinées, après avoir même tiré profit de la direction dans laquelle il s'est engagé, de paraître pour lui une entrave et de perpétuer en Italie un état de faiblesse et de désordre qui pourrait compromettre un ouvrage auquel nous avons eu une si grande part? Mais, nous le répétons, c'est bien plus comme Français que comme amis de l'Italie que nous déplorons les vacillations singulières de notre politique. Quoi qu'en pensent dans leurs illusions puériles les adversaires de l'Italie, le bénéfice du temps est pour les Italiens. Voyez l'usage que fait le pape des derniers momens de son pouvoir temporel. Y a-t-il rien de plus triste que la dernière allocution pontificale? Quels sont les hommes honnêtes et sensés qui n'ont pas gémi de l'étrange emportement auquel le pape s'est laissé entraîner? Cette rhétorique ecclésiastique, cette irritation boursouflée n'ont pas même l'accent d'une passion sincère. Est-il en vérité, au temps où nous vivons, permis à un souverain d'employer un tel langage contre ses adversaires? Est-ce au gouvernement italien, qui les supporte avec un sentiment de pitié, que ces outrages peuvent faire du mal? Cet acharnement du chef de l'église contre des compatriotes et des coreligionnaires peut-il profiter à l'église? La cause du pouvoir temporel, déjà perdue, abdique ainsi la dignité même du malheur. Elle ne se relève point par la condamnation de l'écrit si chrétien du père Passaglia, *Pro caussa Italica,* adressé aux évêques catholiques. Quel contraste

entre le zèle vraiment religieux du célèbre théologien et les colères si peu charitables du chef de l'église! La répugnance qu'inspirent à l'opinion éclairée de l'Europe les agitations de la papauté temporelle ne sont pas le seul profit que l'Italie retire de ce provisoire prolongé où l'on essaie de la fatiguer. En dépit des conspirations qui travaillent ouvertement à Rome, les troubles napolitains ont perdu leur gravité. Ces populations napolitaines si longtemps démoralisées par de mauvais gouvernemens, ces populations qui ont subi toutes les invasions dont leur territoire a été le théâtre, qui ont supporté la domination conquérante des Normands, des Angevins, des Français, des Espagnols, endureront bien, qu'on en soit convaincu, une conquête, celle des Italiens, qui, au lieu de les humilier, les associe à l'émancipation et à la grandeur de la patrie commune. D'ailleurs les classes éclairées, la bourgeoisie, à Naples et dans toutes les villes, ont donné leur adhésion au gouvernement italien. Les élémens anarchiques n'existent que dans les campagnes, dans les districts montagneux. Ferdinand II, avec son rare instinct de despote, avait su, parmi les populations rurales, exciter l'animosité des classes inférieures contre la bourgeoisie. Qu'on ajoute aux mauvaises passions de la populace le mécontentement inévitable des corporations religieuses, qui pullulent dans ce pays; qu'on n'oublie point qu'il y a dans les provinces napolitaines vingt archevêques et soixante-dix-sept évêques, et l'on aura une idée des difficultés que peut rencontrer le gouvernement italien. Ces difficultés, on en viendrait peut-être aisément à bout en employant les moyens sommaires du despotisme; mais le gouvernement italien, à son grand honneur, veut en triompher en respectant les garanties de la liberté. Ses scrupules constitutionnels rendent sans doute pour le moment sa tâche plus pénible; mais tout ce qu'il y a d'esprits libéraux en Europe devra lui savoir gré et lui tenir compte de l'honnête courage avec lequel il entreprend de surmonter tant d'obstacles sans renier un seul jour les principes de la constitution libre au maintien de laquelle l'Italie renaissante a lié ses destinées.

La démission du général Cialdini prouve assez que les troubles napolitains ne sont plus de nature à inspirer des inquiétudes sérieuses. La lieutenance de Naples va être abolie. Le général La Marmora va prendre avec l'autorité qui s'attache à ses illustres services et à son caractère le commandement militaire de l'ancien royaume. Pour le moment, la démission du général Cialdini et la nomination du général La Marmora à Naples sont les seuls mouvemens qui auront été accomplis dans le personnel du gouvernement italien. L'on a remis en circulation, il y a quelques jours, avec une nouvelle vivacité les bruits de changement du cabinet qui avaient couru avec persistance dès la fin de la session du parlement italien. Il y a peu de dignité et de patriotisme dans l'application que mettent certaines personnes en Italie à user par de telles rumeurs un ministère qui compte des membres très distingués et qui a pour chef un homme aussi respecté que le baron Ricasoli. Cette fois encore, ces rumeurs sont dénuées de fondement. Avant la

réunion du parlement, qui doit avoir lieu à la fin de novembre, il est permis au moins de dire qu'elles sont prématurées. Il est naturel que l'on prononce le nom de M. Rattazzi à l'occasion des projets de combinaisons nouvelles. M. Rattazzi occupera toujours une place honorable parmi les hommes d'état sur lesquels peut compter l'Italie, et sa présence au ministère, si elle se concilie avec le maintien au pouvoir des hommes qui ont porté avec tant de courage et de bon vouloir la succession de M. de Cavour, nous paraît devoir être favorablement accueillie. M. Rattazzi est sur le point d'arriver à Paris. Dans les régions qu'il vient explorer, nous espérons qu'on n'aura pas conservé le souvenir de l'opposition consciencieuse qu'il fit pendant son dernier ministère aux annexions de la Savoie et de Nice. Vient-il essayer de pénétrer les desseins de la politique française à l'endroit de la question romaine? Nous n'en serions pas surpris, car un Italien n'a guère d'autre question à nous adresser que celle-ci : « A quand votre départ de Rome? » Il sera, à notre sens, bien habile et bien heureux, s'il tire de nous une réponse claire et décisive.

Les grands états plus ou moins détraqués de l'Europe, l'Autriche et la Russie, ne font pas mine encore de reprendre leur aplomb. Ce n'est point un mal aigu, c'est une maladie chronique qui traîne en longueur. A Vienne, dans les entretiens politiques, on met à l'ordre du jour la révision de la constitution, bien que cette constitution n'ait pas encore été complétement appliquée. Ceux qui aspirent à un véritable régime parlementaire veulent que la constitution soit réformée, parce qu'elle ne confère pas aux chambres le droit de refuser les impôts, et qu'elle est ainsi dépourvue d'une condition essentielle des institutions représentatives. D'autres voudraient que la constitution fût remaniée, parce que, sur les bases où elle a été établie, il est impossible d'arriver à un arrangement satisfaisant des affaires de Hongrie et de Croatie. C'est en Hongrie en effet que la situation est sans issue. Le gouvernement autrichien s'efforce sans succès d'y étouffer les manifestations patriotiques. Le comitat militaire de Raab a déclaré que toutes les assemblées dont la dénomination rappellerait le mot de *honved,* qui désigne les volontaires de 1848, seraient dispersées au besoin par la force. La possession des armes et des munitions de guerre a été interdite par la chancellerie de Bude; mais en dépit de toutes les prohibitions les femmes, tout émues de généreuse passion politique dans ces races souffrantes et frémissantes de l'Europe orientale, continuent à porter sur leurs bracelets des anagrammes qui rappellent les noms des victimes de Vilagos, de ces quatorze généraux qui furent exécutés en 1849. On dirait que le gouvernement autrichien, impuissant à comprimer les manifestations patriotiques, n'a plus d'autre ressource pour reconquérir son ascendant que d'essayer de s'appuyer, comme autrefois, sur les jalousies des nationalités : triste et fatal moyen de gouvernement qu'il n'est peut-être plus en état de ressaisir.

La Russie, si l'œil de l'Europe y pouvait aisément pénétrer, nous offrirait

assurément un curieux spectacle. Il y a là tout un peuple qui est sous le souffle d'un esprit nouveau, qui est prêt à s'ébranler et à marcher dans des voies inconnues. Les publications révolutionnaires et clandestines s'y répandent presque avec la régularité d'une presse périodique. On cite, parmi ces manifestes les plus récens qui ont été distribués à Saint-Pétersbourg, deux écrits dédiés aux grands russes et une proclamation adressée à « la jeune génération. » L'une de ces feuilles clandestines exprime le mécontentement des adversaires des récentes réformes. Elle s'élève contre l'émancipation, qui prépare, suivant elle, un nouveau Pugatschef, et contre l'incapacité de la dynastie. L'écrit adressé à la jeune génération parle aux paysans et aux soldats : il leur dénonce la noblesse et les Allemands, dont il place même la personnification dans la famille impériale. L'autre manifeste a un caractère communiste, et n'est pas moins politique que les deux premiers : il faut que la terre appartienne aux paysans sans rachat; la Pologne doit être libre; une convention fondera en Russie le gouvernement constitutionnel. C'est en vain que les propriétaires qui reviennent à Saint-Pétersbourg, après avoir réglé sur leurs terres leurs nouveaux intérêts et après avoir observé les premiers effets de l'émancipation, témoignent d'une grande confiance; le gouvernement russe est troublé par ces publications hostiles, dont il ne peut empêcher la diffusion. La complicité que les agens inférieurs, les *tchinovniks,* prêtent aux mécontens paralyse les efforts du gouvernement russe contre l'opposition des publications clandestines. La classe nombreuse et si corrompue d'ailleurs des *tchinovniks* contrarie l'action du gouvernement par la force d'inertie qu'elle possède. Les dernières nouvelles de Pétersbourg donnent à penser que le ministère est sérieusement ému d'un tel état de choses, et qu'il est décidé à le combattre par des mesures énergiques. Il vient de fermer l'université de Saint-Pétersbourg. Ainsi ce n'est point seulement en Pologne que se concentrent les préoccupations et les soucis du pouvoir. Là d'ailleurs se poursuit cette agitation surprenante et si neuve qui prend pour forme les manifestations de la religion et de la prière. De plus en plus la Pologne se confirme dans cette attitude de nation suppliante poussant le même cri de douleur infatigable. Les Polonais ne sont point en peine de perpétuer leurs services religieux. Ils ont des anniversaires nationaux pour chaque jour de l'année. Ils célébraient par exemple le 26 septembre la mémoire d'un évêque mort il y a deux cent trente-huit ans; la mort de cet évêque avait été suivie d'une bataille qui coûta la mort à cinq mille Russes et fut gagnée par un hetman lithuanien. Le 5 octobre, un service pour la prospérité de la patrie a été célébré par les employés des administrations publiques. L'autorité n'a point voulu s'y opposer dans la crainte de n'être point obéie par ses propres fonctionnaires. La cathédrale de Varsovie était comble; les corporations s'y étaient réunies bannières en tête avec des cravates tricolores. Le télégraphe nous apprend que le gouvernement russe a pu empêcher la grande manifestation annoncée pour le 10 octobre à Horodlo. Le rendez-vous était pris dans

une petite bourgade située aux bords du Bug; il s'agissait d'y célébrer la réunion de la Pologne et de la Lithuanie, et de faire fraterniser avec les grecs-unis et les romains de la Pologne les grecs de la Lithuanie, de la Podolie, de l'Ukraine. Un pareil mouvement national se produisant avec une telle unanimité, revêtant cette forme religieuse et passive, est bien fait pour dérouter les vieilles routines du despotisme. L'irritation des fonctionnaires russes et leur impuissance se conçoivent aisément.

Le vieux monde, en proie à une inquiétude si étrange, marche donc mystérieusement à des révolutions d'une nouveauté bizarre. Cette maladie, qui sera, il faut l'espérer, une crise de régénération, n'est point seulement le lot du vieux monde. Le peuple le plus jeune de la civilisation moderne, cette démocratie américaine naguère si superbe, ne se tord-il pas en des convulsions semblables à celles qui tourmentent notre continent? Devant ce spectacle, il faut aussi s'animer de la même confiance, et croire que là encore du mal sortira le bien. C'est sans doute cette généreuse espérance qui a poussé deux jeunes Français, les fils du duc et de la duchesse d'Orléans, à prendre part à la grande lutte américaine. Les journaux anglais ont blâmé leur résolution avec une cruelle amertume; nous n'en sommes point surpris. Des Français et des Anglais ne peuvent être émus de la même façon par ce qui se passe aux États-Unis. Au fond du débat, il y a la grande cause de l'abolition de l'esclavage, à laquelle les Anglais se sont voués avec une glorieuse initiative; mais ce qui touche les États-Unis réveille en Angleterre des souvenirs, des intérêts, des antipathies, qui ne peuvent avoir d'écho dans la politique et les sentimens de la France. Avant tout, le drapeau semé d'étoiles est le seul que la France n'ait jamais rencontré dans la coalition de ses ennemis. Pour les Anglais, les États-Unis sont toujours une ancienne colonie rebelle; pour nous, ils sont une nation dont nous avons contribué à établir l'indépendance par de communes victoires remportées sur la maladroite obstination anglaise. Pour la politique anglaise, malgré l'accident du coton, ce serait un succès de voir la confédération américaine s'affaiblir en se divisant. Pour la politique française, la rupture de l'intégrité de la république américaine, qui enlèverait un contre-poids nécessaire à l'équilibre maritime, serait un malheur regrettable. Les Anglais nourrissent contre le *Yankee* républicain un dédain de race aristocratique; la France démocratique a pu demander des leçons à la démocratie américaine et lui a plus d'une fois porté envie. Les deux jeunes volontaires qui viennent de s'enrôler dans l'armée du nord sont donc demeurés fidèles, dans le choix de la cause qu'ils servent, aux traditions de leur pays. E. FORCADE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-CINQUIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXIe ANNÉE.

SEPTEMBRE — OCTOBRE 1861

Livraison du 1er Septembre.

L'Histoire de la Campagne de 1815 d'après de nouveaux documens. — II. — La Bataille de Ligny, par M. Edgar QUINET..... 5

La Philosophie spiritualiste depuis Descartes jusqu'à nos jours, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 62

Le Fou Yégof, épisode de l'invasion, première partie, par M. ERCKMANN-CHATRIAN..... 96

L'Angleterre et la Vie anglaise. — XII. — L'Industrie du Papier dans la Grande-Bretagne, les Boutiques de Chiffons, les Fabriques du Kent et la Poste de Londres, par M. Alphonse ESQUIROS..... 145

De la Vérité dans le Roman moderne. — *Silas Marner,* nouveau roman de George Eliot, par M. C. CLARIGNY..... 188

Le Problème de l'ame devant la métaphysique et la science, a propos de quelques travaux récens en France et en Allemagne, par M. Auguste LAUGEL..... 211

Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 234

Essais et Notices. — Les derniers Combats en Cochinchine, par M. L. PALLU. 245

Le Général Scott a San-Francisco, par M. L. SIMONIN..... 251

Livraison du 15 Septembre.

Les Affaires de Syrie d'après les papiers anglais. — III. — Organisation de la Syrie, le Plan anglais et le Plan adopté, dernière partie, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie Française..... 257

L'Histoire de la Campagne de 1815 d'après de nouveaux documens. — III. — La Bataille de Waterloo, par M. Edgar QUINET..... 283

L'Italie, Notes de voyages. — II. — Bologne et Ravenne, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 335
Le Fou Yégof, épisode de l'invasion, seconde partie, par M. ERCKMANN-CHATRIAN..... 372
Politique coloniale de la France. — La Guyane, la Société guyanaise et les Ressources de la colonie, par M. Jules DUVAL..... 409
Une Vie d'Émigré polonais. — Julien Ursin Niemcewicz, par M. Charles de MAZADE..... 450
La Question Romaine, dernière partie, par M. Eugène FORCADE..... 474
Chronique de la quinzaine, Histoire politique et Littéraire..... 504
La Littérature pittoresque, par M. Eugène LATAYE..... 514

Livraison du 1er Octobre.

L'Histoire de la Campagne de 1815 d'après de nouveaux documens. — IV. — L'Abdication, dernière partie, par M. Edgar QUINET..... 521
Royer-Collard orateur et politique, a propos du nouvel ouvrage de M. de Barante, par M. L. de LAVERGNE, de l'Institut..... 566
Une Caravane française en Égypte au printemps de 1860. — L'Isthme de Suez et le Sinaï, par M. Louis de SÉGUR..... 598
Le Fou Yégof, épisode de l'invasion, dernière partie, par M. ERCKMANN-CHATRIAN..... 631
Économie rurale de la Belgique. — III. — Le Condroz et l'Ardenne, par M. E. de LAVELEYE..... 674
Un Jeune Écrivain de notre temps. — Henry Murger et ses œuvres, par M. A. de PONTMARTIN..... 700
Un Réformateur américain. — Théodore Parker et ses écrits, par M. Albert RÉVILLE..... 718
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 747
Les Sopranistes. — II. — Farinelli, par M. P. SCUDO..... 759
Essais et Notices. — Le Commerce étranger en Chine, par M. Rodolphe LINDAU. 769

Livraison du 15 Octobre.

De l'Esprit de réaction. — Royer-Collard et Tocqueville, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 777
Murillo et l'Andalousie, par M. BEULÉ, de l'Institut..... 814
Le Gardian de la Camargue, scènes et souvenirs des Maremmes du Rhône, par Mme L. FIGUIER..... 839
Romanciers et Écrivains contemporains. — Mme Charles Reybaud, par M. Émile MONTÉGUT..... 879
Des Agens de la Production agricole. — II. — Préparation du sol. — Drainage, Irrigations, Colmatage, par M. PAYEN, de l'Académie des Sciences. 901
Les Arts Décoratifs en Orient et en France. — Les Gobelins, par M. Adalbert de BEAUMONT..... 924
Un Voyageur allemand dans l'Autriche orientale, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 957
Le Libéralisme catholique et M. de Montalembert, par M. Charles de MAZADE..... 980
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 1002

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 8970